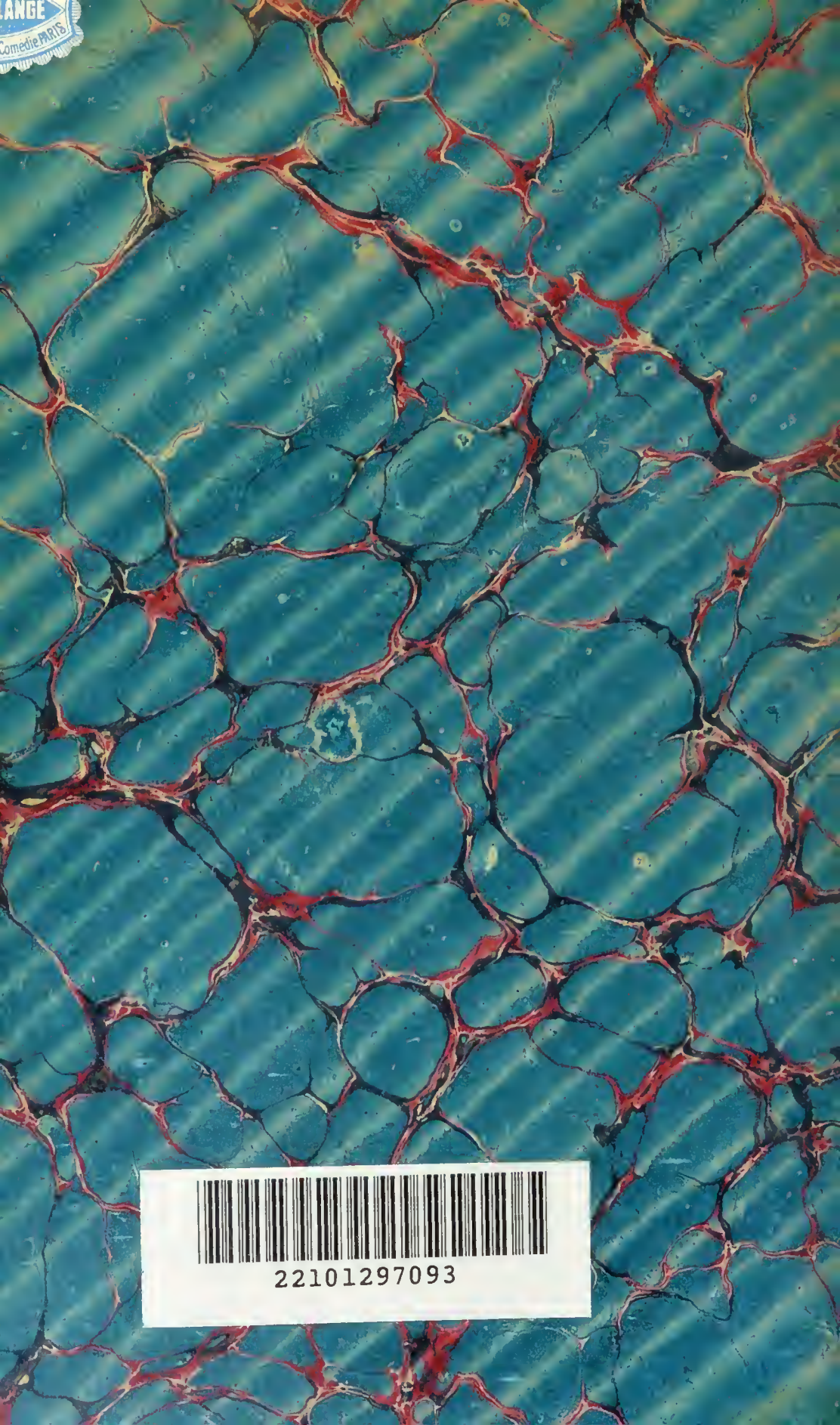
LANGE
Comedie PARIS



22101297093

Gallery
LWFD (2)

LES SAINTS

PATRONS DES CORPORATIONS

ET PROTECTEURS SPÉCIAUX

E A
ESPE RANCE
ET. AVCLAIRE. MOULINS

LES SAINTS
PATRONS DES CORPORATIONS
ET PROTECTEURS

SPÉCIALEMENT INVOQUÉS

DANS LES MALADIES ET DANS LES CIRCONSTANCES CRITIQUES DE LA VIE

PAR

Louis Du Broc de Segange

CHEVALIER DE L'ORDRE DE PIE IX ET DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES,
AUTEUR DE NOTRE-DAME DE MOULINS ET DES FAIENCIERS ET ÉMAILLEURS DE NEVERS.

PUBLIÉ PAR

Louis-François MOREL

Chanoine Archidiacre de la Cathédrale de Moulins, Recteur de l'Externat Saint-Michel, ancien professeur de sciences, gradué pour l'enseignement secondaire, auteur de diverses publications.

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL
4, Rue Madame et 59, Rue de Rennes

1937

CWGD

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

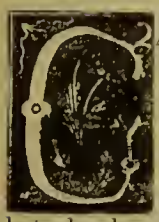
MOIS DE JUILLET

PREMIER JUILLET

SAINT GAL (GALLUS), SEIZIÈME ÉVÊQUE DE CLERMONT

VIe SIÈCLE. — 553.

Invoqué contre la Fièvre.



Gal, issu d'une noble famille de Clermont (Auvergne), étant arrivé à l'âge de sa majorité, entra dans le monastère de Cournon pour n'être pas forcé d'épouser la fille d'un sénateur que lui proposaient ses parents. L'évêque de Clermont, Quintien, l'entendit un jour chanter au chœur et fut tellement charmé de sa modestie et de la douceur de sa voix qu'il voulut absolument le posséder dans sa cathédrale et l'ordonna diacre. Bientôt après, Thierry, roi d'Austrasie, le demanda à Quintien et le fit venir à sa cour ; mais le siège de Clermont étant devenu vacant, Thierry, sur la demande du peuple, lui donna saint *Gal* pour évêque. Vers l'année 535, le concile d'Auvergne, présidé par Honorat, évêque de Bourges et métropolitain de saint Gal, se tint à Clermont. *Gal* assista également aux quatrième et cinquième conciles d'Orléans, l'un en 541, l'autre en 549. Il était favorisé du don des miracles et brillait par toutes les vertus épiscopales, ce qui ne l'empêcha pas d'être saisi, vers 553, d'une *Fièvre interne* tellement violente qu'elle rongea tous ses membres et qu'il perdit en même temps les cheveux et la barbe. Il connut alors par révélation qu'il mourrait dans trois jours. D'après saint Grégoire de Tours (*Vie des Pères*, ch. 6), il s'opéra beaucoup de miracles à son tombeau. Les malades de la *Fièvre quarte* et d'autres *Fièvres diverses* recouvraient la santé aussitôt qu'ils avaient touché avec foi ce bienheureux tombeau. Une jeune fille nommée Meratine, — toujours d'après le même auteur, — ayant planté dans son jardin des mottes de gazon qui avaient été déposées sur le corps de saint Gal, ce gazon eut pendant longtemps la propriété de chasser les *Fièvres*. Enfin, le religieux Jacques Branche (dans sa *Vie des Saints d'Auvergne*) déclare que, pendant l'espace de dix-neuf ans, il a eu l'honneur de régir la cure de Langeac, dont saint *Gal* est le patron, et que « ceux que la *Fièvre* afflige, faisant leur dévotion dans l'église, devant

« faire un saint usage chez eux, et ils offrent en outre une messe à Dieu « en l'honneur de saint *Fleuret*. L'un d'entre eux disait, dans un des « derniers pèlerinages qu'il a accomplis au tombeau de saint Fleuret, « qu'il s'y était rendu chaque année, depuis soixante ans, pour rester « fidèle à la promesse qu'il avait faite à son vieux père sur son lit de « mort, et qu'il avait recommandé à son fils de suivre son exemple, parce « qu'il s'était trouvé bien de la dévotion qu'il avait été constant à mon- « trer pour saint *Fleurel*. »

Saint *Floret* a un office propre dans le bréviaire de l'église d'Estaing et est mentionné dans le *Propre de Rodez*.

D'après Simonis de Peyronnet, qui écrivait en 1706, un grand nombre de femmes portaient en souvenir du Saint le nom de *Florete* en Aquitaine et surtout dans le Rouergue (1).

(Jacques Branche).

SAINT THIERRY (THEODORICUS), ABBÉ DU MONT-DORE

VIe SIÈCLE. — 533.

Invoqué contre la Fièvre et les Douleurs de Rhumatismes.

Thierry était né à Aumenancourt-le-Petit (Aisne) de parents de très basse extraction et adonnés à tous les vices. Mais dès son plus jeune âge, Dieu voulut montrer par un miracle qu'il serait un modèle de pureté ; en effet, la fontaine dans laquelle on lavait ses langes ne put jamais être souillée par aucun immondice, et Flodoard, qui vivait plus de quatre cents ans après, assure que cette merveille subsistait encore de son temps. Ses parents l'ayant obligé à se marier, il voulut néanmoins conserver inviolablement sa virginité et, à l'aide de l'archevêque de Reims, saint Remy, et d'une sainte abbesse de cette ville nommée Suzanne, il parvint également à persuader à sa femme de n'avoir jamais d'amour que pour Jésus-Christ. Ils se séparèrent bientôt par un consentement mutuel. *Thierry* fit, sous la direction de l'archevêque de Reims, des progrès considérables dans la science et dans la sainteté. Il fonda le monastère du Mont-Dore, au milieu d'une petite forêt, sur une montagne, près de Reims. Un aigle, par son vol continu, lui avait indiqué la place où il devait être établi.

La grâce des miracles ne lui fit pas défaut. Une première fois, il guérit

(1) Voici une note manuscrite qui concerne peut-être le même saint *Floret*. Elle m'a été communiquée par M. de Montherland. Elle est *trop curieuse* pour en priver nos lecteurs :

« Près de Blanc (Indre), dans des bois sur le bord de la Creuse, il existe un monument funé- « raire romain très curieux que j'ai vu et dessiné et dont je vous envoie un petit croquis. On « cite plusieurs légendes sur ce monument creusé en bas-relief dans le rocher même et sur- « monté d'une inscription à demi-effacée qui commence visiblement par ces mots : DIS MANIB. « Il est composé de trois arcatures en plein cintre, séparées par des colonnes et encadrant trois « personnages en pied. L'affectation de ce monument païen à une invocation chrétienne est au « moins fort singulière. »

« Actuellement on se rend près de ce tombeau, on dépose dix centimes sur une pierre et on « invoque saint *Floret*, *Fleuret*, peut-être saint *Fleré*, pour être guéri du *Dévoiement* (colique « ou dévoiement). Un des personnages, qui a les mains posées sur le ventre, aurait donné « l'idée de cette invocation. Cette ruine fort pittoresque, au milieu des bois de Rochefort, vieux « château démantelé, appartient à un de nos amis, le vicomte de Poix, qui, en face, habite le « château de Benavent. »

le roi Thierry d'un grand mal d'yeux qui menaçait de le rendre aveugle ; une autre fois, il ressuscita la fille de ce même roi. Aussi, après la mort de notre saint, Thierry tint à honneur de porter lui-même son corps dans un tombeau. Il rendit son âme à Dieu le 1er juillet 533. Quelque temps avant, il avait eu la consolation de convertir son père qui était entré dans son couvent.

Aumenancourt-le-Petit, lieu de la naissance de saint *Thierry*, a fidèlement conservé son souvenir jusqu'à nos jours. A la date du 18 juin 1878, M. le curé d'Orainville (Aisne) nous écrivait en ces termes : « Saint « *Thierry* est honoré dans le diocèse de Reims le 1er juillet ; mais c'est le « jour de la Très Sainte Trinité que se fait à Aumenancourt le solennel « pèlerinage à sa fontaine, dont l'eau a la vertu, vous diront les pieux « pèlerins, de guérir la *Fièvre* et les *Douleurs de membres*. Rien de plus « gracieux et de plus poétique que cette fête dont j'ai été dimanche le « très honoré prédicateur. »

Les *Bollandistes* (1) signalent plusieurs guérisons miraculeuses, surtout de la *Fièvre*, opérées par les eaux d'une fontaine située dans la petite forêt du monastère du Mont-Dore. La fontaine d'Aumenancourt est probablement un souvenir de celle-ci.

(*Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*).

DEUX JUILLET.

SAINT OTHON, ÉVÊQUE DE BAMBERG & APOTRE DE LA POMÉRANIE

XIIe SIÈCLE. — EN 1139.

Invoqué contre la Fièvre et la Rage.

Né vers le milieu du XIe siècle, il était fils de Berthold II, comte d'Andechs et frère de sainte Mechtilde : il entra de bonne heure dans les ordres et l'empereur Henri IV le donna pour chapelain à la princesse Judith sa sœur, femme de Boleslas III, roi de Pologne. Après la mort de cette princesse, *Othon* revint en Allemagne et Henri le fit son chancelier ; ce prince vendait les bénéfices vacants et fut admonesté sévèrement par le pape Grégoire VII. Henri, pour s'en venger, fit nommer un antipape, Guibert, évêque de Ravenne. *Othon* s'opposa énergiquement à cette nomination ; mais comme Henri avait une grande estime pour lui, il le nomma néanmoins à l'Evêché de Bamberg. *Othon* ne voulut prendre possession de son siège qu'après avoir reçu le Pallium des mains mêmes du pape Pascal II, et ne négligea rien pour éteindre le schisme qui désolait la chrétienté, surtout dans la diète qui se tint à Ratisbonne, en 1104. Henri V ayant succédé à son père, marcha sur ses traces et fit nommer un autre antipape Albert, pour succéder à Guibert. *Othon* resta invariablement attaché au pape légitime ; mais n'en reçut pas moins de grandes marques de considération de la part de Henri V.

Othon fit plusieurs fondations pieuses qu'il appelait *des Hôtelleries sur la route qui conduit à l'Eternité* ; bientôt il fut appelé en Pologne par

(1) Premier volume, juillet, p. 72, 74, 76 et 77.

Boleslas IV, fils de Boleslas III, pour évangéliser les habitants de la Poméranie orientale. Il y opéra de nombreuses conversions et l'année suivante, il revint à Bamberg ; mais les villes de Stettin et de Julien étant retombées dans l'idolâtrie, il repartit en 1128 pour la Poméranie et rétablit le christianisme dans ces deux villes. De retour dans son diocèse, il mourut très âgé, le 30 juin 1139.

Depuis un temps immémorial, saint *Othon* est invoqué principalement contre la *Fièvre* et la *Rage*. Les Bollandistes (1er vol., juillet. p. 374) donnent les formules de bénédiction du vin qui guérit l'une et l'autre affection et mentionnent un grand nombre de ces guérisons opérées par l'intercession de saint *Othon*.

Voici les oraisons de chacune de ces bénédictions ; à cause de sa longueur, nous ne donnerons que des fragments de celle relative à la *Fièvre* :

Vinum adversus Febvres benedictum.

OREMUS

In tuo nomine, Deus pater omnipotens, et Jesu Christi filii tui domini nostri signo et in virtute spiritus sancti, hanc creaturam vini exorcisamus simulque benedicimus.

Adsit sanctorum Apostolorum, Martyrum, fidelium sacerdotum atque aliorum servorum tuorum dignissima oratio et specialiter sancti confessoris TUI OTTONIS, *pii Pontificis, sub cujus reliquiarum præsentia, dum in tuo et in ipsius nomine, domine Pater immense, hunc liquorem dederimus infirmo sanando, continuo peragratis visceribus ejus omnem eromat violentiam fellis. Prosit, pater misericordiarum, huic famulo tuo* FEBRIBUS LABORANTI SIMULQUE VEXATO, QUARTANA, TERTIANA, QUOTIDIANA EXCUTIAT FRIGORA, *etc., etc.....*

Vin béni contre les Fièvres.

PRIONS

En votre nom, Dieu père tout-puissant et par le signe de Jésus-Christ votre fils, notre Seigneur et par la vertu du Saint-Esprit, nous exorcisons et nous bénissons en même temps cette créature du vin.

Qu'il soit une oraison très digne des saints Apôtres, des Martyrs, des prêtres fidèles et de vos autres serviteurs et spécialement de votre saint confesseur *Othon*, pieux pontife dont les reliques sont devant nos yeux, afin que, quand en votre nom et au sien, Seigneur père immense, nous donnerons cette liqueur à un malade pour le guérir, elle chasse toute la violence de la Bile en circulant continuellement dans ses entrailles.

Qu'elle vienne en aide, père des Miséricordes, à votre serviteur *atteint* et *tourmenté* par *les Fièvres* ; *qu'elle expulse les frissons de la Fièvre quarte, tierce quotidienne...*

Vinum benedictum contra morsus rabidorum canum.

OREMUS

Exaudi nos, Domine sancte, pater omnipotens, æterne Deus, et mittere dignare Angelum sanctum tuum de cœlis, qui benedicere et sanctificare dignetur hanc creaturam vini, ut hic famulus tuus, qui LETHIFERO RABIDI CANIS MORSU *læsus est, intercedente sancto tuo confessore atque pontifice* OTTONE, *cujus suffragiis suffultus, pristinam sanitatem, tam mentis quam corporis et ab hoc* NOXIALI MORSU *liberationem consequi mereatur.*

Per Dominum, etc.

Vin béni contre les morsures des chiens enragés.

PRIONS

Exaucez-nous, Seigneur saint, Père tout puissant, Dieu éternel et daignez envoyer du ciel votre Saint Ange ; qu'il daigne bénir et sanctifier cette créature du vin, afin que votre serviteur ici présent, qui a été atteint mortellement *par la morsure d'un chien enragé*, mérite par l'intercession de votre saint confesseur et pontife Othon, fortifié par ses suffrages, de recouvrer son ancienne santé de corps et d'esprit et d'être délivré des suites funestes de *cette morsure.*

Par Notre, etc.

(Abbé PÉTIN).

SAINT URBAIN

MORT LE 2 JUILLET

Socoreis con mos largueza
Y el favor hace testigos
Cuantos pedecen vertigos
Y dolores de Cabeza
Es capital el favor
Cuando es de Cabeza el duelo.

Vous secourez avec plus de largesses (les faveurs obtenues en sont les témoins) tous ceux atteints de *vertiges* et de *douleurs de tête*, mais votre spécialité capitale est contre *le mal de tête.*

TROIS JUILLET

SAINT RAYMOND, DE TOULOUSE, CHANOINE RÉGULIER

XIe SIÈCLE.

Invoqué contre la peste.

ssu d'une illustre famille du Languedoc, il reçut une éducation religieuse qui le fit entrer de bonne heure dans une communauté de jeunes clercs attachés au chapître de la Basilique de Saint-Sernin appartenant alors aux chanoines réguliers de Saint-Augustin ; il y fit quelque temps l'office de chantre, comme clerc séculier ; ne sentant pas sa vocation religieuse assez assurée, il se maria, et dans ce nouvel état donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Après la mort de sa femme, il poursuivit plusieurs œuvres de piété et de charité et il forma surtout le dessein de rebâtir entièrement la Basilique de Saint-Sernin qui tombait en ruines. Pendant treize ans, il appliqua à cette reconstruction des sommes considérables et toutes ses facultés intellectuelles ; lorsque l'église fut presqu'achevée, il demanda d'être admis au nombre des Chanoines Réguliers qui la desservaient, ce qui lui fut accordé. Il en prit l'habit, fit son noviciat, et prononça ses vœux ensuite, ce qui lui permit de travailler à la réforme de cette communauté régulière qui ne gardait presque plus rien de ses anciennes observances. Son entreprise fut couronnée de succès, à tel point qu'un certain nombre de personnes voulut quitter le monde pour entrer dans une si sainte école. Il rendit son âme à Dieu le 3 juillet 1073 ou 1074. Son tombeau fut illustré par de nombreux miracles.

En 1652, comme une *peste horrible* désolait la ville de Toulouse, les habitants firent un vœu à saint *Raymond* et la peste ayant cessé par l'intercession du Saint, la ville, en exécution du vœu qui avait été formé renferma ses reliques dans une caisse d'argent. Dans un livre imprimé à Toulouse en 1762, à l'usage de ceux qui *auront la dévotion de visiter les sacrées reliques qui reposent dans l'insigne église abbatiale de Saint-Sernin*, on voit que *la dix-neuvième station se faisait à la chapelle du collège de Saint-Raymond* et qu'on adressait cette oraison au saint chanoine :

Dieu tout puissant et tout miséricordieux qui, par les mérites et par les prières du bienheureux RAYMOND, VOTRE CONFESSEUR, avez bien voulu délivrer la ville de Toulouse DU FLÉAU DE LA PESTE, accordez à vos serviteurs, ici humiliés devant vous, que tous ceux qui, dans la crainte d'un pareil malheur, auront recours à votre bonté, puissent se féliciter d'être délivrés de la contagion, par l'intercession de ce glorieux saint. Ainsi soit-il.

(Petits Bollandistes.)

QUATRE JUILLET

SAINT ULRIC OU UDALRIC (UDALRICUS) (1) ÉVÊQUE D'AUGSBOURG

Xe SIÈCLE. — 890-973.

Invoqué contre la Fièvre, la Faiblesse de complexion, la Rage, les Loirs, pour les Agonisants et pour les accouchements heureux.

LRIC naquit en 890, d'une très noble famille. Il fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gall, et placé ensuite par son père, à l'âge de 16 ans, sous la conduite de saint Adalberon, évêque d'Augsbourg, qui le promut aux saints ordres et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Après la mort d'Adalberon et d'Hiltin son successeur, *Ulric* fut nommé évêque par Henri l'Oiseleur et sacré le 28 décembre 925, à l'âge de 34 ans. Les Hongrois ayant ravagé la Bavière en 935 et s'étant portés jusqu'à la forêt noire, *Ulric* se mit à la tête des troupes d'Othon Ier, qui avait succédé à Henri l'Oiseleur, sans autres armes que la croix et l'étole que lui avait donnée un ange, et les força à se retirer. Le Saint fit rebâtir sa cathédrale avec une grande magnificence et la plaça de nouveau sous le vocable de Saint-Afre. Il donna l'exemple de la vie la plus austère et la plus dévouée à toutes les œuvres de la charité chrétienne, avant de faire pour la seconde fois le pèlerinage de Rome où il fut accueilli avec la plus grande distinction, par le pape Jean XIII. De retour à Augsbourg, il rendit son âme à Dieu le 4 juillet 973, à l'âge de 83 ans, et fut enterré dans sa cathédrale. *Ulric* est représenté le plus souvent avec un poisson à la main, ou bien à table avec Conrad, évêque de Constance, donnant un poisson à un messager. Un jeudi soir, saint *Ulric* s'était mis à table avec Conrad, ils s'entretinrent tous deux avec tant de bonheur des choses de Dieu, qu'ils oublièrent de manger et de dormir, et que le vendredi les trouva encore absorbés par ce saint entretien. Sur ces entrefaites, un messager du comte de Bavière était venu, *Ulric* lui donna un morceau de viande sans songer au vendredi ; le messager scandalisé s'empressa de raconter à son maître qu'*Ulric* n'observait pas le vendredi et, pour preuve, voulut lui présenter le morceau de viande donné par le saint ; mais il le trouva miraculeusement changé en poisson.

De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau. Surius en cite plusieurs, qui ont trait à l'invocation *contre la Fièvre* et entr'autres celui-ci : un habitant de la Norique, du nom de Reginwalech, était tourmenté *par la Fièvre* depuis une année tout entière ; il vint à Augsbourg et, après avoir été réconforté par les prières de l'Eglise et avoir déposé son bâton sur le tombeau du Saint, il s'en retourna parfaitement guéri. Plusieurs autres, atteints de la même affection, l'imitèrent et furent rendus à la santé de la même manière ; de là, l'origine de l'invocation *contre la Fièvre*.

Un forgeron d'Augsbourg était atteint d'une telle faiblesse, qu'il ne pouvait se lever ou se mouvoir sans être soutenu par quelqu'un. Après

(1) Aussi *Voldaricus, Vodelricus, Othaltricus, Odalricus, Oldericus. Odolricus, Walricus.*

avoir prié ardemment saint *Ulric*, il arriva en rampant jusqu'à son tombeau et se leva tout à coup entièrement guéri. C'est sans doute là le motif qui fait qu'on l'invoque *contre la faiblesse de complexion*.

Surius signale, en l'appuyant sur des faits, le pouvoir souverain que saint *Ulric* exerçait contre les Démons. Il était dès lors très naturel que les *Agonisants* l'invocassent à l'heure de la mort contre le malin Esprit qui ne manque jamais de les tourmenter par ses obsessions.

Quand on fit l'ouverture du tombeau du Saint, on trouva un calice sur sa poitrine. Il a été souvent expérimenté que les *Femmes enceintes*, dont la vie était menacée à la suite de douleurs atroces, étaient délivrées après avoir bu du vin préalablement versé dans ce calice.

Le même traitement est appliqué avec le plus grand succès aux personnes qui ont été mordues par des *Chiens enragés* et, à ce sujet, il est bon de mentionner un miracle du Saint, signalé par Surius. Dans la ville d'Ettinga, plusieurs personnes réunies en famille parlaient des miracles de saint *Ulric*. « Des miracles ! s'écrie l'un deux, il n'est pas plus capable d'en faire qu'un chien. » Après avoir prononcé ces mots, abandonné au démon, il perdit tout à coup la parole humaine et commença à gronder comme un chien ; puis, aboyant et hurlant, il mourut misérablement peu de temps après.

Le pouvoir de saint *Ulric* contre les *Loirs*, continue le même auteur, est connu dans presque tout l'univers. Depuis sa mort, sur le territoire situé entre les fleuves Vinda et Lycus, aucun *Loir* ne saurait vivre. Quelques personnes, pour en faire l'expérience, ont voulu en apporter dans cette contrée ; mais ils mouraient immédiatement. En dehors de ce pays, des propriétaires, qui étaient sur le point d'abandonner leur habitation ou de la livrer au feu pour échapper au terrible fléau de ces animaux, en ont été délivrés par un peu de terre recueillie dévotement dans son tombeau, et répandue avec foi sur les lieux infestés, surtout quand l'invocation adressée au Saint était accompagnée de la promesse, soit d'une aumône, soit d'une rétribution annuelle, soit d'une œuvre pieuse à la gloire et en l'honneur du saint pontife.

(*Helvetia sancta*. — SURIUS. — *Les Bollandistes*).

CINQ JUILLET.

SAINT DOMITIUS

Invoqué contre la Sciatique.

En effet, d'après Grégoire de Tours, on dit que ce Saint, quand il vivait, fut attaqué de terribles Sciatiques. Aussi vint-il souvent au secours de ceux qui étaient atteints de cette maladie. Un Juif, qui se trouvait dans ce cas, se fit déposer à la porte de sa basilique, se proclamant indigne de passer le seuil sacré. Après avoir demandé à saint Domitius de lui ôter d'abord le mal du corps et ensuite de l'arracher à celui de l'incrédulité, il s'endormit ; *Domitius* lui apparut pendant son sommeil et lui ordonna de se retirer sain et sauf ; à son réveil, se voyant guéri, il confessa que le Christ était le fils de Dieu et le sauveur du monde ; sa conversion était aussi complète que sa guérison corporelle.

(*Saint* GRÉGOIRE DE TOURS, ch. 100).

SIX JUILLET.

SAINT GOAR OU GOUVER, PRÊTRE ET SOLITAIRE

VIe SIÈCLE. — 575

Patron des Potiers.

SAINT GOAR sortait d'une famille illustre d'Aquitaine. Elevé dans une grande fidélité à tous les devoirs du christianisme, il embrassa l'état ecclésiastique et, pour s'isoler entièrement du monde, il vint s'établir, avec l'autorisation de l'évêque, dans une solitude à quelques lieues de Trèves. Il y bâtit une chapelle près d'un petit ruisseau. Là, servant Dieu dans les exercices de la prière et de l'abstinence, il exerçait néanmoins l'hospitalité la plus cordiale à l'égard des pèlerins, opérait des guérisons miraculeuses et convertissait les païens qui étaient en grand nombre dans cette région. Le Diable lui suscita bientôt d'indignes calomniateurs qui représentèrent à Rustique, alors évêque de Trèves, que, sous les apparences de l'hospitalité exercée par saint *Goar*, se cachaient des habitudes de gourmandise et d'ivrognerie. L'évêque se laissa persuader ; il envoya quérir le Saint par ses propres accusateurs, Albiwin et Adalwin, qui appartenaient à sa maison. Le Saint les reçut le mieux qui lui fut possible ; mais ils s'opiniâtrèrent à ne vouloir rien prendre avant de se mettre en route pour le retour. *Goar*, toutefois, mit des provisions dans leurs besaces. Comme ils avaient marché longtemps, ils résolurent de faire honneur à leurs provisions près d'une fontaine qu'ils apercevaient de loin ; seulement, au moment où ils s'en étaient approchés, la fontaine disparut, et, en cherchant dans leurs besaces, ils s'aperçurent qu'elles ne contenaient plus aucun des vivres de *Goar*. Mourant de faim et de lassitude, ils accoururent vers le Saint qui marchait derrière eux en lui demandant pardon et en le priant de les secourir. *Goar*, avisant trois biches qui fuyaient rapidement devant eux, leur commanda de s'arrêter et de se laisser traire dans une *petite cruche* qu'il portait avec lui ; il fit alors boire du lait à ces misérables, il leur pardonna, puis leur ayant donné sa bénédiction, ils retrouvèrent leurs provisions dans leurs besaces et de l'eau dans le ruisseau que le bon Dieu avait rendu invisible quand ils croyaient s'y désaltérer avant d'obtenir leur pardon. Saint *Goar* est souvent représenté tenant la *petite cruche* où il avait trait les biches.

L'évêque de Trèves, malgré le témoignage de ses serviteurs, si changés, et qui prenaient parti pour *Goar*, attribua à la magie les miracles qu'ils s'empressèrent de lui raconter à leur arrivée. Il attribua également au pouvoir diabolique la suspension du manteau de notre Saint entrant à l'évêché et prenant un rayon de soleil pour une patère ; mais, sur ces entrefaites, un clerc de l'Eglise survint tenant dans ses bras un enfant à la mamelle dont on ne connaissait ni le père ni la mère. « Nous « allons éprouver, s'écria le prélat, si les miracles de *Goar* ont Dieu ou « le Diable pour auteur ; qu'il fasse dire par cet enfant *lui-même* les « noms de son père et de sa mère. » *Goar*, obéissant à cette injonction, ordonna à l'enfant, au nom de la Très Sainte Trinité, de prononcer les

noms de son père et de sa mère, et immédiatement l'enfant, étendant sa main du côté de l'évêque, s'écria : « L'évêque Rustique est mon père et « Flavie est ma mère. » Rustique, couvert de honte et de confusion, se jeta aux pieds de saint *Goar*, en implorant son pardon. Le Saint, touché de son repentir, s'offrit à faire sept années de pénitence pour lui.

Sigebert, fils de Clotaire Ier et roi d'Austrasie, ayant appris ce qui s'était passé, aurait voulu remplacer Rustique par saint *Goar* ; mais lui, se retirant dans sa cellule après avoir invoqué le Saint Esprit et surtout après avoir beaucoup prié, fut saisi d'une Fièvre violente qui dura sept ans sans qu'il pût sortir de sa cellule, ce qui lui permit à la fois de refuser l'évêché de Trèves et de faire pour son évêque sept années de pénitence. Peu de temps après, saint *Goar* rendit son âme à Dieu et fut enterré dans la petite chapelle qu'il avait bâtie. Pépin-le-Bref, père de Charlemagne, en fit élever une plus belle dans laquelle on transporta ses reliques. D'après le *Dictionnaire des Pèlerinages,* Charlemagne, en passant par la ville (aujourd'hui *Saint-Goar* ou *Saint-Gower* en Prusse, dans la province rhénane), ne manquait pas de se rendre à cette église et, suivant l'usage de tous les pèlerins, d'introduire sa tête dans le collier de fer qui entourait le cou du Saint. Charles-Quint à son retour de Pavie, l'imita et revint même exprès sur ses pas pour accomplir ce pieux acte de dévotion qu'il avait failli oublier.

Le patronage des *Potiers* tire son origine de la *petite cruche* dont il a été question plus haut, ou peut-être du miracle suivant mentionné par Surius. Des *Potiers* conduisaient dans une barque sur le Rhin une cargaison de poteries. Arrivée à hauteur du monastère de *Saint-Goar*, une pieuse femme, qui se trouvait à bord avec son enfant, demanda aux bateliers de la débarquer, afin qu'elle pût faire sa prière dans l'église. Après avoir reçu d'eux la promesse de l'attendre, elle descendit à terre en laissant son enfant dans la barque ; mais les *Potiers*, sans tenir compte de leur promesse, poursuivirent leur traversée, abandonnant cette pauvre femme et emmenant son enfant. La vengeance divine ne se fit pas attendre longtemps. Pendant qu'ils naviguaient, leur barque vint se heurter contre des rochers à fleur d'eau et se brisa à cent pas environ de l'église de *Saint-Goar*. La pauvre femme avait terminé sa prière, apercevant les vases de terre surnageant sur le fleuve, elle pensa que la barque avait sombré avec ceux qui la conduisaient. Justement inquiète pour son fils, elle regardait avec effroi en pleurant le courant qui emportait toute la cargaison, quand tout à coup elle aperçut son fils que les eaux entraînaient, couché sur le dos. Bien qu'elle ne sût pas nager, elle se précipita au milieu du courant et le ramena sain et sauf sur le rivage.

(*D'après sa vie écrite en* 850, *par* WANDELBERT, *moine de Pruny.* — SURIUS. — *Le Père* GIRY).

SAINTE GODELIVE OU GODELEINE (GODELIVA), MARTYRE

XIIe SIÈCLE. — 1049-1070.

Invoquée contre les Maux de gorge et la Fièvre.

Godelive était née dans le Boulonnais de parents nobles. Dès sa plus tendre enfance, elle justifiait pleinement la signification de son nom qui,

en langue flamande, veut dire *Ami de Dieu* (1). Quand elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, elle fut très recherchée à cause de ses vertus et de sa beauté remarquable. Malgré son désir de se consacrer entièrement à Dieu, elle finit par céder aux instances de ses parents et par épouser Bertolf, seigneur de Ghistelles, en Flandre. A peine arrivée dans le manoir de son mari, elle se trouva face à face avec une atroce belle-mère, véritable mégère qui la prit immédiatement en horreur et, le diable aidant, fit passer dans le cœur de son fils les mêmes sentiments de répulsion contre sa malheureuse femme. Dès ce moment, sa vie ne fut plus qu'un long martyre. On ne lui épargnait ni les injures ni les mauvais traitements. On l'avait reléguée dans un coin obscur du château. On ne lui donnait que du pain à manger et encore elle trouvait le moyen de le partager avec les pauvres. Des personnes indignées de la conduite de Bertolf fournirent à *Godelive* les moyens de s'évader et de retourner chez ses parents. Son père porta plainte devant Beaudoin, comte de Flandre, qui, de concert avec l'évêque de Tournay et de Noyon, enjoignit à Bertolf de recevoir son épouse et de la traiter avec tous les égards dus à sa qualité et à son rang. La pauvre *Godelive* dut se résigner à retourner à Ghistelles. Son mari s'était soumis en apparence ; mais bientôt, excité par sa mère et par ses propres passions, il la fit *étrangler* secrètement. Les bourreaux, leur crime consommé, plongèrent la tête de la martyre dans un puits, afin d'étouffer le reste de vie qui aurait pu encore persister après la strangulation. Le sol sur lequel le meurtre avait été commis en 1034 devint blanc comme de l'albâtre. Bertolf se remaria bientôt et eut de sa seconde femme une petite fille aveugle qui se trouva guérie après avoir mouillé ses yeux avec de l'eau du puits dans lequel la tête sanglante de *Godelive* avait été plongée. Vaincu par ses remords, quand Bertolf connut ce miracle, il s'imposa plusieurs sévères pénitences et finit par entrer dans le monastère de Winnoc.

Molanus raconte que les *Fiévreux*, qui boivent de cette même eau, sont ordinairement guéris. Les Bollandistes citent également le puits miraculeux de Ghistelles (vol. II de juillet, p. 443, C) ; ils mentionnent entre autres la guérison de Marie-Madeleine le Man de Tournay qui avait une Fièvre continuelle et des *Maux de gorge* si violents qu'elle ne pouvait ni parler ni manger.

Sainte *Godelive* est représentée une *corde à la main*, probablement en souvenir du genre de mort qu'on lui fit souffrir et qui, évidemment, est l'origine de l'invocation qu'on lui adresse contre les *Maux de gorge* et les *Esquinancies*.

(Molanus. — *L'abbé* Destombes).

God Dieu, *Lief* amie.

SEPT JUILLET.

SAINT FÉLIX, ÉVÊQUE DE NANTES

VIe SIÈCLE.— 582

Invoqué contre la Peste et la Dislocation des Membres.

ÉLIX naquit à Bourges de parents nobles. Après avoir achevé ses études, il reçut les saints ordres à l'âge de vingt-quatre ans. En l'an 540, dans ce nouvel état, il brilla tellement par toutes les vertus chrétiennes qu'à la mort de leur évêque, le clergé et le peuple nantais le choisirent unanimement pour le remplacer. Son premier soin fut de relever sa cathédrale qui menaçait ruine ; mais il fut souvent interrompu dans ce travail par les guerres qui surgirent au commencement de son pontificat. Plusieurs compétiteurs semblaient avoir choisi son diocèse pour arène, et bien que le saint prélat réussît en diverses circonstances à les calmer, son peuple n'eut pas moins à souffrir du passage de toutes ces armées. C'est là probablement l'origine de l'invocation contre la *Guerre*. Malgré de nombreuses afflictions et difficultés, il continua néanmoins la construction de sa cathédrale et fit exécuter de grands travaux pour amener les eaux de la Loire aux pieds des murs de Nantes. Enfin, vieux et cassé, au moment où il entrait dans sa soixante-dixième année, il fut atteint d'une violente *Fièvre contagieuse* qui désolait le pays. Bientôt ses jambes et ses cuisses furent couvertes de pustules ; les médecins, espérant le soulager, lui appliquèrent des emplâtres de cantharides qui l'attaquèrent si violemment que sa chair entra en décomposition et que ses membres tombaient par morceaux. Sentant approcher l'heure de la mort, il reçut les sacrements et rendit son âme à Dieu. L'invocation contre la *Peste* et la *Dislocation des membres* est un souvenir de sa dernière maladie et des horribles souffrances qui en furent la suite.

(*Vie des Saints de la Bretagne Armorique*, par H. ALBERT-LE-GRAND).

SAINT VALFROY OU WALFROY (WAULFILAIGUS) (1)

VIe SIÈCLE

Invoqué contre la Paralysie, la Goutte et les Maladies des Pieds.

Valfroy était né en Lombardie, vers le milieu du VIe siècle. Animé d'une tendre dévotion pour saint Martin, il vint en France dans le monastère d'Atane, en Limousin, et s'y mit sous la conduite de saint Yriez. Ce saint le conduisit un jour au tombeau de saint Martin et y prit un peu de terre qu'il serra dans une boîte. A leur retour au monastère, ils trouvèrent cette terre tellement multipliée qu'elle remplissait la boîte. Ce miracle redoubla la dévotion de Valfroy en saint Martin. D'Atane, Yriez l'envoya à Trèves. On y indiqua à *Valfroy*, à trois lieues d'Ivois (aujourd'hui Carignan), une haute montagne consacrée à Diane, sur

(1) *Walfroie, Walfraye, Guflay* (Bollandistes).

laquelle était une statue colossale de la déesse. Pour vaincre plus facilement l'obstination des idolâtres, *Valfroy* redoubla les austérités monastiques qu'il avait pratiquées à Atane. Il érigea, au plus haut de la montagne, une colonne de cinquante à soixante pieds sur laquelle il était obligé d'être toujours debout, assis ou à genoux, sans pouvoir jamais se coucher.

Saint Grégoire de Tours vint l'y visiter et raconte que les rigueurs de l'hiver éprouvèrent si cruellement ce nouveau stylite que souvent les glaçons pendaient à sa barbe « en forme de *chandelles* », et que plus d'une fois la rigueur de la température fit tomber les ongles de ses pieds. Sa nourriture se composait d'un peu de pain, d'eau et de quelques légumes. Une pénitence si extraordinaire frappa tellement les habitants des villages environnants qu'ils se convertirent et lui promirent d'abattre la statue de Diane.

A la prière des évêques, *Valfroy* consentit à descendre de sa colonne pour vivre dans le monastère qu'il avait bâti en l'honneur de saint Martin. En 598, ce monastère ayant été détruit par le feu, il vint alors à Yvois où il fut ordonné prêtre par saint Magneric, archevêque de Trèves ; on croit qu'il y mourut le 21 octobre de l'an 600. On l'enterra sur la montagne, au lieu où avait été placée sa colonne. L'année suivante, le 7 juillet, on transféra ses reliques à Yvois.

Un auteur du Xe siècle, Eberwin, s'exprime ainsi sur les invocations qui lui sont adressées :

« Ce sont surtout les personnes affectées de la *Goutte* ou d'autres « *Maladies des Pieds* qui trouvent ici du soulagement (*à son tombeau*). « Dieu opère sans doute ces merveilles en mémoire de son fidèle stylite « qui, perpétuellement debout sur sa colonne, pendant sa vie, offrait à « Dieu, comme un hommage de son amour et de son culte, les douleurs « cruelles qu'il avait à souffrir dans les pieds. » La Fontaine, dont on boit l'eau par dévotion, est située au bas de la montagne.

(*Bollandistes, T. IX d'octobre, p.* 3, *f.*) Rohrbacher, *tome IX. — Vie de saint Walfroy*. Sedan, 1874, approuvée par l'archevêque de Reims).

SAINT GUILLEBAUD OU WILBAUD (WILIBALDUS),

ÉVÊQUE D'EISCHSTÆDT

VIIIe SIÈCLE.

Patron des Treillageurs.

Guillebaud, fils de Richard, roi des Saxons, naquit vers 704. A l'âge de trois ans, il fut atteint d'une maladie des plus graves. Il en guérit dès que ses parents eurent promis de le consacrer à Dieu s'il recouvrait la santé. Placé à l'âge de six ans dans le monastère de Walheim, sous la conduite de l'abbé Egbaud, il quitta ce pieux asile en 722 pour accompagner à Rome son père Richard, qui mourut à Lucques cette même année. Il accomplit à travers mille dangers le voyage de Palestine pour visiter les lieux saints, puis il revint en Italie et resta dix ans dans le célèbre couvent du Mont-Cassin. Ce fut alors que saint Boniface, son parent, vint à Rome, le demanda à Grégoire III pour l'aider dans ses missions d'Allemagne. *Guillebaud* se mit donc en route avec lui et, arrivé en Thu-

ringe, il fut ordonné prêtre par saint Boniface. Il obtint les plus grands succès par ses œuvres et par sa parole, aussi fut-il sacré évêque d'Eischstædt en 745 et, après quarante-cinq ans d'épiscopat, il mourut à quatre-vingt-sept ans. Son corps fut enterré dans sa cathédrale. Le Père Cahier indique saint *Guillebaud* comme patron des *Treillageurs* à Liège. Le motif de ce patronage est d'une détermination difficile.

Abbé Pétin. — C. Vigne.

SAINT ODON, ÉVÊQUE D'URGEL

XIIe SIÈCLE. — 1122.

Invoqué pour la Sérénité de l'air, contre la Tempête et les Inondations.

Odon, par sa famille, sortait des comtes de Barcelone. Il reçut une éducation conforme à son rang et, suivant les traditions de l'époque, il embrassa la carrière des armes qui, cependant, répugnait à sa nature pacifique. Un grand nombre d'Eglises étaient alors persécutées par la noblesse qui souvent s'emparait de leurs biens et leur faisait souffrir des vexations sans nombre. Un tel mépris du droit et de la justice froissait cruellement les sentiments religieux d'*Odon*, et, pour mettre fin à de semblables calamités, il était nécessaire de savoir gouverner un coursier et manier une épée. *Odon* avait déjà acquis un certain renom par ses vertus, par la pureté de ses mœurs et par l'énergie qu'il avait déployée plus d'une fois en défendant les droits de l'Eglise. Quand l'évêque d'Urgel vint à mourir, il fut choisi à l'unanimité par la noblesse, le clergé et le peuple, pour occuper ce siège épiscopal. Il y brilla principalement comme protecteur infatigable de la vérité et de la justice, faisant la guerre à tous les abus et portant secours à toutes les infortunes ; puis il s'endormit dans le Seigneur le 7 juillet 1122. Aujourd'hui encore, il est invoqué pour la *Sérénité de l'air*, contre les *Inondations* et la *Tempête* comme l'indique ce cantique castillan (Gozos).

Dando la Serenidad
Reprime El Segre *orgulloso*
Per nos que venga impetuoso
Y ahuyenta la Tempestad
El prodigio renovado
Se ve con admiracion....

En donnant la *Sérénité*, vous réprimez le *Segre* (1) ; quelle que soit son impétuosité, vous écartez la *Tempête*. Ce prodige renouvelé est vu avec admiration.

(*Bollandistes*. — *Biografia ecclesiastica*).

SAINTE AUBIERGE (2), TROISIÈME ABBESSE DE FAREMOUTIERS

VIIe SIÈCLE. — 688 (3).

Invoquée contre les Fièvres, les Rhumatismes et dans les Grossesses dangereuses.

Aubierge était fille de Anna, roi des Est-Angles, et de sainte Hereswita. Elle vint en France à Faremoutiers, attirée par la réputation

(1) Rivière de la Catalogne.
(2) Aussi *Edelburge, Edilburge, Ethelburge*.
(3) Date donnée par les Petits Bollandistes.

de sainte Fare, fondatrice du couvent, qui avait adopté la règle de saint Colomban. *Aubierge* fut la troisième abbesse. Elle succéda à sainte Sedride, sa sœur, qui, elle-même, avait remplacé sainte Fare. Elle mourut en odeur de la plus haute sainteté. Sept ans après sa mort, on retrouva son corps parfaitement intact. Son nom porté par un grand nombre de femmes, a toujours été très populaire dans la Brie. Aujourd'hui encore, il est en grande vénération dans le diocèse de Meaux. A quatre kilomètres, au midi de Faremoutiers et sur le territoire de l'antique paroisse de Saint-Augustin, dans la fraîche et riante vallée de l'Aubetin, on voit une vieille chapelle sous laquelle passe une source fort abondante. Vallée, chapelle, source, toutes portent le nom de sainte *Aubierge*. Les documents les plus anciens et les plus authentiques, d'après M. l'abbé Thiercelin, curé actuel de Saint-Augustin, attestent que cette chapelle existait déjà au IXe siècle. A six époques de l'année, — le 7 juillet, — le lundi de Pâques, fête de la Translation des Reliques de la Sainte, — le mardi de Pâques, — le lundi de la Pentecôte, — le lundi des Rogations, — le premier jeudi de chaque mois, une foule compacte vient en pèlerinage à cette chapelle. Sainte *Aubierge* est invoquée en toutes circonstances et pour toutes les maladies et les peines ; mais on a surtout recours à elle dans les cas de *Fièvres*, de *Douleurs rhumatismales*, de *grossesses dangereuses*. L'eau de la fontaine, toujours parfaitement pure, est emportée au loin.

(*Extrait d'une Note qui m'a été transmise à la date du* 25 *mai* 1878, *par M. l'abbé* THIERCELIN, *curé de Saint-Augustin (diocèse de Meaux)*.

HUIT JUILLET

SAINT THIBAULT DE MARLY, ABBÉ DE VAUX-CERNAY

XIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre l'Incendie et pour avoir des Enfants.

OUCHARD de Montmorency, baron de Marly, avait pour fils aîné le jeune Thibault, charmant jeune homme rempli d'intelligence, de savoir et d'adresse en toutes choses. Il aimait la Sainte Vierge si profondément, qu'ayant appris à un tournoi où il se promettait de brillants succès, que l'on célébrait non loin de là une messe en l'honneur de la mère de Jésus-Christ, il abandonna le tournoi sans hésiter et sans regretter les chances qu'il allait perdre. En sortant de la messe, il fut bien surpris de s'entendre féliciter sur la victoire qu'il venait de remporter au tournoi dont il était loin. Il comprit aussitôt que son bon ange avait pris sa place non seulement pour le récompenser d'avoir préféré la Sainte Vierge aux jeux du monde, mais pour lui prouver qu'elle n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et qui la servent avant de calculer leurs intérêts terrestres. Thibault se dit alors qu'il se dévouerait entièrement à cette protectrice puissante et à son divin fils. Il entra dans l'abbaye de Vaux-Cernay de l'ordre de Citeaux non loin de Paris. Son extérieur distingué aurait suffi pour le faire remarquer, mais son obéissance, sa piété, sa douceur étaient si hors lignes que tous les moines l'apprécièrent et le

réclamèrent comme prieur du monastère. Il le devint effectivement, mais, craignant que ce poste ne fût un échec pour son humilité, tout en s'en acquittant avec zèle et bon jugement, il s'astreignait à ne remplir que les emplois les plus vils de la communauté.— Les frères convers le trouvaient nettoyant les chaussures à leur place, balayant les galeries, la chapelle, aidant les maçons à monter des matériaux et réparant avec finesse les objets endommagés.

Au milieu de tant d'occupations, il priait, il méditait et son esprit s'élevait de plus en plus vers Dieu ; la Sainte Vierge, son intermédiaire le favorisait de fréquentes apparitions. Il sut par elle que Dieu tenait pour agréable le chant des trois enfants de la fournaise et, dès lors, il le fit chanter sans cesse par ses moines. En récompense de tant de dévouement, de véritable humilité, de ferveur, Thibault obtenait tout ce qu'il réclamait ; de toutes parts on avait recours à lui. La reine Marguerite, femme de saint Louis, mariée depuis plusieurs années, obtint par son intercession puissante plusieurs fils et plusieurs filles. Un moine du monastère, tenté par le démon, voulait jeter son froc aux orties. Thibault pria pour lui et le moine honteux vint se jeter à ses genoux, confesser sa faute, et il persévéra triomphant dans sa vocation sans jamais en dévier. Il en était de même de tous les autres moines dirigés par saint Thibault, aussi le monastère fut surnommé dans le monde *la prison de l'Ordre*. Ils étaient austères, édifiants, et s'exerçaient à imiter leur chef ; quant à saint Thibault, il avait été appelé une fois à la cour de saint Louis et, quoiqu'il fût en présence d'un roi très chrétien, il y avait regretté sa solitude et ses pénitences. Au retour, il ne voulut plus manger que du pain et boire que de l'eau pour balancer un peu les excès et le sensualisme des gens du monde. Il mourut en mil deux cent quarante-sept. Son corps fut enterré d'abord dans le chapitre du monastère, puis transféré quatorze ans plus tard dans une chapelle où des miracles se font encore fréquemment à notre époque, beaucoup de très anciens, recueillis par la tradition, se racontent à Vaux-Cernay et dans les environs.

La grâce accordée à la reine Marguerite par l'intercession de saint Thibault explique suffisamment pourquoi les femmes sans enfants s'adressaient à lui.

Dans l'ancien palais abbatial de Vaux-Cernay, une pierre sert de barre, dessus est gravée une crosse et autour est inscrit : *Hic jacet Theobaldus abbas*. C'est la première dalle qui a recouvert la sépulture de saint Thibault.

(IIe volume. — *Annales archéologiques*, page 196).

SAINT AQUILA

Ier SIÈCLE. — 65 A 79.

Patron des Architectes.

Aquila, disciple de l'apôtre saint Paul et Juif de naissance, était époux de sainte Priscille. Il abandonna le Pont, sa patrie, pour venir s'établir à Rome où il *fabriquait des tentes*. Les Juifs ayant été bannis de cette ville sous le règne de Claude, Aquila et Priscille quittèrent l'Italie

et se fixèrent à Corinthe. Lorsque saint Paul vint dans cette ville il logea chez eux parce qu'il exerçait la même *profession* qu'*Aquila* ; bientôt, il convertit le mari et la femme à la religion chrétienne. *Aquila* et Priscille ne craignirent pas d'exposer leur vie pour sauver celle de l'apôtre et, à son départ de Corinthe, ils le conduisirent jusqu'à Ephèse et retournèrent à Rome où ils étaient encore lorsque saint Paul les salua dans son épître aux Romains. On croit qu'*Aquila* mourut à Rome, où l'on trouve la plus grande partie de ses reliques. Nous avons vu qu'il *fabriquait des tentes*. Comme ces tentes affectaient des formes différentes et devaient être appropriées au goût des touristes de cette époque, il était indispensable d'en tracer le plan ; ce qui fait que les Italiens, d'après Dom Riva (1), donnent à *Aquila* le titre d'*Architecte* ; de là l'origine du patronage qui lui est attribué.

(Abbé Petin. — Dom Riva).

SAINTE ELISABETH DE PORTUGAL, REINE

XIIIe ET XIVe SIÈCLE. — 1271-1336.

Invoquée pour apaiser les Fureurs de la Guerre.

Elisabeth était fille de Pierre II, roi d'Aragon, et de Constance, fille de Mainfroy, roi de Sicile. Née en 1271, elle reçut au baptême le nom d'*Elisabeth*, en l'honneur de sainte Elisabeth de Hongrie, sa grand'tante. Dès son âge le plus tendre, entourée de personnes pieuses, elle brillait déjà par son assiduité à la prière, par son ardeur pour la mortification, par sa charité pour les pauvres, par son humilité, sa douceur et son horreur pour le péché. Chaque jour, elle récitait le bréviaire avec la plus grande exactitude. A douze ans, devenue reine de Portugal par son mariage avec le roi Denys, elle donna plus d'extension à toutes les vertus que nous venons de signaler. Elle montra surtout une patience et une résignation véritablement angélique en présence de son mari qui, malgré quelques bonnes qualités, ne craignait pas de violer la foi conjugale. Elle poussa la magnanimité jusqu'à se charger d'enfants qui ne lui appartenaient pas. Elle finit néanmoins par arracher son mari à ses égarements. Le fait suivant dut contribuer à sa conversion. *Elisabeth* chargeait ordinairement un page très vertueux de la distribution de ses aumônes. Un autre page, par un sentiment de jalousie, accusa ce jeune homme d'entretenir un commerce criminel avec la reine. Le roi, ajoutant foi à cette horrible calomnie, fit venir un maître de four à chaux et lui dit : « Un page, qui a mérité toute ma colère, viendra vous demander si vous avez exécuté mes ordres. Vous le saisirez immédiatement « et vous le jetterez dans le four pour qu'il soit brûlé vif. » Le roi envoya le page de la reine comme il en était convenu ; pendant le trajet, passant devant une église, le jeune homme y entra pour adorer le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ. Une messe était commencée ; il y assista, ainsi qu'à une seconde, puis à une troisième, qui se dirent immédiatement après, et cela pour obéir aux dernières volontés de son père qui lui avait recommandé d'entendre toutes les messes qu'il verrait commencer. Pendant ce temps-là, Denys, impatient de savoir si ses ordres avaient été exécutés, envoya le délateur pour s'en enquérir. Il avait à peine articulé

(1) *Manuale di Filotea*, p. 604.

l'objet de sa mission qu'il fut saisi et précipité dans le feu qui le consuma en un instant. Quant au page de la reine, étant sorti de l'église et continuant son chemin, il arriva au four et demanda si l'ordre du roi était exécuté. Comme on répondit affirmativement, il se hâta d'en rendre compte au roi qui fut bien étonné de le voir apparaître ; après avoir entendu le récit de ce qui s'était passé, il se frappa la poitrine et s'inclina immédiatement devant Dieu, qui s'était chargé lui-même de démontrer la fausseté de l'accusation portée contre la reine en punissant le calomniateur tandis que l'innocent le priait. *Elisabeth* avait surtout le don de rétablir la paix aussitôt que la discorde mettait les armes à la main de ceux qui l'entouraient. Ce fut la préoccupation de toute sa vie. Elle eut le bonheur deux ou trois fois de remettre en bonne intelligence son mari avec le prince Alphonse son fils. Un jour, entre autres, les habitants de Lisbonne, dont les uns tenaient pour le roi, les autres pour le prince Alphonse, étant déjà sous les armes, prêts à se battre les uns contre les autres, la reine monta sur une mule et, allant alternativement au milieu des deux armées, elle réussit, par ses larmes et ses bonnes paroles, à obliger le fils à demander pardon à son père et le père à pardonner à son fils.

Après la mort de son mari, elle prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François et accompagna sa dépouille mortelle jusqu'à Olivera où il avait choisi sa sépulture. Elle fit, en mémoire de lui, un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle et elle était à peine de retour d'un second pèlerinage qu'elle avait fait à pied, comme les personnes de la plus vile condition, bien qu'elle eût alors soixante-quatre ans, quand elle apprit qu'Alphonse IV, son fils et le roi de Castille, gendre de celui-ci, étaient prêts à se livrer bataille. Malgré la chaleur excessive, elle partit en toute hâte pour empêcher l'effusion du sang et parvint à décider son fils à faire la paix. Les fatigues de ce voyage causèrent une fièvre violente qui l'emporta le 4 juillet 1336. Elle fut enterrée chez les Clarisses de Coïmbre et Urbain VIII la canonisa en 1625.

La grande charité que lui avait inculquée si profondément l'amour de la paix est ainsi caractérisée dans son oraison du bréviaire romain :

OREMUS.	ORAISON.
Clementissime Deus, qui beatam ELISABETH *reginam inter cœteras egregias dotes* BELLICI FUROBIS SEDANDI PRŒROGATIVA *decorasti : da nobis ejus intercessione, post mortalis vitæ, quam suppliciter petimus, pacem ad æterna gaudia pervenire.*	Dieu très clément qui, parmi tant d'autres qualités éminentes, avez donné à la Bienheureuse reine *Elisabeth la vertu d'apaiser la fureur de la guerre*, accordez-nous par son intercession, après la paix de cette vie mortelle que nous vous demandons humblement, la grâce de parvenir aux joies éternelles.

(*Dictionnaire de l'Abbé* PETIN. — *Petits Bollandistes*).

SAINT VAURY (1) (VALERICUS), ERMITE EN BERRY

VIIe SIÈCLE. — 620.

Invoqué pour les Enfants malades.

Vaury, né dans la province de Reims vers 530, dans un âge très peu avancé, brillait déjà par le don des miracles. Pour échapper à la vaine

(1) *Valeric, Vaulry.*

gloire que l'éclat de ses vertus pouvait faire naître en lui, il résolut d'abandonner son pays et d'aller visiter le tombeau de saint Martial qui attirait à Limoges un grand nombre de pèlerins. Là, en honorant ces saintes reliques, il fit éclater une piété si vive que les chanoines de la cathédrale ravis en admiration et craignant de le perdre tout à fait, lui offrirent un territoire qui leur appartenait, situé au pied d'une montagne au milieu des bois, appelé autrefois *Benoarge* et aujourd'hui *Bernage*. Ils lui firent élever une cellule et, dans une église en l'honneur de saint Julien, située à une demi-lieue, le saint homme put entendre l'office divin les dimanches, les jours de fêtes et y recevoir les sacrements religieux. Plus tard, une ville du nom de Saint-Vaury se forma sur ce lieu même et compte aujourd'hui deux mille habitants.

Vaury, arrivé à une extrême vieillesse, tout en embaumant la contrée de ses vertus et des bienfaits de ses miracles, surtout à l'égard des *Infirmes* et des *Malades*, rendit son âme à Dieu vers 620 et fut enseveli dans l'église de Saint-Julien. La solitude de saint *Vaury* est toujours un lieu de pèlerinage ; on y vénère une grotte où il allait souvent prier et qu'on appelle *Berceau de saint Valerie*. La châsse qui contient les reliques est placée dans l'église de Saint-Julien, du côté de l'Evangile, entre le chœur et la nef. Quand elle est descendue pour être portée en procession, les pèlerins élèvent entre leurs bras les *Enfants malades* ou ceux qu'ils veulent mettre spécialement sous la protection de saint *Vaury* et ils les font entrer dans la niche que les reliques ont occupée toute l'année. D'après l'abbé Berthoumieu, l'emplacement de son ermitage est encore appelé par les habitants *Jardin de saint Valerie*. Une espèce de Narcisse jaune y est surnommée la *Tulipe de saint Valerie*. Un groupe de rochers qui forment une petite grotte était, dit-on, son oratoire ; une fontaine située au pied de la montagne est encore un lieu de pèlerinage. Souvent on y plonge les *Enfants malades*.

(*Annales hagiologiques de* CHARLES BARTHÉLEMY, 8e année, 978).

NEUF JUILLET

SAINT ZENON, MARTYR

AVEC DIX MILLE DEUX CENT TROIS COMPAGNONS

IIIe SIÈCLE. — 298.

Invoqué contre les Sauterelles.

D'APRÈS le Martyrologe romain, *saint Zénon* souffrit le martyr à Rome dans le IIIe siècle avec dix mille deux cent trois compagnons et fut inhumé au lieu dit à la *Goutte toujours coulante* (*ad guttam jugiter manantem*). Ses reliques ont été portées en différents lieux de la chrétienté. En Catalogne, il est invoqué contre *les Sauterelles* comme l'indique ce cantique catalan (Goigs) :

Com teniu rebut de Deu
Poder sobre la LLANGOSTA
Que desole plans y costa,
Vos suplicam, que aperteu
Tal costich de aqueix conreu
Que cuvia l'cel irritat.

Comme vous avez reçu de Dieu un pouvoir contre les *Sauterelles* qui désolent plaines et côtes, nous vous supplions d'éloigner de nos champs, ce châtiment que nous envoie le ciel irrité.

(*Abbé* PÉTIN. — *Biografia ecclesiastica*).

SAINTE PROCULE, PATRONNE DE GANNAT (ALLIER)

VIERGE ET MARTYRE

XIe OU XIIe SIÈCLE.

Invoquée contre la Stérilité conjugale.

Procule était issue d'une des familles les plus distinguées du Rouergue et était née à Rodez. Ses parents, dès l'âge le plus tendre, l'initièrent aux principes de la doctrine chrétienne et, dit Jacques Branche dans son naïf langage, « le naturel de ceste petite innocente estait si bien « faict pour la vertu, qu'elle n'avait point de passion plus ardente que « de s'employer à son exercice, et, pour rendre cet employ plus recom- « mandable, elle fit un saint mariage de la pureté de son corps avecque « celle de l'esprit, par le vœu de la virginité perpétuelle. »

Combien grande fut son anxiété, quand ses parents vinrent lui déclarer que sa main était demandée par un jeune et riche seigneur de la contrée auquel elle avait été accordée et que l'époque de la cérémonie des noces était fixée.

Procule attérée rentra dans son appartement et renouvela à son divin époux la promesse qu'elle lui avait faite. Pour toute réponse, Jésus-Christ envoya par l'ange Gabriel un anneau d'or, comme gage de la sainte alliance qu'il contractait avec elle.

Tout était disposé pour la célébration de son mariage avec le comte Géraud, celui qui lui avait été désigné par ses parents, quand, par une révélation d'en haut, elle s'enfuit à l'aide d'un déguisement et abandonna la maison paternelle. Après avoir traversé les montagnes du Rouergue, celles de la haute Auvergne, elle arriva sur la lisière de l'Auvergne et du Bourbonnais et enfin s'arrêta à une demi-lieue de Gannat dans une petite caverne située au milieu d'un bois et à travers les broussailles.

Là, pendant qu'elle se reposait de ses fatigues et qu'elle s'entretenait dans la solitude avec son divin époux, elle vit tout à coup arriver Géraud qui avait suivi ses traces et avait découvert le lieu de sa retraite. « Pre- « nant aussitôt la fuite, disent les Petits Bollandistes, pour éviter son « persécuteur qui lui ferme le passage, elle passe à travers des rochers « inaccessibles, qui, semblant vouloir lui livrer passage, se ramollis- « sent sous son poids et gardent encore l'empreinte de ses doigts et de « ses genoux. »

Géraud s'acharnant à la poursuivre, l'atteignit à cent pas de la ville de Gannat, et la Sainte tomba à genoux en faisant le signe de la croix et en prononçant le nom de Jésus, au moment où elle était décapitée par Géraud ; mais, se relevant aussitôt, elle prit sa tête entre ses mains, la porta dans l'église de Sainte-Croix et alla se prosterner au pied d'un autel où un prêtre, du nom de Paul, célébrait la sainte messe. Puis elle laissa échapper sa tête et s'affaissa sur elle-même pour ne plus se relever. En souvenir de ce fait mémorable, son corps fut inhumé près du grand autel de l'église de Sainte-Croix. Les miracles s'y multiplièrent tellement qu'on fut obligé d'opérer successivement deux translations de ses reliques. En 1673, les habitants de Rodez, la ville où était née *sainte Procule*, obtinrent du curé de Sainte-Croix un os du bras de la Sainte.

Les habitants de Gannat élevèrent une chapelle à leur bienfaisante patronne à l'endroit où elle s'était arrêtée à son arrivée dans le pays. Elle fut nommée *Le pas de sainte Procule* et existe encore. Ils en construisirent une autre au lieu de son martyre, qui a été détruite et remplacée par une croix que l'on visite en procession le jour de sa fête.

Dans le XVe siècle, d'après un manuscrit qui est entre les mains du curé actuel de Gannat, le pape avait attribué des indulgences à la visite de cette chapelle à laquelle on devait faire un don.

La tourmente révolutionnaire détruisit toutes les reliques de sainte Procule possédées par la ville de Gannat qui, à son tour, obtint de la ville de Rodez un fragment de celles octroyées si généreusement. Ce fragment est encore conservé dans la chapelle de la Sainte et chaque année, le neuf juillet, il est porté solennellement par des jeunes filles vêtues de robes blanches et ceintes de cordelières couleur de pourpre, symboles à la fois de la pureté et du martyre de la Sainte. C'est dans ce sanctuaire qu'on l'invoque encore pour obtenir diverses grâces et spécialement pour combattre *la Stérilité conjugale* (1).

(*Jacques* BRANCHE. — *Les Petits Bollandistes*. — *L'Abbé* CORNIL du diocèse de Moulins.

DIX JUILLET

SAINT ETTON OU SAINT ZÉ (ETTO), ÉVÊQUE MISSIONNAIRE

VIIe SIÈCLE. — VERS 670.

Invoqué contre l'Epizootie, pour prolonger la vie des Agonisants.

SAINT *Zé*, d'origine irlandaise, vint par l'inspiration de Dieu prêcher la foi dans le Hainaut. Après un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, pendant lequel il reçut l'onction épiscopale, il se rendit au pays des Francs et se fixa dans la Thierache non loin d'Avesnes. *Saint Zé* était l'homme apostolique par excellence. Aussi Dieu récompensa une si éminente sainteté par des miracles. Dans ses courses à travers la campagne, il rencontra un berger qui avait toujours été muet et, en le touchant avec son bâton, il lui rendit la parole. *Saint Zé* mourut vers l'an six cent soixante-dix, dans sa soixante-cinquième année.

Les Bollandistes (tom. III, juillet 52) mentionnent que, par une grâce particulière (*gratiam particularem*), il avait reçu le don de *faire cesser*

(1) La tradition de cette invocation est encore vivante dans le pays. Pendant que M. Legros de Langeron était sous-préfet de Gannat (de 1853 à 1860), il avait invité à sa table avec d'autres personnes M. et Mme Georges de ..... et M. et Mme de P.....; Pendant le dîner la conversation tomba sur sainte Procule et sur *la grâce spéciale* qu'elle avait souvent obtenue pour ses fervents. Ces deux dames étaient précisément mariées depuis plusieurs années et se désolaient de n'avoir eu encore aucun enfant. Prenant en sérieuse considération ce qu'elles avaient entendu sur le privilège attribué à la patronne de Gannat, elles se rendirent le lendemain à sa chapelle et l'invoquèrent du plus profond de leur cœur, et au bout d'un an, jour pour jour, les deux maris se faisaient part réciproquement par des lettres qui se croisaient de l'heureux accouchement de leurs femmes. Chacun de leur côté, ils ont communiqué le récit de la grâce octroyée par l'intercession de la Sainte au curé actuel de Gannat qui vient de m'en entretenir le 13 août 1882 ; un tel témoignage ne saurait être suspect.

l'Epizootie et *de prolonger la vie des Agonisants ;* mais ils ne donnent aucune explication sur l'origine de ces invocations. Les mêmes auteurs reproduisent un tableau dans lequel le Saint est représenté au milieu d'une vaste prairie, crossé et mitré, tenant un livre de la main gauche et bénissant de la main droite. A ses pieds, de chaque côté derrière lui, sont accroupies deux génisses. Au fond du paysage, *saint Zé* touche avec son bâton la tête du berger auquel il rend la parole, tout le bétail autour de lui paît çà et là. Evidemment ce tableau a trait à l'invocation contre *l'Epizootie.*

(*Acta Belgii.* — *Abbé* DESTOMBES).

SAINTE AMELBERGE OU AMALBERGE, VIERGE (1)

VIIIe SIÈCLE. — 772.

Patronne des Marins et des Laboureurs. — Invoquée contre les Naufrages, la Grêle, la Fièvre, les Contusions, les Douleurs aux bras ou aux épaules, les Coliques de miserere, pour les Biens de la terre.

Amelberge, issue d'une famille distinguée par sa noblesse et sa grande fortune, aurait été demandée en mariage par Pépin (2) pour son fils Charles Martel ; mais, comme elle avait promis de consacrer sa virginité à Dieu, elle ne voulut écouter aucune proposition et fut obligée de prendre la fuite avec son frère Rodin. Charles, éperdûment amoureux, parvint à la découvrir dans la retraite qu'elle avait choisie ; et, comme il voulait employer la force pour la faire sortir de son oratoire, il lui brisa l'os du bras et lui luxa l'épaule. La victoire n'en resta pas moins à la vaillante fiancée de Jésus-Christ. Elle fut guérie miraculeusement et obtint le don des miracles. Elle se fit religieuse à Munster-Bilsen près de Liège, mourut à l'âge de trente-et-un ans et fut enterrée à Temsche, village de sa seigneurie où elle avait fait élever une église en l'honneur de la Sainte Vierge. A la fin du XVe siècle son corps fut transféré à Gand.

L'invocation contre *les Contusions* et *les Douleurs aux bras* ou *aux épaules* s'explique facilement par l'acte brutal de son prétendant. Les Bollandistes reproduisent une ancienne peinture où l'on voit la Sainte en costume religieux au milieu d'un paysage. De la main droite, elle tient un livre. et, de la gauche, une palme. Elle foule aux pieds un personnage qui tient un sceptre et porte sur la tête une couronne fleurdelisée. C'est évidemment Charles Martel qui régna longtemps sur toute la France avec le simple titre de maire du palais.

De chaque côté et aux pieds *d'Amelberge*, se trouvent deux esturgeons. Au second plan, à gauche, on aperçoit un puits auquel est suspendu un crible et, à gauche, un troupeau d'oies sauvages.

Quand les reliques *d'Amelberge* furent transportées à Gand (3), à la fin du XIe siècle, le navire qui les portait escorté par une troupe considérable d'esturgeons et remorqué par une puissance surnaturelle, remonta le courant du fleuve.

(1) Les Belges en font dériver le nom d'*Amélie.*
(2) Voir *Bollandistes* (IIIe vol. de juillet, p. 89 et 91).
(3) *Bollandistes* (IIIe vol. juillet, p. 104).

Ce pouvoir de la Sainte sur les eaux, exercé dans cette circonstance, est l'origine *du patronage des Marins* et de l'invocation *contre les Naufrages.*

Les eaux d'un puits étaient souvent le sujet de contestations entre les habitants de Temsche. La Sainte y puisa un jour de l'eau avec un crible et, après l'avoir versée sur un autre terrain, constitua un nouveau puits dont chacun put user librement.

Quant au troupeau d'oies sauvages, il est là pour constater *le privilège* de la Sainte, quand il s'agissait de protéger *les Biens de la terre* contre les fléaux. Un jour (1), une véritable nuée de ces oiseaux dévastateurs s'était abattue sur un de ses domaines et se disposait à dévorer toute la récolte ; mais, sur un signe de la Sainte, les *Oies* s'enfuirent dans toutes les directions.

Une autre fois (2), elle préserva un champ qui allait être entièrement détruit par une inondation. Aussi *les Laboureurs* la choisirent pour leur *Patronne.*

L'invocation contre la *Fièvre* s'appuie sur plusieurs guérisons opérées en mil trois cent vingt-sept et mentionnées par les Bollandistes (p. 108). Aujourd'hui les pêcheurs ont encore l'habitude d'offrir un esturgeon à la Sainte le jour de sa fête.

(*Les Bollandistes*).

BIENHEUREUX FRÈRE PACIFIQUE,

DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

XIIIe SIÈCLE. — 1250

Invoqué contre la Fièvre.

Un jeune homme connu sous le nom de *roi des vers*, qui menait une vie élégante à la cour de Frédéric II et que ses œuvres poétiques avaient fait couronner par l'Empereur lui-même comme *prince des poètes,* s'était converti subitement en entendant une prédication de saint François d'Assise. A la suite il était entré dans la famille franciscaine, saint François le nomma *Frère Pacifique.*

Il offrit le modèle le plus parfait de la sainteté dans différentes missions qui lui furent confiées par son Ordre, surtout en France, et mourut vers le milieu du XIIIe siècle dans le monastère des Franciscains de Lens. Les Bollandistes signalent dans ce couvent (v. III, juillet, p. 171 et 173) un puits qui portait le nom de *Frère Pacifique* et dont les eaux étaient un remède puissant *contre la Fièvre.*

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes*).

SAINTE FÉLICITÉ, MARTYRE A ROME

IIe SIÈCLE. — 150.

Patronne des femmes mariées — Invoquée pour une descendance masculine.

Félicité était restée veuve avec sept fils. Chrétienne intrépide, elle avait communiqué à ses enfants toute l'ardeur de sa foi et aussi quand

(1) *Bollandistes* (IIIe volume, juillet, p. 98). — (2) *Ibid*, p. 92.

ils comparurent tous devant le préfet de l'empereur Antonin, ni les promesses, ni les menaces ne purent les faire dévier de la ligne qu'ils s'étaient tracée. Comme le juge adjurait la mère d'avoir pitié de ses enfants, celle-ci se tournant vers eux : « Levez les yeux, mes enfants, « leur dit-elle, regardez le ciel, c'est là que Jésus-Christ vous attend « pour vous couronner. Combattez généreusement pour sa gloire et pour « la vôtre, et montrez-vous de fidèles serviteurs d'un roi si grand et si « digne de tout votre dévouement (1). » Ces nobles paroles étaient bien dignes de celle que les *Femmes mariées* devaient choisir pour leur patronne. Interrogés successivement, ses fils livrés à la torture subirent différents genres de mort. La vaillante mère assista elle-même à leur exécution avant d'être décapitée à son tour.

Dans la chronique de Nuremberg, *sainte Félicité* est représentée tenant à la main un glaive sur la lame duquel sont alignées les sept têtes de ses fils. Comme elle n'avait eu que des garçons, elle a été jugée assez puissante auprès de Dieu pour faire obtenir *une Descendance masculine* à ceux qui l'invoqueront.

(*Actes des Martyrs*).

SAINT ALEXANDRE, UN DES FILS DE SAINTE FÉLICITÉ, MARTYR

IIe SIÈCLE. — 150.

Invoqué contre le Flux de sang des femmes, les Hémorroïdes, les Douleurs de tête, les Tempêtes, les Intempéries de l'air, pour les Accouchements heureux.

Alexandre, cinquième fils de sainte Félicité, fut martyrisé en même temps que ses frères et eut la tête tranchée. Au IXe siècle, ses reliques furent transférées de Rome en Souabe dans l'abbaye d'Ottenbourg de l'ordre de saint Benoît. Pendant le trajet, une femme tourmentée par *le Flux de sang* fut guérie à leur contact. C'est là l'origine des invocations contre *cette même maladie* et contre *les Hémorroïdes*. Quant aux autres invocations signalées par les Bollandistes (IIIe vol. de juillet, p. 22) elles restent inexpliquées.

(*Les Bollandistes*).

ONZE JUILLET

SAINT HIDULPHE (2), ARCHEVÊQUE DE TRÈVES

VIIe ET VIIIe SIÈCLE. — 707.

Invoqué contre les Contagions, la Peste, les Tempêtes, pour les Esprits troublés, les Energumènes, pour et contre la Pluie.

Né d'une illustre famille allemande, il s'adonna de bonne heure avec son frère Evrard aux études ecclésiastiques et tous deux entrèrent dans les ordres sacrés. Les éminentes vertus et la science profonde d'*Hidulphe* lui acquirent une telle réputation que, bien qu'il eût conçu le dessein de se faire anachorète dans quelque solitude, il fut forcé d'accepter l'archevêché de Trèves, auquel l'appelait la voix unanime du peuple et du clergé.

(1) *Actes des Martyrs* publiés par les RR. PP. Bénédictins, vol. Ier, p. 179. Paris, 1856.
(2) *Hydulphe, Hidulphe* et vulg. *Hidou*.

Après avoir gouverné son diocèse pendant un certain temps, emporté par le désir ardent de la solitude, il se retira vers l'an six cent soixante-et-onze dans les Vosges où il trouva saint Dié qui, lui aussi, avait quitté son évêché de Nevers pour embrasser la vie contemplative, et se lia intimement avec lui. *Hidulphe* fonda dans cette contrée le monastère de Moyenmoutier, où il reçut comme disciples beaucoup de personnes distinguées soit par leurs mérites, soit par leur naissance.

Son frère, Evrard, qui était évêque de Ratisbonne, vint le visiter dans sa solitude et le conduisit à La Baume où ils rendirent la vue à sainte Odile. Ses yeux fermés depuis sa naissance s'ouvrirent au moment où Evrard versa sur sa tête l'eau du baptême.

Saint Dié qui avait précédé son ami dans la tombe, le prévint dans une vision que son heure était arrivée, et *Hidulphe* s'endormit dans le Seigneur quelques jours après, le onze juillet sept cent sept.

D'après la Mère de Blémur (1), l'exposition de la tunique du Saint avait le privilège de purifier l'air infecté de *Contagion*, *de faire cesser la Pluie* et aussi *de la faire tomber* quand le bien des récoltes l'exigeait.

Les Petits Bollandistes signalent trois autres invocations qui lui sont adressées : *pour les Esprits troublés*, *les Energumènes*, *contre les Tempêtes*.

(La Mère de Blémur. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT JEAN, ÉVÊQUE DE BERGAME, MARTYR

VIIe SIÈCLE. — 683.

Invoqué dans les Calamités publiques.

Jean, dès son enfance, par un instinct divin, fut, en quelque sorte, prédestiné à entrer dans les ordres et, plus tard, fut appelé à monter sur le trône épiscopal de Bergame, sa patrie. Son éminente sainteté le fit apprécier non seulement par ses diocésains, mais encore par les rois de Lombardie. L'un d'eux, Gondibert, l'avait invité à dîner, et, comme *Jean* n'avait pas craint de lui reprocher sa cupidité, le Roi, dans l'intention d'en tirer vengeance, lui donna, pour retourner à Bergame, un cheval tellement indompté que, jusque là, aucun cavalier, même parmi les plus expérimentés, n'avait osé le monter ; mais le contact du saint évêque le rendit aussitôt doux et obéissant.

A cette époque, toute la contrée était affligée de la peste arienne. Elle avait même commencé à dépeupler le diocèse de Bergame. *Jean* la combattit avec la plus grande énergie. Il s'enfuit ensuite avec son peuple, car le chef des Ariens avait soulevé les habitants de Bergame contre leur évêque et contre tous ceux qui lui étaient restés fidèles Il agit d'abord avec la plus grande cruauté envers ces derniers, puis il tua le saint prélat qui avait gouverné l'église de Bergame pendant vingt-neuf ans. Les Bergamasques l'implorent *dans les Calamités publiques*.

(Santi di Bergamo. — Hagiologium Italicum).

---

(1) *Année Bénédictine*, juin, juillet, p. 138.

DOUZE JUILLET

SAINT JEAN GUALBERT

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE VALLOMBREUSE

XIe SIÈCLE. — 1073.

Invoqué contre les Possessions du Démon.

OUR obéir à son père, *Jean*, d'une noble famille de Florence, embrassa la carrière militaire Son frère unique, ayant été tué, il jura de venger sa mort et il s'apprêtait à faire subir le même sort au meurtrier qu'il avait rencontré dans un lieu écarté, quand celui-ci se jeta à ses pieds en implorant son pardon qui lui fut accordé généreusement. Après cette belle action, *Jean* étant entré dans l'église du couvent de San-Miniato, un crucifix se pencha vers lui comme pour le remercier de ce qu'il venait de faire par dévouement à Jésus-Christ. Touché de ce prodige, *Jean* abandonna la carrière militaire, se coupa lui-même les cheveux et prit l'habit des moines de San-Miniato. Il y brilla bientôt par tant de vertus qu'à la mort de l'Abbé, on voulut le nommer pour le remplacer ; mais il n'accepta pas et se retira dans une charmante solitude nommée *Vallombreuse* où il fonda une nouvelle congrégation sous la règle de saint Benoît. Il s'appliqua à combattre l'hérésie simoniaque qui désolait l'Eglise à cette époque. L'archevêque de Florence fut alors accusé par un de ses disciples, nommé Pierre, d'avoir fait acheter son évêché. Ce disciple, en présence de Jean, pour affirmer ce qu'il avait déclaré. passa à travers les flammes sans en éprouver aucun mal. Il fut depuis surnommé *Ignée* et plus tard fut créé cardinal.

Le Pape, saint Léon IX, vint visiter Jean Gualbert dans son couvent avec toute sa cour. *Jean* n'avait aucune nourriture à leur offrir, il ordonna à ses moines de jeter vite leurs filets dans un étang sulfureux où il n'y avait cependant jamais eu de poisson. Ils furent surpris ; mais n'hésitèrent pas et ils en retirèrent deux énormes poissons qu'ils présentèrent au Pontife comme un trophée de l'obéissance.

Une vieille gravure représente *Gualbert* multipliant les miracles avec la croix et foulant au pied *le Démon* : effectivement sous quelque forme qu'il se soit présenté à lui, le Saint le contraignit toujours à fuir ignominieusement.

Un jour, entr'autre, le Démon tourmentait un moine et le réduisait à l'extrémité, *Jean*, avec les yeux clairvoyants de la sainteté, l'aperçut et le frappant de la croix il le chassa au fond des enfers.

Les Bollandistes citent plusieurs autres faits du même genre, il n'est donc pas étonnant que *saint Jean Gualbert* soit invoqué contre *les Possessions diaboliques*.

Pendant sa dernière maladie, *Jean* fut assisté par les Anges qui, sous une forme humaine lui apportèrent secours et le soignèrent alors qu'on ne trouvait aucun remède pour le soulager. Il rendit son âme à Dieu le douze juillet mil soixante treize, dans sa soixante dix-huitième année.

(*Bollandistes. — Hagiologium Italicum*).

SAINT UGUZON OU LUGUZON (1), BERGER & MARTYR

ÉPOQUE INCERTAINE.

Invoqué pour la Conservation de la vue, pour et contre la Pluie. — Patron des Marchands de fromages et de lait, des Eleveurs de vaches.

Uguzon était berger dans le diocèse de Côme. Très pauvre lui-même, il aimait tellement les pauvres qu'il leur distribuait le peu qu'il avait. Son maître, s'étant imaginé qu'il lui volait son bien pour faire ses aumônes, dans un mouvement de colère, tua le bon serviteur de Dieu. Au lieu où ce crime fut commis, surgit immédiatement une fontaine qui forma un petit lac dont les eaux rougissaient au jour et à l'heure où *Uguzon* avait été tué. Ces mêmes eaux étaient excellentes *pour la Conservation de la vue*. Une église fut élevée à ce même endroit et les miracles du Saint furent peints sur ses murs. *Uguzon* y est représenté en costume de berger, tenant à la main un *fromage* qu'il partage avec les pauvres. C'est sans doute le motif qui l'a fait choisir pour Patron par *les Marchands de fromages et de lait* et, par extension, par *les Eleveurs de vaches*. Comme il avait passé toute sa vie dans les champs, les habitants de la campagne ont pensé qu'ils obtendraient plus facilement par son intercession ce qui serait le plus favorable aux biens de la terre et ils l'ont invoqué alternativement *pour et contre la Pluie*.

(FERRARIUS. — *Les Bollandistes*).

SAINTE MARCIENNE, VIERGE ET MARTYRE

IVe SIÈCLE.

Invoquée contre les Coups et Blessures.

Le Calendrier de Saragosse de mil huit cent soixante-seize : *El Firmamento*, caractérise ainsi notre Sainte au douze juillet :

Santa Marciana protectora contra golpes y heridas.	Sainte Marcienne protectrice *contre les Coups et Blessures.*

Si l'on invoque les Saints, précisément contre les maux qu'ils ont soufferts, jamais invocation ne fut mieux justifiée que celle qui est adressée à *sainte Marcienne*. D'une merveilleuse beauté, issue d'une famille noble, elle s'était consacrée, dès son enfance, au Dieu tout puissant. Un jour étant sortie de la retraite à laquelle elle s'était consacrée pour visiter la ville de Césarée (2), elle vit au milieu d'une place une idole de Diane dont elle fit d'abord tomber la tête et dont elle renversa ensuite le tronc mutilé qui se brisa sur le pavé. Les habitants furieux s'attroupèrent autour de la Vierge, la *frappèrent avec fureur et couvrirent de plaies livides ses membres délicats*, puis ils la conduisirent devant le juge pour la forcer à sacrifier aux idoles ; elle refusa et fut condamnée à être livrée aux gladiateurs ; mais, pendant trois nuits, le bourreau qui voulait s'approcher d'elle, se trouvait en face d'une haute et solide

(1) Aussi *Lucius* et *Luguzonus*. (Voir FERRARIUS).
(2) *Cæsar augusta*, aujourd'hui *Saragosse*.

muraille de pierre qui s'élevait miraculeusement entre lui et la vierge. Il fallut donc renoncer à toute tentative contre elle en ce moment. Pendant les ides de janvier, la multitude chercha une revanche, elle s'était rassemblée de tous côtés pour les jeux habituels et elle réclamait à grands cris que *Marcienne* fût exposée aux bêtes, ce qui fut accordé. Marcienne fut liée à un poteau, puis on lâcha dans l'arène un lion furieux qui s'élança d'abord contre elle avec rage, lui posa les pattes de devant sur la poitrine ; puis les laissa retomber sans lui faire aucun mal. Le peuple, saisi d'admiration, applaudit et voulut qu'on la mît en liberté ; on l'aurait fait sans un abominable juif entouré de ses coréligionnaires. Ces hommes exigèrent du magistrat qu'il fît lancer contre elle un taureau sauvage et indompté ; il enfonça une de ses cornes dans le sein de la vierge et en fit jaillir le sang avec force sans qu'elle parût ébranlée. Le juge, s'irritant de plus en plus de ne pas en finir, ordonna de livrer la Sainte à un léopard d'une taille effrayante et d'une férocité incomparable, il la mit en pièces immédiatement. Ce fut ainsi que *Marcienne* rendit son âme à Dieu sans murmurer, ni défaillir.

(Actes des Martyrs publiés par les RR. PP. Bénédictins).

SAINT MENOU (MENULFUS), CONFESSEUR

VIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Folie, l'Idiotisme.

D'origine irlandaise, *saint Menou* étant venu à Vannes, l'évêque saint Corentin lui fit l'accueil le plus bienveillant, et, après avoir pu apprécier les vertus éminentes du jeune étranger, il l'admit à recevoir les ordres sacrés et l'éleva au sacerdoce. A la mort de saint Corentin, le peuple et le clergé choisirent tous unanimement *saint Menou* pour le remplacer. Pendant son épiscopat, Dieu le favorisa du don des miracles. Un gentilhomme prisonnier brisa ses fers au seul contact de l'anneau du saint évêque et lui demanda le baptême.

On croit que *saint Menou* avait fait le vœu d'aller à Rome *ad limina Apostolorum*. Il partit avec quelques-uns de ses prêtres, et, à peine arrivé, ayant rencontré un paralytique qui lui demandait l'aumône, il le guérit complétement de son infirmité. Lorsqu'il eut pris congé du Pape, *Menou* se remit en route avec l'intention de revenir dans son diocèse ; mais, arrivé à Mailly (Malliacus), petit bourg du Bourbonnais qui, depuis, a pris le nom du Saint, il annonça aux personnes qui l'accompagnaient que son heure était arrivée, qu'il allait mourir et qu'il demandait à être enterré dans l'endroit le moins apparent du cimetière ; ses intentions furent remplies fidèlement, seulement un seigneur, nommé Arcade, ayant été témoin d'un miracle opéré sur son tombeau, fit construire, dans ce lieu, une église sous le vocable du saint évêque. On y fonda un monastère de filles et Adalgise, troisième abbesse, fit lever le corps dans le IXe siècle. Vers l'an mil, d'Agbert, archevêque de Bourges, plaça ses reliques sous un mausolée richement sculpté dans le style byzantin. C'est probablement le même qui est signalé dans le *Bulletin Archéologique* (1) : « Avant la Révolution, dit M. Hippolyte

(1) IIe vol., p. 522, année 1842, publié par le Ministère de l'instruction publique, sous la direction du Comité des Arts et Monuments.

« Durand, on voyait derrière le maître autel le tombeau de *saint Menou*. « Il était d'un beau style roman et avait la forme d'une châsse. Il en « reste quelques fragments dans cette église ainsi que dans celle de « Souvigny. Une pierre miraculeuse se voit encore près d'une des cha- « pelles absidiales ; elle renferme quelques reliques de *saint Menou*. La « tradition dit qu'il suffit d'introduire la tête dans une ouverture pra- « tiquée à cette pierre pour être guéri des *Maux de tête* et même de *la* « *Folie*. »

Pendant très longtemps et depuis un temps immémorial, des pèlerinages ont eu lieu à *Saint-Menoux*, le Berry surtout avait une grande vénération pour le saint évêque. On voit encore dans l'église un ancien tableau représentant *saint Menou* guérissant *un fou*. On avait également l'habitude d'introduire dans l'ouverture de la pierre, dont il a été question plus haut, la tête des *enfants dont l'intelligence était peu développée*, et cette pratique pieuse, ayant produit sur un grand nombre d'entre eux les résultats les plus satisfaisants, est devenue l'origine de l'invocation contre *l'Idiotisme* (1).

(Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes).

TREIZE JANVIER.

SAINTE MAURE ET SAINTE BRIGIDE

VIERGES MARTYRES A BEAUVAIS

Ve SIÈCLE.

Invoquées contre la Mortalité, la Disette et pour les Vaches.

AURE ET BRIGIDE étaient filles jumelles d'un roi d'Ecosse et de Northumberland. A l'âge de treize ans, elles firent vœu de virginité et s'opposèrent à toutes les alliances que leur père voulait leur faire contracter avec les princes ses voisins. Leur père étant mort, son royaume revenait naturellement à son fils Hyspade ; mais ce jeune homme, qui n'avait pas plus de goût pour le commandement que ses sœurs pour le mariage, s'enfuit d'Edimbourg à pied avec elles, et tous les trois se rendirent promptement au port de la mer Britannique qui regarde la France. Ils échappèrent, avant de s'embarquer, à plusieurs dangers dont les deux sœurs furent sauvegardées miraculeusement ; toujours accompagnées de leur frère, elles arrivèrent en France, et de là se rendirent à Rome pour y visiter le tombeau des apôtres. Par leur intercession, elles délivrèrent leur hôte Ursicin qui était possédé du démon. Elles voulurent ensuite faire le voyage de Jérusalem avec leur frère et cet Ursicin qui ne les abandonnait plus. Tous ensemble visitèrent les Saints Lieux et se dirigèrent vers la France en traversant l'Italie une seconde fois. On croit qu'ils abordèrent dans le port de Marseille et que les deux saintes vinrent de là dans l'Anjou où Ursicin, s'étant brisé la jambe, fut mira-

(1) Il existait dans la sacristie de *Saint-Menoux* un registre où les miracles opérés par l'intercession du Saint devaient être consignés depuis un temps assez éloigné. Des prêtres, encore vivants l'ont tenu entre leurs mains ; mais, depuis son envoi à Moulins pour la formation du *Propre du Diocèse*, il a complétement disparu.

culeusement guéri par le seul attouchement du voile de sainte *Maure*. Un baiser de sainte *Brigide* rendit aussi la vue à une petite fille aveugle. Elles entrèrent de là dans la ville d'Angers où sainte *Maure* ressuscita deux jeunes gens qui venaient de mourir et rendit la santé au fils d'un cordonnier affligé de paralysie. Sainte *Brigide* et saint Hyspade, leur frère, délivrèrent plusieurs possédés et guérirent plusieurs fiévreux.

On ne sait quel route les saintes suivirent pour arriver dans le Beauvoisis. Elles s'arrêtèrent à Balagny-sur-Theraise (arrondissement de Senlis), près d'une fontaine. Elles y furent massacrées par des Barbares dont la France était infestée à cette époque. Ursicin, qui n'était pas présent, connut bientôt ce qui était arrivé et en donna avis aux habitants de Balagny. Après que l'évêque de Beauvais eut fait les informations nécessaires, les corps de nos saintes furent transportés à Nogent-les-Vierges. D'après l'abbé Corblet (IV, V, p. 193), le souvenir des *Bœufs* qui les conduisaient a sans doute donné lieu aux invocations qu'on leur adresse pour les *Vaches* et les *Bestiaux* en général. Plusieurs pèlerinages, pour attirer les bénédictions du ciel sur ces animaux, ont lieu dans différentes paroisses du diocèse de Beauvais.

Les deux saintes sont surtout invoquées aux époques de *Mortalité* et de *Disette*.

(*Les Petits Bollandistes. — Hagiographie du diocèse d'Amiens*).

QUATORZE JUILLET.

SAINT BONAVENTURE, FRANCISCAIN, CARDINAL, ÉVÊQUE

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

XIIIe SIÈCLE. — 1274.

Patron des Portefaix, Fabricants de toile et des Enfants de Lyon.

Il doit son surnom de *Bonaventure* à saint François d'Assise qui le guérit dans son enfance d'une grave maladie : devinant à la vue du charme angélique répandu sur son visage ce que serait plus tard cet enfant, il s'écria : « *O buona ventura*, ô bonne *Aventure* ! On ne l'appela plus autrement. Aussitôt qu'il fut en âge de raison, il entra dans l'ordre de Saint-François, puis on l'envoya à l'Université de Paris, qui était célèbre entre toutes, pour y étudier la théologie. Il fut ensuite docteur de cette même Université et y enseigna la théologie avec le plus grand succès. Le général de son ordre étant mort, il fut élu à sa place du consentement unanime de tous les religieux. Il n'avait alors que trente-quatre ans. Dans cette nouvelle charge, il fit preuve de tant de prudence et de zèle qu'il parvint à rétablir la discipline qui s'était beaucoup relâchée. Le pape Clément IV, qui tenait en haute estime les mérites et les vertus de *Bonaventure*, voulait absolument lui faire accepter le siège archiépiscopal d'York, en Angleterre ; mais le saint le refusa obstinément. Après la mort de ce pape, les cardinaux, pendant trois années entières, ne purent s'accorder sur le choix de son successeur ; mais, connaissant l'éminence des lumières de saint *Bonaventure*, sa probité et la sainteté de sa vie, ils prirent le parti de le consulter. Ce fut donc par

son conseil que fut nommé le pape désigné sous le nom de Grégoire X. Quelque temps après, ce pape assembla un concile général à Lyon. Il voulut que saint *Bonaventure* en fît partie et, pour lui donner plus d'autorité, il le créa évêque d'Albe et cardinal.

Le pieux docteur tomba malade le lendemain de la quatrième session du Concile et, comme son état ne lui permettait pas de recevoir le sacrement de l'Eucharistie, il demanda à ce qu'on approchât un peu de sa poitrine l'hostie divine ; « d'après les Bollandistes, l'hostie, s'échappant des mains du ministre sacré, vint se placer d'elle-même sur le cœur du pieux malade, le pénétra en imprimant pour un instant la marque sensible de son passage et l'enivra d'un torrent de délices. » C'est ainsi qu'il finit glorieusement ses jours et ses travaux apostoliques à l'âge de cinquante-trois ans.

La gloire de saint *Bonaventure* repose principalement sur ses ouvrages remplis d'une sainte onction et tous brillants des lumières du Saint-Esprit. Le pape Clément IV a loué l'*éminence* de son savoir. Guillaume de Nangis l'appelle un *insigne théologien* ; un autre écrivain le nomme un *docteur illustre* ; un autre *un maître suprême dans la science sacrée* ; un autre recommande la lecture de ses *beaux et merveilleux ouvrages*. Le moine Martin de Fulde le regarde comme le *plus excellent docteur de son époque*. Gerson affirme que c'est à lui que convient véritablement cette parole du Sauveur : *il était un flambeau ardent et lumineux*... Les protestants eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de lui rendre hommage. Luther l'appelle un *homme d'une haute importance*. Brucker en fait l'égal de saint Thomas et le nomme un *grand philosophe*, un *grand théologien de son époque*.

Le Père Cahier l'indique comme *patron des Portefaix* à Liège, mais il ne donne pas le motif de ce patronage. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer celui des *Fabricants de toiles* à Fresnay, qui est signalé par la *Semaine du Fidèle* du Mans. Les membres de la corporation sont plus de trois cents et recrutés dans toute la population. Ils célébrent la fête du saint avec la plus grande pompe et portent sa bannière à la procession du 15 août et aux deux Fête-Dieu.

Sur une ancienne gravure de ma collection (fin du XVIIe ou commencement du XVIIIe siècle) qui représente le buste du saint, on lit cette inscription autour de l'ovale qui l'encadre : *Vrai portrait de saint Bonaventure, étudiant à Paris, patron des Enfants de Lyon.*

Les Enfants de Lyon ne pouvaient choisir un plus vaillant patron que ce docteur de l'Eglise.

(*Idée générale de la Vie des Saints.* — *L'Abbé* BERTHOUMIEU. — Journal *Le Monde*, 16 janvier 1867).

SAINTE REINOFRE (RAGENUFLE), VIERGE

VIIe SIÈCLE. — 630.

Invoquée contre la Fièvre et l'Hydropisie.

Elle naquit à Incourt, village situé entre Louvain et Namur. Demandée en mariage par un seigneur très riche, elle prit la fuite pour conserver sa virginité. Elle mourut toute jeune encore et ses parents firent

bâtir une église sur son tombeau. Ses restes reposent à Incourt. Il y a là une source dont les eaux ont guéri plusieurs fois des *Hydropiques* (auxquels les Bollandistes ajoutent les *Fiévreux*). D'après un ancien usage, les habitants d'Incourt portaient annuellement à la Pentecôte la châsse de la sainte en procession à cette source, dont on sanctifiait les eaux en tenant la châsse sur leur surface.

(*Petits Bollandistes*).

QUINZE JUILLET

SAINT EVRARD, BERGER

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué pour le Temps favorable aux récoltes et aux travaux des champs.

On lit dans les Manuscrits du savant chroniqueur, le chanoine Charlet, qu'*Evrard* était un duc d'Italie au temps de l'empereur Lothaire, vers l'an huit cent cinquante-six. Il dit adieu à toutes les grandeurs humaines dont il était dégoûté, et se retira au désert de Moiron (1) où il vécut de racines et d'herbes amères ; cet ancien grand seigneur faisait paître un troupeau de moutons et de porcs dont il distribuait les produits aux pauvres du voisinage.

Sa charité et ses miracles lui eurent vite conquis la vénération des habitants circonvoisins. Ceux de Luzy lui rendirent les derniers devoirs et l'enterrèrent sous une simple tombe ; mais l'évêque de Langres, apprenant que des prodiges s'accomplissaient par l'intercession du Saint, fit exhumer ses ossements, et comme la forêt de la Garenne et la plus grande partie de la vallée de Moiron où *saint Evrard* paissait son troupeau appartenait à l'évêché, il y bâtit à ses frais une chapelle et y déposa les reliques de l'Anachorète.

Elle devint le but d'un pèlerinage très fréquenté. On y voyait un grand nombre d'*ex-voto* qui témoignaient des guérisons obtenues par l'intercession de saint Evrard. On l'invoquait avec un succès merveilleux pour *le Temps favorable aux récoltes et aux travaux des champs*.

Les évêques de Langres avaient préposé à la garde du tombeau des Chevaliers, formant un ordre militaire comme celui des Templiers et des Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. La chapelle primitive a été remplacée au XIIe siècle par celle qui existe encore et qui présente les caractères de l'architecture romane.

Les débris de ces reliques soustraites aux profanateurs de 1793, sont encore portées en procession de Luzy à Verbiesles, aux deux fêtes de saint Evrard : l'une le lundi de Pâques, l'autre le quinze juillet.

(*L'Abbé* GODARD. — *Saints de la Haute-Marne*).

---

(1) Haute-Marne.

SAINTE BONOSE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE. — 207.

Invoquée contre la petite Vérole.

Pendant la persécution de l'empereur Sévère, *sainte Bonose* fut livrée à la torture et eut la tête tranchée. Le Dictionnaire des pèlerinages (collection Migne) affirme qu'une église aurait été élevée à Rome sur l'emplacement de la maison que cette Sainte occupait pendant sa vie. On l'invoque en général contre *la petite Vérole*. Est-ce parce que ses chairs, déchirées avec des ongles de fer, portaient des traces équivalentes à celles que laisse la petite vérole ou avait-elle eu cette maladie, on ne sait pas au juste ? L'église élevée en son honneur était une paroisse de Rome ; mais quand son titre paroissial fut transporté à Saint-Sauveur *incorte*, la Confrérie des cordonniers l'obtint et on l'appelle aujourd'hui *sainte Bonose des Cordonniers*.

D'après l'Abbé Corblet (1) : « Un corps saint sous le même nom de *sainte Bonose*, exhumé du cimetière cyriaque avec un vase de sang, fut donné, en 1845, par Grégoire XVI à Marie de Saint-Vincent, religieuse du Bon-Pasteur d'Angers et envoyé, cette même année, par la Supérieure de cette communauté à celle d'Amiens. Les sœurs du Bon-Pasteur attribuent à cette Sainte leur préservation du *choléra* pendant les épidémies qui ont sévi à Amiens ; plusieurs particuliers et diverses paroisses, partageant cette croyance, ont demandé et obtenu des fragments des reliques de sainte Bonose. Il en a été donné à l'église d'Estaires (Nord) pendant le *choléra* de 1866 et on assure que plusieurs malades ont été guéris miraculeusement. La paroisse reconnaissante a placé dans son église une statue de *sainte Bonose*. »

M. l'Abbé Corblet ajoute qu'il tient ces divers renseignements de Madame la Supérieure du Bon-Pasteur d'Amiens.

SAINTE EVRONIE OU APRONIE (APRONIA)

COMMENCEMENT DU Ve SIÈCLE. — VERS 450.

Invoquée pour les Accouchements heureux.

Evronie était sœur de *saint Epvre*, septième évêque de Toul. Elle le suivit dans sa ville épiscopale et se conforma à ses exemples et à ses instructions.

Après la mort de son frère, elle vint se fixer à Troyes, diocèse où elle était née. Elle édifia les habitants de cette ville par sa vie simple et retirée, elle y mourut en odeur de sainteté. Saint Gérard, successeur de saint Epvre, sur le siège de Toul, réclama à Troyes et obtint les reliques de la Sainte qu'il déposa dans sa cathédrale.

Sainte Evronie est invoquée par *les femmes en couches dont la vie est menacée*. En l'année 1525, une femme du nom de Guyote, femme de Guillaume Chevalier, était dans les douleurs de l'enfantement et en

(1) *Hagiologie du diocèse d'Amiens*, vol. IVe, p. 191.

grand danger de mort, quand, par une inspiration divine, elle implora la vierge *Evronie* et demanda humblement que sa tête, enfermée dans une châsse d'argent, fût apportée dans sa maison. Chose extraordinaire, mais parfaitement constatée ! aussitôt que la malade se trouva en présence de la tête de la Sainte, elle accoucha avec la plus grande facilité. C'est probablement là l'origine de l'invocation adressée à *sainte Evronie*.

(*Bollandistes*).

SAINT CYRIAQUE, MARTYR

IIIe ET IVe SIÈCLE.

Patron des Bourreaux.

Cyriaque était un de ces *bourreaux* que les Empereurs romains employaient volontiers soit pour torturer, soit pour mettre à mort les chrétiens. Un jour, après avoir décapité le médecin Antiochus, il fut tellement frappé de voir jaillir de son cou non du sang, mais du lait, qu'il se convertit à l'instant même et proclama hautement qu'il était chrétien, qu'il vouait à l'anathème les idoles d'Adrien. Il fut naturellement condamné lui-même à être décapité.

Les *Bourreaux* ne pouvaient choisir mieux leur Patron.

(*Bollandistes*. — Dom Riva).

SAINT AUBRIN (ALBRICIUS), DIT ÉVÊQUE D'AUTUN

VIe SIÈCLE. — 500.

Invoqué contre la Fièvre.

Le Révérend Père Chifflet, dans les Bollandistes, fait apparaître saint Aubrin comme évêque d'Autun vers 675 et cependant, d'autre part, il est désigné par La Mure comme dix-huitième archevêque de Lyon vers l'an 500, ce qui ne se trouve nullement dans le Martyrologe romain. La seule chose certaine serait sa naissance à Montbrison où l'on possède encore son chef, ses gants, sa canne, des fragments de sa chasuble et sa ceinture, dans l'église Notre-Dame où le comte Guy les fit transporter en 1003.

SEIZE JUILLET.

SAINT HILIER OU HILLIER (HELERIUS OU ELERIUS), SOLITAIRE

VIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Enfants en langueur.

D'APRÈS la légende insérée dans les *Bollandistes* au 16 juillet, les parents d'*Hilier* étaient très riches et habitaient *Tongres*, ville de Belgique ; ils se désolaient de n'avoir pas d'enfant, et, quoique païen, le père s'adressa à saint Cunibert, afin qu'il priât son Dieu de lui en faire obtenir. Saint Cunibert y consentit à la condition que l'enfant qui naîtrait serait élevé dans la religion chrétienne. Le père en prit l'engagement. Le Saint

partit pour la Terre Sainte et y resta trois années. A son retour, il apprit que l'enfant qu'il avait demandé à Dieu était né. Il se hâta d'aller trouver le père pour lui rappeler l'exécution de sa promesse ; mais il essuya un refus formel. Pendant ce temps-là, l'enfant croissait à merveille et était plus fort que tous ses contemporains, quand tout à coup, à l'âge de sept ans, il tomba *en langueur*, fut atteint d'une maigreur extrême et devint paralytique.

Cédant aux instances de son fils, le père, désolé, l'envoya lui-même auprès de saint Cunibert pour implorer son secours en promettant d'exécuter la promesse qu'il avait faite autrefois. Le malade fut porté dans son lit auprès du Saint qui, fléchissant le genoux, adressa à Dieu cette prière :

Omnipotens æterne Deus, salus æterna credentium, qui cæco nato oculos aperuisti, reintegra puerum istum LANGUESCENTEM *et restitue illum per tuam misericordiam pristinæ sanitati.*

Dieu tout-puissant et éternel, salut éternel des croyants, qui avez ouvert les yeux de l'aveugle-né, rendez à son ancienne santé cet enfant languissant et guérissez-le par votre miséricorde.

Il avait à peine achevé que l'enfant était guéri.

Cunibert le reçut comme catéchumène et l'appela *Hilier* (1). Sous la conduite du Saint, il devint un modèle de vertu et d'abstinence, et bientôt il fut favorisé de la grâce des miracles. Il guérit entre autres une femme atteinte de flux de sang. Pendant ce temps-là, le père d'Hilier, toujours païen endurci, dans le but de soustraire son fils à l'influence de Cunibert, fit assassiner le saint homme par les gens de sa maison. Ce fut alors qu'Hilier, fuyant précipitamment, vint en Normandie, à Nanteuil, dans le Cotentin, et fut baptisé par saint Marcou, dont il devint le disciple le plus zélé. Plus tard, il passa dans l'île de Jersey et s'y établit sur un rocher aride, dans une solitude où saint Marcou vint le visiter. Il y avait à peine passé trois années que des pirates qui avaient investi l'île avec leurs navires lui coupèrent la tête. D'après les Petits Bollandistes, on construisit au lieu même où il fut martyrisé, un monastère qui portait son nom *Saint-Hélien* de Jersey (*Saint-Helerin Jerseyi*) et qui est aujourd'hui une ville, chef-lieu de l'île.

M. l'abbé Corblet (IV, 313) fait remarquer qu'il n'est pas étonnant que saint *Helien* ait eu un culte dans le diocèse d'Amiens, puisqu'il le traversa en se rendant de Tongres, son pays natal, à Nanteuil (diocèse de Coutances).

Il signale dans le Ponthieu, sur le bord de la Conche, une fontaine qui, d'après l'auteur de la *Vie de saint Helien*, avait des eaux qui donnaient la fièvre et que le Saint, à son passage, aurait assainie miraculeusement en y jetant en forme de croix du sel qu'il avait béni. Cette fontaine aurait pris dès lors le non de *Fons sancti Helerii*.

Enfin, il mentionne qu'il y avait jadis à Dreuil-lès-Airaines une chapelle dédiée à saint *Helien* où l'on portait les *Enfants attaqués de langueur* ; il dit qu'on les baignait dans des cuves disposées dans une maison voisine et que c'est le souvenir de cette chapelle qui est l'origine du lieu dit *Saint-Hélie*.

La guérison miraculeuse de saint *Hilier* opérée par saint Cunibert, racontée plus haut, est évidemment l'origine de l'invocation pour les *Enfants en langueur*.

(*Les Bollandistes*).

(1) Alias *Helier, Helien, Helibert*.

SAINTE REINELDE (1), VIERGE & MARTYRE

FIN DU VIIe SIÈCLE.

Invoquée contre les Blessures et les Ulcères invétérés.

Son père et sa mère furent le bienheureux Witger et sainte Amalberge, et elle eut pour frère et sœur saint *Emebert* et sainte Gudule. Après que son père et sa mère furent entrés l'un et l'autre dans un couvent, elle fit la donation d'une partie de ses biens à l'abbaye de Lobbes, où son père était mort, et où sa mère, alors retirée au monastère de Maubeuge, devait être enterrée.

Reinelde entreprit ensuite le pèlerinage de la Terre-Sainte. A son retour, elle s'était retirée à Saintes, en Hainaut, où elle donnait l'exemple de toutes les vertus et se livrait à l'exercice des bonnes œuvres, quand tout à coup des Barbares fondirent sur le pays ; la plupart des habitants prirent la fuite, mais elle resta dans l'église avec un clerc appelé Grimoald et un serviteur du nom de Gondulphe. Les Barbares, ayant fait une irruption dans le lieu saint, égorgèrent les trois victimes qui, dit l'abbé Destombes, s'étaient comme dévouées pour le salut du peuple entier. Le culte de sainte *Reinelde* a été de tout temps célèbre dans le Hainaut et le Brabant et un grand nombre de pèlerins accourt auprès de ses précieuses reliques, principalement le 16 juillet. On l'invoque spécialement pour la guérison des *Ulcères invétérés,* des *Blessures* et autres infirmités de cette nature ; pour cet effet, on emploie surtout avec succès l'eau d'une fontaine qui porte le nom de Sainte-Reinelde. Dans la collection des gravures sur bois (2) qui représentent les saints et les saintes de la famille de l'empereur Maximilien Ier, la patronne de Condé où elle était née, Sainte *Reinelde* est représentée debout devant un autel. Sur une des marches, on voit la tête de la Vierge avec le glaive qui l'a tranchée.

(*Les Bollandistes. — L'Abbé* DESTOMBES).

SAINT DOMNIN

Invoqué pour les petits Enfants malades.

Saint Domnin, enfant martyrisé sous l'empereur Domitien et Pichomerd, préfet d'Aquitaine, avait son corps possédé par les religieux de l'abbaye de Manlieu en Auvergne. Ils donnèrent des reliques, insignes de ce petit martyr à l'église de Chaudieu, canton et arrondissement de Montbrison. Avant 1793, les enfants malades y étaient portés en pèlerinage pour obtenir leur guérison (3).

---

(1) Alias *Ernelle, Renelle, Reinilde.*

(2) Collection de 119 planches, d'après les dessins de *Hans Burgmaier,* gravées à la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe.

(3) GRAS. *Revue Ferésienne,* 1807, p. 40 à 45. — *Les Bollandistes,* édition PALMÉ (JULIUS IV page 126.

DIX-SEPT JUILLET

SAINT ALEXIS, CONFESSEUR

IVe ET Ve SIÈCLE. — 464.

Patron des Pèlerins, des Mendiants, des Chaînetiers.

LEXIS, né à Rome, fils du sénateur Euphémien, reçut dès son enfance la plus tendre. une éducation essentiellement chrétienne ; comme il brûlait d'amour pour Jésus-Christ, il résolut de se consacrer exclusivement à son service. Le soir même de son mariage avec une noble romaine, il s'enfuit de la maison paternelle et, *pèlerin* infatigable, il se mit à visiter les sanctuaires les plus célèbres de la chrétienté. Il passa dix-sept années à *mendier* sous le porche de Notre-Dame d'Edesse en Syrie. Le sacristain, par une révélation miraculeuse faite devant l'image même de la Vierge, voulait donner à *Alexis* une marque de considération en le logeant dans l'église, mais le Saint se jugea indigne et prit de nouveau la fuite. Il s'embarqua à Laodicée pour aller à Tarse, il espérait y rester inconnu, mais une tempête furieuse emportait son vaisseau dans un port de Rome où il arriva par un secret dessein de la Providence. Il y rencontra son père suivi d'une nombreuse escorte ; *Alexis* se mit à lui crier : « Serviteur de Dieu, donne-moi un asile chez toi et permets que je me nourrisse des miettes qui tomberont de ta table. » Le père eut commisération pour celui qu'il prit pour un mendiant, l'altération des traits d'Alexis l'empêchait de reconnaître son fils ; il l'emmena chez lui et lui donna un misérable réduit sous un escalier sans que le Saint fît la moindre observation.

Alexis voyait chaque jour passer devant lui son père, sa mère et sa fiancée qui était restée avec ses parents. Les serviteurs de la maison se moquaient de lui jusqu'à lui jeter sur la tête l'eau de la vaisselle ; mais rien ne pouvait l'émouvoir, il souffrait tout avec patience, persévérant dans l'oraison et mortifiant son corps dans les jeûnes et dans les veilles. Il vécut ainsi dix-sept ans dans la maison de son père, priant pour sa famille sans en être reconnu ; enfin, ayant su que le terme de sa vie s'approchait, il demanda de l'encre et du papier et il écrivit tout le récit de sa vie. Huit jours après, dans un sanctuaire de Rome, à Saint-Pierre, où se trouvaient réunis le Pape Innocent Ier, l'empereur Honorius et Euphémien, une voix céleste se fit entendre, disant : « Cherchez l'homme « de Dieu afin qu'il prie pour Rome : vous le rencontrerez dans la mai- « son d'Euphémien. » Le Pape, l'Empereur, Euphémien et toute la foule se dirigèrent vers cette maison. On trouva *Alexis* étendu mort sur son lit tenant à la main un papier que le Pape seul put retirer de ses doigts et qu'il lut en présence de tout le peuple. On peut s'imaginer la douleur du père, de la mère et de la fiancée de saint Alexis en apprenant qu'ils avaient eu près d'eux, pendant dix-sept ans, l'objet de toutes leurs affections qu'ils regrettaient, et dont ils s'entretenaient sans cesse, et ils ne l'avaient ni reconnu, ni traité comme il devait l'être ! On le porta dans l'église de Saint-Boniface où le Pape et l'Empereur assistèrent à ses funérailles et où on lui rendit les plus grands honneurs. Sur l'em-

placement même de la maison de son père, on bâtit une église sous le vocable de Saint-Alexis. On y conserve l'escalier sous lequel il passa dix-sept années de sa vie, inconnu à ses parents, mendiant son pain et buvant de l'eau du puits voisin, on boit encore de cette eau par dévotion. Son corps repose sous le maître-autel.

Dans ces dernières années, on a découvert à Saint-Clément de Rome trois peintures du IXe siècle représentant trois scènes de sa légende (1).

On y voit *saint Alexis*, en costume de pèlerin, tenant les marches d'un escalier à la main ou bien couché sous ce même escalier tandis que les domestiques de son père lui jettent de l'eau sur la tête.

(*Légende dorée*. — *Hagiologium Italicum*. — *Année liturgique de Rome*).

SAINT FREGAUD OU FREDEGAUD (FREDEGAUDUS), CONFESSEUR

FIN DU VIIe ET COMMENCEMENT DU VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Peste.

Quelques auteurs lui ont attribué une origine irlandaise. D'autres le font naître à Turne ou Deurne (2), près d'Anvers. Ce bourg fut le théâtre des prédications et des miracles de *Fregaud* et fut choisi par saint Amand pour la fondation d'un monastère dont notre Saint fut le premier supérieur.

Après la mort de Fregaud, son corps fut déposé dans l'église de son abbaye et, quand les Normands l'eurent détruite, ses reliques furent transportées à Moustiers, à deux lieues de Namur. Six cents ans après cette translation, les habitants de Deurne choisirent *Fregaud* pour leur protecteur contre *la Peste* et *toutes les maladies contagieuses*. Les Bollandistes citent un grand nombre de guérisons miraculeuses de ce fléau obtenues par l'intercession du Saint au commencement du XVIe siècle et Papebrock, en 1512 (annales manuscrites d'Anvers), en a consigné le souvenir dans ces quatre vers latins :

Intercessor es contra PESTILENTIAM
Ut clarè patuit apud Antverpiam
Ubi anno post mille quingentos duodeno
Te rogantes servasti à tali veneno.

Vous êtes l'intercesseur contre *la Peste* comme vous l'avez montré clairement à Anvers où, en l'année mil cinq cent douze, vous avez préservé de ce fléau ceux qui vous ont imploré.

(*Bollandistes*).

SAINT ENNODE, ÉVÊQUE & CONFESSEUR

IVe ET Ve SIÈCLE. — 521.

Patron des Poètes.

D'origine noble, *Ennode* était issu d'une famille gauloise. Après avoir épousé une jeune fille de Pavie, également noble et très riche, qui voulait vivre dans la continence, il obtint facilement son consentement pour entrer dans les ordres sacrés. *Saint Epiphane* lui conféra le diaconat. A la mort de Maxime, évêque de Pavie, il fut appelé à lui succéder sur le

(1) Voir la *Revue archéologique*. 1er septembre 1872, p. 293.
(2) Autrefois en latin *Turninum*.

trône épiscopal de cette ville. Le Pape l'envoya deux fois en Orient comme légat avec plusieurs évêques, avec la mission de faire recevoir les décrets du Concile de Chalcédoine et les lettres de saint Léon contre les Nestoriens ; mais la perfidie de l'Empereur paralysa tous les efforts des légats et *Ennode* fut obligé de s'embarquer sur un mauvais bâtiment qui était incapable de tenir la mer. Avec la protection de Dieu, il put revenir auprès d'Hornisdas qui le combla de grands privilèges, comme témoignage de sa gratitude et de celle de l'église. De retour dans son diocèse, il éleva hors des murs de sa ville épiscopale un sanctuaire au saint martyr Victor, qui lui avait rendu la santé et l'avait protégé en diverses circonstances.

Ennode a écrit un grand nombre d'ouvrages et spécialement des épigrammes *en vers*, destinés à faire le panégyrique des évêques les plus célèbres. Dom Riva attribue spécialement à ce recueil l'origine du *patronage des Poètes*.

(*Hagiologium Italicum*).

DIX-HUIT JUILLET.

SAINTE RADEGONDE (RADIANA), SERVANTE

XIIIe SIÈCLE.

Invoquée contre les Loups et la Teigne.

Née dans une condition obscure au diocèse d'Augsbourg, fille de parents pauvres mais chrétiens, Radegonde, à l'âge de quatorze ans, avait été admise comme servante dans le château de Wellembourg. Par sa bonté et par sa charité, elle avait conquis toutes les sympathies, non seulement de ses maîtres, mais encore des autres serviteurs et de tous ceux qui l'entouraient. Comme elle donnait une part de ses repas pour soulager les pauvres et leur partageait ses gages, on l'avait accusée auprès de son maître de faire l'aumône à ses dépens ; mais lui, méprisant ces accusations, encouragea au contraire *Radegonde* à continuer librement son genre de vie.

Un hospice, dans lequel les malades et les pauvres voyageurs trouvaient l'hospitalité, était à quelque distance du château, et *Radegonde* avait obtenu de son maître la permission d'aller les soigner. Pour arriver à ce refuge, il fallait traverser une forêt, et un jour, dans ce trajet, pendant l'hiver, elle fut attaquée par des loups qui la dévorèrent. Son maître, au désespoir, recueillit ses restes avec grand soin, les fit enterrer auprès de l'hospice et bâtit une chapelle sur sa tombe. Ses reliques furent transférées à Woldberg où une église, sous son vocable, fut élevée en 1820. L'invocation contre les *Loups* n'a pas besoin d'autre justification. Quant à celle contre la *Teigne*, qui est en honneur dans la paroisse de Saint-Samson (Oise) (1), elle s'explique naturellement par les soins qu'elle donnait aux pauvres voyageurs qui souvent sont affligés de cette affection. Dans un livre rare qui représente à chaque page un saint du

(1) Signalé par l'abbé Deladreue, curé de Saint-Paul, même diocèse.

diocèse d'Augsbourg avec un texte imprimé au revers (1), on voit *Radegonde* au milieu d'une forêt, attaquée par les loups. Elle a laissé tomber à ses pieds une aiguière avec son plateau, un peigne et une brosse qui lui servaient à nettoyer la tête des pauvres malades. Dans le lointain, on aperçoit l'hôpital. Au bas de la gravure est une inscription tirée du livre de Job XXXI, 18, qui caractérise admirablement cette figure charmante de sainte martyre de la charité.

Ab infantia mea crevit mecum miseratio *Et de utero matris meæ egressa est mecum.*	Dès mon enfance, la compassion a crû avec moi, et du sein de ma mère elle est sortie avec moi.

(*Grande Vie des Saints* (COLLIN DE PLANCY *et* DARRAS). — *Petits Bollandistes*).

SAINTE MARINE, VIERGE & MARTYRE EN GALICE (ESPAGNE)

Invoquée contre les Douleurs.

On ignore le lieu de sa naissance. On sait seulement qu'elle vivait dans les premiers siècles de l'Eglise et qu'elle subit le martyre près d'Orense (*aquæ callidæ*) (2), où son corps repose dans une église sous son vocable. Depuis un temps immémorial, elle est vénérée en Espagne, comme l'attestent les nombreux monastères élevés en son nom en Galicie, à Cordoue et à Séville. Quelques auteurs l'ont confondue avec sainte Marguerite d'Antioche ; mais il paraît établi qu'elle a été martyrisée en Espagne avec d'autres vierges pour n'avoir pas voulu s'incliner devant les idoles.

L'invocation contre les *Douleurs* est inscrite dans une strophe d'un cantique catalan (Goigs) :

SANTA MARINA *Advocado contra lors Dolors.* *Si volem cobrar salut* *Del* DOLOR *quens afatiga,* *Imitem ab la virtut* *La verge santa* MARINA.	SAINTE MARINE *Avocate contre les Douleurs* Si nous voulons obtenir la guérison des *Douleurs* qui nous fatiguent, imitons par la vertu la sainte vierge Marine.

(*Biografia ecclesiastica*, *Madrid*, 1862).

SAINT CLAIR, PRÊTRE ET MARTYR DANS LE VEXIN

IXe SIÈCLE. — 886.

Invoqué contre les Maux d'yeux. — Patron des Miroitiers, Vitriers, Bouteillers, Emailleurs, Ouvriers en glaces, Lunettiers, Lanterniers, Doreurs, Boisseliers, Aiguilletiers, Faiseurs de lacets, Faiseurs de bas, Cureurs de puits, Vidangeurs.

Anglais d'origine, il quitta secrètement son pays pour fuir une union que ses parents voulaient lui faire contracter. Il vint en France et mena une vie très austère dans une forêt située près de Cherbourg. Puis il

(1) Publié dans l'imprimerie particulière de Velsac (*ad insigne pinus*).
(2) Petits Bollandistes.

dirigea ses pas vers le monastère de Maudun qu'il fut obligé d'abandonner pour échapper aux flatteurs qui exaltaient ses miracles. Il a laissé des traces de son passage à Saint-Lô, à Carentan, à Vire, au pays d'Auge. Après divers séjours aux environs de Nantes, de Paris, de Pontoise et de Forges, « il passa quelque temps, dit le Père Giry, dans un petit bois, entre les paroisses de Flavacourt et de Sancourt, qui se sont placées dans la suite sous son patronage. » Ce fut alors qu'il se fixa dans le Vexin, sur les confins du diocèse de Beauvais. Il pratiqua toutes les vertus des grands solitaires. Comme il avait rejeté avec indignation les propositions d'une femme éhontée, cette misérable envoya auprès de lui des assassins qui lui tranchèrent la tête. On raconte que Clair prit sa tête dans ses mains et la porta jusqu'au lieu où il voulait être inhumé. Le pays qui reçut ses précieuses reliques a pris et conserve aujourd'hui le nom de Saint-Clair-sur-Epte. De nombreux pèlerins y viennent chaque année le 18 juillet et invoquent surtout saint *Clair* contre les *Maladies des yeux*. Cette invocation tire d'abord son origine de la signification du nom du saint (*Clarus*, Clair) et principalement de la guérison d'un aveugle-né (1) qui eut lieu à son tombeau trois ans après sa mort. Dans le diocèse de Beauvais, cette invocation est surtout en honneur à Angy, Berthecourt, Dieudonné, Flavacourt, Moulers, Tourly.

Quant aux divers patronages réclamés auprès de saint *Clair*, on remarquera qu'ils sont la plupart exercés par des ouvriers fabricants d'objets qui *reflètent ou laissent passer la lumière*. La fantaisie seule a dû diriger le choix des autres.

DICTON SUR SAINT CLAIR :

Per Clarum clara et serena tempora dantur	Par saint *Clair* sont donnés les temps clairs et sereins.

(*Légendes du Calendrier*, Collin de Plancy).

(*Extraits des Petits Bollandistes*).

SAINT ARNOLD, CONFESSEUR

Invoqué pour retrouver les Objets perdus. — Patron des Musiciens et des Organistes.

Grec de naissance, *Arnold* avait une belle voix qu'il accompagnait avec la harpe. Il vint à la cour de *Charlemagne* et, par le charme de son talent musical, par l'amabilité de son caractère, surtout par son amour pour les pauvres auxquels il distribuait tout l'argent qu'il gagnait, il conquit promptement toutes les sympathies de l'empereur et de ses courtisans. C'est à son talent musical qu'il faut attribuer le patronage qui lui est réclamé par les *Musiciens* et les *Organistes*. Charlemagne, pour se livrer au plaisir de la chasse, avait alors fixé sa résidence à *Ginnezwiller* (2), dans une maison de campagne, près d'une forêt. Tout autour, de pauvres gens souffraient beaucoup par la pénurie du bois qu'ils n'osaient pas prendre dans un domaine royal. Cet état de choses affligeait vivement *Arnold* qui, un jour, implorant le roi par ses humbles

(1) *Vie des Saints*, de la Mère de Blémur, 3e vol., p. 90.
(2) Appelé depuis *Arnoldswiller*.

prières, lui demanda de lui concéder la partie de la forêt dont il pourrait faire le tour pendant l'espace de son dîner. Charlemagne y consentit. *Arnold* alors, ayant réuni les chevaux les plus vigoureux et les plus exercés à la course, les disposa en relais autour de la forêt ; de cette manière, quand son cheval était fatigué, il en retrouvait un autre qu'il montait prestement. Aussi quand il vint annoncer qu'il avait accompli le tour entier de la forêt, Charlemagne était encore à table et, en exécution de sa promesse, il lui donna son anneau et confirma ainsi le droit du nouveau propriétaire.

Arnold s'empressa d'en distribuer des parcelles à tous les habitants des chaumières qui se trouvaient autour. Leurs noms sont cités dans les *Bollandistes*.

Arnold, voulant connaître l'heure de sa mort, jeta l'anneau royal dans un fleuve en priant Dieu de le lui faire retrouver s'il devait mourir dans l'année. Quelque temps après, comme il avait donné de l'argent à des pauvres, ceux-ci achetèrent un poisson et trouvèrent dans ses entrailles l'anneau d'*Arnold* que, par une inspiration divine, ils lui rapportèrent. Le Saint, qui avait entrepris un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, se hâta de revenir à Gennezwiller, où il rendit en paix son âme à Dieu, et son corps fut enterré dans son propre oratoire en 1637. On y conservait encore l'*anneau retrouvé* miraculeusement ; c'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée *pour retrouver les objets perdus*.

(*Les Bollandistes*. — Dom Riva).

SAINT CAMILLE DE LELLIS

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS POUR LE SERVICE DES MALADES

XVIe ET XVIIe SIÈCLE. — 1614.

Invoqué pour assister les Ames à l'heure de la Mort. — Patron des Infirmiers.

Sa mère, alliée à la noble famille de Lellis, le mit au monde à l'âge de soixante ans. Avant d'accoucher, elle avait vu en songe son enfant avec le signe de la croix marqué sur la poitrine et accompagné d'autres enfants portant le même signe. *Camille* embrassa la carrière des armes et vécut pendant un certain temps dans le vice et la débauche. A l'âge de vingt-cinq ans, touché par la grâce, il commença à regretter sa conduite passée et, avec l'intention bien arrêtée de faire pénitence, il prit l'habit des frères Mineurs (Capucins) ; mais comme il avait à la jambe un ulcère infect qui s'était rouvert, il fut obligé de quitter son couvent et d'entrer dans un hôpital à Rome. Là, il se consacra tout entier au service des malades incurables. Il ne voulait pas seulement leur prodiguer les soins du corps, il voulait surtout leur apporter à l'heure suprême le secours de ses prières et de ses exhortations. Pour arriver plus sûrement à son but, il comprit qu'il devait être revêtu de la prêtrise. Il ne rougit pas à trente-deux ans d'étudier la grammaire avec les enfants et de s'initier au sacerdoce. Il s'adjoignit quelques compagnons et institua la congrégation des Clercs réguliers pour le service des malades et même des pestiférés. Leur mission principale était de les « préparer à recevoir les *derniers Sacrements* et de ne les quitter qu'à la mort, quand il les

avait vus s'endormir dans la paix du Seigneur (1). » Les adversaires et les obstacles ne manquèrent pas à cette œuvre si chrétiennement charitable ; mais *Camille* était réconforté par un crucifix qui détachait parfois ses bras de la croix pour l'embrasser et l'encourager à poursuivre son entreprise. Saint Philippe de Néri, qui était son confesseur, a affirmé avoir vu des anges inspirant les membres de sa congrégation au moment où ils allaient porter des secours aux *pauvres agonisants*.

L'ardente charité de *Camille* éclata surtout pendant une maladie contagieuse qui désola la ville de Rome et aussi pendant l'horrible peste de Nole, en Campanie.

Il fut gratifié du don de prophétie et, par ses prières, il multiplia des provisions de vivres et changea l'eau en vin. Brisé par les veilles, les jeunes et les fatigues sans nombre, il s'endormit dans le Seigneur le 14 juillet 1614, à l'âge de soixante-cinq ans. Il fut canonisé par le pape Benoît XIV.

Une strophe d'un cantique castillan (Gozos) célèbre ainsi sa protection en faveur des Agonisants :

Con caridad tan flamante
Tanto vuestro poder obra
Que el ENFERMO *se recobra*
Con el que es AGONISANTE.

Votre charité est si ardente et votre pouvoir est si grand que le *Malade* se rétablit quand il est *Agonisant*.

Et enfin le Missel romain enregistre lui-même l'invocation spéciale qui lui est adressée :

Deus qui sanctum Camillum ad animarum IN EXTREMO AGONE *luctantium subsidium singulari charitatis prærogativa decorasti, ejus, quæsumus, meritis spiritu nobis tuæ dilectionis infunde : ut in hora exitus nostri hostem vincere et ad celestem mereamur coronam pervenire. Per Dominum, etc.*

Dieu qui, par un singulier privilège de votre charité, avez illustré saint Camille pour être le protecteur des âmes à leur *dernière agonie*, répandez, nous vous en prions, par ses mérites, l'esprit de votre amour dans nos cœurs, afin qu'à l'heure de la mort, nous méritions de vaincre l'ennemi et d'arriver à la couronne céleste.

(*Hagiologium italicum*. — DOM RIVA).

DIX-NEUF JUILLET

SAINTE JUSTE ET SAINTE RUFINE

VIERGES ET MARTYRES A SÉVILLE

FIN DU IIIe SIÈCLE.

Patronnes des Potiers et des Revendeuses.

USTE *et Rufine* étaient filles d'un *potier* qui vivait au IIIe siècle à Séville, dans le faubourg Triance (2). D'après Ribadaneira, « elles n'estaient pas de grande condition, faisant « profession de vendre de la poterie de terre ; mais au reste « bonnes chrétiennes. » (3) Un jour des femmes idolâtres, portant une statue de Vénus, entrèrent dans leur magasin et demandèrent à acheter quelques vases de terre qui leur étaient néces-

(1) ABBÉ DARRAS, *Nouvelle édition de Ribadaneïra*.
(2) DAVILLIERS (*Gazette des Beaux-Arts*, 1865).
(3) RIBADANEIRA, édition de 1686 avec les adjonctions d'André DUVAL, docteur et professeur du Roi en Théologie.

saires pour sacrifier à la déesse. *Juste et Rufine* ayant refusé de les leur livrer, par ce motif que leur religion leur défendait de contribuer au culte des Idoles, les païennes, transportées de fureur, se précipitèrent sur leurs marchandises et brisèrent un grand nombre de pièces ; pour exercer leur vengeance, elles avaient posé leur idole à terre, *Juste et Rufine* s'en emparèrent, la rompirent contre terre et en jetèrent les morceaux dans la rue. Elles furent alors accusées d'être chrétiennes et de ne pas respecter les idoles. On les mit sur un chevalet pour être livrées à la torture, et elles furent déchirées par des ongles de fer. Dans la prison où elles étaient renfermées, sainte *Juste* rendit son âme à Dieu. Son corps fut jeté dans un puits d'où le retira l'évêque saint Sabin. Quant à sainte *Rufine*, on lui brisa la tête à coups de massue et son corps fut brûlé ; mais ses ossements furent recueillis par le même saint évêque et réunis dans un même tombeau avec ceux de sainte *Juste*. Au musée espagnol, elles sont toutes deux représentées avec de petites cruches à la main.

D'après les Petits Bollandistes, sainte *Rufine* est encore invoquée par *les Potiers*, dans le diocèse de Montauban.

Clément de Bonzy, évêque de Béziers, dans sa visite de l'église collégiale de Saint-Aphrodise, le vingt-six juillet 1633, signale la chapelle de sainte *Rufine* « en laquelle est instituée la Confrérie *des Potiers*, lesquels font dire la messe une fois par mois » (1).

Dans leur office mozarabique très ancien, attribué à saint Isidore d'Espagne, on trouve cet hymne cité par les Bollandistes :

En Justa *pariter atque* Rufina *est*
Quæ clarent merilis, moribus inclytis :
Discreto si quidem nomine virgines,
Uno sed studii munere martyres,
Thesaurum Domini, legibus inclytæ,
Vasis fictilibus corporis unice
Gestantes, pretio vascula distrahunt
Quo quæstu satient viscera pauperum.
(Ribadaneira).

Voici *Justine* et aussi *Rufine* qui brillent par leurs mœurs et mérites éclatants, gardant chacune leur virginité ; mais martyres par l'ardeur commune de leur zèle, remarquables par leur genre de vie, et portant uniquement dans les vases d'argile de leurs corps, le trésor du Seigneur, elles vendent des vases pour pouvoir rassasier les entrailles des pauvres.

SAINT VINCENT DE PAUL

FONDATEUR DES LAZARISTES ET DES SŒURS DE LA CHARITÉ

XVIIe SIÈCLE. — 1660.

Protecteur des Orphelins. — Patron des Curés et du Clergé de France, des Conférences charitables qui portent son nom.

Il naquit le vingt-quatre août 1576 dans la paroisse de Poy, au diocèse de Dax. Son père se nommait Guillaume de Paul, et sa mère, Bertrande de Moras. Ils avaient six enfants qu'ils élevaient dans la piété. *Vincent*, qui était le troisième, fut employé à garder les troupeaux. Son penchant pour la charité, qui devait prendre en lui des développements si considérables, commençait déjà à se montrer. Comme il avait ramassé jusqu'à trente sous, ce qui était pour lui une somme importante, il se hâta de les distribuer aux pauvres.

(1) Voir *Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des Arts de la France*. IIIe vol., années 1855-1856, p. 654.

Son père, ayant découvert en lui de rares dispositions pour la piété et pour les sciences, l'envoya chez les Cordeliers de Dax. A vingt ans, il partit pour Toulouse et y fit son cours de Théologie, et, en 1600, il fut ordonné prêtre. Au retour d'un voyage qu'il avait fait à Marseille pour régler quelques affaires, il vit le navire qu'il montait attaqué et pris par des pirates qui le vendirent à un français renégat de Nice. D'abord, il lui fit subir les plus mauvais traitements, puis il finit par se convertir à ses doctrines pieuses.

Deux ans après son retour en France, il fut nommé à la cure de Clichy, près Paris, d'après les conseils du cardinal de Bérulle, qui le détermina aussi à se charger de l'éducation des enfants du comte de Gondy, général des galères de la France. En 1618, toujours par le conseil de M. de Bérulle, *Vincent*, accompagné de cinq prêtres, alla faire en Bresse une mission qui eut le plus grand succès. C'est alors que Madame de Gondy, de concert avec son mari, eut l'idée d'établir une Compagnie de Missionnaires pour lesquels elle demanda et obtint de son beau-frère, Monseigneur de Gondy, archevêque de Paris, le Collège des Bons-Enfants.

Vers le même temps, *Vincent* s'occupa d'améliorer le sort des forçats en dépôt à Paris, soit en leur donnant de bons conseils, soit en engageant leurs gardiens à les traiter plus doucement, soit surtout en obtenant la fondation d'un hôpital pour leurs malades. A Marseille, il poussa la charité jusqu'à prendre, pendant un mois, la place au banc des rameurs d'un pauvre galérien qui mourait du désir de revoir sa femme dont il était séparé depuis plusieurs années.

Vincent alla ensuite demeurer avec ses prêtres au Collège des Bons-Enfants, et leur donna des règles ou constitutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1631. L'année suivante, les chanoines réguliers de Saint-Victor lui cédèrent le prieuré de Saint-Lazare. Il en fit le chef-lieu de sa Congrégation, ce qui fit donner le nom de Lazaristes aux Pères de la Mission.

Bientôt il fonda, avec le concours de Madame Legras (Mademoiselle de Marillac), cet ordre admirable des sœurs de charité qui, sous le nom de filles de Saint-Vincent de Paul, sont connues dans le monde entier. De son vivant même, cet ordre prit un tel développement qu'il y eut trois cents maisons tant en France, que dans les Pyrénées, l'Autriche, la Silésie, la Pologne.

Vincent de Paul fut aussi fait supérieur de plusieurs autres Communautés religieuses qu'il serait trop long d'énumérer ici. Ses regards se reportèrent encore plus loin que l'Europe, et il envoya des Missionnaires à Tunis, à Tripoli et à Alger. Enfin, sur l'invitation de la Congrégation établie à Rome pour la propagation de la Foi, vingt de ses prêtres partirent pour aller annoncer l'Evangile aux peuples idolâtres de Madagascar.

A cette époque, *les Enfants trouvés* pullulaient à Paris. Ils étaient exposés au hasard, sous les porches des églises et dans les carrefours. *Vincent* forma une société de dames charitables qui prirent soin de ces pauvres petits abandonnés. Souvent on le voyait lui-même la nuit, au milieu de l'hiver, parcourir dans Paris les quartiers plus éloignés, les recueillant, les réchauffant sous son manteau et les rapportant à la maison des Filles de la charité. Dans une de ses excursions nocturnes, il

rencontra des voleurs qui lui demandèrent sa bourse. « Hélas, répond-il, « je ne porte sur moi, en ce moment, que trois pauvres petits enfants « trouvés qui meurent de froid et de besoin. » — « Vous êtes M. Vincent » s'écria l'un des bandits ; et ils tombèrent à genoux en lui demandant sa bénédiction. Après quoi ils lui servirent d'escorte (1).

Bien des obstacles surgirent à la suite des dépenses considérables, indispensables pour l'établissement consacré aux enfants, *Vincent* les surmonta tous en obtenant du Roi le château de Bicêtre pour loger Enfants et une forte somme pour subvenir à l'insuffisance des aumônes particulières.

Ce fut lui qui assista le pieux roi Louis XIII, à l'heure de la mort. La reine Anne d'Autriche, régente pendant la minorité de Louis XIV, voulut qu'il fît partie d'un conseil particulier qu'elle institua pour les affaires ecclésiastiques. Il y rendit de grands services à l'Eglise.

Il termina le cours de ses grands bienfaits, en fondant un hôpital général où tous les pauvres de Paris trouvèrent un asile, et mourut le vingt-sept septembre 1660, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Lazare.

Le *Patronage des Orphelins* s'impose naturellement à un Saint qui a tout fait pour eux. Quant à celui *des Curés*, *Vincent* exerça lui-même les fonctions curiales avec une sollicitude et une charité tellement incomparables qu'ils ne pouvaient choisir un protecteur plus puissant auprès de Dieu.

Le Clergé de France était nécessairement appelé à prendre pour modèle et pour Patron celui qui avait institué les Lazaristes, ces vaillants prêtres de la Mission et qui avait sollicité et obtenu de Richelieu les moyens d'établir un grand et un petit séminaire où l'on devait surtout s'exercer à la vertu et à l'oraison (2).

En 1833, huit jeunes gens, liés de cœur et d'âme par la puissance de la Foi et les sympathies religieuses, par une sorte de fraternité d'armes, contractée dans l'habitude de combattre sous la même bannière, formèrent une *Conférence*, conçurent le projet d'une Société qui, dans les premiers temps de son existence, eut pour but spécial et presque exclusif la visite des pauvres à domicile. Plus tard les pieux associés y ajoutèrent d'autres œuvres qui embrassent à peu près toutes les misères humaines. Cette Société d'origine essentiellement française, qui prit rapidement les développements les plus considérables et qui fonctionne aujourd'hui dans tout le monde connu, pour indiquer nettement qu'elle voulait se manifester, non pas par des études purement théoriques, mais bien par des œuvres et uniquement par des œuvres, s'est placée sous *l'invocation* du vaillant *protecteur des Pauvres*. de saint *Vincent de Paul*, dans l'espoir surtout qu'elle obtiendrait par ce grand serviteur de Dieu quelques rayons de l'esprit de charité et de foi dont il était enflammé. A l'occasion du cinquantenaire de cette Société, Léon XIII, par un bref du vingt avril 1883, a daigné proclamer et établir saint *Vincent de Paul* comme *Patron spécial* auprès de Dieu *de toutes les Sociétés charitables se rattachant* d'une manière quelconque à son nom.

(1) Collet — *Vie du Saint.*
(2) *Vie des Saints* du Père Giry, IVe vol. supplément, p. 480. Palmé, 1860.

Au mois de juin 1883, sur la demande unanime de l'épiscopat français, provoquée par l'éminent et pieux cardinal archevêque de Paris, le Saint-Père a proclamé de nouveau saint Vincent de Paul « patron spécial auprès de Dieu de toutes les associations de charité qui, à un degré quelconque, émanent de lui et sont répandues sur le territoire français. » C'est donc dans la vie de saint Vincent de Paul que les fidèles doivent chercher l'exemple et se pénétrer de l'esprit véritable des bonnes œuvres.

Aucun livre ne répond mieux à ce besoin que le splendide volume : *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*, par M. Arthur Loth, publié avec la collaboration de MM. Louis Veuillot, Adolphe Baudon, Et. Cartier et Auguste Roussel. Il se recommande tout particulièrement aux familles chrétiennes à l'approche du 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul.

(*Grande Vie des Saints de* Collin de Plancy. — *Manuel de la Société de Saint-Vincent de Paul*).

BIENHEUREUX BERNULPHE OU BERNOUL OU BERNOLD

ARCHEVÊQUE D'UTRECHT

XIe siècle. — 1054.

Invoqué contre l'Amaigrissement des enfants, la Stérilité des femmes.

Il fut d'abord curé du village d'Oosterbeck, près d'Arnheim dans la Gueldre. L'empereur Conrad, frappé de sa sainteté et de son zèle, l'appela, en 1020, sur le trône archiépiscopal d'Utrecht qu'il illustra pendant vingt-sept ans. Il y fonda deux églises collégiales, celles de Saint-Pierre et de Saint Jean-Baptiste, et s'occupa de relever les basiliques ruinées de son diocèse. Il fut enterré en 1054 dans l'église de Saint-Pierre.

D'après *la Batavia sacra*, les femmes l'invoquaient contre *l'Amaigrissement de leurs enfants* et *contre la Stérilité*.

(*Batavia sacra*. — *Petits Bollandistes*).

SAINT ARSÈNE, DIACRE ET SOLITAIRE

Ve siècle. — 450.

Patron des Maîtres d'école.

Arsène était diacre de l'église romaine. Il vivait dans une grande retraite, quand le pape Damase, qui connaissait l'éminence de ses vertus et l'étendue de sa science, l'envoya à l'empereur Théodose *pour être gouverneur de son fils* Arcade. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer le *patronage des Maîtres d'école* signalé par Dom Riva dans sa *Filotea*. *Arsène* avait tout ce qu'il fallait pour former l'esprit et les mœurs du jeune prince ; mais il se trouva en présence d'un écolier indiscipliné et vicieux, et, voyant qu'il ne lui serait pas possible de surmonter son mauvais vouloir et son caractère emporté et vindicatif, il sortit secrètement de Constantinople et vint se cacher sur la montagne de Sceté, dans les lieux les plus écartés de ce désert. Il se renferma dans une cellule où il

ensevelit toute sa science et tous ses talents. Il n'avait que très peu de relations avec les autres solitaires. Arcade, après la mort de son père, ayant découvert sa retraite, lui envoya un officier pour lui faire des offres qu'*Arsène* refusa en remerciant l'Empereur de sa sollicitude. Une personne de Rome vint dans son désert pour le prévenir qu'un de ses parents l'avait fait son héritier. « Depuis quand est-il mort, demanda « le Saint. » On lui répondit : « Depuis quelques mois. » — « Il y a bien « plus longtemps que je suis mort moi-même, répliqua-t-il, comment « donc serais-je son héritier ? » Le patriarche d'Alexandrie, attiré par sa réputation, vint le voir avec le premier magistrat de la ville, et comme ils le priaient de leur dire quelque chose pour leur édification : « Quand vous entendrez dire que je suis en quelque lieu, leur dit-il, ne « vous donnez pas la peine d'y venir. » Il vécut ainsi jusqu'à la fin, refoulant tous les souvenirs du passé et refusant absolument de renouer les liens qui auraient pu le rattacher à la vie de ce monde.

(*Les Vies des Saints Pères du désert*. Anvers, 1714.)

VINGT JUILLET.

SAINTE MARGUERITE, VIERGE & MARTYRE A ANTIOCHE

IIIe SIÈCLE. — 290

Invoquée pour les Femmes enceintes, les Accouchements heureux, les Femmes en couches, contre la Stérilité conjugale, les Plaies et les Maladies du visage. — Patronne des Femmes mariées, des Nourrices et des jeunes Filles.

Le père de *Marguerite* était un prêtre des idoles dans la ville d'Antioche où elle naquit. Ayant perdu sa mère peu de temps après sa naissance, elle fut mise en *nourrice* chez une honnête veuve qui l'éleva dans la religion chrétienne et la fit baptiser. Son père en fut bientôt instruit et, transporté de fureur, la chassa de sa maison.

Marguerite vint se réfugier auprès de sa nourrice, à laquelle elle obéissait comme une simple servante, se plaisant même parfois à garder ses brebis. Un jour, le préfet Olibrius aperçut Marguerite qui avait atteint sa quinzième année, et la trouva si belle qu'il voulut l'épouser. Il la fit amener devant lui ; comme elle refusait d'adorer les idoles, il ordonna de la suspendre sur le chevalet, de la frapper rudement avec des verges et ensuite de déchirer son corps avec des ongles de fer jusqu'à ce que ses os fussent mis à nu ; le sang coulait de son corps comme d'une source d'eau très pure, et les assistants pleuraient et disaient : « *Marguerite*, « nous avons vraiment compassion de toi en te voyant déchirée si cruel- « lement. Oh ! quelle *beauté* t'a fait perdre ton incrédulité ! » Enfin *Olibrius* ordonna qu'on la conduisît en prison. La sainte alors pria le Seigneur de lui faire voir l'ennemi qu'elle avait à combattre. Aussitôt, un énorme dragon se présenta devant elle et s'élança pour la dévorer, mais elle fit le signe de la croix et il disparut. Le diable à son tour lui apparut ensuite sous la forme d'un homme, et, comme il voulait lui persuader d'obéir au préfet, elle le jeta à terre et lui mit le pied droit sur la tête. Il fut obligé de s'avouer vaincu et il prit la fuite. Une grande

clarté lui succéda dans la prison et Marguerite se trouva guérie de toutes ses plaies.

Le lendemain, en présence de tout le peuple, elle fut conduite devant Olibrius. Il lui fit brûler tout le corps avec des torches ardentes et ordonna de la jeter pieds et mains liés dans une cuve pleine d'eau bouillante. Soudain la terre trembla et comme la vierge sortit de l'eau sans avoir reçu aucun mal, cinq mille hommes, témoins de ce prodige, se convertirent. Le Préfet exaspéré la condamna à être décapitée. Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de l'exécution, elle se mit à genoux ; elle supplia Notre Seigneur de pardonner à ses persécuteurs, lui demandant en outre *que toute femme enceinte qui l'invoquerait enfantât sans danger* (1). En réponse, le Seigneur se montra environné de ses anges et lui dit qu'il avait exaucé ses prières. Au moment même, le bourreau, saisissant son glaive, trancha la tête de la Sainte.

L'Allemand Henri Alt attribue l'origine de l'*invocation* pour les *Accouchements heureux* à la guérison miraculeuse des plaies qu'on avait faites à la Sainte en lui déchirant le corps avec des peignes en fer ; mais il est plus rationel de l'assigner à la prière citée plus haut qu'elle adressa à Dieu avant de mourir.

L'oraison suivante se trouve dans les anciens livres de prières imprimés :

ORAISON A SAINTE MARGUERITE A DIRE POUR LES FEMMES GROSSES :

Madame sainte *Marguerite*,
Digne vierge de Dieu eslitte
Qui le servis dès ta jeunesse.
Pleine de grâce et de sagesse
Qui, pour l'amour de notre Sire,
Souffris tourmens et grief martyre ;
Qui le Dragon parmy fendis
Et du Tyran te deffendis ;
Qui vainquis l'ennemi d'enfer
En la prison fermée de fer ;
Qui à Dieu feis maintes requestes,
Quand on te voult coupper la teste ;
Et par especial que femme
Grosse d'enfant qui à toy, Dame,
De cœur dévot recouvrerait
Et ton aide requerrerait,
Que Dieu de péril la gardast
Et de l'aider point ne tardast.
Si te supplie, vierge honorée,
Noble martyre et bienheurée,
Par ta piteuse passion
Et ta benoîte pétition,
Que Dieu veuillez pour moi prier
Et doucement luy supplier
Que ceux par pitié il me conforte
Et douleurs qu'il faut que je porte,
Et sans péril d'âme et de corps
Face mon enfant yssir hors
Sain et sauf, et que je le voie
Baptiser à bien et à joye,
Et si de vivre il a espassé
Qu'il lui doint s'amour et sa grâce :
Par quoy si saintement le serve
Que la gloire de Dieu desserve
Et en autre cas semblable
Par toy luy soit favorable.

Au XVIe siècle, Jérôme Vida, évêque d'Albe, composa deux hymnes en l'honneur de sainte *Marguerite*. Il y célèbre sa protection spéciale pour les *Femmes enceintes* :

Te matrem facilem partum jam mensibus actis
Implorant, mediaque vocant in morte jacentes.

Les Mères, leur terme étant arrivé, vous demandent une *couche heureuse* et vous invoquent étant déjà aux prises avec la mort.

Dans un Missel d'Alsace, on trouve cette oraison et cette secrète :

PRO MULIERE PRŒGNANTE CUM *intercessione* BEATÆ MARGARITÆ.

OREMUS

Deus qui gloriosam Margaritam invocantibus, salutis remedia promisisti ; exaudi nos

Pour une FEMME ENCEINTE *et son recours à* SAINTE MARGUERITE.

PRIONS

Dieu qui avez promis les remèdes du salut à ceux qui invoquent la glorieuse *Marguerite*,

(1) MÉTAPHRASTE. — PETRUS DE NATALIBUS. — VINCENT DE BEAUVAIS. — JACQUES DE VORAGINE. — *Légende dorée*. — RIBADANEIRA.

pro N, famula tua in martyris tuæ suffragio confidente, etc.

SECRETA.

« ... *Quæsumus... ut famulam tuam N... maledictio quam Eva prægnantibus demeruit mulieribus, non opprimat, etc.* »

exaucez-nous pour votre servante N., qui met sa confiance dans les suffrages de votre martyre, etc.

SECRÈTE.

Nous vous prions que la malédiction qu'Ève a attirée sur les *Femmes enceintes* n'opprime pas votre servante.

La strophe suivante est tirée des cantiques de l'*Ame dévote* (1) que chantaient les marins de la Méditerranée :

Combattez sur terre et sur mer,
Illustre sainte MARGUERITE,
Le démon, le monde et la chair,
Et gardez-nous de mort subite ;
Surtout secourez promptement
Les Femmes en l'enfantement.

Un autre cantique sur l'air : *Mme La Vallière*, a trait à la même invocation adressée à sainte *Marguerite* :

Ayant les deux mains jointes,
Pria d'affection
Pour les Femmes enceintes
Qui la réclameront ;
Suppliant de bon cœur
Jésus d'amour extrême
Donner en leur faveur
A leurs enfants baptême.

Cette invocation était fort répandue en France, surtout dans les provinces méridionales, en Italie et dans les autres pays. En 1661, Marie-Thérèse d'Autriche ; en 1682, la femme du Dauphin demandèrent des prières solennelles à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Les religieux conservaient alors la *ceinture* de la glorieuse martyre, que de nombreuses guérisons avaient rendue célèbre. D'après l'abbé Corblet (IV, 434), à Amiens, les *Femmes enceintes*, quand elles sont sur le point d'accoucher, font brûler un cierge à la chapelle de la cathédrale dédiée à sainte *Marguerite* et vont à Saint-Acheul se faire mettre la *ceinture* qui porte le nom de la Sainte et à laquelle se trouve cousue une de ses reliques. Elle avait été donnée au XIe siècle à Guibert, chanoine de Saint-Acheul par l'archidiacre d'Antioche, chez lequel il demeura quelque temps pendant son séjour en Terre-Sainte. »

Marguerite dont le nom *Margarita* signifie *Perle* était regardée, dit la *Revue Britannique* (2), comme le modèle de l'innocence et de la douceur dans la femme. Dans les vieilles légendes, on la caractérise ainsi :

Douce *Marguerite*, qui est vierge de Dieu !
Vierge *Marguerite*, qui est si douce et si bonne !
Si douce est la *Marguerite* !

Si l'on songe qu'avec cette douceur et âgée seulement de quinze ans, elle affronta les tortures les plus horribles pour Jésus-Christ, on restera convaincu que les *jeunes Filles* étaient parfaitement fondées à la prendre pour *patronne*. Quant aux *Femmes mariées*, après l'avoir invoquée dans les *circonstances les plus douloureuses de leur vie*, elles ont été conduites tout naturellement à se mettre sous son patronage et l'ont même invoquée contre la *Stérilité conjugale*.

Le *patronage des Nourrices* s'appuie évidemment sur le souvenir de la *Nourrice de Marguerite*, chez laquelle elle s'était réfugiée après avoir été chassée de la maison paternelle.

Quant à la dernière invocation contre les *Plaies* et les *Maladies du visage*, on devra se rappeler que, lorsque la sainte martyre était frappée

(1) Marseille, 1723.
(2) 6e série, 5e vol., p. 153.

avec des verges et déchirée avec des ongles de fer, les témoins, attendris, s'écriaient : « *O quelle beauté* t'a fait perdre ton incrédulité ! » Effectivement, le *visage* de MARGUERITE n'avait pas dû être plus épargné que les autres parties du corps et toutes ces plaies ayant été guéries miraculeusement, c'est là probablement l'origine de cette invocation.

ZU SAINT MARGARITHA

Fur die eheweiber um Gluckliche Geburt.

Glorwürdige jungfrau und martyrin S. Margaritha, ich grusse, und ehre dick durch dass susse Hertz Jesu Christi, und dancke zugleich mit dir den lieben Gott, dass er dir so grosse standhafftigkeit in deiner schworen marter verlyhen hat. Ich erinnere dich der grossen schmerzen, als du deiner kleyder beraubt, nackend an den folter auffgezogen, mit facklen biss auff dein eingeweyd verbrent, mit scharpffen ruthe und geissten zerfetzt, mit hacken biss auff die blose bein zerrissen, mit dem teuffel in sichtbarlicher gestalt gekampfft, ins Wasser, ertranckt zu werde, gesturtzt, von dem heil geist in gestalt einer dauben getaufft, und endlich mit dem schwerdt schmertzlich enthaublet wurdest. Dise schmertzliche marter verehre ich andachtig, und durch deine bittere peynen bitte ich demuthiglich, du wollest mir in allen meinen Kinds-Nothen *beystchen, und mich mit einer gesunden frucht erfreuen. Dein letztes H. Gebett, und die verheissung Jesu Christi wolle an mir krafft haben.*

SAINTE MARGUERITE

Pour obtenir un *heureux Accouchement*

Glorieuse vierge et martyre sainte Marguerite, je te salue et je t'honore par le tendre cœur de Jésus-Christ, et je remercie avec toi le bon Dieu de t'avoir accordé une si grande fermeté pour supporter tes cruels martyres. Je te rappelle tes douloureux tourments, alors que tu as été dépouillée de tous vêtements et toute nue torturée sur le chevalet, brûlée avec une torche jusqu'aux entrailles, meurtrie à coups de verges et de fouets, déchirée par la hache jusqu'à la profondeur des os, exposée à un combat avec le diable rendu visible, jetée à l'eau pour y être noyée, baptisée par le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, et enfin, hélas ! décapitée par le glaive. Je vénère avec dévotion ces douloureux martyres, et au nom de tes peines cruelles, je te supplie humblement de m'assister dans les douleurs de mon accouchement et de me donner la joie d'avoir un enfant bien portant. Que ta dernière et sainte prière, ainsi que la promesse de Jésus-Christ, soient efficaces pour moi et me préservent dans mes *couches de tout mal.*

(*Légende Dorée.* — JULES DE KERVAL, *Vie et Culte de saint Gilles*).

SAINT JÉROME EMILIANI OU MIANI

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS SOMASQUES

XVIe SIÈCLE. — (1481-1537).

Patron des Orphelins.

Saint *Jérôme* naquit à Venise d'Ange Emiliani et d'Eléonore Marosini, des plus illustres familles de la République. *Jérôme* embrassa le parti des armes à l'âge de quinze ans et se livra bientôt à toute espèce de désordres. En 1508, il servit dans l'armée que les Vénitiens levèrent pour s'opposer à la Ligue de Cambrai. Le Sénat lui confia la défense de Castelnovo ; il y soutint plusieurs assauts avec une très grande intrépidité ; mais enfin le château fut forcé, la plus grande partie de la garnison fut passée au fil de l'épée. Lui-même fut jeté dans une obscure prison, les fers au cou, aux mains et aux pieds, avec un boulet de marbre. Les Allemands ne lui donnèrent pour toute nourriture que du pain et de l'eau et lui firent mille outrages.

Il s'attendait à subir à tout moment une mort affreuse ; mais bientôt la perte de son âme l'affligea encore plus vivement que celle de son corps. Il fit vœu de visiter nu-pieds le sanctuaire de Notre-Dame de Trévise si elle avait pitié du plus misérable des pécheurs. Il avait à peine terminé sa prière que sa prison s'éclaira d'une lumière céleste. La mère

de Dieu lui apparut et lui donna les clefs de ses fers et de son cachot. Elle le conduisit de même à travers l'armée ennemie jusqu'à la porte de Trévise. Il se rendit immédiatement à l'église de la sainte Vierge, déposa aux pieds de son autel les clefs de sa prison, les fers de son cou, de ses pieds et de ses mains, suspendit à la voûte le boulet de marbre, publia tous ces faits de vive voix, les fit enregistrer par devant notaire et reproduire par la peinture.

Après avoir obtenu une si grande grâce, *Jérôme* consacra toute sa vie aux œuvres de miséricorde. Il prit la direction de l'hôpital des incurables de Venise et vint en fonder de semblables à *Padoue* et à *Vérone*. Il s'occupait surtout des pauvres orphelins. A Bergame, il fonda deux établissements, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Avec la bénédiction de Louis Lippomani, évêque de cette ville, il parcourut en apôtre les villages et les hameaux les plus reculés du diocèse. Il s'adressait aux plus pauvres enfants et leur apprenait les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Bientôt deux saints prêtres s'adjoignirent à lui avec d'autres personnes riches qui distribuèrent leurs biens aux pauvres pour imiter la pauvreté volontaire d'*Emiliani*, et ils fondèrent entre Milan et Bergame, dans le village de Somasque, les Clercs Réguliers Somasques. Le but des Somasques, auxquels Jérôme Emiliani prescrivit les premiers règlements pour le maintien de la Congrégation, était dès lors et est encore l'instruction des enfants et des jeunes ecclésiastiques.

Une horrible peste ayant envahi le territoire de Bergame, Jérôme, qui était allé à Venise, revint précipitamment pour servir les malades. Il fut attaqué lui-même et mourut à Somasque, à l'âge de cinquante-six ans, le 8 février 1537. Il fut canonisé par Clément XIII et le Missel romain a enregistré son *patronage des Orphelins* :

ORATIO.

Deus misericordiarum pater, per merita et intercessionem Beati HYERONIMI, *quem* ORPHANIS ADJUTOREM ET PATREM *esse voluisti, concede ut spiritum adoptionis, quo filii tui nominamur et sumus, fideliter custodiamus. Per, etc.*

PRIONS

O Dieu, père des miséricordes, par les mérites et l'intercession du Bienheureux *Jérôme*, que vous avez bien voulu donner aux *Orphelins pour protecteur et pour père*, accordez-nous la grâce de conserver fidèlement l'esprit d'adoption par lequel nous sommes appelés vos enfants et nous le sommes véritablement. Par, etc.

(RORHBACHER).

SAINT WULMER, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAMER & ABBÉ

VIIe ET VIIIe SIÈCLE. — 700 OU 710.

Patron des Cochers.

Issu de parents très nobles dans le pays qui portait le nom de Sylviacum, non loin de Boulogne-sur-Mer, *Wulmer*, arrivé à l'âge de contracter une alliance, avait fixé son choix sur une personne de la contrée ; mais des obstacles insurmontables l'empêchèrent de l'épouser. Dégoûté du monde, il alla se renfermer dans un monastère du Hainaut, situé sur la Sambre, appelé Hautmont. Le prieur le reçut, mais l'appliqua aux plus vils emplois de la maison. *Wulmer* faisait paître les troupeaux et était chargé d'apporter du bois à la cuisine, *dans un véhicule traîné par des bœufs*. C'est là probablement l'origine du *patronage des Cochers*

signalé par Dom Riva dans sa *Filotea*. Il était entré dans le monastère très ignorant ; tout en conduisant ses bœufs, il se livrait à l'étude et finit par être admis au rang des Clercs. Aussi lui assigna-t-on des occupations plus relevées ; mais il n'abandonna aucun de ses sentiments d'humilité. La nuit, pendant que tous les Frères étaient endormis, il allait prendre leurs souliers pour les nettoyer et les reportait ensuite à leur place. Il devint bientôt pour toute la maison un si grand modèle que l'abbé le jugea digne de recevoir le sacerdoce. Lorsqu'il fut revêtu de ce caractère sacré, comme les exemples qu'il donnait lui attiraient encore davantage l'admiration des religieux, il s'enfuit dans le désert et s'avança dans les bois de la Flandre où il resta caché trois jours sans y prendre de nourriture. Un homme du pays, par ordre d'un ange, lui apporta de quoi se nourrir et lui désigna un fonds de terre où il bâtit un monastère. Bientôt plusieurs autres hommes se joignirent à lui en mettant à ses pieds le prix de biens auxquels ils avaient renoncé par esprit de pénitence. Mais comme le nombre des visiteurs se multipliait de jour en jour, Wulmer alla secrètement se cacher dans une forêt du territoire de Boulogne. Il y rencontra son frère qui voulait absolument le conduire vers sa mère. Elle pleurait toujours son absence ; il s'y refusa absolument. La réputation de sainteté de *Wulmer* s'étendit peu à peu et lui amena un si grand nombre d'admirateurs qu'il ne put empêcher qu'on lui bâtît un monastère dont il dut prendre la direction. Un roi saxon de la Grande-Bretagne, qui avait entrepris le pèlerinage de Rome, vint le visiter et lui offrit des trésors pour achever ses monastères. Le Saint n'accepta que trente pièces d'or pour son église et donna sa bénédiction au royal pèlerin qui partit plein de joie pour Rome où il mourut saintement.

Un voleur déroba un jour le cheval de notre Saint et, après avoir erré toute la nuit, se retrouva le lendemain matin à la porte du monastère monté sur ce cheval auquel il se trouvait comme attaché. Le Saint s'avança vers lui, le réprimanda et le renvoya après l'avoir aidé à en descendre.

Telle fut la vie de saint Wulmer qui rendit paisiblement son âme à Dieu le 20 juillet 700 ou 710.

(*Vie des Saints Pères des Déserts. — Les Bollandistes*).

SAINT ÉLIE, PROPHÈTE, FONDATEUR DES CARMES

XIe SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Invoqué contre la Sécheresse, la Petite Vérole, les Hernies et la Fièvre.

Avant sa naissance, son père, Sabocha, vit en songe des hommes couverts d'un manteau blanc qui, après avoir arraché son enfant au sein de sa mère, l'emmaillotaient dans le feu et lui donnaient du feu à manger (1). Cette vision annonçait l'ordre des Carmes qu'Elie devait fonder. Quand Dieu l'eut suscité du milieu de son peuple et qu'il eut atteint l'âge de raison, d'après l'ordre du Seigneur, il vint trouver Achab, le roi d'Israël ;

(1) Traduction relatée dans son Office.

ce prince avait épousé une méchante femme du nom de Jézabel qui faisait bâtir un temple en l'honneur de Baal. « Vive le Seigneur Dieu, lui dit-il, « en présence duquel je suis. Sache qu'il ne tombera pendant sept années « ni *Pluie* ni *Rosée* que selon la parole qui sortira de ma bouche. » Toujours par l'ordre du Seigneur, il alla se cacher près du torrent de Carith et commença à être initié à la vie religieuse. Le matin et le soir, des corbeaux lui apportaient du pain et de la viande, mais le torrent qui le fournissait d'eau s'étant desséché, le Seigneur lui dit d'aller trouver la veuve de Sarepta qui n'avait qu'une poignée de farine et quelques gouttes d'huile. Il lui enjoignit de faire un pain pour lui et d'en faire deux autres, l'un pour elle et l'autre pour son fils, l'assurant de la part de Dieu que sa farine et son huile ne diminueraient pas. Plus tard, il ressuscita son fils qui était mort.

Une *Sécheresse de feu* dévorait la terre depuis trois ans et la famine était horrible à Samarie. Dieu dit à Elie d'aller trouver Achab et qu'il allait envoyer la *Pluie* sur la terre. Ce fut dans cette entrevue que le roi s'engagea à rassembler sur le mont Carmel tout le peuple et les huit cent cinquante prophètes des faux dieux que Jézabel nourrissait à sa table. Deux bœufs furent placés sur des bûchers non allumés et *Elie* défia les prophètes d'y faire descendre le feu du ciel. Du matin à midi, ils criaient en vain et, selon leur rite, ils se déchiraient jusqu'au sang avec des couteaux et des pointes, mais aucune flamme ne se montrait. Quant à *Elie*. ayant élevé un autel en pierre qu'il entoura de deux fossés pleins d'eau et ayant fait verser une grande quantité d'eau sur les victimes et sur le bois, il se mit à prier et, à l'instant, le feu du ciel descendit, consuma l'holocauste, le bois et les pierres, et le peuple, sur son ordre, saisit les faux prophètes et les mit à mort. *Elie* monta alors sur le Carmel pour obtenir la *Pluie*, puis il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Horeb. Pendant ce trajet. un ange lui fournissait du pain et de l'eau. Bientôt Dieu le fit retourner sur ses pas avec ordre d'établir Elisée prophète à sa place. *Elie* le trouva qui conduisait une charrue, le couvrit de son manteau et Elisée abandonna tout pour le suivre.

D'après l'ordre de Dieu, *Elie* vint trouver Achab et lui reprocha le meurtre de Naboth, dont il avait pris la vigne ; Achab ayant témoigné l'intention de faire pénitence, Dieu transporta sa malédiction sur le règne de son fils Ochosias. En effet, celui-ci étant tombé d'une fenêtre, envoya consulter Beelzébut. *Elie*, le sachant, lui prédit qu'il mourrait de son mal. Le roi, furieux, ordonna aux soldats de s'emparer du prophète, réfugié sur le haut d'une montagne ; mais, par deux fois, les soldats furent dévorés par le feu du ciel et Ochosias mourut misérablement. Elie, peu de temps après, traversa à pied sec le Jourdain avec Elisée. A la suite, il fut enlevé par un char de feu attelé de coursiers enflammés en présence de son compagnon auquel il jeta son manteau.

L'Evangile nous apprend (1) qu'*Elie* est apparu sur le Thabor avec Moïse au temps de la Transfiguration. Moïse, qui était mort, y parut avec un corps aérien ; mais *Elie*, qui était vivant, y parut avec son propre corps que les anges y transportèrent. L'*Ecclésiastique* (2) remarque

(1) *Petits Bollandistes*, 20 juillet.
(2) Ch. 48 de ses *Instructions morales*.

qu'il est destiné à prévenir du Jugement dernier, qu'il doit adoucir en ce temps l'indignation de Dieu et faire rentrer les tribus d'Israël dans la véritable religion. Dès le milieu du VIe siècle, le culte d'*Elie* était établi à Constantinople et, depuis le Xe siècle, on a placé la fête de l'enlèvement d'Elie au 20 juillet. Sixte V accorda aux Carmes une octave annuelle pour la fête du 20 juillet, après que la Congrégation des Rites eut approuvé son Office où il était qualifié de *Fondateur et Instituteur de leur Ordre* (1).

Les Catalans adressent à *Elie* différentes invocations contenues dans cette strophe d'un Goigs :

No solo de AYGUA EN CARESTIA *si tambe* LO VEROLOS LO ESVINÇAT, Y LO FEBROS.	Non seulement vous protégez contre la *Sécheresse*, mais encore contre la *Petite Vérole*, les *Hernies* et la *Fièvre*.

Excepté celle contre la *Sécheresse*, il est difficile de trouver l'origine des autres invocations.

Vie des Pères du Désert. — Supplément au numéro 200 *du journal* Le Pèlerin).

VINGT-ET-UN JUILLET

SAINT VICTOR, SOLDAT ET MARTYR A MARSEILLE

FIN DU IIIe SIÈCLE.

Patron des Meuniers, des Fourbisseurs. — Invoqué pour les Enfants maladifs ou lents à marcher.

Sous la persécution de Maximien, *Victor* qui était soldat et chrétien, ne voulant pas sacrifier aux idoles, fut d'abord jeté en prison par l'ordre de son tribun Asterius ; mais, pendant toutes les nuits, un ange le faisait sortir afin qu'il pût visiter et consoler les malades. Le préfet Eutychias, lui ayant fait attacher les pieds avec des cordes et lier les bras derrière le dos avec des courroies, ordonna qu'on le traînât ainsi dans toute la ville. Il fut suspendu à un chevalet et cruellement frappé avec des nerfs de bœufs ; on le conduisit ensuite devant un autel pour qu'il sacrifiât aux faux dieux, il s'arracha des mains du faux prêtre et renversa l'autel avec son pied. Le Préfet indigné voulut le lui faire couper immédiatement. *Victor*, placé ensuite sous *la meule d'un moulin*, eut son corps broyé ; mais, comme il respirait toujours, on l'acheva en lui coupant la tête.

La mémoire de saint *Victor* est toujours en grande vénération à Marseille où l'on conserve, dans la chapelle de son église, quelques-unes de ses reliques qui ont été sauvées de la fureur révolutionnaire. Son pied avait été donné par le duc de Berry, frère du roi de France, Charles V, à l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Il est aujourd'hui dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet.

Le patronage *des Meuniers* se rapporte à la *meule du moulin* qui broya le corps du saint martyr.

(1) *Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, par l'abbé GLAIRE.

Comme saint *Victor* était soldat, il était tout naturel qu'il fût également choisi pour Patron par *les Fourbisseurs d'armes*.

L'église paroissiale de Chastel-Marlhac (Cantal) est sous le vocable de *Saint-Victor*. Le curé Damprun m'écrivait à la date du vingt-sept mai 1878 qu'il y est invoqué *pour les Enfants qui sont lents à parler, à marcher et dont le corps est atteint d'autres infirmités qui nuisent à son développement*. A un peu plus d'un kilomètre, se trouve une fontaine qui porte également le nom de *Saint-Victor*. Cette fontaine assez abondante est surmontée d'une petite croix. Les pèlerins, après avoir prié à l'église, vont ordinairement puiser de l'eau à la source et l'emportent chez eux ; toutes les fois qu'on le peut, on a soin d'y apporter les enfants.

Les Bollandistes signalent trois enfants ressuscités, deux enfants aveugles auxquels la vue a été rendue et enfin un autre estropié guéri, au tombeau du saint martyr. C'est là, sans doute, l'origine de *l'invocation pour les Enfants*.

(ADON).

SAINT ARBOGASTE, ÉVÊQUE DE STRASBOURG

VIIe SIÈCLE. — 678.

Invoqué contre les Humeurs noires, la Fatigue et la Faiblesse des pieds.

Arbogaste, dont on ignore la patrie, s'était retiré dans les montagnes des Vosges. Une multitude d'hommes fervents se joignirent à lui dans sa solitude, et les libéralités de Dagobert II lui procurèrent les moyens de faire bâtir un monastère qui fut appelé Surbourg.

Dagobert II venait de monter sur le trône et voulait s'attacher le pieux solitaire. Il l'appela près de lui. Arbogaste d'abord se rendit aux vœux du monarque, mais il regagna presqu'aussitôt sa solitude, préférant les austérités de la pénitence aux séductions de la cour. Néanmoins, quelque temps après, Dagobert trouva le moyen de l'en tirer en l'appelant à l'évêché de Strasbourg qui était devenu vacant. *Arbogaste* resta sur le siège épiscopal ce qu'il avait été dans la solitude. Il conserva la même foi, la même humilité, la même douceur. Il combattit énergiquement l'idolâtrie qui dominait encore dans quelques parties du diocèse de Strasbourg. Tant de vertus lui méritèrent des faveurs singulières de la part de Dieu. Un sanglier d'une grosseur énorme s'étant jeté furieux à la rencontre de Sigebert, fils unique de Dagobert II, un jour qu'il chassait dans la forêt d'Ebersheim, le cheval du jeune prince, effrayé, prit le mors aux dents et s'enfuit avec une telle rapidité que Sigebert fut renversé et laissé mort sur la place. A cette nouvelle, Dagobert et la Reine désespérés appelèrent près d'eux Arbogaste. Il passa toute la nuit en prière, puis rendit Sigebert à sa famille désolée. Le Roi, dans les transports de sa reconnaissance, aurait abandonné la moitié de son royaume au saint évêque ; mais il refusa tout ce qui lui était offert personnellement, il accepta seulement, pour le transmettre à sa cathédrale, Rouffach, le palais d'Isenburg avec tout son domaine.

Saint *Arbogaste* donna, à sa mort, une marque éclatante de son humilité. Il demanda à être enterré hors la ville sur une petite colline où

l'on exécutait les criminels. Dès le huitième siècle, on y bâtit, en l'honneur de saint Michel, une chapelle que le pape saint Léon IX consacra lui-même.

A Vildtkirch, en Suisse, on montre sur un rocher l'impression profonde du genou du Saint. Ceux qui *sont fatigués* ou *faibles des pieds* retrouvent leur vigueur à ce rocher.

(*Bollandistes*. — *Saints d'Alsace par l'Abbé* HUNCKLER).

SAINTE JULIE OU JULE, VIERGE & MARTYRE A TROYES

IIIe SIÈCLE. — 275.

Invoquée contre la Fièvre, la Peste, dans les Calamités publiques.

Julie, née à Troyes, avait été élevée avec soin par ses parents dans la crainte de Dieu et la religion de Jésus-Christ. A dix ans, elle avait pris la résolution de garder sa virginité et de ne servir que Dieu seul. Huit ans plus tard, des Allemands, sous la conduite de Claude, leur chef, s'emparèrent de Troyes et emmenèrent plusieurs captifs et entre autres *Julie* qui avait atteint sa dix-huitième année. Elle était remarquable par la beauté de sa figure et la grâce de toute sa personne. Claude en fut tellement frappé qu'il résolut de l'épouser ; mais elle lui répondit qu'elle avait pris Jésus-Christ pour époux et qu'elle était chrétienne. Cette réponse pénétra Claude de respect et de crainte et il lui fit préparer, dans son palais, un appartement avec un oratoire, afin qu'elle pût vaquer librement à ses pieuses pratiques. Il lui donna en outre pour compagnes plusieurs jeunes filles de haute naissance.

Attaqué par ses ennemis qui débordaient de toutes parts sur ses terres, Claude demanda à *Julie* d'implorer pour la prospérité de ses armes le Dieu qu'elle servait. *Julie* se mit en prières et Claude tailla en pièces tous ses ennemis, autant de fois qu'ils eurent la témérité de l'attaquer.

Vingt-huit ans se passèrent ainsi, quand Dieu, par une révélation, fit savoir à *Julie* qu'il désirait son retour à Troyes, afin qu'à la couronne de la virginité elle joignît encore la palme du martyre.

Julie, bien déterminée à obéir, fit part de son projet au prince, en l'invitant à venir avec elle.

Aussitôt Claude, abandonnant sa maison, sa femme, ses enfants et ses nombreuses possessions, se mit en route pour accompagner la servante de Dieu. Ils arrivèrent à Troyes au moment où la persécution d'Aurélien sévissait avec une extrême violence.

Quelques jours après, *Julie* fut amenée devant le président Elidius qui la fit étendre sur un chevalet et fit charger son dos de charbons ardents ; à l'instant même où ils agissaient ainsi, ses bourreaux furent frappés d'aveuglement, Aurélien lui fit trancher la tête.

Claude en fut instruit, il vint alors trouver l'empereur Aurélien et lui fit entendre sa profession de foi toute chrétienne, bien qu'il ne fût pas baptisé. Aurélien le fit également décapiter.

Les précieuses dépouilles de *Julie* et de *Claude* furent mises dans un sépulcre de pierre. Au XIIe siècle, on voyait à côté de ces tombeaux un monastère dont les religieuses, appelées les *Filles-Dieu*, s'étaient vouées à la garde de ces reliques sacrées. A la suite de guerres fréquentes qui

ravageaient le pays, elles les transportèrent vers 1233 dans le monastère de Jouarre au diocèse de Meaux.

Là, on invoque sainte *Julie* dans *les Calamités publiques* surtout en temps de *contagion*. Des Guerrois (1) s'exprime ainsi à ce sujet :

« Quant à sainte *Julie*, elle est dignement réverrée en ce lieu et « monastère de Jouarre, on en fait la fête solemnelle et chommante des « œuvres serviles avec octave entière : elle y est réclamée pour *les Nécessités du temps*, signamment pour *le mal contagieux* comme elle fist ce « beau miracle, il y a quatre ans, vers mil six cent vingt-huit. Sur *ce* « *mal dangereux*, car j'ai appris de la bouche de la R. Mère et abbesse, « l'illustrissime princesse Jehanne de Lorraine, sœur du duc de Guise, « y étant en cet an mil sept cent trente-deux, le vingt-deux août, que « *la Peste* y estant dans ce monastère, deux religieuses en moururent : « au même instant, on porta la châsse de sainte *Julie* en procession « solemnelle parmy le cloistre, et soudain *tout le mal contagieux* cessa, « personne ne se trouvant intéressé, encore qu'ils communicassent avec « ces deux religieuses décédées, ce qui me fut confirmé par les chanoi- « nes du même lieu. »

A Troyes, une source d'eau vive avait jailli de terre à l'endroit même où le sang de la martyre avait coulé : on l'appelait *Puits de Sainte-Julie*. Les personnes atteintes *de la Fièvre* obtenaient souvent leur guérison en buvant de son eau. Ce puits existait encore en mil six cent soixante-dix. Aujourd'hui il a disparu. C'est presque sur son emplacement que s'élève la chapelle actuelle du Lycée.

(Vie des Saints du diocèse de Troyes par l'Abbé E. Defer*).*

VINGT-DEUX JUILLET

SAINTE MARIE MADELEINE

Ier SIÈCLE.

Patronne des Repenties, Pénitentes, Parfumeurs, Gantiers, Poudriers, Boursiers, Gainiers, Mégissiers, Cardeurs, Jardiniers, Femmes mariées, Vignerons, Tonneliers, Marchands de vin, Etaimiers, Plombiers. — Invoquée contre la Peste, pour les Enfants tardant à marcher.

QUELQUES novateurs du XVIe siècle et les faux savants qui vinrent après eux, avaient imaginé de faire de *Marie Madeleine* trois femmes distinctes : *Marie de Magdalon*, *la Pécheresse*, et *Marie de Béthanie*. Les travaux modernes et principalement le beau livre de l'abbé Faillon (2) ont solidement établi qu'il n'en a existé qu'une seule qui est *Marie Madeleine, la pécheresse de l'Evangile*. L'erreur, néanmoins, s'est propagée jusqu'à nos jours et ce n'est qu'en 1863 que Son Eminence le cardinal de Bonald a supprimé, dans le diocèse de Lyon, la fête de sainte Marie de Béthanie, établie au XVIIIe siècle afin d'introduire la

(1) *La Sainteté chrétienne* p. 45, Ve vol. 1637.

(2) *Monuments inédits sur l'Apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence et sur les autres apôtres* de cette contrée, etc. 2 vol. in-4°. Paris, Migne.

déplorable distinction préconisée par Lefèvre d'Etaple (1). Suivant Catherine Emmerich dont les paroles ne sont pas articles de foi, Marie de Béthanie ou Marie la Silencieuse était une troisième sœur de Lazare, morte jeune, mais qui ne doit pas être confondue avec Marie Madeleine.

Marie, comme son frère et sa sœur Marthe, était née à Béthanie de Judée. Elle perdit sa mère dès ses plus jeunes années, et, lorsqu'on fit le partage des biens de sa famille, elle eut dans son lot le château de Magdalon, très belle habitation de plaisance d'où lui vient son nom de *Madeleine* (*Magdalena*). Raban Maur, archevêque de Mayence, son historien au IXe siècle, trace de *Madeleine* un portrait délicieux qui se termine ainsi :

Formæ denique et pulchritudinis gratiâ tantâ resplenduit, ut singulare atque mirificum opificis Dei diceretur figmentum. (Raban, *de vita*, II).	Enfin elle brilla tant par les grâces de la forme et de la beauté qu'elle était considérée comme une œuvre admirable et exceptionnelle sortie de la main de Dieu.

« Ce fut dans son château de Magdalon qu'elle abusa de sa jeunesse et de sa beauté pour pécher avec plus d'empressement, dit l'Abbé Sagette, et faire pécher les autres avec de plus irrésistibles séductions. » C'est là que, par le désordre et la honte d'une vie de courtisane, elle mérita d'être désignée dans l'Evangile par ce mot caractéristique de *Peccatrix in civitate*, pécheresse publique, diffamée dans toute la contrée. Cette vie de péché dura environ quatorze ans, et elle était déjà dans sa vingt-cinquième année, lorsqu'elle se convertit. D'après l'Evangile, Jésus délivra *Madeleine* de la possession de sept démons, véritables incarnations des sept péchés capitaux. Après avoir été ainsi purifiée, ayant appris que Jésus s'était mis à table dans la maison de Simon le Pharisien, elle apporta un vase d'albâtre plein de parfums et, se tenant en arrière près des pieds du Sauveur, elle les arrosa de ses larmes, les essuya avec ses cheveux, les baisa et les oignit de parfums. Ce fut alors que Jésus, touché des marques de repentir et de conversion, de douleur et d'amour que la pécheresse faisait éclater publiquement, lui dit : « Tes péchés te sont remis. »

Depuis ce jour, elle se met à la suite du divin Maître et elle est introduite parmi ses disciples. On la retrouve à Béthanie chez Lazare, où Jésus étant venu, fit cette réponse significative aux plaintes formulées par sa sœur Marthe : « Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera « pas ôtée. » C'est elle qui, encore à Béthanie, obtint de Jésus la résurrection de son frère Lazare.

Six jours avant la Pâques, toujours à Béthanie, nous la voyons dans l'impatience de sa tendresse brisant le vase au col étroit contenant le nard le plus précieux et le versant non seulement sur les pieds de Jésus, mais encore sur sa tête, au grand scandale de Judas qui lui reprocha aigrement sa prodigalité. Notre Seigneur, prenant sa défense, dit alors qu'elle l'avait oint par avance en prévision de sa mort et que, partout où cet Evangile serait enseigné, il serait parlé de ce qu'elle avait fait.

Dès ce moment, *Madeleine* ne quittera plus Jésus. Dans le groupe des saintes femmes, elle assiste à toutes les angoisses de sa Passion.

Son cœur, embrasé d'amour et brisé par la douleur, ressent une à une toutes les tortures que l'on inflige à son adorable Maître. Elle se tient

(1) Voir le journal *Le Monde*, 6 octobre 1863.

constamment aux pieds de la croix et apporte des parfums pour embaumer son corps. Le jour de la Résurrection, elle est la première, (c'est-à-dire la première femme pécheresse, car l'Eglise et la tradition disent qu'il avait déjà apparu à sa Sainte Mère), dom Guéranger l'affirme, à laquelle Notre Seigneur apparut sous la figure d'un *Jardinier* et, pendant que prosternée à ses genoux elle embrasse ses pieds sacrés, Jésus prononce ces paroles : *Noli me tangere*, en touchant le front de *Madeleine* avec deux doigts de sa main droite dont l'empreinte marquée par une petite portion de chair qui s'est conservée revêtue de la peau. se voit encore aujourd'hui au côté gauche de sa tête.

Après l'Ascension, *Madeleine*, toujours attachée aux pas de la divine mère de Jésus, suivit les apôtres et la petite communauté chrétienne (1). Ce fut seulement après que saint Etienne eût été lapidé que ceux-ci se dispersèrent en tous lieux pour y prêcher la parole de Dieu, et alors, d'après la tradition provençale qui a été conservée, non seulement par la liturgie de l'Eglise latine, mais encore par les Bréviaires d'un grand nombre d'églises et par celui de l'ordre de Saint-Dominique en particulier, Lazare, ses deux sœurs, Marthe et *Marie* ; Maximin, l'un des soixante-douze disciples ; Marcelle, suivante de Marthe ; Cédon, l'homme aveugle que Jésus-Christ avait guéri, furent embarqués sur un vieux navire désemparé, sans voiles et sans gouvernail et qui devait s'ouvrir au premier choc des vagues ; toutefois, avec l'assistance de Dieu, ils n'en abordèrent pas moins (2) sur la plage où se trouve aujourd'hui un hameau appelé indifféremment les Saintes-Maries, les Trois Maries ou Notre-Dame de la Mer. Le village est situé à l'extrémité occidentale de la Camargue, près de l'embouchure du Grau d'Orgon, à deux kilomètres environ de la rive gauche du Rhône. Maximin se dirigea vers Aix, Lazare se rendit à Marseille, Marthe à Tarascon, *Marie Madeleine* à la Sainte-Baume, les deux autres Marie avec leur servante Sara restèrent seules sur cette plage. Tous ces faits sont parfaitement établis par les magnifiques travaux de l'Abbé Faillon ; mais la science moderne ne s'est pas tenue pour battue, et M. Ernest Desjardins a cherché à établir dans son livre (3) que la zone littorale de la Camargue ne daterait que du quatrième siècle, et, comme le territoire des Saintes-Maries en fait partie, naturellement toute la tradition du campement de la famille de Béthanie se trouvait supprimée. M. Lentheric, par l'étude géologique et hydrographique des variations du littoral de la Camargue, démontre de la manière la plus nette que cette partie du littoral recule d'une manière lente et continue, et que ce régime est établi depuis plus de vingt siècles : ce qui renverse de fond en comble l'échafaudage élevé par M. Desjardins, et prouve sans réplique que les Trois Maries ont pu aborder cette partie de la plage l'an quarante de notre ère.

On croit qu'avant de se retirer à la Sainte-Baume, *Madeleine*, saint Maximin et ses compagnons de voyage évangélisèrent la contrée d'Aix et de Marseille. Sur les vitraux de la cathédrale de Moulins, on la voit administrant le baptême dans une grande cuve. Elle est entourée de

(1) Abbé Sagette.

(2) *Les villes mortes du golfe de Lyon*, par Charles Lentheric, ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Paris, 1876.

(3) *Aperçus historiques sur les embouchures du Rhône*. Paris 1866.

néophytes qui attendent leur tour ; mais bientôt *Madeleine*, entraînée par son désir de se livrer à la contemplation et à la pénitence, se retira dans une grotte qui a reçu le nom de Sainte-Baume, en provençal (*Sainte-Caverne*). Ce lieu est encore un lieu de pèlerinage et est situé au bord d'un affreux précipice. Au-dessus de la grotte habitée par la Sainte, on voit le Mont Pilon, un pic de neuf cent quatre vingt dix-neuf mètres, au-dessus duquel elle s'élevait sept fois par jour avec le secours des Anges (1).

Pendant les trente années passées dans le désert, elle ne communiqua avec aucun être humain, et elle n'avait pour vêtement que ses longs cheveux. Ce qui est exprimé d'une façon très originale et très pratique par des vers de Balthasar de la Barle, poëte provençal, valet de chambre du cardinal de Bourbon :

Jamay per mauvais temps que jessa, ni fredura	Jamais ni par mauvais temps ni par froidure.
Aultre abit non avia que la son cabellura	Elle n'avait d'autre habit que sa chevelure,
Que commo un mantel d'or, tant trains bels [et blonds	Qui, comme un manteau d'or, tant ses cheveux [étaient beaux et blonds,
La combria de la testa fine al bas des tallons.	La couvrait de la tête jusqu'au bas des talons.

Saint François de Sales (2), en son *Traité de l'âme divine*, s'exprime ainsi sur les ravissements et la mort de la Sainte :

« Sainte *Madeleine* ayant, l'espace de trente ans, demeuré en la grotte « que l'on voit en Provence, ravie tous les jours sept fois, et élevée en « l'air par les Anges, comme pour aller chanter les sept heures « canoniques à leur chœur ; enfin, elle vint à l'église en laquelle son « cher évêque, saint Maximin, la trouvant en contemplation les yeux « pleins de larmes et les bras élevés, il la communia, et tôt après, elle « rendit son bienheureux esprit qui, de rechef, alla pour jamais aux « pieds de son Sauveur, jouir de la meilleure part qu'elle avait déjà « choisie en ce monde. »

Maximin embauma le très saint corps et le plaça dans un mausolée de marbre blanc que l'on montre encore aujourd'hui. Au VIIIe siècle, les religieux Cassiamistes chargés de la garde du tombeau, craignant une irruption des Sarrasins, retirèrent furtivement le corps de *Madeleine* et le déposèrent dans un autre tombeau enfoncé dans la terre. Il resta ainsi caché pendant cinq siècles. Charles d'Anjou, prince de Salerne, plus tard Charles II roi de Sicile et comte de Provence, fils de Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, divinement inspiré, fit opérer des fouilles auxquelles le prince lui-même mit ses royales mains, et, le neuf décembre mil deux cent soixante-douze, le corps de la Sainte fut mis à découvert ainsi que son chef, où l'on vit nettement l'empreinte des deux doigts de la main droite du Sauveur et la langue conservée sans corruption qui portait une tige de fenouil verte, bien qu'on fût au neuf ou dix-huit décembre. « C'est cette langue, dit l'Abbé Faillon, qui avait annoncé la « première au Monde la résurrection du Sauveur. »

Il manquait à ce chef la mâchoire inférieure que Boniface VII fit apporter de Rome, et, comme elle s'adaptait parfaitement à la tête de la Sainte, il la donna à Charles II. A cette époque, la garde des reliques fut confiée aux Dominicains et, depuis ce temps, se succéda sans inter-

(1) Voir les vitraux d'Auxerre, de Sablé et de Moulins.
(2) VIIe vol. tom. II.

ruption au tombeau de *Sainte Madeleine* une foule innombrable composée de souverains, de grands personnages et de gens du peuple. Depuis Louis XI, tous nos rois tinrent à honneur d'y venir en pèlerinage et prodiguèrent leurs dons pour la construction du sanctuaire de Sainte-Baume et de la grande église de Saint-Maximin, à laquelle les princes de la maison d'Anjou travaillèrent pendant deux cents ans. Pendant le règne de la Terreur, le sacristain, Bastide, sauva de la profanation le chef de la Sainte, un os du bras et cette partie de chair aujourd'hui desséchée que la main de Jésus a préservée de la corruption. Quelques pauvres cultivateurs se cotisèrent pour se procurer une modeste châsse en bois doré, et c'est après que le chef eût reposé pendant cinquante-six ans dans cet humble asile, que Monseigneur Jordany, évêque de Toulon et de Fréjus, assisté de plusieurs autres archevêques ou évêques, le plaça dans un riche reliquaire de bronze et d'or, le vingt mai 1860..

Les Repenties et *les Pénitentes* devaient naturellement choisir sainte *Madeleine* pour leur Patronne. Saint Magdalve, évêque de Verdun, vers le milieu du VIIIe siècle, fit construire une chapelle dédiée à sainte *Madeleine* et, tout autour, de petites cellules où les femmes pécheresses demeuraient pour y faire pénitence. En Allemagne et aussi à Metz, on établit des Religieux de Sainte-Madeleine et des Religieuses Madelonnettes. Au XIIIe siècle, le B. Bertrand de Marseille fonda les Religieux et les Religieuses de l'ordre de Sainte-Madeleine, on les appelait les *Frères sachets* et *Religieuses sachettes*, à cause de la forme de leurs habits qui ressemblait à un sac. En 1618, Louis XIII établit à Paris, sous le nom de Madelonnettes, un asile de *Filles repenties*.

Dans le Manuscrit du XVe siècle, n° 102, de la bibliothèque de Lille, on trouve ce passage bien curieux : (1)

« Comment sainte Madeleine vient au secours de ceux et de celles qui n'osent révéler leurs péchés. — On list que une créature fut quy, de honte ses péchiers confesser n'osait, mes en escript les mit, et puis, sur l'autel de la Magdeleine, desoubz le nappe les bouta dévotement, priant la Magdeleine qui viers Dieu grace de remission luy empetrats (lui obtienne) : lors celle créature vit cette cédule en l'air hault lever, et tantos requier, (et un moment après, l'ayant demandé) dont les prist, et dedens regarda, et toute planée le trouva (2) : et ensiueuvant (ensuite) entendi que grâce de Dieu lui estait fete. »

Celle que Raban Maur appelait : *La Dévote parfumeuse de Jésus-Christ*, avait trop de droits à être réclamée par *les Parfumeurs* pour qu'il soit nécessaire d'expliquer ce patronage. *Aux Parfumeurs* se sont joints les fabricants des produits qui se vendent ordinairement dans les parfumeries, *les Gantiers*, *les Poudriers*, *les Boursiers*, puis *les Gaîniers* qui confectionnent les étuis pour renfermer ces objets et enfin *les Mégissiers* qui préparent les peaux pour *les Gantiers* et pour *les Gaîniers*.

Gabriel Peignot, dans *sa notice sur les saints Patrons* (3), explique

(1) Recueilli par M. le baron de la Fons-Melicocq. — *Annales archéologiques*, tom XVIIe, p. 176.

(2) Ce passage prouve qu'au XVe siècle, les tablettes enduites de cire étaient encore fort en usage.

(3) Voir *Calendrier des Confréries* de Paris. Paris, 1875, Appendice, p. 143.

ainsi le patronage des *Cardeurs* : « *Sans doute*, dit-il, à cause de leurs *amas de laine*. » C'est un affreux calembour ; mais il y a bien d'autres patronages qui ne sauraient être expliqués autrement.

Celui des *Jardiniers* est un souvenir de l'apparition de Notre Seigneur à *Madeleine* le jour de sa résurrection.

Quant *aux Femmes mariées*, sainte *Madeleine* paraît leur avoir toujours prêté son assistance. Nous n'en citerons que deux exemples recueillis à environ seize siècles de distance. Le premier est puisé dans une légende (1) qui se trouve dans la *Légende dorée*, qui a été citée par d'autres auteurs, que Giotto a représentée à la fresque sur les murs du Bargello à Florence et qu'on trouve également sur les vitraux d'Auxerre.

Lorsque *Madeleine* évangélisait à Marseille, un prince du pays et sa femme refusaient de lui donner l'hospitalité ainsi qu'à ses compagnes. *Madeleine* leur apparut pendant la nuit et les menaça de la vengeance du ciel, s'ils persévéraient plus longtemps dans leur dureté. Ils se décidèrent enfin à loger les apôtres. Le prince qui refusait de croire à la doctrine chrétienne et qui n'avait pas d'enfant, dit à la Sainte qu'il croirait en Dieu si elle lui en obtenait un par son intercession près de lui. La princesse devint enceinte.

Le prince forma le projet d'aller trouver saint Pierre, à Rome, pour savoir si tout ce que lui racontait *Madeleine* était véritable. Dans la traversée, la princesse accoucha d'un fils et mourut après sa délivrance. Le prince fit transporter le corps de sa femme enveloppé de son manteau sur une petite île déserte et, ayant imploré sainte *Madeleine*, il y déposa aussi l'enfant pour n'avoir pas la douleur de le voir périr dans le navire faute de moyens pour le faire allaiter. Arrivé à Rome, le prince vit saint Pierre qui le conduisit à Jérusalem et lui fit visiter tous les lieux saints. Après deux ans de séjour dans ces contrées, le prince fit voile vers Marseille et, en passant devant l'île déserte, il fut bien surpris de retrouver sa femme vivante ainsi que son fils. Elle lui raconta que sainte *Madeleine* avait toujours veillé sur elle et qu'elle lui avait même fait visiter la Palestine. tandis que saint Pierre la lui faisait visiter à lui-même. Ils remontèrent l'un et l'autre sur le vaisseau avec l'enfant et arrivèrent comblés de joie à Marseille où ils se firent baptiser.

Le deuxième exemple est puisé dans les lettres patentes du quatre février mil six cent vingt-quatre par lesquelles « Louis XIII voulant « seconder la piété de Marie de Médicis et celle d'Anne d'Autriche qui « *invoquaient particulièrement Sainte-Madeleine pour obtenir du ciel la* « *naissance d'un Dauphin* (qui fut Louis XIV) permit à ces reines de « faire ouvrir les châsses de sainte *Madeleine* et d'en retirer des reli- « ques. »

Sainte *Madeleine* est certainement la plus populaire de toutes les saintes et il n'eut pas été étonnant que *les Vignerons* des contrées du Midi l'eussent choisie pour Patronne ; mais nous croyons qu'il faut attribuer à ce patronage une origine plus directe. On connaît un cépage très précoce, que les Méridionaux, d'après l'Abbé Faillon, appellent *Magdaleneus* et que, dans le Centre, nous désignons tout simplement par le nom de *Madeleine*. Il produit un raisin qui est mûr à la fin de juillet et le plus souvent le vingt-deux de ce mois, jour de la fête de notre

(1) L'Abbé Faillon refuse de l'admettre.

Sainte ; pour ce motif, on lui a donné son nom. C'est évidemment cette circonstance qui a déterminé *les Vignerons* et, à leur suite, *les Tonneliers* et *les Marchands de vin* à réclamer la protection de sainte *Madeleine*.

Le motif du patronage *des Etaimiers* et *des Plombiers* n'est pas facile à préciser. D'après l'abbé Faillon, René de Savoie, grand Sénéchal de Provence et lieutenant pour le Roi dans ce pays, se chargea de faire exécuter à ses frais *tous les vitraux* de l'église de Saint-Maximin, et à cet effet, comme c'était apparemment dans la Lorraine qu'on fabriquait alors les plus beaux verres de couleur, envoya, en mil cinq cent vingt-et-un, dans cette province, le sieur Didier de la Porte, *painctre et verrier*, pour y acheter *les verres*, *plomb* et *esteing nécessaires pour les verreries* de Saint-Maximin.

De nombreux ouvriers *Etaimiers* et *Plombiers* durent séjourner un certain temps dans le pays pour organiser les importantes verreries de la grande église. Ne pourrait-on pas supposer qu'enthousiasmés par les récits merveilleux de sainte Madeleine, ils aient désiré la prendre pour Patronne et en outre aient préconisé son patronage dans d'autres contrées ?

A Saint-Paul-en-Cornillon, canton de Chambon, arrondissement de Saint-Etienne (Loire), on fait toute l'année un pèlerinage à sainte *Madeleine pour les petits Enfants malades*.

D'après *les Esquisses marchaises* (p. 62 et 64), dans la commune de Parsac se trouve une fontaine appelée *la fontaine de la Madeleine :* Naguère encore on y plongeait *les petits Enfants pour leur donner de la force aux jambes*.

Dans la commune d'Alleyrat (arrondissement et canton d'Aubusson), au village de la Salesse, existe un petit oratoire en plein air dédié à sainte *Madeleine*, dont l'origine paraît fort ancienne, on le trouve mentionné sous le nom de la Chapelle de la Salesse dans un acte du XVe siècle. Près de cet oratoire et au pied même du monticule sur lequel il est bâti, coule une source dont les eaux fraîches et limpides ne tarissent jamais. Ses eaux guérissent *de la Fièvre*.

Dans le Calendrier de Sarragosse, sainte Madeleine est qualifiée : *Abogado de la Peste,* avocate *contre la Peste*. En outre, un cantique catalan (goigs) indique qu'elle est invoquée *contre la Lèpre* :

Quant Cerrera DELS LEPROSOS	Quand Cerrera (ville de Catalogne)
Patrona ne feu pensaria	Vous prit pour patronne des *Lépreux*
Que en vos remei trobaria	Elle crut trouver en vous un remède
LA LEPRA DELS VICIOSOS :	Contre la *Lèpre des vicieux* :
Per mes sia cangrenosa	Quelque gangreneuse qu'elle soit
Curaulu per vostre amor.	Guérissez-la par votre amour.

Sous Louis XV, d'après l'abbé Faillon, *la Peste*, ayant éclaté à Marseille, se répandit bientôt jusqu'aux portes de Saint-Maximin sans attaquer cependant cette ville. Touchés d'une protection si visible du ciel, les habitants de Saint-Maximin résolurent de s'engager alors par un vœu solennel, si Dieu les préservait jusqu'à la fin de la contagion, à faire chaque année une procession générale à laquelle on porterait les saintes reliques et à aller processionnellement à la Sainte-Baume. Après la cessation du fléau, le prieur et les religieux approuvèrent le projet de ce vœu par délibération du cinq février mil sept cent vingt-et-un ; mais, comme on craignait d'être obligé de demander chaque année aux religieux leur agrément, la ville ne fit point le vœu, malgré le désir qu'elle en avait.

La date du vingt-deux juillet, sous le nom *de la Madeleine*, est encore, dans le Midi et dans le Centre, un terme assigné pour le paiement des baux et des locations.

Sainte *Madeleine* est représentée ordinairement tenant à la main un vase de parfum. L'abbé Méry, d'après la *Revue Britannique*, se récriait, avec une pieuse indignation, contre cet air de galanterie par lequel les peintres de son temps croyaient devoir caractériser *Marie-Madeleine*. D'après cette même Revue, « les figures isolées de cette Sainte sont presque toujours mauvaises d'expression. Celles de l'école de Venise ressemblent à des courtisanes ; celles de l'école Florentine, à des amantes délaissées ; les peintres Bolonais en font une Niobé sentimentale et les Français, une femme moitié galante. »

Il est certain qu'en voulant représenter sainte Marie-Madeleine, les artistes ne se sont souvenus que de la première période de sa vie pécheresse et qu'ils ont complétement négligé ce caractère de pénitence et de repentir qui devait être la véritable auréole de la seconde période.

Ordre de Sainte-Madeleine. — Un gentilhomme breton, Jean Chesnel, proposa l'institution de cet ordre au roi, Louis XIII, en l'année mil six cent quatorze. Il était destiné à empêcher les duels et les querelles parmi la noblesse. La marque de cet ordre est une croix fleurdelisée dont la branche inférieure est terminée par un croissant. Cette croix est contournée de palmes disposées en cercle, naissantes des fleurs de lis. Au milieu, l'image *de sainte Madeleine*. Le collier est formé avec des lacs d'amour divin, entremêles des lettres LAM, Louis XIII, Anne d'Autriche, Madeleine. La devise de l'ordre était : *L'amour de Dieu est pacifique.*

POÉSIES ET DICTONS SUR *SAINTE MADELEINE* — SA CONVERSION.

Marie-Marthe si s'en va trouver Jésus,
O Jésus, mon doux Sauveur, mon Rédempteur
Je ne peux pas convertir ma chère sœur.

Marie-Marthe, allez-y, et dites-lui
Qu'à l'Eglise on va prêcher la vérité,
Qu'elle vienne pour l'entendre et l'écouter.

Madeleine répondit : Non, j'irai pas,
J'aime mieux aller aux bals et aux violons
Que d'aller entendre le sermon.

Marie-Marthe si s'en va trouver Jésus :
O Jésus, mon doux Sauveur, mon Rédempteur
Je ne puis pas convertire ma chère sœur.

Marie-Marthe, allez-y, et dites-lui
Qu'à l'Eglise est arrivé trois beaux cadets,
Qui désirent de la voire et lui parler.

Madeleine répondit : — Oh ! oui, j'irai ;
Laissez-moi prendre mes habits, mes dia-
[mants d'or
Toutes sortes de frisures dessus mon corps.

Quand la Madeleine entra, Jésus prêcha
Sur les vanités du monde il a prêché.
Le cœur de la Madeleine en fut touché.

Quand le sermon fut fini, Jésus sortit,
Madeleine le suivant, tout en pleurant,
Déchirant ses beaux habits, ses beaux dia-
[mants.

Ses amans la voyant pleurer, la consoler :
— Oh ! non, non, il n'est plus temps, il faut
[changer.
De racines du bois me faut manger.

(*Chants du Velay et du Forez* publiés par V. Smith. *Romania*, 1875. p. 439).

Le Père Pierre de Saint-Louis, né à Valréas en 1626, de l'ordre des Carmes, s'exprime ainsi sur la Sainte dans sa *Magdalaneïde*. (Lyon, 1700, in-12) :

Mais enfin Dieu changea ce charbon en rubis
La corneille en colombe et la louve en brebis ;
Un enfer en un ciel, le rien en quelque chose,
Le chardon en un lis, l'épine en une rose ;
En grâce le péché, l'impuissance en pouvoir.
Le vice en la vertu, le chaudron en miroir.

Il décline et conjugue ainsi sa pénitence :

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son temps *preterit* qui ne fut qu'*imparfait*
Temps de qui le *Futur* réparera les pertes.
. . . . . .
Et le *Présent* est tel que c'est l'*Indicatif*
D'un amour — qui s'en va jusqu'à l'*Infinitif* :
Mais c'est dans un degré — toujours *Superlatif*
Et tournant contre soi toujours l'*Accusatif*.

(*Revue Britannique*, VIIe série, Xe vol., p. 204).

Le jour de Sainte-Madeleine
La noisette pleine,
La figue mûre
Le raisin coloré
Le blé renfermé.
(Hérault) P. A.

La Madeleine,
Pluie amène.

A la Madeleine
La noix est pleine,
Le raisin tourné,
Le blé enfermé.
(Gard) T. A.

Quand il pleut à la Madeleine,
Pourrissent noix et chataignes.
(Basse-Bretagne).
(Revue celtique, tom. III, p. 77).

La Madeleine
Belles moissons nous ramène,
Si la pluie ne dure pas trop longtemps
Elle remplit tes greniers de froment.

A la Madeleine
La noix est pleine.
A la Saint-Laurent (10 août)
On fouille dedans.

Il est comme la Madeleine, il a toujours la boîte à la main. (Se dit d'un ivrogne qui a toujours le verre en main).

OUDIN. — *Curiosités françaises.*

D'après le Père Cahier (*Caractéristiques des Saints*, p. 55), on prétend que jadis à Montmartre un tableau représentait l'apparition de Notre-Seigneur ressuscité à *Madeleine* dans le Jardin près du tombeau, où le vieux peintre avait tracé près des lèvres de *Madeleine* le mot *Rabboni* (mon maître !) qui fut son cri quand elle reconnut le Sauveur. Les bonnes femmes malheureuses en mariage venaient, dit-on, prier devant cette peinture pour obtenir le *Rabonnissement* de leur mari.

(*Légende dorée.* — L'ABBÉ FAILLON. — L'ABBÉ SAGETTE. — RABAN MAUR).

VINGT-TROIS JUILLET.

SAINT LIBOIRE (LIBORIUS), ÉVÊQUE DU MANS

IVe SIÈCLE. — 390.

Invoqué contre la Gravelle, la Fièvre, les Coliques néphrétiques et l'Hydropisie.

É en France, il s'adonna de bonne heure à la pratique de toutes les vertus et aussi à l'étude des bonnes lettres ; aussitôt qu'il eut atteint l'âge nécessaire pour la prêtrise, il fut ordonné prêtre et ne songea qu'au service de Dieu. Après la mort de saint Panace, évêque du Mans, il fut appelé à lui succéder par le vœu unanime du clergé et des fidèles. Malgré ses jeûnes, ses veilles et ses oraisons, il déploya néanmoins le zèle le plus ardent pour le salut de tout son troupeau. Constamment préoccupé d'embellir et de réparer la maison de Dieu, il fit encore bâtir à ses frais dix-sept églises nouvelles. Pendant les quarante-neuf années de son épiscopat, il fit quatre-vingt-seize ordinations, ordonna deux cent dix-sept prêtres, cent soixante-seize diacres et quatre-vingt-seize sous-diacres. Etant déjà avancé en âge, il sentit que sa fin approchait, et il eut la consolation de voir arriver à son lit de mort l'illustre évêque de Tours, saint Martin, qui, par une révélation divine, avait reçu l'ordre de se rendre auprès de lui.

Saint Martin procéda à la célébration de ses funérailles et fit déposer son corps dans une église placée hors des murs de la ville et dédiée aux douze apôtres.

En 836, l'évêque de Paderborn, en Saxe, pour fortifier la foi de ses diocésains nouvellement convertis, demanda à saint Aldnic, évêque du

Mans, un des corps saints dont son église était enrichie, et obtint celui de saint *Liboire*. La translation de ses reliques du Mans à Paderborn ne fut qu'une longue suite de miracles. Elles traversèrent successivement Chartres, Paris et la Belgique jusqu'au Rhin et enfin, après avoir passé ce fleuve, entrèrent en Saxe où elle furent reçues avec le plus grand enthousiasme.

Saint *Liboire*, d'après la vieille gravure reproduite par les Bollandistes, est représenté en costume d'évêque, tenant une crosse de la main gauche et de la main droite un livre sur lequel sont posés des *petits cailloux* qui rappellent les trois premières invocations qui lui sont adressées. Ces invocations doivent remonter à une époque très ancienne. Les Bollandistes citent la guérison de la *Pierre* obtenue devant les reliques du Saint, à Paderborn, par Werner, archevêque de Mayence, dans la dernière moitié du XIIIe siècle ; mais ils ajoutent qu'ils ne sauraient décider si cette guérison doit être considérée comme le point de départ de cette *invocation*, ou bien si les malades atteints de cette affection n'avaient pas déjà l'habitude d'avoir recours à saint *Liboire*.

Les mêmes auteurs citent une foule de guérisons de la *Gravelle*, de la *Pierre*, des *Coliques néphrétiques*, opérées à une époque plus rapprochée surtout à Ameria, ancienne ville d'Italie, au duché de Spolette, où quelques reliques de saint *Liboire* avaient été apportées en 1646.

L'Allemand H. Alt justifie l'invocation contre l'*Hydropisie* en faisant remarquer que les reliques du Saint, à Paderborn, guérissent aussi bien l'*Hydropisie* que la *Pierre*.

Nous donnons diverses prières adressées à saint Liboire contre la *Pierre* et la *Gravelle*, et d'abord une antiphone et une collecte tirées d'anciens bréviaires manuscrits et citées par Théophile Raynaud et par les Bollandistes :

ANTIPHONA.

Christi prœsul egregius
Pro nobis hic LIBORIUS
Oret Deum altissimum
Ne pro culpa peccaminum
Morbo vexemur CALCULI
Succurant nobis Angeli
Et post vitæ certamina
Ducant ad vera gaudia

℣ *Ora pro nobis Pie Pater* LIBORI
℟ *Ut à* CALCULI *mereamur* DOLORIBUS *liberari.*

ANTIPHONE.

Que *Liboire*, cet illustre pontife du Christ, prie le Dieu Très Haut, afin qu'en punition de nos fautes nous ne soyons pas tourmentés par la maladie de la *Pierre*, afin que les anges nous viennent en aide et nous conduisent après les combats de cette vie au séjour de la véritable allégresse.

℣ Pieux *Liboire*, notre père, priez pour nous.
℟ Afin que nous méritions d'être délivrés des douleurs de la *Pierre*.

COLLECTA.

Deus qui Beatum LIBORIUM *pontificem tuum alias innumeris gloriosum miraculis speciali in medendis* ARENARUM *et* CALCULI *passionibus privilegio decorasti ; presta quæsumus, ut ipsius meritis et intercessione, his aliisque malis eruti gaudiis perfrui mereamur æternis. Per Christum Dominum nostrum, etc.*

COLLECTE.

Dieu, qui avez illustré le Bienheureux *Liboire*, votre pontife déjà célèbre par des miracles innombrables, du privilège spécial de guérir les tortures de la *Gravelle* et de la *Pierre*, faites, nous vous en prions, que, délivrés par ses mérites et son intercession, de ces maux et de tous les autres, nous méritions de jouir des joies éternelles. Par Notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

Les Bollandistes signalent une variante à cette collecte. On change quelquefois : *Arenarum et calculi passionibus*, les tortures de la *Gravelle* et de la *Pierre*, en *Urinarum et calculi doloribus*, les douleurs des *Urines* et de la *Pierre*.

HYMNE ANCIENNE

Colicæ tu sanas curas
Aufers CALCULI *torturas*

Tu guéris des douleurs de la colique, tu enlèves les tortures de la *Pierre*.

HYMNE TIRÉE DE L'ANCIEN BRÉVIAIRE DE MAYENCE

..... *Aufert* CALCULI *torturas infortunia pressuras sibi se voventibus.*

..... Il guérit ses dévots des maux, des tortures et des déchirements de la *Pierre*.

UNE DES CINQ ÉPIGRAMMES CITÉES PAR LES BOLLANDISTES

Angitur horrificis cruciatibus æger,
Cui læsa inclusus CALCULUS *exta premit*
Pharmaca mille bibit ; sunt pharmaca mille [dolores ;
Nulla datur requies ; mors erit una quies ;
Ast imploranti ex templo Liborius adstat
Excutiturque dolor, discutiturque lapis :
Est tua jam virtus albo signanda lapillo
Quem tibi tam mira laudibus arte paras.

Le malade dont les entrailles sont blessées par les *Calculs* qu'elles renferment, déchiré par d'horribles souffrances, est plongé dans les angoisses. Il absorbe mille médicaments qui sont pour lui mille douleurs nouvelles. Aucun repos ne lui est laissé, la mort seule sera son repos. Mais *Liboire* accourt à ses invocations ; la douleur est apaisée et la *Pierre* est dissoute. Maintenant votre pouvoir doit être caractérisé par cette pierre blanche que vous traitez avec un art si admirable qui vous mérite tant de louanges.

Papebrock, dans ses *Acta sanctorum* (2 vol. in-32) donne cette oraison :

ORATIO.

Deus, qui diuturnum S. LIBORII *pontificatum pastoralis curæ fructibus cumulasti, et mortuum dedisti* CALCULOSIS, *patronum ; da ut ejus meritis à* NEPHRETICIS *aliisque malis liberi bona consequamur æterna.*

PRIÈRE.

Dieu, qui avez couronné le long pontificat de saint Liboire des fruits de sa sollicitude pastorale et, après sa mort, l'avez donné pour patron aux *Graveleux*, faites que, délivrés par ses mérites des *Coliques néphrétiques* et des autres maux, nous possédions les biens éternels.

Dans un livre allemand dont il a été déjà question et dont nous ne possédons que quelques feuilles, on trouve cette prière à saint *Liboire*, qui n'est autre que celle citée plus haut :

ZU DEM S. LIBORIO.

EIN ANDERS GEBETT.

Der heilige bischoff LIBORIUS *wolle den allerhöchsten gott fur uns bitten damit wir nicht wegen der schuld unserer sunden mit dem* STEIN *geplaget wedren. Die lieben heiligen engel wollen uns zu hülff tommen und uns nach dem streit dieses lebens zu den ewigen freuden fuhren.*

O gott himmlischer Wæter ! der du den H. bischoff LIBORIUM *in heilung der kranckheit des* STEINS *mit sonderlicher freiheit begnadigt hast Verleihe uns gnädiglich damit wir durch seine furbitt und Verdienst von diesem und andeublern erretet der ewigen freuden geniessen durch deinen eingeborneim sohn unserm herzn Jesum Christum dermit dir und dem H geist gleecher gott lebet von ewigkeit zu ewigkeit.*

Amen.

A SAINT LIBOIRE.

AUTRE PRIÈRE.

Le saint évêque *Liboire* veuille prier pour nous le Dieu tout puissant, afin que, par suite de nos péchés, nous ne soyons pas affligés de la *Pierre*, les saints anges veuillent bien venir à notre aide et nous introduire, après les luttes de cette vie, dans les joies éternelles.

Père céleste et Dieu, qui avec une libéralité singulière, avez accordé à saint *Liboire* le don de la guérison de la *Pierre*, accordez-nous, de grâce, que, par son intercession et ses mérites, nous soyons délivrés de ces maux, ainsi que de tous les autres et que nous jouissions des joies éternelles. Par Jésus-Christ, votre fils qui, avec vous et le Saint-Esprit, vit de siècle en siècle.

Ainsi soit-il.

Enfin le cantique castillan (Gozos) qui suit joint à l'invocation contre la *Pierre* et la *Gravelle* celle contre le *Point de côté :*

Tu virtud es extremada
Contra todos nuestros
En especial contra ARENAS
Contra PIEDDA *y* MAL DE HIJADA
Ab instante se mejora
El que con fe te ha invocado.

Votre pouvoir est très grand contre toutes nos peines, mais spécialement contre la *Gravelle*, la *Pierre* et le *Point de côté*. L'état de celui qui vous invoque avec foi s'améliore à l'instant.

(RIBADANEIRA. — *Les Bollandistes*).

SAINT APOLLINAIRE, PREMIER ÉVÊQUE DE RAVENNE, MARTYR

Ier SIÈCLE. — 79.

Invoqué contre la Pierre. — Patron des Epingliers.

Apollinaire, disciple de Notre Seigneur, avait été élevé à l'épiscopat par saint Pierre et envoyé par lui à Ravenne pour y prêcher l'Evangile. Arrivé près de cette ville, il reçut l'hospitalité d'un soldat dont le fils était aveugle et auquel il rendit la vue en faisant le signe de croix. Il guérit également la femme d'un tribun dangereusement malade. Toute la famille de ce tribun et plusieurs autres personnes présentes à cette guérison se convertirent et furent baptisées. Pendant douze ans, il prêcha la céleste doctrine et fut naturellement signalé au gouverneur de la ville. Les prêtres des idoles soulevèrent le peuple contre lui, par suite on lui lança des pierres, on le jeta hors de la ville de Chusi. Les fidèles l'emportèrent alors chez une bonne veuve chrétienne et pansèrent ses plaies.

Six mois plus tard, un seigneur toscan de la ville de Chusi, du nom de Boniface, étant devenu muet, pria *Apollinaire* de venir en sa maison. Le Saint, non seulement le guérit, mais encore délivra sa servante qui était possédée du malin Esprit. Boniface, à la suite de ces miracles, se convertit et cinq cents personnes suivirent son exemple. Les païens, irrités, saisirent de nouveau Apollinaire, le frappèrent rudement à coups de bâtons, le firent marcher pieds nus sur des charbons ardents et le chassèrent de la ville. Il resta quelque temps dans une cabane de bergers ; de là, il passa dans la province d'Emilie, où il ressuscita la fille d'un procureur qui se convertit avec plusieurs autres personnes.

Néron finit par être instruit de tous les miracles d'Apollinaire ; il le livra au préfet Messalin qui, après l'avoir fait cruellement fouetter, ordonna qu'on versât de l'eau bouillante sur ses plaies, puis le fit jeter de nouveau en prison. Un ange vint l'y visiter et le réconforter. Embarqué sur un navire, ce bâtiment, à la suite d'une tempête furieuse, coula à fond avec tous les passagers. Apollinaire fut sauvé néanmoins avec trois clercs et deux soldats païens qui se convertirent. Après de nouveaux miracles et de nouvelles persécutions exercées contre lui en Thrace, il revint au bout de trois ans à Ravenne. Les chrétiens le reçurent avec enthousiasme ; mais les idolâtres le saisirent et le conduisirent en le maltraitant devant la statue d'Apollon, laquelle, à son approche, tomba immédiatement en poussière. Il fut forcé de se cacher pendant un certain temps chez un capitaine qui était chrétien du fond du cœur ; mais ayant voulu sortir pendant la nuit, les Gentils le poursuivirent de nouveau et lui donnèrent tant de coups qu'ils le laissèrent mort sur la place. Il vécut néanmoins encore sept jours, puis il rendit son âme à Dieu après un long martyr de vingt-neuf ans. Dans les procès embrouillés, saint Grégoire-le-Grand ordonna de faire jurer les témoins devant son tombeau afin de découvrir la vérité.

Le colonel Radowitz le cite comme étant invoqué contre la *Pierre* et le Père Cahier le cite également comme patron des *Epingliers*, à Liège ; mais on ne saurait discerner dans ses actes l'origine de cette invocation et de ce patronage.

(RIBADANEÏRA).

VINGT-QUATRE JUILLET

SAINTE CHRISTINE DE TOSCANE, VIERGE & MARTYRE

FIN DU IIIe SIÈCLE.

Patronne des Archers et des Mariniers.

HRISTINE n'avait que dix ans lorsque, entraînée par son zèle pour le service de Dieu, elle brisa les idoles d'or et d'argent qui se trouvaient dans la maison de son père et en distribua les morceaux aux pauvres. Celui-ci, païen obstiné, et en outre gouverneur de la province, fit sortir sa fille par ses serviteurs et la fit battre de verges, en sa présence, jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées. Une autre fois, il lui fit déchiqueter la peau avec des griffes de fer, et comme sa chair tombait en lambeaux, les os se trouvaient à découvert ; puis voyant qu'aucune torture ne pouvait faire fléchir le courage tout divin de sa vaillante fille, il commanda de lui attacher au col une meule de moulin et la fit jeter au fond du lac de Bolsène. Il comptait sans les anges qui la *soutinrent sur les eaux et la ramenèrent saine et sauve sur le rivage*, au grand désespoir de son misérable père ; ce dernier fut trouvé mort dans son palais le lendemain. Un autre préfet nommé Dion lui succéda et fit coucher la sainte dans un grand berceau de fer plein d'huile et de poix de résine bouillante. *Christine* fit le signe de la croix et dit à ses bourreaux, sans se troubler davantage, qu'ils la mettaient dans le berceau comme un enfant qui vient d'être régénéré par le baptême. Voyant qu'elle n'éprouvait aucun mal, ils lui coupèrent les cheveux, la dépouillèrent de ses vêtements et la conduisirent au temple d'Apollon. L'idole tomba immédiatement en poussière dès qu'elle s'en approcha, le préfet Dion fut si épouvanté qu'il tomba lui-même raide mort, ce que voyant, trois mille personnes se convertirent à la fois.

Le successeur de Dion fut plus cruel que les deux autres ; il fit entrer Christine dans une fournaise ardente, on l'y laissa cinq jours en entretenant le feu ; la Sainte louait et remerciait Notre Seigneur sans éprouver aucune atteinte. On la ramena encore en prison et l'on jeta sans aucun succès des aspics et des animaux venimeux autour d'elle. On lui coupa la langue, mais elle n'en parlait pas moins et faisait entendre les louanges du Seigneur avec une voix encore plus sonore. De guerre lasse enfin, Dieu permit qu'elle fût attachée à un poteau et *percée de flèches*. Elle mourut le 24 juillet l'an 300. L'origine du patronage des *Archers* doit être attribuée au genre de mort qu'elle eut à subir, et celui des *Mariniers* est évidemment le souvenir de la *navigation* qu'elle accomplit, une meule attachée au cou, sur le lac de Bolsène avec le secours des Anges.

Un cantique catalan (*Goigs*) fait mention de ce patronage :

Patrona de MARINIERS.

Son estada tota hora
Donant los felis suchces
Serviulos de bella aurora
Ajudant los tota hora
Ab BONANSA, *y* ESTRELLA.

(RIBADANEIRA).

PATRONNE DES *Mariniers*.

Vous avez été prête à toute heure à leur donner un heureux succès ; soyez leur une bonne aurore, les aidant à toute heure par la *Bonace* et une *heureuse étoile*.

SAINTE CHRISTINE DE SAINT-TROND, SURNOMMÉE L'ADMIRABLE

VIERGE

XIIe ET XIIIe SIÈCLE.

Invoquée pour la Conversion des Pécheurs, la Bonne Mort, la Délivrance des Ames du Purgatoire, dans les Affaires difficiles et douteuses, tant au temporel qu'au spirituel; contre les Maladies du Bétail, les Maladies contagieuses et les Maux incurables.

Christine naquit en 1150 à Saint-Trond, ville de l'évêché de Liège. Elle fut élevée dès l'âge le plus tendre dans la crainte et l'amour du Seigneur. Après la mort de ses parents, *Christine* et ses deux sœurs gérèrent en commun le domaine pateruel et elle fut affectée à la *garde des Troupeaux*. Quelque méprisées que soient ces humbles fonctions, elle ne les exerça pas moins pendant dix-sept années, sans jamais proférer une plainte ni témoigner le plus petit signe de mécontentement. Placée toujours en face des œuvres de Dieu, son âme s'élevait chaque jour de plus en plus par la contemplation vers le créateur de tant de merveilles. Elle priait sans cesse, et si elle se rattachait encore aux choses de ce monde, c'était seulement pour se préoccuper des pauvres, des infortunés, surtout des *Ames du Purgatoire* et des *malheureux Pécheurs*.

Mais bientôt elle tomba malade et mourut à trente-deux ans. Son corps fut porté le lendemain à l'église de Notre-Dame de Saint-Trond au milieu d'une foule immense. Au moment où le prêtre achevait l'*Agnus Dei*, la morte commença à se mouvoir et, se dressant tout à coup, elle s'éleva avec rapidité, vint se poser sur une des poutres transversales de l'église, où les yeux de l'assistance la suivirent, frappée de si grande terreur que tout le monde se précipita hors de l'église, excepté la sœur aînée de Christine et le prêtre officiant. Celui-ci, aussitôt la messe terminée, lui ordonna au nom du Dieu vivant de descendre; elle obéit à l'instant et parla.

D'après ce qu'elle raconta à ses parents, à peine son âme eût-elle quitté son corps que les Anges la transportèrent dans un lieu de ténèbres et d'horreur, où une quantité innombrable d'âmes enduraient des supplices terribles. C'était le Purgatoire... Elle fut alors transportée devant le trône de Dieu. Il lui proposa, ou de jouir immédiatement dans son sein de la béatitude éternelle, ou de retourner dans son corps sur la terre, d'y souffrir les peines d'une âme immortelle dans un corps mortel, *que les souffrances ne pourront cependant pas détruire*, dans le but unique de délivrer par ce supplice toutes les âmes du Purgatoire qui venaient de lui inspirer une compassion si douloureuse. En outre, Dieu promettait que, par le spectacle de sa vie sainte et souffrante, elle détournerait du mal les âmes encore vivantes et les ramènerait à lui. Sans balancer un instant, elle choisit le douloureux retour sur la terre et, à peine fut-elle revenue qu'elle embrassa la plus austère vie possible; elle se préoccupa uniquement de réaliser sur son propre corps les souffrances qui pouvaient racheter un si grand nombre d'âmes. Ses nuits se passèrent en prières et en mortifications expiatoires. On l'entendait très souvent pousser des soupirs qui fendaient le cœur et des flots de larmes amères

coulaient continuellement de ses yeux. Elle ne vivait que d'aumônes qu'elle allait elle-même mendier de porte en porte. Elle établissait sa demeure dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus inaccessibles. Souvent elle se plaçait sur les arbres les plus élevés, sur le sommet des tours, sur les toits des églises, quand elle voulait se plonger dans les méditations célestes. Son corps avait alors l'agilité et la souplesse de l'oiseau. Elle n'était évidemment plus un corps dans les conditions ordinaires.

Un des supplices habituels qu'elle lui infligeait était celui du feu, afin d'être plus semblable aux âmes du Purgatoire. On la voyait entrer souvent dans des fours brûlants destinés à la cuisson du pain, ou bien elle se jetait dans le foyer allumé d'une habitation ; elle y maintenait ses bras ou ses jambes, ses mains ou ses pieds assez longtemps pour les réduire en cendres. D'autres fois, elle se précipitait dans des chaudières en ébullition. Elle souffrait ainsi des douleurs inouïes ; mais. selon la promesse de Dieu, son corps se retrouvait sain et intact en en sortant. De même pendant les froids les plus rigoureux, elle restait plongée, des nuits et des jours entiers, dans les eaux glacées des étangs et des rivières. Elle allait se placer sous les roues des moulins à eau ; l'eau et les glaçons tombaient avec violence sur sa tête et sur tous ses membres ; non contente de cela, elle se jetait dans le courant qui l'emportait jusqu'aux roues par lesquelles elle était entraînée circulairement, comme broyée, mutilée. On entendait ses cris de douleur, et cependant ce n'était pas encore assez, car on la trouvait ensuite fréquemment suspendue aux potences où les voleurs et les brigands souffraient, pendant un ou deux jours, les angoisses effrayantes de l'agonie produite par la strangulation. Elle trouvait ailleurs, dans les cimetières, un autre mode d'expiation. en passant des journées entières couchée avec les cadavres en pourriture. Tout cela, tellement contre nature, frappait le peuple de stupeur. Le bruit courut bientôt que *Christine* était possédée de plusieurs démons et que toutes les merveilles opérées par elle, étaient les œuvres du Diable. Ses amis et ses sœurs même subirent l'influence générale. Celles-ci, pour mettre fin à un état de choses qu'elles déploraient profondément, s'emparèrent de sa personne et l'attachèrent à un billot avec de lourdes chaînes ; mais une nuit, les chaînes se rompirent tout à coup. *Christine*, ayant recouvré sa liberté, s'enfuit au fond des bois les plus épais et vécut sur les arbres de la vie sauvage des oiseaux. Elle y subit toutes les tortures de la faim. Dieu vint à son secours ; il la nourrit miraculeusement. Ses parents, après neuf semaines de recherches, la retrouvèrent, la saisirent et l'enchaînèrent étroitement ; mais Dieu brisa de nouveau ses fers ; elle gagna la ville de Liège. Ses sœurs, ayant appris le lieu de sa retraite, lancèrent contre elle un homme dur et impitoyable. Ce furieux, dans l'espoir d'une riche récompense, la poursuivit de retraite en retraite et, étant parvenu à la rencontrer, lui brisa une jambe avec une lourde massue. Dans cet état, elle fut liée sur une charrette et ramenée à ses sœurs. Comme on connaissait sa force extraordinaire, on l'enferma dans une chambre solidement maçonnée en l'attachant à la muraille avec des chaînes ; Dieu la guérit, la délivra encore cette fois miraculeusement et elle en sortit.

Alors, de guerre lasse, ses sœurs la laissèrent vivre désormais selon ses inspirations, sans comprendre qu'elle travaillait et souffrait pour la

Conversion des Pécheurs et la *Délivrance des âmes du Purgatoire*. Elles auraient pu s'en rendre compte, car dès que Christine apprenait qu'un pécheur était atteint d'une maladie mortelle, elle redoublait à l'instant ses pénitences et ses tortures, les offrant à Dieu pour obtenir sa conversion. En outre, elle allait le trouver, lui mettait sous les yeux ses fautes les plus secrètes, ses crimes les plus cachés, lui parlait surtout des souffrances incompréhensible de l'Enfer, et le malade, au milieu de ses angoisses, réclamait un confesseur avec une ardente impatience. Enfin, après quarante et un ans de martyres inouïs, de merveilles incompréhensibles, d'actes de charité les plus héroïques, *Christine* rendit son âme à Dieu dans le couvent des religieuses Bénédictines.

Des miracles sans nombre se produisirent à son tombeau. En 1231, les Bénédictines, ayant quitté leur couvent de Saint-Trond, allèrent habiter le cloître de Milen, plus vaste et plus isolé. En 1249, à la suite d'un avertissement céleste, le corps fut exhumé et placé en un lieu élevé tout près de l'autel. Plus tard, elles firent bâtir en son honneur une jolie chapelle où elles déposèrent ses reliques dans une châsse de cuivre, puis elles obtinrent de l'autorité ecclésiastique la permission de célébrer tous les ans la fête de sainte *Christine* le 24 juillet. Ce jour-là, les chemins qui conduisaient au cloître de Milen, étaient littéralement encombrés par les pèlerins qui venaient invoquer la Sainte pour leurs *affaires spirituelles et temporelles*.

Pendant la Révolution, les Bénédictines furent obligées d'émigrer, emportant avec elles les reliques de sainte *Christine*. A leur retour, ayant trouvé leur couvent détruit en partie, elles se réfugièrent dans une petite campagne à Nieuwerkerken, à environ une lieue de Saint-Trond. En 1833, il ne restait dans cette maison qu'une seule habitante qui, en mourant, remit le corps de sa bien-aimée patronne aux Rédemptoristes de Saint-Trond. L'Office de sainte *Christine l'Admirable* ayant été approuvé par Sa Sainteté Pie IX, Monseigneur de Montpellier, évêque de Liège, procéda, le 1er juin 1863, à la reconnaissance solennelle des reliques et constata leur identité.

L'invocation adressée à sainte *Christine* contre les *Maladies du Bétail* a trait à l'époque où elle gardait les troupeaux de la famille. Quant à celles pour la *Conversion des Pécheurs*, pour la *Bonne Mort*, pour la *Délivrance des Ames du Purgatoire*, on doit attribuer leur origine aux préoccupations uniques et constantes qui dirigèrent la vie tout entière de l'*admirable Sainte*.

Les actes inouïs de sainte *Christine* se présentent sous un aspect tellement extraordinaire qu'on a dû lui supposer un pouvoir capable de dénouer toutes les difficultés et de surmonter tous les obstacles ; c'est pourquoi on l'invoque dans les *Maladies incurables*, dans les *Maladies contagieuses* et enfin dans les *Affaires difficiles et douteuses tant au temporel qu'au spirituel*.

A cause de la facilité qu'elle possédait pour s'élever et aller se placer sur des arbres, sur des clochers et autres points culminants, on la nommait habituellement la *Sainte Volante*, et aussi la représente-t-on avec des ailes.

(*Petits Bollandistes, d'après une traduction du Flamand*, (R. P. Henckens, *rédemptoriste*,) *par* A. Giron *père*. *Bruxelles*, 1866). — Supplément du 9e volume).

SAINTE SIGOULEINE OU SEGOULÈNE, VEUVE,
ABBESSE DE TROCLAR EN ALBIGEOIS

VIIIe SIÈCLE.

Patronne des Veuves.

Parmi les *Images des Saints et saintes de la famille de l'empereur Maximilien Ier* (1), gravées en bois par différents graveurs, d'après les dessins d'Hans Burgmaïer, la planche numéro 98 représente sainte *Sigouleine* agenouillée devant un lépreux couvert de pustules et plongé dans un grand baquet rempli d'eau. Elle tient à la main un peigne et se dispose à lui nettoyer la tête. Aux pieds de la Sainte se voit une couronne ducale, car elle sortait d'une illustre famille d'Aquitaine ; née à Albi et mariée fort jeune à un seigneur du pays nommé Gisluphe, qui la laissait entièrement libre de rompre tout commerce avec le monde, elle s'occupait constamment des pauvres, visitait les malades dans les hôpitaux et donnait l'hospitalité aux pèlerins.

Elle devint *veuve* à vingt-deux ans et remplit tous les devoirs de son nouvel état avec la perfection que prescrit saint Paul dans son épître à Timothée (I. C. 3). Aussi il n'est pas étonnant que les *Veuves* l'aient choisie pour leur patronne. Son père, qui l'aimait tendrement et était déjà fort âgé, lui fit bâtir, en un lieu nommé Troclar, à huit lieues d'Albi, un monastère situé dans une position commode et agréable, dont elle devint l'abbesse. Elle se vit bientôt la mère de plusieurs filles qu'elle ne songea plus qu'à élever pour Jésus-Christ, dans la retraite, et à conduire dans les voies les plus étroites de son Evangile. Elle leur donnait l'exemple de la vie la plus austère, ne quittant jamais le cilice, couchant sur la cendre, ayant une pierre pour chevet, ne vivant que de légumes et de pain d'orge qu'elle faisait elle-même. Tel fut le genre de vie dont elle ne se départit pas un seul instant jusqu'au jour où elle rendit son âme à Dieu. Ce jour est resté inconnu, bien que dans les martyrologes modernes, on en ait marqué le jour au 24 juillet. Son corps fut porté dans l'église de l'île, près de son monastère. Aujourd'hui, il est honoré dans la cathédrale d'Albi, où il a été déposé. Sainte *Sigouleine* est une des patronnes de cette dernière ville ; elle est, en outre, vénérée à Metz.

(*Grande Vie des Saints, de* PLANCY. — *Petits Bollandistes*).

SAINT FRANÇOIS SOLANO, FRÈRE MINEUR

XVIe ET XVIIe SIÈCLE. — 1549-1610.

Invoqué contre les Tremblements de terre.

François Solano naquit à Monsilia, en Andalousie, diocèse de Cordoue, en mars 1549. Après avoir fait ses études chez les Jésuites, il entra à vingt ans chez les Franciscains de cette ville. Il devint successivement maître des Novices et supérieur d'un couvent ; mais il abandonna toutes ces charges et s'embarqua pour l'Amérique méridionale en 1589. En

(1) Reproduction publiée en 1799 à Vienne (Autriche) avec les bois exécutés au commencement du XVIe siècle au nombre de cent dix-neuf.

route, il subit une horrible tempête qui partagea en deux le navire sur lequel il était monté ; il arriva néanmoins à Lima avec les autres missionnaires. De là, il fut envoyé à plus de sept cents lieues, dans la province de Rio de la Plata, pour évangéliser les peuplades errantes à travers les forêts et les déserts. Par son humilité et sa charité, il y acquit bientôt une véritable autorité. Un jour de Jeudi-Saint, pendant que les fidèles étaient absorbés par les divins offices, survint une armée de Barbares qui allaient mettre toute la contrée à feu et à sang. *François Solano* s'avança seul au-devant d'eux et, quoiqu'ils parlassent des langues différentes, il leur annonça dans une seule langue la paix et la concorde. Ils le comprirent tous si bien que plus de neuf mille de ces Barbares demandèrent et reçurent le baptême. Un autre jour, comme il prêchait devant une grande multitude, il apprit que ces peuples, à cause du manque d'eau, étaient sur le point de quitter le pays à leur grand regret. Saint François, par une inspiration d'en haut, sortit avec eux dans un champ et, désignant avec un bâton un endroit tout à fait aride, il leur ordonna d'y creuser. A peine eurent-ils enlevé un peu de terre qu'il en sortit une fontaine d'eau douce très abondante qui fait tourner deux moulins et que les habitants, Espagnols et Indiens, n'ont cessé d'appeler depuis la fontaine de *Saint-Solano*.

En 1603, prêchant dans la ville de Truxillo, non loin de Lima, il annonça expressément, quinze ans d'avance, que la première de ces villes serait détruite avec l'église où il prêchait, mais non pas la chaire qui resterait intacte au milieu des ruines ; ce qui s'accomplit à la lettre, par un *Tremblement de terre* le 14 février 1618. C'est là le point de départ de l'invocation qui lui est adressée.

Dans les deux mois qui précédèrent sa mort, il était exténué par une fièvre continue. Il prédit qu'il mourrait le jour de saint Bonaventure. En effet, le 14 juillet 1610, au moment où l'on chantait le *Credo*, il s'écria en regardant le crucifix et en croisant ses mains : « Glorifié soit Dieu », et il mourut à l'âge de soixante et un ans. Des miracles sans nombre attestèrent aussitôt sa sainteté. Il fut canonisé en 1726 par Benoît XIII. (Rohrbacher).

VINGT-CINQ JUILLET

SAINTE GLOSSINDE OU GLOSSINE, VIERGE, PATRONNE DE METZ

VIIe SIÈCLE. — 608.

Glossinde était fille du duc Wintron, un des grands seigneurs de la cour d'Austrasie. Dès ses plus tendres années elle consacra à Dieu sa virginité ; ses parents voulaient absolument la marier à un jeune seigneur nommé Obolenus. A la suite de quelques soupçons qui planèrent sur lui, ce jeune homme fut arrêté par ordre de la cour et perdit la tête sur l'échafaud, le jour même fixé pour le mariage. Les parents de Glossinde voulurent lui faire contracter un autre engagement, mais elle s'enfuit à Metz et se réfugia dans l'église de Saint-Etienne, un des asiles les plus sacrés du pays. On tenta de la contraindre par la faim à en

sortir ; elle resta six jours sans prendre aucun aliment ; le septième, on vit paraître un homme, d'un visage angélique, suivi de deux jeunes hommes d'une merveilleuse beauté, qui s'approcha de Glossinde. Elle tenait alors l'autel embrassé, il lui couvrit la tête d'un voile ; ses parents comprirent que Dieu exprimait sa volonté ; ils la laissèrent libre désormais de pratiquer la vie religieuse. Elle se retira d'abord à Trêves près de sa tante paternelle qui se trouvait depuis de longues années supérieure d'une communauté de filles ; puis elle revint à Metz et elle y fonda un monastère de l'ordre de Saint-Benoit où elle se vit bientôt à la tête de cent religieuses. Elle les gouverna pendant six ans avec une sagesse admirable, et elle rendit son âme à Dieu, à l'âge de 30 ans, vers l'an 609. Son corps, d'abord enterré dans l'église des Apôtres, fut transporté vingt-cinq ans après dans une église neuve, dont elle indiqua elle-même l'emplacement ; enfin en 830, il fut transféré dans l'église que la Sainte avait elle-même bâtie et qui se trouve construite dans les remparts de Metz. D'après les numéros 106 et 164 du journal *le Pélerin*, *sainte Glossinde*, patronne principale de Metz, avait toujours été invoquée *contre les ennemis qui voulaient prendre la ville*, et la légende rapporte qu'elle apparaissait sur le mur à l'heure du danger, elle avait pour mission de défendre les remparts de la ville qu'on appelle, sans doute à cause de cela, les *Remparts de la Vierge* ; aux jours des grands périls, on portait ses reliques en procession et aussi la place n'avait jamais capitulé depuis qu'elle était entourée d'une enceinte fortifiée, et jusqu'en 1870 on l'avait toujours appelée *la Pucelle*. A cette époque néfaste, on eut rougi de la porter autour de ces murailles qu'elle avait toujours gardées, et maintenant Metz est perdu pour nous.

Que les Français et les habitants de Metz se souviennent de *sainte Glossinde* et la supplient de faire rendre à la France, la fille aînée de l'Eglise, un des plus beaux joyaux de sa couronne, qu'un jour de malheur en a détaché.

(Les Petits Bollandistes. — Le journal le Pélerin.)

SAINT CHRISTOPHE (CHRISTOPHORUS) (1) MARTYR

IIIe SIÈCLE.

Patron des Navigateurs, Marins, Bateliers, Porteurs de grains, Déchargeurs de bateaux, Charpentiers, Scieurs de long, Portefaix, Forts de la Halle, Crocheteurs, Fruitiers, Jardiniers, Arbalétriers, Voyageurs dans les montagnes, Teinturiers, Chapeliers, Foulons, Marchands de poulets, Marchands de beurre. — Invoqué contre les Périls de la mer, la Foudre, les Orages, la Grêle, les Démons, la Famine, les accidents de toutes sortes, la Mort subite, l'Impénitence finale, la Peste, l'Epilepsie, les Maux de dents, pour les Pommes, les Orangers, pour les Enfants langoureux.

On voit encore à l'entrée intérieure d'un certain nombre d'églises, un géant, appuyé sur un bâton très long et très gros, qui traverse le lit d'un torrent soulevé par la tempête, en soutenant sur ses épaules un enfant au nimbe crucifère.

(1) En Grec : Χριστοφορος : *φορος qui porte* Χριστος, *le Christ.*

Ce personnage n'est autre que *saint Christophe* ; au Moyen-âge, on pensait qu'il suffisait de regarder son image peinte ou sculptée pour être préservé pendant tout le jour des catastrophes les plus terribles, aussi plaçait-on sa figure dans des lieux apparents où il était facile de la voir ; on avait surtout l'habitude de la placer à l'entrée des églises, afin que ceux qui étaient pressés par le temps, pussent au moins l'apercevoir en entr'ouvant la porte ! C'est pourquoi on le trouve peint ou sculpté intérieurement à la porte de presque toutes les églises, surtout des cathédrales ; il était sculpté à Notre-Dame de Paris, à Nevers, à Amiens, à Notre-Dame de Moulins, à Notre-Dame et à Saint-Père de Chartres ; à Florence, sur la façade de San-Miniato, un des Pollaioli (1) avait peint un saint *Christophe* de vingt pieds ; à Strasbourg on le voit également à une porte latérale, mais dans un vitrail d'une grande hauteur. Sur une gravure en bois de la Bibliothèque nationale qui passait, il y a quelques années, pour la plus ancienne connue, se montre saint *Christophe* avec l'inscription qui témoigne de sa vertu spéciale contre la *mort subite* et l'*impénitence finale*.

CHRISTOPHORI *faciem quaeumque tueris* *Illa nempé die* MORTE MALA *non morieris.*	Quel que soit l'endroit où tu auras vu l'image de saint *Christophe*, ce jour-là même tu es assuré de ne pas mourir d'une *mauvaise mort.*

A Venise, sous le porche de Saint-Marc, on voit une mosaïque représentant saint *Christophe*, avec la variante de ces vers :

CHRISTOPHORI *sancti speciem quicumque tuetur* *Illo namque die* NULLO LANGUORE *tenetur.*	Quiconque aura vu l'image de saint *Christophe*, ce jour-là même ne sera affligé d'*aucun mal.*

A Milan, sur le mur extérieur du porche de Saint-Ambroise et sur la façade d'une maison, se lisent ces mots sous les images du Saint :

CHRISTOPHORUM *videas* *Postea tutus eas.*	Après avoir vu *Christophe*, tu peux t'en aller tranquille.

Un dicton, cité par l'abbé Daguin (2), interprète ainsi cette inscription :

Si vous avez vu SAINT CHRISTOPHE
Ne craignez nulle catastrophe.

Les Bollandistes mentionnent deux autres vers qui expriment à peu près la même idée (3) :

CHRISTOPHORE *sancte* *Virtutes sunt tantæ* *Qui te mane videt* *Nocturno tempore ridet.*	Saint *Christophe*, ta vertu est si grande que celui qui t'a vu le matin peut rire pendant la nuit.

La légende de saint *Christophe* n'a pas été inscrite dans les bréviaires autorisés des divers diocèses d'Italie, de France et des autres pays ; mais néanmoins elle mérite quelque respect pour l'hospitalité qui lui a été accordée dans une foule de sanctuaires, bien que cette hospitalité le plus souvent, se soit exercée seulement près de la porte, il est d'ailleurs nécessaire de connaître cette légende pour expliquer quelques-uns des patronages ou quelques-unes des invocations mentionnées plus haut.

(1) Famille de Peintres Florentins.

(2) Curé de Perrancey (Haute-Marne). *Notice sur les sept images* de saint *Christophe*, p. 136 et 135, 1849. Langres, *Messager de la Haute-Marne.*

(3) 6e vol. de juillet.

D'origine chananéenne, il s'appelait primitivement *Reprobus* (réprouvé) (1). C'était un homme d'une taille gigantesque, fier de sa force prodigieuse qu'il estimait au-dessus de toute chose, il résolut d'entrer au service du prince le plus puissant de la terre. Il se mit en route et arriva à la cour d'un roi qui passait pour le plus redoutable du monde entier ; mais *Reprobus* s'aperçut que chaque fois qu'on prononçait le nom de Satan devant ce prince, il se signait ; sur les instances de *Reprobus*, il fut obligé de convenir qu'il agissait ainsi par crainte du Diable et pour se préserver de ses embûches. « Tu n'es donc pas le roi le plus puissant de la terre, lui dit le géant, aussi tu trouveras bon que j'aille à la recherche de ce Satan que tu crains, car je veux me faire son serviteur ». Après avoir marché longtemps, il se trouva face à face avec un guerrier d'un aspect terrible qui conduisait une grande armée et qui l'arrêta : « Où vas-tu ? lui dit-il. » — « Je cherche Satan pour entrer à son service, reprit *Reprobus* ». — « En ce cas, réplique l'autre, ne va pas plus loin, car c'est moi qui suis Satan ». *Reprobus* s'inclina et se rangea parmi les serviteurs du Diable. Tout en continuant leur route, ils atteignirent bientôt un carrefour au milieu duquel s'élevait une croix. A cet aspect, le démon pâlit et voulut se détourner, mais *Reprobus* l'ayant interrogé sur la crainte qu'il manifestait, Satan fut obligé d'avouer qu'en présence de ce signe redoutable de la croix, sur laquelle Jésus, le fils de Dieu était mort, il ne pouvait s'empêcher de trembler au souvenir de celui qu'il reconnaissait comme son maître. « En ce « cas, ce Jésus que tu crains, dit *Reprobus*, est plus puissant que toi. « Je te quitte donc pour ne servir que lui. »

Après avoir arpenté bien du pays, il vint frapper à la cellule d'un Ermite, qui lui apprit que Jésus-Christ n'était autre que le *roi du ciel et de la terre*, mais que pour le servir, il fallait s'imposer de rudes devoirs et de nombreuses privations ; *Reprobus* ne voulait ni jeûner, ni prier. « En ce cas, lui dit l'Ermite, tu vois « cette rivière large et pro- « fonde, emploie ta vigueur à lutter contre le courant et à porter ceux « qui voudront la traverser ». Ayant déraciné un palmier, *Reprobus* s'en servit comme d'un bâton pour se diriger à travers les flots, et se mit en devoir de remplir, sans relâche, la tâche qu'il s'était imposée. Un soir, il découvrit à l'aide de sa lanterne, un enfant qui le suppliait de le passer, le colosse plaça l'enfant sur ses épaules et prit son bâton ; mais à mesure qu'il avançait, l'eau montait de plus en plus, et le poids de l'enfant était si considérable qu'il se sentait sur le point d'être englouti. Enfin, après avoir déposé sur le rivage le petit voyageur, il lui demanda qui il était ? « Ne t'étonnes pas, lui dit l'enfant, tu as porté plus que le monde, puisque tu avais sur tes épaules le *créateur du ciel et de la terre*. C'était moi que tu voulais servir en accomplissant cette œuvre charitable ; « pour te prouver ma reconnaissance, plante ton « bâton dans le sol, il va se couvrir de feuilles et de fruits ». Ce qui fut dit fut fait, alors *Reprobus* tomba la face contre terre, adora Jésus-Christ et se convertit à la vraie foi.

C'était l'époque de la persécution de Dèce, le juge de la province de Lycie ayant ouï parler du géant chrétien, le fit venir devant lui : « Qui es-tu ? lui demanda-t-il ; on m'appelait jadis *Reprobus* ; maintenant on

(1) *Légende Dorée*, traduction de Jehan du Viguay (1493.)

m'appelle *Christophore* ou simplement *Christophe*, parce que j'ai porté le Christ. »

Cette légende trouve sa terminaison dans le bréviaire romain :

« En Lycie, martyre de saint *Christophe* qui, sous Dèce, fut cruellement fouetté avec des verges de fer, fut préservé des flammes d'un foyer ardent par le secours de Jésus-Christ, fut percé de flèches en dernier lieu, et comme complément de son martyre, eut la tête tranchée. »

Les Bollandistes, Surius et Ribadaneïra mentionnent qu'avant de recevoir le coup mortel, il supplia Notre Seigneur de se rendre propice à ceux qui imploreraient la miséricorde divine par son intercession, *de les délivrer des démons, de les préserver de la Grêle, de la Peste, de la Famine.* Dix mille chrétiens, qu'il avait exhortés au martyre, furent exécutés après lui.

Le culte de saint *Christophe* s'étendit rapidement dans toute la chrétienté, il est compté dans le nombre des quatorze saints Auxiliateurs dont il sera question au 14 novembre.

A cause du transbordement qu'il opérait plusieurs fois par jour pour transporter les voyageurs d'un bord à l'autre de la rivière dont il a été parlé plus haut, en luttant contre le courant et appuyé sur son long bâton, les *Navigateurs,* les *Marins*, les *Bateliers* l'ont choisi pour patron et l'ont invoqué contre la *Foudre*, la *Grêle* et les *Orages.*

Dans un *recueil général* de *formules usitées dans l'empire des Francs* du Ve au Xe siècle (1), on trouve la prière suivante :

CONTRA *tempestates* ET *grandines.*	*Contre les* TEMPÊTES *et la* GRÊLE.
OREMUS	PRIONS
A domo tua, quæsumus, Domine Spiritales nequitiæ repellantur, et per virtutem sanctæ crucis, per preces sanctorum apostolorum et sancti CHRISTOPHORI *et sancti Clementis et sancti Cyrilli et omnium sanctorum tuorum aerarium discedat malignitas tempestatum. Per.*	Nous vous en prions, Seigneur, que la malice des Esprits soit chassée de votre maison et par la vertu de la Sainte Croix, par les prières des saints Apôtres, de saint *Christophe*, de saint Clément et de saint Cyrille et de tous vos saints, que la malignité des tempêtes de l'air disparaisse.

Les *Porteurs de grains*, les *Déchargeurs de bateaux*, les *Charpentiers*, les *Scieurs de long*, les *Portefaix*, les *Forts de la halle*, les *Crocheteurs,* tous les ouvriers qui, par leur profession, sont obligés de déployer une grande force pour soulever des poids considérables, l'ont naturellement choisi pour patron.

Le bâton de saint *Christophe* fiché en terre et produisant instantanément des *fleurs* et des *fruits*, doit être l'origine du patronage des *Jardiniers,* des *Fruitiers* et des *Marchands orangers.* Quant à la bénédiction des *Pommes*, qui a lieu dans quelques localités le jour de la fête du Saint, nous croyons avec l'abbé Corblet, que cette intervention de saint *Christophe* au sujet des *Pommes*, provient de la coïncidence de sa fête (25 juillet), avec la maturité des *premières Pommes.* On fait également intervenir pour cette même bénédiction, saint Jacques Majeur, dont la fête tombe le même jour. Dans un très vieux rituel, à l'usage du diocèse de Reims, on trouve :

Benedictio POMORUM *in die festi beatorum Jacobi et* CHRISTOPHORI *hoc modo :*	La bénédiction des pommes au jour de la fête des saints Jacques et *Christophe*, se fait de cette manière.
Post Missam dictæ diei presbyter existens in albis cum stola benedicit POMANOVA *et*	Après la messe de ce jour, le prêtre revêtu de l'Aube et de l'Etole, bénit les *pommes*

(1) Par E. de Rozière, p. 896.

post benedictionem clericus distribuit POMA *assistentibus.*

Sequitur benedictio :

OREMUS

Benedic, Domine, hunc fructum arborum, ut hi omnes qui utentur ex eo sint in perpetuum sanctificati. Per, etc.

nouvelles, et après cette bénédiction, un clerc distribue des pommes aux assistants.

Voici cette bénédiction :

PRIONS

Bénissez, Seigneur, ce fruit des arbres, afin que tous ceux qui en mangeront, soient sanctifiés pour l'Eternité.

D'après A. Forgeais (1) les *Fruitiers* de la ville de Paris, sous le patronage de saint *Christophe*, étaient en communauté et avaient des statuts depuis 1412, renouvelés en 1499, confirmés par Henri IV (1608) et par Louis XIII (1612).

« A Hangest-sur-Somme, diocèse d'Amiens, dit l'abbé Corblet (2), le jour de la fête des *Brandons*, c'est-à-dire au premier dimanche de Carême, les jeunes gens parcouraient la place, vers le soir, avec des torches enflammées et chantaient ce refrain :

Saint Christophe
Envoyez-en de grosses
(C'est-à-dire de *grosses pommes*,)
Des tiots cafignons
Pour manger en saison.

A Buigny-les-Gamaches du même diocèse, continue le même auteur, naguère encore, les jeunes gens allumaient un feu d'éteules dans les champs, et dansaient autour en chantant :

Bonhour, bonhour, *Saint Christophe*
Envoyez-nous des *pommes grosses*,
Des cafignons
Pour manger dans l'saison.

A Mareuil, même diocèse (3), la chapelle de saint *Christophe* était fort courue des fidèles ; on y allait en pèlerinage un peu mondainement, il est vrai. On y mangeait les *premières prunes* et dans ce temps de simples mœurs et de distractions naïves, ce n'était pas là un des moindres attraits de la dévotion au Saint du pays.

Les *Voyageurs dans les montagnes* ont choisi saint *Christophe* pour patron, probablement à cause du long bâton avec lequel il est représenté, bâton que portent ordinairement les montagnards et les touristes qui veulent faire l'ascension de quelque pic élevé ; peut-être aussi parce que dans ces excursions on rencontre souvent des torrents, dont la traversée ne s'effectue pas toujours sans dangers, on désire d'être sauvegardé contre ces éventualités. Dès l'année 1386, dans les Apennins, une confrérie s'était mise sous la protection de saint *Christophe*, et depuis cette époque jusqu'à l'année 1614, on y voit figurer quatre archiducs d'Autriche et huit évêques (4).

Nous avons vu plus haut qu'avant de recevoir le coup mortel, saint *Christophe* demanda à Dieu que ceux qui l'invoqueraient fussent préservés des *Démons*, de la *Grêle*, de la *Peste* et de la *Famine*. On a dû naturellement se recommander à lui contre ces fléaux ; l'invocation contre la *Peste* est basée encore sur un autre motif ; en effet, saint *Christophe* ayant été percé de flèches, il y a lieu de remarquer, comme nous

(1) *Plombs historiés*, 1862-1869.
(2) *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, IV, 207, 202.
(3) M. Pravon (rues d'Abbeville, p. 12.)
(4) Bollandistes, 6e vol. de juillet, p. 130.

l'avons démontré pour saint *Sébastien*, que les flèches sont les hiéroglyphes de la *Peste*, non seulement chez les anciens, mais encore dans l'Ecriture sainte où cette maladie est regardée comme les flèches de Dieu.

Saint Vincent Ferrier propagea, en Espagne, cette invocation adressée à saint *Christophe*, pendant une *peste* qui sévit à Valence.

En *Catalogne* on chante encore un cantique (Goigs), adressé à saint *Christophe*, dont nous donnons le verset suivant :

De fam, Pedra y PESTILENCIA	Contre la *Famine*, les *Grêlons*, la *Peste*
De calamarsa, y de foch	La *Grêle et le feu*
Vos dota la alta Potencia	Le Très Haut vous a donné pouvoir
Destliuren à tot Hoch.	Et vous en délivrez tout lieu.

M. l'abbé Corblet (IV, 206), s'exprime ainsi : « Saint *Christophe* dont le seul aspect protégeait contre tous les dangers, devait être surtout visité en temps de *Peste* ; aussi lui donne-t-on place sur une médaille de confrérie amiénoise instituée pendant la *Peste* de 1581. On économisait ainsi, pour les pieux confrères de Saint-Firmin-le-Confés, la course qu'il leur aurait fallu faire jusqu'à la cathédrale ; il leur suffisait de considérer dévotement leur médaille, pour espérer la préservation de toute atteinte contagieuse. »

Antonio Castiglioni, auteur d'un livre écrit en latin sur les Antiquités de Milan, a consacré un chapitre sur la dévotion des Milanais au grand saint *Christophe*, sous l'invocation duquel on avait construit un église en dehors de la ville, du côté de la porte du Tessin. Les murs de cet édifice étaient encore, du temps de l'écrivain, couverts d'images du Saint qu'avaient fait peindre des individus guéris de la *peste*. Il est probable que si saint *Christophe* a été représenté avec une tête de loup ou de chien, c'était pour rappeler la contrée de sa naissance, la Lycie, qui a reçu ce nom à cause de la grande quantité de « *loups* » qui l'infestaient, d'où « Lycie », *regio Luporum*, en prenant l'étymologie grecque.

A cause des *Flèches* qui furent lancées contre saint *Christophe*, avant qu'on ne lui tranchât la tête, les *Arbalétriers* l'ont choisi pour patron.

Une prière qui se trouve à la fois dans les heures de Jehan Poitevin (1478), celles de Jehan Pychore et Remy de Laistre (1503), et dans celles de Simon Vostre (1507), prouve que saint *Christophe* était invoqué contre toutes les douleurs et tous les tourments de cette vie. Nous croyons devoir la citer :

Sancte CHRISTOPHORE, *martyr Dei preciose, rogo te per nomen Christi creatoris tui et per illud prerogativum quod tibi contulit, quando nomen suum tibi soli imposuit : deprecor in nomine patris et filii et spiritus sancti : et per gratiam quam accepisti ut erga Deum et sanctam ejus genitricem mihi famulo tuo sis propitius peccatori, quatenus tuo, pio interventu facias me vincere omnes qui cogitant mihi mala et per illud leve onus quod est Christus, quod transmarinum flumen in humeris tuis feliciter portare meruisti : Allevare dignare præsentes meas angustias* : PAUPERTATES, TRIBULATIONES, MALAS et PERVERSAS MACHINATIONES, FRAUDULENTAS CONSPIRATIONES, MENDACIA, FALSA TESTI-	Saint *Christophe*, grand martyr du Seigneur, je vous prie par le nom du Christ, votre Créateur et par ce privilége qu'il vous a conféré, en vous donnant son nom à vous seul ; je vous supplie au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, afin que par la grâce que vous avez reçue, vous me soyiez propice auprès de Dieu et de sa Sainte-Mère à moi pauvre pécheur et votre serviteur. Faites-moi également par votre pieuse intervention triompher de tous ceux qui me veulent du mal ; et par ce poids léger qui est le Christ et que vous avez mérité de porter heureusement sur vos épaules à travers un torrent maritime, daignez alléger mes angoisses présentes : les misères, les tribulations, les machinations

MONIA, OECULTA *sive* APERTA CONSILIA *et alia quæ contra honorem meum cogitando vel conspirando veritatis emuli mihi servo tuo inferre conantur, ut vita comite et salvo honore tecum gaudere valeam in sæcula sæculorum. Amen.*

mauvaises et perverses, les conspirations frauduleuses, les mensonges, les faux témoignages, les suggestions cachées ou à découvert et tout ce que les ennemis de la vérité s'efforçent de faire peser sur moi votre serviteur par leurs désirs et leurs projets contre mon honneur, afin que je puisse, mon honneur intact et ma vie sauve, me réjouir avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

D'après M. l'abbé Corblet qui cite M. Fl. Lefils (*Géogr.*, p. 402), « le village de Lanchères (diocèse d'Amiens) donnait autrefois lieu à un pélerinage à saint *Christophe*, patron de l'église. Les *Enfants langoureux* y étaient guéris. On passait au Saint une chemise que les *Enfants* portaient ensuite tout le temps d'une neuvaine qui se faisait devant l'image du Saint. »

Didron (Ann. Arch. XX, 279) raconte qu'il a souvent vu dans les églises grecques, saint *Christophe* représenté avec une tête de chien ou de loup, sans pouvoir obtenir aucun éclaircissement à cet égard, la réponse se trouve dans le *Menologium Græcorum* (9 mai) :

De hoc sancto quædam mirabilia ac stupenda apud nonnullos perhibentur, quod scilicet faciem canis primum habuerit, hominesque devoraverit, ac tandem cum in Christum credidisset, formam mutaverit, verum non ita res se habuit; sed sic illum aliqui fuisse suspicati sunt, quod ethnicus esset et ferox ac terribilis.

Quelques auteurs racontent de ce Saint des choses étonnantes et merveilleuses, entr'autres qu'il avait primitivement une tête de chien et qu'il dévorait les hommes, et qu'ensuite, ayant cru en Jésus-Christ, il changea de figure. Cependant, il n'en fut point ainsi; mais quelques-uns disent qu'il a été ainsi traité, parce qu'il était païen, féroce et terrible.

Ce géant portant le Christ, placé à la porte des Eglises comme une sentinelle, a toujours singulièrement exercé les intelligences. En terminant, je transcris des vers latins très curieux, cités par les Bollandistes. Ces vers donnent, à cette statue, un sens essentiellement symbolique, ils sont inscrits au bas d'une gravure du Saint qui est interpellé directement :

Tu qui es ? — Ingenue Christum profitentis [imago,
Cui nomen puer hic quem fero, dulce dedit.
— Quis puer hic ? Christus. — Quæ moles [tanta gigantis ?
Exigui pueri, cum leve portet onus ?
— Omnibus in speciem parvus puer iste vide- [tur :
Quo tamen est toto majus in orbe nihil.
Hinc opus est animis ut sint et corpore fortes
Qui Christum ferre per ora volunt
— Cur tamen ingrediens tumidi per marmora [ponti
Arborea infestas mole repellis aquas ?
— Per mare, quod calco, perversum intellige [mundum
Ille animis præbet sæva pericla pis ;
Arbore nil aliud nisi sanctum intellige ver- [bum ;
Rebus in adversis quod pia corda regit.
Hoc etenim instructi ruimus per saxa, per [ignes
Qui Christi meritum, grande docemus opus.

— Qui es-tu? — Je suis l'image de celui qui confesse le Christ dans la sincérité de son cœur et auquel cet enfant que je porte a donné un doux nom.

— Quel est cet enfant ? — Le Christ.

— A quoi bon cette immense taille de géant pour porter le fardeau léger d'un petit enfant? — En apparence cet enfant paraît petit à tous les yeux, et cependant dans tout l'univers, il n'y a rien de plus grand que lui ; ainsi doivent être robustes de corps et d'esprit ceux qui veulent être les porteurs du Christ par leur bouche.

— Pourquoi en entrant à travers les rochers d'une mer gonflée par la tempête, repousses-tu les flots ennemis avec cet arbre énorme ? — En cette mer que je foule aux pieds, vois le monde pervers ; c'est lui qui suscite aux âmes pieuses les plus redoutables dangers. Dans cet arbre, ne vois pas autre chose que la sainte parole qui dirige les cœurs pieux à travers les adversités. Instruits par elle, nous nous précipitons à travers les rochers, à travers le feu, nous qui enseignons le grand œuvre opéré par le mérite du Christ.

PROVERBES, DICTONS, FACÉTIES A PROPOS DE SAINT CHRISTOPHE

Saint Jean était un grand saint
Mais saint Christophe était plus grand encore
(Basse-Bretagne, *Revue Celtique*, tome III, 77.)

Ficher des Aiguilles ou des Epingles dans un arbre de l'église de saint Christophe, située sur une montagne élevée près de Pampelune, afin d'être préservé du mal de tête l'année suivante.

(Espagne, MARTIN DE ARLÈS, *archidiacre de Pampelune.)*

Un saint Christofle de Pasques Fleuries. — On appelle ainsi *un âne* parce que *Christophe* (Christophorus) signifie Porte-Christ et que Jésus était monté sur une ânesse, lorsqu'il fit son entrée à Jérusalem, le jour des Rameaux ou de Pasques fleuries.

(*Decatiana.*)

Tabourot Etienne, dans son livre sur le Seigneur des Accords (Bigarrures et Touches) fait cette mauvaise plaisanterie à propos de saint *Christophe* : « Or un jour, c'était au seizième « siècle, le seigneur des Accords annonça à une société parisienne que le 25 juillet, à quatre « heures du matin, on pourrait voir saint *Christophe* debout, assis, à genoux, en un mot, « comme on voulait le voir ; c'était son expression. Ces bonnes gens se levèrent de grand ma- « tin et trouvèrent le seigneur des Accords debout, en face de la statue gigantesque. — Eh ! « bien, lui dirent-ils. — Eh ! bien, vous voyez saint *Christophe* debout. Asseyez-vous, vous le « verrez assis ; mettez-vous à genoux, vous le verrez à genoux..... »

Dans les vieux quartiers de Paris, cette naïve facétie n'a pas été oubliée malgré la destruction de la statue du Saint.

(*Légende Dorée*, traduction par JEHAN DU VIGNAY, 1493. — RIBADANEIRA).

SAINT JACQUES LE MAJEUR, APOTRE, MARTYR

1er SIÈCLE. — 44.

Invoqué dans les Combats, les Guerres chrétiennes contre les Infidèles et pour les Vers à soie. — Patron des Pèlerins, Compagnons du Devoir, Chapeliers, Forts de la Halle, Mesureurs de grains, Merciers, Grossiers, Chaussetiers, Ciriers, Droguistes et Apothicaires.

Jacques, frère de Jean, fils de Zébédée, quitta son père, son bateau et ses filets pour suivre Jésus. Au moment de la pêche miraculeuse, il fut appelé avec son frère par saint Pierre pour l'aider à retirer les gros poissons qui étaient entassés dans ses filets. Quand Notre Seigneur voulut ressusciter la fille de Jaïre, il prit avec lui Pierre, *Jacques* et Jean. Quand il voulut choisir ses apôtres, il mit *Jacques* le troisième et l'appela avec son frère *Boanerges*, c'est-à-dire *Enfants du Tonnerre*. Il choisit les mêmes apôtres pour assister au miracle de la Transfiguration. Enfin, quand après la Cène, Jésus-Christ se retira dans le jardin de Gethsémani, il ne prit avec lui que Pierre, *Jacques* et Jean qui, dans cette circonstance et pendant toute la durée de la Passion, furent loin de montrer le courage héroïque qu'ils firent éclater plus tard en endurant les supplices et la mort avec une constance invincible.

Saint Jacques, après la descente du Saint-Esprit, évangélisa, pendant neuf à dix ans, la Samarie, la Judée, la Syrie et les provinces voisines, puis traversa la Méditerranée et vint en Espagne où il opéra seulement sept conversions. Comme il était plongé dans la tristesse, la sainte Vierge lui apparut debout sur un pilier de marbre et lui ordonna de bâtir un oratoire sous son nom, en l'assurant que cette partie de l'Espagne lui serait toujours très dévote. *Jacques* obéit et bâtit un temple à la mère de Dieu qui s'appelle aujourd'hui Notre-Dame-del-Pilar ou

du Pilier. Ce sanctuaire, situé dans la ville de Sarragosse, est devenu le centre d'un pèlerinage célèbre.

Ce voyage de saint *Jacques* en Espagne, qui a été très controversé, s'appuie sur l'autorité de saint Isidore de Séville, du bréviaire de Tolède, des livres arabes, d'Anastase, patriarche d'Antioche, et de saint Jérôme.

Après y avoir laissé quelques-uns de ses disciples, saint *Jacques* revint en Judée où la renommée de ses miracles le signala bientôt à la vindicte des Juifs ; en effet, le grand-prêtre Abiathar le fit saisir et conduire devant Hérode Agrippa qui le condamna à être décapité. Un scribe, nommé Josias, qui lui avait mis la corde au cou, fut tellement touché de la guérison d'un paralytique, opérée par saint Jacques avant sa mort, qu'il se convertit et fut baptisé immédiatement par le Saint avant d'être lui-même décapité. Le corps de saint Jacques fut transporté par ses disciples et déposé dans une ville de la Gallicie du nom d'*Iria Flavia*. Au commencement du IXe siècle, sous le règne d'Alphonse-le-Chaste, roi de Galice, il fut solennellement transféré à Compostelle, où le pape Léon III établit un siège épiscopal auquel il concéda plusieurs privilèges. Le terme *Compostelle* n'est autre chose que la simple abréviation de *Giacomo Apostolo*. En supprimant les trois premières lettres, de *Giacomo*, on obtient *Como Apostolo*, d'où l'on a formé l'appellation de *Compostelle*. Après celui de Rome et de Jérusalem, ce pèlerinage est le plus renommé de tous.

Les Espagnols, dont saint *Jacques* est le patron, ont éprouvé, dans une foule de circonstances, les effets de sa protection. On cite quinze apparitions différentes dont il a favorisé les rois et les princes d'Espagne. Il les a surtout secourus contre les Maures et les Sarrasins. En 844, Abdérame II ayant réclamé des Espagnols une redevance consentie lâchement par un de leurs derniers rois, le roi Ramire prit les armes, marcha contre les Maures et les mit en fuite. Au milieu du combat, on avait vu saint *Jacques* monté sur un coursier blanc, agitant un drapeau de même couleur et combattant pour les Espagnols l'épée à la main. C'est ainsi qu'on représente ordinairement saint *Jacques*, et ce combat livré à Clavigo est l'origine des invocations qu'on lui adresse dans les *Combats* et dans les *Guerres chrétiennes contre les Infidèles*.

Une hymne qui se chante trois fois dans l'année en Espagne (23 mai, 25 juillet et 30 décembre) s'exprime ainsi (Voir le Père Cahier, 277) :

Defensor alme Hispaniæ *Jacobe, vindex hostium.* . . . . . . *Tu, bella quum nos cingerent* *Et visus ipso in prœlio;* *Equoque et ense acerrimus* *Mauros furentes sternere.*	Grand défenseur de l'Espagne, Jacques bon vengeur contre ces ennemis. — Quand nous étions assaillis par leurs troupes, on vous a vu sur le champ de bataille, à cheval et terrible avec votre épée, écraser les Maures furieux.

Dans les offices propres d'Espagne, l'oraison mentionne le secours prêté par saint Jacques à Ramire :

Deus qui Hispaniarum gentem beato apostolo tuo protegendum misericorditer tribuisti, et per eum ab imminenti exitio, mirabiliter liberasti. *(Citée par le* P. Cahier).	Dieu, qui avez miséricordieusement accordé à votre saint apôtre d'être le protecteur de la nation espagnole et qui, par son intercession, l'avez miraculeusement délivrée d'une ruine imminente.

Aussi, quand ils étaient menacés par leurs ennemis, les Espagnols avaient adopté ce cri de guerre : « *Saint Jacques, au secours, l'Espagne combat.* »

Saint *Jacques* est encore représenté vêtu en *Pèlerin*, avec le chapeau et la pèlerine ornés de coquilles, le bourdon à la main, soit par allusion aux *Pèlerins* qui venaient de loin porter leurs hommages à son Eglise, soit parce qu'il fut le premier apôtre qui entreprit un voyage en terre lointaine. Quel qu'en soit le motif, les *Pèlerins* ne pouvaient choisir un patron qui leur fût plus dévoué. Vers l'an 1020, un Allemand qui se rendait en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle avec sa femme et son fils, s'arrêta à Toulouse dans une hôtellerie. L'hôtelier, ayant résolu de le dépouiller de ses richesses, cacha une coupe d'or dans le sac du jeune homme. Le lendemain, les trois pèlerins furent arrêtés à quelque distance de Toulouse. Le jeune homme reconnu comme détenteur de la coupe, fut condamné à être pendu, et tout ce que possédait la pieuse famille fut confisqué au profit de l'hôtelier ; mais saint *Jacques* soutint l'innocent qui était suspendu à la potence et l'empêcha de mourir. Tandis que le père et la mère, désolés, continuaient leur route pour accomplir leur vœu, saint *Jacques* lui-même, le bourdon à la main, conduisait le jeune homme à cheval. Au moment où, prosternés devant l'église de Compostelle, ils priaient pour leur fils, celui-ci vola dans leurs bras. Ils revinrent tous les trois heureusement dans leur patrie, ayant recouvré ce qui leur avait été enlevé à Toulouse.

On trouve dans les Heures de Jehan Poitevin, 1478, et dans celles de Jehan Pichore et Remy de Laistre, 1503, cette prière qui a trait au patronage des *Pèlerins* :

Lux et decus Hispaniæ, o JACOBE, *sanctissime, sublevator oppressorum,* SUFFRAGIUM VIATORUM *qui inter apostolos primus martyr laureatus obtines primatum, o singulare præsidium tuorum, benignus exaudi vota servorum et intercedas pro nostra omniumque salute. Per, etc.*

Lumière et gloire de l'Espagne, ô très saint *Jacques*, défenseur des opprimés, patron des voyageurs qui, le premier parmi les apôtres, avez obtenu la palme du martyre, protecteur par excellence, accueillez avec bienveillance les vœux de vos serviteurs et intercédez pour le salut de tous et pour le nôtre Par, etc.

Un ancien auteur ecclésiastique, Mauro Ferrer, a inséré dans la *Vie de l'Apôtre Saint Jacques* cette légende qui explique pourquoi les *Pèlerins* portent sur eux des *Coquilles* :

Les disciples du Saint transportaient son corps vers les plages de la Galice, le jour même où le seigneur de Maya se mariait ; comme ils approchaient du rivage, ils virent le marié, entraîné par son cheval, entrer dans la mer et s'approcher de l'embarcation qui portait le corps du Saint ; le seigneur de Maya s'aperçut alors avec surprise que lui et son cheval se trouvaient couverts de coquilles. Il interrogea les disciples pour en avoir l'explication. Ils lui déclarèrent que la puissance du Seigneur se manifestait dans ce miracle, accompli devant le corps de l'apôtre. Le seigneur de Maya, se voyant désigné par le Seigneur, reçut le baptême de la main des disciples et l'on entendit une voix dans les cieux qui déclara qu'à l'avenir les coquilles seraient un signe authentique rappelant les vertus de saint Jacques. Une hymne de l'église d'Oviedo attestait cette circonstance ; mais le chant latin a été perdu en grande partie.

Le Dante appelle saint *Jacques* l'apôtre de l'espérance, parce qu'il préside à la prière et aux pèlerinages qui sont les véritables aliments de l'Espérance.

Les *Compagnons du Devoir*, par assimilation avec les Pèlerins, ont

choisi saint *Jacques* pour patron, à cause de la grande étendue de pays qu'ils parcourent.

C'est à cause également de son chapeau à longs bords, relevé sur le devant, que les *Chapeliers* le prirent pour *patron* et faisaient peindre, en guise d'enseigne, saint *Jacques* couvert du chapeau de pèlerin.

Probablement la coïncidence de la maturité des *premières Pommes* avec le 25 juillet est l'origine de la *Bénédiction* de ces fruits le jour de la fête de saint *Jacques*, qui a lieu également, comme nous l'avons déjà dit, le jour de celle de saint Christophe, fêtes qui tombent le même jour. La formule de cette bénédiction qui est très ancienne est tirée d'un bréviaire à l'usage de la vieille église de Sarum (l'ancien Salisbury). Elle est mentionnée également par D. Martenne, vol. IV, p. 198. *De Antiquis Ecclesiæ ritibus* :

BENEDICTIO POMARUM IN DIE SANCTI *Jacobi*.

Te deprecamur, omnipotens Deus, ut benedicas hunc fructum novarum POMORUM, *ut qui esu arboris lethalis et pomo in primo parente justa funeris sententia mulctati sumus, per illustrationem unici filii tui redemptoris Dei et Domini nostri Jesu Christi, et spiritus sancti benedictionem sanctificata sint omnia atque benedicta.*

Bénédiction des POMMES *le jour de saint* JACQUES

Nous vous supplions, Dieu tout-puissant, de bénir ces nouvelles *Pommes*, afin que, pour nous qui avons été frappés d'une juste sentence de mort dans la personne de notre premier père qui avait mangé la Pomme, fruit de l'arbre de mort, toutes soient bénies et sanctifiées par la vertu de votre fils unique, notre Seigneur, notre Dieu et notre Rédempteur, et par la bénédiction du Saint-Esprit.

(*Revue Britannique*, 7e série, 10e vol., p. 219).

Cette bénédiction des *Pommes* a lieu chaque année le 25 juillet dans l'église de Saint-Germain d'Amiens (1).

En 1879, le corps de saint *Jacques*, enfoui depuis six siècles dans les énormes obstructions de l'église de Compostelle, a été retrouvé à la grande satisfaction du peuple de Santiago (2). Néanmoins ce corps n'est pas complet ; la partie qui manque est probablement celle conservée à Toulouse dans l'église de Saint-Sernin.

D'après la *Chronique de Charlemagne et de Roland*, par l'archevêque TURPIN, Charlemagne, découvrant dans les cieux le chemin d'étoiles qui peut conduire de la Frise à la Galice, voit tout à coup à côté de lui un chevalier : « Holà, Sire, qui es-tu ? » s'écrie Charlemagne. — « Je suis « *Jacques* l'Apôtre, dont le corps est caché au fond de la Galice oppri- « mée. Arrache-moi aux mains des Méabies. Ce chemin d'étoiles que tu « regardes dans les cieux t'indique la route à suivre avec ta nombreuse armée. » Depuis ce temps la *voie lactée* aurait pris le nom de *Chemin de Saint Jacques*.

Les journaux de Rome publient un décret de la Congrégation des Rites portant qu'après examen répété, fait dans les conditions d'exactitude la plus rigoureuse, est confirmée la sentence de l'archevêque de Compostelle sur l'identité des reliques de saint Jacques le Majeur retrouvées par ses soins, lors des fouilles ordonnées à ce dessein par S. Em. le cardinal Puya y Rico, dans l'abside de la chapelle majeure de la basilique de Compostelle. Le décret rappelle, en son début, quelle est l'origine de la dévotion espagnole et quels fruits en a recueillis l'Espagne. Il s'exprime en ces termes :

« Parmi les plus célèbres sanctuaires qui, dans l'univers, sont entou-

(1) DUSEVEL. *Revue des Sociétés savantes*, juillet, août 1872, p. 151.
(2) *Univers*, 6 mars 1879.

rés de la plus grande vénération par les fidèles, reçoivent le plus grand nombre de pieux pèlerins pour accomplir des vœux et qui sont tenus en égal honneur par les constitutions des pontifes, brille le très noble sépulcre de saint Jacques Majeur, apôtre, dans la ville de Compostelle, en Espagne, où fut porté de Jérusalem son corps très sacré, après que, sur l'ordre d'Hérode, il fut percé du glaive. Le tombeau de ce saint, illustré pendant tant de siècles par d'innombrables miracles de la puissance divine, conservé intact, tant pendant l'occupation arabe à laquelle furent assujetties les Espagnes, qu'au milieu des autres calamités des temps, a toujours été regardé comme la principale sauvegarde de cette nation.

« C'est pour cette cause que ce trésor très précieux fut entouré d'une sûre garde, et qu'au courant du seizième siècle, pendant l'incursion des Anglais, qui, ayant abjuré la foi catholique et envahissant les pays espagnols, avaient surtout pour but d'arriver à Compostelle pour le prendre et le détruire, il fut soustrait alors à la garde antique de l'archevêque et caché dans un lieu tellement secret que, dans les siècles suivants, les fidèles l'ignorèrent absolument. »

Suit l'historique des fouilles qui ont amené la réinvention des insignes reliques et la décision rapportée plus haut.

Dans le *Credo*, le verset attribué à saint *Jacques Majeur* est : *Qui conceptus est de spiritu sancto, natus ex Maria virgine.*

D'après les *Ann. Arch.* (xx, 293, xxvii, 99), saint *Jacques Majeur*, pour Dante, est le représentant de l'*Espérance*, comme saint Pierre l'est de la *Foi*. Saint *Jacques* est l'apôtre des *Pèlerinages* et des *Voyages* ; or, c'est principalement quand on est loin de sa maison, loin de sa patrie, qu'on a besoin d'être soutenu par l'*Espérance*, tant on a d'ennemis à vaincre et d'accidents à craindre ; c'est pour ce motif que le Moyen-Age, par l'organe du Dante, aura mis l'*Espérance* sous le patronage de saint *Jacques Majeur*.

Dans le *Sardonix* ou la *Chalcédoine*, la Charité s'identifie avec saint *Jacques le Majeur* surnommé : *Enfant du Tonnerre*, comme nous l'avons déjà dit. Cette pierre est d'un rouge couleur de feu ; c'est la charité ardente, l'amour de Dieu et du prochain, comme aussi la miséricorde et la sainteté.

Ordre de Saint-Jacques. — Il en existe deux : 1° en Espagne, fondé en 1175 sous le nom de saint *Jacques de l'Epée*, dans le royaume de Gallicie, où est le corps du grand apôtre. La marque de l'Ordre est un collier à trois chaînes d'or, au bout desquelles pend l'épée de gueules chargé d'une coquille d'argent, le pommeau et la garde en forme de fleurs de lis ; 2° en Portugal, institué en 1295. La marque de l'ordre est une croix de gueules fleurdelisée à l'antique et au pied fiché.

PROVERBES SUR SAINT JACQUES

Herbe de saint Jacques. — *Seneçon Jacobée* (senecio jacobea). Synantherée émolliente. résolutive, vulnéraire.

Ne pas se baigner le jour de sa fête.
Veille de saint *Jacques*, s'il fait bon,
Ce jour annonce belle moisson.

Quand genêt fleurit, le pauvre cherche le riche ; mais quand il fait gredi-gredi, le riche cherche le pauvre.

En juillet,
La faucille au poignet.
Qui veut bon navet,
Le sème en juillet.

Juillet ensoleillé et grand tonnerre du ciel emplit cave et grenier.

VINGT-SIX JUILLET

SAINTE ANNE, MÈRE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Ier SIÈCLE.

Patronne des Mères de famille, Ménagères, Couturières, Lingères, Dentellières, Chaussetiers, Filassiers et Filassières, Tisserands, Meuniers, Faiseurs de balais, Institutrices, Fripiers, Menuisiers, Tourneurs, Ebénistes, Fabricants de bâtons, Tonneliers, des Femmes enceintes ou en couches, Nourrices, Palefreniers, des Caudataires de Cardinaux, Orfèvres, Marins, Sapeurs-Pompiers. — Invoquée pour avoir des Enfants, pour retrouver les Objets perdus, pour la Pluie, contre la Pauvreté et dans les Calamités publiques.

AINT JOACHIM descendait de la royale et prophétique famille de David et de Salomon ; quand il eut revêtu la robe virile, il épousa *Anne* qui était comme lui issue de la famille de David. Après leur mariage, ils avaient fait trois parts de leurs biens : la première pour les offrandes au temple, la deuxième pour les pauvres, et la troisième pour l'entretien de la famille. Saint *Joachim* et sainte *Anne* étaient mariés depuis vingt ans et n'avaient point eu d'enfants. A cette époque, on considérait la stérilité comme un véritable déshonneur. Un jour, Joachim étant allé présenter son offrande au temple, le prêtre refusa de la recevoir en alléguant la stérilité d'Anne. Joachim, profondément humilié, se retira dans le désert où il demeura quarante jours et quarante nuits dans le jeûne et dans la prière.

Pendant ce temps-là, *Anne*, au comble de la désolation, soit à cause de l'absence de son mari, soit à cause de sa stérilité qu'une servante lui avait encore reprochée grossièrement, entra dans son jardin vers la neuvième heure et commença à prier. Comme elle était sous un laurier, elle vit un nid d'oiseaux où il y avait des petits. Cette vue augmenta sa douleur, elle cria au Seigneur et se plaignit amèrement de ce qu'elle demeurait dans la stérilité, pendant que les animaux produisaient leurs petits devant le Seigneur. A ce moment, un ange lui apparut et lui annonça que ses vœux seraient exaucés, il lui ordonna de se mettre en route pour le temple où elle rencontrerait son mari sous la Porte Dorée. Un autre ange fit la même communication à Joachim qui quitta le désert où il gémissait pour revenir chez lui. Ainsi avertis, les époux ne tardèrent pas à se rencontrer sous la Porte Dorée et, en s'embrassant avec une douce émotion, ils se firent mutuellement part de leur bonheur. Neuf mois après, *Anne* accoucha d'une fille qui reçut le nom de Marie et qu'elle nourrit elle-même de son lait. Lorsque sa très sainte fille fut en âge d'être présentée au Temple, sainte *Anne* l'y mena elle-même pour satisfaire au vœu qu'elle avait fait pour l'obtenir du ciel, de la lui consacrer. Le reste de sa vie et l'époque de sa mort sont restés très obscurs. Son corps, enterré d'abord dans l'église du Saint-Sépulcre de Notre-Dame de Josaphat, fut apporté dans la cathédrale d'Apt par saint Auspice (1), son premier évêque. Il le

(1) On pense que ce corps fut transporté par le bâtiment qui débarqua à Marseille saint Lazare, sainte Madeleine et saint Maximin, et qu'ils le transmirent à saint Auspice.

cacha dans une sorte d'armoire pratiquée dans le mur de la crypte la plus basse qui existe encore aujourd'hui. Cette crypte resta inconnue aux hommes pendant sept siècles. Charlemagne, après avoir vaincu les Sarrasins, la découvrit à l'aide d'un jeune homme de quatorze ans, aveugle, sourd et muet de naissance, qui fut guéri à l'instant de toutes ses infirmités, quand après avoir opéré quelques fouilles sur l'indication de ce pauvre infirme, on aperçut une lampe ardente brûlant devant les reliques de sainte Anne, à l'endroit même où saint Auspice les avait placées. Le sanctuaire de la Sainte devint dès lors célèbre dans le monde chrétien ; toutes les parcelles de ses reliques qui ont été déposées dans quelques sanctuaires, ont été données par l'église d'Apt.

Le chef de sainte *Anne* fut un des trophées dont les croisés s'emparèrent après la prise de Constantinople. Le comte de Chartres qui l'obtint en partage, s'empressa de l'envoyer à l'église de Notre-Dame de Chartres (Lépinois, *Histoire de Chartres*, I). Les chanoines de la cathédrale, avant l'investiture des prébendes, étaient tenus à prêter serment sur ses reliques (*Recueil de formules*, p. 684, E. de Rozière). Le pape Léon XIII, le 1er août 1879, a élevé la fête de saint Joachim et sainte *Anne*, du rite double majeur, au rite double de 2e classe.

« Les *mères de famille* et les *ménagères*, dit l'abbé Berthoumieu, l'ont choisie pour *leur patronne* et leur modèle. Les hommes eux-mêmes qui d'ordinaire ne prennent pas de noms de saintes au baptême, ont adopté le nom d'Annet. Sainte *Anne* fut une bonne *ménagère* partageant uniquement son temps entre la prière et le soin de sa maison. A cause de l'ordre parfait qu'elle y faisait régner sans cesse, on s'est plu à l'invoquer *pour retrouver les objets perdus*. Les *tripiers* qui recueillent avec soin les vieilles garderobes et les divers ustensiles de ménage, l'ont également pris pour patronne ainsi que les *faiseurs de balais*, dont les produits sont des meubles essentiels pour la propreté de la maison, et les *meuniers* qui préparent la farine dont on fait un si grand usage dans les ménages.

Sainte *Anne* était la femme forte par excellence. Aussi peut-on lui faire une juste application du texte :

13. Quæsivit lanam et linum et operata est consilio manuum suarum.	13. Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé par le conseil de ses mains.
. . . . .	. . . . .
19. Manum suam misit ad fortia et digiti ejus apprehenderunt fusum.	19. Elle a mis sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau.
. . . . .	. . . . .
22. Stragulatam vestem fecit sibi : bissus et purpura indumentum ejus.	22. Elle s'est fait une couverture : le fin lin et la pourpre forment son vêtement.
. . . . .	. . . . .
24. «Sindonem fecit, et vendidit, et cingulum tradidit chananæo.	24. Elle a fait un fin tissu et elle l'a vendu, et elle a livré une ceinture au Chananéen.

C'est pour cela que les ouvriers en linge et en vêtement ainsi que les ouvriers qui fabriquent les matières premières pour servir à la confection du linge et des vêtements, l'ont prise pour patronne. C'est pourquoi aussi les *lingères*, les *couturières*, les *dentelières*, les *chaussetiers*, les *filassiers*, les *filassières*, les *tisserands* se sont mis sous sa protection. A Lille, elle est la patronne des *ouvrières des différentes branches de l'industrie du vêtement*.

Quelques auteurs attribuent l'origine du patronage des *menuisiers et*

autres ouvriers en bois à la parenté de sainte *Anne* avec saint Joseph qui exerçait la profession de *menuisier*. Le père Cahier en donne une raison bien plus élevée qui doit être la véritable. « Elle est la patronne des *menuisiers*, dit-il (p. 353), pour avoir fait le *premier tabernacle* (selon ce que disait Durand de Mende. *Rationale*, lib. I, ch. II), à propos de l'autel, en comparant le tabernacle de Moïse à la mère de Dieu ». D'après l'abbé Berthoumieu (p. 210), la corporation des *menuisiers* et des *ébénistes* de Paris, qui construisent pour les églises des tabernacles que Dieu daigne habiter par amour pour les hommes, avait sur ses jetons l'image de sainte *Anne* instruisant la sainte Vierge avec cette devise : *Sic Fingit Tabernaculum Deo*, elle prépare ainsi un tabernacle à Dieu. » Une autre médaille, citée par Arthur Forgeais dans ses *plombs historiés* trouvés dans la Seine, représente d'un côté sainte *Anne* apprenant à lire à la sainte Vierge et de l'autre des instruments de *menuisiers*.

Dans les ateliers de menuiserie, on appelle encore *cervelle de sainte Anne* un mélange de colle forte et de sciure de bois destiné à déguiser les cavités accidentelles d'une planche. Aux *ébénistes* et aux *menuisiers* se sont joints par extension d'autres ouvriers travaillant le bois : les *tourneurs*, les *fabricants de bâtons*, les *tonneliers*.

Sainte *Anne* qui avait tant prié pour *avoir un enfant*, devait naturellement être invoquée par celles qui désiraient obtenir la même faveur. Pour le même motif, les *femmes enceintes* ou en couches se sont mises sous sa protection et, par extension, les *nourrices* se sont jointes à elles. D'après l'*Année liturgique* de l'abbé Barbier de Montault, à Rome, à *Saint-Paul alla Regola*, l'on bénit pour les *femmes enceintes* les *cierges de sainte Anne*, qu'elles allument pendant le temps de leurs couches. L'*Univers* du 5 décembre 1878 mentionne qu'une grande audience a été accordée par le Pape au pieux Institut de secours fondé en 1871, sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie et de sainte *Anne* pour les *pauvres femmes en couches*.

En Catalogne, ces invocations sont exprimées ainsi dans un cantique (Goigs) :

Las Donas que vos reclaman *Ab moto gran devocio,* *Que* FILLS, *ó* FILLAS *demanam* *Alcanzaulos aqueix do :* *Y* LA PART *ab alegria* *Sens pena dany, ni temor.*	Les Femmes qui vous implorent avec une grande dévotion, soit qu'elles demandent des *garçons* ou des *filles*, obtenez leur cette faveur et que leurs couches s'accomplissent avec joie, sans peine, sans détriment et sans inquiétude.

L'allemand Henri Alt prétend que sainte *Anne* est la *patronne des palefreniers*, parce qu'elle naquit comme Notre Seigneur, dans une pauvre étable ; ce qui est très contestable. Quoi qu'il en soit, dès 1372, les *Palefreniers pontificaux* s'étaient érigés en confrérie dans une chapelle de l'ancienne Basilique du Vatican. La corporation des autres domestiques des cardinaux et de la cour (parmi lesquels *les Caudataires*) s'étant réunie à eux, ils bâtirent en 1573 l'église de *Sainte-Anne in Borgo*. La confrérie y célèbre sa fête patronale le 26 juillet et, la veille, elle va chercher l'image de sainte *Anne* à sainte Marie *in campitelli*. Quand elle passe sur le pont Saint-Ange, elle est saluée par l'artillerie du château (*Dictionnaire des Pèlerinages*, Migne, VII, p. 798).

Le même allemand attribue, comme origine de l'invocation adressée à sainte Anne *contre la pauvreté*, la *grande pauvreté* dans laquelle

elle vécut. Dans *l'histoire de la vie, Mort et Passion des saints* (Paris, 1577, p. 867) traduite du latin par Paschal Robin, seigneur du Faux, Augevin, on trouve ces quatre vers tirés d'une hymne :

Et les biens qui sont nécessaires
Contre la faim qui faict mourir
Sont augmentés par tes prières
Et conservés pour nous nourrir.

Les Bollandistes citent (VI, V de juillet, page 261) un exemple très curieux du secours puissant que sainte *Anne* peut apporter à ceux qui l'implorent dans les rudes extrémités de l'*indigence*.

En 1062, un jeune Hongrois qui était très riche, après avoir perdu tous ses parents, vit tout à coup les maisons qu'il possédait, renversées par le vent ou détruites par le feu, ses récoltes, ses arbres, ses vignes, incendiés par la foudre, et comme il avait dilapidé par le jeu et par la débauche l'héritage paternel, il se trouva tout à coup dans une telle pénurie, qu'il ne lui restait plus rien pour subvenir à sa subsistance. Ayant contracté beaucoup de dettes, il fut obligé de fuir sa patrie ; à peine en était-il éloigné de quelques milles que, comprenant toute l'horreur de sa position, il se précipita à genoux, les mains élevées vers le ciel, il demanda à Dieu du plus profond de son cœur, de susciter pour lui un des saints qui ont l'habitude de consoler les malheureux et les affligés. Saint Jacques le Majeur lui apparut et, après s'être enquis du sujet de son affliction, il lui recommanda de s'adresser à sainte *Anne* le jour de la troisième férie de la semaine, de dire en son honneur trois *Pater* et trois *Ave Maria*, en ajoutant à la fin de cette dernière prière :

Et benedicta viscera ANNÆ *matris,* *Quæ portaverunt æterni Patris* *Filii sanctissimam genitricem.*	Et bénies soient les entrailles maternelles d'*Anne* qui ont porté la très sainte mère du fils du Père éternel.

Il lui recommanda également de faire brûler un cierge devant elle là où elle était honorée habituellement.

Notre jeune homme, dans la ville la plus voisine, alla trouver un pieux et savant prêtre auquel il raconta tout ce qui lui était arrivé et qui lui donna un peu d'argent pour le faire vivre. Bientôt il se mit à étudier la peinture et comme il obtenait des succès dans cet art, il ne voulait représenter que des images de sainte *Anne* ou des membres de la famille de cette Sainte. Sur ces entrefaites, le roi de Hongrie, ayant voulu visiter Jérusalem, emmena comme chapelain le saint prêtre dont nous avons déjà parlé, qui lui-même désira avoir avec lui le jeune hongrois attaché à son service. Pendant la traversée, une tempête affreuse s'éleva subitement ; elle était si violente, qu'après avoir invoqué inutilement tous leurs patrons, les personnes qui montaient le navire ne songeaient plus qu'à mourir ; quand tout à coup, après que le jeune hongrois eut invoqué à genoux et à haute et intelligible voix, le secours de sainte *Anne*, les vents et les flots se calmèrent à l'instant. Le roi, touché et reconnaissant, voulut s'attacher pour toujours celui qui était venu si opportunément en aide à tout l'équipage et qui, désormais, se trouva à l'abri de toutes les vicissitudes de la fortune.

Les Bollandistes citent plusieurs autres circonstances où sainte *Anne* fit éclater le pouvoir qu'elle exerce *sur la mer*. C'est là qu'il faut chercher l'origine du patronage des *marins*.

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, sainte *Anne* est souvent représentée *apprenant à lire à la Sainte Vierge*, c'est ce qui l'a fait choisir pour patronne par *les institutrices*. Dans les plus anciens manuscrits ou imprimés, elle est représentée assise portant sur un de ses genoux la Sainte Vierge et sur l'autre Notre Seigneur Jésus-Christ. On la montre également portant sur son bras la Sainte Vierge, qui elle-même porte Notre Seigneur Jésus-Christ sur le sien. Enfin elle est encore représentée rencontrant Joachim sous la Porte Dorée.

En terminant, nous ne pouvons passer sous silence le pèlerinage de sainte Anne-d'Auray où la Sainte est honorée d'une manière toute particulière depuis le commencement du XVIIe siècle. Ce pèlerinage, célèbre entre tous, fut fondé à l'époque de l'invention d'une statue de la Sainte dont elle avait signalé l'existence par une révélation renouvelée plusieurs fois au paysan Nicolazic.

(Légende Dorée. — Petits Bollandistes.)

DICTONS SUR SAINTE ANNE

D'après une tradition adoptée par toute l'iconographie du moyen-âge, sainte *Anne* se serait mariée trois fois et de chacun de ses maris, elle aurait eu une fille du nom de Marie. Gerson, qui vécut de 1363 à 1429, cite à ce sujet des vers déjà anciens à son époque (T. 3, p. 59) :

Anna tribus nupsit Joachim, Cleophæ Salo-
[meque ;
Ex quibus ipsa viris peperit tres Anna Marias
Quas duxêre Joseph, Alphœus, Zebedeusque :
Prima Jesum; Jacobum, Joseph, cum Simone,
[Judam,
Altera dat ; Jacobum dat tertia , datque
[Johannem.

Anne épousa trois maris : Joachim, Cleophas et Salomé. De ces trois époux, *Anne* eut trois filles du nom de Marie, qui furent épousées par Joseph, Alphée et Zébédée ; la première nous donne Jésus ; l'autre, Jacques, Joseph, Simon et Jude ; la troisième, Jacques et Jean.

Didron (*Ann. Arch.*, t. XIII, p. 358) mentionne également la prose de la fête de sainte Anne, tirée d'un Missel imprimé à Lubeck en 1487 :

Magis Felix (mundus) Annæ progenie
De quâ natæ tres sanctæ filiæ.
Primo parit Mariam cœlicam
Quæ præcessit vitam angelicam.
Justum pavit Jacobum altera,
Joseph, Judam, Simonem socia.
Hinc Maria majorem Jacobum
Sequens parit Johannemque probum.

Le monde a été très heureux de la descendance d'*Anne* qui a enfanté trois saintes filles.

La première enfante la céleste Marie qui, dans sa vie, surpassa les Anges.

L'autre femme enfanta Jacques le Juste, Joseph, Jude et Simon.

La troisième Marie enfanta Jacques le Majeur et Jean le Probe.

Le même auteur relève encore (t. XIII, p. 257), toujours sur le même sujet, les vers de la Tapisserie que Robert de Lenoncourt avait donnée à sa cathédrale de Reims :

Anna solet dici tres Marias (peperisse)
Quas genuêre viri Joachim, Cleophas, Salomis-
[que
Has duxere viri Joseph, Alpheus, Zebedeus
Prima parit Christum : Jacobum secunda
[minorem,
Et Joseph Justum peperit cum Simone Judam.
Tertia majorem Jacobum volucremque Johan-
[nem.

On a coutume de dire qu'Anne enfanta trois Maries qui eurent pour pères Joachim, Cleophas et Salomé, et qui épousèrent Joseph, Alphéo et Zébédée. La première enfanta le Christ, la seconde Jacques le Mineur, Joseph le Juste, Simon et Jude. La troisième, Jacques le Majeur, et Jean qui s'élève dans les cieux.

Herbe de sainte Anne. Pariétaire (*Parietaria officinalis.*) Urticée. Vulgo *Perce-Muraille.* Diurétique et émolliente.

VINGT-SEPT JUILLET

SAINT NEVOLON (NOVELONIUS OU NEVOLONO) CAMALDULE

XIIIe SIÈCLE. — 1280.

Patron des Cordonniers.

É à Faënza, *Nevolon* exerçait la profession de *Cordonnier*, il mena une vie de désordres jusqu'à l'âge de 24 ans; mais étant tombé très gravement malade, il se convertit et ne songea plus qu'à faire pénitence et à secourir les pauvres. Il fit plusieurs fois les pèlerinages de Rome et de Saint-Jacques de Compostelle, pieds nus, en se frappant les épaules avec une chaîne de fer, il avait une femme très méchante qui lui reprochait continuellement ses aumônes et ses voyages: un jour, un mendiant étant venu frapper à la porte, *Nevolon* dit à sa femme de lui donner du pain. Celle-ci protesta qu'elle n'en avait plus, en même temps elle ouvrit son armoire avec impatience pour en montrer la preuve. Quelle ne fut pas la stupéfaction de cette femme, en voyant que l'armoire était pleine de pains. Elle fut tellement frappée de ce miracle qu'elle se convertit et accompagna son mari dans ses pieuses pérégrinations.

Après la mort de sa femme, *Nevolon* distribua les biens qu'elle lui avait laissés aux pauvres et aux orphelins, il entra dans un couvent de Camaldules où il mourut. A sa mort, les cloches de l'église où il avait coutume de prier sonnèrent d'elles-mêmes.

(*Hagiologium Italicum*).

SAINT PANTALÉON, MÉDECIN MARTYR

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Patron des Médecins. — Invoqué contre la Consomption et contre les Sauterelles. — Un des quatorze Auxiliateurs.

Pantaléon eut pour père un païen et pour mère une chrétienne qui mourut lorsqu'il était encore au berceau, et ne put par conséquent l'empêcher d'être élevé dans le paganisme. Il étudia *la médecine* sous la direction d'Euphrosine, premier médecin de Maximien ; il y fit de tels progrès que ce prince avait l'intention de l'attacher à sa personne comme médecin. Un jour, il rencontra un saint prêtre nommé Hermolaüs qui lui parla de la puissance de Jésus-Crist et lui expliqua toute la doctrine chrétienne. Vers le même temps, il trouva un enfant mort et une vipère près de lui. « Voilà bien, se dit-il, l'occasion de voir si les « paroles d'Hermolaüs sont véritables ; si le nom de Jésus-Christ est « aussi puissant qu'il me l'a dit, l'enfant ressuscitera et la bête portera « la peine de son crime ». Dans cette pensée, il fit une prière au Christ ; aussitôt après, il vit l'enfant se lever plein de vie et le serpent expirer. Dès ce moment, *Pantaléon* résolut de se faire chrétien et il reçut le baptême. Il eut bientôt la joie de convertir son père par la guérison miraculeuse d'un aveugle qu'il opéra devant lui. Les autres médecins, par jalousie, le dénoncèrent à Maximien comme chrétien ; l'Empereur le fit comparaître devant lui. *Pantaléon*, pour lui prouver que les dieux n'é-

taient que mensonge, lui proposa de faire venir en sa présence un malade incurable ; « vos prêtres invoqueront Jupiter, Apollon ou Neptune, « lui dit-il, moi j'invoquerai Jésus-Christ et l'on verra par qui le malade « sera guéri ». Maximien accepta la proposition. On apporta un paralytique qui, depuis de longues années, était cloué sur son lit. Les prêtres eurent beau invoquer Esculape ou les autres dieux ; le paralytique ne fit pas le moindre mouvement ; tandis que *Pantaléon* ayant adressé une invocation à Jésus-Christ et touché le pauvre estropié avec la main, il se leva et se mit à marcher d'un pas ferme. A cette vue, un grand nombre de païens se convertirent.

Les prêtres et les médecins conjurèrent l'Empereur pour empêcher leur religion d'être anéantie, de forcer *Pantaléon* à sacrifier aux dieux. Le Saint refusa énergiquement et fut livré aux plus cruels supplices. M. Jules de Kerval (vie de saint Gilles, page 177), les résume ainsi et décrit en même temps les diverses circonstances de sa mort.

« Pour le forcer à reconnaître ses dieux, Maximien le fit déchirer à l'aide d'ongles de fer, brûler avec des torches ardentes, plonger dans une chaudière pleine de plomb fondu. Notre Seigneur apparaissant au martyr le délivra de ses tourments. Il le sauva aussi du fond de la mer, où le tyran l'avait fait précipiter avec une pierre au cou ; il le sauva de la fureur des bêtes féroces auxquelles on l'avait exposé, de la violence d'une roue armée de pointes aiguës à laquelle on l'avait attaché... » Ayant été condamné à être décapité, « le Saint se mit en prières et on entendit une voix miraculeuse qui déclara qu'il ne s'appellerait plus *Pantaléon* mais *Pantaléémon*, c'est-à-dire *pitié pour tous, parce que tous ceux qui l'invoqueraient recevraient miséricorde par son intercession.* Le bourreau, saisissant son glaive, lui trancha la tête. Au lieu de sang, il coula *du lait* en abondance et l'olivier qui n'avait point de fruit en fut aussitôt chargé. C'est pour cela qu'on représente saint *Pantaléon* les mains liées ou clouées à un tronc d'arbre. »

Cette circonstance du *lait* qui coula au lieu de sang, est probablement l'origine de l'invocation qui lui est adressée par les *nourrices* à Lucé, près de Chartres, et que signale Thiers dans son *traité des superstitions*, (2e vol., page 457). Dans le calendrier de Sarragosse, *Pantaléon* est indiqué comme *Abogada contra la Langosta*, avocat contre la sauterelle, sans qu'on puisse en deviner le motif.

Saint *Pantaléon* a été mis au nombre des 14 auxiliateurs.

(*Acte des Martyrs. — Vie et culte de saint Gilles*, par JULES DE KERVAL.)

VINGT-HUIT JUILLET

SAINT OURS, FONDATEUR DE MONASTÈRES EN TOURAINE

Ve ET VIe SIÈCLE. — 508.

Patron des Meuniers.

URS était né à Cahors. Par amour pour la solitude, il se retira dans les déserts du Berry où il fonda trois monastères, puis il passa en Touraine où il fonda deux autres abbayes : la première à Seunevières (Indre-et-Loire), qu'il confia à la garde de saint Léobat, son fidèle compagnon. Il se fixa dans la seconde, située en un lieu du nom de Loches sur la rivière d'Indre.

Là, comme il était favorisé du don des miracles, il guérissait les malades et chassait les démons. Pour alléger les fatigues de ses moines, il enfonça, en travers du lit de l'Indre, des pieux unis par de gros blocs de pierre, de manière à former une écluse dans laquelle il rassembla une grande masse d'eau. Cela fait, il put mettre en mouvement, sous la surveillance d'un seul frère, la roue d'un *Moulin* destiné à fournir l'alimentation du couvent.

Sichlaire, favori d'Alaric, roi des Visigoths, après avoir vu cette machine, en fut tellement émerveillé qu'il sollicita *Ours* de lui vendre son moulin ; mais celui-ci, ne voulant pas exposer ses religieux à mourir de faim, lui répondit par un refus formel. Sichlaire furieux établit en dessous, une machine semblable qui, en faisant refluer l'eau, opéra le gonflement de la rivière et empêcha de marcher le moulin du monastère. Aussitôt qu'*Ours* en fut averti, il envoya des messagers aux religieux de tous ses couvents, en leur enjoignant, toute affaire cessante, de se mettre immédiatement en prières. Lui-même tombant à genoux, resta deux jours et deux nuits dans son oratoire, sans interrompre les supplications adressées au seigneur.

Le troisième jour, le moine chargé de la surveillance du moulin, vint prévenir *Ours* que la roue tournait avec la même rapidité que par le passé. Le Saint, se dirigeant alors avec ses frères vers le moulin de Sichlaire pour se rendre compte du changement intervenu, chercha vainement la trace du bâtiment, du canal et de l'écluse ; la terre s'était entr'ouverte et avait tout englouti.

Après cette catastrophe, saint *Ours* vécut encore longtemps, édifiant tout ce qui l'entourait par ses vertus.

Les *Meuniers* ne pouvaient choisir un meilleur patron.

(Saint Grégoire de Tours, *petits Bollandistes).*

VINGT-NEUF JUILLET

SAINTE MARTHE, VIERGE

FIN DU Ier SIÈCLE. — 84

Patronne des Servantes, Hôteliers, Aubergistes, Hospitaliers, Personnes employées dans les couvents au ministère extérieur, Lessiveuses, des Peintres, des Sculpteurs, des Imagiers. — Invoquée contre la mort éternelle et la mort subite, le flux de sang et la peste.

ARTHE était sœur de sainte Marie Madeleine et de saint Lazare. La première fois qu'il en est parlé dans l'Evangile, c'est à l'occasion d'un voyage que Notre Seigneur fit en Béthanie : « Une femme, dit saint Luc, nommée *Marthe* et « qui avait pour sœur Marie, *le reçut dans sa maison.* Elle mit tout en œuvre pour lui faire une réception digne de lui, et c'est à cette occasion que Jésus-Christ lui dit qu'elle s'inquiétait de trop de choses et que sa sollicitude était trop grande. Quoiqu'elle eut à sa disposition un grand nombre de serviteurs et de servantes, elle voulut *le servir elle-même.* D'après saint Jean, elle eut une seconde rencontre avec Notre Seigneur Jésus-Christ, à l'époque de la maladie et de

la mort de son frère Lazare, qui eut lieu dans sa maison de Béthanie. Ce fut là qu'elle protesta « que Notre Seigneur, comme il était la résurrection et la vie, avait le pouvoir de ressusciter son frère, quoiqu'il fût mort depuis quatre jours, » et Notre Seigneur touché de la foi de *Marthe* et des larmes de Marie, ressuscita Lazare.

D'après l'Evangile, *Marthe servit* encore une autre fois Notre Seigneur pendant un souper auquel il avait été invité à Béthanie. Baronius pense qu'elle faisait partie du groupe des saintes femmes qui suivirent Notre Seigneur pendant sa passion et eurent le privilège de le voir des premières après sa résurrection. Dans la notice sur sainte Marie Madeleine, on a vu qu'elle aborda à Marseille avec Lazare et Maximin. C'est alors qu'elle commença à évangéliser une partie du midi de la France, Aix, Avignon et les pays circonvoisins.

A cette époque, sur les bords du Rhône, aux environs de la ville d'Arles, un horrible dragon exerçait des ravages épouvantables dans toute la contrée, dévorant les hommes et faisant submerger, avec tout leur équipage, les bâtiments qui naviguaient sur le fleuve. *Marthe* le suivit dans un bois voisin où il achevait de dévorer un homme ; par la vertu du signe de la croix et de l'eau bénite dont elle l'aspergea, elle le priva de toutes ses forces, le lia avec sa ceinture et le mena au milieu de la population qui le tua à coup de pierres et de lances. On a donné à ce dragon le nom de *Tarasque* qui, en provençal, signifie *une chose horrible ;* mais le nom de Tarascon ne dérive pas de ce mot ; puisque cette ville figure dans la géographie de Strabon qui écrivait avant la prédication de l'Evangile.

Suivant une coutume immémoriale, le jour de la fête de sainte *Marthe* on porte, à la tête de la procession, devant la croix, un énorme simulacre de la Tarasque, qu'une jeune fille vêtue de satin blanc et en voile rose, tient attaché par une ceinture de soie. Le monstre détourne, de temps en temps, sa masse sur les groupes qui bordent la route lors de son passage et ouvre sa large gueule comme pour les dévorer ; mais la jeune fille tient un bénitier et un aspersoir, elle l'arrose d'eau bénite et aussitôt il s'apaise.

Un chapiteau du cloître d'Arles (XIIe siècle) représente *Marthe* tenant enchaînée la Tarasque et faisant sur elle des aspersions d'eau bénite, tandis qu'à côté des hommes armés de masses d'armes s'efforcent de la mettre en pièces.

Marthe choisit Tarascon pour y établir le lieu de sa retraite et réunit autour d'elle un certain nombre de femmes, avec lesquelles elle vécut sous une règle très austère ; elle fut ainsi la fondatrice du premier monastère de femmes en Provence.

Un jour que sainte *Marthe* annonçait la parole de vie à un grand nombre d'habitants d'Avignon, un jeune homme qui se trouvait de l'autre côté du Rhône, eut le désir d'entendre lui-même la parole de Dieu, il se jeta dans le Rhône pour le traverser à la nage ; mais, emporté par le courant, il enfonça et se noya. Le lendemain, on apporta le corps devant sainte *Marthe* ; comme les plus illustres personnages de la ville la sollicitaient de le ressusciter, elle y consentit, à condition que toutes les personnes présentes embrasseraient la foi chrétienne, toutes en firent la promesse. La Sainte alors s'agenouillant, pria, et pleura, et bientôt le jeune homme fut rappelé à la vie.

Par une inspiration divine, saint Maximin, évêque d'Aix, saint Trophime, évêque d'Arles et saint Eutrope, évêque d'Orange, se trouvèrent réunis à leur insu, pour consacrer comme église et dédier au sauveur la maison de sainte *Marthe*.

Notre Seigneur, accompagné de sa sœur sainte Madeleine, lui annonça l'heure de sa mort par ces paroles : « Venez donc, sainte hôtesse « de mon pèlerinage, venez de l'exil, venez recevoir la couronne », et comme elle s'efforçait de se lever pour le suivre : « Attendez encore, lui « dit-il, je vais vous préparer une place et je reviendrai de nouveau et « je vous recevrai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez vous-« même avec moi. »

Selon une tradition citée par Raban Maur, après la mort de la Sainte, on se disposait à l'inhumer, quand saint Front, revêtu d'ornements pontificaux, et Notre Seigneur, parurent auprès du corps, en présence du peuple assemblé et le placèrent de leurs propres mains dans la sépulture.

Pendant l'invasion des Sarrasins, les reliques de sainte Marthe furent enfouies très profondément dans la terre, où elles sont encore aujourd'hui. A l'époque de la translation de ses reliques, en 1197, on bâtit l'église haute de Sainte-Marthe de Tarascon, sur l'emplacement où elle mourut. Un escalier de 25 à 30 marches conduit à une chapelle souterraine où se trouve le sarcophage qui contient ses reliques, avec cette épitaphe : *Sollicita non turbatur*. Son chef fut mis dans un reliquaire d'argent que Louis XI remplaça par une châsse d'or estimée, dit-on, la plus belle du royaume. La révolution s'en empara et personne ne songea à en retirer la tête qui fut perdue. Les ennemis de la religion, après avoir mutilé horriblement le portail de l'église, toutes les images de saints et même les tombeaux, voulurent faire subir le même sort à celui de sainte Marthe qui était dans la crypte ; mais une force invisible et surnaturelle les força de reculer, chaque fois qu'ils voulurent en approcher pour exécuter leur dessein impie.

« Les vols ou les rapines, dit Raban Maur, les sacrilèges ou les « faux témoignages, trouvent, aussi sur le champ, une horrible puni-« tion dans la basilique de sainte Marthe par le jugement de Dieu, à la « louange de notre Divin Sauveur. » Sainte Marthe a toujours été honorée comme l'apôtre de la ville d'Avignon. Plusieurs monuments publics sont destinés à perpétuer la mémoire de son apostolat dans cette ville.

On a vu plus haut que *Marthe*, en deux circonstances au moins, tint à honneur de *servir elle-même* Notre Seigneur. Dans sa vie écrite par Raban Maur, on lit ce passage (c'était après la résurrection de Lazare) : « *Marthe*, selon sa coutume, servit à table, pourvoyant à tout avec abon-« dance, pleine de joie et de grand cœur. » Il était tout simple que les *Servantes* la prissent pour patronne. Comme tous les auteurs la qualifient d'*Hospita Christi*, d'hôtesse de Jésus-Christ, et que Raban Maur nous la représente comme vivant à Tarascon, en exerçant assidument l'hospitalité dans la maison qu'elle s'était fait construire, les *sœurs Hospitalières*, les *Hôteliers*, les *Aubergistes* et les *Personnes employées dans les couvents au ministère extérieur* l'ont choisie également pour patronne. Pour les mêmes causes, dans un temps assez ancien, l'ordre des hospitaliers du Saint Esprit s'est rangé sous son patronage. Les religieux et

les religieuses de cet ordre avaient adopté une croix à deux travers comme les croix de Jérusalem ; parce qu'on croyait que sainte Marthe en avait porté une de la même forme. Cette qualification d'*hôtesse de Jésus-Christ*, attribuée à sainte *Marthe*, éclate partout dans son office, comme on peut le voir dans ces passages tirés du bréviaire d'Amiens de 1554, in-16, cités par le P. Cahier, page 638 :

ANTIENNES DES PREMIÈRES VÊPRES.

« *Hæc est* MARTHA *gloriosa quæ regem* « *seculorum* HOSPITAVIT *et pavit qui angelos* « *et homines et omnem creaturam alit et* « *pascit.* »

Voici cette *Marthe* glorieuse qui reçut chez elle et nourrit le roi des siècles qui, lui-même, alimente et vivifie les anges, les hommes et toute créature.

ORAISON.

« *Intercessione B. Marthæ....* HOSPITÆ « TUÆ.... »

ORAISON.

Par l'intercession de la Bienheureuse *Marthe*, votre hôtesse.

INVITATOIRE.

« *Imperatorem cœlorum adoremus Jesum* « *Christum, qui gratiâ* HOSPITALITATIS *coro-* « *navit* HOSPITAM SUAM *Martham.* »

INVITATOIRE.

Adorons Jésus-Christ, le roi des Cieux qui a couronné de la grâce de l'hospitalité *Marthe*, son hôtesse.

RÉPONS DU PREMIER NOCTURNE.

« *Gaudeat totus orbis terrarum in celebri-* « *tate gloriosæ Marthæ hospitæ Christi; quam* « *Jesus tantum dilexit quod ab ipsa voluit* « HOSPITARI *et* PASCI, *etc.* »

RÉPONS DU PREMIER NOCTURNE.

Que tout l'univers terrestre se réjouisse en la fête de la glorieuse *Marthe*, hôtesse du Christ, que Jésus a aimée au point de vouloir être reçu et nourri par elle.

L'invocation adressée à sainte *Marthe* contre la *mort éternelle* et la *mort subite*, tire probablement son origine de l'avertissement qu'elle reçut de Notre Seigneur lui-même sur l'époque prochaine de sa mort, avec la promesse de lui préparer une place dans son royaume ; une ancienne hymne, en usage autrefois dans la Liturgie de Grasse, a trait à cette invocation :

Martha, prece sollicita
Somno torpentes excita:
Ne hora nos anticipet
Quâ sponsus Christus veniet.

Marthe, sollicitée par nos prières, réveille ceux qui sont engourdis par le sommeil, de peur que nous ne soyions surpris par l'heure où le Christ notre époux viendra.

Et aussi cette prose usitée depuis un temps immémorial à Arles, Lyon, Auch, Cologne, Orléans, Marseille :

In angusta mortis hora
Nobis si placet implora
Peccatorum veniam
Cursuque vitæ perfecto
Ducas nos tramite recto
Ad supernam curiam.

A l'heure anxieuse de la mort, demandez, s'il vous plaît, le pardon de nos péchés.
Le cours de notre vie étant terminé, conduisez-nous en droite ligne au palais des cieux.

Dans le missel de Toulouse de 1524, on trouve aussi l'oraison suivante :

Quæsumus, omnipotens Deus ut sicut meritis et intercessione sanctæ MARTHÆ *virginis hospitæ tuæ, Lazarum fratrem suum jam fœtidum et mortuum resuscitare dignatus es et ipsam propriis manibus sepelire, sic et fideles tuos a vitiorum sordibus,* MORTE PERPETUA *et* SUBITANEA *digneris propitius liberare et tecum in cœlestibus collocare.*

(*Missel de Toulouse, 1524*).

Nous vous prions, Dieu tout-puissant; ainsi que vous avez daigné, par les mérites et l'intercession de la vierge sainte *Marthe*, votre hôtesse, ressusciter son frère Lazare, mort et déjà fétide, et l'ensevelir elle-même de vos propres mains, daignez aussi délivrer vos fidèles de la souillure du péché, de la *Mort subite et éternelle* et les conduire aux cieux en votre compagnie.

Théophile Raynaud (*Hag. Lugd.*) page 516, cite, comme pièce à l'appui de l'invocation adressée à sainte *Marthe* contre la *peste*, la prière suivante mentionnée par le cardinal Turrecramata et Jérome Savonarole :

ORATIO DEVOTISSIMA CONTRA *Pestem.*

Ego sum MARTHA *hospita Christi, filii Dei vivi; qui confidit in me non morietur in æternum a* MORBO EPIDEMIE *quia data est mihi hæc gratia a Domino meo Jesu Christo.*

Très dévote prière contre la PESTE.

Je suis *Marthe*, l'hôtesse du Christ, fils du Dieu vivant ; qui se confie en moi ne mourra jamais de *Maladie épidémique*, parce que cette grâce m'a été accordée par mon Seigneur Jésus-Christ.

Il ajoute qu'en 1630, une *peste* horrible s'étendit sur tout le pays et dépeupla cruellement toutes les villes environnantes. Seule la ville de Tarascon fut préservée au grand étonnement des habitants voisins. De même en 1640, comme la *peste* ravageait la ville de Beaucaire, située en face de Tarascon sur l'autre rive du Rhône, on ne trouva pas de meilleur moyen pour arrêter l'ange exterminateur, que de porter en grande pompe l'image dorée de la sainte aux rives du fleuve, afin que la multitude des suppliants des deux villes pût demander la délivrance de ce fléau céleste, par l'intercession de la bienheureuse Marthe; la procession eut lieu et bientôt le fléau cessa.

L'*Osservatore Romano* (29 août 1877) s'exprime ainsi sur cette invocation, en signalant la fermeture d'un sanctuaire de sainte Marthe, par ordre du gouvernement italien : «..... Ils ont mis les scellés sur les portes « à l'intérieur, comme s'ils fermaient pour jamais ces portes au peuple « romain, qui avait l'habitude d'accourir en foule à cette église, surtout « en temps de *peste* et de *choléra*, afin d'apaiser, par l'intercession de « sainte *Marthe*, la colère de Dieu. »

L'invocation contre le *flux de sang* est expliquée par saint Ambroise, qui a pu s'appuyer sur quelque tradition et dire positivement (1) :

Christus largum SANGUINIS FLUXUM *siccat in* MARTHA.

Le Christ a concédé à *Marthe* le privilège d'arrêter le Flux de sang.

Théophile Raynaud qui écrivait en 1662, raconte (p. 516), que parmi les saintes invoquées contre le *flux de sang*, on distingue surtout la bienheureuse *Marthe*, l'hôtesse de Notre Seigneur Jésus-Christ, et que récemment, un homme du nom de Sébusien, renommé par sa piété et par son éloquence, lequel était resté affligé par une hémorrhagie pendant un an, après avoir fait un vœu à sainte *Marthe* et un pèlerinage à son tombeau, fut entièrement guéri.

Ouin-Lacroix, dans *les corporations de Rouen*, signale le patronage de sainte *Marthe* pour les *Peintres*, les *Sculpteurs* et les *Imaginiers*. Il est difficile d'en déterminer l'origine ; à moins qu'il ne repose sur les nombreux tableaux de Mignard, de Parrocel, de Vien et de Wanloo qui sont indiqués par les Petits Bollandistes et dont l'église de sainte *Marthe* s'était enrichie.

Après avoir été choisie comme patronne des *femmes prudentes occupées des soins du ménage*, *les lessiveuses* devaient également avoir recours à elle. C'est pour la même raison qu'elle a été représentée portant un paquet de clefs à sa ceinture et tenant à la main un écumoir ou un meuble de cuisine quelconque.

(1) *S. Ambr. édit. Bened.*, appendice (t. I, col. 454).

Elle est aussi représentée avec la *Tarasque* à côté d'elle et tenant un bénitier avec un goupillon qui sont ses attributs ordinaires.

Par décret de la S. Congrégation des Rites, rendu avec l'approbation du Saint Père, la fête de sainte Marthe est élevée pour la ville de Rome du rang de semi-double au rang de fête double solennelle.

(Raban Maur, l'abbé Faillon, les *Petits Bollandistes*. — *Univers*, 2 août 1881).

TRENTE JUILLET

SAINT ABDON ET SAINT SENNEN, MARTYRS

VERS LA MOITIÉ DU IIIe SIÈCLE

Invoqués pour les yeux, les enfants malades, les récoltes. — Patrons des tonneliers.

Pendant que Dèce commandait en Perse l'armée romaine pour l'empereur Gordien, il remporta une grande victoire qui le rendit maître de tout le pays, et le premier usage qu'il fit de son triomphe fut de persécuter les chrétiens. Il avait défendu de donner la sépulture à des prêtres et à des diacres, qu'il avait fait torturer et décapiter. Sans tenir compte de ses menaces, deux princes du pays, *Abdon* et *Sennen* ensevelirent les corps des martyrs. Dèce furieux les fit arrêter et les amena avec lui à Rome pour servir à l'ornement de son triomphe. Pendant ce temps-là, Philippe avait succédé à Gordien, et comme il était ami des chrétiens, il fit mettre en liberté *Abdon* et *Sennen*; mais le nouvel empereur fut bientôt assassiné à l'instigation de Dèce qui fut proclamé à sa place et commença à persécuter cruellement les chrétiens, les deux princes persans furent ses premières victimes. Comme ils avaient refusé de sacrifier aux faux dieux, Valérius, préfet de Rome, les fit dépouiller de leurs vêtements et ordonna de les frapper avec des fouets garnis de plombs. Précipités nus et sanglants dans l'amphithéâtre, ils furent entourés par des ours et des lions affamés qui bondissaient avec rage ; mais arrivés près des martyrs, ces animaux s'arrêtèrent soudain et se couchèrent à leurs pieds. « Ce sont des magiciens, s'écria Valérius transporté de fureur, » et sur son ordre, une troupe de gladiateurs s'élança dans l'arène, tua les bêtes puis égorgea les martyrs.

Trois jours après, un sous-diacre nommé Quirinus vint, pendant la nuit, recueillir leurs corps et les ayant mis dans un cercueil de plomb, les ensevelit dans sa demeure. Ils reposèrent en cet endroit de longues années, jusqu'aux temps de Constantin où ils furent retrouvés à la suite d'une révélation des saints martyrs eux-mêmes. Ils furent alors transportés dans le cimetière de Saint-Pontien ; dans cette catacombe, à côté de leur sépulcre, était situé un baptistère qui est le seul de tous ces réservoirs dont l'eau coule toujours encore aujourd'hui.

Nous allons expliquer brièvement comment une grande partie de leurs reliques furent apportées en France dans le Roussillon, de 957 à 963. A cette époque, la petite ville d'Arles-sur-Tech était désolée par une multitude de fléaux, toute la contrée était dévastée par d'effroyables

orages. Les champs ne produisaient plus rien, pas même les semences nécessaires pour obtenir des récoltes qui, si elles échappaient aux grêles et aux pluies torrentielles, étaient ravagées par des animaux sauvages. Parmi ces animaux, une espèce inconnue, assez semblable aux singes, faisait invasion dans les maisons d'Arles et des villages environnants, la nuit et même le jour, enlevaient les enfants de leurs berceaux et les emportaient dans la montagne pour les dévorer. Les habitants terrifiés avaient beau s'imposer des jeûnes publics, prier constamment et assister avec une grande dévotion à des processions qui avaient lieu à certains jours de la semaine, rien jusque-là n'avait pu conjurer la ruine, la désolation et la mort qui planaient sans cesse sur cette malheureuse contrée.

Ce fut alors qu'Arnulfe, quatorzième abbé d'un couvent de Bénédictins établis à Arles depuis Charlemagne, partit pour Rome dans le but de visiter les tombeaux des saints Apôtres et dans l'espoir d'obtenir, pour son monastère, quelques reliques qui délivreraient le pays de toutes ses calamités. Le Pape lui fit l'accueil le plus bienveillant et lui concéda la plus grande partie des reliques des saints *Abdon* et *Sennen* qui, dans une vision, avaient été désignés au saint abbé, comme les futurs protecteurs et sauveurs du pays d'Arles. Par une autre inspiration du ciel, Arnulphe fit faire deux barils à trois compartiments, le compartiment du milieu contenait les reliques de l'un des saints ; les autres, du vin ou de l'eau qui, d'après la tradition, avait été puisée dans le baptistère dont il a été question plus haut.

Cette précaution fut très utile, car dans chaque ville où Arnulphe passait avec ses barils, les cloches se mettaient immédiatement en branle d'elles-mêmes; aux habitants mis en émoi, il répondait qu'il allait s'embarquer à Gênes et que les barils renfermaient ses provisions de voyage. Souvent on perçait les barils ; mais on ne pouvait rien découvrir, grâce au stratagême. Arrivé sur le port de Gênes, il rencontra une femme possédée au milieu d'une nombreuse multitude, le démon criait par sa bouche : « Voici *Abdon* et *Sennen* qui viennent de Rome dans les « barils que porte cette monture, tant qu'ils seront là je ne pourrai « avoir de repos. » Le saint abbé prit un peu de vin dans l'un des barils et le fit boire à cette malheureuse femme qui fut délivrée à l'instant. Il s'embarqua sans retard ; mais il était à peine éloigné du port que les démons, voyant avec rage les saintes reliques se diriger sur Arles, suscitèrent une si horrible tempête que les marins et les passagers se crurent arrivés à leur dernière heure. Arnulphe se mit en prières avec tout l'équipage, et tout à coup on vit apparaître à la proue et à la poupe du navire *deux jeunes hommes* qui en prirent la direction, ils firent cesser l'orage, rétablirent le gouvernail et réparèrent tous les dégâts causés par la tempête.

Arnulphe débarqua heureusement à Cadaquis, à huit lieues d'Arles ; poursuivant sa route, il se dirigea vers le village de La Jonquières et là il guérit *deux enfants aveugles* en leur faisant boire du vin contenu dans les barils. C'est sans doute le point de départ de l'*invocation pour les yeux* adressée à nos Saints. Ensuite il s'occupa de louer un muletier pour transporter les barils jusqu'à Arles et traversa les villages du Perthus, de l'Ecluse, de Mauveillas et de Céret ; partout sur le passage des saintes reliques, les cloches sonnaient d'elles-mêmes, au grand

effroi du muletier qui, tenté par le démon : « Je saurai bien, se dit-il à lui-même, ce qu'il y a dans ces barils, Dieu ou le diable », et arrivé à un endroit très escarpé, il poussa si rudement la mule qu'elle roula, du bord du précipice jusque dans le torrent. Il s'attendait à la voir entièrement disloquée avec son chargement ; mais ce fut le contraire qui arriva ; car la mule chargée de son précieux fardeau se rendit saine et sauve à Arles où le muletier et l'abbé n'arrivèrent qu'après elle. Comme partout ailleurs, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes et une procession improvisée accompagna les saintes reliques jusqu'à la porte du monastère, on pria ardemment les saints martyrs de vouloir bien se constituer les protecteurs du pays qui fut promptement délivré de tous les fléaux qui le désolaient. Une chapelle fut élevée en l'honneur des saintes reliques dans l'église du monastère où on les vénère encore aujourd'hui.

D'après la tradition dix fois séculaire, dit M. le marquis de Causans, Arnulphe, à son arrivée, aurait placé quelques-uns de leurs ossements dans un sarcophage de marbre qui paraît dater du cinquième siècle et y aurait versé l'eau des barils, dont la provenance a été signalée plus haut. « C'est un fait avéré et des plus authentiques, ajoute le même « auteur, que depuis lors, bien qu'on ait tiré le double et le triple de « ce qu'il peut contenir, on n'a jamais pu l'épuiser. » Ce sarcophage fut placé extérieurement à gauche de la porte principale de l'église du monastère d'Arles. On le voit encore aujourd'hui à la même place où il est protégé par une grille.

Cette eau, à toutes les époques, a guéri des maladies de toute espèce ; mais d'après la lettre de l'abbé Juval, curé d'Arles-sur-Tèche, datée du 23 février 1878, elle est surtout *efficace pour les yeux*. Chose très extraordinaire, un corps d'armée, dit des Allobroges, au mois de mai 1794, ayant occupé la ville d'Arles, jeta le sarcophage sur la place publique et le remplit d'immondices, il resta ainsi six mois en cet état. Lors du rétablissement du culte en 1795, les habitants s'empressèrent de purifier le sarcophage successivement avec de l'eau chaude et de l'eau froide ; puis on employa des linges blancs pour l'étancher ; mais plus on s'efforçait d'essuyer l'eau, plus on la voyait suinter goutte à goutte dans le fond et sur les parois latérales. Les témoins de cette scène, dont ils ont dressé procès-verbal, ne purent s'empêcher de crier au miracle, et le sarcophage réintégré dans son ancienne place, à gauche de la porte principale du monastère d'Arles, fournit, comme avant, la quantité d'eau nécessaire pour l'usage des Pèlerins. Plusieurs enquêtes régulièrement opérées, ont constaté l'impossibilité de toute espèce de supercheries pour arriver à ce résultat. M. de Portalon, correspondant à Bézières, du ministère de l'Instruction publique pour les études historiques, a vérifié, sur les lieux mêmes, l'exactitude de ce fait, son rapport a été consigné et publié par le ministère de l'Instruction publique dans le *Bulletin des Comités historiques*. (1852, vol. III, page 147, Archéologie et Beaux-Arts.)

Le culte des saints martyrs est très répandu en Orient, à Rome, dans toute l'Italie, en Espagne, surtout dans les diocèses de Barcelone et de Gérone et aussi dans celui de Majorque.

Saint *Abdon* a un culte spécial dans le diocèse de Dijon, à Arnay-sous-Vitteaux, Buncey et surtout Villers-la-Faye (canton de Nuits). Là se trouve une statue très ancienne, grossièrement sculptée en bois. Le

Saint est représenté avec un corps chétif et informe, avec un visage altéré par la douleur, les pieds et les mains déformés, *noué* en un mot *comme les enfants malades* pour lesquels on l'invoque. Les pèlerins vont également le prier sur le mont Saint-Victor pour les *enfants noués* ; le jour consacré est le vendredi de chaque semaine. M. l'abbé Collenet, aumônier des frères des écoles chrétiennes, qui donne tous ces détails sur le culte des Saints dans le diocèse de Dijon, mentionne la prière adressée à saint *Abdon et Sennen* pour les *enfants malades*.

Au nom du Père, etc.

Notre père qui êtes au cieux, etc.

Mon doux Jésus, je vous en conjure, au nom de vos cinq plaies adorables, de votre sainte Passion, de votre mort et de votre résurrection glorieuse, prenez compassion de l'enfant N... Ah ! Dieu de bonté, que votre nom soit béni. Bénissez cet enfant N... chaque jour ; fortifiez-le, purifiez-le, guérissez-le promptement des nœuds qu'il a dans tous ses membres. Faites-le parler et marcher le plus promptement possible.

Je vous salue Marie, etc.

Oui, ô Marie, mère de Jésus et la nôtre, salut des infirmes, consolatrice des affligés, secours des chrétiens, par toutes les douleurs que vous ressentites au pied de la croix, et qui ont transpercé votre cœur maternel pendant la passion et la mort de votre divin fils, Notre Seigneur, prenez pitié de l'enfant N... Ah ! mère de Miséricorde, je vous en conjure, du haut du ciel priez pour lui ; bénissez-le chaque jour, fortifiez-le, guérissez-le promptement des maux qu'il a en ses membres, faites-le parler et marcher le plus promptement possible.

Saint Abdon, priez pour nous.

Je vous salue, bienheureux saint Abdon, martyr, vous et votre compagnon saint Sennen, vous êtes dans le ciel, entendez ma voix, prenez compassion de cet enfant N... Fortifiez-le, guérissez-le promptement des maux qu'il a dans ses membres, faites-le marcher et parler le plus promptement possible. Ainsi soit-il.

Quant à l'invocation *pour les récoltes*, on se rappelle qu'à l'arrivée des reliques de nos Saints à *Arles-sur-Tèche*, tous les désastres qui désolaient cette petite ville cessèrent presque instantanément et les *biens de la terre* commencèrent à fructifier de nouveau. C'est le souvenir de ce bienfait qui doit être l'origine de cette invocation. A ce sujet, M. E. Toubeau de Maisonneuve, secrétaire-adjoint de la Société des antiquaires du centre, me signale l'érection très ancienne à Châteauroux, d'une confrérie pieuse des saints *Abdon* et *Sennen*, le motif de son établissement a trait également à la *conservation des récoltes*. Une première germination ayant été complétement détruite par le froid, une seconde reparut au printemps, par l'intercession de nos Saints, à la grande satisfaction des habitants qui, encore aujourd'hui, les honorent conjointement dans l'église de Saint-Christophe, qui est une des églises paroissiales de Châteauroux.

Le même antiquaire m'assure également que saint *Abdon* est formellement reconnu comme *patron des Tonneliers* dans plusieurs villes du Berry et entr'autres à *Saint-Amand-sur-Cher*, à *Issoudun*, à *Massay* et ailleurs. D'après le récit de la translation des reliques de nos Saints dans les *barils* d'Arnulphe, ce patronage ne réclame pas d'autres explications (1).

(1) Dans le peuple on l'interprète par un grossier jeu de mots : *Saint Tape don*, allusion au vacarme que ont *les tonneliers* en frappant sur les tonneaux.

Dans le Bourbonnais, avant la révolution, il existait une chapelle sous le vocable de saint *Abdon*, dans le village de Breux, près de Saint-Pourçain, elle dépendait de l'abbaye de Saint-Gilbert, de l'ordre des Prémontrès.

(*Notice sur les saints Abdon et Sennen*, par le marquis de CAUSANS. — *Histoire du martyre des saints Abdon et Sennen et de leurs reliques*, par l'abbé J. TOLRA DE BORDAS (1).

TRENTE-ET-UN JUILLET

SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE

Ve SIÈCLE. — 450.

Invoqué contre la Rage, la Folie, les Parjures, le Carreau, la Diarrhée.

ERMAIN appartenait à une famille illustre de l'Auxerrois. On lui fit étudier les sciences et surtout celle du droit. Il passait pour un des plus habiles légistes de son temps. Après avoir voyagé en Italie, il se maria à Auxerre. Il eut de grands démêlés avec l'évêque de cette ville, saint Amateur, qui, néanmoins, par une inspiration de Dieu, le désigna pour son successeur. Après sa mort, en effet, le clergé et le peuple nommèrent *Germain* pour le remplacer. Notre Saint fut transformé tout-à-coup comme un homme nouveau : depuis ce moment, il vécut avec sa femme comme avec sa sœur ; il foula aux pieds les pompes de ce monde qu'il avait tant aimées ; il fit une austère pénitence, distribua tous ses biens aux pauvres, n'usa plus de vin. Enfin, il se vêtit pauvrement et ne coucha plus que sur une planche sans chevet ; il gémissait et priait toujours pour ses fautes passées. Sa charité ne s'étendait pas seulement aux malades, mais aussi à tous les affligés. Il terminait heureusement les procès de ses diocésains qui recouraient plus volontiers à lui qu'aux juges, ils estimaient ses sentences comme des oracles du ciel, dont il ne fallait pas appeler. La grande capacité de saint *Germain*, son amour pour la vérité orthodoxe, le fit choisir avec saint Loup, évêque de Troyes, pour aller en Angleterre éteindre l'hérésie pélagienne qui y faisait un grand ravage. En passant par le bourg de Nanterre, près de Paris, il rencontra sainte Geneviève qui n'avait que six ans. Par une inspiration toute divine, il la consacra à Dieu en lui attachant au cou une pierre marquée à la croix et prédit qu'elle serait un jour une grande sainte. Le voyage de saint *Germain* en Angleterre eut un heureux succès. Il y confondit l'hérésie et confirma les doctrines orthodoxes par un grand nombre de miracles. Il fut néanmoins obligé d'y retourner une seconde fois et, en repassant par Paris, il justifia sainte Geneviève de plusieurs calomnies qu'on avait suscitées contre elle. De retour en son diocèse, où il consomma le reste de sa vie dans des exercices continuels de charité, il se vit forcé de faire un voyage en Italie ; il passa par Milan, vint ensuite à Ravenne, où se trouvait l'empereur Valentinien. et fut atteint dans cette ville d'une maladie dont il mourut. Son corps fut rapporté en grande pompe à Auxerre.

(1) Ce dernier auteur s'appuie surtout sur le P. LLOT. *Llibre de la translacio dels sants* ABDON ET SENNEN — et aussi sur le P. DOMENZC. *Historia de los santos de Catalunâ.*

Les Bollandistes (vol. VII de juillet, 205, 219) citent plusieurs cas de guérison de la *Rage* et de *Folie*, opérés par l'intercession de saint *Germain*. Jacques Branche mentionne également un certain nombre de ces guérisons qui eurent lieu à l'église de Césaire, dédiée à saint Germain et située à une lieue et demie de Murat dans, la Haute-Auvergne. Elles sont toutes attestées par le curé et un prêtre de Césaire qui en avaient été témoins. « Non seulement, ajoute-t-il, les hommes, mais « encore les bêtes guérissaient de la *Rage*, pourvu qu'on dise sur elles « l'oraison du Saint et qu'on les marque du fer chaud où l'on a gravé « son nom. »

On a vu plus haut que saint *Germain* intervenait dans les litiges soulevés entre ses diocésains et que ses sentences étaient toujours acceptées comme l'expression irréfragable du *juste* et du *bien jugé*. Après sa mort, il était d'usage à Auxerre (1) de prêter serment dans les procès en tenant l'anneau de la porte de l'église du Saint. On était assuré que les *Parjures* ne tardaient pas à être punis, soit par la perte de leur patrimoine, soit par une grave atteinte portée à leur santé ; la vengeance était accomplie sans délai. Les uns étaient frappés de mort ; les autres étaient punis de la perte de leur raison. Aussi saint *Germain* était-il invoqué justement contre les *Parjures*.

Les Bollandistes (304) citent encore la guérison, opérée par l'intercession de saint *Germain*, d'un homme qui avait été affligé d'une *Enflure considérable* après avoir bu de mauvaise eau. C'est par analogie qu'on l'invoque dans certaines localités et particulièrement à Saint-Germain-la-Poterie (diocèse de Beauvais) (2) contre le *Carreau des Enfants*, affection grave dont le caractère principal est l'*Enflure du ventre*.

DICTON ET CALEMBOUR SUR SAINT GERMAIN D'AUXERRE

Demandez au premier jour de mai
Quel jour Noël doit arriver,
Et si vous n'êtes satisfaits
A saint Germain-le-Grand (3) allez vous adresser.
(*Revue celtique*).

Au Musée de Nevers se trouve un sceau singulier du XIIIe au XIVe siècle, de forme elliptique, longueur 37 millimètres, largeur 22 millimètres. SIGILLUM G. DE MUNOIS MONACHUS SANCTI GERMANI AUTISSIODORI. *Sceau de G. de Munois, moine de Saint-Germain-d'Auxerre*, entre filets. Dans le champ, un *singe*, à tête de moine avec capuchon rabattu, se *serre* le *dos* avec la *main* au milieu de l'*air* figuré par la lune et deux étoiles. Ce qui fait : *Singe-Air-Main-Dos-Serre*, Saint Germain d'Auxerre.

(RIBADANEIRA. — JACQUES BRANCHE. — *Martyrologe*, 1691).

SAINT IGNACE DE LOYOLA

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

XVIe SIÈCLE. — 1491-1556.

Patron des Guerriers et des petits Enfants. — Invoqué pour les Femmes en couches, contre les Maléfices, les Loups, la Fièvre, les Scrupules et les Inquiétudes de conscience.

Nous sommes en présence d'une des plus grandes figures des temps modernes. Que sont en effet les autres gloires de la terre, les gloires

(1) *Bollandistes*, VIIe volume de juillet, p. 265. A. 269 C.
(2) Abbé L.-E. Deladreue, curé de Saint-Paul (diocèse de Beauvais).
(3) Le jour de la semaine par lequel s'ouvre le mois de mai correspond toujours exactement au jour où le calendrier place la fête de saint Germain l'Auxerrois et la fête de Noël.

conquises sur les trônes des rois, sur les champs de bataille, dans les lettres, les arts et les sciences, les gloires préconisées par les cent bouches de la renommée, à côté de celles qui forment l'auréole d'*Ignace de Loyola* ? Après avoir eu en partage l'humilité, la piété, la charité, l'amour du prochain, l'abnégation, l'austérité, toutes les vertus qui sont l'apanage des saints, il brilla, non seulement par l'énergie qu'il déploya à tous les instants de sa vie en combattant pour la plus grande gloire de Dieu (*ad majorem Dei gloriam*), mais encore en instituant et en disciplinant une armée dont les soldats, depuis trois siècles, tiennent encore haut et ferme l'épée qui leur a été confiée par leur premier général. Ce qu'on ne saurait trop remarquer, c'est que Dieu a fait naître *Ignace* en 1491, huit ans après Luther et, par une volonté expresse de sa divine Providence, le grand Saint s'est trouvé debout, armé de pied en cap, en face du trop célèbre hérésiarque. Au protestantisme ont succédé le jansénisme, le gallicanisme, le philosophisme, le libéralisme, la libre-pensée, et les soldats d'Ignace, sous le nom de *Compagnie de Jésus*, n'ont pas cessé, pendant ces trois siècles, de se tenir sur la brèche pour faire tête à toutes les hérésies anciennes et nouvelles, à toutes les fausses doctrines, à toutes les révoltes contre le Saint-Siége et contre l'Eglise de Jésus-Christ. On ne pourra jamais énumérer, même approximativement, toutes les persécutions qu'ils ont eu à souffrir, toutes les injures, toutes les calomnies, suscitées par le Diable, qu'on s'est plu à déverser contre eux : injures et calomnies qui devaient leur être d'autant plus sensibles qu'elles étaient souvent mises en circulation par des catholiques honnêtes mais passionnés, complétement fourvoyés par les idées du jour. Pendant ce temps-là, les soldats de Loyola, impassibles, élevant d'une main ferme le drapeau de leur bienheureux chef, sans abandonner la plus petite parcelle de terrain devant les attaques acharnées de leurs plus implacables ennemis, maintenaient, envers et contre tous, les saines et bonnes doctrines, portaient, chez les peuples barbares, les lumières de la foi qu'ils ont souvent scellée de leur propre sang, élevaient nos enfants avec le zèle et le dévouement traditionnel de leur pieux fondateur, et préparaient ainsi des générations qui, en rendant hommage à la justice et à la vérité, et en témoignant de leur obéissance et de leur soumission au vicaire de Jésus-Christ, devaient avant tout faire arriver le règne de Dieu et exécuter sa volonté.

Ignace naquit en 1491, dans la paroisse de Guipuzcoa, en Biscaye. Son père, chef d'une très ancienne famille, était seigneur d'Ognès et de Loyola, et sa mère n'était pas moins noble que son mari. Il embrassa, de bonne heure, la carrière militaire qui convenait si bien à la générosité de son caractère et à son cœur intrépide. Blessé en défendant Pampelune contre les Français, en 1521, il fut transporté par eux au château de Loyola. Pour charmer les longues heures de sa convalescence, il demanda des livres et on lui apporta la *Vie de Jésus-Christ* et la *Vie des Saints*. Cette lecture fit sur lui une impression si profonde que, se levant la nuit, il s'agenouilla devant une image de la sainte Vierge et il s'offrit à elle pour servir fidèlement son divin Fils, promettant de suivre désormais la bannière de sa croix et de renoncer au monde. Aussitôt qu'il fut guéri, il se dirigea vers le monastère du Mont-Serrat et y prit l'habit de pèlerin. Après avoir fait sa confession générale qui dura trois jours, il se retira à l'hôpital de Manrèse où il commença à mortifier sa chair,

par les austérités les plus sévères. Là, il vécut en mendiant parmi les pauvres, demeurant sept heures à genoux pour faire son oraison, mangeant un morceau de pain une fois le jour, couchant sur la terre nue et passant la nuit presque tout entière à pleurer ses péchés.

Après être ainsi resté une année à Manrèse, il s'embarqua, en 1523, à Barcelone pour visiter les Lieux Saints. A son retour en Espagne, en 1524, quoiqu'il eut trente-trois ans, il résolut de s'adonner à l'étude des lettres et resta deux ans à Barcelone pour étudier la grammaire. Au bout de ce temps, il vint à Alcala, où il se logea à l'hôpital, et suivit le cours de philosophie. Non content du travail qu'il s'imposait chaque jour, il mendiait de porte en porte, enseignait la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants et réunissait des aumônes pour nourrir les pauvres les plus nécessiteux.

« Dieu l'inspira aussi, dit Ribadaneïra, d'aller en l'Université de Paris « qui estait alors comme l'escole et le théâtre du monde. » Il étudia la philosophie au collège de Sainte-Barbe, et la théologie aux Jacobins à l'école de Saint-Thomas. Comme il n'avait d'autre désir que de trouver des compagnons pour l'aider à sauver les âmes, il choisit Pierre Lefebvre de la Savoie, François-Xavier de la Navarre, Jacques Laynez du diocèse de Signeuza, Alphonse Salmeron de Tolède, Simon Rodriguez du Portugal, Nicolas Alphonse, surnommé Bobadilla, du lieu de sa naissance près de Valence, auxquels se joignirent plus tard Claude Le Jay d'Annecy, Jean Codure du Dauphiné, et Pasquier Broët du diocèse d'Amiens. Les six premiers avec Ignace, tous d'un même cœur et d'une même volonté se réunirent le 15 août 1534, dans la chapelle souterraine de l'abbaye de Montmartre, où l'on croit que fut décapité saint Denys. Après avoir entendu la sainte messe célébrée par l'un d'eux déjà prêtre, Pierre Lefebvre, et avoir tous communié, ils firent vœu d'abandonner tous leurs biens, de s'employer à l'avancement spirituel de leur prochain et de faire le voyage de Jérusalem, prenant l'engagement, dans le cas où ce voyage trouverait des obstacles, d'aller se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ et de se mettre entièrement à la disposition de Sa Sainteté pour le service de l'Eglise et pour le salut des âmes.

En 1535, *Ignace* alla passer quelque temps dans le Guipuzcoa, tant pour terminer les affaires domestiques de trois de ses disciples espagnols que pour rétablir sa santé compromise par ses austérités. Il y fit plusieurs miracles et guérit entre autres du mal caduc un homme appelé Bastide, il rendit à la santé une femme phthisique et en délivra une autre qui était possédée du diable depuis quatre années. Il se dirigea de là vers Venise, où il avait donné rendez-vous à ses compagnons pour faire leur pèlerinage aux Lieux Saints. Il les attendit jusqu'en 1537 et fut ordonné prêtre avec eux cette même année. L'Empereur et les Vénitiens ayant déclaré la guerre aux Turcs, le voyage à Jérusalem parut impossible. *Ignace* vint alors à Rome avec ses compagnons, et Paul III confirma leur société en lui donnant le nom de la *Compagnie de Jésus*. Par le commun consentement de tous les pères, il fut nommé général en 1541.

Saint *Ignace* remplit ces fonctions pendant quinze ans trois mois et neuf jours, jusqu'au 31 juillet 1556, où il mourut. Il ne sortit de Rome que deux fois : l'une pour aller à Naples, l'autre à Orviéto, à la suite de Paul III. Ses enfants et ses religieux étaient fort aimés à cause de la bonne odeur qu'ils laissaient partout ; mais le Démon, qui l'exécrait lui

et son ordre, lui suscitait de toutes parts de sanglantes persécutions ; de son côté saint *Ignace*, comme vaillant capitaine, allait au-devant de l'ennemi commun pour lui résister et démasquer ce père du mensonge.

Quand il rendit son âme à Dieu, il avait soixante-cinq ans et trente-cinq années s'étaient écoulées depuis sa conversion. Avant de mourir, il eut la consolation de voir sa Compagnie répandue dans le monde entier. Il laissa douze provinces complètes : Portugal, Castille, Aragon, Andalousie, Italie, Naples, Sicile, haute et basse Allemagne, France, Brésil et Inde orientale. Il y avait alors, dans ces provinces, cent maisons de la Compagnie.

Son corps, après avoir d'abord été enterré dans l'église de la maison professe, fut transporté en 1587 dans l'église de *Giesu*. Son livre des *Exercices spirituels*, d'après saint François de Sales, a converti plus de pécheurs qu'il ne contient de lettres. Saint *Ignace* fonda aussi à Rome une maison pour les filles repenties, le Collège germanique et le Collège romain. C'est à lui que l'on doit également l'institution des prières des Quarantes Heures aux derniers jours du carnaval.

« Saint *Ignace*, disent les Petits Bollandistes, a eu cette glorieuse pré-
« rogative attribuée à saint Augustin par saint Jérôme, dans son
« épître LXXX, que tous les hérétiques l'ont haï et persécuté et qu'ils ont
« tâché de remplir le monde d'invectives et de calomnies contre lui.
« Mais comme il a été le fidèle serviteur de Dieu et l'enfant obéissant de
« l'Eglise, il a ce bonheur que tous les gens de bien le révèrent et le
« louent, et qu'ils donnent mille bénédictions à Dieu de l'avoir envoyé
« en ces derniers temps pour le soutien et la propagation de la religion
« chrétienne. »

Le patronage des *Guerriers* s'explique facilement par la première profession qu'avait embrassée saint *Ignace*.

« Le même Saint, dit Théophile Raynaud (*Hag. Lugd.*, p. 511), est invoqué comme le patron de l'*âge le plus tendre*. Il répand le bonheur sur les enfants à la première entrée dans la vie et les délivre des maladies qui peuvent les affliger dans la suite. La raison qu'on en donne paraît assez sensée. Saint *Ignace*, s'étant appliqué sans relâche au salut et à l'éducation de la jeunesse, il semble naturel que Dieu ait accordé à ce grand Saint la faveur spéciale de pouvoir l'assister quand les maladies viennent fondre sur elle, car au ciel l'amour brûlant qu'il ressentait pour les hommes ne s'est certainement pas refroidi. »

Une strophe d'un cantique castillan (Gozos) signale l'invocation adressée à saint *Ignace* pour les *Femmes enceintes* :

Todas dolencias y males *Vuestro poder a rendido* *Elementos le han temido,* *Muerte y furias infernales* DE LOS PARTOS ET DOLOR *Vuestro nombre ha mitigado*	Votre pouvoir a dompté toutes les souffrances et tous les maux ; les Eléments, la Mort et les Furies infernales l'ont redouté : les *Douleurs de l'enfantement* sont mitigées par votre nom.

Les Bollandistes citent plusieurs exemples de ce pouvoir attribué à saint *Ignace*, nous n'en mentionnerons qu'un seul (vol. VII, juillet, p. 229) qui a été constaté juridiquement :

En 1680, au mois de juillet, Rosalie, femme de Dominique Baron dans la ville de (*Bizinensi*), depuis trois jours continus, était en proie aux douleurs les plus violentes de l'enfantement. Sa vie était menacée.

Après avoir imploré le secours de saint Ignace, elle accoucha sans douleur. Quant au fœtus, il présentait l'aspect d'un monstre difforme, glacé, noir et ne donnant aucun signe de vie. Après un second recours adressé à saint *Ignace*, le fœtus reçut le mouvement et la vie et revêtit la forme d'un petit enfant qui fut baptisé sous le nom d'*Ignace*. Mais comme, au bout d'un an et demi, il n'avait pas encore pu balbutier aucune parole, un nouveau miracle fut demandé à saint *Ignace*, et quelques jours après sa langue se délia subitement devant un portrait du Saint et il prononça distinctement le nom de saint *Ignace*. A partir de ce jour, il acquit très rapidement le don de la parole.

Le calendrier de Sarragosse de 1876 qualifie saint *Ignace* :

Abogado contra CALENTURAS. | Avocat contre la *Fièvre*.

Effectivement, les *Bollandistes*, de la page 609 à 838, mentionnent un grand nombre de guérisons de cette affection opérées par l'intercession du saint (1).

Ribadaneïra dit que saint *Ignace* « eut un très grand pouvoir sur les Démons qui l'abhorraient et le persécutaient comme leur plus cruel ennemi. « .... A Manrèse, le *Diable* s'apparaissait souvent à luy en une belle et luisante forme, jusqu'à ce qu'éclairé de la lumière divine, il reconnut que c'était le *Diable* qui le voulait tromper ; et non seulement à Manrèse, mais aussi aux chemins, à Paris et à Rome, il s'apparaissait souvent à luy, mais si laid et si monstrueux que, sans faire autre estat de luy, il le chassait avec son baston, comme si c'eust esté un chien ou un chat... En 1541, un démoniaque, nommé Mathieu, criait qu'on ne le menât point à *Ignace*, parce qu'il estait son plus cruel ennemy. Un soldat possédé en dit autant à Padoue et une femme en la ville de Trapani, en Sicile. » Un saint qui était si mal avec le *Diable*, devait naturellement être invoqué contre lui.

Saint *Ignace* est également invoqué contre les *Scrupules* et les *Inquiétudes de conscience*. C'est encore Ribadaneïra qui nous expliquera les motifs de cette invocation. Pendant qu'il était à l'hospice de Sainte-Luce de Manrèse et qu'en pleurant ses péchés de toutes ses larmes il se livrait aux plus dures austérités, les remords de sa conscience le tourmentaient tellement que ni l'oraison, ni les jeûnes, ni les veilles, ni les disciplines, ni les autres pénitences ne pouvaient lui procurer aucun repos. Il résolut de ne boire ni de manger jusqu'à ce qu'il eut trouvé enfin la paix si désirée de son âme. Il était déjà resté sept jours entiers sans rien prendre, quand, ayant rendu compte à son confesseur de ce qu'il avait fait et voulait continuer, celui-ci lui commanda au nom de Dieu de manger, ce qu'il fit par obéissance ; après cette soumission accompagnée d'un ruisseau de larmes, il ressentit un calme merveilleux et Dieu lui accorda depuis le privilège de guérir les *Per-*

(1) On trouve dans le répertoire des *Drogues simples*, en usage dans les pharmacies, un médicament du nom de *Noix Igasar* ou *Fève de saint Ignace* (Ignatia amara, L. f., strychnos Ignatii). Cette fève, grosse comme une praline anguleuse, grise, et l'arbre, voisin du vomiquier, qui la produit, ont été décrits en 1699 par Rayet Petiver sur la communication qui lui en avait été faite par le père Cameli, jésuite. La fève de saint *Ignace* est purgative et *fébrifuge* ; mais, à cause de son action très énergique, on doit l'employer avec la plus grande précaution. On en tire un alcali nommé *Strychnine*. Comme ce sont les Jésuites qui, les premiers, ont fait connaître les propriétés des fruits de cet arbre, il n'est pas étonnant qu'on lui ait donné le nom de leur illustre fondateur qui, lui aussi, par son intercession, avait le privilège de guérir la *Fièvre*.

sonnes tourmentées par les Scrupules de conscience qui imploraient son aide. Dans ses *Exercices spirituels*, il fait remarquer qu'on appelle vulgairement *scrupules* le jugement par lequel nous prononçons avec toute la liberté de notre esprit que telle action est péché, quoiqu'elle ne soit pas.., tel serait, continue-t-il (Direct. c. 38 n° 2), le jugement de celui qui, venant de marcher sur deux pailles formant la croix, se reprocherait cette démarche comme une faute : ce n'est point là proprement un *scrupule*, c'est un jugement erroné que doit redresser l'instruction et le bon sens... Toutes les facultés intellectuelles et morales de cette personne lui disent qu'elle n'a nullement péché ; et cependant, de sa conscience lui arrive l'idée qu'elle a fait mal. De là, perplexité, trouble que l'Esprit malin entretient. C'est là le *Scrupule* proprement dit. »

D'après les *Bollandistes* (p. 822 et 844), en 1626, quelques vallées du Piémont étaient dévastées par les *Loups*, entr'autres celle de Lanzo Torinense, bourg situé à trente kilomètres nord-ouest de Turin. Dans cette même vallée, Mezanila où se trouvaient agglomérés mille quarante habitants, était depuis trois années consécutives cruellement ravagée par ces bêtes féroces, sans qu'on ait pu trouver un moyen de les chasser ou de les tuer ; enfin un bon prêtre exhorta la population à faire une neuvaine à saint *Ignace*. Quand elle fut terminée, on ne vit plus nulle part un seul *loup* : et d'après le conseil de leur chef, les habitants s'engagèrent à donner à leurs premiers nés le nom d'*Ignace*, et quand ces enfants auraient atteint l'âge de cinq ans, à célébrer une neuvaine en l'honneur de celui qu'ils avaient choisi pour leur très saint patron.

Nous terminerons par la formule de la bénédiction de l'eau de saint *Ignace* qui est très salutaire aux *Malades* et qui a été approuvée le 30 août 1866, par un décret de la Congrégation des Rites. Elle est tirée du *Compendium præcipuarum ceremoniarum* à l'usage de la Compagnie de Jésus et imprimé au Puy en 1873.

BENEDICTIO AQUÆ S. *Ignatii.*

Adjutorium nostrum, etc.
Sit nomen Domini, etc.
Domine exaudi orationem, etc.
Dominus vobiscum, etc.

OREMUS.

Domine sancte Pater omnipotens æterne Deus, qui benedictionis tuæ gratiam ÆGRIS *infundendo* CORPORIBUS, *facturam tuam, multiplici pietate custodis, ad invocationem nominis tui benignus assiste ; ut interecedente beato* IGNATIO *confessore tuo famulos tuos ab* ÆGRITUDINE *liberatos et sanitate donatos, dextera tua erigas, virtute confirmes, potestate tuearis atque ecclesiæ tuæ sanctæ eum omni prosperitate restituas. Per Dominum*, etc.

IMMERGITUR IN AQUAM NUMISMA SEU RELIQUIARIUM S. IGNATII ET IMMERSUM TENETUR USQUE AD FINEM HUJUS ORATIONIS :

Benedic † *Domine, hanc aquam, ut sit remedium salutare generi humano, et per intercessionem beati* IGNATII *cujus numisma (vel reliquiæ), in eam immergitur (vel immerguntur), præsta ut quicumque ex ea sumpserint, corporis sanitatem et animæ tutelam percipiant. Per Christum*, etc.

Bénédiction de l'eau de saint IGNACE.

PRIONS.

Seigneur, père saint et tout-puissant, Dieu éternel, qui, en répandant la grâce de votre bénédiction sur les corps malades, conservez votre créature avec une grâce infinie, montrez-vous bienveillant à l'invocation de votre nom, afin que par l'intercession de saint *Ignace*, votre confesseur, vous souteniez de votre droite, vous affermissiez par votre force et vous protégiez par votre puissance vos serviteurs délivrés de la maladie et rendus à la santé, enfin que vous rétablissiez votre sainte Eglise en toute prospérité.

On plonge dans l'eau la médaille ou le reliquaire de saint *Ignace* et on les y tient jusqu'à la fin de cette oraison :

Bénissez, † Seigneur, cette eau, afin qu'elle soit un remède salutaire pour le genre humain et que, par l'intercession de saint *Ignace*, dont la médaille (ou les reliques) est plongée dans cette eau (ou sont plongées), faites que, quiconque en boira, reçoive la santé du corps et la protection de l'âme.

EDUCITUR EX AQUA NUMISMA SEU RELIQUIARIUM.

OREMUS.

Deus, qui ad majorem tui nominis gloriam propagandam novo per Beatum IGNATIUM *subsidio militantem ecclesiam roborasti, concede ut ejus auxilio et imitatione certantes in terris coronari cum ipso mereamur in cœlis qui vivis et regnas*, etc.

La Médaille ou le Reliquaire est tiré de l'eau.

PRIONS.

Dieu qui, pour propager la plus grande gloire de votre nom, avez fortifié l'Eglise militante d'un nouveau secours par saint Ignace, faites qu'en combattant sur la terre par son aide et par ses exemples, nous méritions d'être couronnés avec lui dans le ciel.

Dans le *Manuale Benedictionum selectissimarum...* (p. 15), on trouve cette bénédiction des images de saint *Ignace :*

BENEDICTIO IMAGINUM S. IGNATII.

OREMUS.

Omnipotens sempiterne Deus, qui sanctorum tuorum imagines sculpi aut pingi non reprobas, ut quoties illas oculis corporis intuemur toties actus et sanctitatem ad imitandum memoriæ oculis meditemur, has, quæsumus, in honorem ac memoriam B. confessoris tui IGNATII *adaptatas benedicere † et sanctificare † digneris ; et presta, ut quicumque coram una ipsum gloriosissimum sanctum confessorem tuum Ignatium suppliciter honorare et colere studuerint, illius precibus et obtentu gratiam in præsenti, æternam gloriam obtineant in futurum. Per Dominum*, etc.

℣ *Ora pro nobis*, S. IGNATII.

℟ *Ut digni*, etc.

OREMUS.

Immensam clementiam tuam, omnipotens Deus, humiliter imploramus, ut imagines has benedicere † et sanctificare † tua pietate digneris, ut domus et habitacula fidelium tuorum, in quibus affixæ et collocatæ fuerint careant omni immunditia, liberentur a noxa, non ibi resideat spiritus pestilens, non aura corrumpens, discedant omnes insidiæ latentis inimici, et si quid est, quod aut incolumitati habitantium invideat, aut quieti, ad illarum præsentiam effugiat et salubritas per sancti tui nominis invocationem, et S. IGNATII *apud te intercessionem expetita ab omnibus sit impugnationibus defensa. Per Dominum*, etc.

Bénédiction des images de SAINT IGNACE.

PRIONS.

Dieu éternel tout-puissant, qui ne défendez point de peindre ou de sculpter les images de vos saints, afin que toutes les fois que nous les considérons des yeux du corps, nous y appliquions les yeux de la mémoire pour imiter leurs actes et leur sainteté, daignez, nous vous en prions, bénir † et sanctifier † ces images en l'honneur et en mémoire de votre saint confesseur *Ignace*, faites aussi que, quiconque s'appliquera à honorer et invoquer humblement devant l'une d'elles votre très glorieux confesseur saint *Ignace* obtienne, par ses prières et par son intercession, votre grâce en ce monde et votre gloire éternelle dans l'autre par Notre Seigneur, etc.

℣ Priez pour nous, saint Ignace, etc.

℟ Afin que nous soyions dgine, etc.

PRIONS.

Dieu tout-puissant, nous supplions humblement votre clémence infinie de daigner dans votre bonté bénir † et sanctifier † ces images, afin que les maisons et les demeures de vos fidèles, où elles seront placées et fixées, soient préservées de toute impureté et délivrées de tout mal, que l'esprit pestilentiel et l'air corrupteur n'y résident pas ; que toutes les embûches de l'ennemi caché en soient bannies et, s'il est quelque chose qui puisse nuire à la santé ou au repos des habitants, qu'elle disparaisse en leur présence et que leur salubrité réclamée par l'invocation de votre saint nom et par l'intercession auprès de vous de votre saint confesseur *Ignace* soit protégée contre toute attaque. Par Notre Seigneur, etc.

(RIBADANEIRA. — *Nouveau Dictionnaire...* par DUMESNIL, DUBEUX et CRAMPON *et les autres Hagiologues*).

PREMIER AOUT

SAINT FRIARD, RECLUS AU DIOCÈSE DE NANTES

VIe SIÈCLE. — 511-557

Invoqué contre la fièvre et les maux de reins. — Patron des laboureurs et des vignerons.

RIARD embrassa la profession de *laboureur*, qui était celle de son père. Profondément pénétré des vérités de la religion, que ses parents lui avaient inculquées dès l'âge le plus tendre, il avait sans cesse, tout en cultivant la terre, l'esprit tendu vers les choses du ciel. Il menait une vie simple et frugale ; il priait fréquemment au pied d'un arbre. Ses compagnons de travail, qui étaient loin de lui ressembler, le poursuivaient souvent de leurs railleries. Un jour que *Friard* faisait la moisson avec un grand nombre d'autres ouvriers, quelques moissonneurs mirent le pied sur un essaim de frelons, qui s'élancèrent tout à coup sur les travailleurs, et les dispersèrent dans toutes les directions. *Friard*, au premier moment, s'enfuit à leur exemple, mais bientôt se jetant à genoux, il répéta son mot favori : « Notre secours est dans le nom du Seigneur. » Aussitôt il eut la satisfaction de voir les frelons rentrer paisiblement dans le lieu de leur retraite et abandonner le terrain aux moissonneurs, qui n'en furent plus incommodés. A partir de ce jour, tous ceux qui s'étaient moqués de *Friard*, se montrèrent remplis de respect et de vénération pour le grand serviteur de Dieu.

Un jour qu'il était monté sur la cîme d'un arbre pour l'émonder, une branche se brisa sous son pied, il fut renversé sur les reins, et aurait pu faire une chute très grave ; mais, ayant prononcé son mot favori, il glissa de branche en branche, et arriva sur la terre sans éprouver aucun mal, à la grande stupéfaction des assistants. *Friard* resta dans la condition où il était né jusqu'à l'âge de 53 ans. Par amour pour la solitude, il se retira dans une île du nom de *Vindunet*, où fut depuis bâtie l'église paroissiale de *Besné* ; là, il brilla par plusieurs miracles. Un jour se promenant autour de son ermitage, il ramassa une branche d'arbre brisée par le vent et s'en fit un bâton. Après s'en être ainsi servi quelque temps, cédant à une inspiration divine, il planta en terre ce bois aride et desséché qui, bientôt prenant racine, devint un arbre portant des fleurs et des fruits.

Friard sentit sa fin approcher ; il fut saisi d'une fièvre violente qui devait l'emporter rapidement ; mais elle se calma, pendant quelques jours, pour donner à saint Félix, son évêque, le temps de venir lui fermer les yeux.

Le patronage des *laboureurs* n'a pas besoin d'être justifié ; quant à celui des *vignerons*, il pourrait bien venir du *bâton*, devenu arbre, cité plus haut, et dont la plantation rappelle jusqu'à un certain point celle de *la vigne*. D'après M. l'abbé Audiger, curé en 1878 de Besné, saint *Friard* est encore invoqué aujourd'hui dans cette localité contre les *maux de reins et la fièvre*. L'invocation *contre la fièvre* a certainement pris sa source dans la dernière maladie de saint Friard ; celle des *maux de reins* est plus difficile à expliquer, c'est peut-être un souvenir de la *chute*

dont notre Saint avait si heureusement conjuré la gravité en appelant le seigneur à son aide. Ces deux dernières invocations sont également adressées à un diacre du nom de *Secondelle*, qui, s'étant établi dans un ermitage à côté de saint *Friard*, mourut avant lui, et dont la fête tombe le 29 avril. Comme ce diacre, tenté par le démon, avait abandonné sa solitude pendant quelque temps, puis étant revenu auprès de saint *Friard*, avait résisté énergiquement à toute nouvelle tentation, on a introduit, dans le propre du diocèse de Nantes, cet *oremus* qui ferait soupçonner qu'il est invoqué contre les *influences diaboliques* :

OREMUS	PRIONS
Quærentium te, Deus salvator et custos, qui, Beato SECUNDELLO, *ne particeps esset coinquinationis, renuntiare sæculo et sub alas confugere tribuisti : ejus intercessione, da populo tuo* DIABOLICA *vitare* CONTAGIA *et te, solum dominum, pura mente sectari. Per Dominum, etc.*	Dieu gardien et sauveur de ceux qui vous cherchent, vous qui avez accordé au bienheureux *Secondelle*, de peur qu'il ne contractât quelques souillures, la grâce de renoncer au siècle et de se réfugier sous votre aile, faites que, par son intercession, votre peuple évite toute contagion diabolique et s'attache à vous seul, Seigneur, avec un cœur pur. Par., etc.

(*Saint Grégoire de Tours*, abbé JOLY.)

SAINT PIERRE AUX LIENS

Patron des Serruriers, Ferronniers, Taillandiers, Chaudronniers, Tôliers, Ferblantiers, Doreurs et Argenteurs sur métaux, Fondeurs, Plombiers, Savetiers, Moissonneurs, Vanniers, Nattiers.

Nous avons vu, le 29 juin, que saint *Pierre*, étant à Jérusalem, fut emprisonné par Hérode ; il dormait entre deux soldats et était *lié par deux chaînes*, quand un ange vint le délivrer. Lorsqu'il eût été rendu à la liberté, les fidèles de la ville sainte, achetèrent les *chaînes* de ceux qui avaient la garde de la prison. On voit dans les historiens et dans les apologistes grecs les plus anciens, combien elles étaient en honneur à Jérusalem et dans tout l'orient, comme aussi quels prodiges éclatants se produisaient à leur contact. Vers l'an 67, étant à Rome, saint Pierre fut de nouveau arrêté et jeté au fond de l'horrible prison Mamertine, où il resta enchaîné pendant neuf mois, après lesquels Néron le fit crucifier sur le mont Janicule. « Les fidèles de Rome, dit le comte Emond La-« font (1), non moins zélés que ceux de Jérusalem, obtinrent, de ses « bourreaux, les chaînes qui avaient lié ses membres sacrés, et ces « chaînes, cachées d'abord soigneusement dans les premières persécu-« tions, furent retrouvées par sainte Balbine, vers 116, sous le ponti-« ficat d'Alexandre Ier ». Après le martyre de ce pape, Balbine les confia à Théodora, noble dame romaine, sœur de saint Hermès. D'après une pieuse tradition, Théodora les déposa dans un oratoire dédié au prince des Apôtres, qu'elle fit élever sur le mont Esquilin, et, dès ce moment, elles furent exposées à la vénération des fidèles.

Vers l'an 439, Juvénal, évêque de Jérusalem, donna les *chaînes* avec lesquelles Hérode avait fait lier saint *Pierre*, à Eudoxie, femme de Théodore le jeune, qui en plaça une dans l'église de Saint-Pierre à Constantinople, et envoya l'autre à Rome à sa fille Eudoxie, femme de

(1) *Histoire des chaînes de saint Pierre...* Paris, Poussielgue, 1886.

Valentinien III. Celle-ci fit construire, à la place de l'ancien oratoire élevé par Théodora, une splendide basilique qui eut le titre de basilique Eudoxienne et elle voulut que les *chaînes* de Jérusalem y fussent conservées avec celles de Rome.

Ce fut alors que le pape saint Léon, au milieu de la foule des fidèles, rapprocha les *deux chaînes* pour les comparer l'une à l'autre, et à l'instant elles se joignirent, en présence de toute l'assemblée « *n'en formant plus qu'une seule*, d'après le Bréviaire romain, comme *si elle eût été faite par le même ouvrier* ».

A la suite de ce miracle, la nouvelle Basilique fut consacrée sous le nom de saint *Pierre-aux-Liens*, *ad vincula*, du titre d'Eudoxie et le premier jour d'août, signalé par ce prodige, a été marqué par l'église pour en solenniser tous les ans la mémoire.

Ce fut au VIe siècle que le culte des *saintes chaînes* se propagea dans le monde entier. Les Papes en donnèrent quelques anneaux à des personnages importants qui avaient bien mérité du Saint-Siège ou à quelques églises insignes. Mais le plus souvent ils se contentaient de donner un peu de limaille de ces *chaînes* enfermée dans de petits reliquaires de prix, presque toujours en forme de croix ou de clef. D'après saint Grégoire de Tours, ces *chaînes* posées sur des malades, opéraient ordinairement beaucoup de miracles éclatants Ces miracles se sont propagés jusqu'à nos jours. Au milieu des grandes calamités de Rome et de l'Eglise, les Papes ont toujours fait exposer les *saintes chaînes*.

Pendant l'hiver de 1863 à 1864, les révolutionnaires italiens répandaient dans Rome de jolies chaînes de montre en acier, terminées par un petit globe en métal. Ce globe était un souvenir de la bombe avec laquelle Orsini avait essayé de tuer Napoléon III, et aussi les chaînes portaient-elles le nom de l'assassin. Quelques jeunes Romains, indignés de cette abominable propagande, firent fabriquer une autre chaîne de montre, *fac-simile* des *chaînes* de saint *Pierre* : ces chaînes furent mises en contact, à Rome, avec les *véritables chaînes* de l'apôtre et tous les fidèles, hommes et femmes, tinrent à honneur de les porter comme contre-partie des autres. Ce fut alors que le cardinal Patrizzi crut utile, par un décret du 26 février 1866, d'ériger canoniquement en confrérie l'association des fidèles, qui font ou qui feront usage de ce *fac-simile*.

Tous les ouvriers en métaux ont voulu se mettre sous le patronage des *chaînes de saint Pierre* : les *Serruriers*, les *Ferroniers*, les *Taillandiers*, les *Chaudronniers*, les *Tôliers*, les *Ferblantiers*, les *Fondeurs*, les *Plombiers*, jusqu'aux *Doreurs* et *Argenteurs* sur métaux. Les *Savetiers* ont réclamé également ce patronage, probablement à cause des *Liens* qu'ils remettent aux vieilles chaussures et aussi parce que le fil de Bretagne ciré, au moyen duquel ils assemblent la nouvelle semelle avec l'ancienne, constitue un véritable *lien*. « Ce sont aussi les *liens* de saint Pierre, dit l'abbé Corblet (IV, 564) qui ont déterminé les *Moissonneurs* de Picardie à le prendre pour patron, parce que le *liage* des gerbes est une importante occupation de la moisson dont l'époque coïncide d'ailleurs avec la fête de saint Pierre (1er août).» Enfin, les *Vanniers* et les *Nattiers* se sont rangés sous le même patronage, parce qu'ils fabriquent leurs produits avec la paille et l'osier qui servent ordinairement de *liens* pour divers usages.

(*Histoire des chaînes de saint Pierre*, par le comte EDMOND LAFOND.)

SAINT EXUPÈRE VULGAIREMENT, SAINT SPIRE

PREMIER ÉVÊQUE DE BAYEUX

IIe SIÈCLE. — VERS 140.

Invoqué contre les Inondations, la Sécheresse, les Incendies.

On donne communément le nom de *Spire* à saint *Exupère*, premier évêque de Bayeux, il fut envoyé dans les Gaules avec saint Denys, l'aréopagite, par saint Clément, pape, disciple de saint Pierre. Le pays qui lui échut pour la prédication de l'Evangile, fut cette partie de la Neustrie que l'on nomme présentement Basse-Normandie. Etant entré à Bayeux qui en était la capitale, il y fit bâtir un oratoire que, d'après la tradition, on croit avoir été érigé au lieu même où est aujourd'hui la cathédrale.

Un jour, sept possédés lui furent amenés, il les délivra par ses prières et par la vertu du signe de la croix. Cinq cents personnes, témoins d'un miracle si éclatant, se convertirent. De ce nombre, fut le comte Noroy, appelé Renobert, qui ne tarda pas à faire des miracles à l'exemple de son maître, et fut depuis son successeur et le second évêque de Bayeux. Saint Spire ne se contenta pas de gouverner l'église qu'il venait de fonder, il évangélisa tout le pays maritime de la Neustrie. Il employa ainsi sa vie, jusqu'à une heureuse vieillesse, à porter la lumière de la foi, dans les différentes parties de cette contrée. Lorsqu'il se vit près de la mort, il appela ses disciples autour de lui et rendit son âme à Dieu au milieu d'eux. Saint Renobert fit enterrer son corps sur une colline hors de la ville, où les fidèles bâtirent une petite chapelle en son honneur. Il fut ensuite transporté dans la cathédrale de Bayeux jusqu'en l'année 863. A cette époque, à cause des incursions des Normands, ses reliques furent cachées avec celles de saint Loup, aussi évêque de Bayeux, dans un château du Gâtinais, appelé Palluau. Quatre-vingts ans plus tard, un comte de Corbeil les fit apporter dans sa ville de Corbeil, où il bâtit une église en leur honneur et y fixa un abbé séculier avec douze chanoines. Après les comtes de Corbeil, les souverains pontifes, les rois de France et les évêques de Paris accordèrent de grands privilèges à ce chapître.

« Il faudrait des livres entiers, dit le père Giry, pour décrire les miracles qui se sont faits par l'intercession de notre Saint. » On avait l'habitude de descendre la châsse de saint *Spire*, pour les *calamités publiques*, les *sécheresses*, les *inondations*, les *incendies*. En 1648, le feu ayant pris aux moulins à poudre d'Essonne et menaçant Corbeil d'être dévorée par les flammes, on opposa à leur fureur la châsse de saint *Spire*, et la ville fut préservée. En 1793, une grande partie des reliques fut brûlée sur une place publique de Corbeil. La *mâchoire inférieure* qui est à Corbeil et *un os de l'avant-bras* qui est à Bayeux, purent seuls être sauvés.

(*Le père* GIRY.)

TROIS AOUT.

SAINT ASPREN, ÉVÊQUE DE NAPLES

VERS LA FIN DU Ier SIÈCLE.

Invoqué contre les Maux de tête.

LORSQUE l'apôtre saint Pierre partit d'Antioche pour venir à Rome, il débarqua à Naples et reçut l'hospitalité chez une honnête femme du nom de Candide qu'il guérit d'une infirmité et qu'il baptisa après lui avoir inculqué les principes de la religion chrétienne. Comme son hôtesse le suppliait de rendre la santé à son parent *Aspren* qui était atteint d'une maladie très grave, l'apôtre lui prescrivit de saisir la main droite du malade et de lui ordonner, en son nom, de sortir sain et sauf de son lit. Candide avait à peine exécuté les instructions de saint Pierre, qu'*Aspren* recouvrait immédiatement la santé. Plein de reconnaissance, il vint trouver l'apôtre qui l'initia aux Mystères de la Foi, et le baptisa. Saint Pierre, en quittant Naples, le constitua premier évêque de cette ville. *Aspren*, marchant sur les traces de son bienheureux Maître, ne cessa pas, un seul instant d'instruire son peuple par la prédication, les exemples et les miracles, jusqu'à ce qu'il rendît son âme à Dieu. Il fut enterré et il est honoré encore aujourd'hui dans la grande église où l'on conserve le bâton de saint Pierre.

Dans la VIIe leçon de son office, citée par les Bollandistes, on trouve l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre les maux de tête*. A Rome, un habitant de cette ville était cruellement tourmenté *par de violents maux de tête*. Tantôt il se couchait sur le dos, tantôt il se courbait en avant, s'étendant alternativement sur le côté gauche ou le côté droit sans trouver de soulagement à ses grandes souffrances. Tout à coup se rappelant les mérites d'Aspren, il invoqua le saint évêque de Naples et les douleurs cessèrent.

(*Hagiologium Italicum*).

BIENHEUREUX GEOFFROY II DE LOUDON (GAUFRIDUS), ÉVÊQUE DU MANS

XIIIe SIÈCLE. — 1255.

Invoqué contre la Fièvre.

Geoffroy, quarante-quatrième évêque du Mans, était le deuxième de ce nom ; il succéda à Geoffroy Ier en 1234. En 1239, il assista à Rome le souverain pontife dans la séance solennelle où celui-ci excommunia l'empereur Frédéric II, le 28 mars. Innocent IV l'ayant appelé au concile de Lyon, il prit part à toutes les sessions et notamment à la troisième dans laquelle le concile tout entier déposa ce même empereur. Dans le but d'exciter la piété des fidèles et de les porter en même temps à contribuer à la construction, puis à la décoration de l'église cathédrale, *Geoffroy* forma une association de prières et de bonnes œuvres, qui a subsisté jusqu'en 1791, sous le nom de confrérie de saint Julien. Parti pour Rome au mois de juillet 1255, il se rendit à Anagni où il mourut le 3 août,

après avoir reçu le meilleur accueil de la part d'Alexandre IV et des cardinaux. Son corps resta assez longtemps dans l'église des Frères mineurs d'Anagni où on lui fit des obsèques magnifiques. Plus tard ses reliques furent apportées en France et déposées dans l'église de la Chartreuse du parc de Saint-Denis, ainsi qu'il l'avait ordonné.

Corvaisier dans son histoire des évêques du Mans, mentionne que de son temps, vers l'an 1648, un grand nombre de guérisons miraculeuses avaient lieu à son tombeau... « *Invocatur*, dit-il, *autem præcipue a Febricitantibus.* » Il est invoqué principalement par les personnes tourmentées *de la fièvre*. Lorsqu'elles ne pouvaient se rendre à la Chartreuse, elles y envoyaient un vêtement intérieur que les religieux faisaient toucher, soit à son tombeau, soit à un calice dont le Bienheureux s'était servi et qu'il leur avait donné ; presque toujours leurs vœux étaient accomplis lorsqu'elles se servaient de ce vêtement. Les exemples de ces prodiges ont été innombrables ; ce qui prouve que la source n'en est pas tarie, même de notre temps, c'est que dernièrement Monseigneur J.-B. Bouvier, par ses informations, a constaté des faits récents prodigieux !

(Bollandistes. — Petits Bollandistes).

QUATRE AOUT.

SAINT DOMINIQUE

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

XIIe ET XIIIe SIÈCLE. — 1170-1221.

Invoqué contre la Fièvre. — Patron des Tailleurs, Culottiers, Couturières et Costumiers.

IBADANEIRA appelle saint *Dominique* le glorieux Patriarche, la Lumière du Monde, la Colonne de l'Eglise, le Boulevard de la Foi, la Gloire de l'Espagne et le Fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il naquit en 1170 à Calahorra, dans le diocèse d'Osme (Vieille-Castille). Son père était de l'ancienne et noble famille des Gusman et sa mère Jeanne de Bretagne avait pris le surnom d'Aza, de la seigneurie qu'elle possédait. Pendant qu'elle était enceinte, elle eut une vision dans laquelle elle semblait porter dans son sein un chien tenant en sa gueule un flambeau ardent dont il éclairait et embrasait tout le monde.

Elle était venue faire une neuvaine au monastère de saint Dominique de Silos auquel, alors comme aujourd'hui, on avait recours *pour les accouchements heureux*. Quand l'enfant vint au monde, il fut appelé *Dominique*, du nom de son patron *Dominique de Silos*. Après qu'il eut reçu le saint sacrement du baptême, sa marraine vit en songe, au milieu de son front, une étoile si brillante qu'elle étendait ses rayons sur toute la terre.

On raconte que de même l'ayant mené à la messe au monastère de Silos, le célébrant, au lieu de dire *Dominus vobiscum*, s'écria : *Ecce reformator ecclesiæ.*

Il fut élevé en grande partie par un de ses oncles, archiprêtre de l'église, Guniel d'Yzan, qui lui inculqua la crainte de Dieu et le germe de toutes les vertus chrétiennes. Plus tard, ses parents l'envoyèrent à

Palencia. Là il s'adonna à l'étude de la philosophie et de la métaphysique, sans négliger le salut de son âme, vaquant à l'oraison avec la plus grande assiduité et se livrant aux austérités les plus sévères.

A l'âge de vingt-cinq ans, l'évêque d'Osme l'attacha à son église comme chanoine régulier et archidiacre. Pendant deux années, de 1200 à 1202, il parcourut les bourgades de Palence et d'Osme, préludant à la prédication qu'il devait pratiquer plus tard avec tant d'éclat en enseignant le chemin du ciel à toutes ces populations. Le même évêque l'emmena avec lui en France où il était envoyé par Alphonse, roi de Castille, pour la solution d'affaires très importantes. *Dominique*, en passant par Toulouse, convertit le premier albigeois chez lequel il était logé. A la cour de France, il trouva la reine Blanche, la mère de saint Louis, douloureusement affectée de n'avoir point d'enfant. Il lui conseilla la pratique assidue du Rosaire, et de prendre ainsi la sainte Vierge pour médiatrice. Elle le fit ; bientôt Dieu combla tous ses désirs en lui accordant la grâce de devenir mère du glorieux saint Louis. Au retour, toujours avec l'évêque d'Osme, il arriva à Montpellier où l'hérésie des Albigeois faisait, chaque jour, les plus grands progrès. *Dominique* ne craignit pas de les attaquer de front. Ils avaient écrit un certain livre contenant tous les arguments de la secte. *Dominique* en composa un autre où resplendissait la vérité catholique. Les deux livres furent jetés dans un foyer ardent à la vue de toute la population. Celui des hérétiques fut brûlé à l'instant, celui de *Dominique*, au contraire, s'envola en l'air sans avoir subi aucun dommage. Les hérétiques s'obstinèrent par trois fois à jeter au feu le livre du Saint. Trois fois il en sortit intact, ce qui ramena à la foi un grand nombre des assistants.

Après la mort de l'évêque d'Osme, saint *Dominique* fut chargé de la direction à imprimer à la lutte contre les Albigeois. Il y consacra, pendant dix années, toute l'énergie qui le caractérisait. Il allait de village en village, pieds nus, faisant éclater partout son amour pour Dieu et sa charité envers le prochain, passant à travers les armées et s'exposant à toutes sortes de périls, sans reculer jamais devant aucun obstacle. C'est ainsi qu'il parvint à ramener, au sein de l'Eglise catholique, près de cent mille âmes qui étaient perdues.

Le Pape le fit inquisiteur contre les hérétiques et il exerça cette charge en employant toutes les armes spirituelles pour les réduire. Les armes temporelles des princes catholiques furent aussi employées et grâce aux conseils et aux prières du Saint, elles obtinrent des succès inespérés. Simon de Montfort, entre autres, général de l'armée catholique, qui n'était composée que de huit cents chevaux et de mille piétons, mit en déroute complète cent mille hommes, après en avoir tué vingt mille. Durant ce combat, saint *Dominique* priait pour eux, versant de chaudes larmes, les mains levées au ciel.

Notre Saint, dans le but de faire approuver par le Pape l'Ordre des Frères prêcheurs, dont il méditait depuis longtemps la fondation, accompagna à Rome Foulque, évêque de Toulouse, qui s'y rendait pour la célébration du concile de Latran. Le diable mit tout en œuvre afin d'entraver le projet du Saint; mais le Pape Innocent III, ayant vu en songe l'église de Saint-Jean de Latran lézardée de toutes parts et prête à s'écrouler, que saint *Dominique* soutenait sur ses épaules et empêchait de tomber, le fit venir le lendemain et lui conseilla de choisir parmi

celles approuvées déjà par le saint Siège, la règle qu'il jugerait la plus convenable et qu'il la lui accorderait. *Dominique* revint à Toulouse pour se concerter à ce sujet avec ses disciples, et comme Innocent III mourut dans l'intervalle à Pérouse, ce fut Honorius III, son successeur, qui fit expédier, le 22 décembre 1216, la bulle de confirmation de l'Ordre des Frères prêcheurs.

Saint *Dominique*, étant un jour en oraison dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, aperçut Notre Seigneur Jésus-Christ tenant dans sa main trois javelots pour punir le monde ; mais comme personne ne pouvait arrêter sa colère, il vit tout à coup la sainte Vierge prosternée à ses pieds et présentant à son fils saint *Dominique* et saint *François d'Assise* qui, par leurs prédications, devaient forcer les pêcheurs à venir à résipiscence. A cette vue, Notre Seigneur, s'apaisa et laissa tomber les javelots de ses mains. En sortant de l'église, Dominique rencontra le glorieux saint François, et quoique les deux Saints ne se fussent jamais vus, ils se reconnurent néanmoins et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le Pape l'établit Maître général de la congrégation naissante, et son premier soin fut de répartir ses disciples dans différents pays.

Il en envoya à Paris, en Espagne, en Italie, principalement à Bologne où il établit sa résidence, après y avoir célébré un premier chapitre général de son Ordre. Il alla lui-même en Espagne pour communiquer aux royaumes de Castille dont il était originaire, la lumière de sa doctrine. Il vint à Ségovie et de là passa à Madrid où il établit un monastère de filles de son Ordre. En revenant d'Espagne il traversa la France et vint à Paris où il trouva trente de ses religieux possédant déjà quelques bâtiments dans l'Université et une ancienne chapelle sous le vocable de saint Jacques. C'est à cause de cette chapelle qui a donné le nom à toute la rue saint Jacques, qu'on les appela *Jacobins*.

De retour à Bologne, il célébra le deuxième chapitre général de l'Ordre, qui fut le dernier. Un ange lui fut envoyé pour lui annoncer l'approche de sa mort. Il fut saisi d'un grand mal de tête, *d'une fièvre continue* et d'un cruel flux de sang qu'il endura avec une patience admirable. Ne voulant pas d'autre lit que la terre, il fit sa confession générale et reçut les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction. Après avoir adressé à ses religieux les exhortations les plus touchantes, il leur donna sa bénédiction ; mais « on dit, ajoutent les Petits Bollandistes, qu'il fulmina sa malédiction contre ceux qui corrompraient ou altéreraient les constitutions de son Ordre ou qui introduiraient des nouveautés contre la pureté de l'observance. »

Saint *Dominique* a été le premier instituteur du *Rosaire* et de la confrérie qui porte ce nom. Cette dévotion fut pour lui d'un secours puissant contre les hérétiques et notoirement dans la ville de Carcassonne dont il convertit presque tous les habitants. Il la propagea en Espagne et en Bretagne. On évalue à plus de cent mille le nombre des Albigeois convertis par cette prière.

Dans le Rituel espagnol imprimé à Barcelone en 1862 (1) on trouve la prière suivante :

(1) *Prontario para la administracion de los santos sacramentos y benediciones. Barcelona*, 1862.

ORACION DE *N.-P. santo Domingo*, CONTRA *las calenturas.*

Jesus Mariæ filius, sit tibi clemens et propitius. Amen.

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo te defendat; Jesus Nazarenus te sanet; ipse dominus, qui te traxit ad fidem catholicam, te in ea conservet; te beatum faciat et te liberet ab hac infirmitate.

Socrus autem Simonis tenebatur MAGNIS FEBRIBUS *et rogaverunt illum pro ea et stans super illam imperavit* FEBRI *et dimisit illam; et continuo surgens ministrabat illis.*

Benedictus redemptor omnium qui, saluti providens hominum mundo dedit SANCTUM DOMINICUM.

O spem miram, quam dedisti mortis hora te flentibus, dum post mortem promisisti, te profuturum fratribus; imple, pater, quod dixisti, nos tuis juvans precibus; qui tot signis claruisti in ÆGRORUM *corporibus, nobis opem ferens Christi,* ÆGRIS *medere moribus. Imple. pater, quod dixisti nos tuis juvans precibus.*

Ora pro nobis, Beate pater Dominice.

Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS

Concede, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui peccatorum nostrorum, pondere prœmimur, beati DOMINICI *confessoris tui patris nostri patrocinio sublevemur.*

PRIÈRE A N. P. SAINT DOMINIQUE CONTRE LA FIÈVRE.

Que Jésus, fils de Marie, vous soit propice et bon. Ainsi soit-il.

Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande : que le Christ vous défende de tout mal ; que Jésus de Nazareth vous guérisse ; que le Seigneur, qui lui-même vous a attiré à la foi catholique, vous y conserve ; qu'il vous rende heureux et vous délivre de cette maladie.

La belle-mère de Simon était affligée d'une fièvre violente : on pria pour elle le Seigneur qui se tenant près d'elle commanda à la *fièvre* dont elle fut délivrée et se levant aussitôt elle les servait.

Soyez béni, Rédempteur des hommes qui, pourvoyant au salut de tous, avez donné au monde *saint Dominique.*

O merveilleuse espérance que vous avez donnée à ceux qui vous pleuraient à l'heure de votre mort, en promettant de venir au secours de vos frères après votre mort ; ô père, faites ce que vous avez dit en nous aidant de vos prières : vous qui vous êtes illustré par tant de miracles sur les corps malades, apportez-nous le secours du Christ et reformez nos mœurs viciées. Faites, ô père, ce que vous avez promis en nous aidant de vos prières.

Priez pour nous, bienheureux père *Dominique.*

Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS

Faites, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, que nous qui sommes accablés par le poids de nos péchés, nous en soyons soulagés par la protection de *saint Dominique,* votre confesseur et notre père.

Nous avons vu que, dans sa dernière maladie, saint *Dominique* fut atteint d'une *fièvre continue.* Les Bollandistes citent plusieurs cas de cette affection qu'il guérit pendant sa vie et d'autres guérisons de cette même maladie opérées après sa mort par son intercession. En 1219, en revenant de Paris, il passa par Châtillon-sur-Seine où un prêtre lui donna l'hospitalité.

Son neveu était tombé du haut de la maison et était mort de cette chute ; après avoir sollicité Dieu par ses prières et par ses larmes, saint *Dominique* le rendit sain et sauf à sa mère qui était elle-même tourmentée par une *fièvre quarte.* Comme elle se tenait à table avec tous les autres membres de la famille qui se réjouissaient de la résurrection de l'enfant, *Dominique,* voyant qu'elle ne pouvait manger, fit le signe de la croix sur un morceau d'anguille, le présenta à cette femme en lui disant : « Mangez-le au nom du Sauveur. » Elle le mangea et fut entièrement délivrée de sa *fièvre.*

Les patronages, cités plus haut, sont bien autrement difficiles à justifier. Ouin-Lacroix, dans son *Histoires des anciennes corporations de Rouen,* désigne ceux des *Tailleurs,* des *Costumiers* et des *Couturières.* Dans le

Dictionnaire des confréries et des corporations publié par l'abbé Migne, on trouve celui des *Culottiers*. Ces quatre professions appartiennent à la confection du vêtement. Leurs membres n'auraient-ils pas été séduits par la forme élégante, par l'agencement des plis, par l'éclatante blancheur de la robe, en un mot par la belle ordonnance du *costume des Dominicains* ? On ne saurait trop souvent se remettre en mémoire que les ouvriers, à la recherche d'un saint qu'ils voulaient prendre pour patron, se rattachaient souvent aux circonstances, je ne dirai pas les plus minimes, mais même les plus puériles, surtout quand ils avaient le désir de choisir absolument un saint célèbre entre tous les autres. Ainsi leur choix aurait pu encore être guidé par deux passages de la vie du Saint que je puise dans les *Petits Bollandistes*. Le premier est ainsi conçu :

« Le peuple de Rome avait un tel respect pour le Saint, que chacun » s'estimait heureux de le pouvoir toucher et que plusieurs même *lui* » *coupaient les bords de son habit* pour en faire des reliques : de sorte » que quelquefois il ne lui descendait plus que jusqu'aux genoux... »

Le bienheureux Reginald de Saint-Gille, chanoine de l'église de Saint-Aignan, à Orléans, avait demandé l'habit de saint *Dominique*. Sachant qu'il avait enseigné à Paris le droit canon pendant cinq ans, le Saint y consentit ; mais le nouveau disciple fut saisi tout à coup d'une maladie violente qui mit ses jours en danger. Un jour que la *fièvre* le tourmentait plus cruellement, la sainte Vierge, par l'intercession de saint Dominique, lui apparut, et le touchant de sa main à tous les membres que le prêtre a coutume d'oindre en donnant l'Extrême-Onction, elle lui rendit la santé. Elle lui fit voir, en même temps, *l'habit* qu'il devait porter qui n'était point *un habit* de chanoine, comme saint *Dominique* et ses disciples l'avaient porté jusqu'alors, *mais un habit et un scapulaire de serge blanche avec une chape et un chaperon noir par-dessus*, que le Saint adopta pour son Ordre, après avoir obtenu l'autorisation du Pape.

Avec ces documents, le lecteur pourra lui-même chercher l'origine de la protection réclamée auprès de saint *Dominique*, par *les Tailleurs*, *les Costumiers*, *les Couturières et les Culottiers*.

Saint *Dominique* est souvent représenté une étoile au milieu du front ou au-dessus de sa tête, tenant une branche de lis d'une main et le livre de sa règle, de l'autre. On voit, aussi à ses pieds, un chien noir tâcheté de blanc qui éclaire la boule d'un monde avec une torche enflammée qu'il tient dans sa gueule.

(Ribadaneira. — *Les Bollandistes*. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINTE PERPÉTUE, A ROME

1er SIÈCLE.

Patronne des Femmes mariées.

Le simple énoncé de la vie de *sainte Perpétue* la caractérise suffisamment comme *patronne des Femmes mariées*. D'une famille très noble de Rome, elle fut baptisée par saint Pierre et amena à la foi de Jésus-Christ Africain, son mari, et Nazaire, son fils, qu'elle fit baptiser par saint Lin et qui plus tard conquit la palme du martyre. Depuis les premiers jours

de sa conversion, s'étant adonnée aux œuvres de la miséricorde, elle secourait les pauvres par les aumônes les plus larges et ensevelissait les corps des saints martyrs. Comme Dieu lui avait conféré le privilège des miracles, elle commandait aux démons d'abandonner les corps des possédés. Enfin après avoir rempli très saintement chaque jour de son veuvage, elle s'envola vers son Créateur.

(*Hagiologium Italicum*).

CINQ AOUT.

SAINTE AFRE, MARTYRE A AUGSBOURG

IIIe ET IVe SIÈCLE. — 304.

Patronne des Repenties.

ILARIE, sa mère, attachée au paganisme, était venue de Chypre à Augsbourg et y avait établi une auberge dans laquelle *Afre* faisait le métier de *courtisane*.

Saint Narcisse, évêque de Givone, logeant dans cette hôtellerie, fit, par ses remontrances, une si profonde impression sur le cœur d'*Afre*, que, dès ce moment, elle se convertit à la foi chrétienne avec sa mère et ses trois servantes. Comme la persécution sévissait contre les chrétiens en la ville d'Augsbourg, dans la province de Rhétie, les persécuteurs saisirent *Afre* et la conduisirent devant le juge qui lui dit : « Sacrifie, autrement je te ferai torturer, puis « je donnerai l'ordre de te brûler vive. » *Afre* répondit : « Que ce corps « dans lequel j'ai péché, souffre tous les tourments ; je ne souillerai pas « mon âme par les sacrifices des démons. » Aussitôt les exécuteurs l'emmenèrent dans une île du Lech ; puis, après l'avoir dépouillée, ils la lièrent à un poteau et l'environnèrent de sarments auxquels on mit le feu. Après sa mort, son corps fut trouvé intact. Il avait été respecté par les flammes.

Elle devait naturellement être choisie pour patronne par *celles qui, à son exemple, avaient détesté leurs péchés et abjuré leurs erreurs*. Ordinairement, elle est représentée attachée à une colonne au milieu des flammes.

(Bollandistes. — Actes des Martyrs).

SAINT YON (IONIUS), PRÊTRE ET MARTYR

IIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Sécheresse.

Yon était disciple de saint Denys l'Aréopagite. Il évangélisa la petite ville de Châtres (Castris), aujourd'hui Arpajon, située dans la vallée de l'Orge, petite rivière de Seine-et-Oise. Il gouverna plusieurs années l'église qu'il avait fondée dans ce pays. Au moment où il venait de prêcher l'évangile dans les environs de Paris, il fut arrêté sur une montagne qui porte son nom et décapité par ordre du préfet Julien.

Aujourd'hui encore, d'après une note de l'abbé Gauthier, curé des

Clayes (diocèse de Versailles), écrite à la date du 7 octobre 1874, il est invoqué *contre la sécheresse*, sans qu'on puisse trouver l'origine de cette invocation dans ses actes qui se bornent à quelques lignes.

Ses reliques sont conservées dans l'église de saint Clément d'Arpajon et dans celle de Notre-Dame de Corbeil.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes*).

SAINT EMYGDE (EMYGDIUS), ÉVÊQUE D'ASCOLI, MARTYR

Invoqué contre les Tremblements de terre.

Emygde, d'une famille noble des Francs, naquit à Trèves. Il embrassa la foi chrétienne à vingt-trois ans, malgré l'opposition de son père. D'après le P. Cahier, celui-ci l'ayant conduit devant un autel des idoles, pour lui faire renier Jésus-Christ, *Emygde* pria Notre Seigneur de manifester, par quelque signe éclatant, la sainteté de l'évangile ; *un tremblement de terre* ébranla le sol aussitôt.

Il vint ensuite à Rome accompagné de trois de ses disciples. Ayant abordé à l'île du Tibre, il guérit, en la baptisant, la fille de son hôte affligée depuis cinq ans d'une maladie très grave.

Il rendit ensuite, devant tout le peuple, la vue à un aveugle qui se convertit immédiatement. Ayant été appréhendé et conduit au temple d'Esculape, il guérit, en invoquant Jésus-Christ, un grand nombre de malades et jeta dans le Tibre la statue du dieu après l'avoir brisée en morceaux. A la suite de ce miracle, trois mille païens se convertirent. Furieux, le préfet de la ville envoya des soldats pour l'arrêter ; mais, averti par un ange, *Emygde* vint trouver le Pape Marcellin qui l'ordonna évêque d'Ascoli. Arrivé dans sa ville épiscopale, il y chassa les démons et renversa les statues des faux dieux. Le peuple exaspéré le traîna alors devant Polien, le préfet de la ville, qui lui offrit sa fille en mariage dans le cas où il consentirait à sacrifier aux idoles. *Emygde* refusa, fit sortir une source d'un rocher, convertit la jeune fille et la baptisa avec mille soixante autres personnes. Hors de lui, Polien lui fit trancher la tête ; notre Saint la ramassa et la porta entre ses mains, à trois cents pas, sur une montagne voisine où il fut enterré. Depuis, ses reliques furent transportées dans la cathédrale d'Ascoli ; elles sont spécialement honorées par les habitants de cette ville et des lieux circonvoisins.

De temps immémorial, *saint Emygde* est invoqué à Ascoli, à Naples, dans une grande partie de l'Italie et dans plusieurs contrées de l'Espagne *contre les tremblements de terre*. D'après le Père Cahier, Benoît XIV aurait autorisé une prière relative à cette invocation. Cette prière est très répandue dans l'Amérique espagnole. L'origine de ce recours adressé à *saint Emygde*, doit être attribuée au *tremblement de terre* dont il a été question plus haut, lorsque son père le conduisit dans un temple des faux dieux. Les Bollandistes font remarquer que le pouvoir du Saint contre ce fléau s'est manifesté spécialement dans les années 800, 1116, 1300 et 1456. Ils racontent qu'en 1727 un religieux de l'Ordre des Olivetains, ayant été envoyé au monastère de Saint Michel archange, dans le diocèse d'Urbino, suspendit à son lit une image de *saint Emygde* pour lequel il avait une dévotion particulière. Le 15 décembre de cette année, pendant la nuit, la terre commença à trembler et tandis que tout

dans le monastère croulait avec fracas, le lit seul auquel était suspendue l'image du Saint resta intact au milieu des ruines.

Le calendrier de Sarragosse, *le Firmament* de 1876, signalent encore *saint Emygdio* comme *Abogado de los Terremotos* (*avocat contre les tremblements de terre*). L'oraison suivante est citée par le Père Cahier (p. 331) :

OREMUS.

Omnipotens et mirabilis Deus qui, ad erudiendos infideles, BEATO EMYGDIO, *martyri tuo atque pontifici, terræ concussæ motum in præconem dedisti, et ab eo servandi mira virtute decorasti ; da, quæsumus, ut illius precibus et meritis fidem, pro qua gloriosus occubuit, firmiter teneamus et* A TANTO FLAGELLO *potenter eripiamur.*

PRIONS

Dieu tout-puissant et admirable, qui avez mis à la disposition d'*Emygde*, votre martyr et pontife, le mouvement de la terre ébranlée comme préconiseur pour instruire les infidèles et l'avez décoré du pouvoir admirable de protéger contre ce fléau, faites, nous vous en prions, que, par ses prières et ses mérites, nous conservions inébranlable la foi pour laquelle il a glorieusement succombé et que nous soyons puissamment protégés contre un si grand mal.

En tête d'un cantique castillan (*Gozos*), on voit une gravure sur bois représentant *saint Emygde* dans le ciel entouré de nuages, tenant sa crosse de la main gauche et bénissant de la main droite. Dans le bas, une ville dont tous les monuments se renversent au milieu d'un *tremblement de terre*. Voici le refrain et la dernière strophe de ce *Gozos* avec l'oraison latine qui le termine :

Pues sois arco celestial
EMYGDIO, EN LOS TERREMOTOS
Guardad a vestros devotos
En tiempo de tanto mal.

Puisque vous êtes l'Arc-en-ciel, *Emygde*, au milieu des tremblements de terre, préservez vos dévots pendant le temps d'un si grand fléau.

En Napoles venerado
Sois con efectos y votos
Patron contra TERRÆMOTOS
Con prodigios confirmado :
Sed pues tambien abogado
De Mallorca en général.

A Naples vous êtes vénéré par des vœux et des témoignages d'affection, comme patron contre les *tremblements de terre*, ce qui a été confirmé par des prodiges : mais vous êtes également protecteur de Mayorque dans toutes les circonstances.

℣ *Terra tremuit et quievit.*
℟ *Dum pro nobis deprecaretur* EMYGDIUS.

℣ La terre a tremblé et s'est reposée
℟ Pendant qu'Emygde priait pour nous.

OREMUS.

Omnipotens et misericors Deus, qui, ad evertendam idolorum impietatem, beati EMYGDII MARTYRIS TUI *et pontificis intercessione* TERRAM TREMERE *et ad confirmandam Christianorum fidem, terram quiescere voluisti ; da nobis, quæsumus, ut ejus nomen fidissime recolentes* A FLAGELLO TERRÆMOTUS *ipsius mira virtute liberemur. Per, etc.*

PRIONS

Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui, pour détruire l'impiété des idolâtres, avez voulu qu'à la prière de saint Emygde, votre martyr et pontife, la terre tremblât et qu'elle se reposât pour confirmer la foi des chrétiens, faites, nous vous en prions, qu'invoquant son nom avec une très grande foi, nous soyions délivrés par son admirable pouvoir du fléau *des tremblements de terre.*

On vient de publier à Rome un opuscule intitulé : *Pieux exercices en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu, pour implorer sa puissante intercession en temps de fléaux divins, de peste, de famine, de guerre et de tremblements de terre, etc.* On trouve, dans cet opuscule, la prière suivante contre les maladies épidémiques et les tremblements de terre. Elle a été imprimée avec le *Nihil obstat* de l'Assesseur de la Sacrée-Congrégation des Rites :

Benedicat tibi Dominus † et custodiat te, † ostendat faciem suam tibi, et misereatur tui, † convertat vultum suum ad te, et det tibi pacem, et sanitatem, † Dominus benedicat

Que le Seigneur vous bénisse † et qu'il vous garde, † qu'il vous montre sa face et qu'il ait pitié de vous, † qu'il tourne ses regards vers vous et vous donne la paix et la santé, † que

domum hanc, et omnes habitantes in ea, ac liberet a flagello pestis et terræmotus in nomine, et virtute Jesu, et per intercessionem Beatæ Mariæ semper Virginis, et Sancti Rochi Confessoris, Sebastiani Martyris, et Sancti Emigdii Episcopi et Martyris.

Sanctus Deus, Sanctus Fortis et Sanctus immortalis miserere nobis.

Per intercessionem Beatæ Mariæ Virginis, et merita Jesu Christi Domini nostri, et Sancti Rochi Confessoris, Sebastiani Martyris, et Sancti Emidii Episcopi et Martyris a flagello pestis et terræmotus, et omni malo libera nos Domine.

Sancta Maria, ora pro nobis, et defende nos a morbo epidemico in nomine Jesu Filii tui Nazareni. Amen.

le Seigneur bénisse cette maison et tous ceux qui l'habitent et les délivre du fléau de *la peste* et *des tremblements de terre*, au nom et par la puissance de Jésus et par l'intercession de la bienheureuse Marie, toujours vierge, de saint Roch, confesseur, saint Sébastien, martyr, et *saint Emigdius*, évêque et martyr.

Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, ayez pitié de nous.

Par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie, et par les mérites de Jésus-Christ Notre Seigneur, et de saint Roch confesseur, de saint Sébastien, martyr, et de *saint Emigdius*, évêque et martyr, délivrez-nous, Seigneur, du fléau de *la peste, des tremblements de terre* et *de tout mal*.

Sainte Marie, priez pour nous, et préservez-nous des *maladies épidémiques*, au nom de Jésus de Nazareth, votre fils. Ainsi soit-il.

(FERRARIUS. — *Hagiologium Italicum*).

SIX AOUT.

SAINT STAPIN OU ÉTIENNE OU ESTÈVE (STAPINUS, STEPHANUS)

CINQUIÈME ÉVÊQUE DE CARCASSONNE

VIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Goutte, les Rhumatismes et les Maux de Jambes.

Les actes de *saint Stapin* sont très rares et très controversés : pour rédiger cette notice, j'ai cru devoir suivre pas à pas un mémoire remarquable de l'abbé Rouch (1), approuvé par Monseigneur de la Bouillerie, ancien évêque de Carcassonne.

Saint Stapin n'est autre que l'évêque *Etienne*, premier du nom et cinquième évêque de Carcassonne. *Stephanus*, traduction latine d'*Etienne*, aurait été changé dans l'idiome roman en celui de *Stapinus* ; de manière qu'*Etienne*, *Stephanus*, *Stapinus* et même *Estève*, ne représenteraient qu'un seul et même personnage. L'auteur du mémoire s'appuie sur la tradition, sur divers écrivains et principalement sur une bulle du Pape Agapet II, adressée en 950 aux Bénédictins de Montolieu, et donnant, indifféremment à notre Saint, le nom de *saint Etienne* ou de *saint Stapin*.

D'après Sementius, religieux Somasque, saint Stapin était originaire de Dourgne, ancien diocèse de Lavaur.

Comme il s'était retiré dans une solitude au milieu des montagnes et qu'il menait une vie très sainte et très austère, le clergé de Carcassonne vint le chercher pour l'asseoir sur le trône épiscopal de cette ville. Sous son pontificat eut lieu en 683, le treizième concile de Tolède, alors capitale des Goths. Une épidémie cruelle qui sévissait dans la Septimanie.

(1) *Mémoire sur saint Stapin*, cinquième évêque de Carcassonne, dédié à Monseigneur l'archevêque d'Alby, approuvé par Monseigneur de la Bouillerie, couronné par la Société des Arts et sciences de Carcassonne (médaille d'or), par l'abbé ROUCH DE CAVAGNAC. — Carcassonne, imprimerie de Pierre POLÈRE, rue du Séminaire, 13, 1867.

l'empêcha d'y assister. Il aima mieux rester près de ses diocésains pour les soigner. Il se fit d'ailleurs représenter au concile par Citurninus, abbé de Castres.

La tradition dit que *Stapin* allait à pied de Dourgne à Carcassonne, portant un panier à chaque bras, d'un côté ses livres de piété et de l'autre ses vivres. Elle dit également qu'il mourut à Dourgne, mais que son corps fut transporté à Carcassonne. Quelques miracles commencèrent alors de se produire à son tombeau.

Plusieurs pèlerinages ont été institués en l'honneur de *saint Stapin* ; le plus ancien est celui de Ventenac-Cabardès, dans l'Aude, qui conserve encore aujourd'hui un morceau de son chef. Ce pèlerinage était déjà très fréquenté avant le Xe siècle.

Saint Stapin avait à Carcassonne, sous le titre de *saint Etienne*, une église érigée en son honneur, que l'on visitait en pèlerinage. Elle était située au nord de la ville, à l'endroit même où se trouve actuellement une croix dite de *saint Estève*.

Il est un autre pèlerinage, à un kilomètre au sud-est de Dourgne, dans le Tarn. Le sanctuaire, sous le vocable de *saint Stapin*, y existe de temps immémorial. Le 6 août de nombreux pèlerins viennent y vénérer les reliques du saint Thaumaturge. En l'année 1865, il y avait encore une très grande affluence. Les offices sont célébrées dans l'église de *saint Stapin* et le soir on porte triomphalement le Saint-Sacrement à l'église paroissiale distante d'un kilomètre.

A une heure d'ascension au-dessus du sanctuaire, se trouve un oratoire dédié à saint Feréol et près de là un rocher très vénéré, parce que *saint Stapin* s'y agenouillait, on l'appelle *las Genouillados* ou *Ginouillades*. D'après l'abbé Jauzion, curé actuel de Dourgnes (lettre du 5 juin 1878), quelques infirmes vont appliquer leurs membres malades à certaines sinuosités des rochers voisins.

Sementius nous apprend que *saint Stapin* a un autel dans l'église de sainte Marie Secrète à Milan et qu'on y célèbre tous les ans sa fête. Il nous parle également d'une chapelle dédiée à notre Saint dans l'église des Pères Augustins à Lyon (Croix-Rousse) et d'une autre dans le cloître de la cathédrale de Carcassonne qui malheureusement a été démolie en 1793.

Gérard de Vic dit aussi que *saint Stapin* est en grand honneur dans l'Allemagne ; mais il ne peut fixer le jour de sa fête.

Son culte s'est étendu encore dans les environs de Namur. Dans la Belgique, à Anchée, les Bollandistes signalent un pèlerinage en l'honneur de cet évêque. Les anciens d'Anchée l'appelaient *Photin* ou *Stam*.

Partout où le culte de *saint Stapin* s'établissait, on l'invoquait principalement *contre la Goutte et les douleurs de jambes*. L'opuscule italien envoyé par Sementius à Papebrock, après l'année 1665, était intitulé :

Succincta narratio vitæ ac miraculorum sancti Stapini, episcopi Carcassonensis et protectoris eorum qui patiuntur infirmitatem podagræ et chirargræ.	Narration succincte de la vie et des miracles de *saint Stapin*, évêque de Carcassonne et protecteur spécial de ceux qui sont affligés de *la Goutte aux pieds et aux mains.*

D'après la notice de l'abbé Jauzion, insérée dans les Petits Bollandistes, Monseigneur de Royères, évêque de Castres, et M. Fons, curé de Saint-Germain, exilés en Portugal pendant la Révolution de 1793, trouvèrent dans l'abbaye de Arlobassa une image représentant *saint Stapin*

avec cette annotation : *Patronus in Podagra* (*patron contre la Goutte*). Ils apportèrent cette image qui est maintenant à Dourgne, chez l'abbé Jauzion.

Sur une image tirée d'un livre allemand, dont j'ai déjà parlé et dont je ne possède que quelques feuillets, *Stapin* est représenté avec ses vêtements épiscopaux, tenant sa crosse de la main gauche et bénissant de la main droite un premier personnage à moitié étendu sur le sol et laissant voir ses pieds et ses jambes horriblement enflés et un second agenouillé derrière lui, montrant ses mains également très enflées. Au verso se trouve une prière à saint Stapin pour obtenir la guérison de la goutte et des autres maladies des membres.

GEBETT ZU DEM S. *Stapino*,
PATRON WIDER DAS *Podagra*.

O heiliger Bischoff und beichtiger STAPINE! *erlange mir von Gott die gnade damit ich wegen meiner sunden mit dem podagra und dergleichen kranckheiten nicht moge gestraffet werden. Amen.*

Bitt fur uns, ô heiliger bischoff STAPINE.

Auf das wir theilhafftig werden der berheissung Christi.

ORACION.

O Gott! der du auf die furbitt deines lieben dieners STAPINI *das* PODAGRA *und andere kranckheiten der glieder, die darmit bezetz verden, heilest, ich bitte dich, straffe nicht mein berbrechen mit solcher kranckheit, wilst du aber vatterlich straffen, so verleihe mir die heilige gedult. Amen.*

PRIÈRE A *saint Stapin*
PATRON *contre la Goutte*.

O saint évêque et confesseur *Stapin*, obtenez-moi de Dieu la grâce de ne pas être châtié pour mes péchés par la *Goutte* et autres maladies semblables. Ainsi soit-il.

Priez pour nous, ô saint évêque *Stapin*.

Afin que nous participions à la promesse de Jésus-Christ.

PRIONS

O Dieu qui, par l'intercession de votre bien-aimé serviteur *Stapin*, guérissez *de la Goutte* et des autres maladies des membres ceux qui en sont affligés, ne châtiez pas, je vous prie, mes crimes par des maladies semblables; si toutefois vous voulez m'envoyer cette correction paternelle, accordez-moi en même temps la sainte patience. Ainsi soit-il.

Théophile Raynaud, jésuite né à Saspello, en 1583, hagiographe de l'église de Lyon, donne copie, d'après un ancien rituel de l'église de Carcassonne, d'une prière qu'on adressait à *saint Stapin pour la Goutte*, bien longtemps avant lui. (*Hagiologium Lugdunense*, p. 598).

ORATIO *devotissima ad sanctum* STAPINUM *contra incurabilem morbum* PODAGRÆ, *quotidie dicenda*.

ANTIPHONA.

Sancte STAPINE, *Christi confessor atque episcope, fulgens virtutibus.*

Ad Deum funde preces pro te invocantibus, ne vexemur morbo PODAGRÆ *pro nostris reatibus*;

Sed sani et incolumes vivere valeamus in hac vili vita tuis intercessionibus.

Et post hujus vitæ finem, tecum in cœlestibus collocari mereamur in supernis sedibus. Amen.

℣ *Ora pro nobis, beate* STAPINE.

℟ *Ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

OREMUS.

Omnipotens sempiterne Deus qui, ad preces gloriossimi confessoris atque pontificis STAPINI *erigis elisos, et ab omni dolore* PODAGRÆ, CHIRARGRÆ, *etc., reddis liberatos et sanos; concede*

PRIÈRE *très dévote à adresser tous les jours à* SAINT STAPIN *contre la maladie incurable* DE LA GOUTTE.

ANTIPHONE.

Saint *Stapin*, confesseur et évêque de Jésus-Christ, illustre par vos vertus ;

Portez vers Dieu les prières de ceux qui vous invoquent, afin qu'à cause de nos péchés, nous ne soyions pas tourmentés par la maladie de la *Goutte* ;

Mais, que par votre intercession, nous puissions vivre sains et en parfait état dans cette misérable vie ;

Et qu'après la fin de cette vie nous méritions d'être placés avec vous au ciel dans les demeures éthérées.

℣ Priez pour nous bienheureux *Stapin*.

℟ Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel qui, à la prière du très glorieux confesseur et pontife *Stapin*, relevez ceux qui sont brisés, les délivrez de toutes les douleurs *de la Goutte aux pieds et*

nobis precantibus, ut non secundum iniquitates nostras retribuas nobis, sed meritis et intercessionibus gloriosissimi confessoris atque pontificis Stapini, ab omni vexatione PODAGRÆ, *et ab omnibus malis liberemur. Per Dominum, etc.*

aux mains, etc., et leur rendez la santé, exaucez-nous, nous qui vous prions, afin que vous ne nous fassiez pas subir le traitement que méritent nos iniquités ; mais que, par les mérites et l'intercession du très glorieux confesseur et pontife *Stapin*, nous soyions délivrés de tous les tourments *de la Goutte* et de tous les autres maux. Par Notre Seigneur, etc.

Le numéro du journal *Le Monde*, du 29 septembre 1864, contient une lettre de M. J. Couzinier, docteur-médecin, adressée à l'administration de cette feuille religieuse. Il atteste que, le 7 août de cette même année, une jeune fille, Marie Marty, âgée de vingt-deux ans, née et domiciliée à Dourgne, atteinte d'une paralysie complète des membres inférieurs et en quelque sorte abandonnée par les médecins qui la soignaient depuis longtemps, poussa un grand cri, après avoir reçu la sainte Eucharistie dans la chapelle de *saint Stapin* auquel elle avait fait un vœu, et recouvra immédiatement l'usage de ses membres.

M. l'abbé Jauzion, curé de Dourgne, m'assurait à la date du 5 juin 1878, que *saint Stapin* était encore aujourd'hui invoqué spécialement contre *la Goutte* et *la Paralysie* : ce qui prouve que le recours qui lui est adressé n'a jamais eu d'interruption.

Les Bollandistes soupçonnent que *saint Photin*, que l'on invoque *contre la Goutte et les Maladies des Jambes* et dont la fête se célèbre le premier juin, est le même que *saint Stapin*. Ce saint Photin, honoré en Belgique, à Anchée, s'appelle vulgairement *saint Stan* ou *saint Stamp*. Les mêmes auteurs fondent leurs conjectures sur ce que le mot *Stapin* se décompose en flamand en : *stam*, se tenir, et *pen*, pieds, c'est-à-dire se tenir sur ses pieds. Ce qui indiquerait suffisamment l'origine des invocations adressées à notre saint contre *les maladies des membres inférieurs*, invocations que l'on a étendues contre *la Goutte aux mains*.

SAINT SIXTE II, VINGT-QUATRIÈME PAPE, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 258.

Invoqué pour la Bénédiction des Raisins nouveaux.

Sixte, Grec de nation et Athénien de naissance, fut élu Pape le 24 août 257. Les biographes sont généralement d'accord sur cette date ; mais il n'en est pas de même pour le chiffre de la durée de son règne. Les historiens modernes placent le jour de son martyre le 6 août 259, tandis que sur les nouvelles mosaïques de saint Paul, hors les murs, qui ont remplacé récemment celles qui avaient été détruites par l'incendie de 1823, *Sixte II* est ainsi désigné : *au-dessus de la tête*, n° XXIV ; et au-dessous, S. XISTVS. II. M. ATHENIENSIS. EL. A. 257. Sedit. M. XI. Ce qui veut dire : 24e Pape, saint Sixte II, Martyr, Athénien, élu en l'année 257, siégea onze mois. Donc il faut évidemment placer sa mort en 258. Pendant son court pontificat, *saint Sixte* s'appliqua surtout à combattre et à repousser les ennemis de l'église. *Amateur de la paix et excellant en toutes sortes de vertus*, comme le qualifie saint Cyprien, il calma, par sa douceur, la question sur le baptême des hérétiques, violemment agitée sous le pape saint Etienne, son prédécesseur. Il travailla aussi à la propagation de l'Evangile et ce fut lui qui envoya en France saint

Pérégrin, premier évêque d'Auxerre et martyr, saint Memmie, de Châlon-sur-Saône, saint Sixte, de Reims, et son disciple saint Sinice, qui prêcha à Soissons.

Le pape *Sixte II* fut le premier qui introduisit l'usage des autels consacrés Bientôt l'empereur Valérien le fit arrêter et ordonna qu'on le décapitât avec quelques-uns de ses prêtres. Son martyre eut lieu le 6 août 258. D'après Prudence on lui aurait fait subir le supplice de la croix. Au moment où on le conduisait au martyre, saint Laurent, son diacre, se trouvant sur son passage, lui dit : « Où allez-vous, mon cher « père, où allez-vous sans votre fils ? Où courez-vous, prêtre de Jésus-« Christ, sans votre diacre ? Vous n'aviez pas coutume d'offrir le sacri-« fice sans ministre. » — « Je ne vous abandonne pas, mon fils, lui « dit-il, ce n'est pas moi qui vous laisse, mais le ciel vous réserve à de « plus grands combats. Cessez de vous affliger, dans trois jours vous me « suivrez ; il est de la bienséance qu'il y ait quelque distance entre le « prêtre et le diacre. »

Au IXe siècle, la femme de l'empereur Léon II, ayant obtenu, du pape saint Nicolas, les reliques de *saint Sixte*, elles furent apportées, en grande pompe à Plaisance (Voir Bollandistes, 1er août 126), et cette princesse fit élever en leur honneur un monastère et une église. Antoine Libanorius, qui écrivait à Ferrare en 1638, mentionne avoir vu, dans le vestibule à main gauche de cette église, un fort beau portrait du Saint, avec cette épigraphe en lettres d'or :

Hic colitur divi numen venerabile Sixti :
Hunc pete, si sanum quæris habere CAPUT.
Ici est honorée la vénérable sainteté de *saint Sixte*
Invoquez-le, si vous voulez avoir la tête saine.

Les Bollandistes font remarquer avec raison que d'après cette inscription Dieu se montrait propice à cette époque à l'intercession de *saint Sixte* pour ceux qui, *atteints de maux de tête*, se plaçaient sous son patronage. Nous aurions pu ajouter cette invocation à la liste que nous avons déjà formée, mais nous préférons nous occuper de *la bénédiction des Raisins* qui a lieu encore aujourd'hui dans beaucoup de localités, le jour de la fête de *saint Sixte*. Il est difficile de déterminer précisément le motif qui a fait placer cette bénédiction le jour de cette fête. Le sieur de Moléon, dans ses *Voyages liturgiques de France* (Paris, 1718), s'exprime ainsi (p. 160) :

« .....On faisait *la bénédiction des Raisins nouveaux* le 6 août, non à « la messe de la Transfiguration, mais à celle de *saint Sixte*, parce qu'on « attribuait à ce pape *la Bénédiction* ou *Prière* dont on se sert pour bénir « les raisins. » On la trouve dans les manuscrits et les livres les plus anciens : *Le Sacramentaire de l'Eglise de Nevers*, XIe siècle (Bibliothèque nationale), *le Missel d'Auxerre*, manuscrit du XIIIe siècle, dans *le Sacramentaire de saint Grégoire*, dans *l'Eucologe des Grecs*. Cette bénédiction se faisait à Reims (Missel de 1667) ; à Saint-Aignan et à Jargeau (Missel d'Orléans de 1504), à Vienne, en Dauphiné (Missel de 1519) et se faisait encore en 1718 ; à Reims, à Saint-Martin de Tours et dans toute la Lorraine. On trouve également cette bénédiction dans le Pontifical d'Arles, dans l'ordinaire de saint Vincent de Metz, dans le Missel manuscrit de Montmajour et dans un ancien manuscrit de Moissac. Dans tous les livres cette bénédiction est toujours indiquée au 6 août,

jour du martyre de saint Sixte. Elle est mentionnée dans le troisième volume *De Antiquis ecclesiæ ritibus*, par D. Marterne, page 310 :

DE UVÆ A SACERDOTE BENEDICTIONE.

In canone missæ antequam sacerdos dicat : « Per quem hæc omnia, Domine, etc. » ponantur a diacono super altare ad partem dextram prope manum sacerdotis dexteram acini uvarum, in vase mundo et sacerdos dicat : Benedic, Domine, hos fructus novos, *usque* : In nomine Domini nostri Jesu Christi. « *Deinde sacerdos aspergat acinos uvarum aqua benedicta, postea subjungat* : Per quem hæc omnia. *Diaconus elevet vas acinorum de altari et tradat vice-magistro chori : quo accepto, ipse vindelicet vice-magister chori distribuat acinos uvarum omnibus de conventu in choro existentibus et omnibus aliis laïcis in ecclesia.*

BENEDICTIO.

Benedic, Domine, hos fructus novos uvæ, quos tu, Domine rore cœli, et inundatiâ pluviarum atque tranquillitate ad maturitatem, perducere dignatus es, et dedisti eos ad usus nostros, cum gratiarum actione percipere in nomine Domini nostri Jesu Christi, per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis et prestas nobis.

FORMULE DONT SE SERT LE PRÊTRE POUR BÉNIR LES RAISINS.

Au Canon de la messe, avant que le prêtre dise : « *Per quem hæc omnia, Domine, etc.* », le diacre place sur l'autel du côté droit, près de la main droite du prêtre, des grains de raisins dans un vase propre et le prêtre dit : *Bénissez, Seigneur, ces nouveaux fruits de la vigne...* jusqu'à *au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.* » Ensuite le prêtre asperge d'eau bénite les grains de raisins ; puis il ajoute : « *Per quem hæc omnia.* » Le diacre alors enlève de l'autel le vase de raisins et le livre au vice-président du chœur : Après l'avoir reçu, le vice-président du chœur distribue lui-même les graines de raisins à tous ceux de l'assemblée qui se trouvent dans le chœur, puis à tous les laïcs dispersés dans l'église.

BÉNÉDICTION.

Bénissez, Seigneur, ces nouveaux fruits de la vigne, que vous avez daigné amener à maturité par la rosée du ciel, par l'abondance des pluies et par le calme et la sérénité de l'air et que vous nous avez permis pour notre usage de cueillir avec actions de grâces au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel, Seigneur, vous créez, vous sanctifiez, vous vivifiez, vous bénissez et vous nous donnez toujours tous ces biens.

Cette bénédiction est encore pratiquée de nos jours comme le prouve l'article de *l'Univers* du 24 août 1880, extrait de la *Semaine religieuse* d'Aix :

« Un très antique usage de notre métropole veut que, le 6 août, fête titulaire de la basilique de Saint-Sauveur, le célébrant de la messe solennelle bénisse les raisins nouveaux, après l'offrande de l'hostie. Lorsqu'il a prononcé la formule traditionnelle de la bénédiction, l'officiant asperge les raisins d'eau bénite et les encense ; puis le diacre en exprime quelques grains dans le calice, où se trouve déjà le vin du sacrifice ; deux enfants vont ensuite offrir les raisins aux dignitaires, chanoines, bénéficiers, chantres et *Clergeons* du chœur, et en un clin d'œil les stalles disparaissent sous une guirlande de grappes merveilles. »

La Semaine ajoute : « A quelle époque remonte l'origine de cet usage ? »

Nous avouerons ingénument que nous l'ignorons ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moyen-âge cette pratique était assez répandue, et qu'en dehors de la métropole d'Aix, on la constate dans un assez grand nombre d'églises de France.

(*Dictionnaire des Papes*, collection MIGNE).

SAINT SIMON, CONFESSEUR NON PONTIFE

A MOLINES-EN-QUEYRAS (HAUTES-ALPES)

Invoqué pour les Maladies d'Yeux et contre la Sécheresse.

Monsieur le curé de *Molines-en-Queyras,* par sa lettre du 18 août 1878, me donne sur *saint Simon* les détails suivants qui ne se trouvent dans aucun hagiographe :

« On ne saurait préciser d'une manière certaine quel est ce saint, ni le lieu de sa naissance, ni les principaux faits de sa vie, ni l'époque de sa mort. On le vénère sous le titre de saint *Simon*, confesseur non pontife ; du reste sa statue le représente sans aucune marque du martyre.

« La tradition constante, unanime et très vive dans le pays, rapporte que de temps immémorial a existé la chapelle dédiée à ce saint, laquelle est située à deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa fête se célèbre le 6 du mois d'août, serait-ce même un dimanche. Il s'y fait ce jour-là un grand concours de peuple. Quatre paroisses des environs s'y rendent en procession ; ce sont celles de Molines, de Fontgillarde, de Saint-Véran et de la Chalp Sainte-Agathe. Ce jour-là tous les travaux de la campagne cessent entièrement. Dès les premiers rayons du soleil, toutes les cloches de la vallée sont mises en branle. Après deux heures d'une pénible ascension sous le soleil du mois d'août, les quatre processions débouchant de la forêt se réunissent sur le plateau au centre duquel est bâtie la chapelle.

« Le saint sacrifice de la messe est célébré avec toute la pompe possible et après avoir entendu une instruction faite dans une chaire portative, chacun revient en procession dans sa paroisse pour y assister à un salut solennel. Malgré les guerres de religion et les terribles événements de 1793, les pèlerinages au sanctuaire de *saint Simon* furent toujours fréquents.

« Il est invoqué *contre les maux d'yeux* et plusieurs guérisons ont été produites par l'huile de la lampe qui brûle devant son autel ; mais c'est surtout *en temps de sécheresse* que la foi de ces peuples a toujours été récompensée. Le pèlerinage alors s'organise spontanément et leurs prières sont promptement couronnées d'un plein succès que la génération actuelle ne saurait contester. »

SEPT AOUT

SAINT ALBERT DE TRAPANI, DE L'ORDRE DES CARMES

XIIIe ET XIVe SIÈCLE. — 1306.

Invoqué contre la Stérilité conjugale, la Fièvre, la Fièvre jaune, la Jaunisse, les Tremblements de terre, les Abcès dans la gorge, les Possessions démoniaques. — Patron des Tonnelliers.

ALBERT naquit à Trapani d'une illustre famille. Ses parents étaient mariés depuis vingt-six ans, sans avoir eu d'enfants. Pour obtenir un héritier, ils s'adressèrent à la sainte Vierge, en appuyant leurs supplications par le jeûne, la prière et l'aumône ; bientôt ils eurent un fils que, pour rendre hommage à la mère de Dieu, ils avaient voué d'avance à l'ordre des Carmes. C'est là sans doute l'origine de l'invocation adressée

à Albert *contre la stérilité conjugale*. Malgré les promesses qu'il avait faites, le père d'Albert, à l'âge de dix-huit ans, voulut le fiancer à une princesse de sang royal ; mais il finit par céder aux légitimes sollicitations de sa femme et remit lui-même son fils entre les mains du prieur d'un couvent de Carmes, situé à deux mille de Trapani. *Albert* embrassa ce nouveau genre de vie avec le plus grand enthousiasme et commença à se livrer aux plus rudes austérités. Quand il eut terminé son noviciat, ses supérieurs l'obligèrent à recevoir les Ordres qu'il refusait par humilité.

Comme la ville de Messine était assiégée et investie par le roi Robert de Naples, les habitants ayant consommé toutes leurs provisions, étaient sur le point de mourir de faim. Les principaux de la ville vinrent supplier saint *Albert* d'être leur médiateur auprès de Notre Seigneur et de sa divine mère ; il se mit immédiatement en prière et le jour même, malgré l'investissement rigoureux de la ville, trois galères chargées de provisions, vinrent aborder à Messine ; elles disparurent après qu'on eut distribué ce grand secours dans toutes les maisons, ce qui fit croire aux habitants qu'ils avaient reçu de Dieu sa bénédiction par le ministère des anges.

Dans ce même temps, un moine du monastère de Saint Sauveur avait été abandonné des médecins à la suite *d'un abcès dans la gorge*, qui faisait présager une suffocation imminente. Mandé par lui, *Albert* fit le signe de la croix sur le moine, et l'ayant pris par la main, il lui demanda s'il espérait en Notre Seigneur et en sa très sainte mère. Après la réponse affirmative du malade, l'abcès creva et il fut guéri. C'est en souvenir de cette guérison miraculeuse que saint *Albert* est invoqué contre les *abcès dans la gorge*.

Saint *Albert* voulant vivre dans la solitude, se retira dans une petite maison près de Messine, ne s'occupant que des affaires de Dieu, priant jour et nuit, et s'entretenant souvent avec la sainte Vierge, sa divine protectrice. C'est là où il eut la révélation de sa mort, qui arriva le 7 août 1306. Le roi de Sicile assista à ses funérailles avec toute sa cour. Lorsqu'il fut question de mettre son corps dans la terre, les prêtres voulurent chanter l'office des morts ; mais deux anges parurent dans les airs en chantant : *Os justi meditabitur sapientiam*, (la bouche du juste s'exercera à *célébrer* la sagesse) (1) et l'on célébra la messe d'un *saint confesseur*.

L'allemand Henri Alt dit qu'il est représenté avec un lis, symbole de la pureté de son cœur et de sa chasteté, avec un livre, symbole de sa science, avec une lampe, symbole de ses veilles et de ses pratiques de dévotion qui se prolongeaient bien avant dans la nuit. Il ajoute que saint *Albert* est invoqué en Sicile contre la *fièvre jaune*.

Les Bollandistes citent la cessation d'une *contagion pestilentielle*, obtenue par l'intercession de saint Albert et un grand nombre de guérisons de *fièvres simples*, aussi obtenues par son secours. Les Castillans y ajoutent l'invocation contre les *tremblements de terre* et contre la *jaunisse*, comme l'indique cette strophe d'un cantique de leur pays (*Gozos*) :

(1) Traduction de l'Abbé Glaire.

A vuestros pies con ternura
Prostrado qualquiera devoto
Se libra del TERREMOTO
ITERICIA Y CALENTURA...

A vos pieds, avec tendresse, tous les dévots prosternés sont délivrés du *tremblement de terre*, de la *jaunisse* et de la *fièvre*.

Pendant sa vie, *Albert* avait toujours été très puissant *contre les démons* ; aussi, il était tout naturel qu'après sa mort, on eut recours à lui contre l'éternel ennemi du genre humain. Il n'était encore que novice, quand le diable se présenta à lui sous la forme de la jeune fille à laquelle on avait voulu le fiancer ; mais le Saint, éclairé par une lumière divine, fit le signe de la croix et le chassa honteusement.

Un dimanche vers minuit, comme il récitait le psautier à l'église, il vit le démon renverser la lampe qui brûlait devant le Saint-Sacrement ; mais par ses prières, il obtint qu'elle ne fût pas éteinte et que l'huile ne fut pas répandue. Une autre fois, il fut sollicité par une dame de condition de guérir sa fille unique possédée du malin esprit, le saint s'approcha d'elle et fit le signe de la croix sur son front, le diable exaspéré appliqua un grand soufflet sur la joue de saint *Albert* qui, à l'instant lui présenta l'autre ; un tel acte d'humilité eut pour résultat immédiat de délivrer la jeune fille de l'ennemi implacable qui s'était emparé d'elle.

Pendant qu'il faisait la visite des monastères de Sicile, comme provincial de son ordre, il arriva que son compagnon, par maladresse, brisa le pot de terre qui contenait leur provision d'eau. Le saint, en bénissant les morceaux, rétablit le vase dans son premier état ; ne serait-il pas trop puéril de chercher là l'origine du patronage des *tonneliers* ? En effet, les *tonneliers* construisent ou réparent chaque jour des *vases en bois* destinés également à contenir des provisions d'eau ou de vin, et l'on ne saurait trop se remettre en mémoire combien ceux qui marchent à la découverte d'un patronage, sont peu scrupuleux en fait d'analogie.

(*Les Bollandistes*, la MÈRE DE BLÉMUR.)

HUIT AOUT

SAINT CYRIAQUE DIACRE, MARTYR

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — 300.

Invoqué contre les Possessions diaboliques. — Un des quatorze Saints Auxiliateurs.

YRIAQUE, diacre de l'église romaine, avait été emprisonné, comme chrétien, par ordre de l'empereur Maximin, associé à l'empire avec Dioclétien. A cette époque, Artémie, fille de Dioclétien, était possédée du démon, et ce démon criait : « Je ne sortirai point à moins que le diacre *Cyriaque* ne vienne. » *Cyriaque* fut appelé auprès d'elle ; il la délivra, et, bien plus, il la convertit et la baptisa. Dioclétien, par reconnaissance, le fit mettre en liberté ; sur ces entrefaites, un ambassadeur du roi de Perse arriva à la cour de Dioclétien, demandant avec instance que *Cyriaque* fut envoyé à Babylone auprès de sa fille, qui était également possédée du démon, l'empereur mit un navire à sa disposition. Aussitôt que le saint fut arrivé en Perse, il força le démon à quitter la

princesse qui se convertit avec son père et quatre cents infidèles. De retour à Rome, *Cyriaque* fut arrêté de nouveau, avec ses compagnons Large et Smaragde, par ordre de Maximin pendant l'absence de Dioclétien. Bientôt ils furent tous mis à la torture et enfin décapités avec vingt autres chrétiens.

Saint *Cyriaque* a été placé au nombre des quatorze saints auxiliateurs. L'invocation *contre les possessions diaboliques* lui revenait de plein droit, elle est consacrée par une séquence du Missel de Verden, citée par le P. Cahier (p. 703) :

Hic est ille CYRIACUS
Quem INFERNI *tremit lacus.*
Suis cum tortoribus ;
Dum ad unam jussionis
Vocem, dux proditionis
Fugit de corporibus.
Scit hoc Diocletiani
Nata, quam hostis immani
Solvit de tyrannide ;
Filiam regis Persarum,
Yobiam, à TENEBRARUM
Liberavit præside. etc.

Voici ce *Cyriaque* devant lequel tremble le *lac d'Enfer* avec tous ses bourreaux ; lorsque à un seul mot d'ordre le *chef des traîtres* s'enfuit des corps. La fille de Dioclétien qu'il a délivrée de la tyrannie de ce *cruel ennemi*, le sait bien ; il a délivré, *du prince des ténèbres*, Yobie, fille du roi des Perses.

(*Légende dorée*, Jules de KERVAL.)

HORMISDAS, NOBLE PERSAN, MARTYR

Ve SIÈCLE

Patron des valets d'écurie.

Hormisdas appartenait à une illustre famille persanne. Comme il avait embrassé la foi chrétienne, Varanne, fils d'Isdegerde, roi de Perse, le dépouilla de toutes ses dignités et de toutes ses richesses, puis le condamna à faire le service des écuries où se trouvait une grande quantité de chameaux. *Hormisdas* ne cessa pas un seul instant de s'acquitter de ce service avec vigilance et d'apporter une patience admirable dans toutes les peines qu'il avait à souffrir. Aussi a-t-il mérité dignement d'être choisi pour patron par les palefreniers. Le roi l'ayant rencontré un jour dans un état pitoyable, le pressa de renoncer au fils du charpentier pour recouvrer ses dignités ; sur son refus inébranlable, il le fit mettre à mort vers l'an 425.

(DOM RIVA, *Manuale di Filotea*). — *Petits Bollandistes.*

NEUF AOUT

SAINT SÉRÉNUS, EVÊQUE DE MARSEILLE

VIe SIÈCLE

Invoqué dans les malheurs publics.

AINT Sérénus avait été sacré par saint Grégoire le Grand et s'était montré très dévoué à toutes les missions évangéliques. Il mourut à Verceil en revenant de Rome où il avait été assister saint Grégoire dans ses derniers moments ; on conserve ses reliques à Marseille, et en 1884, l'évêque actuel de Marseille prescrivant des prières pour obtenir de Dieu la cessation du choléra, s'écriait :

« Nous intéresserons encore à nos demandes ceux que Dieu nous a « donnés pour protecteurs : saint Lazare, sainte Madeleine, sainte Mar- « the, les saints du diocèse et en particulier saint Défendent et saint « Sérénus, auxquels Dieu s'est plu à accorder un crédit particulier dans « les malheurs publics. »

DIX AOUT.

SAINT LAURENT, ARCHIDIACRE DE L'ÉGLISE DE ROME, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 258.

Invoqué contre les Flammes du Purgatoire, les Puissances de l'Enfer, le Lombago, les Maux de reins, les Brûlures, la Lèpre, les Irritations de la peau, le Mal de saint Laurent (Boutons et Maux à la figure), pour les Pompiers, la protection du Dos et des Epaules et les Raisins. — Patron des Economes, Procureurs, Rôtisseurs, Cuisiniers, Cuisinières, Patissiers, Repasseuses, Blanchisseuses, Verriers, Cabaretiers, Etudiants et Sergents.

La mémoire de ce martyr, illustre entre tous, est tellement en bénédiction *(in benedictione)*, tellement célèbre et vénérable en tout lieu, tellement répandue sur toute la surface du globe, dans toutes les directions, que le nommer paraît suffire pour renouveler le type de sa vertu invincible et de son courage héroïque qui est gravé profondément dans le cœur de tous les fidèles soldats du Christ (1).

D'après la légende citée par les Bollandistes, le diable l'avait enlevé tout enfant des bras de sa mère et l'avait caché dans un bois épais où saint Sixte le trouva sous *un laurier*. C'est de là que vient son nom de Laurent.

Espagnol de nation, il était né de parents très nobles à Huesca, dans le royaume d'Aragon. Il fut amené à Rome par saint Sixte II, vingt-quatrième pape, qui le fit archidiacre en lui confiant *l'administration des Trésors de l'Eglise*, la distribution des aumônes et la garde des vases sacrés et des ornements précieux destinés à parer les autels. Nous avons déjà (2) signalé la douleur de *Laurent* qui suppliait avec des *torrents de larmes*, son père et son bienfaiteur Sixte II de lui laisser partager son martyre. Sixte, après lui avoir prédit que dans trois jours il remporterait un triomphe bien plus éclatant que le sien, lui recommanda de distribuer aux pauvres tous les trésors de l'Eglise. La nuit suivante, *Laurent* visita un grand nombre de pauvres chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les caves. Il en guérit plusieurs de leurs infirmités et entr'autres plusieurs aveugles ; puis il répartit entre eux tout l'argent qui lui avait été confié. Le lendemain, étant venu sur le lieu même où Sixte allait être crucifié, d'aussi loin qu'il l'aperçut, *il cria en pleurant* : « Ne m'abandonnez pas, « mon père, j'ai déjà fait ce que vous m'aviez commandé : j'ai distribué « aux pauvres les trésors que vous avez laissés en dépôt entre mes « mains. »

(1) *Bollandistes*, deuxième volume, août, 485.
(2) A l'article de Sixte II.

Ce mot de *trésors* frappa les officiers de justice qui l'arrêtèrent immédiatement et informèrent l'empereur de ce qu'ils avaient entendu. Celui-ci fit comparaître *Laurent* devant lui, l'interrogea sur les trésors qui lui avaient été confiés. Le diacre demanda, pour les réunir, trois jours pendant lesquels il rassembla tous les pauvres, les aveugles et les boîteux et il les présenta à l'empereur dans les jardins de Salluste en lui disant : « Voici les trésors de l'Eglise qui ne diminuent jamais, mais qui s'ac- « croissent et qu'on retrouve toujours quand on les dissipe, car les mains « de ces gens-là portent nos trésors dans le ciel. »

Furieux de voir son avarice ainsi déçue, l'empereur ordonna qu'on lui déchirât la peau avec des fouets armés de boules de plomb ; et qu'après l'avoir suspendu en l'air, on lui brûlât les flancs avec des lames incandescentes. Au milieu de ces tortures toutes plus horribles les unes que les autres, un soldat, du nom de Romain, dit à *Laurent* qu'il voyait auprès de lui un jeune homme d'une grande beauté qui essuyait ses membres avec un linge et le conjura, au nom de Dieu, de ne pas l'abandonner, mais de se hâter de le baptiser.

L'empereur fit alors détacher *Laurent* du chevalet et le fit conduire en prison. A ce moment, Romain vint se jeter aux pieds du saint diacre, en lui apportant de l'eau et il en reçut le baptême. Au même instant Valérien fit saisir, battre de verges et décapiter ce jeune homme.

La nuit suivante, *Laurent* fut amené en présence de l'empereur ; comme il refusait de sacrifier aux idoles, on lui ôta ses vêtements et on l'étendit sur un gril de fer en accumulant en-dessous des charbons ardents pour le rôtir à petit feu.

« On n'eût pas dit, fait remarquer Ribadaneira (1), que *saint Laurent* « était sur un lit de fer et de feu, mais plutôt sur une molle et délicieuse « couche toute parsemée de lis et de roses ; car. tournant doucement « les yeux vers le tyran, il lui dit d'une générosité divine : *Ne vois-tu* « *pas, misérable, que la moitié de mon corps est assez grillée ? Tourne-le* « *de l'autre côté, pour l'achever de rôtir, afin que tu puisses manger ma* « *chair cuite.* »

Et il ajouta :

« Je vous rends grâce, ô mon Dieu, parce que j'ai mérité d'entrer dans « votre demeure. » Et il expira.

Saint Grégoire de Tours, dans la *Vie de saint Laurent* écrite par lui, mentionne le privilège qui a été accordé à ce Saint de délivrer chaque vendredi *une âme du purgatoire*. Il s'appuie sur l'autorité d'un abbé de Saint-Laurent-de-Liège, dont la foi et la sainteté étaient connues de tous. Cet abbé étant en France, dans un monastère de *saint Laurent*, eut une admirable vision dans laquelle un ange lui parla ainsi : « Abbé, lui « dit-il, ce diacre que tu vois est *Laurent* qui a souffert le martyre et le « supplice du feu pour le nom de Jésus-Christ ; il a mérité d'être revêtu « du privilège insigne de délivrer chaque semaine une âme *des flammes* « *du purgatoire.* » Les Bollandistes qui citent le même fait, d'après un manuscrit de saint Maximin de Trèves, font remarquer que le privilège

(1) Traduction de René GAUTHIER, avec des additions faites par André DUVAL. — Paris J.-B. COIGNARD, 1687.

de saint Laurent s'exerce le vendredi, jour de la mort de Notre-Seigneur et du martyre de notre Saint.

Dieu, dit T. Raynaud (p. 513), lui avait accordé cette prérogative. parce qu'il était mort consumé lentement par les ardeurs d'un brasier ardent.... Il était juste qu'un martyr qui avait eu tant à souffrir du feu, reçût de Dieu le pouvoir d'arracher aux flammes des âmes qui ne pouvaient être sauvées que par le feu. Le même auteur ajoute qu'à son époque, à Rome, les fidèles se portaient surtout à la basilique de *saint Laurent hors les murs*, lorsqu'ils désiraient obtenir *la délivrance des âmes du Purgatoire.*

Baronius, d'après les Chroniques du Mont-Cassin (tome I), raconte un fait qui confirme le pouvoir de *saint Laurent contre les puissances infernales.* Ce fait est fidèlement décrit dans une gravure sur bois d'un livre allemand *Der Heiligen Leben* (1521) qui se trouve en tête de la vie de saint Henri ; en voici la description :

L'empereur saint Henri (1) est sur son lit de mort. Saint Michel est présent, tenant ses balances en main ; dans l'un des plateaux est placée l'âme de l'empereur, sous la forme d'une petite figure. Derrière saint Michel, le diable a mis tous les péchés d'Henri dans l'autre plateau, qui semble plus lourd que le premier ; mais survient *saint Laurent*, appuyé sur son gril, qui verse, avec un calice, de l'eau dans le plateau où se trouve l'âme et qui, cette fois, descend rapidement en faisant monter l'autre. Ce calice, merveilleusement beau, était sans doute celui que l'empereur avait offert à l'église de Marbourg placée sous le vocable de *saint Laurent.* Sur la *Predella* d'un rétable, Orcagna a représenté le même sujet.

Pendant qu'il était étendu sur son gril, *saint Laurent* dut ressentir des douleurs atroces *aux reins, au dos et aux épaules*, c'est pour cela qu'il est invoqué *contre les maux* qui affectent ces diverses parties du corps et aussi *contre toutes les irritations de la peau. contre les brûlures, contre les boutons et les maux à la figure* qui sont qualifiés de *Mal de saint Laurent* et enfin *contre la lèpre* qui cause d'affreuses démangeaisons.

Comme le feu avait été le principal agent de son supplice, on s'est adressé à lui *contre l'Incendie.* C'est ainsi que le Calendrier de Sarragosse le qualifie d'*Abogado contra incendios*, et *les Pompiers* tout naturellement l'ont choisi pour patron.

On a pensé également qu'ayant tout pouvoir *sur le feu*, on pouvait avoir recours au saint diacre pour obtenir la chaleur si nécessaire à la parfaite maturité *des raisins.*

Les *Verriers* si exposés au feu des fournaises dans lesquelles on fait fondre les matières premières destinées à la fabrication du verre, n'ont pas hésité à se mettre sous son patronage ainsi que les *Repasseuses* et les *Blanchisseuses* auxquelles le feu est indispensable pour exercer leur profession.

On a vu plus haut que saint Laurent avait dit à l'empereur : « *Cette moitié de mon corps est assez grillée ; fais-moi tourner de l'autre côté pour l'achever de rôtir, afin que tu puisses manger ma chair cuite.* » Pru-

(1) D'après les Bollandistes cités dans le *Manuel de l'Art chrétien*, p. 493, de M. le comte de Grimouard de Saint-Laurent, ce ne serait pas saint Henri, mais un autre prince d'une époque voisine et un peu postérieure.

dence, poète latin du IVe siècle, interprête ainsi ces paroles qui sont consignées dans les Actes du saint :

Converte partem corporis
Satis crematam jugiter :
Et fac periclum, quid tuus
Vulcanus ardens egerit.
Præfectus inverti jubet.
Tunc ille : « Coctum est, devora
« Et experimentum cape
« Sit crudum an assum suavius. »

« Retourne mon corps, cette partie est « maintenant cuite à point. Fais-en l'essai et « vois si ton vulcain a rempli son office. »
Le préfet ordonne qu'on le retourne. Le martyr lui dit alors : « Ce côté est à point, « mange, et goûte, des chairs rôties et crues, » quelles sont les meilleures. »

Un cantique de l'*Ame dévote* (1) s'exprime ainsi sur le même sujet :

Tandis qu'on attisait cet horrible incendie
Qu'alluma sous ton corps la noire perfidie
Tu dis à ton tyran avec tranquillité :
Si tu veux assouvir ta faim de ma chair cuite
Cet endroit est bien cuit, tourne l'autre côté,
Mets en pièces mon corps, mange ma chair ensuite.

Les *Rôtisseurs* étaient donc bien fondés à choisir *Laurent* pour leur patron. M. Arthur Forgeais (1865, 115) donne la description d'un plomb curieux du XVe siècle, trouvé au pont Saint-Charley en 1850 : *Saint Laurent nimbé tient de la main droite un gril et de la gauche, un livre. Dans le champ une broche et deux poulets.* Ce plomb est un mereau de la corporation des *Rôtisseurs* auxquels plus tard se sont adjoints naturellement *les Cuisiniers*, *les Cuisinières* et *les Pâtissiers*.

Si l'on se rappelle que *saint Laurent* avait été établi, en 258, archidiacre de Rome, *administrateur des trésors de l'Eglise et dispensateur des aumônes*, le patronage des *Economes* et des *Procureurs* n'a pas besoin d'autre interprétation.

D'après saint Grégoire de Tours (chap. 46), dans une basilique de Milan dédiée à *saint Laurent*, on conservait un calice de cristal d'une grande beauté. Le diacre, en l'offrant à Dieu, le laissa tomber à terre et il se brisa en morceaux. Désespéré, il recueillit les fragments du vase, les posa sur l'autel et après une nuit passée dans l'oraison, les veilles et les larmes, il retrouva sur l'autel le calice redevenu entier. Ne serait-ce pas là l'origine du patronage des *Cabaretiers* ?

Nous avons parlé de la douleur profonde que ressentit le bienheureux diacre en versant des *torrents de larmes* quand il rencontra Sixte II que l'on conduisait en prison et surtout le lendemain quand il le vit attaché sur la croix. La tradition populaire a recueilli avec amour les moindres circonstances de ses actes et a voulu leur consacrer une dénomination spéciale pour mieux les fixer dans la mémoire de tous. C'est ainsi qu'on a donné le nom *de larmes de saint Laurent* aux étoiles filantes qui se manifestent principalement du 12 au 14 novembre et surtout dans la nuit du 9 au 10 août, jour de la fête de notre saint. Bouillet, dans son *Dictionnaire des Sciences*, constate lui-même « que les *larmes brûlantes* « attribuées à ce Saint paraissent avoir été autrefois, en Angleterre, le « symbole traditionnel du retour périodique de ces météores. »

Voici, d'après l'*Année liturgique de Rome*, les sanctuaires qui, dans cette ville, sont consacrés à saint Laurent :

Saint Laurent hors les murs, où dans la confession repose son corps,

(1) *Recueil* par M. Laurent Durand, prêtre du diocèse de Toulouse, 1723. Ces cantiques étaient chantés par les marins de la Méditerranée.

on expose de sa graisse et la table de marbre sur laquelle il fut déposé après son martyre.

Saint Laurent in Damaso, où l'on expose de sa graisse, des charbons qui le brûlèrent et de sa cendre.

Saint Laurent in Lucina, où l'on expose son gril et ses chaînes.

Saint Laurent in Fonte, fête patronale de l'Eglise. On visite le souterrain où il fut détenu et l'on boit de l'eau de la source avec laquelle il baptisa *saint Romain* et *saint Hippolyte*.

Saint Laurent in Palerma, où dans le souterrain on montre le lieu de son martyre.

Au palais apostolique du Quirinal, dans la chapelle de Mgr Sacriste. on expose sa tête.

En l'honneur de *saint Laurent* le dessin architectural du palais de l'Escurial à Madrid a la forme d'un gril.

Saint Laurent est ordinairement représenté tenant un gril à la main. Quelquefois avec un plat rempli d'or ou une bourse, attributs des fonctions de trésorier. Son costume de diacre est très riche, brodé quelquefois avec des flammes.

(Ribadaneira. — *Légende Dorée*).

DICTONS SUR SAINT LAURENT :

S'il pleut à la saint laurent (10 août)
La pluie vient à temps.
A Notre-Dame même (15 août)
Chacun encore l'aime ;
Mais à la saint Barthélemy (24 août)
Tout le monde en fait fi.

S'il pleut à la saint laurent
La pluie vient à temps ;
Si elle vient à Notre-Dame
Chacun encore l'aime ;
Si la pluie vient à saint Barthélemy
Souffle-lui au derrière.
(Aveyron, Gard).

S'il pleut à la saint laurent
La pluie est encore à temps
Mais à la saint Barthélemy
Tout le monde en fait fi.
(Rhône).

De saint laurent à Notre-Dame
La pluie n'afflige pas l'âme.
(Lozère).

Quand il fait beau à la saint laurent.
Il faut mettre la faucille au froment.

A la Madeleine la noix est pleine
A la saint laurent mets le couteau dedans

Saint Laurent arrange les blés noirs.
(Corrèze).

Etre sur le gril comme saint laurent
(Etre embarrassé, souffrir toutes les tortures morales).

Crier à saint laurent : le diable se brûle.
(Se dit en plaisantant d'une personne qui se brûle par maladresse).

DICTON PICARD

Ch'est aujourd'hui l'saint laurent
Qui perd ess'plache la reprend.
Dicton picard en parlant des noisettes.

A la saint laurent
On fouille eddans.

DICTON DE ROME

San Antonio gran freddura !
San lorenzo *gran arsura !*
L'uno et l'altro poco dura.

A saint Antoine, grand froid !
A saint laurent, grande chaleur !
L'un et l'autre durent peu.

ONZE AOUT.

SAINT DINAULT (DINOALDUS) ENFANT MARTYR

Ve SIÈCLE.

Contre l'Epilepsie.

Un pieux enfant, du nom de *Dinault*, offrait, en Beauvoisis, à l'époque des invasions des Huns, le spectacle des plus touchantes vertus. Une troupe de ces Barbares rencontra l'innocent enfant dans une vaste prairie, près d'une source d'eau vive, et lui demanda quel Dieu il adorait, *Dinault* ayant rendu hautement témoignage à Jésus-Christ. les idolâtres lui tranchèrent la tête. On ne tarda pas à lui rendre un culte public dans l'église de Milly où avaient été déposées ses reliques et où, au XIIe siècle, fut établie une collégiale pour veiller sur ce précieux dépôt. En 1442, les Bourguignons ayant détruit l'église, le bourg et le château de Milly, les reliques de saint *Dinault* furent transportées à l'abbaye de Saint-Lucien, où il était invoqué surtout contre l'*Epilepsie* ; la fontaine près de laquelle il fut immolé a toujours été l'objet d'une vénération particulière.

(*Saints de Beauvais, par l'abbé* SABATIER).

SAINT ALEXANDRE LE CHARBONNIER, ÉVÊQUE ET MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 253.

Patron des Charbonniers.

Alexandre était très versé dans la philosophie, dans les *Lettres* et dans les *Sciences* ; mais par humilité chrétienne, il prit l'habit de *Charbonnier* et se mit à vendre du charbon dans la ville de Comane. Par ce moyen, il était parvenu à cacher la beauté corporelle dont il avait été doté par Dieu et à trouver son bonheur dans le mépris et les railleries grossières dont il était souvent l'objet. L'évêque de Comane étant mort, comme il y avait une grande diversité d'opinions sur le choix de son successeur, on appela saint Grégoire le Thaumaturge pour aplanir par ses conseils les difficultés qui s'opposaient à une élection définitive. Un mauvais plaisant proposa d'élire *Alexandre le Charbonnier* qui avait été si souvent l'objet des moqueries de tout le peuple. Un tel nom provoqua un fou rire dans toute l'assemblée ; mais saint Grégoire, reconnaissant par révélation divine que celui dont on se moquait était loin de justifier l'opinion qui s'était formée si légèrement à son égard, le fit venir et le fit reconnaître comme évêque de Comane. Sa vertu, sa doctrine et son éloquence ne tardèrent pas à le rendre d'autant plus recommandable qu'il avait été auparavant plus avili et plus méprisé. Sous la persécution de Dèce, son attachement à la foi divine et à la religion chrétienne lui acquirent la couronne de martyre par le supplice du feu le 11 août 253.

(RIBADANEIRA).

SAINT TIBURCE, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 286-287.

Contre les Hernies.

Son père, Chromace, préfet de Rome, avait été converti par saint Sébastien. A l'exemple de son père, *Tiburce* embrassa la foi chrétienne ; il y apporta tant de ferveur qu'il reçut de Dieu le don des miracles. Un jour, en traversant une rue, il trouva un pauvre ouvrier qui venait de tomber d'un toit et qui, dans sa chute, avait eu plusieurs membres brisés. S'étant approché de lui. il dit à son intention le *Pater Noster* et le *Credo*, et cet homme fut immédiatement guéri. Quelque temps après, *Tiburce*, trahi et dénoncé par un faux frère du nom de Torquat, fut conduit devant le juge Fabien qui le mit dans l'alternative de sacrifier aux dieux ou de marcher pieds nus sur une place couverte de charbons ardents. *Tiburce*, ayant fait le signe de la croix, se promena sur ce brasier comme s'il eût marché sur des roses; Fabien, exaspéré, lui fit couper la tête hors de la ville.

En Catalogne, il est invoqué contre les *Hernies*.

Als devots que ab cordara
Vos venan à visitar
Curaulos de FRENCADURA
Puix son metge singular.

Tous dévots qui, du fond du cœur, viennent vous visiter, guérissez-les des *Hernies*, puisque vous en êtes le médecin principal.

SAINTE SUZANNE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE. — 295.

Invoquée dans les Calamités publiques et pour la Pluie.

Elle était fille de Gabinius, frère du saint pape Caïus, qui, après la mort de sa femme, s'était fait prêtre. Elle avait reçu tous les dons de la beauté, de la vertu, de l'esprit et de la science. L'empereur Dioclétien, ne sachant pas qu'elle était chrétienne, résolut de la marier avec son gendre et son successeur Maximien, qui avait épousé sa fille et qui venait de la perdre, sans qu'elle lui ait laissé aucune postérité. Il chargea un de ses cousins germains nommé Claude de négocier cette alliance. La sainte fille refusa nettement l'offre qui lui était faite en disant qu'elle mettait infiniment au-dessus de l'Empire la foi de Jésus-Christ et sa virginité ; puis elle parla à Claude avec tant de ferveur qu'elle l'amena à la connaissance du vrai Dieu et le convertit. Elle convertit également un autre messager du nom de Maxime que Dioclétien avait envoyé à Claude pour savoir à quel point était arrivée la négociation dont il l'avait chargé. L'empereur, ayant appris la conversion de Claude et de Maxime, les fit conduire au port d'Ostie et ordonna qu'ils fussent brûlés vifs.

Ce fut alors qu'il mit *Suzanne* entre les mains de l'impératrice Serene, sa femme, afin qu'elle lui persuadât d'épouser Maximien ; Serene était déjà chrétienne en son cœur et Suzanne développa en elle tous les germes de la perfection qui lui valurent plus tard la couronne du martyre. De guerre lasse, Dioclétien renvoya la sainte dans la maison de son père, espérant que, là, Maximien pourrait la conquérir par la violence. Maximien, effectivement, entra la nuit dans la chambre où elle était en oraison ; mais quel ne fut pas son étonnement en la trouvant environnée d'une splendeur céleste dont il n'osa pas s'approcher.

Dioclétien, exaspéré, donna l'ordre de proposer à *Suzanne* d'adorer une idole de Jupiter qui fut à l'instant renversée à terre et, voyant qu'il ne lui restait plus d'autres armes contre elle, il lui fit trancher la tête dans sa maison même. L'impératrice Serene accourut la nuit dans la maison de la Sainte, l'ensevelit de ses propres mains avec des onguents précieux et recueillit avec un linge son sang qu'elle déposa dans un petit coffret d'argent pour le placer dans son oratoire.

En Catalogne, on invoque sainte *Suzanne* pour avoir la *Pluie* et contre les calamités publiques.

De CONTAGI FAM Y GUERRA *quens a terra*
Prœservan vostra defensa ;
Quant la FALTA *de la* PLUJA *nos anuja*
Tenim vostra ajuda immensa.

Des *Contagions*, de la *Famine* et de la *Guerre* qui nous atterrent, que votre pouvoir nous préserve ; quand *l'absence de la Pluie* nous chagrine, nous avons en vous une protection immense.

(RIBADANEIRA).

DOUZE AOUT.

SAINTE CLAIRE, VIERGE

XIIIe SIÈCLE. — 1253.

Invoquée contre les Maladies d'Yeux et contre les Fièvres persistantes. — Patronne des Doreurs, Brodeurs, Blanchisseuses et Repasseuses (Liège).

ELLE naquit à Assise, dans l'Ombrie. Pendant que sa mère la portait dans son sein et qu'elle priait Dieu devant un crucifix, elle entendit une voix qui lui dit : « Ne crains « point, car tu enfanteras une lumière dont la splendeur « éclairera le monde entier. » Etant accouchée d'une fille, elle lui donna le nom de *Claire*. *Claire*, dès l'âge le plus tendre, commença à pratiquer toutes les vertus de charité et d'abstinence. Méprisant tous les ornements mondains elle s'adonnait déjà à l'oraison et, comme elle n'avait pas de chapelet, elle comptait les *Pater* et les *Ave* avec un certain nombre de petits cailloux qu'elle réunissait dans sa main.

Après avoir entendu saint François qui, né lui aussi à Assise, habitait cette même ville, elle n'eut plus d'autre désir que de prendre pour époux le Dieu qui pour l'amour de nous, s'était fait homme. D'après les conseils de ce grand Saint, abandonnant son père, sa mère, ses parents et ses amis, elle vint la nuit dans l'église de Sainte Marie de la Portioncule, située à plus d'un quart de lieue d'Assise, déposa ses habits du monde, livra sa chevelure à saint François, qui la coupa de ses propres mains, puis revêtit le pauvre habit de l'Ordre dont elle devait être la fondatrice. Saint François la conduisit dans un monastère situé à Assise, où dix-sept jours après elle fut suivie par sa sœur Agnès, par un grand nombre de jeunes filles et aussi par des femmes mariées qui, d'un commun accord, entraient dans le monastère de *Claire*, pendant que leurs maris s'enfermaient dans un couvent de leur sexe.

La règle que saint François laissa à *sainte Claire* et qui fut confirmée par Grégoire IX, était des plus austères. Innocent IV pensant qu'elle

était trop rude pour des femmes faibles et délicates, désira la mitiger ; mais *Claire* persista à ne pas vouloir être relevée de son vœu, surtout de celui qui consistait à garder la pauvreté.

Dieu la gratifia du don des miracles. Un jour il ne se trouvait qu'un pain pour le repas de toute la communauté ; elle en fit donner la moitié pour aumône à des religieux et elle mit l'autre moitié sur la table pour nourrir cinquante religieuses. Puis elle entra en oraison et ce morceau de pain se multiplia tellement que toutes en mangèrent et en furent rassasiées. Une autre fois l'huile manquait, la Sainte prit un vase qu'elle lava elle-même et le remit au quêteur qui devait en solliciter de l'aumône publique ; mais à l'instant, le quêteur s'aperçut que le vase était plein d'une excellente huile.

Quelque temps après, l'empereur Frédéric passait par Assise avec son armée, composée de Sarrazins qui n'aspiraient qu'à détruire et à piller les couvents.

Le monastère de sainte Claire était hors la ville et par suite plus exposé aux attaques des implacables ennemis de l'Eglise. *Claire* était malade quand les religieuses épouvantées vinrent la prévenir du danger qui les menaçait. Elle les consola doucement ; prenant dans ses mains le saint Ciboire, elle s'agenouilla dévotement, adressa une prière à Dieu avec des larmes brûlantes ; puis comme les infidèles essayaient déjà d'escalader les murs, elle se présenta devant eux, élevant le corps de Notre Seigneur qu'elle tenait toujours dans ses mains. A cette vue, ils furent tellement épouvantés de leur action, qu'ils furent malgré eux précipités à terre. Leur chef s'empressa d'abandonner la proie qu'il avait convoitée avec tant d'ardeur et les entraîna loin du couvent.

Sainte Claire gouverna ce monastère pendant vingt-quatre années avec une admirable sainteté de vie, malgré les nombreuses maladies dont elle fut affligée presque sans interruption.

Quand son heure suprême fut arrivée, elle était tombée dans une grande faiblesse, elle prodiguait néanmoins encore les consolations à ses sœurs. Elle reçut le Saint Sacrement des mains du Provincial, et, le même jour, le pape Innocent IV vint la visiter, lui donna sa bénédiction, en lui accordant l'indulgence plénière de tous ses péchés. Avant de mourir, elle reçut la visite de notre Seigneur Jésus-Christ, l'Epoux qu'elle avait choisi et de la glorieuse vierge Marie accompagnée d'un chœur de vierges vêtues de blanc avec des couronnes d'or sur la tête, ce qui la combla de joie.

Même, de son vivant, elle avait eu la satisfaction de voir se développer son ordre des *Clarisses* qui grandit encore après sa mort.

Bien que les Bollandistes citent la guérison d'un habitant de Spolette, aveugle depuis douze ans, qui recouvra la vue au tombeau de *sainte Claire* à Assise, nous ne croyons pas que ce soit là le point de départ de l'invocation *contre les maladies d'yeux* adressée fréquemment à notre Sainte.

L'origine doit plutôt en être attribuée à la signification de son nom (*Clara*, claire). Par la même analogie, quelques professions, dont les produits attirent les regards par leur éclat métallique ou par leur blancheur, ont voulu se mettre sous sa protection. C'est ainsi qu'elle est la patronne des *Doreurs*, *Brodeurs*, *Blanchisseuses* et *Repasseuses*.

Près de Guéret (Creuse), coule une *fontaine de sainte Claire* emprisonnée dans des constructions modernes. L'eau de cette fontaine est considérée comme un remède souverain contre les fièvres persistantes.

DICTON SUR SAINTE CLAIRE

A la sainte Claire
S'il éclaire et tonne
C'est l'annonce d'un bel automne.

(RIBADANEIRA).

SAINT PORCAIRE (SANCTUS PORCARIUS)

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Maladies d'Yeux.

Saint Porcaire, quinzième abbé de Lérins, vers 730, ayant été aveuglé par les Sarrazins qui tuèrent cinq cents moines de son couvent, se retira en Forez, sa patrie, sur la montagne de Montverdun (canton de Boën, arrondissement de Montbrison) où il fonda un couvent réuni, au XIIIe siècle, aux Bénédictins de la Chaize-Dieu.

Les Sarrazins, ayant pénétré en Forez quelques années après son arrivée, le mirent à mort. (LA MURE, *Histoire du Forez*, p. 214 à 231).

Selon les Petits Bollandistes, il est plus probable que saint Porcaire a été martyrisé à Lérins avec ses religieux. Dans le courant des âges, on aura apporté ses reliques à Montverdun, ce qui aura donné lieu à ce pèlerinage dans l'église de Montverdun, où se trouvent des reliques insignes de saint Porcaire, pour obtenir la guérison de toutes les maladies des yeux.

TREIZE AOUT.

SAINT JUNIEN, ABBÉ EN POITOU

VIe SIÈCLE. — 587.

Patron des Laboureurs.

UNIEN était né au commencement du VIe siècle à Champagnile-Sec. On croit qu'il fut baptisé par saint Remi, qui était évêque de Reims depuis 460. Dès sa première jeunesse, il voulut se vouer à Dieu et plus tard il eut le désir de mener la vie solitaire. Il se réfugia donc à Caunay où il se construisit une cellule dans laquelle il vécut en reclus ; mais quelque modeste et ignorée que fût son existence, la bonne odeur en arriva jusqu'à sainte Radegonde qui vivait alors dans son monastère de Poitiers. D'un autre côté, *Junien* n'ignorait pas les miracles de piété de la sainte reine de France. Des rapports suivis s'établirent donc entre eux. Radegonde s'était chargée de fournir de vêtements le solitaire de Caunay, et *Junien* lui envoyait des instruments de pénitence qu'il confectionnait dans sa solitude ; on cite, entr'autres, un cilice de poils de chèvre qui était encore conservé à Poitiers au IXe siècle.

Junien était en si grande vénération dans les pays circonvoisins, qu'un certain nombre de justes et de pécheurs se portèrent vers lui et le con-

jurèrent de prendre soin de leurs âmes. Malgré son grand amour pour la solitude, il ne put résister aux instances réitérées qui lui étaient adressées ; après avoir reçu les ordres sacrés, il fonda le monastère de Mairé sur un terrain et dans un château qui lui furent concédés par Clotaire.

Si l'on en croit sa vie écrite par Monsieur Roudier (1), cette fondation, sous la règle de saint Benoît, tenait à la fois du monastère et de la ferme modèle ; elle était devenue pour les habitants des contrées environnantes, dépravés par la superstition et l'idolâtrie, décimés par la famine et la peste, un foyer de christianisme et de civilisation. C'est pour cela que son souvenir est encore vivant dans le pays et que *les Laboureurs* l'ont choisi pour patron.

Lorsque saint *Junien* sentit sa fin s'approcher, il voulut qu'un messager partît pour annoncer sa mort à sainte Radegonde et, par une coïncidence admirable, sainte Radegonde mourante faisait, au même instant, avertir *Junien* de sa mort prochaine. Les deux messagers se rencontrèrent à moitié chemin : « Ils constatèrent que le même jour et au même moment, dit l'abbé Auber, le ciel s'était ouvert pour les deux amis. »

(*Vie des saints de l'Eglise de Poitiers*, par l'abbé Aubert).

SAINT HIPPOLYTE, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 258.

Patron des Geôliers. — Invoqué contre la Faiblesse du corps.

L'empereur Valérien avait donné à un chevalier romain du nom d'*Hippolyte, la garde de saint Laurent.* Il lui avait prescrit de ne pas perdre de vue le Saint, pendant les trois jours qui lui avaient été accordés pour réunir *les Trésors de l'Eglise.* Témoin des miracles que faisait saint Laurent dans sa prison, *Hippolyte* se convertit et fut baptisé par le même saint, avec toute sa famille composée de dix-neuf personnes. Après la mort de saint Laurent, *Hippolyte* avec le prêtre Justin, recueillit son corps et l'ensevelit honorablement. Valérien entra dans une grande fureur et fit venir devant lui *Hippolyte* qui confessa hautement sa qualité de chrétien. Valérien ordonna de l'étendre à terre et de le frapper rudement avec des verges et de gros bâtons, puis de lui déchirer tout le corps avec des peignes de fer. Pendant ce temps-là, *Hippolyte* disait à haute voix : « *Je suis chrétien et je souffre pour Jésus-Christ.* »

L'empereur confisqua ses biens, assembla autour de lui tous les membres de sa famille qu'il savait être chrétiens, leur proposa d'abandonner la foi, mais aucun d'eux ne voulut y consentir. Alors il commanda de les sortir de Rome et de leur couper la tête à tous. Quant à *Hippolyte*, il fut attaché au cou de plusieurs chevaux indomptés qui le traînèrent à travers champs. Il rendit son âme à Dieu au milieu de cet horrible et cruel martyre.

Son corps tout brisé fut enlevé par le prêtre Justin et enterré dans le champ Véran. D'après les Petits Bollandistes, « le pape Léon III le donna

(1) *Mémoires de la Société de statistique, sciences et arts du département des Deux-Sèvres*, 1863 à 1867. Voir également tome X de la *Revue des sociétés savantes*, p. 191 (1869), septembre-octobre.

à Charlemagne, qui le mit dans le monastère de Lièvre, d'où il fut depuis transféré dans l'abbaye de Saint-Denis, en France, dans une chapelle de son nom où Dieu a fait plusieurs miracles par son intercession. D'après André du Saussaye, sous Charles VI, la châsse du Saint, portée en procession, éteignit entièrement une peste cruelle qui sévissait par toute la France. En mémoire de ce grand événement, l'Eglise, chaque année, célébrait une messe dans sa chapelle, le 12 mai.

Les *Geôliers* ne pouvaient choisir un meilleur patron que celui qui avait été *geôlier* de saint Laurent.

La dislocation et la faiblesse du corps de *saint Hippolyte*, après son supplice, sont probablement l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre la *faiblesse du corps* en général. On ne saurait trop se rappeler que les saints sont toujours principalement invoqués contre les maux dont eux-mêmes ont eu à souffrir.

(Ribadaneira).

SAINTE CONCORDE, NOURRICE DE SAINT HIPPOLYTE, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 258.

Patronne des Nourrices et des Bonnes d'enfants.

Parmi les dix-neuf membres de la famille de saint Hippolyte qui s'étaient convertis et avaient été appelés devant Valérien, se trouvait une sainte femme, du nom de *Concorde*, qui avait été nourrice et gouvernante du Saint. Comme l'empereur lui disait d'avoir égard à son âge et de ne pas suivre l'exemple de son maître Hippolyte, elle lui répondit : « Nous aimons mieux mourir honorablement avec Hippolyte, que de « vivre lâchement avec vous. » Valérien la fit frapper si rudement avec des cordes plombées qu'elle rendit son âme à Dieu en présence d'Hippolyte. Les *Nourrices* et *les Bonnes d'enfants* se sont empressées de la prendre pour patronne. Puissent-elles imiter sa sagesse et son courage.

(Ribadaneira).

SAINT CASSIEN, MAITRE D'ÉCOLE, MARTYR

IVe SIÈCLE.

Patron des Instituteurs, Ecrivains, Frères de la Doctrine chrétienne, Ecoliers et Sténographes.

Cassien était maître d'école à Imola, dans la Romagne, lorsque la persécution contre les chrétiens vint à sévir plus cruellement dans toute la contrée. Comme il était soupçonné d'être chrétien, le juge, se l'étant fait amener, lui enjoignit de sacrifier aux idoles, *Cassien*, répondit par un refus énergique. Le juge alors fit rassembler tous ses élèves, leur dit que leur maître méprisait les dieux et enfreignait les ordonnances impériales ; que sa conduite était digne de mort et qu'il le leur abandonnait pour le faire mourrir comme ils le voudraient. Les enfants, cherchant surtout à se venger des châtiments qu'ils avaient maintes fois reçus de leur maître, se précipitèrent sur lui : les uns le frappaient avec leurs tablettes, les autres lui enfonçaient dans les chairs leurs stylets, pointes de fer avec lesquelles ils écrivaient. Tout son corps ne fut bientôt qu'une plaie, par laquelle coulait tout son sang. Il expira ainsi, en répétant

hautement à ses bourreaux combien il était heureux de mourir pour Jésus-Christ.

Son tombeau se voit encore dans la cathédrale d'Imola. Il a été orné de marbres précieux par Pie IX, qui était évêque de cette ville avant de monter sur le saint siège.

Il n'est pas nécessaire d'expliquer pourquoi *saint Cassien* est le patron des *Instituteurs*, des *Ecrivains* et des *Sténographes* qui, tout modernes qu'ils sont, ont tenu eux aussi à se mettre sous la protection d'un saint.

En Espagne *saint Cassien* a été choisi pour *patron des Ecoliers* comme le prouve cette strophe d'un cantique castillan (Gozos) :

Con afecto y Devocion *Las* ESCUELAS *de Valencia* *Implorando tu asistencia* *Os veneran por patron.*	*Les Ecoliers* de Valence En invoquant votre assistance Avec amour et dévotion Vous vénèrent comme patron.

Enfin *les Frères de la Doctrine chrétienne* l'ont également choisi pour patron secondaire.

(RIBADANEIRA. — *Petits Bollandistes*).

SAINTE RADEGONDE, REINE DE FRANCE

PATRONNE DE POITIERS

VIe SIÈCLE. — 587.

Invoquée contre la Lèpre, la Gale, les Ulcères et la Fièvre des enfants. — Patronne des Tisserands et des Potiers de terre.

Radegonde était fille de Berthaire, roi de Thuringe, qui fut assassiné par son jeune frère Hermenfroy, dans le but de s'emparer de son royaume. Les dix premières années de son enfance s'écoulèrent sous les yeux de ce dernier qui, à son tour, fut détrôné par Thierry, roi de Metz, et Clotaire, roi de Soissons. *Radegonde* échut à Clotaire. Ce prince séduit par les agréments de l'esprit et par les grâces naturelles de sa captive, lui donna un train de maison conforme à son rang et la fit instruire dans l'intention d'en faire un jour son épouse. « L'intelligence élevée, l'esprit vif et le jugement solide de *Radegonde*, dit l'abbé Aubert, lui facilitèrent de rapides progrès dans ses études. » Bientôt elle se prépara au saint baptême qui lui fut administré par saint Médard.

Dès ce moment, elle embrassa la vie chrétienne avec toutes ses vertus, toutes ses austérités et toutes ses humiliations. L'exemple des martyrs était sans cesse devant ses yeux ; autant qu'il était en son pouvoir, elle essayait de les suivre en martyrisant son corps délicat par les jeûnes, les veilles et les disciplines. Oubliant son rang de princesse, elle faisait l'office de servante, balayait la maison, apprêtait le dîner et servait à table ceux qui la devaient servir. Quand elle fut en âge d'être mariée, Clotaire la fit venir à Soissons où il avait résolu de la proclamer reine de France et d'Austrasie. *Radegonde*, voyant anéantis par cette union inattendue ses projets de conserver sa virginité, prit la fuite à l'entrée de la nuit ; mais elle fut ramenée au roi qui l'épousa et célébra les noces avec sa magnificence ordinaire.

Les honneurs, loin d'apporter quelques changements à la vie de Radegonde, lui firent encore redoubler ses austérités et ses pénitences. D'une sévérité excessive pour elle-même, elle usait d'une extrême dou-

ceur envers son prochain, s'efforçant de lui venir en aide dans toutes ses misères spirituelles et temporelles. Elle allait très souvent dans un hôpital où elle lavait les plaies des lépreux. Elle frottait elle-même, avec des onguents, les ulcères les plus horribles à voir des malades, qu'elle embrassait ensuite comme les membres du Sauveur. (La Mère de Blémur, 3e vol., p. 242).

Elle en guérissait plusieurs par le simple attouchement de ses mains et c'est là certainement l'origine de l'invocation *contre la lèpre, la gale et les ulcères*.

Une conduite aussi admirable ne s'accordait pas avec le caractère du roi qui cherchait des prétextes pour l'éloigner de la cour. D'un autre côté, Clotaire avait commis un acte abominable en tuant le propre frère de Radegonde, qu'on avait accusé à faux de vouloir conquérir la Thuringe. Par ce fait seul, elle se trouvait déliée envers lui. Elle alla donc trouver saint Médard à Noyon et lui demanda le voile de religieuse. Le saint évêque se refusa d'abord à lui accorder sa demande. *Radegonde* lui parla avec tant de conviction et d'entraînement, en l'assurant du consentement de son mari, que, par une inspiration divine, saint Médard lui imposa le voile qui avait toujours été l'objet de ses désirs les plus ardents. Le roi en fut immédiatement averti et donna son consentement. *Radegonde* avait alors vingt-six ans.

Après avoir fondé à Poitiers le monastère de Sainte-Croix, elle s'y retira pour achever son noviciat. C'est là qu'elle eut encore une terrible appréhension. Clotaire, bien qu'il eût consenti à se priver d'elle, voulut absolument la revoir et menaçait de l'enlever de gré ou de force. Elle vint se réfugier dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers qui était un asile inviolable. Puis elle s'adressa à saint Germain, évêque de Paris, qui parvint à détourner Clotaire de son projet.

Ce fut alors qu'elle fit sa profession, en se couvrant du voile noir, au milieu d'un grand concours de la noblesse et du peuple.

A mesure que son amour pour son céleste époux prenait un plus grand développement, elle se montrait encore plus dure pour elle-même. Elle se faisait la servante de toutes ses compagnes, elle nettoyait la vaisselle, enlevait les immondices, fendait le bois, servait les malades et puisait de l'eau pour le service des cellules. Elle portait des robes rapiécées et couchait sur la cendre couverte d'une haire. Pendant le premier carême, depuis sa profession, elle ne mangea du pain que le dimanche, ne prenant les autres jours que des racines de mauves crues. Elle ceignait son corps de trois cerceaux de fer et ses bras de chaînes si serrées que la chair finissait par les envahir et qu'on ne pouvait les ôter qu'en pratiquant des incisions. Une autre fois, elle s'appliqua une lame de fer, en forme de croix, qu'elle avait fait rougir au feu.

Après la mort de l'abbesse, les religieuses, d'un commun consentement, l'élurent à sa place. Dans ces nouvelles fonctions, elle redoubla encore de sainteté, donnant à ses sœurs les instructions les plus utiles et les plus salutaires. Pour chasser les mauvais songes de la nuit, elle les bénissait avant qu'elles ne montassent au dortoir et alors on voyait s'enfuir une grande quantité de diables qui étaient venus pour les tourmenter pendant leur sommeil.

Un an avant sa mort, Notre Seigneur lui apparut et lui dit qu'elle serait bientôt une des pierres les plus précieuses de sa couronne.

Vers le milieu de l'année 587, la santé de la Sainte déclina sensiblement. Le 12 août, elle devint plus malade et, après avoir reçu le saint viatique, elle rendit doucement son âme à Dieu en disant : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Saint Grégoire de Tours présida à ses obsèques en l'absence de l'évêque de Poitiers. Il raconte qu'il la trouva étendue dans son cercueil : « Sa sainte figure, dit-il, resplendissait d'un tel éclat qu'elle effaçait la beauté des lis et des roses et qu'elle en inspirait le mépris. » Ses reliques, conservées d'abord dans une église qu'elle avait fait bâtir sur un terrain attenant au monastère de Sainte-Croix, puis dans un autre sanctuaire plus vaste et plus riche, furent brûlées, en 1562, par les Huguenots qui s'étaient emparés de Poitiers.

Nous avons dit plus haut que Clotaire avait cédé aux instances de saint Germain, évêque de Paris, et malgré son désir n'était pas venu dans le Poitou. C'est le sentiment de Baudonivie, simple religieuse du couvent de Poitiers, qui écrivit la vie de la Sainte quelques années après sa mort.

Des écrivains plus modernes, dit M. Edouard de Fleury (1), se fondant sur une simple tradition, ont raconté le fait d'une autre manière : « Aussitôt que *Radegonde* apprit que Clotaire arrivait dans le Poitou, « elle prit la fuite à la hâte et bientôt elle s'aperçut qu'on était à sa « poursuite. Près du chemin se trouvait un laboureur qui semait de « l'avoine, elle lui dit : « Lorsqu'on vous demandera si vous avez vu « passer la reine, répondez que vous n'avez vu passer personne depuis « que vous semiez ce blé. » En parlant ainsi, elle entra dans le champ « où la semence était à peine répandue, et le blé, naissant et croissant « à l'instant, se trouva tout à coup assez élevé pour la cacher. Le roi, à « l'aspect de ce champ, reconnut la main de Dieu et retourna sur ses « pas. »

Le souvenir de ce miracle est consacré par l'office propre qui se célébrait dans le monastère et dans l'église paroissiale de *Sainte-Radegonde*, le 28 février. Ce jour-là les peuples se pressent autour du tombeau et y portent de petits paquets d'avoine, *afin d'obtenir d'heureuses récoltes.*

Aux premières vêpres de son office, on chantait une hymne dont nous relatons la troisième strophe :

Te quamvis premat infensa *Regis manus cursibus* *Numinis tamen defensa* *Salutaris manibus* *Avenis lates absconsa* *Repente crescentibus.*	Lorsque tu es poursuivie précipitamment par la main ennemie du roi, tu es alors défendue par la main secourable de la divinité ; cachée par l'avoine qui croît subitement, tu te dérobes à sa vue.

On tient de tradition (2), dit un vieil auteur, que *sainte Radegonde* a fait quelque séjour à Chinon au lieu où est maintenant une chapelle dite de *sainte Radegonde*. Dans cette chapelle se trouve un lit de pierre sur lequel on croit que couchait la Sainte. Les habitants de Chinon et lieux circonvoisins qui sont affectés de *la Goutte*, se couchent sur ce lit par dévotion et obtiennent souvent leur guérison.

A Feuillancourt, lieu qui fait aujourd'hui partie de la ville de Saint-

(1) *Histoire de sainte Radegonde*, 2e édit., p. 91.
(2) *Vies des saints de France*, par Charles Barthélemy, vol. VI, p. 684.

Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), un évêque de Paris, en 1180, fonda une chapelle sous l'invocation de *sainte Radegonde*. Cette chapelle devint fameuse dans les environs par une source nommée fontaine de *sainte Radegonde* où les mères venaient pieusement baigner les enfants pour les guérir de *la Fièvre*. Tombée en ruines et relevée en 1715, elle fut détruite à l'époque de la Révolution. Elle a été rebâtie de nouveau à quelque distance de l'emplacement primitif (1).

Dans l'ancienne commune de *Sainte-Radegonde*, réunie au Châtelet (canton de Chambon, Creuse), existe une fontaine dédiée à la sainte de ce nom. Le deuxième dimanche d'août, on s'y rend en foule pour obtenir la guérison de *la Fièvre*.

Dans la forêt de Meilhards (Corrèze), se trouve également *une fontaine de sainte Radegonde* qui est l'objet d'une grande vénération.

Jusqu'à sainte Radegonde, lit-on dans *le Pèlerin*, la France ne possédait aucune relique de la vraie croix. Sainte Radegonde écrivit à l'empereur Justin II, successeur de Justinien, pour solliciter une part de ce riche trésor. Il lui en envoya un morceau avec plusieurs reliquaires. On chanta alors le *Vexilla regis prodeunt* et le monastère s'appela *Sainte-Croix*.

D'après Fortunat, *Radegonde*, par humilité, se livrait aux travaux les plus abjects ; elle retirait elle-même *les vases* de dessus le feu, lavait *les assiettes* , lavait également *la vaisselle*. A l'époque où vivait notre Sainte, il est vraisemblable qu'un certain nombre de *ces récipients* étaient en terre cuite et c'est là probablement l'origine de l'invocation *des Potiers de terre*.

(Ribadaneira. — *Saints du Poitou* (Abbé Auber). — *Saints de France* (Ch. Barthélemy).

QUINZE AOUT

ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Invoquée pour obtenir des Enfants et dans toutes les Nécessités.

L'église célèbre en ce jour la plus belle fête de Marie, la très sainte Mère de Dieu, toujours vierge immaculée. Elle a pour but d'honorer son départ de la terre pour le ciel, son couronnement au-dessus des saints et des anges eux-mêmes ; enfin son immense puissance sur toute l'œuvre de la création. Il semble que cette fête aurait dû exister dès qu'on s'aperçut que son tombeau était vide ; mais il paraît qu'au temps de l'empereur Marcien, elle n'existait point encore. Toutefois elle commença dès lors à s'établir et se répandit très vite dans les différents pays. En effet, il en est parlé dans l'*Ordo* romain, par certains auteurs, qui la font remonter au Ve siècle. Saint Grégoire en fait mention au VIe ; l'abbé Grimolde, qui vivait au temps de Charlemagne, la signale ; enfin nous la trouvons mentionnée dans les *Capitulaires* de ce grand empe-

(1) *Dictionnaire des Pèlerinages*, Migne, I, 652.

reur, dans les ordonnances du concile de Mayence en 813, et dans les règles de saint Chrodegand, évêque de Metz. Saint Bernard la proclama d'ancienne institution et saint Pierre de Cluny rapporte que les flambeaux offerts par les Romains, la veille de ce jour, brûlaient toute la nuit jusqu'à la messe solennelle du lendemain, sans diminuer, sans rien perdre de leur poids.

On peut dire que la fête de l'Assomption a été très en honneur depuis le commencement de l'Eglise en France, puisque bon nombre de diocèses et une infinité d'églises ont été établis sous le vocable de cette Vierge triomphante, couronnée reine et assise à la droite de son divin fils. Toutefois, le roi Louis XIII la rendit encore plus célèbre, en 1638, par l'offrande solennelle qu'il fit de sa personne et de son royaume à la glorieuse Vierge, mère de Dieu, pour la remercier des faveurs qu'il avait reçues de sa bonté et pour obtenir, par son intercession, un dauphin à la France qui a été son fils Louis XIV, dit le Grand. On fit pour cela dans toutes les églises de France des processions solennelles qui se sont continuées jusqu'à nos jours en actions de grâces.

Inutile de faire observer que ceux qui attendent un successeur comme Louis XIII et ne voient toujours rien venir, agiront très sagement pour arriver à leur but en imitant le zèle de ce pieux roi à glorifier Marie triomphante dans les cieux en corps et en âme.

Les livres, dit la Mère de Blémur, sont remplis d'histoires qui nous apprennent que cette divine mère a une souveraineté universelle au ciel et sur la terre. L'on a recours à elle pour toutes sortes de nécessités et toujours avec succès. Heureux donc ceux qui se rendent dignes de sa protection !

(Père Giry. — Mère de Blémur).

SAINT ARNOUL, ÉVÊQUE DE SOISSONS

XIe siècle. — 1087

Invoqué pour les Femmes enceintes. — Patron des Brasseurs et des Meuniers.

Issu d'une noble famille flamande, il embrassa, de bonne heure, la profession des armes et, dans diverses campagnes au service de l'empereur d'Allemagne, puis du roi de France, il se fit un véritable renom. Après la mort de son père, il prit congé de sa mère, sous prétexte de se rendre à la cour de France, et vint se réfugier dans le Monastère de Saint-Médard de Soissons, où il demanda l'habit de saint Benoît. Il y vécut dans la plus grande austérité A la mort de l'abbé Renaud qui avait reçu ses vœux, comme le monastère était tombé sous la conduite d'un mauvais moine, du nom de Ponce, dont les religieux obtinrent le renvoi auprès du roi, par l'intermédiaire de l'évêque de Soissons, *Arnoul*, bien malgré lui, fut désigné pour le remplacer par toute la communauté. Par humilité, ne voulant pas accepter cette dignité, il s'enfuit secrètement et rencontra un loup qu'il suivit la nuit au clair de lune, pensant qu'il le conduirait au fond des bois, où il pourrait se cacher ; mais le loup le ramena, au contraire, du côté de Soissons où il fut découvert et porté malgré lui sur la chaire abbatiale. En peu de temps il rétablit la discipline que Ponce avait ruinée ; sur ces entrefaites,

le roi Philippe ayant voulu l'obliger de l'accompagner à la guerre et d'entretenir à ses dépens les troupes qu'il était tenu de lui fournir, il signifia au roi que, n'ayant pas renoncé à la milice séculière pour y retourner, il se déchargeait du fardeau de l'Abbaye. Il se fit en effet remplacer par un moine qui fut depuis saint Gérand et fonda Seauve à six lieues de Bordeaux, puis il se renferma dans son ancienne cellule ; mais bientôt Ponce, sous la protection de la reine Berthe de Hollande, s'empara du couvent à main armée et s'appliqua surtout à persécuter *Arnoul* qui lui avait succédé. Ce fut alors que l'évêché de Soissons vint à vaquer par la mort de Thibaud de Pierrefond et par la déposition d'Ursion, qui avait été intrus contre les règles de la discipline. Le clergé et le peuple prièrent le légat du pape Grégoire VII de leur donner *Arnoul* ; celui-ci y consentit sans peine, mais il dut employer son autorité apostolique pour obtenir le consentement de notre Saint. Son Episcopat fut une longue suite de réformes utiles, et de travaux évangéliques que Grégoire VII apprécia hautement en lui envoyant une commission apostolique pour aller pacifier la Flandre qui était fortement troublée par les dissensions de la noblesse ; il réconcilia la plus grande partie des gentilshommes avec le comte de Flandres. A son retour dans la ville de Soissons, il fit des conversions admirables ; néanmoins voyant qu'il était impuissant à réprimer les scandales que la cour de France donnait au royaume par ses déréglements, il se retira en Flandre dans le monastère d'Oudenbourg qu'il avait fondé et où il mourut saintement au bout de trois semaines de maladie.

Le roi et la reine (d'après les Bollandistes) avaient demandé à Arnoul d'intercéder auprès de Dieu pour leur faire obtenir un fils. Quelque temps après, le *Saint* dépêcha à la reine Berthe, un gentilhomme pour lui annoncer qu'elle portait dans son sein un fils, qui serait baptisé sous le nom de *Louis* et qui, après la mort de son père, lui succéderait sur le trône de France. Grand fut l'étonnement de Berthe ; mais, (ajoutent les mêmes auteurs) :

Post bis quinque dies infans vitalis haberi
Incipit et matrem succrescit ventre gravido
Lætitiam tamen infantis sic duxit habendam,
Ut dolor atque metus reginam non gravet ullus.
Tempore condigno rex nascitur hic Lhudoicus.
Pacificus, qui sceptra gerens bene jura gubernat

Dix jours après, un enfant vivant commence à exister, et accusa la grossesse de sa mère. Cet enfant est la cause d'une si grande joie que la reine n'en éprouva ni douleur ni crainte. Au temps normal, naît ce roi pacifique, Louis qui, armé du sceptre, gouverne bien selon la justice.

C'est là certainement l'origine de l'invocation adressée à saint *Arnoul pour les femmes enceintes*, surtout pour celles qui désirent avoir *un fils*.

(*Grande vie des Saints*, Collin de Plancy et l'abbé Daras.)

SAINT THARSICIUS ACOLYTE, MARTYR

Patron des Ouvriers tourmentés pour leur foi.

Sous la persécution de Valérien et de Galien, des païens l'ayant rencontré portant le sacrement du corps de Jésus-Christ, le pressèrent de leur dire ce qu'il portait : mais *Tharsicius*, pensant que ce serait indigne de livrer les perles aux pourceaux, ne voulut pas leur montrer le pain sacré ; ils le frappèrent alors avec des pierres et des bâtons jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir. Ces sacrilèges le fouillèrent avec le soin le plus minutieux ; mais ils ne trouvèrent rien ni dans ses mains, ni sous ses vêtements et, après avoir abandonné son corps, ils s'enfuirent avec terreur. Ses précieux restes furent recueillis par les chrétiens et ensevelis sur la voie Appienne, dans le cimetière de Callixte. Le saint Pape Damase composa pour lui une épitaphe qui se termine ainsi :

Tarcisium sanctum Christi sacramenta geren-
[tem
Cum malesana manus peteret vulgare pro-
[fanis,
Ipse animam potius voluit dimittere cœsus
Prodere quam canibus rabidis cœlestia mem-
[bra.

Comme une troupe d'impies pressait saint *Tarcise* portant le sacrement du Christ, de le montrer aux profanes, frappé, il aima mieux sacrifier sa vie que de livrer le corps divin à ces chiens enragés.

« Un pèlerinage, grâce à Dieu fréquenté, dit le journal *le Pèlerin* (p. 408), a été formé au sein même de Paris, en l'honneur du jeune martyr de l'Eucharistie..... *Tharsicius* étreignant l'Eucharistie et la conservant au peuple chrétien jusqu'à la mort, est vraiment, continue le même recueil, le *patron des œuvres ouvrières de Paris* qui, sous une forme autre, font exactement ce qu'il a fait. »

Ces œuvres ouvrières viennent en foule à son autel, non seulement le jour de sa fête le 15 août, mais encore le jour de la Fête Dieu.

(Petrus de Natalibus.)

SEIZE AOUT.

SAINT ROCH, CONFESSEUR

XIVe SIÈCLE. — 1295-1327.

Invoqué contre la Peste, les Epidémies, les Contagions, le Choléra, la Râche, les Maladies des Bestiaux. les Maux de genoux et dans les Calamités publiques. — Patron des Médecins, Chirurgiens, Apothicaires, Paveurs, Tailleurs de pierre, Carriers, Cardeurs, Vergetiers, Brossiers, Raquetiers, Cultivateurs, Jardiniers, Grainetiers, Fripiers, Brocanteurs, Charretiers, Raccoutreurs de bas, Confréries d'Ensevelisseurs.

La famille de saint Roch était une des premières de la ville de Montpellier. Sa mère était stérile depuis longtemps. quand, par ses instantes prières, elle obtint un enfant qui, en naissant, se trouva marqué d'une croix rouge sur la poitrine. *Roch* touchait à sa vingtième année lorsqu'il perdit son père. Bien qu'il eût une grande fortune, s'étant voué au culte de la pauvreté. il revêtit l'habit de pèlerin et se dirigea vers Rome, en mendiant son pain sur la route et en s'abritant sous le toit des hospices. Pendant qu'il traversait la Toscane, il apprit que la *Peste* désolait la ville d'Acquapendente ; à cette nouvelle, il lui sembla

avoir trouvé sa voie et il se dirigea vers la contrée infestée. Là, avec un admirable dévouement, il se fit le servant des morts et des vivants, embrassant les malades, ranimant leur foi en même temps que leurs forces et les guérissant par le signe de la croix. Quant aux morts, il les ensevelissait et les enterrait lui-même. Le mal ayant cessé, il se dirigea successivement vers Cèsène et vers Rimini qui étaient attaquées par le même fléau. Les guérisons se multiplièrent de nouveau au contact du Saint et il continua sa route vers Rome, qui était le but de son pèlerinage. La *Peste* y sévissait avec fureur. Saint *Roch* se trouva de nouveau dans son élément. Plus le fléau grandissait, plus son zèle et sa charité se multipliaient. Il lutta ainsi pendant trois ans, en prodiguant dans la Ville éternelle, les actes de dévouement les plus héroïques. Ce fut alors que, déjà exténué de fatigue, il résolut d'aller à Plaisance, où le fléau venait d'apparaître. Il atteignit cette ville avec beaucoup de peine et, suivant son usage, il se présenta pour servir les malades de l'hôpital. Quoiqu'il fût déjà très souffrant, il se montrait sur tous les points de l'asile hospitalier, apportant partout des consolations, rendant la vie aux uns, les derniers devoirs aux autres, encourageant les vivants et priant pour les morts ; mais bientôt Roch s'aperçut qu'il était lui-même atteint par le fléau et, pour ne pas grandir, par ses plaintes, les douleurs de ses voisins mourants, il s'enfuit de l'hôpital, s'appuyant très difficilement sur son bourdon. Arrivé à la lisière d'un bois, se sentant défaillir, il s'adossa contre un cornouiller sauvage, puis se traîna vers une cabane de bûcheron, où un chien qu'il n'avait jamais vu, vint lécher ses plaies et chaque jour lui apportait du pain. Le maître de cet animal demeurait dans le voisinage ; il était très riche ; ayant remarqué que son chien enlevait du pain de sa table et prenait la fuite, il le suivit jusque vers la forêt où, à travers le feuillage, il le vit déposer sa proie aux pieds de Roch. Vivement ému, il s'approcha du Saint et, après l'avoir interrogé, l'emmena dans son château pour le soigner. Ce châtelain, nommé Gothard, menait à Plaisance une vie déréglée. Il fut tellement touché de la vertu et de la résignation de *Roch* que, complétement ramené à Dieu, il se retira, après le départ du Saint, dans une solitude où il resta jusqu'à sa mort.

Pendant ce temps-là, *Roch* s'acheminait vers sa ville natale de Montpellier, qui était alors sous la dépendance du roi de Majorque. Il y rentra exténué de fatigue. Comme il l'avait quittée depuis douze ans, comme il revenait en costume de pèlerin et que sa figure, à la suite des jeûnes, des macérations et des maux de toute espèce, avait complétement changé, il était tout à fait méconnaissable. Il s'assit tristement sur un banc de pierre, à l'angle des deux rues de l'Aiguillerie et de la Vieille-Aiguillerie. Pendant qu'il se reposait, il fut arrêté, comme soupçonné d'espionnage, et jeté dans un affreux cachot où il resta cinq ans sans chercher à se faire reconnaître. Un jour, on le trouva mort étendu à terre. Le cachot tout entier était alors illuminé par une lumière céleste, le geôlier, épouvanté, prévint le gouverneur qui se transporta dans la prison. Ce gouverneur, qui n'était autre que l'oncle de *Roch*, trouva d'abord, à côté du Saint, une tablette sur laquelle était inscrite cette promesse divine : « Que ceux qui, frappés de la *Peste*, « invoqueraient le nom de saint *Roch* seraient délivrés de ce mal des- « tructeur. » Puis il constata qu'il avait devant lui son neveu, en voyant

l'empreinte de la croix, couleur de pourpre, avec laquelle il était venu au monde. On fit à saint *Roch* de magnifiques funérailles ; on déposa d'abord son corps dans la principale église ; ensuite le gouverneur fit élever un nouveau sanctuaire où il fut transporté en 1485 ; une nuit ses reliques qui étaient exposées publiquement furent dérobées par des Vénitiens déguisés en pèlerins. Venise, à cette époque, à cause de son commerce avec le Levant, était souvent visitée par la *Peste*, et c'est dans le but de se procurer un préservatif qu'elle envoya quelques-uns de ses enfants à Montpellier pour commettre ce vol pieux. Elle fit d'ailleurs élever une magnifique église en l'honneur du Saint. Grâce aux généreuses et persévérantes démarches de M. l'abbé Reclus, qui était curé de Saint-Roch en 1856, Venise a consenti à partager, avec Montpellier, la dépouille mortelle du Saint, et c'est le 4 août de cette même année que le dépôt solennel de cette relique a été fait dans l'ancienne chapelle des Trinitaires qui, considérablement agrandie, a reçu le nom de Saint-Roch. Dans ce même sanctuaire, on conserve aussi le bâton avec lequel le Saint fit tous ses voyages. Montpellier possède encore la maison de saint Roch. D'après l'abbé Vinas, curé de Notre-Dame-des-Tables (1864, p. 2), elle est située à l'extrémité des rues Cardinal et des Trésoriers de France, dont elle fait l'angle, et est divisée entre plusieurs propriétaires. C'est là où est le puits dont l'eau est salutaire contre la *Fièvre* et contre la *Peste*. Nous avons parlé du banc de pierre où se reposa saint Roch à son arrivée. L'on attribue à cette circonstance l'usage longtemps observé à Notre-Dame d'aller en procession tous les ans jusqu'à la statue du Saint érigée en ce lieu. Tout fut détruit au moment de la Révolution. En 1879, un petit monument commémoratif a été élevé au même endroit ; pourquoi, hélas ! cette ville, toujours si catholique, n'a-t-elle pas pensé, au milieu de l'implacable fléau du phylloxera, à son glorieux et saint enfant si puissant contre *toutes les Contagions* ?

Si saint Roch avait été, pendant sa vie, puissant contre les *Atteintes de la Peste*, il ne le fut pas moins après sa mort. Au commencement du XVe siècle, une Peste horrible décimait les populations. Le Concile de Constance, assemblé au milieu de la mort, dit M. Eugène Thomas dans son livre sur Montpellier, se rappela, par une inspiration du ciel, le pèlerin, le serviteur si dévoué des pestiférés d'Acquapendente, de Césène, de Rimini, de Rome, de Plaisance. Une procession solennelle fut ordonnée. Une grande foule de peuple accourut pour accompagner l'image du Saint portée au milieu des pères du Concile. « La contagion disparut à l'instant, disent à leur tour les Petits Bollandistes, et par ce moyen saint *Roch* fut canonisé plus solennellement que si l'on avait observé pour lui toutes les règles de cette sainte cérémonie. » Les évêques présents au Concile, propagèrent ensuite, dans leurs diocèses, la dévotion et le culte de saint *Roch* qui se répandirent dans presque tout le monde.

Les prières adressées à saint *Roch* contre la *Peste*, sont très multipliées, nous allons en mentionner plusieurs :

PROPRE DU DIOCÈSE DE MALINES.

Deus qui beatum ROCHUM *confessorem tuum, tam admiranda gratia curationum decorare dignatus es ut* EPIDEMIÆ LUE *correptos solius crucis Christi signaculo in sanitate restitueret* ;

Dieu, qui avez daigné honorer votre confesseur saint *Roch* de l'admirable don des guérisons, de telle sorte qu'il rendait à la santé par le seul signe de la croix ceux qui étaient

concede nobis famulis tuis ad ejus merita et patrocinia confugientibus, ab hujus contagionis periculo et omni subitanea ac improvisa morte tua pietate misericorditer LIBERARI. *Per Dominum*, etc.

atteints du fléau des Epidémies, accordez à vos serviteurs qui ont confiance en ses mérites et en son patronage d'être miséricordieusement délivrés, par votre bonté, du péril de ces contagions et de toute mort subite et imprévue. Par, etc.

Dans le Missel romain de 1511 :

COMMUNIO.

O quam magnificum nomen tuum, beate ROCHE, *qui tuis intercessionibus multitudinem languentium nosti sanare et nomen tuum gloriosum commemorantibus omnibus te propitium exhibere, veni et salva nos à morbo et* EPIDEMIÆ PESTE *et aëris temperiem concede.*

COMMUNION.

O que votre nom est glorieux, saint Roch, vous qui, par votre intercession, avez su guérir d'innombrables malades et vous montrer propice à tous ceux qui implorent votre nom puissant, venez, délivrez-nous de la Maladie et de la *Peste épidémique* et obtenez-nous la salubrité de l'air.

Dans les vieux livres d'Heures (le Père CAHIER, p. 679) :

Ave, ROCHE *sanctissime*
Nobili natus sanguine ;
Crucis signaris stigmate
Sinistro tuo latere.
ROCHE *peregre profectus*,
PESTIFEROS *curas tactu* ;
Ægros sanas mirifice,
Tangendo salutifere.
Vale ROCHE, *angelicæ*
Vocis citatus semine,
Qui potens es deifice
A cunctis PESTEM *pellere.*

Je vous salue, très saint *Roch*, né d'un noble sang, vous portez le stigmate de la croix sur votre côté gauche. *Roch*, parti pour l'étranger, vous sauvez les *Pestiférés* en les touchant, vous guérissez les malades merveilleusement par votre contact salutaire. Salut, Roch, illustre par la parole de votre voix angélique, qui pouvez miraculeusement nous délivrer tous de la *Peste*.

MISSEL D'AUTUN 1556.

COLLECTA.

Deus qui es gloriosus in gloria sanctorum et cunctis ad eorum patrocinia confugientibus suæ petitionis salutarem præstas effectum : concede plebi tuæ : ut, intercedente beato ROCHO *confessore tuo, quæ in ejus celebritate se devota exhibet,* LANGORE EPIDEMIÆ, *quam in suo corpore pro tui nominis gloria passus est, sit liberata, et tuo nomini semper sit devota. Per Dominum*, etc.

COLLECTE.

Dieu, qui êtes glorifié par la gloire des saints et qui exaucez les prières de tous ceux qui ont recours à leur patronage, accordez, par l'intercession de saint *Roch*, votre confesseur, à votre peuple qui se montre si dévoué au jour de sa fête, d'être délivré du mal d'*Epidémie* qu'il a souffert en son corps pour la gloire de votre nom et d'être toujours dévoué à votre nom. Par, etc.

POST-COMMUNIO.

Presta, quæsumus omnipotens Deus, ut qui cœlestia sacramenta percepimus intercedente beato ROCHO *confessore tuo, per hæc contra omnia adversa mundi muniamur, et ab omni morbo et* PESTE *ac à morte subitanea liberemur. Per Dominum*, etc.

POST-COMMUNION.

Faites, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, qu'ayant reçu l'aliment céleste, nous en soyions fortifiés, grâce à l'intercession de saint Roch, votre confesseur, contre toutes les adversités du monde, et que nous soyions délivrés de toute maladie, *Peste* et Mort subite. Par, etc.

Acta sanctorum (PAPEBROCK, 2 vol. in-32.

Deus, qui, ad avertendum PESTILENTIÆ *flagellum*, S. ROCHUM, *eam in sua carne passum, patronum populo tuo dedisti ; meritis ejus propitiatus, istam à nobis calamitatem averte. Ora pro terris* PESTE *infectis.*

Dieu, qui avez donné pour patron à votre peuple saint *Roch*, afin qu'il le protège contre le fléau de la *Peste*, qu'il a souffert dans sa chair, soyez-nous propice par ses mérites et éloignez de nous cette calamité. — Priez pour les pays infestés de la *Peste*.

Sur le feuillet de garde d'un manuscrit exécuté à Souvigny en 1715 et qui se trouve à la bibliothèque de Moulins :

ORATIO.

Deus qui B. ROCHUM PESTE *laborantibus, ut eos allevares quondam misisti, ad ejus charitatem hodie confugimus, ut flagellum quo contra nos meritos uteris provinciisque nostris intentas, ipsius confessoris intercessione disperdas, qui non vis peccatorum mortem sed ut convertantur et vivant. Per*, etc.

PRIÈRE.

Dieu qui, autrefois, avez envoyé saint *Roch* à ceux qui étaient affligés de la *Peste* pour les soulager, nous avons recours aujourd'hui à sa bonté, afin que, par l'intercession de ce confesseur ,vous éloigniez le fléau dont vous nous punissez, comme nous l'avons mérité, et dont vous menacez notre pays, ô vous, qui ne voulez pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent.

Das kleine baum gartlein, par le P. MARTIN, capucin, Augsbourg, 1720. *Le Petit Jardin fruitier* (Bibliothèque de Moulins) :

ZU *S. Rocho* WIDER DIE PEST.

O grosser Freund und Diener gottes HEIL ROCHE, *der du die gnad gehabt, alle mit der* PEST *behaffte zu heilen, bewahre mich durch dein furbitt und berdiensten vor diser leidigen sucht , und erwerbe mir das ewige leben. Amen.*

A *saint* ROCH *contre la Peste.*

O grand serviteur de Dieu, saint *Roch*, qui aviez le don de guérir tous ceux qui étaient atteints de la *Peste*, préservez-moi de ce mal par votre intercession et vos mérites, et obtenez-moi la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Les oraisons suivantes font mention de la *tablette* apportée à saint *Roch* par un ange au moment de sa mort :

Rituel du XVe siècle, Bibliothèque de l'Ecole de Médecine, Montpellier n° 401).

(*Livre d'Heures*, fin du XVe siècle, n° 83, manuscrit, Bibliothèque de Moulins).

ORATIO.

Deus, qui beato ROCHO *confessori tuo per angelum tuum tabulam eidem afferentem promisisti, ut qui pie ipsum invocaverit a nullo* PESTIS CRUCIATU *læderetur, presta, ut qui ejus hodie natalitia agimus, à mortifera Peste corporis et animæ liberemur. Per Dominum*, etc.

PRIÈRE.

Dieu, qui avez promis à saint *Roch*, votre confesseur, par votre ange lui apportant une tablette, que celui qui l'invoquerait pieusement, ne serait tourmenté par aucune douleur de la *Peste*, faites que, célébrant aujourd'hui sa naissance au ciel, nous soyions délivrés de la *Peste* mortelle du corps et de l'âme. Par, etc.

Prose *in honore salvatoris* tirée des missels du XVe siècle, citée par le P. CAHIER :

ROCHUS *ibi vitam finit ;*
Cui Deus dare sinit
Tabulam per angelum
Quæ divine scribebatur
Scriptis auri et dictatur
Manu Dei siderum
Nomen ROCHI *infrà scriptum*
Quod à Deo fuit dictum
Ut qui eum decorant
PESTIS ULCUS *depellatur*
Sanitasque his reddatur
Qui eum commemorant.

Roch a fini ici sa vie. Dieu a permis qu'il lui fut donné par un ange une tablette sur laquelle étaient écrits en lettres d'or des caractères divins et était gravé par la main du Dieu du ciel le nom de *Roch* inscrit au bas, lequel a été donné par Dieu, afin que ceux qui le glorifient soient délivrés des *Ulcères de la Peste* et que la santé soit rendue à ceux qui en font mémoire.

PRIÈRE CATALANE :

ORACIO.

O Deu clementissim, que per medi de un angel donareu al benaventurat sant ROCH, *una taula ; Dient, que cualsevol que, de cor lo invocara. sera desllivrat de* PESTILENCIA ; *vos suplico que, tots los que recorrem a son amparo siam desllivrats detot* CONTAGI DE COS Y ANIMA *per la sua intercessio, y per los merits de Jesucrist nostre Senyor. Amen.*

PRIÈRE.

O Dieu très clément, qui, par l'intermédiaire d'un ange, avez donné au bienheureux saint Roch une tablette sur laquelle il est dit : « Que « quiconque l'invoquera de cœur sera délivré « de la Peste » ; je vous supplie que tous ceux qui auront recours à sa protection soient délivrés de *toute contagion du corps et de l'âme* par son intercession et par les mérites de Jésus-Christ, notre Seigneur.

A Montluçon (diocèse de Moulins), auprès de la porte Saint-Pierre, on lit cette inscription :

Vous qui craignez la PESTE et ses mortels effets
Allez prier saint ROCH, vous ne l'aurez jamais.

Par analogie avec la *Peste*, on a invoqué saint *Roch* contre *toutes les Contagions et toutes les Epidémies*. D'après l'abbé Corblet, vol. IV, p. 598, « le culte de saint *Roch* fut ravivé en Picardie en 1832, à l'époque du *Choléra*. La chapelle qui lui est dédiée dans, la cathédrale d'Amiens, fut très fréquentée pendant cinq à six mois. Les paroisses de la ville s'y rendaient processionnellement. Beaucoup d'autels, de bannières, de statues qu'on voit dans les églises de Picardie remontent à cette époque.

A Airaines, dans le diocèse d'Amiens, existe une confrérie de saint Roch, de temps immémorial. Particularité unique dans ces contrées, continue l'abbé Corblet, les Airainois s'y associent le jour de leur première communion. Ce sont des membres de la confrérie qui portent les morts à leur dernière demeure. Ils sont désignés tous les deux ans pour faire ce service. Saint *Roch* favorise particulièrement son peuple d'Airaines. Il l'a bien montré en 1871 où la *Petite Vérole*, avec tous les caractères d'une vraie *Peste*, n'a cessé de remplir de deuil toutes les localités des environs pendant plus de huit mois. La petite ville d'Airaines, malgré les émotions et les souffrances d'une longue occupation des Prussiens, malgré le contact de plusieurs malades, atteints du mal terrible et apportés du dehors dans son hôpital, a été complétement préservée... »

On l'a également invoqué contre la *Râche*, *Maladie contagieuse* des enfants, dont le principal caractère est d'avoir à la tête des pustules noueuses et purulentes.

On s'est également adressé à lui contre les *Maladies des Bestiaux*, qui deviennent bien souvent contagieuses et sont une cause de véritable ruine pour les campagnes.

D'après l'abbé Dumieux, p. 237, le jour de la fête du Saint, après la messe célébrée en son honneur, le prêtre bénit la nouvelle *Herbe de saint Roch*. Cette herbe est composée de la Menthe Pouliot (*Menta Pulegium*), de l'Inule pulicaire (*Inula Pulicaria*) et de l'Inule dyssentérique (*Inula Dyssenterica*), plantes à odeur forte et pénétrante. Elles sont ensuite placées dans chaque étable des domaines comme préservatif contre les *Maladies des Bestiaux*.

Les *Chirurgiens*, les *Médecins* et les *Apothicaires* devaient naturellement se mettre sous le patronage d'un Saint qui, avec un seul signe de croix, guérissait la *Peste*, ce mal terrible et incurable contre lequel ils ne sauraient prescrire ni appliquer aucun remède.

Après avoir invoqué saint Roch contre les *Epidémies* et les *Contagions*, les populations se sont mises également sous sa protection dans les autres *Calamités publiques*.

Les confréries pour *assister aux inhumations et pour porter les morts*, s'étant surtout rappelées que, non seulement notre Saint soignait les *Pestiférés*, mais qu'*il les ensevelissait* et les *portait en terre* au péril de sa vie, l'ont pris aussi pour patron.

Saint Roch est souvent représenté ayant à côté de lui le chien qui lui apportait du pain dans la forêt, et qui tient ce pain dans la gueule. A la

fin du XVe et au commencement du XVIe siècle, on le représente aussi assisté par un ange. Cet ange tient une boîte d'onguent dans la main gauche et s'apprête, avec la droite, à panser une *plaie* qui apparaît sur le *genou* du Saint. C'est là le motif de l'invocation contre les *Maux de genoux*. Le Saint porte également des chausses qui, sous Charles VIII, étaient une espèce de pantalon à pieds, collant. Ces chausses sont déchirées au genou pour laisser voir la plaie dont nous venons de parler. C'est là probablement l'origine du patronage des *Raccoutreurs de bas*. Celui des *Carriers* repose sur le nom du Saint dépouillé de *h* qui le termine. Ils se trouvent alors en face du *Roc* dont ils tirent les *Pavés* que les *Paveurs* posent dans nos rues, et les *Pierres* que les *Tailleurs de pierre* disposent pour les murs de nos habitations. C'est sur ce calembour que ces trois corps de métier appuient le recours adressé à saint *Roch*.

Quant aux autres patronages, aucun acte de la vie du Saint ne saurait les justifier ; mais cinquante ou soixante pestes (1), toutes très meurtrières, essuyées depuis celles de 1342, qui dévasta le monde, jusqu'à celle de 1720 et 1721, qui fut la dernière dans nos contrées, avaient répandu tant d'éclat sur son nom qu'il n'est pas étonnant que quelques professions se soient rangées sous sa protection sans aucun motif appréciable.

Saint Roch délivra les Marseillais atteints de la peste en 1720. Ils composèrent ces strophes après leur délivrance.

PRIÈRE A SAINT ROCH.

Accablés de malheurs, entourés de la peste,
Grand saint Roch, nous ne craignons rien,
Et rien ne nous sera funeste,
Si vous estes nostre soutien.

Secourez ce peuple chrétien,
Et venez apaiser la colère céleste ;
Mais n'amenez pas vostre chien,
Nous n'avons pas de pain de reste.

TISANE UNIVERSELLE CONTRE LA PESTE.

Prenez deux grains d'indifférence,
Autant de résolution,
Dont vous ferez infusion
Avec du suc de patience.
Point de succès, point de querelle,
D'ambition, ni de faux zèle ;
Demi-livre de gayeté,
Deux onces de société,
Avec deux dragmes d'exercice ;

Aucun excès, point d'avarice ;
Un bon grain de dévotion,
Point de nouvelle opinion. (*Jansénisme*).
Vous mêlerez le tout ensemble,
Avec deux doigts du meilleur vin,
Que vous prendrez chaque matin.
Vous verrez que cette pratique
Aux médecins fera la nique.
(LAFORÊT (*La Peste de 1720*).

Dans la joie de sa délivrance, Marseille, quoique châtiée si rudement par le bras d'un Dieu vengeur, oublia malheureusement trop vite cette sévère leçon. Le bonheur de voir le fléau disparu, sembla avoir tourné toutes les têtes. On ne pensait qu'au plaisir, et l'ardeur du négoce se réveilla plus fort que jamais. Bientôt des désordres scandaleux affligèrent le cœur du saint évêque et des bons chrétiens de la ville. Le Jansénisme, cette détestable hérésie, si courageusement combattue par Mgr de Belsunce, releva la tête ; enfin un vol sacrilège commis dans l'église des Observantins, vint attrister tous les fidèles. Le châtiment ne se fit pas attendre, et dès le mois de mai 1722, la peste éclatait de nouveau dans la cité coupable. La panique fut plus grande qu'à la première invasion du fléau, parce qu'on avait appris à le connaître. Tous les habitants de Marseille qui possédaient quelque aisance, s'enfuirent dans

(1) Voir *Annales archéologiques*, de DIDRON, 22e vol., p. 150.

leurs *bastides* ou maisons de campagne qui environnaient en si grand nombre cette cité, et qui forment comme une seconde ville autour de la première. Cependant les scènes d'horreur de la peste de 1720 ne se renouvelèrent point, et les sages dispositions prises tant par le charitable prélat que par les magistrats, rendirent les effets de la maladie moins désastreux.

Mgr de Belsunce n'avait pas hésité, dès la seconde apparition du fléau, d'indiquer à son peuple la véritable source du mal, en lui reprochant, avec une vigueur toute épiscopale, son ingratitude et ses nouveaux outrages au divin cœur de Jésus, qui naguère l'avait sauvé si miraculeusement d'une ruine totale. Il fit plus, il écrivit aux échevins de Marseille en ces termes : « Je ne veux rien vous proposer qui puisse causer quelque dépense à la ville, malheureusement trop éprouvée. Dieu, d'ailleurs, ne demande pas nos présents, mais nos cœurs. Faites donc, au nom de la cité, un vœu capable de désarmer le bras vengeur qui paraît se lever de nouveau contre nous. » Son appel fut entendu, et les dignes magistrats, par délibération du 28 mai 1722, s'empressèrent de faire la promesse suivante :

« Nous, Echevins de la ville de Marseille, avons unanimement convenu que nous ferons un vœu ferme, stable, irrévocable entre les mains de Mgr l'Evêque, par lequel en ladite qualité, nous engageons, nous et nos successeurs, à perpétuité, d'aller toutes les années, au jour où il a fixé la fête du Sacré-Cœur de Jésus, entendre la sainte messe dans l'église du premier monastère de la Visitation, dite des Grandes-Maries, y communier et offrir, en réparation des crimes commis en cette ville, un cierge ou flambeau de cire blanche, du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la ville, pour brûler ce jour-là devant le Saint-Sacrement ; d'assister le soir même à une procession générale d'actions de grâces que nous prions et requérons Mgr l'évêque de vouloir établir à perpétuité.»

Le 4 juin 1722, le *vœu de la ville de Marseille* fut prononcé le jour de la Fête-Dieu, dans l'église cathédrale, par le sieur Moustier, premier échevin, en son nom et en celui de ses collègues, portant comme lui la robe rouge et le chaperon de velours, tous agenouillés au pied de l'autel majeur, devant Mgr de Belsunce, qui tenait en main le Très-Saint-Sacrement pour la procession générale.

DICTON ET PROVERBES SUR SAINT ROCH

Un dicton picard nous dit en parlant des noisettes :

Al saint Roch
On-z-ès croque.

Un autre dicton s'exprime ainsi :

Être monté in kemises (en chemises),
Comme saint Roch in capieu (en chapeau).

C'est-à-dire n'en avoir qu'une.

A. Corblet, iv, 598.

Être comme saint Roch en chapeau.

Pour dire qu'on est abondamment pourvu d'une chose.

Le quatrième volume du *Dictionnaire de Trévoux* indique celui-ci :

Donner des bénédictions de saint Roch.

Pour dire : Maudire quelqu'un, dire du mal de lui.

(*Les Bollandistes. — Montpellier, par M.* Thomas, *architecte. — L'abbé* Recluz. — *L'abbé* Vinas).

SAINT FRAIMBAUD (1), RECLUS

VIe SIÈCLE. — 532.

Invoqué contre les Maux de tête.

Né de parents riches et nobles, il se retira de bonne heure dans une solitude où est à présent le village d'Ivry-sur-Seine et où était une grotte avec une citerne de bonne eau. Son père, averti de sa retraite, vint pour l'y chercher ; mais l'eau de la citerne ayant cru miraculeusement, submergea la grotte sans causer aucun dommage au Saint. Son père, ne pouvant se persuader que *Fraimbaud* y était renfermé, s'en retourna sans avoir pu le découvrir. *Fraimbaud* se rendit ensuite à l'abbaye de Micy, près d'Orléans. Là, il opéra plusieurs guérisons miraculeuses. Comme ces prodiges lui attiraient trop de visites de vénération, il s'établit de nouveau dans le Maine, au désert du Passais, sur les bords de la Mayenne, où il se bâtit, avec des pieux et des branches d'arbres, une modeste cabane couverte en chaume ; bientôt Dieu lui envoya des disciples, et il établit une communauté avec l'approbation de saint Innocent, évêque du Mans, qui se servit de lui pour la réforme de son clergé ; même il le mena avec lui au quatrième Concile d'Orléans, dont notre Saint fut une des plus belles lumières, bien qu'il ne fût que prêtre et n'eût pas voix décisive.

Chaque jour, sa réputation croissait avec les nombreuses guérisons qu'il obtenait par la grâce de Dieu pour un grand nombre d'affections et de maladies ; mais, disent les Petits Bollandistes, sa grâce particulière, néanmoins, était pour les *Maux de tête* et de toutes les parties qui la composent.

Il tomba malade dans un village nommé Saint-Fraimbaud-Pisse et y mourut le 15 août. Près de cinq cents ans après sa mort, la femme de Hugues Capet fit lever et transporter son corps à Senlis dans une église collégiale qu'elle y bâtit exprès pour le recevoir.

(*Petits Bollandistes*).

SAINT THÉODULE, ÉVÊQUE DE SION

IXe SIÈCLE. — 806.

Invoqué contre les Puissances de l'Enfer.

Les Actes de saint *Théodule* sont fort obscurs. On croit qu'il naquit au diocèse de Besançon, de la noble famille de Grammont. Elevé à l'épiscopat, il fut appelé à gouverner l'église de Sion, en Valais. Dans un concile auquel il assistait, Charlemagne serait venu déclarer qu'il était coupable d'une faute grave, mais encore cachée, pour le pardon de laquelle il réclamait la prière des saints évêques. Après que saint *Théodule* eut célébré la messe une seule fois à cette intention, Dieu lui fit connaître la faute du prince en l'assurant qu'elle était pardonnée. *Théodule* en prévint Charlemagne qui, par reconnaissance, l'établit lui et ses successeurs, préfet et comte de tout le pays.

On raconte encore que le saint évêque, ayant fait le voyage de Rome, le Souverain Pontife lui fit présent d'une cloche et qu'il força *le Démon*

(1) *Fraimbault, Frambard, Frambaud, Fraimbour, Frambourg, Frambald, Frambold.*

de la porter jusqu'à sa ville épiscopale. Sur les anciennes monnaies du Valais, on voyait saint *Théodule* tenant d'une main l'épée et de l'autre la crosse, et à ses pieds *le Diable* dans une posture humiliée, s'efforçant de charger une cloche sur ses épaules. La tradition ajoutait que les cloches bénites par le Saint, avaient le pouvoir de chasser les Démons et de conjurer les maléfices. Ce qu'il y a de certain, c'est que les peuples de la Franche-Comté, ont honoré ce saint pontife comme *ayant un grand pouvoir sur les esprits impurs.*

(*Vie des Saints de Franche-Comté*).

SAINT HYACINTHE DE POLOGNE, DOMINICAIN

XIIIe SIÈCLE. — 1257.

Invoqué pour les Noyés, contre la Stérilité conjugale et dans les Couches difficiles et périlleuses.

Hyacinthe naquit en Pologne de parents nobles et chrétiens, dans le diocèse de Breylau. Conduit à Rome par son oncle Yves de Kouski, évêque de Cracovie et chancelier de Pologne, il y rencontra saint Dominique et entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Obligé de retourner dans sa patrie, il resta six mois en Carinthie, où il fonda un couvent de Dominicains, et il en fonda un autre en Cracovie, sous l'invocation de la Sainte-Trinité. Bientôt les miracles du Saint vinrent puissamment en aide à son apostolat. Il rendit entre autres la vie à un jeune seigneur *qui s'était noyé la veille* en voulant passer la Vistule. Dans son zèle ardent, il résolut de conquérir à Jésus-Christ les grands royaumes du Septentrion. Les environs de Cracovie, le duché de Moravie, la Prusse royale et la Poméranie furent les premiers théâtres de ses travaux ; il fonda d'abord un couvent à Sandomir, sur la Vistule, dans la petite Pologne, puis un second à Ploko, en Moravie. La Vistule étant débordée près de Visgrade, il traversa ce fleuve à pied sec et le fit passer à ses compagnons sur son manteau étendu sur les flots. Dans la Prusse royale, il convertit un millier de païens et obtint du duc de Poméranie, pour y établir un monastère, la petite île de Gedanum, dans laquelle on a bâti depuis la ville de Dantzick, si célèbre par son commerce maritime. Continuant ses longs voyages à travers le Danemarck, la Suède, la Gothie, la Norwège, l'Ecosse et la Livonie, il descendit dans la petite Russie ou Russie-Rouge et réunit à l'Eglise romaine le prince Daniel, schismatique grec. Dans le grand-duché de Moscovie, il eut un égal succès. Il construisit un couvent magnifique de Frères Prêcheurs dans la ville de Kiow. Ce fut là où, menacé d'une invasion des Tartares, il prit, dans le tabernacle, le Saint-Sacrement pour le soustraire aux profanations d'une soldatesque effrénée. Comme il passait devant une image de Notre-Dame qui était dans l'église, la sainte Vierge le pria de l'enlever aussi ; il lui objectait qu'il n'aurait pas assez de force pour l'emporter, car elle pesait, disait-on, huit à neuf cents livres, mais l'image lui répliqua qu'il ne craignît rien. *Hyacinthe*, en effet, la prenant d'une main, la trouva aussi légère qu'un roseau. Il cheminait ainsi, portant dans sa main droite le saint ciboire rempli d'hosties consacrées, et dans la gauche, la statue de la sainte Vierge, quand il se trouva en face de la Vistule qu'il passa comme il l'avait déjà fait une première fois et qu'il fit passer à ses religieux sur

sa chape pour leur servir de bateau ; ses pas imprimés sur les flots ne purent être effacés ni par le cours des eaux, ni par le passage des bateaux, ni par les tempêtes. Quatre cents témoins ont déposé avec serment, devant les commissaires apostoliques, avoir vu, de leurs propres yeux, ces traces que les gens du pays appellent le *Chemin de saint Hyacinthe*. Pendant toute la route, c'est-à-dire pendant plusieurs centaines de lieues, il porta l'image de la sainte Vierge et il la déposa enfin dans son couvent de Cracovie, où elle reprit aussitôt sa pesanteur naturelle.

Après être resté deux années à Cracovie, de 1241 à 1243, *Hyacinthe* reprit le cours de ses pérégrinations apostoliques ; il traversa la grande Tartarie et parvint jusqu'au royaume du Thibet, qui touche celui de Tangout et les Indes Orientales, enfin jusqu'au Catay, qui est la partie septentrionale de la Chine. Dans toutes ces contrées, il récolta un grand nombre d'âmes pour le Seigneur.

L'an 1257, la veille de l'Assomption, il lui fut révélé que le lendemain il irait célébrer, dans le ciel, la fête de la sainte Vierge, et, effectivement, après avoir communié et reçu l'extrême-onction, il rendit son âme à Dieu au milieu de ses religieux en prononçant ces paroles du psaume xxx : « *Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains.* »

Les Bollandistes, d'après la procédure authentique de la canonisation du Saint, mentionnent (1re section) *plusieurs noyés* ressuscités par son intercession. C'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre le danger de périr dans l'eau.*

Ils citent également (VIIe section) un grand nombre de femmes qui ont été singulièrement aidées par les prières de saint Hyacinthe *au milieu des couches les plus périlleuses.* Sous l'impression de ces récits dûment constatés, il était bien naturel d'invoquer le Saint *contre de pareils dangers.*

On représente ordinairement saint *Hyacinthe* portant le saint ciboire de la main droite et une image de la sainte Vierge de la main gauche.

(*Les Petits Bollandistes.* — *Vie des Saints de la Société de Saint-Victor*).

DIX-SEPT AOUT

SAINT MAMMÈS ou MAMAS ou MAMANT ou MAMARD, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — Vers 275.

Invoqué pour les Nourrices manquant de lait, contre les coliques des Petits enfants. — Patron des Pâtres.

C'ÉTAIT pendant la persécution de l'empereur Aurélien : deux nobles époux, le père et la mère de Mammès qui n'était pas encore né, avaient été arrêtés comme chrétiens à Gangres en Galatie. Le père, du nom de Théodote, connaissant sa faiblesse, avait demandé à Dieu de le faire mourir en prison avant d'être mis à la torture. Sa prière fut exaucée ; mais sa femme, Rufine, eut tant de chagrin de cette mort qu'elle accoucha avant terme, et mourut elle-même après avoir offert et recommandé à Dieu son enfant. Une veuve aussi noble que pieuse, du nom de Ammia, par une révélation divine, adopta le pauvre enfant, et l'éleva comme s'il eut été son fils. A l'âge de deux ans, parce qu'il

appelait sa bienfaitrice *Mamas* ou *Maman*, on lui donna le nom de *Mammés*. Il est bon de rappeler ici le motif de l'invocation qui est adressée *pour les nourrices manquant de lait*. Les Bollandistes (2e vol., mai, p. 604) s'expriment ainsi à ce sujet :

Ideo vero similiter solitus à PUERPERIS RUSTICIS PRO LACTE OBTINENDO *invocari, quod matre propter fidem cum marito captivâ, absque materni lactis usu fuerit educatus : ut quo caruit ipse Dei causa, id aliis conferat.*

Vraisemblablement les femmes de la campagne ont coutume de l'invoquer *pour avoir du lait*, parce que sa mère ayant été emprisonnée pour la foi avec son mari, il fut privé du lait maternel pour sa nourriture ; de sorte que, il donne aux autres ce dont il a été privé lui-même pour la cause de Dieu.

Ammia fit de *Mammés* un solide chrétien qui, non seulement prêchait d'exemple, mais encore par ses remontrances, détournait ses compagnons de sacrifier aux dieux. Il avait environ 15 ans quand il perdit sa bienfaitrice qui lui abandonna tous ses biens par testament. *Mammés* fut bientôt dénoncé par un nouveau gouverneur, Démocrite, qui le fit arrêter et conduire devant l'empereur Aurélien. Celui-ci, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, ordonna de le battre de verges, cruellement, puis de lui appliquer des flambeaux ardents sur tout le corps ; mais le feu respectant le saint martyr, se tournait contre les bourreaux, sans lui faire aucun mal. Dans sa rage, le tyran commanda de le faire périr sous une grêle de pierres ; mais celles-ci, pour nous servir de l'expression de Ribadaneira, *semblaient autant de roses ou autant de perles dont sa couronne se formait au ciel*. De guerre lasse, *Aurélien* donna l'ordre de précipiter le Saint au fond de la mer avec une grosse boule de plomb attachée au col. Là encore, il avait compté sans l'intervention d'un ange qui éloigna les satellites et transporta *Mammés* sur une montagne près de Césarée, où il jeûna pendant quarante jours comme un autre Moyse. Son premier soin fut d'élever une chapelle sur cette montagne et d'aller prêcher l'Evangile dans les contrées circonvoisines. Les bêtes féroces, apprivoisées par ses paroles, venaient le visiter ; après sa prédication et sa prière, il en tirait du lait dont il faisait des fromages qui servaient à sa nourriture et à celle des pauvres de Césarée. Cette vie toute champêtre qu'il mena pendant un certain temps, est le point de départ du *patronage réclamé* par les *pâtres*.

La réputation de *Mammés* ne tarda pas à se répandre au loin ; c'est pourquoi le gouverneur de la province envoya des soldats pour l'arrêter. Ceux-ci le trouvèrent au milieu des bêtes féroces qui lui rendaient leurs hommages ; ils en furent tellement effrayés qu'ils s'enfuirent au plus vite, pendant que *Mammés* leur promettait de les rejoindre bientôt. Avant de partir, il fit signe à un lion de le suivre de loin, afin de punir les blasphémateurs de Jésus-Christ. Il retrouva les soldats qui l'attendaient à la porte de la ville, et le conduisirent devant le gouverneur ; celui-ci le fit d'abord attacher à un poteau et battre de verges ; voyant que les coups ne produisaient aucun effet, il ordonna d'allumer une grande fournaise et de reconduire, en attendant, le martyr en prison. Le premier acte de *Mammés*, en entrant dans la prison, fut de délivrer de leurs fers quarante chrétiens qui y étaient détenus ; il resta seul avec un ange qui l'exhortait et l'encourageait. On vint bientôt l'appréhender pour le précipiter dans la fournaise incandescente ; il y passa trois jours entiers, chantant les louanges du Seigneur et se *promenant au milieu des flammes, comme au milieu d'une prairie émaillée de fleurs*.

Le Saint fut alors conduit au théâtre pour être livré aux bêtes ; mais un ours vint se prosterner, avec beaucoup de respect, à ses pieds, et un léopard se mit doucement à le lécher avec sa langue. Au milieu de la stupéfaction générale, le lion auquel le Saint avait donné ses instructions, apparut tout à coup au milieu de l'amphithéâtre et mit en pièces, avec les dents et les ongles, un grand nombre d'infidèles. Hors de lui, le juge fit signe à un de ses satellites de percer le ventre de *Mammès* avec une fourche de fer à trois pointes. Le martyr joyeux, portant lui-même ses intestins, traversa le théâtre et une partie de la ville et rendit enfin son âme à Dieu. L'invocation, contre les *coliques des petits enfants*, repose entièrement sur ce dernier supplice. Surius donne l'histoire de la translation du chef du Saint dans la cathédrale de Langres.

Saint *Mammès* est ordinairement représenté tenant une palme de la main droite et de la gauche soutenant ses entrailles. Sur un méreau de l'église de Langres, publié (1) par M. Joseph de Fontenay, le même Saint porte, en outre de ses attributs ordinaires, une couronne royale et un sceptre. C'est probablement une allusion à l'illustration de sa famille.

A la date du 15 juillet 1878, l'abbé Landry, curé de Maintenon (Eure-et-Loir), m'écrivait « qu'à deux kilomètres de cette ville, dans le cours de l'année, un certain nombre de pèlerins viennent dans un petit village appelé *Saint-Mémé* où se trouve une petite chapelle, invoquer saint *Mémé* en faveur des personnes atteintes de *coliques* et surtout d'*enfants* tourmentés par des *tranchées*.

« On voit aussi des cultivateurs, qui ayant des chevaux malades de *tranchées*, les mènent à saint *Mémé* et leur font faire le tour de la chapelle. Cela peut paraître singulier, ajoute le bon curé, avec beaucoup de sens ; pour moi, dit-il, je n'y vois rien de blâmable. Les animaux étant utiles à l'homme, on peut en demander à Dieu la conservation et la demander par l'intercession des saints. »

(RIBADANEIRA. — *Les petits Bollandistes.*)

SAINT JEAN, ÉVÊQUE DE MONTE-MARANO

XI SIÈCLE

Invoqué contre la grêle.

Jean brillait par l'éclat de ses vertus dans un monastère, quand l'Evêque de Monte-Marano vint à mourir ; par l'initiative unanime du clergé et du peuple, il fut appelé à occuper ce siège. Comme il se croyait indigne de l'épiscopat, le pape Grégoire VII le contraignit à l'accepter. Son premier acte fut de faire abattre les arbres d'un bois très épais et d'y établir un champ dont les produits furent employés à la nourriture des pauvres. Les nombreux ouvriers qui travaillaient à cette transformation manquant de vin, *Jean* plein de l'esprit de Dieu, bénit une grande bouteille et après l'avoir fait remplir d'eau dans la rivière voisine, il versa à chacun cette eau qui avait été changée en vin ; les ouvriers, témoins d'un si grand miracle, se précipitèrent à ses pieds ; mais il leur fit promettre de ne jamais le divulguer tant qu'il serait vivant. Il continua à administrer saintement l'église qui lui avait été

(1) *Fragments de l'histoire métallique*, p. 143.

confiée, jusqu'à ce qu'il rendît son âme au Seigneur. *Jean* est honoré comme patron de la ville de Monte-Marano. Dans les *tempêtes* et les *calamités*, les habitants ont l'habitude de l'invoquer et la *grêle* cesse ordinairement en présence du bras du Saint que l'on tire de son reliquaire et qu'un prêtre présente devant la porte de l'église.

(*Hagiotogium italicum.*)

SAINT JERON ou HIERON, MARTYR EN HOLLANDE

IXe SIÈCLE. — 856

Invoqué pour les objets perdus.

D'origine écossaise, *Jeron*, illustre par la noblesse de sa famille dont il était le seul rejeton, méprisa toutes les vanités du monde pour suivre les serviteurs de Dieu. Ayant été élevé à la prêtrise par son propre mérite, il convertit un grand nombre d'habitants de la Frise. Pendant la persécution des Danois et des Normands, il fut traîné devant leurs tribunaux, puis martyrisé par l'épée, après avoir subi la peine du fouet et de la prison. A l'époque de Molanus, sa tête était conservée à Nordvich, lieu de son martyre ; sa fête était très en honneur en Hollande, où plusieurs habitants de ces contrées avaient recouvré, par l'intercession de saint Jéron, *les objets qu'ils avaient perdus*. De là ce vers caractéristique :

REBUS IN AMISSIS *Jeron sæpissime fulget.* | *Jeron* brille très fréquemment *pour faire retrouver les choses perdues.*

Dans la *Batavia sacra*, *Jeron* est représenté debout en costume de prêtre, les mains croisées sur la poitrine, avec une épée enfoncée dans la gorge.

(MOLANUS. — *Les Bollandistes.* — *Batavia sacra.*)

DIX-HUIT AOUT

SAINT AGAPIT, ou AGAPET vulgo AGRAPART, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 274

Invoqué pour les Femmes en couches, la Dentition des enfants, les Enfants malades. — Contre les Coliques et les Tranchées des enfants

On ne saurait se faire une idée des tortures inouïes qui furent mises en œuvres à Preneste pour le martyre de ce pauvre enfant de quinze ans. L'abbé Corblet (4e vol., p. 130), à propos des invocations qui lui sont adressées, cite un vieil auteur que nous lui demanderons la permission de citer avec lui. Le Vasseur, dans ses *Annales de Noyon* (p. 156), dit-il, nous explique très naïvement les motifs de ce culte : « Non sans raison, il est réclamé contre les *tourments* et *douleurs* des *petits enfants*, ayant consommé le martyre en si bas âge et principalement contre les *tranchées*, *cotiques*, *passions* et *douleurs de ventre de cette petite innocence*, d'autant qu'entr'autres tourments dont il fut bourrelé, on lui versa dans le *ventre quantité d'eau bouillante* (grief, tourment) ; et la tête penchée en bas, les pieds soutenus en haut, on lui fit une autre fois humer une puante vapeur, qui lui montait à la bouche, d'un brasier

chargé d'ordure au-dessous, qui allait l'étouffant et lui causait un nompareil crève-cœur par une infusion si infecte. Outre ces outrages, il fut encore fouetté dos et ventre, pour la troisième fois, par quatre bourreaux, cruellement avec des nerfs de bœuf. O piteux spectacle en une si tendrette peau. »

Ribadaneïra ajoute que non satisfait de cette troisième flagellation, on lui rompit en outre les *mâchoires et les dents* à grands coups de poing ; ce qui explique suffisamment l'invocation pour la *dentition des enfants* ; après cette abominable cruauté, par une permission de Dieu, le juge fut précipité de son siège et mourut misérablement. L'empereur Aurélien, dans le paroxysme de la colère, ordonna qu'*Agapit* fut livré aux bêtes : mais s'approchant de lui, elles lui léchèrent les pieds et le caressèrent. Ce fut alors que les satellites de l'empereur tranchèrent la tête du bienheureux martyr. Ses reliques sont conservées aujourd'hui dans la ville de Palestrina. Toujours d'après l'abbé Corblet, en Flandre, en Artois, en Picardie, saint *Agrapart* était généralement invoqué pour les *femmes en couches*, pour les *tranchées* et la *dentition des enfants*. On accrochait à sa statue des morceaux d'étoffe appartenant aux malades et qu'on appelait *Panchettes*.

Le culte de saint Agapit, continue le même Hagiologue, s'est conservé plus ou moins à Athies, Roye, Ham, Eclusier ; le pèlerinage de cette dernière localité jouit d'un certain renom. On y porte *les enfants atteints de coliques* devant la statue du Saint : les parents, avant de se retirer, font toucher à l'image les langes dont l'enfant malade devra être enveloppé. A Saint-Pierre-de-Roye, on se contente de faire baiser la statue à l'enfant. Au prieuré de Notre-Dame de Montdidier, on conservait une relique de saint *Agrapart* qu'on invoquait *contre les Maux de ventre*.

(Ribadaneira. — *Hagiographie d'Amiens.*)

SAINTE HÉLÈNE VEUVE, IMPÉRATRICE

IVe SIÈCLE. — V. 328

Invoquée contre le Feu et le Tonnerre. — Patronne des Teinturiers.

Les actes de sainte *Hélène* sont très controversés ; on croit néanmoins qu'elle est née dans la Grande-Bretagne, qu'elle était la fille unique du roi Coïlas ou Coël et qu'elle épousa le général romain Constance Chlore, dont elle eut un fils qui fut plus tard Constantin le Grand. Saint Paulin dit que sainte Hélène était chrétienne avant que son fils ne se convertît à notre sainte religion et qu'elle contribua beaucoup à la conversion de Constantin. Lorsque celui-ci eut vaincu Maxence, en dirigeant contre lui la bannière sur laquelle il avait fait représenter une croix lumineuse avec cette inscription : « Vous vaincrez par ce signe », *Hélène* partagea très vivement le triomphe de son fils, qui la fit proclamer Auguste dans toutes ses armées et dans toutes les provinces de l'Empire. Dès que le concile de Nicée fut terminé, *Hélène*, bien qu'elle fût âgée de quatre-vingts ans, résolut d'aller en personne à Jérusalem pour y chercher la croix de Notre Seigneur. Tout le calvaire avait été tellement rempli de décombres par les juifs qu'il n'était plus possible de discerner le lieu de son crucifiement et de sa sépulture. *Hélène*, avec

le secours du ciel et par une révélation divine, parvint à surmonter tous les obstacles. La croix de Notre Seigneur et celles des deux larrons furent trouvées en même temps ; il ne s'agissait plus que de distinguer *la vraie* ; saint Macaire, alors patriarche de Jérusalem, fit apporter, sur les lieux une femme qui allait mourir. On la toucha inutilement avec les deux croix des larrons ; mais elle se sentit entièrement guérie aussitôt qu'on approcha celle de notre Sauveur.

Hélène fit bâtir une magnifique église sur le Mont Calvaire où elle avait trouvé la Sainte Croix ; une seconde dans la grotte de Bèthléem et enfin une troisième sur la montagne où s'accomplit l'Ascension de Notre Seigneur. Elle s'occupa beaucoup des monastères de vierges et des personnes consacrées à Dieu, elle se plaisait à les servir à table et s'honorait d'être la servante des servantes de Jésus-Christ. Malgré son grand âge, elle put revenir à Rome pour y rendre son âme à Dieu en tenant la main de son fils.

Ouin-Lacroix, dans ses *corporations de Rouen*, indique sainte *Hélène* comme *patronne des teinturiers*. D'après ses actes connus, il serait difficile d'en déterminer le motif ; l'invocation qui lui est adressée dans le Languedoc, contre le *feu* et le *tonnerre* en compagnie de sainte Barbe, se trouve dans le même cas. L'abbé Vinas, curé de Jonquières, m'écrivait ainsi à la date du 27 juillet 1874 : « Quand nos paysans voient un éclair, ils récitent la prière suivante : « *Santa Barba, santa Helena, preserbas nous Dai fioc et dai Tonnerra.* »

La mère de Blémur (3e vol., 279, vie des saints) dit qu'à Hautvilliers, dans le diocèse de Reims, où ses reliques furent apportées de Rome en 849, sainte *Hélène* était invoquée contre les *possessions du démon* et contre le *mal caduc* ; et elle cite plusieurs exemples de *délivrance opérée* au contact de ces mêmes reliques.

Enfin les Petits Bollandistes mentionnent qu'en *mémoire de la découverte de la vraie croix*, sainte *Hélène* est invoquée dans certains pays pour *retrouver les choses perdues*.

(Ribadaneira. — *Les Petits Bollandistes.*)

SAINT FLORE ET SAINT LAURE, MARTYRS EN ILLYRIE

IIe SIÈCLE

Patrons des Tailleurs de pierres.

Flore et *Laure*, frères jumeaux, étaient *sculpteurs*. Comme ils étaient venus de Byzance en Illyrie, dans l'intention d'exécuter, pour le gouverneur de la province, des travaux qui dépendaient de leur profession, ils furent envoyés par lui auprès de Licinius qui leur donna une somme d'argent pour élever un temple aux idoles ; mais, après avoir distribué cet argent aux pauvres, ils construisirent le temple, brisèrent les idoles et le consacrèrent à la gloire du Seigneur Jésus. A cette nouvelle, Licinius les fit saisir et précipiter au fond d'un puits où ils rendirent leur âme à Dieu. Les *Tailleurs de pierres* les ont choisis pour patrons, et ce patronage s'explique de lui-même.

(*Menologium Græcorum.*)

DIX-NEUF AOUT.

SAINT CARMERY OU CALMIN (CALMINIUS)

ANACHORÈTE CONFESSEUR

VIe SIÈCLE.

Invoqué pour la Pluie et contre la Fièvre.

La biographie de *saint Carmery* est assez incertaine. On le qualifie ordinairement de duc d'Aquitaine. S'étant converti à la foi chrétienne et voulant abandonner le monde, il vint se cacher dans une caverne située aux environs de Tulle, près du village de Laguenne. Au XVIIe siècle, tout le pays environnant et les habitants de Laguenne se rendaient encore en procession dans cette caverne le jour de sa fête.

On ne saurait déterminer le temps qu'il passa dans cette solitude. On sait seulement qu'il vint en compagnie d'un saint ermite, dans le Velay, où il fonda l'abbaye de Monestier-Saint-Chaffre. Cette fondation, située dans le diocèse du Puy, en un petit endroit appelé le Villars, consistait en quatre ou cinq maisons, où il dressa un oratoire en l'honneur du prince des apôtres, sous un rocher appelé depuis ce temps-là *Calmel*. *Saint Carmery* partit ensuite pour Rome et y obtint *la confirmation* de son monastère. A son retour, il ramena du monastère de Lérins quelques religieux auxquels il confia la direction de la nouvelle abbaye.

Toujours infatigable, *saint Carmery* fonda encore un autre couvent dans la plaine de Riom, le couvent de Mozac, où il passa le reste de ses jours et où il rendit enfin son âme à Dieu, au milieu des religieux qu'il avait constamment édifiés par ses austérités et ses vertus.

Son corps fut enterré sous le maître-autel du couvent qui, depuis, a obtenu plusieurs grâces et faveurs du ciel par l'intercession de ce Saint.

A la fin du XIe siècle, des soldats profanèrent ses cendres. Le diable se saisit de leurs personnes et en étrangla deux sur place. Les autres moururent quatre jours après dans d'horribles convulsions.

J. Collin assure, sans pouvoir en préciser les circonstances, que les reliques de *saint Carmery* furent transportées vers 1172 environ dans l'église de Laguenne, qu'elles furent mises dans un caveau qui fut réparé en 1462 et qu'enfin elles furent placées dans une belle châsse émaillée et dorée où elles étaient exposées pendant toute l'année à la vénération des fidèles.

Dans les années de *sécheresse*, la châsse était portée vers une fontaine près de la grotte du Saint ; après l'avoir mouillée légèrement d'un seul côté, la prière du peuple était ordinairement exaucée, ce que témoignait une *abondance de pluie* envoyée aussitôt de Dieu.

Les personnes *atteintes de la fièvre* étaient également guéries en avalant, dans leur boisson, la poussière du rocher qui avait servi de demeure à *saint Carmery*.

(J. Collin, *d'après un manuscrit de la Maison de ville de Limoges, d'un vieux légendaire de Mozac, en Auvergne, et du sanctoral de l'église de Laguenne (Bas-Limousin)*. — Dominique Branche, *d'après le livre de l'église du Monestier Saint-Chaffre et l'histoire de Notre-Dame du Puy*).

SAINT SÉBALD, ERMITE

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre le Froid.

Sébald a toujours été considéré comme un des premiers apôtres de la contrée de Nuremberg où il a une église très remarquable et où l'on voit son tombeau en bronze exécuté par l'artiste Pierre Fluscher.

Quelques hagiographes croient qu'il était le fils d'un roi de Suède ou de Danemarck devenu chrétien.

Les Bollandistes expliquent ainsi l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre le froid. Sébald* était allé visiter, à l'hôpital, un pauvre mécanicien de Nuremberg. L'hiver sévissait rudement, et la charité fonctionnait très froidement dans l'hospice. *Sébald* ayant demandé à la gardienne d'apporter du bois pour faire du feu, celle-ci, obéissant à l'avarice de son mari, ne se pressait pas d'exécuter sa prière. Alors le Saint lui dit dans une sainte indignation : « Puisque vous ne voulez ni ne pouvez apporter du bois, apportez de la glace, » ce qu'elle exécuta à l'instant. Le Saint se mit à prier et aussitôt surgit, du milieu des glaçons, un feu d'une grande ardeur, tel que le bois le plus sec aurait pu l'allumer.

Saint Sébald est ordinairement représenté portant dans la main droite le modèle de son église de Nuremberg et dans la gauche un bourdon de pèlerin. A côté de lui sont placés deux bœufs conduisant eux-mêmes son cercueil à l'endroit où le Saint voulait être enterré. Dans le recueil *des saints de la famille de Maximilien,* il est représenté avec la couronne royale à ses pieds.

(*Bollandistes.* — Henri ALT. — *Petits Bollandistes*).

SAINT MARIEN

ANACHORÈTE SUR LES BORDS DU CHER EN BOURBONNAIS

V^e ET VIe SIÈCLE.

Invoqué pour la délivrance des Femmes en couches, la découverte des Objets perdus, en faveur des Mal-Jugés et contre les Jugements téméraires.

Né dans le Berry d'une noble famille, saint Marien s'engagea dans les liens du mariage ; mais bientôt, touché de la grâce, encore à la fleur de son âge, il dit adieu à sa jeune épouse, ainsi qu'à tous les charmes du monde, pour se consacrer tout entier au Seigneur. Il s'enferma d'abord au monastère de Pressigny ; il en sortit peu de temps après, de l'avis de ses supérieurs, se sentant beaucoup plus d'attraits pour la vie solitaire. Il se retira dans un fourré des grandes forêts qui entouraient Epineuil, bourg du Bourbonnais. Là, sous les yeux de Dieu seul, il vaquait nuit et jour à la prière, au jeûne et autres œuvres de pénitence. Les gens du pays ne tardèrent pas à découvrir sa retraite ; ils vinrent admirer sa vertu, le consulter et se mettre sous sa protection, dont ils éprouvaient maintes fois les salutaires effets. Sa réputation de sainteté croissant de jour en jour, le nombre des visiteurs augmentait rapidement et lui devenait très importun. L'archevêque de Bourges lui-même vint le trouver dans cette solitude, qui était de son diocèse. Plein d'admi-

ration pour ses vertus, il voulait l'élever au sacerdoce malgré lui. Marien jugeant alors qu'il n'avait point atteint son but, résolut de chercher une solitude plus profonde. Il partit donc d'Epineuil, gagna entre Evaux et Montluçon les bords escarpés du Cher, hérissés de hauts rochers, creusés de ravins profonds et couverts de bois épais, ce qui les rendait, pour ainsi dire, inabordables. Errant dans ces lieux inaccessibles, à la manière des patriarches, il n'y avait point de demeure fixe. Vêtu d'une peau de brebis, pour se soustraire aux intempéries de l'air, il se retirait dans le tronc pourri de quelques vieux chênes, ou dans le creux de quelques grands rochers. L'eau du fleuve lui servait de breuvage ; il se nourrissait de racines, de fruits sauvages ou du miel qu'il trouvait dans ces bois. Quelquefois même, ses visiteurs lui en apportaient, car, malgré toutes ses précautions, il finit par être découvert ; toutefois, il en était moins incommodé, parce qu'on ne savait où le trouver : on le rencontrer difficilement ; parfois même, après beaucoup de temps, de fatigue et de peine, il fallait y renoncer. L'hymne qu'on chantait au jour de sa fête, à Evaux, nous apprend qu'il passa plus de quarante ans dans cette sauvage et profonde solitude, tout occupé de la gloire de Dieu et du salut de son âme.

Enfin, des hommes qui le cherchaient, désespérant déjà de le découvrir, remarquèrent près du fleuve la place où il s'était mis à genoux pour boire. Observant avec soin la trace de ses pas, ils la suivirent fidèlement et arrivèrent à quelque distance de là où ils le trouvèrent à mi-côte, étendu mort sous un pommier. Ils l'emportèrent avec respect à Evaux, lieu de leur habitation ou lieu, sans doute, le plus près habité. A cause de sa sainteté bien connue et des merveilles opérées par son intercession, il fut enseveli dans l'église très honorablement.

Dès lors, tout le peuple des environs, à part quelques rares impies, se fit un devoir de célébrer solennellement le jour de sa mort, et cela à son grand avantage, car il se fit de nombreuses guérisons à son tombeau. Enfin, l'an 1300, on exhuma les précieuses reliques, on les enferma dans une belle châsse d'argent et l'évêque de Limoges les plaça sur les autels. Evaux et Courçais se mirent sous son patronage ; et il a montré sa puissance auprès de Dieu, dans le cours des âges en une foule de circonstances, surtout pour la délivrance des femmes en couches et la découverte des objets perdus. Aussi son culte s'est-il perpétué, toujours florissant, jusqu'à nous. Maintenant encore, le dimanche après le dix octobre, en mémoire de la translation de ses reliques, il se fait un très édifiant pèlerinage aux lieux où il a vécu et où il a été trouvé mort. On y accourt de plusieurs lieues à la ronde, principalement des environs d'Evaux, de Marcillat et de Montluçon.

Quant aux invocations que nous avons signalées, elles s'appuient sur les faits historiques. Qu'il nous suffise d'en citer deux seulement d'après saint Grégoire de Tours. Un paysan, dit-il, avait perdu ses bœufs, il suivit la trace du voleur, puis ne la distinguant plus, il accourut les réclamer au tombeau de saint Marien. Sa prière finie, il sort de l'église et aperçoit un homme à cheval amenant des bœufs ; c'est son voleur qui s'est égaré et revient au lieu d'où il est parti. Notre paysan, persuadé que c'est à saint Marien qu'il doit son bonheur, lui en rend de grandes actions de grâces et laisse le voleur s'en aller librement en sa considération.

L'autre a rapport aux jugements téméraires : La mort de *saint Marien*

avait été diversement interprêtée. Les uns disaient qu'il s'était tué volontairement ; les autres qu'il était mort victime de sa gourmandise ; mais les miracles qui se produisirent après sa mort prouvèrent de la façon la plus évidente combien il importe de se défier des *Jugements téméraires*. C'était le 19 août, jour de la fête du Saint. Un homme du pays ayant allumé du feu, s'apprêtait à faire griller de l'orge destinée à la fabrication de la bière. Un de ses voisins, venant à passer, lui fit des reproches de travailler le jour de la fête de *saint Marien*. « Tu plaisantes, « lui répondit le brasseur, tu ne me feras jamais croire qu'un homme « tombé d'un arbre pour satisfaire sa gourmandise, puisse avoir été « transporté dans la société des anges et doive être honoré comme un « saint. »

Son interlocuteur haussant les épaules, se retira et se rendit à l'église où était honoré *saint Marien*. Immédiatement un grand vent s'étant élevé, la maison du brasseur devint la proie de l'incendie et les flammes montant au-dessus des chaumières environnantes (sans les atteindre en aucune façon, bien qu'elles fussent couvertes en paille) allèrent détruire le champ de cet homme, ses haies, ses étables de porcs et de bestiaux, de manière qu'il ne resta plus rien à ce malheureux.

Voilà qui montre combien il était juste que saint Marien fût invoqué *contre les jugements téméraires* et qu'on réclamât sa protection *pour les maljugés*.

(Saint Grégoire de Tours. — Du Saussaye. — Collin. — Branche, *Vie des saints d'Auvergne*. — *Bollandistes*).

SAINT LOUIS, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

XIIIe SIÈCLE. — 1297.

Patron des Porteurs de charbon.

Louis était fils de Charles II, roi de Naples et de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, petit neveu de saint Louis, roi de France, et neveu de sainte Elisabeth de Hongrie. Né à Brignoles, en Provence, l'an 1274, il n'avait que dix ans, lorsque son père, alors seulement prince de Salerne, fut fait prisonnier par Pierre d'Aragon, qui le retint pendant quatre ans dans une dure captivité. Au bout de ce temps, Charles II recouvra sa liberté en fournissant des otages au nombre desquels étaient ses trois fils. *Louis*, qui avait quatorze ans, fut donc conduit à Barcelone. Il profita de ses sept ans de captivité pour s'adonner à tous les exercices de piété et à tous les actes de la charité la plus ardente. Toujours accompagné de deux religieux franciscains, il fit assembler un jour tous les lépreux de la ville de Barcelone pour leur laver les pieds et les servir à table. Parmi eux il y en avait un, d'une haute stature, qui avait une lèpre plus affreuse que les autres. A sa vue, les deux franciscains reculèrent d'horreur ; mais *Louis* le lava plus soigneusement que les autres et lui servit lui-même à dîner. Le lendemain, qui était le vendredi-saint, on rechercha le lépreux ; mais on ne put le retrouver, et l'on pensa que c'était Notre Seigneur Jésus-Christ qui avait voulu honorer le Saint de sa présence.

Quand il eut recouvré sa liberté, on voulut lui faire épouser une princesse de Majorque ; mais il refusa absolument pour entrer dans les

ordres. Ordonné prêtre à vingt-deux ans, en vertu d'une dispense de Boniface VIII, il fut nommé par ce même pape à l'évêché de Toulouse. S'étant rendu à Rome, il y fit profession chez les frères Mineurs du couvent d'*Ara-Cœli*, afin d'exécuter le vœu qu'il avait formé à Barcelone, pendant une maladie très grave. D'après les ordres du pape, il portait le costume ecclésiastique par dessus la robe franciscaine. Il fit son entrée à Toulouse sous l'habit pauvre de son ordre Il commença l'exercice des fonctions épiscopales par la visite des hôpitaux et par le soulagement des pauvres auxquels il consacra la plus grande partie de ses revenus. Il en nourrissait, tous les jours, vingt-cinq à sa table et les servait un genou en terre. Un jour, dans une rue de Toulouse, il entendit une pauvre vieille malade qui demandait à être confessée ; il voulut absolument lui conférer le sacrement de pénitence. Lorsqu'il sortit de ce misérable réduit, ses prêtres l'avertirent qu'il était tout couvert de vermine: « Ce sont-là, leur répondit-il sans s'émouvoir, les perles des pauvres. »

Malheureusement, son épiscopat fut de courte durée ; étant tombé malade au château de Brignoles, il mourut le 19 août 1297, âgé de vingt-trois ans et demi. Jean XXII le canonisa à Avignon en 1317. Il est impossible de déterminer les motifs qui l'ont fait choisir *pour patron par les porteurs de charbon de Rouen.*

En 1767, deux nobles époux de Carpineto, du nom de *Pecci*, voyaient avec tristesse leur illustre maison, menacée de s'éteindre. La pieuse femme, Anne-Marie Jacovacci, d'après les conseils du Père Raymond, franciscain de l'Observance, mort depuis en odeur de sainteté, fit une neuvaine à saint Louis d'Anjou. Ses prières furent exaucées et l'enfant obtenu par l'intercession du saint évêque de Toulouse, fut l'heureux père de celui qui s'appelle aujourd'hui Léon XIII. (*Revue franciscaine*, octobre 1884, p. 320).

Les vieux maîtres de l'école de Florence et de Sienne se sont plu à représenter *saint Louis* en compagnie de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue. Il se distingue par son costume d'évêque, par sa chape fleurdelisée sous laquelle il porte la robe de bure des franciscains. Quand il est représenté isolément, on met ordinairement la couronne royale à ses pieds.

(Ribadaneira. — L'Abbé Pétin. — *Les Petits Bollandistes*).

VINGT AOUT

SAINT ZACHÉE ou AMADOUR ou AMATEUR

SOLITAIRE DANS LE QUERCY

Ier SIÈCLE

Patron des Aubergistes.

D'après une tradition fort ancienne, disent les Petits Bollandistes (26 août), confirmée par l'autorité du pape Martin V (bulle de 1427) et les récentes découvertes hagiologiques, saint *Amateur* est le même personnage que *Zachée* dont il est parlé dans l'Evangile et que l'on croit être l'époux de sainte Véronique. »

On sait par saint Luc (19, V) que *Zachée*, parce qu'il était petit, ne pouvant voir Jésus au milieu de la foule, monta sur un sycomore. Jésus

l'apercevant lui dit : *Zachée*, descends vite, *je viens loger chez toi*. Il était tout naturel que les *aubergistes* choisissent pour leur patron celui dont Notre Seigneur avait ainsi réclamé l'*hospitalité*. *Zachée* devint disciple de Jésus, et Véronique, sa femme, se mit à la suite de Marie. Bientôt ils furent persécutés pour la foi ; mais un ange les délivra de leur prison et leur ordonna de se mettre en mer et de s'arrêter où le navire prendrait port. Leur navire vint aborder sur la côte du Médoc, à Soulac ; ils y vécurent dans le jeûne et dans la prière ; saint Martial les y visita et bénit un oratoire qu'ils avaient élevé à saint Etienne. *Zachée*, d'après l'ordre de saint Martial, alla à Rome auprès de saint Pierre. Pendant ce temps-là, sainte Véronique, qui était restée dans le pays bordelais, rendit son âme à Dieu. *Zachée*, à son retour à Soulac, y érigea deux monastères et se retira du monde. Ce fut vers l'an 70 qu'il choisit. pour ermitage et pour retraite, un rocher alors inhabité et peuplé de bêtes féroces. « Les peuples des belles vallées de Figeac et de Saint-Céré, disent encore les petits Bollandistes, saluèrent le pieux ermite du nom d'*Amator Rupis* (Amateur de la Roche) ; plus tard, ce nom se changea en celui d'Amadour ou de Roc-Amadour, plus conforme au génie du dialecte méridional. » Les habitants du pays étaient presque sauvages, saint *Amadour* les évangélisa et érigea, dans le rocher, un autel en l'honneur de Marie, sur lequel il plaça une petite statue de la mère du Sauveur, qu'il avait façonnée lui-même et qui est encore exposée à la vénération des fidèles.

Saint *Amadour*, saisi par une fièvre aiguë et connaissant par révélation divine que sa mort approchait, se fit transporter dans la chapelle Notre-Dame et il expira au pied de l'autel.

Dans l'église souterraine de saint *Amadour*, on lit cette inscription qui rappelle l'invention de son corps : *L'an* 1166, *le corps de saint Amadour fut retrouvé intact dans le tombeau où il reposait depuis sa mort, il fut levé de terre solennellement, puis déposé en la présente église qui a été consacrée en son honneur*. L'intégrité de son corps, persistant depuis quinze cents ans, avait donné lieu dans les pays les plus éloignés, aussi bien que dans le Quercy, à des dictons populaires : « Ceci est entier, disait-on, comme le corps de saint *Amadour* ». « Il est en chair et en os, comme saint Amadour. » L'abbé Corblet (4° vol., p. 139), cite ce dernier en patois de la Picardie où il est populaire :

En chair et en ous (os)
Comme saint Amadou.

En 1562, les Huguenots essayèrent de brûler les reliques de saint Amadour ; mais le feu parvint seulement à les noircir sans pouvoir les consumer. Elles furent également attaquées et profanées en 1793, aussi il ne reste plus que deux reliquaires qui contiennent encore plusieurs ossements que le feu n'a pas même endommagés. « Le pèlerinage de Roc-Amadour, dix-huit fois séculaire, d'après les petits Bollandistes, est encore aujourd'hui un des plus célèbres de France. »

(*Guide du Pèlerin de Roc-Amadour, approuvé le* 9 *septembre* 1862, *par* Mgr Bardou, *évêque de Cahors*. — *Les Petits Bollandistes*.)

VINGT-ET-UN AOUT

SAINT SÉVÈRE, ABBÉ DE SAINT ANDRÉ, A AGDE

Ve SIÈCLE

Invoqué contre la Migraine et la Fièvre.

Sévère était né en Syrie, de parents très riches, dont il hérita étant encore jeune. Plein de mépris pour les choses du siècle, il résolut de quitter son pays et s'embarqua avec toutes ses richesses sur la mer Egée. Il traversa le détroit de Sicile ; entraîné par un courant rapide, son navire vint échouer sur les côtes de France, dans le lit de l'Hérault, à très peu de distance de la ville d'Agde. Là, il remit tout son or à l'évêque, appelé Beticus, en le priant d'en faire deux parts : l'une pour subvenir aux besoins des pauvres, l'autre pour être employée au rachat des captifs, puis il se retira dans la solitude et vécut de la vie monastique. Bientôt même il fonda un vaste monastère à côté de la basilique de Saint-André. C'est là que *Sévère* passa la plus grande partie de sa vie et que Dieu voulut faire éclater la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles. Il multiplia entr'autres trois pains qui lui restaient, avec lesquels il put nourrir, pendant trois jours, 360 frères qui composaient son monastère.

Après sa mort, il fut enseveli dans l'église de Saint-Martin, c'est dans ce sanctuaire que s'opèrent, encore aujourd'hui à son tombeau, de nombreux miracles.

A la date du 27 juillet 1874, le curé de Jonquières, l'abbé Vinas, de regrettable mémoire, m'écrivait en ces termes : « Saint *Sévère* d'Agde est invoqué contre la *migraine* et la *fièvre*. Le jour de sa fête, le 27 août, on va à l'église paroissiale érigée à Agde sous son nom, faire neuf fois le tour de son autel, on dit *un pater* chaque fois, dans l'intention d'être préservé de la *fièvre* et de la *migraine* pendant l'année. » Il me faisait observer en outre que saint *Sévère* était le père d'une nombreuse colonie de plus de 300 moines, dont M. de Montalembert avait omis de faire mention dans ses *Moines d'Occident*.

Quelque temps après la mort du Saint, des inondations, des tremblements de terre menaçaient cette contrée. Ce fut alors qu'un des religieux du couvent, qui priait pour la ville d'Agde, vit apparaître la sainte Vierge *à genoux* sur un rocher que les flots n'avaient pas encore couvert, elle implorait le ciel. Aussitôt les vagues tombèrent et la mer se retira. Sur le rocher où s'était agenouillée la Vierge, on trouva une empreinte profonde semblable à celle d'un genoux. En 1583, on y bâtit une église qu'on appela *Notre-Dame-de-l'Agenouillade*, qui fut renversée et saccagée pendant la Révolution ; mais elle s'est relevée de ses ruines ; et aujourd'hui le pèlerinage, sous le nom de *Notre-Dame-du-Grau*, est encore très fréquenté.

(*Notre-Dame-du-Grau et vie de saint Sévère*, *par* l'abbé MARTIN.)

SAINTE CYRIAQUE, VEUVE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE

Patronne des Veuves.

« Le monde entier connaît le nom de sainte *Cyriaque* et révère sa catacombe. L'origine de ce quartier, l'un des plus vastes de la Rome souterraine, remonte à l'an 260, sous le règne de Valérien. Issue d'une des plus nobles familles de l'empire, *Cyriaque* avait vécu onze ans avec son mari. Devenue *veuve chrétienne*, elle consacra sa personne et ses biens aux pauvres du Seigneur ; malgré la violence de la persécution, elle donnait sa maison du Mont Cœlius pour les assemblées des fidèles et la célébration des saints mystères. C'est là que saint Laurent, la veille de son glorieux combat, distribua aux infirmes, aux veuves et aux orphelins, les trésors de l'église. Après sa mort, l'illustre archidiacre fut déposé, avec une grande pompe, dans le champ de Néron, donné par sainte *Cyriaque*, pour la sépulture des chrétiens et situé sur la voie Tiburtine. Elle-même ne tarda pas à venir l'y rejoindre. Sans égard pour sa haute naissance ni pour son grand âge, l'empereur fit arrêter l'illustre matrone et la soumit aux plus affreuses tortures. On lui meurtrit le corps, on lui déchira les chairs et on finit par lui briser les os à coups de lanières garnies de plomb et de pointes acérées. Les chrétiens recueillirent, avec respect, son corps sacré, et le déposèrent dans la partie occidentale de sa catacombe. non loin de saint Laurent »

(Mgr GAUME : *les trois Rome.*)

VINGT-DEUX AOUT

SAINT SYMPHORIEN, MARTYR A AUTUN

IIe SIÈCLE. — 178

Invoqué pour les Enfants maladifs, contre la Maille (maladie des yeux). — Patron des écoliers.

SYMPHORIEN était issu d'une pieuse et illustre famille d'Autun. Son père s'appelait Fauste et sa mère Augusta. Dès sa plus tendre enfance, ses parents s'appliquèrent à lui inculquer l'éducation chrétienne la plus forte et la plus solide. *Symphorien*, par sa foi et son assiduité, répondait admirablement à leurs espérances et, quoiqu'il eut à peine vingt ans, il en donna bientôt les preuves les plus éclatantes. Un jour qu'au milieu d'un immense concours de peuple, on portait, sur un char magnifique, la statue de Cybèle, *Symphorien* passa au milieu du cortège sans vouloir donner aucune marque de respect à la déesse. Le peuple furieux et exaspéré l'arrêta aussitôt et le conduisit en présence du gouverneur Héraclius, auquel l'empereur avait donné l'ordre de sévir contre les chrétiens. *Symphorien* fut cruellement battu et envoyé en prison ; on le conduisait au supplice, quand sa mère Augusta se présenta sur son chemin et lui dit pour l'encourager : « Mon fils, aie dans ta pensée le Dieu vivant, la mort n'est pas à craindre lorsqu'elle conduit à la vie ; tiens ton cœur en haut ; regarde, mon fils, celui qui règne au ciel. Au-

jourd'hui on ne t'enlève pas la vie, on te la change en une meilleure. Aujourd'hui, mon fils, par un heureux échange, tu vas passer à la vie céleste. »

Ce fut hors des murs de la ville que le bienheureux martyr finit sa sainte carrière, par la main d'un bourreau, qui lui sépara la tête de son corps. Il fut, de toute part, inondé de son sang qui le couvrait comme un manteau de pourpre, et de nombreux miracles se produisirent à son tombeau. A Autun, une église fut élevée sous son vocable ; d'après Dom Pitra, ce fut saint Léger qui fit élever un monument en l'honneur de saint Symphorien, et ses reliques reposèrent dans la crypte jusqu'en 1570, époque à laquelle l'amiral Coligny les fit jeter au feu. Son chef, néanmoins, qui était dans la petite église de saint Pantaléon-les-Autun, fut sauvé. Beaucoup d'églises se placèrent sous sa protection et grand nombre de pèlerins accoururent à son tombeau. On cite saint Cassien, saint Emaus, saint Amator, saint Simplice, sainte Euphrasie, saint Germain, sainte Dorothée et enfin saint Martin-le-Grand.

L'église de Biozat, dans le diocèse de Moulins, conserve précieusement des reliques de saint Symphorien, son patron. Les personnes atteintes de maladies aux yeux, surtout de la maille, s'y rendent en pèlerinage de fort loin, et ont souvent éprouvé les effets salutaires de la protection de ce saint martyr.

Son culte, de nos jours, prend une nouvelle extension. Mgr d'Autun, par un mandement, a proclamé saint *Symphorien* le *patron des écoles* de son diocèse et a établi, à cette occasion, une nouvelle fête annuelle et spéciale, pour honorer le vaillant martyr.

(L'abbé Defer. — *Les Actes des Martyrs.* — *Les Petits Bollandistes.*)

VINGT-TROIS AOUT.

SAINT PHILIPPE BENITI

PROPAGATEUR DE L'ORDRE DES SERVITES

XIIIe SIÈCLE. — 1285.

Invoqué pour préserver les Enfants du Mal caduc et des Maléfices.

ORIGINAIRE, de Florence. Philippe sortait de la noble maison de Beniti. Il avait à peine un an, quand un religieux de l'Ordre des Servites, qui n'était pas encore parfaitement établi, vint pour quêter son père : « Voilà un vrai serviteur de la très sainte Vierge », s'écria l'enfant qui parlait à peine. Ses parents l'envoyèrent étudier à Paris ; puis il revint à Florence et prit quelque temps pour délibérer sur le genre de vie qu'il devait embrasser.

L'Ordre des Servites ou plutôt des serviteurs de la très sainte Vierge Marie, avait été institué depuis quinze ans par sept riches marchands de Florence qui s'étaient retirés à Monte-Senario, à six milles de la ville. Leur supérieur, Bonfilio Monaldi, avait fondé, près d'une des portes de Florence, un petit couvent avec une chapelle dédiée à la très sainte Vierge, sous le titre de l'*Annunziata*. *Philippe* y étant entré pour entendre la messe, fut frappé des paroles de l'Epitre adressées par l'Esprit-Saint au diacre Philippe : « Avancez et approchez-vous de ce Christ. » Comme

il portait le nom de *Philippe*, il s'appliqua ce texte de l'Ecriture et, à la suite d'un songe mystérieux qu'il eut la nuit suivante, il fut convaincu que Dieu l'appelait dans l'Ordre des Servites. Il alla donc trouver le Père Bonfilio qui lui donna l'habit dans la chapelle de l'*Annunziata*.

Par esprit d'humilité, il se présenta d'abord comme un frère convers dépourvu de toute instruction ; mais ses supérieurs finirent par découvrir tous ses mérites ; après avoir reçu les saints ordres, il devint bientôt définiteur, puis assistant du général, enfin général lui-même en 1267.

A la mort du pape Clément IV, les cardinaux ayant témoigné l'intention de l'élever à la papauté, il s'enfuit dans les montagnes et y resta caché jusqu'à l'élection de Grégoire X. Lorsqu'il eut quitté sa retraite, il entreprit une grande mission et évangélisa successivement Avignon, Toulouse, Paris, d'autres grandes villes de France ; la Flandre, la Frise, la Saxe et la haute Allemagne. Après deux ans d'absence, il revint en 1274 tenir à Borgo le chapître général de son Ordre. Dieu favorisa *Philippe* du don des miracles. Ayant rencontré à Sienne un lépreux qui manquait de vêtements, il se dépouilla lui-même pour le vêtir et le lépreux fut guéri à l'instant au contact de l'habit qu'il lui avait octroyé si généreusement.

Averti de la proximité de sa mort, il se fit apporter son livre (c'était ainsi qu'il appelait son crucifix), et mourut en contemplant affectueusement l'image du Sauveur étendu sur la croix. Ses reliques furent conservées, avec une grande dévotion, dans l'église de l'*Annunziata* de Florence. A l'époque où le docteur Brocchi écrivait la *Vie des saints florentins*, en 1742, les habitants de la Toscane venaient prier à son autel pour leurs petits enfants, *per difenderli da ogni infortunio e spezialmente* DAL MAL CADUCO *e* DALLE MALLIE, pour les préserver de toute infortune et spécialement du *Mal caduc* et des *Maléfices*. Les Bollandistes citent en effet (p. 708, 4e vol. d'août) la guérison *d'un épileptique* opérée anciennement par l'intercession de *saint Philippe*. Ils mentionnent également (p. 710, 4e vol. d'août) le pouvoir du même Saint *contre les démons* ; aussi dans ses magnifiques fresques de l'*Annunziata*, *Andrea del Sarto* représente *saint Philippe Beniti* délivrant miraculeusement une femme *possédée du démon*.

(*Hagiologium italicum*. — *Grande Vie des Saints* de COLLIN DE PLANCY. *Vite de Sancti e Beati Fiorentini, dal dottor* BROCCHI).

VINGT-QUATRE AOUT

SAINT EPTADE, SOLITAIRE A CERVON

VIe SIÈCLE. — 525

Invoqué contre les Orages. — Patron des Forgerons.

EPTADE, naquit au territoire d'Autun d'une famille riche et distinguée. Ses premières années furent employées à l'étude des sciences et à l'exercice de la charité ; il les passa à la campagne dans un château appelé *Castrum Materneuse*, au bourg de Marnay près de Lormes, en Nivernais. Sa jeunesse fut entièrement consacrée à voyager pour obtenir des aumônes, destinées à délivrer les captifs et à soulager les veuves et les orphelins. Après la destruction de *Castrum Dunum*, il écrivit au roi Sigismond en faveur des captifs et en fit délivrer plus de trois mille.

Flavien, évêque d'Autun, voulut l'ordonner prêtre ; par humilité, il refusa d'abord, mais il paraît cependant que plus tard il consentit à recevoir l'onction sacerdotale, puis il se retira dans la solitude. En 502, le siège épiscopal d'Auxerre étant devenu vacant, le clergé et le peuple de cette ville désiraient, avec ardeur, l'avoir pour évêque ; pour se soustraire aux sollicitations qui lui étaient adressées, il s'enfuit dans les forêts du Morvand et se réfugia à Cervon, près de Corbigny. Plusieurs de ses compagnons vinrent le rejoindre pour vivre sous sa direction. Ce fut l'origine de l'abbaye de Cervon.

« Après sa mort, l'église, d'accord avec la reconnaissance et la piété des fidèles, disent les petits Bollandistes, lui a toujours décerné les honneurs d'un culte public ». « Le culte de saint *Eptade*, continuent « les mêmes auteurs, ayant été substitué selon toute apparence, au « culte de Vulcain dans certains lieux où cette divinité était autrefois « honorée, afin de détruire les restes de cette superstition idolâtrique, « le saint prêtre fut invoqué comme un puissant médiateur contre la « *foudre* et les *orages* ; pour la même raison, les *forgerons* se mirent « sous son patronage. »

(*Hagiologie nivernaise. — Petits Bollandistes.*)

SAINT OUEN (1) ARCHEVÊQUE DE ROUEN (AUDOENUS)

VIIe SIÈCLE. — 683

Invoqué contre la Surdité. — Patron des Traiteurs, Cuisiniers, Rôtisseurs.

Ouën, issu de parents illustres par leur piété, naquit en 609, aux environs de Soissons. Son père le plaça de bonne heure, à la cour du roi Clotaire. Comme il était très apprécié par ses qualités aimables et sa grande intelligence des affaires, quand Dagobert Ier monta sur le trône, il prit *Ouën* pour son chancelier et lui confia la direction de son royaume. C'est là que *Ouën* rencontra *Eloy* avec lequel il se lia étroitement. Tous deux menaient la vie la plus austère et, sous l'habit séculier, évangélisaient la cour. Un hérétique venu d'Orient, s'étant arrêté à Autun pour propager ses doctrines impies, saint *Ouën* et saint Eloy sollicitèrent la réunion du sixième concile d'Orléans, dans lequel il fut condamné. Après la mort de saint Romain, archevêque de Rouen, le roi, les grands et le peuple désignèrent tous d'une voix, saint *Ouën* pour le remplacer. Ce fut à grand peine qu'on obtint son consentement. Saint Eloy, son ami, fut en même temps élu évêque de Noyon et ils furent sacrés tous deux à Reims, le dimanche avant les Rogations de 640.

Revêtu de cette haute dignité, saint *Ouën* se montra encore plus pauvre et plus humble qu'il n'avait été avant son sacre. Il redoubla ses austérités et son affection pour les pauvres. Dieu lui accorda souvent le don des miracles que mentionnent les Bollandistes. Dans sa vieillesse, saint Ouën, traîné en chariot, vit ses mulets s'arrêter devant l'apparition d'une brillante croix et Dieu lui fit connaître qu'il voulait être honoré

(1) D'après les petits Bollandistes : *Ouin, Ouen, Oyen, Dado, Odoënus.* D'après Péronnet : *Oügn.*

en ce lieu, il marqua cette place et saint Leufroy y bâtit plus tard une église en l'honneur de la sainte Croix et de saint Ouën. Il assista au troisième concile de Châlons, tenu par ordre de Clovis II en 644, où il brilla par sa sainteté et par sa science. Enfin il rendit son âme à Dieu, à l'âge de soixante-quatorze ans, dans la quarante-troisième année de son épiscopat, le 24 août 683.

Dans la table de la sixième édition des *petits Bollandistes*, il est désigné comme invoqué contre la *surdité*. La Croix-Saint-Ouen, village du département de l'Oise, d'après le dictionnaire des Pèlerinages (Migne), est le but d'un pèlerinage très remarquable destiné à combattre cette infirmité. On fait descendre, dans un caveau, les personnes affligées de *surdité*, on leur fait passer la tête dans une niche de pierre et c'est dans cette position qu'on leur fait implorer l'assistance du Saint. Les Bollandistes, néanmoins, ne signalent aucune guérison de cette affection, opérée par son intercession. Il est probable que cette invocation tire son origine du nom même de *Ouën*, comme dérivé d'un vieux verbe aujourd'hui très peu usité, le verbe *Ouïr*, qui veut dire *entendre*. Au 7 juin, nous avons déjà rencontré sainte *Ouïne* invoquée, pour le même motif, contre la même affection.

Quant au patronage des *cuisiniers*, *traiteurs* et *rôtisseurs* de Rouen, il a été adopté par ces corps de métiers à cause des éminents souvenirs de vertu et de sainteté laissés par le Saint, dans toute la contrée, souvenirs qui sont encore attestés par le magnifique sanctuaire élevé sous son vocable au centre de la ville.

(*Grande vie des Saints*, de Collin de Plancy.)

SAINT BARTHÉLEMY, APOTRE

Ier SIÈCLE

Patron des Bouchers, Relieurs, Gantiers, Tanneurs, Peaussiers, Cordonniers, Tailleurs, Porteurs de sel et de grains, Plâtriers. — Invoqué contre les Convulsions des Enfants et les Maladies nerveuses.

Les actes de saint *Barthélemy* sont peu connus. Quelques auteurs ont voulu qu'il fût le même que Nathanaël ; mais saint Augustin et saint Grégoire rejettent absolument cette opinion ; après avoir reçu l'Esprit-Saint, *Barthélemy* visita les contrées les plus sauvages de l'Orient et pénétra jusqu'aux extrémités des Indes. Eusèbe raconte qu'au commencement du IIIe siècle, saint Patène, allant dans les Indes pour y combattre les doctrines brahmaniques, y trouva le christianisme établi ; on lui montra même une copie de l'Evangile apporté dans ces contrées par *Barthélemy*.

A son retour des Indes, il alla en Arménie ; dès qu'il y fut arrivé, dit la Légende Dorée, il entra dans un temple où était une idole d'Astaroth, qui prétendait guérir les malades qui s'y trouvaient en très grand nombre ; mais comme ils s'apercevaient qu'Astaroth ne pouvait les guérir, ils s'adressèrent à une autre idole, nommée Berith, qui leur dit que leur Dieu était enchaîné depuis l'arrivée de *Barthélemy*. « Quel est ce *Barthélemy* », s'écrièrent-ils ? Le démon leur expliqua que c'était l'ami du Dieu tout-puissant et il leur fit une description du Saint sans oublier

son vêtement, qui se composait d'*une robe de pourpre*, couverte d'*un manteau blanc décoré de pierres précieuses*. *Barthélemy* se signala bientôt par ses miracles ; entr'autres il délivra la fille du roi qui était folle ou plutôt possédée du démon. Son père voulut combler l'apôtre de toute espèce de présents ; mais il les refusa tous et il dit au roi que s'il voulait se faire baptiser, il lui montrerait chargé de chaînes le dieu qu'il avait adoré. Cette promesse se réalisa le lendemain et le roi se fit baptiser avec sa femme, ses enfants et tout son peuple, puis abandonnant son royaume, il suivit *Barthélemy* comme l'un de ses disciples. Astiagès, le frère du roi, surexcité par les prêtres des idoles, envoya mille hommes pour l'arrêter ; ayant appris que la statue de son dieu Baldach s'était renversée et brisée en morceaux, il ordonna de battre rudement l'apôtre et il commanda ensuite de l'*écorcher vif*. Pierre de Natalibus dit qu'après avoir été *écorché* le 24 août, il fut décapité le lendemain ; d'autres auteurs prétendent qu'il fut crucifié la tête en bas ; les uns ont avancé que *Barthélemy* était primitivement agriculteur ; les autres, s'appuyant sur l'étimologie de son nom *Bar Ptolemei*, fils de Ptolémée, l'ont fait descendre de race royale et ont prétendu que, pour ce motif, n'ayant pas voulu quitter la pourpre, même étant disciple de J.-C., Notre Seigneur lui dit qu'un jour il serait obligé de se dépouiller du *manteau rouge* de son corps, c'est-à-dire de sa peau, comme nous l'avons vu plus haut ; néanmoins tous ces récits ne doivent être acceptés qu'avec les réserves les plus expresses.

A cause de l'horrible supplice infligé à saint *Barthélemy*, les *Bouchers*, qui écorchent les animaux, les *Tanneurs* et les *Peaussiers* qui travaillent la peau, les *Relieurs*, les *Gantiers*, les *Cordonniers* qui l'emploient pour confectionner leurs produits, l'ont naturellement choisi pour patron. Les *Tailleurs* ont voulu également se mettre sous son patronage. Quand ils ont vu les différents tableaux de l'apôtre qui le représentent portant sa peau sur son bras, comme un habit de rechange ou comme un véritable *pardessus*.

Au centenaire d'O'Connel, le 7 août 1875, d'après le journal l'*Univers*, on voyait figurer les *Plâtriers*, avec leur bannière de saint *Barthélemy* et leurs instruments surmontés d'une fleur de lis. Ce patronage pourrait bien être un souvenir de ces *Ecorchés en plâtre* que l'on rencontre dans toutes les écoles de dessin.

La *Délivrance* de la fille du roi possédée du démon, peut assurément avoir donné lieu à l'invocation contre les *Maladies nerveuses* et les *Convulsions des Enfants* dont les symptômes présentent quelque analogie avec la possession du démon.

Dans ses *Notes* sur les pèlerinages du diocèse de Poitiers, M. Beauchet-Filleau mentionne que l'on va en pèlerinage à un autel et à un tableau de saint *Barthélemy* qui existent dans l'église de Monteoutant ; que, à Saint-Pardoux, à la messe solennelle célébrée le jour de sa fête, on amène les *Petits Enfants* qui n'ont pas fait leur première communion pour qu'on leur récite des Evangiles, afin de les préserver de la maladie de *Saint-Barthomé* (*les Convulsions*) et que, dans la paroisse de Bourg-Archambaut, les mères portent leurs *Enfants* nouveau-nés à la chapelle de Saint-Barthélemy, sise au village des Martrais.

C'était une ancienne coutume de l'abbaye de l'île de Croyland (comté

de Lincoln) de distribuer à tous les visiteurs, le 24 août, de petits couteaux en commémoration de celui avec lequel l'apôtre saint *Barthélemy* avait été écorché On trouve encore de ces couteaux dans les ruines du monastère et jusque dans le lit de la rivière. Les moines portaient sur leur froc un écusson où trois couteaux se croisaient avec trois martinets (1).

A Rome existe une église appelée : *Saint-Barthelemy dei vaccinari* (des Tanneurs). Elle fut concédée par saint Pie V à la corporation des *Tanneurs* ou *Corroyeurs* qui ont leurs ateliers dans les environs (2).

D'après le *Légendaire* d'Autun (3), saint *Barthélemy* était encore invoqué, dans ce diocèse, comme médiateur très puissant dans les *Orages* et comme patron des *Forgerons*. « La raison en est, dit M. Devouconx, que le 24 août était consacré à Vulcain et que, peu à peu, le nom de *Barthélemy* qui, d'après lui, signifie : *Filius suspendentis aquas*, remplaça le nom du *dieu du Feu*.

On croit également que ses reliques, enfermées dans un cercueil de plomb, furent précipitées dans la mer par les païens, quelque temps après sa mort ; elles abordèrent heureusement et furent conservées, par les chrétiens avertis par une révélation divine, dans l'île de Lipari, où étaient, selon les anciens, les forges de Vulcain.

Son verset dans le *Credo* est : *Ascendit ad cœlos* ; *sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis*.

La *Sarde* qui, par sa transparence et sa teinte approchante du feu, passait pour épouvanter les bêtes féroces et rappelait en même temps la foi qui s'élève et le martyre, symbolisa saint Barthélemy, qui fut terrible au démon et dont le corps fut ensanglanté par le plus cruel supplice.

Le zèle du salut des âmes, la charité qui consume, l'amour du martyre et la foi accompagnée des œuvres sont marqués par le *grenat*, ou *sardoine*, pierre d'un rouge ardent, attribuée à saint *Barthélemy* qui, s'étant attaché des premiers à Notre Seigneur, le suivit avec une constance qui ne se démentit jamais. Il parcourut de nombreuses provinces pour les gagner à sa loi et il endura le plus cruel des martyres, ayant été écorché vivant, grenat précieux dans la céleste Jérusalem, tant travaillé par ses persécuteurs (4).

Saint *Barthélemy* est représenté ordinairement tenant sa peau d'une main et de l'autre un couteau. D'après l'abbé Barraud (5), « on rencontre ce saint dépouillé de sa peau, le corps déchiqueté par les incisions du scapel, portant sa peau au bout d'un bâton et parcourant dans cet état les rues d'une vaste cité, conformément à une légende qui rapporte que saint *Barthélemy*, après avoir été écorché vif, arracha sa peau d'entre les mains de ses bourreaux, la plaça au bout d'un bâton et se mit à parcourir les rues d'Albanopolis, au grand étonnement de tous les spectateurs, glacés d'effroi à la vue d'un tel spectacle.

(*Légende dorée*, *Catalogus sanctorum*, *Bulletin des Comités historiques*, année 1862, p. 219).

(1) *Revue Britannique. Les Saints et Fêtes du Calendrier*, p. 467, 7e série, 10e vol.
(2) *Dictionnaire des Pèlerinages*, Ab. Migne, vol. II, p. 800.
(3) *Légendaire d'Autun*, par M. l'abbé Pequegnot, vol. II, p. 98.
(4) Abbé J. Pougnet.
(5) *Bulletin des Comités historiques*, 1852, p. 219.

DICTONS ET PROVERBES SUR SAINT BARTHÉLEMY

A la saint Barthélemy
Pêches mûres et vin nouveau.

A la saint Barthélemy
La noix sort de son nid.

Autumnet Bartholomeus.

A la saint Barthélemy
La perche au noyer
Le trident au fumier.
(Ain).

S'il pleut à la saint Barthélemy
Il y aura assaut de raves et de regains.
(Dordogne).

S'il pleut à la saint Laurent (10 août).
La pluie vient à temps
A Notre-Dame même (15 août)
Chacun encore l'aime ;
Mais à la saint Barthélemy (24 août)
Tout le monde en fait fi.

S'il pleut à la saint Laurent (10 août)
La pluie vient à temps.
Si elle vient à Notre-Dame (15 août)
Chacun encore l'aime ;
Si la pluie vient à la saint Barthélemy
Souffle lui au derrière.
(Aveyron. Gard).

VINGT-CINQ AOUT.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

XIIIe SIÈCLE. — 1270.

Patron des Ouvriers en bâtiments, Plâtriers, Joailliers, Aiguilletiers, Passementiers, Lapidaires, Brodeurs, Chasubliers, Merciers, Drapiers, Evantaillistes, Boutonniers, Brossiers, Tapissiers, Barbiers, Coiffeurs et Perruquiers, Limonadiers, Distillateurs, Pâtissiers, Tailleurs, Baigneurs étuvistes, Marchands, Sergents à verges, Inspecteurs sur les veaux, Aulneurs de toile, Ouvriers en étoffes d'or et d'argent, Emballeurs, Couturières, Faiseurs de bas au métier, Pêcheurs, Couverturiers, Arquebusiers, Ouvriers en bonneteries, Porteurs de blé, Maquignons, Maréchaux-Ferrants, Retordeurs de laine, Faiseurs de cordons, Retordeurs de boyaux pour faire des Raquettes, Pêcheurs à verge (à la ligne), et des Tisseurs de Reims. — Invoqué contre la Peste et l'acidification de la Bière.

Un ancien auteur, parlant du modèle des rois, dit que saint Louis était si semblable à la vertu que, si d'un côté la vertu se montrait, incarnée aux yeux du monde et de l'autre, ce saint monarque, on aurait de la peine à juger qui serait la copie ou l'original (1). *Louis* naquit au château de Poissy, à quelques lieues de Paris. Dans son humilité, il se nommait souvent *Louis de Poissy, humble sergent de Jésus*, et aussi on le désignait sous le nom du *Bon Sergent de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Son père, Louis VIII, tout dévoué au Saint-Siège et vaillant défenseur de la foi catholique, après avoir victorieusement guerroyé contre les Albigeois, mourut à l'âge de quarante ans, à Montpellier, en 1226, et laissa son royaume à son fils *Louis*, âgé de douze ans, sous la tutelle de la reine Blanche, sa mère. Les paroles qu'elle répétait continuellement au jeune roi, caractérisent admirablement cette sainte et courageuse princesse : « *Mon fils,* lui disait-elle, *j'aimerais mieux vous voir mort que de vous voir tombé en péché mortel et hors de la grâce de Dieu.* » « Ce qu'il imprima si avant dans son cœur, dit Ribadaneira, que l'on tient pour certain qu'en toute sa vie, il ne commit jamais de péché mortel. » A dix-neuf ans, il épousa Marguerite de Provence dont il eut plusieurs

(1) *Univers*, 30 août, 1881.

enfants qu'il instruisait beaucoup plus par ses exemples que par ses paroles. D'une grande austérité, il portait ordinairement la haire, jeûnait tous les vendredis, et ce jour-là même, pendant l'Avent et le Carême, il ne mangeait ni fruit ni poisson. Les samedis, il lavait les pieds à un certain nombre de pauvres, les essuyait lui-même et les embrassait. Les jours de fête et les Vigiles, avant que de se mettre à table, il servait à dîner à deux cents pauvres et chaque jour il en nourrissait cent vingt dans son palais. Il avait toujours, à sa propre table, trois des plus vieux auxquels il donnait lui-même les viandes qu'on lui servait et quelques fois, par humilité, il mangeait leurs restes.

Malgré le temps qu'il accordait si généreusement aux pratiques religieuses et à l'amour de son prochain, il n'en fit pas moins paraître sa prudence, sa valeur, sa bonté et ses autres vertus royales, non-seulement pendant sa minorité traversée par les guerres intestines des grands vassaux et des hauts barons, mais encore après avoir pris, à l'âge de vingt ans, la conduite de son royaume, sans jamais néanmoins exclure des affaires la reine sa mère, qui les avait si sagement gouvernées pendant son bas-âge. Il se plaisait à rendre lui-même la justice « et maintes fois, dit Joinville, il advint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes après sa messe et s'accotait à un chêne et nous faisait asseoir autour de lui, et tous ceux qui avaient affaire, venaient lui parler, sans empêchement d'huissier, ni d'autres gens » Il avait une profonde horreur pour les parjures et les blasphémateurs et il publia une ordonnance qu'il fit exécuter très sévèrement, par laquelle ces mêmes parjures et ces blasphémateurs seraient marqués d'un fer chaud comme des esclaves.

Dès la seconde année de son règne, il extirpa, dans tout son royaume, l'hérésie des Albigeois, en contraignant Raimond, comte de Toulouse, l'un de ses fauteurs, à rentrer dans le sein de l'Eglise. Après la célébration de son mariage, Hugues de Lusignan, comte de La Marche, soutenu par le roi d'Angleterre, ayant levé les armes contre saint Louis, le roi lui livra bataille à Taillebourg et le mit en complète déroute. C'est là qu'escorté seulement de huit cavaliers, il passa le pont de la Charente à travers une nuée de dards, de flèches et de lances pour aller attaquer le gros de l'ennemi.

A la suite d'une maladie très grave, il fit vœu d'entreprendre une croisade qui se prêchait alors, par le commandement du pape, dans toute la chrétienté pour la conquête de la Terre sainte.

Il s'embarqua le 25 août 1248 avec le légat du pape, deux de ses frères, Robert, comte d'Artois, et Charles, comte d'Anjou, suivi de plusieurs évêques et de l'élite de la noblesse du royaume. Marguerite de Provence voulut également l'accompagner dans cette expédition. Son premier succès fut la prise de Damiette. Au moment du débarquement, saint Louis se jetant dans l'eau jusqu'aux aisselles, le coutelas à la main et l'écu pendant au cou, entraîna tous les siens avec une ardeur telle qu'ils soutinrent vaillamment le choc de six mille cavaliers et en firent un grand carnage.

L'armée marcha ensuite sur le Caire, alors capitale de l'Egypte, et remporta encore, aux bords du Nil, une glorieuse victoire sur les Sarrasins. *Saint Louis* eut la douleur d'y perdre son frère Robert : ce qui

n'empêcha pas le saint Roi de payer de sa personne, comme il ne manquait jamais de le faire dans toutes les circonstances. « Jamais, dit Joinville, je ne vis si beau chevalier, car il paraissait au-dessus de tous ses gens, les dépassant à partir des épaules, un heaume doré sur la tête, une épée d'Allemagne à la main. »

Mais bientôt l'armée presque tout entière fut atteinte d'une maladie contagieuse qui faisait chaque jour de nombreuses victimes. Le roi lui-même en fut frappé. On le fit prisonnier, on lui mit les fers aux pieds et aux mains ; il n'en conserva pas moins toute sa sérénité et sa patience. Aussi les Musulmans, ne pouvant s'empêcher d'admirer tant de grandeur d'âme, acceptèrent la ville de Damiette pour la délivrance du roi et un million de besants d'or pour celle de son armée.

Saint Louis ne reprit pas de suite la route de France, il convertit à la foi un grand nombre de Sarrasins, racheta plusieurs chrétiens de l'esclavage et fortifia les villes de la Palestine qu'il tenait encore. Mais ayant appris la mort de sa sainte mère, la reine Blanche, il revint dans ses Etats au printemps de l'année 1254 avec la reine, trois enfants qu'il avait eus en Orient et quatorze vaisseaux.

A son retour, il se préoccupa surtout du service de Dieu en bâtissant plusieurs hôpitaux qui servaient d'asiles pour les pauvres âgés, en fondant plusieurs monastères de religieux ; il aimait surtout les Pères de saint Dominique et de saint François dont les Ordres étaient encore nouveaux. Il leur fit bâtir de belles églises et les défendit contre leurs adversaires. A cette époque, son confesseur, Robert de Sorbon, fonda à Paris le fameux collège de théologie qui porte encore son nom. Par cette voie, les grands docteurs saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, malgré l'opposition très vive des séculiers, pénétrèrent enfin dans l'Université qui leur dut une gloire qu'elle n'avait pas atteinte jusque-là (1).

Bientôt les persécutions que souffraient les chrétiens en Syrie et les profanations des fidèles dans les saints lieux, appelèrent de nouveau notre roi hors de son royaume. Il assembla ses barons et s'embarqua avec trois de ses enfants, Philippe, Jean et Pierre, avec le roi de Navarre et plusieurs autres princes et seigneurs. A peine débarqués près de Tunis, dans l'ancien port de Carthage, ils furent presque tous saisis par des maladies contagieuses. Un des fils du roi, le duc de Nevers, le légat du pape, furent emportés en peu de jours avec un grand nombre de seigneurs et de gens du peuple. Le roi lui-même fut atteint de la terrible maladie qui décimait son armée et bientôt sentant la fièvre redoubler, il se prépara à la mort. Après avoir reçu tous les sacrements et laissé par écrit à son fils Philippe des instructions pour la conduite de sa vie et la direction de son royaume, il fit signe qu'on le couchât sur la cendre avec un cilice. Alors il mit les mains sur sa poitrine et levant les yeux au ciel : « Seigneur, dit-il, j'entrerai dans votre demeure et je vous ado-« rerai dans votre saint Tabernacle. » Puis il rendit son âme à Dieu le 25 août 1270.

Saint Louis, dit dom Guéranger (2), a apparu sur le trône de France comme l'une des plus belles et des plus complètes représentations du

(1) Edmond Demolins, *Histoire de France*, tomes v et vi, p. 227, édition in-32.
(2) *Saint Louis et la Papauté*, premier article. Voir *le Monde* du 19 mai 1860.

monarque chrétien... Depuis cinq siècles cependant, des manœuvres intéressées ont été mises en jeu pour altérer, tranchons le mot, pour déshonorer cette grande et sublime figure, et ces manœuvres ont réussi. » Effectivement, les Gallicans ont voulu en faire le premier roi qui, pour parler leur langage, aurait résisté aux empiétements de la cour de Rome. D'après eux (1) *saint Louis* aurait fait deux pragmatiques sanctions, l'une en 1228, à l'âge de treize ans, l'autre en 1269, un an avant sa mort. Il faut noter qu'en 1228, la Régente et le Roi, menacés par une ligue formidable de barons et de princes, avaient mis leurs personnes et leurs royaumes sous la protection du Saint-Siège. Aussi la fable de cette première pragmatique a-t-elle été abandonnée. Les gallicans se sont alors cramponnés à la deuxième. Or, de 1269 à 1463, aucun historien ne l'a mentionnée ; aucun pape ne l'a condamnée ; aucun roi, aucun légiste ne l'a prise pour appui, pas même Philippe-le-Bel qui n'aurait pas négligé une arme de cette trempe. « Cet ignoble et maladroit factum, dit encore dom Guéranger, n'a pas vu le jour avant la fin du XVe siècle. Afin de pouvoir le produire, il fallait falsifier les instructions, dont nous avons parlé plus haut, que le saint roi remit avant sa mort écrites de sa main à son fils Philippe, instructions qu'il est d'usage d'appeler *testament de saint Louis* ; les implacables ennemis de la papauté commencèrent leur triste besogne dès les premières années du XIVe siècle. Ces instructions, en effet, contenaient un paragraphe en présence duquel la prétendue pragmatique sanction ne pouvait se tenir debout un seul instant. On le retranche ; le voici. Nous le donnons en français et en latin.

1° En français du XIIIe siècle et tiré de la *Vie de saint Louis,* écrite par le confesseur de la reine Marguerite (2) :

Cher fiuz, je tenseigne que tu soies touziors devot a leglise de Rome et au souverain evesque, notre père, c'est le pape, et li porte reverence et enneur, si comme tu dois fere à ton père espirituel.

2° En latin tiré de la *Vie latine de saint Louis*, écrite par le moine anonyme de Saint-Denis, reproduite également par MM. Daunou et Naudet et cité par dom Guéranger :

Care fili, doceo te quod tu sis semper devotus ecclesiæ Romanæ et summo pontifici patri nostro et ei exhibeas reverentiam et honorem sicut debes tuo patri spirituali.

Deux abrégés du testament de saint Louis, l'un et l'autre du XIIIe siècle, le premier par Geoffroy de Beaulieu, confesseur du saint roi ; le deuxième par Guillaume de Nangis, conservent à ce paragraphe le même sens de l'original. En présence de semblables documents parfaitement authentiques, que les Bollandistes reproduisent (vol. d'août, p. 514), nous pouvons dire que la cause est suffisamment entendue. Ajoutons de plus que Boniface VIII canonisa saint Louis vingt-sept ans après sa mort ; ce que l'intrépide défenseur des droits du Saint-Siège n'eut jamais fait pour un souverain qui les aurait contestés. Il faut noter également qu'au XVIIe siècle, où la lutte contre le Saint-Siège de la part

(1) Voir *le Monde* du 4 janvier 1870. V. MAYNARD sur le livre de Charles GERIN : *les Deux pragmatiques sanctions,* attribuées à saint Louis.

(2) *Recueil des Historiens de la Gaule et de la France,* tome XX, publié par MM. DAUNOU et NAUDET, membres de l'Institut, 1840 ; reproduit par Dom GUÉRANGER, dans le même article que ci-dessus.

des rois de France était en pleine activité, les Papes instituèrent à Rome une chapelle cardinalice en l'honneur du grand et saint roi qui est le dernier prince que l'Eglise ait élevé sur les autels. Après toutes ces considérations, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que, dans des ouvrages modernes écrits avec un excellent esprit, le testament de saint Louis n'ait pas été rétabli tel qu'il était avant d'avoir été falsifié ?

Saint Louis est ordinairement représenté en costume royal tenant de la main droite *la couronne d'épine* et un sceptre fleurdelisé de la gauche. Il avait fait venir de Constantinople cette couronne et avait fait élever pour la contenir ce magnifique reliquaire de pierre qu'on appelle la Sainte-Chapelle et dont Pierre de Montereau fut l'architecte.

D'après le *Dictionnaire de Trévoux* (1er vol.), *saint Louis*, au temps de son mariage, prit pour devise un anneau entrelacé d'une guirlande de *lis* et de *marguerites*, pour faire allusion à son nom et à celui de la reine son épouse et mettant sur le chaton de cet anneau l'image d'un crucifix gravé sur un saphir, il l'accompagna de ces mots : « *Dehors cet anel, pourrions-nous avoir amour ?* » Cette devise est sur l'agrafe du manteau qu'il portait le jour de ses noces et on voyait cette agrafe au monastère royal de Poissy en 1734.

L'invocation *contre la Peste* s'explique naturellement par la maladie qui causa la mort de *saint Louis*. Un grand nombre de corps de métiers se sont mis sous son patronage ; c'est probablement parce que les corporations lui doivent la plupart de leurs règlements, spéciaux à chacune d'elle. Vers le commencement du règne de saint Louis (1), la prévôté de Paris avait été affermée et cette organisation avait donné lieu à de grands abus. Le saint roi les fit cesser en 1258 et nomma un riche bourgeois, Etienne Boileau, prévôt de la capitale. Ce prévôt recueillit les usages et coutumes des divers métiers dont la plupart, sans doute, n'avaient jamais été écrits ; il les coordonna, les améliora probablement en beaucoup de parties, les conserva comme les monuments d'une législation spéciale dans les archives du Châtelet et composa ainsi le *Livre des Métiers* « qui, d'après Depping, a l'avantage d'être en grande partie l'ouvrage des corporations même et non une suite de règlements tracés par les chefs de l'Etat. »

Tels sont les motifs qui ont fait prendre *saint Louis* pour patron par un grand nombre de corps de métiers, dès qu'il fut canonisé.

(Ribadaneira. — *Histoire de France*, par Edmond Demolins. — *Petits Bollandistes*).

ORDRE DE SAINT LOUIS

L'*Ordre de saint Louis* fut fondé en 1693, par Louis XIV, pour exciter l'émulation dans l'armée et récompenser le mérite des officiers.

La décoration de l'Ordre est une croix d'or, pommetée, à huit pointes avec des fleurs de lis d'or aux angles. D'un côté, au milieu et dans un cercle, l'image de saint Louis ; de l'autre côté est une épée flamboyante, dont la pointe passe dans une couronne de lauriers liée à une écharpe blanche ; dans un cercle d'azur est cette légende : *Bellicæ virtutis præmium* : récompense de la valeur guerrière.

---

(1) Voir le *Moyen-âge et la Renaissance*, t. III. Paul Lacroix, 1850.
(2) *Livre des Métiers*, de Boileau, publié par Depping, Paris, 1837.

SAINT GENÈS (1), COMÉDIEN, MARTYR A ROME

FIN DU IIIe OU COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Patron des Comédiens, Ménétriers et Vielleurs. — Invoqué contre l'Epilepsie.

Il y avait quatre ans que toutes les églises de Rome étaient fermées par le commandement de l'empereur Dioclétien, quand un comédien, nommé *Genès*, annonça un spectacle où toutes les cérémonies chrétiennes devaient être parodiées sur la scène. Cette réclame avait attiré un grand nombre de spectateurs le jour de la représentation à laquelle l'empereur lui-même assistait. *Genès* avait à peine commencé à débiter son rôle que, tout à coup touché par la grâce, il s'écria qu'il voulait mourir chrétien. On crut d'abord qu'il plaisantait ; mais bientôt *Genès*, revêtu d'une robe blanche, monta sur une estrade et, dans un discours empreint de la foi chrétienne la plus vive, s'efforça d'y ramener tout l'auditoire et l'empereur lui-même. Celui-ci, exaspéré, ordonna qu'il fût battu avec des leviers et de gros bâtons. Le lendemain, le préfet le fit appliquer sur le chevalet et déchirer avec des ongles de fer ; enfin, d'après les ordres de l'empereur, on lui trancha la tête.

La profession que *Genès* exerçait le recommandait naturellement aux *Comédiens*, aux *Ménétriers*, aux *Vielleurs*, qui l'ont pris pour patron.

Les Bollandistes, (25 août), citent une ville de l'Etrurie, nommée De Luca, dont l'église attire le jour de la fête de *saint Genès* un grand concours de pèlerins qui viennent l'invoquer contre *l'Epilepsie*. Les populations appellent cette affection : *la maladie de saint Genès (Morbum sancti Genesii)*.

Saint Genès est patron de l'église paroissiale des Caunes, diocèse de Carcassonne. A Nevers on voit encore les ruines d'une église de la fin du XIIe siècle, sous le vocable de *saint Genest*, dont parle Mérimée dans ses *Notes d'un voyage dans le midi de la France*.

(La Mère de Blémur. — Ribadaneira).

SAINT GENÈS, GREFFIER, MARTYR A ARLES

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Patron des Notaires. — Invoqué pour les Enfants teigneux et contre les Engelures.

Genès exerçait la profession de *Greffier* dans la ville d'Arles, en Provence, où il était né. Le juge lui commanda un jour d'écrire une sentence qui prescrivait de faire mourir tous les chrétiens que l'on pourrait saisir. Profondément indigné d'un ordre aussi injuste que barbare, *Genès* jeta son style aux pieds du juge et se retira en refusant d'exécuter ce qui lui était ordonné. Poursuivi par des satellites, il passa sur l'autre rive du Rhône ; mais, ayant été arrêté, il fut mis à mort immédiatement, le 25 août. Saint Hilaire, évêque d'Arles, rapporte qu'après la mort de *Genès*, de nombreux pèlerins qui se rendaient à son église pour célébrer la fête du glorieux martyr, firent écrouler sous leur poids un pont du Rhône, au moment où ils le traversaient et furent tous préci-

(1) D'après les *Petits Bollandistes* appelé aussi *Genest* ou *Gene*..

pités dans le fleuve. Saint Honoré, qui était alors évêque d'Arles, s'étant mis à genoux pour invoquer le saint Greffier, eut la satisfaction de les voir tous sortir du Rhône sains et saufs, sans autre incommodité que d'avoir été mouillés. Les *Notaires* qui tiennent constamment la plume, comme *les Greffiers*, ne pouvaient choisir un plus vaillant patron.

Saint Genès est invoqué contre *les engelures* à Jardres (diocèse de Poitiers). A Saint-Michel, canton de Caylar (diocèse de Montpellier) (1) existent les ruines d'une vieille église de *saint Genès* d'Arles, où l'on apportait les *Enfants teigneux ;* on y invoquait le Saint et l'on déposait sous une pierre, pour la faire pourrir, la coiffure de l'enfant. *Saint Genès* est le patron de la cathédrale et de l'ancien diocèse de Lodève.

D'après la *Revue britannique* de 1852, *saint Genès* d'Arles décapité, est représenté portant sa tête en traversant le Rhône à pieds secs.

(Ribadaneira).

SAINT MAGIN (MAGINUS) ou MAXIME, MARTYR A TARRAGONE

COMMENCEMENT DU IIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Petite Vérole, la Rougeole, la Stérilité conjugale et pour les Femmes en couches.

Nous donnons le résumé de la légende de *saint Magin* telle que l'a écrite Domenech, dans son *Histoire des saints de Catalogne* : *Saint Magin* s'était retiré, pour y mener la vie érémitique, dans une grotte du Mont Bufragan, situé à vingt-quatre milles de Tarragone. Le préfet de cette ville, ayant expérimenté l'impuissance de ses dieux pour guérir sa fille très dangereusement malade, envoya quérir le bon ermite qui, par ses puissantes intercessions, l'arracha des portes du tombeau et après l'avoir rendue à son père, retourna dans son ermitage où il espérait passer tranquillement ses derniers jours ; mais l'empereur Maximin décréta pour lors une nouvelle persécution contre les chrétiens ; le préfet de Tarragone, foulant aux pieds la reconnaissance éternelle qu'il devait à Magin, envoya des satellites pour l'arrêter. Les soldats ayant escaladé les pentes les plus escarpées, arrivèrent exténués de fatigues et de soif dans la grotte du Saint qui, bien que connaissant le motif de leur arrivée, leur montra, dans l'intention de leur être agréable, une source d'eau cristalline conservée encore aujourd'hui et célèbre par les guérisons opérées sur les malades. Ces barbares néanmoins, persistant dans leurs desseins, sommèrent vainement le saint ermite de renoncer à sa foi, et sur son refus lui tranchèrent la tête. A l'endroit où tombèrent les gouttes de sang du saint martyr, naquirent des rosiers qui produisaient des roses dont les pétales étaient alternativement tachées de rouge. D'après la *Biographia ecclesiastica* (Barcelone, 1862), les Catalans vénèrent encore la grotte dans laquelle saint Magin fit pénitence et de nombreux pèlerins viennent de très loin pour la visiter.

Saint Magin comme l'indique un cantique catalan (Goigs) dont nous donnons les passages suivants, est invoqué contre la *petite vérole* et la *rougeole* :

(1) Lettre de l'abbé L. Vinas, curé de Joncquières (27 juillet 1874).

De PIGOTA *y de la* ROSA
Sou singular advocat.
Las donas quant van DE PART
Sius réclaman de bon cor
Las servin de gran resquart
Mitigant los lo dolor ;
Y la ESTERILS *que no cria,*
Logra fills, llet y socos.

Contre la *petite vérole* et la *rougeole* vous êtes *l'avocat spécial.*

Les femmes, en *travail d'enfantement*, si elles vous réclament de tout cœur, vous leur êtes d'un grand secours en mitigeant leurs douleurs : à la *femme stérile* vous donnez *enfant*, lait et secours.

Nous chercherons encore l'origine de ces invocations dans les récits de Domenech, bien que les Bollandistes, tout en les reproduisant, ne leur accordent pas une grande confiance.

Bernard Folgare, raconte-t-il, né à Saint-Clair, dans le royaume de France, était violemment atteint par le *mal français* (morbo gallico) (voir 5e vol. d'août, p. 119, des *Bollandistes*). Après avoir fait une neuvaine dans le sanctuaire de *saint Magin* et s'être lavé avec l'eau de sa fontaine, il revint à parfaite santé.

Comme la *petite vérole* et la *rougeole* ont quelque analogie, par leurs symptômes et par la ressemblance du nom, avec cette affection que les uns ont appelé *mal italien* et les autres mal français, il est probable que là est l'origine des deux invocations mentionnées par le cantique catalan. Il en est de même pour l'invocation adressée à *saint Magin* pour les *femmes stériles*. Domenech raconte également que la femme d'un sieur Jean Morat, d'Olot, dans le diocèse de Girone, était stérile depuis dix-sept ans et qu'après s'être appliquée la ceinture du Saint avec une grande dévotion, elle accoucha d'un fils à la fin du neuvième mois.

(DOMENECH. — *Les Bollandistes*. — *Biografia ecclesiastica*).

SAINT GRÉGOIRE

ABBÉ ET ADMINISTRATEUR DU DIOCÈSE D'UTRECHT

VIIIe SIÈCLE. — 776.

Invoqué contre la Paralysie.

Grégoire, né dans le territoire de Trèves, descendait du sang royal de France par Adèle, son aïeule, qui était fille de Dagobert II, roi d'Austrasie. A l'âge de quinze ans, il rencontra saint Boniface dans un couvent fondé par son aïeule, et il fut si touché de l'entendre, qu'il résolut sur-le-champ de quitter le monde et de se mettre à la suite du saint apôtre de l'Allemagne. Le disciple se montra le parfait imitateur de son maître. Quelque temps avant son martyre, saint Boniface le fit abbé du monastère qu'il venait de fonder à Utrecht. Après la mort du saint apôtre, l'église d'Utrecht se trouvant sans pasteur, le pape Etienne III et Pépin obligèrent *Grégoire* à en prendre soin.

Ses deux frères ayant été massacrés, les magistrats lui envoyèrent les meurtriers, afin qu'il décidât lui-même du genre de leur supplice, suivant la coutume barbare du pays ; mais il ne voulut pas user de ce droit. Il renvoya les assassins en leur donnant de sages instructions pour expier leur crime.

L'église d'Utrecht qu'il gouverna vingt-deux ans, devint par sa vigilance et ses prédications la plus florissante de tout le pays. Trois ans avant sa mort, il fut affligé d'une *paralysie* du côté gauche qui, progres-

sivement s'étendit à tout le corps ; mais il conserva toutes ses facultés intelligentes, ce qui lui permit, jusqu'à sa dernière heure, d'évangéliser et d'édifier tous ceux qui l'entouraient. Cette affection que Dieu lui avait envoyée pour le purifier entièrement avant de l'appeler à lui, est l'origine de l'invocation qui lui est adressée.

(*Les Bollandistes*. — *Grande Vie des Saints* de COLLIN DE PLANCY).

VINGT-SIX AOUT

SAINT MARTORY OU MARTIRI (MARTYRIUS)

Invoqué contre l'Epilepsie.

LA fête de ce saint se trouvait, au 26 août, dans le Bréviaire de l'ancien diocèse de Saint-Bertrand de Comminges, dont la localité de Saint-Martory faisait partie. Elle était du rite semi-double et avait une légende en deux leçons, tirée des *Homélies* de saint Grégoire, pape. (*Homélie* 39e *in Luc.* 19.)

LÉGENDE DE SAINT MARTORY

Sur le témoignage d'Epiphanius, diacre de la sainte Eglise romaine et natif de la province d'Isaurie (Asie-Mineure, sur les bords de la mer Noire), saint Grégoire, pape, faisant une homélie, raconta le beau trait qui suit :

« Il y avait en Lycaonie (province non éloignée de la précédente) un moine, vénérable et de grand renom, appelé *Martyrius*. Un jour qu'il se rendait dans un monastère voisin, placé sous sa juridiction spirituelle, il trouva sur son chemin un lépreux couvert de plaies. Ce malheureux lui dit qu'il était en route pour gagner sa demeure, mais que, ses forces lui faisant complétement défaut, il avait été obligé de s'arrêter là. Il ajouta qu'il avait à aller juste à l'endroit où le saint moine dirigeait ses pas.

« Saint Martyrius, ému de compassion, ôta son manteau, l'étendit par terre et y enveloppa le lépreux. Ensuite, il le chargea sur ses épaules.

« Comme ils approchaient du monastère, le supérieur de cette maison, les voyant venir, dit à ses religieux : « Accourez donc, ouvrez vite les portes, car notre frère Martyrius est là qui arrive. »

« Or, comme il allait entrer, le lépreux, descendant de dessus son épaule, se montra à lui sous la figure du Sauveur des hommes et disparut en s'élevant vers le ciel. Avant de le quitter, il lui dit : « Martyrius, vous n'avez pas rougi de moi sur la terre ; à mon tour, je ne rougirai pas de vous dans le ciel. »

« Quand saint Martyrius fut entré dans le monastère, le supérieur lui dit : « Frère, où donc est le personnage que vous portiez sur vos épaules ? » Le vénérable moine lui répondit : « Ah ! si j'avais su qui il était, je lui aurais baisé les pieds. En le portant, il me semblait que je n'avais aucun fardeau sur mes épaules. »

Vers le Ve siècle, la petite ville du diocèse de Toulouse qui porte le nom de Saint-*Martory*, son patron, s'appelait encore *Calagurris*. Ce ne fut qu'à l'arrivée du corps de saint *Martyrius* que ce nom fut changé

par la piété et la reconnaissance des habitants. On ignore l'époque de cette translation, on conserve toutefois des monuments du XVIIe siècle, qui sont des reconnaissances de reliques de saint *Martory*, faites par les évêques de Comminges où il est dit qu'elles se trouvaient là de vieille date et où l'on constate la grande vénération des peuples de la contrée pour les reliques du Saint que l'on invoquait *surtout pour les personnes atteintes d'épilepsie*. Pendant le règne de la Terreur, une sainte et courageuse femme les sauva de la fureur des révolutionnaires et plus tard elles furent rendues à l'église.

(*Semaine religieuse de Toulouse, du* 20 *avril* 1879.)

SAINT ORONCE (ORONTIUS), AVEC SES COMPAGNONS, MARTYRS

2e MOITIÉ DU 1er SIÈCLE

Invoqué pour obtenir la pluie.

Oronce était né dans la ville de Lecce, sur le territoire d'Otrante. Ayant donné l'hospitalité à Juste, un des disciples de saint Paul, il fut converti et baptisé par lui avec toute sa famille, ainsi que Fortunat et plusieurs autres habitants de la ville. *Oronce* et Fortunat vinrent ensuite à Corinthe pour aider saint Paul dans son apostolat. L'apôtre institua premier évêque de Lecce, *Oronce* qui revint avec Juste et Fortunat dans sa patrie où ils souffrirent le martyre tous les trois, sous la persécution de Néron.

Les Bollandistes *mentionnent que d'après le procès instruit* dans le palais épiscopal de Lecce, à la demande de tous les habitants de la ville et du chapitre, il a été constaté que, depuis un temps immémorial, le culte de saint *Oronce* et de saint Juste a été établi, non seulement dans cette ville ; mais encore dans la province d'Otrante ; que leurs images ont été peintes avec le nimbe de la sainteté ; qu'enfin ils ont été invoqués par des prières publiques, surtout *Oronce*, à l'église duquel on avait l'habitude d'aller en procession pour *obtenir la pluie dans les temps de sécheresse*.

Ils citent également une crypte, sous le vocable de saint Oronce, située à Turi, au diocèse de Conversano (royaume de Naples), dans laquelle était spécialement invoqué notre Saint. En l'année 1627, une *sécheresse terrible* commença au mois d'avril et se prolongea jusqu'au mois d'août. Les champs étaient en feu (*ardebant*). Le peuple, se souvenant de son ancien protecteur, supplia le clergé de lui laisser porter, dans la crypte, une antique et miraculeuse image du Saint, afin d'obtenir, par ses mérites, la pluie tant désirée. Elle commença, en effet, le 26 août, jour de son martyre, au moment précis où l'on chantait la messe à son autel.

(*Bollandistes*. — FERRARIUS.)

VINGT-SEPT AOUT.

SAINT NARNE, ÉVÊQUE DE BERGAME

1er SIÈCLE. — 75.

Invoqué pour obtenir la Pluie.

NARNE, noble et riche habitant de Bergame, fut converti à la vérité de l'Evangile par les prédications de saint Barnabé. Il montra tant d'ardeur dans la propagation de la foi chrétienne qu'il mérita d'être ordonné premier évêque de Bergame par le même apôtre. Au milieu des grandes calamités de cette époque et des cruelles persécutions exercées par les païens, il gouverna cette Eglise naissante avec un zèle si persévérant que, par sa parole et par ses exemples, il amena une grande multitude d'hommes dans la bergerie du Christ. Accablé par les années, il s'endormit dans la paix du Seigneur, après avoir désigné saint Viateur pour son successeur. Son corps, placé dans le sanctuaire de Saint-Pierre, repose maintenant sous le maître-autel de la cathédrale avec saint Alexandre et ses compagnons. A l'époque de Théophile Raynaud, au XVIIe siècle, *Narne* était invoqué pour *obtenir la Pluie*, et de sa tête coulait une eau très limpide qui était héroïque pour la guérison de différentes maladies.

(*Hagiologium italicum*).

SAINT JOSEPH CASALANZ, FONDATEUR DES ÉCOLES PIES

XVIe ET XVIIe SIÈCLE. — 1556-1648.

Patron des jeunes Enfants.

Né à Petralta, en Aragon, *Joseph* était encore très jeune que déjà il rassemblait, autour de lui, ses petits compagnons pour leur apprendre les mystères de la foi et les prières chrétiennes. Devenu prêtre en exécution d'un vœu, il fut employé, comme collaborateur, par plusieurs évêques dans les royaumes de Nouvelle-Castille, d'Aragon et de Catalogne. Averti par une vision céleste, il partit pour Rome. Là, pendant une peste qui dépeupla la ville de Rome, de concert avec saint Camille Lellis, il soignait les pestiférés et même les transportait sur ses épaules pour leur donner la sépulture. Ayant appris, par révélation divine, qu'il était destiné à former les enfants, principalement ceux des pauvres, à la science et à la piété, il fonda la congrégation des Clercs Réguliers des écoles pies qui, hautement approuvée par les Souverains Pontifes, se propagea bientôt dans toute l'Europe, malgré les obstacles qui semblaient insurmontables et que *Joseph* affronta avec une constance invincible. Il persévéra cinquante-deux ans dans cette œuvre de patience et d'humilité. Aussi Dieu le glorifia par de nombreux miracles et la sainte Vierge lui apparut, tenant entre ses bras l'enfant Jésus qui bénit les écoliers pendant qu'ils faisaient la prière. Il rendit son âme à Dieu dans sa quatre-vingt-douzième année, le 25 août 1642. Il fut proclamé bienheureux par Benoît XIV, et Clément XIII le plaça solennellement au nombre des saints.

Le calendrier de Sarragosse le qualifie de *Patron de los Parvulos* (patron des petits enfants). Aucun patronage ne saurait être mieux justifié.

(*Grande Vie des Saints*, de COLLIN DE PLANCY).

SAINT WERENFRIDE, CONFESSEUR, ou GUERFROY (1)

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Goutte et les Affections articulaires.

Werenfride fut un des douze apôtres envoyés d'Angleterre par saint Wilibrod pour aller prêcher le saint Evangile en Allemagne. Au village d'Elste, qui faisait partie de la province de Gueldres, en Hollande, il convertit un grand nombre d'idolâtres. Il eut le même succès à Westerwoert, où il mourut après avoir accompagné saint Switbert en plusieurs de ses missions. Sa mort produisit une grande émotion dans toute la Hollande. Comme les villes d'Elste et de Westerwoert se disputaient ses reliques, il fut convenu d'atteler un chariot et de le laisser aller où Dieu le conduirait. Les vaches qui le traînaient, livrées à elles-mêmes, les emmenèrent à Elste, où depuis ce jour-là de grands miracles eurent lieu à son tombeau. Il s'y fit, entre autres, une guérison qui a donné lieu aux invocations qui sont adressées à saint Werenfride contre *la Goutte* et contre *les Affections articulaires.* Un paralytique, voisin de l'Aquitaine, se fit porter à son tombeau, après avoir fait vœu, s'il guérissait, de se consacrer à son église. Aussitôt arrivé, la guérison ne se fit pas attendre, et le malade se mit en devoir d'exécuter sa promesse ; mais, ayant voulu retourner dans son pays, il redevint paralytique : ce qui lui arriva par trois fois, jusqu'à ce qu'enfin il se décidât à rester au service de saint *Werenfride.*

(*Les Bollandistes. — L'Année bénédictine de la* MÈRE DE BLÉMUR).

SAINT GUEBHARD II, (2) ÉVÊQUE DE CONSTANCE

VIIIe SIÈCLE. — 995 ou 996.

Invoqué pour les Accouchements heureux.

Pendant que la mère de *Guebhard* était enceinte, elle tomba malade tout à coup ; comme elle était à toute extrémité, elle déclara devant tous les assistants qu'elle portait, dans son sein, un enfant vivant et qu'elle demandait instamment qu'après sa mort on lui fit l'opération césarienne pour l'en extraire ; ce qui fut exécuté avec le plus grand succès. Guebhard était fils d'un comte de Souabe, et ce fut dans l'école du chapitre de Constance qu'il étudia à la fois les sciences et la pratique de la vertu. Saint Conrad, évêque de cette ville, appréciant tous ses mérites, le fit chanoine de son église et le désigna à son clergé comme devant être son successeur. Il n'en fut pas ainsi immédiatement, car Conrad étant mort en 976, il fut remplacé par un prêtre nommé Grancinolf qui ne siégea pas longtemps ; en effet, en 980, on voit *Guebhard* sur le siège épiscopal de Constance, où il brilla par ses vertus et son infatigable charité. Il employa ses grands biens à bâtir, auprès de Constance, la célèbre abbaye de Petershausen, dont le saint pape Grégoire V vint consacrer l'église en 996 ; puis il rendit son âme à Dieu le 27 août de cette même année, dans la dix-septième de son épiscopat.

(1) Voir les *Petits Bollandistes,* 14 août.
(2) Et encore *Gebart* ou *Gebehard* ou *Gebhard.*

Les Bollandistes s'expriment ainsi sur l'invocation qui lui est adressée :

Quamquam divi Gebhardi patrocinium omni necessitate sit præpotens, tamen cum ipse e materno utero excisus fuerit maxime stupendum est quod prestare solet PARTURIENTIBUS.

Bien que le patronage de saint *Guebhard* soit très efficace dans toutes les nécessités, il est surtout remarquable dans l'assistance qu'il prête ordinairement aux *Femmes en couches* ; parce qu'il avait été tiré de force du sein maternel.

Dans le *Calendarium benedictinum* (3e vol.), saint *Guebhard* est représenté recevant sa crosse épiscopale de la main de la sainte Vierge qui tient son divin Fils dans ses bras.

(*Bollandistes. — Grande vie des Saints de* COLLIN DE PLANCY.)

VINGT-HUIT AOUT

SAINT AUGUSTIN, ÉVÊQUE D'HIPPONE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

IVe ET Ve SIÈCLE. — 354-430

Patron des Théologiens et des Imprimeurs.

UGUSTIN naquit à Tagaste, ville d'Afrique, le 13 novembre 354. Son père Patrice était païen et Monique, sa mère, qui était chrétienne, servait Dieu avec tant de ferveur, qu'avant de mourir, elle obtint de sa miséricorde la conversion de son mari et celle de son fils. Aussitôt qu'il eût franchi les limites de l'enfance, on l'envoya à l'école et, dès qu'il eut acquis les connaissances nécessaires, on lui apprit les langues grecques et latines. Il appliqua toutes ses facultés intelligentes à l'étude du latin qu'il préférait à celle du grec. Après avoir fait son cours de rhétorique à Carthage, il devint un orateur si puissant, qu'il pût enseigner lui-même l'art oratoire dans la même ville, avec le plus grand succès ; mais plus l'esprit d'*Augustin* était admirable, plus son naturel fougueux l'entraînait vers les voluptés sensuelles. Sa fréquentation des théâtres, ses liaisons avec quelques jeunes libertins, excitaient, chaque jour en lui, avec plus de violence, les passions les plus effrénées. Il décrit ainsi dans *ses confessions* (liv. II, ch. 2), l'état dans lequel il était tombé : « Quel était mon état, ô mon Dieu, et combien étais-je loin des célestes délices de votre maison ; dans cette seizième année de mon âge, qui fut celle où je devins esclave de ces voluptés effrénées qu'on voit régner avec tant de licence à la honte du genre humain, quoiqu'elles soient si sévèrement défendues par votre sainte loi. »

Augustin donna bientôt un nouveau chagrin à sa pauvre mère en s'enrôlant dans les rangs des Manichéens. Heureusement pour lui, il fut mis en relation avec un ignorant, un certain Fauste, évêque manichéen, qui était venu à Carthage pour propager les hérésies de cette secte. *Augustin*, avec la haute intelligence qui le caractérisait, découvrit bientôt que Fauste n'était qu'un ignorant et que, s'il avait acquis une certaine facilité de paroles, il faisait profession d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

Pour se dégager des débauches de la jeunesse de Carthage, *Augustin* s'embarqua secrètement pour Rome où il professa la rhétorique avec tant d'éclat, que Symmaque, le préfet de cette ville, le désigna à l'em-

pereur pour occuper la même chaire à Milan. C'est là qu'il devait rencontrer saint Ambroise, qui le reçut avec la plus grande bienveillance. A force de l'entendre parler, mais aussi à force d'entendre parler de lui, et citer ses actes de vraie sainteté, *Augustin* commença à ouvrir son cœur à la vérité et à rejeter entièrement les erreurs manichéennes. Pendant qu'il hésitait encore, sa mère, sainte Monique, vint le trouver à Milan ; elle allait souvent le recommander à saint Ambroise, qui était loin de la décourager ; mais Augustin était tellement enlacé dans les chaînes de la volupté, qu'il ne se sentait pas encore assez bien armé pour les rompre entièrement. Un bon religieux, nommé Simplicien, que saint Ambroise aimait beaucoup, fit, sur *Augustin*, une profonde impression en lui racontant la conversion d'un homme célèbre, du nom de Victorin, auquel une statue avait été élevée à Rome, où il professait la rhétorique avec une grande supériorité et qui, néanmoins, avait abandonné le paganisme pour embrasser la vraie foi.

Au milieu de toutes ses incertitudes, *Augustin*, par une inspiration divine, ouvrit un jour le livre des épîtres de saint Paul, et cette lecture produisit sur lui une impression si profonde, qu'il prit enfin la résolution de se faire baptiser. Après en avoir référé avec saint Ambroise, le samedi saint de l'année 388 fut choisi pour accomplir cet acte solennel. Saint Ambroise le baptisa avec plusieurs de ses amis, parmi lesquels Evode et Alipe. On croit que ce fut dans cette cérémonie qu'Ambroise chanta à haute voix : *Te Deum laudamus*, etc., qu'*Augustin* répondit *Te Dominum confitemur*, etc., et qu'ils le continuèrent ainsi alternativement jusqu'à la fin. D'après la tradition, l'Eglise adopta depuis, pour rendre à Dieu les actions de grâce, cet hymne célèbre, œuvre de ces deux grands saints. Rien ne saurait décrire la joie de sa sainte mère Monique, avec laquelle il résolut de retourner en Afrique. *Augustin* partit pour Rome, mais, étant arrivé à Ostie, il eut la douleur de perdre sa mère, au moment où il allait s'embarquer ; il partit néanmoins et aborda à Carthage, puis se retira à Tagaste avec Alype et Evode, dans une maison au milieu de la campagne où, entièrement séquestrés du monde, ils se livrèrent pendant trois ans aux jeûnes, aux pénitences et à l'oraison. Cependant la renommée de la doctrine et de la sainteté d'*Augustin* ne tarda pas à se répandre dans toutes les parties de l'Afrique. Un homme riche de la ville d'Hippone, ayant témoigné le désir de voir notre Saint, et l'intention de donner tout ce qu'il possédait pour se vouer entièrement au service de Dieu, *Augustin* vint le trouver, espérant l'attirer dans son petit ermitage. Ce fut alors que saint Valère, évêque d'Hippone, assisté des fidèles de son diocèse, força, en quelque sorte *Augustin* à se faire prêtre de son église. Au bout de quatre ans, Valère se sentant vieux et fatigué, obtint du primat de Carthage de l'avoir pour coadjuteur pendant sa vie et pour successeur après sa mort.

Lorsqu'il eut été sacré par l'évêque de Calamine, son premier soin fut de faire bâtir et d'annexer, à son palais épiscopal, un monastère de clercs qu'il établit, selon la règle adoptée par les apôtres et qui furent appelés chanoines réguliers. Il appliqua ensuite toute son énergie contre les sectes qui désolaient la terre d'Afrique à cette époque : les Manichéens, les Donatistes, une fraction surtout de ces derniers, les Circumcellions, qui professaient les doctrines les plus étranges comme les plus sauvages, et qui avaient résolu, heureusement sans succès, d'at-

tenter aux jours de notre Saint. Il combattit également les Ariens ; mais son plus grand triomphe fut obtenu contre Pelage et ses sectateurs. On a remarqué que Pelage, cet ennemi acharné de la grâce, était né en Angleterre, le même jour que saint Augustin, en Afrique. Le saint docteur d'Hippone écrivit si divinement (pour me servir de l'expression de Ribadaneira) contre cet hérétique, que saint Jérôme déclara n'avoir plus rien à dire en sa faveur, après avoir pris connaissance de l'argumentation qui lui avait été opposée par saint Augustin, dans deux Conciles et dans les autres Synodes provinciaux.

La ville de Tolède fut délivrée au XVIe siècle d'une invasion de sauterelles qui menaçaient d'amener la famine. Elles étaient si nombreuses qu'on les écrasait en marchant, et on se rappelait les terribles plaies de l'Egypte au temps du Pharaon. Elles dévoraient les moissons en germe, en sorte qu'on devait s'attendre à une disette générale. Le peuple eut recours à la prière, et une grande procession fut organisée pour obtenir la cessation du fléau. Quand elle fut en marche, on aperçut dans le ciel le saint docteur habillé en religieux, avec la chape d'évêque par-dessus le capuchon, et au signe qu'il fit avec sa crosse, toutes les sauterelles furent précipitées dans le fleuve du Tage.

En reconnaissance de cette intervention miraculeuse, les habitants de Tolède firent vœu d'en renouveler tous les ans le souvenir par une solennelle procession qui va, le dimanche de *Quasimodo*, de la cathédrale à l'église de Saint-Augustin. *(Le Pélerin.)*

Ayant gouverné son église pendant trente-deux ans et atteint sa soixante-douxième année, *Augustin*, accablé par ses austérités et ses grands travaux, voulant aussi se préparer à la mort, nomma le prêtre Evode pour être son coadjuteur. Quatre ans plus tard, comme les Vandales avaient fait une invasion en Afrique et avait mis le siège devant Hippone, il demanda instamment à Dieu de l'appeler à lui, afin qu'il ne fût pas témoin de la ruine et de la destruction de son peuple ; ce qui lui fut accordé le 28 août 430. Après sa mort, Hippone fut saccagée par les Vandales et, au VIIe siècle, les Arabes la détruisirent entièrement. Dans la ville de Bone, voisine de ses ruines, les Français ont bâti une chapelle qui, en 1842, reçut une partie des reliques de saint Augustin rapportées de Pavie, où son corps a été déposé en dernier lieu (1).

« Il faudrait un livre entier, dit Rabadaneira, pour rapporter une partie de ce que les saints, et les grands docteurs de l'Eglise, les papes et les saints conciles disent de ce glorieux docteur et les louanges qu'ils lui donnent. » Aussi, n'est-il pas étonnant que les *théologiens* l'aient choisi pour leur patron, lui que l'on appelait *le maître de la théologie, la colonne de l'Eglise, le bouclier de la foi catholique, le marteau des hérétiques, le docteur des docteurs*, lui que l'on dénomme *très saint entre les doctes et très docte entre les saints.*

Saint *Augustin* a écrit des œuvres excellentes en si grand nombre, que les *imprimeurs* qui les ont reproduites tant de fois, étaient tout naturellement appelés à se ranger sous sa protection.

Il est représenté assez souvent tenant d'une main le livre de ses

(1) Voir *Nouveau Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*, D'AULT-DUMESNIL, Louis DUBEUX et l'abbé CRAMPON. Lecoffre 1866.

confessions et de l'autre un cœur percé d'une flèche, conformément au chapitre X de ce même livre, où il s'exprime ainsi : Seigneur, vous aviez blessé mon cœur de la flèche de votre charité..... — On le montre aussi, au bord de la mer, rencontrant un enfant qui souvent a le nimbe crucifère et, par conséquent, ne serait autre que Notre Seigneur Jésus-Christ. Cet enfant, à l'aide d'une coquille, essaie d'épuiser la mer en transportant son eau dans un petit trou qu'il a creusé dans le sable. Comme saint *Augustin*, qui, à cette époque, avait commencé son traité sur la *Trinité*, voulait lui démontrer l'impossibilité de son entreprise : « J'en viendrai plutôt à bout, lui répondit l'enfant, que vous de comprendre, par les lumières de votre esprit, le mystère de la très sainte trinité » (1) et le Saint, ainsi averti, ajourna l'exécution de son projet. L'allemand H. Alt prétend qu'à cause de sa grande science comme théologien, l'aigle de saint Jean est souvent placé à côté de lui.

(RIBADANEIRA.)

SAINT JULIEN DE BRIOUDE, MARTYR

IVe SIÈCLE

Invoqué contre la Fièvre et contre les Epidémies. — Patron des Epidémies.

Julien appartenait à une des meilleures familles de Vienne, en Dauphiné, et avait un grade élevé dans l'armée de Dioclétien. Quand la persécution fut déclarée dans les Gaules, *Julien* se retira à Brioude chez une pieuse veuve ; mais, ayant appris que les satellites de l'empereur le cherchaient de toutes parts, il vint s'offrir à eux et ils lui tranchèrent la tête immédiatement. Non loin de Brioude, au lieu même où le bienheureux martyr fut frappé, se trouve une belle fontaine dans laquelle les persécuteurs lavèrent sa tête après l'avoir tranchée... D'après saint Grégoire de Tours (2e liv. mirac ch. 3), ceux qui souffrent des ardeurs de la *fièvre tierce* ou de la *fièvre quarte*, se sentent soulagés, dès qu'ils ont bu de son eau. Le même historien (même liv., ch. 45) raconte qu'étant en Auvergne, ce pays était désolé par la *Peste* qu'on appelle *Inguinale* ; il avait gagné le bourg de Brioude, afin d'être préservé par la protection du martyr *Julien*. Un de ses serviteurs en fut atteint et fit appeler, à l'insu de son maître, un sorcier ou devin qui, loin de le guérir, ne fit que hâter sa mort. Peu de jours après, un autre serviteur, fut atteint du même mal, il ordonna à ses gens d'aller prendre de la poussière qui se trouvait autour du tombeau de saint *Julien*, en fit boire une infusion au malade, qui commença à reprendre des forces et entra en voie de guérison.

L'abbé Berthoumieu (p. 242) mentionne qu'à l'époque de saint Grégoire de Tours, l'église de saint *Julien de Brioude* était remarquable par l'élégance de son architecture. A cette église était adjoint *un hôpital* pour les pauvres et les voyageurs. C'est là l'origine du *patronage des hospices* que saint *Julien de Brioude* partageait avec son homonyme saint Julien l'hospitalier.

(*Vie des saints du diocèse de Troyes*. — SAINT GRÉGOIRE DE TOURS.)

(1) *Petits Bollandistes*, vol. 10, p. 296.

SAINT VIVIEN, ÉVÊQUE DE SAINTES

Ve SIÈCLE. — 460.

Patron des Tisseurs de draps.

Vivien, nommé aussi *Bibien* et *Bien*, naquit à Saintes, d'une famille distinguée. Son père était païen ; mais sa mère, excellente chrétienne, le confia à l'âge de seize ans à saint Ambroise, alors évêque de Saintes. Malgré l'opposition très vive de son père qui voulait le lancer dans les honneurs et les dignités, il fut élevé au sacerdoce dans sa trente-troisième année et, après la mort d'Ambroise, il fut porté, quoiqu'il résistât de tout son pouvoir, sur le siège épiscopal par les suffrages des évêques de la province, du clergé, du Sénat et du peuple. A cette époque, les Visigoths s'étaient emparés de l'Aquitaine et Théodoric, leur roi, emmena en captivité à Toulouse, tous les notables de Saintes qui, les armes à la main, s'opposaient aux exactions des vainqueurs. *Vivien* les suivit dans cette ville où la renommée de ses vertus et de ses miracles arriva bientôt aux oreilles de Théodoric qui voulut connaître le saint prélat ; il lui fit l'insigne honneur de l'inviter à sa table avec d'autres évêques qui étaient ariens et qui ne se firent pas scrupule d'offrir successivement la coupe au monarque, suivant l'usage du temps. Quand arriva le tour de *Vivien*, celui-ci refusa de prendre la coupe : ce qui mécontenta vivement Théodoric, qui jura de s'en venger. La nuit suivante, par la permission de Dieu, le roi des Visigoths vit en songe saint *Vivien* et fut frappé par lui d'une telle épouvante que, le lendemain, il lui rendit tous les prisonniers de Saintes avec les biens qu'il leur avait enlevés. Plus tard, par son intercession, il délivra Saintes des pirates saxons, qui en avaient déjà commencé le siège.

La mort de Vivien fut un deuil général dans la ville et dans toute la contrée. Le corps entier du Saint fut conservé dans l'église de Saint-*Vivien* de Saintes jusqu'au IXe siècle. A cette époque, une partie fut emportée à Figeac et fut tirée du trésor de cette ville, en 1329, par ordre de Bertrand de Cardaillac, évêque de Cahors, pour être exposée solennellement à la vénération des fidèles. Au XVe siècle, Guy de Rochechouart, évêque de Saintes, envoya une portion de celles que l'on conservait dans cette dernière ville, à l'église paroissiale, érigée à Rouen, depuis plusieurs siècles, sous le vocable de saint *Vivien*. Des grâces signalées qu'on y avait obtenues, avaient rendu célèbre ce sanctuaire, aussi les *Tisseurs de draps*, de la ville de Rouen, n'ont pas hésité à se mettre sous la protection de saint *Vivien*.

(Petits Bollandistes.)

VINGT-NEUF AOUT.

SAINTE SABINE, MARTYRE A ROME

IIe SIÈCLE.

Patronne des Maîtresses de Maison. — Invoquée pour les Enfants noués ou lents à marcher ; pour ou contre la Pluie.

SABINE, noble dame romaine, d'une très illustre maison, après la mort de son mari Valentin, avait reçu, chez elle, une chrétienne d'une grande beauté, du nom de Sérapie, qui la convertit à la foi chrétienne. Quelque temps après, Sérapie remporta la couronne du martyre pendant la persécution de l'empereur Adrien, et *Sabine* recueillit ses reliques. Elle fut bientôt appelée elle-même devant le juge Elpide ; comme elle refusait de sacrifier aux faux dieux, il lui fit trancher la tête et confisqua tous ses biens. Les chrétiens déposèrent les deux corps sous le maître-autel d'une église élevée à Rome sur l'emplacement de la maison de *Sabine* et appelée aujourd'hui *Sainte-Sabine-sur-l'Aventin*. C'est là que saint Dominique fonda un couvent de son ordre. On y voit encore la chambre qu'il occupait.

A Ricey-Bas, paroisse de la ville des Riceys (Aube), diocèse de Troyes (d'après la lettre du 9 décembre 1874 de M. l'abbé E. Defer, curé de Saint-Germain, près Troyes), une chapelle est érigée sous le vocable de sainte *Sabine* dans la rue principale du pays. Là, un grand concours de peuple vient invoquer notre Sainte *pour les Enfants noués*, c'est-à-dire *lents à marcher*, que l'on y amène en très grand nombre.

Dom Riva la désigne en outre comme patronne des *Maîtresses de Maison* en Italie. En effet, malgré sa haute naissance, elle n'avait pas craint de recueillir la vérité de la bouche de Sérapie qui était d'une basse extraction. Après sa conversion, elle avait donné, à tous ceux qui l'entouraient, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, surtout en se faisant la servante des malades, des pauvres et des prisonniers. Enfin, elle ! la grande dame ! n'avait pas rougi d'accompagner la pauvre Sérapie jusqu'au lieu de son supplice et de l'ensevelir elle-même dans son propre sépulcre. Les *Maîtresses de Maison* ne peuvent choisir un modèle plus parfait.

D'après les *Petits Bollandistes*, « cette généreuse martyre était honorée « à Périgueux le 29 août. On faisait une procession de sainte *Sabine*, à « la Font-Laurière, dans les temps de *grande Pluie* ou *grande Sèche-« resse*. Cette fontaine, disait-on, était sortie miraculeusement de terre, « et sainte *Sabine* était pour les Périgourdins ce que sainte *Geneviève* est « pour les Parisiens. »

(RIBADANEIRA).

TRENTE AOUT.

SAINT FIACRE OU FÈVRE (1)

SOLITAIRE AU DIOCÈSE DE MEAUX

VIe SIÈCLE. — 570.

Invoqué pour l'abondance des Fruits de la terre, les Hémorroïsses ; contre le Flux de sang, les Hémorroïdes, la Colique, les Cancers, les Fistules, les Chancres, le Mal de tête, les Maladies honteuses, et dans les Calamités publiques. — Patron des Jardiniers, Fleuristes, Bouquetiers, Maraîchers, Treillageurs, Epingliers, Aiguilliers, Emballeurs, Layetiers, Chaudronniers, Potiers d'étain, Bonnetiers, Tuiliers.

IACRE était de la maison royale d'Ecosse, fils d'Eugène IV. De concert avec la princesse Sira, sa sœur, qui partageait toutes ses idées religieuses, pour rompre avec toutes les grandeurs de ce monde, il résolut de venir en France et l'emmena furtivement avec lui. A leur arrivée dans la Brie, ils s'adressèrent à saint Faron qui, de comte de Meaux, en était devenu l'évêque. Celui-ci reçut *Fiacre* comme s'il eut été son fils et, confiant la princesse à sa sœur sainte Fare, qui avait fondé une abbaye dans son diocèse, il plaça *Fiacre* dans le monastère qu'il avait édifié au faubourg de Meaux. Le nouveau venu fut chargé de donner l'hospitalité aux pauvres et aux pèlerins. Un jour, le vin ayant manqué au monastère, *Fiacre* s'adressa à la sainte Vierge et lui dit ce qu'elle avait dit une fois à son Fils : « *O ma Maîtresse, ils n'ont point de vin*, et à l'instant les tonneaux furent remplis d'un vin très délicat.

A la demande réitérée de saint *Fiacre*, saint Faron le mena dans une forêt de son domaine, nommé Breuil, où il lui permit de choisir un emplacement pour bâtir une chapelle et une cellule. *Fiacre* s'établit dans l'endroit le plus solitaire que l'épaisseur des arbres et des broussailles rendait presque inaccessible ; mais l'obscurité de sa retraite ne put empêcher que l'éclat de ses vertus ne brillât au dehors. Bientôt un certain nombre de disciples demanda à se ranger sous sa direction. Il lui fallut changer sa cellule en un monastère. Comme il avait besoin d'un *jardin* pour y récolter la nourriture des moines, il accepta l'offre que lui fit saint Faron de lui concéder dans le bois tout le terrain qu'il pourrait renfermer dans un cercle, en creusant, tout un jour, de sa propre main, un sillon autour de sa maison. Après avoir fait sa prière, le Saint partit, laissant traîner à terre la bêche qu'il tenait à la main. Sur ses pas, la terre se fendait et les arbres, déracinés, tombaient à droite et à gauche. Une femme méchante et bavarde, que les Bollandistes appellent *La Becnaude*, témoin de cette merveille, se hâta d'aller prévenir saint Faron qu'un magicien détruisait sa propriété. Le prélat lui dit qu'il irait vérifier lui-même l'exactitude de ses récits. Alors la Becnaude retourna vers le Saint, l'accabla d'injures et lui enjoignit, au nom de l'évêque, d'arrêter son travail de destruction. *Fiacre*, contristé, s'assit sur une pierre qui, s'amollissant, prit l'empreinte de son corps. Il y était toujours lorsque l'évêque, arrivant, constata à la fois les deux miracles et le grand crédit du Saint auprès de Dieu, ce qui rendit encore plus étroite l'affection qu'il avait pour lui.

(1) *Petits Bollandistes.*

Après sa mort, saint *Fiacre* fut enterré dans son oratoire. Au même endroit, on établit un prieuré où ses reliques furent conservées jusqu'en 1568, époque à laquelle elles furent transportées en grande partie dans la cathédrale de Meaux (1).

A cause du *Jardin* dont saint *Fiacre* avait enserré la surface avec sa bêche, les *Jardiniers*, les *Fleuristes*, les *Bouquetiers*, les *Maraîchers* l'ont choisi pour leur patron ; les *Treillageurs*, dont les produits prennent souvent place dans les jardins, ont voulu se réunir à eux, et la plupart de ces corps de métiers, surtout les premiers, devaient naturellement l'invoquer pour *l'Abondance des Fruits* de la terre qui composent toute leur richesse.

Depuis un temps immémorial, de nombreuses confréries de *Jardiniers* s'établirent sous le vocable de saint *Fiacre* ; malgré leur abolition en 1793, elles se réunissent encore le 30 août, jour de la fête de leur saint patron, surtout aux environs de Paris, à Saint-Médard, à Passy, à Bourg-la-Reine, à Vitry, à Belleville, à Picpus, à Sceaux, à Fontenay, à Argenteuil, à Clamart. Dans toutes ces localités, ce même jour, on ne voit partout que cortèges, bals et guirlandes de fleurs. Suivant l'usage, une députation de la corporation se présente à l'église avec son trophée de fleurs et de fruits. Le 30 août 1884, pour la fête de saint Fiacre, les Jardiniers catholiques formèrent une corporation de plus de 2,000 membres. Les bas-côtés de l'église Sainte-Marguerite étaient ornés de grenadiers de la plus belle venue. Toutes les plantes de choix avaient été réservées pour le banc d'œuvres. On a remarqué la traditionnelle corbeille de fleurs présentée à l'autel par quatre jeunes filles. Dans la forêt de Saint-Germain, les Loges qui empruntent leur nom aux cabanes de bûcherons construites sur leur emplacement, doivent la fondation de leur fête à celle de saint Fiacre. Dès 1652, les uns allaient aux Loges, le 5 août, pour y chercher les indulgences accordées à quiconque visitait la chapelle de saint *Fiacre* ; les autres la visitaient de préférence le 30, jour de la fête des *Jardiniers* et, ce jour-là, le curé de Saint-Germain s'y rendait en procession solennelle ; mais bientôt la fête champêtre fit presque oublier la fête religieuse (2).

Dans le diocèse d'Amiens (3), le jour de saint François, un des Jardiniers de La Varenne, faubourg de la ville de Doullens, se déguise en saint *Fiacre* et fait le tour de la ville monté sur un âne et portant une bêche ; les ménétriers le suivent en jouant du violon.

En Bretagne, la fête du *Pardon de Saint-Fiacre*, que les Jardiniers bretons ont pris pour patron, est célèbre dans le pays. « Sa légende, dit M. de la Villemarqué (4), rapporte qu'il cultivait à la fois « les fleurs de la terre et les vertus du ciel. La bénédiction du bouquet qui lui est offert la veille de sa fête par les Jardiniers du canton, cérémonie curieuse et poétique, y attire une foule de pèlerins de toutes les parties de la Cornouaille.

Nous ne saurions passer sous silence une coutume qui avait lieu autrefois à Provins (diocèse de Meaux) le jour de saint Fiacre. Dans

(1) *Petits Bollandistes*.
(2) *Paris-Journal*, 30 août 1878.
(3) Abbé Corblet, iv, 266, cite la description du département de la Somme de M. Dusevel.
(4) *Chants populaires de la Bretagne*, Paris. 1846, 2e vol., 18.

cette ville, célèbre par ses Roses (1), les Jardiniers se choisissaient un chef qu'ils appelaient *le Roi des Rosiers*. Ils le nommaient pour un an ; à vêpres, pendant le *Magnificat*, le 30 août, au moment où le chœur chantait ces paroles : « *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles* : il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les humbles » les torches allumées, les couronnes de roses, tous les insignes de la dignité royale qui environnaient l'ancien roi disparaissaient et étaient groupés autour du nouveau.

Quant aux autres patronages attribués à saint *Fiacre*, il est à peu près impossible d'en déterminer l'origine en s'appuyant sur les actes du Saint.

Pour les invocations contre les *Chancres*, *Fistules*, *Cancers* et autres maladies analogues, il y a lieu de s'en rapporter aux Bollandistes. Ils s'expriment ainsi (vol. VI d'août, p. 599), d'après Mabillon :

Quamvis S. FIACRIUM *in quibusvis morbis patronem invocent, auxiliaremque experiantur Galli ; præcipue tamen* VISCO *laborantes, quos* VISCOSOS *appellant, curare consuevit. Hinc affectionem illam vulgari nomine Le* FIX DE S. FIACRE, *hoc est,* VISCUM S. FIACRII *nuncupant.* VISCUS, CANCERI *genus, carnosis partibus adhærere solitus, primo quidem calli instar durescit : postea callus in pus conversus, proximas partes sensim depascitur.*

Bien que les Français implorent la protection de saint *Fiacre* pour toute espèce de maladies et qu'ils en éprouvent les effets salutaires, il a coutume de guérir toutefois principalement ceux qui sont affligés de *Viscus* et que l'on nomme *Visqueux* ; c'est pourquoi on appelle vulgairement cette maladie le *Fix de saint Fiacre*, c'est-à-dire le *Viscus de saint Fiacre*. Ce *Viscus* est une espèce de *Chancre* adhérent ordinairement aux parties charnues ; il se durcit d'abord comme un callus, puis ce callus s'étant changé en pus, dévore peu à peu les parties voisines.

Les Bollandistes citent un grand nombre de guérisons de ce *Fix* et des affections qui ont quelque rapport avec lui, opérées par l'intercession de saint *Fiacre*. « Les actes de saint Fiacre, dit l'abbé Corblet, IV, 266, nous racontent qu'un homme du territoire d'Amiens avait un horrible *Chancre* (ou plutôt un *Polype*) qui lui sortait des narines, en sorte qu'en respirant il produisit un son semblable à celui de l'oie. Le pauvre homme se rendit au tombeau de saint *Fiacre*. Arrivé là, épuisé de fatigue, il s'endormit. A son réveil, le *Polype* avait disparu. »

Le Flux de sang, *les Hémorroïdes* étaient désignés sous le nom de *Mal de saint Fiacre*, parce qu'une foule de ces affections avait été guérie à son tombeau ou par son intercession. La *Colique*, qui est souvent un des symptômes de ces maladies, fut comprise dans la même invocation adressée également au Saint par les *Hémorroïdaires*.

D'après Dom T. du Plessis (2), on conservait dans le prieuré de *Saint-Fiacre*, *la Pierre* dont nous avons parlé et qui s'était amollie sous le poids de son corps. Ceux qui étaient affligés des *Hémorroïdes* allaient s'y asseoir, et les hommes et les femmes y ont souvent trouvé une entière et parfaite guérison. Cette pierre (3) est aujourd'hui conservée, non à Meaux, mais dans l'église du village même de Saint-Fiacre.

Dans les *Heures de la Bienheureuse vierge Marie*, publiées par Kerver en 1574, on trouve cette oraison adressée à Monseigneur *saint Fiacre* :

(1) Abbé BERTHOUMIEU, p. 243.
(2) Voir les *Vies de tous les Saints de France*, par Ch. BARTHÉLEMY. vol. VIII, p. 146.
(3) Voir l'édition de la *Vie des Saints*, du Père GIRY, 1859.

Saint *Fiacre*, patron de Brie,
Seul de ce nom, je te supplie
Que envers Dieu, le Créateur,
Tu me sois mon médiateur,
Glorieux saint d'Ecosse né,
Certain suis que Dieu t'a donné
Pouvoir sur hommes et sur femmes ;
Car par toy leurs corps et leurs âmes
De grands dangers sont boutés hors.
Quand est de la partie des corps,
Par toi sont guéris langoureux,
Pleins de *Fix, Chancreux, Visqueux.*
De rompures et pleins de gravelle,
Qui est maladie mortelle.
Pulpieux pleins de pourritures,
De Broches, de Fix et d'Ordures,
Qui dedans le corps humain entre
De *Flux de sang*, de *Cours de ventre,*
De *Flux juventus* et de vers,
Dont médecin ne peut guérir.
Sainct Fiacre, tu me peult secourir,
Si te supplie devotement,
Que, à mon âme premièrement,
Impetre la gloire éternelle
Et au corps temporellement.

Les Bollandistes citent (p. 619 du vi^e vol. d'août) Marie de Brichanteau, de Senecey, veuve de Claude Beaufremont, qui fut guérie en 1622, par l'intercession de saint *Fiacre, d'un Mal de tête peu ordinaire* (ex malo non vulgari capitis). C'est probablement l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre le Mal de tête*, à Domérat, diocèse de Moulins.

L'Allemand Henri Alt signale l'invocation adressée à saint Fiacre contre les *Maladies honteuses*, et il en trouve l'origine dans la guérison d'une de ces maladies, opérée par l'intercession du Saint, sur un homme impudique qui se convertit et fut amené à la piété chrétienne.

Saint *Fiacre* a toujours été un puissant protecteur pour la France. Il nous délivra, entre autres, d'Henri V, roi d'Angleterre (1). Ce prince, ayant été défait dans la journée de Baugé (1421) par l'armée de Charles VI, pour se venger des *Ecossais* qui avaient servi dans l'armée du roi de France, fit piller le monastère de saint Fiacre et ravagea les environs de Meaux ; mais quelque temps après, il fut atteint du *Mal de saint Fiacre*, dont il mourut au bois de Vincennes. Aussi Charles VI voulut être enrôlé avec toute sa maison royale, dans une confrérie du Saint très ancienne. Depuis, les rois de France se sont fait gloire d'en faire partie. En 1478, Louis XI fit couvrir d'argent la châsse de saint *Fiacre*. Louis XIII avait tant de dévotion pour lui qu'il voulut toujours avoir dans son palais une de ses reliques. La reine Anne d'Autriche attribua à la protection de saint *Fiacre* la guérison de la maladie dont le roi Louis XIII avait été atteint à Lyon, et, comme elle-même avait été délivrée par lui d'un Flux de sang que l'art des médecins n'avait pu arrêter, elle vint à pied, en 1641, de Monceaux jusqu'à Saint-Fiacre.

Lorsqu'on fut sur le point de faire une grande opération au roi Louis XIV, Bossuet, évêque de Meaux, se rendit à *Saint-Fiacre* pour y commencer une neuvaine de prières que les religieux achevèrent.

D'après le P. Giry, on porte en procession générale *dans les nécessités publiques* la châsse du Saint, soit *pour avoir de la Pluie*, soit *pour la faire cesser* quand les biens de la terre l'exigent. On agit de même *dans les temps de calamités publiques*, comme il arriva en 1632 et en 1849, au moment où le choléra exerçait d'affreux ravages dans la ville de Meaux.

Saint *Fiacre* est ordinairement représenté en habit religieux tenant une bêche à la main au milieu du jardin dont il a été question plus haut. Sur les *Plombs historiés*, publiés par M. Arthur Forgeais et qui servaient de médailles de pèlerinages, saint *Fiacre* est représenté à la gauche de saint Faron qui a *la Becnaude* à sa droite.

(1) Voir les *Petits Bollandistes*, 30 août.

PROVERBES ET DICTONS SUR SAINT FIACRE :

Le Mal de saint Fiacre la puisse prendre ou la puisse faire trotter !
(C'est ainsi qu'on souhaite les *Hémorroïdes* à ceux auxquels on ne veut pas de bien).
(Fleury de Bellingen).

Faire le fiacre de village. (C'est-à-dire faire ou simuler le sot).
(Oudin, *Curiosités françaises*).

Le nom de *Fiacres* donné aux voitures de louage vient de ce qu'on trouvait seulement, dans un logis de la rue Saint-Antoine, à l'enseigne de *Saint-Fiacre*, les véhicules primitivement et exclusivement destinés à faire le pèlerinage de *saint Fiacre* ; ce ne fut que plus tard qu'ils furent affectés au service de l'intérieur tout en conservant le même nom

HERBE DE SAINT FIACRE (*Verbascum Thapsus*). — Molène, — Personées, feuilles émollientes en cataplasme. Les fleurs infusées à l'intérieur sont employées comme béchiques et diaphoratiques.

(*La* Mère de Blémur. — *Les Petits Bollandistes.* — *Les Vies de tous les Saints de France*).

SAINT PIERRE DE TREVI DANS LE LATIUM

XIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Loups.

Pierre était né dans le Latium. Dès son enfance, il avait été élevé très pieusement. Comme ses parents voulaient le forcer à se marier, il s'enfuit à Tivoli où il resta, pendant deux ans sous la direction d'un très saint homme du nom de Clet. Quand l'évêque lui eut conféré la prêtrise, Clet, lui mettant une croix de fer entre les mains, lui enjoignit de porter la parole de Dieu d'abord dans son pays, et ensuite dans tout le monde. *Pierre* parcourut plusieurs villes d'Italie, et entre autres Subiaco, où il fit plusieurs miracles ; avec le signe de la croix, il rétablit, dans son premier état, un vase de verre plein de vin qui avait été brisé. Dans un temps de disette, il multiplia le pain avec une grande abondance pour nourrir les pauvres. A Trevi, après avoir excité les habitants à faire pénitence et leur avoir spécialement recommandé l'observation des jours de fête, il rendit à la santé les boîteux, les aveugles, les sourds et les muets, et montra surtout son pouvoir contre les Démons. Ce fut dans cette ville qu'il rendit son âme à Dieu pour entrer dans la céleste patrie. De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau. Dans la suite, comme les habitants étaient cruellement affligés par des *Loups* qui dévoraient leurs enfants, saint *Pierre* apparut à l'un d'eux tenant à la main des *Loups* enchaînés et lui ordonna d'annoncer que si la fête du dimanche était fidèlement observée, Trevi serait délivrée de la fureur des *Loups*. Les habitants se conformèrent aux prescriptions formulées par saint *Pierre* dans son apparition, et bientôt des cadavres de *Loups*, étendus çà et là, apparurent à tous les yeux. Telle est l'origine du patronage que le Saint a le privilège d'exércer contre *les Loups*.

(Bollandistes. — Hagiologium italicum).

SAINTE ROSE DE LIMA
DU TIERS ORDRE DE SAINT DOMINIQUE
XVIIe SIÈCLE. — 1617

Invoquée contre les Plaies et les Croûtes du visage et pour les Accouchements heureux.

Rose, née à Lima le 20 avril 1586, avait reçu, au baptême, le nom d'Isabelle ; mais, trois mois après, pendant qu'elle était dans son berceau, sa mère et toutes les personnes présentes virent une rose épanouie sur son visage, qui disparut après avoir laissé les assistants dans un ravissement ineffable que suivait ce cri de sa mère : « Rose du ciel, tu ne porteras plus que le nom de *Rose*. » Quand elle fut dans l'âge de l'adolescence, comme on s'extasiait sur sa beauté, elle s'alarmait, dans sa chaste humilité, du nom qui lui avait été donné et ayant imploré la sainte Vierge à ce sujet, la Mère de Dieu lui apparut tenant son divin fils dans ses bras et lui dit : « Mon fils approuve le nom que tu portes, mais il désire que tu y ajoutes le mien. Tu te nommeras désormais : *Rose de sainte Marie*.

Dès sa plus tendre enfance, *Rose* affronta les souffrances avec le courage le plus héroïque. A l'âge de trois ans, elle s'était pris ses petits doigts sous le couvercle d'un coffre. On lui appliqua sur l'ongle un onguent corrosif qui le dévora en grande partie ; puis il fallut arracher le reste avec des tenailles sans que l'enfant poussât un seul cri. Quelques mois après, il en fut de même quand on lui coupa la partie malade d'une de ses oreilles. Un peu plus tard, elle fut atteinte de *la gourme* et sa mère eut l'imprudence de lui soupoudrer la tête de mercure. La *croûte* disparut, mais le mercure entra dans les chairs, en les dévorant ; et comme *Rose* ne laissait échapper aucune plainte, ce ne fut que le matin qu'on aperçut une blessure large et profonde qui ne put être guérie qu'après quarante-deux jours de souffrances. Presqu'aussitôt après, elle fut opérée d'un polype aux narines qu'on lui arracha avec des pinces, sans qu'on la vît sourciller, tandis que les assistants fondaient en larmes.

A l'âge de cinq ans, son frère lui ayant fait observer qu'il y en a beaucoup qui se damnent à cause de leurs cheveux, à l'instar de sainte Catherine de Sienne, qu'elle voulait prendre pour modèle, elle se coupa les cheveux et fit vœu de virginité. Aussi malgré toutes les oppositions de ses parents qui voulaient absolument la marier, elle prit l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique. Comme ses parents étaient très pauvres, elle se fit leur servante ; malgré sa frêle santé et ses fréquentes extases, elle faisait chaque jour l'ouvrage de quatre personnes, ce qui lui permettait de subvenir à leur subsistance.

Toute petite, *Rose* ne mangeait point de fruits. A six ans, elle jeûnait le vendredi et le samedi. A quinze ans, elle fit vœu de ne jamais goûter de viande. En Carême, elle ne se nourrissait que de pépins d'oranges, se bornant à cinq le vendredi en l'honneur des plaies de Notre Seigneur. A quatorze ans elle sortait la nuit dans le jardin, les épaules meurtries par la discipline, et, portant, à l'exemple de Notre Seigneur Jésus-Christ, une lourde croix sous le poids de laquelle elle succombait de temps en temps. Elle ceignait ses reins d'une triple chaîne qui finissait par entamer la peau et qu'on ne pouvait enlever qu'en arrachant les chairs.

A l'aide d'une petite lame d'argent qu'elle s'était procurée, elle se fit une couronne qu'elle arma de trente-trois clous, la pointe en dedans, en mémoire des années que Jésus-Christ passa sur la terre.

Elle avait organisé un lit avec des morceaux de bois fortement liés par des cordes, puis elle remplit les intervalles de fragments de tuiles et de vaisselle, ayant soin de tourner en haut ceux qui étaient les plus aigus. Avant de se coucher sur ce lit de supplice, elle remplissait sa bouche de fiel qui lui brûlait et lui desséchait le gosier à ce point qu'au réveil elle ne pouvait parler et respirer qu'à grand'peine.

Au milieu de toutes ces souffrances qu'elle s'imposait volontairement, Dieu la favorisait de grâces extraordinaires. Dans un petit ermitage qu'elle s'était fait construire au fond de son jardin et où son temps était partagé entre la prière et le travail des mains, elle jouissait fréquemment de la vue de Notre Seigneur Jésus-Christ qui lui apparaissait sous la forme d'un tout petit enfant, soit sur la table où elle travaillait, soit sur le livre où elle lisait ou encore sur un bouquet de roses qu'elle tenait à la main. *Rose* reçut, dans cette retraite, la visite de Notre Seigneur, de la sainte Vierge, de sainte Catherine de Sienne et des saints Anges. Le démon, jaloux de ces faveurs, essayait bien de lui faire subir les traitements les plus inhumains, en la frappant avec violence, en la poussant contre la muraille au point de l'étouffer ; mais *Rose* se riait de lui et de ses vaines colères. Telle fut la vie de cette admirable jeune fille pendant les trente et un ans que Dieu la laissa sur la terre. Avant sa mort, qui eut lieu le 24 août 1617, il lui envoya de cruelles souffrances comme s'il eut voulu la purifier entièrement pour l'introduire immédiatement dans le ciel. Ce fut le pape Clément X qui la canonisa. *Rose de Lima* fut la première des saints d'Amérique qui revêtit l'auréole de la sainteté et reçut un culte public.

Les Bollandistes mentionnent plusieurs *femmes en couches* qui furent merveilleusement assistées par notre Sainte dans *les douleurs de l'enfantement* ; c'est peut-être là l'origine de l'invocation qui lui est adressée ; il était d'ailleurs bien naturel qu'à cette époque critique où les femmes sont appelées à subir les épreuves les plus terribles, elles aient choisi, pour leur venir en aide, cette puissante protectrice qui avait passé toute sa vie à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ.

M. l'abbé Soucaret, curé-archiprêtre d'Eauze (Gers), diocèse d'Auch, par sa lettre du 4 juin 1878, signale une autre invocation adressée à sainte Rose (probablement de Lima) et qui est évidemment un souvenir de *cette gourme* mentionnée plus haut et dont la mère de la Sainte avait essayé de faire tomber les *croûtes* à l'aide du mercure. « La paroisse de Saint-Amand, me dit-il, section de la commune d'Eauze, possède effectivement une source sous le vocable de *sainte Rose*. On va très fréquemment puiser de l'eau à cette source pour ce qu'on appelle ici *le mal de sainte Rose* ; ce sont des *croûtes* qui couvrent la figure, non-seulement chez les enfants, mais aussi chez les personnes adultes. On fait bénir cette eau avant de s'en servir. C'est évidemment les heureux résultats obtenus qui entretiennent dans le pays cette confiance de temps immémorial. La tradition est muette sur cette *sainte Rose* ; on ne célèbre pas sa fête et il n'y a aucun jour de pèlerinage régulier. L'ancienne église ne lui était pas dédiée.

(*Les Bollandistes*. — Supplément au journal *le Pèlerin*, n° 233).

TRENTE-ET-UN AOUT.

SAINT RAYMOND NONNAT, CARDINAL
DE L'ORDRE DE LA MERCI

XIIIe SIÈCLE. — 1240.

Patron des Petits Enfants et des Sages-Femmes. — Invoqué pour les Femmes enceintes, la Justification des Innocents accusés à faux, les Animaux domestiques, contre la Fièvre et dans les Douleurs de l'Enfantement.

AYMOND vint au monde en Catalogne d'une façon qu'on serait tenté de qualifier de miraculeuse, au bourg de Partel, dans le diocèse d'Urgel. Il appartenait à une noble famille et sa mère, étant enceinte, mourut d'une *fièvre ardente* dans le septième mois de sa grossesse. Les médecins déclarèrent que l'enfant avait été étouffé en même temps et qu'il n'y avait pas lieu de faire une opération pour s'assurer s'il était encore en vie. Un des parents, en présence des incertitudes et des anxiétés du père, saisissant un poignard qu'il portait à sa ceinture, l'enfonça dans le côté de la mère. A l'instant l'enfant passa un bras, jeta un cri et, après qu'on eut élargi la plaie, apparut plein de vie à toute l'assistance. Aussi lui donna-t-on le surnom de *Non Natus* (non né), en effet *il n'était pas né* ; mais il était entré dans ce monde par une grâce spéciale de la Providence.

Dès sa plus tendre enfance, *Raymond* eut une dévotion particulière pour la très sainte Vierge qui, quand il fut plus âgé, lui fit connaître, par une révélation, son désir de le voir s'enrôler dans l'Ordre de la Merci, dont la mission principale était la rédemption des captifs. Il entra au Noviciat de Barcelone où saint Pierre de Nolasque lui donna l'habit. A l'âge de trente ans, on le jugea capable d'exercer l'office de prédicateur et bientôt il fut envoyé en Afrique pour racheter des captifs. Débarqué à Alger, il en trouva un si grand nombre que, n'ayant pas assez d'argent il se livra lui-même comme caution du paiement de leur délivrance. Ayant converti quelques musulmans par l'éloquence de sa parole, il eut à souffrir toutes sortes de tourments.

Pour l'empêcher de parler, les infidèles imaginèrent de lui percer les deux lèvres et d'y placer un cadenas qu'ils ouvraient seulement pour lui donner à manger. Après avoir enduré, avec une patience angélique, pendant huit mois, les tortures les plus inouïes, un bâtiment, en rade d'Alger, lui apporta enfin sa rançon et la nouvelle de sa nomination au cardinalat. A son arrivée dans Barcelone, on le conduisit en triomphe à la cathédrale avec les ornements de sa nouvelle dignité, en chantant le *Te Deum*.

Saint Raymond, passant un jour dans les rues de Barcelone, pendant un hiver très rigoureux, rencontra un pauvre vieillard qui avait la tête nue et il s'empressa de la couvrir avec son propre chapeau. La nuit suivante, pendant qu'il était en prière, il vit, dans un parterre émaillé des plus belles fleurs, la sainte Vierge tressant une couronne avec des jeunes filles de sa suite. L'une d'elles lui ayant demandé à qui elle était destinée, elle répondit que c'était pour celui qui n'avait pas craint de découvrir sa tête pour abriter celle d'un pauvre vieillard. A cette réponse, comme *Raymond* s'affligeait de ce qu'on voulait lui donner en ce monde la

récompense qu'il n'attendait que dans le ciel, la vision disparut tout à coup. Il se trouva seul alors, n'ayant à côté de lui qu'un pauvre homme affligé qui avait la tête ceinte d'une couronne d'épines. Après l'avoir considéré attentivement, il reconnut qu'il avait devant lui Notre Seigneur Jésus-Christ et il voulut se prosterner ; le Rédempteur de tous les hommes, ôtant alors sa couronne de dessus sa tête, la lui présenta en lui disant que sa mère avait voulu le couronner de fleurs ; mais qu'il lui présentait les épines qu'il avait choisies lui-même, en n'acceptant pas d'autre gloire ici-bas que celle de la croix. *Raymond* prit la couronne et ressentit, en la mettant sur sa tête, une douleur si vive, qu'il recouvra immédiatement l'usage de ses sens, avec une grande consolation de ce qu'il avait vu dans son extase.

Le pape Grégoire IX, qui l'avait nommé cardinal et qui était instruit de toutes les merveilles que Dieu opérait par son serviteur, désirant jouir de sa présence, lui envoya l'ordre de venir le trouver à Rome. *Raymond* avait déjà reçu la bénédiction de saint Pierre de Nolasque, son supérieur, et se disposait à exécuter les ordres du Souverain Pontife, quand il fut saisi d'une *Fièvre violente*, suivie de convulsions qui faisaient présager une mort prochaine. Il demanda alors qu'on lui apportât les Sacrements de l'Eglise ; mais comme le curé de la paroisse dans laquelle était situé le couvent de la Merci, se trouvait absent, pendant qu'on l'attendait, on vit entrer dans la chambre du Saint, une longue procession d'anges vêtus en religieux de son Ordre, tenant chacun un flambeau à la main ; après eux parut le Souverain Maître, Notre Seigneur Jésus-Christ, un ciboire à la main, apportant le saint viatique au bienheureux malade. La chambre se trouva, au même instant, inondée d'une lumière si éclatante que tous les assistants en furent éblouis sans pouvoir distinguer ce qui se passait autour d'eux pendant l'espace d'une demi-heure. A la fin, interrogé par eux, *Raymond* leur répondit que, dans cette auguste cérémonie, il avait reçu le sacrement adorable de l'autel et qu'il ne désirait plus que de quitter le monde pour jouir de son Dieu à jamais. Ses désirs ne tardèrent pas à être accomplis et il rendit son âme à Dieu dans sa trente-sixième année.

Après sa mort, comme le curé de la paroisse et les religieux de la Merci se disputaient son corps, il fut décidé qu'il serait placé sur une mule et qu'on la laisserait aller où Dieu la conduirait. Elle s'en alla directement à la chapelle où le Saint avait reçu les premières faveurs de la mère de Dieu. Ses reliques sacrées y furent déposées et saint Pierre de Nolasque, apprenant qu'un nombre prodigieux de miracles s'opérait à son tombeau, y fit bâtir un monastère de son Ordre.

Saint Raymond est particulièrement invoqué pour les *Femmes enceintes* et *dans les douleurs de l'enfantement*. L'origine de cette dernière invocation est signalée par une Antienne trouvée en 1626, disent les Bollandistes, avec d'autres manuscrits, dans une cassette de fer, à l'époque de la chute d'un vieux mur du couvent de Barcelone :

Levamen miseris, S. Ramon, impetra :
Te Deus vivum traxit ab utero matris ex- [*tinctæ,*
Ut ferres IN PARTU LABORANTIBUS *opem,*
Et christi fideles ab impiorum captivitate
Et periculis animæ liberares.

Saint Raymond, obtenez le soulagement des malheureux. Dieu vous a tiré vivant du sein de votre mère déjà morte, afin que vous apportiez secours aux femmes *dans les douleurs de l'enfantement* et que vous délivriez les fidèles du Christ de la captivité des impies et des périls de l'âme.

Nous croyons devoir citer également cette prière qui a trait à la même invocation et qui est adressée à Notre-Dame de la Merci et à *saint Raymond Nonnat* :

ORACIO

A la SS. Verge Maria mare de las Merces, y al glorios cardenal S. RAMON NONAT, *pera demanar* LAS DONAS PRENYADAS UN FELIS PART.

O piadosissima Verge Maria de las Merces ! Suplich vos per las entranyas dulcissimas de vostra pietat, oygan A LA AFLIGIDA, *queus invoca y per lo qui seus dolor pariran, y per los merits de vostre sirvent* SANT RAMON, *qual naixement fonch prodigios, me afa vorian en* EST PART ; *que jo vos oferesch ser humil esclava vostra, pera millor servir à vostre unigenit Fill Jesucrist redemptor nostre. Amen.*

ORAISON

A la très sainte Vierge, mère de la Merci et au glorieux cardinal saint *Raimond Nonnat*, adressée par les *femmes enceintes* pour obtenir un *heureux accouchement*.

O très pieuse Vierge Marie de la Merci ! Je vous en supplie par les entrailles très tendres de votre amour, écoutez *l'affligée* qui vous invoque et par Celui qui est né de vous sans douleur et par les mérites de votre serviteur *saint Raymond* dont la naissance fut miraculeuse, favorisez-moi dans CETTE COUCHE ; je vous offre d'être votre humble servante pour mieux servir votre fils unique Jésus-Christ notre Rédempteur. Amen.

Les *Sages-Femmes* devaient naturellement se mettre à la suite des *Femmes enceintes*, aussi l'ont-elles choisi pour patron. Les Bollandistes citent d'ailleurs un grand nombre de femmes qui, *dans les douleurs de l'enfantement* furent puissamment secourues par l'intercession de *saint Raymond*.

L'invocation qui lui est adressée *pour les petits Enfants*, remonte certainement *à la résurrection* d'un de ces petits enfants, opérée par le Saint à Barcelone. Une paysanne aimait tendrement un petit enfant dont elle venait d'accoucher. Comme son mari était parti de bonne heure ce jour-là pour aller travailler, la pauvre femme, s'étant levée pour préparer le déjeûner, avait un peu oublié son enfant et l'avait laissé dans une position telle qu'elle le trouva étouffé quand elle revint auprès de son lit. Désespérée, elle prit le petit corps mort et partit pour Barcelone. Là, *Raymond*, touché de ses larmes, après avoir prié Dieu ardemment rendit l'enfant vivant à sa pauvre mère.

Les Bollandistes citent en outre plusieurs *autres enfants asphyxiés dans des fours ou écrasés par des voitures* ressuscités par les invocations adressées à saint Raymond.

Un gentilhomme de Barcelone avait frappé de plusieurs coups de poignard sa femme faussement accusée par ses domestiques. Poursuivi par le remords du crime qu'il venait de commettre, il vint trouver *Raymond*. Le Saint le renvoya chez lui en lui disant que sa femme, étant innocente, n'avait reçu aucune blessure, mais que ses accusateurs recevraient leur châtiment. Revenu dans sa maison, il trouva sa femme en parfaite santé, et peu de jours après, il vit ceux qui l'avaient accusée faussement, pendus comme fauteurs et complices de divers crimes. C'est là le point de départ de l'invocation *pour la justification des innocents accusés à faux*.

Au milieu d'une peste terrible qui désolait l'Espagne citérieure (en deçà de l'Ebre), *Raymond*, par un seul signe de la croix, avait rendu à la santé *les nombreux troupeaux* qu'on lui amenait ; aussi tous les habitants de la province, en mémoire d'un si grand bienfait, ne manquaient jamais le jour de la fête du Saint, de venir à l'église où se trouve son tombeau, accompagnés de leurs bestiaux. L'invocation *pour les Animaux domesti-*

ques repose sur la guérison de *ces troupeaux* opérée par le Saint et citée par les Bollandistes (VIe vol., août, p. 740).

L'invocation *contre la Fièvre* vient évidemment de ce que la mère de *Raymond* et lui-même étaient morts de cette affection.

Ce Cantique catalan (Goigs) résume plusieurs des invocations adressées à *saint Raymond Nonnat :*

Las PARTERAS *y* PRENYADAS FINS LOS INFANTETS PETITS *Per vos sant son desllivradas* *Y de totsmals guarits*	Les *femmes enceintes* et *accouchées*, même *les petits enfants*, par vous sont délivrés et guéris de tous les maux.
. . . . .	. . . . .
De FEBRAS, *y* TERCIANAS *Y de tot mal contagios* *Per la vertut soberana* *Los guardau reclamant vos*	Des *fièvres* et des *fièvres tierces* et de tout mal contagieux, par la puissance souveraine vous préservez ceux qui vous invoquent.
. . . . .	. . . . .
BOUS *y* MULAS *cada dia* *Y animals atorsonats* *Vos prometan y ofereixen,* *Y per vos son desllivrots*	Pour les *Bœufs*, les *Mulets* et les *animaux malades*, chaque jour on vous fait des vœux et on vous offre des présents, et par vous ils sont délivrés.

Il est représenté tenant d'une main un ostensoir en mémoire du saint viatique que Notre Seigneur lui avait administré lui-même et de l'autre une palme traversée par trois couronnes pour indiquer qu'il aurait été triplement martyr. A ses pieds, on voit un chapeau de cardinal, des femmes tenant leurs enfants pour les faire bénir par le Saint, des fers brisés et enfin des sacs d'argent qui avaient servi à briser ces mêmes fers.

(*Les Bollandistes.* — LA MÈRE DE BLÉMUR. — RIBADANEIRA. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT VICTOR DE CAMPBON, ERMITE

VIe OU VIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre.

Les actes de ce Saint sont très obscurs et très controversés. C'est à tort que du Saussaye en a fait un évêque de Nantes. Il naquit, d'après toutes les probabilités, à Campbon (diocèse de Nantes). Après avoir été le disciple de saint Martin de Vertou, il revint à Campbon où il se bâtit un petit oratoire entièrement isolé de toutes les agitations du monde. Il vécut là quelque temps dans une parfaite tranquillité d'âme, rival des anges par sa pureté. Lorsqu'il se fut enrichi de mérites innombrables, il quitta cette vie mortelle pour jouir de la bienheureuse immortalité. Son corps fut déposé dans son oratoire, dont les restes subsistaient encore à la fin du Xe siècle. Son culte est ancien dans le diocèse de Nantes, dont les plus vieux calendriers marquent sa fête. On croit que ses reliques furent dispersées, au milieu des invasions des Normands, au IXe siècle ; mais son tombeau se voit encore dans l'église de Campbon. Le curé actuel, l'abbé Halgan, a fait reconstruire son pieux oratoire qui tombait en ruine et l'a changé en une grande et belle chapelle.

« C'est couchés dans le tombeau de saint Victor, m'écrit le bon curé, « à la date du 18 juillet 1878, que de temps à autre encore, de *pauvres* « *fiévreux* viennent demander au bon Dieu leur guérison par l'interces-

« sion du Saint et souvent sont exaucés. Dernièrement encore un brave « villageois pressé par son curé, mon voisin, de prendre un remède « *contre la Fièvre* qui le tourmentait étrangement, lui répondit qu'il « viendrait *la trembler* (sic) dans le tombeau de *saint Victor* et qu'il était « persuadé qu'il y serait guéri. Ce qui arriva en effet. »

.....« Faites, je vous en prie, Monsieur, aimer et invoquer notre Saint : « O Dieu! comme son ombre tutélaire a bien protégé ma chère paroisse ! »

(Du Saussaye. — Albert Legrand. — Dom Lobineau).

BIENHEUREUX ALBERTIN, CAMALDULE

FIN DU XIIIe SIÈCLE. — VERS 1285.

Invoqué contre les Hernies.

Albertin, né à Gubbio, se fit religieux au monastère Camaldule de Sainte-Croix de Font-Avellane, en Ombrie ; on le choisit bientôt comme prieur du couvent, à cause de l'éminence de ses vertus. Revêtu de cette dignité, il parvint à réconcilier les habitants de Gubbio avec leur évêque qui les avait frappés d'anathème pour violation des droits de son église. La renommée de sa sainteté le fit élire évêque par le chapitre de l'église d'Osimo ; mais préférant le repos et l'humilité de la vie monastique, il ne put se résoudre à accepter ces éminentes fonctions. Après avoir passé très pieusement vingt-neuf années dans la vie claustrale, il s'endormit dans le Seigneur vers 1285. Son corps fut déposé dans l'église de Font-Avellane où de nombreux pèlerins viennent souvent visiter son tombeau pour obtenir par l'intercession du Saint, la guérison de leur maladie ou les grâces qui leur sont nécessaires. Il est invoqué principalement *contre les Hernies et les Maladies d'intestins.*

(*Les Bollandistes. — Hagiologium italicum*).

MOIS DE SEPTEMBRE

PREMIER SEPTEMBRE

SAINT GILLES (ÆGIDIUS), ABBÉ AU DIOCÈSE DE NIMES

VIIIe SIÈCLE. — 720-724.

Patron des petits Enfants, des Bergers, Marchands de chevaux, Archers, Eperonniers. — Invoqué pour les Estropiés et la santé du Bétail ; contre la Peur, la Stérilité conjugale, le Cancer, l'Epilepsie, la Folie, les Orages, le Respect humain, la Sécheresse, l'Incendie, les Convulsions des Enfants. — Un des quatorze Saints auxiliateurs.

ILLES, né à Athènes vers 640, était de race royale ; il reçut une éducation vraiment chrétienne et quoiqu'il fut encore très jeune, Dieu lui octroya le don des miracles. Ayant rencontré un jour, à la porte d'une église, un pauvre mendiant couvert de plaies et presque nu, il se dépouilla de ses riches habits pour l'en revêtir ; dès que le malade les eût reçus, il fut immédiatement guéri. Une autre fois, un possédé faisait retentir l'église de ses hurlements ; *Gilles* obligea *le Démon* à sortir du corps du malheureux patient. Pour fuir l'éclat que tant de merveilles répandaient autour de son nom, *Gilles* résolut de quitter la Grèce et s'embarqua pour la France. Pendant la traversée, une *terrible tempête* s'élevant tout à coup, il l'apaisa par ses prières. Après plusieurs péripéties, il aborda en France, à proximité de l'embouchure du Rhône et séjourna, pendant deux années, dans le diocèse d'Arles, où il guérit de *la Fièvre* la fille de son hôtesse nommée Théocrite, et rendit la santé à plusieurs autres malades. Afin d'éviter les honneurs dont on voulait le combler, il passa de l'autre côté du Rhône et se réfugia dans une solitude habitée par un saint vieillard nommé Veredème qui était grec comme lui. Cette grotte, que l'on vénère encore en Provence, est située sur les bords du Gardon, non loin de Collias (arrondissement d'Uzès). Ce fut pendant son séjour dans cette contrée qu'il fit cesser, par ses prières, une *Sécheresse* qui désolait tout le pays, ce qui lui attira de nombreux témoignages de la vénération publique et l'obligea d'abandonner Veredème pour chercher une autre retraite dans un lieu inculte et sauvage, au milieu d'une forêt, à quatre lieues de Nîmes. Là, il trouva une grotte près de laquelle coulait une belle source (1). Buvant de l'eau de cette source, il se nourrit

(1) Ce lieu est situé à proximité de la ville de Saint-Gilles.

de racines sauvages et du lait d'une biche. Cette biche, poursuivie un jour par des chasseurs, vint se réfugier près de lui et l'un d'eux décocha une flèche qui atteignit saint *Gilles* à la main. Le chasseur n'était autre que le roi des Wisigoths, Flavus Wamba, qui tomba ensuite à ses genoux et implora son pardon. Mais ce fut vainement qu'il voulut faire panser la plaie du saint *Ermite*, celui-ci s'y refusa absolument, demandant à Dieu qu'il ne guérît jamais de cette blessure. Wamba se convertit à la suite, puis éleva un monastère dans la vallée appelée Flavienne, où accoururent de nombreux disciples de saint *Gilles* : ce monastère fut démoli et dévasté par Zama, calife de Damas, qui avait franchi les Pyrénées ; néanmoins, avec le secours de Charles-Martel, saint *Gilles* put bientôt en reconstruire un autre qui devait abriter son tombeau. Il rendit son âme à Dieu le 1er septembre 721. Au XIe siècle fut construite la crypte où repose le corps du Saint. Urbain II consacra lui-même l'autel majeur en 1095. Le sanctuaire de saint *Gilles* fut dévasté et ruiné pendant la guerre des Albigeois ; il le fut encore au XVIe siècle par les Protestants, enfin par les révolutionnaires de 1793. Il ne reste aujourd'hui debout que la façade qui est un des plus beaux spécimens de l'art byzantin, et la crypte dans laquelle ont été retrouvées, au milieu des débris, le tombeau de saint *Gilles* avec une partie de ses reliques parfaitement authentiques, comme l'atteste la lettre pastorale de Mgr Plantier (octobre 1867) (1). Depuis cette époque, de nombreux pèlerins se pressent vers son tombeau.

Un grand nombre de sanctuaires s'éleva en France en l'honneur de saint *Gilles*, ainsi qu'en Pologne et en Allemagne. L'Angleterre eut toujours pour lui un culte particulier. Un des plus grands quartiers de Londres porte le nom de Saint-*Gilles* et sa statue se voit dans l'une des rues de la paroisse qui est sous son vocable.

C'est donc à cause de la guérison instantanée du *Mendiant couvert de Plaies* qu'il avait enveloppé dans son propre manteau et aussi parce qu'il était resté *Estropié* à la suite de sa blessure à la main, que saint *Gilles* est reconnu comme patron des *Mendiants* et des *Estropiés*.

Au nombre des cent quarante églises bâties en son honneur dans les villes des divers comtés d'Angleterre, on distingue celle de *Gipple Gate*, ou porte des *Estropiés* du vieux Londres, qui est le rendez-vous des mendiants de la capitale anglaise (2).

« L'usage de recourir à saint *Gilles* pour obtenir la guérison de *la Peur*, dit M. Jules de Kerval, semble avoir pour origine la tendre protection qu'il accorda à la biche, sa compagne, poursuivie par les chiens de Wamba... Aussi les guerriers (3), avant d'affronter la bataille, demandaient à saint *Gilles* le courage au sein des combats... Tous se plaçaient, avec bonheur, sous la garde de ce Saint, qui leur apparaissait plein de douceur et de mansuétude, rassurant la faiblesse contre tous les dangers. » M. Jules de Kerval mentionne la prière suivante contre *la Peur*. Bien que moderne, nous avons cru néanmoins devoir la citer :

(1) L'autre partie de ses reliques est dans l'église de Saint-Sernin, à Toulouse, où elles furent portées en 1563 pendant les guerres de religion.

(2) *Revue Britannique* : *Les Saints et les Fêtes du Calendrier anglican*, 7e série, IIe vol.

(3) Saint Louis, Raymond IV, les Croisés, etc.

PRIÈRE A SAINT GILLES CONTRE LA *Peur*.

Grand saint, à qui Dieu a accordé un pouvoir spécial contre la PEUR, daignez nous protéger contre toute Frayeur et nous obtenir le courage au milieu des dangers du monde, la force dans les tentations et la résignation dans les épreuve de cette vie. Mais s'il est une crainte que nous devons avoir, c'est la crainte du Seigneur ; demandez donc, pour nous, au divin Maître, ce don précieux et la grâce de vivre dans son saint amour.

Secourez-nous surtout à notre heure dernière, alors que notre âme tremblante à la vue de ses crimes, sera saisie des horreurs de la mort ; dans ce moment terrible, accourez à notre aide, défendez-nous contre les terreurs de l'enfer et, lorsque nous paraîtrons devant le Souverain juge pour entendre l'arrêt irrévocable qui fixera notre sort, suppliez-le de ne point nous repousser, mais de nous recevoir dans les bras de sa miséricorde. Ainsi soit-il.

L'invocation contre la *Stérilité conjugale* paraît remonter à l'an 1085, époque à laquelle Judith, épouse de Wladislas, roi de Pologne, après une longue stérilité, s'adressa à saint *Gilles* et obtint, le 23 décembre 1085, un fils qui depuis fut *Boleslas III*. Suivant les conseils de l'évêque Lambert, elle déposa sur le tombeau de saint *Gilles* un enfant d'or massif.

Saint *Gilles* était invoqué, surtout en Belgique, contre *le Cancer* que l'on appelait *Mal de saint Gilles*. L'origine de cette invocation est probablement basée sur la guérison que le Saint, encore très jeune, opéra sur un mendiant *couvert de Plaies* en l'enveloppant avec son propre manteau. La plaie qu'il voulut toujours conserver à la suite de sa blessure à la main, peut en avoir été également le point de départ.

Dans plusieurs circonstances, saint *Gilles* avait montré sa puissance contre le diable, et entre autres à l'entrée de l'église de Sainte-Croix, où il délivra un Possédé par sa seule présence. Comme la possession du Démon, à certaine époque, fut souvent confondue avec *la Folie* et *l'Epilepsie*, notre Saint a été invoqué contre ces deux affections, et la dernière était ordinairement désignée sous le nom de *Mal de Saint Gilles*, pour marquer qu'il en était le médecin spécial.

En fuyant sa patrie, comme nous l'avons dit plus haut, *Gilles* avait apaisé *une affreuse Tempête* qui menaçait d'engloutir le vaisseau sur lequel il était monté ; c'est là l'origine de l'invocation *contre les Orages*.

La *Légende Dorée* s'exprime ainsi sur celle qui lui est adressée contre *le Respect humain* : Pendant le séjour de saint *Gilles* à la cour de Charles-Martel, le roi commit une faute grave qu'il n'osait avouer à aucun prêtre, tout en se recommandant aux prières du Saint. Or, pendant que le serviteur de Dieu disait la messe, un ange lui apparut, lui révéla la faute du roi et lui remit un écrit. Le roi, bientôt touché de la grâce, confessa sa faute et reçut l'absolution. L'écrit de l'ange, ayant été ouvert, rectifiait la sentence de *Gilles* et spécifiait que désormais, à sa prière, les plus grands pécheurs obtiendraient le courage *de confesser leurs péchés* et la grâce du pardon.

Pendant que saint *Gilles* était auprès de saint Veredème, il avait obtenu, en priant avec lui, la cessation d'une *désolante sécheresse* qui affligeait le pays depuis de longs jours. Dès ce moment, il a été justement invoqué contre ce fléau.

L'abbé Corblet (IV, 304) explique ainsi l'origine de l'invocation contre *l'Incendie* : « Le culte de saint *Gilles*, dit-il, était fort antique à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, en Picardie ; vers la fin du XIe siècle, un moine

très dévot de *Saint-Gilles* avait laissé sur l'autel un cierge allumé qui avait mis le feu à la chapelle. A son retour, il trouva l'autel en feu ; mais les linges du calice avaient été respectés par la flamme ; de nombreux témoins constatèrent ce miracle qui fut attribué à la protection de saint *Gilles*.

« On invoque aussi saint *Gilles*, dit M. Jules de Kerval, d'une manière toute particulière pour *protéger les Enfants, les guérir de la Peur, des Convulsions et les préserver de tout mal.* Il était naturel, continue-t-il, que ce Saint à l'âme si pure et si tendre, le soutien et le défenseur de la faiblesse, aimât les *Petits Enfants* et les prît sous sa paternelle protection. Nous trouvons cet usage établi dans plusieurs pays ; il existe depuis fort longtemps en France, où les rois et les princes s'y conformèrent souvent. C'est ainsi qu'en 1632, Louis XIII et Anne d'Autriche ordonnèrent des prières solennelles à *saint Gilles* lors de la naissance de Louis XIV, et durant neuf jours, une députation du clergé et de la noblesse se rendit à l'église Saint-Leu-Saint-Gilles, de Paris, pour demander la conservation du prince nouveau-né. La même cérémonie eut lieu en 1716, à l'avénement de Louis XV. »

« Dans beaucoup de contrées, on fait toucher à la statue de *saint Gilles* les langes et les vêtements des *Petits Enfants* sur lesquels on veut appeler sa bénédiction. Dans *la Manche* et dans les *Côtes-du-Nord*, dans plusieurs paroisses, sous le vocable de *saint Gilles*, le jour de la fête patronale, appelé Jour du Pardon, les fidèles s'y rendent de loin ; ils viennent présenter *leurs enfants* à évangéliser, c'est-à-dire à bénir par la récitation sur eux d'un touchant passage de nos Livres Saints. Le curé prie pour les enfants et, posant sur leur tête le bout de son étole, récite l'Evangile de saint Jean, ou, lorsqu'ils sont nombreux, celui des fêtes de la sainte Vierge. » Nous reproduisons la prière suivante citée par M. Jules de Kerval et qui a trait à l'invocation contre la *Peur* ou *les Convulsions des Enfants* :

Seigneur Jésus, qui disiez à vos apôtres : « Laissez venir à moi les PETITS ENFANTS », Seigneur Jésus, vous qui aimiez à les caresser et à les bénir, nous vous présentons aujourd'hui NOTRE ENFANT : IL A PEUR ; cette affreuse maladie trouble son sommeil ; à cette vue, notre cœur est agité de mille inquiétudes. Daignez, Seigneur, par l'intercession du puissant SAINT GILLES, dont vous avez récompensé l'innocence dès l'âge le plus tendre, par des miracles éclatants, mettre fin à nos alarmes en rendant à cet enfant, qui nous est si cher, le calme et la santé ; préservez-le de tout mal, protégez-le au milieu des dangers de cette vie et daignez le faire arriver au séjour de bonheur éternel. Ainsi soit-il.

Ces deux vers d'un cantique catalan (*Goigs*) indiquent que dans la Catalogne *saint Gilles* est *le patron des bergers* :

Advocat seu DELS PASTORS *Glorios Abet* SANT GIL.	Vous êtes l'avocat des *Bergers*, glorieux abbé saint *Gilles*.

L'analogie de la sollicitude que le Saint montra pour la biche qui le nourrissait, avec celle que *les Bergers* déploient ordinairement pour la direction de leurs troupeaux, a été probablement le point de départ de ce patronage, et naturellement *les Bergers* l'ont invoqué *pour la santé de leur bétail.*

Le patronage des *Archers* est un souvenir de *la Flèche* qui blessa *saint Gilles* à la main. Les Archers de Péronne (A. CORBLET, IV, 304) avaient placé leur compagnie sous le double patronage de sainte Radegonde et

de *saint Gilles*. Un article de leurs statuts condamnait à une amende de trois deniers à appliquer au service de *saint Gilles* « les *Compagnons Archers* qui jureront et blasphèmeront Dieu. »

Saint *Gilles*, à cause de ses nombreux et éclatants miracles, a été mis au rang des quatorze saints auxiliateurs. Il est ordinairement représenté en costume d'abbé, avec une flèche à la main et une biche qui se réfugie auprès de lui.

DICTONS SUR SAINT GILLES

C'est aujourd'hui la saint Gili
Cent liesses, mille soucis.
(*Revue celtique*, tom. III, p. 79).

A la saint Gili,
L'hiver vient au pignon de la maison.
(Basse-Bretagne).

(*Légende Dorée*. — Jules de Kerval (1). — *L'abbé* d'Eterlange, *curé de Saint-Gilles* (*Gard*) (2).

BIENHEUREUX PIERRE ARMENGOL, MARTYR

XIIIe ET XIVe SIÈCLE. — 1238-1304.

Invoqué pour la Pluie et contre les Tempêtes. — Patron des Enfants.

Pierre, né dans le diocèse de Tarragone, appartenait à la famille des comtes d'Urgel. Bien qu'il eût reçu une éducation conforme à l'illustration de sa naissance, il se livra à toute sorte d'excès et finit par se mettre à la tête d'une troupe de brigands qui dévalisaient les voyageurs. Dans une de ses expéditions, il fut sur le point d'assassiner son père, sans le savoir ; l'ayant reconnu, il se jeta à ses pieds, se convertit et entra dans l'ordre de la Merci, institué pour la Rédemption des captifs. Il fut envoyé, avec le frère Guillaume, en Afrique, et délivra quelques-uns de ses confrères, plus dix-neuf chrétiens ; mais, comme au moment de s'embarquer, il n'avait plus d'argent pour racheter *dix-huit enfants* qui restaient encore, il se constitua lui-même prisonnier et expédia le frère Guillaume qui devait rapporter leurs rançons. Soit que ce bon frère, à son retour en Espagne, n'ait pas pu réunir assez à temps la somme nécessaire, soit qu'il ait été retardé par les difficultés de la navigation ; quand il arriva à Bône, il apprit que *Pierre* avait été pendu depuis quelques jours. Il courut sur le lieu du supplice et comme il versait des larmes abondantes : « *Cher frère, ne pleurez pas ma mort, lui dit Pierre, car je vis, grâce à la Sainte Vierge qui m'a soutenu depuis le moment où j'ai été suspendu à la potence.* » Guillaume aussitôt le détacha du gibet au milieu de l'admiration générale et le ramena sans obstacle en Espagne avec tous les captifs dont il avait tant désiré la rédemption. *Pierre Armengol* conserva tout le reste de sa vie le cou tordu et le visage très pâle. Après s'être retiré dans le couvent de Notre-Dame-des-Prés, où il passa les dix dernières années de sa vie, il mourut en 1304.

Il devait nécessairement être choisi comme *patron des enfants*, après avoir souffert le martyre pour leur délivrance. Un cantique castillan (Gozos) célèbre ce patronage :

(1) *Vie et Culte de saint Gilles.*
(2) *Saint Gilles et son Pèlerinage.*

Los NINOS *que han sido*
Vuestra mayor gloria
Cantan la victoria
Que habeis conseguido :
Su patron querido
Sed sempre piadoso.
Redentor DE NINOS
ARMENGOL *glorios.*

Les *enfants* qui ont été votre plus grande gloire, chantent la victoire que vous avez obtenue : étant leur patron bien aimé, soyez toujours compatissant, protecteur des *enfants, Armengol* glorieux.

Les Bollandistes (1er vol. septembre, p. 333), s'expriment ainsi sur l'invocation *pour la pluie :*

Præterea certum est apud omnes et expertum, dictum sanctum PETRUM ARMENGOL, *sua intercessione subvenire tam ægrotis quam aliis in tribulatione ad ipsum clamantibus, præcipuè in tempore* SICCITATIS.

En outre, il est certain pour tous et constaté par l'expérience que ledit *saint Pierre Armengol* vient, par son intercession, au secours de tous ceux qui l'invoquent, soit dans les maladies soit dans les autres tribulations, principalement en temps de sécheresse.

Le calendrier de Sarragosse le qualifie en outre de *Abogado contra los* TEMPORALES, avocat contre les tempêtes.

(*Bollandistes,* abbé PETIN.)

BIENHEUREUSE JULIENNE DE COLLALTO

VIERGE ET ABBESSE DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT

XIIIe SIÈCLE. — 1262.

Invoquée contre la Migraine.

Julienne, issue de la noble famille des comtes de Collalto, entra, encore très jeune, dans un couvent de l'ordre de Saint-Benoît, près de Padoue ; puis, elle se retira dans des gorges de montagnes, avec de très saintes femmes qu'elle avait prises pour compagnes. C'est là que saint Blaise lui apparut et lui enjoignit d'aller à Venise et d'y fonder, dans une partie éloignée de la ville, un monastère sous son vocable. Elle s'y rendit en effet et y fut suivie par un grand nombre de jeunes filles des familles les plus distinguées, elle les dirigea admirablement dans la voie des austérités et de toutes les vertus chrétiennes. Plusieurs miracles firent éclater sa sainteté ; un jour, le pain faisait complétement défaut dans le monastère ; à sa prière, un ange en déposa à la porte la quantité nécessaire et disparut immédiatement. — Dans la nuit de Noël, une inondation considérable ayant intercepté l'entrée de la chapelle au prêtre qui devait dire la messe, un ange laissa tomber, dans les bras de *Julienne,* l'enfant Jésus qui, prodiguant à ses fiancées les plus douces caresses, remplit d'une joie ineffable leurs cœurs désolés d'être privés de la sainte communion.

Après avoir souffert, avec une patience admirable, les douleurs de tête les plus violentes, *Julienne* s'envola vers son époux à l'âge de soixante-seize ans.

Les souffrances intolérables qui précédèrent la mort de la Sainte, sont évidemment l'origine de l'invocation *contre la migraine.* Les Bollandistes (page 310, 1er volume, septembre) citent des guérisons de *divers maux de tête,* opérées par l'intercession de la Sainte, depuis l'année 1643 jusqu'à l'année 1673.

(*Bollandistes. — Hagiologium italicum.*)

SAINT LOUP ou LEU (LUPUS), ARCHEVÊQUE DE SENS

VIIe SIÈCLE. — 623.

Patron des Bergers. — Invoqué pour les Brebis ; contre les Loups, l'Epilepsie, la peur des Enfants, la Dyssenterie des Enfants, les Convulsions des Enfants, le Carreau ou enflure du ventre des Enfants.

Il naquit, près d'Orléans, d'une famille illustre. Sa mère, avertie par une révélation, que l'enfant qu'elle portait dans son sein, serait un jour une grande lumière dans l'Eglise, le nourrit elle-même, contrairement à la coutume des personnes de son rang, afin de lui faire sucer la piété avec le lait. *Loup* fut élevé par ses deux oncles qui étaient tous les deux évêques, l'un d'Orléans et l'autre d'Auxerre. Lorsque saint Arthème, archevêque de Sens, mourut, le bruit de ses vertus le fit élever à sa place, du consentement du roi et de tout le peuple.

Clotaire voulant s'emparer de la ville de Sens, *Loup* sonna lui-même la cloche de l'église, ce qui effraya tellement les assiégeants, qu'ils furent obligés de lever le siège. Ce prince, pourtant, finit par se rendre maître de la Bourgogne, et envoya à Sens un certain Farulphe pour gouverneur ; celui-ci, par ses calomnies, lui persuada de reléguer *Loup* dans la Neustrie. Notre Saint profita de son exil pour instruire les peuples qu'il trouva dans les erreurs de l'idolâtrie et convertit le prince Boson, après avoir rendu la vue à un aveugle en sa présence.

Lorsque saint *Loup* sortit de Sens, il jeta son anneau pastoral dans un fossé, en disant qu'il ne reviendrait que lorsque l'anneau serait trouvé. Il arriva, en effet, que peu de temps avant son retour, l'anneau fut trouvé dans le ventre d'un barbeau, pêché près de Melun. Cet anneau se voit encore à la cathédrale et son contact est très salutaire *pour les yeux*. A l'endroit où fut pêché le barbeau, Louis-le-Gros fit bâtir la célèbre abbaye du Barbeau (1).

Saint *Loup* avait été remplacé à Sens par un prêtre qui avait secondé Farulphe dans ses dénonciations calomnieuses ; mais les habitants de la ville épiscopale le prirent bientôt en horreur, à tel point qu'ils le mirent à mort, en réclamant à grands cris leur ancien évêque, qui leur fut rendu par la pieuse intervention du saint abbé Winebaud.

De retour dans son diocèse, saint *Loup* n'en continua pas moins ses saintes pratiques et ses entreprises généreuses. Il arracha, du champ de son église, l'ivraie des vices qui l'avait envahie durant son absence. Sa coutume était de visiter, chaque nuit les églises de la ville, et lorsqu'il arrivait à la cathédrale, il sonnait le premier la cloche pour appeler les fidèles et spécialement les ecclésiastiques au Service divin. Une nuit qu'il allait à l'église de Saint-Aignan pour y prier, les portes s'étant trouvées fermées, lui furent ouvertes par des anges.

Pendant qu'il célébrait les saints Mystères, une pierre précieuse descendit du ciel et tomba dans son calice. Elle fut conservée quelque temps dans la sacristie de la cathédrale ; mais le roi voulut l'avoir dans la chapelle de son palais et ne pouvait se lasser de la regarder, parce qu'elle jetait un grand éclat.

Saint *Loup* rendit son âme à Dieu, le 1er septembre, dans le village

(1) *Petits Bollandistes* (1er septembre).

de Brinon qui lui appartenait par héritage. Il fut enterré suivant le désir qu'il avait manifesté avant sa mort, sous la gouttière de l'église de Sainte-Colombe. Une infinité de miracles se produisit à son tombeau, on cite principalement une femme aveugle, depuis trente ans, qui recouvra la vue ; une femme paralytique qui recouvra la liberté de ses mouvements, et un prêtre qui était tombé d'une échelle très haute, pendant qu'il travaillait à l'ornement de l'église, fut rétabli dans une parfaite santé.

Un évêque, jaloux des honneurs rendus à saint *Loup*, avait foulé aux pieds son tombeau avec mépris ; il fut frappé immédiatement d'attaques d'*épilepsie* ; il ne recouvra la santé qu'après qu'il se fût humilié et qu'il eut demandé pardon. C'est là, évidemment, l'origine de l'invocation qui est adressée à saint *Loup* contre cette horrible affection.

A cause de son nom (en français *Loup*, en Picardie *Leu*, et en latin *Lupus*), il est invoqué contre *cet animal carnassier* et aussi on le représente souvent avec un *loup* à ses côtés ou sous ses pieds. M. Arthur Forgeais donne la reproduction de deux enseignes de pèlerinages du XVe siècle, où le loup est remplacé par un lion ; mais il est probable qu'il a été ainsi métamorphosé afin de lui donner un caractère héraldique. L'invocation *contre les loups* a entraîné le *patronage des bergers* qui se sont mis *eux et leurs brebis* sous la protection du Saint.

Peut-être à cause de la tendre sollicitude que lui témoigna sa mère dès son premier âge, comme nous l'avons dit plus haut, saint *Loup* est invoqué pour les petits enfants, contre la *peur* qui les agite, contre la *dyssenterie*, les *convulsions*, contre l'*enflure du ventre*, affections qui mettent souvent leurs jours en danger. Dans ce but, dit l'abbé Corblet, « on les conduit en pèlerinage aux chapelles de Marquivilliers, de Billancourt et de Lèchelle (diocèse d'Amiens). Dans ce dernier village, continue-t-il, on fait baiser aux enfants la tête du *loup* qui accompagne la statue de saint Leu. Dans ce culte, il y a assurément un rapprochement entre le nom du Saint et la *peur* qu'inspirent les *loups*.

A Paris (1) on leur fait baiser, dans une église qui lui est dédiée, rue Saint-Denis, une petite châsse où repose une partie de ses précieuses reliques. Le roi Henri IV y fit faire une neuvaine solennelle, en 1601, pour le Dauphin qui, depuis, fut Louis XIII ; et ce prince a fait faire la même dévotion, l'an 1638, pour son fils Louis XIV.

Le culte de saint *Loup* fut universellement répandu dans toute la France.

Les Huguenots enlevèrent la châsse de saint Loup, en Champagne ; arrivés à une petite distance du pays, ils sentirent la châsse devenir si pesante, qu'ils furent obligés de la laisser à l'endroit appelé encore aujourd'hui *Fosse de saint Loup*, où ils l'enterrèrent. Les habitants de Saint-Loup, après le départ des Huguenots, la réintégrèrent dans leur église (2).

Le samedi qui suit le 1er septembre, se fait un pèlerinage à l'église du Moutiers faubourg de Thiers et à Saint-Remy-sur-Durolle, arrondissement de Thiers (Puy-de-Dôme), pour obtenir la guérison des douleurs, des rhumatismes.

(1) *Petits Bollandistes* (volume X, page 400).
(2) *Petits Bollandistes* (1er septembre).

Le pèlerinage de saint Loup à Saint-Remy est très renommé ; de certaines parties du Forez, on y va en grand nombre. Coutume spéciale à ce sanctuaire : les pèlerins boivent dans le creux de la main à l'église avant de se retirer, le vin béni.

Nous terminerons par une dernière invocation qui lui est adressée en Catalogne, comme l'indique ce cantique catalan (*Goigs*).

Puix curau tota dolencia
Y tots esperam de vos,
Guardant nos sant Llop *glorios*
De mal de Coll, *y* Esquinencia.

Puisque vous guérissez de toute infirmité et que tous espèrent en vous, gardez-nous, glorieux *saint Loup*, du *mal de cou* et de l'*esquinancie*.

DICTONS SUR SAINT LOUP :

A la saint Leu la lampe au cleu
A la saint Loup la lampe au clou.
(Picardie.)

Cheoir du mal de saint Cleu par derrière, c'est-à-dire tomber.
(Almanach perpétuel, p. 169.)

(Les Bollandistes. — Les vies de tous les saints de France.)

DEUX SEPTEMBRE.

SAINT AGRICOL, ÉVÊQUE D'AVIGNON

VIIe SIÈCLE. — 630-700.

Invoqué pour la Pluie, la Température de l'air et dans les Calamités publiques.

Agricol naquit en 630 et eut pour père saint Magne, d'une illustre famille, qui plus tard fut évêque d'Avignon. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'il entra au monastère de Lérins. Il passa plusieurs années à cette école sainte, s'y exerçant dans la pratique des vertus chrétiennes et s'appliquant en même temps à l'étude de la théologie et des saintes écritures. Il fit de tels progrès que le Père abbé le fit entrer dans les ordres sacrés.

Il était prêtre depuis peu de temps quand *saint Magne*, sacré évêque depuis deux ans, le rappela auprès de lui ; comme archidiacre, il vint puissamment en aide à son père pour l'administration de son diocèse. Aussi, à sa mort, fut-il choisi pour le remplacer.

Saint Agricol fit bâtir, à Avignon, l'église qui porte encore son nom. Suivant l'opinion généralement admise, il construisit de même quatre églises dans l'intérieur de la ville. Il fonda aussi dans la banlieue une abbaye de femmes sous la règle de saint Benoît.

Il édifia grandement ses diocésains pendant les quarante années de son épiscopat, puis rendit son âme à Dieu vers l'an 700, dans la soixante-treizième année de son âge. D'après un de ses biographes, M. Augustin Canron, on put justement dire de lui ce que l'*Ecclésiastique* dit du grand prêtre Simon, fils d'Onias, que *durant sa vie* il avait *soutenu la Maison de Dieu ; et que, pendant ses jours, il avait fortifié le Temple. Saint Agricol* est principalement invoqué *dans les calamités publiques*. De son temps, un vol considérable de cigognes s'abattit sur Avignon. Elles déposèrent sur les toits des maisons une telle quantité de serpents morts que l'air devint bientôt méphitique, de sorte qu'une épidémie ne tarda pas à se déclarer dans toute la ville. Après s'être mis en prière, le saint évêque, en vertu du signe de la croix, ordonna aux cigognes de se disperser ; ce qu'elles firent immédiatement, emportant les serpents, cause de tout le

mal. Aussi l'écusson de l'église de *saint Agricol*, en mémoire de ce miracle, se compose *d'une cigogne d'argent sur un champ d'azur*. D'autres écussons de la même église portent *trois cigognes volant dans un alignement direct*, parce qu'au milieu d'une discussion entre la ville d'Avignon et le chapitre de *saint Agricol*, trois volées paraissant tout à coup, déterminèrent, en se rangeant en ligne, la délimitation des deux héritages.

En 731, après la mort du Saint, les Sarrasins ayant envahi la Provence, avaient écrasé l'élite de la population avignonaise et étaient entrés en vainqueurs dans la cité ; mais les habitants réclamèrent *l'assistance de saint Agricol* et virent arriver Charles Martel qui passa les barbares au fil de l'épée.

En 1574, les protestants suscités par Calvin, tentèrent de s'emparer d'Avignon, mais *saint Agricol* vint encore au secours de la ville : En effet, le débordement simultané du Rhône, de la Durance et de la Sorgue, força les Huguenots de sortir de leurs retraites. En outre des feux, allumés au milieu de la nuit, par une main invisible, avertirent ceux qui veillaient au salut de la cité du danger qu'elle courait.

En 1494, *une Peste* qui avait jeté la désolation et le deuil dans la ville d'Avignon, avait été également conjurée par les invocations adressées à *saint Agricol*.

Enfin, en 1755, au mois de mai, *la sècheresse* produite par des vents arides désolait toutes les campagnes environnantes. L'archevêque avait prescrit à toutes les messes l'oraison : *Ad repellendas Tempestates* (*pour dissiper les Tempêtes*) ; mais le fléau persistait ; ce ne fut qu'après avoir porté solennellement en procession la statue de *saint Agricol* que *la Pluie* tombant en abondance, rendit la vie aux campagnes.

Par tous ces faits l'invocation de notre Saint *dans les calamités publiques* est singulièrement justifiée ; de même il n'est pas étonnant qu'en 1647, *saint Agricol* ait été choisi canoniquement et suivant les règles de l'Eglise comme le patron principal de la ville d'Avignon. Antérieurement une confrérie composée des premiers magistrats du pays et de l'élite de la noblesse avignonnaise, avait été fondée en son honneur et Paul V lui accorda à perpétuité des indulgences nombreuses.

Dans l'hymne des Vêpres citée par les Bollandistes (p. 445) on célèbre les bienfaits obtenus par l'intercession du saint :

Urbis tu columen rebus in arduis :
IMBRES *sponte fluunt arbitrio tuo ;*
Messes terra parit, vinea germinat,
Cum tu nubibus imperas.

Vastant innumeræ rura ciconiæ,
Urbem pestiferis anguibus inquinant
Has jussu removes, munere quo patris
Jam nunc novimus alites.

Sævit, falsa vomens, hæresis impia
Tentat per cuneos gliscere per gregem :
Nobis tu vigilas, mœnia protegis,
Miris et facibus fugas.

Vous êtes le protecteur de la ville dans les circonstances difficiles : *la pluie* tombe d'elle-même à votre volonté. La terre produit les moissons, la vigne bourgeonne quand vous commandez aux nuages.

D'innombrables cigognes ravagent les campagnes, infestent la ville de serpents pestilentiels, par votre parole vous chassez ces oiseaux grâce au privilège de Dieu que nous vous connaissions déjà.

L'hérésie impie vomissant le mensonge sévit et essaye d'envahir le troupeau en y introduisant ses phalanges : vous veillez sur nous, vous protégez nos murailles et vous mettez l'ennemi en fuite par des feux miraculeux.

Dans l'hymne chantée à la procession pour obtenir *la Pluie* ou *la sérénité de l'air*, on trouve ces deux strophes :

Pro PLUVIA sequitur hic versiculus :

Sol calet terris, sitiuntque tristes ;
Stillet e cœlo numerosa nubes ;
Prata ridebunt, segetesque surgent,
Uva rubescet.

Pum pro serenitate supplicatur, hic dicendus :

Nubilat cœlum, redeat serenum ;
Solis auratam faciem revolve :
Tu potens cœlo gravidas aquarum
Pellere nubes.

Pour *la pluie* suit cette strophe :

Le soleil échauffe la terre qui, désolée, brûle de soif. Que de nombreux nuages laissent l'eau tomber du ciel : les prairies souriront, les moissons grandiront, les raisins s'empourpreront.

Mais pour demander *la sérénité de l'air* on dit :

Le ciel est chargé de nuages ; que le beau temps revienne , ramenez-nous la face dorée du soleil ; vous qui avez la puissance de chasser du ciel les nuages chargés d'eau.

Bollandistes. — Vie de saint Agricol, par Augustin CANRON).

SAINT OCTAVIEN, PRÈTRE, ERMITE A VOLTERRE

AVANT LE VIe SIÈCLE.

Invoqué pour obtenir la Pluie.

Pendant la persécution des Vandales, *Octavien*, prêtre africain, vint en Etrurie (Toscane). Après avoir arraché à l'hérésie les habitants de Volterre, il se retira dans une solitude à proximité de cette ville, dans une forêt très épaisse. Là, se nourrissant d'herbes sauvages, il vécut pendant plusieurs années parfaitement inconnu dans le creux d'un arbre, jusqu'à ce qu'il fût découvert par un chasseur dont le faucon s'était perché sur cet arbre et ne répondait plus à l'appel de son maître. Depuis ce temps, *Octavien* fut assiégé dans son asile par une foule de malades et d'infirmes auxquel il rendait la santé. Consumé enfin par les ans et par les austérités il s'endormit dans le Seigneur. Son corps fut d'abord enterré dans l'église qu'il avait bâtie lui-même et transporté ensuite dans la principale église de Volterre, trois cents ans après sa mort.

Dans la VIIIe leçon de son office approuvée en 1510 par Léon X, on remarque ce passage :

...Illud imprimis, quod sæpe visum atque observatum, ut in SICCITATIBUS *ad* IMBREM *eliciendum, ejus per urbem circumlatæ reliquiæ magnopere faciant.*

On a souvent observé et expérimenté que *dans les sécheresses* ses reliques portées à travers la ville, ont une grande puissance pour faire tomber *la pluie*.

(*Les Bollandistes.* — FERRARIUS).

TROIS SEPTEMBRE

BIENHEUREUSE TARAISE (TARASIA), A SANTAREM (PORTUGAL)

XIIIe SIÈCLE. — 1266.

Invoquée contre les Maux d'oreilles.

ARAISE, à cause de sa pauvreté, s'était placée comme domestique chez le curé de la paroisse de Santarem. Comme son maître venait d'interdire sa porte à un pauvre homme qui demandait l'aumône, touchée de pitié en le voyant nu, elle lui donna un manteau dont le prêtre ne se servait presque plus, parce qu'il était un peu usé. Son maître, en apprenant cette libéralité, lui témoigna son indignation et la mit en demeure de restituer le don qu'elle avait fait. *Taraise* implora le secours

de Dieu, et aussitôt un ange lui apporta un manteau, tout pareil, qu'elle remit à son maître ; mais celui-ci, en se rendant à l'église, ayant aperçu le vieux pauvre vêtu d'un manteau semblable, comprit ce qui s'était passé et commença à concevoir pour sa servante l'estime qu'elle méritait si bien.

Une autre fois, elle renouvela le miracle de sainte Elisabeth de Hongrie : comme elle tenait à la main une corbeille remplie de viande à distribuer aux pauvres, son maître, survenant tout à coup, lui ayant demandé ce qu'elle portait : « des roses, répondit-elle » ; et lui, découvrant la corbeille, il aperçut effectivement les plus belles et les plus suaves de ces fleurs qui sont cultivées dans les jardins.

Après sa mort, un grand nombre de guérisons miraculeuses se produisirent à son tombeau. Sa tête enfermée dans une capsule d'argent, était embrassée par les Pèlerins

Quibus ob AURIUM *medicinam potissimum opitulatur.*

Auxquels elle vient spécialement en aide pour *les Maux d'oreilles.*
(Boll., 1er vol. de septembre, p. 786.)

(Les Bollandistes.)

SAINTE SÉRAPIE, VIERGE, MARTYRE

IIe SIÈCLE. — 119.

Patronne des Servantes.

Sérapie, ainsi que nous l'avons vu au 29 août, était une personne d'une grande beauté, mais pauvre et de basse extraction, qui fut recueillie par une noble dame de Rome, sainte Sabine. Comme elle était chrétienne, elle convertit sa maîtresse à la foi de Jésus-Christ et l'assistait dans le service des pauvres, des malades et des prisonniers ; elle fut bientôt dénoncée au président Berillus qui la manda devant son tribunal et lui enjoignit de sacrifier aux faux dieux. Trouvant *Sérapie* inébranlable dans sa foi, il envoya, la nuit auprès d'elle, deux jeunes débauchés, chargés de la violer ; mais, au moment où ils voulaient exécuter l'ordre abominable qui leur avait été donné, saisis de terreur, ils tombèrent morts. Le lendemain, les gardes les trouvèrent inanimés, étendus sur le sol. On porta leurs cadavres au tribunal du président, qui fit comparaître *Sérapie*. Ayant invoqué le nom de Jésus-Christ, elle ne tarda pas à les rendre à la vie ; un grand nombre de païens se convertit à la vue de ce miracle : Berillus ordonna alors d'appliquer aux côtés de *Sérapie* des lampes ardentes qui s'éteignirent immédiatement. Après avoir essayé vainement de la vaincre par d'autres tortures, plus cruelles les unes que les autres, le président lui fit trancher la tête. Son corps fut recueilli par sa maîtresse, sainte Sabine, qui l'enferma dans un sépulcre de marbre préparé pour elle-même.

En Italie, on ne pouvait mettre *les servantes* sous la protection d'une plus vaillante patronne.

(Ferrarius. — Hagiologium italicum.)

QUATRE SEPTEMBRE

SAINT MARIN, TAILLEUR DE PIERRES, DIACRE ET SOLITAIRE

IVe SIÈCLE. — 359

Patron des Tailleurs de pierres.

MARIN, né dans la ville d'Arbe en Dalmatie, exerçait la profession de *tailleur de pierres* ; quand il apprit qu'il était question de rebâtir la ville de Rimini en Italie, il abandonna son pays avec un de ses confrères du nom de Léon, pour prendre part aux travaux qui étaient déjà commencés. A leur arrivée, ils remarquèrent que les conducteurs de ces travaux, en haine de la foi chrétienne, avaient condamné un certain nombre des premières familles du pays à exécuter des constructions qui étaient au-dessus de leurs forces. Marin et Léon les aidaient à remplir les tâches qui leur étaient imposées. *Marin* même acheta un âne pour traîner les plus lourds fardeaux.

Léon se retira, après quelque temps, sur le mont Félician, où il mena une vie solitaire. *Marin* resta jusqu'à la fin des travaux et, comme il convertissait beaucoup d'idolâtres, une femme de Dalmatie à l'instigation du diable, voulut l'obliger à l'épouser. *Marin* s'empressa de la fuir, en se réfugiant sur le Mont Titan, dans une caverne où il ne vécut, pendant une année entière, que d'herbes sauvages et de l'eau qui sortait de la roche.

Au bout de ce temps, Dieu permit qu'il fut découvert et reconnu par des bergers ; aussitôt la femme qui le poursuivait, recommença ses obsessions. *Marin*, pensant qu'elle était réellement possédée du démon, fit sur elle le signe de la croix et, après six jours de prières, obtint sa délivrance.

Il fut alors ordonné diacre par l'évêque de Rimini, puis il retourna dans sa grotte, située sur une montagne aride ; néanmoins, la riche veuve Félicissima, à laquelle cette grotte appartenait, trouvant très inopportun l'ermitage qu'il avait bâti au milieu de ces rochers, lui fit notifier de l'abandonner ; le bon Dieu en avait décidé autrement. En effet, le fils unique de Félicissima fut atteint d'une maladie très grave et malgré la haine qu'elle avait vouée aux chrétiens, elle conjura *Marin* de le rendre à la santé, ce qu'il obtint par ses prières. Dès lors, Félicissima abjura ses erreurs, se fit chrétienne avec son fils, et donna la montagne qui devint l'emplacement de la petite République de *San Marino*, fondée par notre Saint. Bientôt, les chrétiens fugitifs accoururent vers cette montagne écartée, au sommet de laquelle *Marin* planta une grande croix avec le mot *Libertas* au-dessous. Ils formèrent, sous son égide, cette République qui, du IVe au Xe siècle, resta intacte au milieu de tous les ébranlements subis par l'Italie ; elle se défendit au Xe siècle contre les Normands, et fut respectée par Napoléon Ier, lorsqu'il renversa tous les trônes de l'Italie. Aujourd'hui, elle a 62 kilomètres carrés de superficie ; 8.000 habitants, 8 paroisses et un grand Conseil, qui la gouverne.

Saint Marin rendit son âme à Dieu, le 4 septembre 359, son corps fut

enterré dans sa cellule, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la ville de *San Marino*.

Dans la cathédrale, il est représenté, le symbole de la Trinité sur la poitrine, montrant les trois tours de la puissance, et la devise *Libertas*, qui est demeurée celle de la République de *Saint-Marin*.

On le représente, plus ordinairement, avec les instruments de sa profession, ou bien encore forçant un ours à faire le service de son âne que cette bête féroce avait dévoré.

(RIBADANEIRA. — *Le Journal le Pèlerin.*)

SAINTE ROSALIE, VIERGE DE PALERME

XIIe SIÈCLE. — 1160

Invoquée contre la Peste.

Rosalie, issue d'une famille très noble de Palerme, encore très jeune, échangea le bien-être et les richesses de la maison paternelle pour les aspérités d'un rocher, et descendit vaillamment dans une grotte qui n'avait qu'une entrée étroite, située dans la partie supérieure. Elle grava elle-même sur le roc cette inscription :

Ego Rosalia Sinibaldi Quisquinæ et Rosarum Domini filia, amore Domini mei Jesu Christi in hoc antro habitare decrevi.	Moi, *Rosalie*, fille de Sinibaldo, seigneur de Quisquina et des Roses, j'ai résolu d'habiter dans cet antre, par amour pour Jésus-Christ, mon Seigneur.

Avertie par les anges qu'elle serait infailliblement découverte par sa famille, elle dut chercher un autre asile sur le Mont Pellegrino. D'après les Bollandistes, sa nouvelle grotte avait une ouverture à peine suffisante pour passer, et le sol y était tellement boueux que la Sainte trouva difficilement un coin pour se reposer sans être mouillée ; la voûte était très basse, ce qui l'obligeait à rester presque toujours courbée. Elle passa cependant dix-huit années dans cette affreuse retraite, n'ayant pour toute nourriture que des herbes et des glands, puis elle s'endormit dans le Seigneur, le 4 septembre 1160. Après sa mort, son corps ne fut pas retrouvé ; une tradition du peuple de Palerme prétendait qu'on ne le découvrirait que si la ville devenait menacée d'une grande calamité. Effectivement, en 1625, *la peste* éclata, elle décimait les populations, lorsqu'on retrouva miraculeusement les reliques de *sainte Rosalie*. On les exposa publiquement, on les porta même en procession et le fléau disparut subitement. C'est à cet éclatant miracle qu'il faut attribuer l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre la *peste*.

Son culte se répandit rapidement dans toute l'Europe et même en Afrique.

A Moulins (Allier), d'après l'abbé Berthoumieu, on avait une grande dévotion pour *sainte Rosalie*. Le 14 novembre 1630, le corps municipal de la ville, ayant appris que, par l'intercession de la Sainte, plusieurs provinces de l'Italie ravagées par la *peste* en avaient été délivrées, et que la ville de Thiers, en Auvergne, avait vu le fléau disparaître après les prières publiques à elle adressées, décréta que, puisqu'on possédait à Moulins des parcelles de ses reliques, on ferait en son honneur, pour être préservé *du mal*, une neuvaine de prières et de processions ; on s'engagea aussi à assister, le 14 juillet de chaque année, à une procession générale autour de la ville.

Dans le *Dan Kleine Baum gartlein* (1), on trouve cette prière adressée à sainte Rosalie contre *la peste* et contre *la mort subite* :

O Heilige Jungfrau! erlange mir die Gnad damit ich ohne PESTILENTS *auchs vor allen gahen Todt sicher* LEBEN MOGE.	O sainte Vierge *Rosalie*, obtenez-moi la grâce, que ma vie soit préservée *de la peste*, et que je ne meure point *de mort subite*.

Un cantique Castillan (Gozos) signale aussi l'invocation contre *la Peste* :

Pues sois la rosa y clavel *Del jardin Palermitano :* *Contra* LA PESTE *cruel* *Dad nos* ROSALIA *la mano.*	Puisque vous êtes la rose et l'œillet du jardin de Palerme, contre *la peste* cruelle, donnez-nous la main, *Rosalie*.

Sainte Rosalie est représentée écrivant dans sa grotte l'inscription ci-dessus, ou bien à genoux devant la Sainte Vierge, portant l'enfant Jésus, qui pose sur la tête de la Sainte une couronne de roses, symbole de sa virginité.

(*Hagiologium italicum. — Petits Bollandistes.*)

SAINT MARCEL, MARTYR

APOTRE DE CHALON-SUR-SAONE

IIe SIÈCLE. — 178

Invoqué pour la pluie.

Sous la persécution de Marc-Aurèle, *Marcel* avait été incarcéré à Lyon avec d'autres chrétiens ; mais, pendant une nuit, un ange vint dans leur cachot et les délivra.

Profitant de sa liberté, *Marcel* traversa la Saône et, continuant son chemin à travers la province des Séquanais, reçut l'hospitalité d'un homme riche, du nom de Latinus, qu'il convertit avec toute sa famille ; se dirigeant ensuite vers le territoire d'Autun, il fut accueilli dans la maison du président Priscus, qui l'invita à un festin solennel, offert à ses divinités païennes. Il accepta, mais il confessa devant tous les convives qu'il était chrétien ; le président, après lui avoir fait subir des tortures plus cruelles les unes que les autres, ordonna de creuser en terre un trou où *Marcel* serait enseveli debout jusqu'à la ceinture. Enterré ainsi tout vivant, il chanta les louanges du Seigneur pendant trois jours, puis son âme s'envola vers les cieux. Son corps repose encore presqu'en entier dans l'église de Saint-Marcel-lès-Châlon, près de Châlon-sur-Saône.

Dans cette dernière ville, quand le besoin *de la pluie* se faisait sentir, on avait l'habitude de porter sa châsse en procession à travers les rues, et les prières qui lui étaient adressées étaient promptement exaucées.

Il est représenté : 1° attaché à deux fortes branches rapprochées violemment, qui, en prenant leur position naturelle, devaient l'écarteler : 2° enterré jusqu'à la ceinture dans le trou où il devait trouver la mort.

(*Bollandistes. — Vies de tous les Saints de France. — Les Petits Bollandistes.*)

---

(1) Le petit jardin fruitier, Augsbourg, 1720.

SIX SEPTEMBRE.

SAINT MAGNE ou MAGNOALDE (MAGNUS ou MAGNOALDUS)

ABBÉ DE FUSSEN (EN BAVIÈRE)

VIIe SIÈCLE. — 582-666.

Invoqué pour les Yeux ; contre les Serpents, les Chenilles et tous les animaux nuisibles. — Un des quatorze Saints auxiliateurs.

AGNE, Irlandais de naissance, se plaça de bonne heure, sous la conduite de saint Colomban et de saint Gall qu'il suivit sur le continent. Lorsque saint Colomban se retira en Italie, *Magne* resta en Suisse avec saint Gall et y fut ordonné diacre. Quelque temps après la mort de saint Colomban, qui avait été révélée à saint Gall, *Magne* se rendit en Italie, au monastère de Bobio, et en rapporta le bâton du saint abbé. Saint Gall lui avait prédit qu'il convertirait les habitants des Alpes Juliennes ; après la mort de ce Saint il se rendit à Kempten, petite ville de la Souabe. Là, un affreux serpent désolait toute la contrée. Ce serpent, selon les Actes du Saint, cités par les *Bollandistes* (p. 746, 2e vol. de septembre, se présentait sous la forme d'un

Vermis magnus cui vocabulum á sono vocis [BOAS.	Grand reptile qui est appelé *Boa* à cause du son de sa voix.

Dès qu'il l'aperçut, *Magne* se mit en prières, le toucha avec le bâton de saint Colomban et le vit expirer à l'instant. D'autres serpents qui infestaient le pays s'enfuirent également pour ne plus revenir. A la suite de ce miracle. les habitants de la Souabe se convertirent en grand nombre, puis *Magne* vint à Fussen, en Bavière, où il fonda un monastère ; bien qu'il eut décliné l'honneur d'en être l'abbé, il dut accepter cette dignité à la vue d'une lumière céleste qui l'environna tout entier, en manifestant à tous les yeux la volonté divine. Il vécut encore vingt-cinq années pendant lesquelles il fit éclater de nombreux prodiges, et surtout il exerça sur *les Animaux* un pouvoir merveilleux.

L'invocation qui lui est adressée contre *les Serpents* est suffisamment justifiée par le miracle cité plus haut, opéré à l'aide du bâton de saint Colomban. Comme le fait très bien observer M. Jules de Kerval dans son livre sur *les Quatorze Saints auxiliateurs*, la forme du serpent qu'il extermina étant celle d'un *énorme Ver*, on a été naturellement conduit à l'invoquer contre les *Vers* grands ou petits et contre tous *les Insectes* et *les Animaux nuisibles*. Les *Bollandistes* citent *les Bêtes féroces*, *les Rats*, *les Chenilles*, *les Moucherons*, *les Grillons*, *les Punaises*, *les Crabes* et *tous les Animaux destructeurs des récoltes* qui fuyaient devant le bâton de *saint Magne*, planté dans un champ ou devant l'eau qui avait été purifiée par ce même bâton.

Dans l'hymne des premières vêpres de son office (1) :

Lætare, plebs, solemniter vexata quondam graviter Dæmoniorum VERMIUM *et Bestiarum furiis.*	Peuple ! réjouis-toi solennellement, toi ! jadis gravement tourmenté par la furie des démons, des *Reptiles* et des Bêtes féroces.

(1) *Bollandistes*, 2e vol., septembre, p. 730.

Dans le livre de M. Jules de Kerval, on trouve la prière suivante adressée à *saint Magne* :

PRIÈRE.

Grand Saint qui, par un éclatant prodige, avez délivré la Souabe d'un monstrueux serpent et converti les idolâtres à la foi de Jésus-Christ ; vous qui avez reçu du ciel un pouvoir admirable pour préserver les biens de la terre des VERS et des INSECTES NUISIBLES, protégez, nous vous en supplions, nos prés, nos vergers et nos champs, et obtenez du Seigneur qu'il détourne de nous les fléaux de sa colère que nous avons mérités par nos péchés. Ainsi soit-il.

Saint Magne est encore aujourd'hui très populaire en Allemagne et dans le nord de l'Europe.

Il est ordinairement représenté : 1° Avec un serpent ou un dragon à côté de lui ; 2° Sur une gravure allemande, œuvre des Klauber, on voit son buste soutenu par deux dragons. Une main sort du ciel, tenant le bâton du Saint avec l'inscription : *Virgam virtutis tuæ emittet Dominus* (ps. 109) (le Seigneur fera sortir *la verge* de sa puissance). Au-dessous, sur le sol, une multitude de serpents, lézards, scorpions et autres ; 3° *Un Ours qui porte du bois à son feu*, parce qu'un jour il força un ours à partager sa nourriture avec lui, et cet ours lui fut dès lors soumis.

AUTRES PRIÈRES A SAINT MAGNE.

Benedictio agrorum, in honorem S. Magni Abbatis, ut ab eis Locustæ, Bruchi et quævis alia animalia noxia expellantur.

OREMUS

Omnipotens sempiterne Deus, bonorum omnium auctor, et conservator, in cujus nomine, omne genu flectitur, cœlestium, terrestrium et infernorum : concede, ut quod de tua misericordia confisi agimus, per tuam gratiam (intercedente S. MAGNO *abbate) efficacem consequatur effectum; quatenus hos* VERMES, MURES, BRUCHOS, AVES, LOCUSTAS, *aut alia noxia animalia segregando segreges, exterminando extermines, ut ab ista calamitate liberati, gratiarum actiones majestati tuæ referamus. Per Christum*, etc.

OREMUS

Largire et conservare dignare, Domine Deus noster, per merita et intercessionem (S. MAGNI *Abbatis) fructus terræ, ut temporalibus gaudeamus auxiliis, et spiritualibus proficiamus incrementis. Per Christum*, etc. *Amen.*

OREMUS

Oramus te Domine Deus noster, ut per merita et intercessionem S. MAGNI *Abbatis, hos* AGROS, *aut* VINEAS *serenis oculis, hilarique vultu respicere digneris, tuamque super eos mitte benedictionem* ✝, *ut non grando surripiat, non vis tempestatis detruncet, non æstus exurat, non animalia noxia corrodant, neque*

Bénédiction des champs en l'honneur du saint abbé *Magne*, pour en chasser les *sauterelles*, les *insectes* et tous les animaux nuisibles.

PRIONS

Dieu tout puissant et éternel auteur et conservateur de tout bien, au nom duquel tout genoux fléchit dans les cieux, sur la terre et dans les enfers. Accordez-nous que tout ce que nous faisons avec pleine confiance en votre miséricorde, produise son effet salutaire par votre grâce et l'intercession du saint *abbé Magne*, afin que chassant, vous chassiez, exterminant, vous exterminiez ces *vers*, *ces rats*, *ces sauterelles*, *ces oiseaux*, *ces insectes ou tout autre animal nuisible*, de telle sorte que, délivrés de ce fléau, nous payions un tribut d'action de grâce à votre majesté. Par le Christ...

PRIONS

Seigneur, notre Dieu, daignez nous donner et nous conserver les fruits de la terre par les mérites et l'intercession du saint abbé *Magne*, afin que nous nous réjouissions des biens temporels et que nous avancions dans le progrès des biens spirituels.

Par le Christ, etc. Ainsi soit-il.

PRIONS

Nous vous prions, Seigneur notre Dieu, par les mérites et l'intercession de saint *Magne*, abbé, de daigner regarder ces *champs* ou ces *vignes*, d'un œil de bonté et avec un visage bienveillant ✝ de telle sorte que la grêle ne les détruise point, que la violence de la tempête ne les arrache point, que la chaleur ne

inundatio pluviæ exterminet, sed fructus incolumes uberesque, usui nostro ad plenam maturitatem perducas. Per Dominum nostrum, etc.

les brûle point, que les animaux nuisibles ne les rongent point, que les inondations ne les anéantissent point ; mais que vous ameniez ces fruits abondants, sains et saufs, à pleine maturité pour notre usage. Par Notre Seigneur, etc.

OREMUS

Preces nostras, quæsumus, Domine, clementer exaudi, ut, qui juste pro peccatis nostris affligimur, et hanc VERMIUM, MURIUM, BRUCHORUM, AVIUM, LOCUSTARUM *vel aliorum animalium calamitatem patimur, pro tui nominis gloria per merita et intercessionem S. Magni Abbatis ab ea misericorditer liberemur, ut per potentiam tuam expulsi nulli noceant, et hos agros aut hortos intactos dimittant. quatenus, quæ exorta fuerint, tuæ majestati deserviant. Per Christum, etc.*

PRIONS

Seigneur, nous vous en prions, écoutez favorablement nos prières, afin que nous qui sommes justement affligés, à cause de nos péchés et qui souffrons ce fléau des vers, des rats, des sauterelles, des oiseaux, des insectes ou d'autres animaux ; nous en soyons miséricordieusement délivrés pour la gloire de votre nom, par les mérites et l'intercession du saint abbé *Magne*, de telle sorte que, chassés par votre puissance, ils ne nuisent à rien et abandonnent intacts ces jardins ou ces champs et que ce qui est né, serve à votre majesté. Par le Christ, etc.

Autre bénédiction de l'*Eau* contre les *Animaux nuisibles* aux récoltes (même ouvrage, p. 484) :

OREMUS

Deus qui ad salutem humani generis maxima quæque sacramenta in aquarum substantia condidisti ; adesto propitius invocationibus nostris et clemento huic multimodis purificationibus præparato, per merita et intercessionem S. MAGNI *abbatis virtutem tuæ benedictionis ✝ infunde, ut creatura tua mysteriis tuis serviens, ad abigendos dæmones, morbosque pellendos, divinæ gratiæ sumat effectum, ut quidquid in agris, vel vineis, vel hortis, vel segetibus fidelium tuorum hæc unda resperserit, careat omni immunditiâ, liberetur à noxiis animalibus, non illic resideat spiritus pestilens. Amen...*

PRIONS

Dieu qui, pour le salut du genre humain, avez établi vos plus grands sacrements sur la substance de l'eau, écoutez favorablement nos prières et répandez la puissance de votre bénédiction ✝ par les mérites et l'intercession du saint abbé *Magne*, sur cet élément déjà préparé par toute espèce de purification, de telle sorte que votre créature servant à vos mystères, reçoive les effets de la grâce divine pour guérir les maladies et mettre en fuite les démons ; afin que tout ce qui aura été aspergé de cette eau, dans les champs, les vignes, les jardins ou les moissons de vos fidèles, soit préservé de toute impureté, délivré de tout animal nuisible et que nul esprit pestilentiel ne puisse y résider. Ainsi soit-il.

(*Bollandistes. — Helvetia sancta. — Calendarium benediclinum.* — Jules DE KERVAL).

SEPT SEPTEMBRE.

SAINT CLOUD ou CLODOALD (CLODOALDUS)

PRÊTRE ET SOLITAIRE, FILS DU ROI DE FRANCE

VIe SIÈCLE. — 522-560.

Patron des Cloutiers. — Invoqué contre les Ecrouelles et les Furoncles.

IL était fils de Clodomir, roi de France, petit-fils de Clovis et de sainte Clotilde. Après la mort de son père et de sa mère, Clotilde prit le plus grand soin de son éducation et de celle de ses deux frères, Thibault et Gonthaire. Tous les trois avaient droit de succession au trône ; mais Childebert et Clotaire, leurs oncles voulant les en priver et l'accaparer pour eux-mêmes, tuèrent Thibault et Gonthaire. Sans une protection spéciale de Dieu, *Cloud* aurait subi le même sort ; cependant, il parvint

à s'enfuir et se retira en Provence. Lorsqu'il eut atteint l'âge où il aurait pu monter sur le trône, des amis de son père vinrent lui offrir leur secours pour l'aider à reconquérir son royaume ; au lieu de céder à leurs instances, méprisant les grandeurs de ce monde, il coupa lui-même sa chevelure qui était le signe de sa dignité ainsi que de son origine royale, et se consacra entièrement à Dieu. Ensuite, il revint à Paris et se mit sous la conduite d'un saint homme du nom de Severin, qui s'était construit une cellule aux portes de Paris. Notre religieux l'accueillit avec empressement et lui donna une cellule à côté de la sienne. Le bruit de leur sainteté se répandit bientôt ; aussi Eusèbe, évêque de Paris, malgré la résistance de *saint Cloud*, lui conféra-t-il les saints ordres en 550 ; puis, comme il ne donnait plus aucun ombrage à ses oncles pour la succession au trône, ceux-ci lui concédèrent de grands biens qu'il n'accepta que pour faire des aumônes. Il s'était retiré au petit bourg de Nogent, sur les bords de la Seine. Ce lieu prit plus tard le nom de *Saint-Cloud* qu'il porte encore aujourd'hui. C'est là que saint *Cloud* passa les dernières années de sa vie avec quelques compagnons pour lesquels il avait fait élever des cellules et un petit oratoire dédié à saint Martin. Un jour, un pauvre étant venu lui demander l'aumône, n'ayant rien autre chose à lui offrir, il lui donna son capuchon (*Cucullam. Boll.*, 3e vol. septembre, p. 101). Le pauvre ensuite reçut l'hospitalité dans une maison charitable et le revêtit pendant la nuit. Le maître de la maison vit tout à coup son habitation toute resplendissante d'une lumière surnaturelle. Il appela sa femme qui partagea son étonnement. Ils crurent qu'ils avaient donné l'hospitalité à un Saint, mais ils apprirent de la bouche même de leur hôte que le capuchon d'où partaient les rayons lumineux lui avait été donné par *saint Cloud*.

Cloud rendit son âme à Dieu vers 560. De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau. Il était principalement invoqué contre *les Ecrouelles*. Sur une vieille estampe où l'on voit *saint Cloud* associé à saint Marcoul pour la guérison de cette affection, on lit cette prière :

ANTIPHONA.

O Clodoalde *pio miseros nos protege vultu, et medicam nobis offer amicus opem. Ora*, etc.. *ut digni*, etc.

OREMUS.

Rex regum et Domine dominantium Jesu Christe, salvator noster, majestatem tuam supplices deprecamur ; ut beati confessoris tui Clodoaldi *patrociniis culparum veniam, morum sanctitatem cujuscumque morbi (præsertim* Strumarum*) liberationem, ac sempiternam felicitatem impertiri digneris ; qui vivis et regnas*, etc.

ANTIENNE.

O *Cloud*, jetez sur nos misères un œil de compassion et apportez-nous le secours médicinal de votre amitié. Priez pour nous, etc., afin que nous devenions dignes, etc., etc.

PRIONS.

Roi des rois, Seigneur des seigneurs, Jésus-Christ, notre Sauveur, nous supplions humblement Votre Majesté de daigner nous accorder, par l'intercession de *Cloud*, votre confesseur, le pardon de nos fautes, la sainteté de vie, la guérison de toutes les maladies, spécialement des *Ecrouelles*, et l'éternelle félicité ; qui vivez et régnez, etc.

Il est plus que probable que *saint Cloud* étant fils de roi et ayant eu des droits incontestables à la couronne de France, droits qu'il refusa de faire valoir, la tradition populaire lui aura attribué le privilège conféré à tous les rois de France par l'intercession de *saint Marcoul*. Quant à l'invocation contre *les Furoncles*, qui sont appelés *Clous* dans le langage vulgaire, il faut en chercher l'origine dans la similitude du nom de cette affection avec celui du Saint. Il en est de même du patronage des *Cloutiers*.

Dans la collection des *Saints de la famille de Maximilien*, *saint Cloud* est représenté en costume de prêtre, tenant un livre de la main gauche, lisant des prières pour un infirme et un enfant placés devant lui, qu'il bénit de la main droite, une couronne à ses pieds.

(Le Père Cahier. — *Catalogus sanctorum*. — *Vie des Saints de l'Atelier*. — René de Saint-Maurice).

SAINTE REINE (REGINA) MARTYRE A ALISE

IIIe siècle. — 253.

Patronne des Charpentiers. — Invoquée contre la Gale, la Teigne, la Rogne et les Maladies honteuses.

Elle naquit dans le diocèse de Dijon, à Alise qui signifie (*Source de salut*), d'une famille assez haut placée, mais païenne. Elle perdit sa mère peu de temps après sa naissance ; son père la confia à une nourrice qui était chétienne et dont le premier soin fut de la faire baptiser. *Reine*, d'une beauté ravissante, aidait sa nourrice dans ses travaux et croissait en vertus et en grâces. Le gouverneur de la province, *Olibrius*, l'ayant aperçue gardant un troupeau et arrêtée près de trois ormes, fut tellement frappé du charme et de la noblesse de toute sa personne qu'il lui proposa de devenir sa femme. *Reine* répondit qu'elle avait voué sa virginité à un autre époux et qu'elle était chrétienne. Olibrius, espérant la vaincre par la souffrance, la fit enfermer dans un cachot obscur où elle était attachée à la muraille par une chaîne de fer. Voyant qu'elle restait inébranlable, il la livra à toutes les tortures qui étaient en honneur à cette époque, le chevalet, les grilles de fer pour labourer les chairs, les torches ardentes appliquées sur les côtés, puis, comme opposition, l'immersion dans une cuve d'eau glacée, avec les pieds et les mains liés. Au milieu de ces douleurs atroces, une colombe apparaissait de temps en temps à la jeune vierge pour la réconforter et lui faire entrevoir la récompense qui l'attendait dans les demeures éternelles. Vaincu enfin, Olibrius ordonna qu'on lui tranchât la tête. Le corps de la jeune Sainte, dit l'abbé Tridon (1), fut découvert en 864 par Egil, abbé du monastère de Flavigny. Une colombe blanche et lumineuse lui indiqua le lieu où reposait la jeune martyre, près d'une petite fontaine. Le corps fut exhumé. On trouva la tête séparée du tronc et les chaînes qui avaient garrotté *sainte Reine*. Une chapelle fut bâtie sur cet endroit et les reliques furent transportées au monastère de Flavigny. Un pèlerinage s'établit à *Alise-Sainte-Reine*, et comme on comptait les pèlerins par milliers, la charité de saint Vincent de Paule s'en émut, et c'est à lui qu'on doit la fondation d'un hospice qui rend les plus grands services. A chaque pas, on trouve des souvenirs de la vaillante martyre. Ce sont des trous nommés *Combes de sainte Reine*; ce sont les *Prés de sainte Reine* ; ce sont des arbres nommés *Ormeaux de sainte Reine* ; *c'est la fontaine de sainte Reine*. Pour rappeler qu'elle filait, on a donné son nom à de petites pierres qui ont un peu la forme d'un instrument de fileuse : on les appelle *Fuseaux de sainte Reine*. D'après le *Dictionnaire de Trévoux*, on nomme pareille-

(1) 2e vol., *Bulletin archéologique*, p. 495.

ment *Flambeaux de sainte Reine* certains petits météores lumineux qui apparaissent aux environs de son église.

La *Gale* était appelée le mal de sainte Reine (4e vol. de Trévoux), ce qui indique suffisamment qu'elle était invoquée contre cette affection. Elle était également invoquée contre *la Rogne, la Teigne, les Maladies honteuses* et en général contre toutes les affections caractérisées par des éruptions de *boutons* et de *pustules*. A ce sujet, les Bollandistes (3e vol. de septembre, p. 35), mentionnent la guérison de Claude Perdrisat par l'intercession de *sainte Reine*, en 1642. Ayant été atteint d'une affection *variolique*, il avait perdu successivement l'usage de ses yeux, de ses bras et de ses jambes. Il ne pouvait se soutenir et marcher qu'à l'aide d'un bâton. Depuis quatre mois, il était dans cet état, sans aucun espoir de recouvrer la santé, quand ses parents eurent l'idée de faire un vœu à Dieu et à sainte Reine. La neuvaine de prières qu'ils avaient commencée, n'était pas encore terminée que leur fils était entièrement guéri et ils offrirent, en *ex-voto*, ses béquilles au prieur du monastère de Flavigny.

D'après l'*Almanach spirituel* de Paris, pour l'année 1755, la fête de *sainte Reine* se célébrait à Sainte-Reine, rue de la Chaize; fête titulaire aux cordeliers ; à Saint-Eustache, avec procession de la relique de la Sainte et réunion de sa confrérie ; à Saint-Paul, confrérie des *Compagnons charpentiers* dont il est difficile d'expliquer le patronage.

Une gravure, publiée par Aubry, montre *sainte Reine* debout, les yeux au ciel, avec une chaîne enroulée autour de son corps. Une colombe se montre à elle avec ces paroles qui semblent sortir de son bec : « *Venez Reine au royaume de Jésus-Christ.* » Deux anges déposent une couronne sur sa tête. Dans le fond, un bourreau lui tranche la tête et on aperçoit l'église du monastère de Flavigny.

(*Les Petits Bollandistes.* — L'abbé Tridon. — L'abbé Grignard. — A. Brebion).

SAINTE GRIMONIE, VIERGE & MARTYRE

IVe SIÈCLE.

Invoquée pour les Yeux.

Grimonie, fille d'un roi d'Irlande, avait été baptisée à l'âge de douze ans, à l'insu de ses parents qui étaient païens. Plus tard, ceux-ci ayant voulu la marier, *Grimonie* refusa absolument d'obtempérer à leur désir et son père furieux l'enferma dans un cachot obscur ; mais Dieu lui envoya un de ses anges pour la délivrer. Ce fut alors qu'en naviguant vers la France, elle apaisa, par ses prières, une violente tempête qui menaçait d'engloutir le vaisseau qu'elle montait. Elle aborda dans la Gaule-Belgique et, par amour pour la solitude, elle s'enfonça dans les forêts de la Thiérache jusqu'à un endroit que l'on appelle aujourd'hui le bourg de la Capelle, dans le diocèse de Soissons.

Là, elle se nourrissait de racines et de fruits sauvages, se livrant jour et nuit aux exercices de la prière et de la pénitence. Ce fut alors que des satellites, envoyés par ses parents pour tâcher de la retrouver, parvinrent enfin à découvrir sa retraite. Comme elle refusait de les suivre, ces barbares se précipitèrent sur elle et lui tranchèrent la tête. Après avoir caché le corps de la sainte sous un amas de terre, ils repartirent pour l'Irlande.

Plus tard, comme une clarté mystérieuse apparaissait sur un certain lieu de la forêt, on creusa la terre, on trouva le corps de *Grimonie* parfaitement conservé et plusieurs miracles éclatèrent à son contact. On bâtit une petite chapelle sur son tombeau, autour de laquelle s'éleva un village qui fut érigé en Bourg par le roi François Ier. Aujourd'hui le pèlerinage de la Capelle est encore assez fréquenté. On y invoque *sainte Grimonie pour la vue.*

(*Les Petits Bollandistes*).

SAINT EUSTACHE, ABBÉ

XIIIe SIÈCLE. — 1211.

Invoqué pour les Yeux, les Enfants malades et contre la Fièvre.

Né dans le Beauvoisis, *Eustache* fut admis de bonne heure dans les rangs du clergé et fut choisi par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, pour être son secrétaire. Plus tard, les religieux de Flay le nommèrent abbé de leur monastère. *Saint Eustache* gouverna son abbaye avec autant de prudence que de bonté ; mais il fut bientôt appelé, avec d'autres prédicateurs Prémontrés et Cisterciens, pour combattre la monstrueuse hérésie des Albigeois. Les succès que notre Saint obtint dans cette croisade, engagèrent l'illustre pontife Innocent III à l'envoyer en Angleterre avec le titre de légat apostolique.

Par sa parole et par ses miracles, il opéra beaucoup de conversions. Non loin de Cantorbery, le Saint bénit une fontaine en un lieu appelé *Vui*. A dater de ce moment, un grand nombre de malades y trouvèrent leur guérison. De nos jours, le souvenir de ces miracles est encore vivant dans cette contrée. Les hérétiques eux-mêmes appellent la fontaine de Vui le *Puits Saint-Eustache* ou *le saint Puits*. Ils vont y puiser de l'eau qu'ils conservent dans leurs demeures pour la *guérison des Yeux,* le soulagement des *Enfants malades* et des personnes atteintes *de la Fièvre.*

Saint Eustache eut à subir plusieurs épreuves et, entr'autres, une opposition très vive de la part du clergé de la contrée qui lui fit un crime de son zèle et l'accusa, comme le dit si bien l'abbé Sabatier, *de porter la faux dans la moisson d'autrui*. Il fut même obligé de regagner son monastère ; mais bientôt, d'après de nouvelles instructions d'Innocent III, il vint reprendre le cours de sa mission à York et tonna surtout dans la chaire contre la violation du dimanche. Il y a lieu de croire que sa parole convaincue contribua essentiellement à graver, dans le cœur des Anglais, le respect de ce saint jour qui, malgré leur hérésie, s'est conservé intact jusqu'à notre époque. *Eustache* pressentant, par l'épuisement de ses forces, que la fin de sa vie n'était pas éloignée, crut devoir attendre patiemment le jour de la récompense éternelle dans son abbaye où il rendit son âme à Dieu en l'année 1211.

(*Saints de Beauvais*, par l'abbé SABATIER).

SAINT VENTURA, PRÊTRE & MARTYR A CITTA DI CASTELLO

XIIIe SIÈCLE. — VERS 1250.

Invoqué contre les Hernies.

On raconte ainsi la cause de sa mort : Comme il passait dans une forêt, il entendit un bûcheron qui, en coupant du bois, blasphémait horriblement le nom de Dieu. Il le reprit vivement à ce sujet ; alors, celui-ci, irrité de ses remontrances, lui asséna un coup de sa hâche sur la tête et le tua

Le sacrilège homicide enterra, sous un immense amas de pierres, son corps qui resta caché pendant un certain temps et fut découvert d'une façon miraculeuse. Une colombe vint frapper avec son bec la cloche de l'église de Saint-Barthélemy de Citta di Castello ; puis elle se mit à voltiger au-dessus du monceau de pierres. Ces deux évolutions, renouvelées plusieurs fois, attirèrent l'attention du peuple et lui donnèrent à penser que ces pierres cachaient quelque chose d'extraordinaire. On creusa le sol en cet endroit et l'on trouva le corps de *saint Ventura* qui fut honorablement enseveli dans l'église de Saint-Barthélemy.

Les Bollandistes font remarquer que, d'après le témoignage des biographes du Saint, l'assistance qui lui est réclamée s'exerce principalement *contre les Hernies*. Ces mêmes biographes racontent également qu'au moment de la translation des reliques, un de ceux qui les portaient, souffrait d'une *Hernie* et qu'il fut immédiatement guéri après avoir imploré *saint Ventura*.

De là, cette vieille coutume qui consiste à porter les enfants à l'église de *saint Ventura* le jour de sa fête et à les poser sur le tombeau du Saint afin qu'ils soient préservés des *Hernies* ou bien qu'ils en soient délivrés s'ils en sont déjà affligés.

(*Les Petits Bollandistes*).

SAINT GRAT (GRATUS) ÉVÊQUE D'AOSTE

VIIIe ET IXe SIÈCLE.

Invoqué pour la Vigne, pour et contre la Pluie ; contre la Grêle, les Tempêtes, les Incendies, les Insectes et les animaux nuisibles.

Ses parents étaient de la famille impériale de Constantinople et n'étaient pas moins distingués par leur piété que par leur noblesse. Dès son plus jeune âge, *Grat* reçut une éducation essentiellement chrétienne. Il fut envoyé à Athènes pour y faire ses études et obtint le succès le plus éclatant dans ses cours de belles-lettres et de philosophie ; mais, voulant échapper à tout ce que le monde pouvait lui promettre de plus flatteur, il se rendit à Ephèse, où il prit l'habit de religieux dans un couvent de l'ordre de saint Basile.

On croit qu'il assista au concile tenu à Rome l'an 769 puis au concile général de Nicée, l'an 787, et que le Souverain Pontife lui confia, avec quelques autres députés, une mission auprès de l'empereur Charlemagne. A son retour, il le nomma à l'évêché d'Aoste. Là, il n'eut pas seulement à exercer son zèle contre l'idolâtrie, il eut aussi à combattre les hérésies qui s'étaient répandues dans cette province, ce qu'il fit avec une grande douceur jointe à une grande fermeté. Après

avoir assisté au concile d'Aix-la-Chapelle, l'an 799, il fut envoyé par le Pape dans la Terre-Sainte pour en rapporter la tête de saint Jean-Baptiste qui, par une révélation, avait été découverte à Sebaste. Ce fut pendant ce voyage qu'il apaisa subitement une *Tempête furieuse*, Voilà sans doute le point de départ de l'invocation contre *les Tempêtes*. De retour à Rome, *saint Grat* alla déposer, entre les mains du Souverain Pontife, l'insigne relique qui fut ensuite placée dans l'église de Saint-Sylvestre, où elle est très vénérée, et le Pape détacha, de la tête sacrée, la mâchoire inférieure et la donna au saint évêque qui en enrichit sa cathédrale. Elle y est encore aujourd'hui précieusement conservée.

Le saint Pasteur obtenait du ciel pour son peuple, non-seulement des biens spirituels, mais même des temporels. Le Pape Benoît XIV men-« tionne (1) « qu'il avait coutume de bénir de l'eau pour délivrer la terre « des animaux qui portaient préjudice à ses fruits et que, par sa vertu « et ses prières, il délivra à trois milles de distance les campagnes « d'Aoste des *Rats* qui en dévastaient les récoltes. C'est ce que raconte « Thiers (2), ajoute-t-il, qui appuye son récit sur les témoignages des « auteurs dignes de foi qu'il cite. » Théophile Raynaud (3) raconte également que, lorsqu'on porte ses reliques bénies, *les petits Vers et les Sauterelles* tombent en morceaux à la grande joie des laboureurs et que l'eau, bénite sous une certaine formule, placée dans un grand vase avec une particule de ses reliques, met en fuite *les Taupes* qui se sauvent comme à l'approche du feu.

A la suite des effets merveilleux que *saint Grat* produisit avec son eau bénite, on a commencé et continué, jusqu'à présent, à bénir l'eau de la même manière que ce Saint, en se servant des mêmes prières et des mêmes cérémonies. En voici les formules :

MODUS

Aquæ benedicendæ qua utebatur sanctus GRATUS *vallis Augustæ episcopus adversus animantia fructibus terræ nocentia.*

Ponatur aqua munda in aliquo vase et sal in cartula separatim.

Sacerdos indutus rocheto vel superpelliceo, cum stola, dicat quæ sequuntur.

℣ Adjutorium nostrum, etc.
℟ Qui fecit cœlum, etc.
℣ Sit nomen Domini, etc.
℣ Ex hoc nunc etc.
℟ Domine exaudi orationem meam.
℟ Et clamor meus ad te veniat.
℣ Dominus vobiscum.
℟ Et cum spiritu tuo.

OREMUS.

Præsta, quæsumus, Domine, tuum salubre remedium super hanc creaturam salis et aquæ ut ubicumque fuerit aspersa, ad animæ et corporis proficiat sanitatem, sitque ipsa destructio *bruchorum*, et omnium animalium fructibus terræ nocentium. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

FORMULE

De bénédiction de l'eau dont se servait saint GRAT, *évêque d'Aoste, contre les Animaux nuisibles aux fruits de la terre.*

On met de l'eau pure dans un vase et du sel dans une coquille, séparément.

Le prêtre, revêtu d'un rochet ou d'un surplis avec l'étole, dit ce qui suit :

℣ Que notre aide, etc.
℟ Qui a fait le ciel, etc.
℣ Que le nom du Seigneur, etc.
℟ Depuis aujourd'hui, etc.
℣ Seigneur, écoutez ma prière,
℟ Et que ma voix arrive jusqu'à vous.
℣ Que le Seigneur soit avec vous,
℟ Et avec votre esprit.

PRIONS.

Répandez, nous vous prions, Seigneur, votre salutaire remède sur cette créature du sel et de l'eau, afin que, partout où elle sera versée, elle procure la santé de l'âme et du corps, et qu'elle devienne elle-même la destruction des *Sauterelles* et de tous les animaux nuisibles aux fruits de la terre.

(1) T. I, *Instit.* XLVII, § II, N. 17.
(2) Tom. II des *Superst.*, liv. III, chap. II, p. 450, 3e édition, de Paris.
(3) *Hagiologium lugdunense*, p. 528, in-folio.

℟. Amen.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.
℣. Sursum corda.
℟. Habemus ad Dominum.
℣. Gratias agamus Domino Deo nostro.
℟. Dignum et justum est.

Vere dignum et justum est, æquum et salutare. Te autem creaturam salis et aquæ, adjuro per Deum vivum † per Deum verum † per Deum sanctum † te adjuro per eum qui te in principio separavit ab arida † adjuro te per Deum verum qui te de fonte Paradisi manare præcepit † adjuro te per eum † qui te in Cana Galileæ sua potentia convertit in vinum, qui tibi nomen imposuit natatoriam Siloë. Adjuro te per eum † qui per te Naaman syrum à leprâ suâ curavit. Adjuro te per eum † qui te immisso sale per manus Eliseæ prophetæ mundavit dicens : aqua ista munda fiat † aqua quæ omnes sordidos lavat † peccata mundat. Adjuro te per eum † qui super te pedibus suis ambulavit. Adjuro te per Deum vivum † ut te mundam exhibeas nec in te aliquid phantasmatis retineas sed efficiaris fons exorcisatus, et salus in tuam virtutem credentibus ; et ubicumque aspersa fueris, sive in segetibus, sive in vineis et arboribus, sive in domibus urbanis, seu rusticis : sive in cubilibus aut aliis animalium et pecudum mansionibus : sive in agris, oleribus, rapis cœterisque frugibus : sive in pecoribus et jumentis, et aliis animalibus domesticis et utilibus : vel si quis te senserit, aut ex te gustaverit, fias aqua exorcisata, et sis in remedium et defensionem adversus omnes insidias latentis inimici.

Te autem, Domine sancte, Deum verum credentes exoramus suppliciter, ut ad defensionem nostram placatus aspicias, et hanc salis, et aquæ creaturam tuæ benedictionis gratia sanctifices, ut quidquid hujus liquoris rore fuerit aspersum, careat omni immunditia, et ab omni versutia et potentia malignorum vacuum fiat et liberum. Hinc procul fiant pestilentiæ morbus et cœtera omnia quæ saluti hominum et animalium domesticorum et utilium sunt obnoxia : hujus aquæ tactu fugiant *locusta*, *bruchus* et *eruca* : fugiant *talpæ* et alia hujusmodi fructibus terræ nocitura expellantur. Omnesque adversæ potestates inimicorum tam visibilium quam invisibilium patentes et latentes non prævaleant, sed per hujus creaturæ salis et aquæ aspersionem, et tui sanctissimi Nominis invocationem procul expellantur et arceantur, nec ullas diaboli et ministrorum ejus insidias ullatenus nocere permittas ubi de tuo auxilio agitur et Nomen sanctum tuum invocatur, per Christum Dominum nostrum. Amen.

Domine, sancte Pater, omnipotens æterne Deus, spiritum sanctum tuum emitte desuper cum Angelo et Archangelo tuo, qui omnia

℟. Ainsi soit-il.
℣. Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et avec votre esprit.
℣. En haut les cœurs !
℟. Nous les avons vers le Seigneur.
℣. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.
℟. C'est une chose digne et juste.

Oui, c'est une chose digne et juste, équitable et salutaire. Aussi, je t'adjure, créature du sel et de l'eau, je t'adjure par le Dieu vivant †, par le Dieu véritable †, par le Dieu Saint †, je t'adjure, par celui qui, au commencement te sépara de l'aride †, je t'adjure par le Dieu véritable, qui t'ordonna de couler de la fontaine du Paradis †, je t'adjure par Celui † qui, à Cana, en Galilée, par sa puissance, te changea en vin, qui t'imposa le nom de Piscine de Siloë. Je t'adjure par Celui † qui, par toi, guérit le Syrien Naaman de sa lèpre.

Je t'adjure par celui qui te purifia avec le sel répandu par les mains du prophète Elisée, disant : « Que cette eau devienne une eau pure † qui lave toutes les souillures † efface les péchés. Je t'adjure par celui qui marcha sur toi. Je t'adjure par le Dieu vivant † de devenir pure, de ne retenir en toi rien de l'esprit diabolique ; mais d'être une fontaine purifiée et le salut de tous ceux qui croiront en ta vertu ; que, partout où tu seras répandue, sur les moissons, sur les vignes et sur les arbres, dans les maisons, à la ville et à la campagnes, dans les chambres ou dans quelque autre lieu et partie des habitations, dans les étables et autres demeures des animaux et des troupeaux ; dans les champs, sur les potagers, les légumes et sur les autres fruits ; sur les troupeaux, bêtes de somme et autres animaux domestiques et utiles ; et enfin que, pour qui te touchera ou te goûtera, tu sois une eau purifiée et aussi un remède et une protection contre toutes les embûches de l'ennemi caché.

Et vous, Seigneur saint, que nous confessons le Dieu vrai, nous vous supplions ardemment dans l'intérêt de notre défense, de regarder d'un œil miséricordieux et de sanctifier, par la vertu de votre bénédiction, cette créature du sel et de l'eau, afin que tout ce qui aura été aspergé de cette liqueur soit purgé de toute impureté et soit désormais exempt et libre de toute embûche et influence maligne. Que par elle soient éloignés les contagions et tout ce qui est nuisible à la santé des hommes et des animaux domestiques et utiles : Qu'au contact de cette eau fuient l'*insecte*, la *sauterelle* et la *chenille*. Que les *taupes* fuient et que toutes les autres bêtes de cette espèce nuisibles aux fruits de la terre soient chassées Que toutes les puissances adverses des ennemis visibles et invisibles, connues et inconnues ne prévalent pas ; mais que, par l'aspersion de cette créature du sel et de l'eau et par l'invocation de votre très saint nom, elles soient chassées au loin et pour toujours comprimées. Enfin, que vous ne permettiez jamais au diable et à ses suppôts de dresser désormais aucune embûche là où votre secours sera imploré et votre saint nom invoqué. Par Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Seigneur, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, envoyez d'en haut votre Esprit saint, avec votre ange et votre archange, afin qu'ils

prædicta visitent atque defendant, videlicet segetes, semina, vineas, arbores, bestias, agros, jumenta, rapas, olera, hortos, et alia omnia super quibus hæc aqua aspersa fuerit, et ab omnibus *locustis, erucis, bruchis, talpis, muribus, serpentibus* et aliis quibuscumque animalibus fructibus terræ nocentibus protegant, nec ea nocere illis ullo modo permittant : et ut in omni loco nomen tuum sanctificetur, benedic, Domine † et per hanc creaturam salis et aquæ, procul repellantur omnia animalia fructibus et frugibus nocentia, per invocationem nominis Domini Jesu Christi, quod invocatum est in ipsa creatura messis ; ut sit in cibum et alimentum humano generi, et cœteris omnibus qui iis frui debent. Fugite igitur partes adversæ, vicit Leo de tribu juda, radix David. Alleluia.

Commixtio salis et aquæ fiat, et benedictio Domini nostri Jesu Christi descendat super hanc creaturam salis et aquæ pariter, in nomine Patris †, et Filii †, et Spiritus sancti †. Amen.

Deinde dicuntur ad libitum, Psalmi 121, 126, 147, 69, 68, 23, 28, 50, postea Litaniæ : Deinde :

Ut fructus terræ, arbores, segetes, vineas, hortos, sata, prata, animalia et alia omnia quæ hujus aquæ unda aspersa fuerint, à *bruchis, muribus, talpis, serpentibus, vermiculis vineis nocentibus,* et aliis immundis spiritibus a quibus læduntur et corrumpuntur, conservare digneris, te rogamus, sancte Pater, per Christum Dominum nostrum. Amen.

Ut nos famulos tuos de quacumque tribulatione clamantes exaudire et eripere digneris : et aquam istam ad effugandos omnes *bruchos, mures, talpas, serpentes, vermiculos vineis nocentes* et alia animalia fructibus terræ nocentia benedicere et sanctificare digneris, te etiam humiliter rogamus. Per Christum Dominum nostrum.

OREMUS

Deus, cui proprium est misereri semper et parcere : suscipe deprecationem nostram ut nos, et omnes famulos tuos quos delictorum, catena constringit, miseratio tuæ pietatis clementer absolvat. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

OREMUS

Omnipotens sempiterne Deus qui, in principio, tua ineffabili potentia, cuncta ex nihilo creasti : et ut vitæ hominis provideres, terræ marique, ut fructus et animantia quibus in escam uteretur, producerent, imperasti · præsta, quæsumus, ut fructus et cœtera quæ in sudore vultus nostri, te cooperante, nobis parare contendimus, illæsa permaneant, et per virtutem nominis sancti tui, aquæ (vel terræ) hujus aspersione sint ab omni inimicorum tam visibilium, quam invisibilium impugnatione secura : quatenus illis corporum

visitent et défendent toutes les choses susdites, savoir : Les moissons, les semences, les vignes, les arbres, les bêtes, les champs, les bêtes de somme, les raves, les potagers, les jardins et toutes les choses sur lesquelles cette eau sera répandue et qu'ils les protègent contre les *insectes*, les *chenilles*, les *sauterelles*, les *taupes*, les *rats*, les *serpents* et tous autres animaux nuisibles aux fruits de la terre et ne leur permettent de nuire en aucune manière : partout où votre nom est sanctifié, que votre bénédiction se répande † et que par cette créature du sel et de l'eau, soient chassés au loin tous les animaux nuisibles, aux fruits et aux récoltes, par l'invocation du nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est invoqué sur cette créature de la moisson, afin qu'elle devienne la nourriture et l'aliment du genre humain et des autres êtres qui doivent en jouir.

Arrière donc ! Parties adverses ! Le lion de la tribu de Juda, rejeton de David, a vaincu. Alleluia.

Que le mélange du sel et de l'eau se fasse et que la bénédiction de Notre Seigneur Jésus-Christ descende également sur cette créature du sel et de l'eau, au nom du Père † et du Fils † et du saint Esprit †. Ainsi soit-il.

Ensuite on dit *ad libitum*, les Psaumes 121, 126, 147, 69, 68, 23, 28, 50, ensuite les Litanies, et enfin :

Daignez préserver les fruits de la terre, les arbres, les moissons, les vignes, les jardins, les champs, les prés, les animaux et tout ce qui aura été aspergé de cette eau, *des sauterelles, des rats, des taupes, des serpents, des vers nuisibles aux vignes et des autres esprits immondes* qui les ravagent et les détruisent, nous vous en supplions, Père saint, par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

Daignez nous écouter, nous, vos serviteurs, criant vers vous et nous délivrer de toutes nos tribulations : Daignez bénir et sanctifier cette eau destinée à mettre en fuite *toutes les sauterelles, tous les rats, les taupes, les serpents, les vers nuisibles aux vignes* et les autres animaux nuisibles aux fruits de la terre, nous vous en supplions humblement. Par Jésus-Christ Notre Seigneur

PRIONS

O Dieu dont un des principaux attributs est de faire grâce et de pardonner, recevez favorablement notre prière, afin que votre pitié miséricordieuse et votre clémence nous absolvent, nous et tous vos serviteurs que les liens du péché tiennent enchaînés. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

PRIONS

Dieu tout puissant et éternel qui, au commencement, avez tout créé de rien, par votre puissance ineffable, et qui, dans votre bonté prévoyante pour la vie de l'homme, avez commandé à la terre et à la mer de produire des fruits et des animaux qui serviraient à sa nourriture, faites, nous vous en prions, que les fruits et les autres choses, qu'avec votre coopération, nous nous efforçons de produire à la sueur de notre front, soient maintenus intacts et que par la vertu de votre saint nom, après les avoir aspergés de cette eau ou saupoudrés

nostrorum imbecillitate sustentata, fortiori animo tendamus ad cœlestia. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

MODUS

Terræ benedicendæ in honorem SANCTI GRATI *vallis Augustæ episcopi adversus animantia fructibus terræ nocentia.*

Sacerdos indutus stola violacea cum cereo accenso et aspersorio, expositaque capsula reliquiarum SANCTI GRATI, *legat quæ sequuntur :*

℣ Adjutorium nostrum in nomine Domini.
℟ Qui fecit cœlum et terram.
℣ Sit nomen Domini benedictum.
℟ Ex hoc nunc et usque in sæculum.

Exorciso te creatura terræ, per Deum vivum † per Deum verum † per Deum sanctum †, adjuro te per eum qui te in principio separavit ab aqua, ut te salutiferam exhibeas, nec in te aliquid phantasmatis retineas sed efficiaris salus in tuam virtutem credentibus, ut ubicumque fueris aspersa, sive in pratis, campis, vineis aut aliis quibuscumque locis, sis in remedium et defensionem adversus omnes insidias latentis inimici ; te autem, Domine sancte, Deum verum credentes exoramus supplicite, ut ad defensionem nostram placatus aspicias, et hanc terræ creaturam tuæ benedictionis † gratia sanctifices, ut omnis locus hac terra aspersus careat omni versutia et potentia malignorum spirituum vacuus fiat et liber : hinc procul fiant pestilentiæ morbus, et spiritus procellarum, et cœtera omnia quæ saluti hominum, animalium camporum, pratorum, vinearum sunt obnoxia : hujus terræ tactu fugiant *locusta*, *bruchus* et *eruca* : fugiant *talpæ* et alia hujusmodi fructibus terræ nocitura expellantur, omnesque adversæ postestates inimicorum tam visibilium quam invisibilium, patentes et latentes, non prævaleant, sed per hujus terræ aspersionem, tui sancti nominis invocationem, et *sancti Grati* intercessionem, procul expellantur et arceantur, nec ullas diaboli et ministrorum ejus insidias nullatenus nocere permittas ubi de tuo auxilio agitur, et nomen sanctum tuum invocatur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

ORAMUS

Præsta, quæsumus, Domine, tuum salubre remedium super hanc creaturam terræ, ut ubicumque fuerit aspersa, ad animæ et corporis proficiat sanitatem : sitque ipsa destructio bruchorum et omnium animalium fructibus terræ nocentium. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

de cette terre, ils soient à l'abri de toute attaque de la part des ennemis visibles et invisibles ; et qu'enfin la faiblesse de nos corps ayant été sustentée par eux, nous nous dirigions avec une résolution plus énergique vers les choses du ciel. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

FORMULE

Pour bénir en l'honneur de SAINT GRAT, *évêque d'Aoste, la terre employée contre les animaux nuisibles aux fruits de la terre.*

Le prêtre, revêtu de l'étole violette avec un cierge allumé et l'aspersoir, la châsse des reliques de SAINT GRAT *étant exposée, lira ce qui suit :*

℣ Notre secours est dans le nom du Seigneur.
℟ Qui a fait le ciel et la terre.
℣ Que le nom du Seigneur soit béni !
℟ Depuis aujourd'hui et jusqu'à la fin des siècles.

Je t'exorcise, créature de la terre, par le Dieu vivant †, par le Dieu vrai, par le Dieu saint †. Je t'adjure par Celui qui, au commencement, te sépara de l'eau, afin que tu te montres salutaire et que tu ne retiennes en toi rien de l'esprit diabolique ; mais que tu deviennes le salut de ceux qui croient en ta vertu : afin que partout où tu seras répandue, soit dans les prés, les champs, les vignobles ou dans quelqu'autre lieu, tu sois un remède et une protection contre toutes les embûches de l'ennemi caché. Et vous, Seigneur saint, que nous confessons, le Dieu vrai, nous vous supplions ardemment, dans l'intérêt de notre défense, de regarder d'un œil miséricordieux et de sanctifier, par la vertu de votre bénédiction, cette créature de la terre, afin que tout lieu où cette terre sera répandue, soit purgé de toute impureté et soit désormais exempt et libre de toute embûche et influence des esprits malins : que par elle soient éloignés les contagions et le vent des tempêtes et tout ce qui est nuisible à la santé des hommes et des animaux, aux champs, aux prés et aux vignes ; qu'au contact de cette terre fuient l'*insecte*, la *sauterelle* et la *chenille* ; que les *taupes* fuient et que toutes les autres bêtes de cette espèce nuisibles aux fruits de la terre soient chassées. Que toutes les puissances adverses visibles et invisibles, connues et inconnues, ne prévalent pas ; mais que, par le contact de cette terre, par l'invocation de votre saint nom et par l'intercession de saint *Grat*, elles soient chassées au loin et pour toujours comprimées ; qu'enfin vous ne permettiez jamais au diable et à ses suppots de dresser désormais aucune embûche, là où votre secours sera imploré et votre saint nom invoqué. Par J. C. N. S. Ainsi soit-il.

PRIONS

Appliquez, nous vous en prions, Seigneur, votre salutaire remède à cette créature de la terre, afin que partout où elle sera répandue, elle serve à la santé du corps et de l'âme, et qu'elle soit elle-même la destruction des *sauterelles* et de *tous les animaux nuisibles aux fruits de la terre*. Par J. C. N. S.

OREMUS

Domine, sancte Pater, omnipotens, æterne Deus, spiritum sanctum tuum emitte desuper cum Angelo et Archangelo tuo, qui omnia prædicta visitent atque defendant, videlicet segetes, semina, vineas, agros, hortos, prata, atque omnia super quibus hæc terra aspersa fuerit, et ab omnibus LOCUSTIS, ERUCIS, BRUCHIS, TALPIS, MURIBUS, SERPENTIBUS et aliis quibuscumque animalibus, fructibus terræ nocentibus protegant, nec ea nocere illis ullomodo permittant ; et ut in omni loco nomen tuum sanctificetur, benedic † Domine, et per hanc creaturam terræ procul repellantur omnia animalia fructibus et frugibus nocentia per invocationem Domini nostri Jesu Christi quod invocatum est in ipsâ creaturâ messis, ut sit in cibum et alimentum humano generi, et cœteris omnibus qui iis frui debent : fugite igitur partes adversæ, vicit Leo de tribu Juda, radix David. Alleluia.

Benedictio Domini nostri Jesu Christi descendat super hanc creaturam terræ, in nomine Patris † et Filii † et Spiritus sancti †. Amen.

PRIONS

Seigneur, Père saint, tout puissant, Dieu éternel, envoyez d'en haut votre Esprit saint avec votre ange et votre archange, pour visiter et protéger tout ce qui a été énoncé plus haut : les moissons, les semences, les vignes, les champs, les jardins, les prés et tout ce qui aura été saupoudré de cette terre ; qu'ils les défendent contre *tous les insectes, les chenilles, les sauterelles, les taupes, les rats, les serpents et tous autres animaux nuisibles aux fruits de la terre*, et qu'ils interdisent à ces animaux de leur nuire en aucune manière ; et pour que votre nom soit sanctifié en tout lieu, bénissez-les, † Seigneur et que par cette créature de la terre, soient repoussés au loin tous les animaux nuisibles aux fruits et aux récoltes, par l'invocation de notre Seigneur Jésus-Christ qui est invoqué sur la créature même de la moisson, afin qu'elle serve de nourriture et d'aliment au genre humain et à tous ceux qui doivent en jouir : fuyez donc, parties adverses, le lion de la tribu de Judas, le rejeton de David a vaincu. Alleluia.

Que la bénédiction de Notre Seigneur Jésus Christ descende sur cette créature de la terre. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Saint Grat fut d'abord enterré à côté de saint Ours, dans l'église de Saint-Pierre. Longtemps après, son corps fut transporté dans la cathédrale d'Aoste.

En 1542, un incendie général se manifesta dans les forêts de la vallée d'Aoste et faisait des dégâts depuis huit jours déjà, il s'éteignit devant la châsse contenant la tête du Saint que le clergé de la cathédrale porta sur les points les plus menacés. Depuis ce temps, *saint Grat* est invoqué contre *les incendies*.

Un écrivain piémontais signale *l'invocation spéciale* qui lui est adressée, pour être préservé de *la grêle* et des *tempêtes* : « On bénit dans « son église d'Aoste, dit-il, une grande quantité de chandelles, qui sont « fort recherchées, et qu'on allume quand on est menacé d'une *tem-* « *pête*. » Un historien d'Aoste (M. de Tillier) mentionne la même invocation ; à Aoste, on recommande d'apprendre par cœur et de réciter, surtout quand on appréhende d'être atteint *de la foudre*, dans les temps orageux, la prière suivante :

Glorieux saint Grat, puissant protecteur de ceux qui recourent à vous dans les diverses calamités de la vie, je viens vous prier avec une grande confiance d'intercéder pour moi maintenant auprès de Dieu, afin qu'il ne fasse tomber sur moi LES FOUDRES VENGERESSES de sa colère dont je suis menacé. Je suis coupable, il est vrai, mais je demande la douleur et la pardon de mes péchés. Je demande le temps et la grâce d'en faire une vraie pénitence ; et pour que mon indignité ne m'empêche pas d'être exaucé, priez vous-même, grand Saint, le Dieu des miséricordes, de m'accorder ce que je lui demande par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur. Ainsi soit-il.

Nous avons signalé le secours puissant exercé par *saint Grat* contre *les animaux nuisibles* pour préserver *les champs*, *les vignes*, *les vergers*, *les moissons*, *les légumes*, *les jardins*, et en général tous *les biens de la terre*. Il a encore un *pouvoir spécial* pour obtenir, suivant le besoin, *la pluie* ou *le beau temps* qui communiquent à cette même terre une fertilité exceptionnelle.

A Aoste, on recommande également de faire tous les jours et surtout lorsqu'on porte de l'eau ou de la terre bénites dans la campagne, cette prière qui a trait à la dernière invocation :

Glorieux saint Grat, dont la charité s'est portée jusqu'à obtenir souvent de Dieu, UN TEMPS FAVORABLE AUX BIENS DE LA TERRE et des moissons abondantes à ceux qui étaient menacés de près du fléau de la disette, nous vous prions de nous obtenir la même faveur, avec la grâce pourtant d'en faire un saiut usage, afin que le cœur détaché des biens passagers de ce monde, nous en usions comme n'en usant pas, et que nous ayons à la fin de cette courte vie le bonheur de jouir des biens incomparables et éternels dans le ciel notre patrie. Ainsi soit-il.

Le père du Sollier, Galesinius, Molanus, de Saluces, dans leurs martyrologes ou histoires, parlent de la sainteté et des miracles de saint Grat, dans les termes les plus élogieux. Saint François de Sales le fit mettre au nombre des Saints dont il voulait qu'on fît l'office dans son diocèse. Le savant pape Benoît XIV l'appelle : « *ob insignia portenta celeberrimo* », « très célèbre par ses insignes prodiges » (1).

(*Extrait de la vie de saint Grat, évêque d'Aoste*, par JEAN-ANTOINE GAL, chanoine de l'insigne collégiale de Saint-Pierre et Saint-Ours, docteur et professeur de Théologie, approuvée avec les formules et les prières, le 2 août 1829, par Evase, évêque d'Aoste).

HUIT SEPTEMBRE.

SAINT ADRIEN, MARTYR A NICOMÉDIE

IVe SIÈCLE. — 310.

Patron des Bourreaux, Geôliers, Bouchers, Courriers, Brasseurs, Grainetiers. — Invoqué contre la Peste et la Stérilité des Femmes.

DRIEN, chef des gardes de l'empereur, témoin de la constance et de l'unanimité des martyrs au milieu des tourments, après s'être entretenu avec eux de la récompense qui les attendait, s'était subitement converti à la foi chrétienne. A cette nouvelle, Maximien, entrant dans une grande colère, ordonna qu'on le chargeât de chaînes et qu'on le traînât en prison avec les autres martyrs. Un valet de saint *Adrien* alla, en toute hâte, prévenir sa femme Nathalie qu'il avait été emprisonné. Nathalie, mariée avec lui depuis treize années, était chrétienne au fond du cœur ; mais elle cachait sa foi à cause de la persécution. Quand elle apprit le motif de l'arrestation de son mari, elle fut transportée de joie et courut à la prison. Là, se jetant aux pieds d'*Adrien*, elle brisa ses chaînes, le félicita surtout d'avoir trouvé des richesses que ses parents ne lui avaient point léguées, et l'exhorta fortement à persister jusqu'à la fin. *Adrien* lui promit de la prévenir du jour où il serait appelé au tribunal, afin qu'elle fût présente à sa dernière heure. Au bout de quelques jours, ayant donné une forte somme au gardien de la prison, il put sortir pour venir la prévenir ; dans le premier moment, Nathalie, s'imaginant qu'il avait fui le martyre, refusa de le voir ; mais bientôt, détrompée, elle ouvrit la porte et ils s'agenouillèrent l'un devant l'autre, par un sentiment de mutuel respect, puis ils s'acheminèrent vers le tribu-

(1) Tome I, *Instit.* XLVII ; § II, n. 17.

nal. Comme *Adrien* refusait de reconnaître le pouvoir des dieux, le tyran, transporté de fureur, commanda à quatre hommes de frapper le martyr sur le ventre. Lorsqu'il vit que les entrailles lui sortaient du corps, il fit suspendre le supplice et reconduire sa victime en prison.

Il ordonna bientôt d'y apporter les instruments de torture. Les bourreaux alors placèrent, sur une enclume, la jambe du martyr. Nathalie, la saisissant, l'étendit elle-même sur l'instrument fatal, et les licteurs lui coupèrent le pied. On traita l'autre jambe de la même manière. *Adrien* présenta les mains, Nathalie les plaça sur l'enclume et les licteurs les tranchèrent d'un seul coup. A l'instant même, il rendit son âme au Seigneur.

Maximien commanda de livrer son corps aux flammes avec ceux des autres martyrs ; à peine les corps mutilés furent-ils lancés dans la fournaise, que d'affreux éclats de tonnerre retentirent tout à coup, la terre fut ébranlée sur sa base et les bourreaux, saisis de frayeur, s'enfuirent au milieu d'un orage épouvantable. Les chrétiens, avec le secours de Nathalie et des autres femmes pieuses, profitèrent de cette panique pour enlever les reliques des saints martyrs.

L'invocation adressée à *saint Adrien* contre *la Peste* est très ancienne. L'abbé Corblet cite une oraison qui se trouve dans la messe *contra Epidemiam* d'un missel du XIIe siècle n° 154 de la bibliothèque d'Amiens. Je la retrouve également dans un missel manuscrit du XVe siècle qui fait partie de ma bibliothèque.

MISSA CONTRA *Epidemiam.*	*Messe contre l'*EPIDÉMIE.
OREMUS.	PRIONS.
Presta quæsumus, omnipotens Deus, ut qui beati ADRIANI *martyris tui natalitia colimus, à* CUNCTIS MALIS IMMINENTIBUS, *ejus intercessione liberemur.*	Dieu tout-puissant, faites, nous vous en prions, que nous, qui célébrons la fête du bienheureux *Adrien*, votre martyr, nous soyons délivrés, par son intereession, de tous les maux qui nous menacent.

On trouve également une autre oraison contre *la Peste* dans un rituel manuscrit du XVe siècle n° 401 de la bibliothèque de l'Ecole de médecine de Montpellier :

ORATIO.	PRIÈRE.
Omnipotens sempiterne Deus, qui nos BEATI ADRIANI *martyris tui memoriam celebrare concedis, tribue quæsumus, ut ejus meritis et precibus ab omni mala* PESTE EPIDEMIE *et languore animæ et corporis atque ab anticipatione subitaneæ mortis nos eripere digneris.*	Dieu tout-puissant et éternel qui nous accordez de célébrer la mémoire du bienheureux *Adrien*, votre martyr, faites, nous vous en prions, que, par ses mérites et ses prières, vous daigniez nous préserver de toute *mauvaise Peste, Epidémie*, langueur de l'âme et du corps, ainsi que de toute surprise de la mort subite.

Les Bollandistes citent un assez grand nombre de circonstances dans lesquelles *la Peste* fut guérie par l'invocation adressée à saint Adrien. Le 8 mai, entre autres, en l'année 1517, on vit arriver à Grammont (ville de Flandre), pour vénérer le corps de saint Adrien, un habitant d'Amiens du nom d'Engelbert Bouxse. Il était entièrement nu et vêtu seulement d'une chemise de lin. Il venait accomplir son vœu à *saint Adrien* qui, quatre heures après avoir été invoqué par lui, l'avait guéri d'une tumeur infecte à la poitrine, suite de *la Peste* dont il avait été atteint, après l'Assomption, en 1516.

L'abbé Corblet pense que *saint Adrien* était invoqué chez nous comme en Normandie et ailleurs contre *les Fléaux contagieux*. L'Allemand

Henri Alt raconte que *saint Adrien* montra merveilleusement sa protection dans une épidémie qui régnait en la ville de Lisbonne.

Comme chef des gardes de l'empereur, *Adrien* avait *les bourreaux et les geôliers* sous sa juridiction, aussi ils ont voulu se mettre sous le patronage et sous la protection d'un si vaillant athlète. Les *Bouchers*, en voyant *saint Adrien* représenté tenant à la main l'enclume sur laquelle on lui avait coupé les pieds et les mains, ont songé au billot qui leur sert à trancher les morceaux de viande et l'ont également pris pour patron. Dom Riva signale le patronage des *Courriers* et des *Messagers* (corrieri) et lui donne pour origine *le Message* que *saint Adrien* avait porté à sa femme pour lui annoncer l'heure à laquelle il devait comparaître devant ses juges. L'Allemand Henri Alt, qui indique le patronage des *brasseurs*, prétend que, comme *la Bière* après les quatre opérations nécessaires pour sa fabrication, devient plus claire et plus limpide, *Adrien* sortit des horribles supplices qu'on lui fit endurer plus brillant et plus beau. Le père Cahier signale l'invocation contre *la Stérilité des Femmes*, mais il n'en indique pas l'origine.

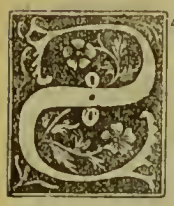
(*Actes des Martyrs*).

NEUF SEPTEMBRE.

SAINT OMER OU AUDOMARE, ÉVÊQUE DE THÉROUANNE

VIe ET VIIe SIÈCLE. — 670.

Invoqué pour les Yeux.



SAINT Omer, d'une illustre origine, était encore adolescent quand il perdit ses parents qui l'avaient formé à la vertu dès son enfance, avec un soin tout particulier. Suivant le conseil de l'Evangile, il distribua ses grands biens aux pauvres et entra dans le monastère de Luxeuil où il devint bientôt le modèle et le guide de ses frères, à tel point que sa réputation grandit au loin et qu'il fut choisi pour évêque de Thérouanne. Il ne fut pas moins admirable sur le siège épiscopal que dans le cloître. Il bannit entièrement de son diocèse le culte des faux dieux qui s'y était rétabli et mérita d'être appelé le Père des saints de son époque. Il gouverna toujours son église avec un zèle fructueux, bien que déjà fort âgé, lorsque Dieu le frappa de cécité pour lui faire acquérir le mérite de la patience. Notre Saint supporta cette rude épreuve avec la plus grande résignation. En effet, assistant, quoique aveugle, avec d'autres évêques, à la translation du corps de saint Vaast, il recouvra la vue par un seul attouchement de ses saintes reliques. Désolé de cela, il se mit en prières et obtint que ses yeux se fermassent de nouveau à la lumière du jour pour contempler mieux le Dieu du ciel. Voilà pourquoi on l'invoque dans les maladies des yeux. Il vécut encore deux ou trois ans, puis il s'envola au ciel laissant dans son monastère son corps fertile en prodiges pour la consolation de ceux qui l'invoquent.

(*Petits Bollandistes*).

SAINT GORGON, MARTYR A NICOMÉDIE

IVe SIÈCLE. — 364.

Patron des Notaires.

On lit dans le *Martyrologe romain*, au neuf septembre :

« A Nicomédie, les saints martyrs Dorothée et *Gorgon*, qui occupaient de hautes fonctions auprès de l'empereur Dioclétien, détestant la persécution qu'on faisait souffrir aux chrétiens, furent, en sa présence, pendus en l'air par son ordre, déchirés à coups de fouets et tellement écorchés, qu'on voyait leurs intestins. Ils furent ensuite saupoudrés de sel et de vinaigre, rôtis sur des grils et enfin étranglés. Le corps de *saint Gorgon* a été, quelque temps après, transporté à Rome, enterré sur la voie latine, puis transféré en dernier lieu dans l'église de Saint-Pierre.

Comme *Gorgon* était maître des offices du palais de l'empereur, *les Notaires* de Rouen, persuadés sans doute qu'à ces fonctions étaient attachés certaines écritures, certains enregistrements ayant quelque rapport avec les travaux de leurs études, l'ont constitué leur protecteur et leur patron.

DIX SEPTEMBRE.

SAINT NICOLAS DE TOLENTINO, CONFESSEUR

ERMITE DE SAINT AUGUSTIN

XIVe SIÈCLE. — 1305.

Invoqué pour les Ames du Purgatoire.

Comme sa mère était restée stérile pendant de longues années de mariage, elle invoqua saint Nicolas de Bari. Son vœu ayant été promptement exaucé, elle donna le nom de Nicolas à son fils et il fut appelé *de Tolentino*, à cause de son long séjour dans cette ville. Dès l'âge de sept ans, il prenait l'habitude de vivre avec du pain et de l'eau et il commençait à jeûner. Parvenu à l'âge adulte, il embrassa la vie cléricale et fut promu à un canonicat. Un jour, ayant entendu un religieux de l'ordre des Augustins prêcher le mépris du monde, il voulut absolument entrer dans leur couvent. Vêtu d'un habit grossier, déchiré par les flagellations et par une chaîne de fer serrée autour de son corps, presqu'entièrement privé de sommeil, il éclata par son humilité, sa charité, sa patience et par toutes les autres vertus. Dans l'exercice du sacerdoce, il unissait l'amour de Dieu dont il était consumé, à l'amour de son prochain, surtout des âmes livrées aux flammes expiatoires et il en délivra plusieurs du *feu du purgatoire* par ses prières, ses jeûnes et ses austérités. Aussi avaient-elles en lui une grande confiance et lui envoyèrent-elles Fr... Pellegrino d'Osimo, qui avait été son ami pendant sa vie, pour obtenir de lui beaucoup de suffrages. Cette âme lui apparut donc pendant son sommeil et lui ayant appris qu'elle était en Purgatoire : « Viens, Père, ajouta-t-elle, et contemple nos misères. Et, l'ayant conduit dans une grande plaine, le Saint la vit toute couverte de flammes ardentes au milieu desquelles une innombrable quantité d'âmes jetaient des cris lamentables et imploraient du secours par les gestes les plus expressifs.

Se réveillant à ces cris de douleur, le Saint quitta aussitôt sa couche, se prosterna contre terre et, versant un torrent de larmes, offrit à Dieu les plus ferventes prières pour ces infortunées. Le lendemain, il obtint du Père prieur la permission de célébrer pour elles la sainte messe pendant toute la semaine et le fit avec tant de ferveur que, le dernier jour, Fr. Pellegrino vint le remercier de sa généreuse charité, grâce à laquelle il avait, avec beaucoup d'autres âmes, été délivré de ses peines et admis dans le Paradis.

Le diable, jaloux d'une si grande perfection, mit tout en œuvre pour le faire dévier de la voie qu'il suivait avec une fermeté héroïque. Il lui tendit toute espèce d'embûches et exerça envers lui les plus grandes violences. Il alla même jusqu'à le battre de verges, mais *Nicolas* triompha principalement par le secours de l'oraison qu'il prolongeait le plus souvent depuis la première heure de la nuit jusqu'au lever du soleil.

Une année avant sa mort, une étoile extraordinaire, apparut au-dessus du village de Saint-Ange, où il était né, et vint s'arrêter sur l'autel où il avait coutume de dire la messe. On le représente souvent tenant à la main cette étoile ou la portant sur sa poitrine et notoirement dans la *Chronique de Nuremberg*. Pendant les six derniers mois qu'il resta encore sur cette terre, il entendait toutes les nuits un concert d'anges dont la mélodie était un avant-goût des joies du paradis.

Son corps fut enterré dans la chapelle où il disait ordinairement la messe. Quarante ans après sa mort, un religieux du couvent de Tolentino, par un zèle pieux, mais indiscret, ayant voulu séparer les bras de son corps, une grande quantité de sang s'écoula des deux blessures. Le jour de la fête de Nicolas, à Rome, on expose des parcelles de ce sang miraculeux dans l'église Saint-Augustin.

D'après les Bollandistes (tome III, septembre, 647), il obtint également par ses jeûnes et par ses prières, le salut de son frère qui avait été tué sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Ce sont-là probablement les points de départ des invocations qui lui sont adressées pour les âmes du purgatoire.

Suit une oraison qui se trouve au 10 septembre dans les *Acta sanctorum* de Daniel Papebrock (2 vol. in-32, Anvers) :

Deus, qui S. NICOLAI *Tolentinatis preces, ad* PURGANTIUM ANIMARUM *refrigerium, benigne suscepisti, exaudi nos pro* IISDEM SUPPLICANTES *et a peccatis post mortem purgandis misericorditer præserva.*	Dieu qui avez accueilli avec bonté les prières de *Saint Nicolas de Tolentino* pour le soulagement *des âmes du purgatoire*, écoutez celles que nous aussi nous vous adressons pour elles et préservez-nous miséricordieusement des péchés que nous aurions à expier après la mort.
Ora pro fidelibus defunctis.	Priez pour *les fidèles trépassés.*

Un cantique castillan (Gozos) célèbre également la même invocation :

Al alegre consistorio	Au bienheureux séjour vous apportez des milliers d'âmes en les retirant *du triste purgatoire* lorsque vous priez pour elles.
Millares de almas lleves	
Desde al TRISTE PURGATORIO	
Cuando per ellas rogais.	

D'après le Père Cahier *saint Nicolas* est parfois représenté tendant le bout de sa ceinture aux *âmes du purgatoire*, comme pour les aider à en sortir.

Malade à la suite de ses jeûnes prolongés, *saint Nicolas* avait été con-

solé par la visite de saint Augustin et de la sainte Vierge, qui lui donna un pain miraculeux à l'aide duquel sa santé avait été bientôt rétablie.

Sanning, dans sa *Collectio benedictionum*, indique une prière sous le numéro CXI, intitulée : *Bénédiction du pain de saint Nicolas de Tolentino*. Ce pain, dit-il, était conservé dans chaque maison, avec le plus grand respect, pour s'en servir dans les *Nécessités occurrentes*. Cette bénédiction a été louée et approuvée par le pape Eugène IV.

Voici deux oraisons ayant trait à cette bénédiction et qui se trouvent dans un bréviaire romain, imprimé à Venise en 1565 :

OREMUS

Te igitur suppliciter deprecamur ut benedicere et sanctificare digneris hanc CREATURAM PANEM, *ut quicumque ex eo gustaverit, per intercessionem dilecti famuli tui* NICOLAI DE TOLENTINO *consequatur vitam æternam : et extinguere ab omnibus digne sumentibus, si quid veneni, si quid mortiferæ operationis fuerit, et clementer eos defendere. Per etc.*

OREMUS

Deus et pater Domini nostri Jesu Christi, cujus verbo cœli firmati sunt, cui omnia subdita sunt, cui omnis creatura deservit, et potestas subjectu est, et metuit et expavescit ; nos te ad auxilium provocamus, cujus audito nomine, serpens conquiescit, draco fugit, silet vipera et omnia venenata, etiam adhuc fortia animalia reptantia noxia terrentur, et omnes adversæ saluti humanæ radices arescunt, te ergo, Domine, suppliciter deprecamur, ut benedicere et sanctificare digneris hanc creaturam PANIS, *ut quisque ex eo comederit, per intercessionem sancti tui* NICOLAI DE TOLENTINO, *vitam æternam consequatur. Per, etc.*

PRIONS

Nous vous supplions donc humblement de daigner bénir et sanctifier cette créature du pain afin que quiconque en aura mangé obtienne la vie éternelle par l'intercession de votre bien-aimé serviteur *Nicolas de Tolentino* ; daignez aussi éloigner de tous ceux qui le recevront dignement tout poison et toute atteinte mortelle et les défendre avec bonté. Par etc.

PRIONS

Dieu, père de Notre Seigneur Jésus Christ, qui a affermi les cieux par sa parole, auquel tout est soumis. toute créature obéit et que tout pouvoir respecte, craint et redoute, nous vous appelons à notre secours, vous au nom duquel le serpent se cache, le dragon s'enfuit, la vipère se tait et tous les animaux rampants, nuisibles, venimeux, même dans toute leur vigueur, sont effrayés, et toutes les plantes contraires à la santé de l'homme sont desséchées. Nous vous supplions donc humblement, Seigneur, de bénir et de sanctifier cette créature du pain, afin que tous ceux qui en auront mangé, obtiennent la vie éternelle, par l'intercession de votre saint *Nicolas de Tolentino*. Par, etc.

Le jour de sa fête en Espagne, on bénit et on distribue des petits pains sans levain sous la forme d'une pièce de deux décimes que l'on prend contre toutes les maladies et spécialement contre l'*Incendie*.

L'église de Broû, diocèse de Belley, possède une relique du Saint, envoyée par Léon XII ; ce pape a accordé une indulgence plénière aux fidèles qui, ayant communié, visiteront l'église de Broû le dimanche qui suit le 10 septembre ou l'un des huit jours suivants (1).

(*Hagiologium italicum. — Les Petits Bollandistes.*)

---

(1) D'après les *Légendes du Calendrier* (Collin de Plancy) *Saint Nicolas de Tolentino* est invoqué contre les rhumatismes, parce qu'un vieux dicton populaire assure que le 10 septembre donne des douleurs : *Denus fert mala Membris.*

SAINT THÉODARD, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT, MARTYR

VIIe SIÈCLE. — VERS 668.

Patron des Marchands de bestiaux.

Il fut d'abord abbé de Stavelot dans la province de Liège ; puis il fut élevé au siège de Maëstricht où il resta environ six années ; pendant ce laps de temps, des seigneurs ambitieux, s'étant emparés d'une grande partie des terres de l'évêché, *Théodard* se mit en route pour demander justice à Childebert, roi d'Austrasie, contre les envahisseurs des biens de son église ; mais, ceux-ci, l'ayant rejoint entre Spire et Strasbourg, se précipitèrent sur lui et le tuèrent. Ils coupèrent sa tête et son corps en plusieurs parties, probablement pour empêcher que le corps ne fût reconnu ; mais un de ses gens les ramassa toutes. Elles furent distribuées entre différentes églises des diocèses de Strasbourg, de Spire, de Worms et de Liège, enfin restituées plus tard au diocèse de Maëstricht. *Théodard* est *le patron des marchands de bestiaux* de cette ville, sans qu'il soit possible de déterminer l'origine de ce patronage.

(*Surius. — Calendarium benedictinum. — Les Petits Bollandistes.*)

DOUZE SEPTEMBRE

SAINT GUY D'ANDERLECHT (GUIDO) SOLITAIRE ET PÈLERIN

COMMENCEMENT DU XIe SIÈCLE. — 1012

Invoqué pour les Bêtes à cornes, la santé du Bétail, contre les Epizooties, la Dyssenterie. — Patron des Laboureurs, des Sacristains.

Guy, naquit à Anderlecht, près de Bruxelles, de parents très pauvres, qui lui donnèrent une première éducation toute religieuse. Contraint par la pauvreté, il se plaça chez un habitant d'un village pour conduire la charrue, vaquant en cachette aux exercices de son admirable piété. Chaque jour, après qu'il avait reçu le pain destiné à sa nourriture, il abandonnait ses chevaux et portait ce pain à ses parents. Son maître, en étant prévenu, voulut un jour l'épier. Chose admirable ! il vit des anges faisant l'office du laboureur pendant l'absence de Guy. « Il ne convient pas, s'écria-t-il, que ce serviteur de Dieu me serve, moi « qui serais indigne de le servir (1) !

C'est dans cette première phase de la vie de saint Guy, qu'il faut chercher le point de départ du *patronage des laboureurs* et *des invocations pour les bêtes à cornes, pour la santé du bétail* et *contre les épizooties,* (les maladies contagieuses des animaux).

Guy, quittant un jour sa demeure pour chercher quelqu'endroit solitaire, se trouva devant l'église de Laken et y entra prier Dieu. Le pasteur de la paroisse, l'ayant invité à passer la nuit dans sa demeure, lui demanda de rester avec lui. *Guy* accepta et s'appliqua à entretenir la propreté de l'église : les autels étaient brillants, les dalles nettoyées, les

(1) Toute cette première partie des actes de *Guy*, citée par les Bollandistes (tome IV, sept., p. 37) d'après Rayssius... *Hyerogazo phylacium*, etc., p. 52, ne se trouve dans aucun des Hagiologues modernes.

vases purifiés et une pieuse sollicitude présidait à toutes les cérémonies. Partout, dans l'église, on n'apercevait que des fleurs de différentes espèces et des branches d'arbres qui ornaient les grilles et décoraient les châsses des saints. C'est là évidemment l'origine du patronage réclamé *par les sacristains*.

Il partageait son temps entre le service de l'église et celui des pauvres de Laken qui le connaissaient, le vénéraient comme un ange du ciel et recevaient de lui des secours et des consolations. Pendant ce temps-là, le diable essayait de le faire dévier de la voie qu'il parcourait si glorieusement; un soir, un marchand de Bruxelles se présenta au presbytère et, après avoir conversé avec *Guy*, le persuada de se livrer comme lui à un commerce lucratif, afin d'augmenter ainsi ses ressources pour répandre ses aumônes; mais bientôt, honteux d'avoir cédé à ce premier mouvement, il s'imposa, pour sa punition, de visiter les sanctuaires les plus vénérés de la chrétienté. Il prit le bâton du pèlerin et se dirigea sur Jérusalem: il avait parcouru de vastes contrées pendant sept ans, lorsqu'il se retrouva à Rome avec le vénérable Wonedulphe, doyen d'Anderlecht et d'autres compagnons de voyage qu'il avait connus autrefois et auxquels il se fit reconnaître. Comme ils avaient l'intention d'aller à Jérusalem, ils entraînèrent, de nouveau, *Guy* avec eux pour leur servir de guide. A leur retour, quelques-uns de ces pèlerins moururent et reçurent la sépulture des mains de notre Saint.

Le vénérable Wonedulphe fut de ce nombre. Sur son lit de mort, il détacha, de son doigt, un anneau qu'il chargea *Guy* de rapporter à ses amis du Brabant, en témoignage de l'affection qu'il leur conservait. Le saint homme se remit en route et arriva à Anderlecht, épuisé par un *flux de sang* qui l'emporta presqu'immédiatement, après qu'il eut exécuté les dernières volontés du vénérable Wonedulphe. De nombreuses guérisons s'opérèrent à son tombeau. Plus tard, Gérard II, évêque de Cambrai et d'Arras, fit transporter ses reliques dans l'église paroissiale où un grand nombre de pèlerins viennent se recommander à sa protection. L'affection dont il mourut a été l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre *la dyssenterie*.

On le représente ordinairement avec un costume de pèlerin, les yeux au ciel, implorant la miséricorde de Dieu, au-dessus de sa tête, le Saint-Esprit darde ses rayons ; *saint Guy* tient un bourdon de la main droite et, de la gauche, deux palmes, à ses pieds un bœuf, un cheval et une herse. On lui met quelquefois deux clefs à la main, en mémoire de ses fonctions de *sacristain*.

(*Raïssius*. — *Les Bollandistes*. — L'abbé Destombes. — Le chanoine Gooris : *Miracles de Saint Guidon*.)

SAINT TOBIE, LE PÈRE

VIIe SIÈCLE. — AVANT J.-C.

Patron des Fossoyeurs et des Ensevelisseurs.

Après le retour de son fils, qui le guérit de sa cécité en lui frottant les yeux avec le fiel d'un poisson et lui présenta sa femme Sarah, *Tobie* voulut récompenser le jeune étranger qui l'avait accompagné et lui avait rendu, pendant son voyage, les services les plus éminents. Ce fut

alors que l'ange leva le voile qui le couvrait et lui déclara ce qu'il était :

« Sachez, lui dit-il, que la prière, accompagnée du jeûne et de l'au-
« mône, vaut mieux que tous les trésors et que tout l'or qu'on peut
« amasser sur la terre. Car l'aumône délivre de la mort : c'est elle qui
« efface le péché, qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle.
« Lorsque vous faisiez votre oraison avec larmes, qu'à Ninive, au péril
« de votre vie, *vous ensevelissiez les morts*, que vous quittiez votre
« diner, que vous cachiez les corps durant le jour dans votre maison
« *pour les enterrer la nuit*, c'était moi qui présentais vos prières au
« Seigneur, et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu que
« vous fussiez éprouvé par la tentation. Le Seigneur m'a donc envoyé
« pour vous guérir et pour délivrer du démon Sarah, la femme de votre
« fils. Car je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui sommes toujours
« présents devant le Seigneur. » Aucun patronage ne saurait donc être mieux justifié que celui des *fossoyeurs* et des *ensevelisseurs*.

Tobie, le père, est représenté tantôt recouvrant la vue par la main de son fils, tantôt portant à Ninive les corps des malheureux Israélites, ses compatriotes, esclaves comme lui.

(*Bible. — Les vies des Saints de l'ancien testament* (1).

TREIZE SEPTEMBRE.

SAINT MAURILLE, ÉVÊQUE D'ANGERS

IVe SIÈCLE. — 426

Invoqué contre les Inondations et les Désastres causés par l'eau.

MAURILLE, né à Milan, de parents illustres, eut le bonheur d'avoir pour premier maître saint Martin de Tours, qui était alors dans cette ville et qui en fut chassé quelque temps après par l'influence des Ariens. Ayant été fait par saint Ambroise, évêque de Milan, lecteur de cette église, *Maurille* abandonna sa famille et ses biens, pour venir retrouver saint Martin qui, étant déjà évêque de Tours, lui conféra les ordres sacrés ; il se rendit ensuite à Angers, et trouva, sur le bord de la Loire, un temple dédié aux idoles, il se mit en prière et la foudre pulvérisa le temple et les idoles. Il éleva, sur le même emplacement, une église et plus tard un monastère qu'il habitait. Un jour il entendit des cris de détresse poussés par des bateliers qui, surpris par un orage, craignaient d'être engloutis dans les eaux du fleuve avec leur cargaison. *Maurille*, ému de pitié, sortit immédiatement dans l'espoir de sauver les naufragés ; en effet, à sa prière, le calme suvint tout à coup, et les bateliers purent continuer leur route, sans avoir subi aucune avarie.

L'évêque d'Angers étant mort quelque temps après, saint Martin fit nommer à sa place *Maurille* qui bientôt fut soumis à une épreuve des plus extraordinaires. Avant de s'asseoir sur le trône épiscopal, il avait obtenu de Dieu un enfant pour une femme vieille et stérile. Comme il

(1) Chez Jean de Nully, *rue Saint-Jacques à l'image de saint Pierre*. Paris, in-8e. 1703.

commençait à dire la messe, cette femme lui apporta cet enfant qui se mourrait, pour lui faire recevoir le sacrement de Confirmation. Le prélat fut long à dire sa messe ; quand il vint voir l'enfant, il le trouva mort. Désespéré et craignant que cet enfant ne fût mort par sa faute, il résolut d'abandonner son évêché. Il s'embarqua secrètement, après avoir écrit sur une pierre le jour de son embarquement. Pendant la traversée, il s'aperçut qu'il avait emporté avec lui les clefs des reliques de son église, et, pendant qu'il les tenait entre ses mains, le diable, pour augmenter encore ses angoisses, les fit tomber à la mer. Alors, le Saint s'écria : « Je ne retournerai pas dans mon évêché avant que les clefs ne soient revenues entre mes mains. » Arrivé en Angleterre, *Maurille* se plaça comme jardinier.

Pendant ce temps-là, le clergé et les habitants d'Angers, désolés de la perte de leur évêque, chargèrent quatre personnes de se mettre à sa recherche. Celles-ci, après avoir voyagé pendant sept ans, revenaient, ayant perdu tout espoir de le retrouver, quand, en visitant un port de Bretagne, elles aperçurent, sur une pierre, cette inscription : « *Par ici passa Maurille, évêque d'Angers.* »

Par une inspiration divine, elles s'embarquèrent pour aller chercher leur évêque de l'autre côté de la mer. Pendant qu'elles naviguaient, un gros poisson sauta dans leur vaisseau et, dans ses entrailles, on trouva les clefs que les quatre habitants reconnurent. Au premier moment, ils crurent que *Maurille* avait péri dans les flots ; mais, par une nouvelle inspiration du ciel, ils continuèrent leur route, prirent terre et vinrent tout droit chez le gentilhomme où saint *Maurille* était jardinier. Ils le trouvèrent cueillant une salade pour son maître, le reconnurent, se jetèrent à ses pieds en le conjurant de revenir à Angers avec eux. *Maurille,* à cette demande, opposa le serment qu'il avait fait de ne retourner dans son évêché qu'après avoir retrouvé les clefs des reliques de son église ; mais, quand les envoyés les eurent exhibées, en lui racontant comment elles étaient venues en leur possession, il ne fit plus aucune opposition et revint avec eux à Angers ; grande fut la joie des habitants qui se portèrent en foule au-devant de lui. A peine arrivé, *Maurille* se rendit au tombeau de l'enfant qui était mort et le ressuscita.

A l'âge de quatre-vingt-dix ans, *Maurille* remit son âme à Dieu, dans la trentième année de son épiscopat. Les invocations qui lui sont adressées contre *les Inondations et les Désastres causés par l'eau*, tirent leur origine de la tempête qu'il avait apaisée sur la Loire, au moment où de malheureux bateliers allaient être submergés et aussi de la façon miraculeuse dont il avait retrouvé les clefs précipitées dans l'eau par le diable. Il est représenté ressuscitant l'enfant dont il a été question plus haut ou bien tenant un poisson de la bouche duquel sortent des clefs. (RIBADANEIRA. — *Les Bollandistes*).

SAINT ISRAEL, CHANOINE DE DORAT

950 à 1014.

Invoqué contre la maladie des Ardents et autres Maux.

Israël, né près du Dorat, dans la Marche, d'une riche et pieuse famille, puisa chez les chanoines réguliers de cette petite ville, les éléments de

la science humaine et divine. A quinze ans, il entra dans leur docte compagnie et devint bientôt le plus remarquable d'entre eux tant par ses talents que par ses vertus. Aussi Hilduin, étant monté sur le siège épiscopal de Limoges, l'attacha à sa personne, l'éleva à la dignité du sacerdoce et le fit entrer dans son conseil d'administration. Mais en 991, ses confrères, les chanoines du Dorat, le choisirent pour chef et il brilla au milieu d'eux par ses lumières, par sa sagesse, par son humilité, surtout par un dévouement sans borne à Dieu et au prochain.

Ce fut alors qu'il alla s'établir à Saint-Junien, aussi dans la Marche, pour en relever l'église et le chapître sur le modèle de celui du Dorat. Il relia entre eux ces deux chapîtres par un lien étroit, afin qu'ils se servissent mutuellement d'exemple et d'appui. Toutefois, il dut enfin céder aux plus vives instances de ses compatriotes et revenir au Dorat y passer les huit dernières années de sa vie ; il les consacra entièrement, comme les précédentes, à l'enseignement et à la pratique des vertus religieuses les plus admirables. A la fin, accablé par le travail et les œuvres de dévouement, amaigri par ses veilles et ses grandes mortifications, absorbé par ses prières incessantes, muni des sacrements de la sainte Eglise, il rendit à Dieu sa belle âme le 31 décembre 1014.

Vingt ans plus tôt, un fléau terrible, le *Mal des Ardents*, s'était abattu sur la patrie de notre saint chanoine. Loin de se décourager par l'excès du mal, Israël n'y vit qu'une occasion providentielle d'exercer son zèle infatigable. Il accueillait avec la plus grande charité les malades qui venaient demander ses soins et ses prières ; il leur prodiguait tous les secours que réclamait leur malheureux état. Ses aliments, ses vêtements, sa couche même étaient à leur service. Tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, se sentaient ranimés par ses soins ; beaucoup même le quittaient entièrement guéris par son intercession. Les autres, quoique moins heureux, chantaient ses louanges en regagnant leurs demeures, sinon sains et saufs, au moins consolés et soulagés dans leurs souffrances. Est-il étonnant, après cela, qu'il ait été choisi comme médecin spécialiste du *Mal des Ardents* et autres maux.

(Abbé Rougeri. — *Vie de Saint Jean.*

QUATORZE SEPTEMBRE

SAINT CORNEILLE, PAPE, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 252.

Invoqué contre l'Epilepsie, les Convulsions des Enfants, la Fièvre, le Mal d'Oreilles, pour les Bêtes à cornes et les Animaux domestiques.

A LA SUITE de l'effroyable persécution de Décius, le siège apostolique de Rome resta vacant pendant seize mois. Ce fut seulement vers le mois de juin 251 que *Corneille*, romain de naissance, fut élu pape par le suffrage réuni du clergé et du peuple. Néanmoins, son élection fut contestée par Novatien, prêtre de Rome, qui, à l'instigation de Donat, prêtre de Carthage, reçut, par fraude, la consécration pontificale des mains de trois évêques induits en erreur. Ce fut le premier antipape. Saint *Corneille* assembla à Rome un concile de soixante évêques et d'un plus grand nombre de prêtres et de diacres qui, condamnant Novatien et le schisme introduit dans l'Eglise, maintint *Corneille* sur son siège.

Comme le saint Pontife s'adonnait tout entier à l'exercice de son ministère sacré et avait fait embrasser la foi de Jésus-Christ à un grand nombre de païens, il fut envoyé en exil à Centumcelles (Civita-Vecchia), où il reçut les consolations salutaires de saint Cyprien, évêque de Carthage. Irrité de la mutuelle charité qui unissait les deux saints, l'empereur manda *Corneille* à Rome, le fit fustiger avec des fouets garnis de plomb et ordonna, en même temps, qu'il fût traîné dans le temple de Mars pour y sacrifier aux dieux. Sur son refus, *Corneille* fut condamné à la peine capitale et décapité avant d'avoir achevé la deuxième année de son pontificat. La bienheureuse Lucine, avec l'aide de quelques prêtres de Rome, ensevelit son corps dans une crypte qui lui appartenait près le cimetière de Callixte. Le Pape Adrien Ier transporta depuis ses reliques dans une église qu'il fit élever sous son vocable. A la prière du roi Charles-le-Chauve, elles furent transférées à Compiègne dans une abbaye qu'il avait bâtie sous l'invocation de la sainte Vierge et des saints martyrs *Corneille* et Cyprien.

Les *Bollandistes* (vol. septembre, p. 769, c. D, p. 772, CDEF et p. 776, CDF) citent de nombreux exemples de guérisons d'*Epilepsie* opérées par l'intercession de *saint Corneille*. C'est probablement par analogie qu'on a joint, à cette invocation, celle contre les *Convulsions des Enfants*.

D'après l'abbé Corblet (v. 4, p. 221), *saint Corneille* est le patron d'Hamelet, près de Favières (diocèse d'Amiens). On s'y rend encore en pèlerinage, mais rarement, dit-il, et on invoque le saint martyr contre *les Fièvres* qui règnent en ces parages.

Dans le nord de l'Espagne, *saint Corneille* est surtout invoqué contre *le Mal d'oreilles*, comme l'atteste ce cantique catalan (*Goigs*) :

De mal DE ORELLA *curan* *Al que esta per judicat* *De vostra Llantia aplicat* *Lo oli y salud li donan.*	Du *Mal d'oreilles* vous guérissez celui qui en souffre ; en lui appliquant l'huile de votre lampe, vous leur donnez la santé.

Mais c'est surtout *pour les Bêtes à cornes et les Animaux domestiques* que *saint Corneille* est invoqué. Le Père Cahier explique ainsi l'origine de cette invocation, qui est également admise par *les Petits Bollandistes*. « Je ne pense pas, dit-il (p. 137) qu'il en faille chercher d'autres motifs « que la consonnance de son nom avec celui des *Bêtes à cornes*. Ici, comme « dans bien des cas, un jeu de mots aura déterminé le choix de ce pape « pour le patronage des grands troupeaux. »

En Bretagne, cette invocation est encore en honneur. Les Bretons l'appellent *Corneli* et ne semblent pas toujours savoir que c'était un pape. Le poète Brizeux s'exprime ainsi sur lui :

Aujourd'hui, *Corneli*, c'est votre jour de fête ;
Votre crosse à la main et votre mître en tête,
Des hommes de cornac vous écoutez les vœux,
Majestueusement, debout entre deux bœufs,
Bon patron des Bestiaux !

Saint Corneille est ordinairement représenté avec les insignes des Souverains Pontifes et une *Corne à corner* à la main, comme on en voit entre les mains des vachers. D'autres fois, il est seulement revêtu du costume et des insignes d'un évêque, au milieu de tous les animaux domestiques et utiles pour l'agriculture.

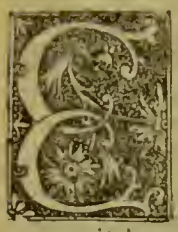
(*Hagiologium italicum*).

QUINZE SEPTEMBRE.

BIENHEUREUX ROLAND ou ORLAND DE MÉDICIS, ANACHORÈTE

XIVe SIÈCLE. — 1336.

Invoqué contre les Maux de tête.



En 1360, Roland vint à Castel-Bargone, dans le diocèse de Plaisance. Après avoir consacré, là et dans plusieurs autres solitudes de l'Italie, vingt-six années à la vie érémitique, il rendit son âme à Dieu.

Pendant tout ce laps de temps, ne parlant jamais à personne, il garda un silence perpétuel. Le vêtement noir qui le couvrait à son arrivée étant tombé en lambeaux, il le remplaça d'abord par de la paille qui cachait sa nudité ; puis il se fabriqua un caleçon avec des coquilles et des feuilles, enfin il s'enveloppa dans une peau de chèvre non préparée, qu'il ne quitta jamais jusqu'à la fin de sa vie. Ainsi vêtu, exposé à la neige, à la grêle, à la pluie, aux rigueurs du froid et à l'ardeur du soleil, il n'eut pas d'autre abri que la voûte du ciel, nuit et jour, jusqu'à la fin de sa vie.

Pendant l'été, il se nourrissait d'herbes crues et de fruits sauvages ; pendant l'hiver, il demandait l'aumône en faisant un signe avec ses mains. Soit le jour, soit la nuit, on le voyait debout sur un seul pied, pendant cinq ou six heures, les yeux fixes et les bras élevés dévotement vers le ciel.

Il mourut à Castel-Bargone et son corps fut transporté à Buxet, qui était le centre principal du domaine des Pallavicini. Les Bollandistes signalent ainsi l'invocation qui lui est adressée contre *les Maux de tête* :

Ejus corpus conditur in arca marmorea... Continuus est concursus ad dictum Beatum, cujus intercessione, præter alia miracula eis potissimum, qui DOLORE CAPITIS *laborant maximæ et innumeræ gratiæ impertiuntur... Quodque magis notabile est dicti Beati caputium, quod ultra trium seculorum spatium adhuc integrum perseverat, non obstante, quod eo intercessanter pietas fidelium utatur ad cooperiendum caput* DOLORE CAPITIS *laborantium miro infirmorum hujusce modi auxilio : cum prædictum caputium sit lana contextum et huc usque tineis* (1) *mirifice illæsum.*

(Boll. Ve vol, septembre, p. 112).

Son corps est renfermé dans un tombeau de marbre...

Un grand concours a lieu auprès de ses reliques, et sans parler des autres miracles, ceux qui sont affligés du *Mal de tête* y reçoivent, par son intercession, des grâces signalées et innombrables...

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la capuce du Saint reste encore intact depuis plus de trois siècles, bien que la piété des fidèles en use continuellement pour couvrir la *tête de ceux qui en souffrent* et qui en éprouvent un grand soulagement : vu surtout que ce capuce, étant tissu de laine, a été jusqu'à ce jour merveilleusement préservé des attaques des Teignes.

(*Bollandistes*).

SAINT ACHARD, (1) (AICARDUS) ABBÉ DE JUMIÈGES

VIIe SIÈCLE. — 687.

Invoqué contre les Gens acariâtres.

Ce Saint était d'une famille illustre d'Aquitaine. Son père *Anschaire* habitait Poitiers. Il voulait que son fils occupât comme lui de grandes charges à la cour. Sa femme, au contraire, assurait qu'elle l'avait offert

(1) *Tinea sarcitella.* La Teigne fripière à ailes blanchâtres qui détruit les étoffes de laine.
(2) Alias *Aichard, Acaire, Aquaire, Aichard* (Aichadrus, Acharius).

à Dieu en le mettant au monde. L'enfant, qui partageait entièrement le sentiment de sa mère, après avoir surmonté bien des obstacles, entra à l'âge de dix-huit ans au monastère d'Ansion, entre Moncontour et Thouars, et ne tarda pas à être favorisé de la grâce des miracles. Inquiet sur le salut de son père, il vint le trouver à Poitiers et le disposa à employer sa fortune à des œuvres de piété. Il donna immédiatement une terre qu'il possédait à Quincay et qu'*Achard* employa à fonder sous le même nom un monastère de saint Benoît. Saint Philibert, abbé de Jumièges, obligé de fuir la persécution d'Ebroïn, était venu à Poitiers, en 677, appelé par l'évêque Ansoald pour réformer l'abbaye de Saint-Benoît, près Poitiers. Il ne tarda pas à apprécier la haute capacité d'*Achard* et il le mit à la tête du monastère de Quinçay. Comme il s'acquittait admirablement de cette charge et que saint Philibert, de retour à Jumièges, après la mort de son persécuteur, désirait mourir dans la solitude, *Achard* fut appelé auprès de lui pour prendre la conduite de cette grande abbaye.

Sa réputation lui ayant attiré un très grand nombre de disciples, il se trouva chargé de neuf cents religieux destinés au chœur et de six cents frères convers ou serviteurs. Après les avoir gouvernés pendant dix années et avoir appris, par révélation, la mort de saint Philibert, il s'envola lui-même vers le Seigneur, le 15 septembre 687.

Son corps fut enterré dans l'église de l'abbaye ; mais, dit Gazet, cité par les Bollandistes qui écrivaient en 1755 (1) :

Corpus ejus ob Normanorum incursionem delatum est ad Hasprensem præpositurum, quo confluit frequens visitantium fidelium multitudo propter miracula plurima ægrorum ad sanitatem reductorum nominatim eorum quos ipse lingua sua ACCARIASTES *vocat.*

Son corps, à cause des incursions des Normands, a été porté à l'abbaye d'Haspres (diocèse de Cambrai). Là afflue un grand concours de fidèles attirés par les nombreuses guerisons de malades rendus à la santé et nominativement de ceux que l'auteur appelle dans sa langue *Accariâstes* (2).

D'après le *Dictionnaire de Trévoux*, Sylvius fait dériver le mot *acariâtre* de *saint Acaire*, parce qu'il guérit les *Acariâtres*. Quelques auteurs ont confondu *saint Achard* avec *saint Acaire* (27 novembre), évêque de Noyon, et ont attribué, à ce dernier, la guérison des *Acariâtres*. D'après le passage de Gazet, qui désigne formellement *saint Achard* (15 septembre) pour cette invocation, la question se trouve résolue.

DICTONS SUR SAINT ACHARD

Il a le mal *saint Aquaire*. (Il est opiniâtre).
(OUDIN, *Curiosités françaises*).

Dans la farce de l'*Obstination des Femmes*, qui fait partie du 1er vol. de l'*Ancien Théâtr Français* (éd. Jannet, t. I, p. 22), la femme dit à son mari :

Du mal *Monsieur Saint-Aquaire*,
Puisses-tu être tourmenté !

(LA MÈRE DE BLÉMUR. — *Les Petits Bollandistes*).

---

(1) GAZET. *Histoire ecclésiastique de la Belgique*, en français.
(2) Le même qu'*Acariâtres*.

BIENHEUREUSE ORANNE (1) VIERGE

XIVe OU XVe SIÈCLE.

Invoquée contre la Surdité, les Maux d'oreilles et les Vertiges de la tête.

Les Actes de cette Bienheureuse sont très courts et très incertains. Bien que la localité où elle est honorée soit presque inconnue sur les cartes géographiques, néanmoins, comme les Bollandistes constatent que son culte existe depuis au moins quelques siècles, nous n'avons pas cru devoir la passer sous silence. Le lieu de sa sépulture, d'après les mêmes auteurs, serait à Beauvais, situé sur le fleuve de la Sarre, à une heure de la citadelle de Sarrelouis.

Parmi les légendes, plus ou moins controversées, qui ont trait à la bienheureuse *Oranne*, celle-ci aurait le mérite d'expliquer l'origine des invocations qui lui sont adressées :

Tumba dictæ sanctæ est juxta summum altare septa ferreis cancellis. Imploratur autem ipsius intercessione et meritis sanitas SURDIS ET GRAVITER AUDIENTIBUS *vel* VERTIGINE CAPITIS LABORANTIBUS, *aliisque morbis et multi compotes voti sui fundunt preces in dicto loco : plurimi etiam voto facto, qui gravati fuerunt istius modi morbis et* FLUXIONIBUS AURIUM, *singulis annis solvunt suas oblationes...*

Hinc passim e tota Lotharinga adjacentibusque provinciis peregrini confluunt, votaque non infeliciter exsolvunt...

Vovent aliqui peregrinationem annuam. Experientia longa comprobatum fluere sanguine AURES *eorum qui votum non exsolvunt.*

(Boll. ve vol., septembre, p. 116).

La tombe de la sainte est auprès du maître-autel entourée d'une grille en fer.

Les *Sourds*, ceux qui sont *durs d'oreilles* et sont affligés de *Vertiges de tête* et d'autres maladies, demandent leur guérison par son intercession et ses mérites. Beaucoup viennent prier dans ce lieu après avoir obtenu leur guérison. Plusieurs même, affectés de ces maladies et des FLEXIONS D'OREILLE, après en avoir fait le vœu, viennent chaque année y apporter leurs offrandes...

De toute la Lorraine et des provinces adjacentes, on y accourt en pèlerinage, et ce n'est pas sans fruit qu'on lui adresse des vœux...

Quelques-uns font le vœu d'y venir chaque année. Il est constaté par une longue expérience que ceux qui négligent d'accomplir ce vœu perdent du sang par les oreilles.

Issue d'une famille illustre, *Oranne*, à cause de *sa Surdité*, aurait été méprisée par ses frères qui lui avaient assigné, comme dot et comme moyen d'existence, une propriété près du lieu où elle est enterrée. Là, elle aurait édifié toute la contrée par sa chasteté, par l'éminence de ses vertus et par la sainteté de sa vie, qui n'avait pas cessé d'éclater jusqu'au jour où il a plu à Dieu de l'appeler auprès de lui.

(*Les Bollandistes*).

SAINTE EUTROPIE, VEUVE

Ve SIÈCLE.

Invoquée pour les Enfants malades.

Elle vivait en Auvergne, à l'époque de saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont. Elle donnait l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, mortifiant son corps et nourrissant les pauvres. Eprouvée par diverses afflictions, elle se soumit à la volonté de Dieu, avec une admirable résignation, bien qu'elle eût perdu successivement son mari, son

(1) *Orane* ou *Orande* ou *Urane*.

fils et son petit-fils. Par sa lettre du 1er septembre 1874, adressée au vicaire général (diocèse de Beauvais), M. l'abbé L.-E. Deladreue, curé de Saint-Paul, signale sainte Eutropie comme étant l'objet d'un pèlerinage *pour les Enfants malades* à Bertichères, paroisse de Chaumont (même diocèse).

L'année de la mort de *sainte Eutropie* est restée inconnue.

(*Petits Bollandistes*).

SEIZE SEPTEMBRE

SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 258

Invoqué contre la Peste.

Ce grand docteur de l'Eglise était Africain et issu d'une famille illustre. Il enseignait la rhétorique avec un véritable succès, quand il entra en relation avec un prêtre du nom de Cécilius, qui le convertit et dont, par reconnaissance, il voulut porter le nom. Il apprit l'Ecriture Sainte avant de recevoir le baptême, puis il vendit ses biens et les distribua aux pauvres. Il fut bientôt élevé au Sacerdoce et presqu'aussitôt, sur un ordre particulier de Dieu, au siège épiscopal de Carthage : peu de temps après, sous l'empereur Dèce. surgit une furieuse persécution contre l'Eglise. Par l'ordre de Dieu même, il fut obligé de se cacher, afin de pouvoir affermir son peuple au milieu de la tempête ; il releva alors tout ce qui chancelait dans la foi. Il instruisit toute l'Eglise par ses excellents écrits, il agit avec un zèle admirable pour la défense de son troupeau, au moyen de lettres et de traités pleins de feu et d'amour pour Dieu. La persécution ayant cessé au bout de seize mois, *saint Cyprien* revint à Carthage, « ramassant, dit Ribadaneïra, ses brebis errantes et effarées, comme un bon pasteur. »

Quelque temps après, une *peste* cruelle se déclara en Afrique. Dans cette circonstance, la charité et la compassion de *saint Cyprien* éclatèrent encore plus vivement à tous les yeux ; il se multipliait pour encourager et servir les malades, il exhortait les chrétiens à les assister, sans faire d'exception pour les païens qui les avaient si cruellement persécutés. C'est à cause du zèle qu'il déploya au milieu de ce terrible fléau, qu'on a pensé à l'invoquer *contre la peste*.

Bientôt, sous l'empire de Valérien et de Galien son fils, le proconsul Aspase Paterne l'exila hors de la ville. Il se retira dans une maison de campagne où un grand nombre de personnes venait traiter avec lui du salut de leurs âmes. Quelques-uns de ses amis le prièrent de s'éloigner davantage de Carthage, de peur que le proconsul ne voulût se saisir de sa personne pour le faire mourir ; mais, comme il savait par révélation qu'après son exil, il mériterait la couronne du martyre, il refusa d'obtempérer à ces conseils et ne tarda pas à être arrêté. Conduit devant le proconsul, il refusa de sacrifier aux dieux, et fut condamné à être décapité. Ses amis étaient autour de lui et pleuraient à chaudes larmes, ainsi que tout le clergé. Chacun jetait à terre sa robe et des linges pour recevoir quelques gouttes de son sang et le garder comme une précieuse relique. Lorsqu'on lui eût tranché la tête, les clercs enlevèrent son

corps et l'enterrèrent avec une grande solennité. « Le nom de saint Cyprien, disent les petits Bollandistes, est un des plus beaux noms du christianisme et ce grand homme, un de ceux qu'on admire et surtout qu'on aime le plus. »

Les mêmes auteurs donnent une liste complète des lettres et des traités composés par saint Cyprien et indiquent également les diverses éditions de ses œuvres.

Ce grand docteur est ordinairement représenté tenant d'une main l'épée qui lui a donné la mort et, de l'autre, un livre, en souvenir sans doute des excellents écrits qu'il a produits pour la défense de l'Eglise.

(Ribadaneira.)

DIX-SEPT SEPTEMBRE.

SAINTE CAMELLE, VIERGE & MARTYRE

XIIIe SIÈCLE

Invoquée contre la Stérilité conjugale, les Femmes enceintes, pour les Accouchements heureux et les Enfants.

D'après la tradition, *sainte Camelle* vivait à l'époque des Albigeois. Obligée de fuir devant ces hérétiques, elle se précipita dans un puits au moment où ils allaient l'atteindre et conquit ainsi la palme du martyre. Ses reliques sont honorées aujourd'hui à Sainte-Camelle, près Salles-sur-Lhers (Aude), diocèse de Carcassonne. Depuis un temps immémorial, elle est invoquée, soit *pour obtenir des enfants*, soit *par les femmes enceintes pour un heureux accouchement* ou pour *la santé de leurs enfants*.

En 1875, il a été question de la reconstruction de l'antique et vénéré sanctuaire de la Sainte. L'abbé Plancade, curé de *Sainte-Camelle*, dans l'appel que donne l'*Univers* du 17 avril de cette même année, s'exprimait ainsi : « ...C'est à ce béni sanctuaire dédié à *sainte Camelle*, dont nous « possédons les précieuses reliques, avec son glorieux tombeau, que « toutes les familles chrétiennes s'empressent de recommander leurs « enfants aussitôt après leur naissance.... Aussi les plus illustres familles « de France s'y sont-elles recommandées et entr'autres les reines de « France Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, la duchesse d'Angoulême, « LL. AA. RR. les comtesses de Caserte et de Paris et la duchesse de « Berry, qui fit don à l'église d'un magnifique ornement brodé de ses « augustes mains et qu'on montre encore aujourd'hui. »

Pendant notre séjour à Carcassonne, nous avons reçu de la bouche même du vénérable archiprêtre, curé de la cathédrale, la confirmation des invocations qui sont encore adressées de nos jours à *sainte Camelle*.

(Simon de Peyronnet. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT LAMBERT OU LANDEBERT, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT, MARTYR

COMMENCEMENT DU VIIIe SIÈCLE.

Patron des Chirurgiens-Herniaires, Bandagistes, Dentistes, Sages-Femmes et des Laboureurs. — Invoqué contre les Maux de reins.

Lambert, de parents nobles de la ville de Maëstricht, fut élevé par saint Landoald ; dès son enfance il eut le don des miracles. C'est ainsi qu'il porta du feu dans son manteau sans se brûler et fit sourdre une fontaine qui était nécessaire aux ouvriers pour l'érection d'une église. Bien qu'encore très jeune, il fut appelé sur le siège épiscopal de Maëstricht ; mais il en fut chassé, après la mort de Childéric II, par Ebroïn, maire du Palais.

Il se retira dans le monastère de Stavelot où il passa les sept années de son exil dans l'humilité et la mortification. Une nuit, ayant voulu se lever avant la Communauté pour vaquer à l'Oraison, il laissa tomber par mégarde une de ses chaussures, dont le bruit éveilla les religieux qui dormaient. L'Abbé l'ayant entendu, ordonna au coupable, qu'il ne connaissait pas, d'aller prier au pied de la croix située devant l'église. *Lambert* se conforma immédiatement à cet ordre. C'était au milieu de l'hiver, il gelait très fortement. Le Saint, revêtu seulement de son cilice, pria trois ou quatre heures à genoux au pied de la croix. Ce ne fut qu'après les Matines, au moment où les religieux étaient réunis dans le chauffoir, qu'on s'aperçut de son absence et qu'on eut l'idée de l'appeler. Il parut alors, au milieu d'eux, couvert de neige et tremblant de froid. L'abbé reconnaissant son erreur, se jeta à ses pieds avec les autres religieux et lui demanda pardon.

Après la mort d'Ebroïn, *Lambert* fut replacé sur son siège épiscopal par Pépin et recommença à évangéliser son peuple, ainsi que les contrées voisines qu'il finit par ranger sous le joug de Jésus-Christ, en y subissant toutes sortes d'opprobres et de mauvais traitements.

Pépin, bien qu'il fût animé des meilleures intentions, avait répudié sa femme légitime Plectrude et l'avait remplacée par une concubine du nom d'Alpaïde, au grand scandale de tout son royaume. *Lambert*, seul, parmi tous les grands seigneurs et tous les évêques, osa lui faire des représentations à ce sujet. Alpaïde, craignant que Pépin, cédant à ces remontrances, ne finît par la renvoyer, fit assassiner le saint évêque par son frère Dodon devant l'autel de l'oratoire de Saint-Cosme et de Saint-Damien. On sait que ces deux saints avaient exercé la profession de *Médecins*, que par suite on leur attribue fort à propos le patronage des *Chirurgiens-Herniaires*, des *Bandagistes*, des *Dentistes* et des *Sages-Femmes*. Depuis que *saint Lambert* eut subi le martyre dans la chapelle consacrée à ses saints, on a voulu l'associer à eux pour les mêmes patronages comme l'indique Ouïn Lacroix dans ses *Corporations de Rouen*.

D'après l'abbé Corblet (IV-385), à Sentelie, diocèse d'Amiens, le nombre des pèlerins qui s'y rendent le dimanche qui suit le 17 septembre, s'élève parfois à dix mille, pour lui demander la guérison des *Maux de reins*.

DICTON SUR SAINT LAMBERT

Le jour qui fête saint Lambert
Qui quitte sa place la perd.

Le même en patois Picard :

C'est aujourd'hui l'saint Lambert
Qui quitte ess'plache, el'perd.

Saint Lambert pluvieux
Neuf jours dangereux.
(Aisne).

(RIBADANEIRA. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT ROUIN (1),

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE VERDUN (MEUSE)

VIIe SIÈCLE. — 594-630

Invoqué contre la Fièvre.

Né en Ecosse, de parents d'une noblesse très ancienne, il était doué de tant de vertus et possédait une érudition si profonde qu'il fut jugé digne d'être élevé à la dignité d'évêque à l'âge de trente ans ; mais, par une inspiration divine, il quitta son siège après l'avoir occupé quatre ans, passa la mer, vint dans le diocèse de Trèves et demanda à être admis dans le célèbre monastère de Tholey. Là, il se montra si rigide observateur de la règle et surpassa tellement tous ses frères par sa sainteté et son obéissance qu'à la mort de l'abbé, il fut choisi à l'unanimité pour le remplacer. Il gouverna le monastère pendant quelques années, puis cédant toujours aux ordres de la divine volonté, il vint dans le désert de l'Argonne où, après avoir parcouru la forêt, il jeta les fondements du monastère de Beaulieu, sur la cîme d'une montagne ; mais il en fut chassé par le seigneur de cette terre, nommé Austresius, comme un usurpateur du bien d'autrui. Ce maître inhospitalier ne tarda pas à être puni. Il fut frappé dans tout ce qu'il avait de plus cher ainsi que dans ses biens. Il perdit successivement ses enfants, ses serviteurs, ses troupeaux innombrables et fut affligé lui-même d'une maladie de langueur qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit.

Pendant ce temps-là, notre Saint était parti pour Rome et il se consolait de ses disgrâces en visitant les tombeaux des saints apôtres. Après avoir guéri un grand nombre de malades dans la ville éternelle et entr'autres un pauvre qui, depuis trois ans, était affligé de la *fièvre quarte*, il fut averti, par révélation, de retourner dans l'Argonne. Austresius, instruit par toutes les calamités qui étaient venues fondre sur lui, ayant appris l'arrivée du Saint, le fit prier instamment de venir le trouver, lui donna la forêt tout entière pour l'usage des religieux, en récompense de sa guérison qu'il avait obtenue par ses prières.

Rouin termina alors le monastère de Beaulieu, bâtit une magnifique église dans laquelle il érigea vingt-quatre autels et donna la règle de saint Benoît à ses religieux.

Cinq années avant sa mort, *Rouin* se retira, avec un de ses compagnons, dans la solitude de Bonneval qui était située à un mille environ de Beaulieu. Enfin, ayant atteint l'âge de quatre-vingt-six ans, il éprouva un grand affaiblissement et fut emporté à la suite *de violents accès de*

(1) *Alias*, d'après les Petits Bollandistes, *Roding*, *Rodinge*, *Rouyn*, en latin : Rodvicus, Rodincus, Rodingus, Craudingus, Chraudinus, Chraudingus, Graudingus, Ghrodingus.

fièvre. Il rendit son âme à Dieu entre les bras de l'évêque de Verdun et d'un religieux du monastère qui, tous les deux avertis par un ange, se trouvèrent présents à sa dernière heure.

L'invocation *contre la Fièvre* s'appuie sur la guérison citée plus haut qu'il avait opérée à Rome et aussi sur l'affection qui, comme nous venons de le dire, fut cause de sa mort.

(*Les Bollandistes*. — *L'Année bénédictine*, par la MÈRE DE BLÉMUR).

BIENHEUREUX REGNAULD (REGINALDUS)

ERMITE A MELINAIS, PRÈS LA FLÈCHE

XIe ET XIIe SIÈCLE. — 1134.

Invoqué contre la Fièvre, la Stérilité conjugale et pour retrouver les Objets perdus.

Regnauld, originaire de Picardie, était entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Après avoir passé plusieurs années dans l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons, voulant fuir le tumulte des villes, il vint se mettre sous la conduite du bienheureux Robert d'Arbrisselles, qui plus tard choisit la forêt de Fontevrault pour y jeter les premiers fondements de son ordre. Ce fut alors que *Regnauld* alla se cacher dans la forêt de Mélinais, près de La Flèche. Il y éleva un sanctuaire à saint Jean l'Evangéliste pour son usage particulier et aussi pour les disciples qui voulaient pratiquer avec lui la vie érémitique. Là inconnu de presque tous les hommes et connu seulement de Dieu et des anges, pratiquant toutes les vertus de pénitence et de mortification, il s'endormit dans la paix du Seigneur. Après sa mort, un grand nombre de pèlerins accoururent à son tombeau où s'opérèrent de nombreuses guérisons. A ce sujet, Pierre Syette, chanoine et grand chantre de l'église d'Angers, cité par les Bollandistes, s'exprime ainsi :

Multi provectæ ætatis homines id uno ore asserunt, magnum ab omni memoria populorum concursum fieri solitum, ut remedium morbis pene desperatis ea re pararetur, presertim FEBRIBUS, *ut* STERILES FŒCUNDÆ *fierent, ut* RES PERDITÆ RECUPERARENTUR.

Beaucoup de personnes avancées en âge affirment d'une voix unanime que, de mémoire d'homme, un grand concours de pèlerins a lieu ordinairement à son tombeau pour y trouver remède aux maladies presque désespérées, surtout aux *fièvres*, pour *obtenir la fécondité aux femmes stériles* et pour *recouvrer les choses perdues*.

Les Bollandistes citent un grand nombre de *Fièvres guéries* par son intercession. Quant aux autres invocations, les rares documents que l'on possède sur *saint Regnauld* ne permettent pas d'en déterminer l'origine.

(*Les Bollandistes*).

SAINTE AGATHOCLIE, SERVANTE, MARTYRE

Patronne des Servantes.

Agathoclie était la servante de Nicolas et de Pauline, sa femme, qui avaient été chrétiens et étaient retournés au culte des idoles. Comme elle était chrétienne et craignait Dieu, elle fut, pendant huit années consécutives, tourmentée par sa maîtresse qui voulait lui persuader d'adorer les idoles, lui frappait la tête avec des pierres aigues et la for-

çait de marcher les pieds nus pendant l'hiver pour aller ramasser du bois. Comme elle opposait un refus invincible à toutes les injonctions qui se renouvelaient sans cesse, elle fut déchirée à coups de fouet et on lui coupa la langue ; puis elle fut jetée en prison, avec ordre de la priver entièrement de tout aliment. Enfin, du feu lui ayant été appliqué autour du cou, elle changea la vie présente pour la vie éternelle.

Les *Servantes* ne pouvaient choisir une plus intrépide *Protectrice*.

DIX-HUIT SEPTEMBRE

SAINT FERREOL ou FERRIOL (1) (FERREOLUS)

MARTYR A VIENNE (DAUPHINÉ)

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — VERS 304.

Invoqué contre les Douleurs rhumatismales, pour les Oies et les Animaux domestiques.

FERREOL était tribun dans l'armée romaine qui résidait à Vienne, en Dauphiné. Comme il avait donné l'hospitalité à saint Julien de Brioude et qu'il était lui-même chrétien, le président Crispinus, pour obéir aux ordres des empereurs, voulut le contraindre à sacrifier aux idoles ; voyant que les menaces ne pouvaient ébranler la foi du bienheureux *Ferreol*, il le fit, en sa présence, cruellement battre de verges ; mais, en vain, tous les bourreaux se reprirent à tour de rôle, le martyr demeura inflexible. Sur l'ordre du président, il fut chargé de chaînes et jeté dans un affreux cachot. Après être resté deux jours en prison, le matin du troisième, pendant que les gardes étaient plongés dans un profond sommeil, le serviteur de Dieu voit ses chaînes se détacher d'elles-mêmes et reconnaît qu'il est libre. Il se hâte de fuir ; se trouvant en face du Rhône, il le traverse à la nage. A peine avait-il ainsi touché heureusement le rivage opposé, qu'il précipita ses pas et, franchissant la colline qui fermait le lit du Rhône, il arriva en courant sur les bords de la Gère. Mais là, ses persécuteurs l'atteignirent, le ramenèrent à quelque distance de Vienne, où, cédant à un subit emportement de fureur, ils l'immolèrent sans pitié. Les fidèles prirent son corps et l'enterrèrent sur les bords du Rhône, au lieu même où il avait souffert. « Le nom de *saint Ferreol* fut si grand, dit Charvet (2), que plusieurs églises se mirent sous sa protection, comme celles de *saint Fargeu* ou *Forgeux* dans le Lyonnais, de *saint Ferreol* au Mas d'Asil dans le territoire de Toulouse, de *saint Forget* près de Paris, sur la rivière d'Yvette, entre Chevreuse et Dampierre, et quantité d'autres.

D'après une lettre de M. l'abbé Juval, curé d'Arles-sur-Tech, datée du 23 février 1878, à une lieue de Céret, se trouve un ermitage appelé *saint Ferreol*, très fréquenté, où s'opèrent tous les ans plusieurs guérisons, surtout de *douleurs rhumatismales*. Les petits Bollandistes disent que dans la paroisse de Bessens, canton de Grisolles, non loin de Montauban, il y a un célèbre pèlerinage en l'honneur de *saint Ferreol*, appelé *le pèlerinage de la Peyrière*.

(1) Alias : *Forget, Forgey, Farjeu,* Forgeux (Petits Bollandistes).
(2) L. C. sup., p. 46 et 47.

Le colonel Radowitz, dans son *Iconographie der Heiligen* (1834), signale *saint Ferreol* comme le patron des *oies* et des *animaux domestiques*. Un autre Allemand, Henri Alt, dans ses *Di Die Heiligenbilder* (1845), prétend que c'est surtout à cause de son nom qu'il est invoqué contre la destruction des oies ; mais on ne voit pas bien en quelle langue le nom de *Ferreol* a quelque rapport avec le patronage des *oies*. Le Père Cahier, dans *ses caractéristiques des saints* (1867), cherche à l'expliquer d'une autre manière, qui ne nous paraît pas plus heureuse. Il rappelle d'abord que le passage des oies a lieu dans nos contrées vers la mi-septembre, quand ils quittent le Nord. « Mais, pour saint Ferreol, martyr, continue-t-il, il peut y avoir eu l'intervention d'un jeu de mots. Ses actes disent que, fuyant la prison où il avait été renfermé, il fut saisi par les païens vers l'Auvergne, sur le bord d'une rivière nommée *Jaris* ou *Jaïra*... Or, on sait que le mâle de l'oie s'appelle en Français *Jars*, et cet oiseau ne serait-il pas un artifice mnémotechnique, pour rappeler le lieu où avait été pris notre Saint. »

(*Actes des Martyrs*.)

SAINT JOSEPH DE CUPERTINO, FRÈRE MINEUR

XVIIe SIÈCLE. — 1603-1663.

Invoqué pour les Candidats qui doivent passer des Examens.

Né le 17 juin 1603, à Cupertino, petite ville du royaume de Naples, d'une famille d'artisans, *Joseph*, dès son jeune âge, fut favorisé par des grâces extraordinaires, ne pensant qu'aux choses du ciel et absorbé déjà par la prière et la contemplation. La vie spirituelle occupait en lui une si grande place, qu'on eut beaucoup de peine à lui enseigner à lire et à écrire. Pour gagner sa vie, il apprit l'état de cordonnier ; il s'abstenait d'aliments gras, et s'il prenait un potage d'herbes et de légumes, il l'assaisonnait d'une poudre d'absinthe très amère. Il passait quelquefois trois jours de suite sans manger et portait sur la chair un cilice de poils très rudes. A dix-sept ans, il entra chez les capucins comme frère convers ; mais il était tellement absorbé par les choses divines, qu'il ne savait pas distinguer le pain blanc du pain bis, il laissait tomber les assiettes et les plats, dont on lui attachait les morceaux sur la poitrine, en signe de pénitence : en mettant du bois sur le feu, il renversait les casserolles, si bien qu'à son grand désespoir, il fut chassé du couvent.

Un peu plus tard, il entra en qualité de Tertiaire oblat, chez les frères mineurs conventuels de Santa Maria de Grotella. Là, il donna de telles marques d'humilité, d'obéissance, de vraie mortification, qu'il s'attira tous les cœurs. Bientôt ses supérieurs décidèrent son admission au Noviciat, et l'évêque de Nardo, qui avait une haute idée de sa vertu, lui conféra, sans difficulté, les ordres mineurs et le sous-diaconat ; mais pour le Diaconat, l'examen préalable était de rigueur. Parmi tous les Evangiles de l'année, *Joseph* n'avait jamais pu en expliquer qu'un seul, celui qui commence par ces mots : *Beatus venter qui te portavit*, « heureux le sein qui t'a porté ». Au moment de l'examen, l'évêque, ayant pris le livre des Evangiles, tomba précisément sur celui qui commence par les mots : *Beatus venter*. Grâce à cette chance providentielle,

Joseph, à sa très grande joie, reçut le diaconat, le 20 mars 1627. Restait la promotion au sacerdoce ; les premiers interrogés répondirent si bien, que l'évêque jugea inutile d'interroger les autres ; il admit indistinctement tous les candidats, y compris *Joseph*, qui fut fait ainsi prêtre, le 4 mars 1628.

Les *étudiants* ne pouvaient choisir *un saint plus spécial pour leur venir en aide au milieu des difficultés et des angoisses qu'ils ont à subir, à l'époque de leurs examens.*

La vie de *saint Joseph* ne fut plus qu'une longue suite de prodiges et de miracles qui se renouvelaient à chaque pas. Une première fois, il fut dénoncé au tribunal de l'Inquisition, qui le fit comparaître à Naples devant lui. Après trois interrogations rigoureuses, le tribunal proclama le Saint irréprochable dans sa doctrine et dans ses mœurs. Quelques jours plus tard, dans la même ville, pour obéir à l'Inquisition, il se disposait à célébrer une messe à l'église de Saint-Grégoire-l'Arménien ; mais à peine était-il agenouillé dans un coin, qu'en présence de la foule, il poussa un grand cri et s'élançant dans les airs, vola jusqu'à l'autel où il vint se poser debout, les bras sur la poitrine en forme de croix, le corps penché sur les fleurs et les cierges allumés qui ne le brûlaient pas. Ensuite, il fit entendre un autre cri, s'éleva d'un second vol, en tournoyant et en chantant : « O bienheureuse Vierge, ô bienheureuse Vierge ! et revint prendre la place qu'il occupait d'abord (1).

Une autre fois, en présence du pape Urbain VIII, il s'envola et demeura suspendu dans les airs au milieu de la salle même des audiences. Le Pontife s'écria que si *Joseph* mourait avant lui, il pourrait servir de témoin dans son procès de canonisation.

A Assise, à peine avait-il dépassé le seuil de l'église qu'apercevant une image de la sainte Vierge, tout à fait semblable à celle de Grottella qu'il aimait depuis sa jeunesse, il tomba en extase, s'éleva dans son vol à dix-huit pieds de haut, jusqu'à la sainte effigie qu'il baisa tendrement, en disant : « O ma mère, vous m'avez accompagné ici. » Le duc de Brunswick prince allemand, âgé de 25 ans, qui visitait les diverses cours d'Europe, avait désiré voir de ses yeux quelque miracle du grand Thaumaturge, d'Assise. Après qu'il eut assisté à deux messes célébrées par le Saint, il fut tellement impressionné, par les prodiges dont il fut témoin, qu'il se sentit touché de la grâce et se convertit.

Cependant le pape Innocent X, craignant que les guérisons, les extases et les élévations du Saint, qui devenaient de plus en plus fréquentes, ne causassent quelques scandales, donna des ordres pour que *Joseph* fut conduit dans un couvent de capucins à Pietra Robbia. Là, des prodiges admirables s'étant de nouveau reproduits, l'affluence du peuple était encore plus grande qu'à Assise. Les Pèlerins qui arrivaient en masse, avaient été jusqu'à tenter de découvrir le toit de la chapelle où le Saint disait la messe, pour le voir plus à leur aise. Au bout de trois mois, on voulut l'éloigner encore ; on le conduisit donc successivement chez les capucins de Fossombrone et, en dernier lieu, chez ceux de Montevecchio (2). Dans ce couvent, un dimanche, au jardin, *Joseph*, ayant aperçu un agneau, le saisit, le mit sur ses épaules et courut vers

(1) Extrait textuellement du supplément au *Pèlerin*, n° 216.
(2) N° 216 du *Pèlerin*.

le gardien, en disant : « Voici le bon pasteur qui porte sur ses épaules la brebis égarée ». Puis, s'animant de plus en plus, il prit son vol avec son agneau à une telle hauteur, qu'il dépassait la cime des arbres et, pendant deux heures, il demeura dans les airs, à genoux, les bras ouverts, les yeux et l'âme au ciel.

A l'avénement d'Alexandre VII, *Joseph* fut autorisé à revenir dans son couvent de Gratella. En retournant à Osimo, il continua à multiplier sur sa route les prodiges les plus extraordinaires et, après y avoir passé ses six dernières années, dévoré par la fièvre, il fut enlevé par un dernier vol, les bras en croix, la figure resplendissante et arriva jusqu'à la porte de sa chambre pour y recevoir son Dieu, puis il entra en agonie et le lendemain il s'envola vers les demeures éternelles.

Son corps se voit encore à Osimo. En France, une chapelle lui a été consacrée dans l'église de Saint-Pierre de Lisieux, en Normandie.

Quand on pense que tous les faits prodigieux dont nous venons de donner une esquisse bien imparfaite, se sont passés au XVIIe siècle, en pleine lumière, aux yeux des foules innombrables qui se pressaient dans les plus vastes sanctuaires sur les pas de *saint Joseph de Copertino*, on a lieu de s'étonner de l'obstination des libres-penseurs, ricanant et niant *le surnaturel*, quand il éclata si clairement aux yeux de tous et qu'il apparaît encore si évidemment dans les pièces du procès du grand thaumaturge.

(Les petits Bollandistes. — Le n° 216 du journal le Pèlerin).

SAINT DIZIER OU DIDIER (DESIDERIUS) ÉVÊQUE MARTYR

VIIe SIÈCLE. — 670-674.

Invoqué contre la Folie.

Les actes de *saint Dizier* sont fort obscurs. On croit généralement qu'il fut revêtu de la dignité épiscopale ; on est très incertain sur la désignation de son évêché que les uns placent à Rennes, les autres à Rodez et qui, d'après toutes les probabilités, ne saurait être assigné à aucune de ces deux villes. Ce prélat avait quitté son évêché pour se rendre à Rome et y visiter le tombeau des apôtres. Lorsqu'il eut accompli son pèlerinage, *Dizier* se mit en route pour regagner son diocèse ; il perdit, par suite de maladies, la plupart de ses compagnons. Il n'avait plus avec lui que son diacre Regenfroid et Willebert son serviteur, lorsqu'il arriva dans le pays d'Ortenan, dans le grand-duché de Bade. Cette contrée avait été infestée par les doctrines d'un évêque hérétique. *Dizier* ramena les populations à l'orthodoxie par un miracle éclatant ; en présence du chef du pays, Willarius, les deux évêques jetèrent leurs crosses dans un brasier ardent : celle de *saint Dizier* fut seule épargnée par les flammes.

Continuant sa route à travers les déserts qui s'étendaient au pied des Vosges, après avoir célébré la messe et avoir adressé quelques exhortations à la population, dans un oratoire consacré à saint Martin, il demanda à une pieuse femme, Pompania, qui en était la gardienne, de l'eau pour se désaltérer. Elle s'empressa d'aller chercher le vase qui

contenait toute sa provision d'eau fraîche, très rare dans cette contrée. L'évêque fit le signe de la croix sur le vase et, après qu'il en eut bu et fait boire à toute l'assistance, l'eau conservant son niveau n'avait aucunement diminué et même, s'élevant bientôt au-dessus des bords, elle coula sur le pavé, comme une source, aux yeux des spectateurs étonnés.

A deux lieues, au sud de la chapelle Saint-Martin, *Dizier* cueillit une branche d'arbre et en forma une croix, devant laquelle il s'agenouilla en priant avec les gens de sa suite. C'est dans ce lieu que des malfaiteurs, pour s'approprier ses bagages, le tuèrent avec Regenfroid et fendirent la tête de Willebert qui, néanmoins, sur la recommandation de saint Dizier, après avoir ceint sa tête avec une corde, eut encore la force d'aller prévenir Pomponia. Elle accourut avec le chapelain, pour lever les deux corps, qui furent enterrés dans l'oratoire de Saint-Martin. Willebert vécut encore de longues années et, en souvenir de sa guérison miraculeuse, continua à porter une corde autour de sa tête.

Le duc d'Alsace, frappé d'admiration, à la vue des nombreux miracles qui eurent lieu au tombeau des deux Saints, fit exécuter un reliquaire avec une plaque d'argent, sur laquelle son nom était gravé. M. Anatole de Barthélemy, auquel nous empruntons la plus grande partie de ce récit, pense avoir retrouvé, dans l'église de *Saint-Dizier* actuelle, le sarcophage sculpté par le duc d'Alsace.

« Vers la fin du Xe siècle, ajoute-t-il, ces précieux ossements furent « transférés à Murbach et le sarcophage du duc d'Alsace resta vide. Au « XIIe siècle, pour satisfaire les pèlerins qui, en souvenir de la guéri- « son de Willebert, amenaient à la chapelle *les malheureux aliénés*, « ceux qui, suivant une expression populaire, *ont la tête fêlée*, on fit un « second tombeau qui occupa probablement la place où était précédem- « ment le sarcophage.

M. de Barthélemy a retrouvé également dans la même église ce second tombeau dont les deux parois sont percées d'ouvertures en plein cintre. « Jusqu'en 1835, on faisait passer, dit-il, par ces ouvertures « les personnes atteintes *d'aliénation mentale* ; puis on les plongeait « dans une source d'eau très fraîche, qui coule au village du Val, situé « au pied de la colline, sur laquelle est construite l'église de *Saint-* « *Dizier*. »

(ANATOLE DE BARTHÉLEMY, *Annales Archéologiques*, 18e *vol.*, *p.* 49.)

DIX-NEUF SEPTEMBRE.

SAINTE MARIE DE CERVELLON DE L'ORDRE DE LA MERCI

XIIIe SIÈCLE. — 1290.

Invoquée contre les Périls de la Mer.

MARIE était née à Barcelone, en Espagne, de la noble famille de Cervellon. Elevée dès l'âge le plus tendre par ses parents dans la crainte de Dieu, elle lui voua sa virginité, lorsqu'elle eut atteint dix-huit ans. A trente ans, ayant perdu son père, elle prit l'habit du tiers-ordre de Sainte-Marie de la Merci et elle consacra son patrimoine à la rédemption des captifs. Après la mort de sa mère, elle s'associa à quelques femmes pour mener une vie honnête et pieuse, au milieu

des austérités les plus sévères, comme des pénitences les plus cruelles, lavant chaque jour les pieds des femmes rachetées par les frères de son ordre et aussi ceux des nouveaux arrivés à l'hospice de Barcelone.

La leçon VI de son office (supplément du Bréviaire espagnol) indique l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre *les Périls de la Mer* :

Futuras maris TEMPESTATES *prænuntiabat, illasque sæpe suis orationibus sedavit : visa aliquoties super undas incedere quo fratres captivorum redemptores aliosque in mari periclitantes servaret incolumes; unde ei Mariæ de subsidio vulgo* DE SOCOS *nomen est indictum.*

Elle annonçait d'avance les *Tempêtes* qui devaient s'élever sur la mer et les apaisa souvent par ses prières. On la vit quelquefois marcher sur les eaux pour sauver les Frères de la Merci et les autres personnes en danger sur mer ; c'est pourquoi on lui donne le nom de Marie de Bon Secours, vulgairement *de Socos.*

Les Catalans de nos jours lui adressent toujours la même invocation, comme l'indique cette strophe d'un Goigs :

Cuant ab sas olas LA MAR
LAS PROBES NAUS AMENASSA
De tol forma, que te trassa
De voler selas tragaz ;
Vos alas anou A SALVAR
Servint las de port ditxos.

Quand par ses vagues la mer menace les *pauvres vaisseaux* de telle manière qu'elle semble devoir les engloutir, vous allez les sauver, vous leur servez d'un heureux port.

(Son office, supplément du Bréviaire espagnol, cité par les Bollandistes).

SAINTE CONSTANCE, MARTYRE A NOCERA

1er SIÈCLE. — 69.

Invoquée pour la Pluie et le beau Temps.

Nocera a été la première ville de l'Ombrie qui fut jugée digne de voir couler le sang des martyrs Félix et *Constance* pour l'amour de Jésus-Christ, notre Sauveur. Ils furent martyrisés, l'an 69, sous la persécution de Néron.

D'après l'abbé Corblet (V. 4, 219), *sainte Constance*, martyre à Nocera, est honorée dans le diocèse d'Amiens, à Ailly-sur-Noye ; on l'invoque spécialement *pour la Pluie et pour le beau temps*, et l'on y fait une neuvaine en son honneur. « Il y a fort longtemps, dit-il, d'après M. le chanoine Debare, on fit une procession avec la châsse de *sainte Constance*, par un temps de *dangereuse sécheresse* : aussitôt qu'elle fût rentrée à l'église, il se mit à pleuvoir abondamment, ce qui augmenta encore la confiance des habitants en la puissante intercession de *sainte Constance.*

SAINT JANVIER, ÉVÊQUE ET MARTYR

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — 305.

Invoqué contre les Eruptions du Vésuve. — Patron des Orfèvres.

Saint Janvier était évêque de Bénévent, dans le royaume de Naples. Pendant la persécution de Dioclétien et de Maximien, comme il était allé visiter dans sa prison un saint diacre de l'église de Mysène, nommé Sosie, pour le consoler et l'exhorter au martyre, il fut arrêté et conduit devant le président Timothée. Après avoir refusé de sacrifier aux idoles, il fut précipité dans un four qui avait été chauffé pendant trois jours

consécutifs ; mais il en sortit sain et sauf sans y avoir perdu, dit Ribadaneïra, *ni un filet de ses habits, ni un cheveu de sa tête.* Le tyran, furieux, ordonna qu'on lui disloquât tous les membres, puis il le fit charger de chaînes et conduire à Pouzzoles avec d'autres chrétiens, et notamment deux diacres qui étaient venus le visiter. Le lendemain, on les exposa aux bêtes qui, dépouillées tout à coup de leur férocité ordinaire, se couchèrent aux pieds de saint Janvier et de ses compagnons comme de simples brebis. De plus en plus irrité, le Président le condamna à mort ; mais à l'instant il devint aveugle, et saint Janvier lui ayant rendu la vue par ses prières, ce miracle fut cause de la conversion de cinq mille hommes. Le Président, néanmoins, redoutant la disgrâce des empereurs, leur fit trancher la tête à tous. Le corps de saint Janvier fut d'abord porté à Naples ; puis, au commencement du IXe siècle, un prince de Bénévent, après avoir assiégé Naples, emporta les reliques et les déposa respectueusement dans une église de cette ville, ancien siège épiscopal de *saint Janvier*. Ce fut seulement en 1497 que le roi de Naples obtint du pape Alexandre VI leur translation dans la cathédrale de Naples, où on les voit encore aujourd'hui.

Depuis un temps immémorial, on honore particulièrement *saint Janvier*, protecteur de la contrée, contre *les Feux du Vésuve*, et cette protection du Saint fut surtout sensible pendant les années 685, 1500, 1631, 1698 et 1707. J.-B. Masculus, Napolitain, de la Société de Jésus, signale les trois premières époques dans son ouvrage sur *les Eruptions du Vésuve*. Le même auteur, dans son *Encomia cœlitum* (1), mentionne ce privilège accordé à *saint Janvier* :

. . . . .	. . . . .
Vicisti in amphitheatro lybiæ feras, in Vesuvio incendii feritatem.	A l'amphithéâtre, vous avez triomphé des bêtes féroces de la Lybie, au mont Vésuve de la *fureur de l'incendie*.
. . . . .	. . . . .
Dum sanguis tuus exeandescit justa in ira incendiorum, desinit candentis VESUVII *furor irasci.*	Pendant que votre sang s'embrase d'une juste colère contre l'*Incendiaire*, la fureur du Vésuve incandescent cesse de s'irriter.
. . . . .	. . . . .
Nihil effervescenti VESUVIO *tam infensum quam tuus ebulliens sanguis.*	Rien n'est si opposé à l'effervescence du Vésuve que votre sang en ébullition.
. . . . .	. . . . .

Le célèbre miracle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de *saint Janvier*, dont parle Masculus, se renouvelle encore de nos jours. Ecoutons à ce sujet les Petits Bollandistes (tom. XI, p. 244) : « On garde « encore, disent-ils, dans la chapelle du *Trésor* de la cathédrale de Naples « la tête de ce Saint avec son sang renfermé dans deux fioles de verre « fort anciennes... Le sang est congelé et de couleur noirâtre. Voici de « quelle manière se fait le miracle : On met la tête sur l'autel du côté « de l'Evangile, et les fioles du côté de l'Epître. On a quelquefois trouvé « le sang liquide, mais, en général, il est solide ; lorsque les fioles sont « vis-à-vis de la tête, le sang se liquéfie, ou dans le moment même, ou « en quelques minutes. Cette liquéfaction est suivie d'une ébullition.... « La liquéfaction a lieu également lorsque les fioles sont en présence « d'un ossement ou de quelque autre partie du corps de *saint Janvier*. Il

(1) *Vie des Saints*, en latin et en style lapidaire, 4 vol. in-12. Deux éditions, l'une à Venise, 1609 ; l'autre à Vienne et Augsbourg, 1763.

« est arrivé quelquefois que la liquéfaction ne s'est pas faite ; ce que « l'on a regardé comme une marque de la colère céleste.

« ..... Ce miracle se fait également dans toutes les saisons de l'année, « mais ordinairement à la fête de *saint Janvier* (17 septembre) ; à celle « de la translation de ses reliques de Pouzzoles à Naples (premier « dimanche de mai), le 16 décembre, jour auquel on honore la mémoire « de la *Délivrance d'une Eruption du Vésuve*, obtenue par son interces- « sion en 1631 ; enfin dans quelques autres circonstances extraordi- « naires. »

Plusieurs voyageurs protestants attestent ce miracle comme témoins oculaires ; leurs efforts pour l'expliquer naturellement ont été jusqu'ici entièrement vains (*Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, abbé J.-B. Glaire).

Papebrock, dans ses *Acta sanctorum* (2 vol. in-32), constate également par cet *Oremus* le pouvoir de *saint Janvier* contre les *Feux du Vésuve* :

PUBLICARUM CALAMITATUM DEPRECATIO

Deus, qui Neapolitano populo adversus ERUMPENTES VESUVII FLAMMAS SANCTUM JANUARIUM *protectorem dedisti ; exaudi nos pro avertendis publicis calamitatibus, per ejus merita, deprecantes et tuo fac amore ardere.*

Ora pro regno neapolitano.

Prière contre les CALAMITÉS PUBLIQUES.

Dieu, qui avez donné au peuple napolitain *saint Janvier* pour protecteur *contre les flammes envahissantes du Vésuve*, nous vous supplions par ses mérites, en nous exauçant, d'éloigner de nous les calamités publiques et de nous embraser de votre amour.

Priez pour le royaume de Naples.

Le Père Cahier désigne *saint Janvier* comme *patron des Orfèvres*, à Naples. « Serait-ce, dit-il, à cause du buste de *saint Janvier* qui est en « argent et qui doit être l'honneur de la corporation des Orfèvres dans « cette capitale ? » Nous lui abandonnons la responsabilité de son interprétation.

Saint Janvier est ordinairement représenté, soit au milieu d'une fournaise assisté par deux anges, soit avec une fiole dans sa main et un lion à ses pieds, soit enfin tenant dans chacune de ses mains une fiole de son sang.

L'ordre de saint Janvier fut institué en 1732 par Charles VI, roi des Deux-Siciles, à Naples, puis roi d'Espagne sous le nom de Charles III, à l'occasion de son mariage avec la princesse Amélie de Saxe. C'est le grand Ordre de Naples.

Les chevaliers portent en écharpe, de droite à gauche, un large ruban ponceau auquel est attachée une croix d'or pommetée à huit pointes, émaillée de blanc, anglée de fleurs de lis d'or ; au milieu est le buste de *saint Janvier* crossé et mitré donnant sa bénédiction.

Au revers, une couronne de lauriers, au milieu de laquelle un livre fermé sur lequel sont deux fioles à moitié pleines de sang, avec cette devise : *In sanguine fœdus*, l'union est dans le sang ; le tout entouré de deux palmes vertes.

Le roi de Naples est le grand-maître de cet ordre.

(Ribadaneira. — *Les Petits Bollandistes*).

VINGT SEPTEMBRE.

SAINT EUSTACHE (1) ou EUSTATHE (EUSTATHIUS)

MARTYR A ROME

COMMENCEMENT DU IIe SIÈCLE.

Patron des Chasseurs, Rouleurs de vin, Drapiers, Merciers, Chaussetiers. — L'un des quatorze saints auxiliateurs.

Vers la fin du premier siècle, sous l'empire de Trajan, Placide, illustre général des armées romaines, se livrait à la chasse pour se distraire du métier des armes. Comme il poursuivait, avec une grande ardeur, un cerf d'une taille prodigieuse, il aperçut tout à coup, entre ses cornes, une croix brillante et lumineuse, et sur cette croix l'image de Jésus-Christ crucifié qui l'appelait par son nom : « Placide, Placide. » — « Seigneur, qui êtes-vous, lui dit le chasseur en tombant à genoux. » — « Jésus le Christ, dit-il, mort sur la croix pour te sauver, toi et tous les hommes. » — « Seigneur, que demandez-vous de moi ? — « Va, dit le Christ, va dans la cité voisine, cherche un prêtre des chrétiens. il t'apprendra ce que tu dois faire. »

De retour dans sa maison, Placide révéla à son épouse Tatiana l'apparition merveilleuse de la forêt. Tous deux se rendent auprès d'un prêtre qui leur confère le baptême. Placide reçut le nom d'Eustache (tige aux beaux fruits), Tatiana, celui de Théopiste (qui croit en Dieu), le fils aîné, celui d'Agapius (plein de charité), et le plus jeune, celui de Théopistus.

Bientôt après leur conversion, survint, dans leur maison, une peste cruelle qui leur enleva tous leurs serviteurs et leurs bestiaux. Afin de se soustraire à la pauvreté, ils partirent en secret pour l'Egypte. Pendant la traversée, le maître du navire, impressionné par la beauté de Théopiste, déclara, quand vint le débarquement, qu'il la retenait comme prix du passage. *Eustache* fut obligé de partir avec ses deux fils. Un jour il arrive au bord d'une rivière large et profonde, il prend un de ses fils sur ses épaules et parvient heureusement à l'autre bord. Il était déjà au milieu de la rivière pour venir chercher le second, lorsqu'il voit accourir un lion qui saisit l'enfant et s'enfuit. Comme il continuait à avancer vers celui qui était sa dernière espérance, au même instant un loup furieux se précipitait sur le pauvre enfant et l'entraînait à travers les bois.

Errant seul à l'aventure, *Eustache* rencontra un petit village et se mit au service d'un habitant du pays qui l'employa à cultiver ses terres. Il vivait ainsi depuis quinze ans, ignoré de tous et gagnant son pain à la sueur de son front, quand il rencontra deux de ses anciens soldats qui parcouraient l'Egypte cherchant leur ancien général Placide. En apprenant les dangers qui menacent l'empire, il se fait reconnaître et reprend le commandement des armées romaines. Il livre bientôt une bataille aux Parthes et les met en pleine déroute. Au retour de l'expédition, il retrouva d'abord ses fils qui servaient comme lui dans l'armée romaine ; quant à

(1) D'après l'abbé LEBEUF (vol. I, p. 119), dès le XIIIe siècle, le nom latin *S. Eustachius* se rendait en langage vulgaire par *saint Witasse* ou *saint Vitase*.

sa femme elle avait vu mourir son ravisseur presqu'immédiatement et elle avait recouvré sa liberté. Après avoir mené une vie obscure, également pendant quinze ans, elle reconnut son mari à une cicatrice qu'il portait et se fit reconnaître de lui. Au comble de toutes les joies humaines, *Eustache*, avant de monter au capitole pour y recevoir les honneurs du triomphe, fut conduit devant Adrien, qui avait succédé à Trajan, dans un temple pour offrir de l'encens aux faux dieux. Ayant opposé à cette invitation un refus énergique, le vaillant général avec sa femme et ses deux enfants fut condamné par l'empereur à périr dans un taureau d'airain environné de flammes ardentes. Au bout de trois jours, quand on ouvrit la machine d'airain, ils étaient morts, mais on trouva leurs corps parfaitement intacts. Le feu n'avait atteint ni leurs vêtements ni un seul de leurs cheveux.

Le patronage des *chasseurs* s'explique naturellement par le récit qui a été fait plus haut de la conversion d'*Eustache* ; les autres patronages ne sauraient s'expliquer par les actes du Saint. L'abbé Corblet dit que *les Merciers* d'Amiens, *les Drapiers* et *les Chaussetiers* d'Abbeville l'ont choisi pour patron, sans en indiquer le motif.

Saint Eustache est ordinairement représenté à genoux en costume de chasseur, devant un cerf portant entre son bois un crucifix que le Saint adore ; c'est ainsi qu'Albert Durer l'a représenté dans sa fameuse gravure qui, d'après Adam Bartsch, une des plus finies et des plus rares de l'œuvre du maître, en est en même temps la plus grande. L'empereur Rodolphe II en a fait dorer la planche. On a souvent confondu *saint Eustache* avec saint Hubert, parce que suivant la légende, le crucifix entre le bois d'un cerf a apparu à l'un et l'autre de ces deux saints ; mais Durer, dans le journal de son voyage aux Pays-Bas, donne au sujet de la gravure la désignation de *saint Eustache* (1).

(*Description des vitraux du chœur de l'église métropolitaine de Tours*, abbé Bourassé. — Supplément au *Pèlerin*, n° 229).

VINGT-ET-UN SEPTEMBRE.

SAINT CADOC ou CADO (2) SOLITAIRE, MARTYR

Ve SIÈCLE. — 490.

Invoqué contre les Ecrouelles et la Surdité.

Cadoc, fils d'un des petits rois de la Cambrie méridionale, fut baptisé par un pieux solitaire irlandais. Après être resté douze ans auprès de lui, voulant embrasser la vie érémitique, il se forma à Lismore, école monastique déjà célèbre, où il passa trois années, puis il revint en Cambrie pour continuer ses études auprès d'un célèbre rhéteur breton. Persistant dans son premier projet, il alla s'enfoncer dans une forêt où il fonda la fameuse abbaye de *Llancarvan*. Bientôt devant l'invasion des Saxons idolâtres, il se crut obligé de quitter la Cambrie et de faire voile vers l'Armorique, où il fonda un nouveau monastère dans une petite île

(1) *Le Peintre-Graveur*, par Adam Bartsch. Vol. VII, p. 73, 21 volumes. Vienne, 1803 à 1821.

(2) Alias : *Cazout, Kadoc, Kadok, Cadout, Catrog-Doeth, Cadyot* (Petits Bollandistes).

déserte de l'archipel du Morbihan. Cette île, qui se trouve dans la paroisse actuelle de Belz (arrondissement de Lorient), s'appelle toujours l'*île de Saint-Cadoc*, et sa chapelle est le but d'un pèlerinage.

Après un séjour de plusieurs années en Armorique, *Cadoc* retourna en Grande-Bretagne et se fixa à Weedon (comté de Northampton) où il devait remporter la palme du martyre. En effet, une bande furieuse de guerriers saxons à cheval entra dans le temple, et l'un d'eux le perça de sa lance pendant qu'il célébrait le saint Sacrifice. Il est honoré comme martyr à Vannes et à Belz, où on l'invoque *contre la Surdité*. Pour cela, on place la tête du malade dans une cavité d'un ancien autel dit *le Tombeau de saint Cadoc*. Le Père Cahier signale également l'invocation qui lui est adressée *contre les Ecrouelles*. Fr. Albert-le-Grand, dans sa *Vie des Saints de la Bretagne-Armorique*, cite plusieurs légendes sur *saint Cadoc*, mais aucune n'a trait aux invocations qui lui sont adressées et ne peut servir à les interpréter.

(*Les Petits Bollandistes*).

SAINTE MAURE, VIERGE A TROYES

IXe SIÈCLE. — 827-850.

Patronne des Lessiveuses.

Née à Troyes ou dans la banlieue d'un père et d'une mère qui figuraient parmi les plus riches et les plus puissants du pays, dès l'âge le plus tendre elle brillait déjà par ses inclinations pieuses et par l'auréole de la sainteté. Sa piété grandit avec l'âge et rien n'était capable d'en diminuer la ferveur. Elle avait une dévotion particulière pour saint Gervais et saint Protais ; bien que le monastère élevé sous leur patronage fût à huit kilomètres de la ville, elle y allait néanmoins en pèlerinage tous les mercredis et vendredis, marchant nu-pieds et jeûnant au pain et à l'eau.

Par ses prières, autant que par ses exhortations, elle contribua puissamment à la conversion de son frère aîné et de son père.

Le temps que *Maure* ne passait pas en prières, elle l'employait au travail des mains, dont elle consacrait le produit aux églises et aux pauvres. Tous ses revenus avaient la même destination. C'est elle qui entretenait d'huile la lampe du sanctuaire et fournissait la cire pour les divins offices, qui brodait les ornements et les aubes, qui donnait enfin les surplis et les habits sacerdotaux.

Saint Prudence, trente-quatrième évêque de Troyes, parle de la vertu miraculeuse attachée aux ouvrages de *sainte Maure* et dont lui-même avait éprouvé les effets dans la célébration des augustes mystères : « J'estime plus que l'or et les pierres précieuses, dit-il, une aube de lin « qu'elle m'a donnée, après l'avoir filée, faite et blanchie de ses propres « mains et dont elle me pria d'user lorsque j'offrirais le saint Sacrifice. « Je consacrais rarement le sacrement du corps de Notre-Seigneur avec « une piété digne d'un si grand mystère ; je mangeais l'Agneau sous les « laitues amères de la pénitence ; je mangeais le pain des Anges sous « le pain des larmes, lorsqu'elle me donna ce vêtement. Que dirai-je de « plus ?... Je ne cacherai pas plus longtemps, Seigneur, les effets de « votre miséricorde ; je raconterai les merveilles que vous avez faites

« par Maure, votre servante. Ce vêtement a eu sur mon cœur le même « pouvoir qu'autrefois la verge d'Aaron sur le rocher du désert ; car, « quoique je fusse plus dur que la pierre, il a cependant fait sortir de « mes yeux des torrents de larmes... »

Par elle, Dieu opérait une multitude de miracles : le seul attouchement des linges qu'elle avait donnés guérissait les malades. C'est ainsi que deux religieux du couvent de Montenay, qui en témoignèrent solennellement, furent guéris d'une fièvre pernicieuse.

Maure avait atteint sa vingt-troisième année, et déjà l'heure de sa mort approchait. « Nous étions tous dans le plus profond silence, dit « encore sainte Prudence, qui avait voulu l'assister dans ses derniers « moments, quand tout à coup une voix céleste se fit entendre et l'on « distingua parfaitement ces paroles : *Venez, ma bien-aïmée, j'établirai « mon trône en vous, parce que le Roi a conçu un ardent amour pour votre « beauté.* »

Sa mort fut accompagnée d'un grand nombre de miracles. *Sainte Maure* a été canonisée à la fin du IXe siècle. On voit encore aujourd'hui, dans l'église sous son vocable, son sarcophage du IXe siècle, placé au milieu du chœur faisant face à l'autel.

Elle est *la patronne des Lessiveuses*, « parce que, dit l'abbé Defer, elle se plaisait à *blanchir* le linge de l'église. »

(*Vie des Saints du diocèse de Troyes, par l'abbé* E. Defer).

SAINT MATTHIEU (MATTHÆUS)

APOTRE ET ÉVANGÉLISTE, MARTYR

1er SIÈCLE.

Patron des Financiers, Receveurs et Percepteurs d'impôts, Changeurs.

Hébreu de naissance, exerçant les fonctions de publicain ou *Collecteur d'impôts*, il portait le nom de Lévi qui était celui de sa famille. Comme il siégeait un jour dans son bureau, aux bords de la mer, Notre Seigneur, qui passait par là, jeta sur lui des regards de miséricorde et lui dit : *Suivez-moi. Matthieu*, abandonnant son trafic, sa demeure, ses richesses, sa famille, lui obéit à l'instant. Plus tard, il donna, dans sa maison, un grand repas auquel assista Jésus-Christ en compagnie de ses disciples, avec un certain nombre de publicains et de pêcheurs, au grand scandale des Juifs.

Quelques années après l'Ascension, il fut le premier de tous qui, par une inspiration divine, mit la main à la plume et écrivit son Evangile en langue hébraïque ou syriaque, qui était la langue vulgaire des Juifs. Cet évangile fut retrouvé, par une révélation du ciel, dans l'île de Chypre, avec le corps de saint Barnabé, sous l'empereur Zénon.

Lorsque les apôtres, se distribuant tout le monde, partagèrent entre eux les provinces où chacun devait prêcher, *saint Matthieu* eut celle d'Ethiopie, qui était une des plus barbares et des plus inaccessibles.

Après qu'il eût évangélisé les Hébreux et les Egyptiens, il passa donc en Ethiopie et se rendit dans la ville de Nadabert, où demeurait cet eunuque de la reine Candace que saint Philippe Diacre avait baptisé. Là, il se trouva en présence de deux magiciens qui faisaient beaucoup

de mal dans le pays. Ils opposèrent à *Matthieu* deux horribles dragons ; mais le saint apôtre fit le signe de la croix, et aussitôt ils s'en retournèrent au désert « *doux comme des brebis* », dit Ribadaneïra. Cette soumission des dragons et la résurrection du fils du roi, qu'il opéra quelque temps après, fut le point de départ d'un grand nombre de conversions dans toute la contrée. Le roi, la reine et leurs enfants embrassèrent la foi de Jésus-Christ avec tous leurs sujets. Une fille du roi, nommée Iphigénie, d'une grande beauté et d'une grande sagesse, ayant entendu le saint apôtre préconiser la virginité, résolut de se consacrer à Dieu et s'enferma dans une maison avec plusieurs jeunes filles qui voulurent être ses compagnes.

Saint *Matthieu* resta vingt-trois ans en Ethiopie, conquérant des âmes pour Dieu, *bâtissant* des églises, ordonnant des prêtres et consacrant des évêques.

A la mort du roi, son frère Hirtac, s'étant emparé du trône, voulut épouser Iphigénie, tant à cause de sa beauté que pour consolider sa couronne ; mais, ayant appris que *saint Matthieu* n'approuvait pas son projet, il envoya des satellites qui l'immolèrent pendant qu'il célébrait le saint Sacrifice et firent rejaillir son sang jusque sur l'autel.

D'après les constitutions du pape saint Clément, *saint Matthieu* fut l'instituteur de l'eau bénite et ordonna aussi que les fidèles offrissent au Seigneur, les décimes pour sustenter les ministres de l'Eglise et les pauvres.

A en juger par les fonctions que l'apôtre exerça avant sa conversion, le patronage des *Financiers*, des *Receveurs* et *Percepteurs d'impôts*, des *Changeurs* devait lui écheoir tout naturellement.

Saint Matthieu n'occupe parmi les apôtres que le septième ou huitième rang. Il a toujours la première place parmi les évangélistes, et cela parce que son évangile fut écrit avant tous les autres.

L'attribut de notre Saint comme évangéliste est un homme qui, d'après Ezéchiel (Ch. I, v. 10), porte des ailes, comme le lion et le taureau qui l'accompagnent. C'est donc une erreur de lui donner un ange pour emblème. Cette erreur a été commise par un assez grand nombre d'artistes et même par des archéologues. On place à côté de lui la forme humaine, parce qu'il commence son évangile par la généalogie qui rappelle la descendance humaine du Christ, et aussi, d'après mistriss Jameson, parce que, dans tout cet évangile, il insiste sur la nature humaine du Christ bien plus que sur sa nature divine.

Adam de Saint-Victor s'exprime ainsi dans la prose de *saint Matthieu* :

Formam viri dant MATHEO
Quia scripsit sic de Deo
Sicut descendit ab eo
Quem plasmavit homine.

On donne à *Matthieu* la figure d'un homme parce qu'il a parlé de Dieu comme homme et comme venant de cet homme qu'il a tiré du limon.

Cette attribution de l'*homme* donnée à saint Matthieu et qui remonte à Ezéchiel et à saint Jean, a été adoptée par *saint Irénée* et saint Augustin, saint Jérôme et le sacramentaire de saint Gelase. L'évêque Hildebrand, mort évêque de Tours en 1134, indique cette tradition par les vers latins dont il caractérise le *Tetramorphe* (*Tetra* quatre, *Morphe* figure).

Christus Homo, Christus Vitulus, Christus Leo, Christus
Est Avis : in Christo cuncta notare potes.
Est Homo, dum vivit ; Bos, dum moritur ; Leo vero
Quando resurgit ; Avis, quando superna petit.

Ainsi traduits en français dans la *Revue britannique*, p. 490 *(Saints du Calendrier anglican*, 7e série, 7e vol.)

Le Christ est tour à tour un Homme, une Génisse,
Un Lion, puis un Aigle après le Sacrifice.
Homme pendant qu'il vit, Génisse sur l'autel,
Lion ressuscitant, Aigle montant au ciel.

Saint Matthieu est encore représenté avec une bourse qui rappelle sa première profession. On lui fait tenir également une hache, une lance ou une hallebarde, en mémoire de son martyre. Enfin, on lui donne encore une équerre, probablement à cause des nombreuses églises qu'il bâtit en Ethiopie.

La Chrysolite (pierre d'or). d'un jaune d'or mêlé de vert, qui symbolise *la Sapience, la Vigilance, la Pénitence*, caractérisait *saint Matthieu.*

On lit sur le bénitier de la cathédrale de Milan :

Os gerens Hominis Mattheus terrestria narrat.

(Matthieu, sous la figure d'un homme, raconte la vie terrestre de Notre Seigneur).

Dans un manuscrit :

Hoc Matheus agens hominem generaliter implet.

(Matthieu, sous la figure d'un homme, traite généralement de la vie humaine de Jésus-Christ).

Dans un manuscrit du XIe siècle :

Progeniem Christi Mattheus in ordine scribit ;
Mysterium Verbi conjungens dogmate carni.

(Matthieu décrit avec ordre la généalogie du Christ unissant par le dogme le mystère du Verbe à la chair).

DICTONS SUR SAINT MATTHIEU

A la saint *Matthieu*
S'il fait beau
Préparez bien les *Tonneaux.*

C'est probablement à ce dicton qu'il faut attribuer le patronage des *Tonneliers*, dont une confrérie existait à Beaune au moment de la Révolution sous le vocable du Saint.

A la saint *Matthieu*
Que le temps soit beau ou pluvieux,
Les nuits et les jours
Sont égaux dans leur cours.

Quand il pleut à la saint *Matthieu*
Fais coucher tes vaches et tes bœufs.
(Haute-Loire).

A la saint *Matthieu*
Tous les fruits sont mûrs (Basse-Bretagne).
(*Revue celtique*, vol. III, p. 79).

On dit d'un homme qu'il est un *Fesse-Matthieu*, pour dire un usurier qui prête à gros intérêts. On prétend que cette expression vient de ce que saint *Matthieu*, avant sa conversion, était publicain et que les publicains passaient pour de grands usuriers. Ainsi, on a dit : *Fait comme saint Matthieu, Fait saint Matthieu, Fesse-Matthieu.*

(3e vol. *Dictionnaire de Trévoux*).

D'un autre côté, M. *Edouard Thierry* prétend que cette expression vient tout simplement de *Fête-Matthieu* et il ajoute que les sergents d'armes de Bovines et de Taillebourg anoblis faisaient chaque année une chevauchée dans Paris en l'honneur de saint *Matthieu*, leur patron, d'où on appelait les membres de cette corporation des *Fête-Matthieu.*

(Ribadaneira).

VINGT-DEUX SEPTEMBRE.

SAINT FLORENT DE GLONNE, SOLITAIRE

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Invoqué contre les Serpents, la Fièvre et les Maux de tête.

Sous la persécution de Dioclétien qui, à l'instigation de Galerius, sévissait avec la dernière rigueur à Lorch, dans la Haute Autriche, deux frères, Florian et *Florent*, officiers distingués de l'armée romaine, avaient été arrêtés comme chrétiens et, après avoir subi plusieurs tortures, avaient été condamnés à être jetés dans la rivière de l'Ens. Les gardes, chargés de l'exécution, l'avaient remise au lendemain à cause de l'obscurité de la nuit. Ayant attaché à deux arbres leurs prisonniers, ils s'étaient endormis profondément. Tout à coup, au milieu de la nuit, un ange apparaît à *Florent*, brise ses fers et lui ordonne d'aller dans les Gaules où il accomplira de grandes choses pour le service de Dieu et où il recevra les ordres sacrés des mains du grand prélat saint Martin. *Florent* hésite à l'aspect de son frère qu'il va laisser seul cueillir la palme du martyre ; mais sur les instances de Florian, il se décide à exécuter les ordres qui lui viennent du ciel. Après avoir traversé Lyon, *Florent*, continuant sa route sous la conduite de son guide céleste, descend la rive gauche de la Loire jusque dans la partie la plus reculée de l'Anjou et s'arrête au pied d'une montagne qui se nommait *Glonna* ou Mont-Glonne. Arrivé presqu'au sommet, il s'enfonça dans les profondeurs d'une forêt et choisit, pour s'abriter, une anfractuosité du rocher, repaire des serpents et des bêtes féroces qu'il éloigna en faisant le signe de la croix. Il s'y construisit, avec des branchages, un petit oratoire qu'il dédia à saint Pierre. Quelque temps après, il vint trouver saint Martin dans son monastère de Farmoutiers ; lorsqu'il eut reçu les saints ordres, il resta un certain nombre de jours avec les religieux, puis retourna au Mont-Glonne par un avertissement du ciel. Saint Martin, loin de s'opposer à son départ, lui confia un certain nombre de ses disciples qui furent le noyau d'un nouveau monastère. Ce fut alors que *saint Florent* évangélisa les populations des Mauges auxquelles Jules César avait jeté la glorieuse injure de *Malagens* (mauvaise nation) parce qu'elles n'avaient jamais voulu se soumettre aux vainqueurs de la Gaule. Plus tard elle devint l'héroïque Vendée angevine.

Dans ses voyages le long de la Loire et de la Vienne, qui étaient pour le vénérable et infatigable apôtre une occasion de multiplier les bienfaits de Dieu, *Florent* vint à Saumur qui portait alors le nom de Murus ou de Mur, à cause de son rocher de tuf, s'élevant verticalement jusqu'au côteau couronné de bois. Un affreux serpent désolait le pays et les habitants conjuraient le saint de les en délivrer. Après avoir consulté Saint Martin, il commanda à l'horrible bête, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de se précipiter dans l'abîme et elle s'enfuit pour ne plus revenir.

Il ressuscita aussi l'enfant d'une pauvre femme aveugle, qui s'était noyé, puis il rendit la vue à sa mère.

On manque de détails sur la mort du Saint. On sait seulement qu'il

vécut jusqu'à l'âge de cent vingt-trois ans et qu'un concours innombrable entoura sa sainte dépouille qui fut déposée par ses disciples dans la petite chapelle de Saint-Pierre, élevée sur l'emplacement même de son oratoire primitif. De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau. Le monastère de Glonne, connu depuis sous le nom de Saint-Florent-le-Vieil, a donné ce dernier nom à un chef-lieu de canton du département de Maine-et-Loire.

L'invocation *contre les Serpents* s'explique facilement par le miracle de Saumur cité plus haut. Quant à celle contre *la Fièvre* et *les Maux de tête*, elle est indiquée par les Bollandistes qui ne parlent pas de son origine.

(Saint Florent, *sa Vie, ses Miracles*. Angers, 1878).

SAINT MAURICE, CHEF DE LA LÉGION THÉBAINE

IIIe SIÈCLE. — 286.

Patron de l'Armée, des Militaires, Guerriers chrétiens, Teinturiers, Blanchisseurs, Fripiers, Apprêteurs et Tisseurs de draps et Chapeliers. — Invoqué dans les Combats, contre les Ennemis de la Religion, les Possessions diaboliques, la Goutte ; pour les Enfants malades et la Vigne.

L'empire romain était menacé dans les Gaules par les hordes de barbares. L'empereur Dioclétien songea à leur opposer une barrière et il donna l'ordre à divers corps de troupes disséminées dans tout l'empire de passer dans les Gaules. La légion des Thébains, qui se trouvait alors en Palestine, était commandée par *Maurice*.

Avant de quitter la Terre sainte, leur chef, aussi fervent chrétien que brave officier, se présenta à l'évêque de Jérusalem à la tête de ses compagnons et ne repartit qu'après avoir reçu sa bénédiction. La légion Thébaine, en passant à Rome, reçut également la bénédiction du pape Marcel. Les Thébains venaient à peine de rejoindre le corps d'armée, que Maximien, associé à l'empire par Dioclétien, ordonna à ses troupes de brûler de l'encens devant les idoles. A cette nouvelle, la légion qui a juré de mourir plutôt que de renoncer à la foi chrétienne, quitte Octodurum (aujourd'hui Martigny), quartier général des troupes et se retire à Agaunum (Agaune), sur les bords du Rhône.

D'après saint Eucher, évêque de Lyon, *saint Maurice* adressa à l'empereur ces nobles et mémorables paroles : « Nous sommes tes soldats, ô « Empereur ; mais nous sommes aussi les serviteurs de Jésus-Christ. A « toi, nous devons le service militaire ; à Lui, notre innocence. Si tu « cherches des chrétiens, nous le sommes tous, disposés à verser notre « sang pour notre foi. Nous rendons à César ce qui est à César ; nous « sommes décidés à rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. »

Maximien, furieux, fit d'abord décimer la légion. Puis, voyant que rien ne pouvait ébranler la constance des soldats chrétiens, il les fit entourer par son armée et ordonna qu'ils fussent tous massacrés au nombre de six mille six cent soixante-six, ce qui fut exécuté en l'année 236.

Saint Martin dédia lui-même sa cathédrale sous le vocable de saint Maurice, ainsi que celle d'Angers et l'église de Candes où il rendit le dernier soupir. Jusqu'en 1789, les chanoines de l'église métropolitaine,

dans la formule du serment canonial qu'ils prêtaient à leur installation, juraient de ne jamais permettre qu'on donnât la moindre partie du sang de *saint Maurice* : en effet, saint Martin avait rapporté d'Agonne trois fioles pleines du sang des martyrs. Deux données, l'une à la cathédrale de Tours, l'autre à celle d'Angers, ont été brisées et profanées au XVIe siècle. La troisième était restée à Candes, lieu de la mort de saint Martin ; elle fut retrouvée en 1875, dans le massif de maçonnerie du maître-autel de l'église. (*Univers* du 18 août 1875).

La profession exercée par saint Maurice avec une si grande distinction, le grade élevé qu'il occupait dans les armées romaines, le courage surhumain qu'il avait toujours montré à la guerre, la foi intrépide qu'il avait imprimée si profondément dans le cœur de tous ses soldats et qu'il fit briller avec tant d'énergie vis-à-vis de ses persécuteurs, étaient des titres incontestables pour qu'il fût choisi comme patron de *l'Armée*, des *Militaires*, des *Guerriers chrétiens* et pour que sa protection fut réclamée *dans les combats* et *contre les ennemis de la religion*. Le patronage *de l'Armée* est toujours en vigueur et le dimanche, 28 septembre 1873, le général comte de Potier, commandant la subdivision d'Orléans, faisait encore célébrer une messe à Saint-Pierre-du-Martroy, à l'occasion de la fête de *saint Maurice*. « *Saint Maurice*, disait-il dans sa lettre de convo-« cation, étant le *patron de l'armée*, le général invite MM. les officiers, « fonctionnaires militaires, sous-officiers et soldats, à assister à cette « cérémonie. » (*Univers*, 30 septembre 1873).

La royale maison de Savoie s'est depuis plusieurs siècles placée sous sa protection ; en 1334, Amédée VIII a institué en son honneur l'Ordre militaire de saint Maurice. Cet ordre qui tombait insensiblement fut, à cet effet, relevé par le duc de Savoie, Emmanuel Philibert, qui obtint une bulle du pape Grégoire XIII, en 1572. Peu de temps après, il fut réuni à celui de saint Lazare.

L'origine du patronage des *Teinturiers* est diversement interprêtée. Selon les uns, les *Teinturiers* l'ont pris pour patron, parce qu'il a teint la terre de son sang et aussi ils mettent pour enseignes des draperies rouges. Selon d'autres et parmi eux l'abbé Berthoumieu, la raison du patronage est attribuée au manteau d'*écarlate* que les peintres ont coutume de lui donner ; couleur, par son éclat, très propre à servir d'enseigne.

L'abbé Corblet (IV, 519-520) pose ainsi la question :

« Pourquoi les *Teinturiers* l'ont-ils choisi pour leur patron ? Est-ce, « comme on l'a dit, parce que lui et ses compagnons furent *teints* de « leur propre sang ? Mais alors, pourquoi ce martyr plutôt qu'un autre ? « Un meilleur motif est proposé par l'abbé Defer (*Vie des saints de* « *Troyes*, p. 501) : la ressemblance des noms de *Maure*, vierge *de Troyes*, « patronne des *Lessiveuses* (laquelle s'occupait à blanchir les linges « d'église) et de *Maurice*, la proximité de la fête de ces deux saints (21 et « 22 septembre), auraient déterminé *les Teinturiers* à se ranger sous la « bannière de *saint Maurice* qui, d'ailleurs, dans quelques localités, est « aussi le patron des *Blanchisseurs* et des *Apprêteurs*, professions qui « ont de l'analogie avec celle des *Lessiveuses*. »

Dans les Bollandistes (VIe vol., septembre, p. 356), on voit qu'à Agonne existe une grande pierre suspendue par des chaînes de fer, sur

laquelle *saint Maurice*, à genoux, ayant appuyé sa tête, fut décapité. On y voit encore quelques taches de sang. Les *Enfants malades* sont placés sur cette pierre par leurs parents tout le jour et toute la nuit jusqu'à ce qu'ils entrent en convalescence par le secours du Saint. Quand on amène là *des énergumènes*, *les esprits malins* ont une horreur profonde de cette pierre ; c'est certainement l'origine de l'invocation qui est adressée à *saint Maurice* contre *les possessions diaboliques*.

Les Bollandistes signalent également une confrérie de *saint Maurice* qui existait à Fribourg où se trouvent des reliques du Saint, entre *les Chapeliers*, *les Tisseurs de draps* et *les Teinturiers*.

L'allemand Alt, qui mentionne l'invocation *contre la Goutte*, la motive par l'attouchement des reliques de saint Maurice qui aurait guéri plusieurs *Goutteux*. Les Bollandistes parlent seulement de quelques maux de jambes guéris par l'intercession du Saint.

Il serait trop long de mentionner ici toutes les contrées du monde où s'étendit le culte de *saint Maurice*. Dans le grand mouvement qui s'est produit en l'honneur de ce vaillant champion de l'église, la France n'est pas restée en arrière et beaucoup de paroisses portent son nom. Nous en noterons seulement une, celle de Valserres, dans les Hautes-Alpes. A la date du 26 juin 1878, le curé, M. l'abbé Carraud, m'écrivait que « de temps immémorial, les paroisses de Valserres et de Remollon se rendent en procession le lundi de la Pentecôte à une chapelle dédiée à *saint Maurice* sur la montagne qui porte ce nom. Les deux processions, arrivées au sommet, se fondent ensemble pour n'en faire plus qu'une. On y chante la messe du jour. Le curé de Valserres présente, à la vénération des fidèles, les reliques du Saint, propriété de son église et transportées ce jour-là sur la montagne.

« Dans la soirée, les vêpres du jour sont chantées avec solennité, et en se séparant, les processions font retentir les bois des strophes du *Te Deum*. Un grand nombre d'étrangers, accourus des environs, surtout de Gap, est heureux de prendre part à cette fête. « La foi populaire est que *saint Maurice* est invoqué dans cette circonstance pour bénir et *protéger les vignes* qui sont la principale culture du pays. »

Dans la collection des saints de la famille de Maximilien, *saint Maurice* est représenté une couronne sur la tête, nimbé, en costume de chevalier, tenant de la main droite un étendard immense et la main gauche appuyée sur la garde de son épée, à laquelle est suspendue une couronne d'épines.

(Abbé Bourassé).

SAINT SYLVIN ou SILVAIN, CONFESSEUR (1) A LEVROUX (CHER)

Ier SIÈCLE.

Invoqué contre le Feu morbide, appelé de saint Sylvin, les Maux de Gorge et les Convulsions des petits Enfants.

Plusieurs auteurs ont prétendu, d'après une pieuse tradition, que *saint Sylvin* n'était autre que le Zachée de l'Evangile ; mais que nos lecteurs veuillent bien se reporter au 26 août, ils jugeront s'il y a lieu d'en-

(1) En langage populaire *saint Souin, Souan, Sounan, Souain, Savein, Souing*.

lever, à saint Amateur ou Roc-Amadour, l'identité qui lui a été attribuée avec Zachée et qui a été confirmée par l'autorité du pape Martin V (bulle de 1427). Ceux qui veulent transformer Sylvin en Zachée supposent qu'après avoir habité l'Aquitaine, il serait venu dans le Berry.

Saint Pierre avait donné la mission d'évangéliser les Gaules à *saint Sylvin* et à saint Sylvestre. Comme ils étaient encore à une petite distance de Rome, Sylvestre tomba malade et mourut. *Saint Sylvin*, revenant sur ses pas, vint en prévenir saint Pierre qui lui donna son bâton pastoral au contact duquel Sylvestre ressuscita. Dans une circonstance semblable, saint Martial avait également ressuscité saint Austriclinien à l'aide du bâton pastoral de saint Pierre.

Nos deux apôtres continuèrent leur route à travers l'Italie. Après avoir reçu l'hospitalité la plus cordiale chez un noble païen, ils furent sollicités par sa fille, du nom de *Rodène*, afin d'obtenir le baptême ; mais ils l'ajournèrent jusqu'à leur arrivée dans les Gaules.

A peine eurent-ils atteint Gabatum, aujourd'hui *Levroux* (1), dans le pays des Bituriges, qu'ils y prêchèrent l'Evangile.

Rodène ne tarda pas d'arriver auprès d'eux et reçut le baptême, mais elle devait épouser un jeune homme de noble origine, nommé *Corusculus*. Irrité du départ de sa fiancée, celui-ci se mit à sa poursuite avec une troupe de cavaliers armés. Il allait l'atteindre, lorsque *Rodène*, voulant avant tout sauvegarder sa foi, se mutila, avec des ciseaux, le nez, les lèvres et les oreilles et se présenta ainsi à son fiancé qui la repoussa avec horreur.

Sylvin, étant survenu, guérit en sa présence les blessures de Rodène dont les cicatrices même disparurent.

Corosculus resta insensible à ce miracle et repartit avec ses cavaliers ; à peine avait-il fait quelques milles que leurs chevaux tombèrent sans force : eux-mêmes ne pouvant plus marcher, revinrent, en se traînant sur les genoux, vers les deux saints qui les guérirent et les baptisèrent. *Corusculus* passa le reste de ses jours à Levroux dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes (2).

Sylvin, célèbre par une foule de guérisons miraculeuses, tomba malade lui-même et rendit son âme à Dieu. Deux heures après la célébration de ses funérailles, saint Sylvestre et sainte Rodène rendirent aussi le dernier soupir. Malgré les ravages des Huguenots et des barbares de 1793, Levroux est encore en possession d'une partie notoire des reliques des trois Saints.

Du Saussaye nous dit que *saint Sylvin* était invoqué *contre le feu morbide* qui portait son nom : *Feu de saint Sylvin*. C'est probablement

(1) ...*In vico autem cui* LEPROSI *nomen est.* . (SULPICE SÉVÈRE, *De Vita S. Mart.* 1012). Saint Martin de Tours, par l'intercession de *saint Sylvain*, y guérit le seigneur du lieu, attaqué de la *Lèpre*. Ce fut alors que le nom de *Gabatum* fut remplacé par celui de *Leprorum* Levroux.

(2) En français *Couroux* est indiqué, comme saint, dans plusieurs martyrologes et entr'autres dans celui de Chatelain. L'abbé PETIN a copié Chatelain. Couroux figure également avec ce titre dans la table de la sixième édition des Petits Bollandistes ; mais il a été complètement rayé dans celle de la septième édition. Sur une liste des saints du Berry *par leur naissance, leur vie ou leur mort*, qui m'a été transmise par M. P Angonnet, secrétaire du Comité diocésain d'histoire et d'archéologie, on voit figurer *saint Couroux*. Quoi qu'il en soit, il est encore invoqué *contre la stérilité des femmes* dans plusieurs localités du Berry : à Gargilasse, à Reboursin, à Meillan ; également dans l'Indre, près du Blanc. C'est là que l'on gratte la statue du Saint qui est en pierre, puis on fait infuser et boire la poussière pour avoir des enfants. D'après Catherinat, il reposait à Déols (Indre) et les hérétiques le nomment par mépris *saint Greluchon*.

la guérison d'un clerc de la ville de Toulouse, nommé Hugon, qui a été l'origine de cette invocation. Il était couvert de lèpre et avait visité un grand nombre d'églises, prié devant les reliques d'un grand nombre de saints, sans ressentir aucun adoucissement. Quand il arriva à Levroux, après avoir passé plusieurs jours et plusieurs nuits en prière devant le tombeau de *saint Sylvin*, il recouva une santé si parfaite et en fut si reconnaissant qu'il se consacra au service de l'église de Levroux où il remplit jusqu'à sa mort l'office de diacre.

Les trois Saints sont toujours en grand honneur dans la contrée. L'abbé Delarue, curé-doyen de Levroux, m'écrivait à la date du 6 juin 1878, qu'un grand concours de pèlerins a toujours lieu à Levroux. Ils viennent de la Touraine, du Blésois, des environs de La Châtre et des bords de la Creuse, principalement le cinquième dimanche après Pâques et le jour de l'Assomption. Ils invoquent spécialement *saint Sylvin* et *saint Sylvestre, contre les Maux de gorge et les Convulsions des Enfants*. Pendant tout le cours de l'année, le même curé reçoit des demandes de saluts, prières et évangiles à cette intention.

D'après la même lettre, *les Pèlerins* se rendent presque tous à la fontaine *sainte Rodène*, y puisent de l'eau et, détail assez bizarre, tiennent à mettre leurs têtes dans le trou d'une des pierres de l'enceinte de cette fontaine. On dirait, ajoute-t-elle, que ce trou n'a jamais été creusé à main d'homme , mais a été approfondi par ce contact de la tête des pèlerins. D'où l'on peut conclure que les *maux de tête* sont ceux dont on va chercher là le soulagement ou la guérison.

D'après l'abbé Damourette (*Vie de tous les saints de France*, premier volume, page 1024), la maladie dont guérissait saint Sylvin est appelée, dans les anciens actes, *Ignis sancti Silvani* (feu de saint Sylvin), *Ignis Gehennalis* (feu infernal).

Ce même abbé possédait le seul exemplaire connu d'un bréviaire de Bourges, imprimé en 1510, par l'ordre de Jean Cœur, archevêque de Bourges, fils du célèbre Jacques Cœur. On y trouve cette oraison *contre les inflammations* (on remarquera que saint Sylvin est appelé Zachée :

ORATIO	ORAISON
Deus qui beatum SILVANUM ZACHŒUM *vocare et cum eo hospitari dignatus es in terris, ipsumque coruscantem miraculis gloriosum ostendis in cœlis, presta, quæsumus, ut pro ejus amore sociorumque ejus*, LANGUORES IGNIUM *sanare in membris vitiorum nostrorum flammas extinguere digneris. Per Dominum, etc.*	Dieu qui avez daigné appeler à vous *saint Sylvin Zachée* et loger chez lui en ce monde et nous le montrer glorieux et brillant par ses miracles dans les cieux, faites, nous vous en prions, que vous daigniez, par amour pour lui et ses compagnons, guérir les *souffrances des inflammations dans nos membres* et éteindre les flammes de nos vices. Par Notre Seigneur, etc.

(*Les Bollandistes*. — *Pèlerinage de saint Sylvin de Levroux*, par le Père Possoz, de la Compagnie de Jésus. — *Histoire du Berry*, par Louis RAYNAL, avocat général. — *Les Vies de tous les saints de France*, par Ch. BARTHÉLEMY).

VINGT-TROIS SEPTEMBRE

SAINT CONSTANCE D'ANCONE, CONFESSEUR

VIe SIÈCLE.

Patron des Sacristains, Suisses, Bedéaux.

ONSTANCE était mansionnaire, c'est-à-dire *Sacristain* de l'église de Saint-Etienne, près d'Ancone. Il se sanctifia par le zèle avec lequel il s'acquitta de ses fonctions et par la pratique des vertus chrétiennes. Dieu lui accorda le don des miracles et l'on venait à lui de fort loin. Un paysan avait fait un long voyage pour le voir : il trouve un homme d'une taille peu avantageuse, monté sur une échelle et occupé à nettoyer les lampes de l'église. A cette vue, il ne peut croire que c'est le fameux *Constance* ; et, comme on lui affirme que c'est lui-même, il s'écrie désappointé : « Je pensais voir un homme parfait et je ne vois pas même une figure d'homme ». *Constance*, ayant entendu ces paroles, courut l'embrasser en lui disant : « Je vous remercie, car vous êtes le seul qui m'ayez apprécié à ma juste valeur. » Ce Saint mourut au VIe siècle.

(L'abbé DEFER, d'après SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.)

VINGT-QUATRE SEPTEMBRE

BIENHEUREUX DALMACE MONIER (1) (MONERIUS)

DES FRÈRES PRÊCHEURS

XIVe SIÈCLE. — 1341

Invoqué contre les Douleurs de dents.

ALMACE MONIER était né de parents pieux et honnêtes, à Sainte Colombe de Farnes, en Catalogne, dans le diocèse de Girone. Initié, dans cette dernière ville, aux belles-lettres, il aspira à une étude plus approfondie de la doctrine et de la vertu, c'est pourquoi il vint à Montpellier, où il fit des progrès rapides dans les sciences et dans la théologie. De retour en sa patrie, méprisant toutes les choses de la terre, il prit à Girone l'habit des frères Prêcheurs, et resta vingt années dans leur couvent ; enfin, voulant mettre, entre lui et le monde, une barrière infranchissable, il se retira en Provence dans la solitude de la Sainte Baume ; il y passa trois années, jusqu'à ce qu'il fût rappelé à Girone par ses supérieurs. Là, il creusa une grotte près du monastère et s'y retira les quatre dernières années de sa vie.

Plusieurs miracles éclatèrent à son tombeau, aussi en 1613, lors de la translation de ses reliques, la ville de Girone lui éleva-t-elle un magnifique mausolée. Immédiatement après sa mort, il fut invoqué d'une manière spéciale *contre les Douleurs de dents* ; c'est pour cela qu'une de ses dents, enfermée dans un reliquaire d'argent, était conservée dans la sacristie du monastère, afin qu'on pût avoir recours à son contact. Jus-

(1) Alias : *Monner Dalmas, Daumas, Daumatz* (Dalmatius).

qu'à ces derniers temps, disent les Bollandistes. en 1757, l'habitude s'était conservée, pour les mères, de conduire leurs enfants au monastère, afin de faciliter leur dentition, et elles avaient soin d'appliquer la dent du bienheureux sur leurs gencives et sur toute leur bouche.

Cette invocation s'est perpétuée en Catalogne jusqu'à nos jours, comme le prouve ce fragment d'un cantique Catalan (*Goigs*) :

Puix DE LAS DENTS AL POSAR *curan la forta dolencia.*	Quand *on met les Dents*, vous en guérissez la forte souffrance.

(*Bollandistes. — Leçons de son office. — Petits Bollandistes.*)

SAINT GERMER (GEREMARUS)

PREMIER ABBÉ DE FLAY (DIOCÈSE DE BEAUVAIS)

VIIe SIÈCLE. — 658.

Invoqué contre la Fièvre chaude.

Appelé par sa naissance à la cour de Dagobert Ier, *Germer* s'y lia étroitement avec saint Ouen et saint Eloy. Ces trois vertueux personnages travaillèrent, d'un commun accord, au bien de la religion et du royaume. Comme le roi craignait que la piété de *Germer* ne le portât à quitter le monde et à se retirer dans un monastère, secondé par les proches parents du Saint, il réussit à lui persuader d'épouser Dômane d'une illustre famille du Vexin.

Dagobert étant mort, *Germer* conserva, sous Clovis II, la même position à la cour. Après avoir eu trois enfants, qui menèrent la vie la plus sainte, comme son épouse elle-même désirait ardemment ne plus s'occuper que des intérêts de son âme, il aurait bien voulu exécuter le projet qu'il nourrissait depuis longtemps, de quitter le monde ; mais Clovis II ne voulait pas se priver de ses conseils. Ce fut alors que *Germer* fonda un monastère sur son domaine de l'Isle peu éloigné du château de Vardes.

Enfin, le roi lui permit de quitter la cour, et il alla retrouver à Rouen saint Ouen, son ancien ami ; puis, après avoir transmis, à son fils Amalbert, la propriété de ses biens, il quitta l'habit séculier et entra au monastère à Pentale. Comme ses vertus et le généreux sacrifice qu'il venait de faire, pouvaient lui tenir lieu de noviciat, saint Ouen l'admit de suite à la profession religieuse. Lorsque l'abbé du monastère mourut, *Germer* fut élu à sa place par le suffrage des religieux ; néanmoins, il eut à subir une tentative d'assassinat de la part de quelques-uns d'entr'eux, dont la vie relâchée se trouvait, en quelque sorte, condamnée par la vie humble et mortifiée du nouvel abbé. Ce jour-là même, il déposa son autorité et se retira dans une grotte voisine, que les prières de saint Samson avaient autrefois délivrée d'un énorme serpent. Là, il se livra à une vie austère et mortifiée, pendant cinq ans et trois mois, et il espérait bien y terminer sa vie, quand il apprit la mort subite de son fils Amalbert. Par cette mort, il redevenait maître de sa fortune, il eut alors recours aux conseils de saint Ouen et ils arrêtèrent ensemble le projet de construire une vaste abbaye. Ils en cherchèrent l'emplacement dans les bois et les bruyères du Bray ; pendant leur recherche, un lieu, portant le nom de Flay, attira leurs regards, et le périmètre du monastère leur fut montré miraculeusement, d'abord par un nuage qui planait au-

dessus de cette solitude et ensuite par une rosée qui, humectant les contours de cette plaine, décrivit autour d'elle une ligne géométrique.

Après avoir consacré trois ans et demi à l'érection du couvent dont il fut le premier abbé, *Germer* rendit son âme à Dieu dans sa cinquantième année et fut inhumé dans l'église de son monastère. A l'époque de l'invasion des Normands, ses reliques furent transportées à Beauvais. Les habitants de cette ville, entr'autres faveurs, lui attribuèrent celle d'avoir échappé au fléau connu sous le nom de *Mal des Ardents* ou *Feu sacré*, qui décima toutes les autres contrées des Gaules. C'est probablement l'origine de l'invocation qui lui est adressée encore aujourd'hui *contre la Fièvre chaude* ; (un des principaux caractères du *Mal des Ardents*), à saint Germer, ville du diocèse de Beauvais, bâtie sur l'emplacement de l'ancien monastère de Flay.

(*Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par l'abbé SABATIER.)

VINGT-CINQ SEPTEMBRE

SAINT CHRISTOPHORE, LE SAINT ENFANT DE LA GUARDIA

XVe SIÈCLE. — 1490.

Patron de la Guardia, patron des Enfants. — Invoqué contre la Surdité, la Cécité, la Paralysie.

12 lieues de Madrid, existe la petite ville de la Guardia, bâtie sur une colline, entourée de murailles, arrosée par un ruisseau appelé l'Estorchon et rappelant Jérusalem, par sa position et son aspect général. Les Juifs, alors très avides dans leurs habitudes superstitieuses de reproduire la passion et la mort de Jésus-Christ, croyaient en outre, que le sang et le cœur d'un enfant étaient indispensables pour les maléfices auxquels leur secte se livrait. Ils jetèrent les yeux sur un bel enfant de sept ans, né à Tolède, d'Alonzo Pasamentès et de Jeanne la Guindera. Le petit Jean fut, en conséquence, volé à sa famille, au moyen de différentes ruses opérées par le juif. Jean Franco, aidé ou dirigé par Beneto Guarcia. L'historien Murrancio croit le petit Jean Pasamentès originaire de la Guardia ; mais on trouve dans les livres de l'Eglise primatiale de saint Anolxé, à Tolède, que l'enfant y avait été baptisé ; ce qui fait comprendre qu'il a reçu le nom de la Guardia, parce qu'il y a enduré le martyre.

Les misérables Juifs, receleurs de ce bel enfant, le cachèrent dans une caverne où ils se réunirent au nombre de onze, pour lui faire subir, en tous points, les supplices de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, dont ils voulaient tourner la mort en ridicule et se venger, croyaient-ils ainsi, de la réprobation jetée sur les Juifs. Ils s'étaient assumé des rôles : Pilate, Hérode, Caïphe, Judas étaient représentés tour à tour, et bien d'autres encore ; croyant rendre le petit Jean plus abject, ils changèrent son nom en celui de Christoval ou Christophore. Son pauvre petit corps, couvert de plaies et de meurtrissures, portait les mêmes marques d'ignobles traitements que celui du Christ, dont il prenait le nom. Après l'avoir injurié, souffleté et couvert de crachats, ils le clouèrent sur une croix, recueillirent son sang goutte à goutte et lui arrachèrent le cœur. L'enfant, protégé surnaturellement par les anges, voyait clai-

rement en leur compagnie, Notre Seigneur lui-même, qui plaçait dans sa bouche, des réponses, aussi sages que touchantes, à ses féroces meurtriers, et le douait d'une patience extraordinaire qui aurait dû ouvrir les yeux de ces fanatiques barbares. Après sa mort, ils salèrent son cœur pour le conserver ; puis voulant absolument une hostie consacrée pour consommer leurs maléfices, Beneto Guarcia, au moyen de fortes sommes d'argent, corrompit le sacristain de l'église de la Guardia, qui trouva moyen d'en dérober une et de la lui remettre dans l'église même. Ce misérable la tint enfermée dans son livre ; mais un pieux étranger, placé près de lui, voyait des jets de lumière sortir de ce livre et, n'ayant pas une haute opinion de celui qui le tenait, il résolut de le faire suivre et surveiller. On découvrit chez Beneto Guarcia, le cœur et l'hostie ; il fut arrêté, incarcéré, et finit par tout révéler. Les dix autres coupables furent arrêtés également et punis comme ils le méritaient. On rechercha, dans la caverne, le corps de l'enfant qui fut découvert et reconnu par les nombreux miracles opérés à son contact.

On construisit une église à cet endroit même et sur l'autel on plaça une statue qui le représente dans son tombeau. Ce sanctuaire de notre Saint fut enrichi de grandes indulgences, tant par les archevêques de Tolède que par différents papes. Aussi les pèlerins y sont-ils accourus fort nombreux de tout temps, de tous les pays et de toutes les classes. On cite même parmi eux trois grands monarques : Ferdinand V, l'empereur Charles-Quint et Philippe II. En 1613, le chapitre de Tolède déclarait que le nombre allait toujours croissant, à cause des miracles qui s'y opéraient.

Le P. Antoine Gusman en rapporte beaucoup qui sont relatés dans les archives de l'oratoire du Saint. Au moment même de sa mort, l'innocent martyr fit connaître le pouvoir dont il jouit auprès de Dieu, puisque, du haut de sa croix, il obtint du Seigneur que sa mère aveugle recouvrât la vue subitement.

On peut attribuer aussi, à son intercession, ce double fait que l'hostie consacrée, que portait le juif, eût jeté une céleste clarté et qu'elle se fût conservée pendant plus de trois siècles, sans se corrompre.

Le P. Yepès, dans son Histoire du Saint Enfant, après avoir parlé des nombreux miracles qu'il a plu à Dieu d'opérer par l'intercession de ce saint innocent, en rapporte quatre en particulier qui eurent lieu en faveur de quelques habitants d'Alcazar de Consegna, au commencement de l'an 1492 qui fut le premier après son martyre.

L'un d'eux était tellement perclus de tous ses membres qu'il ne pouvait plus faire aucun mouvement. S'étant fait porter à la caverne où le Saint Enfant avait été crucifié, il y passa deux nuits, après lesquelles il put se lever et s'en aller à pied. Sa guérison a été radicale et durable.

L'autre personne était une femme qui avait la bouche tout à fait de travers, depuis 18 ans. Après avoir passé aussi deux nuits en la même caverne, elle put s'en aller tout à fait guérie et la bouche revenue en son état naturel.

Le troisième était un homme tellement sourd qu'il ne pouvait rien entendre du tout ; ayant passé aussi deux nuits dans ladite caverne, il s'en revint guéri et ayant recouvré totalement le sens de l'ouïe.

Le quatrième était une femme totalement aveugle, tandis qu'elle priait

avec les trois autres dans la caverne, ses yeux se rouvrirent, et tout le monde se mit à glorifier Dieu, qui accordait au Saint Innocent un si grand pouvoir.

Le 22 février de la même année on rendit témoignage des faits susdits devant la justice de la ville de la Guardia.

Toutefois, lorsque Christophore, depuis son martyre, eut opéré d'innombrables miracles, bien qu'il eût été l'objet d'une vénération générale, d'un culte même singulier de la part du peuple, des grands, des rois, du clergé, des évêques et aussi des papes, il ne fut mis canoniquement sur les autels que fort tard. C'est Pie VII, qui, touché des instances pressantes à lui adressées, et frappé des miracles cités à leur appui, l'a enfin admis au nombre des Saints, et, par une sentence solennelle, a fixé sa fête au 25 septembre, avec office propre.

Inutile de justifier les invocations et les patronages signalés plus haut, les miracles qu'on vient de lire y suffisent pleinement.

(*Journal la Croix*, mai 1886).

SAINT FIRMIN (FIRMINUS)

PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS, MARTYR

IIe SIÈCLE.

Patron des Tonneliers et des Pompiers. — Invoqué pour faire marcher les Enfants ; contre la Sécheresse, les Clous ou Furoncles, la Fourmilière, la Fièvre, les Crampes, les Rhumatismes, les Tremblements nerveux, l'Erysipèle, le Scorbut, l'Hydropisie.

Firme, d'une famille illustre de Pampelune, après avoir été converti à la foi chrétienne par saint Saturnin, confia l'éducation de son fils *Firmin* à un excellent prêtre du nom d'Honeste. *Firmin* fit, aux yeux de tous, de tels progrès en grâce spirituelle que son maître l'adressa à Honorat, évêque de Toulouse. Ce saint prélat, reconnaissant que *Firmin* était véritablement prédestiné par le Seigneur pour prêcher la parole de vie, lui conféra la dignité d'évêque régional. Le nouvel apôtre commença par évangéliser la cité d'Agen ; puis, étant venu à Clermont, il conquit, pour le Christ, la plus grande partie du pays des Arvernes. Peu après, traversant la Loire, il fut retenu plus d'une année par Auxilus,, évêque de la ville d'Angers, qui voyait avec bonheur le troupeau confié à ses soins singulièrement multiplié par l'apostolat de *Firmin*. Le vaillant athlète se rendit ensuite à Beauvais, où il eut à subir toutes les attaques d'une véritable persécution. Il fut battu de verges et jeté dans une prison dont il ne fut délivré qu'après la mort successive de deux présidents persécuteurs des chrétiens.

Son zèle apostolique le conduisit enfin à Amiens, où il convertit le sénateur Faustinianus, plusieurs autres personnages illustres de la ville et trois mille personnes de l'un et l'autre sexe, et fut ensuite décapité dans sa prison par ordre du président Sébastien. Le corps du glorieux martyr a été enterré secrètement pendant la nuit par le sénateur Faustinianus. On ignorait, au commencement du XIIe siècle, l'emplacement du tombeau de *saint Firmin*. Un rayon miraculeux l'aurait désigné à saint Salve, alors qu'il célébrait les saints Mystères dans l'église de Notre-Dame-des-Martyrs. Le transport de son corps qui exhalait une

odeur des plus suaves et qui eut lieu le 13 janvier aurait également fait renaître un été subit de trois heures, pendant lequel les arbres se chargèrent de fleurs et de fruits. En mémoire de ce miracle, d'après le P. Daire et Dom Grenier, le bedeau de la paroisse en Castillon d'Amiens assistait, la veille et le jour de la fête, à l'office de la cathédrale, tout couvert de feuillages, et pendant le *Magnificat* des premières Vêpres, il présentait à chacun des chanoines un chapeau de fleurs. On l'appelait *l'Homme vert*. Ce même jour, 13 janvier, on allumait derrière le chœur un brasier de charbon, sur lequel on jetait de l'encens béni. Le peuple ne manquait pas de s'en munir *contre la Foudre* et les autres accidents.

Le culte de *saint Firmin* est très répandu dans toute la France et aussi dans le nord de l'Espagne. Le calendrier de Sarragosse au 7 juillet le désigne comme :

Abogado contra LA HIDROPÉSIA. | Avocat contre l'*Hydropisie*.

Saint Firmin, en Picardie, est invoqué contre différents maux, et entre autres *contre la Sécheresse*. La châsse qui contenait ses reliques fut en effet portée en procession avec le plus grand succès contre ce dernier fléau aux XIIe et XVe siècles (voir 2e vol. abbé Corblet, p. 166 et 167).

Quant aux autres invocations adressées à *saint Firmin*, il est presque impossible d'en déterminer le point de départ, d'après les documents très peu nombreux que l'on possède sur les actes du Saint ; nous nous contenterons donc d'en faire seulement l'énoncé, tiré de l'abbé Corblet (2e vol. p. 172). « On fait des pèlerinages en faveur de *saint Firmin* à Tully (Somme) *pour se préserver des Clous* ; à Saint-Pierre-du-Chastel (Eure) contre les *Picotements*, désignés sous le nom de *Fourmilière* ; à Morbecque (Nord), où l'on va boire de l'eau du *Puits de Saint-Firmin* pour se préserver de *la Fièvre*, des *Crampes* et des *Rhumatismes* ; à Cormeilles (Eure), *pour faire marcher les Enfants* ; à Saint-Firmin-sur-Loire (Loiret), pour *les Douleurs en général* ; dans diverses églises de Normandie, contre *les Tremblements* ; à Saint-Martin-Saint-Firmin (Eure) ; à Saint-Firmin-des-Bois (Loiret) ; à la chapelle de Saint-Firmin de Pampelune, etc. Au moyen-âge, on invoquait spécialement *saint Firmin* contre *l'Erésipèle et le Scorbut*... Il est encore le patron des *Sapeurs-Pompiers* d'Amiens et des *Tonneliers* d'Abbeville. »

D'après la lettre du 15 mai 1872 de l'abbé Boucher, curé doyen d'Aumenoncourt-le-Grand (Marne), cette paroisse possède une fontaine sous le vocable de *saint Firmin* que l'on invoque spécialement dans *les Douleurs des membres et dans les Fièvres*.

Saint Firmin est le patron de la Navarre, des diocèses d'Amiens et de Pampelune, et patron secondaire de Notre-Dame d'Amiens, de Saint-Germain d'Amiens et du diocèse d'Arras.

Dans la *Collection des Saints et Saintes de la famille de l'empereur Maximilien Ier*, dessinés par Hans Burgmaïer, *saint Firmin* est représenté mitré, vêtu d'une chape riche, tenant de la main gauche un livre, et de la droite un bâton terminé par un disque crucifère ; ses regards sont fixés vers la terre où gît la tête du Saint coupée et mitrée, à côté d'une épée et d'une couronne, souvenir de son illustre origine ; à une colonne, au fond, sont attachés les fouets et les verges dont il avait été frappé à Beauvais avant d'être jeté en prison.

(Abbé CORBLET. — *Les Vies de tous les Saints de France*. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT LOUP, ÉVÊQUE DE LYON (LUPUS)

VIe SIÈCLE. — 542.

Invoqué pour les Enfants malades.

Saint *Loup* commença par être simple anachorète dans le couvent de l'île Barbe, près Lyon. Il devint ensuite le onzième abbé de ce monastère. Il était encore jeune quand le roi S. Sigismond disait de lui, en jouant sur son nom : « Ce Loup ne sera pas ravissant pour prendre les brebis, mais pasteur pour les sauver. Il sera élu évêque d'Araria (1) (Lyon). Il fera bâtir des églises, il établira des parcs pour les bergeries, il augmentera le troupeau du Seigneur, et quand il sera en présence de son maître, il lui présentera le double du talent qu'il lui avait confié ». La prédiction de *saint Sigismond* fut exécutée à la lettre, et peu de temps après, *Loup* fut élevé sur le siège métropolitain de Lyon. Son épiscopat, qui dura près de dix-huit ans, fut très agité, et six années après avoir présidé le troisième concile d'Orléans, il rendit son âme à Dieu et fut inhumé dans l'île Barbe. Une église y avait été élevée sous son invocation, et au XIIIe siècle, Mgr de Neuville, archevêque de Lyon, l'avait fait restaurer, mais elle fut détruite en 1793.

A Panissière (Loire), diocèse de Lyon, d'après la lettre du 18 juin 1878, de M. l'abbé Brunon, curé de la paroisse, il existe à l'ouest, à près de deux kilomètres du bourg, une chapelle sous le vocable de saint Loup. Le 25 septembre, on y vient en pèlerinage pour vénérer les reliques du Saint, pour lui demander sa puissante protection, afin d'obtenir *la guérison des enfants*. On célèbre des messes pendant toute la première moitié de la journée, et souvent la foule des pèlerins est encore plus considérable au dehors qu'elle ne l'est dans l'intérieur de la chapelle.

(*Bollandistes*. — THÉOPHILE RAYNAUD. — *Les Petits Bollandistes*).

VINGT-SEPT SEPTEMBRE

SAINT COME ET SAINT DAMIEN

FRÈRES, MÉDECINS, MARTYRS A EGES, EN CILICIE

IIIe SIÈCLE. — ENTRE 286 ET 297

Patrons des Chirurgiens, Médecins, Herniaires, Bandagistes, Dentistes, Pharmaciens, Sages-Femmes, Barbiers et Coiffeurs, Droguistes, Epiciers, Ciriers, Confiseurs, Fripiers, Brocanteurs. — Invoqué contre les Glandes, les Humeurs, la Gourme et les Epidémies.

Tous les deux, nés en Arabie de parents chrétiens, étaient encore en bas-âge, quand ils perdirent leur père. Leur mère, dit Ribadaneïra, était une bonne et sainte dame qui prit grand soin de les faire instruire en la crainte de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Ils s'adonnèrent à l'étude des bonnes-lettres et principalement à l'art de *la Médecine* dans lequel ils devinrent fort habiles : mais ils guérissaient les maladies les plus incurables, plutôt par la puissance divine que par l'industrie humaine. Leur générosité égalait d'ailleurs leur science et, dans les cures admirables qu'ils opéraient chaque jour, ils n'avaient pas d'autres mo-

(1) Cette *Araria* est la ville de Lyon, assise au bord de l'*Arar* (la Saône).

biles que leur charité envers le prochain et leur amour envers Dieu. Aussi, les Grecs les avaient surnommés *Anargyres*, c'est-à-dire *sans argent*, parce qu'ils ne réclamaient ni n'acceptaient jamais aucun salaire de ceux auxquels ils prodiguaient les soins les plus assidus et qu'ils guérissaient de leurs maux ou de leurs infirmités.

Il y avait alors dans la ville d'Eges un proconsul, ennemi mortel des chrétiens ; il les fit comparaître devant lui avec les trois autres frères de Come et de Damien, qui étaient chrétiens comme eux. Après avoir essayé vainement de les faire sacrifier aux idoles, il les fit tous garrotter et précipiter dans la mer ; mais Dieu envoya un ange qui les délia et les ramena sur le rivage. Le proconsul, persuadé qu'ils devaient leur salut à l'art magique, les renvoya en prison et, le lendemain, il ordonna qu'ils fussent précipités dans une fournaise ardente ; mais les Saints demeuraient au milieu des flammes, sans être brûlés, priant et remerciant Dieu de sa miséricorde. Bientôt le vent dissipa les flammes de ce grand feu, qui consuma plusieurs des assistants. Ce fut alors qu'on appliqua les Saints à la torture ; l'ange du Seigneur les défendant, les fit sortir de cette cruelle épreuve sans qu'aucun de leurs membres fût rompu. De plus en plus irrité, le proconsul commanda qu'on les pendît à deux croix et qu'on les lapidât ; les pierres retombaient sur ceux qui les jetaient, sans qu'aucun des martyrs fût atteint : de même, aucune des flèches que l'on dirigeait contre eux ne parvenait à leur but et elles retombaient sur ceux qui les avaient lancées. Ils furent enfin condamnés à avoir la tête tranchée. Quelques personnes dévotes enterrèrent leurs corps à Eges.

On les appelle en Italie : *Gli sancti Médici Arabi* (les Saints médecins Arabes), *Patrons de la Médecine et des Médecins*, ils protègent aussi la famille des Médicis qui fit graver leur image sur les monnaies de Florence. A Rome, la station du jeudi de la Mi-Carême est dans l'église de *Saint-Cosme et Saint-Damien* au Forum. « Le Moyen-âge, dit dom Guéranger (2), comme nous l'apprenons de Durand, dans son *Rational des divers Offices*, cherchait la raison du choix de cette station, dans la profession de *Médecins* que ces deux saints martyrs ont exercée. On pensait que l'Eglise voulait implorer, non-seulement pour les âmes, mais aussi pour les corps de ses enfants déjà fatigués par le jeûne et l'abstinence, la protection de ces puissants amis de Dieu, qui, sur la terre, consacraient les ressources de l'art médical au soulagement corporel de leurs frères. Le savant liturgiste Gavantus commente longuement cette idée, qui, si elle n'a pas inspiré le choix de cette église pour la station d'aujourd'hui, n'en est pas moins propre à édifier les fidèles, en les engageant à recourir aux deux illustres frères Médecins et à demander par leur intercession la constance et les forces nécessaires pour achever dignement et fidèlement la carrière si heureusement commencée. »

Les deux Saints frères sont aussi *les patrons des Chirurgiens*, parce qu'ils exerçaient également cette profession, comme le prouve la légende suivante : un homme qui avait un cancer à la jambe, alla prier dans l'église de Saint-Cosme et de Saint-Damien à Rome. Il s'endormit bien-

(1) *Revue Britannique* 7e série, Ve vol. p. 75.
(2) *Année Liturgique*. Le Carême, p. 340, 3e édition.

tôt: les Saints qu'il avait implorés, lui apparurent; l'un tenait une boîte d'onguent et l'autre un scalpel. « De quelle manière nous y prendrons-nous, » dit saint Cosme, « pour remplacer cette jambe, lorsque « nous l'aurons coupée? » — « On vient justement d'ensevelir un Maure « à Saint-Pierre ès-liens, répliqua saint Damien, prenons sa jambe, « elle tiendra lieu de celle-ci. » Ce qui fut dit fut fait et, à son réveil, le malade était guéri; seulement il avait une jambe noire. Il raconta le songe qu'il avait fait, ses auditeurs allèrent voir le tombeau du Maure et comme il avait une jambe blanche, l'intervention des Saints fut manifeste.

Ceux qui exerçaient une branche quelconque dans l'art de guérir, tels que *les Herniaires*, *les Bandagistes*, *les Dentistes*, *les Sages-femmes*, choisirent également *saint Cosme et saint Damien* pour patrons. Puis vinrent à leur suite ceux qui fabriquent les médicaments, les sirops, le sucre employé souvent dans les différentes maladies, ceux qui les vendent : *les Pharmaciens*, *les Droguistes*, *les Épiciers*, *les Confiseurs* ; *aux Épiciers* se sont rattachés *les Ciriers*.

Les Barbiers qui, à diverses époques, ont eu la prétention d'exercer la chirurgie, ont voulu également se mettre sous le patronage de *saint Cosme et saint Damien*. *Les Coiffeurs* les ont suivis naturellement (1).

C'est aussi comme ayant été *Médecins* qu'on les invoque *contre la Gourme*, *contre les Epidémies* et aussi *contre les Glandes et Humeurs* dont les Bollandistes citent plusieurs cas de guérisons opérés par l'intercession des deux Saints.

Les corps de *saint Cosme et saint Damien* ont été depuis apportés à Rome et déposés dans la catacombe située près de l'ancien temple de Romulus et de Remus, au Forum. Au Ve siècle, le pape saint Félix III éleva sur leur tombeau la belle église, sous leur vocable, que l'on voit encore aujourd'hui. Les malades qui visitaient leur tombeau s'en retournaient le plus souvent en parfaite santé. L'empereur Justinien ayant été, par leur intercession, guéri d'une maladie dangereuse, éleva sous leur nom une magnifique basilique à Constantinople.

De nos jours, plusieurs médecins ont demandé à S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, l'autorisation d'établir à Montmartre, dans la basilique du vœu national au Sacré-Cœur, une chapelle en l'honneur de saint Cosme et de saint Damien. Nous sommes heureux de pouvoir dire ici que leur pieuse demande a été favorablement accueillie, et que nos deux Saints martyrs ont leur chapelle dans la crypte de notre basilique nationale, où chacun, médecins comme malades, peut aller en pèlerinage se mettre sous leur puissante protection.

Nous nous faisons un devoir de citer ici les noms honorables des

(1) En 1301, les barbiers s'étaient mis à faire de la chirurgie ; mais sur une plainte des chirurgiens qui obtinrent un arrêt contre eux, ils furent obligés de s'en tenir à leur rasoir. Par une ordonnance du roi Jean, au sujet de la Peste, ils sont admis pour visiter les malades. Enfin, en 1372, Charles V par une ordonnance, leur accorda le privilège de ne pas faire le guet, « parce qu'ils exercent la chirurgie et qu'ils ont besoin d'être présents quand les pauvres gens viennent les chercher ». Puis la charte de leurs confréries fut constituée par une autre ordonnance rectifiée par son successeur.

(*Magasin Pittoresque*, année 1855, p. 151.)

A Rome, dans une autre église sous le vocable de saint *Cosme* et saint *Damien*, se réunit depuis 1440, la confrérie des *Barbiers*.

hommes de science, de cœur et de foi qui ont pris l'initiative de cette œuvre et qui ont eu le bonheur d'y réussir :

Docteur J.-H. Le Bêle, chirurgien honoraire de l'hôpital du Mans, avenue de Paris, 44.

Docteur Renier, ancien président de la Société de médecine d'Angers, rue des Arènes, 15.

Docteur Regnault, professeur à l'école de médecine de Rennes.

Docteur A.-H. Sauvé, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, rue de Rosilly, Château-Gontier (Mayenne).

Docteur Tournet-Desplantes, rue des Plantes, 21, au Mans.

Docteur R. Petit, professeur à l'école de médecine de Rennes.

On représente ordinairement saint Cosme et saint Damien en costume de médecins, une petite boîte d'onguent dans une main et dans l'autre une lancette ou un instrument quelconque de chirurgie. Leurs insignes sont parfois un pilon, un mortier, une fiole ou un vase de pharmacie.

DICTONS SUR SAINT COSME ET SAINT DAMIEN

On disait ces deux Saints un peu négligés par les docteurs de nos jours :

Servez saint Cosme et saint Damien
Vous vous porterez toujours bien

Il paraît hors de doute qu'il y avait moins de maladies graves, quand les médecins fêtaient leurs Saints patrons. Peut-être voient-ils quelque profit à se passer d'eux.

(Collin de Plancy. — *Les Légendes du Calendrier.*)

Heurter à la boutique de saint Cosme (avoir besoin d'un médecin).

(Oudin. — Curiosités françaises, p. 194.)

On qualifie un mauvais médecin, de *Carabin de saint Cosme.*

(Ribadaneira. — *Les Petits Bollandistes.*)

SAINTE HILTRUDE, VIERGE

VIIIe SIÈCLE. — 785.

Invoquée contre la Fièvre.

Ses parents, de noble extraction, originaires du Poitou, étaient venus s'établir dans un domaine situé à la fois dans le Hainaut et la Thicrache, qui leur avait été donné par Pépin-le-Bref. Ils fondèrent le monastère de Liessies, destiné à leur fils Guntard qui avait formé le projet de s'y retirer pour se consacrer au service de Dieu. Sainte Hiltrude, sa sœur, eut bien voulu suivre son exemple, mais ses parents avaient résolu de la marier à un noble bourguignon, nommé Hugues. Après les avoir implorés vainement, Hiltrude, voyant qu'ils ne voulaient pas renoncer à leur projet, prit le parti de se retirer quelque temps dans une solitude ignorée et, elle ne revint dans la maison paternelle que lorsque le jeune Hugues eut consenti à épouser, à sa place, sa sœur Berthe, elle eut alors la permission d'aller vivre dans la retraite. Ses parents, eux-mêmes, prièrent le vénérable évêque de Cambray, Albéric, de lui donner le voile des vierges : après quoi, elle se retira dans une cellule attenante au monastère de Liessies, que gouvernait son frère Guntard.

Sainte Hiltrude, quoique dans un âge encore peu avancé, était déjà mûre pour le ciel, elle succomba à une maladie de langueur ; son corps fut placé dans l'église de Liessies auprès de l'autel. De nombreu-

ses guérisons, opérées à son tombeau, continuèrent de rendre sa mémoire chère aux habitants du Hainaut.

On célébrait, chaque année à Liessies, une fête en mémoire du jour où le corps de *sainte Hiltrude* fut levé de terre. Les populations des pays voisins s'y portaient en foule le 27 septembre, jour de sa mort, pour se recommander à la protection de leur sainte patronne. Beaucoup de pèlerins allaient, par dévotion, puiser de l'eau à une fontaine, distante d'environ une demi-lieue. Une tradition ancienne rapporte que *sainte Hiltrude*, lorsqu'elle quitta la maison paternelle pour ne point épouser le seigneur Hugues, avait bu de cette eau et que Dieu, en cette considération, avait donné à la fontaine la propriété de guérir les malades, particulièrement ceux qui étaient attaqués *de la fièvre*.

(*Les Bollandistes.* — L'abbé DESTOMBES, *Saints de Cambray et d'Arras.*)

SAINT CÉRAN (1) (CERANNUS) ÉVÊQUE DE PARIS

COMMENCEMENT DU VIIe SIÈCLE. — 621

Invoqué contre les Maux de dents.

Céran remplaça Simplice sur le siège épiscopal de Paris. Il s'appliqua surtout à recueillir les actes des martyrs, comme l'indique la lettre de Warnachaire, clerc du diocèse de Langres, auquel il s'était adressé. Il assista au concile qui se réunit par l'ordre de Clotaire II, à Paris, en 614.

Saint Céran fut enterré dans la crypte de la basilique de Saint-Pierre (depuis Sainte-Geneviève) auprès de la patronne de Paris. Il est réclamé pour *le Mal de dents* « comme il appert, dit Dubreuil (2), par les vers « qui sont gravés au bas de son image, demeurée en ladite cave, et que « chante l'Eglise, le jour de sa fête. »

Ægris fert remedium *Mœstisque solatium* : INGENS MALUM DENTIUM, *Torquens ora gentium* *Pacificat gratis.*	Il guérit les malades et console les affligés ; il apaise gratis *les grands maux de dents* qui tourmentent les gens.

(*Bollandistes.* — *Leçons de l'office du Saint.*)

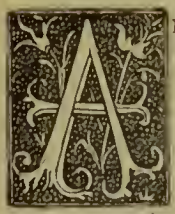
VINGT-HUIT SEPTEMBRE.

SAINT ANNEMMOND (3) (ANNEMONDUS)

ÉVÊQUE DE LYON, MARTYR

VIIe SIÈCLE. — 657.

Invoqué contre l'Epilepsie.



ANNEMOND sortait d'une noble famille des Gaules. Clovis II avait pour lui une grande affection et après l'avoir admis au nombre de ses conseillers, il le choisit pour être le parrain de Clotaire, son fils aîné. *Annemond* était si zélé et si pieux, qu'à la mort de l'évêque, il fut désigné pour occuper le trône épiscopal de Lyon. Le frère d'Annemond y fut envoyé en même temps, comme gouverneur de toute la province. Tant que

(1) *Alias* : Céraune (Céraunus).
(2) *Antiquités de Paris*, t. I, p. 201 et 202.
(3) *Alias : Ennemond* (*Aonemundus, Aunemundus, Unemundus, Munemundus*). *Chamond* ou *Chaumont* (*Cannemundus, Chanemundus*).

vécut Clovis II, notre Saint, dans tout ce qu'il entreprit pour la gloire de Dieu et le bonheur de son peuple, trouva à la cour un appui qui ne lui fit jamais défaut ; mais, après sa mort, le maire du palais, Ebroïn, commença par faire tuer à Orléans le frère d'Annemond, puis il s'attaqua directement à lui-même, craignant qu'il n'élevât la voix pour dévoiler les vexations dont le peuple de Lyon était accablé sous son gouvernement. Le saint évêque quitta Lyon furtivement pour fuir la persécution ; précaution inutile ! Il fut pris par les soldats d'Ebroïn qui, arrivés à Châlon-sur-Saône, obéissant aux ordres du maire du palais, le tuèrent pendant la nuit à coups d'épée, le 28 septembre 657. Ceux qui accompagnaient notre Saint, ramenèrent son corps à Lyon et l'inhumèrent dans l'église Saint-Pierre. Ses reliques y furent conservées jusqu'à l'époque de la Révolution.

Le nom de *Saint-Chamond* a été donné à une ville du Forez, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Etienne (Loire). D'après un document cité par les Bollandistes et qui remonte au XIIIe siècle (*Martyrologe de la vieille église de Belley*, 1254), *saint Annemond* était particulièrement invoqué dans l'église Saint-Pierre *contre l'Epilepsie*.

Là se trouvaient des reliques insignes du Saint. C'était un pèlerinage très fréquenté, surtout le dimanche dans l'octave de la fête. On y vient encore pour obtenir la guérison des enfants malades sur lesquels on fait lire l'évangile de saint Jean, ou celui de saint Ennemond et pour la conservation des bestiaux. Dans ce but, on fait bénir du pain qu'on donne à manger aux bêtes au retour.

(Théophile Raynaud. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT EBERHARD (1) (EBERHARDUS), BERGER

Patron des Porcherons. — Invoqué pour les Animaux domestiques et contre l'Epizootie.

Bien qu'on ne connaisse ni l'année, ni le siècle de la vie ou de la mort du berger Eberhard, il n'en est pas moins vrai qu'il est honoré, depuis un temps immémorial, à Freisingen (Bavière) *où il gardait autrefois des troupeaux*. Dans l'église consacrée à saint Michel archange, se trouvent son tombeau et son effigie qui le montre sous la figure d'un berger. Des pèlerins viennent presque tous les jours le visiter, non-seulement des pays circonvoisins, mais encore des contrées plus éloignées. La terre tirée de son tombeau, recueillie pieusement avec le plus grand soin, est portée dans les maisons et dans les étables des troupeaux et appliquée sur *les bêtes de somme* pour les préserver des blessures empoisonnées et contagieuses. Ce qui est vraiment miraculeux, c'est que la terre enfermée dans l'étroit espace du tombeau, suffit parfaitement aux fouilles qui y sont opérées continuellement. André Brunner, qui écrivait en 1637 (2), ajoute que cette terre était surtout recherchée par les habitants de la campagne, comme *le préservatif le plus sûr (ut certissimum amuletum)*. Le patronage *des Bergers* et *les invocations* adressées à *saint Eberhard pour les animaux domestiques* et contre *les épizooties* n'ont pas besoin d'autre interprétation.

(Bavaria sancta. — Les Bollandistes).

(1) *Alias* : Evrard (*Erhardus*).
(2) *In Annalibus Boïorum* (dans les Annales des Boïens).

SAINT EXUPÈRE, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

COMMENCEMENT DU Ve SIÈCLE. — 410 OU 415.

Invoqué contre la Fièvre et pour obtenir le temps favorable aux récoltes.

Exupère naquit vers le milieu du IVe siècle à Arreau, dans la vallée d'Aure (diocèse de Comminges, aujourd'hui de Tarbes). Son père et sa mère étaient *de simples cultivateurs* qui, néanmoins, s'efforcèrent de faire donner à leur fils une instruction et une éducation soignées. Saint Sylve, évêque de Toulouse, ayant remarqué les rares qualités d'*Exupère*, voulut le prendre sous sa direction. Il lui conféra les ordres sacrés et le chargea d'évangéliser ses diocésains. A la mort de *saint Sylve*, le peuple et le clergé choisirent tous d'une voix *Exupère* pour le remplacer sur le trône pontifical. Son premier soin fut de corriger les abus qui s'étaient glissés dans son diocèse. Saint Sylve avait jeté les fondements d'une basilique qui devait renfermer les reliques de saint Saturnin, premier apôtre du Languedoc. *Saint Exupère* l'acheva et y transporta le corps du saint martyr. Pendant une grande disette qui désola le midi de la Gaule, saint Jérôme, dans sa lettre à Rustique, dit que le saint évêque vendit tous les calices et tous les reliquaires de ses églises et fut réduit à se servir d'un simple verre pour y consacrer le précieux sang du Dieu Sauveur. « Que peut-on trouver de plus riche en vertus et en mérites, s'écrie-« t-il, que ce saint évêque réduit par sa charité à porter le corps sacré « de Jésus-Christ dans un panier d'osier et son sang précieux dans un « simple verre ? »

D'après Bernard Guidon, saint Ambroise, archevêque de Milan, étant atteint d'une *Fièvre* très violente, en instruisit son ami saint Jérôme qui lui conseilla d'avoir recours à l'évêque de Toulouse. Profitant du conseil Ambroise envoya à Toulouse un messager qui lui rapporta de l'eau avec laquelle avait été lavé le verre qui servait de calice à *Exupère*. A peine en eut-il goûté qu'il fut guéri de l'affection dont il souffrait depuis longtemps.

Malgré tous les bienfaits qu'il répandait sur son peuple par son zèle et par ses vertus, *Exupère* fut obligé de s'éloigner momentanément de son troupeau pour fuir les révoltes suscitées sans cesse contre ses enseignements et ses instructions ; pendant son absence, de grandes calamités fondirent sur la ville de Toulouse, les habitants repentants accoururent le supplier de leur pardonner et de revenir parmi eux. Le Saint, dans un premier mouvement d'indignation, ravivée par le souvenir de leur indocilité, leur dit en leur montrant le bâton qu'il tenait à la main : « Je ne reviendrai à Toulouse que quand il fleurira. » Il avait à peine achevé que le bâton se couvrit de feuilles et de fleurs.

Par ce miracle, la volonté de Dieu s'était exprimée trop clairement pour qu'il résistât plus longtemps. Il les suivit immédiatement et sa rentrée dans sa ville épiscopale fut un véritable triomphe.

Exupère, avant de mourir, eut encore à lutter contre de nombreuses hérésies. Il eut beaucoup à souffrir également de l'invasion des barbares. Les Alains, les Suèves et les Vandales arrivaient aux portes de Toulouse et étaient sur le point d'y entrer, quand le saint évêque se présentant devant leur chef et le menaçant de la colère divine, parvint à l'éloigner

avec les hordes qu'il commandait. Après les Vandales vinrent les Goths qui s'emparèrent de Toulouse et en firent le foyer de l'arianisme. *Exupère* convertit un grand nombre de ces barbares ; mais enfin, usé par ses austérités et par son zèle pour combattre le prosélytisme des Ariens, il rendit son âme à Dieu le 28 septembre 415, pendant qu'il était en cours de visite pastorale à Blagnac. Son corps fut d'abord enterré dans son oratoire de Blagnac, puis il fut plus tard transporté à Toulouse, dans la basilique de Saint-Sernin.

Malgré les désastres qui vinrent fondre sur ce sanctuaire que le saint avait achevé et dans lequel il avait commencé à réunir les premiers éléments du trésor des saintes reliques, l'un des plus considérables qu'il y ait dans le monde, on voyait encore en 1762, à côté de l'autel du Saint-Esprit une armoire où l'on conservait le buste de *saint Exupère*, donné en 1401 par Messire Pierre de Saint-Martial, archevêque de Toulouse. Dans cette armoire, on conservait également le calice de verre avec lequel le saint célébrait les saints mystères et une partie de ses reliques que l'on trempait dans l'eau bénite en l'honneur de Dieu, sous l'invocation du Saint, pour communiquer à cette eau la vertu *de guérir des fièvres*.

En invoquant saint Exupère contre cette affection, on lui adressait cette Antienne et cette Oraison (1) :

ANTIENNE A SAINT EXUPÈRE

Nous vous rendons nos hommages, ô bienheureux pontife *Exupère* ; vous êtes le père des pauvres et ils sont toutes vos richesses ; vous avez si fort aimé la pauvreté, que vous avez porté le sacré corps de Jésus-Christ dans un panier et son sang précieux dans un calice de verre. Soulagez par vos prières ceux que la *Fièvre* dévore et protégez tous ceux qui réclament votre secours.

℣ O saint Pontife *Exupère*

℟ Offrez à Jésus-Christ le sacrifice de nos prières.

ORAISON

Seigneur Tout-Puissant qui avez guéri *de ta Fièvre* le bienheureux Ambroise par l'intercession de *saint Exupère*, votre confesseur et pontife, par l'eau de la purification du calice où le sang précieux de Jésus-Christ avait été offert, faites que par les prières de ce grand saint nous soyons guéris de toutes nos maladies et de toutes nos passions, afin que nous participions un jour à sa gloire. Par Notre Seigneur, etc.

Aujourd'hui encore dans le trésor de Saint-Saturnin, on trouve un calice renfermant des fragments du calice de verre de *saint Exupère*.

D'après la tradition que nous avons mentionnée au commencement de cette notice, sur la profession de *Laboureurs*, exercée par les parents d'*Exupère* et par lui-même, il était bien naturel qu'on l'invoquât *pour obtenir le temps favorable aux récoltes*.

(*Petits Bollandistes*. — *Antiennes et Oraisons* à l'usage de Saint-Sernin).

---

(1) *Antiennes et Oraisons* à l'usage de ceux qui auront la dévotion de visiter les sacrées reliques qui reposent dans l'insigne église abbatiale *Saint-Sernin* de Toulouse. *Toulouse*, 1762. Avec l'approbation de MONTGAZIN, chanoine et chantre de l'église de Saint-Sernin et professeur de théologie dans l'Université de Toulouse et de F. BOURGEZ, ex-provincial des Dominicains et professeur dans l'Université.

SAINT BERNARDIN DE FELTRE, FRÈRE MINEUR

XVe SIÈCLE. — 1494.

Patron des Prêteurs sur Gages.

Bernardin, issu d'une noble famille de Feltre, passa toute son enfance dans la piété et dans les bonnes œuvres. Après avoir entendu prêcher saint Jacques de la Marche d'Ancone, il résolut de prendre l'habit de saint François et fit son noviciat sous la discipline du Père Sixte de Milan d'une éminente piété. *Bernardin*, doué de toutes les aptitudes apostoliques, répandit la parole de Dieu avec une ferveur tellement ardente qu'il opéra le plus grand bien sur les âmes. Il apaisait les querelles, mettait fin aux procès, conciliait les dissidents et amenait les pêcheurs à faire pénitence. Bernardin de Sienne, prêchant à Florence, avait d'ailleurs prophétisé sa venue : « Un autre Bernardin, à Florence, « avait-il dit, viendra vers toi dans quarante ans et fera de grandes « choses : ajoute foi à ses paroles et fais ce qu'il t'enseignera, car il sera « la trompette du ciel et l'instrument du Saint-Esprit. »

A cette époque, les juifs exploitaient, de la façon la plus scandaleuse, les pauvres gens qui avaient besoin d'un prompt secours d'argent. *Bernardin* porta toute son attention sur cette plaie hideuse de l'usure qui ravageait l'Italie et il donna le plus grand développement aux institutions des Monts-de-Piété. Il en établit entr'autres à Pérouse, à Mantoue et à Venise.

C'est là le motif bien naturel qui l'a fait choisir pour patron par *les Prêteurs sur gages*.

Après avoir brillé pendant toute sa vie par la grâce des miracles et le don de l'esprit prophétique, il succomba à Pavie sous le poids de la maladie, à l'âge de cinquante-six ans et fut enterré dans le couvent de Saint-Jacques, qui faisait partie de son ordre. De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau et il fut canonisé par Pie IX, le 1er février 1872.

(*Hagiologium italicum*. — *Bollandistes*. — *Grande Vie des Saints*).

TRENTE SEPTEMBRE.

SAINT VICTURNIEN ou VERTUNIEN (VICTURNIANUS)

ERMITE LIMOUSIN

VIIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Fous et les Frénétiques.

ICTURNIEN était Ecossais de nation et gentilhomme de bonne naissance. Elevé par des parents à la fois riches et vertueux, il résolut de se consacrer à Dieu et commença à s'expatrier en s'embarquant secrètement pour la France. Il aborda en Guienne et, après avoir erré pendant un certain temps, il vint bâtir une cellule sur la rivière de la Vienne, à quatre lieues de Limoges, là où se trouve aujourd'hui un gros bourg qui porte son nom. A l'époque où *saint Victurnien* arriva dans cette contrée, c'était un véritable désert inculte et tellement sauvage qu'on l'appelait *la Vallée ténébreuse*. Au milieu de bois épais et de buissons qui paraissaient inacces-

sibles, *Victurnien* espérait se dérober à tous les regards humains et se livrer entièrement à la contemplation des choses du ciel, mais l'éclat extraordinaire de ses admirables vertus attirait, vers sa cellule, une foule de visiteurs. Son nom fut bientôt célèbre dans toute la province, témoin de tous ses miracles. Par l'efficacité de ses prières, il renvoyait entièrement guéris ceux qui venaient l'invoquer pour une affection quelconque, mais il était surtout favorable à ceux qui, dans les *Accès de Fièvre chaude*, étaient atteints de *Frénésie et à ceux qui avaient le malheur de perdre la raison* à la suite d'un accident.

Après sa mort, il fut enterré au lieu où il avait bâti son ermitage. Un sanctuaire y fut élevé sous son vocable. Derrière le grand autel sont deux ouvertures circulaires où les bonnes gens qui veulent invoquer le Saint, surtout *les Fous et les Maniaques*, mettent leur tête par dévotion. On voit encore à Saint-Victurnien, dit le chanoine Collin, une église romane du XIIe siècle, restaurée dans le XIIIe, qui probablement a remplacé la chapelle primitive.

Bernard de Guidon, qui écrivait au XIVe siècle, ajoute que *saint Victurnien* arrachait ceux qui avaient recours à lui de la gueule *des loups et autres bêtes sauvages.*

(Anciens bréviaires du diocèse de Limoges. — Missel et Rituel d'Angoulême de 1566 *et* 1582. — Du Saussaye. — J. Collin).

SAINT JÉROME (HIERONYMUS) DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Ve SIÈCLE. — 420.

Patron des Etudiants et des Instituteurs. — Invoqué contre la Faiblesse de la vue.

Il était né à Strido, ville de Dalmatie, de parents chrétiens, nobles et riches. Il s'appliqua d'abord aux sciences humaines. Puis il se livra à l'étude de l'Ecriture Sainte; enfin, son père l'envoya à Rome pour suivre les cours de grammaire et de rhétorique sous les célèbres professeurs Donat et Victorin. *Jérôme* fit les progrès les plus rapides à l'école de ces maîtres distingués. Suivant la tradition qu'il avait reçue de ses parents, il mena d'abord une vie chrétienne ; ensuite, comme il le raconte lui-même, il se laissa aller à l'entraînement des passions, ce qu'il avoue avec de grands remords. Pour se perfectionner de plus en plus dans la connaissance des lettres, il parcourut les principales villes des Gaules, entrant en relations avec les savants et compulsant toutes les bibliothèques de cette contrée. C'est ainsi qu'il visita successivement Mayence, Strasbourg, Reims, Amiens, Arras, Tournai, Thérouanne, Lyon, Narbonne, Nantes, Toulouse et un grand nombre d'autres villes.

Il revint également à Rome, visita les Lieux Saints à Jérusalem, parcourut la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Cappadoce et la Cilicie, séjourna à Tharse, s'arrêta à Antioche et finit par se fixer à Chalcis, dans une solitude de la Syrie, où, hors les moines qui l'habitaient, on ne trouvait que des bêtes sauvages, des serpents et des scorpions. Il s'y établit en compagnie de ses livres qu'il avait emportés avec lui. C'est dans cette solitude qu'il eut cette vision célèbre dont il donne les détails dans son épître XXIIe, adressée à la vierge Eustochie : « Je jeûnais, lui écrivait-il, et cependant, je lisais Cicéron ; je veillais et je pleurais mes péchés ; je ne

« laissai pas, après cela, de lire Plaute et quand, étant rentré en moi-« même, je jetais les yeux sur les Prophètes, leur style bas et inculte « me donnait de l'horreur. » Dans cette disposition d'idées, il tomba malade, fut ravi en esprit et présenté devant le tribunal du Souverain Juge. Ayant été interrogé qui il était, il répondit qu'il était chrétien. « Vous mentez, s'écria le juge, vous êtes un cicéronien et non un chré-« tien. » Il fut à l'instant rudement fustigé sur l'ordre du juge. Ce ne fut qu'après avoir fait serment, en présence de Dieu, qu'il ne lirait plus les auteurs profanes, que *Jérôme* fut rendu à la liberté et qu'il revint à lui. « Ce n'était pas un songe, ajoute-t-il en terminant sa lettre, je sentis « bien, à mon réveil, que cela était une réalité, puisque je portais sur « mes épaules les marques des coups de fouet que j'avais reçus. »

Bien qu'il pratiquât les austérités les plus rigoureuses, il était souvent assailli par d'horribles tentations de la chair et il était transporté en esprit dans les assemblées des dames romaines.

Ce ne fut qu'après avoir passé les jours et les nuits à se frapper la poitrine, qu'après avoir jeûné des semaines entières qu'il retrouvait un peu de calme, et alors, « dit-il lui-même, il me semblait que j'étais parmi des chœurs d'anges où je chantais avec allégresse « : Seigneur, nous « courons après vous, à l'odeur de vos parfums. »

Les Ariens, qui connaissaient son mérite, ne l'épargnèrent pas dans sa retraite. Ils le poursuivirent par toute espèce de calomnies et de persécutions et le forcèrent en quelque sorte à abandonner sa solitude.

C'est alors qu'il vint à Antioche où il fut ordonné prêtre, dans sa trentième année, par l'évêque Paulin. Il séjourna quelque temps à Jérusalem, puis se rendit à Constantinople pour entendre saint Grégoire de Nazianze, et enfin à Rome, où le pape saint Damase le retint auprès de lui pour l'aider de ses conseils dans le gouvernement de l'Eglise. Ce fut à son instance que Damase fit chanter *l'Alleluia*, selon l'usage de Jérusalem, et qu'à la fin de chaque psaume, on ajouta *le Gloria Patri*, à l'exemple de l'église d'Antioche. Il corrigea les psaumes et la version des *Septante* que le Pape fit ensuite chanter aux ecclésiastiques. Il en agit de même pour le Nouveau Testament. Sa traduction latine des deux Testaments a toujours été universellement admise dans l'Eglise.

Il composa aussi plusieurs ouvrages destinés à un certain nombre de dames romaines qu'il dirigeait dans les voies de la perfection chrétienne. Lorsqu'il eut séjourné trois ans à Rome, où la calomnie vint le frapper également, il s'embarqua et fit voile pour Chypre, d'où il se rendit à Antioche; il retourna encore une fois en Egypte, visita les montagnes de Nitrie, reprit enfin le chemin de la Palestine pour se fixer à Béthléem. Sainte Paule accourut l'y trouver avec sa fille Eustochie et quantité d'autres vierges. Elle fit bâtir deux monastères, un d'hommes et un de femmes, à côté de l'église élevée sur la grotte où Jésus-Christ vint au monde. La cellule de *Jérôme* était sur le chemin qui conduisait au tombeau d'Archelaus. Il consacrait les jours et les nuits à la prière, à l'étude et au travail avec les autres frères du monastère. La retraite profonde dans laquelle il vivait ne l'empêchait pas de remplir les devoirs d'hospitalité envers les nombreux pèlerins qui étaient recueillis dans un hôpital fondé par sainte Paule. Il les consolait, leur lavait les pieds et les servait à table.

Saint Jérôme devait encore être persécuté par le patriarche de Jérusa-

lem dont notre Saint avait condamné quelques doctrines également condamnées par l'Eglise romaine.

C'est à cette époque qu'il entra en relations avec saint Augustin qui le consulta aussi sur plusieurs difficultés importantes de la théologie.

Malgré la faiblesse de sa vue, il n'en continua pas moins, jusqu'à sa mort, à écrire de nombreux ouvrages, soit sur divers points de doctrines, soit contre les hérésies qui éclataient de toutes parts. Cette altération de ses yeux a été l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre la *Faiblesse de la vue*. A cause de cela, quelques artistes, en le représentant, ont placé des *lunettes* à côté de lui.

Il ne dédaignait pas de s'abaisser jusqu'à enseigner *les petits Enfants*. D'après une de ses lettres, il avait prié sainte Paule de lui envoyer sa petite fille, afin de lui apprendre à servir Dieu et à imiter la piété de sa grand'mère dont elle portait le nom. Ce sont plusieurs faits de ce genre et ses nombreuses lettres, si remarquables par leur science et leur doctrine, qui ont été sûrement le point de départ du *patronage des Etudiants et des Instituteurs*.

Il mourut dans la quatre-vingt-unième année de son âge. Son corps, enterré dans la grotte de Béthléem, fut plus tard transporté à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, près de la chapelle où se conserve la sainte crèche.

« La qualité de *très grand docteur*, disent les Petits Bollandistes, ne « peut être refusée à saint Jérôme ; l'Eglise romaine la lui accorde solen- « nellement dans l'oraison de son office, comme une différence particu- « lière pour le distinguer des autres Pères qui ont défendu ou enrichi « l'Epouse de Jésus-Christ par leurs écrits. »

Saint Jérôme est ordinairement représenté dans le désert au milieu de ses livres, priant devant un *crucifix*, se frappant la poitrine avec une *pierre* ; à ses pieds, on voit une *tête de mort* ou bien une *trompette*, ou encore un chapeau de *cardinal*. Il porte même quelquefois le costume de cette haute dignité. On place invariablement *un lion* à ses côtés.

Le *crucifix* rappelle ses fréquentes méditations sur la Passion de notre Sauveur. La *pierre* est l'instrument dont il se frappait la poitrine pour expier ses anciennes faiblesses et pour lutter contre ses nouvelles tentations. La *tête de mort* indique les longues heures qu'il passa à méditer sur sa fin dernière. La *trompette* rappelle le jugement dernier auquel il assistait si souvent en esprit. C'est par erreur qu'on le représente avec le costume ou les insignes de *cardinal*. Baronius lui refuse ce titre absolument. Dans Ciacconius, les cardinaux n'apparaissent qu'à la fin du VIIe ou au commencement du VIIIe siècle. Ce qui a donné lieu d'attribuer cette dignité à saint Jérôme, c'est la haute estime dans laquelle le tenait le pape saint Damase qui l'avait fait venir près de lui et le consultait dans les affaires de l'Eglise les plus importantes. Quant au *Lion*, quelques auteurs croient que, pour cette attribution, on a confondu *saint Jérôme* avec saint Gerosime. Cet abbé de Palestine s'étant retiré dans une solitude pour expier ses défaillances dans la foi, avait retiré une épine de la patte d'un lion qui resta à son service. D'autres interprètes expliquent le lion de *saint Jérôme* par celui de saint Marc. Comme cet évangéliste, disent-ils, a un lion à ses pieds, parce qu'il commence son évangile par la prédication de saint Jean-Baptiste, qui était comme

le rugissement du lion dans le désert ; on devait également en attribuer un à *saint Jérôme* qui avait été une des plus grandes voix entendues dans le désert, tant par ses cris de repentir que par ses imprécations contre ses propres fautes et celles du monde.

(*Petits Bollandistes.* — Abbé Barraud (1).

SAINTE SOPHIE, VEUVE

MARTYRE AVEC SES TROIS FILLES

IIe SIÈCLE. — 132.

Patronne des Veuves.

Sophie, ainsi que ses trois filles : Foi, Espérance, Charité, était d'origine italienne. Désirant embrasser la foi chrétienne, elle prit avec elle ses trois filles, partit pour Rome, où régnait alors Adrien, et fut baptisée en secret avec elles par l'évêque de la ville ; après avoir reçu le baptême, elles enseignaient aux autres ce qu'elles avaient appris elles-mêmes et opéraient un grand nombre de conversions. Ayant été dénoncées, elles furent saisies par ordre d'Adrien et livrées à la torture. La première, sainte Foi, âgée de douze ans, fut suspendue en l'air, déchirée avec des ongles de fer et décapitée ; la seconde, sainte Espérance, âgée de dix ans, fut battue de verges et condamnée à perdre la tête ; la troisième, sainte Charité, âgée de neuf ans, fut précipitée dans une fournaise ; mais en étant sortie saine et sauve, elle périt par le glaive. Leur mère, *Sophie*, rendant grâce à Dieu, ensevelit elle-même les corps de ses trois filles et s'agenouillant devant leur tombeau, envoya son âme au ciel. Beau modèle, et puissante protectrice pour les veuves !

(*Menologium Græcorum* (2).

---

(1) *Bulletin des Comités historiques*, année 1852, IIIe vol., p. 91.
(2) Urbini : 1727, pars prima, p. 45.

MOIS D'OCTOBRE

PREMIER OCTOBRE

SAINT BAVON (BAVÔ), ERMITE [1]

VIIe SIÈCLE. — VERS 654.

Invoqué contre la Coqueluche.

Bien qu'il ne soit connu que sous le nom de *Bavon*, son nom était Alowin. Ses parents appartenaient à la noblesse la plus élevée de la Hesbaie qui faisait partie du Brabant et qui fut comprise plus tard dans le territoire de Liège. Soit qu'il les perdît étant encore jeune, soit que son éducation eut été singulièrement négligée, *Bavon* se plongea de bonne heure dans la débauche et le mariage ne mit pas de frein à sa vie déréglée. Après la mort de sa femme qu'il aimait néanmoins, ayant entendu prêcher saint Amand, il rentra en lui-même et se repentit amèrement de ses égarements. C'est alors qu'il confessa au saint apôtre les désordres de sa jeunesse, abandonna sa vie mondaine, distribua ses biens aux pauvres et se retira auprès de lui dans le monastère de Saint-Pierre de Gand. Voulant encore mener une vie plus dure, il alla dans une forêt voisine et il se logea dans un vieux hêtre ; mais comme sa retraite n'était pas encore assez cachée, il se fit une petite cellule dans le bois de Malmedun, à une lieue de Gand, et y vécut dans la plus grande austérité. Bavon mourut vers l'an 654. Saint Amand et saint Floribert accompagné de ses moines assistèrent à sa mort. Soixante gentilshommes, touchés de son exemple, se consacrèrent aux austérités de la pénitence. Ils firent bâtir, à Gand, l'église sous son vocable qui devint cathédrale, lorsqu'en 1559 Paul IV érigea un évêché à Gand sur la demande de Philippe II. *Saint Bavon* est patron de cette ville et de Harlem.

Le Père Cahier et les Petits Bollandistes signalent l'invocation qui lui est adressée *contre la Coqueluche* ; mais il est difficile, sinon impossible, d'en indiquer l'origine.

Saint Bavon est représenté en costume de prince tenant tantôt d'une main un sceptre et une épée et de l'autre un livre ou un faucon ; tantôt en habit d'ermite debout dans le tronc d'un vieux hêtre.

(*Grande Vie des Saints* de Plancy).

(1) *Alias* d'après les *Petits Bollandistes* : *Alloynus, Adloinus, Adlowinus.*

SAINT RÉMY (REMIGIUS), ARCHIEVÊQUE DE REIMS

VIe SIÈCLE. — VERS 532.

Invoqué pour obtenir la Grâce de l'Oraison, pour ceux qui n'ont pas l'intelligence des choses divines, contre les Tentations, le Découragement produit par la tiédeur religieuse, la Peste et les Epidémies, les Serpents, les Maux de Gorge et la Fièvre.

Un saint ermite, du nom de Montan, aveugle depuis de longues années, avait prédit à Célinie, épouse d'Emile, comte de Laon, mère de *saint Rémy*, que non seulement elle aurait un fils, mais qu'elle le nourrirait de son lait et qu'elle lui rendrait la vue à lui-même avec quelques gouttes de ce lait.

Ces prédictions s'accomplirent à la lettre. *Rémy* naquit à Laon ; élevé avec le plus grand soin, il avança rapidement dans la voie de la perfection. Quand son éducation fut terminée, il se retira dans une solitude aux environs de Laon. Après y avoir passé quatre ans, il fut appelé par la voix du peuple sur le siège archiépiscopal. Comme par esprit d'humilité il déclinait absolument cette haute dignité, tout à coup un rayon de lumière illumina son front et une huile sainte, répandue par une main invisible, consacra sa tête, en exhalant le plus suave parfum.

Le ciel avait parlé trop clairement pour qu'il pût encore persister dans son refus.

Rémy fut le modèle des évêques par sa charité et ses autres vertus. Bientôt les miracles, dont il obtint la grâce, vinrent ajouter un nouvel éclat à sa sainteté. Il exerça surtout son pouvoir contre le démon. Il le força entr'autres à abandonner le corps d'une jeune fille qui lui avait été amenée de Tours et que l'on avait vainement conduite à Rome au tombeau de saint Pierre et à saint Benoît, l'abbé du Mont-Cassin. En s'enfuyant, l'esprit malin lui avait infligé des souffrances si terribles, qu'elles avaient causé sa mort ; mais *Rémy*, par ses prières la rendit à la vie. A cause de ce privilège accordé à notre Saint dans la plus large mesure, on l'a invoqué dans toutes les circonstances où l'éternel ennemi du genre humain s'efforce de nous détourner des voies de notre salut, *dans les Tentations, pour obtenir la grâce de l'oraison, pour ceux qui n'ont pas l'intelligence des choses divines et contre le découragement produit par la tiédeur religieuse.*

Le grand honneur de saint Rémy fut pour ainsi dire d'avoir posé la première assise de ce royaume très chrétien qui devait s'appeler la France. Clovis, ébranlé par sa pieuse femme Clotilde et par la double victoire remportée sur les Allemands, inclinait vers le christianisme dont l'ermite de la Meuse, saint Waast, lui avait déjà exposé les principales vérités. La reine appela *saint Rémy* qui acheva l'instruction du roi. En l'écoutant, Clovis était tellement enthousiasmé qu'un jour interrompant le récit de la Passion, il s'écria avec indignation : « Ah ! que n'étais-je là avec mes Francs ! J'aurais vengé les injures de mon Dieu. »

La nuit qui précéda la cérémonie du baptême, *saint Rémy* conduisit le roi dans l'oratoire du palais où la reine et les seigneurs le suivirent. Après qu'il eut prononcé un admirable discours sur l'unité de Dieu, pendant lequel une lumière céleste éclata soudain, effaçant la lumière des cierges, une voix du ciel fit entendre ces mots :

« La paix soit avec vous ; c'est moi, ne craignez rien, demeurez dans « votre amour. » Ce fut alors que *saint Rémy* prononça ces paroles : « Votre postérité gouvernera noblement ce royaume, elle glorifiera la « sainte Eglise et héritera de l'empire des Romains. Elle ne cessera de « prospérer tant qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu. Mais la « décadence viendra par l'invasion des vices et des mauvaises mœurs ; « c'est là en effet ce qui précipite la ruine des royaumes et des nations. »

Cette prophétie ne s'accomplit que trop bien dans les mauvais jours que nous traversons.

Au moment du baptême, une colombe s'approcha du Saint portant dans son bec une petite ampoule pleine de saint Chrême que le pontife ouvrit (1). Clovis fut baptisé avec deux de ses sœurs et trois mille de ses soldats.

Au concile d'Orléans, *saint Rémy* combattit énergiquement les doctrines d'Arius qui commençaient à pénétrer dans la Gaule.

Un évêque arien, qui siégeait dans le concile, perdit tout à coup l'usage de la parole pour s'être montré irrévérencieux à l'égard de notre saint, qui la lui fit recouvrer, en exigeant l'entière rétractation de ses erreurs.

Saint Rémy mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans, après avoir occupé le siège de Reims pendant soixante-quatorze ans.

De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau. En 546, d'après saint Grégoire de Tours *(De la Gloire des Confesseurs*, ch. 79*)*, une *Peste inguinaire* ravageait toute la contrée. Les habitants de Reims épouvantés, prirent dans le sépulcre du Saint un drap qui recouvrait son corps et le portèrent en procession autour de leurs murs. *La Peste* sévit en dehors de ce cercle ; mais elle ne franchit jamais la limite tracée par le passage des reliques.

Saint Rémy a été depuis invoqué contre *la Peste* et encore aujourd'hui on l'invoque contre ce fléau, comme le prouve le passage d'un cantique castillan (Gozos) :

Sois de males alivio *Y* CONTRA PESTE *invocado* *Glorioso san* REMIGIO *Sednos siempre abogado.*	Vous êtes un secours dans les maladies et principalement *contre la Peste*, glorieux *saint Remy* ; soyez toujours notre avocat.

Quant à l'invocation *contre les Serpents*, Flodoard, dans son *Histoire de l'église de Reims*, raconte qu'un certain colon de la villa de l'évêque de Reims, demeurait près d'une rivière appelée *Sara* dans un lieu marécageux et infesté *de serpents*, et n'en fut délivré qu'après avoir répandu dans sa demeure la poussière ramassée sur le pavé du tombeau de *saint Rémy*. Il ajoute (et la chose est de notoriété publique) que dans les maisons ou les cimetières adjacents aux églises dédiées à *saint Rémy* on n'a jamais trouvé *un seul serpent*. Bien plus, dit-il, si on les y transportait d'ailleurs, ils ne pourraient y vivre (2).

A Chanteloup (diocèse de Poitiers) *saint Rémy* est également invoqué *contre les Maux de gorge*. Il m'a été signalé dans le même diocèse comme étant invoqué *contre la Fièvre*, à *Saint-Rémy*, canton de Montmorillon.

Saint Rémy est représenté crossé et mitré tenant un livre sur lequel est posée une ampoule ou bien dans le haut on voit une colombe qui la

(1) Voir 3 juin la *Notice de sainte Clotilde*.
(2) Voir Théophile RAYNAUD. *Hagiologium Lugdunense*, 514.

tient dans son bec. Il est surtout représenté au moment où il baptise Clovis.

DICTON SUR SAINT RÉMY

A la Saint-Rémi,
Tous perdreaux sont perdrix.

Sème tes seigles en terre poudreuse,
Et tes froments en terre boueuse.

On dit qu'un homme est *de la confrérie de saint Rémy* (SAINT REMIS) quand au tribunal de la pénitence on lui diffère l'absolution.

(Le journal *Le Pèlerin*, supplément au n° 248. — COLLIN DE PLANCY. — *Les légendes du Calendrier*).

SAINT PIAT, (PIATUS) (1) APOTRE DE TOURNAY, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — VERS 287.

Invoqué contre la Fièvre, les Possessions et les Obsessions diaboliques, les Intempéries de l'air et les Palpitations de cœur.

Piat abandonna Bénévent sa patrie pour porter la lumière de l'Evangile jusqu'aux extrémités des Gaules. Il arriva, avec plusieurs compagnons, à Tournay, place forte de la Belgique. Là il convertit, dans l'espace de deux mois, trente mille païens, sans tenir compte des femmes et des enfants. Le premier qui embrassa la foi, du nom d'Irénée, donna sa maison pour servir d'église. Le Saint la consacra à Dieu et c'est aujourd'hui l'église de Notre-Dame de Tournay.

Un jour, pendant qu'il évangélisait une grande multitude de peuple réunie sur la place, les soldats du gouverneur, survenant à l'improviste, massacrèrent ses compagnons. Quant à lui, ils commencèrent par lui enfoncer des clous entre la chair et les ongles, et finirent par lui trancher la tête. Le saint apôtre que l'on croyait mort, se relevant tout à coup, porta sa tête entre ses mains jusqu'à Seclin, à quatre lieues de Tournay et à deux lieues de Lille. Les chrétiens l'enterrèrent au lieu même où il s'arrêta et où saint Eloy retrouva son corps dans le VIIe siècle. Une église qui subsiste encore aujourd'hui fut élevée sous son vocable au même endroit. Au témoignage de Bucelin, jésuite qui mourut en 1649, dans la crypte de ce sanctuaire de Séclin, on voyait, tout près de l'ancien tombeau, une fontaine dont les eaux entrèrent en ébullition à l'arrivée de *saint Piat* portant sa tête. Un grand concours de pèlerins venait y chercher spécialement la guérison de *la Fièvre et la Délivrance des possessions et des obsessions diaboliques*. L'eau de cette fontaine était salutaire pour un grand nombre d'autres maladies.

A Chartres, où une partie des reliques de *saint Piat* fut portée à une époque indéterminée, on implorait le saint *contre les intempéries de l'air*.

Dans le Calendrier de Sarragosse de 1876, au 29 octobre, *saint Piat* est désigné comme *Abogado contra las palpitationes del corazon* (Avocat contre les palpitations de cœur).

(MOLANUS. — *Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*).

---

(2) Alias : Piaton (*Piato, Piatonus*).

SAINT VULGIS (VULGISUS) ou WULGIS

VIe SIÈCLE. — 550

Invoqué contre les Maladies des Troupeaux.

Vulgis était né dans le pays de Reims d'une famille noble et distinguée. Il fut baptisé par le grand évêque saint Rémi, qui prit un soin particulier de son éducation, lui conféra la dignité du sacerdoce et l'associa à toutes ses œuvres et à tous ses travaux ; mais *Vulgis* qui n'aspirait qu'à une vie solitaire et cachée, finit par obtenir de saint Rémi l'autorisation de se retirer dans l'Arçois, en un lieu sauvage de la forêt de Retz, situé sur une colline baignée au pied par la rivière d'Ourcq et appelée *Troësnes*, à cause de l'arbrisseau de ce nom qui la couvrait presque tout entière. Il y passa quarante années dans les mortifications, les veilles, le jeûne et l'oraison. Un jour que l'Ourcq était très grosse, un paysan des environs qui n'avait que deux vaches pour tout bien, eut la douleur de les voir submergées et entraînées dans le courant. Attiré par la désolation et les cris de ce pauvre homme, *Vulgis* fit le signe de la croix sur la rivière et les vaches en sortirent bientôt saines et sauves.

C'est évidemment à ce miracle qu'il faut attribuer l'origine de l'invocation *contre les maladies des Troupeaux*.

Depuis cette époque, la colline cessa d'être déserte et elle fut témoin d'une foule de guérisons miraculeuses opérées par le saint ermite. *Saint Vulgis* rendit son âme à Dieu à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut enterré à l'endroit même où il avait élevé sa cellule et où l'on bâtit, peu de temps après, une église sous le vocable de Saint-Pierre. Plus tard, le seigneur le plus puissant de la contrée, Milon, fit transporter ses reliques dans la chapelle de son château. Ce château qui s'appelait du nom de son propriétaire (Firmitas Milonis), La Ferté-Milon, est l'origine de la ville qui porte ce nom. *Saint Vulgis* est le patron de La Ferté-Milon qui attribue à sa protection de n'avoir point été pillée et détruite par l'armée des Lorrains. On a constaté également qu'au milieu d'une cruelle *épizootie* qui avait éclaté en 1714, les deux endroits qui ont *saint Vulgis* pour patron, n'ont perdu *aucune de leurs bêtes* dans le désastre général.

(*Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes*).

DEUX OCTOBRE

SAINT LÉGER (LEODEGARIUS) (1) ÉVÊQUE D'AUTUN, MARTYR

VIIe SIÈCLE. — VERS 678.

Invoqué contre les Affections des yeux, les Possessions et les Obsessions du démon. — Patron des Meuniers.

LÉGER naquit d'une noble famille, vers 616 ; il était neveu, par sa mère Sigrade, de Didon, évêque de Poitiers. Ses parents le conduisirent fort jeune à la cour du roi Clotaire II, fils de Frédégonde. Un peu plus tard, il fut envoyé à son oncle Didon, qui lui donna une éducation digne de sa haute naissance. Grâce à son mérite exceptionnel, il fut promu diacre, bien qu'il eut à peine vingt ans ; peu après, son oncle

(1) Alias : *Leutgar, Lutger, Ligaire, Léquier, Ligeaire, Ligier, Lagre, Lezer, Ligoire, Lagière.*

lui confia le gouvernement de son vaste diocèse, en l'élevant à la dignité d'archidiacre, il devint ensuite abbé du monastère de Saint-Maixent, à Poitiers. Par suite de la succession au trône de son fils, Clotaire III, encore enfant, la pieuse reine Bathilde, ayant été proclamée régente, appela *Léger* à la cour et le plaça dans son conseil, avec les grands de l'Etat et les plus saints évêques de l'époque.

Le siège d'Autun était alors vacant, et l'antagonisme des races gallo-romaines et barbares désolait ce diocèse par les scandales les plus affligeants. « Il fallait, dit l'abbé Pequegnot (1), pour un siège aussi consi-« dérable, en une crise aussi orageuse, il fallait un homme de grand « ascendant, de nom illustre, de race conquérante, d'un sang presque « royal, accoutumé à commander avec une autorité respectée même « des rois » : aussi sainte Bathilde, après en avoir délibéré avec les évêques et les grands du palais, nomma *saint Léger* au siège d'Autun. Le Saint, dans l'administration de son diocèse, comme dans l'influence politique qu'il exerçait sur le gouvernement de l'Etat, montra toujours cette rectitude de conseil, cette sûreté de jugement, cette sagesse d'action qui en imposaient à tous. Seul, Ebroïn, maire du Palais, jaloux de son crédit, lui voua une haine acharnée qui le poursuivit jusqu'au tombeau.

Clotaire III étant mort vers l'an 671, *saint Léger* se rendit à la cour et contribua puissamment à l'élection de Childéric II, roi d'Austrasie. Ebroïn de son côté, fit proclamer Thierry, frère de Childéric et s'établit maire du Palais ; mais la conduite de ce ministre le rendit si odieux aux Neustriens et aux Bourguignons, qu'ils passèrent tous dans le camp de Childéric. Ebroïn fut enfermé dans le monastère de Luxeuil, à la prière de *saint Léger*, qui empêcha le roi de le faire mourir.

Tant que Childéric suivit les conseils de *saint Léger*, il recueillait partout les bénédictions du peuple. Les usages pernicieux, introduits au préjudice des anciennes lois, étaient abolis, jamais le royaume n'avait été si heureux ; mais après trois années d'un règne prospère, détourné de sa voie par une vie de débauche et par des conseillers détestables, Childéric relégua au monastère de Luxeuil *saint Léger*, qui se retrouva avec son rival Ebroïn. Celui-ci lui fit de belles protestations d'une amitié qui ne devait jamais finir. On verra bientôt comment il lui tint parole.

Childéric fut assassiné la même année, 673, par Bodillon, seigneur de sa cour, qu'il avait fait fouetter publiquement ; Thierry ou Théodoric, frère de Childéric, qui avait été relégué au monastère de Saint-Denis, fut reconnu roi de Neustrie ; cette révolution rendit, en même temps, la liberté à *saint Léger* et à Ebroïn. Ce dernier, après avoir reçu du roi tous les pouvoirs pour la direction des affaires, redoutant néanmoins l'ascendant du Saint sur Théodoric, chargea Vaimer, duc de Champagne, et Didon, évêque de Châlons, d'arrêter saint Léger. Bientôt le siège est mis devant Autun : les habitants opposent une vigoureuse résistance pour défendre leur évêque ; mais, lui, pour empêcher l'effusion du sang, ne craint pas de se livrer à ses ennemis qui, par les ordres d'Ebroïn, *lui crevèrent les yeux* et l'enfermèrent dans un monastère de Champagne : ce n'était pas encore assez pour assouvir la haine

(1) *Légendaire d'Autun*, tome 2, p. 310.

d'Ebroïn, il l'accusa, ainsi que son frère le comte Guérin, du meurtre de Childéric. Après avoir fait lapider le comte Guérin, Ebroïn, pour prolonger les souffrances de *saint Léger*, lui fit déchirer la plante des pieds et arracher la langue et les lèvres ; mais, comme par un miracle qui stupéfia les bourreaux, Dieu rendit à son serviteur le libre usage de la parole, Ebroïn ordonna de hâter la mort de *saint Léger* qui fut décapité, au milieu d'une forêt de l'Artois, encore désignée par son nom. Parmi les quatre bourreaux chargés de l'exécution, un seul osa le frapper, les trois autres se jetèrent à ses pieds en lui demandant sa bénédiction. Le tronc du martyr demeura quelque temps immobile ; il fallut que le meurtrier le renversât.

A la nouvelle de sa mort, les trois évêques d'Arras, d'Autun et de Poitiers, se disputèrent son corps. Le sort décida ce différend en faveur du diocèse de Poitiers où *saint Léger* avait exercé d'abord le ministère ; ses reliques furent donc transportées avec de grands honneurs au monastère de Saint-Maixent, dont il avait été abbé. Les miracles les plus éclatants signalèrent cette translation. D'après Collin (page 72), en 1659, son chef glorieux était gardé à l'abbaye de Meymac, dans le haut Limousin, où la piété des seigneurs de Ventadour l'avait placé dans un très beau reliquaire et, chaque année, à ce même jour, des *Frénétiques* et des *Démoniaques* invoquant *saint Léger*, en obtenaient leur guérison. Le point de départ de cette invocation date probablement de la délivrance d'une femme possédée du démon, au moment où, sur le territoire de Tours, on l'entraîna près du cercueil de *saint Léger*, pendant la translation de ses reliques (1) ; le souvenir de la vengeance de Dieu exercée contre l'assassin du martyr (lequel devint immédiatement la proie des démons et se précipita dans le feu où il trouva la mort), peut avoir également servi de base à cette même invocation.

Le même auteur dit que l'anneau épiscopal de saint Léger était conservé, au XVIIe siècle, dans l'abbaye de Saint-Victor de Paris, et que l'eau où elle était plongée, soulageait d'une manière incroyable, parfois aussi guérissait tout à fait ceux qui avaient *quelques incommodités aux yeux*. Comme il est dans la tradition d'invoquer précisément les Saints contre les maux qu'ils ont soufferts eux-mêmes pendant leur vie, il était tout naturel d'implorer *saint Léger* contre *les diverses affections des yeux*, qu'Ebroïn lui avait fait si cruellement arracher.

Au dire du Père Cahier, *saint Léger* est le *patron des Meuniers*, en Brie et en certaines parties de la Champagne. Son culte est d'ailleurs très célèbre en France où plus de quarante paroisses portent son nom. Le diocèse de Moulins, en particulier, qui a eu le bonheur de posséder son corps de longues années dans son monastère d'Ebreuil, et des reliques insignes dans celui de Souvigny, l'a toujours honoré d'une manière toute spéciale, et l'a admis dans son nouveau propre, comme un de ses plus puissants protecteurs.

Saint Léger est ordinairement représenté au moment où un de ses bourreaux lui coupe la tête ; tandis que les trois autres sont agenouillés devant lui. Sur un sceau d'un curé de Fretoy (Nièvre) du XVe siècle (2),

(1) Voir *Bollandistes* 1er vol., septembre, p. 480 et 490.
(2) Publié par M. le comte Georges de Soultrait.

un bourreau armé d'une tarière, perce la tête du Saint évêque qu'il maintient contre terre en appuyant le pied sur son corps.

DICTON SUR SAINT LÉGER

Ne sème point au jour de saint Léger
Si tu ne veux avoir du bled léger.

(*Moine anonyme de Saint-Symphorien d'Autun.* — URSIN, abbé de Ligugé. — COLLIN. — PEQUEGNOT, curé de Rully.)

TROIS OCTOBRE.

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE BROGNE

Xe SIÈCLE. — 887-959.

Invoqué contre la Fièvre, les Humeurs froides et la Jaunisse.

Né en 887, au village de Staves, dans les Pays-Bas autrichiens, *Gérard*, quand il eut l'âge de raison, entra au service de Bérenger, comte de Namur. Là, il menait la vie d'un moine sous un habit militaire, distribuant aux pauvres des aumônes proportionnées à ses grandes richesses. Bérenger, appréciant comme elles le méritaient, les grandes qualités de *Gérard*, lui confia une mission politique très importante auprès de Robert, comte de Paris. Arrivé dans la capitale de la France, il n'eut rien de plus pressé que de visiter l'abbaye de Saint-Denis, dans laquelle il vint se renfermer, après avoir négocié heureusement l'affaire qui lui avait été confiée.

Gérard, dans ce monastère, perfectionna son éducation et augmenta sensiblement la somme de ses connaissances, à tel point qu'au bout de cinq années, on l'obligea de recevoir les saints ordres.

En 931, ses supérieurs l'envoyèrent fonder une abbaye dans son domaine de Brogne, situé à trois lieues de Namur. Il en fut le premier abbé. Une petite cellule, qu'il avait bâtie près de l'église, lui servait de demeure. Il était forcé à son grand regret de l'abandonner de temps en temps pour aller visiter ou réformer les maisons religieuses de ces contrées dans lesquelles s'étaient introduits les abus les plus regrettables. Rayssius et Bucelin qui vivaient, l'un dans la première moitié, l'autre dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, constatent qu'à leur époque, il existait à Brogne, à l'entrée du chœur, où le saint homme avait été enterré, un puits élevé au-dessus de terre par une margelle en bronze. L'eau de ce puits, conformément à la promesse faite à *saint Gérard*, par le Prince des apôtres, servait sur les malades de merveilleux remède et une suite ininterrompue de miracles multipliés attestaient surtout sa puissance souveraine *contre la Fièvre*, *les Ecrouelles* (1) et *la Jaunisse*.

Ses reliques aujourd'hui sont encore conservées dans l'église de Brogne. Les Bollandistes citent plusieurs guérisons opérées par l'intercession de saint Gérard. Nous n'en citerons qu'une seule qui a pu être le point de départ de l'invocation *contre la Fièvre et la Jaunisse*. En 1602, un pharmacien de Thoun, du nom de Simon Auseau, âgé de trente-deux

(1) Appelées *Morbus regius* (Maladie royale) à cause du privilège concédé aux Rois de France, de es guérir. Voir saint Marcoul.

ans, après avoir été tourmenté pendant trois mois entiers par la fièvre tierce, quarte et quotidienne, était devenu *jaune* à l'instar de la cire. Les médecins les plus habiles de l'époque, dont on cite les noms, l'avaient abandonné ; ce fut alors qu'il fit un vœu à Dieu et à saint Gérard ; dès qu'il eut visité les saintes reliques de Brogne, il recouvra à l'heure même son ancienne santé.

(*Bollandistes. — Grande Vie des Saints*).

SAINT LEUDOMIR ou LUMIER

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE

VIIe SIÈCLE. — 626.

Invoqué pour les Yeux.

Lumier, né à Châlons, fut élevé sous la direction de son frère Elaphe, évêque de Châlons-sur-Marne qui, se défiant de l'extrême tendresse qu'il avait pour lui, le confia à Gilles, archevêque de Reims et son métropolitain, afin qu'il l'instruisît à fond dans la loi de Dieu et la science de la religion. Après la mort de son frère, *Lumier*, bien qu'il fût encore très jeune, fut appelé à le remplacer sur le siège de Châlons-sur-Marne.

Il y fit briller toutes les vertus de son prédécesseur. Dieu le favorisa par le don des miracles. Un jour, ayant vu une pauvre femme aveugle qui cherchait son chemin et avait les pieds ensanglantés, il dit à son diacre de faire un signe de croix sur les yeux de cette malheureuse et après avoir fait une courte prière, à l'instant elle recouvra la vue. C'est probablement un des motifs de l'invocation qui lui est adressée *pour les Yeux*.

La reine Brunehaut, qui lui avait donné sa confiance, comme elle l'avait donnée à son frère Elaphe, osa un jour lui faire l'aveu de ses infâmes désirs qui furent repoussés avec la plus vive indignation. Irritée au suprême degré, elle bannit le pontife de son évêché où il ne rentra qu'après la mort de cette reine abominable, et ne tarda pas à rendre son âme au Seigneur.

Au XIIe siècle, son corps qui avait été déposé dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, de Châlons-sur-Marne, à côté de celui de son frère Elaphe, fut inhumé par Roger II, évêque de Châlons, pour être transporté dans l'église abbatiale. Toutes les chairs du saint étaient réduites en poussière, mais un de ses yeux, dont le regard indigné avait repoussé la reine impudique, était resté intact et conservait toute la vivacité qu'il avait autrefois. On croit que le nom de *Lumier* lui fut donné à cette époque (*Lumina*, yeux) par le peuple qui depuis l'invoqua pour *la conservation de la vue*. A Vallerest (Haute-Marne), une fontaine, sous le vocable de *saint Lumier*, est réputée pour *la guérison des Maux d'Yeux*.

(*Petits Bollandistes*).

QUATRE OCTOBRE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, FONDATEUR DES FRÈRES MINEURS

XIIIe SIÈCLE. — 1182-1226

Patron des Marchands, Tailleurs d'habits, Tondeurs de draps, Tisserands, Toiliers, Filassiers, Tapissiers, Passementiers. — Invoqué contre les Maux de tête, la Pauvreté, la Peste.

Son père, Pietro Bernardone était un riche marchand de la ville d'Assise, qui ne songeait qu'à l'extension de son commerce. Sa mère, une pieuse femme, au moment d'accoucher, était gravement malade, quand un étranger qui pénétra dans la maison et qu'on n'avait jamais vu, prévint les personnes qui étaient autour du lit de la malade, de faire transporter la signora dans une étable, où l'enfant viendrait au monde sur la paille. A peine eut-elle été portée dans une étable voisine, qu'elle accoucha très heureusement d'un enfant qu'on appella *Jean*. L'étude de la langue française lui était nécessaire pour faciliter *les relations commerciales* de son père, il s'y attacha avec une telle application qu'il apprit de bonne heure à la parler et à l'écrire comme un français, c'est pourquoi on le surnomma *François*, d'après l'orthographe de l'époque.

François aimait les pauvres et leur donnait avec générosité, il aimait le luxe, *les beaux habits* et tous les plaisirs permis. Aussi, son père qui était riche et très passionné pour l'argent, lui disait souvent : « Mon fils, vous êtes né sur la paille et vous y mourrez !

Un jour, un indigent se présentait à François, *absorbé par des affaires de commerce*, et était durement éconduit ; mais notre Saint, se repentant au même instant, se mit à courir après lui et lui donna une large aumône en promettant à Dieu de donner dorénavant à tous ceux qui lui demanderaient. Une autre fois, il rencontre un gentilhomme qu'il savait malheureux et très pauvre, à l'instant, il se dépouilla *de ses riches habits* pour l'en revêtir et son père de lui répéter : « Vous êtes né sur la paille, vous mourrez sur la paille. »

Enfin, un autre jour, traversant à cheval la plaine d'Assise, il voit un lépreux venant à lui ; surmontant une invincible répugnance, il met pied à terre, l'embrasse en se recommandant à ses prières et remonte à cheval en regardant derrière lui... mais le lépreux avait disparu.

Pendant qu'il priait dans l'église de Saint-Damien qui tombait en ruine, une voix mystérieuse, sortant d'un crucifix que l'on conserve encore derrière le chœur de l'église de sainte Claire d'Assise, lui dit par trois fois : « François, va, répare ma maison que tu vois tomber en ruines. » Le Saint, veut appliquer à cette restauration tout l'argent qu'il possède ; mais son père s'y refuse opiniâtrement et l'enferme dans un cachot. Rendu à la liberté par l'intervention de sa bonne mère, il se fait mendiant volontaire, il tend la main en disant : « Qui me donnera une pierre, aura une récompense ; qui m'en donnera deux, en aura deux ; qui m'en donnera trois, en aura trois. » On commença par se moquer de lui ; mais bientôt les aumônes lui arrivèrent si abondamment, qu'en très peu de temps les réparations furent terminées, et l'église de Saint-

Damien rendue au culte. Il répara successivement celle de Saint-Pierre, dans la campagne d'Assise et celle de Notre-Dame des Anges.

Ayant entendu réciter, à Saint-Damien, l'Evangile où se trouvent ces paroles du divin maître : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton », *François* se sentit éclairé subitement, il avait trouvé sa vocation. Il revêtit une tunique de l'étoffe la plus grossière, serrée par une corde, ayant de longues manches et un capuce ; il allait enfin pratiquer cette *pauvreté évangélique qu'il aimait tant.* Six disciples le suivirent bientôt dans la pauvre cabane qui lui servait d'abri et ils ne tardèrent pas à atteindre le nombre de onze. Ce fut alors que *François* écrivit sa règle dont les points principaux étaient : les vœux de chasteté, d'obéissance et *de pauvreté la plus absolue* ; alors la petite troupe se dirigea vers Rome pour aller la soumettre à l'approbation du pape Innocent II. Leur requête rencontra plus d'une opposition, surtout de la part des Cardinaux ; mais le pape ayant vu dans un songe mystérieux l'église de Latran prête à tomber, étayée et soutenue par un pauvre homme, faible et maigre, qui n'était autre que *François*, approuva verbalement son Institut, reçut sa promesse d'obéissance et de dévouement au Saint-Siège, conféra les ordres mineurs à ses disciples laïques, l'ordonna lui-même diacre et le nomma supérieur de tous ses religieux.

A leur retour à Assise, les Bénédictins concédèrent, à François et à ses disciples, l'église et le cloître de Sainte-Marie des Anges qui, d'après les désirs des donateurs, devint le berceau de l'ordre. Il commença à prêcher dans les bourgades et les paroisses voisines et opéra un grand nombre de conversions qui lui servirent à établir son *tiers-ordre,* que l'on appella *les Frères et les Sœurs de la pénitence.*

A Montefeldre, il rencontra le comte Orlando di Chiusi Nuovo di Casentino, qui lui donna une montagne abrupte, située dans la Toscane, *le Monte del Arvernia*, dont la main de l'homme n'avait jamais touché le sol.

Outre les visions mystiques dont *François* était sans cesse favorisé, il avait par une grâce spéciale tout pouvoir sur les êtres de la création. Un jour qu'il prêchait sous un arbre, sur lequel une compagnie d'hirondelles faisait entendre ses gazouillements : « Hirondelles, mes « sœurs, leur dit-il, cessez votre petit ramage jusqu'après la prédication, « car ce que je prêche, est la parole de Dieu votre créateur et le mien, « votre maître et le mien, » et elles se turent à l'instant. Avant de quitter le château, où on lui avait donné l'hospitalité, il voulut prêcher les oiseaux, ses petits frères, il s'approcha d'un arbre sur lequel ils vinrent tous se percher, et il les invita à bénir le Seigneur et à le remercier de ses bienfaits. Les oiseaux attentifs semblaient le comprendre, demeurant dans le silence et ils ne s'envolèrent que quand il leur eut commandé de se disperser.

Lorsqu'il eut évangélisé la Toscane, Foligno, Spolete, Narni, Terni et Ancone, il désira visiter Saint-Jacques de Compostelle, il traversa alors le midi de la France, entra par la Biscaye en Espagne, où il fonda un grand nombre de maisons de son ordre, repassa les Pyrénées, gagna le Roussillon en laissant des frères mineurs à Perpignan et revint à Sainte-Marie des Anges, en traversant Montpellier.

Pendant le IVe concile de Latran qui devait s'ouvrir à Rome le 11 novembre 1215, *François* obtint du pape une reconnaissance solennelle de son ordre devant tous les pères assemblés.

François avait prédit que les Frères mineurs se répandraient comme les petits oiseaux dans toutes les parties du monde, pour y prêcher Jésus-Christ. Il ne cessa pas de poursuivre ce but qui s'accomplit à la lettre ; mais il désirait vivement conquérir la palme du martyre. Aussi, saisit-il l'occasion d'un navire qui, d'Ancone, faisait voile pour l'Egypte et arriva au camp des Croisés, retranchés devant Damiette et vivement harcelés par les infidèles. La division régnait parmi les chrétiens et *François* leur prédit que s'ils livraient bataille, ils seraient infailliblement vaincus, ce qui arriva effectivement. Quant à lui, il se présenta devant le Soudan : après avoir tenté inutilement de le convertir, il lui dit : Ordonnez qu'un grand feu soit allumé, j'entrerai hardiment dans ce feu avec vos prêtres et vous verrez par là quelle est la véritable foi et la loi qu'il faut suivre.

Le Soudan, qui savait pertinemment qu'aucun de ses prêtres ne voudrait tenter l'épreuve, fut fortement ébranlé et reçut plus tard le baptême de la main des frères mineurs que *François* avait établis en Egypte. Après avoir visité la Palestine, prêché à Antioche, fondé divers établissements en Syrie, il revint à Sainte-Marie des Anges.

Dans le chapitre général de l'ordre qui eut lieu en 1219, *François* recommandant à Jésus-Christ la famille qu'il lui avait confiée et que ses infirmités ne lui permettaient plus de diriger, comme par le passé, constitua à sa place Pierre de Catane, vicaire général de tout l'ordre, puis se prosternant à ses pieds, il lui promit obéissance en toutes choses.

Au mois d'octobre 1221, pendant qu'il était dans l'église de Sainte-Marie des Anges, Notre Seigneur accompagné de sa sainte mère, lui apparut et lui dit : « *François*, à cause de ton grand zèle pour le salut « des âmes, il t'est permis de demander une grâce en leur faveur. »

« Notre Père très saint, dit François, je supplie votre infinie bonté « d'accorder à tous ceux qui visiteront cette église, une indulgence « plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés au prêtre. »

Notre Seigneur lui accorda cette grâce à condition qu'il irait la demander à son vicaire sur la terre.

François s'empressa d'aller trouver le Souverain Pontife qui fit d'abord plusieurs objections, et lui accorda ensuite verbalement l'indulgence pour tous les ans à perpétuité ; mais, seulement, pendant un jour naturel, depuis un soir y comprenant la nuit, jusqu'au soir le lendemain. Saint *François*, en prenant congé du pape, lui dit que la parole de Sa Sainteté lui suffisait et que si cette indulgence était l'œuvre de Dieu, lui-même la manifesterait.

En passant à Gubbio, il vit la consternation peinte sur tous les visages. On lui dit qu'à toutes les heures de la nuit ou du jour, un loup des plus féroces faisait irruption, pour les dévorer, sur les malheureux habitants de la campagne et sur ceux de la cité. *François* s'avança résolument au-devant de l'animal furieux qui s'élançait vers lui, la gueule béante : « Viens ici, frère loup, lui dit-il en faisant sur lui un signe de croix, viens, et de la part du Christ, je te l'ordonne, ne me fais aucun mal, ni à moi ni à d'autres. » Aussitôt le loup s'arrête et, doux comme

un agneau, vint se coucher à ses pieds : « Frère loup, reprit-il, tout le « monde crie et murmure contre toi et tu es un objet d'horreur pour tous « les habitants de la ville ; mais je le veux, frère loup, tu vas te réconcilier avec eux. » A ces paroles, le loup inclina la tête en signe d'acquiescement et le Saint ajouta : « Je te promets, puisque tu consens à « faire la paix avec eux, qu'ils ne manqueront pas de te donner ce qui « est nécessaire à ta subsistance ; mais en reconnaissance de cette faveur, je veux, frère loup, que tu me promettes de ne plus nuire désormais à personne, ni aux hommes ni aux animaux, me le promets-« tu ? » et le Saint présentant la main, le loup y posa familièrement une de ses pattes de devant, comme gage de sa fidélité à exécuter sa promesse. Deux ans après sa conversion, le loup mourut et les habitants de Gubbio regrettèrent vivement de ne plus le voir aller familièrement de porte en porte, entrant dans les maisons sans faire aucun mal à personne.

Dès l'an 352 de notre ère, quatre pieux ermites avaient érigé au pied de la colline d'Assise, une petite chapelle dédiée à la bienheureuse Vierge Marie. Au VIe siècle, les Bénédictins du mont Subassio en devinrent possesseurs, l'ornèrent et l'augmentèrent de quelques *portions* de terrains : de là, lui vint le nom de *Portiuncule*. Plus tard, les apparitions des esprits célestes, dans son enceinte, lui firent donner le nom de *Sainte-Marie des Anges*. Pendant une nuit du mois de janvier 1223, *François*, ayant été assailli par d'horribles tentations, s'était roulé à travers les ronces et les épines, après s'être dépouillé de ses habits ; et comme une vive lumière remplissait le bois, il aperçut les ronces transformées en roses rouges et les épines en roses blanches ; en même temps, des anges vinrent prévenir le Saint d'aller à l'église où Jésus-Christ l'attendait avec sa sainte mère. *François* cueillit douze roses de chaque couleur et s'en vint à l'église : là, il osa supplier Jésus-Christ de déterminer le jour de l'indulgence qu'il avait daigné accorder en ce saint lieu. Le Seigneur lui déclara que ce serait à partir du soir du jour où l'apôtre saint Pierre se trouva délivré de ses fers, jusqu'au soir du lendemain et il enjoignit à *François* de se présenter avec quelques-uns de ses frères à son vicaire et de lui offrir des roses blanches et rouges en témoignage de la vérité du fait. Il partit pour Rome avec trois roses de chaque couleur et le pape Honorius III fut tellement frappé à la vue de ces fleurs apparaissant au milieu de l'hiver qu'il rassembla immédiatement les cardinaux et confirma l'indulgence qui devint célèbre dans le monde entier, sous le nom d'*Indulgence de la Portioncule* (1).

Jésus-Christ devait bientôt lui conférer un autre glorieux privilège qui était un fait inouï dans l'Eglise. Pendant qu'il était sur le mont Arvernia pour faire une retraite de quarante jours, préparatoire à la fête de l'archange saint Michel, et qu'il priait sur la montagne, un

(1) Grégoire V (4 juillet 1622) étendit les privilèges de Sainte-Marie des Anges à toutes les églises de l'ordre des Franciscains. Innocent XI (12 janvier 1678) déclara que l'indulgence pouvait être appliquée par forme de suffrage aux âmes du purgatoire, Innocent XII (18 août 1695) étendit l'indulgence à tous les jours de l'année pour la seule église de la Portioncule.

D'après les déclarations de la Sacrée Congrégation du Concile, (17 juillet 1700 et 4 décembre 1723), il est très essentiel de remarquer que l'indulgence de la Portioncule peut s'acquérir au jour prescrit autant de fois qu'on visitera dans le jour l'église des Franciscains.

séraphin ayant six ailes de feu, s'arrêta à peu de distance de lui, et lui marqua le corps d'une figure conforme à celle du crucifix. Aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître à ses pieds et à ses mains, une plaie rouge se montra également au côté droit, d'où coulait souvent un sang sacré qui mouillait sa tunique et le linge qu'il portait sur les reins. C'est de là que l'ordre prit plus tard le nom de *Séraphique*.

Peu de temps après, épuisé par les fatigues de l'apostolat, par les austérités les plus rigoureuses, par le sang qui s'échappait de ses plaies, François dépérissait sensiblement. Transporté à Sienne par ses religieux, dans l'espoir que l'air de cette ville lui serait plus favorable que celui d'Assise, il fut pris d'un vomissement de sang au milieu de la nuit et parut toucher à ses derniers moments. Pendant que ses frères du couvent et plusieurs autres venus de divers points de l'Italie, fondaient en larmes et lui demandaient sa bénédiction : « Comme mon « extrême faiblesse, leur dit-il, ne permet pas de parler, écrivez la béné- « diction que je vous donne à vous tous, tant à ceux qui sont présente- « ment dans l'ordre qu'à ceux qui y entreront dans l'avenir jusqu'à la « fin du monde. Voici en trois mots mes dernières volontés : Que tous « les frères s'aiment toujours entre eux comme je les ai aimés et comme « je les aime. *Qu'ils chérissent toujours madame et maîtresse la Sainte « Pauvreté et la conservent comme un précieux trésor.* Qu'ils soient tou- « jours soumis et fidèlement attachés au souverain Pontife, aux prélats « et au clergé. Que le Père et le Fils et le Saint-Esprit les bénissent et « les protègent. Ainsi soit-il. »

Voyant la mort approcher, *François* voulut absolument se faire transporter à Sainte-Marie des Anges où il rendit son âme à Dieu, le 4 octobre 1226, deux ans après avoir reçu les stygmates, dans la 45e année de son âge, la 21e de sa conversion et la 19e du commencement de son ordre. Son cœur et ses entrailles furent déposés dans l'église. Son corps fut transporté à Saint-Damien en attendant que le magnifique sanctuaire, commencé en son honneur, fût achevé. Jusqu'en 1818, il était composé de deux belles églises superposées : l'église inférieure en plein cintre (image de la terre) dans laquelle on célébrait les offices de chaque jour ; l'église supérieure en style ogival (image du ciel) dans laquelle on officiait seulement les jours de grandes fêtes ; toutes les deux sont encore ornées sur toute leur surface de fresques magnifiques, exécutées par Cimabué, Giunta de Pise, Giotto, Thaddeo Gaddi et autres artistes des écoles primitives italiennes. Depuis 1230, on avait perdu la tradition de la place occupée par le corps de *saint François* ; en 1818, après d'assez longues recherches, on le trouva sous les degrés du maître-autel de l'église inférieure. Ce fut alors que d'après les instructions de Pie VII, on couvrit avec un mausolée en marbre le caveau où reposait le cercueil du Saint, puis on creusa autour du tombeau, dans le roc vif, une troisième église souterraine en forme de croix grecque, malheureusement en style de l'ordre dorique. En avant du monument se trouve le maître-autel, placé directement au-dessous des maîtres-autels des églises supérieures.

Avant sa conversion, *saint François* cédant au désir de son père, le secondait dans la gestion de *ses affaires commerciales*. Il aimait également toutes *les choses de luxe* et surtout *les habits riches et élégants*,

c'est pour cela que *plusieurs corps de Marchands* et particulièrement *les Tailleurs* se sont rangés sous son patronage.

D'après saint Bonaventure, comme *saint François* souffrait des yeux et *de la tête*, exceptionnellement on avait placé sous sa tête un oreiller de plume, dans lequel le diable était entré ; aussi, le Saint était-il agité pendant toute la nuit et distrait à chaque instant de sa méditation. Ce ne fut qu'après avoir prié un de ses frères d'emporter au loin cet oreiller, qu'il s'endormit et fut délivré de toute douleur.

Le même fait, une autre fois, se reproduisit à peu près dans les mêmes circonstances à Grœcium, dans la vallée de Ricté pour *saint François qui avait de violents maux de tête* et tremblait de tout son corps, sans pouvoir dormir. Par une expérience certaine, ajoute saint Bonaventure, le Saint avait appris, que, si les austérités épouvantent le démon, il est invinciblement attiré par la mollesse et par les délices. C'est là qu'il faut chercher l'origine de l'invocation adressée à *saint François contre les maux de tête.*

Nous avons vu au moment où sa vocation lui fut révélée, combien *saint François* désirait avant tout pratiquer *la Pauvreté* qu'il aimait tant, ce fut la préoccupation principale de toute sa vie, non seulement pour lui, mais pour ses frères. Dans les dernières instructions qu'il leur laissa, il leur recommanda d'aimer *la sainte Pauvreté, sa dame et sa maîtresse ;* c'est pour cela que les anciens peintres se sont plu à représenter son mariage avec elle. Giotto, entr'autres, dans une fresque de la basilique d'Assise, le montre uni à elle par Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même ; tandis que, dans le ciel, des anges offrent à Dieu les maisons et les habits luxueux auxquels il vient de renoncer, *la Pauvreté* au milieu des épines est insultée par des enfants qui lui jettent des pierres, pendant que le chien aboie. Notre Seigneur joint sa main avec celle de *François*, au milieu d'un grand concours d'anges et de bienheureux.

Aussi *la Pauvreté* s'appelait-elle *le mal de saint François*, c'est-à-dire le mal dont il pouvait, par son intercession, guérir tous ceux qui en étaient affligés et qui l'invoquaient de tout leur cœur.

En Espagne, d'après le *Gozos* ci-joint, *François* est aussi invoqué *contre la Peste* :

Cuando de PESTE *afligidos* *Nos librais de su rigor...*	Quand nous sommes affligés DE PESTE, vous nous délivrez de sa rigueur.

Les Bollandistes (2e vol., octobre, p. 886), disent que *saint François* avait proclamé en présence de sept évêques, à Sainte-Marie des anges, l'indulgence de la Portioncule, du haut d'une galerie en bois. En 1470, on conservait encore pieusement, en l'honneur du Saint, dans la chapelle élevée au-dessus de sa cellule, cinq fragments de cette galerie. C'est probablement *le bois* auquel on fait allusion dans cette bénédiction (1) :

OREMUS. *Benedictio aquæ cum ligno* B. FRANCISCI SERAPHICI. *Deus qui ad salutem humani generis maxima quæque sacramenta in aquarum subs-*	PRIONS *Bénédiction de l'eau par le bois de saint* FRANÇOIS SÉRAPHIQUE. Dieu qui, pour le salut du genre humain, avez employé la substance de l'eau pour vos

(1) Elle se trouve à la fois dans *Manuale selectissimarum Benedictionum*, etc., imprimerie Ducale, de Kempten, 1752, et dans *P. Bernardi Sanning, collectio Benedictionum*, Bassani, 1783. *Venetiis.* Ces deux ouvrages imprimés : *Cum permissu superiorum.*

tantia condidisti, adesto propitius invocationibus nostris, et elemento huic multimodis purificationibus præparato, per hujus sacri Ligni contactum, B. Patre nostro FRANCISCO *intercedente, virtutem tuæ benedictionis infunde, ut creatura tua mysteriis tuis serviens, ad* ABIGENDOS DÆMONES, *morbosque pellendos, divinæ gratiæ sumat effectum, ut sit omnibus sumentibus salus mentis et corporis, et quidquid ex eo tactum, vel aspersum fuerit, careat omni immunditia, liberetur à noxa, et si quid est quod aut incolumitati habitantium invidet, aut quieti, aspersione, vel sumptione hujus aquæ effugiat, ut salubritas per invocationem sancti tui nominis, et Divi Patris* FRANCISCI *expetita, ab omnibus sit impugnationibus defensa. Per, etc...*

plus grands sacrements, écoutez favorablement nos prières et par le contact de ce bois sacré, avec l'intercession de notre père saint *François*, répandez la vertu de votre bénédiction sur cet élément préparé pour diverses purifications, de telle sorte que cette eau créée par vous, servant à vos mystères pour chasser les démons et guérir les malades, reçoive les effets de votre grâce divine, afin que pour ceux qui en useront, elle soit le salut de l'âme et du corps, que tout ce qui en sera touché ou arrosé, soit exempt de toute impureté et délivré de tout mal et que, si quelque chose attaque les habitants de ce lieu dans leur santé ou leur repos, l'absorption ou l'aspersion de cette eau la fasse disparaître, de manière que la prospérité demandée par l'invocation de votre saint et de notre père saint *François* soit à l'abri de toute atteinte. Par, etc.....

Saint François est principalement représenté portant les stygmates ou les recevant — soutenant sur son épaule une église qui menace ruine, — couronné d'épines, — se mariant avec la *pauvreté* à laquelle il présente un anneau.

DICTONS SUR SAINT FRANÇOIS

Entre saint Michel et saint FRANÇOIS
Prends ta vendange telle quelle est
A Saint-Denis, prends-la, si elle y est encore.
(Hautes-Alpes.)

On dit d'un homme qui n'a pas d'argent : « *Il a le mal de saint* FRANÇOIS, c'est-à-dire « LA PAUVRETÉ. D'après les statuts de l'ordre des Franciscains, ces religieux ne doivent rien posséder qui leur soit propre et surtout de l'argent.

(Tous les Hagiographes et principalement J. M. S. DAUVIGNAC.)

CINQ OCTOBRE.

SAINT PLACIDE, ABBÉ, MARTYR

VIe SIÈCLE. — 541

Invoqué pour les Noyés.

PLACIDE, issu d'une des familles les plus illustres de Rome, fut conduit à Sublac, à l'âge de sept ans, par son père et confié à saint Benoît pour être nourri dans l'exercice de toutes les vertus et dans la crainte de Dieu. Il était si obéissant et si docile que Benoît l'aimait particulièrement surtout à cause du degré de perfection qu'il avait atteint en si peu de temps. Comme il était allé un jour, pour être utile à ses frères, puiser de l'eau dans un lac situé au pied du monastère, il s'y laissa choir et fut emporté fort loin. Saint Benoît, averti de cet accident, envoya immédiatement saint Maur pour lui prêter secours. *Saint Maur*, avec l'intrépidité d'une foi à toute épreuve, se mit à marcher sur les eaux et saisissant *Placide* par les cheveux, il le ramena à bord sain et sauf. Il était de toute justice de l'invoquer *pour les Noyés*, lui qui avait été tiré des eaux si miraculeusement.

Comme Tertulle, son père, ne se contentait pas d'avoir donné son fils à saint Benoît, mais avait aussi concédé à son ordre dix-huit villages

en Sicile avec leurs ports, bois, rivières, pêches et moulins, *saint Placide* fut envoyé dans cette contrée pour y recueillir tous ces biens. Il y arriva accompagné de Gordien et de Donat, après avoir opéré sur toute sa route un grand nombre de guérisons miraculeuses. A Messine, il commença pour ses religieux un monastère qui fut terminé dans l'espace de quatre années.

A cette époque, des barbares partis des côtes d'Afrique, au nombre de dix-huit mille et montés sur cent vaisseaux, abordèrent la Sicile pour y faire la guerre aux chrétiens et les forcer à adorer leur idole Moloch. Débarqués à Messine, ils envahirent le nouveau monastère et emmenèrent captifs tous les religieux.

Ayant refusé d'abandonner leur foi, ils furent tous livrés à diverses tortures ; enfin on leur trancha la tête. Quant à *Placide*, avant d'être décapité, on lui brisa les dents à coups de pierres et on lui coupa la langue.

(Ribadaneira).

SAINTE CHARITINE, VIERGE & MARTYRE

IVe SIÈCLE. — 303

Invoquée contre les Maux de Dents.

Ce même jour, le martyre de *sainte Charitine*, vierge, qui sous l'empereur Dioclétien et le consulaire Domitius, ayant été mise dans le feu, puis jetée dans la mer en était sortie sans aucun mal ; elle eut les pieds et les mains coupées et *les dents arrachées* ; ensuite s'étant mise en prière elle rendit l'esprit.

(*Martyrologe romain*).

SAINTE GALLE, VEUVE A ROME

VIe SIÈCLE. — 546

Patronne des Veuves.

Fille du patrice Symmaque, elle avait épousé un homme très noble de la ville, qu'elle perdit la première année de son mariage. Sa beauté, son âge, ses richesses l'appelaient à contracter une nouvelle union ; mais elle aima mieux se vouer à Notre Seigneur Jésus-Christ pour conquérir les joies éternelles. Vainement les médecins, d'après le récit de saint Grégoire-le-Grand, reproduit par les Bollandistes, l'avertirent qu'avec sa complexion ardente, dans le cas où elle ne se remarierait pas, elle serait défigurée par la barbe qui couvrait son menton : elle ne tint aucun compte de ce pronostic, qui se réalisa en effet, et se renferma dans une cellule près du tombeau des apôtres. Là, menant la vie la plus sainte, elle fut véritablement le modèle des *Veuves*.

Ayant été atteinte d'un cancer au sein, comme elle souffrait des douleurs atroces, saint Pierre lui apparut et lui annonça qu'elle mourrait prochainement, l'assurant en même temps que tous ses péchés lui étaient pardonnés.

(*Hagiologium italicum*. — Saint Grégoire-le-Grand. — *Bollandistes*).

SAINTE ENIMIE (1), VIERGE

VIIe SIÈCLE.

Invoquée contre la Lèpre, les Maladies de peau et la Teigne.

Enimie était fille du roi Clotaire le jeune. Quand elle fut en âge d'être mariée, ses parents la pressaient vivement de choisir un époux ; mais elle avait déjà choisi Jésus-Christ. Ses parents insistaient encore davantage, elle sollicita, comme une faveur de son Epoux céleste, la grâce de perdre les dons de la beauté. Ses vœux furent entendus et bientôt tout son corps fut couvert d'une *affreuse lèpre*, ce qui éloigna d'elle tous les prétendants. Pendant qu'elle souffrait horriblement, un ange lui apparut et l'engagea à diriger ses pas vers le Gévaudan et à se baigner dans les eaux limpides de la fontaine de *Burle* pour être délivrée de *la Lèpre hideuse* dont elle était tourmentée. *Enimie*, après s'être baignée dans cette fontaine, vit disparaître sa *lèpre ;* mais aussitôt qu'elle s'en éloignait la lèpre se montrait de nouveau et après en avoir fait trois fois par jour l'expérience, elle fut convaincue que d'après les desseins de Dieu, elle ne devait plus s'éloigner de ces contrées. Elle résolut donc de s'y fixer et fonda près de la source qui l'avait guérie un monastère dans lequel de nombreuses vierges accoururent bientôt ; et l'évêque de Mende après lui avoir donné le voile, la constitua la première abbesse de ce couvent. Enfin, quand ses compagnes furent suffisamment pénétrées de son esprit. *Enimie* rendit sa belle âme à son Créateur. Aucunes invocations spéciales ne sauraient être mieux justifiées que celles qui lui sont adressées *contre la Lèpre, la Teigne et les Maladies de peau.*

Un manuscrit coté n° 7 (Bibliothèque de l'Arsenal) contient une vie en vers de *sainte Enimie*. On l'attribue au XIIIe siècle. Nous en donnons quelques fragments :

Aquist don agron una filha
Que fo bella per miravilha
Si que natura non poc far,
Negun tems, de beltat sa par.
Aus vos dic que per sa beltat
Tuch li vic home del regnat
La venien rezer totz jorns,
Mais la tozeta no y metia
Son pes, ni s'en orgolhiosa
Car en Dyeu avia son cor
Et en luy servir son demor.

. . . . . .

Ceux-là (2) eurent une fille qui fut si belle par merveille que nature ne peut faire en aucun temps en beauté sa pareille. Aussi je vous dis que pour sa beauté tous les riches hommes du royaume la venaient voir tous les jours ; mais la fillette n'y mettait pas son *bonheur* (3) et ne s'en enorgueillissait pas car en Dieu avait son cœur et n'aspirait qu'à le servir.

. . . . . .

S'il vis le mesquin nudanem
Hilh li donava vestimen
Als malantes fasia lieths
E aquo era sos delieths.

. . . . . .

Si elle voyait le pauvre nu elle lui donnait des vêtements. Aux malades elle donnait contentement et c'était là tout son plaisir.

. . . . . .

« *Bela filha, so dis la payre*
« *Aussi em yeu e vostra mayre*
« *E volen que nous digatz lo ver*
« *Qual volez per marit aver?*

« Belle fille, lui dit le père, nous voilà, moi « et votre mère et voulons que nous vous « disiez la vérité ; lequel voulez-vous pour « mari avoir ? »

(1) *Erimie, Erémie, Emmie, Enemie.*
(2) Le père et la mère d'Enimie.
(3) *Sa paix, son espoir.*

La domaysela li respon :
« *Payre, Senher, per re del mon*
« *Non auray marit ni espos,*
« *Mas Jhesu Crist lo glorios,*
« *Al cai ai promes castetat*
« *Tener e ma virginitat.* »
. . . . . .

La demoiselle lui répond :
» Père et Seigneur, par le Roi du monde,
« je n'aurai ni de mari ni d'époux que Jésus-
« Christ, le glorieux, auquel j'ai promis de
« garder chasteté et ma virginité. »
. . . . . .

Attaquée par *la Lèpre*, elle invoque le Seigneur et un ange lui apparaissant lui dit :

Enimia, verges de Dyeu,
Messagets fizels ti suy yeu,
Per me ti manda Dieus de pla
Que t'en anes en Gevalda,
Car lay trobaras una fon
Que te redra ton cors bel et mun
Si te lavas en l'aygua clare ;
Molt es la fons sancta e cara
E a nom Burla ; vay t'en lay,
Non ho mudar per negun plai.

Enimie, vierge de Dieu, je te suis fidèle messager. Par moi te mandes Dieu en propres termes que tu t'en ailles en Gévaudan ; car là tu trouveras une fontaine qui te rendra le corps pur et beau si tu te laves dans son eau claire ; la fontaine est très sainte et précieuse et son nom est Burle ; va-t-en là, sans t'écarter pour aucune raison.

(Ch. Barthélemy, *Propre de* 1619 *du diocèse de Mende*).

SIX OCTOBRE.

SAINTE FOY, VIERGE & MARTYRE A AGEN

IVe SIÈCLE. — 303.

Invoquée contre la Stérilité conjugale, pour les Femmes en couches. — Patronne des Peigners, Cornettiers et Tablettiers.

Elle appartenait à une famille illustre de la cité d'Agen. Dès sa première enfance, elle aima Jésus-Christ comme son Dieu et comme son créateur. Si son corps était beau, son âme était encore plus belle, et revêtue de la robe sans tache de la virginité, elle brillait de tout l'éclat de la foi chrétienne. Aussi elle comparut la première devant le tribunal de Dacien, délégué par Dioclétien et Maximien, pour activer la persécution contre les chrétiens. Ayant déclaré, avec une grande fermeté, qu'elle était chrétienne et qu'elle ne cesserait jamais de servir Jésus-Christ, son Seigneur, de toute la ferveur de son âme et proclamant hautement que les dieux qu'on voulait lui faire adorer étaient de véritables démons, par l'ordre de Dacien elle fut attachée sur un gril d'airain sous lequel on alluma un grand feu.

Comme elle supportait cet affreux supplice avec une patience admirable et qu'elle n'était ni brûlée par le feu ni déchirée en son corps, un grand nombre de spectateurs crut en Jésus-Christ et obtint la glorieuse couronne du martyre. Parmi ceux dont les noms sont arrivés jusqu'à nous, on cite saint Caprais, les deux frères Prime et Félicien Ils eurent la tête tranchée en même temps que *sainte Foy* dont l'intrépidité avait désarmé les bourreaux et vaincu la cruauté infernale de Dacien.

Les Bollandistes remarquent qu'un grand nombre d'actes de la Sainte ont survécu, tant imprimés que manuscrits, et que les plus anciens, bien qu'ayant été interpolés, remontent au VIe siècle. Son culte s'étendit rapidement en Normandie, en Angleterre et en Espagne. Le corps de *sainte Foy* resta à Agen jusqu'au temps de Charles-le-Simple (893-929).

A cette époque, il fut enlevé furtivement et porté à Conques, dont l'abbaye fut placée dès lors sous le vocable de la Sainte. D'après M. Alfred Darcel, le trésor de Conques possède une ceinture qui serait en grande partie du XIIIe siècle et porterait, à son extrémité, la boucle sans ardillon de la ceinture primitive. « Cette ceinture, toujours d'après le même auteur, possède, dit-on, les vertus miraculeuses attribuées d'ordinaire aux reliques des saintes martyrisées pour avoir défendu leur virginité, procure *la Maternité* et des *Couches heureuses* aux femmes qui la ceignent, tandis qu'on récite certaines oraisons. Cette croyance s'est perpétuée depuis les temps carolingiens. On trouve en effet dans la *Chronique de Conques*, qu'avant le règne de Lothaire (954), un certain Hugues de Balnes et Angiarde, sa femme, donnèrent deux villages au monastère de *Sainte-Foy*, afin d'obtenir un enfant légitime par l'intercession de la Sainte (1). » D'après un cantique écrit au XIe siècle en langue d'oc (2), Alfonse ou Delfonse, femme de Guillaume, duc de Toulouse, successeur de Pons II (commencement du XIe siècle), après avoir invoqué la Sainte, aurait obtenu par son intercession deux enfants Raymond et Henri. Les Bollandistes (octobre, 3e vol., p. 326) citent le même fait, seulement ils nomment la femme de Guillaume comte de Toulouse : Arsende ou Arsinde.

Le trésor de Conques possède deux statues de *sainte Foy*, l'une debout, en argent, est du XVe siècle et a 0^m45, l'autre en or repoussé, plus grande quoique assise, a 0^m85. Elle date de l'époque de la translation du corps de *sainte Foy* d'Agen à Conques, sous Charles-le-Chauve (IXe siècle) ; plusieurs parties de l'ornementation ont été néanmoins modifiées ou ajoutées depuis cette époque jusqu'au XVIe siècle inclusivement.

En février 1878, on a retrouvé dans l'intérieur de cette statue le crâne de la Sainte, comme le mentionne Mgr Bonnet, évêque de Rodez, dans un mandement de cette même année. « ...Depuis le onzième siècle, peut-« être, ce que cette statue recélait dans ses flancs n'avait pas été vérifié. « Quels n'ont pas été notre émotion et notre bonheur, lorsqu'au mois de « février dernier nous avons retrouvé le crâne entier de la sainte, doublé « d'argent, avec de nombreux ossements qui provenaient de son chef « virginal et une partie des matières spongieuses qui avaient été imbi-« bées de son sang ! »

Nous avons dit plus haut que le culte de sainte Foy s'était étendu en Normandie ; c'est probablement à cette circonstance qu'est dû le patronage réclamé par *les Peigners*, *les Cornettiers* et *les Tablettiers* de la ville de Rouen.

(ALFRED DARCEL. — *Annales archéologiques*, vol. XV, XVI, XX et XXI. — *Dictionnaire de légendes*, collection MIGNE).

---

(1) « ...*Ut Deus omnipoten et beatissima sancta* FIDES *donet mihi infantem legitimum de uxore mea Angiardi* (*Liber admirabilis*). » (Bibl. imp., 143, 144).

(2) Cité par CATEL. *Histoire des comtes de Tolose*, Pierre Bosc (1623), in-fol., p. 104.

SAINT BRUNO, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX

Xe SIÈCLE. — 1101

Invoqué contre la Peste.

Né à Cologne, *Bruno* appartenait à une riche et noble famille. « Après avoir étudié premièrement en philosophie, dit Ribadaneïra, puis en théologie, avec tant de soin qu'il surpassait tous ses compagnons, il devint maître si excellent que pour sa réputation et sa doctrine, il fut fait chanoine de Reims. » D'après une légende que Lesueur n'a pas hésité à reproduire sur des toiles admirables, un chanoine de ses amis, estimé fort vertueux et fort savant, étant décédé à Paris, aurait déclaré du fond de sa bière qu'il était *condamné par un juste jugement de Dieu. Bruno*, qui assistait à cette scène singulièrement émouvante, aurait été vivement impressionné, et à partir de ce jour aurait résolu de se séparer entièrement du monde. Nous devons dire que les biographes du Saint n'ont ajouté aucune créance à cette légende et ont déclaré que *Bruno*, admirablement préparé, n'avait pas besoin de ce mobile pour le pousser vers la vie religieuse.

Quoiqu'il en soit, le Saint ne tarda pas à se diriger, avec six de ses compagnons, vers les montagnes du Dauphiné et avec l'aide de Hugues, le saint évêque de Grenoble, qui lui donna le désert appelé *Chartreuse*, jeta les fondements des cellules et de la chapelle où les premiers chartreux devaient trouver un abri, au milieu de forêts épaisses et de torrents impétueux.

« Là, dit Ribadaneïra, vivant en anges descendus du ciel plutôt qu'en hommes venus de la terre, en silence, en oraison, en lecture, et en contemplation divine et surtout en une très grande pureté de cœur et sainteté de vie, fuyant l'oisiveté comme la mère de toutes sortes de vices, ils étaient fort austères dans leur nourriture, ne mangeant pas de viande même dans leurs maladies et portant le cilice. Le saint évêque de Grenoble, Hugues, n'aimait rien tant que leur solitude, prenant conseil de *saint Bruno* dans la gestion des affaires et lui obéissant comme s'il eut été son abbé et son supérieur.

Ce fut alors que Urbain II fut appelé au trône pontifical. Comme il avait été élève de *Bruno* et qu'il tenait en très grande estime la science et la prudence de son ancien maître, il l'appela à Rome auprès de lui pour l'aider de ses conseils dans le gouvernement de l'église. *Bruno* abandonna bien à regret sa chère solitude de la Chartreuse et quoique le pape, après l'avoir reçu avec les témoignages significatifs de la bienveillance la plus extraordinaire, le consultât pour la gestion des affaires les plus importantes de la chrétienté, il ne pouvait se consoler d'être privé de ses compagnons et de se voir comme embarqué dans les tumultes de la cour, au préjudice du repos de son âme. Urbain II lui offrit vainement l'archevêché de Reggio, *Bruno* le refusa et finit par obtenir de lui l'autorisation de se retirer dans un désert de la Calabre, accompagné de quelques disciples qui désiraient l'imiter. Il choisit la solitude de *la Tour*, dans le diocèse de Squillace, y établit de petites cellules bâties en terre et recommença sa vie de pauvreté et de méditation.

Un jour, Roger, comte de Sicile et de Calabre, entraîné par la chasse, arriva dans ce désert et se trouva tout à coup en face de *Bruno* et de ses

frères qui priaient agenouillés sur la terre. Il fut si satisfait de tout ce qu'il apprit sur ces religieux, qu'il leur donna une église sous le vocable de sainte Marie et de saint Etienne et la dota de bons revenus. Il avait tant d'affection pour saint Bruno qu'il se plaisait à venir prendre ses avis et à se recommander aux prières de la communauté. *Bruno* lui rendit d'ailleurs un service signalé en l'avertissant, pendant qu'il assiégeait Capoue, de la trahison d'un de ses capitaines.

Notre Saint, avec l'aide de Roger, bâtit un monastère pour ses religieux et pour tous ceux qui venaient se ranger sous sa règle ; du reste il ne s'occupait pas seulement de ses frères de Sicile, il était encore en continuelles relations avec la Chartreuse de France pour tout ce qui concernait la conduite et les règlements des religieux qu'il ne cessait de diriger dans les voies de la perfection. Enfin, dit Ribadaneïra, il rendit sa belle âme à Dieu le 6 octobre 1101, après avoir enrichi l'Eglise catholique, apostolique et romaine d'une nouvelle famille de ses dignes enfants, de l'ordre des Chartreux. »

Après sa mort, un grand nombre de miracles se produisit à son tombeau.

Le Père Cahier (p. 609) l'indique comme invoqué *contre la Peste* ; mais il ne spécifie ni la source à laquelle il a puisé cette désignation, ni le motif qui a pu la faire adopter. Moi-même j'ai vainement cherché l'origine de cette invocation dans tous les hagiographes qui ont parlé de *saint Bruno*.

Il est représenté tenant un Christ sur une croix dont les bras et l'extrémité ont produit une belle végétation de feuilles. Sur l'arbre de la croix sont inscrits ces mots : *Sicut oliva fructifera*, allusion aux nouveaux fruits de paix que l'ordre des Chartreux avait introduits dans l'Eglise.

DICTON SUR SAINT BRUNO

Le blé semé le jour de saint Bruno devient noir.

(Calvados, Vosges).

RIBADANEÏRA.

SAINT PARDOUX (1) (PARDULFUS), PATRON DE GUÉRET

VIIIe SIÈCLE. — 737.

Invoqué contre les Possessions du démon.

Il eut pour père un pauvre laboureur et naquit à Sardent (Creuse), à seize kilomètres de Guéret. Il était encore très jeune, quand la branche d'un arbre tombant de vétusté, lui fit à la tête une grave blessure qui le rendit aveugle. Incapable de s'occuper désormais des affaires du monde, il se jeta entre les bras de Dieu et parvint à un tel degré de perfection et de sainteté que Lauthaire, comte de Limoges, qui venait de fonder, à Guéret, un monastère en l'honneur de saint Pierre et saint Paul, voulut absolument lui en confier la direction.

Pour donner l'exemple à la communauté, *Pardoux* crut devoir encore augmenter ses jeûnes et ses mortifications. Il ne faisait jamais qu'un repas par semaine et encore était-il maigre. Il ne mangeait jamais de chair, il couchait sur la dure. Parvenu à une extrême vieillesse, on lui faisait chauffer des pierres ou des briques pour tâcher de communiquer

(1) Ou *Pardoul* ou *Pardulphe*.

un peu de chaleur à son pauvre corps demi-mort de froid et de misère. Pour éloigner toute espèce de sensation de bien-être, il allait jusqu'à mettre dans son lit des pointes de fer ou des épines.

Une nuit qu'il sommeillait, l'archange saint Michel lui apparut et lui dit : « *Pardoux*, homme de Dieu, levez-vous promptement, montez les « degrés de cette échelle, vous trouverez au sommet le Seigneur du « Seigneur que vous aimez, tenant à sa main une couronne qu'il vous « destine et un bâton pour diriger son peuple, afin que vous lui mon- « triez la voie du salut dans la pratique des bonnes œuvres. »

Saint Pardoux donnait à tous les malades qui venaient le trouver, de la terre sur laquelle l'ange avait posé ses pieds, pour la répandre dans leurs maisons. Il bénissait également de l'eau ou de l'huile, qu'il donnait aux fiévreux, *aux Possédés* et à d'autres malades qui, après en avoir pris, se trouvaient guéris instantanément.

Godolaïcus, forgeron de la ville de Limoges, était *possédé du démon*. Il fut conduit à l'homme de Dieu par deux gardiens qui le tenaient enchaîné. Aussitôt que le démoniaque aperçut *saint Pardoux*, il le traita de voleur, de faussaire et de persécuteur. Le Saint, après avoir prié, le renvoya complètement guéri au lieu d'où il était venu. Peu de temps après, il délivra encore deux autres possédés : Centulon et Benoît.

Il serait impossible de relater ici tous les miracles de *saint Pardoux*. Les *Maures* ayant fait une incursion dans la région de Guéret, le saint abbé engagea ses religieux à prendre la fuite pour se soustraire à la fureur de ces barbares ; quant à lui, il resta seul dans le monastère qui fut épargné : ce qu'on attribua à la ferveur de ses prières.

Saint Pardoux, ayant atteint environ l'âge de quatre-vingts ans, tomba malade et après être resté sept jours alité, mourut vers l'an 737. Lorsque son corps eut été enseveli au milieu d'un grand concours de fidèles, un démoniaque, du nom de Bertricus, s'approcha de son tombeau en proie à un accès de rage furieuse. L'assistance, douloureusement impressionnée, se mit à genoux et obtint la délivrance du *Possédé* par l'intercession de *saint Pardoux*. Cette guérison et les deux autres que nous avons citées plus haut, ont été sans doute l'origine des invocations qui lui sont adressées contre *les Possessions du démon*. Le corps de *saint Pardoux* fut enterré à Waractum (par corruption Garactum) où s'est formée depuis la ville de Guéret, dont il est le patron et le véritable fondateur. Près de là on voit la chapelle et la fontaine qui porte son nom. En France, on compte vingt bourgs ou villages désignés sous son vocable. A Saint-Pardoux (Deux-Sèvres) on dit, pour *les Bestiaux*, une messe à laquelle chaque fermier assiste un cierge à la main.

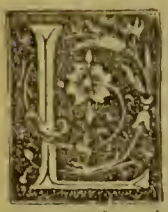
(Du Saussaye. — Jean Collin. — Charles Barthélemy. — Labique de Reignefort. — Abbé Pétin).

SEPT OCTOBRE

SAINT LÉOPARDIN, PRÊTRE & MARTYR

VIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Paralysie.



Léopardin, frère de saint Pourçain, entra comme lui au monastère de Miranle et s'y forma à la pratique de la vertu. Il en sortit quelques années plus tard, sur un avis du ciel et avec la permission de l'abbé, son frère, pour se rendre à Bourges, auprès de l'évêque saint Sulpice ; le prélat lui conféra les saints ordres, et connaissant son grand désir de mener la vie solitaire, il lui conseilla, ainsi que saint Pourçain, de se fixer à Aubigny, près Bourbon-l'Archambault, où existait déjà un petit oratoire de saint Symphorien.

Léopardin alla trouver le seigneur de l'endroit, nommé Ardée, qui, pieux et généreux, lui céda sa terre de Vivaris, pour y bâtir un couvent, lequel, grâce aux vertus du Saint, fut rapidement peuplé et prospéra merveilleusement, tant au temporel qu'au spirituel.

Blitilde, indigne épouse du bon Ardée, jalouse de cette prospérité, fit ravager ses récoltes florissantes. Léopardin l'en réprimanda ; au lieu de s'en repentir, elle médita un crime encore plus atroce ; elle gagna Placide, confident du Saint, et sachant qu'il devait aller visiter ses frères de Couleuvre, elle aposta, sur son chemin, des sicaires qui le frappèrent à la tête d'un coup de hâche et le laissèrent pour mort. Mais Léopardin, miraculeusement guéri, se releva et rentra au monastère.

L'infâme Blitilde ne renonça point à son criminel projet ; ayant appris que le Saint devait aller dans le Nivernais, près d'une dame qu'il avait guérie de paralysie par ses prières, elle aposta de nouveaux sicaires sur son chemin, qui l'assaillirent sur les bords de l'Allier, lui coupèrent la tête et l'enfouirent dans une fosse profonde. Ce que la terre cachait, une lumière céleste le fit découvrir à des bergers. Blitilde alors fit exhumer et jeter sa victime dans l'étang d'Hiaure, près de l'Allier, puis enfin au plus profond de ce fleuve dans un tonneau rempli de pierres. Mais elle ne réussit qu'à s'attirer la mort la plus cruelle en rendant ses entrailles ; quant à cette dépouille sainte, elle fut encore découverte et déposée dans l'église du monastère, où se multiplièrent les prodiges divins : ce qui fit éclater son culte, toujours de plus en plus, non-seulement dans le Bourbonnais, mais encore dans toutes les Gaules. Enfin, au XIe siècle, Aimon, archevêque de Bourges, escorté d'un très nombreux clergé et de tous les nobles du pays, à la tête desquels brillait son frère Archambaud, seigneur de Bourbon, exhuma ces restes puissants pour les placer plus honorablement sur l'autel du monastère qui depuis lors s'appela Saint-Léopardin.

Voici l'oraison que nous trouvons dans un très vieil office en son honneur :

Seigneur, nous supplions humblement Votre Majesté, afin que tous ceux qui implorent la protection du bienheureux Léopardin, votre prêtre et martyr, méritent d'obtenir, par ses très saintes prières, le pardon de toutes leurs fautes. Par le Christ, etc.

La guérison de la dame nivernaise, citée plus haut, suffit pour justifier l'invocation contre *la Paralysie* ; mais, d'après la tradition, il guérissait encore beaucoup d'autres infirmités.

(Les Bollandistes).

HUIT OCTOBRE.

SAINTE BRIGITTE DE SUÈDE (1), VEUVE

XIVe SIÈCLE. — 1302-1373.

Invoquée pour avoir la connaissance du jour et de l'instant de sa mort.

ssue des anciens rois du pays, elle naquit non loin d'Upsal qui était alors capitale de la Suède. Quelque temps avant sa naissance, sa mère, ayant fait un naufrage sur les côtes de Suède, fut sauvée par elle, et la nuit suivante un ange lui apparaissant, lui dit que c'était en considération de l'enfant qu'elle portait dans son sein qu'elle avait été arrachée à la mort. La naissance de Brigitte fut révélée à un saint prêtre, curé de sa paroisse ; pendant qu'il était en oraison, il aperçut tout à coup la sainte vierge, dans une auréole lumineuse, qui lui dit : « Il est né à Birgen une fille dont la voix sera entendue dans tout le monde. »

Dès ses plus tendres années, *Brigitte* fut favorisée des apparitions de la mère de Dieu. A l'âge de dix ans, elle était un véritable modèle de modestie, de candeur, d'humilité et d'obéissance : elle était déjà entièrement absorbée par ses méditations sur les mystères de la Passion de Notre Seigneur qu'elle avait entendu raconter. Bien qu'elle eut vivement désiré garder sa virginité, elle fut mariée, encore fort jeune, par ordre de son père, au prince d'Ulphon, gouverneur de Néricie. Dans ce nouvel état, elle devait présenter le parfait modèle de la femme essentiellement chrétienne.

On peut en juger par les instructions qu'elle donnait à l'un de ses fils : « Mon fils, souvenez-vous, en tout temps, de la Passion de Notre-Seigneur et recevez-le fréquemment dans la sainte communion. En « quelque lieu que vous soyez, secourez le pauvre suivant votre pouvoir. « A l'ouvrier, payez de bon cœur son salaire et demeurez fidèle à Dieu et « à votre prochain. Chaque matin, priez Dieu de diriger vos actions et « marquez votre poitrine du signe de la croix. »

Le roi de Suède, Magnus, qui avait épousé Blanche, fille du comte de Namur, voulut donner *Brigitte* pour gouvernante à la jeune reine ; mais le roi et la reine s'affranchirent bientôt de l'influence trop austère de notre Sainte qui abandonna la cour. Ce fut alors qu'elle effectua, avec son mari, plusieurs pèlerinages et entr'autres celui de l'apôtre saint Jacques. Au retour de ce long pèlerinage, Ulphon tomba très gravement malade ; ayant recouvré la santé par les prières de sa sainte femme, il voulut absolument embrasser la vie religieuse.

Brigitte, se voyant libre, fit le partage de ses biens entre ses enfants, en réservant une partie considérable pour les pauvres ; elle mena désormais une vie toute consacrée à la pénitence et à la méditation. Ce fut alors qu'elle fit bâtir le monastère de Wastein, dans le diocèse de Lincopen, au royaume de Suède, et fonda l'ordre appelé de Saint-Sauveur ou des Brigitains pour honorer la sainte Vierge d'un culte particulier. Elle se rendit à Rome par l'ordre de Dieu et obtint du pape Urbain V la confirmation de son ordre, puis elle passa à Naples et en Sicile d'où,

(1) *Brigide, Birgitte* (*Birgitta*). *Petits Bollandistes*, 8 octobre.

étant retournée à Rome, elle eut une révélation d'aller à Jérusalem. Après avoir accompli ce pèlerinage, malgré son grand âge, avec sa fille Catherine, qui plus tard mérita d'être placée au nombre des saintes, elle reprit le chemin de Rome où Notre-Seigneur lui révéla *l'heure de sa mort*. C'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée pour avoir connaissance de *ce moment à la fois si anxieux et si solennel*.

Elle mourut le 23 juillet 1373 dans le monastère de saint Laurent, *in Panis sperna*, des religieuses de sainte Claire où elle s'était retirée. L'année suivante, par les soins de sa fille Catherine, le 8 octobre, son corps fut transporté dans le monastère de Wastein. Le 23 juillet, à Sainte-Brigitte de Rome, place Farnèse, on expose à son autel la table dont elle se servait pour manger et l'on montre la chambre qu'elle habita avec sa fille sainte Catherine et où elle mourut.

Les révélations de sainte Brigitte, dit Benoît XIV, ne méritent pas, sans doute la même foi que les vérités de la religion ; cependant on serait fort imprudent si on les rejetait.

(Supplément au *Pèlerin*, n° 204. — *Grande Vie des Saints*).

SAINT PIPE (1), ERMITE & DIACRE

FIN DU XIIIe ET COMMENCEMENT DU XIVe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre et la Sécheresse.

On lit dans l'*Histoire générale des pays de Gastinois, Seronois et Hurpois*, par feu R. P. Dom Guillaume Morin, Prieur de l'abbaye de Ferrières, MDCXXV, le récit suivant sur *saint Pipe*, page 283 :

« ...Cetuy *saint Pipe* estait natif de la ville de Beaune (2) et en ses jeunes ans menait paistre les ouailles de son père, après la mort duquel luy estant escheu quelques héritages, il les vendit aux pauvres pour la meilleure partie, s'en réservant quelque chose seulement, pour aller aux estudes à Orléans où il profita si bien en peu de temps qu'il se rendit capable d'estre promeu aux ordres de diacre, avec saint Mathurin, soubs Polycarpe, archevesque de Sens, après quoy il s'achemina vers Thoulouse pour y vivre hermite et solitaire, où il demeura quelque temps jusques à ce qu'il fût affligé d'vne grande maladie, de laquelle toutefois estant guery, il s'achemina à Rome où il fut tesmoing oculaire des miracles que faisait le corps de saint Mathurin qui naguère estait décédé et il procura envers les Romains de luy rendre le corps du dit sainct : ce qu'il obtint et le rapporta en France en la maison du père du dit sainct et il procura qu'une chappelle fut bâtie à Sens, pour le placer l'an 1306 aux nones d'octobre. Le dit *sainct Pipe* ayant longuement esté affligé d'une *Fièbure* lente qui le consommait petit à petit, se vit consoler par les anges et discourant du mystère du paradis, il rendit l'âme à Dieu. Incontinent qu'il fut deffunct, plusieurs tourmentés de *fièbures* et autres sortes de maladie, recevoient santé et à un grand temps de *sécheresse*, les habitants portèrent processionnellement son corps, après laquelle procession le corps estant remis en sa place, *la pluye* vint en abondance. L'an 1462, le 4 de juin, Louys de Melun, archevesque de

(1) *Pipia, Pipio.* (*Petits Bollandistes*).
(2) *Beaune-la-Rollande* (chef-lieu de canton du Loiret).

Sens, transféra le corps du dit sainct en la ville et église de Beaune ; au devant accouroient les villages à la foule et l'on faisait toucher les dites reliques aux malades de *fièbures et langueurs*, dont un grand nombre reçeut la guarison. A une lieüe du dit Beaune, sur une pante proche des lieux marécageux, est une très belle et très grande fontaine appelée la fontaine de *sainct Pipe*, où le monde des villages d'alentour vient en procession au temps de *seicheresse* affin que, par la grâce de Dieu *la pluye* soit envoyée. En l'année 1610, au mois d'aoust et de janvier, 1623 le 20 may, l'an 1619 le 9 de juin, se trouvèrent plus de soixante processions, entre autres celles de Nemours, Montargis, Piuviers, Larchant, Boiscommun et autres, après la messe célébrée y eut très grande *pluye* dont procès-verbal fut dressé par les prestres et curés qui estoient venus en procession. »

D'après le Dictionnaire de Joanne, le corps de *saint Pipe* reposerait encore dans la crypte qui s'étend sous le sanctuaire de l'église de Beaune-la-Rolande.

SAINTE LAURENCE, NOURRICE & MARTYRE

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Patronne des Nourrices.

Laurence, née à Ancone, avait été *Nourrice* de Palatia, jeune fille d'une famille très illustre de Tyr. Toutes les deux étant chrétiennes, elles furent cruellement tourmentées sous la persécution de Dioclétien. On les jeta dans un foyer ardent et comme elles en étaient sorties sans éprouver aucun mal, on leur attacha une pierre au cou et on les précipita dans la haute mer. Sauvées par un ange, elles furent mises sur un vaisseau pour être envoyées en exil ; mais une violente tempête les jeta sur les côtes de Civita-Vecchia. Le proconsul de Toscane les fit conduire enchaînées à Rome devant l'empereur qui ordonna de les déporter dans les Marches d'Ancone.

Là, après avoir demandé à Dieu de mettre fin à leurs épreuves, elles s'envolèrent en paix vers les demeures éternelles. Il était juste que *Laurence* fût choisie par *les Nourrices* pour être leur patronne.

(*Les Bollandistes*).

SAINTE PÉLAGIE, PÉNITENTE

Ve SIÈCLE. — VERS 457.

Patronne des Comédiens et des Repenties.

Pélagie, dit Jacques de Voragine, fut la première des femmes d'Antioche ; elle était très riche, d'une beauté extraordinaire ; elle se livrait à la vanité, à l'ambition, à l'impudicité. Elle traversait quelquefois la ville, étalant un tel luxe que l'on ne voyait sur elle que or, argent et pierres précieuses. Sur son passage l'air était embaumé de toutes sortes de parfums ; elle était précédée et suivie d'une foule de servantes et d'esclaves, tous revêtus aussi d'habillements somptueux.

Cette mise en scène, qu'elle se plaisait à étaler souvent dans les rues d'Antioche, est sans doute l'origine du patronage qui lui a été réclamé par *les Comédiens*.

Pendant un synode, composé de huit évêques, qui avait lieu à Antioche, dans l'église de Saint-Julien, martyr, étant entrée dans ce sanctuaire le dimanche, au moment de la célébration de la sainte messe, elle fut tellement touchée par un sermon de saint Nonne, évêque d'Edesse, sur les vicieux et sur l'épouvantable jugement de Dieu, qu'elle versa des torrents de larmes et se convertit.

Après avoir donné à saint Nonne tous ses bijoux et tout son or, pour les distribuer aux pauvres et aux orphelins, elle partit pour Jérusalem où elle se fit bâtir une cellule sur le mont des Oliviers et s'y enferma, habillée en homme, sous le nom de Pélage.

Plusieurs années après, un diacre, étant allé par dévotion à Jérusalem, vint, sur la recommandation de son évêque, visiter le moine Pélage. *Pélagie* ouvrit la petite fenêtre de sa cellule et reconnut le diacre, tandis que lui, en face de cette figure pâle et décolorée par les jeûnes et singulièrement amaigrie par la pénitence, ne soupçonna pas un seul instant la présence de la *Pélagie* d'autrefois, si belle et si recherchée.

Etant revenu une seconde fois, et frappant à la cellule sans obtenir de réponse, il regarda à travers une fente de la porte, il reconnut que le moine Pélage était mort. Il prévint d'autres bons religieux qui accoururent pour assister à ses funérailles. Quel ne fut pas leur étonnement quand, voulant l'embaumer, ils reconnurent que c'était une femme !

Le culte de *sainte Pélagie* s'est répandu en Orient et en Occident. La rude pénitence qu'elle s'imposa dans sa cellule du mont des Oliviers, est l'origine de son patronage des *Repenties*. D'après l'abbé Duplus, des reliques de la sainte auraient été apportées en 1463 par les comtes d'Armagnac, et déposées au doyenné actuel de Pouilly-en-Auxois, où elles sont encore aujourd'hui en très grande vénération.

(*Légende Dorée*. — RIBADANEIRA).

SAINT DÉMÉTRIUS, MARTYR

IVe SIÈCLE. — 303.

Protecteur des Soldats du Christ.

Démétrius, proconsul à Thessalonique, pratiquait la religion chrétienne et travaillait avec fruit à la conversion des infidèles. L'empereur Maximien, en étant instruit, ordonna de le mettre à mort en le perçant à coups de lances. Cédrémus raconte que, pendant le siège de Thessalonique, il apparut à la tête des fidèles monté sur son cheval de bataille et détermina la victoire en leur faveur. Telle est l'explication de son patronage.

(TH. RAYNAUD. — *Acte des Martyrs*).

NEUF OCTOBRE

BIENHEUREUX JEAN LOBDAW ou LOBEDAN, FRÈRE MINEUR

XIIIe SIÈCLE — 1264.

Invoqué contre les Calomnies, pour les Navigateurs.

D'APRÈS les Bollandistes, sur ses anciennes images et sur le titre inscrit au-devant de sa vie, *Jean Lobedan* de Thorn (Prusse occidentale) est ainsi qualifié : prêtre, religieux de saint François, un des anciens patrons de la Prusse et patron spécial des *Nautonniers* et de tous ceux qui voyagent sur les eaux.

Né de parents distingués, qui l'élevèrent dans les principes, les plus chrétiens, il embrassa la vie religieuse et entra chez les Franciscains de Culm, il avait une dévotion si vive pour la très sainte Vierge, qu'elle le favorisa de grâces spéciales et, entr'autres, elle lui apparut plusieurs fois dans sa cellule. A ce sujet les Bollandistes citent une légende qui doit être l'origine de l'invocation *contre les calomnies.*

Un jour qu'elle lui avait apparu, l'enfant Jésus dans les bras, et qu'elle daignait discourir avec notre Saint, les frères, les religieux, entendant une voix de femme qui partait de sa cellule, commencèrent à se livrer à des conjectures peu favorables à son égard ; mais ce fut bien autre chose, quand ils entendirent se mêler, à la voix de femme, les vagissements d'un enfant. Ne pouvant maîtriser leurs soupçons injurieux pour Lobedan, ils se mirent à frapper violemment à la porte, et comme elle restait toujours close, ils finirent par l'enfoncer. Quelle ne fut pas leur stupéfaction, en faisant irruption dans sa cellule, de n'y rien trouver qu'un crucifix d'une grande dimension, dont la chair était flexible comme celle d'un véritable homme !

Interrogé par son supérieur, *Lobedan* avoua que la très sainte Vierge était venue le visiter, tenant son fils dans ses bras et que, comme le divin enfant pleurait amèrement, interrogé par sa mère, il répondit que les ennemis de son Eglise battaient violemment en brèche la foi catholique si florissante en Prusse, au détriment des âmes dont il pleurait la mort.

Des faveurs aussi extraordinaires n'eurent pas le don d'exciter son orgueil et ne purent jamais lui faire abandonner l'humilité obscure dans laquelle il se complut toute sa vie. « Il n'en fut pas ainsi à sa mort (1). Son corps, enterré dans l'église de son monastère, fut illustré par des miracles et sa sainteté brilla dans toute la Prusse. Aussi est-il regardé comme un des saints patrons de son pays. Il avait 60 ans lorsqu'il mourut le 9 octobre 1264. »

Parmi les miracles qui éclatèrent à son tombeau, les Bollandistes signalent surtout l'incessante sollicitude de *Lobedan* pour *les voyageurs en mer*. Quand, au milieu des nuits obscures, *les matelots ou les passagers* réclamaient son secours et son intercession, il leur apparaissait, un flambeau à la main, et les accompagnait ainsi, en éclairant leur traversée, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au port, à l'abri de tout danger.

(1) *Grande vie des Saints*, de COLLIN DE PLANCY.

C'est pourquoi on avait l'habitude de le représenter une torche à la main.

Les Bollandistes citent également deux *oremus* qui lui sont adressés. Le premier, à la fois *contre les calomnies* et pour *les navigateurs*, le deuxième, exclusivement pour *les voyageurs sur les eaux*.

OREMUS

Deus qui servum tuum JOANNEM *de Thorunio* A CALUMNIIS *mirabiliter liberatum, auxilio hominum super aquas degentium singulariter celebratum voluisti, concede, quæsumus, ut omnes* CALUMNIA *pressi et* NAVIGANTES, *illius intercessione, ab omni malo in anima et corpore liberentur. Per Dominum, etc.*

ALIA

Deus cujus obedientiæ aquæ et venti semper subjacent, tribue, per intercessionem servi tui JOHANNIS *Thoruniensis, omnibus* NAVIGANTIBUS *prospere eo quo tendunt pervenire et in domos suas cum gaudio reverti. Per Dominum, etc.*

PRIONS

Dieu qui avez voulu que votre serviteur *Jean* de Thorn fut miraculeusement délivré de la *Calomnie*, et singulièrement honoré pour avoir secouru des gens voyageant sur l'eau, faites, nous vous en prions, que tous ceux qui sont accablés par la *Calomnie* et ceux qui naviguent, soient délivrés par son intercession de tout mal de l'âme et du corps. Par le Seigneur, etc.

AUTRE

Dieu à qui obéissent toujours les vents et les eaux, accordez, par l'intercession de votre serviteur *Jean* de Thorn, à tous ceux qui naviguent, d'arriver heureusement au port où ils tendent et de rentrer avec joie dans leur demeure. Par le Seigneur, etc.

(*Les Bollandistes*).

SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE

PREMIER APOTRE ET PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS (DYONISIUS)

COMMENCEMENT DU IIe SIÈCLE. — VERS 117

Invoqué contre la Rage, contre les Maux de tête, dans les Combats. — Patron des Arbalétriers et des Arquebusiers. — Un des quatorze Auxiliateurs.

Depuis longtemps, le bréviaire romain, appuyé sur l'autorité d'Hildain et de Baronius, avait clairement établi que *saint Denys*, l'aéropagite et *saint Denys*, premier évêque de Paris, étaient un seul et même personnage ; mais les travaux récents des abbés Davin, Darras et Arbellot, en corroborant cette thèse, ont à peu près imposé silence à une école, qui soutenait, avec obstination, que Paris n'avait été évangélisé qu'au IIIe siècle, par un autre saint Denys.

Denys était né à Athènes ; ses parents païens, l'ayant de bonne heure élevé dans l'étude des lettres, il devint très savant et à cause de la noble extraction de sa famille, il fut l'un des premiers gouverneurs de la ville. A l'âge de vingt-cinq ans, étant allé en Egypte pour y étudier l'astronomie, il se trouva dans la ville d'Héliopolis lorsqu'apparut sur toute la terre, pendant trois heures, l'éclipse de soleil qui se produisit au moment où notre Seigneur crucifié rendit le dernier soupir, il conclut de deux choses l'une : ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se détraque. Quand saint Paul vint à Athènes et qu'il annonça aux habitants ce *Dieu inconnu* qu'ils adoraient sans le connaître, des Grecs qui hésitaient à croire, le conduisirent devant l'aréopage présidé ce jour-là par *Denys*. Ce dernier n'eût pas plutôt appris que l'éclipse qui l'avait effrayé en Egypte, avait été causée par la mort de Jésus-Christ, qu'il inclina immédiatement vers les doctrines prêchées par l'apôtre. Comme il discutait avec lui l'Incarnation, la Mort et

la Résurrection de celui qui s'était fait homme pour nous sauver, un aveugle vint à passer : « Vous m'avez dit, interrompit l'Athénien, que « tout était possible à ceux qui avaient foi en votre Dieu, faites que cet « aveugle recouvre la vue en son nom, et moi-même je croirai. » Saint Paul voulut que *Denys* prononçât lui-même la formule qu'il avait indiquée : « Au nom de Jésus-Christ, né d'une vierge, crucifié, mort, res- « suscité et monté aux cieux, vois. » A peine *Denys* eut-il prononcé cette formule que les yeux de l'aveugle s'ouvrirent à la lumière.

Après s'être converti, *Denys* se distingua tellement, non seulement par son zèle et sa vertu, mais encore par sa science, qu'il fut fait premier évêque d'Athènes. Il mérita d'être présent avec les apôtres au trépassement, aux funérailles et aussi à l'Assomption de la très sainte Vierge Marie.

De Jérusalem, *Denys* vint à Rome et se présenta devant saint Clément, disciple et successeur de saint Pierre. Clément l'envoya dans les Gaules avec plusieurs compagnons. Saturnin, l'un d'eux, prêcha l'Evangile dans l'Aquitaine. *Denys*, après avoir évangélisé Arles, y laissa Rieul, comme premier évêque ; puis, ayant installé Lucien à Beauvais, il se dirigea lui-même vers Paris avec les deux prêtres, Rustique et Eleuthère ; il y érigea un temple au vrai Dieu et comme il convertissait un grand nombre de personnes, tant par sa parole que par ses miracles, il fut dénoncé au préfet Fescenninus, qui le fit arrêter avec ses deux compagnons. On le fouetta de verges, on l'étendit sur un brasier ardent, il n'en souffrit pas ; alors, il fut livré aux bêtes et précipité dans un four à chaux, dont il sortit intact. Il fut enfin conduit, avec ses deux compagnons, sur une colline qui a pris depuis le nom de Mont des Martyrs ou Montmartre, et là ils furent décapités tous les trois. *Denys*, qui avait plus de cent ans, porta sa tête jusqu'au lieu même où s'est élevée depuis sa basilique. Une pieuse femme, du nom de Catule, recueillit et ensevelit avec honneur les précieux restes du Saint. Pendant qu'il disait la messe, Rieul (Regulus), évêque d'Arles, qui avait été sacré par *saint Denys*, vit les trois martyrs, sous la forme de trois petites colombes, se poser sur la croix de l'autel et les invoqua à la communion.

Théophile Raynaud (*Hag. Lugd.* 527) dit que « les Français imploraient surtout le secours de saint Denys *dans les combats*. Clovis, étant encore païen et ayant imploré plusieurs fois en vain la puissance de Jupiter, se mit sous la protection de *saint Denis*, d'après les conseils de saint Rémy et il avait coutume de dire dans son langage barbare : *Montjoie saint Denys*. Peu d'auteurs, continue-t-il, ont compris la signification de ces paroles ; le vrai sens est celui-ci : *Meus Jupiter est sanctus Dyonisius*, mon Jupiter est saint Denys, comme l'a si bien expliqué Hubert Thomas, dans son ouvrage sur les Tongres et les Eburons. »

D'après l'abbé Berthoumieu (p. 290), « Charlemagne déposa un jour, sur le tombeau du Saint, sa couronne, son sceptre et sa vaillante épée, en prononçant ces paroles, qui furent consignées dans une charte : « Très saint Denys, je me dépouille volontiers de ces insignes du « royaume de France, afin que vous en possédiez le domaine royal et « que tous, présents et à venir, sachent que c'est de Dieu et de vous que « je tiens le trône et que c'est par votre secours que je le défends avec « cette épée ; je prie les rois, mes successeurs, de faire chaque année de « même ; non comme soumis à une servitude humaine, mais divine, la-

« quelle doit être appelée souveraine liberté ; puisque servir Dieu, c'est « régner. »

La bannière de l'abbaye de Saint-Denys, sous le nom d'*oriflamme*, devint la célèbre bannière de France de couleur rouge ou de feu et semée de flammes d'or, qui, en temps de guerre, pendant plus de trois siècles (du XIIe au XVe), était portée à la tête de nos armées ; il était rationel que le Saint, invoqué *dans les combats*, fût choisi pour patron par *les Arbalétriers* et *les Arquebusiers*, qui payaient de leur personne sur les champs de bataille.

Quand *saint Denys* fut exposé aux bêtes féroces qu'on avait fait jeûner, il fit sur elles le signe de la croix et les bêtes se prosternèrent à ses pieds. Là, pourrait bien être l'origine de l'invocation qui lui était adressée contre *la rage*. Une plaquette assez rare, du XVIIe siècle, composée de 39 pages (1), donne les détails suivants pour pratiquer cette invocation avec fruit :

« Le peuple reconnaît encore, tous les jours, les effets de la protection « de *saint Denys*, principalement pour les *morsures de chiens et autres* « *bêtes enragées* et Dieu, tous les jours par les mérites du Saint et de « ses compagnons, opère des miracles à leur autel : et les personnes « affligées de ce mal, y viennent de toutes parts, et en sont préservées « aussi bien que *les animaux mordus*..... Pour donc se préparer di- « gnement à recevoir cette grâce, ceux qui sont mordus de quelque « bête enragée, s'acheminent à l'église de *saint Denys* et se disposent à « faire une entière confession de leurs péchés et, après avoir reçu « l'absolution, viennent devant l'autel où le sacristain dit un évangile « sur leur teste et leur fait baiser les clefs des châsses des saints mar- « tyrs, en disant leur oraison, puis ils présentent un pain qu'on leur « bénit, duquel ils mangent à jeun tous les jours pendant leur neuvaine « et durant icelle *(s'ils savent lire)* pourront lire quelque chose de la vie, « passion et martyre de *saint Denys* et de ses compagnons, ainsi qu'elle « est en ce présent livre, avec leur oraison qui s'ensuit :

PRIÈRES POUR GAGNER LES INDULGENCES ET POUR LES MORSURES

O Beate Dyonisi, *magna est merces tua, intercede pro nobis ad Dominum Deum nostrum ; ut qui qualitate tibi sumus dissimiles, sua gratia largiente, faciat esse consortes.*

℣ *Ora pro nobis, beate Dyonisi.*

℟ *Ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

OREMUS

Deus qui beatum Dyonisium *martyrem tuum atque pontificem virtute in passione roborare, quique illi ad prædicandam gentibus gloriam tuam, Rusticum et Eleutherium sociare dignatus es, tribue nobis, quæsumus, eorum imitatione, pro amore tuo prospera mundi despicere et nulla ejus adversa formidare.*

O bienheureux *Denys*, grande est votre récompense, priez pour nous le Seigneur notre Dieu, afin que, nous si différents de vous en vertus, nous participions à votre sort par l'effusion de sa grâce.

℣ Priez pour nous, bienheureux Denys.

℟ Afin que nous soyions rendus dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS

Dieu qui avez daigné fortifier par la vertu, au milieu de ses souffrances, le bienheureux *Denys*, votre martyre et pontife et lui associer Rustique et Eleuthère, pour annoncer votre gloire aux nations, faites, nous vous en prions, qu'à leur exemple, nous méprisions, pour votre amour, toutes les prospérités du monde et que nous ne craignions aucune de ses adversités.

(1) *Paris, de l'Imprimerie d'Est. Pepingue rue de la Harpe au-dessus de saint Cosmes, au bras d'Hercule.*

J.-B. Thiers. (2e vol. 499) dans son *traité des superstitions* condamné deux fois par *l'Index*, en 1703 et 1757, signale, en ces termes, l'invocation adressée à *saint Denis contre la rage des chiens.*

« Pour guérir *les chiens de la rage*, on les mène aux chapelles de *saint* « *Denys* et on les plonge dans les puits ou les fontaines voisines, où on « leur jette de l'eau sur le corps, ensuite on leur fait appliquer à la tête « les clefs de ces chapelles ou un fer chaud et on leur fait dire des « Evangiles en leur faisant mettre le bout de l'étole sur la tête, ou sur « la tête seulement de ceux qui les conduisent. »

Saint Denys est encore invoqué *contre les Maux de tête* : « Le supplice « qui termina sa vie, dit M. Jules de Kerval, et la cruauté avec laquelle « on le lui fit subir, expliquent cette dévotion. »

On sait que la magnifique abbaye, construite par Dagobert, au lieu où reposaient ses restes, fut choisie par nos rois pour y établir leur sépulture. Tant d'églises furent consacrées à *saint Denys* dans tout l'univers catholique, qu'il serait impossible de les énumérer. Ce Saint national de la France, si souvent invoqué contre les Anglais, a, en Angleterre, 43 sanctuaires sous son invocation.

Saint Denys est représenté ordinairement sous la figure d'un évêque portant sa tête entre ses mains. Dans un manuscrit du XIVe siècle de la bibliothèque impériale, *saint Denys* soutenu par deux anges, présente sa tête à une dame du nom de Catule, qui la reçoit dans une serviette.

Saint Denys a été placé au nombre des quatorze Saints auxiliateurs.

DICTONS SUR SAINT DEYNS

A la saint Denys
Le laboureur se réjouit.

A la saint Denys
Bécasses en tout pays.

S'il pleut le jour de saint Denys
Tout l'hiver vous aurez la pluie,

A saint Denys
Bonne sémerie
Sèmes à la saint Denys
Tu contempleras tes semis.
(*Côte-d'Or*).
P. A.

Le jour de saint Denys
Le vent se marie à minuit.
(*Calvados, Seine-Inférieure*). *P. A.*

Où le vent couche à la saint Denys,
Il y reste les trois quarts de l'année.
(*Ille-et-Vilaine.*)

Si le temps est clair le jour de saint Denys
L'hiver sera rigoureux.
(*Cher.*)

Entre saint Michel et saint François
Prends ta vendange telle qu'elle est
A saint Denys, prends la, si elle y est encore.
(*Hautes-Alpes*). *P. A.*

(RIBADANEÏRA, *grande vie des Saints*, *Rohrbacher.*)

SAINT GHISLAIN (GISLENUS) ou GUILLAIN

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE LA CELLE

VIIe SIÈCLE. — 681.

Invoqué pour les Femmes enceintes, pour les Enfants et contre l'Epilepsie.

Il était originaire de l'Attique. Issu de parents nobles qui lui donnèrent une éducation très soignée et essentiellement chrétienne, il résolut d'embrasser la vie religieuse et il entra dans un monastère de l'ordre de saint Basile ; bientôt il fut promu aux ordres sacrés. Quelques auteurs pensent même qu'il fut placé, quelques années plus tard, sur le siège épiscopal d'Athènes. Quoi qu'il en soit, il n'aurait pas gouverné longtemps cette église ; car une révélation vint lui faire connaître

qu'il devait aller à Rome pour vénérer le tombeau des apôtres. Après avoir visité toutes les églises et tous les oratoires de cette capitale du monde chrétien, après avoir rendu hommage au souverain pontife, il lui fut enjoint, par une seconde révélation, de passer les Alpes et de se diriger vers une province appelée Hainaut... Vivement encouragé par saint Amand, alors évêque de Maëstricht, il commença un monastère à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la ville qui porte son nom. Ce lieu était alors appelé : *Ursidongus* (retraite de l'ours). Il attira bientôt à lui tous les habitants du pays et sa réputation ne tarda pas à arriver jusqu'aux oreilles de saint Aubert, évêque de Cambrai, dont ce lieu dépendait. *Ghislain* se mit en route, au milieu du trajet, il s'arrêta dans un village, du nom de Roisin, où il reçut l'hospitalité chez un homme de bien, du pays, qui le pria de venir de nouveau le visiter, en retournant à Ursidongus. A Cambrai, *Ghislain* reçut le meilleur accueil de la part de saint Aubert, qui lui promit d'aller bénir son oratoire aussitôt qu'il serait achevé. Au moment où il revenait chez l'hôte qui l'avait si bien reçu, il apprit, en chemin, de sa bouche même, que sa femme, *au milieu des douleurs de l'enfantement*, était en danger de mort et qu'il le priait instamment de venir à son secours. Le Saint le rassura et lui annonça qu'elle venait *d'accoucher heureusement* d'un fils. « C'est en mémoire de ce bienfait que le village de Roisin est devenu un lieu de pèlerinage à saint Ghislain pour *les femmes dont les couches approchent.* Elles y vont même quelquefois après, quand elles ont été heureusement délivrées. Les mères qui craignent pour la vie de *leurs chers nourrissons*, les portent à saint Ghislain. Le prêtre, continue l'abbé Destombes, récite sur eux l'Evangile. leur fait toucher les reliques du Saint et souvent après ce pieux voyage, les hideuses convulsions et les frayeurs naturelles *aux jeunes enfants*, surtout à l'époque de la première dentition, se trouvent apaisées..... »

Saint Auber et saint Amand consacrèrent à Dieu, sous les auspices de saint Pierre et de saint Paul, la nouvelle maison de prières, bâtie par saint Ghislain, qui donna son nom à la ville élevée autour d'elle. Ce lieu prit dès lors le nom de *Cella* ou La Celle. *Ghislain* mourut en paix dans un âge avancé et fut enterré par ses disciples dans l'église de son monastère. Charlemagne en fit construire une autre plus spacieuse et plus magnifique. Plus tard, les reliques du Saint furent transportées à la métropole de Cambrai où existent deux confréries de *saint Guilhain*, l'une des *jeunes enfants* qui sont apportés dans l'église et recommandés à la protection du Saint, pour qu'ils soient délivrés des maladies et des dangers auxquels ils sont exposés à cet âge ; la seconde est destinée particulièrement aux grandes personnes qui entrent dans cette confrérie pour être délivrées d'accidents et surtout de certaines maladies comme le *mal caduc.*

(L'abbé Destombes, *vie des Saints de Cambrai et d'Arras.*)

SAINT BERNARD DE RODEZ, ABBÉ DE SAINT-SAUVE

XIe ET XIIe SIÈCLE. — 1040-1110.

Invoqué pour les Femmes enceintes.

Né à Rodez, d'une famille noble, il se fit remarquer, dès son bas-âge, par la douceur de son caractère, l'innocence de ses mœurs et aussi par une grande aptitude dans les lettres divines et humaines. Lorsqu'il eut pu obtenir le consentement de ses parents, il se retira dans le monastère de saint Amance, il trouva dans ce couvent Gausbert, fondateur du Mont-Sauve, diocèse de saint Flour, et le suivit dans cette dernière résidence. A la mort de Gausbert, qui eut lieu treize ans après son retour au Mont-Sauve, les chanoines de ce monastère, sur la recommandation de leur saint fondateur, nommèrent à l'unanimité *Bernard* pour le remplacer.

Pendant trente années, il gouverna le monastère avec une perfection telle, tant sous le rapport du spirituel que du temporel, qu'à sa mort, il mérita de partager avec saint Gausbert le titre de fondateur. Il avait soixante-dix ans, lorsqu'il s'endormit dans le Seigneur et fut enseveli dans son couvent. Ses reliques, illustrées par de nombreux miracles, sont encore conservées très précieusement, dans l'église de Monsalvy (Cantal), diocèse de Saint-Flour. Dans *les calamités publiques*, sa châsse est portée en procession avec le concours des paroisses voisines et on a la plus grande confiance dans la protection du Saint.

Les femmes enceintes invoquent *saint Bernard* et dans leurs couches, elles sont très heureuses d'avoir quelques parcelles de ses reliques.

(Les Petits Bollandistes.)

SAINT ABRAHAM, PATRIARCHE, PÈRE DES CROYANTS

1996-1821, AVANT JÉSUS-CHRIST

Patron des Hôteliers et Aubergistes.

Appelé d'abord *Abram*, c'est-à-dire Père d'ÉLÉVATION, ou père *Elevé*, il reçut de Dieu le nom d'*Abraham*, qui signifie père d'une *multitude*. Il fut le plus illustre des Patriarches et naquit à Ur, en Chaldée. Pour obéir à l'ordre de Dieu, il quitta sa patrie, à l'âge de soixante-quinze ans, se rendit dans la terre de Chanaan, à Sichem, où il s'établit avec Sara, son épouse, et Loth, son neveu.

Pour fuir la famine, il vint se réfugier en Egypte ; le roi, épris de la beauté de Sara, la fit enlever ; mais, frappé par Dieu de plaies terribles, il la rendit à *Abraham*, en leur ordonnant de quitter l'Egypte. De retour dans le pays de Chanaan, *Abraham* se sépara de Loth. Dieu renouvela plusieurs fois les promesses qu'il lui avait déjà faites, de le rendre père d'un grand peuple d'où sortirait le Messie, et la circoncision fut établie comme signe de l'alliance entre Dieu et le peuple qu'il venait de choisir. Le Patriarche était âgé de cent ans et Sara de quatre-vingt-dix ans, quand il donna *l'hospitalité* à trois jeunes gens, ou plutôt à trois anges qui lui annoncèrent la naissance d'Isaac.

D'après Dom Riva, dans son excellent manuel de *Filotea*, c'est au souvenir de cette *hospitalité* qu'il faut attribuer le patronage spécial qui est réclamé à *Abraham* par *les Hôteliers* et *les Aubergistes*.

Un an après la visite des trois anges, Sara mit au monde Isaac. Quand ce fils eut vingt-cinq ans, Dieu, voulant mettre à l'épreuve l'obéissance d'Abraham, lui ordonna de l'immoler ; mais l'ange du Seigneur arrêta le bras du saint Patriarche, au moment où, sans hésiter, il allait exécuter les ordres qui lui avait été donnés, et lui promit les bénédictions de Dieu en récompense de son inappréciable soumission. *Abraham* mourut âgé de cent soixante-quinze ans, l'an 1821 avant J.-C.

(*Nouveau dictionnaire d'Histoire et de Géographie*, l'abbé Glaire.)

DIX OCTOBRE.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, DUC DE GANDIE

TROISIÈME GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

XVIe SIÈCLE. — 1510-1572

Invoqué contre les Tremblements de terre et contre la Furie des Taureaux.

François descendait par sa mère de Ferdinand V, roi d'Aragon. Comme elle avait une grande dévotion à saint François d'Assise, elle fit le vœu que, si elle mettait heureusement un fils au monde, il en porterait le nom. Dès l'âge de cinq ans, il était déjà initié aux premiers principes de la religion et était doué du plus heureux caractère. Sa pieuse mère étant tombée gravement malade, il se retirait dans sa chambre, bien qu'il n'eût que dix ans, afin de prier pour elle et il se donnait une rude discipline. Après la mort de sa mère, il acheva son éducation, en grande partie, auprès de son oncle maternel Jean d'Aragon, archevêque de Sarragosse. A l'âge de dix-huit ans, il inclinait déjà vers l'état religieux ; pour le distraire de cette idée, son père et son oncle l'envoyèrent à la cour. Grâce à l'éclat de ses vertus, il fut entouré d'une telle vénération que l'empereur Charles V lui-même l'appelait *le Miracle* des princes. Bientôt l'impératrice conçut le projet de l'unir à Eléonore de Castro, qu'elle avait amenée avec elle du Portugal et qu'elle honorait de toute sa confiance. Le mariage s'accomplit lorsque l'empereur l'eut fait approuver au duc de Gandie. *François*, dans cette circonstance, ayant été fait marquis de Lombay et grand écuyer de l'impératrice, fut admis dans le conseil de l'empereur et conférait souvent avec lui sur les affaires les plus secrètes et les plus importantes de l'Etat.

En 1537, il fut très vivement affligé par la mort du poète Garcilaso de la Vega, son ami intime. Deux ans plus tard, il vit mourir l'impératrice Isabelle et, comme un des premiers seigneurs de l'Espagne, il fut chargé de conduire le corps à Grenade, la sépulture de la famille impériale. Le cercueil fut ouvert pour que *François* attestât sur serment l'identité du corps de l'impératrice. Le visage, si beau quand elle vivait, était tellement défiguré qu'il ne fut pas possible de le reconnaître et le cadavre exhalait une odeur si infecte que personne ne pouvait la supporter. A partir de ce jour, François résolut de quitter la cour et d'entrer dans un ordre religieux, s'il survivait à sa femme ; mais Charles-Quint, loin de consentir à sa retraite, le nomma vice-roi de Catalogne. Dans ces hautes fonctions, *François* remplissait tous les devoirs de la vie la plus religieuse. Il récitait régulièrement l'office divin, se livrait aux austérités

les plus rigoureuses. Pendant le Carême, il ne prenait chaque jour qu'un morceau de pain, un verre d'eau et quelques herbes. Il communiait toutes les semaines, employant les trois jours précédant la communion à s'y préparer et les trois suivants en actions de grâces.

Ayant perdu, en 1546, son père Jean, duc de Gandie, et sa femme Eléonore de Castro, il fit une retraite sous la conduite du Père Lefèvre, de la Compagnie de Jésus, et se décida à entrer dans cette congrégation, après avoir fondé, à Gandie, un collège de Jésuites. C'est alors qu'il se mit en relation avec saint Ignace de Loyola ; d'après ses conseils, ayant suivi un cours de théologie à Gandie, il prit le titre de docteur en cette science.

Il vint à Rome à la fin d'août 1550, et en sortit, après quatre mois de séjour, pour s'enfuir secrètement en Espagne, sur le bruit que le pape Jules III avait l'intention de le faire cardinal ; il se réfugia chez les Jésuites d'Ognate, à quatre lieues du château de Loyola. Là, il recherchait les plus vils emplois de la maison ; il aimait surtout à demander l'aumône de porte en porte dans les bourgades voisines.

Sur ces entrefaites, saint Ignace lui ayant ordonné d'aller prêcher dans les différentes parties de l'Espagne, le succès de sa parole dépassa les plus hautes espérances ; il opéra des prodiges surtout dans les classes distinguées de la société dont les familles entières vinrent se mettre sous sa conduite, dans toute la Péninsule, principalement dans l'Andalousie, dans la Castille et surtout en Portugal, à Evora et à Lisbonne. Ce fut alors qu'il fut établi supérieur général des établissements de la compagnie de Jésus, qui s'étaient singulièrement multipliés dans toute l'Espagne.

Après la mort du Père Laynez, second général des Jésuites, *François* fut élu pour lui succéder le 2 juillet 1565.

Son premier soin fut de fonder à Rome une maison pour le Noviciat. « Il soutint avec tant de zèle, dit expressément Rohrbacher, les intérêts « de la société dans toutes les parties du monde qu'on peut l'en regarder « comme le second fondateur. »

Sur le désir exprimé par saint Pie V, *François* avait accompagné le légat apostolique en Espagne, en Portugal et en France pour la négociation de la sainte Ligue contre les Turcs. Mais, usé par les austérités, par les fatigues incessantes de son apostolat et épuisé par la maladie, il vint mourir à Rome quelques mois après Pie V. Grégoire XIII, en lui envoyant sa bénédiction et l'indulgence plénière, s'écria avec émotion : « L'Eglise « perd en lui une de ses plus fermes colonnes ! Il a toujours été son « fidèle ministre : c'est une grande perte ! » Il fut béatifié en 1624 par Urbain VIII, canonisé le 12 avril 1671 par Clément X, qui fit ajouter, au martyrologe, ces remarquables paroles à la date du 10 octobre :

Romæ sancti Francisci
Borgiæ prepositi generalis
Societatis JESU, *vitæ*
Asperitate, orationis dono,
Abdicatis sæculi, recusatis
Ecclesiæ dignitatibus, memorabilis.

A Rome on célèbre la fête de *saint François de Borgia*, général de la Compagnie de Jésus, illustre par l'austérité de sa vie, par le don d'oraison, par les dignités du siècle auxquelles il a renoncé et par celles de l'église qu'il a refusées.

D'après les Bollandistes, en 1625, année qui suivit la béatification de notre Saint, dans l'Amérique méridionale, au nouveau royaume de Grenade, Ferdinand, archevêque de Santa-Fé-de-Bogota, les évêques de

Carthagène, de Sainte-Marthe et de Popayan, étant réunis en synode, proclamèrent avec le consentement unanime du clergé et du peuple, *saint François de Borgia patron spécial contre les tremblements de terre*, dans ces contrées si souvent désolées par ce terrible fléau ; ils décidèrent en outre que l'anniversaire de sa fête serait un jour férié et que des prières solennelles lui seraient adressées ce même jour dans le sanctuaire de la Compagnie de Jésus. Il est encore spécialement invoqué à Lisbonne *contre ce même fléau*.

Dans les biographies de *saint François de Borgia*, rien ne semble faire allusion à l'invocation spéciale qui lui est adressée contre *la Furie des Taureaux ;* néanmoins il était assez naturel qu'un saint, espagnol de la plus haute naissance qui, pendant sa vie et après sa mort, avait éclaté dans toute l'Espagne par de si grands et si nombreux miracles, soit en guérissant, par son intercession, les maladies les plus incurables, soit même en ressuscitant plusieurs morts ; il était assez naturel, disons-nous, qu'un saint si puissant auprès de Dieu fût choisi par le peuple pour ce patronage spécial, dans un pays où la nature sauvage de ces animaux les rend également redoutables, soit dans les cirques où on les livre en spectacle en les combattant, soit même en rase campagne où leur rencontre constitue presque toujours un véritable danger.

Saint François est représenté ordinairement tenant à la main l'image de la vierge de Sainte-Marie-Majeure, attribuée à saint Luc, qu'il avait fait reproduire pour la propager ; à ses pieds, une couronne indiquant qu'il était issu de la maison royale d'Aragon et le chapeau de cardinal qu'il avait refusé plusieurs fois. On le représente aussi tenant d'une main une tête de mort, portant la couronne impériale en souvenir de la scène décrite plus haut et qui avait déterminé sa vocation.

(Ribadaneira. — Rohrbacher. — J.-M.-S. Dauvignac.)

SAINTE TANCHE, VIERGE & MARTYRE

VIIe SIÈCLE. — 620-637

Invoquée contre l'Hémorrhagie et le Flux de sang.

Née à Saint-Ouen, au diocèse de Troyes, près d'Arcis, *Tanche*, dès son enfance, s'était consacrée à Dieu et s'efforçait de lui plaire, méprisant les choses de la terre, elle élevait sans cesse toutes ses pensées vers le ciel. Un jour, son père et sa mère étaient allés visiter un de leurs parents qui avait tenu *Tanche* sur les fonts baptismaux ; ce dernier fut tellement désolé de ne pas la voir qu'il expédia immédiatement un de ses valets avec deux chevaux pour amener la jeune fille. Ce misérable avait à peine parcouru avec elle quelques kilomètres qu'il commença à lui faire les discours les plus impudents. Comme elle lui manifestait l'horreur que lui inspiraient ses abominables projets, il se précipita sur elle ; voyant qu'elle lui résistait énergiquement, il saisit le pommeau de son épée et la frappa si violemment au visage *qu'elle perdit tout son sang par la bouche et par les narines* ; bientôt même sa tête tomba sous le glaive de ce fils de Satan.

Tanche prend alors entre les mains sa tête sanglante, la porte l'espace de deux kilomètres jusqu'à la vallée de Lhuitre et la laisse tomber dans un buisson touffu où les anges, comme ils avaient fait pour sainte Cathe-

rine, ensevelirent son corps. Longtemps après, ce corps, découvert par une révélation divine, fut déposé dans l'église de Lhuitre et une foule de miracles s'opéra sur le tombeau de la jeune martyre.

Nous avons vu que *sainte Tanche* avait perdu *tout son sang par la bouche et par les narines* : Au nombre des miracles qui s'opérèrent à son tombeau, on cite un enfant de Vitry (Marne) qui était mort de *Flux de sang* et qui fut rendu à la vie après que sa mère l'eut étendu sur le sépulcre de la Sainte ; ce sont là certainement les origines de l'invocation qui lui est adressée *contre l'Hémorrhagie* et *le Flux de sang*.

(*Les Bollandistes*. — DEFER, *Vie des Saints du diocèse de Troyes*).

SAINT GEREON ET SES COMPAGNONS, MARTYRS A COLOGNE

FIN DU IIIe SIÈCLE. — VERS 287.

Invoqué contre les Maux de Tête.

Un détachement de la légion Thébaine s'étant avancé vers Cologne, pendant que leurs frères d'armes mouraient pour la foi chrétienne à Agaune, l'empereur Maximien ordonna de le poursuivre. Arrêté à Cologne, *Géréon* fut massacré avec trois cent dix-huit de ses compagnons. Quelques auteurs prétendent qu'il eut *la moitié de la tête détachée du corps*. Sainte Hélène, mère de Constantin, fit élever un tombeau sur le corps des martyrs et fonda un monastère sur le lieu de leur passion. L'église érigée sous leur vocable, brillait tellement par l'élégance de la forme et la richesse des matériaux que les habitants de Cologne l'appelèrent : *Les saints d'or* (aureos sanctos).

Evergisile, évêque de Cologne au commencement du Ve siècle, tourmenté *par un horrible mal de tête*, entra un jour dans ce sanctuaire pour prier en mémoire des saints martyrs Géréon et ses compagnons, il entonna le verset consacré ordinairement à la louange des saints : « *Les saints tressaillirent d'allégresse dans leur gloire* » (p. 49, v. 5). Il entendit aussitôt la réponse sortir de leur tombe : « *Ils se réjouirent sur leurs lits.* »

Le saint évêque émerveillé prit de la poussière sur le lieu même, en frotta *sa tête dont les douleurs furent calmées à l'instant*.

Cette guérison merveilleuse est le point de départ de l'invocation qui est adressée à *Géréon, contre les Maux de tête*.

(*Les Bollandistes*. — *Grande Vie des Saints*.)

SAINT CLAIR, PREMIER ÉVÊQUE DE NANTES

FIN DU IIIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Maladies d'Yeux et pour la Bonne Navigation.

Les biographies de *saint Clair* ne laissent pas que d'être très controversées. On croit que vers l'an 280, sous le règne de Probus, il fut envoyé de Rome dans les Gaules par le pape Eutychien. Il pénétra dans la Bretagne avec le diacre Adéodat qui était venu de Rome en sa compagnie pour l'aider dans ses travaux apostoliques. En 878 ses reliques furent portées à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers.

A cause de la signification de son nom (*Clarus*, clair), il est invoqué *contre les maladies d'Yeux* et sur un méreau parisien, tiré de la collection

de M. Arthur Forgeais, on voit son nom surmonté d'une mître sous laquelle se trouve *un œil* qui est un souvenir de l'invocation qui lui est adressée.

Sur une ancienne estampe de saint Clair du Vexin, pour une confrérie de sa chapelle, rue des Bons-Enfants, à Paris, on trouve cette prière qui, d'après le Père Cahier, semble plutôt se rapporter à saint Clair de Nantes :

O sancte CLARE, *Deo digne,*
Clemens, bone, juste, benigne,
Signum Britonum insigne
Rutilantius igne ;
OCULOS *lætifica* FLENTES
Et LUCIS EGENTES ;
Clarifica mentes,
Exaudi digne petentes.

O saint *Clair*, digne de Dieu, *clément, bon*, juste, bienfaisant, illustre chef des Bretons, plus brillant que le feu : réjouis les *yeux* qui pleurent et qui sont privés de lumière, éclaire les esprits, exauce ceux qui t'invoquent dignement.

Dans la *Vie de la Bienheureuse Françoise d'Ambroise*, par l'abbé Richard, on trouve cette prose citée par le Père Cahier :

Sanctus CLARUS *appellatur*
Sacris dictaminibus,
CLARITAS *per quem donatur*
LUMINE CARENTIBUS, *etc.*

Dans le langage sacré il est appelé *saint Clair*, lui qui donne la *lumière* à ceux qui en sont privés, etc.

Sur les côtes de Bretagne, *les Marins* invoquent *saint Clair* pour obtenir *une heureuse navigation.*

(*Dictionnaire hagiographique* de l'abbé PÉTIN).

ONZE OCTOBRE.

SAINT GOMER (1) (GUMMARUS), D'EMBLEHEM

FIN DU VIIIe SIÈCLE. — 774.

Patron des Tourneurs, Menuisiers, Fendeurs de Bois, Boursiers et Gantiers. — Invoqué contre les Méchantes Femmes, les Hernies et pour les Mal-Mariés.

É à Emblehem, près de Lièvre, au diocèse de Malines, Gomer fut élevé par des parents à la fois riches, nobles et pieux ; admis à la cour de Pépin, ce roi le maria à une personne du nom de Gwinmarie d'une grande fortune et d'une grande naissance ; mais il était impossible d'avoir un caractère plus intraitable, plus vain et plus capricieux. *Gomer* en souffrit le premier avec une patience admirable, sans proférer aucune plainte. Ayant été obligé de suivre le prince à la guerre, il resta absent pendant l'espace de huit ans et, à son retour, il trouva sa maison dans l'état le plus déplorable et ses fermiers comme ses domestiques exaspérés des mauvais traitements qu'ils avaient eu à subir de la part de cette méchante femme.

Un jour qu'il faisait une chaleur torride, elle ne voulut pas souffrir que ses moissonneurs prissent un moment de repos pour aller se rafraîchir ; alors le Saint venant à passer fit jaillir immédiatement avec son bâton pour les désaltérer une source que l'on voit encore à Emblehem. Sa femme fut saisie d'une fièvre si violente qu'elle était sur le point de mourir. Ayant fait appeler son mari, celui-ci lui rendit la santé par un

(1) *Gomar, Goemoere, Gomard, Gumar (Gumarus)*, Vulmer, Vilmer.

signe de croix et réussit à la convertir entièrement par sa douceur et plus encore par ses prières. Il était donc bien juste que *saint Gomer* fut invoqué *contre les Méchantes femmes* et pour *les Mal-Mariés*.

Etant parti pour visiter Rome, notre Saint, un soir, crut pouvoir faire couper un arbre sur le bord d'une forêt pour reposer sa tête ; mais le propriétaire l'ayant menacé à cause du dommage qu'il lui avait causé, *Gomer* se mit en prière toute la nuit et le lendemain l'arbre était rétabli dans son état primitif, comme s'il n'avait jamais été coupé ; tous les ouvriers en bois, *les Tourneurs*, *les Menuisiers*, *les Fendeurs*, ont pensé qu'ils ne pouvaient mieux faire que de choisir pour patron un saint si habile à reconstituer un arbre coupé en morceaux.

Dans ce même voyage, *Gomer* apprit par révélation que ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il allât à Rome ; mais qu'il devait revenir dans sa terre de Nivasdouck où il bâtirait un ermitage qui lui servirait de retraite pendant sa vie et de sépulture après sa mort, ce qu'il exécuta fidèlement.

Parmi les maladies guéries miraculeusement par *saint Gomer*, *les Bollandistes* citent *les Hernies* ; c'est là probablement l'origine de l'invocation contre cette affection.

Le Père Cahier signale le patronage réclamé à Malines auprès de notre Saint par *les Boursiers et les Gantiers* ; mais il avoue lui-même n'en pas connaître le point de départ.

C'est à tort que *le Martyrologium poeticum* s'exprime ainsi sur saint Gomer :

Arida GUMMARUS *fecit reviviscere ligna* ; *Cor nequit uxoris modificare suæ.*	*Goumer* a fait revivre des bois desséchés ; mais il n'a jamais pu modifier le cœur de son épouse.

puisque, comme nous l'avons dit plus haut, il finit par la convertir.

(*Petits Bollandistes*).

SAINT TARAQUE (THARACUS), MARTYR

IVe SIÈCLE. — 304.

Invoqué contre les Maux de Tête.

D'après les *Memorie di Religione* (t. VII, p. 8, 2e §, Modena), le Père Cahier signale l'invocation *contre les Maux de tête* attribuée à *saint Taraque* qui a souffert le martyre à Anazarbe, en Cilicie, avec Probe et Andronic. C'est probablement à cause de l'expression *capite abraso* (tête arrachée), qui se trouve dans *le Menologium Græcorum* (t. Ier, p, 113) que *Taraque* est invoqué à Modène contre cette affection. Il eut d'ailleurs à souffrir avec ses deux compagnons bien d'autres tourments plus cruels les uns que les autres, minutieusement décrits dans *les Actes des Martyrs* ainsi que les trois interrogatoires qu'ils eurent à subir dans des villes différentes.

SAINT SAINTIN, DISCIPLE DE SAINT DENYS

Ier SIÈCLE.

Invoqué dans les Calamités publiques.

Saintin était venu dans les Gaules avec saint Denys qui le constitua évêque de Meaux. Ce grand saint, prévoyant qu'il serait bientôt martyrisé, manda *Saintin* avec son fidèle compagnon Antonin et leur ordonna d'écrire les actes de son martyre, puis de les porter à Rome après sa mort.

En se dirigeant vers cette ville, ils rencontrèrent sur leur route la ville de Verdun, située sur la Meuse, qui n'avait pas encore été évangélisée. Après avoir initié les populations aux éléments de la doctrine chrétienne, ils se promirent d'y revenir, au retour de leur voyage.

Pendant la route, Antonin mourut à la suite d'une fièvre violente ; mais *Saintin* le ressuscita. Lorsqu'ils eurent fait au pape le récit du martyre de saint Denys et de ses compagnons ainsi que des travaux évangéliques qu'ils avaient accomplis à Verdun, ils furent renvoyés dans cette résidence où, pendant vingt-et-un ans, *Saintin* exerça les fonctions épiscopales avec un zèle et une ardeur incomparables. Au bout de ce terme, ayant appris par les chrétiens de Meaux les persécutions que le gouverneur de cette ville exerçait à leur égard, il n'hésita pas et comme le bon pasteur, il résolut de courir au secours de son premier troupeau. A peine arrivé, il se présenta devant le gouverneur en le menaçant de la colère de Dieu, dans le cas où il ne ferait pas trève à ses violences. Celui-ci, exaspéré de ces remontrances, fit saisir notre Saint, ordonna de le charger de chaînes et de le précipiter dans une prison obscure, où bientôt, privé de tout et accablé par les années, il rendit son âme à Dieu, cueillant ainsi véritablement la palme du martyre. Ses reliques furent longtemps conservées à Meaux, puis transportées à Verdun en 1669, époque à laquelle écrivait la Mère de Blémur. Lorsque la ville souffrait de *quelque calamité publique*, après avoir descendu la châsse du Saint on la portait en procession avec une confiance qui n'avait jamais été trompée.

(*Vie des Saints*, par la MÈRE DE BLÉMUR).

SAINT WASNON OU WASNULSCHE

PATRON DE LA VILLE DE CONDÉ

Invoqué contre la Foudre, l'Orage et l'Incendie. — Patron des Arbalétriers.

Les habitants de Condé honorent d'un culte particulier, depuis près de douze siècles, l'apôtre *saint Wasnon* qui prêcha la foi à leurs pères. On croit qu'il était né en Ecosse et qu'une révélation divine l'amena en France. Après avoir vécu quelque temps dans la forêt de Thiérache en Picardie, il serait venu de là évangéliser cette partie du Hainaut dans laquelle est située la ville de Condé qui l'a toujours considéré comme son patron spécial et le défenseur de la cité.

Toute sa vie fut employée à gagner des âmes à Jésus-Christ ; il rendit la sienne à Dieu dans l'abbaye de Condé à la fin du septième siècle.

La fête de *saint Wasnon* remonte à la plus haute antiquité ; on la célèbre non seulement dans l'église de Cambrai, mais encore dans celle d'Arras, de Liège, d'Utrecht et de Leuze. *Saint Wasnon* est plus spécialement invoqué *contre la Foudre, l'Orage et l'Incendie.* Cette dernière invocation est surtout répandue parmi le peuple depuis le 15 octobre 1430, jour où l'église collégiale de Condé, ayant été consumée *par le feu,* on trouva près du maître-autel renversé, les reliques du Saint entièrement intactes. *Dans les moments de danger,* les habitants de Condé et des pays voisins ont recours à saint Wasnon. A Condé, une compagnie d'*Arbalétriers* s'est rangée sous son patronage.

(*Vie des Saints du diocèse de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé DESTOMBES).

BIENHEUREUX JACQUES L'ALLEMAND OU D'ULM, DOMINICAIN

XVe SIÈCLE. — 1407-1491.

Patron des Peintres-Verriers et des Vitriers.

Il était né à Ulm. A l'âge de vingt-cinq ans il était allé à Rome pour visiter le tombeau des apôtres, puis il avait pris du service dans l'armée de Naples, mais, dégoûté de la vie militaire, il l'avait quittée et était venu à Padoue. Là, il reçut l'hospitalité chez un homme noble et savant qui le traita comme un fils. Au bout de cinq ans, il voulut retourner dans son pays, mais en passant à Bologne, il eut le plus grand désir de devenir dominicain et il fut reçu parmi eux à l'âge de trente-quatre ans. Il se livra alors à la pratique de toutes les vertus religieuses et surtout à celle de l'obéissance. Un jour, le prieur voulant en montrer la preuve à un prélat qui visitait ce couvent, avisa *Jacques* et lui dit : « Mon fils, allez vite porter à Paris une lettre très importante. — J'y vais, répondit *Jacques* ; mais puis-je d'abord aller prendre mon chapeau et mon bâton dans ma cellule ? »

Ce même *Jacques* était *un des plus grands peintres sur verre* de son époque. Un jour qu'il venait de mettre au feu un vitrail magnifique, le prieur pour l'éprouver encore lui dit d'aller prendre de suite sa cappe noire et d'aller en ville pour quêter. *Jacques*, quoiqu'il sût bien que son travail allait être perdu s'il s'éloignait, obéit immédiatement. Revenu au couvent, il alla bien vite à son atelier voir ce qu'était devenu son image et contre toute attente il la trouva si belle de dessin et si harmonieuse de couleurs qu'il n'y avait plus rien à retoucher.

C'est son talent comme *Peintre-Verrier* qui l'a fait choisir pour patron par ces artistes. C'est par extension que les simples *Vitriers* se sont mis à leur suite.

Jacques rendit son âme à Dieu le 11 octobre 1491, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

(GORRES) (1).

---

(1) Traduction de l'allemand par M. Charles SAINTE-FOI.

DOUZE OCTOBRE.

SAINTE LIBIÈRE, VIERGE & MARTYRE

361 ou 362

Invoquée contre le Mal d'Yeux.

Dans le Martyrologe (7 et 12 octobre) des Petits Bollandistes, on trouve cette annotation : Au diocèse de saint Dié, sainte *Libaire*, appelée vulgairement *Libière* et *Livière* (Leobaria, Libaria), vierge et martyre à Grand (Vosges, arrondissement et canton de Neufchâteau), 361 ou 362.

D'un autre côté, on lit dans la *Revue des Sociétés savantes* (t. VII, p. 153), *sainte Libière* ou *Livière* (Leobaria), 12 octobre, était spécialement honorée près de Meaux, dans la localité située au confluent du Grand-Morin et de la Marne, autrefois appelée Condé-sur-Morin et maintenant Condé-Sainte-Libière. C'est là que se trouve la fontaine *Sainte-Libaire* ou *Libière* qui guérit *du Mal d'yeux.*

TREIZE OCTOBRE.

SAINT LÉOBON (LEOBONUS), ERMITE (LIMOUSIN)

VIe SIÈCLE. — 530.

Invoqué contre les Fièvres aiguës et les Maladies contagieuses.

On possède très peu de documents sur la vie de *saint Léobon*. On sait qu'il était né à Saint-Etienne-Fursac (Creuse), du diocèse de Limoges, entre Bénévent et la Souterraine, qu'il sortait des Seigneurs de *Font-Léobon*. Encore très jeune, il s'était retiré sur une montagne couverte de bois très épais et pratiquait assidument l'oraison avec toutes les vertus qui caractérisent les saints. Il était surtout très chaste et très sobre. Une vie si bien remplie ne pouvait être du goût de satan qui, pour faire tomber l'auréole de pureté de ce saint personnage, lui tendit un piège à l'aide de quelques jeunes débauchés. Un soir, cachés dans un épais fourré, autour de la cellule de *saint Léobon*, ils dépêchèrent auprès de lui une courtisane qui, feignant de s'être égarée et pleurant à chaudes larmes, conjurait le Saint à travers la porte de ne pas la laisser livrée à la pâture des bêtes féroces.

Saint Léobon, touché de compassion, ouvrit la porte de sa cellule et y reçut cette malheureuse. A peine était-elle entrée, qu'essuyant ses larmes et jetant le masque, elle ne craignit pas de développer le but qui l'avait conduit dans la forêt ; puis passant aux discours les plus lascifs, aux gestes les plus effrontés, elle osa porter sa main sacrilège sur le visage du saint.

Léobon comprenant toute l'étendue de la faute qu'il avait commise, résolut de la racheter par une pénitence héroïque. Il attira donc au milieu de sa cellule tout le brasier qu'il avait allumé pour se chauffer ; il fit le signe de la croix et invita l'impudente créature à venir partager cette couche en lui disant : « Viens donc, misérable, afin que tu com-« mences à ressentir en cette vie les flammes éternelles de l'enfer, si tu « ne renonces à ton péché. »

Violemment émotionnée, elle s'enfuit rapidement à travers la forêt où elle retrouva les jeunes fous qui l'avaient apostée : « Fuyez, malheureux, « leur cria-t-elle, fuyez si vous ne voulez pas que la terre s'entr'ouvre « sous vos pas pour vous engloutir. Cet ermite que vous poursuivez est « un saint. Si vous ne voulez pas m'en croire, entrez plutôt dans sa « cellule. » Ceux-ci trouvèrent le saint homme encore couché sur *les charbons ardents* où il était resté depuis que la courtisane était sortie, sans qu'aucune partie de son corps eut été entamée par le feu. Il se leva donc quand il les aperçut et après les avoir engagés à changer de vie, il les congédia.

Malgré ce miracle, *Léobon* vit bien que la malice de ses voisins ne lui permettrait jamais de mener une vie tranquille. Il abandonna donc cette forêt et vint à quelque distance de son ermitage habiter une contrée à deux lieues de Fursac et à dix lieues de Limoges, où est aujourd'hui Salagnac.

Ce fut là qu'il rendit son âme à Dieu et qu'un nombre infini de miracles se produisit à son tombeau ; notoirement pour la guérison de *la cruelle maladie épidémique*, nommée vulgairement *les Ardents*. Ce qui justifie l'invocation qui lui est adressée *dans les maladies contagieuses*. On vient l'invoquer également à Salagnac pour la guérison *des Fièvres aiguës*, dans lesquelles on se sent brûlé par un feu intérieur qui rappelle jusqu'à un certain point *les Charbons ardents* ayant servi de couche à *saint Léobon*.

D'après *les Esquisses Marchoises* (p. 23), au-dessus de Fursac (Creuse), près des ruines d'un ancien ermitage qu'on appelle l'ermitage de *saint Léobon*, on remarque trois fontaines dites *les trois fontaines de saint Léobon*. L'eau de ces fontaines passe pour guérir *la Fièvre*.

(*Anciens bréviaires du diocèse de Limoges*. — J. Collin).

SAINT VENANT OU VENANCE

ABBÉ DE SAINT-MARTIN-DE-TOURS

FIN DU Ve OU COMMENCEMENT DU VIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre.

Venant, qui habitait le territoire de Bourges, avait d'abord, à l'instigation de ses parents, songé à épouser une jeune fille de cette même ville ; mais, par une inspiration de Dieu, étant venu à Tours, il entra dans le monastère de Saint-Martin. Là, il parvint à un si haut degré de sainteté, qu'à la mort de l'abbé il fut appelé à le remplacer.

Venant fut plusieurs fois favorisé de révélations divines ; très souvent par ses prières il arrêta des *Fièvres quartes*, *tierces* et autres (1). D'après Saint Grégoire-de-Tours, la femme de Julien, qui était travaillée de la *Fièvre quarte*, fut délivrée de tout feu et de tout frisson dès qu'elle eut touché le tombeau du saint homme. La femme de Baudrimond était dans le même cas ; elle fut guérie aussitôt qu'elle se fut prosternée et qu'elle eut fait sa prière à ce même tombeau.

Grégoire de Tours (2) raconte encore qu'il a été témoin de la guérison d'une femme prise de la *Fièvre quarte*. Longtemps en proie à ce

(1) *Vie des Pères*, seizième chapitre.
(2) *De la Gloire des Confesseurs*, ch. xv, traduction de M. Bordier.

mal, elle ne pouvait plus goûter ni nourriture, ni sommeil, et elle était tellement amoindrie de tout son corps qu'à peine lui restait-il un faible souffle, indice de la vie.

Elle veilla dans les prières et les gémissements au tombeau de *Venant* et persista, immobile, jusqu'à la venue du jour ; le matin elle tomba dans le sommeil et lorsqu'elle se réveilla, elle ne sentait plus aucun mal, et s'en alla guérie.

(Saint Grégoire de Tours).

SAINT MAURICE, PREMIER ABBÉ DE CARNOET

XIIe siècle. — 1117-1171.

Invoqué contre les Convulsions et les Spasmes des Enfants.

Maurice, dont le nom de famille était Duault, naquit vers 1117, dans un village du territoire de Loudéac, qui porte aujourd'hui son nom. Après avoir reçu de ses parents une éducation soignée et avoir conquis à Paris le grade de docteur, il résolut d'embrasser la vie religieuse. Il entra dans l'abbaye de Langonet, fondée au diocèse de Quimper en 1136 et appartenant à l'ordre de Citeaux.

Trois ans s'étaient à peine écoulés que ses frères le choisirent pour les gouverner en qualité d'abbé. En 1161, il fut établi arbitre pour juger une contestation survenue entre les chanoines de la cathédrale de Nantes et les Bénédictins de Quimperlé, au sujet de l'église collégiale de Notre-Dame de Nantes.

En 1170. Conon VI, duc de Bretagne, ayant fondé à son instigation une nouvelle abbaye de l'ordre de Citeaux, dans la forêt de Carnoët, vers l'embouchure de la rivière d'Ellée, au diocèse de Quimper, *Maurice* quitta alors Langonet et vint s'établir avec douze religieux dans la nouvelle maison, en qualité d'abbé. Il la gouverna pendant quinze ans et mourut le 5 octobre 1191.

Il fut inhumé dans l'abbaye de Carnoët qui prit le nom de Saint-Maurice et le conserva tout le temps qu'elle a subsisté.

Pendant les funérailles du Saint, un enfant étant tombé dans un canal profond et s'étant noyé, fut rendu à la vie par l'intercession de saint Maurice : aussi dans l'hymne chantée le jour de sa fête ce miracle est ainsi signalé :

Matri reddidit PARVULUM *Quem mors acerba tulerat* : *Et vita fungi meruit* *Quem canalis sorbuerat.*	Il a rendu à sa mère un petit enfant que la cruelle mort avait enlevé : et il a mérité que l'enfant noyé dans un canal jouisse encore de la vie.

D'après les Bollandistes (vol. VI, octobre, p. 383), tous les enfants au-dessous de quatre ans des contrées voisines étaient offerts trois ou quatre fois au serviteur de Dieu, afin d'être préservés par son intercession des maladies qui viennent souvent, en Belgique surtout, affliger à cet âge ces pauvres petits êtres, et principalement *des Convulsions et des Spasmes*. Ces invocations lui étaient adressées en mémoire de l'enfant qu'il avait ressuscité par ses prières.

(*Les Bollandistes*. — *Grande Vie des Saints* de Collin de Plancy).

QUATORZE OCTOBRE

SAINTE ANGADRÊME (ANGADRISMA) VIERGE

Ire ABBESSE DE L'ORATOIRE. PATRONNE PRINCIPALE DE LA VILLE DE BEAUVAIS

VIIe SIÈCLE.

Invoquée dans la Guerre et contre la Sécheresse.

ANGADRÊME naquit dans le diocèse de Thérouanne, au commencement du VIIe siècle. Elle fut élevée sous les auspices de saint Ouën, qui était ami de son père Robert; naturellement portée à la piété, elle avait fait en secret le vœu de virginité et son père, ignorant les dispositions de sa fille, l'avait fiancée à Ausbert, fils d'un riche seigneur de Chaussy, nommé Siwin. Ausbert, par une coïncidence qui avait été inspirée de Dieu, avait fait, lui aussi, vœu de virginité à l'insu de sa famille; aussi, après la cérémonie des fiançailles, s'étant communiqué leurs pensées, ils renouvelèrent la résolution de demeurer vierges.

Angadrême, néanmoins, vivait dans une humble et sainte défiance d'elle-même; à sa prière, une lèpre hideuse fit disparaître la beauté et la grâce de sa figure; après l'annulation des fiançailles, saint Ouën, bien assuré des dispositions de la jeune postulante, l'admit, sans délai, au nombre des vierges consacrées à Dieu. Par une grâce toute miraculeuse, la maladie qui l'avait frappée disparut et elle retrouva son ancienne beauté.

L'éclat de ses vertus lui mérita bientôt la dignité d'abbesse. Elle prit la direction d'une communauté de vierges et de veuves, dans un couvent que Robert, son père, lui fit construire, non loin de Beauvais, sous le nom de l'Oratoire ou plutôt selon le langage du temps, *l'Orocr des vierges*.

Un jour, ce saint asile faillit être détruit par les flammes: *Angadrême* arrêta l'incendie, en lui opposant les reliques de saint Evrou, pour lequel elle avait une tendre dévotion.

Selon une pieuse tradition, étant venue, pendant un de ses séjours à Beauvais, faire son oraison dans l'église de Saint-Michel, et trouvant la lampe éteinte, elle alla demander du feu à un boulanger voisin pour la rallumer; celui-ci importuné lui jeta brusquement des charbons ardents qu'elle reçut dans ses habits, sans qu'ils fussent brûlés... A cette vue, le boulanger effrayé se prosterna à ses pieds... Ce fut pour cette raison, dit-on, que l'on transféra, de préférence, les reliques de la Sainte, dans l'église de Saint-Michel.

Après avoir gouverné, durant trente années, son monastère avec une admirable sagesse, *Angadrême* âgée de quatre-vingts ans, mourut vers la fin du VIIe siècle.

De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau. Au IXe siècle, ses reliques soustraites aux ravages des Normands, et portées dans l'église de Saint-Michel, préservèrent la ville de Beauvais de la fureur de ces barbares. Plus tard, elles la protégèrent encore contre les dévastations des Anglais; mais la protection de la Sainte se fit surtout sentir en 1472, pendant que quatre-vingt mille Bourguignons, conduits par Charles le

Téméraire, assiégeaient la ville : elle était sur le point d'être prise et livrée au pillage ; voyant qu'ils n'avaient plus d'espoir, les habitants de Beauvais se tournèrent vers Dieu et invoquèrent la bienheureuse *Angadrême*, qui les avait déjà délivrés de tant de périls. Sa châsse, portée par des jeunes filles, reparut de nouveau sur les remparts. Une ardeur guerrière s'empare des femmes elles-mêmes ; au fort du combat, on voit une jeune fille, Jeanne Lainé, assaillir un soldat prêt à planter l'étendard de Bourgogne sur le haut de la muraille et d'un coup de hache le renverser dans le fossé. Les Bourguignons, repoussés de toutes parts, s'enfuirent précipitamment, laissant plus de trois mille soldats tués, sous les murs de la ville, tandis que les assiégés n'eurent à déplorer que la perte de vingt-quatre hommes, ce qui confirma les habitants de Beauvais, dans la pensée que Dieu, par l'intercession de sainte Angadrême était venu à leur secours.

Après cette victoire, Jeanne Lainé, qui s'appellera désormais Jeanne Hachette, alla déposer à l'église des Jacobins le glorieux étendard qu'elle avait pris à l'ennemi. On comprendra facilement pourquoi *sainte Angadrême* était invoquée *au milieu de la guerre* et l'est encore aujourd'hui dans les calamités publiques, telles que *la sécheresse*.

Louis XI voulut qu'une procession solennelle rappelât, tous les ans, le souvenir de la délivrance de Beauvais. En mémoire du haut fait de Jeanne Hachette, il fut établi que les femmes auraient, en cette circonstance, le pas sur les hommes ; cette cérémonie a lieu encore de nos jours, le dimanche le plus rapproché du 27 juin. Tout le clergé de la ville, réuni au clergé de la cathédrale, se rend sur la place de l'Hôtel-de-Ville, on porte à cette procession les reliques de *sainte Angadrême* et un *fac-simile* du drapeau enlevé aux Bourguignons.

(*Saints du diocèse de Beauvais*, par l'abbé SABATIER.)

SAINT BURCHARD ou BURCKARD

PREMIER ÉVÊQUE DE WURTZBOURG

VIIIe SIÈCLE. — 752.

Invoqué contre la Gravelle, les Maux de Reins et les Rhumatismes.

Né en Angleterre, il la quitta étant encore jeune, et vint en France, où il embrassa l'état ecclésiastique. Ayant appris que saint Boniface, qui travaillait à l'établissement du christianisme en Allemagne, réclamait instamment des ouvriers pour l'aider dans son entreprise, il vint le trouver et, comme il donnait chaque jour de nouvelles preuves de sa sainteté, Boniface fit ériger Wurtzbourg en évêché, par le pape Zacharie, qui consacra lui-même *Burchard* et l'éleva sur ce nouveau siège. Notre Saint s'appliqua tout entier, pendant quarante ans, à bien gouverner son troupeau et à le conduire dans les voies du salut. Son mépris pour le faste était si grand, qu'il ne portait jamais qu'une crosse en bois de sureau. Il s'acquit d'ailleurs une telle réputation, parmi les grands du royaume de France, qu'ils le choisirent pour un de leurs députés auprès du pape saint Zacharie, dans l'affaire importante et délicate de l'exaltation de Pépin le Bref, tige de la seconde race de nos rois, à la place de Childebert qui a fini la première race.

Il fonda sur la rivière du Mein une autre abbaye pour douze religieux du chœur, obligés aux heures canoniales ; il y venait souvent, afin d'y goûter une paix plus profonde dans l'effusion des prières qu'il faisait monter vers Dieu ; ce fut dans ce monastère que son corps fut enseveli et que plusieurs miracles se produisirent à son tombeau.

Plusieurs hagiographes reproduisent les invocations qui lui sont adressées encore aujourd'hui *contre la gravelle, les maux de reins et les rhumatismes*, mais aucun n'en signale l'origine, que j'ai moi-même cherchée vainement dans Surius et dans les Bollandistes.

(*Les petits Bollandistes.*)

SAINT FORTUNAT, ÉVÊQUE DE TODI

VIe SIÈCLE. — 537.

Invoqué contre les Esprits immondes.

Saint Grégoire raconte dans ses Dialogues (*lib.* I. *Dial. Chap.* x) que *Fortunat*, évêque de Todi, avait reçu de Dieu une vertu spéciale pour chasser *les esprits immondes*. Une femme mariée de Toscane, invitée à la dédicace d'une église de Saint Sébastien, ayant péché contre la continence la nuit précédente, fut tout à coup saisie par le démon : comme elle souffrait horriblement, le chapelain de l'église essaya vainement de la couvrir avec le suaire de l'autel. Ses parents alors la conduisirent à des empiriques, dans l'espoir qu'ils pourraient la délivrer ; mais, au lieu d'un seul diable, une légion tout entière vint attaquer la pauvre femme. Ce fut alors qu'on l'amena devant le saint évêque *Fortunat* qui, par ses prières, les obligea tous à abandonner leur proie. *Fortunat* brilla par d'autres miracles : entr'autres, il guérit un aveugle et, d'un signe de croix, rendit docile un cheval furieux qui s'était emporté.

(SAINT GRÉGOIRE LE GRAND. — *Dialogues.*)

LES TROIS SAINTES PUELLES ou JEUNES FILLES (PUELLÆ)

IIIe SIÈCLE. — VERS 250.

Patronnes des Jeunes filles.

A Carcassonne, *les jeunes filles* se vouent à *ces saintes Puelles*. Selon la tradition, quand le corps de saint Saturnin de Toulouse, ayant été traîné dans les rues de la ville, fut laissé à l'abandon, *les saintes Puelles* le recueillirent et l'ensevelirent. On croit qu'à cette époque, elles furent chassées de Toulouse et qu'elles vinrent fonder le bourg du *Mas Saintes Puelles*, situé à 7 kilomètres de Castelnaudary et à 50 kilomètres de Carcassonne. D'autres hagiographes (et les petits Bollandistes sont de ce nombre) croient qu'elles obtinrent la palme du martyre.

(Abbé FALCON, diocèse de Carcassonne.)

SAINTE MENEHOULD DE PERTHES, VIERGE

Ve SIÈCLE. — 490.

Invoquée contre les Maladies Pestilentielles. — Patronne des Fabricants de Falots et Lanterniers.

Menehoutd était la plus jeune de sept sœurs qui avaient formé le dessein de vouer leur virginité à Dieu. L'évêque de Châlons, saint Alpin, reçut leur vœu et leur donna le voile ; une année, Sygmare, leur père,

comte du Perthois, mena *Menehould* à Château-sur-Aisne, plus tard appelé *sainte Menehould*, qui faisait partie du gouvernement du Perthois. Le pays était marécageux et pestilentiel, pendant que la Sainte y séjournait, les habitants furent affligés d'une *maladie contagieuse* qui s'étendit dans les environs. Si l'on en croit la tradition, *Menehould*, par son intercession, parvint à détourner le fléau qui désolait la ville. C'est de là, certainement, l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre *les maladies pestilentielles*, comme on le voit dans des litanies anciennes où son nom se trouve invoqué avec celui de saint Roch.

Château-sur-Aisne n'aurait pas été, d'après une ancienne tradition, le seul endroit du pays qui ait joui de la présence de la Sainte ; on assure qu'elle se retirait quelquefois au hameau, appelé Lancuville-au-Pont et que là sur une montagne, elle avait une cellule où on allait la trouver, et où elle opéra plusieurs guérisons miraculeuses. On raconte qu'un jour, pendant les plus fortes chaleurs, elle fit jaillir, en plantant sa quenouille, une fontaine qui servit à désaltérer ceux qui étaient venus la visiter.

Plus tard, elle se retira dans une petite ville appelée Bieuville, située en deçà de Saint-Dizier, sur les bords de la Marne. C'est là, qu'après une vie toute remplie de bonnes œuvres et de vertus, elle mourut dans un âge avancé, vers l'an 490.

Sainte Menehould est la patronne des *Fabricants de falots et des lanterniers* : on ignore l'origine de ce patronage.

(Petits Bollandistes.)

QUINZE OCTOBRE.

SAINT LÉONARD DE VANDŒUVRE

SOLITAIRE ET ABBÉ AU DIOCÈSE DU MANS

VIe SIÈCLE. — VERS 570.

Invoqué contre la Surdité.

LÉONARD avait bâti une cellule dans la solitude de Vandœuvre, sur les bords de la Sarthe, aujourd'hui paroisse de Saint-Léonard-des-Bois (Sarthe) ; peu de temps après il éleva un monastère qu'il peupla de nombreux solitaires, vivant dans les villages voisins et devint leur abbé. Beaucoup de personnes de tout rang abandonnaient leurs biens, les distribuaient aux pauvres et venaient se réunir à lui. Aussi fut-il bientôt dénoncé à Clotaire comme apportant le trouble dans ses Etats ; mais ce roi, après avoir envoyé sur les lieux des personnes chargées de s'assurer de la réalité de cette accusation, rendit pleine et entière justice à saint Léonard ; il l'aida même dans l'agrandissement de son monastère.

Le pieux abbé fut particulièrement lié avec les deux plus grands évêques de ce temps-là, saint Germain de Paris et saint Domnole, évêque du Mans.

Saint Léonard termina sa longue carrière le quinze du mois d'octobre, sous le règne de Chilpéric (561-584) et mourut entre les bras de *saint Domnole* qui avait été averti, par révélation, de la mort prochaine du serviteur de Dieu. Un grand nombre de miracles illustra son tombeau.

Vers la fin du VIe siècle, à l'approche des pirates Normands, les moines de Vandœuvre transportèrent ses reliques dans les montagnes du Morvan, chez les moines de Corbigny (diocèse d'Autun). Pendant cette translation, beaucoup d'infirmes, de malades (des aveugles, des sourds, etc.), obtinrent leur guérison par l'intercession de *saint Léonard*. On l'invoque encore aujourd'hui *contre la Surdité*.

Il est représenté en moine avec un serpent autour du corps, en souvenir de celui qui, pendant qu'il priait dans sa cellule, montant sur les pieds du solitaire, s'éleva le long de ses jambes et de son dos, sortit par le haut de ses habits, puis tomba sur la terre à ses pieds et expira sans lui faire aucun mal et sans avoir pu le détourner de sa prière.

(Petits Bollandistes).

SAINT AUSTRICLINIEN, COMPAGNON DE SAINT MARTIAL

FIN DU Ier ET COMMENCEMENT DU IIe SIÈCLE.

Invoqué dans les Calamités publiques, contre la Fièvre et la Goutte.

Austriclinien avait été choisi avec Alpinien, par saint Pierre, pour prêcher l'Evangile dans les Gaules sous la direction de saint Martial. A peine furent-ils arrivés dans une ville nommée Colle, à quatre lieues environ de Sienne, qu'Austriclinien tomba malade et mourut au grand désespoir de ses deux compagnons. Saint Martial, revenant alors sur ses pas, vint trouver saint Pierre à Rome et lui fit part de son affliction. Saint Pierre le consola et lui remit son bâton en lui prescrivant de retourner auprès du corps d'*Austriclinien*. Saint Martial, plein de confiance, toucha avec le bâton ce corps qui revint non-seulement à la vie, mais encore dans une parfaite santé ; ce qui permit aux trois apôtres de poursuivre leur voyage jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans les Gaules et en particulier dans le Limousin qui devait être le principal théâtre de leur mission. Après avoir opéré sur leur passage plusieurs miracles et un grand nombre de conversions, ils se rendirent à Limoges où la Providence leur réservait les plus grands travaux et les plus rudes combats. *Saint Austriclinien* ne quitta plus saint Martial durant les vingt-huit dernières années de son apostolat, partageant à la fois ses souffrances et sa gloire.

Quelques années plus tard *saint Austriclinien* alla rejoindre son maître dans le ciel. La majeure partie de ses reliques était autrefois, dit-on, dans l'église de Saint-Cessateur. Son tombeau serait encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Martial à gauche de celui du glorieux apôtre (1).

« *Saint Austriclinien est invoqué en toutes sortes de maladies, spécialement pour les quatre fléaux de Dieu, guerre, peste, famine, inondations, pour les biens de la terre, maturité et récolte d'yceux, dans la Guienne et la ville de Limoges. On l'invoque également contre la Fièvre et la Goutte.* »

(A. du Saussaye. — Peyronnet. — J. Collin. — *Ancien bréviaire de Limoges.* — Labiche de Reignefort).

---

(1) *Ostensions*, Maurice Ardent, p. 90, 1848

SAINTE THÉRÈSE, RÉFORMATRICE DU CARMEL

XVIe SIÈCLE. — 1515-1582

Invoquée pour obtenir la Grâce de l'Oraison. — Patronne des Galonniers.

Dès ses plus tendres années, *Thérèse* brûlait déjà de l'amour qui, plus tard, devait l'embraser tout entière. A l'âge de sept ans, comme elle avait lu la Vie des Saints avec un de ses jeunes frères, la gloire et la récompense des martyrs les impressionnaient si vivement tous les deux, qu'ils se mirent immédiatement en route pour le pays des Maures, où ils espéraient bien conquérir la palme et la couronne des bienheureux. Ils étaient à une demi-lieue d'Avila, lieu de leur naissance, quand ils furent rencontrés par leur oncle qui les ramena à la maison.

Thérèse perdit sa mère à l'âge de douze ans. Heureusement comme elle avait une grande dévotion pour la sainte Vierge, elle alla se jeter toute en larmes au pied d'une de ses statues et se mit sous sa protection. Néanmoins, pendant quelque temps, ainsi qu'elle le raconte elle-même, elle faillit s'éloigner de sa vocation. Elle employait, contre le gré de son père, les heures du jour et de la nuit à lire des romans de chevalerie. Elle commençait à soigner sa toilette, à prendre soin de ses mains et de sa coiffure ; elle aimait les parfums, elle s'adonnait aux autres vanités, mais elle ne pensait pas qu'il n'y eut aucun mal à tout cela. Elle recevait en outre des visites de ses cousins germains qui l'aimaient fort et l'entretenaient de discours frivoles. Elle se plaint surtout du tort que lui fit une parente qui l'initiait continuellement à tous les charmes de la vie mondaine.

Ce fut alors que son père, appréhendant les dangers de cette situation, la mit dans un monastère où elle ne resta qu'un an et demi. Etant tombée gravement malade, on fut obligé de la mener à la campagne chez sa sœur où, ayant lu les épitres de saint Jérôme, elle résolut de déclarer à son père son dessein d'embrasser la vie religieuse. Dès que sa santé se fut un peu améliorée, elle entra dans le monastère de l'Incarnation, de l'Ordre de Notre-Dame du Carmel.

Dans sa vie écrite par elle-même, elle fait une digression très étendue sur *l'Oraison* et sur les nombreuses grâces qu'elle finit par conquérir au milieu des épreuves et de luttes incessantes.

« Sur vingt-huit ans écoulés depuis que je commençais à faire *orai-*
« *son*, dit-elle, j'en ai passé plus de dix-huit dans ce combat et cette
« lutte d'une âme partagée entre le ciel et la terre. »

Plus loin, elle dit encore :

« Mais très souvent, hélas ! et pendant des années entières, je me
« préoccupais moins d'utiles et saintes réflexions que du désir d'enten-
« dre l'horloge m'annoncer la fin de l'heure consacrée à la prière. Bien
« des fois, je l'avoue, j'aurais préféré la plus rude pénitence au tourment
« de me recueillir pour *l'oraison*. »

La Mère de Blémur (vol. IV, p. 95) ajoute :

« Ainsi, excepté après la sainte communion, elle n'osait s'engager à
« prier qu'elle n'eut un livre, n'appréhendant pas moins de demeurer
« en *oraison* sans cette assistance, qu'un homme craindrait de s'engager
« à combattre seul contre plusieurs. »

Il est facile à comprendre pourquoi les personnes que *des sécheresses*

douloureuses empêchent de converser directement avec Dieu, implorent plus particulièrement sainte Thérèse *pour obtenir la grâce de l'oraison*.

Après avoir surmonté tous les obstacles, elle devint le type le plus accompli de l'union de l'âme chrétienne avec le divin Epoux Jésus-Christ. Renonçant pour toujours à toutes les vanités de ce monde, elle voulut remplacer le nom illustre de sa famille par celui de *Thérèse de Jésus*. Pendant sa première extase, Notre Seigneur lui annonça *que désormais il ne voulait plus qu'elle conversât avec les hommes*. Puis il se révéla peu à peu à sa servante. « Il lui montra d'abord ses mains (1). » « La grâce « en est si saisissante, dit la Sainte, que je n'ai point de termes pour la « peindre. » Puis, sa divine figure, enfin sa très sainte humanité dans toute la beauté et toute la majesté de la résurrection.

C'est alors qu'elle répétait souvent : « *Seigneur, ou souffrir ou mourir.* »

Une autre fois, elle aperçut un ange à côté d'elle. « Je voyais, dit-« elle, dans les mains de cet ange, un long dard qui était d'or et dont la « pointe en fer avait à l'extrémité *un peu de feu*. De temps en temps, il « le plongeait au travers de mon cœur et me laissait toute embrasée « d'amour de Dieu. »

C'était là le prélude de ses fiançailles mystiques avec son Divin époux. Le 18 novembre 1572, au moment où *Thérèse* allait communier, Notre Seigneur lui adressa ces paroles : « Regarde ce clou, c'est la marque et « le gage que dès ce jour tu seras mon épouse : jusqu'à présent tu ne « l'avais point mérité. *Désormais tu auras soin de mon honneur*, ne « voyant pas seulement en moi ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais « encore te regardant toi-même comme ma véritable épouse. Dès ce « moment *mon honneur est le tien et ton honneur est le mien.* »

Thérèse était donc admirablement préparée pour opérer la réforme de son ordre, selon la règle primitive que Notre-Seigneur lui-même lui avait prescrite et pour laquelle la sainte Vierge et saint Joseph étaient venus eux-mêmes l'encourager dans une admirable apparition. Après des tribulations sans nombre, autorisée par ses supérieurs et par un bref de Pie IV, elle avait pu fonder à Avila le premier couvent des Carmélites déchaussées, sous le vocable de saint Joseph, qui l'avait délivrée d'une contracture des membres. Ce fut en Europe le premier sanctuaire dédié à saint Joseph et le berceau de cette dévotion pour le saint patriarche qui n'a fait que grandir depuis *sainte Thérèse* à laquelle on en doit la pieuse et glorieuse initiative.

Avec le concours de saint Jean de la Croix, elle étendit aux religieux les bienfaits de la Réforme. Luttant sans cesse dans toute l'Espagne contre des obstacles de toute espèce, faible et sans ressources, elle parvint à fonder trente-deux monastères : dix-sept de Carmélites et quinze de Carmes déchaussés. Le schisme qui, à cette époque, dévorait la France, fut, comme elle le dit elle-même, le principal mobile de cette grande œuvre : « Les calamités dont les protestants inondaient la France, « vinrent à ma connaissance. Profondément affligée, je pleurais avec « Notre-Seigneur... Je le suppliais qu'il lui plût de remédier à un si « grand mal. Il me semblait que j'aurais donné volontiers mille vies

(1) *Le Pèlerin*, journal n° 304.

« pour le remède d'une seule de ces âmes qui se perdaient en si grand « nombre dans ce royaume.... » Puis s'adressant à ses sœurs : « O mes « sœurs en Jésus-Christ, il faut que par nos oraisons, nos jeûnes, nos « larmes, nous donnions à d'autres lumière et force, de sorte que nous « prêchions avec le prédicateur, nous argumentions avec le docteur, « nous combattions avec le soldat et qu'ainsi nous étendions la foi catho- « lique. Il faut que nos monastères soient pour l'Eglise un aide perpé- « tuel et pour les âmes des avocats des médiateurs auprès de Dieu. »

Sainte Thérèse fut singulièrement favorisée par la grâce des miracles. Nous n'en citerons qu'un seul. Pendant la construction du premier couvent de la réforme, un pan de mur s'étant écroulé, écrasa en tombant un jeune enfant, Gonsalve de Ovalle, neveu de la Sainte. *Thérèse* se mit aussitôt en prières et après l'avoir pris dans ses bras le rendit vivant à sa mère.

Cette grande sainte mourut à Albe, le jeudi 4 octobre 1582, à l'âge de soixante-sept ans, trop tôt pour qu'elle ait eu le temps de venir fonder un nouveau Carmel en France (1) ; mais si notre pays n'a pas vu *Thérèse*, il la connaît par ce qu'elle nous a laissé d'elle-même : ses filles et ses livres. Peu de temps après sa mort, l'élite de ses filles quitta l'Espagne pour venir à Paris : et la France la première, même avant l'Espagne, possède, grâce au Père Marcel Bouix, l'édition complète de ses livres. A ce sujet, le pape Grégoire XV, dans la bulle de sa canonisation, dit que « non-seulement elle laissa dans l'église de Dieu les exemples de ses « vertus, mais qu'elle l'arrosa en même temps par autant de sources « fécondes qu'elle nous a légué d'écrits sur la théologie mystique et « autres sujets écrits dont les fidèles retirent les fruits les plus abon- « dants et qu'ils ne sauraient lire sans sentir s'allumer dans leurs âmes « un désir ardent de la céleste patrie. »

Saint Pierre d'Alcantara et saint François de Borgia tinrent en grande estime *sainte Thérèse*, et saint Jean de la Croix fut son collaborateur. Joseph de Maistre la classe parmi les grands hommes et un visiteur apostolique disait : « Je pensais que c'était une femme, mais il n'en est « pas ainsi : c'est un homme et des plus hommes que j'aie rencontrés. » Elle avait néanmoins un charmant caractère ; elle était gracieuse, avenante et attirait à elle tous ceux qui l'approchaient.

Dans le couvent de Alba de Thormès, diocèse de Salamanque, on conserve précieusement le cœur de sainte Thérèse dans un vase de cristal. Les religieuses se font un devoir de le visiter de temps à autre. Or, en 1836, la nuit du 18 au 19 mars, après Matines, sœur Paule qui le visitait fut grandement surprise d'y voir deux petites pointes qui depuis ont progressivement grandi, comme deux épines longues de deux pouces. Plus tard, d'autres épines ont surgi de ce cœur momifié ; maintenant on en compte quinze depuis plusieurs années.

Grande fut l'émotion générale à l'annonce d'un tel prodige. Les savants, les médecins les plus incrédules ont constaté le fait ; il est donc irrécusable. Quant à l'expliquer, les uns se sont récusés, les autres l'ont reconnu vraiment surnaturel. Rome ne s'est pas prononcé, mais un pieux auteur ne craint pas d'affirmer que ces épines, croissant sur le cœur de sainte Thérèse, toujours brûlant d'amour de Dieu, nous ensei-

(1) *Univers*, 12 septembre 1880.

gnent la nécessité de la pénitence et que ce nombre de quinze nous insinue de recourir à Marie par la salutaire dévotion du rosaire, remède parfait contre toutes les misères de notre monde corrompu.

Il est probable que les Carmélites, à l'époque de notre Sainte, s'occupaient de la confection des ornements d'église, comme elles le font encore aujourd'hui. Ce serait là l'origine du patronage *des Galonniers* de Manrèse réclamé par eux dans cette strophe d'un cantique castillan (Gozos) :

En la iglisia del Carmelo
De la ciudad de Manresa
LOS GALONEROS, TERESA
En vos buscan su consuelo
Aqui os tegen con anelo
La Gala de amor preciosa.

Dans l'église de Carmel de la ville de Manresa, *les Galonniers*, Thérèse, en vous, cherchent leur consolation et ici vous tissent avec ardeur l'ornement d'un amour précieux.

On la représente le cœur percé par un ange avec une flèche enflammée ou bien elle tient elle-même cette flèche à la main et la devise : *Ou souffrir ou mourir*. On la montre également avec deux branches d'arbre sortant de sa poitrine et se terminant par deux fleurs dont les calices portent des figures de religieux et de religieuses de son ordre. Quelquefois elle a un cœur enflammé dans la main. Devant elle est un crucifix avec quatre diamants en rubis, représentant les plaies de Notre-Seigneur qui lui avait apparu ainsi dans son oraison.

En Espagne, et principalement dans le couvent des Carmélites de Alba de Thormès, elle est représentée avec le costume de docteur en théologie, la barrette sur la tête, le Saint-Esprit à son oreille, plume de la main droite et livre de la main gauche. « Plusieurs assurent, dit le Père Joseph Vandermoere, de la Société de Jésus, dans les Actes de la Sainte, qu'elle est inscrite sur les registres des docteurs de Salamanque ; mais il n'en est rien : tous les Canons de l'Eglise s'y opposent. Seulement ses écrits l'ayant fait juger digne de prendre place parmi eux, on explique, jusqu'à un certain point, cet usage de la représenter ainsi en Espagne.

Nous terminerons par une sentence que *sainte Thérèse* portait dans son bréviaire et qui lui servait de sinet :

Que rien ne te trouble,
Que rien ne t'épouvante,
Tout passe.
Dieu ne change point.
La patience obtient tout.
Quand on a Dieu
Rien ne manque,
Dieu seul suffit.
(Traduit littéralement de l'espagnol).

Il est bon de remarquer que *sainte Thérèse* fut, avec saint Ignace, la grande force divinement opposée à la Révolution dont le protestantisme était la plus vivante expression (1).

(Œuvres de *sainte Thérèse*, traduites par R. P. BOUIX. — LA MÈRE DE BLÉMUR. — Supplément au *Pèlerin*).

(1) 12 septembre 1880. L'*Univers*.

SEIZE OCTOBRE

SAINT DOUCIS (1) DULCIUS

Ve SIÈCLE. — 475.

Invoqué contre les Maladies de cœur,

ssu d'une famille noble, il fut élevé par saint Phébade, évêque d'Agen. Lorsqu'il eût été ordonné diacre, il parvint à un si haut degré de perfection, que le peuple et le clergé d'Agen le choisirent pour évêque après la mort de saint Phébade. *Saint Doucis*, pendant son épiscopat, déploya un grand zèle pour conserver la foi catholique dans toute sa pureté et la défendre, avec la plus grande vigueur, contre les doctrines ariennes.

Depuis leur martyre à Agen, qui avait eu lieu en 287, les reliques de sainte Foy et saint Caprais, étaient restées négligées dans un lieu obscur. Averti par plusieurs révélations, *Doucis*, convoquant tous les religieux et tous les prêtres de son diocèse, leur en fit part, plaça celles de sainte Foy dans l'église qui lui avait été élevée à l'intérieur d'Agen et transféra celles de saint Caprais, dans un autre sanctuaire de la même ville.

Saint Doucis, après avoir accompli tous ces pieux devoirs, mourut vers l'an 475. Son corps fut enterré dans l'église de Chamberet (Corrèze), à dix lieues de Tours. On y vénérait encore ses précieuses reliques et on invoquait particulièrement le Saint *dans les maladies de cœur*, en latin (*Cordiaci*), que les Bollandistes entendent des souffrances du *cœur*, comme de *l'estomac*. On ne saurait préciser le motif de cette invocation, à moins qu'elle n'ait été puisée dans la signification même du nom du Saint (*Dulcissimus*, très doux), mise en opposition avec les *mouvements tumultueux* qu'on éprouve dans ces sortes de maladies.

Dans le supplément du 2e vol. d'oct. p. 1106), les Bollandistes font remarquer que *saint Doucis* est invoqué pour *la sérénité de l'air* et surtout contre *la fièvre*.

(*Bréviaire de Limoges* (1625). — *Propre du diocèse d'Agen*. — COLLIN, DU SAUSSAYE.)

SAINT GALL, ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT GALL (SUISSE)

VIIe SIÈCLE. — VERS 646.

Invoqué pour les Poules et pour les Coqs.

Né en Irlande, il fut élevé sous la discipline de saint Colomban. Ce dernier l'emmena avec lui en France, où, étant entrés dans les montagnes des Vosges, ils y bâtirent le monastère d'Anegray, sur les confins des diocèses de Toul et de Besançon ; puis, ayant été conviés, par des personnes pieuses, de passer sur les terres de Bourgogne, saint Colomban bâtit un nouveau monastère sur les ruines d'une vieille maison appelée Luxeuil, au diocèse de Besançon.

Saint Gall, après être demeuré vingt ans à Luxeuil, en fut chassé avec son maître par le roi Thierry, à l'instigation de sa grand'mère Bru-

(1) Ou *saint Dulcule, Doux ou Doulcet*. (Dulcidius, *Dulcitus, Dulcissimus*.

nehaut : Théodebert, roi d'Austrasie, leur offrit l'hospitalité, en leur permettant de choisir tel lieu qu'ils jugeraient convenable et où il leur plairait d'établir leur résidence. Etant entrés en Suisse, ils passèrent de l'extrémité du lac de Zurich, sur le territoire de Zug qui était plongé dans la plus honteuse idolâtrie. Malgré tout leur zèle, ils furent obligés de l'abandonner au plus vite et de se diriger vers le bourg d'Arbon où ils reçurent, pendant sept jours, l'hospitalité chez un vénérable prêtre, nommé Wilimar, qui leur indiqua une charmante solitude, située à quelque distance de la ville de Bregenz. Le pays n'était habité que par des païens ; mais *saint Gall* commença à leur annoncer le culte du vrai Dieu et, après avoir brisé les statues de leur dieu, il en jeta les débris dans le lac. Alors, de nombreuses conversions se produisirent et nos saints ordonnèrent aux démons qui régnaient sur ces contrées de les quitter et de ne plus y faire aucun mal ; de leur côté, ils furent bientôt accusés de troubler la sécurité publique auprès du duc du pays, nommé Gunzon, qui leur intima l'ordre de l'abandonner au plus vite. Saint Colomban résolut de passer en Italie ; comme *saint Gall* était dévoré par une fièvre ardente, il ne put le suivre et retourna à Arbon auprès du vénérable Wilimar ; un des diacres de ce saint prêtre, du nom de Hittibold, indiqua à *saint Gall* un autre lieu de retraite qui n'avait qu'un inconvénient, celui d'être hanté par les bêtes féroces. *Saint Gall* s'y établit néanmoins avec son pieux compagnon qui lui avait servi de guide ; après avoir fait sa prière, il prit une branche de cornouiller, en fit une croix qu'il planta en terre et y suspendit une boîte contenant des reliques de la sainte Vierge, de saint Maurice et de saint Didier.

Pendant que son compagnon était endormi, saint Gall aperçut un ours qui s'avançait de leur côté et il lui intima l'ordre de prendre du bois et de le mettre au feu, ce qu'il fit sur le champ ; plusieurs autres fois, un autre ours leur apporta le pain nécessaire à leur nourriture.

Le bruit de sa sainteté ne tarda pas à se répandre au dehors, et on accourait pour le voir et réclamer le secours de ses prières. Gunzon qui l'avait chassé de son territoire, avait une fille tourmentée cruellement par la possession du démon ; sollicité par Wilimar de venir la délivrer, *saint Gall* y consentit et rendit, à son ancien ennemi, sa fille complétement guérie. Le duc lui offrit de magnifiques présents, qu'il distribua aux pauvres.

Comme le nombre de ses fils spirituels augmentait chaque jour, il bâtit une belle église, entourée de cellules, qui furent le berceau de l'abbaye de *Saint-Gall* et de la ville qui porte le même nom. Wilimar l'avait invité à venir chez lui pour y prêcher une mission, le saint abbé tomba malade chez son ami et y mourut le 16 octobre 646.

La signification de son nom *Gallus* qui veut dire *Coq*, est l'origine de l'invocation qui lui est adressée.

Il est représenté avec un ours, à côté de lui, qui lui apporte un pain dans sa gueule, tandis qu'un autre, dans le fond, porte du bois au feu.

DICTON SUR SAINT GALL

Si saint Gall coupe le raisin,
C'est mauvais signe pour le vin.
Quand de saint Gall arrive l'heure,
La vache à l'étable demeure.

(*Grande vie des Saints.* — N° 230, *supplément du* PÈLERIN.)

SAINT MOMMOLIN, ÉVÊQUE DE TOURNAY ET DE NOYON

VIIe SIÈCLE. — 683.

Invoqué pour les Enfants qui ont la langue embarrassée.

Il se forma à la vie religieuse, dans le monastère de Luxeuil ; il avait là pour compagnons saint Omer, saint Bertin et saint Ebertramme. Il fonda, avec eux, au milieu des marais formés par l'Aa et où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Omer, un monastère du nom de Sithiü, qui fut remplacé depuis par celui de Saint-Bertin. *Mommolin* en fut d'abord nommé abbé, puis fut appelé à remplacer saint Eloi sur les sièges réunis de Tournay et de Noyon. On n'a point de détails sur les actes de son épiscopat ; on sait seulement qu'il occupa son siège pendant vingt-six ans. Des miracles furent opérés par son intercession et les anciens auteurs qui l'attestent avaient, sous les yeux, des documents authentiques qui les rapportaient ; aussi, son culte a été de tout temps célèbre, soit dans les églises de Noyon et de Tournay, soit dans les anciens diocèses de Saint-Omer et d'Ypres ; il l'est encore aujourd'hui dans la plupart des diocèses du nord de la France.

Dans le recueil des statuts synodaux de l'église de Tournay, on dit que *saint Mommolin* était surtout invoqué en faveur *des enfants qui tardaient à parler*. Malbranque, dans son histoire des Morins, assure qu'on voyait quelquefois à Saint-Omer et en d'autres lieux sanctifiés par la présence de *saint Mommolin*, des personnes venues de pays éloignés, pour demander la guérison *de leurs enfants, dont la langue était embarrassée* (1).

D'après le P. Cahier, l'origine de cette invocation tiendrait à ce que les deux premières syllabes du nom du Saint forment *une sorte de bégaiement*. Il ajoute, en outre, que si le livre avec lequel on le représente, peut bien n'être qu'un attribut général de l'épiscopat, il soupçonne, néanmoins, que *ce même livre ouvert pourrait bien être* aussi une *sorte d'épreuve présentée aux petits clients pour juger de leur prononciation.*

(AA. SS. Belgii. — Abbé DESTOMBES.)

SAINT GRAT, MARTYR EN ROUERGUE

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — 316.

Invoqué contre la Folie.

Noble et Romain de naissance, *Grat* dit adieu à ses parents, abandonna ses biens pour aller évangéliser la Gaule et se fixa au pays des Ruthènes (le Rouergue) ; il eut, pour compagnon de ses travaux, Ansute avec lequel il priait pendant tout le temps qu'ils ne travaillaient pas ; ils donnaient tous les deux l'exemple de toutes les vertus et des austérités les plus rigoureuses. Dieu les favorisa de la grâce des miracles, qu'ils firent éclater à Capdenac où ils vivaient dans la retraite et étaient visités par des malades et des infirmes qui, le plus souvent, s'en retournaient guéris. Le bruit de ces merveilles excita la fureur des païens qui les saisirent, les chargèrent de chaînes et leur tranchèrent la tête.

Saint Grat et Ansute sont honorés dans le diocèse de Rhodez ; on croit que leur glorieux martyre eut lieu à *Saint-Grat*, près Villefranche. La

(1) Les Bollandistes signalent cette invocation (XIIe vol. d'octobre, p. 632.)

plus grande partie de leurs reliques est vénérée, de nos jours, dans l'église de *Saint-Grat* où l'on montre un casque qui aurait appartenu au Saint, ainsi que sa lourde chaîne. Si l'on en croyait *la Revue des Sociétés savantes* (juin 1866), ce casque jouirait de la vertu de guérir *les maux de tête*, bien que, d'après l'appréciation du savant archéologue, Alfred Darcel, ce serait une armure de tête qui ne remonterait qu'aux environs du Xe siècle et qui, par conséquent, n'aurait pu appartenir à *saint Grat*.

M. l'abbé Bousquet, chanoine de Rodez, nous dit que *saint Grat* est invoqué avec succès *contre la folie*. La rareté de ses actes ne permet pas de déterminer l'origine de cette invocation.

(*Les Petits Bollandistes.*)

SAINT GAUDRY (GAUDERICUS) (1)

VERS 900.

Invoqué pour et contre la Pluie, suivant l'opportunité.

Gaudry, issu d'une humble famille près de Toulouse, avait suivi l'exemple de son père et s'était fait laboureur. Honorant la très sainte Vierge d'un culte spécial, il avait soin, dès qu'il entendait la cloche annonçant l'*Angelus*, de se mettre à genoux, la tête découverte et de saluer la mère de Dieu. Un soir qu'il revenait de son champ et qu'il traversait un cours d'eau, il entendit tout à coup retentir la cloche de la Salutation et, sans hésiter, il se précipita à genoux au milieu des eaux qui, depuis, furent divisées en deux parties, laissant à sec la partie où le Saint s'était agenouillé.

Une autre fois, pendant qu'une horrible tempête s'était élevée et que la grêle ravageait tous les champs de la contrée, *Gaudry* se mit en prières ; or, pendant que tout était détruit autour de lui, un ciel calme et serein brillait au-dessus de son champ, illuminé par le soleil et complétement à sec.

C'est évidemment là l'origine de l'invocation qui lui est adressée *pour et contre la pluie*.

Ses reliques furent longtemps honorées dans l'abbaye de Saint-Martin du Canigou, au diocèse de Perpignan, et dans l'église de Saint-Maurice Mirepoix, au diocèse de Pamiers.

L'Univers (1er septembre 1881) s'exprimait ainsi : « Nous lisons dans l'excellent journal *le Roussillon* : « Comme le ciel, depuis trois ou quatre mois, devenu d'airain, menaçait nos récoltes déjà compromises, quelques habitants du hameau de *Saint-Gauderique* vinrent prier M. le curé de Saint-Jacques de célébrer, dans leur modeste chapelle, une messe *pour obtenir la pluie*. Une grande messe solennelle fut chantée, le samedi 26 août, à neuf heures et demie, au milieu d'un grand concours de fidèles et en présence des reliques vénérées de *saint Gauderique*..... La cérémonie était à peine terminée, que quelques roulements lointains de tonnerre nous annonçaient la réalisation de nos vœux et bientôt d'abondantes averses venaient rafraîchir la terre et réjouir tous les cœurs. »

(1) Ou *Galdry* (Waldericus, Galdericus, Gualdericus) ou *Galderique* ou *Gauderique*.

On lit dans *la Semaine religieuse* de Perpignan, du 2 décembre 1884 :

Nous apprenons avec bonheur qu'une demande a été faite à l'œuvre du Sacré-Cœur de Montmartre, à l'effet d'obtenir qu'un autel soit réservé dans la chapelle des agriculteurs, qui est sous le vocable de saint Isidore, à saint Gauderique, patron des laboureurs du midi de la France. C'est le diocèse de Pamiers qui a pris cette initiative. Nous sommes persuadés que notre diocèse s'empressera de contribuer à l'érection de cet autel. Nous sommes les heureux possesseurs du corps de saint Gaudérique. Son culte est en grand honneur dans notre diocèse. Nous ne pouvons rester indifférents à ce qui est fait pour l'étendre.

Y u's trauhen ab reverencia
Per la vostra intercesio,
Ve à parar la pestilencia :
Donau temps seré *en* diluvis,
Y en la sequedat, plujos.

Quand on vous porte avec respect en procession, par votre intercession *la Peste* s'arrête ;

Dans *le déluge* vous donnez un *temps sec* et dans *la sècheresse* vous donnez *la pluie.*

OREMUS

Deus qui beatum GAUDERICUM *confessorem tuum contra* PESTILENTIAM, *et terræ* STERILITATEM *protectorem dedisti, concede ut ejus meritis, et intercessione à labe peccati liberemur in terris, et abundantia gloriæ tuæ fruamur in cœlis. Per, etc.*

PRIONS

Dieu qui avez constitué comme protecteur, contre *la peste* et contre la *stérilité de la terre,* votre confesseur *saint Gaudry,* faites que, par son mérite et par son intercession, nous soyions délivrés de la tache du péché sur la terre et que nous jouissions dans le ciel de l'abondance de votre gloire. Par, etc.

(*Bréviaire de l'ancien diocèse de Mirepoix.*)

SAINT MAGNOBODE ou MAINBŒUF (MAGNOBODUS)

ÉVÊQUE D'ANGERS

VERS 660

Invoqué contre les Ulcères invétérés, la Gale et la Lèpre.

Son nom était *Mainbœuf de Villebernier* et il était né près de Saumur. Ses parents le confièrent à saint Lezin, évêque d'Angers, qui lui ouvrit tous les trésors de la piété et de la science. Après la mort du saint évêque, *Magnobode* fut appelé à lui succéder ; mais, par humilité, il refusa et parvint à faire nommer un saint prêtre, nommé Cardulfe, qui mourut lui-même au bout d'un an. Cette fois, *Magnobode*, devant le suffrage unanime de tout le clergé, fut obligé d'accepter l'épiscopat. Les Bollandistes citent une multitude de miracles, opérés par lui, pendant les quarante-neuf années qu'il occupa le siège d'Angers ; nous n'en rapporterons qu'un seul, qui explique les invocations adressées à notre Saint, *contre les Ulcères invétérés, la Gâle et la Lèpre.* Un homme, appelé Dodon, était affecté d'*Ulcères très graves*, qui le faisaient cruellement souffrir. S'étant rappelé les cures merveilleuses opérées par *Magnobode*, il lui envoya une personne de sa maison, en lui prescrivant de faire connaître à l'évêque la nature de son infirmité et de lui demander sa bénédiction. A cette époque, on bénissait sous le nom d'*Eulogies*, diverses choses, telles que pain, vin, viande, etc., que l'on distribuait à l'église, comme une espèce de supplément à l'Eucharistie et que l'on envoyait aux absents en signe de communion. *Magnobode*, prenant du pain, le bénit et le remit au messager, qui se hâta de le porter à son maître ; après en avoir mangé, Dodon fut entièrement guéri de l'affection cruelle qui le tourmentait.

(*Les Bollandistes.* — L'abbé J.-B. GLAIRE.)

DIX-SEPT OCTOBRE

SAINTE SOLINE, VIERGE ET MARTYRE

VERS L'AN 80

Invoquée dans les Calamités publiques et surtout en temps de sécheresse.

OLINE naquit en Aquitaine, de parents nobles mais païens ; dès ses plus jeunes années, elle se convertit au christianisme et résolut, en conservant sa virginité, de se consacrer tout entière au service de Dieu. Quand elle eût atteint l'âge nubile, elle fut très recherchée en mariage, pour sa fortune et pour sa beauté. Comme elle était cruellement tourmentée par ses parents qui voulaient absolument la marier, elle prit le parti, par une inspiration divine, d'abandonner la maison paternelle et elle se dirigea vers Chartres où le culte de la Mère de Dieu était déjà en grand honneur parmi les chrétiens.

Le préfet de la ville, ayant su qu'elle prêchait la religion du Christ et qu'elle engageait les femmes à l'imiter en se consacrant entièrement à Dieu, la fit saisir par ses licteurs et, après qu'il l'eut interrogée, ne pouvant obtenir sa rétractation, il ordonna qu'elle fût décapitée.

Ses reliques furent pieusement recueillies et déposées sur l'emplacement qui, plus tard, vit s'élever l'abbaye de Saint-Pierre dans le val Chartrain. Elles attirèrent un grand concours de peuple qui l'invoquait *dans les Calamités publiques* et principalement *dans les grandes Sécheresses*. D'après les Bollandistes, ce pouvoir spécial octroyé par Dieu à sainte Soline, apparut surtout dans les années 1636, 1681 et 1775.

(*Les Bollandistes*).

DIX-HUIT OCTOBRE.

SAINT LUC, ÉVANGÉLISTE

1er SIÈCLE.

Patron des Médecins, Chirurgiens, Artistes, Peintres, Peintres-Verriers, Vitriers, Sculpteurs, Orfèvres, Enlumineurs, Brodeurs, Passementiers, Relieurs et Notaires.

L était né à Antioche de parents riches et illustres qui, de bonne heure, lui inculquèrent l'amour des belles lettres et de toutes les vertus. Outre l'éloquence, il étudia aussi *la Médecine* dont il faisait profession, et saint Paul l'appelle *très cher Médecin* : ce qui explique naturellement son patronage des *Médecins et Chirurgiens*. On a beaucoup discuté si *saint Luc* avait été réellement *peintre* ; nous n'entrerons pas ici dans cette controverse. On conserve à *Sainte-Marie-Majeure*, à Rome, une vierge noire que la tradition attribue à saint Luc. En 1860, Pie IX nomma une commission de peintres et d'archéologues, chargée d'examiner cette précieuse peinture. Cette commission a reconnu, à l'unani-

mité, que cette œuvre appartenait bien réellement à un peintre grec, artiste habile, antérieur à l'époque de Constantin (1).

Forts également du sentiment exprimé par saint Grégoire-le-Grand, saint Epiphane, saint Innocent II, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Baronius, Bellarmin, Canisius et bien d'autres encore, nous n'hésitons pas à croire avec eux, que les images vénérées sous le nom de madones de *saint Luc*, sont l'œuvre de son pinceau ou de très anciennes copies des peintures qu'il exécuta lui-même (2). Outre la vierge noire de Sainte-Marie-Majeure, on en voit plusieurs dans des sanctuaires différents : 1° Au *Monte della Guardia*, près de Bologne ; 2° dans l'église de saint Dominique et de saint Sixte à Rome ; à l'*Ara cœli*, au capitole à Rome ; 4° la plus belle à Sainte-Marie, *in cosmedia*, également à Rome.

S'abritant sous cette seconde profession de *saint Luc*, tous les artistes, en différentes branches, se sont mis sous sa protection et d'abord *les Peintres* et *les Peintres-Verriers*. Au centenaire d'O'Connel, célébré à Dublin le 7 août 1875, les peintres de l'association de *saint Luc*, établie en 1670, avaient une bannière portant d'un côté l'image de l'Evangéliste et de l'autre une panthère avec la devise : *Amour, Respect, Obéissance*. *Les Vitriers* se sont mis à la suite des *Peintres-Verriers* ; puis sont venus naturellement *les Sculpteurs, les Orfèvres, les Enlumineurs*. L'art des *Brodeurs* et des *Passementiers* a voulu également s'abriter sous le patronage de saint Luc.

Saint Luc fut compagnon de saint Paul en ses travaux et en ses voyages. « *Il n'y a que Luc avec moi*, » écrit l'apôtre à son disciple Timothée. Aux Colossiens il dit aussi : « *Mon bien-aimé Luc vous salue*, » et enfin aux Corinthiens : « *Nous envoyons avec Tite notre frère* (Luc) *qui est recommandable par toutes les églises, à cause de son Evangile et de plus qui est député de tout le clergé pour être compagnon de notre pèlerinage*. »

Saint Luc écrivit son évangile en grec vers l'année 53, pendant que saint Paul prêchait en Achaïe. Il écrivit aussi un autre livre intitulé : *Les Actes des Apôtres*, qui commence à l'Ascension et s'étend jusqu'à la captivité de saint Paul avec lequel *Luc* séjourna deux ans à Rome, pendant qu'il était prisonnier.

Les *Notaires* ont choisi *saint Luc* pour patron en souvenir de ces deux livres sortis de sa plume.

Après le martyre de saint Paul, il quitta Rome pour se diriger vers l'Orient où il évangélisa la Thébaïde et rendit son âme à Dieu en Bithynie, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Saint Luc a pour attribut le bœuf, emblême du sacrifice, dans lequel Jésus-Christ fut à la fois prêtre et victime et parce qu'il a toujours envisagé en lui la dignité sacerdotale.

C'est pour cela qu'on le représente écrivant son évangile avec un bœuf à côté de lui. Ce bœuf, conformément à la leçon du prophète Ezéchiel (c. 50), doit être ailé. Il est également représenté exécutant le portrait de la très sainte Vierge avec ce même bœuf à côté de lui. Les *Relieurs* l'ont

(1) *Le Pèlerin*, n° 151.
(2) id. id.

sans doute choisi pour patron, à cause du livre de son évangile qu'il tient à la main, ou peut-être encore à cause du cuir de *bœuf* ou de *veau* avec lequel ils confectionnent leurs reliures.

Saint Luc est ainsi caractérisé dans le Manuscrit 323 de la Bibliothèque nationale (IXe siècle) :

Te quoque præcipuum sermonibus optime Luca
Mystica votivi præscripsit forma juvenci
Sacra sacerdotis tractantem munia veri
Melchisedech, typicam cujus tulit ante figuram.

O *Luc* très vertueux, la forme mystique du *Taureau* sacré, te figure aussi, toi qui traites principalement, dans tes discours, des saints devoirs du vrai prêtre Melchisédech dont il était, auparavant, la figure typique.

Sur le Manuscrit 261 de la même Bibliothèque (Xe siècle) :

Jure sacerdotii Lucas tenet ore juvenci.

Luc est caractérisé par les mugissements du *Taureau* comme par l'exercice du sacerdoce.

Sur le Manuscrit n° 275, même Bibliothèque, (XIe siècle) :

Linguæ dum Græcos prescendit vomere campos
In speciem VITULI LUCAM *pinxere volantis.*

Tandis qu'il sillonne les plaines de la Grèce avec le soc de sa parole, on l'a représenté sous la figure d'un bœuf qui vole.

Sur le bénitier de la Cathédrale de Milan on lit :

Ore bovi Lucas divinum dogma remugit.

Luc proclame en mugissant à la manière du *bœuf*, les dogmes divins.

DICTONS SUR SAINT LUC

A la saint Lu
Sème dru
Ou ne sème plus.
(*Dicton Picard*, Abbé CORBLET).

Lorsqu'il pleut dans le vallon le jour de saint [Luc,
L'eau qui tombe est neige sur la montagne.
(Lozère).

A la saint Luc tue pourceaux
Et bondonne bien tes tonneaux.

A la saint Luc
Qui n'a pas semé, sème dru.

A la saint Luc il faut semer
Que la terre soit molle ou dure.
(Bouches-du-Rhône, Gard).

On dit : *Léger comme l'oiseau de saint Luc*, parce que le bœuf, attribut de saint *Luc*, est le plus lourd des animaux. C'est ce qui fait que le bœuf, auprès duquel il est représenté, ayant des ailes, on appelle les gens stupides : *Oiseaux de saint Luc.*

(RIBADANEIRA).

DIX-NEUF OCTOBRE.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, CONFESSEUR

XVe SIÈCLE. — 1499-1562.

Patron des Gardes de nuit. — Invoqué contre la Fièvre maligne.

IERRE était né à Alcantara, de parents nobles. Ayant atteint l'âge de seize ans, il obéit à la voix de Dieu qui l'appelait à son service. Il entra d'abord dans le couvent franciscain de Manjares, de la province de Saint-Gabriel. Il fut successivement élu *Gardien* de plusieurs couvents, puis définiteur, enfin provincial. Il fut nommé deux fois à cette dernière charge.

Ses jeûnes et ses abstinences étaient vraiment extraordinaires : sain ou malade, jeune ou vieux, il ne prenait que du pain avec un peu d'herbes cuites et mal assaisonnées. L'eau était son seul breuvage. Quelquefois il ne mangeait qu'un jour sur trois, et il restait même huit jours sans man-

ger. Il portait un cilice composé de plaques de laiton percées de trous qui lui déchiraient la peau. Sa discipline était faite avec des lames de fer ; enfin il portait les yeux tellement baissés que, pendant longtemps, il ne savait même pas si le plafond de sa cellule avait des poutres ou n'en avait pas. Sa cellule elle-même était si petite, dans le couvent de Pedroso qu'il fit construire, qu'il ne pouvait ni se tenir debout ni s'étendre tout de son long pour se coucher. Pendant quarante ans, il ne dormit que soutenu sur ses genoux ou assis sur ses pieds et la tête appuyée sur la muraille et jamais *plus d'une heure et demie*, car le sommeil, disait-il, fait ce que la mort même ne fait pas, puisqu'il nous sépare de la présence de Dieu.

Le titre de *Gardien de plusieurs couvents* conféré à *saint Pierre d'Alcantara*, est peut-être l'origine du patronage *des Gardes de nuit* ; néanmoins, il est plus probable qu'ils l'auront choisi à cause de l'habitude qu'il avait prise de ne dormir que pendant une heure et demie, habitude qu'il avait confessé lui-même avoir été pour lui une pénitence plus pénible et plus cruelle que toutes les autres. *Les Gardes de nuit* qui, naturellement, sont appelés à veiller toutes les nuits, ne pouvaient choisir un Saint plus capable de les soutenir et de les encourager au milieu de leurs fatigues.

Bien que la province de Saint-Gabriel, dont il faisait partie, fut très fervente, il entra dans la congrégation de Saint-Joseph qui pratiquait à la lettre la règle de saint François et il obtint même du Pape de l'ériger en province particulière sous la dépendance du général des Observants. Le couvent de Saint-Bonaventure fait partie de cette réforme qui prit le nom de réforme des Frères Mineurs de la plus étroite observance.

Saint Pierre d'Alcantara eut de fréquentes relations avec saint François de Borgia et surtout avec sainte Thérèse.

Il mourut au couvent d'Arenas, en 1562, à l'âge de soixante-trois ans. Il fut déclaré bienheureux par le pape Grégoire XV, le 18 avril 1622 et canonisé par Clément IX, le 4 mai 1669.

Pendant sa vie, *saint Pierre d'Alcantara* avait été largement favorisé de la grâce des miracles ; après sa mort, de nombreuses guérisons miraculeuses s'opérèrent par son intercession. Les Bollandistes en donnent une très longue liste et entr'autres la guérison de plusieurs cas très graves de fièvres invétérées et malignes. Nous nous contenterons de la suivante.

Anne Gonzalez, épouse de Gabriel Lopez, qui habitait Avenas, tourmentée depuis quelques jours par une *Fièvre violente*, avait été condamnée par les médecins. Après avoir reçu les Sacrements de l'Eglise, elle tomba en agonie pendant cinq jours et à la suite d'une nouvelle crise elle paraissait morte. Sa fille Isabelle, conjurant *saint Pierre* avec larmes abondantes de lui rendre sa mère, la vit tout à coup revenir à la vie en s'écriant : « O *saint Pierre d'Alcantara*, combien je vous remercie d'avoir « obtenu de Dieu pour moi d'être rendu à la vie, afin que ma fille ne « reste pas orpheline et que moi-même j'aie le temps d'amender les « années qui me resteront encore à vivre. »

Dans le *Manuale selectissimarum benedictionum* (Kempten, p. 324), on trouve le rite de la bénédiction de *l'Eau* ou *du Vin*, opérée avec la croix, les médailles ou l'image de *saint Pierre d'Alcantara*, *contre la Fièvre*.

Après avoir récité l'Evangile de saint Luc qui mentionne l'entrée de Notre-Seigneur dans la maison de Simon, dont la belle-mère est atteinte d'une *Fièvre violente* et le récit de la guérison instantanée de la malade, on dit en aspergeant les personnes avec cette eau :

Per intercessionem et merita BEATI PETRI DE ALCANTARA, *dignetur Dominus Jesus Christus personam hanc defendere et liberare ab omni infirmitate ac* FEBRE *maligna.*

Par l'intercession et les mérites de *saint Pierre d'Alcantara,* daigne le Seigneur Jésus-Christ défendre cette personne et la délivrer de toute infirmité, ainsi que de la *Fièvre maligne.*

(RIBADANEIRA. — *Julius Memor,* guide de Rome).

VINGT OCTOBRE.

SAINT VITAL, DEUXIÈME ÉVÊQUE DE SALTZBOURG, CONFESSEUR

VIIIe SIÈCLE. — 730.

Invoqué pour les Femmes enceintes, les Accouchées et les Enfants.

ITAL fut disciple de saint Rupert qui lui inculqua toutes les vertus et le fit, encore de son vivant, élever à la dignité d'évêque. A la mort de son maître, il prit la direction de son diocèse et brilla comme un modèle de piété évangélique au milieu de ses ouailles.

Après sa mort, son corps a été déposé dans un tombeau de marbre qui fut témoin d'une foule de miracles ; mais un incrédule, ayant déclaré qu'il n'ajouterait foi à aucun d'eux, à moins qu'il ne vît surgir un lis de la poitrine de *Vital*, cette belle fleur, malgré la dureté de la pierre, poussa sur le cœur du Saint et ni la rigueur de l'hiver, ni l'excès de la chaleur ne purent le dépouiller de sa chaleur primitive.

D'après l'*Austria sancta*, les lis aiment toujours les lis et c'est pour cela que *saint Vital* a pris sous sa protection *les Enfants*, cet âge qui brille par la candeur, la pureté et l'innocence. Les Bollandistes citent plusieurs guérisons de ces petits êtres, opérées par l'intercession de notre Saint. Nous n'en donnerons qu'une seule qui a figuré dans le procès de sa canonisation :

Le fils de Jean Weidorfer, habitant de Saltzbourg, après avoir avalé, pendant que sa mère était à l'église, un anneau d'argent qu'une servante lui avait donné pour jouer, avait été suffoqué et était mort. Sa mère, de retour, ayant appris cette triste nouvelle, s'empressa de faire un vœu à *saint Vital* et voilà que, tout à coup, l'anneau poussé par une force mystérieuse, sortit de la bouche de l'enfant qui revint à la vie.

Dans la sacristie du couvent de Saint-Pierre de Saltzbourg, on conservait *la ceinture de saint Vital* qui était d'un secours merveilleux *pour les Femmes enceintes* et *pour celles qu'un accouchement difficile mettait souvent en danger de mort.* Cette ceinture était réclamée par elles et restituée toujours avec les plus chaleureuses actions de grâces. En 1624, entr'autres (toujours d'après le procès de la canonisation), le 16 août, une honnête femme de Saltzbourg, Elisabeth Lospichlerin, affirma par écrit que, dans une couche très périlleuse, elle avait été heureusement délivrée par le contact de la ceinture de *saint Vital.*

Saint Vital est représenté dans son tombeau avec un beau lis qui surgit de sa poitrine à travers le marbre.

(*Petits Bollandistes.* — *Sancta et Beata Austria*, 1750).

VINGT-ET-UN OCTOBRE

SAINTE URSULE & SES COMPAGNES, VIERGES & MARTYRES

IVe SIÈCLE. — 383

Invoquée pour Trouver un bon parti, le Choix d'un état, les Enfants malades, la Bonne mort, l'Assistance à l'heure de la mort, pour Mourir muni des Sacrements de l'Eglise et contre les Flammes du purgatoire. — Patronne des Institutrices et du Collège de la Sorbonne.

Les actes de sainte Ursule et de ses compagnes ont été très discutés. Nous n'entrerons pas dans cette discussion et nous nous appuierons sur le Bréviaire romain (Kerver, 1566), dont les leçons sont extraites, partie des actes de *sainte Ursule*, écrits au VIIe siècle par saint Cunibert, évêque de Cologne, partie des révélations de sainte Elisabeth de Schœneau et du bienheureux Hermann de Steinfelp, au XIIe siècle.

Ursule était l'unique fille du très noble et très riche prince des Bretons. Comme elle était très belle et d'un grand génie, lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle fut demandée pour femme par le fils du roi d'Angleterre, païen et beaucoup plus puissant que son père qui, lui, était très chrétien. *Ursule*, dès ses plus jeunes ans, avait voué sa virginité à Dieu. Voyant son père en proie à une très grande angoisse pour deux motifs, le premier parce qu'il n'était pas raisonnable de contraindre au mariage sa fille consacrée à Dieu, le second parce qu'il redoutait la cruauté de ce païen, en présence de ce refus, elle eut recours au conseil de l'Esprit-Saint, afin de s'éclairer *sur le parti à prendre* dans cette conjoncture anxieuse.

Divinement inspirée, elle persuada à son père de consentir à la demande du tyran, à cette condition cependant que le fils du roi d'Angleterre lui enverrait dix vierges d'âge, de naissance et de beauté choisis et qu'il adjoindrait à elle et à chacune des dix vierges, mille vierges ; puis qu'il construirait onze fois onze navires pour les contenir toutes les onze mille et qu'enfin il lui accorderait trois ans pour dédier à Dieu sa virginité ; tandis que lui-même, pendant ce temps-là, se ferait instruire dans la foi. Ce projet, tout extraordinaire qu'il était, fut accepté, Dieu aidant, par le roi d'Angleterre et par son fils qui se hâta de lui envoyer toutes les vierges dont *Ursule* désirait s'entourer.

C'est évidemment à ce premier acte de *sainte Ursule*, inspiré par le Saint-Esprit, qu'il faut rapporter les invocations qui lui sont adressées *pour trouver un bon parti* et *pour le choix d'un état*.

En attendant que les navires fussent construits, les cohortes de jeunes filles de tout âge, prêtant l'oreille avec la plus grande avidité aux très salutaires avertissements d'*Ursule*, leur reine et *leur Directrice*, et élevant leurs cœurs et leurs mains au ciel, comme pour prêter au Christ le serment d'obéissance, s'engagèrent à embrasser, avec dévouement, tous les devoirs de la divine religion, ne formant plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme ; *Ursule* leur avait d'ailleurs révélé, comme à de très fidèles compagnes d'armes, le secret de son projet.

Cette direction incessante qu'*Ursule* imprima aux onze mille vierges;

non-seulement au commencement mais encore pendant toute la durée de leur voyage, a été l'origine du patronage réclamé *par les Institutrices*. Comme elle eut à veiller pendant toute la route *sur les plus jeunes vierges* et à leur prodiguer tous les soins d'une véritable mère, on a voulu l'invoquer *pour les Enfants malades* qui ont tant besoin qu'on s'occupe d'eux au milieu de leurs souffrances.

Les navires et tous les préparatifs étant donc terminés, toutes les vierges s'éloignant des côtes de Bretagne, abordèrent dans le port de Cologne ; c'est là que le Seigneur fit ordonner à *Ursule*, par un ange, qu'elle eut à se rendre à Rome et qu'à son retour de cette ville, elle, son fiancé, et toutes ses compagnes, entreraient dans la céleste chambre nuptiale avec la glorieuse couronne du martyre.

Venant donc de la ville de Cologne à Bâle sur leur navire, elles se rendirent à pied dans la ville éternelle où le pape et son clergé leur firen le meilleur accueil. Un certain nombre de ces jeunes filles, qui n'étaient que catécumènes, furent baptisées dans cette ville. Après avoir visité, pendant quelques jours, les divers tombeaux des saints et recommandé, dans les veilles et dans la prière, leurs âmes à Dieu, elles s'en retournèrent à Bâle toujours à pied et par le même chemin. Ayant retrouvé leurs navires, elles s'embarquèrent de nouveau et se laissant aller au cours du Rhin, elles arrivèrent à Cologne. Au moment où elles sortirent de leurs vaisseaux, les Huns qui assiégeaient Cologne, dit le Bréviaire romain, se ruèrent comme des loups ravissants sur ces très douces brebis et massacrant tout ce sacré collège qui s'offrait de lui-même à la mort pour le nom du Christ, ils les envoyèrent au ciel par la voie du martyre.

Quant à *Ursule*, saisis d'étonnement à la vue de sa beauté, ils l'amenèrent vivante à leur prince qui, subitement épris d'amour pour elle, lui promit de la prendre pour épouse, si elle voulait y consentir ; mais la vierge généreuse ayant rejeté cette proposition, le tyran exaspéré lui lança une flèche et lui fit conquérir ainsi la palme du martyre.

Le fils du roi d'Angleterre, son fiancé, qui avait reçu le baptême, averti par un ange d'aller au-devant de sa fiancée à Cologne, était arrivé la veille dans cette ville et fut également massacré. Mourant pour le Christ, il mérita de venir s'asseoir aux noces célestes avec sa fiancée.

Les habitants de Cologne enterrèrent avec honneur les dépouilles mortelles de ces saintes vierges. Au VIIe siècle, une église fut élevée sur le lieu même où reposaient leurs corps. Les chroniques du pays rapportent un prodige qui eut lieu pendant que le saint évêque Cunibert y célébrait les divins mystères. Une colombe, d'une blancheur éclatante, vint se percher sur la tête du pontife, puis alla s'abattre au lieu même où reposait le corps de *sainte Ursule*. Après avoir creusé en cet endroit, on découvrit bientôt une tombe avec cette inscription : *Sancta Ursula, Regina*.

Aujourd'hui encore à Cologne, dans l'église de la Sainte, on montre un nombre considérable des reliques des onze mille vierges, avec le tombeau de *sainte Ursule* et la flèche dont elle a été percée.

Nous avons vu plus haut que *sainte Ursule* était la patronne *des Institutrices*.

Dès le XIIIe siècle, le collège de la Sorbonne, à Paris, fut mis sous la protection de *sainte Ursule et de ses compagnes* par l'illustre fondateur qui lui a donné son nom. L'abbé Lebœuf (V. II, p. 69) se récrie sur ce

choix : « On est surpris, dit-il, comment un collège, tel que la Sorbonne, « a pu se déterminer à choisir *sainte Ursule et ses compagnes*, et l'on ne « voit aucun rapport de ces Saintes avec un corps de docteurs en théo- « logie. » Sans être nous-mêmes théologien, il nous semble qu'on pourrait répondre à l'abbé Lebœuf que la plus haute école de la théologie est certainement le martyre, école par laquelle toutes ces jeunes et petites filles avaient victorieusement passé, réconfortées par les leçons et les exhortations de leur maîtresse et directrice, *sainte Ursule*.

Thomas de Cantimpré (1) raconte un miracle qui eut lieu à son époque (XIIIe siècle) à l'hôpital de Bruxelles. Une sœur qui servait les pauvres, atteinte d'une maladie très grave, mourut vers la troisième heure du jour et resta étendue sur son lit. Le soir était déjà arrivé, quand tout à-coup, revenant à la vie et se levant, elle appela toutes ses compagnes avec tous ceux qui étaient présents : « Pendant que je vivais, leur dit- « elle, j'ai vénéré chaque jour *les vierges de Cologne*. C'est par leurs prié- « res que j'ai été délivrée *du Purgatoire* et que j'ai été rappelée à la vie « afin d'annoncer que tous ceux qui feront d'elles une sainte et digne « mémoire *jusqu'à l'heure de leur mort, pourront compter sur leurs suf- « frages à ce moment suprême*. Après avoir rendu ce témoignage, je vais « mourir de nouveau. » Immédiatement il fut fait comme elle l'avait dit.

Telle est l'origine des invocations qui sont adressées à *sainte Ursule et à ses compagnes pour la Bonne mort, pour l'Assistance à l'heure de la mort, pour mourir muni des Sacrements de l'Eglise et contre les Flammes du Purgatoire*.

D'après la Mère de Blémur, il y a des personnes qui récitent chaque jour onze fois le *Pater Noster* ou *l'Ave Maria* pour honorer chaque millier de ces Saintes et obtenir leur assistance en leurs derniers moments : « La peine n'est pas grande, dit-elle, et l'utilité en est considérable. »

Dans les cantiques de *l'Ame dévote*, composés par Laurent Durand, prêtre du diocèse de Toulon (Paris, 1759), on trouve dans celui de *sainte Ursule* et dans les strophes adressées aux Ursulines, la confirmation des invocations signalées plus haut :

Votre mère (Ursule) a le crédit
D'obtenir une mort sainte
A ceux qui tremblent de crainte
Lorsqu'il faut rendre l'esprit.
Demandez à Dieu par elle,
Pour comble de ses bienfaits,
Que notre mort temporelle
Nous fasse vivre à jamais.

Ce fut sainte Angèle de Merci, ou plutôt de Bresse, qui fonda *les Ursulines*. Dans une vision céleste, elle avait aperçu une échelle brillante semblable à celle de Jacob : Un nombre infini de vierges chrétiennes y montait deux à deux, la tête ornée de riches couronnes et en même temps une voix lui dit : « Angèle, prenez courage ; avant de mourir « vous établirez, à Brescia, une compagnie de vierges semblables à celles « que vous venez de voir. »

Elle les établit effectivement en 1537 et fut nommée supérieure avant

(1) *Miraculorum et exemplorum memorabilium sui temporis*, lib. II, cap. 53, num. 7, p. 494. Edit. 1605.

de mourir, en 1540. Elle prédit aux Ursulines une durée éternelle dans ce monde (1).

Sainte Ursule est ordinairement représentée en costume de reine, couronnée, tenant à la main la flèche qui lui a donné la mort et abritant sous son vaste manteau un certain nombre de ses compagnes. Elle est ainsi représentée sur la fameuse châsse de Bruges, peinte par Jean Hemling au XVe siècle, à l'hôpital Saint-Jean.

C'est peut-être à cause de ce manteau drapé majestueusement que *les Drapiers* ont eu l'idée de la choisir pour patronne.

(*Les Saints de France*, par CHARLES BARTHÉLEMY).

SAINT ANATOLE, ÉVÊQUE DE CAHORS

COMMENCEMENT DU VIe SIÈCLE.

Invoqué contre l'Incendie.

Anatole était évêque de Cahors à l'époque des ravages des Infidèles dans les contrées méridionales. Après avoir beaucoup souffert pour le nom de Jésus-Christ et pour la foi catholique, il s'endormit dans les bras du Seigneur, couronné des lauriers de la gloire éternelle. Pour dérober son corps aux invasions des païens, au lieu de le déposer dans l'église, on l'enterra à travers les vignes; c'est là que le trouva, à peu près ignoré, Ermengaud, troisième abbé du monastère bénédictin de Saint-Mihiel, qui avait suivi Charlemagne à la guerre. A son retour, il rapporta ces précieuses reliques et les déposa dans l'église de Saint-Cirel-Sainte-Julitte, au village de Godoncourt, qui s'élevait alors sur l'emplacement de la ville actuelle de Saint-Mihiel (Meuse, diocèse de Verdun); de nombreux miracles éclatèrent pendant la translation du corps de saint Anatole.

Un malade qui souffrait d'une atroce douleur de tête et de dents, avait fait placer un cierge d'une grandeur égale à sa propre taille devant l'autel de saint Cyr en face des précieuses reliques. Pendant la nuit *ce cierge enflammé* étant tombé sur la table de l'autel et s'étant consumé entièrement, sans causer le moindre dommage à la nappe et aux divers ornements, depuis ce temps-là les fidèles ont contracté l'habitude d'invoquer *saint Anatole* pour être délivrés de *l'Incendie*.

En 1253, le corps de *saint Anatole* fut transféré d'une châsse dans une autre et aujourd'hui on ne sait plus où le retrouver.

(Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes).

SAINT RÉPARAT, DIACRE DE NOLE, CONFESSEUR

VIe SIÈCLE. — 553

Invoqué contre la Fièvre tierce et quarte.

Les Bollandistes ne font pour ainsi dire qu'indiquer ce saint dont les actes sont très peu connus. Ils le signalent seulement comme invoqué spécialement *contre la Fièvre tierce et quarte*. Il était de Nole en Campanie, aujourd'hui Terre de Labour.

(1) *Proprium sanctorum Mexicanorum* (21 Februarii).

VINGT-DEUX OCTOBRE.

SAINT NÉPOTIEN, Vᵉ ÉVÊQUE DE CLERMONT

IVᵉ SIÈCLE. — 388

Invoqué contre la Fièvre.

On ne connaît rien de bien certain sur *Népotien*. On sait seulement qu'il fut le cinquième évêque de Clermont et qu'il succéda à saint Allyre. Arthême ayant été envoyé en ambassade, de Trèves en Espagne, par l'empereur Maxime, fut saisi *par la Fièvre* en passant à Clermont et fut obligé de s'y arrêter ; après avoir reçu l'Extrême-Onction de la main même de *Népotien* qui était venu le visiter, il recouvra la santé. Subitement illuminé par la parole de l'évêque, il renonça à son épouse de la terre pour entrer dans les ordres et succéda à *saint Népotien* sur le trône épiscopal. En mémoire de la guérison d'Arthême, opérée par le saint évêque, les populations, d'après les Bollandistes, viennent souvent à son tombeau pour obtenir, par son intercession, d'être délivrés *de la Fièvre*.

(Bollandistes).

SAINTE CANDIDE OU CANDIE

UNE DES COMPAGNES DE SAINTE URSULE

IVᵉ SIÈCLE.

Invoquée contre les Scrofules.

En 1351, Guillaume, archevêque de Cologne, donna le chef de *sainte Candide* à l'église cathédrale de Tortose (Dertosa), dans la Catalogne. Depuis ce temps, son culte est très populaire dans cette ville. Elle est spécialement invoquée *contre les scrofules*. Dans ce but, on mesure la circonférence de ce chef avec un fil ou un lien que l'on passe autour du cou des jeunes garçons ou des jeunes filles. A ce simple contact, *les Tumeurs scrofuleuses* disparaissent et les malades recouvrent la santé. En 1508, un Français, Jean Béarn, vint à Tortose. Comme son cou était entièrement perforé par *les scrofules*, il eut recours à la bienheureuse vierge et après avoir frotté plusieurs fois la partie malade, avec l'huile de la lampe qui brûlait dans son oratoire, *il fut guéri très rapidement*. Les Bollandistes citent encore plusieurs guérisons de cette affection opérées par l'intercession de *sainte Candide*.

(Bollandistes).

SAINT WENDELIN ou WENDEL (1) ABBÉ DE THOLEY

CONFESSEUR

COMMENCEMENT DU XIᵉ SIÈCLE. — 1015.

Patron des Pâtres et Bergers. — Invoqué contre les Epizooties et pour les Brebis.

Wendelin, Ecossais d'origine, d'après la tradition, était issu de sang royal. Pour vaquer à la prière et à l'œuvre de sa sanctification, il prit l'habit de pèlerin et se mit à voyager dans diverses contrées. Il passa

(1) *Wandalinus, Lendalinus.*

quelque temps au milieu d'une forêt dans le pays de Trèves, y menant la vie cénobitique et pratiquant toutes sortes d'austérités. Un seigneur de la contrée lui ayant proposé de lui confier *la garde de ses troupeaux*, *Wendelin* accepta et devint l'objet de l'estime et de la vénération de son maître, tandis qu'il eut beaucoup à souffrir de la jalousie de ceux qui vivaient avec lui dans sa maison. Enfin, avec la permission de son maître, il rentra dans la solitude et alla habiter une petite cellule qu'on lui construisit près du monastère de Tholey dont il devint l'abbé un peu plus tard. Après sa mort, son corps fut enterré dans sa petite cellule à la place de laquelle on bâtit ensuite une église, en l'honneur du saint abbé. Un bourg s'y est élevé depuis et l'église de Saint-Wendelin est l'objet d'un pèlerinage très fréquenté. Naturellement on devait l'invoquer pour tout ce qui regarde *la santé des Troupeaux*, *contre les Epizooties et pour les Brebis. Les Bergers et les Pâtres* ont voulu également le prendre *pour patron.*

Dans le *Manuale benedictionum selectissimarum* (Kempten, p. 196), on trouve cette bénédiction qui lui est commune avec saint Pirmin (3 novembre) :

Benedictio schedularum sub nominibus *SS. Pirmini* et *Wendelini*, contra *morbos animalium* ; præsertim contra *Adustiones.*

Prius scribantur super parvas schedulas sequentia verba :

† S. Pirmine, † S. Wendeline, orate pro nobis.

OREMUS.

Deus omnipotens, Pater Domini nostri Jesu Christi, cujus potestati omnia subjecta sunt : cujus audito nomine serpentes conquiescunt, dracones fugiunt, viperæ silent, scorpiones extinguuntur, reguli vincuntur, venena non nocent, cunctaque ferocia animalia terrentur, dignare Domine per tuam clementiam et gratiam intercedentibus sanctis tuis PIRMINO *et* WENDELINO, *has eorumdem nominibus insignitas schedulas benedicere* † *et sanctificare* † *et concede propitius ut quibuscumque pecoribus et animalibus hæ schedulæ fuerint applicatæ, ea per merita et intercessionem sanctorum tuorum* PIRMINI *et* WENDELINI *ab omnibus infirmitatibus periculis et diaboli fraudibus liberentur; salvifica pabulum, rescinde venena, arce dæmonium, tribue fœcunditatem, et tuâ efficacissimâ benedictione* † *reple omnia, quæ usui horum pecorum et animalium adaptantur et adaptenda erunt. Per eumdem Dominum, etc. Amen.*

Deinde aspergantur et dentur sumenda in aqua benedicta dicendo :

Per intercessionem SS. PIRMINI *et* WENDELINI *præservet te (vos) Dominus a* MALO ADUSTIONIS, *etc. In nomine Patris* †, *etc.*

Bénédiction des BILLETS *sous le nom de* SS. PIRMIN *et* WENDELIN *contre les maladies des animaux; surtout contre les* Inflammations.

On écrit d'abord sur ces petits billets les paroles suivantes :

† *S. Pirmin,* † *S. Wendelin, priez pour nous.*

PRIONS.

Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au pouvoir duquel tout est soumis ; au nom duquel *les serpents* se calment, *les dragons* fuient, *les vipères* se taisent, *les scorpions* sont amortis, les basilics sont domptés, les poisons sont inoffensifs et tous les animaux féroces terrifiés, daignez, Seigneur, par votre clémence et votre grâce, à l'intercession des saints *Pirmin* et *Wendelin*, bénir † et sanctifier † les billets marqués de leur nom. Faites, avec bonté, que tous les animaux petits et grands, sur lesquels ces billets seront appliqués, soient délivrés par les mérites et l'intercession de vos saints *Pirmin* et *Wendelin* de toute infirmité, de tout danger et de tout maléfice diabolique ; rendez salutaire leur nourriture, annulez les poisons, chassez les démons, accordez-leur la fécondité et couvrez de votre très efficace bénédiction † tout ce qui est et sera approprié à l'usage de ces animaux petits et grands. Par le même Seigneur, etc.

Ensuite on les asperge et on les fait prendre aux animaux dans de l'eau bénite en disant :

Par l'intercession des saints *Pirmin* et *Wendelin* que le Seigneur vous préserve de tout mal *d'inflammation*, etc. Au nom du Père †, etc.

(*Grande Vie des Saints* de COLLIN DE PLANCY).

VINGT-TROIS OCTOBRE.

SAINT LUGLE (LUGLIUS) ET SAINT LUGLIEN (LUGLIANUS)

FRÈRES, MARTYRS

VIIe ET VIIIe SIÈCLE. — Vers 705.

Invoqués dans les Calamités publiques, contre l'Incendie, la Peste, les Tempêtes, le Tonnerre, la Fièvre, pour et contre la Pluie.

LUGLE et LUGLIEN naquirent dans l'Hybernie, au VIIe siècle. Ils eurent pour père *Dodanus*, un des rois de cette île, et pour mère *Relanie*. *Lugle*, qui était l'aîné, par humilité, ne voulut pas succéder à son père et fut élevé à la dignité épiscopale. *Luglien* régna pendant quelque temps avec une grande équité ; mais tous les deux, se sentant poussés par le désir de mener une vie plus parfaite, quittèrent secrètement leur patrie pour échapper aux honneurs de leurs hautes dignités. Lorsqu'ils furent arrivés en Angleterre, ils prêchèrent l'Evangile avec le plus grand succès ; afin de se soustraire aux louanges et à l'admiration des populations, ils montèrent sur un navire qui allait faire voile pour le pays des Morins.

Ils ne parvinrent à Boulogne qu'après avoir essuyé une violente tempête qu'ils apaisèrent par leurs prières. C'est sans doute ce miracle qui est l'origine des invocations qu'on leur adressait *contre les Tempêtes et le Tonnerre*. A Boulogne, ils convertirent à la foi beaucoup d'infidèles, opérèrent de grands miracles et entr'autres rendirent la vue à l'aveugle Eventin. Pour échapper aux honneurs et à la gloire qui semblaient obstinément les accompagner partout, ils prirent le chemin de Thérouanne, suivis par toute la population de Boulogne qui espérait les faire changer d'avis.

Ce fut seulement à une distance de quatre milles, que les voyant déterminés à ne point retourner dans leur ville, les pieux Boulonnais se décidèrent enfin à s'en séparer. Dans la nuit même de leur arrivée à Thérouanne, *le feu* prit à une maison voisine de l'hôtellerie où nos Saints logeaient. Favorisé par un vent violent, il parvint à une intensité telle que l'on désespérait de pouvoir s'en rendre maître. *Lugle* et *Luglien* se mirent à genoux et bientôt la flamme recula, puis se dissipa entièrement devant le signe de croix que lui opposa *Lugle* en fixant ses regards vers le ciel.

C'est à ce miracle qu'il faut attribuer les invocations spéciales adressées à nos Saints *contre les Incendies*. Leur puissance sur le feu s'est montrée depuis lors à Montdidier de la façon la plus éclatante, en 1640, chez un boulanger ; en 1652, dans une grange déjà la proie du feu et conservée intacte ; en 1662, dans une cave pleine de fagots, de barils d'huile et autres matières combustibles. La même faveur se renouvela en 1671, 1680, 1708, 1717, 1763 et enfin en 1814, à l'époque où les Cosaques incendiaient tout ce qu'ils rencontraient.

Saint Lugle et *saint Luglien*, pour fuir l'admiration qu'un prodige si subitement accompli ne pouvait manquer d'exciter, se hâtèrent de quitter Thérouanne ; mais déjà il entrait dans les desseins de Dieu de les rappeler à lui. En effet, pendant qu'ils cheminaient dans la forêt d'Ar-

rouaise, ils furent tous les deux décapités par une bande de brigands qui infestaient le pays.

Après avoir commis ce crime horrible, leur chef, Bérenger, fut livré au démon et expira dans d'horribles convulsions. Les brigands effrayés s'enfuirent alors dans toutes les directions, puis il tomba tout à coup une pluie très abondante qui entraîna doucement, dans le petit ruisseau du fond de la vallée, les deux corps des martyrs avec leurs têtes à côté d'eux ; le courant les transporta l'espace d'environ une lieue, jusqu'au village d'Hurionville, dépendant de la paroisse de Lillers. L'évêque de Thérouanne, Baïnus, vint prendre les reliques et les transporta dans la chapelle de son château à Almer, où pendant deux cent vingt-cinq ans, s'opérèrent les miracles les plus éclatants. Vers l'an 950, un prêtre appelé Paul enleva les reliques et elles furent transportées à Montdidier. C'est là surtout où on invoque nos Saints dans *les Calamités publiques*, contre *la Peste*, *pour et contre la Pluie*, etc. Montdidier, après s'être préparé par un jeûne universel de trois jours et après avoir fait porter la châsse en procession accompagnée d'un grand concours de peuple, fut visiblement préservé de *la Peste* en 1624, en 1636, en 1668. En 1830 la ville obtint la même faveur en présence du terrible fléau du choléra et aussi en 1849, alors qu'il décimait littéralement tous les lieux voisins, *Amiens*, *Moreuil*, *Morizel*, *Pierrepont*, *Davenescourt*. La puissance de nos Saints pour obtenir *la sérénité de l'air*, éclata également en 1652, 1660, 1718, 1713, 1845, dans des circonstances qu'il serait trop long de rappeler.

Dans les Litanies de *saint Lugle* et *saint Luglien*, on trouve les prières suivantes :

POUR OBTENIR LA PLUIE

Ut congruentem PLUVIAM *fidelibus tuis concedere digneris.*	Afin que vous daigniez accorder à vos fidèles la *Pluie* nécessaire.

POUR OBTENIR LE BEAU TEMPS

Ut fidelibus tuis AERIS SERENITATEM *concedere digneris.*	Afin que vous daigniez accorder à vos fidèles *la sérénité de l'air.*

CONTRE LA PESTE

Ut PESTILENTIAM *a nobis amoveas.*	Afin que vous éloigniez la *Peste* de nous.

Deux versets de la séquence de leur office ont trait à deux invocations qui leur sont adressées :

Si solo clausus negat axis imbres *Et seges siccis sterilescit arvis,* *Civitas uno rogat affuturos* *Ore patronos.*	Si le ciel fermé refuse la pluie à la terre et si la moisson devient stérile *dans les champs desséchés*, la cité d'une voix unanime implore le secours de ses patrons.
. . . . .	. . . . .
Si repentino glomerata casu FLAMMA *correptos populatur ædes* *Martyrum thecæ reprimunt obortos* *Ocius ignes.*	Si, par un accident subit, *la flamme* agglomérée saisit et dévaste les édifices, les châsses des martyrs arrêtent promptement les progrès du *feu*.

Saint Lugle et *saint Luglien* sont les patrons de la ville de Montdidier et de Lillers en Artois.

(*Bollandistes*. — La MÈRE DE BLÉMUR. — Dom DEVIENNE. — L'Abbé DAUGEZ. — L'Abbé DESTOUCHES).

BIENHEUREUX GRÉGOIRE CELLI

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT AUGUSTIN

XIVe SIÈCLE. — 1343.

Invoqué pour obtenir la Pluie.

Né à Verochio (diocèse de Rimini), en 1225, *Grégoire* était issu d'une famille à la fois noble et pieuse. A quinze ans, il entra chez les Ermites de Saint-Augustin. Employé ensuite par ses supérieurs aux travaux du saint ministère, il convertit un grand nombre de pécheurs et combattit avec succès l'hérésie arienne. La jalousie de quelques religieux l'obligea de quitter le couvent qu'il habitait. Il se dirigeait vers Rome, quand il rencontra, sur une montagne, des ermites de son ordre qui l'admirent dans leur solitude. Il passa avec eux le reste de sa longue vie dans les austérités et les autres pratiques de la perfection religieuse. Il mourut l'an 1343, âgé de cent dix-huit ans. On porte son corps en procession *dans les temps de sécheresse pour obtenir la Pluie*, et Clément XIV a approuvé son culte en 1779.

(*Dictionnaire Hagiographique* de l'Abbé PÉTIN).

SAINT ROMAIN, ARCHEVÊQUE DE ROUEN

VIe ET VIIe SIÈCLE. — 639

Invoqué contre les Possessions et les Obsessions du démon et pour les Noyés. — Patron des Marchands.

Romain était le fils de Benoist, grand conseiller du roi Clotaire Ier. Ayant été présenté à la cour de Clotaire II, il y brilla par tant de vertus, que le roi le choisit pour son chancelier. Après la mort de Hidoul, archevêque de Rouen, il fut élu pour le remplacer sur son siège archiépiscopal. Un de ses premiers actes fut de renverser un temple hors de la ville où l'on sacrifiait à Vénus. « Non loin, dit Ribadaneira, il y avait « une caverne qui servait de repaire aux diables et d'où sortait une « fumée puante qui causait même la mort à plusieurs. » Le saint prélat les conjura et les obligea à déguerpir. C'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre les Possessions et les Obsessions du démon.* Ayant été appelé à la cour pour quelques affaires importantes, les diables profitèrent de son absence pour exciter sur la Seine des tempêtes si violentes que les eaux du fleuve, surmontant la hauteur de la ville, étaient sur le point de la submerger tout entière. A peine averti, *saint Romain* s'empressa de revenir et la croix à la main le faisant rentrer dans son lit ordinaire, préserva Rouen d'une ruine imminente. C'est par reconnaissance que *les Marchands* de cette ville l'ont choisi pour patron. Le pouvoir souverain sur les eaux qu'il exerça en cette circonstance donna l'idée de l'invoquer *pour les Noyés,* afin qu'ils ne fussent pas victimes de la violence de cet élément.

Dans la forêt de Rouvray, un horrible serpent faisait un étrange carnage d'hommes et d'animaux. *Saint Romain* y vint accompagné d'un voleur et d'un meurtrier. A l'approche du monstre le voleur s'enfuit, mais l'assassin resta. Le saint archevêque, jetant son étole au cou du serpent (les Normands l'appellent *Gargouille*), en remit l'extrémité entre

les mains du meurtrier qui emmena le monstre dans la ville de Rouen où il fut brûlé sur la place publique.

Le criminel fut absous et mis en liberté. Le roi Dagobert, informé de ce fait merveilleux, voulut en perpétuer la mémoire, en donnant le pouvoir au chapitre de la cathédrale de délivrer tous les ans à perpétuité un homicide détenu dans les prisons, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, jour où s'était accompli ce prodige. Cette coutume s'est perpétuée jusqu'à la fin du dernier siècle.

On croit que ce fut *saint Romain* qui institua l'instruction familière que l'on appelle communément *le Prône* et qui a lieu ordinairement au milieu de la messe, afin que tout le monde fût obligé d'y assister.

La châsse qui renfermait les reliques du saint évêque et qui est connue sous le nom de *Fierte de saint Romain*, fut brûlée en 1562 par les calvinistes. Le *privilège* qu'avait le chapitre de délivrer des prisonniers le jour de l'Ascension, a été supprimé en 1790. Le nom de *saint Romain* figurait encore au *Confiteor*, dans le diocèse de Rouen, en 1707. Le tombeau du Saint, devenu aujourd'hui une relique, forme le maître-autel de l'église qui est sous son vocable à Rouen depuis 1802.

On le représente debout, mitré, tenant à la fois de la droite une longue croix et le bout de son étole passée autour du cou *de la Gargouille*, de la gauche un livre ouvert. De ce même côté, à genoux, à ses pieds, le criminel qu'il chargera de conduire le monstre dans la ville de Rouen.

(Ribadaneira. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT LÉOTHADE, ARCHEVÊQUE D'AUCH

VERS 718.

Invoqué contre la Mort subite, les Angoisses de l'Ame et du Corps et l'Epilepsie.

Léothade appartenait à la famille de Charles Martel ou à celle d'Eudes, duc de Gascogne. Il embrassa de bonne heure la vie cénobitique, et saint Ansbert, fondateur de l'abbaye de Moissac, étant mort, il fut appelé à lui succéder par les votes de tous les religieux. Comme le siège d'Auch était devenu vacant quelque temps après, le clergé et le peuple s'empressèrent d'y appeler *Léothade*. On ne sait presque rien sur son épiscopat, si ce n'est qu'il gouverna l'église d'Auch pendant vingt-sept ans et qu'il y brilla par toutes les vertus. Une grande partie de ses reliques sont précieusement conservées encore aujourd'hui dans l'église cathédrale de son ancien archevêché.

Du Saussaye, dans le supplément du *Martyrologium Gallicanum*, signale l'invocation qui lui est adressée *contre les angoisses du corps et de l'âme et contre la mort subite*. Les Petits Bollandistes parlent aussi (vol. XII, p. 571) de celle qu'on lui adresse *contre l'Epilepsie* ; mais les actes du Saint sont si peu nombreux qu'il est impossible d'expliquer l'origine de ces invocations.

(Du Saussaye. — *Petits Bollandistes*).

SAINT SÉVÉRIN OU SEURIN

ÉVÊQUE DE COLOGNE, PUIS DE BORDEAUX.

Ve SIÈCLE.

Invoqué dans les Calamités publiques et surtout contre la Sécheresse.

Nous croyons avec les Petits Bollandistes, contrairement à l'avis des Bollandistes, que *saint Sévérin*, évêque de Cologne, et *saint Sévérin*, évêque, ne forment qu'un seul et même personnage (1). *Sévérin* reçut de bonne heure un enseignement bien dirigé, uni aux exemples de toutes les vertus. Un jour, il crut entendre, au milieu des champs, la voix d'un ange : « *Sévérin*, *Sévérin*, tu seras évêque de Cologne. » — « Quand cela arrivera-t-il ? » répondit le Saint. — « Quand le bâton que tu tiens à la main aura fleuri » reprit la voix ; et aussitôt posé à terre, le bâton fleurit. *Sévérin* ne tarda pas à être élevé sur ce siège.

C'est dans cette ville qu'il connut, par révélation, la mort de saint Martin. Un dimanche après Matines, il entendit un chœur d'anges qui portaient son âme dans le ciel. Un courrier, envoyé à Tours, constata que l'heure où le saint évêque était mort était bien celle où *Sévérin* avait entendu le concert des anges.

Après avoir combattu énergiquement les semences de l'arianisme, que l'indigne évêque Euphratas avait jetées dans toute l'étendue de l'évêché de Cologne, il fut averti, par une seconde révélation, d'abandonner le siège de Cologne et de se rendre à Bordeaux. L'évêque de ce siège, Amand, averti également, vint au-devant de *Sévérin* et en présence de tout le clergé et du peuple, l'intronisa sur son trône épiscopal. Immédiatement il éclata par ses miracles. Il ressuscita entr'autres le fils unique d'un père et d'une mère qui étaient venus l'implorer. Une autre fois, on lui amena un possédé que ses parents étaient obligés de tenir lié de tous ses membres. A sa voix le démon s'enfuit en vomissant toutes sortes d'injures contre le serviteur de Dieu.

Instruit par un ange de sa fin prochaine, il pria Amand de l'ensevelir hors les murs de la ville, dans l'oratoire du Sauveur et de la sainte Trinité.

Un an après, le jour anniversaire de sa mort, comme la ville de Cologne était assiégée par les Goths et qu'on implorait ardemment le Saint pour sa délivrance, grâce à son intercession, la panique s'empara de l'ennemi qui crut voir une armée s'avançant au secours de la ville.

A une autre époque, le Bordelais, à la suite de pluies prolongées, était littéralement inondé. Les habitants, après avoir célébré leurs vigiles solennelles près de son tombeau, virent tout à coup des vents favorables chasser les nuages et le lendemain un soleil brillant rendit la vie à toutes les campagnes.

Plus tard toute la province était désolée par le fléau opposé, *la sécheresse*. L'évêque invita son peuple à se réunir aux pieds du tombeau de *saint Sévérin*. On y passa la nuit en prières et pendant cette veille même *la Pluie* commença à tomber en abondance ; tant de bienfaits indiquèrent suffisamment qu'on pouvait avoir recours à lui *dans les Calamités publiques*.

(*Les Petits Bollandistes*).

(1) Consulter à cet égard le grand ouvrage de M. l'abbé CIROT DE LA VILLE : *Origines chrétiennes de Bordeaux*, un vol. in-4°, Bordeaux, 1867, dont les Nouveaux Bollandistes, les contradicteurs, ont promis de tenir compte dans leurs travaux subséquents.

BIENHEUREUX POMPÉE OU POPE, PRÊTRE

VIIIe SIÈCLE. — VERS 723.

Invoqué contre les Maladies des Enfants et du Bétail.

Il était le chapelain de sainte Ode, veuve de Boggis, duc d'Aquitaine. Il fut enterré à Amay, près d'Huy, dans la crypte d'un sanctuaire sous le vocable de sainte Catherine. L'autel de cette petite église portait trois statues ; celle de la sainte Vierge au milieu, à gauche celle de sainte Catherine, à droite celle de Pompée, assis avec ses habits sacerdotaux, un calice à la main. Il était également peint sur le mur, mais debout et *bénissant des Animaux*. Quand les paysans venaient réclamer une messe sur cet autel, les prêtres disaient celle du commun d'un confesseur non pontife et comme *Pompée* n'était pas canonisé, ils remplaçaient les collectes d'un confesseur par celles spéciales *contre la peste des animaux*. D'après les Nouveaux Bollandistes qui écrivaient en 1858, l'oratoire de *Pompée* n'existe plus ; mais la petite église de Sainte-Catherine est encore debout, bien qu'elle soit affectée à des usages profanes. Non seulement on réclame par l'intercession du *bienheureux Pompée*, *la santé des animaux*, surtout celle des *Porcs*, mais un grand concours de peuple a lieu encore le 14 avril et le lundi de la Pentecôte pour obtenir également par la même intercession *la guérison des Enfants* qui *souffrent de quelques maladies*. Aujourd'hui encore, des images gravées sur cuivre le représentent tenant un calice de la main droite et entouré de *Porcs*.

(Jean MOLANUS. — *Natales sanctorum Belgii*).

SAINT PIERRE PASCHAL

RELIGIEUX DE LA MERCI, ÉVÊQUE DE JAEN, MARTYR.

XIIIe SIÈCLE. — 1300.

Invoqué contre la Foudre et les Tremblements de Terre.

Ses parents n'avaient pas d'enfants ; mais comme ils logeaient Pierre de Nolasque, lorsqu'il venait à Valence pour le rachat des captifs, ce Saint demanda à Dieu de leur en donner un qui pût imiter et continuer leurs traditions de ferveur et de charité. Sa prière fut exaucée. Il naquit à Valence le 6 décembre 1227 et on le nomma *Pierre Nicolas*, en considération de saint Nicolas dont on célébrait la fête et de *saint Pierre Nolasque* qui l'avait obtenu par ses larmes.

Etant encore très petit, il sentit un si grand désir de mourir martyr, qu'un jour il pria les petits Maures de le traiter comme leurs pères traitaient les chrétiens qu'ils tenaient captifs, et si on ne fût venu à son secours, ces petits barbares l'auraient massacré.

Mis sous la conduite d'un prêtre de Narbonne, docteur de la Faculté de Paris, il vint avec lui dans cette ville et prit le bonnet de docteur en théologie à vingt-trois ans ; mais brûlant du feu de la charité, il revint en Espagne, où il reçut l'habit de religieux de la Merci des mains mêmes de saint Pierre Nolasque, le jour des Rois de l'année 1251. Après avoir prêché et enseigné la théologie à Barcelone, le roi d'Aragon le demanda pour précepteur de l'enfant Don Sanche qui voulait embrasser l'état ecclésiastique et qui finit par se faire comme lui religieux

de la Merci. Quelques années plus tard, Don Sanche fut élu archevêque de Tolède, et comme il n'avait pas encore l'âge assigné par les Canons pour gouverner cette église, il demanda et obtint pour son coadjuteur *Pierre Paschal*, nommé pour cela évêque titulaire de Grenade, qui était encore au pouvoir des Maures. Après le décès de l'archevêque Don Sanche, qui mourut en 1275 des blessures qu'il avait reçues dans un combat sur les Maures, *Paschal* se retira dans un couvent de son ordre, puis étant venu à Rome pour traiter des affaires de son église, le pape l'envoya en France et en Espagne avec l'autorité de légat pour prêcher la croisade. Il le fit avec le plus grand succès. En 1269 il fut élu évêque de Jaën, qui était en la puissance des Maures ; il en prit néanmoins possession et y fit en peu de temps refleurir la discipline chrétienne. L'année suivante, étant retourné à Grenade et ayant opéré un grand nombre de conversions, il fut arrêté par les Mahométans, chargé de chaînes et jeté en prison. Les chrétiens lui envoyèrent une somme considérable pour payer sa rançon, mais il l'employa à la délivrance d'un grand nombre de femmes et d'enfants. Dans sa prison, il fut favorisé de grandes grâces et entr'autres Jésus-Christ enfant vint servir sa messe. Les geôliers furent souvent témoins de lumières extraordinaires qui resplendissaient dans sa prison. Enfin, le 6 janvier 1300, comme il était à genoux en faisant son action de grâces au pied de l'autel où il venait de célébrer a messe, les Maures lui coupèrent la tête et lui firent ainsi conquérir la palme du martyre. Les bourreaux voulurent, après sa mort, brûler son corps avec ses ornements sacrés ; mais, saisis d'une terreur subite, ils s'enfuirent précipitamment, ce qui donna le temps aux chrétiens de s'emparer de ses précieuses reliques et de les mettre à l'abri des insultes de tous ces mécréants. Dieu ne laissa pas ce massacre impuni. La ville de Grenade fut bientôt désolée par la famine, la peste, *les orages* et *les tremblements de terre*. C'est là l'origine des invocations qui sont adressées à *saint Pierre Paschal contre la Foudre* et *contre les Tremblements de terre*, comme l'indique cette strophe d'un cantique castillan (Gozos) :

A nuestra Espana mirais *Como padre y protector* *Logra de vos el favor* *Que de* RAYOS *la librais* *Y en* TERREMOTOS *lograis* *Propicio al Dios immortal.*	Vous regardez notre Espagne comme un père et un protecteur ; elle obtient de vous la faveur d'être délivrée de la *foudre* et dans les *tremblements de terre* de nous rendre propice le Dieu immortel.

(*Les Petits Bollandistes*).

SAINT AMON (AMO), DEUXIÈME ÉVÊQUE DE TOUL

FIN DU IVe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre.

Disciple du bienheureux Mansuy, *Amon* par ses progrès dans la doctrine et dans la piété, mérita d'être choisi d'une voix unanime pour lui succéder dans le gouvernement de l'église.

Grâce à son zèle et à son ardeur, il avait détruit les simulacres des faux dieux ; mais une persécution violente le força de s'enfuir et de se cacher dans les antres et les forêts afin de se conserver à ses brebis pour des temps meilleurs.

La solitude où il se fit construire un oratoire et une cellule, s'appelle encore la forêt *d'Amon ;* il y était visité par les populations fidèles qui lui apportaient, en secret, les choses nécessaires à la vie et qu'en retour il encourageait vivement à persévérer dans la foi et la pratique des vertus chrétiennes. Après une vie de travaux et de dangers incessants, il s'endormit dans la paix du Seigneur et fut déposé dans le tombeau de son maître, dans l'église de Saint-Pierre que saint Mansuy avait fait bâtir. Dans son ermitage près de Favières (Meurthe) (1), était un puits dont l'eau était signalée pour guérir *la Fièvre*. Les Bollandistes (vol. X, octobre, p. 48), relatent cette invocation qui lui était adressée et qui est constatée par cette strophe d'une hymne en l'honneur de *saint Amon*.

Sanant Lepræ contagia *Sancti meritis prœsulis* *Ac* FEBRIUM INCENDIA. *Dum pulsatur à populis.*	Par les mérites de ce saint évêque, lorsque les peuples les invoquent, la contagion de la lèpre disparaît et les ardeurs de la *Fièvre* se calment.

(*Semaine religieuse de la Lorraine. — Bulletin de la Société Lorraine archéologique*).

VINGT-QUATRE OCTOBRE.

SAINT FLORENTIN, CONFESSEUR A BONNET (MEUSE) (2)

Xe SIÈCLE.

Invoqué pour Guérir la Folie.

LORENTIN, fils d'un roi d'Ecosse, par humilité, abandonna le palais de ses ancêtres pour aller garder les pourceaux à Bonnet. De nombreux miracles vinrent bientôt attester sa sainteté. Comme on l'accusait de paresse, il mena, un matin, à la foire de Langres, à plus de cent kilomètres de Bonnet, les porcs confiés à sa garde et les ramena le même jour. C'est lui qui fit jaillir du sol la fontaine qui a gardé son nom.

Au moment de mourir, il demanda qu'on le mît sur une charrette attelée de deux taureaux et qu'on l'enterrât au lieu où ces animaux s'arrêteraient. Ainsi fut fait. Les taureaux traversant un bois qui s'abaissait lui-même devant eux, firent halte à l'endroit où son église fut construite et où ses reliques furent déposées. Des fresques qui paraissent remonter au XVe siècle, retracent en dix-neuf panneaux de quatre-vingt cinq centimètres de hauteur, la légende du Saint. Son tombeau qui se voyait autrefois dans le chœur, fut d'abord reculé par derrière, puis tranféré dans une chapelle latérale. Un grand concours avait lieu à son tombeau où les aveugles, les boîteux et les muets étaient guéris ; on y conduisait surtout *les Aliénés* pour être guéris *de la Folie furieuse*. On coupait les cheveux au patient, en signe de pénitence , on le revêtait d'une robe blanche ou rouge, comme celle dont Notre-Seigneur Jésus-Christ avait été revêtu dans la maison d'Hérode. Chaque jour on célébrait le saint sacrifice de la messe, pour demander sa guérison ; puis le prêtre lui passait son étole autour du cou. Quand les prières dites sur *le Fou* étaient terminées, on le conduisait à la fontaine de *saint Florentin* et on lui

(1) *Favières*, près de la forêt de Saint-Amon, est situé à dix kilomètres de Colombey, chef-lieu de canton et à vingt-huit kilomètres de Toul, chef-lieu d'arrondissement.

(2) Arrondissement de Commercy, canton de Gondrecourt, diocèse de Verdun.

versait de l'eau sur la tête. C'est ainsi que se passaient les trois premiers jours de la neuvaine. Le quatrième, le cinquième et le sixième jour, *le Fou* était attaché à l'un des trois berceaux, composés de quatre énormes planches de chêne (1) et placés à la partie inférieure de l'église près de la chapelle de *Saint-Florentin*. Il y restait lié pendant le jour et la nuit. Les trois derniers jours se passaient à peu près comme les trois premiers ; seulement on faisait passer *le Fou* trois fois par jour sous le tombeau du Saint. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, on voyait encore sur les murs de la chapelle une très grande quantité d'ex-voto, en mémoire des innombrables guérisons *de Folie* miraculeusement obtenues par l'intercession de *saint Florentin*.

(*Nouveaux Bollandistes*. — *Bulletin du Comité historique des Arts et Monuments*, vol. IV, p. 244.)

SAINT RAPHAEL, ARCHANGE

Invoqué contre les Maux d'Yeux. — Patron des Voyageurs et spécialement des Navigateurs.

Quand *Raphaël*, après avoir rendu, aux deux Tobie, les services les plus éminents, vint prendre congé d'eux, il leur dit :

« Le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir et pour délivrer du démon « Sarah, la femme de votre fils. Car je suis l'ange *Raphaël*, l'un des sept « qui sommes toujours présents devant le Seigneur. »

D'un autre côté, d'après Saint-Grégoire-le-Grand, le nom de *Raphaël* signifie : « *Medicina Dei*, Médecine de Dieu » et aussi dans le Bréviaire romain, on lit cette strophe d'une hymne des Laudes :

Angelum nobis medicum salutis *Mitte de cœlis* RAPHAEL, *ut omnes* *Sanet ægrotos, pariterque nostros* *Dirigat actus.*	Envoyez-nous du ciel votre ange *Raphaël*, médecin salutaire, afin qu'il guérisse tous les malades et qu'il dirige pareillement tous nos actes.

Cette science de *la médecine divine* que *saint Raphaël* avait pratiquée si largement à l'égard de Tobie, en l'accompagnant *dans un périlleux voyage*, en lui sauvant la vie, en lui apprenant à chasser les démons, à se préserver de leur malice par la continence et la prière, *en rendant la vue* à son père ; cette science, le grand archange l'exerce chaque jour avec une tendresse admirable non seulement pour nos âmes, mais aussi pour nos corps.

Nous mentionnerons ici, pour mémoire, que Tobie, ayant voulu se laver les pieds dans l'Euphrate, fut très effrayé de l'apparition d'un poisson monstrueux. Suivant les conseils de son guide céleste, il prit le monstre par les ouïes, le tira à terre et après l'avoir tué et en avoir extrait le fiel, *il rendit la vue* à son père en *lui frottant les yeux* avec ce fiel. C'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre les Maux d'yeux*.

A cause du long voyage dans lequel il protégea Tobie si efficacement, *les Voyageurs* l'ont pris *pour patron*. Voici une prière de Papebrock (*Act. sanct.*, 2 vol. in-32) qui a trait à ce patronage :

(1) Ces planches étaient percées obliquement sur les bords de trous, dans lesquels on passait des cordes pour maintenir le *fou* solidement.

Deus qui B. RAPHAELEM *archangelum Tobiæ famulo tuo comitem dedisti in via et cœco patri ejus medicum, concede ut ejusdem custodia protegamur* IN ITINERIBUS *et auxilio sublevemur in morbis.*

Ora pro ITER AGENTIBUS.

Dieu qui avez donné le saint archange *Raphaël* pour compagnon de route à votre serviteur Tobie et pour médecin à son père aveugle, faites qu'étant sous sa garde, nous soyions protégés dans nos *voyages* et que par son secours nous soyions soulagés dans nos maladies.

Priez pour les voyageurs.

Dans le *Firmamento*, calendrier de Sarragosse de 1876, *saint Raphaël* est qualifié de

Abogado del Caminantes. | Avocat des Voyageurs.

Enfin Didron (*Ann. arch.*, XVII, 75) dit que l'archange *Raphaël* est le patron des *Voyageurs* en général et spécialement des *Navigateurs* et il cite, à l'appui de son opinion, une inscription qui se trouve sur un chapiteau du palais ducal de Venise. « Tobie aux pieds de l'archange est « debout, tenant le poisson de l'Euphrate, dont le foie guérira son vieux « père aveugle. » Il porte une banderolle où on lit :

Efice , Q̄
So . Fre
Tū Rafa
el . Reve
rende
Quietum.

Effice, quæso, fretum RAPHAEL *reverende quietum* (Vénérable *Raphaël*, faites, je vous prie, que la mer soit tranquille).

(*Vie des Saints de l'Ancien Testament*, Paris, 1703).

VINGT-CINQ OCTOBRE.

SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN, MARTYRS A SOISSONS

FIN DU IIIe SIÈCLE. — 285.

Patrons des Cordonniers, Tanneurs, Tisserands, Gantiers, Savetiers, Ouvriers en cuir et Tailleurs.

Issus d'une des plus illustres familles de Rome et dévorés par le zèle de l'apostolat, ils vinrent tous les deux à Soissons pour y planter l'étendard du Christ. Afin de n'être à charge à personne, ils résolurent d'embrasser un état et ils choisirent celui de *Cordonnier*. Comme les produits qu'ils fabriquaient, étaient de bonne qualité et à très bon marché, ils attirèrent un grand nombre de personnes qui fréquentaient leur boutique.

Chaque jour ils les entretenaient de la vanité du culte des faux dieux et de la vérité de notre sainte religion. Bientôt ils opérèrent un si grand nombre de conversions que le bruit en vint jusqu'aux oreilles de l'empereur Maximien qui donna l'ordre au prévôt Rictiovare de les arrêter. Celui-ci fit exercer sur eux les plus effroyables tortures ; ils furent d'abord étendus sur une roue la face contre terre et frappés de tous côtés à coups de barres. On leur enfonça ensuite des pointes de fer entre les ongles ; puis ils furent liés à des meules et jetés dans la rivière, mais les meules devenant légères, élevèrent ces Saints au-dessus de l'eau et les déposèrent sur l'autre bord. Rictiovare furieux les fit reprendre et plon-

ger dans une chaudière de plomb fondu, dont une goutte s'échappant subitement, vint crever un œil de Rictiovare, tandis que les Saints en sortirent sans avoir éprouvé aucune douleur. De plus en plus exaspéré, Rictiovare ordonna qu'on les jetât la tête en bas dans une cuve pleine d'huile et de poix bouillantes ; mais quand il vit que les Saints en sortaient plus vermeils et plus robustes, excité par le feu de la rage que le malin esprit se plaisait encore à attiser, il se précipita lui-même dans la cuve et y trouva la mort, si l'on en croit une pieuse tradition.

Maximien ayant appris la mort terrible de son prévôt, condamna *Crépin* et *Crépinien* à être décapités ; ce qui fut exécuté le 25 octobre 285 ou 286. Leurs corps furent abandonnés aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces qui n'osèrent pas en approcher. Ils furent sauvés miraculeusement par un vieillard nommé Roger et sa sœur qui, avertis par une révélation, les ensevelirent dans leur propre maison. Après que Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, la maison de Roger fut érigée en oratoire sous le nom de *saint Crépin-le-Petit*. Plus tard, les reliques des saints martyrs furent transportées au château de Crise où on les enferma dans une crypte. Puis le château ayant été démoli, on bâtit, sur l'emplacement, une église qui prit le nom de *Saint-Crépin-le-Grand*.

La dévotion des fidèles envers *saint Crépin* et *saint Crépinien* les a fait prendre pour patrons de leur église par beaucoup de paroisses. Outre les trois églises de Soissons qui leur sont dédiées, un certain nombre de sanctuaires sont sous leur vocable dans le diocèse de Soissons et dans celui de Beauvais et de Meaux.

Les Cordonniers, les Savetiers, les Tanneurs et *les Ouvriers en cuir* devaient naturellement les prendre pour *Patrons*.

Une strophe d'un cantique catalan (Goigs) signale les deux premiers patronages d'un façon fort originale :

La gremi dels SABATERS *Vos invoquen per patrons* *Feu que siguin bons minyons* *Y un poch menos mentiders* : *Danlos cop de tirapen* *Si nos' volen esmena.*	La corporation des *Cordonniers* vous invoque comme patron, faites qu'ils soient de bons enfants et un peu moins menteurs : Donnez-leur un coup de tirepied, s'ils ne veulent pas s'amender.

L'archiconfrérie royale des *Maîtres cordonniers de Paris* avait été fondée par Charles V en 1379. D'après Arthur Forgeais (*Plombs historiés*, 1862, 57) leurs statuts furent présentés aux Etats généraux sous Charles IX, approuvés et confirmés par lettres patentes données à Fontainebleau en l'année 1573 et confirmés de nouveau par les rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, sous le règne duquel ils reçurent des modifications importantes.

Au commencement du XVIIe siècle, Henri-Michel Buch, appelé communément *le Bon Henri*, faisait son apprentissage de *cordonnier* et avait pris pour modèle *saint Crépin* et *saint Crépinien*. Son apprentissage fini, il exerça le même métier en qualité de compagnon, vivant de pain et d'eau, afin de pouvoir consacrer, aux pauvres, la plus grande partie de ce qu'il gagnait, il consolait les affligés et partageait ses vêtements avec ceux qui étaient nus. Plusieurs années se passèrent de cette sorte à Luxembourg et à Messen. Enfin il vint à Paris et avec l'aide du baron de Renty, il fonda, en 1645, la communauté des *Frères cordonniers*. Buch en fut le premier supérieur. Par leurs statuts, ils faisaient revivre la

ferveur et la sainteté des premiers chrétiens. Deux ans après, *des Tailleurs* édifiés de la vie sainte que menaient *les Frères cordonniers*, prièrent le bon Henri de leur donner une copie de sa règle et fondèrent la *communauté des Tailleurs*.

Dans plusieurs localités allemandes *saint Crépin* et *saint Crépinien* sont les patrons des *Gantiers*. L'origine de ce patronage vient du mot *Handschuth* qui veut dire littéralement *soulier pour la main*.

En octobre 1884, a eu lieu, à Northampton, la consécration d'une église qui a coûté soixante-quinze mille francs en l'honneur de saint Crépin. Elle a été payée par une souscription faite entre les cordonniers de la ville.

A Rome, d'après l'*Univers* (12 novembre 1876), le 27 octobre, a eu lieu, dans une charmante église dédiée à *saint Crépin* et *saint Crépinien*, près le pont Rialto, une cérémonie pleine d'intérêt. L'église appartient à l'Université des *Cordonniers romains*, et Mgr D. Etienne Ciccolini a pris possession, au nom de Mgr Barbier de Montault absent, de la charge de primicier de cette Université qui est peut-être la plus ancienne de Rome, puisque sa fondation remonte au IIIe siècle.

On représente ordinairement *saint Crépin* et *saint Crépinien* faisant des souliers dans leur boutique et conversant avec ceux qui viennent les visiter.

DICTONS ET SINGULARITÉS SUR LES DEUX SAINTS

A *saint Crépin*
La mort aux mouches.

On dit *qu'un homme est à la prison de saint Crépin*, pour dire qu'il est chaussé trop étroitement.

Il porte tout son saint Crépin, se dit d'un ouvrier qui porte tous les outils de cordonnier. On le dit aussi au figuré (dans le style bas) de celui qui porte avec lui tout son vaillant ou tout ce qui lui est nécessaire pour gagner sa vie.

(*Dictionnaire de Trévoux*, 2e vol.)

On appelle aussi *saint Crespin* tous les outils d'un cordonnier et figurément tout le bien d'un pauvre homme. On dit *porter tout son saint Crespin* : ce qu'on applique à ceux qui portent avec eux tout ce qu'ils possèdent soit de bien, soit de science.

(Fleury de Bellingen, *Etym. des prov. franç.*, p. 338).

Les cordonniers ambulants appellent *Crépins* les menues fournitures qui entrent dans la fabrication *de la chaussure humaine* et *saint Crépin*, nom de leur patron, le sac ou la hotte qui les renferme, ainsi que leurs outils. Ils sont ainsi censés porter avec eux tout ce qu'ils possèdent. Le dernier des vers qui suivent exprime à peu près la même idée :

Ce même jour les ennemis
Traînèrent canon plus de six
Dont ils firent battre en ruine
Le château de Monsieur de Luyne,
Lésigny, qui le lendemain
Fut pris et tout son *saint Crespin*.

(Saint Julien, *le Courrier burlesque de la guerre de Paris*).

L'Allemand Henri Alt rapporte sur nos Saints ce dicton : « Qu'ils auraient volé du cuir aux riches pour en faire des souliers aux pauvres. »

A Doullens (d'après M. Dusevel) la veille de *saint Crépin*, patron des *Cordonniers*, un apprenti, la lèvre supérieure garnie d'épaisses moustaches et le corps surchargé des outils de son métier, parcourt la ville monté sur un cheval grossièrement enharnaché.

Nous avons dit plus haut que l'archiconfrérie royale des *Cordonniers* remontait à 1379. D'après l'abbé Defer, la corporation des *Cordonniers* aurait obtenu de Charles-le-Chauve (840-877) le privilège de célébrer la fête de *saint Crépin* dans l'abbaye royale de Saint-Loup. Ce roi s'étant arrêté quelques jours à Troyes en 859, fit raccommoder ses chaussures ; l'ouvrier refusant d'accepter le prix de son travail, le roi lui demanda ce qu'il voulait pour sa peine. « Que la corporation fasse dire son office patronal à Saint-Loup, répliqua l'artisan. » Après quelques objections, le roi concéda cette faveur exceptionnelle à la corporation.

(Abbé Defer, p. 498).

(Ribadaneira. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT CHRYSANTHE & SAINTE DARIE, MARTYRS

VERS 285.

Invoqués pour éclairer les Juges et leur faire connaître la Vérité.

Chrysanthe, né à Alexandrie, était fils d'un sénateur romain qui l'amena dans la capitale du monde. Doué d'une grande intelligence et tourmenté du désir de *connaître la vérité*, il s'adressa à un chrétien du nom de Carpophore, réfugié dans une cave pour fuir la persécution, et le pria instamment de lui expliquer les mystères de l'Evangile. Carpophore l'instruisit, le baptisa et le confirma si bien dans la foi que sept jours après le néophyte prêchait publiquement la divinité de Notre Seigneur Jésus- Christ. Le père de *Chrysanthe*, furieux de la conversion de son fils, commença par l'enfermer dans une prison ; puis il tenta de le séduire en le confinant dans son palais et en introduisant des femmes dans sa chambre ; mais ces femmes, après que *Chrysanthe* avait imploré le secours divin, s'endormaient en y entrant et ne se réveillaient que pour en sortir.

Son père jeta alors les yeux sur une des vierges de Minerve, du nom de *Darie*, qui possédait toutes les grâces de la femme. On lui persuada, comme un grand service à rendre à ses dieux, de faire tout ce qu'il était en elle pour épouser *Chrysanthe*.

Après s'être parée richement, elle vint voir ce jeune homme et par ses paroles à la fois douces et captieuses, tâcha de lui faire abandonner le christianisme. Mais lui, par une grâce extraordinaire du Seigneur, la convertit à la foi de Jésus-Christ.

Ils convinrent entr'eux, tout en conservant fidèlement leur virginité et en vivant honnêtement comme frères et sœurs, de publier leur mariage.

Bientôt, exerçant l'apostolat le plus ardent, *Chrysanthe* sur les hommes, *Darie* sur les femmes, ils opérèrent un grand nombre de conversions qui vinrent aux oreilles du préfet. Celui-ci ordonna au tribun Claude de les arrêter et de les forcer à adorer les dieux. Comme ils avaient opposé, à cette injonction, un refus catégorique, sur l'ordre de Claude, *Chrysanthe* fut ignominieusement battu de verges qui mirent à nu ses os et ses entrailles. Puis il fut jeté, les pieds et les mains enchaînés, dans un cachot noir et infect ; mais les fers furent convertis en poudre et l'atmosphère fut remplie à l'instant de l'odeur la plus suave. *Chrysanthe*, entièrement nu, fut ensuite enfermé dans la peau d'un bœuf fraîchement écorché où il demeura une journée entière exposé à l'ardeur du soleil sans éprouver aucune fatigue. On le ramena en prison lié de plusieurs chaînes qui se rompirent à l'instant et le cachot fut inondé d'une lumière merveilleuse. On l'attacha encore pour le battre avec des verges de fer qui s'amollirent entre les mains des bourreaux. A cette vue, le tribun Claude, cédant à la force de l'évidence et à *la puissance de la vérité*, se jeta aux genoux du martyr lui demandant pardon et réclamant le baptême pour lui, pour sa femme, pour sa famille et pour tous les soldats qu'il commandait. Par ordre de l'empereur, ils furent tous massacrés.

Quant à Darie, elle fut exposée dans un mauvais lieu qui fut à l'instant sanctifié par sa présence. Dieu lui envoya, pour la défendre, un lion qui s'était échappé de sa cage et un jeune homme débauché ayant voulu

s'approcher d'elle, fut, à l'instant, renversé sous les griffes de la bête féroce qui, sur un signe de la jeune martyre, abandonna sa proie. Le séducteur, plus mort que vif, se convertit au vrai Dieu et il eut le même sort que Claude.

Après avoir essayé vainement de faire subir à *Chrysanthe* et à *Darie* de nouvelles tortures, les bourreaux creusèrent une grande fosse pour les y enterrer vivants. Ce fut là qu'ils rendirent leur âme à Dieu. Le pape saint Damase composa de beaux vers à la louange de ces saints martyrs.

Chrysanthe et *Darie* étaient invoqués *pour éclairer les Juges et leur faire connaître la vérité.* C'était de toute justice pour ces martyrs qui avaient tant souffert *en défendant la vérité* et qui, par leur constance héroïque, avaient tant contribué à la faire connaître aux autres. Dans le *Recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs du Ve au Xe siècle*, par M. de Rozière, on trouve (p. 882) un singulier mode usité pour arriver à faire connaître aux juges la vérité :

Pour former un jugement avec un Psautier. — On prenait un morceau de bois percé d'un trou vers son milieu ; on introduisait dans ce trou un autre morceau de bois en forme d'épingle qui était retenu par sa tête. Ce second morceau de bois était placé dans le Psautier à la page où se trouve ce verset :

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.	Vous êtes juste, Seigneur, et droit est votre jugement.

On fermait le Psautier et on l'attachait solidement pour qu'il pût rester suspendu et tourner librement. Cela fait, deux personnes tenaient le premier morceau de bois chacune par un bout, ayant devant elles celui qui était accusé. Alors la première disait à l'autre trois fois : « *Celui-ci est coupable* », et l'autre répondait trois fois : « *Il ne l'est pas.* » Puis le prêtre disait :

Hæc nobis manifestare dignetur, cujus judicio cœlestia et terrestria reguntur.	Qu'il daigne nous manifester la vérité Celui par le jugement duquel tout est gouverné sur la terre et dans les cieux.
Justus es, Domine et rectum judicium tuum.	Vous êtes juste, Seigneur, et droit est votre jugement.
Averte mala inimicis meis et in veritate tua disperde illos.	Tournez les maux du côté de mes ennemis et par votre fidélité dans les promesses, exterminez-les.

ORATIO.	PRIÈRE.
Omnipotens sempiterne Deus, qui cuncta ex nihilo creasti et qui hominem de limo terræ formasti, te supplices deprecamur per intercessionem sanctissimæ Dei genitricis Mariæ et per intercessionem sancti CRISANTI *et* DARIE *et per intercessionem sancti* BRANDANI (1) *confessoris tui et omnium sanctorum tuorum, ut experimentum facias nobis de hac re, de quâ incerti sumus : ut si hic homo inculpabilis est, liber iste, quem manibus gestamus, rectum cursum solis teneat ; si vero culpabilis*	Dieu tout-puissant et éternel, qui avez tout créé de rien et qui avez formé l'homme avec le limon de la terre, nous vous supplions humblement par l'intercession de Marie la très sainte mère de Dieu et par l'intercession des saints *Chrysanthe* et *Darie* et par l'intercession de saint Brandan, votre confesseur et de tous vos saints, de nous éclairer sur cette affaire qui nous tient incertains ; de sorte que si cet homme n'est pas coupable, ce livre que nous tenons avec nos mains, suive droit la

(1) Probablement *Brandan*, abbé en Irlande, surnommé *l'Ancien* (485-572), à moins que ce ne soit *Brandan* de Birre, autre abbé en Irlande, né vers la fin du Ve siècle et mort entre 561 et 572. (Abbé PÉTIN).

est, liber iste retrocedat. Per virtutem Domini nostri Jesu Christi, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat Deus per...

marche du soleil ; si au contraire, il est coupable, que ce livre suive une route opposée à ce cours. Par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, Dieu, vit et règne avec le père et le Saint-Esprit dans...

(RIBADANEIRA)

SAINT FRONT OU FRONTON (FRONTO)

PREMIER ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET CONFESSEUR

Ier SIÈCLE. — 74

Invoqué contre les Serpents et les Infirmités qui empêchent de marcher.

Front, israëlite de naissance, fut un des soixante-douze disciples de Notre Seigneur Jésus-Christ. On croit qu'il prit part à la dernière et très sainte Cène et qu'il assista au Crucifiement, à la Résurrection et à la Pentecôte. Cinq années après la Passion, saint Pierre amena avec lui à Rome *saint Front* et quelques autres disciples. C'est là, qu'étant arrivé, il délivra la fille d'un sénateur tourmentée par les démons pendant quatorze années continues. Il fut bientôt dirigé, par saint Pierre lui-même, qui lui adjoignit saint Georges, vers la seconde Aquitaine et vers la ville de Périgueux. Après avoir traversé les périlleux sommets des Alpes, ils arrivèrent à Velannes, capitale du Velay, où s'arrêta saint Georges, comme évêque nommé d'avance à ce siège. *Saint Front,* avec trois disciples, continua jusqu'à la cité de Vesone (Périgueux) où l'ancienne superstition gauloise se confondait avec la religion des Romains. Dès le lendemain, il commença à prêcher la parole de Dieu au peuple, dans un théâtre. Pendant qu'il prêchait, on lui amena un possédé lié de chaînes de fer qui se mit à crier : « *Front*, serviteur de Dieu, tes prières me brûlent. » — « Tais-toi, esprit immonde, et sors de cet homme », répondit le saint apôtre. Aussitôt le possédé fut délivré. A la vue de ce miracle, une vénérable et noble dame, Maximillia, se jeta aux pieds de *Front*, le suppliant de lui donner le baptême. Son mari, un des plus puissants seigneurs de Vesone, depuis douze ans était *paralysé*, il ne pouvait ni se lever de son lit, ni porter sa main à sa bouche, ni se tourner sans l'aide d'autrui. *Front*, après s'être assuré qu'il croyait fermement au pouvoir de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour le guérir de son infirmité, prit de l'eau, le baptisa et le guérit ensuite par un signe de croix.

A cette vue, ses deux fils, toute sa famille et ses serviteurs, au nombre de deux cents, de l'un et l'autre sexe, tombèrent à genoux et voulurent être tous baptisés. Cette guérison miraculeuse est l'origine de l'invocation *contre les Infirmités qui empêchent de marcher.*

Le président Quirinus, furieux des nombreuses conversions opérées par *saint Front* et ses disciples, fit arrêter trois d'entre eux qui, d'abord, subirent diverses tortures, puis furent décapités.

Quant à notre Saint, le Seigneur lui ayant apparu la nuit suivante, lui ordonna d'abandonner Vesone pour porter la lumière de l'Evangile en plusieurs autres villes et bourgades. C'est ainsi qu'il évangélisa successivement Pressac, Brantome, Angoulême, Saintes, Bordeaux, Blaye, Poitiers, Tours, Le Mans, *Dom-Front* qui prit ce nom en mémoire du séjour prolongé du Saint. Il s'arrêta ensuite dans la Normandie, le

Beauvoisis, à Soissons, à Neuilly qui depuis a ajouté à son nom celui de Saint-Front. A quelques pas de ces lieux, appelés *Grés de saint Front*, est une fontaine du même nom qui fut, dès le principe, l'origine de pieux pèlerinages suivis de guérisons miraculeuses. Il y eut là aussi un petit monastère dont les religieux prenaient le nom d'*Ermites de Saint-Front*. Dans la liturgie, on donne à *saint Front* le titre d'*Apôtre de Neuilly*.

Après s'être dirigé vers Metz, saint Front revint prêcher à Tarascon, à Toulouse, à Agen. Enfin il rentra dans sa ville épiscopale, à Vesone, où il assista, en extase, au crucifiement de saint Pierre ordonné par Néron. Il voulut qu'une église fût bâtie sur le lieu même sous l'invocation de saint Pierre. Il en reste encore une partie dite de *Saint-Pierre-Lancy* ou *l'Ancien*.

Pendant que *Front* visitait son diocèse, un serpent d'une dimension effrayante, dévorait non seulement les animaux, mais encore les hommes. A la prière des populations terrifiées, l'apôtre traversa la Dordogne à pieds secs et comme le monstre s'avançait vers lui, il l'arrêta par un signe de croix, lui ordonnant au nom de Jésus-Christ, crucifié par les Juifs, de se précipiter dans la Dordogne et de là dans la haute mer ; ce qu'il se hâta d'exécuter. On montre encore *la grotte du serpent* et, sur le sommet de la montagne, s'élève une petite église appelée *Saint-Front-de-Colubri*. Telle est l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre les serpents*.

Dans la vie de sainte Marthe, nous avons dit, d'après une tradition citée par Raban Maur, qu'à la mort de la Sainte, au moment où on se disposait à l'inhumer, *saint Front*, revêtu d'ornements pontificaux et Notre Seigneur, apparurent auprès du corps, en présence du peuple assemblé et le placèrent de leurs propres mains dans la sépulture.

Comme à sainte Marthe, l'heure de sa mort fut révélée à *saint Front* par Notre Seigneur. Le Saint en prévint ses prêtres, désigna son successeur, puis rendit son âme à Dieu. Son corps fut enseveli dans l'oratoire de Notre-Dame où fut élevé, au XIe siècle, un magnifique monument à la gloire de *saint Front*. Ce monument byzantin de Périgueux fait l'admiration des archéologues, surtout à cause de son clocher. « C'est, dit M. de Verneilh, le plus ancien clocher de France et même le seul clocher byzantin qu'il y ait au monde. »

(Vie de tous les Saints de France. — L'abbé PERGOT. — *Les Petits Bollandistes.)*

SAINT GENITOUR (1) (GENITOR) MARTYR

VERS 250.

Invoqué contre les Maux incurables.

On connaît très peu de détails sur ce Saint. Il était un des sept frères de saint Espain qui furent en partie martyrisés au Blanc (Indre), dont *saint Genitour* est le patron. Ce Saint est invoqué *contre les Maux incurables*. A cet effet, dans l'église du Blanc, on fait dire un Evangile en dirigeant une intention vers les martyrs et on baise l'étole du prêtre. Ce Saint est représenté dans cette même église (sous son vocable) tenant sa tête dans ses mains. S'il fallait en croire la tradition, après avoir été décapité, il aurait traversé la Creuse à la nage, portant sa tête dans ses mains en présence de ses bourreaux.

(1) *Genit eur, Genitou.*

VINGT-SIX OCTOBRE.

SAINT BERNWARD (1) ÉVÊQUE D'HILDESHEIM (SAXE)

XIe SIÈCLE. — 1022.

Patron des Orfèvres.

Né à Hildesheim, ville de Saxe, d'une famille très noble, *Bernward* fut élevé dans la crainte de Dieu et était en même temps initié à l'étude des lettres sacrées et à l'art de la sculpture. Didron (*Ann. arch.*, XXI, 258) reproduit un beau candélabre que l'on conserve précieusement à Hildesheim avec d'autres œuvres de cet artiste qui exerça une très grande influence sur les arts de l'Allemagne, à l'époque où il vécut. C'est là l'origine du patronage exercé *sur les Orfèvres*.

Encore adolescent, il gouverna avec la plus grande sagesse la maison de son aïeul déjà vieux ; bientôt il fut appelé à la cour de l'empereur Othon, où il brillait par la sagesse et la pureté de ses mœurs.

A la mort de l'évêque Gerdago, *Bernward* fut élevé, par un vote universel, sur le siège d'Hildesheim et fut pieusement consacré par Willigise, archevêque de Mayence. Il dota et enrichit son église d'ornements sacrés, de manuscrits, de calices d'or et d'argent qu'il ornait de ses propres mains. Il fonda en outre un monastère en l'honneur de saint Michel et de toutes les puissances célestes.

Après avoir bâti ce couvent et souffert de nombreuses tribulations pour défendre et assurer la liberté de l'église d'Hildesheim, épuisé de fatigue, il prit, lui aussi, l'habit de moine dans son monastère. Quand il sentit l'approche de sa mort, il se fit porter dans l'oratoire de Saint-Martin qu'il avait construit lui-même. C'est là qu'il rendit son âme à Dieu. Il fut enterré dans l'église de Saint-Michel et son corps fut mis dans un sépulcre qu'il avait creusé de ses propres mains. De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau.

(*Bollandistes*).

VINGT-HUIT OCTOBRE.

SAINT SIMON, APOTRE & MARTYR

Ier SIÈCLE.

Patron des Scieurs, Tanneurs, Maçons et Tisserands.

AINT SIMON fut appelé *Cananéen* et *Zelotes* (2) pour le distinguer de saint Pierre qui s'appelait aussi *Simon* et de saint Siméon qui succéda sur le siège de Jérusalem à saint Jacques-le-Mineur. L'Evangile ne mentionne pas l'époque à laquelle il fut appelé à l'apostolat avec son frère Jude, on croit seulement que *saint Simon* évangélisa l'Egypte, tandis que Jude était envoyé en Mésopotamie ; que depuis ils entrèrent tous les deux en Perse où, ayant opéré un grand nombre de conversions à la foi de Jésus-Christ, ils reçurent la couronne du martyre, sans qu'il soit possible de préciser le genre de mort qu'on leur fit subir. On sait seule-

(1) Ou *Berenwald*.
(2) *Cananéen* a la même signification en syro-chaldaïque que le mot *Zelotes* en grec.

ment que *Simon*, ayant été conduit dans le temple du Soleil et Jude dans celui de la Lune, les idoles se brisèrent d'elles-mêmes ; alors les prêtres furieux se précipitèrent sur les apôtres et les mirent à mort. Quoique le temps fût à ce moment clair et serein, il s'éleva tout à coup une horrible tempête qui renversa de fond en comble les temples des faux dieux et écrasa un certain nombre de païens, parmi lesquels deux magiciens qui avaient organisé le meurtre des martyrs.

Selon une tradition, *saint Simon* aurait été *scié* par morceaux et c'est pour cela que presque tous les artistes le représentent avec une *scie* à la main et que *les Scieurs de bois* l'ont adopté pour patron. Quant aux *Corroyeurs* et aux *Tanneurs*, ils l'auront sans doute choisi (A. Defer, 503) en souvenir du *Corroyeur* hospitalier qui avait reçu saint Pierre dans sa maison et qui portait le même nom que l'apôtre de Jésus-Christ.

Le verset du *Credo* attribué à *saint Simon* est : *Remissionem peccatorum.* « Cet apôtre est symbolisé par l'*hyacinthe.* Cette gemme de couleur bleue, représente la condescendance prudente, l'obéissance et la douceur. Elle ne peut convenir qu'à *saint Simon* dont le nom signifie « *Obéissant.* » Elle représente aussi la suavité des mœurs célestes, l'espérance du ciel, la contemplation, l'esprit céleste, les mépris des choses terrestres et ceux dont il est dit que leur conversation est dans les cieux. (Didron, XXVII, p. 100).

DICTONS SUR SAINT SIMON

A la saint Simon
Une mouche vaut un pigeon ou un mouton.
(Marne, Haute-Saône).

A la saint Simon
La neige aux Tisons.

(RIBADANEIRA).

SAINT JUDE, APOTRE MARTYR

Ier SIÈCLE.

Invoqué pour les Choses désespérées.

En esquissant la vie de saint Simon, nous avons à peu près retracé *celle de saint Jude.* Pour le distinguer de Judas Iscariote, *Jude* avait pris le surnom de *Thaddée.* Il était frère de saint Jacques-le-Mineur et de saint Siméon, évêque de Jérusalem, appelés *les Frères du Seigneur.* Au sermon après la Cène, Jésus ayant dit (Saint-Jean, XIV, 21-22) : « Celui « qui m'aime sera aimé de mon père et moi je l'aimerai et je me mani- « festerai à lui, » Jude lui dit : « Seigneur, d'où vient que vous vous « manifesterez à nous et non au monde ? »

On possède de *saint Jude* une épître adressée à toutes les églises de l'Orient et particulièrement aux juifs convertis qui avaient été l'objectif de ses travaux.

On a voulu faire, en Orient, de l'apôtre *saint Jude,* l'époux des noces de Cana. « Ce qu'il y a de certain, dit la *Revue britannique* (IIe volume, 7e série, p. 439), c'est qu'il fut marié et qu'il eut des enfants. »

Dans le *Credo*, le verset qui lui est attribué est : « *Carnis resurrectionem.* » D'après la désignation symbolique des apôtres (Apoc,, ch. 21, v. 19 et 20), *saint Jude*, tout ardent, tout cœur. comme son nom le dit, est symbolisé par l'ardeur et le brillant de la *Chrysopase* ou *Escarboucle*, rouge d'or et de feu qui signifie charité, bonnes œuvres et acrimonie.

Il était en effet doué de la haute sagesse que l'or représenta toujours et d'une parole incisive et redoutable aux hérétiques. (Didron, XXVII, 100).

Une tradition rapporte que *saint Jude*, cloué à une croix, aurait été tué à coups de flèches, de piques ou de bâton. Son attribut le plus ordinaire est une croix renversée. Il tient tantôt une équerre de charpentier, tantôt une croix, très souvent encore un petit navire dans la main, en souvenir de son ancien métier.

Bien que *Jude* ait pris le nom de *Thaddée* pour se distinguer de Judas Iscariote, il a été néanmoins longtemps négligé par les fidèles, à cause de la ressemblance de son nom avec le traître de l'Evangile ; mais, avec un peu de réflexion, on a fini par comprendre qu'après tout il était un des douze apôtres et qu'à ce titre il méritait d'être invoqué comme les autres. On a pensé également qu'il mettrait d'autant plus de zèle à faire exaucer nos vœux qu'il avait été oublié plus longtemps ; aussi est-il invoqué *dans les affaires désespérées* et pour *les choses en quelque sorte impossibles ;* c'est dans ce sens que nous trouvons une prière allemande consignée sur le feuillet d'un livre dont nous avons déjà parlé et dont le titre nous est inconnu :

GEBET

O Gott ! der du den heiligen JUDAM THADDÆUM *nicht nur allein vor deinem Angesicht, und allen himmlischem Heerschaaren, sondern auch vor den Menschen Kindern, zuvor zwar bei denselber wegen des Namens* JUDAS *des Verrathers sehr verhaszet, alsdann aber in den gefahrlichen und schon* VERWEIFELTEN DINGEN *zu einem sonder Patron bestellt, dir uns sehr liebreich und angenehm gemacht hast, wir bitten dich, aufdaszwir durch seine Verdiensten in alten unsern Gefahren mogen deine Hulf empfangen.*

Amen.

PRIÈRE

O Dieu ! qui avez rendu très aimable et très agréable à vous et à nous saint *Jude Thaddée*, non seulement en votre présence et en celle de toutes les milices célestes, mais encore devant tous les enfants des hommes, quoique son nom de *Judas* le leur eût d'abord rendu méprisable, et qui l'avez constitué notre protecteur *dans les causes dangereuses et déjà désespérées*, nous vous prions, par son intercession, de nous accorder votre secours dans tous les dangers que nous avons à courir.

Amen.

Les Bollandistes en citent une autre (12e vol. d'oct., p. 449) qu'ils ont trouvée dans un petit livre publié à Besançon en 1826 :

OREMUS.

Sanctissime apostole, fidelissime Christi serve et amice, JUDA THADDÆE, *qui ob proditoris nomen ex quorumdam simplicitate in debito tibi cultu desereris, ob tuam vero sanctissimam et apostolicam vitam ubique fere terrarum à verâ ecclesiâ* SPECIALIS CALAMITOSORUM *et pene* DESPERANTIUM ADVOCATUS *invocaris et pientissime coleris, ora Deum pro me misero, ut per tua merita in tribulationibus et angustiis meis consolationem recipiam, Dei et tuum auxilium, præsertim in præsenti perturbatione et angustiâ experiar, et tandem in horâ mortis meæ atque tecum et cum omnibus electis Deum æternum amem et benedicam. Amen.*

PRIONS.

Très saint apôtre, très fidèle serviteur et ami de Jésus-Christ, ô *Jude Thaddée* qui avez été négligé dans le culte qui vous était dû, par la simplicité de quelques-uns, à cause du traître, mais qui, à cause de votre vie très sainte et apostolique, avez été très pieusement honoré et invoqué comme *patron spécial* dans les *causes mauvaises* et en quelque sorte *désespérées*, par la véritable église presque dans tout l'univers, priez Dieu pour moi, malheureux, afin que, par vos mérites, je sois consolé dans mes tribulations et mes angoisses ; que je reçoive votre secours et celui de Dieu, surtout dans l'angoisse et la tribulation présentes et enfin à l'heure de ma mort et que j'aime et bénisse le Dieu éternel avec vous et avec tous les élus. Ainsi soit-il.

Dans les *Petits offices* en français publiés par *Vivès*, on trouve également cette prière :

Glorieux apôtre, martyr et parent de Jésus, *saint Jude*, qui avez répandu la foi au sein des nations les plus barbares et les plus éloignées, et qui avez engendré à Jésus-

Christ des peuples innombrables par la vertu de la parole sainte, faites, je vous en supplie, que je renonce dès ce jour à l'habitude du péché, que je sois préservé des pensées mauvaises, que j'obtienne toujours votre secours dans *les choses désespérées* et que je parvienne enfin à cette patrie céleste où est adorée la sainte Trinité, Dieu seul en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Le journal *La Croix* (28 octobre 1883) indique une autre origine de l'invocation adressée à *saint Jude dans les Causes désespérées*, qui mérite d'être signalée. Elle est tirée de l'*Histoire des apôtres* attribuée à Abdias, évêque de Babylone :

« Lorsque *saint Simon* et *saint Jude* entrèrent dans la Perse pour l'évangéliser, ils rencontrèrent l'armée des Babyloniens en guerre avec les Indiens qui envahissaient toute la contrée. Le général était entouré de magiciens et de devins qui sacrifiaient au démon et ne donnaient que des réponses trompeuses sur la situation des deux armées. Tout à coup, ils devinrent muets, et comme le général leur en demandait le motif ils l'attribuèrent sans hésiter à la présence de *saint Simon* et *saint Jude* qui, dirent-ils, ont une telle puissance qu'aucun des nôtres n'ose parler en leur présence. Interrogés à leur tour sur la position critique des Babyloniens et sur l'issue du combat, les apôtres répondirent : « Mettez fin à toute inquiétude, demain les ambassadeurs indiens viendront faire leur soumission. » Ce qui arriva en effet. Après cette prédiction accomplie contre toute espérance, plus de soixante mille hommes furent baptisés ; le roi lui-même et tous ses dignitaires se firent chrétiens.

La Croix rappelle également une circonstance, beaucoup plus rapprochée de nous, dans laquelle *saint Jude* vint en aide à la France cruellement éprouvée. En 1871 tout semblait perdu, les Prussiens envahissaient nos provinces à leur gré, quand, au-dessus de l'église de Pontmain, une des seules consacrées en France à *saint Jude*, la sainte Vierge apparut et dit : « Ils n'iront pas plus loin. » Et ce jour ils s'arrêtèrent.

DICTONS SUR SAINT JUDE ET SAINT SIMON

Festa Dies Judæ *prohibet te incedere nude*	Le jour de la *saint Jude* il vous est interdit
Sed vult ut corpus vestibus omne tegas.	de sortir découvert ; mettez-donc votre habit.
Festa Dies Judæ *cum transiit atque* Simonis,	Le jour de la *saint Jude* et de la *saint Simon*,
In foribus nobis esse putatur hyems.	déjà sur notre seuil est la froide saison.

(*Sententiæ Rythmicæ* de J. Buchleras).

Ribadaneira).

SAINT GENEZ, MARTYR A THIERS

1er siècle. — 68

Invoqué pour les Yeux et contre la Paralysie.

Il était de Mycènes, ville ruinée de l'Argolide. Fuyant la persécution du proconsul d'Achaïe, il vint, avec sa mère Genesie, à Arles, où il fut baptisé par saint Trophime. Ayant passé en Auvergne, il fut surpris à Thiers par des païens qui voulurent le contraindre de renoncer à sa foi. Quoiqu'il n'eut que dix-huit ans, il refusa énergiquement de renier son Dieu et eut la tête tranchée. Ses reliques furent recueillies par saint Sirenat et ensevelies dans une forêt où elles restèrent longtemps inconnues. Saint Grégoire de Tours raconte que très longtemps après la mort

de *saint Genez*, un pauvre laboureur ayant perdu ses bœufs, les chercha sans pouvoir les retrouver. Comme il se lamentait dans sa maison, un inconnu se présenta à lui et lui dit : « Va le long du chemin de la forêt, tu trouveras tes bœufs qui paissent à l'entour d'une pierre de marbre ; attelle-les à cette pierre et traîne-la sur mon tombeau qui est près du chemin et, afin que tu ne doutes pas de ce que je te prescris, sache que c'est *saint Genez* qui te parle, *saint Genez* martyrisé il y a plusieurs siècles. »

Le laboureur exécuta ponctuellement les ordres du Saint. Plus tard, vers 580, saint Avit, évêque de Clermont, fit bâtir une belle église sur son tombeau.

D'après le témoignage de Jacques Branche, au XVIIe siècle, on l'invoquait encore sur son tombeau pour *les Paralytiques* et *pour les Maladies des Yeux*, comme l'indiquent les Litanies en l'honneur de *saint Genez*, enfant et martyr, patron de la ville de Thiers :

Sancte GENESI *qui cœlitus* OCULORUM DEBILITATEM SANAS, *ora pro nobis.*

Saint Genez à qui Dieu a donné le pouvoir de guérir le mal des *yeux*, priez pour nous.

Une ancienne gravure sur bois représente *saint Genez* debout. Deux anges lui posent sur la tête une couronne de laurier. Quant à lui, il tient son église dans la main droite et dans la main gauche la palme du martyre. Dans le bas on lit cette inscription : « S. GENESIUS *capituli et civitatis Tiernenensis patronus.* » (*Saint Genez* patron du chapître et de la ville de Thiers.

(Jacques BRANCHE. — *Petits Bollandistes*).

VINGT-NEUF OCTOBRE.

SAINT DODON (DODO) ABBÉ DE WALERS EN FAIGNE

VIIIe SIÈCLE. — 760.

Invoqué pour les Maladies du Dos et des Reins.

ÉLÈVE de saint Ursmars, il fut désigné par son maître pour prendre la direction de la communauté de Walers-en-Faigne. Il triompha par sa sainteté de tous les obstacles sans nombre que lui suscita le démon dans la conduite et l'administration de ce monastère. De nombreux miracles qu'il opéra pendant toute sa vie, montrèrent clairement aux populations combien il était agréable à Dieu. Il mourut le premier jour d'octobre, vers l'an 760, et son souvenir s'est conservé précieusement dans tout le pays de Faigne.

Les Bollandistes (12e vol. d'oct., p. 633) expliquent ainsi l'invocation qui lui est attribuée :

Similiter quamquam inter nomen S. DODONIS (*quo* PATER *aut* AVUS *a pristinis Germanis indicati fuisse videntur*) *et* DORSUM, *vulgo* DOS *nulla sit congruentia nisi consonantia quædam inter* DODO *et* DOS DOS, *hinc tamen factum ut jam pridem imploretur* S. DODONIS *patrocinium ab infirmis* DORSO *aut* RENIBUS *laborantibus.*

Pareillement quoique entre le nom de *saint Dodon* (par lequel les anciens Germains paraissent avoir désigné *le père* ou *le grand'père*) et *Dorsum*, vulgairement *Dos*, il n'y ait aucune conformité, si ce n'est une certaine consonnance entre *Dodo* et *Dos Dos*, de là cependant il est arrivé que déjà depuis longtemps le patronage de *saint Dodon* a été réclamé par les malades qui souffrent *du Dos et des Reins.*

(*Bollandistes* et *Petits Bollandistes.*)

SAINT MAZERAND, CONFESSEUR

ÉPOQUE INCERTAINE

Invoqué contre diverses Infirmités, surtout les Fièvres.

Nous ne connaissons rien de positif sur l'origine ni sur la vie de saint Mazerand. Les Bollandistes pensent qu'il a vécu en solitaire, dans la pratique des plus belles vertus chrétiennes, qu'il est mort et qu'il a été enterré *au Broc (Brocum)*, près la Chaise-Dieu, en Auvergne. Mais ils font erreur, évidemment ; puisqu'ils déclarent eux-mêmes qu'ils n'en ont pas trouvé trace dans cette localité. C'est *Brou (Brocum)*, dans le diocèse de Moulins, entre Saint-Pourçain, Chantelle et Gannat, qu'il a édifié par ses vertus ; c'est là surtout qu'il a fait éclater sa puissance au ciel, de telle sorte qu'il a mérité d'être patron de ce lieu, d'y avoir un prieuré important sous son vocable et d'être encore titulaire de l'église paroissiale. Au pied de cette église est une fontaine de son nom. La tradition locale porte que de tout temps on est venu des environs chercher de son eau, en invoquant saint Mazerand. pour se guérir des différentes infirmités, surtout des fièvres diverses.

Enfin, il y a quelques années, en réparant cette église, on a découvert sous plusieurs couches de plâtras, une très vieille peinture murale qui représentait notre Saint, avec cette inscription : *Sanctus Mazerandus*. Son costume était celui du moyen-âge, tel que le portaient les civils et non pas les religieux. De plus, ses mains étaient armées des instruments qui caractérisent les architectes ou les maîtres-ouvriers.

D'après cela nous pensons que c'est lui qui a construit cette tant vieille église de *Brou*, qu'il était sans doute chef pieux et habile de quelqu'une de ces corporations ouvrières qui parcouraient alors notre pays pour y bâtir gratuitement des églises et que pour cela on appelait *les logeurs du Bon Dieu* ; qu'il s'est fixé chez nous après avoir terminé son travail, qu'il y est mort en odeur de sainteté, et qu'il y a été de tout temps, grâce à ses vertus autant qu'à sa puissante protection auprès de Dieu, l'objet d'une vénération, d'un culte tout particulier, le 29 octobre surtout, comme l'attestent la pratique actuelle, la tradition ancienne et les divers martyrologes.

(Bollandistes. — Nouveau propre du diocèse de Moulins.)

SAINT BALD OU BAUD (BALDUS) VULGO BOND, PÉNITENT

VIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Goutte, les Douleurs de Dents, les Coliques des Enfants, pour ramener la Paix dans les Familles et pour la Santé des Animaux.

Les uns le font naître en Portugal, d'autres en Espagne et enfin plusieurs lui donnent les environs de Sens pour patrie. Quoiqu'il en soit, quelques-uns de ses compagnons lui ayant dit plusieurs fois, on ne sait sous quelle inspiration, qu'il attenterait aux jours de son père et de sa mère, pour éviter l'occasion d'un si grand malheur, il s'exila volontairement dans un pays éloigné et qui lui était complétement inconnu. C'était en Espagne. *Bald* y avait épousé une femme qui était belle et riche.

Son père et sa mère n'avaient jamais pu se consoler de son absence et à force de recherches, ils finirent par découvrir le lieu où leur fils s'était retiré. Malgré leur grand âge, ils se mirent immédiatement en route

pour aller le retrouver. Ils arrivèrent dans la maison de *Bald* pendant qu'il était à la chasse ; mais sa femme les reçut à bras ouverts et comme ils étaient très fatigués, elle les fit coucher dans son lit. Pendant ce temps-là, le diable, ayant pris la figure d'un voisin de *Bald*, le prévint qu'un adultère se commettait en ce moment dans sa propre maison. Hâtant le pas, *Bald* entra subitement dans sa chambre sans avoir rencontré sa femme, qui aurait pu le détromper et trouvant un homme et une femme couchés ensemble, il les perça tous les deux de son épée.

Quel ne fut pas son désespoir quand sa femme, apparaissant, lui raconta l'arrivée de ses parents et l'accueil qu'elle leur avait fait !

Fou de douleur, il abandonna sa femme et vint à Jérusalem pour pleurer son péché au même lieu où notre Seigneur avait donné son sang pour expier nos fautes, puis il alla à Rome se jeter aux pieds du pape, lui confesser son crime et lui en demander l'absolution. Le pape la lui donna, en lui enjoignant de se présenter devant saint Artène, archevêque de Sens, qui lui imposerait une pénitence.

Artène lui prescrivit de se rendre sur une haute montagne, d'y planter un bâton sec qu'il lui mit entre les mains et de l'arroser tous les jours avec de l'eau de la rivière d'Yonne, qui coule au pied de cette montagne, l'avertissant que lorsque ce bâton prendrait racine et reverdirait, ses péchés lui seraient pardonnés.

Bald accomplit strictement la pénitence qui lui était imposée, descendant et remontant chaque jour, à travers les plus âpres sentiers de la montagne, pour puiser de l'eau destinée à l'arrosage de son bâton. Le diable, jaloux de sa patience, lui cassa la cruche dont il se servait et qu'il remplaça par un panier.

Un jour qu'il revenait de puiser de l'eau à la rivière, il rencontra des femmes qui tenaient un enfant presque mort. *Bald* le saisissant aussitôt, le porta à saint Artène qui, par l'imposition des mains, le rendit à la vie. Notre Saint l'adopta et le rapporta dans sa solitude. Après avoir accompli pendant plusieurs années la rude tâche que nous avons décrite plus haut, le saint pénitent eut enfin la satisfaction de voir le bâton couvert de fleurs et de fruit, et enfin devenir un bel arbre.

Assuré de la miséricorde de Dieu, *Bald* lui demanda de le retirer de ce monde. Sa prière fut exaucée peu de temps après ; il fut enterré au lieu où il mourut et sur lequel depuis une chapelle fut élevée. Dans son tombeau de pierre, d'où l'on a retiré ses reliques, lequel est situé dans la crypte de la chapelle, on introduisait pendant quelques instants les *Enfants atteints de la Colique*, en souvenir probablement de l'enfant qu'il avait adopté.

On a coutume d'invoquer les Saints contre les maux dont ils ont souffert pendant leur vie, c'est pourquoi le malentendu funeste et inexplicable, cause de l'attentat commis par le Saint pénitent, pourrait bien être l'origine de l'invocation qui lui est adressée *pour obtenir la paix dans les familles divisées*. Les laboureurs et les vignerons du pays, dit Ribadaneira (15 septembre), le réclament aussi *pour la prospérité de leurs labourages* et *pour la conservation de leurs troupeaux*. On lui demande enfin *le soulagement du mal de dents et de la goutte*, sans qu'il soit possible de déterminer l'origine de ces deux invocations.

C'est à tort qu'on a confondu *saint Bald* ou *Bond* avec saint Bont ou Bonnet, évêque de Clermont.

(*Les Bollandistes*. — RIBADANEIRA, édition de 1691, Lyon.)

SAINTE ERMELINDE, VIERGE ET RECLUSE

FIN DU VIe SIÈCLE

Invoquée contre la Faiblesse des Jambes et contre les Maladies des Membres du Corps.

D'une famille très illustre, *Ermelinde*, jeune encore, fit vœu de virginité et renonça à tous les plaisirs et à toutes les pompes du siècle. Elle quitta le château paternel de Terdouck, près de Louvain, et se retira dans une bourgade du nom de Bevec.

Avertie par un ange que deux jeunes seigneurs la poursuivaient de leurs hommages, elle s'enfuit à Meldrik appelé Meldaert (Maldradicem) au diocèse actuel de Malines. Là, elle vécut en recluse et rendit son âme à Dieu au commencement du VIIe siècle.

On croit que *sainte Ermelinde* fut ensevelie près de sa cellule. Plus tard, vers 643, une chapelle fut bâtie sur son tombeau. Sous ce même tombeau, se trouve une fontaine qui porte le nom de *sainte Ermelinde*, peut-être parce que de son vivant, la Sainte avait l'habitude de boire de son eau ou bien parce que Dieu la fit jaillir sur sa demande. Depuis un temps très reculé, cette eau jouit de la propriété de guérir les maladies ; on la boit principalement *contre la faiblesse des Jambes* et *contre les maladies des autres membres du corps*.

D'après les Petits Bollandistes (13e vol., p. 30), on l'invoque spécialement pour solliciter *la guérison des maux de Bras et de Jambes* (l'onomatopée joue ici le rôle principal : *Erm* ou *Arm* signifie *Bras* et par extension, *Jambes*.

(*Bollandistes*).

SAINT GERMAIN DE MONTFORT, DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT

COMMENCEMENT DU XIe SIÈCLE.

Invoqué dans les Maladies des Enfants, pour les Infirmités et les Douleurs corporelles.

Né en Belgique, à Montfort, petite ville des environs de Malines, *Germain* appartenait à une famille aussi distinguée par sa piété que par sa richesse. De bonne heure, ses parents l'envoyèrent à Paris où il fit les études les plus remarquables et il progressa aussi rapidement dans la sanctification de son âme que dans l'acquisition des sciences humaines. Il avait environ vingt-cinq ans quand il fut sollicité par une des plus anciennes familles de Savoie de prendre sous sa conduite Bernard leur fils, qui habitait avec ses parents le château de Menthon près d'Annecy ; *Germain* accepta cette mission par humilité, et son élève devint plus tard l'illustre fondateur des hospices du grand et du petit Saint-Bernard.

Ayant été élu prieur de la communauté de Talloires (1) où la règle de saint Benoît était pratiquée avec toute la ferveur des premiers temps et qu'il avait grandement édifiée comme simple religieux, il donna à ce monastère l'impulsion des plus austères vertus et le conduisit avec une rapidité étonnante dans les sentiers de la plus haute perfection. A un

(1) Elle dépendait de l'illustre abbaye de Savigny, dans le diocèse de Lyon.

quart de lieue au-dessus de Talloires se trouvait une grotte taillée par la main du temps, il y montait tous les matins, à l'aube du jour, après avoir assisté à l'office de la nuit et célébré la sainte messe au couvent de Talloires ; puis il y passait la journée entière dans la contemplation des choses divines, jeûnait tous les jours avec rigueur et ne prenait un peu de nourriture que le soir, au coucher du soleil, heure à laquelle il redescendait à Talloires pour mener chaque jour la même vie. Après avoir passé environ quarante ans dans cette solitude, il s'endormit doucement dans le Seigneur, vers l'an 1000. On croit néanmoins qu'il mourut dans sa cellule. Un précipice situé près de la Grotte porte encore le nom du *Saut-du-Moine*, parce qu'un moine du prieuré de Saint-Germain y étant tombé par mégarde, en sortit sain et sauf après s'être recommandé à notre Saint. *Saint Germain* fut enterré dans la chapelle qu'il avait fait bâtir sur le roc et qui prit le nom de prieuré ou d'ermitage de Saint-Germain.

Cette chapelle étant tombée en ruines, la translation des reliques eut lieu le 23 octobre 1831, dans une belle chapelle de l'église de Talloires ; c'est là où on l'invoque encore pour *les douleurs et les infirmités corporelles et pour toutes les maladies des Enfants*, sans qu'il soit possible d'expliquer l'origine de ces invocations.

D'après le *Bulletin monumental* de M. de Caumont (2e série, tom. V, 1849, p. 375-381), *Saint-Germain-de-Montfort* se rattacherait probablement à la fontaine de *Saint-Germain-de-la-Truite* (commune d'Ezy, Eure). Cette fontaine est renfermée dans l'intérieur d'une chapelle et l'on a conservé l'usage d'y plonger *les Enfants faibles et dartreux* (1).

Suivant la communication qui m'a été faite par M. Amédée de Margerie, du *Bulletin de la Société Lorraine archéologique*, *saint Germain* aurait également à Battigny, canton de Colombey, une fontaine dont l'eau guérit *les maladies des Enfants*.

(Petits Bollandistes).

TRENTE OCTOBRE.

SAINT SATURNIN DE CAGLIARI, MARTYR

303.

Invoqué contre les Obsessions diaboliques.

Ce Saint était né de parents nobles à Cagliari (Sardaigne). Ayant embrassé dès son enfance la religion chrétienne, il fut sommé, pendant la persécution de Dioclétien, par le président barbare, de sacrifier à Jupiter : « Je sacrifie, « répondit-il, au Dieu qui a fait le ciel et la terre et non « aux idoles, qui sont la demeure des démons. » Il fut reconduit dans la prison où il passa la nuit tout entière en oraison. Le lendemain il déclara qu'aucune promesse ni qu'aucun supplice ne pourrait jamais le séparer de Jésus-Christ. Alors le président reconnaissant que rien ne saurait vaincre sa constance, lui fit trancher la tête. Les chrétiens ensevelirent son corps pendant la nuit et recueillirent son sang dans des ampoules de verre. Ces reliques sont conservées dans une

(1) *Esquisses Marchoises*, p. 30.

belle église sous le vocable du Saint, où on vient l'invoquer *contre les obsessions diaboliques.*

D'après Baillet, le culte de *saint Saturnin* existait dès le Ve siècle, en Sardaigne. A cette époque, saint Fulgence, évêque de Ruspe, ayant été relégué en Sardaigne par le roi des Vandales, établit sa demeure auprès de l'église du Saint et y bâtit un monastère.

(*Hagiologium italicum*).

TRENTE-ET-UN OCTOBRE.

SAINT QUENTIN (QUINTINIUS), MARTYR

APOTRE D'AMIENS

303.

Invoqué contre le Rhume, la Toux et l'Hydropisie. — Patron des Chaudronniers, Canonniers, Chapelains, Maîtres-Chirurgiens, Portefaix, Tailleurs et Serruriers.

ils d'un sénateur de Rome, *Quentin* n'hésita pas à quitter sa patrie pour venir évangéliser, dans les Gaules, les peuples de l'Amiénois et du Vermandois. Rictiovare, gouverneur de cette contrée sous Dioclétien, ayant appris les nombreuses conversions opérées par l'apôtre, le fit arrêter et mettre en prison. Comme il refusait de sacrifier aux idoles, Rictiovare le fit battre de verges par quatre bourreaux qui bientôt tombèrent à la renverse en criant qu'ils se sentaient brûler tout vifs. Le gouverneur ordonna alors de le ramener en prison avec des fers aux pieds et aux mains. La nuit suivante, comme *Quentin* dormait et donnait un peu de repos à ses membres couverts de plaies, un ange lui apparut et le délivra de sa captivité. A peine était-il arrivé au lieu que l'ange lui avait indiqué, que de tous les côtés le peuple y accourut en foule. Six cents personnes environ, entraînées par sa parole, se convertirent immédiatement à la foi de Jésus-Christ.

Furieux, Rictiovare envoya des soldats se saisir du Saint qu'on suspendit à des poulies avec une telle violence que ses membres étaient tout disloqués et que ses os se déboîtaient. On le frappa ensuite avec des verges de fer, puis on répandit sur son dos de l'huile bouillante, de la poix et de la graisse brûlantes ; voyant qu'il restait inébranlable dans sa foi, Rictiovare eut recours aux caresses, puis aux menaces, mais inutilement ; alors il commanda de lui appliquer sur tout le corps des torches ardentes.

Quentin, au milieu de toutes ces tortures, s'écriait qu'il regardait comme des rafraîchissements tout ce qu'on lui faisait souffrir pour le nom de Jésus-Christ : « Qu'on apporte, dit Rictiovare, de la chaux, du « vinaigre et de la moutarde et qu'on lui en remplisse la bouche pour « l'empêcher de séduire le peuple par sa parole. »

De plus en plus exaspéré, le tyran l'ayant menacé de l'emmener à Rome, le fit conduire chargé de chaînes à l'Auguste des Vermandois (aujourd'hui *Saint-Quentin*). S'étant arrêté à Marteville, après avoir essayé vainement de tous les moyens de séduction, Rictiovare livra son prisonnier à une dernière torture. A cet effet il manda un *serrurier*, d'autres disent un *forgeron*, il lui commanda deux longues broches de

fer qui devaient transpercer le bienheureux *Quentin* de la tête aux jambes, et *dix alènes* destinées à percer les doigts du martyr entre les ongles et la chair. Le bienheureux *Quentin*, ayant triomphé de si affreux supplices, fut enfin décapité ; son corps fut jeté dans la Somme où il resta plongé sous les eaux pendant cinquante-cinq ans. Ce laps de temps écoulé, le lieu où était son corps fut révélé à une noble dame romaine du nom d'Eusalie. On le chercha et on le trouva à l'endroit où il avait été précipité. Il était dans toute son intégrité, sans tâche, ni corruption, ni *enflure*. Il fut pieusement enterré par elle sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'église paroissiale. En 640, saint Eloy, évêque de Noyon, le retrouva de nouveau et au moment où le cercueil fut ouvert, une odeur très suave embauma l'air de ses parfums et une lumière beaucoup plus vive que celle qui venait des cierges et des lampes, éclata en même temps et éblouit les yeux de tous les assistants. Depuis lors jusqu'à nos jours, le 3 janvier on n'a jamais cessé (excepté pendant les mauvais jours de la Terreur) de rappeler, par une éblouissante *illumination* (LUMINERIE) le souvenir de cette glorieuse invention du corps de *saint Quentin* (1).

D'après la tradition populaire, *saint Quentin* en allant d'Amiens à Auguste, s'arrêta à Marteville et fut mis dans la prison du château où il fit jaillir une fontaine qui, tant qu'elle exista, avait la vertu spéciale de guérir les *Hydropiques*. Une autre tradition mentionne que le *Forgeron* qui avait fabriqué *les broches* et *les alènes* dont il a été question plus haut, mourut bientôt d'une horrible maladie et que, depuis ce temps-là, aucun *Maréchal-Ferrand* ne peut s'établir à Marteville sans être aussitôt atteint d'une *hydropisie mortelle*. En vain un seigneur du lieu, Gaucher de Caulaincourt, qui vivait au XVIe siècle, fit-il venir un *Forgeron* du fond de la Normandie, le sort commun l'atteignit aussitôt (2).

Beaucoup d'autres sources, désignées sous le nom du saint martyr, étaient ou sont encore aujourd'hui un rendez-vous de pèlerinage pour les *Hydropiques*. Elles se trouvaient là particulièrement où *saint Quentin* avait été incarcéré. Des reliques du Saint ayant été apportées à Paris, un pèlerinage y fut établi. On y mettait en pratique une coutume singulière qui a disparu déjà depuis un certain temps. Les pèlerins *enflés* durant leur neuvaine, se faisaient peser chaque jour afin de connaître de combien leur enflure était diminuée et souvent pour remercier le saint martyr de son intercession en leur faveur, ils offraient à son église de la cire, du blé et d'autres choses, dont le poids était égal à celui de leur corps et qui, pour ce sujet s'appelait *contre-poids* (*contra pondera*).

L'abbé Corblet cite un certain nombre de ces pèlerins guéris de l'*Hydropisie* à une époque déjà éloignée, par l'intercession de saint Quentin. *Dans le Bréviaire de l'église insigne et royale de Saint-Quentin en Vermandois* (1642), on trouve ce passage d'une hymne qui a rapport à l'invocation contre l'*Hydropisie* et à la tradition des *contre-poids* :

HYMNE A SAINT QUENTIN CONTRE L'HYDROPISIE

QUINTINE, *gemma martyrum,* *Quot languidis preces tuæ* *Vives dedere pristinas ?*	*Quentin*, perle des Martyrs, combien de fois vos prières ont rendu aux malades leur première vigueur ? L'*Hydropique* au corps

(1) *Semaine du Vermandois*, 1859.
(2) L'abbé CORBLET (vol. III, p. 363).

Hydrops *fatiscens corpore*	affaibli pesé dans une balance régulière se
Bilance libratus stata	sent rétabli par la présence de votre secours.
Sensit tui præsentiam	
Redintegratus numinis.	

D'après les Petits Bollandistes, à Saint-Quentin comme à Amiens, il y avait un hôpital spécial pour les pèlerins *hydropiques* qui venaient invoquer le saint martyr. Cet asile qu'on désignait vulgairement sous le nom d'*hôpital des enflés*, fut construit en 1161 et fut détruit avant le XVe siècle.

Depuis le *Moyen-Age*, on appelait *la Toux*, *mal de saint Quentin* et on l'invoquait *contre les Rhumes*.

L'Allemand Henri Alt (*Di Die Heiligenbilder*, Berlin, 1485), prétend, pour expliquer l'origine de cette invocation, que *saint Quentin* guérit *d'une Toux violente* la fille d'un prêteur auquel il voulait prouver la vérité de la religion ; malheureusement ce fait ne se trouve consigné dans aucun des actes du martyr.

Dans l'*Almanach perpétuel* le Père Daire indique aussi *la prison* comme *Mal de saint Quentin* ; ce qui s'expliquerait assez naturellement par la *Délivrance miraculeuse du Saint* mentionnée plus haut.

Il est difficile de trouver l'origine des divers patronages attribués à *saint Quentin*. A la rigueur, les deux broches de fer fichées ordinairement dans chacune des épaules du Saint, ont pu donner l'idée aux *Serruriers* de se mettre sous sa protection. Quant aux *Taitleurs*, les *alènes* transperçant les doigts du martyr entre les ongles et la chair, ont pu éveiller chez eux le souvenir de leur aiguille.

Saint Quentin est représenté habituellement tenant un livre de la main droite et une palme de la main gauche, avec les épaules traversées chacune par une broche de fer. J'ai sous les yeux la reproduction en chromolithographie d'un vitrail (1) du XVe siècle, dont la provenance n'est pas indiquée. *Saint Quentin* est représenté tenant de la main droite une longue broche qui ne ressemble pas mal à une broche à rôtir et de la gauche un cœur sur lequel est imprimé une croix blanche.

(Ribadaneira. — *Acte des Martyrs*. — L'Abbé Corblet. — Georges Lecocq (2).

SAINT WOLFGANG OU VOSFANG (WOLFGANGUS)

ÉVÊQUE DE RATISBONNE

Xe SIÈCLE. — 994.

Patron des Charpentiers. — Invoqué contre l'Apoplexie et la Paralysie.

Né en Souabe, il fut élevé dans l'abbaye de Richenow et s'y distingua par sa piété. Il s'y lia aussi avec un jeune seigneur nommé Henri qui étant devenu archevêque de Trèves en 956, l'emmena avec lui et le fit doyen d'un chapître de chanoines qu'il rendit aussi régulier que le monastère le mieux discipliné. Après la mort de l'archevêque, *Wolfgang* étant retourné dans son pays, disposa d'une partie de ses biens en faveur des pauvres et entra dans le monastère d'Einsilden, en Souabe. En 972,

(1) Ce vitrail avait été communiqué au P. Cahier par M. Jules Laderte (Voir les *Caractéristiques des Saints*, p. 149).

(2) Etude iconographique sur le culte de *saint Quentin*.

il partit avec un petit nombre de compagnons choisis pour aller prêcher l'Evangile dans les extrémités de l'Esclavonie et de l'Autriche ; deux ans après, il fut nommé malgré lui évêque de Ratisbonne. Il travailla efficacement à la réforme générale de son clergé et de son peuple, et se distingua surtout par une ardente charité. N'ayant accepté son évêché qu'avec une extrême répugnance, il se retira secrètement dans les Alpes Noriques et s'y bâtit un petit ermitage. Ce ne fut qu'au bout de cinq ans qu'il fut découvert par des chasseurs et que, cédant aux sollicitations des fidèles, il revint dans son diocèse. Obligé pour les affaires de son église de passer dans la Basse-Autriche, il tomba malade en chemin à Papping. Comme il savait, par révélation, qu'il mourrait dans l'église de Saint-Othmer, il s'y fit porter et c'est là qu'il rendit son âme à Dieu en 994.

J'ai sous les yeux plusieurs représentations de *saint Wolfgang*, les unes tirées de la *Chronique de Nuremberg*, les autres, *des Saints de la famille de Maximilien* et de livres imprimés à la fin du XVe siècle. Toutes le montrent en costume épiscopal, crossé et mitré, tenant de la main droite une petite chapelle et de l'autre une *hache*. Quelquefois la petite chapelle est à côté de lui ou derrière lui. Si l'on en croit la tradition et l'Allemand Henri Alt, *Wolfgang*, quand il se retira dans les Alpes Noriques, saisit *une hache* et du haut d'une colline boisée, la jeta aussi loin qu'il put en disant : « Où je la retrouverai, là j'établirai ma demeure. » Et il bâtit, en effet, dans la vallée, près d'un lac, où elle était tombée, une cabane et une petite église. En apercevant la *hache* qu'il tient à la main, *les Charpentiers* se sont empressés de le prendre pour patron.

Quant à l'invocation qui lui est adressée contre la *Paralysie*, Henri Alt pense qu'il faut en attribuer l'origine à beaucoup de guérisons opérées par l'intercession du Saint dans les affections qui accompagnent ordinairement l'*Apoplexie*.

(*Dictionnaire universel* de l'Abbé J.-B. Glaire. — *Petits Bollandistes*).

BIENHEUREUX THOMAS BELLACIO, FRÈRE MINEUR

XVe SIÈCLE. — 1447

Patron des Bouchers.

Thomas commença par exercer la profession de *Boucher*. Après avoir eu une jeunesse débauchée, il se convertit, entra dans l'ordre des Franciscains conventuels, devint un modèle de pénitence et ramena un grand nombre d'hérétiques à la foi chrétienne. Les papes Martin V et Eugène IV se servirent de lui dans des affaires difficiles qu'il mena à bonne fin. Etant tombé entre les mains des Maures, il fut racheté par Eugène IV pour cinq cents écus. Il mourut à Riati où il était de passage en 1447. Il fut béatifié en 1771 par Clément XIV.

(Dom Riva).

MOIS DE NOVEMBRE

PREMIER NOVEMBRE

SAINT MARCEL OU MARCEAU, ÉVÊQUE DE PARIS

Ve SIÈCLE. — VERS 436.

Patron des Gainiers, Merciers et Drapiers. — Invoqué contre le Carreau des Enfants.

Dès son enfance, *Marcel* fut élevé à la fois dans l'étude des Belles-Lettres et dans la pratique des bonnes mœurs. Aussi l'évêque Prudence lui conféra les ordres mineurs et le nomma lecteur de son église ; puis il l'ordonna sous-diacre. Ce fut alors qu'il commença à être favorisé de la grâce des miracles. Un forgeron cruel et barbare, le voyant près de sa boutique, le contraignit avec menaces de saisir une barre de fer ardente et d'en évaluer le poids ; ce que *Marcel* fit immédiatement sans avoir éprouvé la plus minime brûlure, en déclarant que le poids de la barre était de neuf livres. Une autre fois, en la fête des Rois, l'eau qu'il avait puisée lui-même dans la Seine, se convertit en vin, quand il voulut la verser sur les mains de son évêque. Ce même Prudence, ayant fait fouetter injustement un enfant de chœur de sa cathédrale, devint muet à l'instant et ne recouvra la parole qu'après que son sous-diacre *Marcel* eut intercédé pour lui.

A la mort de Prudence, le clergé et le peuple de Paris élurent unanimement, pour leur évêque, *Marcel*, qui s'efforça vainement de décliner cet honneur.

De son temps mourut à Paris une femme qui, quoique noble, s'était plongée dans toute espèce d'excès. Dieu permit qu'un serpent hideux et d'une prodigieuse grandeur, sortît tous les jours de sa caverne pour venir dévorer le corps de la pécheresse et infectât toute la ville d'une odeur pestilentielle. Tous les habitants étaient terrifiés. *Marcel*, marchant à sa rencontre, lui asséna trois coups de sa crosse sur la tête, puis le lia avec son étole et le traîna ainsi près d'une lieue et demie, sous les yeux de la foule, en lui intimant l'ordre de ne plus jamais reparaître sur ce territoire. Sur les anciens monuments et dans les vieux manuscrits, on s'est plu à représenter cette délivrance miraculeuse opérée par *saint Marcel* (1).

(1) Et entr'autre, sur le pilier du centre du grand portail de la basilique métropolitaine et dans les *Heures d'Anne de Bretagne*.

Après avoir accompli de nombreuses conversions et gouverné son église saintement pendant de longues années, *Marcel* rendit son âme à Dieu, emportant les regrets unanimes des habitants de la ville de Paris, qui constamment ont toujours mêlé son souvenir à celui de sainte Geneviève.

Le corps de *saint Marcel* avait été porté dans un bourg voisin de Paris, dans une chapelle dédiée à saint Clément. Sous Charlemagne, un comte de Blayes, neveu de ce roi, fit bâtir au milieu une collégiale qui prit le nom de Saint-Marcel, ainsi que tout le bourg qui, plus tard, est devenu un faubourg de Paris.

Aucune circonstance particulière de la vie de *saint Marcel* ne paraît justifier les patronages énumérés plus haut.

Il en est de même de l'invocation contre le *Carreau des Enfants* qui m'est indiquée par M. l'abbé Deladreue, du diocèse de Beauvais, comme étant encore en vigueur à Fleury (Oise).

(Ribadaneira. — *Les Petits Bollandistes*).

DEUX NOVEMBRE.

SAINT VULGAN (VULGANIUS) (1), ERMITE

VIIe SIÈCLE.

Patron des Porteurs de Sel et de Grains. — Invoqué contre les Coliques, la Gravelle et les Hernies.

ULGAN, Anglais de naissance, aurait, sur un ordre du ciel, quitté son pays pour se rendre dans les Gaules. Il aurait abordé à Wissant (Pas-de-Calais), aurait évangélisé les environs de Boulogne et de Thérouanne et se serait fait ermite près de l'abbaye de Saint-Waast d'Arras. A une époque indéterminée, son corps aurait été transféré à Lens, en Artois, qui choisit ce Saint pour patron et conserve ses reliques depuis un temps immémorial.

(*Les Petits Bollandistes*).

TROIS NOVEMBRE.

SAINT HUBERT, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT ET DE LIÈGE

VIIIe SIÈCLE. — 727

Invoqué contre la Rage, les Chiens enragés, les Serpents, la Folie et pour les Chiens. — Patron des Chasseurs, Forestiers, Bouchers, Pelletiers, Fondeurs, Gaîniers, Sonnettiers et des Fabricants d'instruments de Mathématiques.

UBERT descendait en ligne directe de Clovis, premier roi chrétien et de sainte Clotilde. Les aïeux qui le rattachent à cette souche, sont Clovis Ier, Clotaire II, rois ; Charibert, roi d'Aquitaine et Bertrand, duc d'Aquitaine, père de notre Saint. Les exercices du corps, la chasse, image de la guerre, étaient, comme on le sait, fort en honneur chez les Mérovingiens. *Hubert*, d'après l'abbé Darras, partageait les prédilections de

(1) Ou *Wulgan* ou *Wilgain*.

sa race, il en avait la fougue belliqueuse ; cependant Dieu l'appelait à une gloire plus solide que celle du trône.

Hubert avait à peine douze ans. Dans une grande chasse, voyant son père, le duc d'Aquitaine, terrassé par un ours blessé, il adressa une prière à Dieu qui, en retour, lui donna la force de tuer l'animal furieux et de sauver ainsi la vie de celui auquel il devait le jour (1).

Plus tard, étant venu à la cour de Pépin d'Héristal, premier chef des Carlovingiens, il continua à se livrer à l'exercice de la chasse, et cette passion le dominait tellement qu'un jour même de Vendredi-Saint, il poursuivait un beau cerf dans la forêt des Ardennes. Tout à coup, au lieu même où aujourd'hui s'effectuent toutes les guérisons, l'animal s'arrêtant et se retournant vers lui, lui montra un crucifix rayonnant entre ses bois ; au même instant le chasseur entendit une voix qui lui reprochait de négliger le salut de son âme, le menaçait de l'enfer dans le cas où il ne se convertirait pas et lui prescrivait, en même temps, de se mettre sous la conduite de Lambert, évêque de Tongres.

Hubert, conquis par la voix du Christ, tomba à genoux, puis renonçant au trône d'Aquitaine, à la chasse, à tous les plaisirs de ce monde, il devint solitaire et pénitent en ce lieu sanctifié.

Au bout de quelques années, poussé par l'esprit de Dieu, après que saint Lambert eut déclaré qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, il entreprit, d'après les conseils de son maître, le grand pèlerinage de la ville de Rome. Selon une tradition, saint Lambert aurait été assassiné la nuit même du jour où *saint Hubert* entra dans la capitale du monde chrétien. Le pape Sergius aurait été averti de ce funeste événement par un ange qui lui apporta le bâton pastoral du défunt avec l'ordre de nommer *saint Hubert* à l'évêché de Maëstrich, dont les évêques de Tongres avaient pris le titre depuis la destruction de cette dernière ville par les Huns. Le même ange aurait remis à *Hubert* une étole blanche en lui disant : « Cette étole que Dieu vous envoie aura un pouvoir efficace sur *les démons*, *les énergumènes*, *les frénétiques et les puissances infernales*... Quiconque aura été mordu par des *Animaux enragés*, sera préservé de *la rage* par sa vertu qui se perpétuera de siècle en siècle en votre mémoire et ceux qui vous réclameront dans leurs infirmités, seront guéris. » L'opinion la plus répandue est que cette étole lui fut donnée par la sainte Vierge elle-même.

Saint Pierre lui aurait remis également une clef que l'on conserve encore et qui semble un sceau, plutôt qu'une clef.

Hubert arriva dans son diocèse tenant le bâton pastoral de saint Lambert et obtint cette grâce de calmer la fureur de ceux qui avaient assassiné son prédécesseur et même de les convertir, en la personne d'Alpaïde, qu'il accueillit miséricordieusement et à laquelle il fit réparer ses crimes dans la pénitence du cloître. Il convertit également Charles-Martel, le fils de la pécheresse, et l'enrôla sous la bannière de la croix pour repousser les Maures dans le combat décisif de Poitiers.

La grande préoccupation de *saint Hubert* fut l'invention et la translation des reliques de saint Lambert. Après avoir été témoin des miracles

(1) On croit que par reconnaissance le duc Guillaume fit vœu de consacrer un monastère à *saint Saturnin*, patron de Toulouse, et que ce serait là l'origine de l'insigne basilique si célèbre par les reliques qu'elle contient.

opérés sur son tombeau, après avoir reçu plusieurs révélations, enfin après avoir ordonné un jeûne général dans tout son diocèse pour être à cet égard plus certain de la volonté de Dieu, en présence d'un grand nombre d'évêques, il ouvrit son tombeau, trouva son corps entièrement intact et exhalant l'odeur la plus suave, et le transporta à Liège où il construisit, pour lui servir de sépulture, une église magnifique sous le nom de la sainte Vierge et sous celui de saint Lambert. Il transféra ensuite dans cette petite bourgade le siège de son évêché qui avait déjà été transféré de Tongres à Maëstricht par saint Servais. Grâce à la translation de ces reliques, Liège devint une des villes les plus riches, les plus puissantes et aussi les plus constantes et les plus inébranlables dans la foi de Jésus-Christ. Ce fut alors que, détruisant ce qui restait des superstitions du paganisme, et parcourant la grande forêt des Ardennes et le pays de Brabant, il fit partout des conversions si éclatantes qu'il mérita le titre d'apôtre de toute cette contrée.

Après avoir éclaté par un nombre infini de miracles qu'il nous serait impossible de relater ici, la mort vint le trouver au moment où il remontait la rivière pour s'en retourner à Liège. La fièvre le saisit avec tant de violence qu'il fut contraint de s'arrêter dans une de ses métairies entre Bruxelles et Louvain. Ce fut là qu'il rendit son âme à Dieu le 30 mai 727.

Il fut enterré dans sa ville épiscopale de Liège. En 743, on retira le corps du tombeau pour le porter sous le maître-autel et l'offrir à la vénération des fidèles.

Il fut trouvé intact ; cette translation eut lieu le 3 novembre. C'est à cause de cela que ce jour fut désormais fixé pour sa fête.

Comme le monastère d'Andage, bâti près de la solitude où le Saint avait eu la vision du cerf et où il avait ensuite vécu dans la pénitence la plus sévère, réclamait ses reliques avec instance, un concile d'Aix, auquel assistait l'empereur Louis-le-Débonnaire, décida la translation le 21 septembre 825, et le corps enseveli depuis un siècle, fut trouvé parfaitement intact. Ce qui eut lieu également à la dernière constatation qui fut faite en 1515 par les soins d'un commissaire de Léon X.

Audage prit le nom de *Saint-Hubert* (1), une petite ville de deux mille âmes s'est construite autour de l'immense monastère ; elle subsiste toujours et est abritée par les vieux arbres de la forêt des Ardennes.

En 825, on avait retiré de la châsse la mystérieuse étole et à partir de cette époque, les guérisons *contre la Rage* commencèrent à se multiplier et continuèrent jusqu'à nos jours sans interruption.

Suivant un biographe du XVIIe siècle, *saint Hubert* en aurait opéré un grand nombre de son vivant. Un homme enragé étant entré dans l'église où le Saint prêchait, tout le monde s'enfuit d'appréhension et le saint prédicateur demeura presque seul, alors il conjura l'enragé et l'envoya lui-même rappeler ceux qui étaient sortis.

D'après le journal *le Pèlerin* (2) auquel nous empruntons la plus grande partie de ce travail, les guérisons de *saint Hubert* ont ce caractère tout

(1) *Saint-Hubert* est sur la ligne de Namur à Luxembourg ; on appelle la station Poix ou Saint-Hubert. De Namur on s'y rend le matin à 7 h. 53 et le soir à 2 h. 69 et 5 h. 48 ; le trajet est de deux heures, et de Luxembourg à 5 h. et à 9 h. 15 du matin et le soir à 2 h. 40 et 5 h. 44.

(2) Voir *le Pèlerin* des années 1878, 1879 et 1883.

à fait à part, qu'elles ne sont pas accordées çà et là aux prières de quelques-uns, comme il arrive ordinairement dans les lieux sanctifiés, mais elles sont accordées à tous ceux qui reçoivent *le répit* ou *la taille* dans les conditions de foi et de piété qu'on apporte à un acte de religion, de sorte qu'ici on peut dire que la guérison est de droit commun.

Un manuscrit du XIe siècle, connu des savants, sous le nom de *Cantatorium*, raconte diverses guérisons obtenues en 1168 et postérieurement. Un autre document plus ancien, nous atteste qu'aux environs de l'année 879 (il y a donc plus de mille ans) la préservation merveilleuse s'obtenait déjà dans les mêmes conditions qu'à présent. (Voir Roberti, page 90 et le *Pèlerin* de 1863, p. 617).

I. Le Répit. — Le *Répit* s'accorde d'abord aux personnes gravement mordues, ou autrement infectées par les bêtes enragées, jusqu'à ce qu'elles puissent se rendre à *Saint-Hubert*. Le *Répit* qui est toujours efficace, ne peut être donné que par les prêtres *desservant* la chapelle Saint-Hubert et aussi par *les personnes taillées* qui ont reçu au front la parcelle de la sainte Etole. Les premiers le donnent à terme ou à vie et les seconds pour quarante jours. Ces derniers peuvent le renouveler de quarante jours en quarante jours.

2. Le Répit perpétuel s'accorde ensuite, en ce pèlerinage de *Saint-Hubert*, à toutes les personnes auxquelles la morsure n'a pas été jusqu'à faire couler le sang abondamment, comme il arrive très souvent, ou qui se croient infectées *de la rage*, de quelque manière que ce soit. On ne veut pas *tailler* et imposer la neuvaine, quand il n'y a pas une certitude absolue de *la rage*, et pour le malade, *le Répit* a le même effet salutaire.

On donne même *le Répit*, au lieu de *Taille*, aux enfants mordus à sang et qui ne sont pas d'âge à faire la neuvaine ; mais alors, ils viennent se faire *Tailler*, quand ils ont l'âge requis pour faire la neuvaine avec toutes ses prescriptions.

La Taille ne s'emploie que dans les cas les plus graves ; par exemple, lorsqu'il y a eu une morsure forte et sang écoulé. De temps immémorial, lorqu'une personne a été *mordue à sang* par un animal enragé, l'aumônier fait au front une légère incision, il soulève l'épiderme avec un poinçon, introduit, dans cette incision, une parcelle minuscule d'un fil de la sainte étole et l'y maintient à l'aide d'un bandeau noir qui doit être porté pendant neuf jours.

La Neuvaine est une série de pénitences et d'observances qui paraissent être celles que *saint Hubert* donnait de son temps à ceux qui venaient demander des faveurs pour le corps et pour l'âme ; ces observances du VIIIe siècle, ont été conservées avec la forme naïve de ces temps reculés ; nous les transcrivons ci-joint accompagnées des réflexions que le *Pèlerin* a cru devoir y ajouter.

La *personne taillée* doit observer les articles suivants :

1° Elle doit se confesser et communier sous la conduite et le bon avis d'un sage et prudent confesseur qui peut en dispenser ;

2° Elle doit coucher seule en draps blancs et nets, ou toute vêtue, lorsque les draps ne sont pas blancs ;

3° Elle doit boire dans un verre particulier (non dans un verre commun à d'autres), et ne doit pas baisser sa tête pour boire aux fontaines ou rivières, sans cependant s'inquiéter, qu'elle regarderait ou se verrait dans les rivières.

(Se mirer dans les eaux des fontaines était tout à fait en usage au temps où les

miroirs étaient fort rares ; le Saint invitait donc à renoncer à cette mondanité de se regarder dans les eaux) ;

4° Elle peut boire du vin (rouge, clairet ou blanc) mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau. Autrement dit, se priver de vin pur.

Pour les aliments, il faut suivre une sorte de carême de neuf jours, dont les prescriptions exigent la pénitence et l'obéissance sous la forme suivante :

5° Elle peut manger du pain blanc ou autre, de la chair d'un porc mâle d'un an ou plus, des chapons ou poules aussi d'un an ou plus, des poissons portant écailles comme harengs, saurets, carpes ; des œufs cuits durs ; toutes ces choses doivent être mangées froides, le sel n'est point défendu ;

6° Elle peut laver ses mains et se frotter le visage avec un linge frais ; l'usage est de ne pas se faire la barbe pendant les neuf jours.

(Ceci, comme ce qui suit, est une disposition de l'ancienne pénitence où l'on se couvrait de cendres) ;

7° Il ne faut peigner ses cheveux pendant quarante jours, la neuvaine comprise.

(C'est non-seulement le signe antique de pénitence, mais sans doute une disposition pour assurer que rien ne touchera la place de l'incision et ne l'ouvrira).

8° Le dixième jour, il faut faire délier son bandeau par un prêtre, le faire brûler et en mettre les cendres dans la piscine.

(Ceci est une marque de respect pour la relique. Le pénitent peut demander l'enlèvement du bandeau à un prêtre hors du lieu du pèlerinage, car il peut partir avant les neufs jours) ;

9° Il faut garder tous les ans la fête de saint Hubert qui est le troisième jour de novembre ;

10° Et si la même personne recevait encore de quelques animaux enragés la blessure ou morsure qui allât jusqu'au sang, elle devait faire la même abstinence l'espace de trois jours, sans qu'il fût besoin de revenir à Saint-Hubert ;

11° Elle pourra enfin donner RÉPIT ou délai de quarante jours, à toutes personnes qui sont blessées ou morduces à sang ou autrement infectées par quelques animaux enragés.

Rayssius (1) dit qu'il a constaté le miracle de l'étole qui ne diminue jamais, bien que, depuis nombre d'années, on en enlève chaque jour quelque parcelle.

La *Taille* et la *Neuvaine* ont été qualifiées d'actes superstitieux et entr'autres par l'abbé *Thiers*, dont les ouvrages ont été mis à l'index, en 1672, 1703 et 1757. Or, depuis mille ans, un grand nombre d'évêques ont encouragé ces pratiques et en ont été cent fois témoins en leurs nombreux pèlerinages à Saint-Hubert.

Dans le missel d'Autun, 1556, on trouve ce passage de la prose de *saint Hubert* (3 novembre) :

Toxicatis RABIE *homini vel bestiæ medetur quotidie : res est vera.*	Chaque jour il guérit les hommes ou les animaux atteints de *la rage*, le fait est certain.

A la fin du XVIIe siècle, des commissions de docteurs et de théologiens du diocèse de Liège et de l'Université de Louvain étudièrent et reconnurent solennellement le caractère religieux et la réalité des guérisons dues à l'intercession de *saint Hubert* et cela à la demande même de l'évêque de Liège Jean-Louis d'Elderen qui confirma leurs conclusions et déclara, par acte public du 4 octobre 1690, *qu'il était tout à fait persuadé aussi bien que ses prédécesseurs, que les effets merveilleux que l'on a vus arriver depuis tant de siècles, ne doivent aucunement être attribués à la*

(1) *Hierogazo philacium Belgicum*, p. 46 et 49, 1628, in-8°.

superstition, ou à l'ennemi du salut des hommes, mais bien plutôt à Dieu, lequel se plaît à faire éclater les mérites de saint Hubert.

De nos jours, le savant Français qui, avant M. Pasteur, s'est peut-être le plus occupé de *la Rage*, M. H. Bouley, qu'on ne saurait taxer de crédule, s'exprime ainsi sur *saint Hubert*, dans le *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales :*

« La médecine s'étant déclarée impuissante *(pour guérir la rage)*, beaucoup de gens inspirés par la foi, ou par la terreur, vont demander au pouvoir surnaturel de *saint Hubert* des secours et des espérances qu'ils ne trouvent nulle part ailleurs. *Il n'y a pas à protester, au nom de la science et de la raison, contre ces pratiques.* La raison, au contraire, doit avouer qu'elles constituent un traitement moral qui ne laisse pas d'avoir son importance ; et quand même *saint Hubert* ne réussirait, après tout, à l'aide de son étole, qu'à délivrer ceux qui ont foi en lui de tous les tourments, de toutes les tortures de ces affres mortelles auxquelles ils sont en proie pendant toute la durée de la période d'incubation, il y aurait lieu de reconnaître le pouvoir bienfaisant de ce Saint, ou pour mieux dire de son culte et de faire des vœux pour que sa bienfaisante influence ne cesse pas de sitôt.

« Il faut du reste que la croyance en *saint Hubert* ait de bien profondes racines pour qu'elle se soit perpétuée toujours vivace, depuis plus de neuf siècles déjà, malgré les protestations qu'elle a soulevées à différentes époques et malgré l'affaissement de la foi religieuse. »

D'après Théophile Raynaud (*Hag. Lugd.*, p. 516), Jean de Chapeauville assurerait, dans ses actes des évêques de Liège, que Jean Calvin, le plus grand ennemi des saints, avait un fils qui fut mordu par un chien enragé et qu'il le conduisit à *saint Hubert* afin d'en obtenir la guérison.

Avant la Révolution française, le chiffre des personnes mordues, qui venaient demander leur salut à *saint Hubert*, était plus considérable qu'aujourd'hui. Néanmoins, à en juger par les documents fournis par les curés-doyens de *Saint-Hubert*, à partir du 12 octobre 1806 jusqu'au 1er janvier 1835, on en tailla plus de 4.200. Depuis cette époque, on taille par année 130 à 140 personnes mordues à sang. En remontant du mois de janvier 1883 à quatorze années en arrière, on n'a relevé, sous l'administration du doyen actuel de *Saint-Hubert* pour mille quatre cents recours à la *Taille*, que quatre non-guérisons et si les détails manquent pour l'un de ces cas, il est établi que dans les trois autres, les intéressés avaient failli gravement à l'observation des pratiques prescrites. Vers 1845, on taillait annuellement cent trente à cent quarante personnes ; en une période de dix ans, dix personnes, sur près de mille quatre cents, étaient mortes après avoir été taillées, parce qu'elles n'avaient pas observé la Neuvaine et n'avaient pas de confiance en *saint Hubert* comme l'ont attesté leurs propres parents et curés respectifs. D'après le registre tenu dans l'église du 1er janvier 1845 au 12 octobre 1860, le nombre des guérisons s'était élevé à plus de quatre mille sept cents.

Il est bon qu'on le sache aussi : on n'accorde pas moins de mille à onze cents *répits* par année, les deux tiers à des pèlerins belges, le reste à des étrangers venus surtout de France, qui sont tous préservés également.

Quant aux animaux, on les préserve de la rage en les marquant d'un

fer rouge dit *cornet de saint Hubert* ou *clef de saint Hubert* et qui a touché à la sainte étole. Dès qu'on s'aperçoit qu'un animal a été mordu ou infecté par un autre, on fait rougir ce cornet et on l'imprime sur la plaie même, sinon sur le front jusqu'à la chair vive, puis on tient ledit animal enfermé pendant neuf jours.

Les animaux sains seront marqués au front; mais on les laissera libres.

Cela fait, quelqu'un de la famille, soit pour un ou plusieurs bestiaux, commencera le même jour à réciter, pendant neuf jours consécutifs, cinq *Pater* et *Ave* à l'honneur de Dieu, de sa glorieuse mère et de *saint Hubert*. Pendant tout ce temps, on donnera audit animal, avant toute autre nourriture, un morceau de pain ou un peu d'avoine bénits par un prêtre à l'honneur de *saint Hubert*. « Ce préservatif n'est pourtant pas infaillible, dit M. l'abbé François, curé d'Herbemont, dans sa lettre à M. Gougenot des Mousseaux ; l'animal marqué de la clef pouvant être mordu par un autre animal enragé ; mais il est d'expérience qu'il meurt sous peu et sans transmettre son mal à d'autres. Ce sont là des faits *irrécusables*, qu'on les explique humainement ! »

Dans le *Manuale benedictionum selectissimarum*, etc., (Kempten, page 365), on trouve cette bénédiction du *pain* et de *l'eau* contre la morsure *des chiens enragés :*

Benedictio Panis et Aquæ contra rabidorum canum morsus.

OREMUS

Domine, sancte Pater, omnipotens sempiterne Deus, bene † dicere digneris hanc creaturam PANIS *et* AQUÆ *tua spirituali benedictione, ut sit omnibus cum cum fide, reverentia et gratiarum actione sumentibus salus mentis et corporis atque contra* RABIDUM MORSUM *et omnes morbos, universasque insidias inimicorum cura vitæ, et perennis protectio. Per te Christe, etc.*

. . . . . .

OREMUS

Domine sancte Pater, omnipotens sempiterne Deus, te rogamus, ut mittere digneris tuam divinam benedictionem et celestem medicinam super hanc creaturam PANIS *et* AQUÆ, *ut proficiat omnibus hominibus et pecoribus et sanitas ejus fiat contra* RABIDUM MORSUM ET RABIDUS MORSUS *nocere non possit, sed tu Deus, qui es salvator omnium, salvos eos facias de omni periculo, et des eis sanitatem corporis et animæ, qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.*

OREMUS

Deus qui Hubertum pium confessorem, te crudeliter persequentem, misericorditer convertisti, præsta, quæsumus, ut qui ex hac creatura PANIS *et* AQUÆ *gustaverint, vel tacti fuerint, tua benedictione repleantur et a peccatis liberentur et ex beati* HUBERTI *meritis et precibus* A PLAGA ILLA *non moriantur. Qui vivis et regnas, etc.*

Bénédiction du pain et de l'eau contre la morsure des chiens enragés.

PRIONS

Seigneur, père saint, Dieu tout puissant et éternel, daignez bénir † de votre bénédiction spirituelle, cette créature du *pain* et de *l'eau*, afin qu'elle soit le salut de l'âme et du corps pour tous ceux qui en useront avec foi, respect et action de grâces ; afin qu'elle soit aussi la défense de leur vie et une protection éternelle contre *les atteintes de la rage* et toutes les maladies et toutes les embûches de leurs ennemis. Par le Christ, etc.

. . . . . .

PRIONS

Seigneur, Père saint, Dieu tout puissant et éternel, nous vous prions de daigner attacher votre divine bénédiction et votre vertu médicinale à cette créature du pain et de l'eau, afin qu'elle serve aux hommes et aux troupeaux ; qu'elle soit leur salut contre *la morsure des chiens enragés* et que *cette morsure* ne puisse leur nuire ; mais que vous, qui êtes le sauveur de tous, vous les délivriez de tout danger et que vous leur donniez la santé de l'âme et du corps, ô Dieu qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PRIONS

Dieu qui avez miséricordieusement converti *Hubert* votre pieux confesseur, lorsqu'il vous persécutait cruellement, faites, nous vous en prions, que ceux qui auront pris ou touché de cettre créature du *pain* et de l'*eau*, soient remplis de votre bénédiction, qu'ils soient délivrés de leurs péchés et que, grâce aux mérites et aux prières de *saint Hubert* ils ne meurent point de *cette morsure*. Qui vivez et régnez, etc.

Dans les *Livres populaires* imprimés à Troyes (A. Socard, 1864), on trouve la prière suivante en français :

Saint Hubert, patron des Ardennes, qui avez eu l'avantage de voir l'image d'un Dieu crucifié, entre les bois d'un cerf, et qui avez reçu une sainte étole miraculeuse par le ministère d'un ange, nous vous supplions de nous appliquer charitablement la vertu de ce présent divin, et de nous préserver par vos mérites de tout danger de *Rage*, du malin esprit, des fièvres, tonnerre et autres malheurs.

Priez pour nous, ô grand *saint Hubert*, afin qu'il plaise à Dieu de nous octroyer un jour la grâce de vous voir dans le ciel. Ainsi soit-il.

C'est par assimilation qu'on invoque aussi *saint Hubert* contre *la Morsure des serpents* et *contre la Folie* qui est aussi une espèce de *rage*.

Saint Hubert, à cause de sa passion pour la chasse, devait naturellement être choisi pour patron par *les chasseurs* qui ont mis également *leurs chiens* sous sa protection. *Les forestiers* qui parcourent les bois dans tous les sens, à l'instar des *chasseurs*, se sont mis sous le patronage du même Saint. A cause du massacre des grands gibiers, tels que cerfs, sangliers, etc., qui a lieu dans les chasses à courre, *les Bouchers* sont venus à leur suite. Puis *les Pelletiers*, à cause de la peau de ces animaux qui est souvent recherchée ; *les Gainiers* à cause des étuis qu'ils fabriquent pour les couteaux de chasse, et *les Fondeurs* à cause du cuivre des cors de chasse.

Le 3 novembre, en France, on avait l'habitude, avant la Révolution, de donner dans les châteaux où l'on organisait les chasses, une bénédiction dite de Saint-Hubert et le roi envoyait, à cette occasion, trois cents livres à l'abbaye d'Andage. La bénédiction se faisait à la porte de la chapelle du château ; mais elle était précédée, dans l'église, d'une messe et d'une panégyrique du Saint. Le jour de la même fête, on bénissait, à l'église de *Saint-Hubert*, dans les Ardennes, du pain qu'on donnait aux chiens et aux autres animaux domestiques pour les prémunir contre *la rage*.

Sur une carte qui se conserve dans la collection du cabinet des estampes (vol. n° 2103) on voit Ogier le Danois, fils de Godefroy, sous la figure du valet de pique. A côté de lui, un chien s'élance pour implorer protection et assistance, et le neveu de saint Hubert accorde son intervention. Ogier, comme tous les descendants de saint Hubert des Ardennes, avait le privilège de guérir l'*hydrophobie et d'en préserver*. *Robertus* (Johannes) s'exprime ainsi dans son *Historia S. Huberti principis aquitani, ultimi tungrensis et primi Leodiensis episcopi. Luxemburgi*, 1621, in-4 (p. 242, 318, 546) :

Qui e sancti HUBERTI *posteris sit*, RABIOSOS *aut* RABIEM *proxime expectantes, ipse, ut ejusdem familiæ reliqui, solo tactu, aut jussu sanant.*

Cognatos alios suos, eamdem potestatem habere etiam fœminas ; imo et qui ab his etsi patres ex alia stirpe.

Tous les descendants de *saint Hubert*, ainsi que tous les autres membres de sa famille, guérissent par leur seul toucher ou leur ordre ceux qui sont enragés ou près de le devenir.

Tous ses autres parents ont, dit-on, le même pouvoir ; les femmes aussi et qui, plus est, tous ceux qui descendent d'elles, bien que leurs pères soient d'une famille différente.

Dans la *Vie de saint Hubert, évêque et fondateur de la cité de Liège*, dont l'auteur, *Messire Remacle Moby de Rondchamp*, curé de Haucorne, mourut en 1586, on trouve cette oraison jaculatoire :

O saint Hubert sainct d'amour et d'honneur
Las ! gardez-moi du diable et de sa *Rage*,
Afin que j'aye la grâce et le bon-heur
De servir Dieu le surplus de mon aage.

Ordre de saint Hubert. — Cet ordre fut institué en 1444 par Gérard, duc de Juliers, de Clèves et de Berg, pour rendre grâces au ciel des victoires qu'il avait remportées sur ses ennemis. Il tomba dans l'oubli et n'en fut retiré qu'en 1709, par l'Electeur Palatin, Jean-Guillaume de Neufbourg, qui le conféra aux principaux seigneurs de sa cour. La marque distinctive de ces chevaliers, qui sont presque tous princes, est une chaîne d'or pendue au cou à laquelle est attachée une croix d'or étoilée ornée de diamants, au milieu de laquelle est l'image de *saint Hubert*.

Saint Hubert est représenté le plus ordinairement agenouillé au milieu d'une forêt, ses chiens à ses pieds, devant un cerf qui porte un crucifix entre ses bois, ou bien aussi recevant des mains de la sainte Vierge ou de celles d'un ange, la sainte étole qui opère encore aujourd'hui des guérisons miraculeuses.

DICTON SUR SAINT HUBERT

Pour désigner un menteur on dit : *Il est de la confrérie de Saint-Hubert, il n'enrage pas pour mentir*, à cause des histoires que les chasseurs ont l'habitude de raconter.

(Journal *le Pèlerin*, années 1878, 1879 et 1883).

SAINT PIRMIN, ABBÉ ET CHOREVÊQUE

VIIIe SIÈCLE. — 752.

Invoqué contre la Peste, les Serpents, les Substances nuisibles à la santé et pour les Femmes enceintes.

On croit généralement que *Pirmin* était d'origine française et qu'il se voua de bonne heure à l'apostolat. Appelé par un seigneur allemand pour prêcher la religion chrétienne dans une partie des provinces du Rhin, il se rendit d'abord à Rome pour y recevoir la mission. Le pape l'accueillit avec beaucoup de bonté et lui accorda tout ce qu'il demandait. Arrivé en Suisse, *Pirmin* choisit une île que le Rhin forme près de Constance et y fonda l'abbaye de Reichenau, si célèbre par ses richesses. Cette île était infestée d'une immense quantité de serpents qu'il chassa devant lui et força de se précipter dans le lac. Pendant trois jours, d'après la tradition, les eaux furent couvertes de ces reptiles qui abandonnaient leur ancienne demeure.

Saint Pirmin est ordinairement représenté accomplissant ce premier acte indispensable à l'assainissement de l'île.

Soutenu par l'autorité et les libéralités de Charles-Martel et sollicité par le duc d'Alsace, le saint apôtre fonda en outre la fameuse abbaye de Murbach et passa le reste de sa vie à visiter divers monastères pour y rétablir la discipline.

Il rendit son âme à Dieu le 3 novembre 758.

La destruction des *Serpents* qu'il accomplit dans l'île où il fonda l'abbaye de Reichenau, est certainement l'origine de l'invocation qui est adressée à *saint Pirmin* contre les reptiles. C'est peut-être aussi le point de départ de celle qui lui est également adressée *contre les substances nuisibles à la santé* et *contre la Peste*.

Le Père Cahier (p. 748) cite une estampe ancienne du Saint au bas de laquelle sont écrits ces deux vers :

Sanctificat nostram sanctus PIRMINUS *escam*
Dextera PIRMINI *benedicat pocula nostra:*

Que *saint Pirmin* sanctifie notre nourriture, que la main droite de *saint Pirmin* bénisse nos breuvages.

En outre sa dalmatique et sa ceinture étaient aussi très puissantes *contre les Douleurs des Femmes enceintes.*
(Petits Bollandistes).

QUATRE NOVEMBRE

SAINT CHARLES BORROMÉE

XVIe SIÈCLE. — 1538-1584

Invoqué contre la Peste. — Patron des Amidonniers, des Séminaires et du Clergé de Rome.

Né à Milan, *Charles* appartenait à la noble famille des Borromée. Une lumière miraculeuse qui parut au-dessus du lit de sa mère au moment où elle le mettait au monde, annonça l'éclat futur de sa sainteté. Comme il s'était enrôlé, dès son enfance, dans la cléricature, son oncle, le pape Pie IV, le fit cardinal, quand il n'avait encore que 23 ans et l'éleva ensuite sur le siège archiépiscopal de Milan ; puis voulant l'attacher à la cour de Rome d'une manière spéciale, il le nomma *Grand pénitencier* de l'église romaine et *protecteur* de la Germanie, du Portugal et de la Flandre. Le jeune prélat, retenu à Rome par les affaires importantes dont il était chargé, ne put rejoindre que plus tard son diocèse où il convoqua un concile provincial et on vit cet archevêque de 26 ans, déployer toute la science, toute la sagesse et toute la maturité des vieillards. Il commençait la visite de son diocèse, lorsqu'il apprit que Pie IV était dangereusement malade. A cette nouvelle, il partit pour Rome et il eut la consolation de fermer les yeux à son oncle avec l'assistance de Philippe de Néri. De retour dans son diocèse, il opéra des réformes sans nombre dans les communautés religieuses et dans le chapitre de sa cathédrale ; il rétablit l'office divin, se faisant un devoir d'assister aux heures canoniales, malgré le nombre et l'importance des affaires qu'il avait à traiter chaque jour, il rétablit la discipline ecclésiastique dans toute sa vigueur ; il se distingua surtout par son austérité et par le mépris des richesses qu'il distribuait aux pauvres chaque fois qu'elles tombaient entre ses mains. Son premier acte, en prenant possession de son siège épiscopal, avait été de promulguer dans tout son diocèse les décrets du concile de Trente et ceux de son synode provincial.

Tant d'améliorations survenues, tant de bien opéré devaient naturellement exciter la fureur des méchants. Un soir que *Charles* priait dans une chapelle particulière avec ses domestiques, un misérable, revêtu d'un habit religieux, déchargea une arquebuse sur le prélat ; la balle pénétra jusqu'à la chair, puis, comme arrêtée par une force surnaturelle, elle tomba aux pieds du saint évêque, qui employa toute son influence pour empêcher de poursuivre les coupables ; mais la justice séculière les condamna à la peine des parricides.

Le Saint, soutenant avec vigueur les droits de sa juridiction archiépiscopale et les immunités ecclésiastiques , avait fait emprisonner

des pécheurs scandaleux, et avait interdit les danses publiques ainsi que les orgies auxquelles le peuple avait coutume de se livrer sur la place de la cathédrale, sous prétexte de célébrer le Carnaval. Tous les débauchés se liguèrent alors contre lui et en appelèrent à la justice séculière. Le gouverneur de Milan épousa leur querelle, et fit arrêter les juges du tribunal ecclésiastique qu'on enferma commedes malfaiteurs. Le palais archiépiscopal, cerné par des troupes, fut transformé en une véritable prison ; le Cardinal, loin de se laisser intimider, lança une bulle d'excommunication contre les agents du pouvoir civil. Un instant, on fit courir le bruit qu'il avait contre lui le Pape et le roi d'Espagne ; mais, bientôt au contraire, ces deux hautes autorités lui donnèrent pleine et entière approbation, bien plus, comme si la justice divine n'était pas encore satisfaite, les principaux instigateurs de cette persécution, périrent tous de mort subite.

Malgré ce terrible avertissement, le peuple de Milan persista à reprendre ses réjouissances licencieuses. Le Saint lui annonça l'apparition d'un cruel fléau, il ne voulut pas en tenir compte, mais les jeux n'étaient pas encore terminés, que la peste se déclara dans la ville à deux endroits à la fois.

« Aux premiers indices de la contagion, continue l'écrivain du *Pèlerin*, toutes les autorités, même les magistrats municipaux s'enfuirent précipitamment, l'évêque demeura seul avec son clergé dans la ville désertée par tous les représentants du pouvoir civil. En vain, des conseillers timides le pressèrent-ils de partir, sous prétexte de se conserver à son peuple et de ne pas priver de ses soins tout le reste du troupeau ; le Saint n'était pas un pasteur mercenaire ; et, au milieu de la tourmente, il voulut partager toutes les tribulations des brebis. Six mois durant, il fut la providence des pauvres, des mourants et des affamés. Après avoir vendu son argenterie pour subvenir aux besoins des malheureux dont le nombre augmentait tous les jours ; il donna aux pestiférés les meubles de sa maison, ses habits et jusqu'à son propre lit. On le voyait passer à travers des monceaux de cadavres, pour porter aux mourants les derniers sacrements. Il voulut visiter lui-même toutes les maisons et tous les hôpitaux ; aucune misère n'échappa à son inépuisable charité ; on estime jusqu'à 70.000 le nombre de ceux que ses libéralités arrachèrent à la mort ! »

Charles Borromée ordonna en outre des prières publiques. Lui-même les pieds nus, le crucifix dans ses mains, la corde au cou, parcourant les rues et les places publiques, ne cessait de crier : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! » la prière du Saint fut enfin exaucée et le fléau disparut.

Dans la dernière année de sa vie, après avoir entrepris la visite du pays des Grisons, dont la population avait été complétement démoralisée par les hérétiques, les apostats, les usuriers et les libertins, il obtint ce résultat inespéré de raffermir les catholiques dans la foi et de faire rentrer dans le giron de l'église un grand nombre de protestants.

Quelque temps après son retour à Milan, il fut saisi d'un violent accès de fièvre et, le 4 novembre 1584, il rendit son âme à Dieu. Sa mort eut le retentissement d'une calamité publique. En 1610, il fut solennellement canonisé par Paul V, plusieurs églises et chapelles furent élevées en son honneur. Plusieurs confréries se sont formées

sous sa protection ; une des plus célèbres se réunissait, à Paris, dans l'église paroissiale de Saint-Jacques-la-Boucherie qui possédait l'étole du saint archevêque.

Les fidèles ne pouvaient s'adresser à un plus puissant protecteur *contre la Peste*, dont il avait obtenu la cessation par ses ardentes prières.

On lit dans le journal *la Croix*, du 4 novembre 1884, qu'il est patron des Séminaires et du Clergé de Rome.

Une magnifique gravure d'Edelinck, d'après le peintre Lebrun, le représente dans son costume épiscopal, la corde au cou, les pieds nus et sanglants, priant avec ferveur aux pieds d'un crucifix.

(Le Pèlerin).

SAINT AMANS DE RODEZ, ÉVÊQUE (AMANTIUS)

VERS 440

Invoqué contre la Foudre et contre les Orages.

Saint Martial avait été le premier apôtre des Ruthènes. *Saint Amans* qui était né à Rodez, en fut le second. Jeune encore, il fut promu d'abord à l'évêché de Lodève, vers la fin du IVe siècle, puis désigné, vers 401, pour occuper le siège de Rodez.

Sa ville natale, qui avait oublié les prédications de saint Martial, était courbée sous le joug du paganisme. Son église était abandonnée et fermée avec des pierres et des buissons. Il annonça la parole de Dieu à ces infidèles et en convertit ainsi quelques-uns. Un jour, un homme des plus considérables de la ville se présenta devant lui au moment de sa prédication et lui dit : « Si, par tes prières, tu obtiens que le petit ruisseau, nommé Lanterne, qui coule au pied de la colline, élevée et escarpée, sur laquelle Rodez est assis, remonte dans la ville même, je me convertirai à la foi de Jésus-Christ. Le Saint se mit aussitôt à genoux et, après qu'il eut prié quelque temps, tous les assistants virent soudain le ruisseau se détourner de son cours ordinaire, gravir le sommet de la montagne et couler aux pieds du saint évêque qui, par un nouveau commandement le fit redescendre dans la vallée et rentrer dans son lit, tous les témoins de ce miracle abandonnèrent immédiatement leurs superstitions.

Néanmoins, la masse du peuple, endurci dans sa détestable erreur, persistait dans les pratiques stupides qu'il célébrait en l'honneur des faux dieux. Un jour, pour réagir contre les prédications de *saint Amans*, beaucoup d'idolâtres résolurent de raffermir leur culte par une manifestation importante, se réunirent, immolèrent un grand nombre de victimes au démon, puis, gorgés de viande et de vin, se livrèrent à des danses obscènes autour de leur idole,

A cette vue, le saint pasteur essaya de les tirer de leur triste aveuglement ; mais voyant que tous ses efforts étaient vains, il se mit à genoux et après qu'il eut prié Dieu, le ciel serein se couvrit tout à coup de nuages et la foudre éclatant, vint frapper l'idole, qu'elle mit en pièces. Tous les idolâtres, saisis d'épouvante, furent subitement frappés, les uns d'aveuglement, les autres de surdité et, reconnaissant la main de Dieu, sollicitèrent la grâce du baptême.

Par une suite de miracles plus éclatants les uns que les autres, *saint Amans* acheva la conversion de toute la contrée.

Après sa mort, il fut enseveli à Rodez, dans l'église qu'il avait fait bâtir et devint le patron de tout le diocèse.

La destruction de l'idole dont il a été question ci-dessus, est l'origine de l'invocation spéciale qui lui est adressée, *contre la Foudre* et *contre les Orages.*

En 1826, la ville de Rodez fut préservée par l'intercession de *saint Amans* d'une inondation considérable, survenue à la suite de l'hiver, qui avait été d'une rigueur exceptionnelle et avait formé de grands amas de neige.

(*Petits Bollandistes.*)

SAINT AGRICOL ET SAINT VITAL, MARTYRS

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — 304.

Patrons des Maîtres et Serviteurs.

Le premier était le maître et le second était le serviteur, lequel devint ensuite son compagnon et son collègue dans l'honneur du martyre ; les persécuteurs exercèrent d'abord toute leur fureur sur *Vital*, comme il n'avait pas une seule partie de son corps sans blessure, le pauvre martyr expira en priant Dieu de tout son cœur. Quand à *Agricol*, attaché à une croix avec plusieurs clous, il alla rejoindre son serviteur dans le ciel. Saint Ambroise, comme il l'a écrit lui-même, ayant assisté à leur translation, recueillit les clous du martyr, son sang et le bois de sa croix qu'il déposa pieusement sous les saints autels. Aucun patronage ne saurait être mieux justifié que celui qui est attribué à ces deux vaillants soldats du Christ.

(*Martyrologe Romain.* — DOM RIVA.)

SAINT PIERIUS, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Patron des Philosophes.

Pierius était prêtre et professeur de *Philosophie* chrétienne à Alexandrie, sous le patriarchat de Theonos et l'empire de Carus et de Dioclétien. Sa vie écoulée dans la méditation ne fut qu'une longue suite de bonnes œuvres. Quand la persécution, sous le règne de Dioclétien, eut cessé, il passa le reste de sa vie à Rome et y mourut paisiblement.

(*Martyrologe romain.* — DOM RIVA.)

SAINT CLAIR (CLARUS)

PRÊTRE, ERMITE ET MARTYR DANS LE VEXIN.

IXe SIÈCLE. — 865-894.

Invoqué contre les affections des Yeux.

Saint Clair naquit à Rochester (Angleterre) en 865, il était noble d'extraction. Elevé par des parents pieux, il fut bientôt doué de toutes les facultés les plus intelligentes et de toutes les vertus les plus éminentes qui conduisent directement à la sainteté. Après avoir refusé de se ma-

ricr, il entra dans le sacerdoce et bientôt abandonna l'Angleterre pour venir en France. Il débarqua à Cherbourg, et là, poursuivant son chemin, à travers une épaisse forêt, il trouva étendu à terre et baigné dans son sang, le serviteur de deux ermites, que des voleurs avait attaqué en lui assénant un coup de hache sur la tête. *Saint Clair*, faisant le signe de croix sur lui, le guérit immédiatement; mais, craignant que cette guérison miraculeuse, n'éveillât en lui quelque présomption de vaine gloire, il se déroba par la fuite et vint demander l'hospitalité dans le couvent de Mandun, où il resta deux années. Pendant ce laps de temps, les religieux de Mandun virent éclater dans toutes ses actions, les signes les plus évidents de sa sainteté et bientôt ils en eurent une confirmation la plus éclatante par la bouche des deux ermites qui, témoins de la guérison miraculeuse de leur serviteur, se mirent à le chercher par toute la forêt et finirent par le retrouver à Mandun.

Peu de temps après, enflammé du désir d'une plus grande perfection, il se bâtit une petite cellule dans le voisinage du couvent. Un dimanche, en étant sorti pour aller à l'église Saint-Paul, afin d'y offrir le saint sacrifice de la messe, il rencontra un jeune homme de bonne famille, beau de visage et de fort bonne mine, qui était possédé du diable. Ses parents l'avaient amené pour le recommander aux prières du Saint. Celui-ci se mit en oraison, et il avait à peine terminé, que le jeune homme fut entièrement délivré des obsessions de l'esprit malin.

Une autre fois, le Saint ressuscita le fils d'une pauvre femme. Aussi, dit André Duval le continuateur de Ribadaneira, « ce n'étaient par« tout qu'acclamations du peuple, que louanges et bénédictions de « Dieu. »

L'éternel ennemi du genre humain ne pouvait voir briller des vertus aussi éclatantes sans essayer de les ternir. Il lui suscita une de ses pénitentes, une dame noble et riche, qui mit tout en œuvre pour le séduire; fatigué de ses obsessions, qu'il repoussait avec énergie, *saint Clair*, pour échapper à la tentation, prit congé des religieux de Mandun et, après avoir erré quelque temps, il se bâtit un ermitage avec l'aide de son serviteur Cyrinus, dans une forêt du Vexin, près de la rivière d'Epte, sur les confins de la haute Normandie. Là, étant jour et nuit en oraison, ne mangeant que des racines et redoublant ses austérités, il espérait rester caché à tous les yeux; mais la haine de cette nouvelle femme de Putiphar, devait le poursuivre jusque dans cette retraite. Un jour deux hommes, se présentant devant sa cellule, lui demandèrent s'il ne pouvait pas leur indiquer la demeure d'un nommé *Clair*. Dans le premier moment, le Saint leur répondit qu'il l'ignorait entièrement; puis, se repentant aussitôt, d'avoir ainsi déguisé la vérité, il courut après eux, et, les rappelant, il leur dit que *Clair* était devant eux. Ces abominables scélérats qui le cherchaient depuis longtemps, pour le tuer, se précipitant sur lui, lui coupèrent la tête le quatrième de novembre 894. Ce fut alors qu'il se produisit un véritable prodige; saint Clair, ramassant sa tête, la porta à la main, c'est ainsi qu'il est représenté à Saint Maclou de Rouen, jusque dans sa petite cellule, où elle tomba, avec le tronc, au pied de son serviteur Cyrinus, qui l'ensevelit le plus honorablement qu'il lui fut possible.

Trois ans après sa mort, un pauvre homme, aveugle de naissance, faisant sa prière auprès du tombeau du Saint, vint à s'endormir; il vit

en songe un ange qui lui dit de prendre de la terre de la sépulture du Saint et de s'en frotter les yeux : ce qu'il fit étant éveillé ; au même instant il fut guéri. Telle est l'origine des prières adressées à *saint Clair*, principalement par les *aveugles et ceux qui ont mal aux yeux* : tel est le but du pèlerinage à Saint-Clair sur Epte, lieu de sa sépulture et à deux autres sanctuaires où *saint Clair* est honoré.

A la fin du XVIIe siècle, André Duval, le confesseur de saint Vincent de Paul, et le continuateur de Ribadancïra, cite le fait de M. Denyon, curé de Gisors, affligé d'*une maladie d'yeux* des plus graves, lequel après avoir lavé ses yeux avec l'eau de la source qui coule près de la sépulture de *saint Clair*, fut complétement guéri. André Duval tenait de M. Denyon, lui-même, le récit de cette cure merveilleuse.

Saint Clair était particulièrement honoré en l'abbaye de Saint Victor à Paris.

Quelques auteurs prétendent que la dévotion à *saint Clair* pour les affections de la vue, est basée sur la signification de son nom, *Clarus*, Clair.

Saint Clair du Vexin a été confondu avec saint Clair, premier évêque de Nantes et saint Clair de Lectoure, qui étaient aussi invoqués pour les maladies des yeux.

Une ancienne prose s'exprime ainsi sur *saint Clair :*

Sanctus CLARUS *appellatur* *Sacris dictaminibus* *Charitas per quem donatur* *Lumine carentibus, etc.*	Saint Clair, dans les saintes lettres, est appelé charité parce qu'il donne la lumière à qui en est privé. (Citée par le P. Cahier.)

(USUARD, GUY DE SAINT DENIS, BARONIUS, RIBADANEIRA, édit. de 1687, la MÈRE DE BLÉMUR, PETIN, etc.)

SAINT GIRARD, MOINE DU MONASTÈRE DE SAINT AUBIN D'ANGERS

XIIe SIÈCLE. — 1123

Invoqué contre les Peines du Purgatoire.

Saint Girard, prêtre et religieux du monastère de Saint-Aubin à Angers, brilla, dans le douzième siècle, par l'austérité de sa vie, par l'éclat de sa chasteté, par son amour pour les âmes, par son apostolat de la divine parole, par le don de prophétie et par la gloire des miracles. Les âmes qui expient leurs fautes dans *le Purgatoire*, lui apparaissaient souvent et réclamaient les suffrages de ses prières que Dieu accueillait favorablement. Après qu'il eut obtenu son passage de la prison de ce monde dans le royaume des cieux, les fidèles continuèrent à l'invoquer pour *les âmes du Purgatoire*.

(*Martyrologium gallicanum*, DU SAUSSAY.)

CINQ NOVEMBRE

SAINT GOUSSAUT (1) (GUNSALDUS)

ERMITE DANS LE LIMOUSIN

VIIe SIÈCLE.

Invoqué contre l'Asthme, les Goîtres, les Maux de Gorge (principalement l'Esquinancie) et pour la Santé du Bétail.

SAINT GOUSSAULT, noble d'origine, était né un peu avant le milieu du VIIe siècle. Encore jeune, il quitta sa famille pour s'attacher à saint Priest, évêque de Clermont, vers 666 ou 667. Un instinct secret avait réuni ces deux saints et une pieuse familiarité s'établit bientôt entre eux. Saint Priest, plus âgé, revêtu de la plénitude du sacerdoce, enseignait à son disciple les secrets de la vie spirituelle. De son côté, *saint Goussault* l'édifiait par la vivacité de sa foi ; mais ces deux grandes âmes, si bien faites pour s'apprécier et s'aimer mutuellement, furent bientôt obligées de se séparer par la mort du saint évêque, qui souffrit le martyre en 674.

Pendant la période de la touchante intimité de ces deux Saints, il se produisit, par la volonté de Dieu, en faveur de *saint Goussault*, un fait miraculeux qu'il est bon de relater ici :

Dans un grand dîner donné par saint Priest, après la fête de Pâques, à plusieurs gens de lettres et à plusieurs gentilshommes, trois d'entr'eux, au nombre desquels était *saint Goussault*, refusèrent de manger de la viande par esprit de mortification ; ce qui leur attira des railleries de la part des autres convives. Le saint évêque les pria doucement de mettre fin à ces plaisanteries ; mais comme ils ne tenaient aucun compte de ses avertissements, le plancher de la salle s'enfonça dans toute la partie où se trouvaient les rieurs, tandis que le bon évêque, *saint Goussault* et ses deux imitateurs demeurèrent miraculeusement suspendus.

La mort tragique de saint Priest acheva de dégoûter *saint Goussault* du monde qui n'était pour lui qu'une vaste solitude, depuis qu'il n'y trouvait plus son saint ami. Dans cette pensée, il vint se fixer sur une âpre et froide montagne appelée aujourd'hui de son nom *Saint-Goussault*, dans le département de la Creuse.

Là, après avoir passé huit ou dix ans au moins à crucifier son corps par les jeûnes, par les veilles, et par les austérités les plus rudes, il mourut dans cette solitude, de la mort des justes, le 5 novembre. On voit encore son tombeau dans l'église située sur la montagne qui porte son nom. C'est, à ce qu'on croit, une grande pierre élevée dans la nef, sur une grille de fer.

On l'invoque surtout contre l'*Asthme*, les *Maux de Gorge* et principalement l'*Esquinancie*. Jacques Branche y ajoute également les *Goîtres*.

D'après les *Esquisses Marchoises*, *saint Goussault* serait en outre invoqué *pour la santé du Bétail*. A *Saint-Goussault* (Creuse), est le lieu le plus célèbre de tout le pays pour cette invocation. On remarque dans l'église, aux pieds de la statue du patron de la paroisse, une statuette en bois

(1) *Gousaut, Gonsalde, Gonsalou.*

doré représentant un *Bœuf*. On s'y rend principalement le lundi de la Pentecôte, appelé le jour de la *Frairie* et le 5 novembre.

Saint Goussault est également honoré à Lourdoueix-Saint-Pierre où l'usage s'est conservé de faire bénir les bestiaux par le curé.

(*Ancien bréviaire de Limoges*. — Du Saussaye. — Jean Collin. — Jacques Branche. — Peyronnet. — Labiche de Reignefort. — *Propre du diocèse de Limoges*, 1854).

BIENHEUREUX MARTIN DE PORRES

TERTIAIRE DE SAINT DOMINIQUE

XVIe ET XVIIe SIÈCLE. — 1569-1639.

Invoqué contre les Souris et les Rats.

Il était infirmier du couvent du Saint-Rosaire, à Lima, et presque toute l'Amérique espagnole le nomme le *Saint aux Rats*. On dit que son image déposée dans les lieux qu'infestent *les Souris et les Rats*, fait disparaître promptement ces animaux. Dans son couvent du Pérou, comme le sacristain se plaignait de voir ses étoffes rongées par les *Rats* et se proposait de détruire, par le poison, des hôtes si désagréables, le frère *Martin* le dissuada de cette cruauté contre ces petites créatures du bon Dieu. Il appela donc toutes ces bestioles, déposant à terre un panier qu'il avait à la main ; quand toutes eurent grimpé dans sa corbeille, il les porta au jardin, leur promettant de prendre soin d'elles chaque jour, si elles cessaient de dévaster les provisions du monastère. C'est pourquoi on le représente une corbeille à la main et entouré de *Rats* ; soit parce qu'il leur distribue à manger, soit parce qu'il se dispose à les transporter hors de la sacristie pour les réunir dans le jardin où il se chargera de les approvisionner avec les restes de la table du couvent. La bonté de ce saint homme pour les animaux était si grande que, plus d'une fois, il se fit l'infirmier des chiens et des oiseaux blessés.

D'après les *Petits Bollandistes*, le bienheureux *Martin de Porres* est le patron des mulâtres. Pendant sa vie et après sa mort, il éclata par de nombreux miracles, et Grégoire XVI, en 1836, le plaça au nombre des bienheureux.

(Le Père Cahier).

SAINT LIÉ (LŒTUS), ERMITE AU DIOCÈSE D'ORLÉANS

VIe SIÈCLE. — 534.

Patron des Tisserands. — Invoqué pour les Enfants noués ou qui tardent à marcher.

Né dans le Berry, *Lié* passa son enfance à garder les troupeaux de son père, il entra ensuite dans un monastère gouverné par l'abbé Trièce, puis dans celui de saint Mesmin, près d'Orléans, d'où il partit bientôt pour mener avec saint Avit la vie d'ermite en Sologne, dans l'Orléanais (aujourd'hui dans le département de Loir-et-Cher). Plus tard il se retira dans un bois de la Beauce qui prit son nom et devint, après sa mort, un village important (*Saint-Lié*, dans le département du Loiret). Ses reliques se gardaient dans la collégiale de Pluviers, au diocèse d'Orléans.

M. l'abbé Thiercelin, curé de la paroisse de Saint-Augustin (Seine-et-Marne), m'écrit à la date du 25 mai 1878, que, dans cette paroisse, existe un pèlerinage à *Saint-Lié*, où se trouve une fontaine antique. Il est spécialement fréquenté par les *Petits Enfants* que les mères veulent voir marcher rapidement et sûrement, « Je crois, ajoute-t-il, que le sens de « cette dévotion repose sur le mot *Lié*. Les enfants lui sont consacrés « afin qu'ils ne soient pas *liés*. »

(*Les Petits Bollandistes.*)

SAINTE BERTILLE (BERTHILLE) (1), ABBESSE DE CHELLES

VIIe SIÈCLE. — 492

Invoquée contre les Hernies des Enfants, les Maux de Gorge, les Enflures, le Goître, les Maladies des Chevaux, la Foudre et les Orages.

Issue d'une famille noble du Soissonnais, qui tenait un rang considérable dans le pays, *Bertille*, dès son plus jeune âge, brilla par toutes les vertus chrétiennes. Saint Ouen, archevêque de Rouen, l'ayant vue, chez ses parents, leur conseilla de la mettre dans l'abbaye de Jouarre, sous la conduite de l'abbesse Teudechilde. Celle-ci apprécia si bien le trésor qui lui avait été confié, qu'après l'avoir constituée infirmière du couvent, elle l'éleva à la dignité de prieure. La reine Bathilde, vers ce temps, fit bâtir l'abbaye de Chelles et pria Teudechilde de lui désigner une abbesse pour la nouvelle communauté ; ce qu'elle fit en indiquant *Bertille* qui gouverna pendant quarante-deux ans l'abbaye de Chelles, avec une prudence, une douceur et une piété merveilleuse. Elle avait dans son couvent, outre sainte Bathilde, Heresvide, reine d'Angleterre, qui avait également renoncé à sa couronne et les filles des plus nobles familles du royaume que son éminente sainteté y avait attirées.

Le Père Cahier, dans ses *Caractéristiques des Saints*, indique toutes les invocations spéciales que nous avons enregistrées plus haut ; mais il ne désigne aucune des circonstances qui en auraient été l'origine et qui font complétement défaut pour les expliquer.

(Les Petits Bollandistes.)

SAINT MILLEFORT (2), ÉVÊQUE, MARTYR

XIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre, les Vers, l'Epilepsie, l'Amaigrissement ou le Rachitisme des Enfants et pour les Enfants qui tardent à Marcher.

D'après l'abbé Corblet, la tradition la plus digne de foi sur *saint Millefort*, serait celle-ci :

Originaire d'Ecosse, il naquit vers le commencement du XIIe siècle. Quand il eut embrassé l'état ecclésiastique, il fut choisi par son évêque, qui était primat d'Ecosse, pour remplir, dans son église, les fonctions de diacre.

Les vertus de *Millefort* attirèrent sur lui l'attention et il fut élevé à la dignité épiscopale. Son zèle, pour faire observer la discipline et pour

(1) Bertile (*Bertila, Bertilia*).

(2) *Alias* Milleford, Milfort, Milford, Mimford, Mimfort, Quinefort, Quignefort, Quiguefort, Guignefort, Guinefort.

défendre les droits de l'église, le fit persécuter par le prince qui gouvernait l'Ecosse, ce qui força *Millefort* à se réfugier en France où il fut très bien accueilli dans la seigneurie de la Bouvaque, voisine d'Abbeville. Il avait pu continuer à exercer son zèle et à prêcher sur divers points de la Picardie et de la Normandie. Ses ennemis d'outre-mer étant parvenus à connaître sa résidence, gagnèrent, à prix d'argent, quelques serfs de la Bouvaque qui tranchèrent la tête au saint évêque.

Après sa mort, il fut honoré d'un culte spécial à la Bouvaque, à la Neuville-sur-Corbie, à Camps-en-Amiénois, à Forest-Moutiers, à Saint-Aubin-Rivière et dans quelques paroisses des diocèses de Beauvais, Rouen et Versailles.

A la Bouvaque, qui était jadis désignée sous le nom de Beaulieu-Saint-Millefort, on invoquait et on invoque encore spécialement *saint Millefort* pour *les petits enfants en langueur*, pour ceux qui souffrent de *la Fièvre* et *des Vers*, ou qui sont *Epileptiques* ou *Rachitiques*. On les apporte dans la chapelle et leurs mères ou leurs nourrices, outre les vœux et les prières, les font asseoir trois fois, entièrement privés de leurs vêtements, sur une pierre froide qui se trouve dans ce sanctuaire.

La Maladrerie qui existait jadis à la Neuville-sous-Corbie, paraît avoir eu pour patron *saint Millefort*, dont le culte remonterait dans cette paroisse à une haute antiquité. On a trouvé, dans les ruines de cette Maladrerie, la statue du Saint, au pied de laquelle un homme et une femme présentent chacun un enfant qu'ils recommandent à sa sollicitude. Le jour de la fête du Saint, qui se faisait autrefois le 6 septembre et aujourd'hui le deuxième dimanche du même mois, on se rend à la Neuville de dix à douze lieues de loin pour invoquer *saint Millefort* en faveur des enfants qui sont malades ou qui tardent à marcher.

Près de Camps-en-Amiénois, il y avait jadis une chapelle de l'*Ecce homo* désignée sous le nom de *Saint-Millefort*, dévastée en 1793 et réparée aujourd'hui, dans laquelle une statue du Saint a été placée à côté de l'ancienne statue de Notre-Dame des sept douleurs. C'est un pèlerinage très fréquenté pour *les maladies des enfants*, comme le témoignent les nombreux *ex-voto* qui tapissent les murailles du sanctuaire.

Pendant qu'on porte en procession la statue du Saint de l'église de Camps à la chapelle située à environ cent mètres, on chante un cantique de facture moderne, dont nous détachons cette strophe :

Priez pour nous, que nos cris de souffrance
Retentissent et s'élèvent jusqu'à vous,
Oui, jusqu'à vous, *protecteur de l'enfance* ;
Secourez-nous, priez, priez pour nous.

Vers 1850, on bâtit, à Saint-Aubin-Rivière, une chapelle dédiée à *saint Millefort*, aux frais des parents d'un enfant guéri dans un pèlerinage à la Bouvaque.

Sur le chemin de Soreng à Buzenval, dans le canton de Blangy (Seine-Inférieure), on trouve également une chapelle sous le vocable de *saint Millefort*, où le mardi de la Pentecôte, on va en pèlerinage pour *les Langueurs des enfants*.

A Bouillant, canton de Crépy (Oise), on vénère dans l'église une statuette où se trouve l'inscription suivante :

Saint Guinefort, Martyr
Qui guerisses des
Langueurs prié
pour nous.

Les personnes atteintes de *Fièvres invétérées*, emploient des linges frottés sur cette statue.

(L'Abbé J. Corblet, troisième volume de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*).

SIX NOVEMBRE.

SAINT LÉONARD, ERMITE DANS LE LIMOUSIN

VIe SIÈCLE. — 559

Invoqué pour les Accouchements heureux, la Délivrance des Prisonniers, contre les Maux de tête et les Maladies de Langueurs des Enfants. — Patron des Forgerons, Serruriers, Chaudronniers, Houilleurs, Porteurs d'eau, Portefaix, Fruitiers, Beurriers et Tonneliers.

Léonard, seigneur Franc, ayant été converti par saint Remi, fut retiré de la fontaine sacrée du baptême par Clovis. On croit qu'il était né dans l'Orléanais vers 496. Après avoir embrassé le christianisme avec la plus grande ferveur, il résolut de se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude et se retira au monastère de Micy, près d'Orléans, dont saint Mesmin était le prieur. Pendant qu'il était dans ce couvent, *Léonard*, se rendant à l'église pour servir la messe, donna à un pauvre le *vin* qu'il portait dans une burette, et comme il n'en restait plus pour le saint sacrifice, il changea par ses prières de l'eau en *vin*. C'est sans doute ce miracle qui a donné l'idée aux *Tonneliers* de réclamer son patronage.

Après la mort de saint Mesmin qui eut lieu en 520, il quitta Micy et passa dans le Berry, où il opéra plusieurs conversions ; mais bientôt il alla se cacher dans la forêt de Pacevin, à quatre lieues de Limoges, et s'y construisit un oratoire et une cellule. Il y resta quelque temps entièrement inconnu au reste du monde, ne mangeant que des *herbes* et *des fruits* et menant la vie la plus austère. Non loin de son ermitage, s'élevait un château, que le roi, avec une suite nombreuse, venait habiter de temps en temps pour y goûter le plaisir de la chasse. Un jour, Théodebert Ier, fils de Thierry, roi d'Austrasie, y vint accompagné de la reine qui était *enceinte* et qui, tout à coup, fut prise par les douleurs de l'enfantement. Elles furent tellement violentes que, bientôt, on désespéra du salut de la mère et de l'enfant ; mais *Léonard* qui passait dans le voisinage du château, ayant entendu les cris et les lamentations des domestiques, s'approcha de plus en plus près et bientôt il vit venir à lui le roi lui-même qui le supplia de conjurer par ses prières l'affreux malheur dont il était menacé. *Léonard* entrant dans la chambre de la reine, se mit en oraison, puis se levant, sortit avec le roi ; mais ils avaient à peine fait quelques pas qu'on vint leur annoncer *l'heureux accouchement* de la reine. Le roi, pour témoigner sa reconnaissance au serviteur de Dieu, offrit de lui donner toute la forêt ; *Léonard* n'en accepta qu'une

partie dont il changea immédiatement le nom de Pacevin en celui de Noblac (*Nobiliacum*), c'est-à-dire donné noblement.

Telle est l'origine de l'invocation adressée à *saint Léonard pour les femmes en travail d'enfant*. Plusieurs reines de France ont eu recours, avec une entière confiance, à sa puissante intervention. Nous en citerons trois : Marie de Médicis, avant la naissance de Louis XIII ; Anne d'Autriche, avant celle de Louis XIV et Marie Leczinska, avant celle du Dauphin, père de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

A Croissy (Seine-et-Oise), il est également invoqué pour les *Maladies de langueur des enfants*.

Lorsqu'il eut pris possession de sa nouvelle propriété, *Léonard* bâtit, auprès de sa cellule, un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge et il eut la pensée d'établir à Noblac une petite communauté. Dans ce but, il commença par s'associer deux saints religieux ; une seule chose les affligeait : c'était la difficulté de se procurer de l'*eau*. Ils étaient obligés d'aller la puiser dans la Vienne et de *la porter* jusqu'à leur communauté à travers des sentiers rudes et escarpés. *Léonard* les conduisit un jour dans un lieu assez voisin de leurs cellules : « Ayez confiance, leur dit-il, en la bonté de Celui qui tira autrefois l'*eau* de la pierre pour abreuver son peuple dans le désert. » En même temps, il leur ordonna de creuser la terre et, à peine avaient-ils commencé d'obéir à cette injonction, qu'ils virent jaillir les eaux en abondance. Telle est probablement l'origine du patronage adopté par les *Porteurs d'eau*.

Bien qu'il eut le plus grand désir de vivre loin du monde, *Léonard* vit bientôt accourir autour de sa cellule des malades de tous les pays qu'il renvoyait chez eux, après les avoir guéris ; mais ce qui contribua le plus à étendre sa renommée, ce fut la grâce particulière que Dieu lui avait octroyée pour obtenir la *Délivrance des Prisonniers*. Partout où il était invoqué, même dans les plus lointaines contrées, les fers étaient brisés les serrures s'ouvraient d'elles-mêmes et la vigilance des geôliers était en défaut. Ce pouvoir que *saint Léonard* exerçait si fréquemment de son vivant, lui fut conservé après sa mort. Nous sommes malheureusement forcés, par la crainte de paraître fastidieux, à abréger le nombre de ces délivrances miraculeuses qui établissent si merveilleusement le *patronage de saint Léonard pour les Prisonniers*, patronage reconnu dans le monde entier.

Un vicomte de Limoges, homme dur et cruel, avait fait placer, en haut d'une tour, une chaîne d'un poids énorme. Le patient qui y était attaché, gisait exposé à toutes les intempéries de l'air. Un homme qui avait une grande dévotion pour *saint Léonard*, fut un jour attaché à cette chaîne et il allait rendre le dernier soupir, quand *saint Léonard* lui apparaissant, couvert d'un vêtement blanc, lui dit : « Ne crains rien, tu ne mourras pas. Lève-toi, et porte à mon église cette chaîne qui ne doit plus servir ; suis-moi, car je te précéderai. » Le prisonnier se levant aussitôt, se chargea de la chaîne malgré *son poids*, suivit le Saint qui disparut à la porte de l'église et déposa son fardeau à côté du tombeau de *saint Léonard*. Ce fait miraculeux, qui caractérise la protection attribuée à *saint Léonard pour les Prisonniers*, indique également pourquoi les *Portefaix* l'ont choisi comme patron.

Un gentilhomme avait un prisonnier de guerre dont il espérait tirer une grosse rançon ; craignant que *saint Léonard* ne lui enlevât cette

proie, il fit creuser une fosse très profonde, se fondant sur ce motif que, si le Saint ouvrait les prisons, il n'avait pas ouï dire qu'il retirait les gens *des entrailles de la terre*. Le prisonnier fut descendu dans la fosse qui fut recouverte par un coffre servant de lit à ses gardiens. Une nuit, le pauvre homme, après s'être recommandé à *saint Léonard*, s'était endormi accablé de fatigues quand tout à coup le Saint lui ouvrant les yeux, le jour se fit dans le souterrain ; ses chaînes furent rompues, les gardes furent renversés comme s'ils eussent été frappés de la foudre , puis le Saint portant le prisonnier hors de son cachot, l'accompagna jusqu'à sa maison.

Cette protection accordée jusque *dans les entrailles de la terre*, est sans doute l'origine du patronage que *les Houilleurs* de Liège réclament de *saint Léonard*. Le pouvoir *de briser les fers, de rompre les chaînes* et *d'ouvrir les serrures des prisons* a donné l'idée aux *Forgerons* et aux *Serruriers* de se mettre sous son patronage. Les *Chaudronniers* qui, comme eux, emploient le marteau pour travailler les métaux ont suivi leur exemple.

Voici plusieurs prières relatives à *la délivrance des Prisonniers* tirées de divers manuscrits :

Inclusorum liberator LEONARDE, *miserator* *Tu me velis eripere* *A sempiterno carcere*	*Léonard*, compatissant libérateur des prisonniers, veuillez me délivrer de l'éternelle prison.

(*Manuscrits français*, Bibl. nat. n° 442, fin du XVe siècle, p. 47).

Cæcis visum tribuit *Mutis vocem præbuit* CARCERATOS ERUIT *Leonardus.*	Léonard a donné la vue aux aveugles ot la parole aux muets et a délivré les prisonniers
Confractor CARCERUM *Pro nobis Dominum* *Digneris orare superum, etc.*	Vous qui brisez les fers des prisonniers, daignez prier pour nous le Dieu du ciel.

(Vieux missel gothique d'Alsace, cité par le P. CAHIER).

Da, quæsumus, omnipotens et misericors Deus ut sicut obtentu beatissimi confessoris tui LEONARDI VINCULATOS *salvis in terris, sic ejus suffragiis nos à peccatis solutos reddas in cœlis.*	Faites, nous vous en prions, Dieu tout puissant et miséricordieux, que, commo vous délivrez sur la terre les *prisonniers* par l'intercession du bienheureux *Léonard*, votre confesseur, de même par ses suffrages, vous nous rendiez dans les cieux délivrés de tout péché.

(*Missel de Saint-Etienne*, Toulouse, 1524. — *Missel de Frisingue*, 1579).

At LEONARDO *contulit almo divina gratia* *Solvere* CAPTOS *diraque ferri frangere vincula.*	La grâce divino a donné à saint Léonard lo pouvoir de délivrer les captifs et de briser les rudes chaînes de fer.

(*Manuscrit latin*, 1082, de la Bibl. nat., XIIIe siècle).

CAPTIVIS *suffragium* *Miseris præsidium.*	Protecteur des captifs, secours des malheureux.

(Prose du même manuscrit, XIIIe siècle).

Ave, spes CAPTIVORUM *Relaxator* VINCULORUM.	Salut, espérance des captifs, libérateur des prisonniers.

(*Manuscrit de Munich*, 6017, hymne du XVe siècle (1).

(1) Ces trois derniers panégyriques de *saint Léonard* sont tirés de la *Vie du Saint*, par l'abbé ARBELLOT, Paris, Lecoffre, 1863.

OREMUS.

Deus qui singularem in liberandis captivis beato Leonardo, cujus reliquias colimus, gratiam tulisti : concede propitius ut illius intercedentibus meritis, a cunctis vitiorum vinculis soluti perfectam libertatem consequamur. Per Christum, etc.

PRIONS.

O Dieu qui avez accordé à saint Léonard, dont nous honorons les reliques, une grâce singulière pour la délivrance des captifs, accordez-nous, s'il vous plaît, par son intercession, que, délivrés des liens de toute sorte de péchés, nous puissions jouir de la liberté parfaite.

(*Prières pour honorer les reliques des saints, etc.*, Limoges, 1778.)

Attirées par les miracles de *saint Léonard*, plusieurs personnes demandèrent avec instance de finir leurs jours sous sa conduite et comme leur nombre augmentait, il donna à chacune une partie du terrain qui lui avait été concédé. Il partagea leur temps entre le travail et la prière et jusqu'à son dernier jour, il ne cessa de leur prodiguer toutes les instructions nécessaires à leur salut. Il mourut dans leurs bras le 6 novembre, vers 559. Ses disciples inhumèrent son corps dans l'oratoire qu'il avait bâti en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Remi, et bientôt un immense concours de personnes de tous les rangs de la société, ne cessa de se produire autour de son tombeau. Il s'est formé près du monastère une ville qui prit le nom de *Saint-Léonard-le-Noble*, le Noblac ou le Noblet. Le culte du Saint s'étendit rapidement dans tout le monde chrétien. A Paris il avait des chapelles dans plusieurs églises. Son nom fut inscrit dans tous les martyrologes en Allemagne, en Angleterre, en Italie. Il était honoré particulièrement à Saint-Marc de Venise. Les Vénitiens, habitués à naviguer dans des mers fréquentées par les pirates et par une foule d'ennemis, avaient de bonnes raisons pour invoquer spécialement *le patron des Prisonniers*. A Saint-Marc, dans un bas-relief de marbre blanc du XIIe siècle, il est représenté en pied, de face, couronné d'un diadème diamanté, sans fleurons et nimbé. Il déploie la main gauche devant lui et tient une croix de l'autre (Didron, XVe vol., p. 402).

Dans la chapelle du palais de la seigneurie à Sienne, un tableau du peintre Razzi représente Jésus embrassant *saint Léonard* en habit de bénédictin et tenant des *Menottes* (Didron, XVI, 9).

Il nous reste à essayer d'expliquer le patronage de *saint Léonard* invoqué par les *Fruitiers* et les *Beurriers*. Nous avons déjà vu que dans sa solitude, *saint Léonard* se nourrissait seulement *d'herbes et de fruits*. De nos jours encore, dans le diocèse de Limoges, on expose, avec l'autorisation de l'évêque, les reliques de *saint Léonard* pour obtenir la cessation de longues pluies ou de sécheresse trop prolongée et presque toujours les demandes sont exaucées. Si, grâce à l'intercession de *saint Léonard*, on voit prospérer les récoltes en général et en particulier celles des *fruits* et des *fourrages* qui jouent un grand rôle pour la quantité et la qualité du laitage, il est assez naturel que les *Fruitiers* et les *Beurriers* l'aient choisi pour patron.

D'après l'abbé Seytre, *saint Léonard* est aussi invoqué contre *les violents Maux de tête*. Le *Dictionnaire des pèlerinages* (Migne, II, p. 910), signale aussi cette invocation à Surtaiville (département de la Manche). Au milieu des accès de ces douloureuses affections, le cerveau paraît souvent comme *emprisonné dans un véritable cercle de fer*. Est-ce que cette invocation se rapporterait à celle relatée plus haut pour la *Délivrance des Prisonniers ?*

Dans l'ancien Bréviaire de Cluny, on trouve ce jeu de mots sur le nom de *Léonardus* :

Leone, tu fortior *Nardoque suavior*	Vous êtes plus fort que le lion, plus suave que le nard.

(*Légende Dorée.* — *Calendarium benedictinum.* — J. Collin. — Labiche de Reignefort. — L'Abbé Arbellot).

SAINT WINNOC (1), ABBÉ DU MONASTÈRE DE WORMHOUDT

VIIe ET VIIIe SIÈCLE. — 817.

Patron des Meuniers.

Winnoc, issu de race royale, naquit dans la Bretagne armoricaine. Voulant se retirer du monde, il s'adjoignit trois jeunes gens d'une naissance distinguée et d'une vie innocente. Après avoir fait beaucoup de chemin, ils arrivèrent enfin en 679 dans le diocèse de Thérouanne et se mirent sous la conduite de saint Bertin qui gouvernait le monastère de Sithin. Saint Bertin, voyant que, malgré leur jeunesse, ils avaient déjà acquis une perfection admirable, les engagea à bâtir un petit monastère sur une hauteur appelée Crunobergue. Cette maison a été l'origine de la ville actuelle de Bergues-Saint-Winnoc ; à la suite d'une donation faite par un seigneur de la contrée du nom d'Heremar, d'un terrain qui fut d'abord une dépendance de l'abbaye de Saint-Bertin, ils fondèrent l'abbaye de Wormhoudt, en construisant une maison pour les pauvres, avec un monastère et une église en l'honneur de saint Martin.

Les trois compagnons de *saint Winnoc*, un peu plus âgés que lui, finirent leur sainte carrière dans ce lieu, et l'abbé saint Bertin mit *saint Winnoc* à la tête de la communauté qui s'y était formée. Celui-ci la gouverna avec une grande douceur et une grande humilité. Il se chargeait volontiers de tous les travaux qui paraissaient trop pénibles à ses frères. Il avait l'habitude de *moudre avec un moulin à bras* le grain nécessaire à la communauté. Comme il était devenu vieux, *la Meule*, par un secours invisible, tournait sans que le Saint fût obligé d'y mettre la main. Les religieux étaient surpris non sans raison qu'un homme, aussi faible et aussi cassé par les austérités et les années, pût supporter une fatigue pareille ; l'un d'eux, plus curieux que les autres, alla regarder secrètement ce qu'il faisait, mais il devint subitement aveugle et il ne recouvra la vue que par les prières et l'intercession du saint abbé.

Les Meuniers étaient spécialement fondés à le choisir pour patron.

(L'Abbé Destombes. — Dom Riva).

---

(1) *Winockh, Winox, Winoc, Winhox, Guennoc* (Petits Bollandistes).

SEPT NOVEMBRE

SAINT FLORENT, ÉVÊQUE DE STRASBOURG

VIIe SIÈCLE. — VERS 693.

Invoqué contre la Pierre et les Hernies.

LORENT, Ecossais de nation et d'une noble extraction, était passé en Allemagne accompagné de saint Arbogast, Théoda et Hidulphe. S'étant arrêtés en Alsace, ils évangélisèrent la contrée et peu de temps après Arbogast fut élevé au siège épiscopal de Strasbourg. *Florent* s'était retiré dans une vallée au pied d'une montagne sur la rivière de Hasel. Il y bâtit une petite cellule qui était entourée d'un jardin ravagé ordinairement par les bêtes sauvages. N'ayant à sa disposition aucune autre arme, *Florent* employa contre elles celle de la prière, leur intima l'ordre de se réunir autour de sa cellule et de ne plus lui causer désormais aucun dommage, ce qu'elles exécutèrent immédiatement. Depuis ce temps, elles se plaisaient à s'assembler autour du saint ermite. Le roi Dagobert, étant dans son palais à Kircheim, envoya ses gens à la chasse avec une grande meute de chiens qui, après avoir battu tout le pays, ne rencontrèrent aucun gibier quand, tout à coup, les chasseurs se trouvèrent en présence d'un grand nombre de bêtes de toute espèce groupées autour de la cellule de *saint Florent* qu'ils prirent pour un magicien et qu'ils maltraitèrent en le dépouillant de sa robe ; ils ne tardèrent pas à s'en repentir. En effet, leurs chevaux, arrivés dans un marais, s'arrêtèrent court et refusèrent d'aller plus loin. S'avisant que ce pourrait bien être une punition de Dieu, ils revinrent sur leurs pas et après avoir restitué la robe de l'ermite, ils purent continuer librement leur chemin.

Dagobert, averti de cette rencontre, pria le Saint de venir le trouver. A peine *saint Florent* eut-il mis le pied dans le palais royal, que la fille du roi, sourde et muette de naissance, recouvra l'ouïe et la parole en saluant le Saint par son nom qui était inconnu de tous. Etant venu pour entrer dans la chambre du roi, comme il ne savait à qui donner son manteau en garde, il l'accrocha à un rayon de soleil qui luisait dans l'antichambre. Le roi, témoin de tous ces miracles, par reconnaissance donna au Saint une grande étendue de terrain autour de sa cellule et *Florent* fonda à une demi-lieue le monastère de Haslac, où il rassembla ses disciples.

Quelque temps après, *saint Arbogast* étant mort, *saint Florent* fut ordonné évêque de Strasbourg, conformément à la volonté du roi. Il gouverna son peuple avec la plus grande sagesse, sans toutefois abandonner la direction du monastère de Haslac, qu'il remplit de vertueux et saints personnages ; il fut appelé par Dieu pour recevoir la récompense de ses mérites le 7 novembre vers l'année 693.

Il est invoqué à Strasbourg contre *les Hernies* et *la Pierre*. Les Petits Bollandistes mentionnent ces invocations, mais déclarent qu'ils n'ont pas réussi à se rendre compte de leur origine. Rien, en effet, dans les actes du Saint qui sont connus, ne saurait servir à les expliquer.

Papebrock, dans ses *Acta sanctorum* (vol. II, p. 319, in-32, Anvers), donne l'oraison suivante adressée à *saint Florent* :

Deus, qui B. FLORENTIUM *adversus* HERNIÆ CALCULIQUE *incommoda, populo tuo dedisti deprecatorem efficacem, da omnibus similia tolerantibus patientiæ meritum et suæ in sanctos tuos fiduciæ fructum.*

Ora pro CALCULO *et* HERNIA *laborantibus.*

Dieu, qui avez donné à votre peuple *saint Florent* pour avocat puissant contre les souffrances *des hernies* et de *la gravelle,* accordez à tous ceux qui souffrent de pareils maux le mérite de la patience et le fruit de leur confiance en vos saints.

Priez pour ceux qui sont affligés de la *gravelle* et de la *hernie.*

(SURIUS. — RIBADANEIRA).

SAINT WILLIBROD (1), ARCHEVÊQUE D'UTRECHT

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Convulsions et l'Epilepsie.

Willibrod, apôtre de la Frise, de la Hollande, de la Zélande, de la Flandre et du Brabant, était né dans le Northumberland. Il passa en Belgique avec douze compagnons et il obtint le plus grand succès en évangélisant les Frisons. C'est alors que le roi Pépin envoya notre Saint à Rome et pria le pape Sergius d'élever *Willibrod* à la dignité épiscopale. Le pape, après avoir changé le nom de *Willibrod* en celui de Clément, le sacra archevêque des Frisons et le Saint fixa sa résidence à Utrecht, dont le roi lui avait fait donation pour lui et ses successeurs. Entr'autres miracles, il fit jaillir d'un terrain sablonneux une fontaine d'eau douce pour désaltérer le peuple. Une autre fois, avec une très petite quantité de vin qu'il avait en réserve, il fit verser à boire à douze mendiants qui en prirent dans une assez forte proportion sans que la liqueur décrût le moins du monde ; dans une autre circonstance, avec de l'eau bénite. il délivra de la peste le pays infesté. Enfin, octogénaire, après avoir combattu bien des fois le combat du Seigneur, il lui rendit son âme et fut enterré dans le monastère d'Echternach qu'il avait bâti.

C'est là où on l'invoque *contre les Convulsions* et l'*Epilepsie*. L'*Univers* (30 juin 1882) dit que la célèbre procession dansante d'Echternach, dans le Luxembourg, fut instituée au XIIIe siècle, en l'honneur de *saint Willibrod* pour célébrer la délivrance de la contrée d'une *Epidémie de danse de St-Guy*.

Depuis cette époque, chaque année, un grand nombre de fidèles atteints de maladies analogues, *épileptiques* et *nerveuses*, viennent en pèlerinage à Echternach.

En 1882, plus de onze mille personnes ont figuré dans la procession, parmi lesquelles on comptait quatre-vingt-deux prêtres, cent vingt-et-un musiciens, mille cent cinquante chantres et huit mille danseurs. En 1883, soixante-huit prêtres, cent vingt-huit musiciens, mille six cent soixante-dix-huit chantres, neuf mille cinq cent vingt-huit pèlerins dansants, quatre mille sept cent quatre-vingt-neuf pèlerins qui suivaient le cortège en récitant le chapelet à haute voix figuraient également dans la procession qui a toujours lieu le mardi de la Pentecôte.

Le roi de Hollande, incognito, était dans le nombre des spectateurs massés au nombre de dix mille. (*Univers*, 30 juin 1882 et 1er juin 1883).

Nous extrayons ce qui suit d'un récit de l'abbé Currique, qui assistait au pèlerinage en 1867 (Voir le journal *le Monde*, 27 juin 1867) :

(1) Alias *Willibrord, Willbrod, Willbrord, Wilbrod* (Petits Bollandistes).

« ...La procession s'ouvrait par un chœur de plus de quatre cents voix chantant, avec le clergé, les Litanies et diverses invocations à saint Willibrod. De nombreuses bannières, de larges étendards des paroisses venues en corps à Echternach. précédaient les ecclésiastiques, parmi lesquels plusieurs prêtres et religieux des diocèses voisins. Pendant qu'on avance à pas lents vers la ville, un corps de musique se met à exécuter, à la suite du clergé, l'air cadencé de la danse de *saint Willibrod*... Ce sont d'abord les enfants des écoles, puis les jeunes gens, puis les jeunes personnes, les hommes, les femmes, puis de nouveaux groupes de l'un ou de l'autre sexe, par rang de six personnes, qui font trois pas en avant et un pas en arrière, et cela trois heures durant pour les derniers arrivés, car cette année on a compté près de neuf mille pèlerins dansants. Le spectateur de cette scène, unique aujourd'hui dans la catholicité, demeure saisi de mille sentiments tout d'abord ; mais la compassion et une pieuse sympathie finissent par dominer l'âme croyante. Quant aux simples curieux, à ceux qui sont venus pour se divertir, ils ne trouvent là qu'un mystère de plus à mettre au compte du fanatisme ; mais le rire leur devient impossible, cette danse, en effet, n'a en elle-même rien d'extravagant ; elle n'est accompagnée d'aucun geste particulier ; les pèlerins, au lieu de marcher, sautent en avant et alternent par intervalle d'un pas en arrière.

» Tous les âges, toutes les conditions s'y rencontrent. Ici des mères bravent la fatigue et prennent part à la danse, leurs enfants souffreteux dans les bras. Ailleurs, des groupes se soutiennent à l'aide de mouchoirs enroulés dans les mains ; les personnes valides entraînent les infirmes. Souvent aussi on voit les habitants de la ville traverser la foule et offrir des boissons rafraîchissantes aux patients, dont le front ruisselle de sueur. Pendant ce temps-là, l'ordre le plus parfait ne cesse de régner dans la foule rangée à droite et à gauche du cortège. Celui-ci comptait cette fois près de douze mille personnes ; une centaine de soldats et une douzaine au plus d'officiers de police ont suffi pour maintenir partout le calme et le respect de la foule. »

La procession dansante d'Echternach, le sanctuaire luxembourgeois, a eu lieu à la Fête de la Pentecôte 1884, avec tout l'éclat voulu.

« Echternach est fier, et à bon droit, dit un journal local, de sa célèbre procession. De près et de loin à dix lieues à la ronde, les pieux croyants étaient accourus mardi dernier. Un vent léger et frais, un ciel voilé favorisait admirablement la cérémonie. Plus de dix mille personnes y prirent part : on comptait sept porte-bannières, cent quarante-sept musiciens, mille cinq cent soixante-trois chanteurs et deux mille quatre cent dix-neuf autres fidèles. Au milieu du cortège, soixante-dix-huit ecclésiastiques, revêtus de surplis, s'avançaient en chantant des hymnes. »

Les diocèses de Metz et de Trèves ont fourni un très grand contingent de pèlerins. (*Univers*, 1884).

Saint Willibrod est représenté tantôt baptisant Pépin-le-Bref, tantôt faisant jaillir une source d'eau douce, ayant à côté de lui un ou plusieurs vases rappelant sa multiplication du vin, tantôt tenant dans sa main ou à son côté un monument, souvenir de la fondation du siège épiscopal d'Utrecht.

(Papebrock. — *Les Petits Bollandistes*. — L'abbé Currique).

SAINT RESTITUT

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX

1er SIÈCLE.

Invoqué pour les Yeux, pour Recouvrer les Choses volées et pour les Femmes des Marins.

Si l'on en croyait la tradition, *Restitut* ne serait autre que l'aveugle-né de l'Evangile, dont le nom était Célidoine, qu'il avait changé en *Restitut* pour perpétuer le souvenir de sa guérison miraculeuse. Plein de reconnaissance envers son divin bienfaiteur, il le suivit partout et l'on croit même qu'il fut l'un des septante-deux disciples, que le Sauveur lui-même avait appelés aux fonctions de l'apostolat.

Selon la légende extraite littéralement de l'Ancien bréviaire, à l'usage de l'église Tricastine, après l'ascension du divin rédempteur, Lazare, Maximin, Madeleine, Marthe et quelques autres parmi lesquels *Restitut*, auraient été placés par les juifs sur un vaisseau sans voiles ni rames qui fut jeté à la mer où il devait infailliblement faire naufrage ; mais le vaisseau, conduit par le Seigneur, aborda heureusement à Marseille. Lorsqu'ils eurent converti les Marseillais, les disciples se partagèrent les villes voisines et celle des Trois-Châteaux échut à *Restitut* qui en devint le premier évêque.

Après avoir fondé cette église, *Restitut* alla évangéliser la ville d'Albe, dans le duché de Milan, où il finit ses jours.

Ses disciples rapportèrent son corps à Trois-Châteaux, comme il le leur avait ordonné avant de mourir et l'ensevelirent avec honneur dans l'église qui, depuis, a porté le nom de *Restitut*. Cette église n'est pas dans l'enceinte de la ville épiscopale, elle se trouve dans un bourg qui peut-être autrefois y était contigu et qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Restitut* (1). Les reliques du saint apôtre y attiraient de toutes parts une multitude innombrable de pèlerins qui venaient surtout lui demander la guérison *des maladies d'Yeux*. Un grand nombre étaient *aveugles* et réclamaient de *l'ancien aveugle de naissance, la vue* que le Seigneur avait daigné lui rendre à lui-même. D'après l'*Histoire de Saint-Paul-des-Trois-Châteaux*. par Boyer, en 1516 il se fit un célèbre miracle dans l'église de *Saint-Restitut* en faveur d'un homme appelé Pierre Gros, natif de Balons, qui était presqu'entièrement *aveugle*. En 1561, les calvinistes, avec la haine qui les caractérise à l'égard des saints, brûlèrent les saintes reliques et en jetèrent les cendres au vent.

Louis XI, en 1449, vint en pèlerinage, avec une suite nombreuse, au tombeau de *saint Restitut* et y laissa des présents très considérables.

A l'invocation *contre les maladies d'Yeux* et *pour les Aveugles*, les Catalans en ont ajouté deux autres qui sont mentionnées dans ce verset d'un cantique catalan (Goigs) :

Mediant vostra intercessio
Lo CIEGO LA VISTA *cobra*
Lo malalt lo salut logra
Lo ROBAT RESTITUCIO :
La afligide MARINERA
Per vos recobra al MARIT.

Par votre intercession *l'aveugle* recouvre la vue, le malade obtient la santé ; *les choses volées* sont restituées, la *femme affligée du Marinier* par vous recouvre *son mari*.

(Abbé NADAL. — *Histoire hagiologique des Saints du diocèse de Valence*).

(1) Cette église, classée parmi les monuments historiques, a obtenu une subvention dans le budget de 1884.

HUIT NOVEMBRE

SAINTS CLAUDE, NICOSTRATE, SYMPHORIEN, CASTORIUS ET SIMPLICE, SCULPTEURS, MARTYRS

IVe SIÈCLE. — 302.

Patrons des Marbriers et Tailleurs de pierre. — Invoqués contre la Fièvre et pour la Santé du Bétail.

Ils étaient *sculpteurs* de profession et chrétiens, excepté *Simplice* qui était païen. Voyant que les œuvres de ses compagnons étaient marquées au coin de la perfection, tandis que lui gâtait beaucoup de matières et d'outils de son art sans obtenir les mêmes résultats, il interrogea à cet égard *Symphorien*, qui lui répondit que toujours en prenant quelque instrument pour travailler, ils invoquaient le nom de Jésus-Christ leur Dieu. *Simplice* se convertit et fut baptisé par un saint évêque du nom de Cyrille.

Comme la réputation des cinq artistes était très grande, l'empereur leur avait commandé une idole en marbre. Ne voulant favoriser l'idolâtrie en aucune façon, ils refusèrent absolument d'exécuter les ordres de l'empereur. Celui-ci, après avoir essayé vainement de changer leur première résolution, ordonna à un juge de les faire battre avec des fouets garnis de pointes de fer ; mais par un juste jugement de Dieu, le juge fut tout à coup possédé par le diable qui l'étouffa. Parvenu au dernier degré de l'exaspération, l'empereur donna l'ordre de les enfermer vivants dans des cercueils de plomb et de les précipiter au fond de la rivière.

Quarante-deux jours après, un chrétien du nom de Nicodome, cherchant les saintes reliques, parvint à les trouver et les enterra honorablement dans sa propre maison.

Selon Du Saussaye, les corps de ces martyrs qui étaient à Rome, ont été transportés à Toulouse dans l'église Saint-Sernin et sont encore signalés aujourd'hui sur les catalogues de l'insigne basilique. A une époque difficile à déterminer, une grande partie des reliques de l'un de nos artistes, *saint Claude*, fut transportée dans la Franche-Comté. En 1049, elles étaient honorées dans l'église de Maynal, une des plus anciennes du Jura. Les traditions les plus anciennes de Maynal attestent que *saint Claude* y fut toujours très honoré comme martyr. Sur une bannière de la paroisse avec la date de 1763, il est représenté dans l'attitude d'un homme qui invoque le ciel et dont la figure est éclairée par un rayon de lumière. Il tient un ciseau d'une main et de l'autre un marteau ; à côté de lui est figuré un buste qui paraît être de marbre.

Il était tout naturel que les saints martyrs au nombre de cinq, fussent réclamés comme patrons par les *Marbriers et les Tailleurs de pierre*.

Outre le culte qui était rendu à *saint Cloud* ou *Claude* dans l'église de Maynal, l'église paroissiale de Denezières sous le vocable du même saint, réunit le 8 novembre un grand concours de peuple qui vient l'invoquer spécialement pour être préservé *de la Fièvre* et pour *la Conservation du Bétail*. Les *Mères* l'invoquent également *pour leurs Enfants*.

Ce jour-là même, 8 novembre, on célèbre la fête des *Quatre Couron-*

nés, *Sévère*, *Séverien*, *Carpophore* et *Victorin*, frères, martyrs également sur la voie Lavicane. C'est par une confusion avec nos cinq *sculpteurs* qu'on invoque les *Quatre couronnés* comme patrons des *Maçons*, *Tailleurs de pierre*, *Sculpteurs* et *Entrepreneurs de bâtiments*.

(RIBADANEIRA. — *Vie des Saints de Franche-Comté*).

NEUF NOVEMBRE

SAINT THÉODORE TIRO, SOLDAT, MARTYR

304.

Invoqué contre les Orages.

On l'appelle ordinairement *Tiro*, c'est-à-dire *apprenti conscrit*, pour le distinguer d'un autre *Théodore* qui était capitaine et dont la fête est célébrée le 7 février.

Celui-ci, par sa jeunesse, sa bravoure et son esprit, avait conquis, dans son régiment, toutes les sympathies de ses chefs et de ses camarades ; aussi, quand éclata la persécution dans la ville d'Amasée où il était en garnison, bien qu'il eut confessé hautement qu'il était chrétien, on eut pitié de lui et on le laissa en liberté, lui recommandant néanmoins d'être prudent dans l'expansion de sa foi ; mais *Théodore*, loin de prêter l'oreille à ces conseils de bienveillance, entra une nuit dans le temple de Cybèle et, voyant qu'il faisait *un grand vent*, il alluma, dans l'intérieur, un feu qui consuma l'édifice tout entier.

L'Allemand Henri Alt diffère un peu dans son récit : « A sa prière, « dit-il, il s'éleva un grand vent dont l'effet fut d'attiser le feu allumé « pour la destruction d'un temple de faux dieux qui fut bientôt réduit « en cendres et *le vent* cessa aussitôt que la flamme n'eut plus rien à « dévorer. »

Un saint qui commandait ainsi *aux vents et à la tempête* devait tout naturellement être invoqué *contre les Orages*.

Théodore n'ayant pas voulu prendre la fuite, ne tarda pas à être arrêté et fut enfermé dans un cachot noir où il était condamné à mourir de faim ; mais là il fut visité par Notre-Seigneur et sustenté par les anges. Ses bourreaux, voyant qu'ils n'arriveraient jamais à lui faire adorer les faux dieux, après l'avoir soumis à diverses tortures, le précipitèrent tout vivant dans une fournaise ardente où il rendit son âme à Dieu. Une pieuse femme, du nom d'Eusébie, recueillit son corps qui n'avait pas été consumé par les flammes.

Ce martyr est très célèbre dans tout l'Orient à cause des victoires signalées que les empereurs obtinrent sur les barbares par son intercession. De nombreux sanctuaires furent élevés sous son vocable.

Il est le patron de Brindes et de Coulanges-les-Nevers.

(RIBADANEIRA).

SAINT MATHURIN, CONFESSEUR (1)

FIN DU IVe SIÈCLE.

Invoqué contre les Possessions du démon, les Terreurs paniques, les Lunatiques, la Folie, l'Epilepsie, les Méchantes femmes et pour la Santé du Bétail. — Patron des Bouffons, Etudiants, Instituteurs, Toiliers, Potiers d'étain et Pèlerins.

Les parents de *Mathurin*, nobles et riches, habitaient une terre du Gâtinais du nom de Liricant, aujourd'hui Larchant (Seine-et-Marne), dans le diocèse de Sens. Son père, Marin, avait accepté des empereurs la charge de poursuivre et d'exterminer les chrétiens ; quant à lui, chrétien au fond de son cœur, il priait pour la conversion de son père et de sa mère. Dieu, pour exaucer ses prières, envoya, pendant la nuit à Marin, une vision mystérieuse qui lui montrait son fils conduisant beaucoup de peuples, comme un pasteur conduit *des troupeaux*. Touché de cette faveur céleste, Marin consentit à recevoir le baptême avec sa femme et son fils de la main même d'un évêque de Sens, du nom de Polycarpe.

A l'âge de vingt ans, *Mathurin* fut jugé digne d'être promu au sacerdoce. Il reçut, en même temps, le don des miracles et un pouvoir extraordinaire *contre les Possessions du démon*. Dieu lui donna, en outre, une facilité merveilleuse *d'expliquer les vérités de notre religion* et de les persuader à ses *auditeurs*. C'est là probablement l'origine du patronage *des Instituteurs* et *des Etudiants*. A ce sujet l'Allemand Henri Alt assure qu'il s'occupa activement de *l'enseignement des écoles*.

Selon la légende du Saint, vers ce même temps, le démon s'empara de la fille de l'empereur Maximin. Il déclara, par la bouche de cette jeune fille, qu'il ne s'éloignerait que quand *Mathurin* viendrait le chasser et que les prières du même Saint pourraient seules mettre fin à la peste qui ravageait la cité de Rome. L'empereur l'envoya donc chercher à Sens et il se mit en route accompagné d'une garde d'honneur. Arrivé au terme de son voyage, *il chassa le démon* qui s'était emparé de la fille de Maximin et obtint la délivrance du peuple romain. Après un séjour de trois années, pendant lesquelles il fit éclater fréquemment son *pouvoir contre les démoniaques* et les *fous furieux*, *Mathurin* mourut en paix dans la ville même de Rome.

Il n'avait consenti à se rendre dans cette ville qu'après avoir fait promettre aux ambassadeurs de l'empereur Maximin que, mort ou vif, il serait ramené à son pays natal.

Un poète légendaire du XVe siècle (2), décrit ainsi le retour à Larchant :

Le fist à Larchant conduire
Par des plus grands de son empire
Comme par chevaliers, barons,
Nobles gens de grands renoms,
Qui lui firent de grans courage
Et en signe de leur voyage,

(1) Alias *Matelin, Mathelin, Maturin* (Petits Bollandistes).
(2) *La Vie et Légende de saint Mathurin de Larchant*, par Jean Le Bestre, prestre audit Larchant (l'an 1429).

Quand furent à Larchant venus
Les plus grands, non pas les menus,
Misdrent, pour en avoir mémoire,
Leurs armes qui y sont encore
Jusque au nombre de quatre vingtz,
Que peuvent veoir plusieurs pèlerins
En son église en ung coffret ;
Afin que, si le cas souffret
Que l'empereur vousit sçavoir
Si au mener ont fait debvoir,
Leurs armes fussent tesmoignaige
Qu'avaient accompli le voyaige.

Arthur Forgeais, en citant ces vers, donne en même temps (2e partie, p. 106, 1863), la figure d'une enseigne de pèlerinage du XIVe siècle, en forme d'un écu héraldique, qui porte, à sa partie supérieure, cette légende en minuscules gothiques :

SAINT MATELIN DE LARCHENT.

A la pointe de l'écusson, on voit *saint Mathurin*, nimbé, vêtu de la chasuble, foulant aux pieds un monstre cornu, pour symboliser sa victoire sur le démon. A droite, se trouve la fille de l'empereur qu'il a délivrée de la possession diabolique, et à gauche, l'empereur lui-même avec la couronne de la maison de France, à genoux ; au-dessus passe processionnellement la châsse sur laquelle est exposé le corps du Saint paré de ses habits sacerdotaux et portée sur un brancard par deux pèlerins. Près du corps du Saint, sont suspendus, comme *ex-voto*, deux paires de ceps ou entraves, qu'on employait pour contenir les *fous furieux*.

La procession de la châsse a lieu devant la porte d'une petite chapelle flanquée de deux tourelles. A l'entrée de la chapelle, sont disposés, en manières de trophées, deux faisceaux de lances qui ne sont autres que les armes déposées sur le tombeau du Saint par les envoyés de l'empereur, comme l'expriment les vers cités plus haut.

Puisque saint Mathurin, pendant sa vie, avait manifesté tant de fois son pouvoir contre les démons, il était tout à fait naturel qu'il fût invoqué à son tombeau, en faveur *des démoniaques* et *des foux furieux*. Par analogie, on l'invoque aussi contre *les terreurs paniques*, *l'Epilepsie* et pour calmer *les Lunatiques*. C'est encore par analogie que *saint Mathurin* est le patron des *Bouffons* dont le métier est de faire *les fous* ou les niais.

Des vers du XVe siècle s'expriment ainsi sur la requête adressée à *saint Mathurin* par l'empereur Maximin :

Luy priant qu'il fust diligent
D'aller guérir Maximienne
Sa fille qui était païenne
Laquelle avait le diable au corps.

En langage populaire, on qualifie ordinairement *les Femmes méchantes* de *Possédées, qui ont le diable au corps*. C'est là le motif qui a fait réclamer le secours de notre Saint *contre les Femmes méchantes*.

Quant à l'invocation *pour la santé du Bétail*, il est probable qu'elle a trait à la vision de Marin, père de *Mathurin*, dont il a été question plus haut, et qui le représentait comme pasteur d'un *nombreux troupeau*.

On croit que les reliques de *saint Mathurin* furent déposées, pendant quelque temps, à Paris, dans une maison hors de la ville ; qu'il s'y fit

beaucoup de miracles et qu'on y bâtit une chapelle en son honneur. Elle a été donnée aux religieux de la Très-Sainte-Trinité de la Rédemption des Captifs, d'où le nom de *Mathurins* leur est demeuré par toute la France.

A Larchant, où ces saintes reliques avaient été portées et où affluaient de nombreux pèlerins, surtout le dimanche des Rameaux, le jour de l'Ascension, le mardi après la Saint-Barnabé et le dimanche après la Saint-Denis, on avait bâti une magnifique église, qui fut ruinée par les calvinistes, les plus barbares de tous les rebelles contre l'Eglise.

DICTONS SUR SAINT MATHURIN

On désignait un fou en disant : *Il faut l'envoyer à saint Mathurin.*

D'après le *Dictionnaire de Trévoux* (3e et 5e vol.), on appelle proverbialement *Tranchées de saint Mathurin*, des actes de folie qui prennent par intervalles, parce qu'on a coutume d'invoquer *saint Mathurin* pour la guérison des fous. De là est aussi venu qu'on appelle, par dérision, *Mathurin*, un homme qu'on veut taxer *de folie*. Cette expression est basse et populaire. Elle vient peut-être de l'italien *Matto*, fou, *Matturino*, un peu fou.

(Les Petits Bollandistes).

DIX NOVEMBRE.

SAINT TIBERY (1), MARTYR, AU DIOCÈSE D'AGDE

IVe SIÈCLE.

Invoqué contre la Folie.

Le Martyrologe nous enseigne qu'au diocèse d'Agde, sous la persécution de Dioclétien, *Tibery* et ses compagnons, saint Modeste et sainte Florence, endurèrent divers tourments et accomplirent leur martyre au commencement du IVe siècle.

On dit (ve vol., *Dictionnaire de Trévoux*) que saint *Tibery* était encore fort jeune et qu'il eut son propre père pour persécuteur. Le lieu de combat des martyrs, qui fut aussi celui de leur sépulture, s'appelait aussi *Cesseron* ou *Cessarion*, en Languedoc, entre Agde et Pezenas, à cinq lieues environ de Béziers. Leur culte devint si célèbre que l'on y bâtit un monastère, en leur honneur, vers le huitième siècle. C'est encore aujourd'hui une abbaye du nom de *Saint-Tubery*, au diocèse d'Agde ; elle est aux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.

Depuis un temps immémorial, saint *Tibery* était invoqué dans ce couvent pour *la guérison des Fous*. Sur un sceau de cette communauté, appliqué sur une pièce datée du 25 juillet 1303 (2), on voit saint *Tibery* à genoux et les mains jointes. Devant lui, est un *Possédé*, de la bouche duquel sort un démon.

Un voyageur, au milieu du XVIIe siècle, s'exprime ainsi sur cette invocation (3) :

Recte si Monspelium hinc contendas fanum S. TUBERY *transeundum. In monasterio illic claustrum est in quo ad* XVI *dies* MENTE CAPTI

Si d'ici vous allez droit à Montpellier vous passez devant le sanctuaire de saint *Tubery*. Dans ce monastère, il est un endroit fermé où

(1) Alias *Tyberi, Thybery, Tibère, Tubery, Tyberge.*
(2) DOUET D'ARC, *Collection de sceaux*, t. III, p. 39.
(3) JODOCI SINCERI *Itinerarium Galliæ Amstelodami apud Jodocum Jansenium*, 1649, p. 118 (Bibl. de la ville de Montpellier).

custodiuntur, post in sacello subterraneo propinquo, sacro adsunt, donec mens ipsis sana redeat. Hinc joculare illud : ALLEZ A SAINT TUBERY POUR DEVENIR SAGE.

l'on garde les *Fous* pendant quatorze jours, puis on les fait assister à la messe dans une chapelle souterraine qui en est proche jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé leur raison. De là, ce bon mot : *Allez à saint Tubery pour devenir sage.*

A la date du 27 juillet 1874, le bien regretté abbé de Vinas, curé de Jonquière (Hérault), m'écrivait :

« ..... Saint *Tiberius* et ses compagnons ont un office propre à notre diocèse. Saint *Tiberius* est invoqué contre *la Rage et la Folie*. Au temps des Bénédictins, qui y sont demeurés jusqu'en 1789, on menait les *Fous* à *Saint-Tibery* pour demander leur gérison. On disait pour eux une neuvaine de messes. A la fin de la messe, après la communion, on faisait boire, de gré ou de force, au *patient*, un verre d'eau dans lequel on trempait auparavant une dent de saint *Tibery*. Si le *Fou* était enragé ou furieux, on l'enfermait dans une espèce de prison ou cellule, située auprès de la porte de l'Eglise. La cellule était fermée par un gros verrou extérieur qui existe encore ; de là le proverbe : *Il a baisé le verrou de saint Tibery*, manière de dire : *Il est fou.* »

SAINT LUDRE OU LUSEUR OU LUSOR, CONFESSEUR (BERRY).

FIN DU PREMIER SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre.

Ludre était fils du sénateur Léocade, qui, bien que païen, gouvernait avec sagesse, pour le compte des empereurs romains, l'Aquitaine et la province lyonnaise. Le père et le fils furent baptisés par saint Ursin, apôtre de Bourges. Peu de temps après son baptême, *Ludre*, déjà mûr pour le ciel, quoique très jeune encore, rendit son âme à Dieu et, après sa mort, fut décoré de l'auréole de sainteté que son père partage avec lui.

Dans la petite église de Saint-Etienne-de-Déols, ou Bourgdieu (Indre) (arrondissement et canton de Châteauroux), on voit encore le tombeau de saint *Ludre*. Il se compose d'un sarcophage antique, orné d'un bas-relief représentant une chasse, et qui paraît avoir été exécuté par un artiste païen, en vue d'une sépulture païenne. Quant au couvercle sur lequel on voit un repas, ou une communion de fidèles, comme semblent le prouver trois pains ou hosties placés parmi les mets et marqués distinctement d'une croix, il porte évidemment les traces du christianisme. Dans le sarcophage se trouve une large brèche par laquelle, à certaines époques, les mères introduisent, à tour de rôle, leurs nourrissons pour appeler sur eux les bénédictions du Saint.

Autrefois, probablement, à en juger par ce passage d'un vieil auteur (1), que m'a communiqué M. de Montherland, à la date du 11 septembre 1877, ce tombeau devait être surélevé au-dessus du sol :

« ..... *Et le Tumbel est tellement ordonné* que, quiconque soit sain ou « malade, veut passer soubs le saint corps, il peut bien le faire sans dif- « ficulté, et d'ycelluy tombel plusieurs *labourant le Frisson* (ayant la

(1) FRÈRE JEHAN DE LA GOGNE, prieur de Saint-Gildas, *Histoire des princes de Déols*, écrite vers 1499.

« Fièvre) razent de la poudre de la pierre et, meslant icelle poudre avec « breuvage, forment remède contre leur malladie... »

M. Ludovic Martinet (*le Berry préhistorique*) (1) nous apprend que saint *Ludre* serait aussi invoqué contre *la Stérilité conjugale.*

SAINT TRYPHON, MARTYR

IIIe SIÈCLE.

Patron des Jardiniers.

Dans son *Voyage archéologique à travers la Grèce chrétienne*, Didron (vol. I, p. 175, *Ann. Arch.*) raconte que saint *Tryphon*, qui était *jardinier*, est le saint Fiacre de la Grèce et que les champs sont protégés par des oratoires qui lui sont dédiés. C'est là l'origine du patronage qui lui est attribué. Sous la persécution de Dèce, comme dès son bas-âge, il était si dévot pour le service de Dieu qu'il faisait des miracles, chassant les démons et guérissant diverses maladies, il fut arrêté et tourmenté sur le chevalet. On lui déchira la peau avec des ongles de fer, on lui brûla les côtés avec des torches ardentes et on lui perça les pieds avec des clous rougis au feu. Le tribun Respice, témoin du calme avec lequel il supportait ces horribles tortures, s'écria tout à coup que, lui aussi, était chrétien. Il fut saisi immédiatement et on le mena avec *Tryphon* pour adorer la statue de Jupiter. *Tryphon* se mit à genoux ; pendant qu'il priait Dieu, l'idole tomba aussitôt et fut brisée en mille pièces. Exaspéré à cette vue, le juge ordonna de les battre avec des verges et des cordes plombées jusqu'à ce que mort s'en suivît. Ce qui eut lieu, en effet, le 10 novembre, dans la ville de Nicée, en Bythinie. Leurs reliques transportées à Rome reposent aujourd'hui dans l'église du Saint-Esprit. (RIBADANEIRA).

SAINT NOÉ, PATRIARCHE

AN DU MONDE 1056. — 2006.

Patron des Ouvriers et des Employés des arsenaux.

Vers l'an du monde 1536, la terre était tellement corrompue et remplie d'iniquités que Dieu dit alors dans sa colère : « Je perdrai l'homme « que j'ai créé, j'exterminerai tout ce qui vit sur la terre, depuis l'homme « jusqu'aux derniers des animaux. » Mais comme *Noé* n'avait point pris part à la corruption générale, il trouva grâce devant le Seigneur qui lui fit connaître sa résolution de faire périr tous les hommes et d'engloutir la terre sous les eaux. *Noé* était alors âgé de quatre cent quatre-vingts ans. Dieu lui ordonna de bâtir une arche dont il lui donna toutes les dimensions, en lui recommandant de l'enduire de bitume au dedans et au dehors. Il lui promit de le sauver dans cette arche avec sa femme, ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, et leurs femmes. Il lui dit également de faire entrer dans l'arche des animaux de toutes sortes, afin d'en conserver les espèces (excepté ceux qui vivaient dans l'eau).

Noé, après avoir passé cent années environ à construire l'arche et à préparer tout ce qui était nécessaire pour exécuter les ordres de Dieu,

(1) *Mémoires de la Société historique du Cher*, 3e série, tom. II, 1re livraison.

avait alors six cents ans, et le déluge commença en 1656. Lorsqu'il eut, en moins de sept jours, introduit dans l'arche les animaux de toutes les espèces qu'il fallait sauver et s'y fut enfermé lui-même avec sa famille, la pluie du ciel tomba pendant quarante jours et quarante nuits et submergea toutes les créatures qui vivaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes. Après avoir encore attendu quarante-sept jours dans l'arche pour donner le temps aux eaux de se retirer de la terre, *Noé* sortit de l'arche, et son premier soin fut d'élever un autel au Seigneur et de lui offrir des animaux purs (1) en holocauste. Dieu bénit *Noé* et ses enfants en leur disant comme au premier homme : « Croissez et multi-« pliez. » Entre autres privilèges, il donna aux hommes tout pouvoir sur les animaux de la terre et de la mer et sur les oiseaux du ciel, avec la permission de manger de leur chair et de se nourrir des légumes et des herbes de la campagne. *Noé*, s'appliquant à l'agriculture, se mit à labourer et à cultiver la terre. Il vécut, depuis le déluge, encore trois cent cinquante ans et il mourut en l'an du monde 2006, à l'âge de neuf cent cinquante ans.

En assimilant à la construction de l'arche, celle des navires ou des vaisseaux qui s'exécutent ordinairement dans les ports et dans les arsenaux, *les Employés et les Ouvriers* des arsenaux doivent naturellement *se mettre sous la protection de Noé.*

(*Vie des Saints de l'Ancien Testament*, Jean de Nully, Paris, 1703.)

SAINT ANDRÉ AVELLINO THÉATIN (2)

XVIe ET XVIIe SIÈCLE.— 1521-1608.

Invoqué contre les Orages, la Mortalité et l'Apoplexie, pour les Agonisants et pour la bonne Mort.

André était né, dans le royaume de Naples, de parents excellents chrétiens. Son oncle, archiprêtre de Castronuovo, lieu de sa naissance, lui enseigna la grammaire. Dès son enfance, il donnait déjà des marques éclatantes de sainteté. Parvenu à l'adolescence, il entra dans l'état ecclésiastique. Ayant étudié à Naples la science du droit, il exerçait les fonctions d'avocat ; mais un jour qu'un léger mensonge lui était échappé dans l'intérêt de son client, il en eut un tel repentir qu'il se consacra désormais tout entier au culte divin et au saint ministère. Ce fut alors que l'archevêque de Naples lui confia la direction d'un couvent de religieuses dont les mœurs réclamaient une prompte réforme. Il se mit à l'œuvre avec un courage intrépide, et la mission qui lui avait été confiée fut couronnée d'un succès inespéré ; mais dans la lutte qu'il eut à soutenir, il s'attira la haine d'hommes pervers qui tentèrent deux fois de l'assassiner et lui coupèrent une artère par laquelle il perdit beaucoup de sang.

Dans le but d'atteindre une vie encore plus parfaite, il demanda humblement à être admis au nombre des clercs réguliers, c'est-à-dire des Théatins, qui le reçurent et lui donnèrent le nom d'*André*, sollicité par lui à cause du grand amour qu'il avait pour la croix.

(1) Par *animaux purs*, on entendait ceux qui avaient la corne du pied fendue et qui ruminent comme la vache, la brebis, la chèvre ; les impurs étaient ceux qui ne ruminent pas, bien qu'ils aient la corne du pied fendue, comme le porc, le cheval, le lièvre.

(2) Un des fondateurs de l'ordre était archevêque de Rieti ou de *Theate*.

Tout ce qui lui restait de temps en dehors des devoirs de son office et des prescriptions de sa règle, il l'employait à la prière et au salut des âmes.

« Une nuit, dit son biographe du *Pèlerin*, que, par une grande tempête, *André* revenait de confesser un malade, la violence de la pluie et du vent éteignit le flambeau qui servait à l'éclairer ; non seulement ses compagnons et lui ne reçurent aucune goutte d'eau au milieu des torrents de pluie qui tombaient, mais encore il arriva que notre Saint, grâce à une vive splendeur qui jaillissait miraculeusement de son corps, servit de guide au sein des plus profondes ténèbres à ceux qui l'accompagnaient. » C'est à ce fait miraculeux qu'il faut attribuer l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre *les Orages*.

Son zèle pour la sanctification des prêtres le conduisit à Milan et à Plaisance pour y établir des maisons de son ordre. Dans la première de ces deux villes, il assista de ses conseils saint Charles Borromée.

Rempli d'une singulière dévotion pour la très sainte Vierge, *André* entendait souvent chanter des anges pendant qu'il récitait le saint office. Enfin, âgé de quatre-vingt-huit ans, il fut subitement frappé d'*Apoplexie* au commencement de la messe, au moment où il répétait pour la troisième fois les paroles : *Introïbo ad altare Dei*. On s'empressa autour de lui, les Théatins l'emportèrent dans une maison contiguë à l'église. La violence du mal lui avait enlevé l'usage de la parole ; mais sa raison n'était nullement altérée. Il manifesta, par des signes, son désir ardent d'être porté devant le maître-autel où il reçut *la sainte Eucharistie*.

Quelque violent que fût son mal, *André* conserva, par une *faveur singulière de Dieu*, sa liberté d'esprit pleine et entière. Ayant vu de loin le Saint-Sacrement dans les mains d'un prêtre, il donna des signes extraordinaires de piété et de dévotion.

Il reconnut parfaitement des religieux et des séculiers auxquels il donna sa bénédiction. Il avait prédit que, pendant son agonie, il aurait un rude combat à soutenir contre *l'ennemi du genre humain* ; aussi, tout à coup sa figure s'assombrit, ses traits se contractèrent, et ce ne fut qu'après avoir fixé plusieurs fois, avec une grande fermeté, une image très pieuse suspendue à la muraille de sa chambre, qu'il recouvra bientôt sa tranquillité accoutumée ; alors son âme joyeuse et triomphante s'envola vers le ciel.

Saint *André Avellino* devait être naturellement invoqué contre la terrible affection qui a déterminé sa mort, l'*Apoplexie* ; mais comme néanmoins (ce qui n'arrive que très rarement à ceux qui en sont atteints), il avait conservé toutes ses facultés, excepté celle de la parole, ce qui lui permit de recevoir tous *les Sacrements de l'Eglise*, de livrer un dernier combat à l'ennemi qui vient souvent nous assaillir à cette heure suprême et de se préparer à toutes *les tribulations de la Mort*, les *Agonisants* l'ont invoqué pour *obtenir une bonne Mort* et aussi contre *la Mort subite*, suite ordinaire de l'*Apoplexie*.

Cette dernière invocation est très répandue en Italie et en Espagne. A Rome, dans l'église de *Saint-André-della-Valle*, le 10 novembre, il y a communion générale et distribution de médailles de saint *André*, bénites *in articulo mortis*.

Si l'on en croit l'*Univers* du 28 juillet 1875, le roi Victor-Emmanuel

qui avait plus d'une raison pour redouter la mort et surtout la *Mort subite*, récitait, trois fois le jour, une prière à saint *André Avellino*.

Dans un cantique castillan (Gozos), cette même invocation est signalée :

PROTECTOR CONTRA LAS *Apoplegias y muertes repentinas.*

Prevenis con SACRAMENTOS
Al ENFERMO *que en vos fia*
Y contra la APOPLEGIA
Obrays sin fin los portentos :
De el OCASO REPENTINO
Librays al atribulado.

Protecteur contre les APOPLEXIES *et les* MORTS SUBITES.

Vous obtenez la grâce de recevoir les *Sacrements* pour le *malade* qui a foi en vous, et contre l'*Apoplexie* vous faites des miracles sans fin. De la *Mort subite*, vous délivrez celui qui est dans la tribulation.

Béatifié en 1628 par le pape Urbain VIII, il fut canonisé par le pape Clément VI, en 1712.

Saint *André Avellino* est représenté tantôt frappé d'apoplexie au pied de l'autel, tantôt au milieu d'un orage, éclairant la route de ceux qui le suivent par un rayonnement surnaturel de toute sa personne.

(*Supplément au* Pèlerin, n° 215.)

ONZE NOVEMBRE

SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS, PATRON DE LA FRANCE

IVe SIÈCLE. — 316 OU 317. — 397.

Patron des Guerriers, Armées catholiques, Cavaliers, Cavalerie, Sergents à cheval, Chaînetiers ou Faiseurs de cottes de Mailles, Tailleurs d'habits, Chapeliers, Brossiers, Tanneurs, Boursiers, Mégissiers, Chamoiseurs, Parcheminiers, Gantiers, Basaniers, Maroquiniers, Voyageurs, Hôteliers, Crieurs publics, Buveurs, Tonneliers, Courtiers en Vin, Marchands de vin, Marchands en gros, Meuniers et Faïenciers. — Invoqué pour les Chevaux, les Oies et les Animaux domestiques, pour Fortifier les Enfants et contre le Carreau (maladie des enfants), le Mal des Ardents, les Boutons, Pustules, Petite Vérole, Erysipèle et les Serpents.

SAINT MARTIN, dit Louis Veuillot (1), fut le grand conquérant religieux des Gaules. Il les prit de sa main, que la pratique héroïque de toutes les vertus avait armée de miracles, il les donna au Christ, et son tombeau devint une forteresse d'où il garda sa conquête contre toutes les invasions et les barbaries postérieures. Il est chez nous le véritable ancêtre de la nationalité, le père et le puissant défenseur de la civilisation chrétienne... Lorsque l'élection du peuple chrétien le plaça de force sur le siège de Tours en 372, il y a aujourd'hui quinze siècles, les villes de la Gaule seulement étaient chrétiennes ; presque tout le reste appartenait encore à l'idolâtrie, il en triompha par vingt-trois ans de miracles. Ainsi se prépara et s'accomplit, avec une étonnante rapidité, la fusion des Gaulois et des Francs. »

Aussi *saint Martin* est-il le saint le plus populaire de France. Avant l'institution des pèlerinages de la très sainte Vierge, La Salette, Lourdes, le tombeau de saint Martin était un des quatre grands pèlerinages du monde chrétien qui comprenaient Jérusalem, Rome et Saint Jacques de

(1) *Univers*, 5 novembre 1872.

Compostelle. Nos rois, fondateurs de l'unité politique du territoire français, ont toujours réclamé et obtenu la protection de *saint Martin*, que nous devons prier, comme le grand patron de la France, après saint Michel.

Avant de tenter d'esquisser à grands traits la vie du célèbre thaumaturge, nous devons signaler à nos lecteurs le magnifique ouvrage de A. Lecoy de la Marche (1). C'est un véritable monument élevé à sa mémoire et ceux qui voudront avoir une idée exacte de cette vie consacrée tout entière à la gloire de Dieu, se feront un devoir de consulter ce livre, marqué au coin de la foi unie à la science rigoureuse de l'historien, tout en respectant les légendes. L'auteur a adopté quatre grandes divisions que nous suivrons également : 1° *Saint Martin*, soldat ; 2° moine ; 3° évêque ; 4° apôtre.

Saint Martin, soldat. — Bien que né de parents païens, dès ses plus jeunes années, *Martin* semblait déjà avoir reçu les traditions du christianisme ; il était venu au monde à Sabarie, en Pannonie, mais il fut élevé dans la ville de Pavie, en Italie, où son père était tribun militaire et ne dissimulait pas sa haine contre les chrétiens. Néanmoins *saint Martin*, âgé de dix ans, se présenta à l'Eglise et demanda à être admis comme catéchumène. A douze ans, ayant appris que les solitaires, dans le but de mener une vie plus parfaite, se retiraient dans les déserts et se livraient aux plus rudes austérités, il voulait déjà suivre leurs exemples ; mais son père, pour le détourner d'une voie qu'il était bien loin d'approuver, profitant d'un édit de l'empereur Constance qui appelait les fils des vétérans sous les armes, l'incorpora malgré lui dans une légion comme cavalier en titre Il était alors dans sa dix-neuvième année. Dieu qui, dans ses desseins, le voulait déjà donner à la France, permit que le détachement, auquel il appartenait, fût envoyé en garnison à Amiens. Un jour d'hiver où le froid était très intense, *Martin* se trouvait à la porte de cette ville avec ses compagnons, quand passa un pauvre tout nu et tremblant de froid. Après avoir été éconduit par les autres soldats, il s'adressa à Martin qui, ému de pitié, partagea sa chlamyde en deux parts avec son épée et en donna la moitié au mendiant.

La nuit suivante, Notre-Seigneur lui apparaissait vêtu de cette moitié et se retournant vers une troupe d'anges qui le suivaient, il leur dit : « *Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement.* »

Bien que Lecoy de la Marche établisse clairement que *Martin* avait parfaitement le droit de disposer d'une partie de son uniforme, nous croyons néanmoins devoir rapporter ici une légende qui se rattache à notre récit et qui a trait à l'*Eté de la Saint-Martin.*

Saint Martin aurait partagé son manteau en deux pour le donner à un pauvre le 11 novembre, date à laquelle eurent lieu ses funérailles (il était mort le 8 du même mois). Ce jour, rapporte une tradition (2), *Martin*, malgré le grand froid qui se produisait ordinairement en novembre, fut, par ordre du Centurion, exposé à demi-nu, dépouillé même de la moitié de sa chlamyde, sur le pilori destiné aux soldats qui avaient détérioré leurs effets. Mais soudain le froid tomba, le soleil perça la brume et devint chaud. Ce fut *le premier été de la Saint-Martin.*

(1) *Saint Martin*, Tours, Mame, 1881.
(2) Voir *le Pèlerin*, n°s 97 et 149.

Nous avons vu que Notre Seigneur avait désigné *Martin* comme n'étant encore que catéchumène ; selon Sulpice Sévère, qui rapporte son baptême immédiatement après le récit de sa vision, sans transition aucune, il y a tout lieu de croire qu'il eut lieu à Amiens même.

Martin resta encore deux années à l'armée, continuant ses bonnes œuvres et ses pratiques pieuses, on croit même que, sous l'habit de soldat, il fit acte d'apôtre à Amiens, en Artois et en Flandre.

Saint Martin moine. — Quand *saint Martin* quitta l'armée à Worms, il n'était qu'à une petite distance de Trèves ; c'est pourquoi, vers cette époque, il entra en relation avec saint Maximin, évêque de cette dernière ville. Tous deux, voulant visiter le tombeau du bienheureux apôtre, se dirigèrent vers Rome en 346. S'étant arrêtés auprès d'un petit bourg, *Martin* s'en alla devant pour acheter des vivres et Maximin, fatigué, s'abandonna au sommeil. A son retour, *Martin* ne retrouvant plus l'âne qui portait leurs bagages, montra à Maximin l'ours qui venait de le dévorer. L'évêque, appelant à lui cet ours, lui commanda au nom du Seigneur Jésus, de remplir l'office de celui qu'il avait immolé à sa gourmandise. L'animal reçut docilement le fardeau qu'on lui imposa et les suivit ainsi jusqu'à Rome.

Après leur retour à Trèves, Maximin qui était Poitevin, emmena *Martin* à Poitiers avec lui et y fut surpris par la mort le 12 septembre 347. Ce fut alors que notre Saint se mit sous la conduite de saint Hilaire récemment élevé sur le siège épiscopal de Poitiers. Celui-ci, enthousiasmé par le mérite éclatant de son disciple, voulut l'ordonner diacre ; mais, dans sa modestie, *Martin* ne voulut accepter qu'un des ordres mineurs, celui d'exorciste. Dans Dom Martenne (*De Antiquis ecclesiæ ritibus*) on trouve dans le 2e vol., p. 353, une formule d'exorcisme composée par lui. Sans renoncer pour cela à la vie religieuse et à ses projets monastiques, avant de pouvoir les réaliser, ayant été averti en songe d'aller revoir sa patrie pour tâcher d'ouvrir les yeux à ses parents encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, il se dirigea vers les Alpes. Il tomba au milieu d'une troupe de voleurs et d'assassins et fut aussi accosté par le diable lui-même qui tenta d'entraver sa mission ; cependant il triompha de tous les obstacles et arriva auprès de sa mère qu'il eut la consolation de convertir avec un certain nombre de ses compatriotes. Ce furent là les prémices de l'apostolat qu'il devait exercer plus tard avec tant de succès. Son père seul persista dans l'idolâtrie.

A son retour, il s'arrêta à Milan et au témoignage de Grégoire de Tours, ayant fondé sa première communauté religieuse dans cette ville, il fut persécuté par l'évêque intrus et se réfugia dans l'île de Gallinaria infestée par de *nombreux serpents* qu'il chassa. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'invocation *contre ces reptiles*.

Aussitôt qu'il fut à Poitiers, où il retrouva saint Hilaire revenu de l'exil. sa principale préoccupation fut la fondation de Ligugé, le plus ancien de nos monastères. Ligugé était situé à huit kilomètres de Poitiers et cette proximité permettait à *Martin* d'être toujours le clerc et l'auxiliaire d'Hilaire.

C'est là qu'il établit les premières assises d'une congrégation des moines missionnaires dont le vivifiant apostolat avait été le rêve de toute sa vie et que, au témoignage de Grégoire de Tours, il commença, après cette fondation, à exercer dans les Gaules.

On croit que, à cette époque il accepta enfin le titre de diacre, ce qui lui donnait le droit de prêcher et de baptiser. Le thaumaturge ne tarda pas à se montrer sous l'habit du simple moine. Un catéchumène qu'il avait reçu à Ligugé avait été pris de langueur et était tourmenté d'une fièvre violente, *Martin*, obligé de s'absenter pendant trois jours, ne retrouva plus en revenant qu'un corps inanimé. L'effet de la maladie avait été si prompt, qu'il n'avait pas permis de lui administrer le baptême. Pleurant et sanglotant, *Martin* s'enferma dans la chambre du mort et obtint sa résurrection au bout de deux heures de prières.

Peu de temps après, comme il passait devant l'habitation d'un personnage du nom de Lupicin, on le prévint qu'un pauvre petit serviteur venait de se pendre. A cette nouvelle, entrant dans la chambre où l'on avait déposé le cadavre, il voulut rester seul avec lui, se mit en prières quelque temps et le mort, saisissant la main du moine, se dressa debout en face de lui.

Saint Martin, évêque. — L'évêché de Tours étant venu à vaquer, les Tourangeaux songèrent sérieusement à élever *Martin* sur leur siège épiscopal ; toute la difficulté était de le décider à abandonner Ligugé. Aussi, désespérant de l'obtenir par la persuasion, ils employèrent la ruse. Un habitant de Tours se jeta à ses pieds, le pria instamment de venir secourir sa femme malade. *Martin* le suivit sans défiance ; mais, au bout de quelque temps, il se vit tout à coup cerné et enveloppé par une troupe d'hommes et de femmes qui l'emmenèrent sous bonne garde jusqu'à la cité qui le désirait.

Là il fut proclamé évêque. C'était en 371 et le nouveau pontife était âgé de cinquante-quatre ans. A peine eut-il été installé dans son diocèse qu'il prit une grande résolution, dit Lecoy de la Marche, « celle de fuir la ville, de créer à sa porte un monastère, comme il avait fait près de Poitiers et d'administrer son diocèse du fond de ce nouveau Ligugé qui serait à la fois une retraite, une école, un séminaire. » C'est dans ce but qu'il fonda, à quelque distance de Tours, le couvent de Marmoutier, dont la règle, d'après l'aveu de Mabillon, inspira à saint Benoît lui-même plus d'un chapitre de la sienne. « Du vivant même de son fondateur, « cette illustre maison commença à devenir ce qu'elle est restée durant « plusieurs centaines d'années, la pépinière du clergé et de l'épiscopat « des Gaules. »

Les prodiges ne lui firent pas défaut dans ce nouvel état de choses. C'était au milieu de l'hiver ; il était sur le point de célébrer la messe dans sa cathédrale quand un pauvre, pénétrant autour de lui, se montra à moitié nu. *Martin* donna immédiatement l'ordre à son archidiacre de lui procurer un vêtement ; mais comme celui-ci ne se pressait pas, le pauvre impatienté fit irruption dans l'asile du Saint en se plaignant de mourir de froid. A cette vue, *Martin*, se retournant, retira la tunique qu'il portait et la donna au mendiant. « Le pauvre, c'était maintenant lui », dit Lecoy de la Marche. Il insiste de nouveau auprès de l'archidiacre afin qu'il aille acheter un vêtement pour le couvrir ; celui-ci impatienté sort et rapporte une vieille tunique courte et rugueuse qu'il jette aux pieds de *Martin*. L'évêque, toujours impassible, lui ordonne de se tenir un moment à la porte et se recouvre à la hâte de ce vêtement grossier qu'il dissimule à grand'peine sous les ornements sacerdotaux.

Bientôt il commença la cérémonie ; tout à coup, au moment de la bénédiction de l'autel, un nimbe de feu, s'allongeant vers le ciel, rayonne autour de sa tête et les manches de la tunique d'emprunt s'étant trouvées trop courtes, laissent voir ses poignets nus couverts de pierres précieuses. Ce miracle est connu sous le nom de *la Messe de saint Martin.*

Tout en essayant d'établir la vie monastique sur les bases d'un véritable apostolat, *Martin* créa, autour de la cité épiscopale, un certain nombre de petits centres religieux qui préparaient la fondation des paroisses rurales. Là où des temples d'idoles avaient été renversés, il s'empressait de les remplacer par des églises.

Partout il recommandait attentivement les honneurs à rendre aux Saints et la propagation de leur culte parmi les fidèles.

C'est ainsi que, d'après une légende controversée, il avait recueilli à Agaune (Saint-Maurice-en-Valois) dans plusieurs fioles apportées par un ange, du sang des martyrs de la légion Thébaine et qu'il en aurait déposé une dans la cathédrale de Tours, une autre dans celle d'Angers, une autre dans l'église de Candes. Il en aurait même laissé une quatrième à Saint-Maurice où l'on voit encore aujourd'hui un magnifique vase en sardonix, dit *Vase de saint Martin.* On montre à Candes une ampoule gallo-romaine, à panse large, à goulot évasé qui répond mieux aux termes de la légende et que Mgr l'archevêque de Tours, le 31 juillet 1875, a déclaré devoir contenir le sang de saint Maurice.

Un jour, Avicien, le gouverneur de toute la province, homme puissant et cruel, était arrivé à Tours avec un long cortège d'hommes enchaînés, dont une partie appartenait au diocèse. Ils devaient être exécutés le lendemain sur la place publique.

Martin l'ayant appris dans la soirée, se dirige seul, avant l'heure de minuit, vers la demeure d'Avicien et là, agenouillé sur le seuil, il se mit à prier. Averti miraculeusement de sa présence, le gouverneur, au matin, alla lui-même ouvrir la porte et commanda de relâcher tous les prisonniers.

Pendant son épiscopat, *Martin* fut obligé, pour les affaires de l'église et principalement pour celle des Priscillianistes, d'aller plusieurs fois à Trèves qui était la capitale de toutes les Gaules et la résidence des empereurs. Celui qui y siégeait alors était Maxime, qui avait détrôné Gratien trahi par ses soldats, et *Martin* voulait obtenir la grâce des personnes que leur attachement à ce dernier empereur avait fait condamner à mort. Les requêtes qu'il lui adressa furent présentées avec tant de dignité et tant de modestie à la fois, que Maxime ne put résister à l'ascendant du saint évêque. Invité plusieurs fois à la table de l'empereur, *Martin* refusa d'abord et vaincu par les sollicitations, finit par accepter. Au milieu du repas l'intendant ayant présenté la coupe à l'empereur, celui-ci, par déférence, l'offrit aussitôt pleine de vin à *Martin* qui, après avoir bu, la tendit à son clerc au lieu de la rendre à l'empereur. Tous les assistants furent saisis de stupeur devant cette violation de l'étiquette ; mais le prince d'abord et les officiers ensuite donnèrent une marque d'approbation.

L'Allemand Henri Alt attribue à cette scène l'origine de l'invocation des *Buveurs* adressée à *saint Martin.* A la suite des *Buveurs* se seraient rangés *les Tonneliers, les Marchands de vin* et *les Courtiers en vin.*

Saint Martin, apôtre. — Nous commencerons par la Gaule septentrio-

nale. C'est dans le Vendomois et le pays Chartrain qu'il a laissé l'empreinte la plus profonde et la plus certaine de son apostolat. A Chartres il ressuscita un enfant qui venait de mourir. Il rendit aussi la parole à une muette. Il évangélisa également le Maine et l'Anjou. A Paris, une grande foule se précipita sur son passage. A la porte de la ville, se trouvait un horrible lépreux dont tout le monde s'écartait avec dégoût. *Martin*, s'approchant de lui, l'embrassa publiquement et le lépreux fut guéri à l'instant. « Les Parisiens, dit Lecoy de la Marche, parlent tous les jours de la rue Saint-Martin, du faubourg, du boulevard, de l'église *Saint-Martin*, sans se douter du grand souvenir qui se cache sous ces dénominations séculaires. »

On croit aussi que dans le parcours de Trèves à Paris, il laissa de nombreuses traces de son apostolat à travers la Picardie, la Flandre et la Belgique.

Dans le centre de la Gaule, il évangélisa le Berry, le Bourbonnais, l'Auvergne, l'Autunois, le Forez et le Nivernais, renversant partout les temples païens, les idoles et les autres objets de leur culte. Dans les environs d'Autun, s'élevait un grand pin entouré d'une vénération particulière par les habitants de ces contrées. *Martin* s'apprête à l'abattre. Les habitants s'y opposent. *Martin* insiste et alors ils promettent de saper eux-mêmes le tronc si *saint Martin* veut seulement se mettre dessous au moment de la chute. Martin accepte. On se met à l'œuvre. Tout-à-coup un craquement sinistre se fait entendre ; l'arbre va tomber, mais du côté opposé, sur les paysans eux-mêmes qui se croyaient en sûreté.

Dans la contrée méridionale, on compte, parmi les pays civilisés par *saint Martin*, le Poitou, la Vendée, une partie de la Saintonge, de l'Angoumois. On signale également la ville de Vienne en Dauphiné. C'est là qu'il rencontra saint Paulin de Nole qu'il guérit d'une cécité imminente et auquel il dessilla les yeux de l'âme en lui communiquant les lumières de la foi.

A Candes, sur la rive gauche de la Loire, à l'endroit même où la Vienne se confond avec ce fleuve, il avait fondé une des plus importantes églises de son diocèse. Il y était venu pour mettre fin à la mésintelligence qui s'était glissée parmi les clercs desservants. Il entreprit ce voyage malgré ses quatre-vingts ans. Ce fut là qu'il sentit tout à coup ses forces défaillir et qu'il rendit son âme à Dieu. Après sa mort, les Poitevins et les Tourangeaux se disputèrent son corps ; mais ces derniers, pendant la nuit, l'enlevèrent sans bruit par une fenêtre et le déposèrent dans une barque amarrée sur la rive de la Vienne qui, en un clin d'œil, descendit au milieu du large lit de la Loire et le ramena à Tours.

Dès l'origine, son tombeau devint un but de pèlerinage. Au moment de recevoir le baptême, Clovis vint demander, sur le tombeau de *saint Martin*, la lumière et la force d'âme dont il avait besoin. Grégoire de Tours parle des multitudes innombrables venues de nos principales provinces et se renouvelant sans interruption à ce tombeau, où éclataient chaque jour les merveilles les plus extraordinaires. A l'époque carolingienne, le concours des princes, du clergé et du peuple s'y produisait dans des proportions considérables. On signale successivement Pépin, Charlemagne, Louis-le-Débonnaire, Charles-le-Chauve et leurs successeurs, qui vinrent tous se prosterner devant les reliques du grand thaumaturge. Bien que le mouvement se ralentît un peu depuis l'avénement

des Capétiens, on y voit cependant arriver plusieurs papes : Urbain II (1096), Pascal II (1107), Calixte II (1119), Innocent II (1130), Alexandre III (1163) et aussi plusieurs rois et princes : Hugues Capet ; les chefs des Croisés, Richard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste, Louis VIII, Saint-Louis, Charles-le-Bel, Charles VI, Louis XI, Charles VIII, François Ier.

On trouve beaucoup d'exemples de serments prêtés sur son tombeau dans la basilique élevée en son honneur, et ceux qui violaient leur parole étaient cruellement punis (1). On prêtait également serment sur sa *chape* que, d'après une pieuse tradition, on disait être le manteau même dont saint Martin s'était dépouillé pour couvrir un pauvre. Cette *chape* était conservée dans le trésor des rois ; on la portait à la guerre, en guise d'étendard, comme plus tard l'oriflamme de Saint-Denis, et les écrivains de l'époque carolingienne nous apprennent que ce fut à son occasion qu'on donna le nom de *Chapelle* à l'oratoire royal dans lequel il était déposé et celui de *Chapelains* aux clercs qui étaient commis à sa garde. Quant à l'usage de faire prêter, sur cette *chape*, les serments ordonnés par le tribunal du palais, il est attesté par deux jugements des rois Thierry III et Childebert III des années 680 et 710.

Tous les époux mariés à Tours, se présentaient le lendemain de leur mariage au tombeau de *saint Martin* et étaient admis à baiser ses reliques.

En 1562 les protestants démolirent le tombeau, depuis la base jusqu'à la coupole, et firent brûler les reliques. Quelques fragments d'ossements purent seuls être soustraits à la fureur de ces barbares.

Iodocus sincerus, voyageur Hollandais (*Itinerarium Galliæ*, Amsterdam, 1649) mentionne un buste de saint Martin qu'il vit dans l'église sous son vocable à Tours, avec cette inscription caractéristique :

TANTUM OLIM CONFESSOR ERAM, NUNC IGNE CREMATUS,
GENTE MALA OBLATA EST LAUREA MARTYRII.

(*Autrefois j'étais seulement* Confesseur, *maintenant après avoir été consumé par le feu, la palme des* Martyrs *m'a été octroyée par la race des méchants*).

La France seule (y compris l'Alsace et la Lorraine) possède actuellement trois mille six cent soixante-quinze églises sous le vocable de saint Martin.

L'Autriche, la Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Pologne, l'Italie, l'Espagne, le Portugal ont rivalisé avec la France pour élever des sanctuaires sous son invocation. Les Croisés Français, au XIIe siècle, en construirent un à Jérusalem en souvenir de la patrie absente.

Saint Martin est le patron de la France. Trois dynasties de rois l'appellent dans leurs actes officiels leur ami et protecteur spécial et l'honorent comme tel dans la chapelle du palais. Louis XI faisait encore dire, tous les jours par son chapelain, une messe en l'honneur de *saint Martin*.

Il était le patron des *Guerriers* et des *Armées chrétiennes*. Egidius, maître de la milice des Gaules, se recommandait à lui au moment du

(1) *Recueil Général des formules usitées dans l'empire des Francs*, du ve au xe siècle, par E. DE ROZIÈRE, 1861 (2e partie, p. 555).

siège d'Arles par les Visigoths ; Clovis à Vouillé ; et plus tard ses successeurs marchaient à l'ennemi précédés de sa chape ; Charles VIII et Louis XII l'imploraient avant de livrer bataille dans les expéditions d'Italie. En Hongrie, saint Etienne lui dut la défaite de tous ses ennemis. A Lépante, l'image équestre du Saint brillait sur l'étendard des vainqueurs. Son secours valut, au célèbre Sobieski, un éclatant succès remporté sur les Turcs. A notre époque les troupes piémontaises lui élevèrent dans l'expédition de Crimée une chapelle au milieu de leur camp.

Les *Cavaliers* et les *Sergents à cheval* devaient naturellement se ranger sous son patronage. A leur suite sont arrivées diverses professions désignées plus haut dont les produits servent à l'habillement du soldat, à l'ornement du vêtement militaire, ou encore au harnachement et à la toilette de son cheval.

Saint Grégoire de Tours signale l'invocation qui est adressée à saint Martin *pour les Chevaux*. Quand ils étaient affligés, dit-il, d'une maladie fort dangereuse, en Guyenne, on les menait à une chapelle de *saint Martin* où l'on faisait des vœux et des prières pour eux :

Accedebant ad oratorium, vota facientes pro equis.

Le même auteur dit que pour préserver d'accidents ces animaux l'usage s'était établi de les marquer avec la clef de cette même chapelle.

L'abbé Corblet (IV, 507) signale, dans le diocèse d'Amiens, à un kilomètre au nord d'Assevillers, un monolithe creusé en bassin dans son épaisseur qu'on appelle *le Grès de saint Martin*. Quand le Saint vint dans ces contrées, il aurait fait boire son cheval dans cette espèce d'auge toujours pleine d'eau pluviale, et la coutume s'est conservée presque jusqu'à nos jours d'y mener *tes Chevaux* du village, quand ils étaient atteints de tranchées ou de coliques intestinales. On leur faisait faire trois fois le tour du *grès* et boire quelques gorgées de l'eau du bassin.

Saint Martin avait fait de nombreux voyages et avait échappé à toute sorte de dangers. Telle est l'origine de l'invocation qui lui était adressée par *les Voyageurs*. Au départ ou à l'arrivée, ceux-ci avaient soin d'entrer dans un de ses sanctuaires et ils clouaient sur le portail à l'extérieur un des fers de leurs montures en guise d'*ex-voto*. On en voyait un grand nombre à Amiens (Saint-Martin-aux-Jumeaux), à Saint-Severin de Paris, à Saint-Thibaud de Provins (Seine-et-Marne) et dans plusieurs autres villes de France et à l'étranger. On en voit encore de très anciens à Martin-l'Ortier (Seine-Inférieure) et surtout à Polalda (Pyrénées-Orientales). Les *Voyageurs* faisaient également marquer leurs bonnets ou leurs montures avec la clef de certaines églises de *Saint-Martin* rougie au feu. Les *Hôteliers* qui tiennent aux voyageurs par des liens très étroits, avaient réclamé le même patronage et par extension, les *Cabaretiers* et les *Crieurs de Paris* (1) avaient suivi leur exemple.

On trouve dans Grégoire de Tours (IV, ch. 29 des *Miracles de saint Martin*) l'origine du patronage des *Marchands en gros*. Un marchand de Trèves qui faisait le commerce du sel avec Metz, en s'embarquant pour son pays s'était recommandé à saint Martin, lui, ses petits enfants et son bateau.

(1) *Lecoy de la Marche*, p. 646.

L'équipage s'endormit, y compris le pilote, et le lendemain en se réveillant le marchand, avec ses petits enfants, se trouva devant la porte de Trèves. Le bateau avait échappé aux flots orageux de la Moselle alors en fureur et avait passé au milieu des rochers pendant la nuit sans être conduit par la rame, ni dirigé par le pilote et aussi sans que le vent soufflât.

D'après Barny de Romanet (*Histoire du Limousin*, p. 317), les fontaines qui dans cette province ont la réputation de guérir, sont connues sous le nom de *Bonnes fontaines de saint Martin*. « On y va, dit-il, pendant tout le mois de mai ou certains jours de la fête pour y laver les parties affligées de rhumatisme, d'*érysipèle*.» Cette dernière affection était désignée sous le nom de *Feu de saint Martin*. On invoquait *saint Martin* dans *toutes les Maladies inflammatoires*. Il avait, en quelque sorte, inauguré lui-même cette invocation en embrassant et en guérissant le lépreux de Paris. Saint Grégoire de Tours (1) raconte qu'une femme, nommée Chainemonde, aveugle, avait tout son corps couvert *d'ulcères* et de *pustules* ; elle était affreuse à voir. Comme elle était très pieuse, elle se faisait conduire au sanctuaire de saint Martin et au bout de trois années, comme elle se tenait devant le tombeau, ses yeux s'ouvrirent et l'*humeur* qui suintait de son corps s'étant séchée, elle fut entièrement rendue à sa santé primitive. Il mentionne aussi (2) comme le tenant de son ami, le prêtre Fortunatus (le poète) qu'en Italie les malades affligés de *Pustules* se guérissent en se rendant à la chapelle *Saint-Martin* la plus voisine de leur demeure et en appliquant sur *le mal* l'étoffe appendue aux portes ou aux murailles du lieu. Enfin il rapporte (3) qu'il fut lui-même atteint de *Pustules malignes* et de fièvre et qu'il fut guéri la troisième nuit de son séjour auprès du tombeau du Saint.

Le 18 août 1878, Monseigneur Pie, de glorieuse et regrettable mémoire, dans une homélie prononcée pour la solennité de sainte Radegonde, en présence des pèlerins de Paris à Lourdes, citait une éclatante guérison opérée par *saint Martin* qui lui avait été communiquée par les moines actuels de Ligugé, d'après des documents découverts récemment dans une bibliothèque de Belgique. C'était au XIIe siècle, un mal affreux, *le Mal des ardents* (4), exerçait en France et dans une partie de l'Europe d'épouvantables ravages. Un groupe de malades s'était renfermé dans l'église Saint-Martin, à Paris, pour obtenir leur guérison. *Saint Martin*, leur apparaissant, leur dit que la faculté de guérir ce mal n'appartenait qu'à la très sainte Vierge ; mais eux, persistant avec énergie, lui déclarèrent que son église deviendra leur cimetière, s'il les y laissait mourir. « En vérité, leur dit le Saint, vous me semblez pas mal violents. » *Vos inquiens quidem mihi violenti videmini*. « Donc, relevez-vous guéris ; mais sachez que vous devez la santé à la Mère de Dieu. »

Saint Martin est invoqué *pour la Santé des Enfants* et surtout *pour les fortifier*. *Grégoire de Tours* s'exprime ainsi à ce sujet (trad. de H. Bordier) : Une fille de douze ans avait tous les membres frappés de faiblesse

(1) *Miracles de saint Martin*, ch. IX (Traduction de M Bordier).
(2) Ch. XIII.
(3) Ch. XXXII.
(4) Voir 3 janvier *sainte Geneviève* et 17 janvier *saint Antoine*, des contagions du même genre.

et depuis six années elle était comme morte. Les parents se mirent en prières au tombeau du Saint le jour de sa fête et s'engagèrent en outre par des vœux. Le troisième jour de la fête, leur fille était complétement guérie. A Ambierles, chef-lieu de canton, arrondissement de Roanne (Loire), les mères, encore aujourd'hui à certains jours de l'année, apportent *leurs enfants qui sont en retard pour marcher* devant les dolmens renversés qui portent le nom de *Pierres Marsines*, *Martines*, *Martin fou*, *Mars*. Ces pierres sont connues et vénérées dans toute la campagne environnante. Probablement ces noms leur ont été donnés en mémoire de *saint Martin* sur le passage duquel s'écroulaient les pierres sacrées, les temples païens, les arbres druidiques (1).

Sur la commune de Bignoux (2), on remarque un trou demi-circulaire dans une énorme pierre brute dans lequel la tradition populaire veut voir une empreinte de la mule du Saint et qu'on appelle *le pas de saint Martin*. Les mères y portent *leurs enfants quand leurs forces ne croissent pas avec l'âge ou qu'ils ne peuvent marcher ou se soutenir seuls*.

Une très ancienne famille de Normandie (3) que la tradition faisait descendre de *saint Martin*, les comtes de Limoges, marquis de Saint-Saëns, avaient le privilège de guérir *le Carreau*, maladie dangereuse et chronique des *Enfants*, par l'imposition des mains, comme les rois de France le faisaient pour *les Ecrouelles*. Tous les ans, au mois de novembre, on venait de tous les coins du pays normand, apporter *les Enfants malades* au château de Saint-Saëns pour obtenir leur guérison par l'intercession du Saint. Au commencement de ce siècle même, cette singulière tradition avait conservé toute sa vigueur.

Saint Martin est patron des *Faïenciers* et notoirement des *Faïenciers* de Choisy-le-Roy. Ce patronage doit être un souvenir de l'ampoule gallo-romaine dont nous avons parlé plus haut et que l'on voit encore à Candes ou bien encore d'un vase en terre couvert d'une glaçure noire trouvé en 1865 dans les ruines d'une villa gallo-romaine située à Saint-Martin-de-Fraigneau (Vendée). Sur ce vase on lit tracé à la pointe :

DIVI MARTINI ANTISTITIS BALSAMUM OLEUM PRO BENEDICTIONE
(*Huile parfumée du saint évêque Martin pour bénir*)

Cette huile destinée à faire des onctions aux malades, à bénir certains objets, était prise aux lampes qui brûlaient autour de son tombeau ou était apportée du dehors et mise en contact avec son sépulcre ou ses reliques.

Oie de saint Martin. — *Une oie*, d'après la légende, aurait révélé l'étable où *saint Martin* se cachait pour se dérober au fardeau épiscopal. A l'époque du onze novembre, *l'oie*, d'un autre côté, est arrivée à son point pour être mangée. La chasse de *l'oie sauvage* commence aussi à la même époque. C'est pour cela que *l'oie* a été choisie pour base des joyeux repas de la *Saint-Martin*. Sur le sceau d'un chanoine de Tours du XIIIe siècle, l'on voit une *oie* touchant de son bec le nimbe du Saint, tandis qu'il partage son manteau.

Vin de la Saint-Martin. — L'origine de cette locution se trouve dans la coïncidence des réjouissances du onze novembre avec les fêtes des

(1) Note communiquée par M. PÉROT, de Moulins-sur-Allier.
(2) *Esquisses Marchoises*, p. 40.
(3) *Paris-Journal*, 5 janvier 1879.

vendanges qui, dans les pays de vignobles, ont lieu à la fin de cette récolte. Dans la veillée du onze novembre, on introduisait souvent des réunions profanes, des jeux, des bombances qui allaient parfois un peu trop loin. Vers le soir, on se mettait à table, on mangeait *l'oie de Saint-Martin*, on buvait *le vin de Saint-Martin*, récemment mis en tonneaux. Les Anglais qui n'en ont pas, le remplacent par un énorme *Blackpuding* et se distinguent entre tous par leur fidélité à la *Martin mos*, que le protestantisme même n'a pu faire oublier. D'après le *Dictionnaire de Trévoux*, on donnait en présent le *vin de la Saint-Martin* aux valets et aux artisans le jour de la fête de saint Martin afin qu'ils pussent la célébrer. Nous avons déjà indiqué l'origine présumée du patronage *des Buveurs*. Il pourrait encore se rattacher à ce récit de Grégoire de Tours (chap. XX, *Miracles*) : Un agent de l'église de Saint-Martin de Tours, nommé Ammonius, étant sorti de table pris de vin, tomba dans un précipice en revenant chez lui. Comme il avait pendant sa chute invoqué le nom de *saint Martin*, il fut comme déposé à terre par des mains étrangères sans autre mal qu'une foulure au pied.

L'antiquaire Douce dit que la veille de la *Saint-Martin*, en Angleterre, les enfants exposent à l'air des vases remplis d'eau et qu'ils espèrent devoir être convertis en vin ; les parents se plaisent à les satisfaire en changeant l'eau en vin.

Saint Martin, aux environs de Milan, avait effectivement renouvelé le prodige de Cana. Après sa mort, il avait procuré miraculeusement *du vin* à un passeur de la Loire et très souvent il avait fait croître ce liquide dans les vases déposés sur son tombeau par les pèlerins.

Nom de saint Martin. — Autrefois on l'avait introduit dans le Canon de la messe, après ceux des apôtres et des martyrs, avec ceux des saints confesseurs Hilaire, Augustin, Grégoire, Jérôme et Benoît. Quelquefois on l'a fait figurer dans le *Confiteor*, après saint Pierre et saint Paul. Les paysans de quelques-uns de nos diocèses ont conservé cet usage : Pamiers, Nevers, Bordeaux. Le nom de *saint Martin* a été donné à une multitude de personnes et de lieux, à des animaux, à des objets inanimés.

D'innombrables familles l'ont gardé comme nom patronymique en France, en Allemagne et ailleurs. Plusieurs papes l'ont adopté en montant sur le trône pontifical. On l'a donné aux lions, aux ours et aux ânes. Ces deux derniers à cause de la légende signalée plus haut. Saint Martin cheminait un jour le long de la Loire en nombreuse compagnie. Certains oiseaux pêcheurs guettaient au-dessus de l'eau de petits poissons pour les dévorer. « Voilà bien, dit-il, l'image des démons qui attendent l'occasion de nous saisir, » et à l'instant il commanda d'une voix puissante à tous ces oiseaux de s'éloigner du fleuve. C'est en mémoire de cette scène que le *Martin-Pêcheur* et le *Martinet* qui hantent l'un et l'autre les rivières, lui doivent leur nom. Son nom a été également donné à certains fruits et entr'autres au *Martin-Sec* qui se mange en novembre et à une petite pêche d'automne : *le Pavie Saint-Martin*.

Jeanne d'Arc s'écriait quand elle voulait jurer : « *Par mon Martin* », ce qui voulait dire : par mon bâton. De là l'ancienne expression de *Martin-Bâton* dont l'origine remonte au bâton que *saint Martin* portait dans ses longues marches à pied.

En France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, partout le onze

novembre est la grande échéance annuelle pour les baux, les transactions, les termes, etc.

Saint-Martin d'été. — L'origine des fêtes d'été de Saint-Martin est l'anniversaire de la consécration épiscopale du Saint, lorqu'il quitta Ligugé malgré lui ainsi que la translation de ses reliques au 4 juillet.

Saint Martin a été qualifié : *Bellator Domini* (champion de Dieu). Un de nos plus anciens chroniqueurs a dit de lui : *Martinus toto nominatus in orbe*, le nom de *Martin* remplit l'univers. Il cite également cette parole de Saint Grégoire de Tours : *Toto orbi peculiari patrono*, patron spécial de tout l'univers.

Nous avons dit que le tombeau de saint Martin avait été dévasté par les protestants en 1562. Les voûtes de la basilique furent renversées en 1798 et d'après les Petits Bollandistes, un préfet, du nom de *Pommereuil*, la fit détruire de fond en comble quelques années plus tard.

Aujourd'hui, grâce à l'initiative de Mgr Guibert, alors évêque de Tours, on espère la rebâtir entièrement. Son tombeau, dont a retrouvé les bases, est protégé par un beau ciborium dans une chapelle provisoire et en 1883 on a replacé au pied de ce tombeau une *table de marbre* sur laquelle pendant quatorze siècles se sont tour à tour agenouillés les évêques et les rois et à leur suite les prêtres et les fidèles. L'endroit où elle était placée, s'appelait : *Pedes sancti Martini*, pieds de *saint Martin*.

Saint Martin est ordinairement représenté partageant son manteau avec un mendiant ou bien embrassant le lépreux de Paris et dans une foule d'autres actes de toute sa vie.

DICTONS, PROVERBES ET SINGULARITÉS SUR SAINT MARTIN

S. Martino fece l'elemosina al Diavolo. Saint Martin donne l'aumône au diable. En Italie, on applique ce proverbe aux personnes qui ne regardent pas à qui elles font la charité. Le diable, aux portes de Milan, avait déclaré au Saint « partout où tu iras, le démon te suivra pour te combattre. » Aussi satan est souvent représenté derrière lui. Dans un dessin de Raphaël, conservé dans la collection de Francfort, le mendiant d'Amiens est remplacé par le diable qui reçoit la moitié du manteau. C'est là sans doute ce qui a donné lieu au proverbe italien. On appelle aussi le diable *l'Estafier* ou *Valet de saint Martin.*

Dans les villes de Belgique, les enfants, le 11 novembre, se promènent à travers les rues avec des torches enflammées en criant : « Faites le feu, allumez le feu, voici venir *saint Martin* avec ses bras nus ; car il n'a plus qu'une moitié de son manteau et il voudrait bien se réchauffer. »

Donner à Thibaud et à Martin se disait en Flandre, au XIIIe siècle, pour donner au tiers et au quart.

On appelait *Martinades* la réunion des manuscrits des ouvrages qui ont traité de la vie de *saint Martin.*

Comme le 11 novembre on buvait souvent avec excès, on appelait l'ivresse *le Mal de saint Martin.*

D'un point *Martin* perdit son âme (ou son âne).

Il y a plusieurs ânes à la foire qui s'appellent *Martin.*

On ne dit guère Martin qu'il n'y ait de l'âne.

La veille *saint Martin*
Toute vieille boit du vin.
(XIIIe siècle).

Faire la Saint-Martin, pour dire qu'on fait bonne chère.

Martiner pour désigner un homme qui aime la boisson.

En Touraine, les vignerons qui frappent la bonde, appellent cette opération « *Martiner le vin.* »

La saint Martin boit le bon vin
Et laisse l'eau pour le moulin.
(Tarn-et-Garonne).

A chaque porc vient la *Saint-Martin*
(C'est le temps où on tue les porcs).

Quand l'eau gele à la *Saint-Martin*
L'hiver s'agenouille en chemin.
(Basse-Bretagne).

Quand il gèle à la *Saint-Martin* l'hiver s'annonce vigoureux et sec et sur les chemins partout glacés, les chutes sont à craindre.
(*Revue Celtique*).

S'il pleut le jour de Saint-Martin bouillant
Il pleut six semaines durant.
(Marne, Haute-Marne).

S'il fait beau le jour de la Saint-Martin, bonne [récolte,
S'il pleut, moisson molle.
(Aube).

Si la lune est à son croissant à la Saint-Martin
C'est le signe d'un hiver mou et pluvieux.
(Ain, Basses-Alpes).

Fume les prés à la Saint-Martin

Si l'hiver va droit son chemin
Vous l'aurez à la Saint-Martin
S'il trouve quelque encombrier
Vous l'aurez en avril ou mai.
(Jura).

Si l'hiver va droit son chemin
Vous l'aurez à la Saint-Martin
S'il tarde tant seulement
Vous l'aurez à la Saint-Clément
S'il trouve quelqu'encombrée
Vous l'aurez à la Saint-André
Si vous ne l'avez ni cai ni lai
Vous l'aurez en avril ou mai.
(Haute-Loire, Haute-Saône, Rhône).

Si l'hiver va droit son chemin
Vous l'aurez à la Saint-Martin
Ou bien s'il en varie
Saint André ou Marie
L'amèneront pour certain ;
Mais s'il tarde ni tant ni quant
Ce sera pour Carême prenant.
(Meuse).

A la Saint-Martin
L'hiver en chemin
A la Saint-André
L'hiver a siégé
A la Saint-Vincent
L'hiver fault ou il se reprend.

A la Saint-Martin
On goûte le bon vin
Notre-Dame d'après
De la table il est prêt.
A la Saint-Martin
Le moût passe pour vin

La pleine lune à la *Saint-Martin*
Donne abondance de neige.
(Vosges).

Le bienheureux *saint Martin*
Ecorne bœufs et rompt moulin.

Les Meuniers et les Bouviers se font scrupule de travailler le 11 novembre.
(Dordogne).

Il fait beau de semer son grain
Quand est beau l'été de la Saint-Martin.
(Charente).

Si les rivières débordent avant la Saint-Martin
Elles sont toujours là ou en chemin.
(Cher).

(A. Legoy de la Marche, *Saint Martin*, 1881, ouvrage dans lequel j'ai puisé largement).

SAINT MENAS OU MÈNE, SOLDAT, MARTYR

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — 303.

Invoqué contre la Gale et les Serpents.

Il était Ethiopien de naissance et servait dans un corps de troupes romaines qui était en quartier d'hiver à Cotyée, ville de la Phrygie. Ayant été arrêté comme chrétien en vertu des édits de Dioclétien il confessa Jésus-Christ avec un courage invincible. Après avoir été livré aux tortures les plus atroces, il fut décapité et son corps fut reporté en Egypte où son culte est toujours en très grand honneur. Nous avons sous les yeux un petit vase à anse, en terre cuite, qui a été rapporté de cette contrée par M. Montaut, ingénieur en chef. Sur les deux faces de ce vase, ornées de deux cartouches perlés en rond, on voit d'un côté le buste du Saint, aux cheveux crépus, avec le type Africain et de l'autre cette inscription :

Ευλογια του Αγιου Μενα (Eulogie de saint Mène).

Ce vase contenait probablement de l'huile de la lampe allumée devant des reliques du Saint ou bien encore de l'huile bénite dans un de ses sanctuaires célèbre par des miracles et que les pèlerins emportaient.

On trouve dans la *Vie des Saincts de l'Auvergne et du Velay*, par Jacques Branche, ce curieux passage sur *saint Ménas* : « Bien que *saint Menas*, Egyptien de nation, martyrisé souls l'empire de Dioclétien, ne soit pas des saincts de cette province, il mérite qu'on en fasse icy quelque mention, d'autant qu'il ne reste pas d'y faire reluire sa gloire dans la paroisse de Godières, en la haute Auvergne, où il faict des merveilles en faveur des *personnes galeuses*. Et *les serpents* luy portent le même respect qu'à saint Amable de Riom, n'osant pas faire leur demeure dans ceste paroisse : Voire si l'on dit sa messe ailleurs, et qu'on y sème de la terre, ces animaux touchez de respect en son endroit, prennent incontinent la fuitte. C'est ainsi que Monsieur Amagat, Curé et Gibrat, prestre de Cezain, et proches voisins de Gordières, me l'ont attesté. »

SAINT VERAN (1), ÉVÊQUE DE CAVAILLON (VERANUS)

FIN DU VIe SIÈCLE

Invoqué contre la Sécheresse et la Peste.

D'après l'abbé André, *Veranus*, évêque de Cavaillon, a été le plus grand bienfaiteur, le plus actif moralisateur du peuple, la lumière des conciles, et le pacificateur des discordes royales. Il commença d'abord à s'exercer aux sévères pratiques de la vie érémitique dans le vallon de Vaucluse. Près de sa cellule, il bâtit un sanctuaire à la vierge Marie, que l'on voit encore aujourd'hui. Dans ces parages un monstre ravageait Vaucluse et ses environs. La caverne qu'il habitait s'appelle encore dans le pays le *Trou du coulobré*, c'est-à-dire du dragon (2).

Veranus l'enchaîna et le traîna jusqu'à la montagne de Luberon, distante d'environ trois lieues. Là il le contraignit de se retirer dans quelque désert inaccessible, loin des hommes.

Pour fuir les ovations populaires, il partit pour Rome vers 546. Aux environs d'Embrun, il fit plusieurs grands miracles. Arrivé à Albenga, ville de la Ligurie, il trouva les habitants décimés par un affreux dragon qu'il contraignit à se jeter dans la mer. Lorsqu'il eut accompli son pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres, il évangélisa Ravenne, Venise, Turin et toute la haute Italie. De retour en Gaule, la voix populaire le porta au siège épiscopal de Cavaillon. Il parut au concile de Mâcon, convoqué par Gontran, pour mettre un frein à la guerre civile ; il fut, en 586, ambassadeur du roi Gontran et l'année suivante Childebert II, roi d'Austrasie, le choisit pour être le parrain de son fils.

Il assista encore en 589 au concile d'Autun et enfin au concile d'Arles. Ce fut pendant les travaux de ce dernier qu'il rendit son âme à Dieu, à l'âge de soixante-douze ans. Son tombeau est un très beau sarcophage gallo-romain qui existe encore dans une crypte de l'église paroissiale de Vaucluse, monument du XIe siècle. Cette crypte était la chapelle que *saint Veranus* avait élevée à la Vierge Marie. C'est là où les populations rurales l'invoquent contre *la Sécheresse*.

Quelques années après sa mort, son corps fut transporté à Cavaillon et plus tard transféré en Nivernais dans la paroisse qui porte son nom.

(1) Vulgairement *saint Verain* ou *Vrain*.
(2) *Bulletin du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, vol. Ier, p. 207, 1852-1853.

Plusieurs fois la ville de Nevers a eu recours à l'intercession du Saint pour obtenir la cessation de *la Peste* qui décimait ses habitants, notoirement en 1498, en 1584, 1597 et en 1606. C'est dans ce but qu'on se rendait en pèlerinage à *Saint-Verain*, non-seulement de Nevers, mais encore de Pouilly, de La Charité-sur-Loire, d'Entrains, de Neuvy-sur-Loire et de Cosne.

Saint Veranus est représenté tenant le dragon enchaîné.

(L'abbé André. — *Hagiologie Nivernaise*, par l'abbé Crosnier).

DOUZE NOVEMBRE

SAINT PRINCIPIN, SOLITAIRE A HÉRISSON, MARTYR

IVe SIÈCLE.

Invoqué pour la Vue.

Principin était fils de sainte Maure qui, devenue veuve, abandonna les grandes richesses et les hauts honneurs, dont elle jouissait à la cour du roi des Goths, pour aller, avec ses douze enfants, recevoir le baptême à Tours, des mains de saint Martin. Le prince furieux de cette désertion, envoya des émissaires à leur poursuite avec ordre de les mettre à mort, sans aucune forme de procès, partout où ils les rencontreraient. Déjà ces farouches émissaires avaient découvert dans la Touraine, l'Orléanais et le Berry plusieurs de ces nouveaux chrétiens et les avaient impitoyablement martyrisés, lorsqu'ils arrivèrent en Bourbonnais, dans les environs de Hérisson. Là, sur les bords de l'Œil, dans une épaisse forêt, au milieu des broussailles, ils découvrirent Principin, vivant en ermite ; ils l'interrogèrent sur sa nation, sa famille, sa religion. Notre solitaire répondit sans détour qu'il appartenait à une noble famille des Goths, qu'il avait quitté son pays avec sa mère et ses frères pour se faire chrétien et qu'il s'était retiré au fond de ce désert, presque inabordable, afin d'y mieux pratiquer sa nouvelle religion pour laquelle il était prêt à tout sacrifier, même sa vie. A ces mots, l'un de ces barbares, outré de fureur, saisit sa hache et d'un seul coup lui abat la tête qui répond en tombant : *Deo gratias*.

La tradition locale, confirmée par des images et des écrits très anciens, rapporte que Principin, saisissant sa tête de la main droite, la porta environ mille pas, en traversant le fleuve de l'Œil, jusqu'à Chateloi, où était une église bâtie sur un haut rocher, en face de sa retraite. A l'entrée se tenait habituellement un pauvre aveugle, nommé Macaire, vivant des aumônes que lui faisaient les fidèles. Macaire ne voyant rien et entendant heurter la porte, demande ce que c'est. Principin répond qu'on lui a coupé la tête pour le Christ et qu'il désire entrer dans sa maison. Macaire alors en ouvre la porte en tâtonnant ; puis touchant le cou de Principin, il sent que sa main est mouillée de sang, il s'en frotte les yeux qui s'ouvrent tout à coup ; il voit clairement le cadavre qui vient de tomber étendu à ses pieds. Transporté de joie, il se morfond en actions de grâces et le garde ainsi pieusement la nuit tout entière. Le matin il l'ensevelit à l'écart dans l'église même où dès lors Dieu se complut à multiplier les prodiges en l'honneur de son généreux martyr.

Dans le cours des siècles, ces précieuses reliques furent transportées

à Souvigny, aussi en Bourbonnais, où elles reposèrent longtemps sur le grand autel de l'église monacale, dans une châsse de bois historiée, dit Branches, contenant en diverses figures la vie et le martyre de ce Saint. Son image taillée et peinte en ermite, tenant sa tête entre les mains, se voit sur la porte de l'église ; comme aussi dans celle de Chateloi, sur l'autel de saint Roch, où il avait porté sa tête. » Enfin le pape Clément VI a accordé des indulgences à ceux qui visiteraient ses reliques au jour de sa fête.

Afin de justifier l'invocation adressée à saint Principin pour la vue, il suffirait de rappeler la guérison de Macaire ; mais nous ne pouvons passer sous silence qu'au lieu même de son martyre, en face de Chateloi, sur la rive opposée de l'OEil, existe une fontaine sous son nom, dont les eaux de tout temps, de nos jours même, ont opéré des merveilles sans nombre dans les maladies des yeux.

(*Bollandistes*. — D. Marcaille. — Branches. — *Nouveau propre de Moutins*).

SAINT LIVIN OU LIEVIN, ÉVÊQUE ET MARTYR

VIIe SIÈCLE. — VERS 657.

Invoqué pour les Agonisants.

Livin, né en Irlande, fut ordonné prêtre par saint Augustin, apôtre de l'Angleterre. Bientôt les Irlandais l'ayant désiré pour évêque, il fut promu à cette haute dignité par les instances du roi et par les suffrages des populations. Plus tard, résolu de se vouer à la conversion des infidèles, il traversa l'Océan avec plusieurs disciples et évangélisa la Flandre occidentale.

Pendant qu'il demeurait au village d'Hauthem (Hauthem-Saint-Livin) il rendit l'usage de la vue au fils de son hôte. Puis il eut à souffrir la persécution ; il eut même la langue coupée ; mais Dieu la lui rendit. Comme il était venu prêcher l'Evangile à Esche (Eschen-Saint-Livin), dans le territoire d'Alost, il y fut massacré et décapité par quelques hommes pervers, le 12 novembre 657.

Patron de Gand, *Livin*, d'après l'abbé Corblet, est invoqué à Abbeville pour *les Malades qui sont à l'agonie*.

On voit sa statue dans l'église de Saint-Vulfran.

(*Petits Bollandistes*).

SAINT RENÉ (RENATUS), ÉVÊQUE D'ANGERS

Ve SIÈCLE. — 450.

Patron des Sabotiers. — Invoqué pour les Femmes en couches.

René est cet enfant qui fut ressuscité par saint Maurille, évêque d'Angers. Ce grand serviteur de Dieu le baptisa et lui imposa, en souvenir d'un si grand événement, le nom de *René* (*Renatus*), *né une seconde fois*. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut élevé à la dignité d'archidiacre. Après la mort de Maurille, *René*, à peine âgé de trente ans, fut appelé à lui succéder sur le trône épiscopal. Le fardeau de l'épiscopat parut bientôt insupportable au nouvel évêque qui, prétextant la nécessité de faire le pèlerinage de Rome, quitta Angers et se fixa dans une solitude,

à quelques pas de Sorrente (royaume de Naples). C'est là qu'il rendit son âme à Dieu en 450. Il fut enterré près des murs de la cité, sous la cellule qu'il avait habitée. A la sollicitation des habitants d'Angers, une grande partie de ses reliques fut d'abord déposée dans l'église de Saint-Maurille, puis transférée en l'église cathédrale. En 1562 les protestants brisèrent sa châsse et brûlèrent ses reliques dont on avait sauvé quelques ossements qui furent détruits en 1793. Toutefois un os du pied est encore conservé dans l'église de Notre-Dame de Chalonnes ; on en a détaché une partie pour la cathédrale d'Angers et pour l'église de Saint-Maurille de Chalonnes.

Le culte de *saint René* était avant la Révolution, l'un des plus populaires de France. Sa chapelle, à la Possonnière (Maine-et-Loire), était fréquentée par de nombreux pèlerins. On invoquait le saint évêque *pour les Femmes en couches.*

Les sabotiers l'ont en plusieurs endroits, notamment dans le diocèse de Troyes (abbé Defer) et en Bourbonnais, choisi pour patron, et ils appellent vulgairement cervelle de saint René la cire au moyen de laquelle ils dissimulent les défauts de leurs sabots.

(Petits Bollandistes).

TREIZE NOVEMBRE

SAINT BRICE (1) (BRICTIUS), ÉVÊQUE DE TOURS

Ve SIÈCLE. — 444.

Patron des Jeunes Enfants, Boursiers, Faiseurs de Brayes et Colletiers. — Invoqué contre les Mauvais esprits, les Coliques d'entrailles et pour éclairer les Juges.

SAINT Grégoire de Tours s'exprime ainsi à son égard : « Il n'était que diacre quand un pauvre lui demandait sur la place publique où était saint Martin. Il répondit impatiemment que c'était ce fou qui là-bas, tenait les yeux élevés au ciel, comme un insensé. Saint Martin étant venu vers *Brice*, lui dit : « Eh ! bien, me crois-tu toujours aussi fou? » Celui-ci essaya de nier : « Sache-donc, dit le Saint, que pour te punir, j'ai obtenu du Seigneur que tu me succèdes sur le trône épiscopal ; seulement il te faudra subir dans le cours de ton pontificat mille tribulations ; ce qui se réalisa à la lettre (trad. de Bordier). »

Après la mort de saint Martin, *Brice* qui s'était repenti de sa conduite passée et en avait fait pénitence, fut élu à sa place. La prédiction de saint Martin ne tarda pas à s'accomplir. Une femme, tenant dans ses bras un enfant d'un mois, déclara publiquement que l'évêque était son père. *Brice*, interrogeant l'enfant, le somma de dire la vérité et celui-ci répondit : « *Non, vous n'êtes pas mon père.* » Le peuple eut voulu que l'enfant déclarât le nom de son père, mais *Brice* s'y refusa, disant qu'il lui suffisait d'être disculpé du crime dont il était accusé. Puis, voulant lui donner une nouvelle satisfaction, il porta, jusqu'au tombeau de saint Martin, des charbons ardents dans les plis de sa robe sans qu'elle en souffrît le moindre dommage.

Il n'en fut pas moins chassé de sa ville épiscopale et se retira à Rome. Il ne put, qu'après sept ans d'exil, rentrer dans son diocèse où il mourut après sept autres années.

(1) *Bris, Brisson.*

Cette fausse accusation que *saint Brice* avait si bien réfutée par ses miracles, a donné lieu à l'invocation *contre les Mauvais esprits*. Dans le *Recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs du Ve au Xe siècle*, publiées en 1861 par M. E. de Rosière, on trouve celle qui a rapport à l'épreuve de l'eau froide, dans laquelle *saint Brice* est invoqué pour faire connaître la vérité.

PROBATIONUM RITUS

Benedictio aquæ frigidæ

Domine Deus Jesu Christe, qui sanctum BRICTIUM *de falsa stupri proditione per tuam ineffabilem liberasti auctoritatem, et sic* CALIDISSIMAM IGNIUM *creaturam convertisti in frigidam, ut inexusto cunctis videntibus ignis portaretur peplo, quin et Susannam de injusta pessimorum senum delatione per Danihelen electum tuum et paulo ante tenerrimum puerulum mirabiliter redemisti et qui omne nefas malignorum tam ab humanis occultatum obtutibus quam omnium declaratum visionibus per tuum in fas convertis dominium, da nobis, clementissime pater, ut nulla antiqui hostis fraus tuam possit impedire justitiam et corda circumstantium in dubitatione infidelitatis subvertere; sed hodierna die in hac frigidæ aquæ creatura tuæ inæstimabilis cognoscere valeamus magnitudinem virtutis, et istius rei veracissimâ antiquæ consuetudinis examinatione invenire veritatem per eum qui tecum vivit...*

RITES A OBSERVER POUR LES ÉPREUVES

Bénédiction de l'eau froide

Jésus-Christ Seigneur Dieu, qui par votre ineffable puissance, avez délivré *saint Brice* de la fausse accusation d'adultère et avez rendu froid un feu très ardent, de telle sorte qu'à la vue de tous, il a porté ce feu dans son manteau sans le brûler, qui de plus avez miraculeusement délivré Suzanne de l'injuste accusation des vieillards pervers par la bouche de Daniel votre élu et peu de temps avant très jeune enfant ; et qui, par votre souverain pouvoir, rendez licites les fautes des méchants, qu'elles soient commises en secret ou publiquement, accordez-nous, Père très clément, que nulle fraude de l'antique ennemi ne puisse mettre obstacle à votre justice et entraîner les cœurs des assistants dans le doute de l'infidélité, mais que nous puissions aujourd'hui connaître par cette *eau froide*, votre créature, la grandeur de votre puissance inappréciable et au sujet de *cet accusé* découvrir la vérité par l'observance très véridique de l'ancienne coutume. Par celui qui vit avec vous...

L'épisode de sa vie concernant l'*enfant* qu'il fit parler miraculeusement, a fait adopter ce Saint comme *le patron des Jeunes enfants* et le médecin spirituel de leurs infirmités (Abbé Corblet, IV, p. 192). On l'invoque, tantôt pour les faire marcher, tantôt pour les faire parler.

Saint Brice est patron de Tours et de Saint-Brisson, en Morvand. On l'invoque *contre les Maux de ventre*, disent les Petits Bollandistes (parce qu'il était d'un tempérament bilieux sans doute).

Les autres patronages sont encore inexpliqués.

SAINT QUINTIEN, ÉVÊQUE DE RODEZ ET DE CLERMONT

VIe SIÈCLE. — 527.

Invoqué contre la Fièvre.

Quintien, d'origine africaine, fut obligé de fuir la persécution arienne, en se réfugiant dans les Gaules et vint s'établir à Rhodez. Comme cette ville était privée d'évêque depuis vingt-sept ans, l'éclat des vertus de *Quintien* le désigna naturellement pour occuper ce siège. Son premier acte fut d'élever une belle église à la mémoire de son prédécesseur, saint Amans, et d'y transférer solennellement ses reliques.

L'an 506, il assista au concile d'Agde et y souscrivit en qualité d'évêque de Rhodez ; mais bientôt, menacé très violemment par les Visigoths ariens, qui dominaient la ville de Rhodez, il vint se réfugier à Clermont en Auvergne, où il fut accueilli très honorablement par l'évêque Euphraise.

Après la bataille de Vouillé, près Poitiers, où Clovis vainquit les Visigoths, *Quintien* fut rétabli sur son siège et assista, comme évêque de Rhodez, au concile d'Orléans, en 511, l'année où mourut Clovis. Après cette mort, le Rouergue étant retombé sous la domination arienne, *Quintien* reprit le chemin de l'Auvergne et fut appelé à succéder à saint Euphraise qui mourut vers 515. Pendant son épiscopat, il eut beaucoup à souffrir des injures et des mauvais traitements dont il fut accablé par Proculus, trésorier de l'église qu'il avait élevé à la prêtrise du rang de simple ouvrier. Modèle parfait de douceur et de charité, il sut calmer les sentiments de courroux et de vengeance dont le cœur du roi Thierry était rempli contre les peuples de l'Auvergne qui avaient déserté sa cause.

Enfin, après avoir éclaté par de nombreux miracles, il rendit son âme à Dieu, dans un âge très avancé le 13 novembre 527. On invoque *saint Quintien* pour la *guérison des Fièvres*. Ce récit de Saint Grégoire de Tours (*Vie des Pères*, ch. 4) doit être le point de départ de cette invocation. Un sénateur, Hortensius, avait fait injustement emprisonner un nommé Honoratus, parent de *saint Quintien*. Le Saint, trop vieux pour pouvoir marcher, se fit porter devant la maison d'Hortensius et la maudit. Trois jours après, le comte, ayant déjà perdu la plupart de ses serviteurs saisis *par la Fièvre*, vint se jeter aux pieds du saint homme et lui demander son pardon qui fut charitablement accordé.

Saint Quintien est particulièrement honoré dans la ville d'Aigueperse, au diocèse de Clermont.

(*Petits Bollandistes*. — Abbé Bousquet, chanoine de Rhodez.)

SAINT HOMEBON (HOMOBONUS), MARCHAND ET CONFESSEUR

FIN DU XIIe SIÈCLE. — 1197.

Patron des Marchands, Tailleurs, Drapiers, Fripiers.

Pendant toute sa vie, ce Saint a justifié largement la signification de son nom *Homobonus* (homme bon). Après la mort de son père, marchand à Crémone, il résolut d'acheter le ciel en donnant la plus grande partie de son bien aux pauvres. Avec la profession de *Marchand*, il cumulait celle de *Tailleur*, et le père *Mosculus*, Napolitain, de la Société de Jésus, dans son *Encomia cœlitum* (Vienne, 1763), le présente aidé par les anges dans la confection de vêtements destinés aux pauvres. Il était véritablement le refuge des misérables et le recours des nécessiteux, aussi lui avait-on donné un nom dont il était bien digne, celui de *Père des pauvres*.

Il avait épousé une femme qui, voyant son mari si libéral dans ses largesses pour les malheureux, en était venue pour lui aux plaintes, aux injures et aux outrages.

Un jour, durant une grande famine, il fut harcelé par plusieurs pauvres auxquels, en l'absence de sa femme, il distribua une corbeille de pain qu'on lui avait apporté pour l'usage de sa maison. Le soir, à l'heure du souper, on trouva la même quantité de pain, mais seulement il était bien plus blanc et d'un goût bien supérieur à celui que le Saint avait donné.

Une autre fois, après avoir vidé toutes les bouteilles qu'il portait pour en donner le contenu à des mendiants, il se trouva au dépourvu, en

présence de nouvelles requêtes qui lui étaient adressées. Ne voulant pas retourner chez lui pour les remplir, dans la crainte d'exciter la colère de sa femme, il versa dans les bouteilles de l'eau qui fut changée en un excellent vin.

Quand il voulait prier la nuit dans l'église, les portes s'ouvraient miraculeusement devant lui. Le 13 novembre 1197, il y était entré bien portant, de cette même manière, à l'heure de Matines. Après qu'elles furent terminées, il se mit en oraison devant un crucifix jusqu'à la première messe et quand le prêtre eut dit le *Gloria in excelsis*, il étendit ses bras en forme de croix et là, sans bruit, ni maladie, rendit son âme à Dieu.

Les divers patronages signalés plus haut ne sauraient être mieux justifiés. Papebrock, dans les deux petits volumes déjà cités, donne cette oraison *pour les Marchands* :

Deus qui S. HOMOBONUM *docuisti, sic exercere temporaria lucra, ut bona mercaretur æterna, da nobis ejus exemplo instructis, secularia negotia tractare fideliter et scheitius pro æternis satagere.*

Ora pro MERCATORIBUS.

Dieu qui avez instruit *saint Homobon* à exercer une profession lucrative, de manière à gagner par ce moyen les biens éternels ; faites que, formés par son exemple, nous traitions honnêtement les affaires du siècle et que nous travaillions avec plus de soin pour les biens éternels.

Priez pour les *Marchands*.

Voici une strophe d'un cantique castillan (Gozos) à l'appui du patronage des Tailleurs :

Que cantaba el Gremio de Maestros sastres de Barcelona.

De sastre el gremio honrado
Os eligio por patron ;
Sed les en toda ocasion
Un protector y abogado.

Qui est chanté par la corporation des *Maîtres tailleurs* de Barcelone.

L'honorable corporation des *Tailleurs* vous a choisi pour patron ; soyez-leur en toute occasion un avocat et un protecteur.

A Rome les *Tailleurs* se réunissent dans l'église de *San Omo Buono*, qu'ils obtinrent en 1573 de l'hôpital de la Consolation, qu'ils restaurèrent et dédièrent à leur patron.

(RIBADANEIRA).

SAINT MITRE (MYTRIUS OU METRIUS), MARTYR

VERS 304.

Invoqué pour les Vignes.

Originaire de la Thessalie, *Mitre*, ayant quitté son pays et ses parents qui étaient riches, pour se faire le disciple de Jésus-Christ, chercha un refuge dans la ville d'Aix, en Provence.

Désireux de convertir le gouverneur Arvandus, homme féroce et soupçonneux, il se fit son esclave. Dès qu'Arvandus sut que *Mitre* était chrétien, il le fit accuser de vol et amener devant son tribunal ; malgré un miracle éclatant qui prouvait l'innocence de l'accusé, il condamna à être décapité, comme voleur, celui qui avait donné tout son bien aux pauvres et qui s'était rendu lui-même pauvre volontairement. On rapporte que le martyr porta sa tête dans ses mains l'espace de mille pas. Il est le patron de la ville d'Aix et ses reliques sont en grande vénération dans la basilique de Saint-Sauveur.

Dans les *Officia propria ecclesiæ Aquensis* (1668), on trouve ce récit.

(Hymne de Matines de la Fête du Saint) qui explique l'invocation *pour les Vignes* :

VINEAM *princeps* FERTILEM *Non longè a palatio* *Agrum necnon et uberem* *Sancto commisit Mytrio*	Le prince confia à saint Mytre *une vigne féconde*, non loin de son palais, ainsi qu'un champ fertile.
Sed pauper, pater pauperum *Ope suorum operum* *Alebat* UVIS *pauperes* : *Cæcos, claudos et debiles*	Mais ce pauvre, père des pauvres, par le secours de son industrie, nourrissait de *raisins* les pauvres, les aveugles, les boîteux et les infirmes.
Ibi rex ira percitus *Plenus furore nimio,* *Præcepit sanctum Mytrium* *Coronari martyrio.*	Alors le roi, enflammé de colère et plein d'une fureur excessive, ordonna que *saint Mitre* fût couronné du martyre.

(Petits Bollandistes. — Caractéristiques des Saints).

SAINT STANISLAS KOSTKA,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

XVIe SIÈCLE. — 1550-1568

Patron de la Jeunesse. — Invoqué dans les Cas désespérés, contre les Battements de cœur, les Fractures des Membres, les Maux d'Yeux et la Fièvre.

D'une des plus illustres familles de Pologne, *Kostka*, encore enfant, se distinguait déjà par sa modestie, sa docilité et sa piété. Dès l'âge de quatorze ans, son père l'envoya avec son frère aîné au collège des Jésuites de Vienne, en Autriche. Tous les matins, avant d'entrer en classe, il faisait son oraison dans l'église de la Compagnie, il la renouvelait le soir en sortant et il se levait encore la nuit pour méditer et prier. Il se livrait déjà aux austérités les plus rudes, pratiquant l'humilité et la charité envers son prochain, n'épargnant rien surtout pour le secourir dans ses misères. Dès cette époque, enflammé de l'amour de Dieu et du désir de le servir parfaitement, il fit vœu d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Tout à coup il tomba dangereusement malade et son mal empira tellement qu'il fut abandonné des médecins. Comme il était logé dans l'hôtel d'un luthérien, qui ne voulait pas souffrir qu'on apportât le Saint-Sacrement chez lui et que son frère et son gouverneur n'avaient pas assez de foi et d'énergie pour le lui faire apporter malgré leur hôte, il se souvint d'avoir lu, dans la *Vie de sainte Barbe*, que ceux qui implorent son secours ne meurent point sans avoir reçu les sacrements. Après l'avoir invoqué de tout son cœur, il eut l'insigne consolation, une des nuits suivantes, de voir entrer dans sa chambre la bienheureuse martyre accompagnée de deux anges portant le très saint Sacrement et de recevoir l'aliment céleste de la main même de la Sainte.

Le mal prenait chaque jour des proportions plus effrayantes, quand il fut gratifié d'une grâce, encore plus insigne : la sainte Vierge lui apparut, tenant son divin Fils, et le lui remit en lui disant que son heure n'était pas venue et que Dieu le voulait dans la Compagnie de Jésus.

Après tant de faveurs, il entra promptement en convalescence. Cette guérison si éclatante, en dehors de toutes les prévisions humaines, est l'origine de l'invocation qui est adressée à *Stanislas Kotska dans les cas désespérés.*

A peine eut-il recouvré la santé, qu'il ne songea plus qu'à réaliser son projet d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Repoussé d'abord par le provincial d'une partie de l'Allemagne, qui avait peur d'encourir l'indignation du père de notre Saint, après avoir pris l'avis de son confesseur, il vint trouver à Dilingen le père Canisius, qui commença à éprouver sa vocation en lui ordonnant de servir à table les prisonniers du collège. Trois semaines après, Canisius l'envoyait à Rome. A son arrivée, il se jeta aux pieds du général des Jésuites, saint François de Borgia, qui lui fit le meilleur accueil et on lui donna l'habit de novice en 1567, le jour de Saint-Simon et Saint-Jude. Son père ayant appris qu'il était jésuite, lui écrivit une lettre courroucée à laquelle notre Saint répondit avec modestie et fermeté.

Lorsqu'il eut encore passé environ un an dans les exercices de la piété la plus ardente et de la vie la plus admirable, il prédit qu'il mourrait avant la fin du mois. C'était au commencement d'août et effectivement il expira tranquillement le 15 août 1568, après avoir dit qu'il voyait la très sainte Vierge accompagnée d'une troupe d'anges. Plusieurs guérisons miraculeuses eurent lieu par son intercession. Un novice de la maison des Jésuites de Lima était atteint d'une *fièvre* maligne et d'une paralysie qui avait enlevé tout mouvement à la main et au pied du côté droit. Le 13 novembre, par l'application d'une image du Saint sur le côté paralysé, le malade fut guéri à l'instant.

C'est là sans doute le motif de l'invocation *contre la Fièvre*. La *Jeunesse* ne pouvait d'ailleurs choisir, auprès de Dieu et de la sainte Vierge, un patronage plus puissant que celui de ce novice de la Compagnie de Jésus.

Saint Stanislas Kostka est représenté ordinairement tenant l'enfant Jésus dans ses bras. On le montre également au moment où sainte Barbe, escortée par des anges, lui apporte la sainte Eucharistie.

(GODESCARD. — *Petits Bollandistes*).

QUATORZE NOVEMBRE

LES QUATORZE SAINTS AUXILIATEURS

MILIEU DU XVe SIÈCLE.

Invoqués contre toutes espèces de Maladies privées et dans les Calamités publiques.

ANS ce travail, qui a pour but de signaler les invocations spéciales et individuelles adressées aux Saints, nous avons pensé qu'il serait utile de mentionner *un groupe* de saints, particulièrement célèbres par l'efficacité de leur intercession. La dévotion *aux Quatorze Saints Auxiliateurs* a, suivant toute apparence, pris naissance en Allemagne. Sa légende se trouve dans un petit in-8° de quarante-quatre pages, qui a d'abord été publié l'an 1519 en langue allemande à Nuremberg, par Josse Guttknecht et ensuite l'an 1596, réimprimé à Bamberg en allemand et en latin, par Antoine Horitz, à l'instigation et aux frais du Révérend Père en Jésus-Christ, Jean, abbé de Langheim, de l'Ordre de Citeaux, diocèse de Bamberg (1).

(1) Ce dernier ouvrage a pour titre : *Historia et origo peregrinationis et miraculorum ad sacellum XIV auxiliatorum* (Histoire et origine du pèlerinage et des miracles au sanctuaire des quatorze auxiliateurs).

Nous avons tout lieu de croire que ce volume a acquis aujourd'hui une assez grande rareté. Nous en extrayons cette légende traduite du latin que nous n'avons pas encore rencontrée dans les auteurs qui traitent des *Quatorze Saints Auxiliateurs :*

« L'an de grâce 1445, le vendredi des Quatre-Temps après la fête de sainte Croix, en automne, Hermann, fils d'Upilion, à Franqueval, près de Staffelstein, faisait paître les moutons du monastère de Langheim. Vers le soir, comme il ramenait du pâturage le troupeau confié à ses soins et qu'il approchait du village, une voix vint frapper ses oreilles. C'était celle d'un enfant pleurant à chaudes larmes. Il se retourne et bientôt il aperçoit derrière lui, au milieu des champs, l'enfant désolé. Il s'approche, l'enfant lui sourit ; il veut le toucher, l'enfant disparaît. Le berger reprend alors sa route vers le monastère ; mais bientôt, s'étant retourné par hasard, il aperçut de nouveau le petit enfant assis au même endroit qu'auparavant. Autour de lui, brûlaient des flambeaux ; saisi de crainte, il appelle son chien, fait sur lui le signe de la croix et se dirige vers l'apparition. De nouveau l'enfant lui sourit, il paraît brillant comme du cristal ; mais à peine Hermann se trouve-t-il à ses côtés qu'il disparaît de nouveau. Le petit berger s'enfuit vers sa chaumière ; il raconte à ses parents ce qu'il vient de voir ; mais ceux-ci lui ordonnent de garder le secret parce qu'ils pensaient que c'était un fantôme.

« Le lendemain, il raconta le fait à un prêtre qui lui conseilla, dans le cas où l'enfant lui apparaîtrait encore, de le conjurer, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; mais l'enfant ne se montra plus à lui, si ce n'est en 1446, la veille de la fête des saints apôtres Pierre et Paul. Il était dans les mêmes pâturages, occupé à faire paître ses moutons ; déjà le jour penchait vers son déclin, lorsque tout à coup s'offrit à ses regards le même petit enfant. Il était nu, assis comme jadis et brillant comme le soleil : autour de lui étaient rangés quatorze enfants revêtus, les uns de vêtements rouges, les autres de vêtements blancs ; l'un d'eux avait sur la poitrine une croix rouge, c'était le plus grand de taille. Hermann se souvenait des conseils du prêtre : Qui es-tu, lui dit-il, et que désires-tu ? » Le petit enfant nu lui répondit : « Nous sommes les « quatorze auxiliateurs et nous demandons une chapelle ; c'est là que « nous voulons reposer en paix. Fais-toi l'interprête de nos désirs et « tour à tour nous te comblerons de faveurs. » Après ces paroles, la vision disparut.

Le samedi suivant, le berger vit encore brûler au même endroit deux flambeaux qui étaient comme agités et qui brillaient pendant quelque temps : une femme passait par hasard ; il l'appela pour lui faire remarquer ces lumières ; mais aussitôt les deux clartés s'évanouirent.

Upilion raconta à Langheim cette vision ; on ne le crut pas. « Ce ne « pouvait être, disait-on, qu'une illusion suscitée par l'esprit malin. » Chacun donc doutait un peu et pensait que, si ce prodige venait d'en haut, Dieu ne tarderait pas à le manifester d'une manière plus frappante.

Dix-huit jours après la dernière apparition, une servante gardait ses troupeaux dans un champ situé vers la porte du Midi du monastère de Langheim (on l'appelle la porte supérieure). Soudain elle s'affaissa et tomba sur le sol. Elle y resta environ une heure privée de toutes forces et de toute sensibilité. On lui ouvrit la bouche avec un petit couteau,

elle se mit elle-même sous la protection de divers Saints. Tout fut inutile. On songea enfin à transporter la malade à l'endroit où les quatorze auxiliateurs étaient apparus ; on implora leur secours et aussitôt la servante se releva guérie et pleine de santé. C'est en souvenir de ce miracle surprenant que nous avons placé d'abord une croix sur le lieu même de l'apparition et qu'ensuite nous y avons élevé une chapelle. (Tiré d'Antoine Horitz, 1519).

Dans ce même livre, on trouve ensuite la mention détaillée de soixante-dix-sept guérisons miraculeuses obtenues à ce sanctuaire par l'intercession des quatorze auxiliateurs, depuis la deuxième moitié du XVe siècle jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Puis viennent diverses indulgences accordées : 1° Par le pape Nicolas V, en 1448, la troisième année de son pontificat, à ceux qui assisteront à la dédicace du sanctuaire élevé en l'honneur des quatorze auxiliateurs et contribueront largement à l'achèvement de l'édifice ; 2° Par plusieurs cardinaux, un archevêque et l'évêque de Bamberg, à ceux qui se conformeront à peu près aux mêmes obligations.

Toujours d'après le même imprimé, la dédicace du sanctuaire fut célébrée le dimanche qui suivit la Saint-Barthélemy (1448) par Antoine, évêque de Bamberg. Mais l'an 1525, les hérétiques l'ayant dévasté et brûlé, le Révérend Père Conrad, abbé de Langheim, le réédifia dix-huit années après et il fut de nouveau consacré par l'évêque de Bamberg. Le dimanche qui suivit l'Exaltation de la Sainte-Croix (1543), la consécration faite, un religieux des Frères prêcheurs prit la parole pour combattre les erreurs des nouvelles sectes.

Le petit volume se termine par une gravure sur bois très curieuse représentant le berger Hermann en présence des trois apparitions décrites plus haut et la collecte ci-jointe adressée aux quatorze saints auxiliateurs :

COLLECTA

Omnipotens et mitissime Deus, qui electos sanctos tuos, Georgium, Blasium Erasmum, Pantaleonem, Vitum, Christophorum, Dyonysium, Cyriacum, Achatium, Eustachium, Aegidium, Margaritam, Barbaram et Catharinam, specialibus privilegiis præ cunctis aliis decorasti, ut omnes homines qui in necessitatibus suis implorant auxilium, secundum promissionis tuæ gratiam, petitionis suæ salutarem consequantur effectum. Oramus etiam, da nobis remissionem peccatorum et per intercessionem eorum, libera nos ab omnibus adversitatibus et hanc orationem clementer exaudi. Per etc.

COLLECTE

Dieu tout puissant et miséricordieux, vous qui, de préférence aux autres saints, avez honoré d'une faveur spéciale, vos saints *Georges*, *Blaise*, *Erasme*, *Pantaléon*, *Vite*, *Christophe*, *Denis*, *Cyriaque*, *Acace*, *Eustache*, *Gilles*, *Marguerite*, *Barbe* et *Catherine*, faites que tous les hommes qui implorent leur assistance dans leurs nécessités, obtiennent, selon vos divines promesses, l'effet salutaire qu'ils désirent : accordez-nous aussi, nous vous en supplions, Seigneur, la rémission de nos fautes, délivrez-nous par leur intercession de tous les maux et exaucez favorablement cette prière. Par etc.

D'après le Père Cahier (1er vol., p. 102), la fête de ces saints est marquée dans le bréviaire d'Halberstadt (1516) pour le lendemain de la Saint-Brice. Dans un grand nombre de missels de cette époque, elle semble laissée à la dévotion d'un chacun. On trouve, dit M. Jules de Kerval (p. 120), dans ceux d'Utrecht (1540), de Salzbourg (1515), de Passau (1505), de Frisingue, d'Esztergom, de plusieurs diocèses de Suède, de Venise (1565), des Dominicains (1550), etc., une messe en leur honneur sous le titre de :

Missa proficua pro gratia aliqua vel liberatione a periculis et angustiis obtinenda.

Messe pour obtenir quelque grâce particulière ou être délivré de quelque danger ou de quelque détresse.

Nous avons vu qu'un Dominicain figurait dans la deuxième consécration de la chapelle des quatorze auxiliateurs qui avait été réédifiée en 1543 et que le missel de l'ordre des Frères prêcheurs contenait en 1550 une messe en leur honneur. Il est probable que cette dévotion aura été portée par ces religieux hors de l'Allemagne. Toulouse pourrait bien l'avoir reçue d'eux. Voici l'oraison que nous avons recueillie dans le missel de saint Etienne de Toulouse (1524), qui se trouve à la bibliothèque de la ville. A part quelques variantes, elle semble calquée sur celle citée plus haut. On la trouve au 5 novembre :

DE XIV ADJUTORIBUS

Omnipotens et misericors Deus, qui gloriosos martyres tuos Georgium, Blasium, Erasmum, Panthaleonem, Vitum, Christophorum, Dyonisium, Cyriacum, Eustachium, Egidium, MAGNUM, *Achacium, Catharinam, Margaritam et Barbaram, spiritualibus privilegiis, præ cunctis aliis sanctis tuis decorasti, concede propitius ut omnes qui in necessitatibus suis eorum implorant auxilium, secundum tuæ promissionis gratiam petitionis suæ salutarem consequantur effectum ; nobis quoque concede nostrorum omnium peccatorum et ipsorum intercedentibus meritis et precibus ab omnibus adversitatibus nos liberari : deprecationes nostras clementer exaudi.*

DES QUATORZE SAINTS AUXILIATEURS

Dieu tout puissant et miséricordieux, qui avez décoré de privilèges spirituels de préférence aux autres saints, vos glorieux martyrs *Georges, Blaise, Erasme, Pantaléon, Vite, Christophe, Denys, Cyriaque, Eustache, Gilles,* MAGNE, *Acace, Catherine, Marguerite* et *Barbe,* accordez dans votre bonté que tous ceux qui, dans leur détresse, implorent leur secours, éprouvent les effets salutaires de leur prière, conformément à votre gracieuse promesse ! accordez-nous aussi le pardon de tous nos péchés et la délivrance de tous nos maux par l'intercession de leurs mérites et de leurs prières, écoutez favorablement nos supplications.

Il est à remarquer que, malgré le nombre XIV inscrit comme titre de cette oraison, un nouveau saint, *Magne*, a été ajouté : ce qui porte le nombre à quinze et que, malgré la désignation de *martyrs* qui semble être appliquée à tous, il y en a deux, *saint Gilles* et *saint Magne*, qui ne sont que *confesseurs*. Les Allemands avaient ajouté saint Magne de Fuessen aux quatorze Auxiliateurs et les Italiens ont remplacé celui-ci par saint Magne d'Odezzo.

D'après le Père Cahier, un Dominicain (le Père J.-B. dei Franchi), a publié à Palerme (1657, in-12), *la Devotione delli quindici Santi Auxiliatori*. Cet auteur affirme que la réunion de ces Saints, en un seul tableau, se voit dans plusieurs églises de Sicile, de Calabre, de Lombardie et de Raguse et qu'en tous ces endroits saint Magne, soit d'Odezzo, soit de Fuessen, figure dans le groupe.

Une messe des quinze auxiliateurs, imprimée à Venise, a été défendue par la congrégation des Rites, le 16 janvier 1618.

SAINTE BALSAMIE (BALSAMIE), NOURRICE DE SAINT REMI

Ve SIÈCLE.

Invoquée pour les Femmes enceintes ou celles qui sont en travail d'Enfants.

On l'appelle vulgairement *sainte Norrice*, parce qu'elle fut la nourrice de saint Remi, évêque de Reims. Elle était la mère de saint Celsin ou Soussin. La vénération que les fidèles avaient pour sa sainteté, pendant sa vie, la fit honorer d'un culte public après sa mort, qui arriva

dans le Vᵉ siècle. On bâtit en son honneur à Reims une église collégiale qui, d'après la *Grande Vie des Saints,* n'existerait plus aujourd'hui. *Sainte Balsamie* est principalement invoquée par *les Femmes enceintes* et par *celles qui sont en travail d'Enfants.*

(*Dictionnaire hagiographique*, par l'abbé Pétin. — *Grande Vie des Saints*).

QUINZE NOVEMBRE

SAINT CESSATEUR OU CESSADRE (CESSATOR)

VINGT-TROISIÈME ÉVÊQUE DE LIMOGES

VIIIᵉ SIÈCLE. — 730.

Invoqué contre la Gale et la Lèpre.

On ne sait presque rien de *Cessateur*, si ce n'est qu'à l'époque où les Sarrazins franchirent les Pyrénées en 730 ou 731, sous la conduite d'Abdérame, ce saint évêque leva hors de son diocèse des troupes aguerries et déterminées à tout entreprendre pour la défense du territoire de la patrie. Après avoir tué beaucoup de monde à l'ennemi dans plusieurs petits combats, il réunit ses troupes à celles de Charles-Martel qui accourait en toute hâte pour arrêter les progrès des barbares. Encouragé par ce renfort inattendu, Charles-Martel livra la mémorable bataille de Poitiers qui coûta la vie à Abdérame. Les Sarrazins furent littéralement écrasés comme avec un marteau. De là le surnom de *Martel* donné au général français.

Saint Cessateur les combattit encore longtemps, afin de les empêcher d'entrer dans le Limousin. Quand son troupeau n'eut plus rien à redouter, il revint dans son diocèse où il mourut dans tout l'éclat de sa gloire et de ses vertus. En 844 son corps fut porté à Saint-Santin, près Malemort, en bas Limousin, pour le soustraire aux ravages des Normands.

Plus tard une église détruite en 1793, fut érigée à Limoges sous le vocable de *saint Cessadre.*

On vénère aujourd'hui, dans l'église de Saint-Aurélien, un os du bras de *saint Cessateur* et de saint Aurélien.

D'après M. Maurice Ardant (1), saint Cessateur est invoqué avec grand succès contre *la Gale* et *la Lèpre.*

(Jean Collin. — Du Saussaye).

SAINT MALO (MACHUTUS) (²), ÉVÊQUE D'ALETH

VIIᵉ SIÈCLE. — 640

Invoqué pour les Boiteux, contre la Phthysie et l'Hydropisie.

Plus connu en Saintonge sous le nom de *Macout, saint Malo*, dès qu'il fut en âge d'étudier, fut confié aux soins de saint Brendan, abbé de Lan-Carvan.

Un soir, les jeunes élèves de Lan-Carvan prenaient leurs ébats au bord de la mer ; *Malo*, cédant à son amour pour la solitude, s'était endormi sur un tertre placé à quelque distance. Le reflux avait obligé

(1) *Des Ostensions*, Limoges, 1848.
(2) *Macout, Macou, Maclou, Macoux, Mahou, Machules, Maclovins, Macilliacus, etc., etc.*

la jeune troupe à s'éloigner. Brandan, après avoir constaté son absence, courut plein d'anxiété sur le rivage et appela vainement Malo qu'il avait tout lieu de croire mort. Le lendemain, retournant sur le bord de la mer, il aperçut *Malo* debout sur les algues que les eaux avaient soulevées, sans même mouiller ses habits, et chantant les louanges du Seigneur. Un biographe du Saint dit que la motte de terre sur laquelle dormait *Malo*, s'accrut au moment du reflux et forma une île qui domine encore les flots. Vers l'an 536, l'invasion des Anglo-Saxons força plusieurs saints personnages à émigrer en Armorique. De ce nombre était *saint Malo* qui aborda dans une île peu éloignée du continent appelée l'île d'Aron (aujourd'hui la ville de Saint-Malo).

Tandis que le Saint s'appliquait à goûter les charmes de la solitude, il fut choisi pour évêque par les chrétiens de la ville d'Aleth, séparée de cette île par un étroit canal. C'était en 575. Jusqu'en 594, le Saint ne cessa d'exercer en paix son apostolat. Puis, se voyant persécuté par les princes du pays et attaqué même par ses collègues dans l'épiscopat, il abandonna son siège et vint dans la Saintonge avec trente-trois religieux et fut bien accueilli par saint Léonce, évêque de Saintes. La fille du gouverneur, mordue par un serpent, fut guérie par *Malo* qui appliqua sur la plaie une feuille de lierre trempée dans de l'eau bénite. Pendant une tournée qu'il fit avec saint Léonce, dans son diocèse, un jeune garçon de la maison de l'évêque de Saintes, étant tombé dans un puits, s'y noya. Emu de pitié, *Malo* le ressuscita après avoir passé toute la nuit en prières auprès du cadavre.

Pendant ce temps-là, une foule de calamités et de maladies désolait le diocèse d'Aleth. Averti par un ange, le saint évêque s'empressa d'y revenir et à son arrivée tous les fléaux cessèrent. Lorsqu'il eut reçu du ciel un second avertissement, il hâta son retour dans la Saintonge où il mourut à l'âge de cent trente-trois ans, comme l'affirment formellement toutes les anciennes Vies, le Bréviaire de Saintes et le Martyrologe de France.

Il est le patron de Rouen, de St-Malo, de Valognes, de Conflans-sur-Oise, de Dinan. On l'invoque pour *les Boiteux*, contre *la Phthysie* et *l'Hydropisie*.

(Petits Bollandistes).

SEIZE NOVEMBRE

SAINT NAMPHASE (1) (NAMPHANIUS), CONFESSEUR

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre l'Epilepsie.

Issu d'une noble race, il fut honoré de l'amitié de Charlemagne. Après avoir fait la guerre aux ennemis de la foi catholique, il passa, par une inspiration divine, de la milice séculière à la milice spirituelle. Parvenu au territoire de Cahors, il dota richement les monastères de Figeac et de Marcillac, autrefois fondés par le roi Pépin, ensuite détruits par les barbares, puis enfin relevés et restaurés par Charlemagne. *Namphase* en bâtit lui-même un autre, du nom de Lantoy, non

(1) Alias *Namphary*.

loin des deux autres. Il se retira ensuite dans un sanctuaire très anciennement consacré à saint Martin, près de Marcillac et y mena la vie érémitique. C'est là qu'après avoir vieilli dans l'oraison, au milieu des austérités les plus sévères, il rendit son âme à Dieu. Les habitants du pays l'ensevelirent honorablement dans une crypte, près du lieu appelé Camiac.

De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau où il est invoqué contre *l'Epilepsie.*

(Martyrologium Gallicanum. — Propre de Cahors.)

SAINTE CÉRONNE, VIERGE

490.

Invoquée contre la Fièvre.

Céronne, née à Cornillan, près de Béziers, de parents riches et païens, fut éclairée de bonne heure des lumières du Saint-Esprit ; mais comme elle rencontrait de leur part de très grands obstacles pour recevoir le baptême, elle se concerta avec son frère Sophronius et tous les deux abandonnèrent la maison paternelle.

Ils traversèrent, au prix de mille fatigues, les provinces du midi de la Gaule et arrivèrent à Bordeaux où l'évêque les reçut au nombre des catéchumènes. Plus tard, le même évêque admit Sophronius au sacerdoce et donna le voile de la virginité à Céronne. Bien que leur vie fût consacrée entièrement à la piété et aux bonnes œuvres, les méchants tentèrent de la dénaturer par d'abominables calomnies qui les forcèrent à se séparer. Sophronius se rendit à Rome où il mourut quelque temps après en odeur de sainteté. Quant à *Céronne*, après bien des fatigues et des dangers, elle arriva dans le diocèse de Séez, vers l'an 440 et se fit élever une cellule dans un lieu solitaire à peu de distance de Mortagne. Avec la permission du vénérable évêque Hile, elle réunit en communauté plusieurs personnes pieuses que la sainteté de sa vie avait attirées autour d'elle. Ce fut la première maison religieuse du diocèse, dont l'histoire ait conservé le souvenir. Céronne fit bâtir auprès de son monastère une chapelle dédiée à saint Marcel, pape et martyr. Puis vis-à-vis celle-ci, elle en éleva une autre, sur le versant du Mont-Romigny et à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église de *Sainte-Céronne.* Elle ne s'adonna pas seulement à la vie contemplative, elle y joignit la vie apostolique et par son zèle et ses miracles elle opéra la conversion de presque tous les idolâtres de cette contrée ; enfin son âme s'envola vers le ciel le 15 novembre 490.

A quelque distance du bourg de *Sainte-Céronne* se trouve le village de Saint-Marcel où s'élevait autrefois le monastère et la cellule de la sainte, ruinés par les Normands. Vis-à-vis du même village, au sommet d'un ravin assez profond, on voit une fontaine connue de tout temps sous le nom de *Fontaine de la bonne sainte Céronne.* On s'y rend en pèlerinage pour obtenir la guérison *de la Fièvre*, affection qui paraît avoir causé la mort de la Sainte. Avant de se rendre à la fontaine, chaque pèlerin visite les reliques de la patronne et fait dire une messe, une neuvaine ou un évangile en son honneur, dans l'église du lieu.

(*Vie des Saints du diocèse de Séez*, par l'abbé Blin, citée par les *Petits Bollandistes.*)

DIX-SEPT NOVEMBRE

SAINT GRÉGOIRE, THAUMATURGE

ÉVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE

IIIe SIÈCLE. — VERS 270.

Invoqué contre les Inondations et dans les Affaires désespérées.

Né à Néocésarée de parents riches et nobles, mais païens, *Grégoire* perdit son père à l'âge de quatorze ans. Destiné au barreau, il apprit la rhétorique et obtint les succès les plus brillants dans l'étude du droit et dans l'art de la parole. Ayant été mis en relation avec Origène, il s'attacha intimement à lui et fut bientôt converti au christianisme. Obligé d'abandonner Césarée, pendant la persécution de Maxime, il vint à Alexandrie pour continuer ses études. Il n'était alors que catéchumène et un jour qu'il traitait des questions de philosophie avec ses amis, une prostituée vint lui réclamer le prix de ses faveurs. Il pria un des assistants de lui donner ce qu'elle demandait ; mais à peine eut-elle reçu l'argent réclamé par elle, que le diable commença à la posséder ; bientôt elle se roula à terre dans d'affreuses convulsions. *Grégoire* pria pour elle et à l'instant elle fut délivrée.

La persécution ayant cessé, il revint à Césarée où il fut malgré lui appelé à s'asseoir sur le siège épiscopal de Néocésarée, qui possédait seulement dix-sept chrétiens et comptait un nombre infini d'idolâtres.

Grégoire commença immédiatement son apostolat. Etant entré un jour dans un temple d'idoles dont le pays était couvert, il le purifia en faisant le signe de la croix et se mit à prier et à louer Dieu. Puis il continua son chemin. Peu après son départ, le prêtre des idoles vint pour sacrifier aux dieux et entendit des hurlements affreux. Les démons se plaignaient de ne pouvoir entrer dans le temple depuis que *Grégoire* les en avait chassés. Le prêtre se mit à la poursuite du Saint, le menaçant de la colère des magistrats et de le dénoncer comme chrétien. *Grégoire* répondit tranquillement qu'il avait un Seigneur au nom duquel il pouvait chasser les démons de leur demeure et les faire venir où il lui plairait. Le prêtre des idoles lui demanda de lui prouver son pouvoir en faisant revenir les diables dans le temple. *Grégoire* écrivit sur un morceau de parchemin : « *Grégoire à Satan, entre.* » Le prêtre mit cette lettre sur l'autel et les démons lui répondirent comme auparavant. Profondément ébranlé, il revint près de *Grégoire* et lui montrant une énorme pierre, il lui demanda de la transporter dans un autre lieu par la seule puissance de la foi. Convaincu par l'accomplissement immédiat de son désir, il se convertit, abandonna son pays et sa famille pour s'attacher à *Grégoire* et devenir le compagnon de son apostolat.

Par des miracles aussi éclatants, Grégoire opéra un grand nombre de conversions qui nécessitèrent l'érection d'une église. Comme elle avait été bénite par le Saint, elle resta seule debout à la suite d'un tremblement de terre qui fit écrouler tous les édifices et tous les temples de Néocésarée. Il avait d'ailleurs, pour l'érection de cette église, opéré un nouveau miracle en faisant reculer une montagne qui gênait sa construction.

Les paysans des environs vinrent trouver *Grégoire* et se plaignirent du dommage que leur apportait le fleuve Lyous par ses étranges débordements. Le Saint alla sur le bord du fleuve, y planta son bâton, suppliant Notre-Seigneur de ne pas lui permettre de dépasser cette limite. Le bâton prit racine et devint un grand arbre qui faisait reculer le fleuve, aussitôt que ses eaux venaient à le toucher.

Telle est certainement l'origine de l'invocation adressée à *saint Grégoire contre les Inondations.*

Un grand concours d'infidèles vint à Néocésarée, un jour de fête consacré à honorer les faux dieux, pour assister aux spectacles qui se donnaient sur le théâtre. Comme les places manquaient, plusieurs des assistants prièrent Jupiter de leur en procurer. *Grégoire*, informé de cette demande, prédit qu'ils ne seraient pas longtemps à manquer de place.

Effectivement une *peste* cruelle se déclara tout à coup, et grand fut le nombre des victimes. L'intercession seule du Saint fit cesser l'horrible fléau.

Il serait complétement impossible de décrire tous les miracles de *Grégoire*, tant leur nombre fut considérable. Son pouvoir, en outre, était si grand auprès de Dieu, qu'il effectuait les choses les plus extraordinaires. Aussi le peuple l'a-t-il surnommé *le Thaumaturge*, c'est-à-dire qui fait des miracles ; en présence de tous les prodiges opérés par lui, il n'est pas étonnant qu'on ait eu l'idée de l'invoquer dans les *Affaires désespérées.*

Saint Grégoire mourut en 264. Se voyant près de la mort, il demanda s'il restait encore quelques infidèles dans la ville. Il apprit qu'il n'en restait que dix-sept et il rendit grâce à Dieu de ne laisser à son successeur qu'autant d'infidèles qu'il avait trouvé de chrétiens en prenant possession de son évêché.

On le représente faisant reculer la montagne qui était un obstacle à la construction de son église.

(RIBADANEIRA).

SAINT AIGNAN, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Ve SIÈCLE. — 453.

Invoqué dans les Calamités publiques et pour les Enfants malades.

Issu de parents chrétiens, nobles et riches, *Aignan*, par une inspiration divine, quitta Vienne en Dauphiné où sa famille s'était réfugiée pour fuir la persécution des Goths ariens et vint se mettre sous la conduite de saint Euverte, évêque d'Orléans, qui, bientôt, eut la satisfaction de le désigner comme son successeur. Les noms des candidats ayant été mis sur un autel, un petit enfant qui ne pouvait encore parler, fut chargé de prendre au hasard un des billets. Le premier qu'il tira était au nom d'*Aignan* et au grand étonnement des assistants, distinctement par trois fois, il le proclama évêque. Trois autres épreuves, tirées du Psautier, du livre des Evangiles et de l'Apocalypse, lui furent également favorables ; aussi saint Euverte voulut-il le consacrer immédiatement.

A son entrée dans sa ville épiscopale, le gouverneur, lui ayant refusé la délivrance des criminels qui étaient dans les prisons, fut frappé dans

l'église par une pierre qui lui tomba sur la tête. Reconnaissant sa faute, il fit droit à la requête du Saint qui, par un signe de croix, arrêta l'effusion du sang et cicatrisa la plaie.

Vers ce même temps, Attila étant sorti de Metz, résolut de s'emparer des Gaules. *Saint Aignan*, après avoir reçu d'Aëtius, lieutenant-général de l'empereur, la promesse de venir secourir Orléans, rentra dans sa ville épiscopale qui ne tarda pas à être assiégée par le *Fléau de Dieu*, surnom qui avait été donné à Attila. Ce fut vainement que le saint évêque essaya de le fléchir. Le siège fut poussé activement. Au milieu des plus terribles assauts, *saint Aignan* se mit à prier, fit porter en procession à travers les rues les saintes reliques et comme en même temps les murs de la ville s'écroulaient avec un horrible fracas et que les Huns commençaient déjà le pillage des maisons, on vit tout à coup arriver Aëtius, suivi d'une nombreuse armée qui, après un combat acharné, mit en déroute celle d'Attila. Orléans étant délivrée de ses ennemis, fut encore comblée d'autres faveurs par l'intercession de *saint Aignan* ; la campagne avait été ravagée par les barbares et la famine était imminente, quand, par une grâce spéciale de la divine Providence, la terre devint fertile en blés et en vins, de telle sorte que tous les désastres de la guerre furent réparés. C'est là l'origine des invocations qui sont adressées à *saint Aignan* dans les *Calamités publiques*.

Le saint évêque vécut encore deux ans après la délivrance d'Orléans et rendit son âme à Dieu le 17 novembre 453. Son corps fut porté solennellement dans l'église de St-Laurent-des-Orgerils, dont il avait été l'abbé. Plusieurs miracles se firent à son tombeau et entr'autres *trois enfants malades furent guéris et un qui était mort fut ressuscité.* C'est évidemment le point de départ de l'invocation *pour les Enfants malades*. D'après une lettre de M. Marion, curé de Grivesnes, à M. l'abbé Corblet, un pèlerinage, bien qu'il soit moins fréquenté qu'autrefois, existe encore à Favières, village du diocèse d'Amiens, près Grivesnes. On continue encore à y venir de bien loin *pour les Enfants souffrants* et l'on ne manque pas de faire toucher des linges à la statue de *saint Aignan* qui se trouve dans la chapelle du village au milieu du cimetière.

(Ribadaneira. — *Petits Bollandistes*).

SAINTS ACISCLE ET VICTOIRE, MARTYRS A CORDOUE

IVe SIÈCLE.

Invoqués pour la Pluie et contre la Tempête.

Saint Aciscle, avec sa sœur *Victoire*, comparurent devant le juge Dion, pendant la persécution de Dioclétien. Ayant refusé, avec une grande énergie, de sacrifier aux faux dieux, ils furent livrés aux bourreaux et après avoir souffert les supplices les plus atroces, *Aciscle* fut décapité et *Victoire* tuée à coups de flèches.

Le souvenir de ces martyrs est resté vivant à Cordoue et dans une grande partie de l'Espagne. En Catalogne on célèbre leur pouvoir auprès de Dieu dans un cantique castillan (Goigs) dont nous donnons ici un verset qui signale les grâces pour lesquelles on invoque ordinairement leur intercession le 17 novembre, jour de leur fête.

Als dèvots que ab fè y fervor
Vos reclamen, socorreu
Y los alcançau de Deu
De la PLUIA *lo favor*
Y al oir nostre clamor
Feu fugir LAS TEMPESTATS.

Aux dévots qui avec foi et ferveur réclament votre secours vous obtenez de Dieu la faveur de la *Pluie* et entendant nos cris de détresse vous faites fuir les *Tempêtes*.

SAINT EUGÈNE, DIACRE DE SAINT ZÉNOBE

FIN DU IVe ET COMMENCEMENT DU Ve SIÈCLE.

Invoqué contre les Peines de l'Enfer.

Eugène, Florentin de naissance, fut élevé à l'école de saint Ambroise, évêque de Milan, qui, frappé de sa piété et de ses progrès dans les sciences ecclésiastiques, le nomma sous-diacre. Par son zèle et sa prudence dans l'exercice de cette fonction, il mérita les éloges du saint évêque qui écrivait à Marcelle, la sœur d'*Eugène* : « Imitez *Eugène*, suivez-le et « conformez-vous à ses enseignements, parce que sa direction est à la « fois prudente et céleste. »

Saint Ambroise ayant amené avec lui *Eugène* à Florence, lui permit de rester avec saint Zénobe, évêque de cette ville, qui l'éleva au rang de diacre.

Pendant que le Saint était gravement malade, il apprit qu'un de ses parents était mort sans confesseur. Désolé, il vint trouver *saint Zénobe*, qui lui donna de l'eau bénite avec laquelle il arrosa le cops du mort et le rappela à la vie. Après avoir opéré ce miracle, *Eugène* se remit au lit et le mal dont il souffrait ayant fait de grands progrès, il rendit son âme à Dieu entre les bras de saint Zénobe et de son sous-diacre, saint Crescence. Il fut enterré dans l'église du Saint-Sauveur. La résurrection citée plus haut a donné l'idée d'invoquer le saint diacre contre les *Peines de l'enfer*, et Brocchi, l'auteur de la *Vie des Saints et des Bienheureux Florentins* (1) cite l'oraison suivante qu'il avait composée pour demander à Dieu d'être préservé de ce châtiment éternel.

Deus qui, per beatum Eugenium confessorem tuum, animam consanguinei ejus ab æternæ mortis eripuisti faucibus, concede ut ipsius meritis et precibus fidelium, tuorum animæ a tartarei hostis perpetuò liberentur insidiis. Per etc.

(BROCCHI, *Hagiologium italicum*).

Dieu qui, par l'intercession de saint Eugène, votre confesseur, avez arraché l'âme de son parent du gouffre de la mort éternelle, faites que par ses mérites et ses prières les âmes de vos fidèles soient à jamais délivrées des embûches de l'esprit infernal.

DIX-HUIT NOVEMBRE

SAINT PATROCLE, CONFESSEUR

VIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Energumènes, contre les Démons et les Fièvres.

PATROCLE, né dans le Berry, gardait les troupeaux de son père Ethire, tandis que son frère étudiait les lettres. Traité un jour avec mépris par celui-ci, à cause de son emploi, il prit cette insulte pour un avertissement divin, laissa là les troupeaux et courut aux écoles où, grâce à Dieu, il fit tant de progrès qu'il surpassa bientôt son orgueilleux frère et parut même avec éclat à la cour du roi Childebert.

(1) *Vite dei Santi e Beati Fiorentini, dal Dottor* BROCCHI, 2 volumes in-4°, in Firenze 1742.

Son père étant mort, sa mère voulut le marier ; mais il préféra la cléricature et se rendit à Bourges, auprès de l'évêque Arcade qui, connaissant ses vertus et ses lumières, l'admit sans retard parmi ses clercs, puis l'ordonna diacre et enfin prêtre. Il s'adonnait tellement aux veilles, aux jeûnes, à l'étude et à l'oraison, qu'il oubliait parfois jusqu'aux heures des repas. L'archidiacre alors l'en réprimandait, même vertement, mais il ne s'en troublait point. Toutefois, pressé du désir de vivre dans la solitude d'une manière plus austère, il quitta Bourges, se retira près de Néris, en Bourbonnais, où il bâtit un oratoire à saint Martin et s'occupa de l'instruction des enfants.

Sa sainteté éclata bientôt dans les environs, on lui amena les infirmes, les énergumènes, les possédés du démon, qu'il guérissait par un signe de croix. Privé ainsi de la solitude qu'il cherchait, il établit des religieuses près de son oratoire et abandonna Néris, n'emportant que les instruments nécessaires pour se construire une cellule au fond de quelque forêt. Il l'établit au milieu des bois à Lachamp, paroisse de Lacelle, où il passa dix huit ans dans la prière, le travail, la mortification et la pratique de toutes les vertus. Aussi, comme à Néris, finit-il par y être souvent visité par les pèlerins qui venaient près de lui chercher bonté, assistance ou du moins consolations. Les démons, de leur côté, ne se faisaient pas faute de le venir troubler dans sa solitude et de le pousser de toute manière à l'abandonner. C'est pourquoi il eut un jour une vision : monté sur une haute colonne que lui indiqua un ange, il vit toutes les hontes du monde, ses vols, ses adultères, ses homicides, etc. Il s'écria : « Je vous en prie, Seigneur, que je ne retourne jamais à ces perversités que j'ai oubliées depuis que je vous sers ! »

Ainsi, fortifié par Dieu, il persévéra dans sa vie d'abnégation et de pénitence. Cependant il fonda un monastère à Colombier, à une lieue et demie de sa cellule et y mit un abbé à la tête afin de rester libre dans son désert de Lachamp. Il y mourut à l'âge de quatre-vingts ans environ, le 18 novembre 577, dit une très vieille légende. Suivant le désir qu'il en avait manifesté à un de ses disciples, il fut enterré à Colombier dont il avait bâti l'église. Les gens de Néris voulurent bien l'enlever, mais les draperies qui le couvraient brillèrent à leurs yeux d'un tel éclat, qu'ils y reconnurent un signe de la volonté divine et se joignirent au cortège qui le conduisait à Colombier, où depuis s'est opéré un grand nombre de miracles par son intercession en faveur surtout des infirmes, des énergumènes et des possédés. Aussi les pèlerins du Bourbonnais, de la Marche, du Berry et de l'Auvergne affluent-ils encore, de nos jours même, à Colombier, où l'on conserve les restes du pieux solitaire dans une double châsse de plomb et de chêne, avec une petite partie dans un buste en bronze. Leur authenticité a été constatée à diverses époques, spécialement en 1076, 1697, 1733, 1793, 1801, dernièrement enfin en 1850, par Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, qui les a scellées de son sceau et en a dressé procès-verbal signé de sa main et de plusieurs laïcs et ecclésiastiques.

Colombier conserve encore précieusement dans ses archives, et certes à très juste titre, une planche en cuivre fort ancienne, haute de trente-trois centimètres, large de vingt centimètres. Elle représente un abbé exorcisant une possédée. Le Saint met ses doigts dans la bouche de la malade et le démon s'en échappe sous la forme d'un monstre entouré de

fumée. On y voit aussi un ange sur une colonne élevée, tenant de sa main gauche un livre, de sa droite une banderolle où sont inscrits ces mots : *Desine ergo quærere mundum ne pereas cum illo.* (Cessez donc de vouloir retourner dans le monde, de peur de vous perdre avec lui). Sous l'image on lit : *Saint Patrocle, priez pour nous*, puis un court abrégé de sa vie. Enfin, *Bouchat fecit.*

(*Bollandistes.* — Grégoire de Tours. — Chevalier, curé de Colombier, *Vie du Saint.* — *Propre de Moulins.*)

SAINT MANDÉ OU MANDEZ, ABBÉ EN BRETAGNE

VIIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Enfants en chartre.

Son père était un roi d'Irlande. *Mandé* fut son dixième enfant et ses neufs frères étant morts, les grands du royaume demandèrent qu'il se mariât ; mais, à sa prière, Dieu lui envoya un mal si affreux, qui répandait une odeur si nauséabonde, que personne n'osait l'approcher. Il en fut guéri dès qu'il ne fut plus question de son mariage. Ayant été élevé au sacerdoce, il évangélisa les sujets de son père avec le plus grand succès ; puis voulant se dérober à tous les yeux, il partit pour l'Armorique et vint débarquer dans un port voisin de Dol (Ille-et-Vilaine). A Tréguier, il se mit successivement en relation avec saint Eugduald et saint Ruellin.

Il se retira bientôt dans un lieu très solitaire qu'on appela de son nom *Lanmodez*, c'est-à-dire *Territoire de Mandé* (1) ; mais voulant fuir l'importunité et les applaudissements des populations qui accouraient vers lui pour obtenir la guérison de leurs maladies, il passa un bras de mer et vint s'établir dans une île qu'il purgea des reptiles qui l'infestaient. Cette île se nomme aujourd'hui *Saint-Mandez.* Le seigneur qui la lui avait donnée avait deux enfants dont l'un tua l'autre en jouant. S'étant mis en prière, *Mandé* obtint la résurrection de ce jeune homme et le rendit à son père.

Il avait bâti un oratoire près d'une grotte et l'on montre encore une grande pierre qu'on nomme *Guele-san-Mandez* (lit de saint Mandé). Outre ce lit, on montre aussi sa cellule bâtie en rond comme une tour, à deux étages, que l'on appelle *Forn-Mandez.*

Dans le IXe et le Xe siècle, des religieux bretons portèrent à Paris des reliques de saint Mandé et y bâtirent près de Vincennes une chapelle qui, dans la suite, devint une abbaye bénédictine.

On conserve dans cette chapelle, devenue église succursale, depuis la Révolution, un bras de *saint Mandé.* On va encore le 14 mai à St-Mandé (Seine) pour obtenir la guérison des *Enfants qui sont en chartre.*

« Les peuples, dit dom Lobineau (2), attribuent aux mérites de *saint* « *Mandé* la vertu qu'ils disent qu'a la terre de l'île de Saint-Mandez, de « faire mourir tous les serpents et tous les insectes. On emploie encore « tous les jours cette terre, continue-t-il ; on la délaie avec quelque « liqueur et cette liqueur avalée par *les Enfants, tue les vers.* » Mais dom Lobineau, qui a horreur du surnaturel, ajoute que « comme on rapporte

(1) Côtes-du-Nord, arrondissement de Lannion, canton de Lézardieux.
(2) *Vie des Saints de Bretagne*, p. 84, 1725, Rennes.

« la même merveille à plusieurs autres Saints, et comme on attribue la « même vertu à plusieurs autres îles, il se pourrait bien, supposé que le « fait soit vrai, que cette guérison ne devrait s'attribuer qu'à *la salure* et « à *l'amertume de l'eau de la mer*, dont la terre de ces îles est imbibée. »

Les invocations *pour les Enfants* pourraient peut-être bien avoir pour origine la résurrection opérée sur l'un d'eux par *saint Mandé*, comme il a été rapporté plus haut.

(*Petits Bollandistes*).

SAINT ODON, ABBÉ DE CLUNY

Xe SIÈCLE. — 942

Patron de la Musique et des Musiciens. — Invoqué contre la Sécheresse.

Issu d'une noble famille d'Aquitaine, *Odon*, à l'âge de quinze ans, fut tonsuré à Tours dans l'église de Saint-Martin. Ce fut là où il étudia la grammaire. Etant venu à Paris, il se livra à l'étude de la dialectique et *de la Musique*. A dix-neuf ans il obtint un canonicat qui avait été fondé pour lui dans la collégiale de Saint-Martin par Foulques, comte d'Anjou. Il visitait nuit et jour le tombeau de saint Martin et se livrait à toute espèce d'austérités ; mais par une inspiration du ciel, il vint au diocèse de Besançon se mettre sous la conduite de saint Bernon qui lui donna l'habit en 909, dans le monastère de Baume.

Après la mort de saint Bernon, en 927, le gouvernement de trois monastères fut confié à *Odon*. Il s'établit dans l'un des trois, à Cluny, qui avait été fondé nouvellement. Il donna un grand développement à cette maison et le parfum de ses vertus y attira un grand nombre de moines. Il avait bâti une église nouvelle, et avait invité à sa dédicace tous les évêques d'alentour ; comme il n'avait pas de provisions, il était fort inquiet sur la réception qu'il pourrait faire à ses hôtes ; un sanglier vint s'offrir de lui-même aux gens de la maison et servit à festoyer tous ses invités.

Appelé par différents papes, il visita trois fois Rome et réforma dans cette ville le monastère de St-Paul-hors-les-Murs et plusieurs autres en Italie. Il soumit également sous la discipline de Cluny un assez grand nombre d'abbayes de la France. du pays de Vaud et d'autres contrées.

L'influence et la réputation de *saint Odon* étaient si considérables, qu'à Rome il réconcilia Hugues, roi d'Italie, avec Albéric, patrice de Rome, qui se faisaient une guerre acharnée, et Hugues donna sa fille en mariage à Albéric.

Pressentant sa mort prochaine, il voulut encore visiter une fois le tombeau de saint Martin et vint à Tours où il rendit sa belle âme à Dieu le 18 novembre 942.

Nous avons vu que *saint Odon* avait étudié *la musique* : il avait en outre composé des *Hymnes* et des *Antiennes* en l'honneur de saint Martin. Ce sont là les points de départ de son patronage *de la Musique* et *des Musiciens ;* quant à l'invocation *contre la Sécheresse* signalée par le Père Cahier, nous n'avons, dans ses biographies, rien trouvé qui en indique l'origine.

On le représente ordinairement en costume d'abbé, tenant à la main la règle de Cluny.

(RIBADANEIRA. — *Les Petits Bollandistes.*)

DIX-NEUF NOVEMBRE

SAINTE ELISABETH DE HONGRIE, VEUVE

XIIIe SIÈCLE. — 1231.

Patronne des Hospitalières et des Dentelières. — Invoquée contre les Maux de Dents.

ELISABETH, fille d'un roi de Hongrie, André II, prince très pieux et très charitable, aimait dès l'âge de cinq ans à être conduite à l'église et à se livrer à l'oraison. Cette enfant avait une dévotion spéciale pour la sainte Vierge. Elle donnait volontiers aux pauvres tout ce qu'elle possédait.

A l'âge de treize ans elle fut mariée au Landgrave Louis, duc de Thuringe, bien digne époux d'une telle femme. Cependant Elisabeth aurait désiré n'avoir aucun autre époux que Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais Dieu le voulait sans doute autrement « Elle subit le joug « du mariage, dit Ribadaneira, et y vécut avec un si rare exemple de « sainteté, aimant et servant son mari comme son chef, son seigneur, et « nourrissant trois enfants qu'elle eut pour le ciel, comme une mère qui « craint Dieu, de la main de qui elle les avait reçus. »

Elisabeth filait avec ses filles afin de venir en aide aux pauvres par son travail. Il lui arrivait quand elle n'avait plus rien à donner de vendre ses bijoux, de se dépouiller de sa coiffure pour couvrir la tête des femmes qui en manquaient. En dehors de tous ceux qu'elle était forcée de recevoir extérieurement, elle donnait tous les jours à dîner à neuf cents pauvres qu'elle se plaisait à servir elle-même.

Elle allait aussi fort souvent distribuer au loin ses aumônes par des chemins très rudes que l'on montre encore en souvenir d'elle. Son mari, quoique très bon, trouvait qu'elle abusait de la liberté qu'il lui laissait pour ses charités.

Un jour elle portait dans son manteau du pain, de la viande et d'autres comestibles, quand elle se trouva tout à coup face à face avec lui qu'elle voyait de loin. Le duc, soulevant le coin du manteau pour vérifier ce qu'il contenait, n'y trouva que des roses blanches et rouges. Il fut d'autant plus surpris que la saison des fleurs était passée.

Les lépreux surtout étaient soignés par Elisabeth avec une plus tendre sollicitude. Un jour que, pendant l'absence du duc, elle avait soigné un pauvre petit atteint de cette affreuse maladie, qu'elle lui avait lavé les pieds et les mains, et avait baisé humblement ses plaies et ses ulcères, elle l'oignit en outre d'un onguent et le plaça dans son propre lit. Le duc, survenu à l'improviste, excité par sa mère, dont les sentiments pour sa belle-fille étaient loin d'être bienveillants, entra dans la chambre avec une certaine irritation qui fit place bien vite à l'admiration quand, à la place de l'enfant lépreux, il vit Jésus-Christ lui-même, crucifié, étendu dans le lit.

Le simple énoncé de tous ces faits est la justification du patronage réclamé par *les Hospitaliers*.

Cependant, le moment de l'épreuve arrivait. Son cher mari, répondant à l'appel du souverain pontife, était parti avec tous les princes chrétiens pour combattre les infidèles. Elisabeth comprenant toute la grandeur de

la mission qu'allait remplir son mari ne voulut faire aucune opposition au départ de celui qu'elle aimait d'un amour à la fois si pur et si tendre ; hélas, bientôt elle apprit qu'il était mort en route.

Les parents de son époux, sous le prétexte qu'elle donnait ordinairement tout ce qu'elle pouvait posséder, commencèrent par lui ôter l'administration de ses biens et la forcèrent à abandonner son palais en lui enjoignant de ne rien emporter avec elle. Elle partit avec ses quatre enfants, portant dans ses bras le dernier, qui n'avait que deux mois. Le froid était rigoureux et elle ne put trouver un asile que dans une étable. Les habitants d'Eisenach, pour lesquels elle avait toujours été si bonne, l'abandonnèrent lâchement, et même une vieille mendiante qu'elle avait soignée de ses propres mains dans ses infirmités, la renversa un jour dans la boue. *Elisabeth* se releva en riant, désirant toujours souffrir davantage et tomber de plus en plus dans le mépris général. Le monde n'existait plus pour elle depuis que son mari l'avait quittée. Ses parents, ayant appris toutes ces épreuves, s'empressèrent de lui donner l'hospitalité et les chevaliers qui avaient accompagné le duc Louis et avaient rapporté son corps en Thuringe, obligèrent en quelque sorte les frères de son époux à la rappeler dans son palais où ils lui demandèrent pardon et la comblèrent d'égards. Quant à elle, renonçant à toutes les grandeurs, elle se fit bâtir une petite maison dans la ville de Marbourg, puis elle prit le costume des Clarisses et marcha désormais les pieds nus, vêtue avec la robe de bure et le cordon, suivant strictement la règle du tiers-ordre de Saint-François, qu'elle adopta la première en Allemagne.

Alors Notre-Seigneur lui apparaissant, l'avertit que le temps était venu où il voulait lui donner sa couronne de gloire et la récompense de ses travaux. Elle fut saisie par un violent accès de fièvre et tout en se recommandant affectueusement à Notre-Seigneur, qu'elle avait tant aimé, elle rendit son âme entre ses mains, le 19 novembre 1231, à l'âge de vingt-quatre ans. Pendant qu'étendue sur son lit, elle avait la tête tournée contre la muraille, les assistants l'entendirent chanter très harmonieusement ; et comme on lui en demanda le motif, elle dit : « Un oiseau qui s'est posé entre moi et la muraille, a fait des accords si doux qu'il m'a engagée aussi à chanter. »

Son corps fut transporté dans son église de Marbourg, dans un tombeau d'où coulait depuis une huile extrêmement subtile et délicate, qui répandait un parfum délicieux et guérissait un grand nombre d'infirmités et de maladies. On voit encore, près de Marbourg, une fontaine appelée *Elisabethsbrunn* dans laquelle elle lavait elle-même le linge des malades.

Sainte Elisabeth est la patronne des *Dentelières*. D'après l'*Univers* du 21 novembre 1874, « la raison qui a fait choisir cette sainte pour ce patronage n'est pas bien connue. La seule version qu'on en donne, c'est qu'elle était presque constamment couverte d'un voile transparent d'une extrême finesse et qui ressemblait à la dentelle, désignation qui n'était pas encore inventée à cette époque puisque la dentelle ne fit son apparition, pour la première fois en Belgique, qu'au commencement du XVIIe siècle.

Sainte Elisabeth est représentée ordinairement : 1° Distribuant des comestibles aux pauvres, leur donnant à boire, pansant leurs plaies ou lavant la tête des teigneux ; 2° au moment où son mari soulevant le coin

de son manteau, s'effectue *le miracle des roses* rapporté plus haut ou bien en souvenir de ce miracle elle porte seulement de la main droite un panier rempli de roses ; 3° en costume de tertiaire portant sur la tête une première couronne et de la main gauche deux autres posées sur un livre, tandis que de la droite elle donne de l'argent à un pauvre. L'Allemand Henri Alt regarde ces trois couronnes comme un symbole pour représenter ses trois états de *vierge*, *épouse*, *veuve* ; 4° enfin à l'église de St-Vincent-de-Paul, à Paris, elle est représentée avec le *Fuseau et le peloton* en souvenir des travaux qu'elle exécutait pour les pauvres.

(Ribadaneira. — M. de Montalembert. — Journal *le Pèlerin*, n° 202.)

VINGT NOVEMBRE

SAINT SYLVESTRE, ÉVÊQUE DE CHALON-SUR-SAONE

VIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre.

son école se forma saint Césaire qui, depuis, fut évêque d'Arles. *Sylvestre*, dans son diocèse, s'appliqua surtout à détruire les derniers vestiges de l'idolâtrie.

Il assista en 517 au concile d'Epaône et souscrivit le premier après les métropolitains comme le plus ancien des évêques de nos provinces. Lorsqu'il eut brillé, pendant sa vie, par des miracles innombrables, par sa soumission aux lois de Dieu, par son amour pour le salut des âmes et les progrès de la religion, tandis qu'il était l'ornement de l'Eglise par la sainteté de sa vie, il rendit son âme à Dieu, après quarante-deux ans d'épiscopat. Saint Grégoire de Tours (*De Glor. confess.*, c. 85) raconte, comme témoin oculaire, que les malades et surtout les *Fiévreux* qui se couchaient avec foi sur le lit formé de petites cordes où il était mort, étaient guéris immédiatement par une vertu spéciale issue du contact de ses membres sacrés.

Des fragments de ces cordes étaient portés au loin, et placés sur les malades leur rendaient la santé.

La mère de Saint Grégoire en ayant suspendu un morceau au cou d'une jeune fille atteinte des frissons de la fièvre, sur-le-champ les frissons cessèrent.

Saint Sylvestre fut canonisé par le pape Jean VIII, en 878, sous l'épiscopat de Gibold.

(Saint Grégoire de Tours. — Du Saussaye. — *Légendaire d'Autun.*)

SAINT EDMOND, ROI D'ANGLETERRE & MARTYR

IXe SIÈCLE. — 870.

Invoqué contre la Peste.

Edmond n'avait que quinze ans quand Offa, roi des Est-Angles, voulant finir ses jours à Rome dans les exercices de la piété et de la pénitence, lui remit sa couronne. Il descendait des anciens rois Anglo-Saxons de la Grande-Bretagne et fut couronné le jour de Noël 855. Il se distingua par toutes les qualités du meilleur des rois et fut réellement le père de ses sujets. Il avait surtout une grande ferveur dans le service de Dieu qu'il mettait au-dessus de tous les autres intérêts de la terre.

Il régnait déjà depuis quinze ans, quand il fut attaqué par les Danois ayant à leur tête deux princes de cette nation Hinguar et Hubba, qui surpassaient tous les pirates par leur barbarie. *Edmond*, comptant sur la foi des traités, ne s'était point préparé à la guerre, il les battit néanmoins près de Thetford (comté de Suffolk) ; les barbares, fortifiés de nombreux renforts, lui firent diverses propositions qu'il refusa d'accepter, parce qu'elles étaient opposées à la religion et à la justice qu'il devait à son peuple. Pour épargner le sang de ses sujets, il prit le parti de fuir seul, mais ayant été fait prisonnier et ayant refusé de nouvelles propositions, il fut chargé de chaînes et battu cruellement ; puis Hinguar le fit attacher à un arbre, déchirer à coups de fouet et accabler par *une grêle de flèches*, dont son corps fut bientôt tout hérissé. Enfin il le condamna à être décapité. Les barbares portèrent sa tête dans un bois et la jetèrent dans les broussailles où on la retrouva miraculeusement et on l'enterra avec son corps.

Saint Edmond était invoqué *contre la Peste* par les mêmes motifs que *saint Sébastien* qui avait été lui aussi *percé de flèches* (Voir au 20 janvier).

On représente *saint Edmond* percé de flèches avec les trois couronnes du royaume des Est-Angles, en compagnie d'un loup qui tient sa tête royale entre ses pattes et la défend contre les animaux carnassiers.

(Les Petits Bollandistes.)

VINGT-ET-UN NOVEMBRE

SAINT COLOMBAN, FONDATEUR ET ABBÉ DE LUXEUIL

VIIe SIÈCLE. — 615

Patron des Aliénés et des Imbéciles. — Invoqué contre les Inondations.

OLOMBAN était né en Irlande de parents chrétiens qui l'élevèrent dans la piété et le firent initier à l'étude des lettres et des sciences. Le diable redoutant le pouvoir dont il devait user plus tard contre lui, essaya vainement de l'entraîner dans une autre voie par les tentations de la chair. Pour les fuir, *Colomban* entra dans le monastère de Bangor, dans lequel le saint abbé Comgall avait réuni un grand nombre de moines. Plus tard, il passa en France avec douze religieux savants et pieux et fonda le monastère d'Anegray, dans le désert des Vosges, celui de Luxeuil, à huit milles d'Anegray et à quinze lieues de Besançon, et enfin, à une lieue de Luxeuil, *le Monastère des Fontaines*.

Luxeuil, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, qui subsista jusqu'à notre première révolution, acquit une grande célébrité et fut regardé comme chef d'ordre ; il était gouverné par *Colomban*, avec le titre d'abbé et avait sous sa dépendance les deux autres qui n'étaient que des prieurés. Poursuivi par la haine de Brunehaut, *Colomban* fut obligé de quitter la France ; il se retira près du lac de Zurich et évangélisa toutes les contrées environnantes. L'an 612, il se rendit en Italie et fut très bien accueilli par Aigulfe, roi des Lombards. Après qu'il eut séjourné quelque temps auprès de lui, il vint à Milan et combattit avec une grande énergie les Ariens contre lesquels il écrivit un livre docte et solide. Avec le consentement du roi il fit bâtir un beau monastère à Bobbio,

dans les Alpes Cottiennes ; puis répara l'église qui dominait le couvent et était dédiée à saint Pierre. C'est là où « après avoir vécu un an avec une sainteté admirable, son âme sortit de la prison corporelle, s'envolant au ciel pour être couronnée de gloire et jouir éternellement de Notre-Seigneur. » (Ribadaneira.)

Pendant sa vie et après sa mort, *Colomban* fut favorisé d'un grand nombre de miracles. La rivière de Bobbio crût un jour avec une grande rapidité et le moulin du couvent allait être emporté par les eaux, quand *Colomban* ordonna à un de ses diacres, nommé Sincald, de prendre son bâton et, en faisant un signe de croix, d'ordonner à la rivière de s'arrêter. La rivière obéit immédiatement au commandement de Sincald. C'est là le motif qui a déterminé *l'invocation* qui lui est adressée *contre les Inondations.*

Lorsque le Saint, obligé d'abandonner Luxeuil, eut pris la route de Besançon et fut sorti de cette ville, il logea chez une noble femme. Pendant qu'il y était, *il chassa le malin esprit du corps de douze possédés et guérit cinq frénétiques.*

Telle est probablement l'origine du patronage des *Aliénés* et des *Imbéciles*, qui ont souvent été assimilés aux *Possédés.*

Saint Colomban est représenté tenant une croix et une crosse, avec un soleil brillant sur sa poitrine. C'est ainsi que sa mère l'avait vu dans un songe prophétique avant sa naissance.

Il a laissé des ouvrages remarquables à plus d'un titre.

DICTON SUR SAINT COLOMBAN

Haleine de saint Colomban. — On dit ce proverbe à propos d'un homme doué de vigoureux poumons. Voici à quel miracle il fait allusion : Colomban prêchait un jour aux environs du lac Zurich ; voyant les habitants de ce pays placer au milieu d'eux une grande cuve pleine de bière pour l'offrir au dieu Mars, Colomban souffla dessus et aussitôt la cuve se brisa.

(Méry, *Histoire des Prov.*, tome II, p. 221.)

(Ribadaneira. — Abbé J.-B. Glaire).

VINGT-DEUX NOVEMBRE

SAINTE CÉCILE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe siècle. — 230.

Patronne de la Musique, des Musiciens, Facteurs d'instruments et Luthiers.

La noble vierge et martyre, sainte Cécile, naquit à Rome de parents illustres et riches. Dès ses plus tendres années, elle ouvrit son cœur à la vérité de la religion chrétienne et bientôt s'entretenant jour et nuit avec le divin Maître, elle fit vœu de lui consacrer sa virginité ; mais elle n'avait pas osé le déclarer à ses parents qui l'avaient fiancée, malgré elle, à un jeune et noble païen, du nom de Valérien. En attendant le jour tant redouté de son mariage, *Cécile* portait, sous ses robes d'or et de soie, un rude cilice, et trois jours avant elle avait jeûné, suppliant le Seigneur de la garder pure, comme devait être son épouse.

Les cérémonies des noces étant accomplies, les époux passèrent dans le *Triclinium*, où le souper était servi. Durant le festin, on chanta l'Epithalame qui célébrait l'union de Valérien et de *Cécile* et les voix des

musiciens étaient accompagnées par le son harmonieux des instruments d'après les actes de *sainte Cécile* inscrits aux Matines du Bréviaire romain :

Cantantibus organis, Cœcilia virgo in corde suo soli Domino DECANTABAT *dicens : « Fiat, Domine, cor meum et corpus meum immaculatum ut non confundar. »*

Tandis que les instruments faisaient entendre leurs chants, la vierge Cécile *chantait* dans son cœur à Dieu seul disant : « Seigneur, que mon cœur et mon corps soient immaculés, afin que je ne sois pas confondue. »

Interprêtant ce passage à sa manière, une école du siècle dernier, funeste à tous les points de vue, empruntant ses conclusions à l'abbé Lebeuf, n'a pas craint de dire, par l'organe du *Mercure* de 1732 : « Les meilleurs théologiens et les historiens ecclésiastiques les plus savants, n'ont pas hésité à rejeter la légende de *sainte Cécile*... En admettant comme réellement authentiques les actes du martyre de *sainte Cécile*, cette jeune vierge n'appartiendrait aucunement à la profession musicale. »

Notre grand évêque de Tulle, Mgr Berthaud, devait mettre à néant toutes ces assertions dans un discours de la plus haute éloquence, prononcé à la messe solennelle de sainte Cécile, dans l'église de Saint-Eustache de Paris, le 22 novembre 1864, devant Mgr le Nonce apostolique, Mgr l'évêque d'Ajaccio, Mgr le coadjuteur d'Ajaccio, Mgr l'évêque de Quimper, Mgr l'évêque de La Rochelle (1) et devant un grand nombre des artistes les plus distingués de la capitale.

Dans son exorde, Mgr Berthaud s'exprimait ainsi :

« ....*Cécile* a été cherchée, elle a été prise par les maîtres et les élèves « de l'harmonie comme une douce et gracieuse patronne. C'est un choix « bien fait ; et une preuve certaine, c'est qu'il a scandalisé les demi- « savants et les petits esprits du dernier siècle et du nôtre. Ils se sont « levés disant que *Cécile*, la patronne des musiciens, n'était pas musi- « cienne. Ils nous ont récité, ce matin même, d'un ton triomphant, les « actes de la Sainte où elle apparaît vêtue du cilice sous la splendeur de « sa tunique et de ses joyaux, vierge ayant épousé Dieu dans son cœur, « et quand ses parents la conduisent par la main de la violence aux « noces humaines et à leurs concerts, n'ayant sur ses lèvres enflées de « larmes que l'hymne des gémissements...

« ...D'où ces délicates et fortes intelligences concluent que *Cécile* « ne connaissait pas et qui plus est, n'aimait pas la musique. Ainsi « Raphaël n'a su ce qu'il faisait, quand il l'a représentée laissant tom- « ber de ses mains sa syrinx, ou orgue antique, au bruit de la musique « des anges (2) ; ainsi Le Dominiquin et notre Mignard n'auraient pas « dû approcher d'elle le violoncelle ou la harpe...

« ...Ces critiques qui se prétendent justes, parce qu'ils sont secs, sou- « rient de ces inspirations et des traditions publiques des siècles et de » l'art. Mais vous, éminents artistes et non moins éminents esprits, qui

(1) Voir les numéros du journal le *Monde*, 22 et 23 mars 1865, où le discours de Mgr Berthaud a été recueilli par l'abbé Davin.

(2) Dans son célèbre tableau de Bologne, Raphaël effectivement a représenté *sainte Cécile* entourée de sainte Madeleine, saint Augustin, saint Jean l'Evangéliste et saint Paul, ayant à ses pieds un certain nombre d'instruments profanes et laissant tomber de ses mains l'instrument dont il est question ici, elle semble participer au concert formé au-dessus de sa tête, par un groupe d'anges chantant. C'est évidemment la glorification de la musique religieuse, de la musique du ciel.

« animez de votre génie les voix infinies de l'orgue, qui tirez des en-
« trailles du violoncelle ses pathétiques et magistrales émotions, qui
« lancez sur la harpe des vibrations aériennes, qui donnez au bois et au
« métal l'âme humaine avec toutes ses éloquences...

« ...Vous, les heureux émules de la nature qui chante, elle aussi,
« tout entière, depuis la plus petite fleur des champs jusqu'au grand
« soleil, je dis que vous avez été bien inspirés de placer sur votre ban-
« nière, pour faire flotter dans la gloire, entre le ciel et vous, la femme
« noble qui n'ouvrait point sa lèvre, qui ne jetait pas des soins humains
» en l'air, qui ne touchait d'aucun instrument de musique, mais qui,
« mettant intérieurement tous les instruments et toutes les voix sous ses
« pieds, chantait à Dieu seul : *Cantantibus organis, illa in corde suo soli*
« *Deo decantabat.* »

Après avoir fait remarquer que Beethoven ne jouait pas d'un instrument quand il composa la messe sublime qui fait les honneurs sacrés de la fête de ce jour, qu'étant devenu sourd, la perte du plus noble de ses sens avait agrandi d'autant son génie et que, banni des concerts de la terre, il n'entendait que mieux les concerts du ciel ; après avoir fait observer que son maître Mozart ne permit jamais à ses oreilles autre chose que le silence et une plume à ses mains, quand il avait à faire parler même une légion de voix et ce monde nouveau d'harmonie et cet orchestre moderne qui sont sa création, Mgr de Tulle conclut que Dieu, en ces deux hommes, voulait faire comprendre à un siècle matérialiste que la musique n'est pas dans la vibration des corps, mais dans celle des âmes.

Quant à Raphaël, le digne peintre de Cécile, après l'avoir représentée trouvant dans son cœur d'artiste le monde de la beauté qu'il doit reproduire, poursuivant ce que les hommes appellent l'idéal, mais dont le nom véritable est Dieu, le grand évêque proclame que l'art, c'est le resplendissement ou le retentissement de Dieu dans le cœur de l'homme ; puis il s'écrie :

« ...Musiciens, applaudissez aux peintres ! Ce n'est pas une fois, c'est
« mille qu'ils ont eu raison de mettre dans les mains de *Cécile* une harpe
« qu'elle n'a jamais pincée, un violoncelle qu'elle n'a point fait frémir,
« une syrinx où elle n'a pas soufflé, un orgue qu'elle n'a point vu. Tous
« ces instruments, Cécile les entendait toucher par le Christ dans son
« cœur et elle en jouait dans son cœur au Christ : *Cujus mihi organa*
« *modulatis vocibus cantant.* Qui ne comprend pas ces choses est ni théo-
« logien, ni musicien. Mais pour les musiciens, dont vous êtes les
« représentants, pour les théologiens, dont je suis l'organe, il est certain
« que la musicienne de l'idéal, la musicienne du cœur, la musicienne
« de Dieu, *Cécile*, sera toujours *la patronne des Musiciens.* »

Il n'y a rien à ajouter à une démonstration aussi éloquente et aussi péremptoire.

Quand *Cécile*, après être sortie du Triclinium, entra dans la chambre nuptiale, elle dit à Valérien : « O très cher et très doux jeune homme,
« il est un mystère que je vais te révéler, si tu me jures de garder un
« secret inviolable. » Valérien le lui promit. « Sache maintenant, lui
« dit-elle, qu'il y a un ange de Dieu qui m'aime et qui veille sur mon
« corps ; s'il venait à voir que tu l'offenses par un amour sensuel, il te
« frapperait et la fleur de ta jeunesse te serait ravie ; mais s'il voit que

« tu as pour moi un amour chaste, il te chérira autant que moi et te « fera d'aussi grandes faveurs. » Alors Valérien lui répondit : « Si tu « veux que je te croies, montre-moi cet ange. » Cécile lui répliqua : « Si « tu crois au vrai Dieu et si tu te fais baptiser, tu pourras voir l'ange. » Puis elle l'envoya au pape saint Urbain, qui était caché à une lieue de Rome. L'homme de Dieu, après avoir appris ce qui s'était passé entre les deux époux et après avoir évangélisé Valérien, le baptisa. De retour auprès de son épouse, celui-ci la trouva en oraison et vit, à côté d'elle, l'ange de Dieu qui tenait en ses mains deux belles couronnes de lis et de roses qu'il avait apportées du ciel. L'ange lui en offrit une et l'autre à Cécile en lui disant : « Ces couronnes que Notre-Seigneur vous envoie, « afin que vous l'aimiez désormais d'un amour chaste, ne se flétriront jamais « et ne perdront jamais leur odeur ; mais personne ne les pourra voir, sinon « ceux qui aimeront la chasteté comme vous ; quant à vous, Valérien, « qui avez toujours cru aux paroles de votre épouse, Dieu m'a envoyé « auprès de vous pour vous dire qu'il vous accordera tout ce que vous « lui demanderez. » Valérien se prosternant devant lui, lui dit qu'il ne désirait rien tant que la conversion de son frère Tiburce ; l'ange l'assura que Dieu lui accorderait certainement cette grâce.

Quelques instants après, Tiburce entrant dans la chambre, fut frappé de l'odeur des fleurs apportées du ciel par l'ange et qu'il ne voyait point. Il s'extasia d'autant plus que la saison des fleurs était passée et demanda d'où venaient ces parfums célestes. Les saints époux lui découvrirent alors la grâce que le Seigneur leur avait faite, le conjurant de se convertir lui-même ; ils plaidèrent la cause de Dieu avec tant de grâce et avec tant de vertu du ciel, que Tiburce se jetant aux pieds de *Cécile*, lui promit de lui obéir entièrement. Effectivement, peu de temps après il fut baptisé lui aussi par le saint pape Urbain.

Valérien et Tiburce, après leur conversion, faisaient beaucoup d'aumônes et donnaient la sépulture aux corps des bienheureux martyrs. Aussi ne tardèrent-ils pas à être martyrisés, comme nous l'avons dit, le 14 avril.

Cécile ensevelit leurs corps avec celui de Maxime, le gardien de leur prison, que leur exemple avait fait chrétien, et qui avait remporté la couronne du martyre.

Le préfet Almaque avait condamné Valérien et Tiburce dans l'espoir de s'emparer de leurs biens. Il fit comparaître devant lui *Cécile*, la femme de Valérien, pensant qu'elle découvrirait leurs trésors ; à la première question qui lui fut adressée à ce sujet, *Cécile* répondit qu'ils étaient en lieu de sûreté et à l'abri des voleurs, parce qu'ils avaient été distribués aux pauvres. Sollicitée de sacrifier aux faux dieux, elle s'y refusa absolument. Alors Almaque fit conduire *Cécile* à sa maison et donna l'ordre de l'exposer au feu le plus violent de l'hypocauste dans la salle du bain. Le préfet voyant qu'après y être restée vingt-quatre heures elle n'avait pas souffert la plus petite atteinte, envoya un bourreau pour lui trancher la tête dans cette étuve. Celui-ci frappa trois fois sur le cou, sans pouvoir le lui trancher, et comme il était défendu de porter un quatrième coup, il la laissa sanglante et à demi-morte. Elle vécut encore trois jours, distribuant aux pauvres tout ce qu'elle possédait, recommandant à Urbain tous ceux qu'elle avait convertis à la foi et le priant de bénir sa maison pour en faire une église ; ce qui fut exécuté après sa mort.

En 821, le pape Pascal fit reconstruire l'ancienne basilique qui menaçait ruine ; on croyait que les Lombards, qui assiégèrent Rome en 753, avaient enlevé le corps de Cécile avec celui des autres martyrs, mais Pascal, un dimanche, à Matines, s'endormit dans l'église de Saint-Pierre ; *sainte Cécile* lui étant alors apparue, lui apprit qu'on le trouverait dans le cimetière qui porte son nom ; on le trouva effectivement avec ceux de Valérien et de Tiburce et ils furent transportés dans la nouvelle église *Sainte-Cécile in transtevere*. En 1599, on fit une nouvelle reconnaissance des reliques, en présence du cardinal Sfondrate, qui avait résolu de réparer la basilique. On ouvrit le tombeau de *sainte Cécile* et l'on constata la complète intégrité de son corps qui repose toujours au même endroit. Charles de Moderne fut appelé pour faire en marbre la reproduction particulière des mains qui confessent le mystère d'un seul Dieu en trois personnes. D'après l'attitude dans laquelle *sainte Cécile* mourut et fut ensevelie, une des mains, en effet, ouvre trois doigts, l'autre un seul.

En 1571 une confrérie de *Sainte-Cécile* (*Revue britan.*, 6e série, 5e vol., p. 162) fut établie à Evreux *par les Chantres, Clercs de l'église cathédrale et autres dévots pour apprendre l'art de la musique*. En 1575, une autre confrérie fut fondée à Paris sous la même dénomination dans l'église des Grands-Augustins.

Nous avons déjà cité Raphaël. Les peintres les plus célèbres ont voulu représenter quelques-uns des actes de la Sainte : Lucas de Leyde, à Munich ; Le Dominiquin, au Louvre et à Rome ; Carlo Dolci, galerie de Dresde ; Mignard, au Louvre ; Jules Romain, Le Poussin, Giulio Procacino, etc. Vu la démonstration victorieuse de Mgr de Tulle, nous sommes fondés à croire qu'ils ont eu tous raison de lui mettre à la main ou à ses pieds un instrument de musique, lors même qu'il n'était pas inventé à l'époque de *sainte Cécile*.

(*Légende Dorée*. — Ribadaneira. — Dom Guéranger.

DICTON SUR SAINTE CÉCILE ET SAINTE BARBE

Si l'hiver commence la veille
De sainte Cécile, à sainte Barbe, il se réveille
Ou bien au plus tard, s'il varie,
Vous l'aurez quand conçoit Marie.

VINGT-TROIS NOVEMBRE

SAINT PHALLIER (1) (PHALETRUS), CONFESSEUR ET ERMITE

Ve ET VIe SIÈCLE. — 465-525.

Invoqué contre les Maladies de langueur des Enfants, les Maladies de Rate, pour la Fécondité des Femmes et pour donner de la Force aux Hommes et aux Enfants.

Saint Phallier, né à Limoges, vers l'an 465, d'une famille fort distinguée, fut élevé de très bonne heure au diaconat par l'évêque Cuthbert. Voulant absolument vivre isolé du monde, il abandonna sa famille, ses amis et sa patrie et partit secrètement pour Rome.

Après avoir visité les tombeaux des martyrs, il ne put résister au désir d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte. Un

1) Ou *Falier* (ou *Falerus*, *Phalerus* ou *Pharetrius*.

jour qu'il était agenouillé devant le Saint-Sépulcre, il entendit une voix qui se lamentait : « *Phallier*, serviteur de Dieu, aide-moi, car voici « l'ennemi qui m'entraîne avec lui en enfer. » Le Saint redoublant sa prière, ordonna à satan d'abandonner sa proie et obtint également que cette pauvre âme retournât dans son corps. C'était un jeune homme décédé dans le voisinage, qui depuis accompagna *Phallier* dans toutes ses pérégrinations. Le patriarche de Jérusalem ayant été informé de ce miracle, voulait le retenir auprès de lui ; mais *Phallier* tint absolument à revenir à Rome, d'où il reprit le chemin de la France.

En rentrant dans sa patrie, il n'eut garde de se diriger vers la province où il était né ; continuant sa vie de pèlerin, il arriva à Agen où il guérit une pauvre femme qui était muette et aveugle depuis longtemps. Grâce également à son intercession, la grêle qui dévastait la campagne chaque année cessa tout à coup.

Fuyant de nouveau la société des hommes qui arrivaient en foule pour lui demander des guérisons temporelles et des conseils spirituels sur la conduite de la vie, il se retira en Auvergne et l'évêque de Clermont voulait absolument lui conférer la prêtrise ; mais la célébrité extraordinaire qu'il craignait tant, le poursuivant toujours, il se détermina à aller s'ensevelir dans le monastère de Fleury-sur-Loire au diocèse d'Orléans, où néanmoins il ne resta que neuf jours, et en sortit pour aller visiter à Bourges le tombeau de saint Ursin.

Un jour qu'il était agenouillé devant les reliques du saint archevêque, il entendit une voix qui lui enjoignait de se retirer à Chabris à l'extrémité du diocèse de Bourges. Ce fut là, en un lieu horrible, inculte et désert, qu'il fixa son séjour et vécut jusqu'à sa mort dans la contemplation et dans les austérités les plus rudes. Au fond de cette nouvelle et profonde solitude il ne tarda pas à être assailli par de nombreux malades qu'il renvoyait guéris ou au moins soulagés. On cite surtout en particulier une femme et un démoniaque qu'il délivra, l'une d'un flux de sang opiniâtre, l'autre de la possession du démon. *Saint Phallier* était de préférence compatissant pour *les petits enfants atteints de quelques maladies* et particulièrement de *maladie de langueur*. On l'invoque aujourd'hui pour cette même affection.

Saint Phallier fut inhumé sur l'emplacement même de son ermitage, où s'élève aujourd'hui la petite ville de Chabris (Indre). Les deux petites cryptes de son église romane, ornées de la statue et du tombeau de *saint Phallier* étaient fréquentées par de nombreux pèlerins.

Il se fit, aux obsèques de *saint Phallier*, un grand nombre de miracles et il s'en opère encore, quoiqu'il soit vide depuis que les Huguenots brûlèrent ses reliques. Il n'était pas jusqu'au son des cloches de l'église qui ne fût redoutable aux puissances infernales. En 1598, le malin esprit, par l'organe d'une femme possédée, répondit pendant l'exorcisme : « Que si la paroisse de Chabris avait été préservée d'un violent orage pendant que les paroisses voisines avaient été dévastées, *les dogues de saint Phallier l'avaient empêché par leurs aboiements d'approcher de ce lieu*, voulant désigner par cette expression le son des cloches de son église.

Le roi Louis XI ayant fait un pèlerinage à Chabris et ayant été guéri d'une fièvre lente qui le conduisait à l'étisie, conféra de nombreux privilèges à la paroisse de Chabris et lui fit présent d'une statue d'or représentant *saint Phallier* avec une châsse magnifique pour renfermer

ses reliques. Toutes ces richesses tombèrent entre les mains des Huguenots. On ne put sauver qu'une faible partie du crâne du Saint et quelques petits ossements de son corps.

On trouve dans les diocèses de Bourges et d'Orléans un assez grand nombre d'églises, de chapelles et d'autels dédiés à *saint Phallier*. Il y a également dans l'Indre une petite paroisse qui porte son nom.

D'après MM. de la Tremblais et de la Villegille, cités par Ch. Barthélemy (1), « ce Saint est l'objet d'une profonde vénération dans toute la contrée. Il est invoqué *par les Femmes pour devenir fécondes, par les hommes et par les enfants pour devenir forts*. Tantôt on dépose, dans son tombeau, les personnes malades ou languissantes pour lesquelles on s'adresse au Saint, tantôt on les fait passer pardessous. Mais le moyen regardé comme le plus efficace pour obtenir la guérison de toutes les infirmités, consiste à boire en infusion la râclure du sarcophage, ou seulement même celle de la pierre employée à la construction de l'église. Plusieurs des contreforts extérieurs de l'édifice portent des traces de cette coutume. »

Saint Phallier est encore invoqué *contre les Maladies de la rate*, sans qu'il soit possible de préciser l'origine de ces invocations.

(Du Saussaye. — J. Collin. — Peyronnet. — *Propre du diocèse de Bourges*. — Labiche de Reignefort).

SAINT CLÉMENT, QUATRIÈME PAPE, MARTYR

FIN DU Ier SIÈCLE. — 100.

Patron des Bateliers, Marins, Marbriers, Chapeliers et Marchands de Cidre. — Invoqué contre les Orages, les Naufrages, les Tempêtes et dans les Maladies des Enfants.

Fils du sénateur Faustinien, allié des empereurs Vespasien, Titus et Domitien, *Clément* fut converti par saint Paul qui parle de lui dans son épître aux Philippiens. Il aida saint Pierre dans le gouvernement de l'église romaine. Quand il fut pape, il se préoccupa continuellement de recueillir les actes des martyrs. A cet effet, il nomma sept notaires dont la fonction était de recueillir, dans chacun des sept quartiers de Rome, les combats que les chrétiens auraient à soutenir et à rédiger, par écrit, chacun de leurs triomphes. Il ordonna que la confirmation fût administrée après le baptême. Il consacra à Dieu Flavie Domitille, nièce de Domitien et sa parente. Ce fut lui enfin qui envoya en France saint Denis et ses compagnons.

L'empereur Trajan, ayant appris toutes les conversions qu'il opérait dans la ville de Rome, l'exila dans la Chersonèse. Il trouva là deux mille chrétiens qui y étaient relégués comme lui, travaillant aux carrières de marbre. Ce fut pour eux un grand soulagement que l'arrivée de ce saint pape qui les consolait et les encourageait. Une des pires tribulations de ces pauvres ouvriers, c'était d'être obligés, chaque jour, d'aller chercher sur les épaules à deux grandes lieues de là, l'eau qui leur était indispensable pour eux et pour leur famille.

Clément, ému de pitié à la vue des fatigues que tous ces pauvres gens avaient à subir, les convoqua en les adjurant de prier avec lui. Après

(1) *Les Vies de tous les Saints de France* (10e année, p. 417).

avoir achevé sa prière, le Saint ayant aperçu un agneau qui semblait du pied droit lui faire signe où était l'eau, les appela à cet endroit, en les invitant à y creuser la terre. Lui-même, ayant pris une pioche, au premier coup qu'il donna fit jaillir une fontaine d'eau douce si abondante qu'elle devint bientôt un gros ruisseau. C'est à la suite de cet inestimable bienfait que *les Marbriers* choisirent *Clément* pour leur patron. L'origine de ce patronage nous reporte naturellement à un autre intéressant souvenir, celui de dom Guéranger, le célèbre restaurateur de la liturgie romaine dans notre chère France. Dans le département de la Sarthe, où se trouve Solesmes, on exploite plusieurs carrières de marbre. Dom Guéranger était aumônier de la corporation des *Marbriers*. Cette industrie fort importante, à la tête de laquelle se trouve un chrétien de rude trempe, M. Landeau, était l'objet spécial de la tendresse du Père Abbé. Tous les ans, il leur disait la messe au jour de *Saint Clément*, leur patron. Aussi deux Bénédictins siègent ordinairement dans le conseil municipal de Solesmes et, aux obsèques de Dom Guéranger, les ouvriers ont offert et porté tour à tour deux cierges énormes, dont chacun était un vrai fardeau.

Le bruit du miracle de *Clément* se répandit dans toute la contrée : le peuple accourut pour le voir. Par ses prédications les fidèles étaient confirmés et les gentils convertis à la foi en si grand nombre, qu'il baptisait tous les jours plus de cinq cents personnes. En moins d'un an, soixante-quinze églises furent élevées à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans un rayon de plus de cent lieues ; les temples des faux dieux furent renversés et les idoles mises en pièces. *Trajan*, en ayant été instruit, envoya un président qui commença contre les chrétiens une horrible persécution. *Clément*, après avoir refusé de sacrifier aux dieux, fut emmené en pleine mer et précipité dans les flots avec *une ancre* attachée au col.

Peu de temps après sa mort, Corneille et Phœbus, deux de ses disciples, s'étant mis à genoux au bord de la mer avec tous les autres, demandèrent à Dieu qu'il lui plût de leur montrer les reliques du saint martyr. Bientôt la mer s'étant retirée, ils y entrèrent à pieds secs et virent une chapelle en forme d'une petite église, fabriquée par les anges et au-dedans un cercueil de marbre contenant le corps du saint pape et auprès de lui l'ancre qui avait été attachée à son col. Ce miracle que Baronius déclare, en ses *Annales*, ne pouvoir révoquer en doute en présence des preuves si constantes dans l'antiquité, a continué pendant plusieurs siècles. Des malades de toutes sortes y vinrent en grand nombre chaque année en procession pour y recouvrer la santé. La *Revue archéologique* (prem. sem. 1873, p. 146), après avoir fait remarquer que Chéronèse est à peu près la moderne Sébastopol, dit qu'on a retrouvé une de ces processions dans les peintures du XIe siècle découvertes depuis peu de temps à Saint-Clément de Rome. Puis elle ajoute : « Une veuve qui y avait oublié son enfant l'année précédente dans son excès de ferveur, l'y trouva vivant l'année suivante au milieu même de l'eau et dans la compagnie des poissons qui y sont figurés. »

C'est dans ce dernier récit qu'il faut chercher l'origine de l'invocation qui est adressée à *saint Clément pour les Enfants dans leurs maladies*.

A cause de l'ancre qu'il tient ordinairement à la main, *les Bateliers* et *les Marins* l'ont choisi comme *patron*.

C'est aussi à cause du *pouvoir* que son martyre lui a donné *sur la mer*, qu'il est invoqué *contre les Orages*, *les Tempêtes* et *les Naufrages*.

Dans le Calendrier de Sarragosse, *Il Firmenmento de* 1876, il es designé comme :

Abogado contra los NAUFRAGIOS. | Avocat contre les *Naufrages*.

Parmi les formules usitées dans l'empire des Francs du Ve au Xe siècle, on trouve (page 806) celle-ci *contre les Tempêtes* qui lui est commune avec saint Christophe et saint Cyrille :

Kyrie eleison. Kyrie eleison, Kyrie eleison, sanctus, santus, sanctus, Dominus Deus sabaoth. Pleni sunt cœli et terra gloria tua. Osanna in excelsis.

Evangelium legatur: Ductus est Jhesus, etc. sec. Matheum, IV, I).

Sanctifica nos Domine (signacula sanctæ (crucis).

OREMUS

A domo tua, quesumus, Domine, spiritates nequitiæ repellantur, et per virtutem sanctæ crucis, per preces sanctorum apostolorum et sancti CRISTOPHORI, *et sancti* CLEMENTIS, *et sancti* CIRILLI, *et omnium sanctorum tuorum* AERARIUM *discedat malignitas* TEMPESTATUM. *Per...*

Seigneur, ayez pitié (3 fois), saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire ! Osanna au plus haut des cieux !

On lit l'Evangile : Alors Jésus fut conduit, etc. (Scl. saint Mathieu, IV, I).

Sanctifiez-nous Seigneur (ici plusieurs signes de croix).

PRIONS

Nous vous prions, Seigneur, d'éloigner de votre maison les esprits malins et par la vertu de la sainte croix, par les prières des saints apôtres, de saint *Christophe*, de saint *Clément* et de saint *Cyrille* et de tous vos saints de chasser le fléau des *tempêtes atmosphériques*. Par.

Comme nous l'avons déjà dit, *saint Clément* est ordinairement représenté avec *une ancre* à la main, l'instrument de son supplice. On le montre également étendu au milieu des flots dans la petite chapelle bâtie par les anges.

Parmi ses écrits on distingue surtout la première épître aux Corinthiens, monument très remarquable de l'éloquence sacrée au premier siècle.

DICTON SUR SAINT CLÉMENT

Si l'hiver va droit son chemin
Vous l'aurez à la Saint-Martin
Si s'arrête tant ne quand
Vous l'aurez à la Saint-Clément
Passé la Saint-Clément
Ne sème plus de froment.

(RIBADANEIRA).

VINGT-QUATRE NOVEMBRE

SAINT ROMAIN, PRÊTRE DE BLAYE

IVe SIÈCLE. — 385

Patron des Navigatéurs. — Invoqué contre le cours désordonné des fleuves, les Désastres terrestres et les Tourbillons dans les cours d'eau.

ROMAIN fut ordonné prêtre par saint Martin de Tours et envoyé à Blaye pour évangéliser le Bordelais. Il se construisit une cellule sur le bord de la Garonne dans la banlieue de Blaye. Il convertit bientôt tous les habitants de la contrée, tant par ses prédications que par l'éclat de ses miracles. Lorsque, brillant encore des mérites de ses vertus, il s'endormit dans le Seigneur, ce fut saint Martin qui lui donna la sépulture. Charlemagne bâtit une église et un monastère sur l'emplacement de la

cellule de *saint Romain*. L'une et l'autre furent détruits pendant les guerres du XIVe siècle.

Quant à ses reliques, elles furent transportées par le roi Dagobert, dans l'insigne église de Saint-Denis, près Paris, où elles sont encore honorées.

On a inséré, dans le *Propre de Bordeaux*, se passage de saint Grégoire de Tours sur saint Romain (1) : « Au territoire de Bordeaux, se trou-
« vent les reliques de *saint Romain*. Son tombeau est sur les bords de la
« Garonne, non loin du château de Blaye ; ceux qui sont en danger de
« périr dans les flots ne manquent jamais d'invoquer le Saint et de
« dire : « Ayez pitié de nous, *saint Romain*, confesseur de Dieu » et leur
« prière ne reste pas sans être exaucée, car la tempête s'apaise miracu-
« leusement et ils abordent bientôt au rivage. Quiconque peut, du milieu
« des flots, apercevoir seulement la basilique du saint, est sauvé. Nous
« avons nous-même éprouvé l'assistance du bienheureux dans un très
« grave péril. Nous étions embarqué sur le fleuve de la Garonne, dont
« le vent soulevait les flots, et nous allions être submergé lorsque le
« saint confesseur, invoqué par nous, nous vint en aide, apaisa la tem-
« pête et nous conduisit sain et sauf au rivage. »

C'est sur ce même passage de Grégoire de Tours, que Du Saussaye (2) semble appuyer les invocations qu'il a formulées lui-même et que nous avons signalées plus haut. Le *pouvoir* qu'il avait en général *sur les eaux* et en particulier *sur les cours d'eau*, ne saurait en effet lui être contesté.

(Les Petits Bollandistes).

SAINT POURÇAIN, ABBÉ

VIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Yeux, les Infirmes, les Boiteux et les Estropiés.

Avant le milieu du VIe siècle, saint Pourçain naquit esclave dans le voisinage de la ville à laquelle il a donné son nom et qui n'était alors qu'un monastère appelé Mirande. Il commença fort jeune à s'appliquer aux exercices de la vertu ; il sut profiter, dans ce but, de son humble et pénible position, car il avait un maître très difficile à contenter. Afin de se fortifier dans l'accomplissement de ses devoirs comme aussi afin d'obtenir la liberté de se consacrer entièrement au service de Dieu, il visitait souvent l'abbé du monastère de Mirande à l'insu de son barbare maître. Celui-ci (3) s'en étant aperçu, se mit à le surveiller et alla le surprendre un jour au couvent. Outré de fureur, il l'accable de reproches, injurie même l'abbé en l'accusant de vouloir lui ravir son serviteur et le réclame avec menaces. L'abbé dit alors à Pourçain : Que voulez-vous que je fasse ? — Donnez-moi la liberté, lui répondit-il. — Sa demande lui est accordée sur-le-champ ; le maître, encore plus furieux, refusant d'en tenir compte, le saisit pour le ramener chez lui. A ce moment il est pris de douleurs intolérables et perd complétement

(1) *Gloire des Confesseurs* (chap. XLVI).

(2) *Martyrologium gallicanum*, p. 927.

(3) Il demeurait, dit-on, à Louchy-Montfant (*lucus*, bois sacré, et *mons fani*, mont du temple) parce qu'au temps des Gaulois s'élevait sur ce mont un beau temple païen, autour duquel s'étendait un grand bois sacré. Mirande en était à une demi-lieue à peine.

la vue. Reconnaissant aussitôt sa faute, il supplie l'abbé de le pardonner et de prier Dieu qu'il lui plaise de lui rendre la vue, lui abandonnant son esclave pour en disposer à son gré. Celui-ci dit à Pourçain de mettre les mains sur les yeux de son maître en y faisant un signe de croix. Pourçain d'abord fit quelques difficultés, puis il obéit humblement et sur-le-champ la vue avec sa santé première furent rendues à son maître.

Devenu libre, notre bon esclave se fixa dans le monastère où il s'appliqua avec tant de zèle à la pratique des vertus et à l'étude des lettres qu'il fut bientôt jugé digne d'être promu aux saints ordres. Il était prêtre depuis quelque temps quand l'abbé mourut. Choisi pour le remplacer, il en accepta l'office plutôt comme une charge que comme une dignité ; il redoubla ses exercices de piété et de mortification, à tel point que pendant les grandes chaleurs de l'été, au lieu de se rafraîchir la bouche, il cherchait à l'altérer davantage en la lavant de sel fondu. Aussi l'esprit du mal se gardait-il bien de le laisser en paix, il le tourmentait intérieurement de mille manières. Enfin voyant tous ses artifices victorieusement déjoués par notre Saint ; il l'attaqua d'une manière visible, en prenant les formes les plus hideuses, les plus menaçantes, les plus séduisantes. C'est au milieu de cette lutte terrible que Pourçain reçut de saint Protais, alors religieux à Combronde, ces paroles de douces consolations et de précieux encouragements : « Mon très cher frère, il vous faut résister courageusement aux embûches du démon, ne rien craindre de ses ruses ; vous triompherez de tous ses efforts par la prière assidue et le signe de la croix. » Effectivement, il en fut ainsi.

Sur ces entrefaites, le roi Thierry accourait, avec une grande armée, pour punir Clermont en révolte. Saint Pourçain, touché de compassion et sans doute aussi à la prière de saint Quintien, évêque de cette ville, entreprit de calmer la colère du roi. Il alla à sa rencontre et le trouva campé auprès d'Artonne. En attendant qu'il pût le voir, il s'adressa à son général Sigivald qui, le connaissant de réputation, le reçut à bras ouverts et le pressa de déjeûner avec lui. Notre Saint s'en excusa, n'ayant point encore satisfait à ses offices divins et voulant saluer Sa Majesté avant de rien prendre. Le général alors le prie de bénir au moins le vin qu'il va boire. Le saint fit un signe de croix sur le vase qui se brisa et laissa échapper avec le vin un gros et affreux serpent. Tout le monde crie au miracle ; le roi en est averti, il accourt et plein de vénération pour le vieillard, lui accorde tout ce qu'il demande, se contentant d'exiler le chef de la révolte avec sa famille et laissant Sigivald pour gouverner le pays.

Après cela, saint Pourçain continua, dit Branche « ses saints exercices jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge que la nature fait espérer aux gens de bien, et partit de ce monde pour vivre glorieusement dans l'éternité, laissant son corps dans le tombeau qui fut honoré d'un grand nombre de miracles. » C'est dans son monastère même de Mirande qu'il fut enseveli, lequel, depuis, ainsi que la ville qui s'est bâtie tout autour a pris le nom de *Saint-Pourçain*.

En 970 ses restes précieux ont été exposés dans une belle châsse, à la vénération publique et toujours, jusqu'en 1793, ils ont été l'objet du culte le plus religieux. Alors même, le zèle pieux de ses compatriotes ne se démentit pas. Tandis que partout on dévastait, on brisait, on brûlait

tout ce qui était de la religion, les restes de saint Pourçain furent transférés à l'Hôtel de Ville où ils demeurèrent pendant les mauvais jours de la Terreur. Lorsque la religion put se montrer, ils furent rendus solennellement à l'église et un acte public, signé par les anciens du pays, atteste encore aujourd'hui leur authenticité. Aussi la dévotion des fidèles ne s'est-elle point ralentie, et leur confiance a toujours été justifiée par des grâces abondantes. De nos jours même, plusieurs familles publient, avec reconnaissance, des faveurs tout à fait miraculeuses obtenues par son intercession et les vieillards se plaisent à vous dire qu'ils ont vu la chapelle toute garnie de béquilles.

Qu'il nous suffise d'en citer un seul fait que nous tenons de l'officier de l'église qui lui-même en a été témoin et a coopéré au miracle par ses sages conseils. Une pauvre enfant ne pouvait marcher depuis trois ou quatre ans. Ses parents, après avoir épuisé toutes les ressources de l'art, eurent l'heureuse idée de s'adresser à saint Pourçain. Ils vinrent donc y faire leurs dévotions avec leur enfant. L'office fini, leurs prières terminées, ils n'avaient rien obtenu, ils se tenaient désolés devant la grille qui les séparait de la châsse du Saint. Ils s'adressèrent à un officier de l'église, lui demandant à s'approcher pour la baiser. Celui-ci, en les introduisant, leur recommanda de la baiser avec une foi pleine et entière. A peine l'enfant s'est-elle acquittée de ce devoir, qu'elle sent je ne sais quoi dans tous ses membres et se prend à marcher à la grande joie de ses parents qui, aussi satisfaits que joyeux, se confondent en actions de grâces à Dieu et à saint Pourçain.

Inutile, après cela, de chercher d'autres justifications pour les invocations indiquées ci-dessus.

(Branche. — *Petits Bollandistes*. — *Propre de Moulins*).

VINGT-CINQ NOVEMBRE

SAINTE CATHERINE (1), VIERGE ET MARTYRE A ALEXANDRIE

IVe SIÈCLE.

Patronne des Jeunes filles, Institutrices, Ecoliers, Philosophes chrétiens, Orateurs, Etudiants en philosophie, Meuniers, Charrons, Cordiers, Potiers de terre, Emouleurs ou Gagne-Petits, Fileuses, Raccommodeuses, Notaires, Barbiers, Drapiers, Pourpoinctiers, Etaimiers, Plombiers, Cordonniers, Tanneurs, Corroyeurs, Liniers, Recommanderesses (2), Archers. — Invoquée contre les Maladies de la langue, les Migraines, pour découvrir les Noyés et pour rendre le lait aux Femmes en couches. — Un des quatorze Saints auxiliateurs.

Le Révérend Père H.-P. Vanderspeeten (3), de la Société de Jésus, dont nous allons esquisser à grands traits le remarquable travail, commence ainsi la vie de *sainte Catherine* : « Ce que l'histoire ignore, la légende le sait. » Cette remarque, si juste pour la biographie de tous les saints en général, est encore plus spécialement applicable à celle de la grande martyre d'Alexandrie.

(1) En grec Katherina, *pur*, que l'on fait précéder quelquefois de la diphthongue ai, toujours, aicatherina, toujours pure.

(2) Recommandaresses (italien), Recommanderesses (français), tenaient les bureaux de placement et de nourrices de l'époque.

(3) *Sainte Catherine*, vierge et martyre, par le Révérend Père H.-P. Vanderspeeten, imprimerie de saint Augustin. Desclée, de Brouver et Cie, Lille, 1882.

Catherine était fille de Costus, roi d'Arménie, et de Sabinelle, fille d'un grand prince tributaire, dit-on, des souverains d'Egypte. A six ans, elle montrait déjà une gravité si extraordinaire pour son âge, qu'elle faisait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Sous la conduite des philosophes et des rhéteurs, aidée d'une étonnante facilité de conception et d'une mémoire prodigieuse, elle avait atteint le plus haut degré des études scientifiques et littéraires. « Ces qualités extraordinaires de l'esprit étaient rehaussées en outre par une beauté si rare qu'elle ne paraît pas avoir eu son égale sur la terre. »

Sabinelle, la mère de *Catherine*, inconsolable de la mort de son mari, avait rencontré l'ermite de la *Montagne noire*, Ananie, qui l'avait convertie à la foi chrétienne. Toute heureuse de la transformation nouvelle qui s'était opérée en elle, elle eut bien voulu faire participer sa fille à son bonheur ; mais la jeune reine « à peine âgée de quinze ans, d'une nature aussi orgueilleuse que semblaient le permettre ses rares qualités, ne pouvait se faire à l'idée d'adorer un Dieu mort sur un bois infâme ». Vers le même temps, sollicitée par sa mère, appuyée dans sa démarche par tous les grands du royaume, de choisir un époux, *Catherine* répondit que, si on lui trouvait un jeune prince aussi sage, aussi noble, aussi riche qu'elle, elle l'épouserait volontiers.

A quelques jours de là, Sabinelle et *Catherine* eurent une même vision. La mère de Dieu environnée d'un immense cortège de saints, d'apôtres, de confesseurs et de martyrs, s'approcha de *Catherine* et lui dit de choisir un époux parmi les princes de sa suite ; celle-ci lui répondit que leur beauté surpassait, il est vrai, tout ce que ses yeux avaient vu jusqu'ici, mais que son cœur en rêvait une plus grande encore.

A ce moment, apparut un nouveau cortège beaucoup plus splendide que le premier, formé d'innombrables légions d'esprits célestes, anges, archanges, chérubins et séraphins, qui s'inclinaient, en l'adorant, devant un jeune homme d'une beauté incomparable. A la demande que fit à la princesse la Sainte Mère de Dieu, si c'était là l'époux que rêvait son cœur. — « Oui, oui, c'est lui, noble Dame, s'écria *Catherine* transportée d'admiration ! C'est lui, je n'en veux point d'autre. »

La mère du Très Haut, la présentant alors à son fils : « Mon enfant bien-aimé, lui dit-elle, voulez-vous recevoir, pour épouse, cette jeune princesse, si ravissante et si pure ? »

— « Ma mère, répondit-il, je ne puis condescendre à votre désir. Empereur des chrétiens, comment pourrais-je accepter une épouse païenne ? Non, non ; qu'elle renonce à ses faux dieux et je lui remettrai de ma main le riche anneau de nos épousailles. »

La vision disparut soudain. Bien des jours se passèrent dans les pleurs. L'orgueil de *Catherine* reculait devant l'humiliation de professer la foi chrétienne ; néanmoins, ce fut le cœur qui l'emporta. Vivement sollicitée par Sabinelle, elle vint enfin trouver Ananie, qui l'initia aux vérités de notre sainte religion et lui conféra le baptême. La nuit suivante, Notre Seigneur lui apparut et lui passa au doigt une bague superbe, qu'à son réveil les yeux de *Catherine* rencontrèrent comme l'irrécusable témoin de ces célestes épousailles. A partir de ce jour, elle partagea tout son temps entre la prière et l'étude des livres saints, dans laquelle elle devint si habile que les maîtres les plus renommés dans la

philosophie païenne, ne savaient plus qu'opposer à l'irrésistible puissance de ses arguments.

En ne considérant que cette première période de la vie de *sainte Catherine*, il est évident que *les jeunes filles* ne pouvaient trouver, pour toute la conduite de leur vie, un modèle plus parfait et *les Institutrices*, un exemplaire plus complet de toutes les vertus et de toutes les connaissances qu'elles ont pour mission de communiquer à leurs élèves.

Après le mariage mystique de *Catherine*, les obsessions des seigneurs d'Arménie redoublèrent encore pour qu'elle choisît un époux, c'est pourquoi la mère et la fille prirent le parti de se réfugier à Alexandrie avec toute leur cour. Au moment où elles y arrivèrent, vers 310, un des quatre ou cinq empereurs qui se distribuaient les débris de l'empire romain, régnait dans cette contrée et venait de promulguer un édit contre les chrétiens. Il se disposait à faire immoler cent-trente taureaux aux pieds même de ses fausses divinités ; quand *Catherine* se présenta devant lui, rayonnante de beauté et suivie de ses dames d'honneur ; puis, prenant la parole avec une grâce charmante, elle lui demanda ce que pouvaient faire, pour le salut d'un empire, ces stupides idoles qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, une bouche pour ne point parler ? Maximin, sentant qu'il était incapable de répondre à la dialectique si puissante de la jeune princesse, la mit en présence de cinquante philosophes, les plus savants de ses Etats, réunis à Alexandrie. Ceux-ci crurent d'abord qu'on voulait se moquer d'eux, en les mettant aux prises avec une jeune fille, plus propre, semblait-il, à filer sa quenouille qu'à disputer sur des questions de philosophie. Quand elle eut pris la parole, ils essayèrent d'abord de lui répondre ; mais à mesure qu'elle parlait, son regard s'illuminait de clartés divines ; puis, communiquant à sa voix toutes les vibrations de son cœur, elle provoqua dans toute l'assemblée un frémissement involontaire. Les cinquante philosophes, comme foudroyés, invités par Maximin à poursuivre la discussion, déclarèrent qu'ils n'avaient rien à répondre. Après avoir affirmé qu'ils voulaient mourir chrétiens et avoir été bénis par *Catherine*, ils furent conduits, par ordre de Maximin, sur la grande place d'Alexandrie pour y subir le supplice du feu.

Une victoire aussi éclatante, remportée par *Catherine*, devait naturellement la faire choisir comme patronne par *les Philosophes chrétiens*, *les Orateurs*, *les Ecoliers* et *les Etudiants en philosophie*. On a pensé également qu'après avoir usé de la parole avec tant d'éclat et de succès, elle devait être exempte de toutes les affections qui attaquent ordinairement la langue et on *l'a invoquée contre les maladies de cet organe*.

Exaspéré jusqu'à la fureur, Maximin, suivant le conseil d'un de ses courtisans, fit construire une effroyable machine, composée de quatre *roues*, disposées deux à deux, tournant les unes de droite à gauche, les autres de gauche à droite. Les jantes de ces roues étaient munies de *lames de rasoirs* et de crochets aigus. *Catherine* fut placée debout entre ces quatre roues ; au moment, où sur l'ordre du tyran, le signal du supplice allait être donné, un ange descendit du ciel armé de la foudre de Dieu, brisa les liens de la martyre et dispersa, au loin sur la place, les débris de l'horrible machine, qui tuèrent plusieurs assistants et en blessèrent, plus ou moins grièvement, un très grand nombre.

Ces *roues* ont fait choisir pour patronne *sainte Catherine* par plusieurs

professions : *les Meuniers*, à cause de la *roue* qui fait marcher leur moulin ; *les Charrons*, à cause des *roues* qu'ils fabriquent journellement ; *les Cordiers* (1) à cause de la *roue* qui leur sert pour tordre les *cordes* ; *les Potiers*, à cause du tour qu'ils emploient dans leur fabrication ; *les Emouleurs* ou *Gagne-petits*, à cause de la *roue* qui fait tourner leur meule ; *les Fileuses*, à cause de la *roue* qui donne l'impulsion à *leur rouet*.

D'après l'abbé Berthoumieu, en vertu d'une charte du roi Charles V, la corporation *des Barbiers* fut rangée sous la bannière de *sainte Catherine*, représentée dans une *roue de rasoirs*. D'après l'abbé Corblet, à Saint-Germain d'Amiens, à Doullens et ailleurs, on empruntait la roue de la statue de *sainte Catherine* pour *découvrir les noyés*. On la jetait dans un cours d'eau et l'on supposait qu'elle s'arrêtait juste au-dessus du cadavre.

Quant *aux Raccommodeuses*, on suppose qu'elles ont choisi *sainte Catherine*, à cause de la *machine brisée* qui, naturellement, avait besoin *d'être réparée* (2).

Au milieu de toutes ces péripéties, Maximin avait fait tourmenter et immoler l'impératrice, son épouse, suivie de Porphyre, le meilleur et le plus aimé de ses généraux, avec deux cents prétoriens, qui tous s'étaient convertis au vrai Dieu. Le lendemain de cette exécution, *Catherine* eut enfin le bonheur d'entendre prononcer sa sentence de mort. « Après avoir demandé à Dieu que, ceux qui, par elle, invoqueront son saint nom, soient exaucés dans leurs justes prières », elle fit signe au licteur qui, d'un seul coup, abattit la tête de la Sainte ; mais, ô merveille, en témoignage sans doute de sa pureté, ce ne fut pas du sang, mais du lait qui jaillit de ses artères coupées ; puis, par un second prodige, les anges, sur l'heure même, la prenant avec respect dans leurs bras, tandis que l'un d'eux tient sa tête et la rapproche du corps, la transportent au Mont Sinaï, comme l'indique l'oraison de son office, insérée au 25 novembre du missel romain.

Rien n'est plus gracieux et plus poétique, que ce dernier tableau représenté dans le vitrail ducal de la cathédrale de Moulins.

Au IXe siècle, le corps de *sainte Catherine* fut retrouvé sur le Mont Sinaï par des pèlerins, qui reconnurent la jeune vierge, dont la touchante histoire avait retenti autrefois dans Alexandrie.

« Son culte, dit M. Jules de Kerval (p. 201), a été de tout temps fort célèbre dans les églises grecque et latine », aussi beaucoup de sanctuaires ont été élevés en son honneur dans toutes les contrées du monde. Saint Louis, en reconnaissance des nombreux services rendus à son armée, par son intercession, pendant les croisades, fit construire à Paris, l'église de *Sainte-Catherine-du-Val des Ecoliers* (3). « Ce fut, dit le même auteur, par les conseils de *sainte Catherine* et de sainte Marguerite, que Jeanne d'Arc délivra notre patrie de la domination des Anglais. »

(1) Au centenaire d'O'Connel, à Dublin, 7 août 1875, les *Cordiers* portaient une immense bannière représentant d'une part leurs patrons : sainte Catherine et saint Paul avec la devise : « *Unis nous serons forts, divisés nous serons faibles.* » D'autre part l'Irlande et la date 1801, inscrite au centre d'une couronne avec le mot : *Resurgam.*

(2) A Rome est une église qui dépend du chapitre de Saint-Pierre et qu'on appelle *Sainte-Catherine à la Roue*, pour la distinguer de *Sainte-Catherine de Sienne.*

(3) Sur le sceau du prieur de Sainte-Catherine du Val des Ecoliers (1375) la sainte est assise tenant la *Roue*, instrument de son supplice et a devant elle un groupe d'*écoliers* debout.

Les Allemands l'ont placée au nombre des *quatorze auxiliateurs* qu'ils invoquent dans les plus grandes calamités. Elle était l'une des trois saintes invoquées comme *sages conseillères dans les moments de détresse* ; sainte Barbe et sainte Marguerite sont les deux autres. Après sainte Marie-Madeleine, elle est la plus populaire de toutes les saintes. Ernest Hello classe ainsi les saintes, et il dit tenir cette classification d'un savant évêque. (*Univers*, 26 novembre 1883.) Aux vierges, on attribue l'auréole *blanche*, aux martyrs l'auréole *rouge*, aux docteurs l'auréole *verte ;* or, dit-il, en concluant, *une seule sainte* a l'auréole *blanche*, l'auréole *rouge* et l'auréole *verte*, et cette Sainte est *sainte Catherine*.

C'est sans doute à cause de cette grande célébrité conquise par la Sainte dans tout le monde catholique, que plusieurs corporations se sont placées sous sa protection, on ne saurait assigner d'autres origines à ces patronages.

Nous signalerons, en passant, à quelques kilomètres de la petite ville de Thiviers, en Périgord, dans la paroisse de Notre-Dame-de-Pierrefiche, une fontaine que les habitants de l'endroit appellent dans leur idiome : « *la Foun de La* » (la Fontaine de lait) ou encore « *la Foun de sancto Cathorino* » (la Fontaine de sainte Catherine).

De temps immémorial, *les pauvres mères* qui avaient vu leurs seins se tarir, après avoir prié au pied de la statue de l'illustre vierge, ont retrouvé le *lait* indispensable pour l'alimentation de leurs nouveau-nés. C'est sans doute un souvenir du *lait* qui, après sa mort, coula à la place du sang. On invoque pareillement, *sainte Catherine,* dans cette même paroisse de Pierrefiche, qui possède une insigne relique de la Sainte, contre *les Migraines* ou *les Maux de tête*, surtout par l'application de linges qu'on a fait toucher à cette relique ou qui ont été trempés dans l'eau de la fontaine. Cette invocation est également un souvenir de la *décapitation* que lui fit subir Maximin (1).

Sainte Catherine est représentée ordinairement debout, couronnée, en costume de reine, tenant de la main droite un livre, symbole de sa science, et de la gauche, l'épée qui lui a tranché la tête, foulant sous ses pieds l'empereur Maximin, en costume de souverain ; à côté d'elle, on voit une roue brisée. On la montre quelquefois devant la Sainte Vierge qui tient l'enfant Jésus sur ses genoux ; au moment où Notre Seigneur passe, dans le doigt de la Sainte, l'anneau de leurs fiançailles. — On la représente aussi impassible au milieu des *roues* qui viennent, en se brisant, de tuer un grand nombre d'assistants et rendant à Dieu des actions de grâces. — On la montre également portée par les anges au Mont Sinaï.

Les peintures et gravures grecques et russes, ajoutent encore quelquefois une sphère posée à ses pieds, parce que c'était une savante qui discutait avec les rhéteurs. Voilà, sans doute, pourquoi, continue M. Julien Durand (*Ann. Arch.* tome 27, p. 119), plusieurs Sociétés savantes avaient autrefois choisi *sainte Catherine* pour leur patronne ; enfin il finit par conclure que l'origine du nom du tribunal de la Rote pourrait bien venir tout simplement de la roue de *sainte Catherine* ? D'autant

(1) Nous recommandons spécialement à nos lecteurs l'œuvre du vénérable curé de Notre-Dame de Pierrefiche qui en ce moment élève un sanctuaire en l'honneur de sainte Catherine. Adresser les souscriptions par Thiviers (Dordogne).

mieux qu'on voit, sur les sceaux de ce tribunal, une Sainte tenant une palme.

Au XIVe siècle, les Avocats et les Procureurs avaient formé une confrérie sous le patronage de saint Nicolas et de *sainte Catherine*. Dans les grandes solennités, cette corporation sortait bannière en tête et cette bannière était portée par le doyen des avocats, à qui la garde en était confiée. Le nom de *Bâtonnier* fut substitué à celui de doyen par suite de cette coutume, en vertu de laquelle le doyen était chargé de tenir la hampe ou *Bâton* de la bannière *(journal des Curieux*, p. 265.)

Au tome 2, p. 299 *(De antiquis ecclesiæ ritibus)* de Dom Martenne, se trouve une formule pour bénir les images de la bienheureuse vierge *sainte Catherine*.

Rien d'ailleurs n'a manqué à la gloire de *sainte Catherine*, pas même les attaques des Jansénistes. Dans le XVIIe siècle, *le grand dénicheur de Saints*, le fameux docteur Launoy (Jean de) l'avait rayée de son calendrier, à l'appui de cette radiation, il affectait, le jour de la fête de la Sainte, de dire une messe de *Requiem*.

(Le Rév. Père H. P. Vanderspeeten, S. J.) (1).

DICTONS, POÉSIES ET COUTUMES

A la sainte Catherine
Meunier, fais ta farine
Saint André viendra
Qui tout gêlera
Et t'arrêtera.
(Ain, Hautes-Alpes, Basses-Alpes.)

A la sainte Catherine
Tout bois prend racine

A la sainte Catherine
Le maître devient valet.
(*Revue Celtique*, Basse-Bretagne, t. III, 83).

A la *sainte Catherine*, les travaux des champs sont tellement pressants que le chef d'exploitation se voit réduit à partager les fatigues de ses serviteurs, sous peine de compromettre sérieusement ses intérêts.

O sainte Catherine, fille du roi d'Hongrie
Sa mère était chrétienne, son père était païen.
Un jour, dedans sa chambre, son père l'alla voir
Lui dit : — Bonjour, ma fille, que faites-vous donc là ?
— Oh ! j'offre ma prière à ce Dieu qui est là !
— Pour ce Dieu qui est là, oh ! je le connois pas !
S'il m'appelle son page, son petit pajoli.
— Apporte-moi mon sabre et mon grand coutelas.
— Pourquoi faire ce sabre et son grand coutelas ?
— C'est pour tuer ma fille, elle m'obéit pas.
Sa mère qui est dans sa chambre, qui entendit tout cela
Courage, Catherine, Dieu te pardonnera,
Dieu te couronnera, dans son paradis te mettra !
N'eut pas dit ces paroles, trois anges l'enlevaient,
Trois anges l'enlevaient, au ciel ils l'emportaient.
(*Chants du Velay et du Forez*, publiés par Smith, Romania, 1875, p. 440).

L'abbé Corblet (4e vol., p. 199) dit qu'il est d'usage de faire croire aux *petites filles* que *sainte Catherine*, le jour de sa fête, leur envoie mystérieusement des jouets et des bonbons et il cite ces vers charmants de M. Galoppe d'Onequaire :

C'était un bien beau jour lorsque, toute petite
Votre mère, ayant fait la prière du soir,
Disait en vous baisant : « Mon enfant, dors bien vite,
Car sainte Catherine aujourd hui vient te voir :

(1) Consulter en outre, pour avoir de plus amples détails, une *Vie illustrée de sainte Catherine d'Alexandrie*, par Jean Mielot, l'un des secrétaires de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, texte revu et rapproché du français par Marius Sepet, in-4°.

A tout petit enfant, qui fut soumis et sage,
Elle apporte d'en haut son cornet de bonbons
Et toujours ici-bas son céleste passage
Laisse sous l'oreiller la trace de ses dons. »
Et vous naïve enfant, dont la simple croyance
S'endormait, en priant, sous l'aile de la foi,
Vous faisiez un beau rêve et la douce espérance,
Jusques au point du jour, vous berçait sous sa loi. .
Alors quels cris de joie et quels bonds d'allégresse,
Quand vos petites mains, tremblantes de plaisir,
Trouvaient, parmi les fleurs, le prix de la sagesse
Qu'une invisible main venait vous y offrir.

Dans les Ardennes, le 25 novembre, *les Petites filles* se réunissent pour aller ensemble dans toutes les maisons du village chanter un vieux cantique, en l'honneur de *sainte Catherine*. En retour elles reçoivent des œufs et de l'argent qu'elles se partagent.

(Nozot, *Revue des Sociétés savantes*, juillet-août, 1872, p. 124).

ORDRE DE SAINTE CATHERINE

L'ordre de *sainte Catherine du Mont Sinaï*, ancien, avait été institué pour protéger les pèlerins qui allaient visiter le corps de la Sainte sur ce mont.

La marque de l'ordre était sur le manteau, du côté gauche, pardessus la croix d'or de Jérusalem, une roue percée à 6 raies de gueules, clouées d'argent.

Un autre ordre, sous le vocable de *sainte Catherine*, avait été fondé en Russie, en 1714, par la czarine Catherine, en mémoire du bonheur signalé qu'eut le czar d'échapper aux Turcs, en 1711, sur les bords du Pruth.

Cet ordre, destiné à la fois aux seigneurs et aux dames de la cour, se compose d'un ruban blanc sur l'épaule droite en écharpe, au bout duquel pend une médaille enrichie de diamants, chargée de l'image de *sainte Catherine* et sur le côté gauche de la poitrine, d'une étoile en broderie au milieu de laquelle est une croix avec cette devise : *Par l'amour et la fidélité envers la Patrie.*

COIFFER SAINTE CATHERINE

Dans les confréries de jeunes filles, dont *sainte Catherine* est la patronne, c'était à la plus âgée qu'appartenait le privilège de l'habiller et de la *coiffer* les jours de fêtes.

A quel âge une fille devient-elle vieille fille, *coiffe-t-elle sainte Catherine ?* Valentin Conrart traite cette question très spirituellement dans ces vers cités par le *Journal des Curieux* (p. 44 de la première année) :

Au-dessous de vingt ans, la fille, en priant Dieu,
Dit : « Donne-moi, Seigneur, un mari de bon lieu,
Qu'il soit doux, opulent, libéral, agréable ! »
A vingt-cinq ans : « Seigneur, un qui soit supportable,
Ou qui parmi le monde au moins puisse passer ! »
Enfin, quand par les ans, elle se voit presser,
Qu'elle se voit vieillir, qu'elle approche de trente :
« Un tel qu'il te plaira, Seigneur, je m'en contente. »

VINGT-SIX NOVEMBRE

SAINT BELLIN, ÉVÊQUE ET MARTYR

XIIe SIÈCLE. — 1149.

Invoqué contre les Morsures de chiens.

BELLIN, allemand de naissance, dut à sa piété et à sa vertu d'être élevé à la dignité d'évêque de Padoue. Comme il administrait son église avec une grande sainteté et qu'il en défendait les droits, il s'attira la haine d'un homme très riche, qu'il avait été forcé, après l'avoir averti maintes et maintes fois, de séparer de la communion des fidèles, parce qu'il usurpait les dîmes ecclésiastiques. Ce misérable attendit, sur la

route, le saint évêque qui avait été à Rome pour les affaires de son diocèse; il lança contre lui des *chiens qu'il avait amenés* et l'acheva avec son épée. Un grand nombre de miracles éclata sur son tombeau ; l'homicide perdit toutes ses richesses et mourut en prison dans la plus grande détresse. Quant à ses fils, ils ne purent jamais entrer dans l'église élevée en l'honneur de saint Bellin et vécurent très peu de temps. L'invocation contre *la morsure des chiens* s'explique d'elle-même.

(Ferrarius.)

VINGT-SEPT NOVEMBRE

SAINT ACAIRE, ÉVÊQUE DE NOYON (ACHARIUS)

VIIe SIÈCLE. — 639

Invoqué contre les Gens acariâtres.

Acaire, né en Bourgogne, quitta de bonne heure la noble famille dont il était issu, pour entrer dans le monastère de Luxeuil. Mettant à profit les leçons qu'il recueillait de la bouche de ses maîtres et les exemples de vertu qu'il avait sous les yeux, il devint bientôt un religieux accompli. Dans son humilité, il aurait voulu vivre loin des hommes ; mais la réputation de ses vertus l'appela, malgré lui, au siège épiscopal du vaste diocèse de Noyon et de Tournay. En même temps, Clotaire II le faisait entrer dans ses conseils. *Acaire*, dans l'impossibilité de pourvoir lui-même aux besoins spirituels d'un si nombreux troupeau, confia, au zèle apostolique de saint Amand, la mission de détruire le culte des idoles dans plusieurs parties du diocèse de Tournay où Notre Seigneur était encore ignoré. Quant à lui, il appliqua tous ses efforts les plus persévérants à évangéliser le diocèse de Noyon. Il siégea au concile tenu à Reims, en 630, avec environ quarante autres prélats.

Après avoir fait solennellement lever de terre le corps d'un humble serviteur de Dieu, appelé Monble, qui avait été préservé de la corruption, il inscrivit son nom au catalogue des Saints ; enfin, ayant en quelque sorte, préparé les voies à l'illustre saint Eloy, qui devait lui succéder sur le siège de Noyon, il rendit son âme à Dieu, le 27 novembre 638, à l'âge de 70 ans. Les nombreux miracles qui éclatèrent à son tombeau, lui firent bientôt décerner un culte public.

Nous citons, sous la responsabilité du P. Cahier (*Caract. des Saints*, p. 605), la singulière invocation qui lui serait adressée *contre les gens acariâtres* ; cette invocation, basée sur un affreux calembourg, n'est mentionnée ni dans la vie des Saints du diocèse de Beauvais, écrite en 1866 par l'abbé Sabatier, ni dans les notes manuscrites de l'abbé Deladreuc, curé de Saint-Paul, prêtre du même diocèse, datées du 1er septembre 1874. Ces notes nous ont été communiquées gracieusement par M. l'abbé Millière, vicaire-général de Monseigneur de Beauvais.

(Abbé Ag. Sabatier.)

SAINT EUSICE OU YSSES (EUSITIUS) ABBÉ

VIe SIÈCLE. — 542.

Patron des Boulangers.

Saint *Eusice* fonda le monastère de Celle qui fut l'origine de la ville de Celles-sur-Cher, au diocèse actuel de Blois ; il était abbé de ce monastère.

« A Saint Denis, dit l'abbé Corblet (IIIe vol. p. 70), le *patron des Boulangers* était *saint Ysses*, abbé de Celles en Berry, parce que, dit Ménage, son nom en grec signifie blé (!!) ».

(*Petits Bollandistes.*)

SAINT SIFFREIN OU SYFFROY, ÉVÊQUE DE CARPENTRAS

VIIe SIÈCLE. — 659.

Invoqué contre les Esprits malins.

Siffrein, italien d'origine, se retira au monastère de Lérins, sous la conduite de saint Césaire, qui alors en était abbé, et devint plus tard évêque d'Arles ; il fit de tels progrès dans la pratique des vertus et dans l'étude des lettres que, même avant d'être initié aux saints Ordres, il fut appelé à l'Episcopat par le peuple et le clergé venaissin. Après avoir refusé longtemps cette haute dignité, il se vit contraint d'accepter. Il conserva, dans l'épiscopat, les habitudes de la vie monastique avec toutes ses austérités et son ardent désir de venir en aide, chaque jour, à son prochain, par de bonnes paroles et d'abondantes aumônes.

Bientôt Dieu fit éclater sa sainteté par de nombreux miracles. Il rappela à la vie un clerc qu'il affectionnait à cause de la pureté de ses mœurs. Les malades venaient à lui en foule et s'en allaient guéris. Il érigea des basiliques en l'honneur de la très Sainte Trinité, de la bienheureuse Vierge Marie et de saint Jean-Baptiste. Il mourut le 27 novembre et fut enseveli dans la basilique de la très Sainte Trinité, à Venasque (Vaucluse). Ses reliques sont religieusement conservées à Carpentras, dans une église de son nom. Le culte de *saint Siffrein* se répandit dans le diocèse d'Arles, notamment à Uzès (Gard) et au bourg de Séguret (Vaucluse) ; on l'invoquait principalement contre *les Esprits malins*.

(*Petits Bollandistes.*)

BIENHEUREUSE MARGUERITE DE SAVOIE, VEUVE

XVe SIÈCLE. — 1464

Patronne des Veuves.

Issue de la famille royale des ducs de Savoie, elle souhaitait de garder perpétuellement sa virginité ; elle épousa néanmoins Théodore, marquis de Monferrat, pour mettre fin à une guerre cruelle et souvent réitérée entre ce marquis et les princes du Piémont. Ayant vécu avec lui dans une parfaite union pendant quinze ans, elle eut la douleur de le perdre. Après sa mort, elle fit le vœu de garder perpétuellement la continence des veuves et elle refusa énergiquement d'épouser, en secondes

noces, Philippe-Marie, duc de Milan, qui avait obtenu du pape, Eugène IV, la dispense de son vœu.

Elle se retira dans la ville d'Albe, pour se donner entièrement à Dieu et pour secourir toutes les infortunes. Par l'ordre de saint Vincent Ferrier qui lui apparut, elle embrassa le Tiers ordre de Saint Dominique. D'après les conseils des Frères prédicateurs, elle éleva, à Albe même, un monastère pour elle et pour un certain nombre de jeunes filles pieuses qui devaient y vivre en communauté.

Notre Seigneur lui présenta, un jour, trois lances des plus aiguës : celle *de la calomnie*, une autre *des infirmités* et la dernière *de la persécution*, parmi lesquelles elle devait en choisir *une* ; elle les accepta toutes les trois, afin de mieux ressembler au Christ sur la croix.

Entrant en oraison, elle était souvent ravie en extase et par ses larmes et par ses prières, elle obtenait de Dieu toutes les grâces qu'elle lui demandait. Aussi pendant sa vie et après sa mort, elle éclata par de nombreux miracles. Enfin elle rendit son âme à Dieu, après avoir porté l'habit de Saint Dominique pendant quarante-quatre ans.

Les *Veuves* auraient difficilement trouvé un modèle plus accompli. *(Hagiologium italicum.)*

VINGT-NEUF NOVEMBRE

SAINT SATURNIN, PREMIER ÉVÊQUE DE TOULOUSE, MARTYR (1)

1er SIÈCLE.

Invoqué pour l'assistance à l'heure de la mort. — Contre la crainte de la mort, le mal de tête, le tournis des moutons, les fourmis, la peste, la petite vérole.

SATURNIN, fils d'Egée, roi d'Achaïe, fut d'abord disciple de saint Jean-Baptiste et, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, reçut le baptême de sa main. Ayant donné le baiser d'adieu au saint Précurseur et reçu sa bénédiction, il se mit au service de notre Divin Sauveur, qui le comprit au nombre des soixante-douze disciples.

Après l'Ascension, *Saturnin* resta avec les Apôtres et reçut le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Ce fut alors qu'il devint le disciple de saint Pierre qui l'associa à ses travaux et l'emmena avec lui à Antioche, pour remplir le mandat qui lui était confié ; il évangélisa successivement la Pentapole, contrée de la Palestine, Hiéropolis, ville d'Asie, et arriva jusque dans le pays des Perses et des Mèdes. Partout sur son passage, les miracles éclataient et la semence évangélique produisait les fruits les meilleurs et les plus abondants.

Ayant suivi, à Rome, le prince des Apôtres, celui-ci le désigna pour l'Apostolat des Gaules, avec saint Papoul, et lui donna la consécration épiscopale, afin qu'il pût fonder le siège de Toulouse et établir des pasteurs dans le reste de l'Aquitaine et dans le nord de l'Espagne.

A leur arrivée à Arles, en Provence, beaucoup de païens ouvrirent les yeux à la véritable lumière et demandèrent le baptême. A Nîmes,

(1) Alias. — *Saint Sernin.*

Saturnin fit la conquête d'un nouveau disciple, du nom d'Honeste, qui abandonna ses richesses et sa famille pour le suivre. Traversant le reste du Languedoc, ils s'avancèrent vers Toulouse, et dès qu'ils furent entrés à Carcassonne, annonçant au peuple le nom de Jésus-Christ, il furent saisis par ordre du président Ruffin et enfermés dans un cachot noir et humide, où ils eurent beaucoup à souffrir de la faim ; mais Dieu vint à leur secours en leur envoyant des Anges qui ouvrirent les portes de leur prison.

Ils arrivèrent enfin à Toulouse, où le pouvoir de *saint Saturnin* se manifesta d'une manière bien éclatante. Sa seule présence rendit muettes les nombreuses idoles devant lesquelles se prosternait le peuple. Puis une femme, nommée Cyriaque, dont le mari appelé Agathon était un des principaux chefs de la ville, s'étant convertie, fut guérie immédiatement d'une affreuse lèpre dont elle était couverte depuis longtemps. Ces deux miracles produisirent une si vive impression dans la population que le maître de la ville embrassa le christianisme.

Lorsqu'il eut évangélisé les villes d'Auch et d'Eauze, *Saturnin* laissant à Papoul le soin de ses ouailles de Toulouse, se dirigea, avec son disciple Honeste, vers Pampelune, pour entrer en Espagne. Peu de temps après son arrivée, quarante mille personnes, de l'un et de l'autre sexe, renoncèrent au culte des idoles. Son souvenir est encore vivant dans ces contrées où on l'invoque contre *la Peste* et *la petite Vérole*, comme l'indique le *Goigs* suivant (cantique catalan) :

En la voraz PESTI-LENCIA *Y contagi de* VEROLAS *Cristiá : si be imploras* *A* SANT SADURNI *clemencia,* *Logravas su assistancia* *En semblant necessitat...*	Dans la *Peste* dévorante et la contagion de la *petite Vérole*, chrétien, si tu implores bien de *saint Saturnin* la clémence, tu obtiendras son assistance dans les mêmes calamités.

Il est aussi invoqué contre la maladie des moutons, que l'on appelle *le Tournis*. A ce sujet, dit le P. Cahier (p. 630) : « Je crains fort qu'il « n'y ait là-dessous quelque calembour, comme serait l'allusion à *ça* « *tourne*, ou *il a le Tournis*. » Effectivement, d'après Thiers (1er vol. des *Superstitions*), on appelait, dans quelques endroits, *saint Saturnin : saint Atorne* ou *Atorni*.

Pendant qu'il était éloigné de Toulouse, *saint Saturnin* eut la douleur d'apprendre que les païens avaient suscité une persécution contre les chrétiens, et que saint Papoul avait conquis la palme du martyre par une mort violente. Il se hâta de revenir dans sa ville épiscopale.

Il y avait alors à Toulouse un superbe palais appelé Capitole, où les païens se réunissaient pour sacrifier aux fausses divinités. Depuis le retour de *Saturnin*, les prêtres avaient remarqué que les idoles étaient tout à coup devenues muettes et que les démons avaient pris la fuite ; par vengeance, ils excitèrent contre *Saturnin* la multitude qui l'accabla d'insultes et de mauvais traitements. Le Saint avait appris, par une révélation du ciel, qu'il devait finir sa vie par le martyre, et il avait recommandé à un prêtre et à deux diacres qui l'accompagnaient, de ne le point abandonner ; mais à la vue de toute cette populace qui se précipitait sur lui, ceux-ci prirent honteusement la fuite. C'est là, sans nul doute, le motif de l'invocation qui est adressée à *saint Saturnin pour obtenir l'assistance à l'heure de la mort*. On l'invoque également

contre la crainte de la mort, car à cette heure suprême, loin de l'effrayer, la pensée de la mort l'avait rempli de joie. Aussi, quand on lui proposa de sacrifier aux idoles, il refusa énergiquement de rendre hommage aux démons, en s'écriant qu'il ne connaissait qu'un Dieu, le seul véritable, et qu'à lui seul il offrirait un sacrifice sur l'autel de son cœur. Comme les païens, de plus en plus exaspérés par cette réponse, portaient sur lui leurs mains cruelles et le déchiraient en le torturant avec la dernière violence, tout à coup toutes les idoles, brisées et réduites en poudre, s'écroulèrent aux pieds de l'invincible martyr. A cette vue, la fureur populaire étant arrivée à son dernier paroxysme, les prêtres de satan attachèrent, par une longue corde, les pieds de *Saturnin* aux flancs d'un taureau destiné au sacrifice. Pressé par l'aiguillon, le taureau se précipita du haut du Capitole et, sur les premiers degrés, *la tête* du Martyr fut brisée et son corps mis en pièces.

Deux jeunes filles, connues sous le nom de *saintes Puelles*, recueillirent son cadavre ensanglanté et l'emportèrent dans un lieu voisin de son martyre. Plusieurs sanctuaires y furent élevés. Ce fut seulement en 1258, dans la troisième basilique qui subsiste de nos jours, qu'eut lieu l'élévation des reliques du Saint. Cette insigne basilique qui, sous le nom de *Saint-Sernin*, renferme, en très grand nombre, les reliques les plus précieuses des plus grands saints, fait la juste admiration des fidèles.

Saint Saturnin est représenté attaché a la queue d'un taureau furieux, traîné sur une montagne ou sur les marches de l'escalier du Capitole.

Ayant eu la tête brisée sur ces marches, on devait l'invoquer naturellement contre le *Mal de Tête*. D'après la lettre de l'abbé Chevals, curé de Saint-Wandrille-Rancon (1), à la date du 15 juillet 1878, cette invocation est adressée dans sa paroisse, à *Saint-Saturnin*, que le peuple, par une bizarrerie inexplicable, appelle *saint Atorni* ou *Racourci*. Après la destruction d'un premier sanctuaire, le saint Abbé Gérard reconstruisit, vers 1030, celui qui existe aujourd'hui. « C'est un des édifices « les plus curieux de la Normandie, dit l'abbé Chevals, et c'est à coup « sûr le plus ancien du diocèse de Rouen. » Chaque année, onze à douze mille pèlerins viennent le visiter et invoquent *saint Saturnin* contre *le Mal de Tête*.

(*Petits Bollandistes.*)

TRENTE NOVEMBRE

SAINT ANDRÉ, APOTRE ET MARTYR

Ier SIÈCLE. — 62

Invoqué dans les Combats, contre la Stérilité conjugale et les Maux de gorge. — Patron des Pêcheurs et Poissonniers, Porteurs d'eau, Bouchers, Cordiers ou Fabricants de cordes.

ANDRÉ fut le premier apôtre qui connut N.-S. Jésus-Christ. En effet, étant disciple de saint Jean-Baptiste, il était présent au moment où son maître, désignant du doigt le Sauveur des hommes, dit en le montrant : *Voici l'Agneau de Dieu.* Dès ce jour, *André* suivit Notre Seigneur avec un autre de ses condisciples et passa un jour entier en sa compagnie. Il fit part à son frère puîné, Pierre, du trésor qu'il avait rencontré et le

(1) Seine-Inférieure.

présenta à Jésus-Christ. Quelque temps après, comme ces deux frères exerçaient leur profession de *pêcheurs* sur la mer Tibériade, Notre Seigneur, passant devant eux, leur dit de le suivre et qu'il voulait les faire pêcheurs d'hommes ; ceux-ci, abandonnant leurs filets ainsi que leur barque, se mirent immédiatement à sa suite ; ici le patronage *des Pêcheurs* et *des Poissonniers* s'explique de lui-même.

Quand Notre-Seigneur fit le miracle des cinq pains et des deux poissons sur la montagne, ce fut *André* qui, en indiquant le jeune garçon portant cinq pains d'orge et deux poissons, ajouta avec quelque défiance : « Mais cela n'est rien pour tant de monde. » Une autre fois, des gentils, voulant parler à Jésus-Christ, s'adressèrent à Philippe qui les renvoya à *André*, pour être leur introducteur, fonction que le vénérable Bède signale comme un véritable privilège. *André* fut élu. parmi les douze apôtres, le premier après saint Pierre. Aussi continua-t-il le *Credo* commencé par ce dernier : *et in Jesum Christum filium ejus unicum Dominum nostrum.*

Après la Pentecôte, *André* évangélisa successivement la Scythie, l'Ethiopie, la Thrace, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, l'Albanie et la Grèce. Il vint ensuite à Patras, ville de la province d'Achaïe et commença à répandre les rayons de la vraie lumière. Bientôt il se trouva en face du proconsul Egée, qui le fit arrêter et cruellement flageller par trois bourreaux remplacés jusqu'à sept fois. Voyant qu'il ne pouvait vaincre son indomptable courage, le proconsul donna l'ordre de l'attacher à la croix avec des cordes, afin de prolonger plus longtemps son supplice. *André*, plein d'énergie dans son espérance et désirant ardemment le martyre, salua la croix par ces mots : « Je te salue, croix précieuse, si longtemps désirée et attendue. »

Maximille, grande sainte et riche dame, comme la qualifie Ribadaneira, embauma avec des parfums précieux le corps du saint apôtre, et le mit dans un beau sépulcre.

Saint André, dont le nom signifie *virile et fort,* a pour attribut *le Saphir* (1), qui signifie pareillement le désir du ciel, la prière assidue et la contemplation des choses de Dieu.

On trouve, dans Théophile Raynaud (*Hag. Lugd*, 526 et 527), l'origine de l'invocation qui lui est adressée dans *les combats*. En 1098, lorsque les chrétiens étaient renfermés dans Antioche et entourés par une multitude innombrable de Sarrasins, *saint André* leur montra le lieu où se trouvait enfouie la lance qui avait percé le côté de Notre Seigneur ; puis il leur enjoignit de la porter dans le combat ; bientôt après, ils remportèrent une victoire complète, tuèrent cent mille ennemis et firent sur eux un immense butin, comme le mentionne Naucler (vol. 2. Gen. 37).

D'après l'abbé Corblet (IVe vol. 145), *les Pêcheurs de poissons de Doulce Yaue*, dans le Ponthieu et l'Amiénois, *les Bouchers* d'Abbeville, avaient *saint André* pour patron. Ce qui existe encore pour les bouchers d'Abbeville, qui célèbrent leur fête à Saint-Vulfran ; un médaillon de saint André était appendu à la couronne de la compagnie des archers d'Abbeville.

A Rome, à l'endroit où a été bâtie Sainte-Marie-de-la-Paix, on voyait, depuis longtemps, une église dédiée à *saint André des porteurs d'eau et*

(1) *Annales Archéologiques*, XXVII, 98.

des pêcheurs. Cette association des *porteurs d'eau* était très importante au Moyen-âge. A Rome également, c'est dans l'église de *saint André delle Fratte*, qu'en 1842, la Sainte Vierge apparut à Théodore Ratisbonne, qui se convertit de juif qu'il était et se fit prêtre. Dans la basilique de Saint-Pierre, la tête de *saint André* est exposée le 30 novembre.

Bien que le saint apôtre ait été crucifié sur une croix semblable à celle de Notre Seigneur, comme on le voit sur les vitraux de Bourges et de la cathédrale d'Amiens, on en changea la forme du XIVe au XVe siècle, pour la renverser en sautoir et en faire ce que l'on a nommé depuis une *croix de saint André*. Tantôt il est étendu sur une croix de cette forme, tantôt il la tient à la main.

Des reliques de *saint André* furent apportées de Patras en Ecosse, au IVe siècle et depuis ce temps, il est devenu le patron du pays ; il est aussi le patron de son principal ordre de chevalerie. L'ordre d'Ecosse, appelé de *saint André*, ou du Chardon, aurait été fondé, en 810, par Archaius, roi d'Ecosse qui, dans une bataille contre les Anglo-Saxons, avait remporté la victoire sur ses ennemis, après avoir invoqué *saint André*. Cette croix était rouge et le collier en fleurs de chardon, avait cette devise : *Nemo me impune lacesset*. (Personne ne m'attaquera impunément.) Cet ordre a repris son lustre en Angleterre en 1733. Le roi en est grand maître.

Il est aussi le patron de la Russie et de sa première institution chevaleresque dite *de la croix de saint André*. La marque de cet ordre est une *croix de saint André* ; à la jonction des bras, se trouve un ovale dans lequel on voit les lettres L P C D L R : *(le czar Pierre conservateur de la Russie)* ; sur l'angle supérieur de la croix, une couronne impériale ; aux autres angles, trois aigles de Russie éployés, celui de la pointe chargé d'un cavalier armé, au revers est l'image de *saint André*.

Le fameux ordre bourguignon, la Toison d'Or, avait également été mis sous la protection de *saint André*, par son fondateur.

Nous avons sous les yeux le *calendrier pour l'an Maçonnique* 5808 (1808). Toutes les fêtes sont effacées, excepté la Circoncision, — Pâques, — l'Ascension, — Pentecôte, — Assomption, — Saint-Napoléon, — *saint André*, 30 novembre, où l'on indique la tenue des assemblées du Grand Orient en son grand chapitre — Saint Jean l'Evangéliste. Nous essaierons d'expliquer plus loin pourquoi ce dernier saint a été maintenu ; quant à *saint André*, il nous a été impossible de découvrir le motif de sa désignation sur cet étrange calendrier.

DICTONS, COUTUMES, SUR SAINT ANDRÉ

Avant la Révolution, on chômait la *Saint André*. Cette multiplication de fêtes chomées, a donné lieu au dicton suivant, cité dans l'*Almanach perpétuel* du P. Daire :

Saint André, Andréa
Crue n'es venu, que ne venas
A Toussaint comme les autres.

(Abbé Corblet, IV, V, 145.)

Il est bon d'ensemencer la terre
Quand la lune est à son décours
Mais le seigle de saint André (30 novembre)
Onc avant Noël ne s'est montré.

La Saint André passée
Labourez profond et semez dru
Et de toute bête vivante gardez-nous.

(Basse-Bretagne).

LaToussaint commence le mois
Et saint André le boiteux le finit.

Saint André le boiteux jamais ne fit défaut
Trois semaines, trois jours avant Noël.

A la Saint André la nuit
L'emporte sur le jour qui luit.

A la Saint André
Que le laboureur cesse de semer.

La neige de la Saint André
Menace de cent jours durer.

La neige, dit à Saint André
Si je n'y suis tôt, j'y serai.

En Alsace, aux environs de Thann et dans presque tout le Sundgau, les jeunes filles qui veulent voir en rêve leur futur mari, vont chez un homme veuf et lui demandent une pomme, en lui disant : « Pomme, veuf ! Les garçons vont de même chez une femme veuve et lui disent : « Pomme, veuve ! »

De retour au logis, on coupe en deux ladite pomme, on en mange la moitié, on place l'autre moitié sous son oreiller et l'on récite cinq *pater* et cinq *ave*, en l'honneur de *saint André*. On voit en rêve le mari ou la femme qu'on aura. L'autre moitié de la pomme doit être mangée au réveil.

(*Revue des Sociétés savantes*, juillet-août, 1872, p. 128.)

Quelques jeunes filles s'adressent encore au saint patron de l'Ecosse, pour lui demander un *bon mari*. Luther, dans ses *colloquia*, dénonce aussi une prière qu'il qualifiait de superstitieuse et que les jeunes allemandes adressent à *saint André*.

O sancte ANDREA, *efficeut bonum piumque acquiram* VIRUM; *hodiè mihi ostende qualis sit qui me in uxorem ducere debet.*

O *saint André*, faites que je trouve un bon et pieux mari. Aujourd'hui, montrez-moi quel est celui qui me prendra pour épouse.

(RIBADANEIRA).

MOIS DE DÉCEMBRE

PREMIER DÉCEMBRE

SAINT ÉLOY (ELIGIUS), ÉVÊQUE DE NOYON

VIIe SIÈCLE. — 588-659.

Patron des Orfèvres, Graveurs, Forgerons, Chaudronniers, Horlogers, Mineurs, Taillandiers, Batteurs d'or, Doreurs, Tisseurs d'or, Tireurs d'or, Monnoyeurs, Serruriers, Cloutiers, Arquebusiers, Fourbisseurs, Balanciers, Epingliers, Aiguilliers, Tireurs de fil de fer, Ferblantiers, Lampistes, Loueurs de voitures, Voituriers, Cochers, Vétérinaires, Selliers, Bourreliers, Maréchaux ferrants, Charrons, Carrossiers, Charretiers, Eperonniers, Maquignons, Fermiers, Laboureurs, Valets de ferme, Pannetiers, Vanniers, Bouteilliers, Plancheyeurs. — Invoqué pour les Chevaux, les Mulets. — Contre les Chevaux méchants, les Ecrouelles, les Ulcères, les Epidémies.

Il y a peu de noms plus populaires en France (Didron, *Ann. Arch.*, vol. 10, p. 117)... Sa vie a été écrite par un grand homme, saint Ouën, évêque de Rouen... Des églises nombreuses sont dédiées à *saint Eloy,* et des sculptures, des vitraux, bien plus nombreux encore, représentent les principales actions de son histoire. Quelques bourgs et villages portent son nom ; dans tous les autres, que d'individus auxquels il a donné leur nom de baptême ! que de confréries qui l'honorent d'un culte spécial !... Son corps, ses vêtements et ses instruments de travail furent vénérés à l'égal des ossements de saint Remi, de la chape de saint Martin, de la plume de saint Bernard. L'encrier que la Vierge remplit de son lait, suivant une admirable légende, et où le grand abbé de Clairvaux puisa ses hymnes à Marie, ne fut pas plus honoré que l'enclume où *saint Eloy* fabriqua son orfévrerie et battit ses fers. Qu'on ait vénéré les ossements de *saint Eloy*, ses cheveux et sa barbe, ses ornements pontificaux et les vases sacrés qu'il confectionnait ou dont il se servait, on pourrait en dire à peu près autant de tous les saints ; mais, et c'est peut-être le seul auquel fut réservé cet honneur, on alla jusqu'à garder précieusement la poussière de ses habits. »

Eloy naquit, en 588, à Chatelac, bourg situé à deux lieues de Limoges. Un aigle se montra au-dessus de son lit, à l'époque de sa naissance, au milieu d'une éblouissante lumière. A cette vue, un religieux d'un monastère voisin prédit à sa mère qu'elle accoucherait d'un fils qui serait un grand serviteur de l'Eglise. Aussi fut-il appelé *Eligius*, qui est dérivé du verbe *Eligo*, je choisis. Dès son jeune âge, il annonçait déjà les dis-

positions les plus pieuses et en même temps les plus artistiques ; c'est pourquoi son père ne tarda pas à le placer chez un orfèvre de Limoges, du nom d'Abdon. Lorsqu'il eut fait preuve, sous ce maître, d'une grande habileté, il vint à Paris et se présenta à Bolbon, l'orfèvre du roi, qui l'accueillit parfaitement. Quelque temps après, il fut choisi par Clotaire II, roi de France, pour lui exécuter un trône d'or enrichi de pierreries. Dans ce but, ce prince lui fit délivrer un certain poids d'or et d'argent. Ces métaux se multiplièrent divinement entre les mains de *saint Eloy* qui, au lieu d'un seul trône, en offrit à Clotaire deux semblables, d'un travail admirable. Par cette action, il conquit l'affection du roi et l'estime de toute la cour. Dagobert, qui succéda à son père, fit, de *saint Eloy*, son ami et son conseiller ; notre saint exécuta alors une série de chefs-d'œuvre dont les types principaux, outre les châsses de plusieurs saints, furent les tombeaux de saint Denis et de saint Martin de Tours. L'art qu'il exerça avec une si grande supériorité dans cette première période de sa vie, l'a fait prendre pour patron par une foule d'artistes, d'ouvriers, et en général par tous ceux qui travaillent les métaux ou en font diverses applications. C'est ainsi qu'à Rome les *Orfèvres et les Bijoutiers* se réunissent en confréries à Saint-Eloy-des-Orfèvres, et les *Forgerons* à Saint-Eloy-aux-Forgerons. Les autres artistes et ouvriers que nous signalons, se réunissent également dans les églises de leur nation sous le vocable de *Saint-Eloy* et sont heureux chaque année, malgré l'indifférence de notre époque, d'invoquer leur saint patron. Dans un (Gozos) cantique castillan, *saint Eloy* est qualifié de Protecteur et patron de l'illustre corporation des orfèvres de Barcelone : *Proteclor y Patrono del Ilustre Gremio de Plateros de Barcelona.*

Mais *saint Eloy* ne travaillait pas exclusivement à faire des châsses pour les saints, et à les orner avec toute la perfection de son ciseau ou de son burin, il s'occupait surtout des pauvres, délivrait les prisonniers, secourait les pauvres et les malades. Quand il n'avait plus de quoi donner, il vendait les habits riches et somptueux qu'il était obligé de revêtir à la cour et sous lesquels, néanmoins, il portait un rude cilice. Pour indiquer son logis, on disait à ceux qui le cherchaient : « Allez où vous verrez une grande foule de pauvres, le bon Eloy est là. » « Non « content de faire des aumônes, dit Ribadaneïra, il servait les malades, « faisant lui-même leurs appareils, baisant *leurs ulcères* remplis d'in- « fection, et Dieu, en récompense, les guérissait quelquefois. » Ce passage en corrobore un autre qui a rapport à saint Louis, et dans lequel on voit que le saint Roi rencontra un homme affligé de *la Maladie que la Bulle de sa canonisation appelle de saint Eloy.* Ayant voulu le soigner lui même, sa main fut incontinent couverte *du Pus* qui coulait des plaies de ce malade, mais il ne s'en étonna point... (*Petits Bollandistes*, vol. 10, p. 211.)

Telle est l'origine de l'invocation contre les Ulcères et aussi *contre les Ecrouelles.*

Sur une plaquette de sept pages seulement qui, en 1748, faisait partie de la Bibliothèque des Frères prêcheurs du couvent de Namur, et qui aujourd'hui est en notre possession, on trouve la preuve de l'invocation qui était adressée à la fois à saint Marcou et à *saint Eloy contre les Ecrouelles.* Elle porte le titre suivant, que nous transcrivons, ainsi que les prières formulées contre cette affection :

Benedictio SUPER STRUMOSOS *S. Marculphi et* S. ELIGII.

Sacerdos ponat manum super infirmos dicendo :

Super ægros manus imponent et bene habebunt : Jesus Mariæ filius, mundi salus et Dominus, qui te (vel vos) *traxit ad fidem catholicam, te* (vel vos) *in ea conservet, et beatos* (vel beatas) *beatum* (vel beatam) *faciat et meritis Beatæ virginis Mariæ, et Beati Dominici patris nostri, et Beatorum* ELIGII *et* MARCULPHI, *confessorum et omnium sanctorum, te* (vel vos) *ab hoc infirmitate liberare dignetur.*

℣. *Lætamini in Domino et exultate justi.*

℟. *Et gloriamini omnes recti corde.*

OREMUS

Præsta quæsumus, omnipotens Deus, ut qui sanctorum confessorum tuorum ELIGII *et* MARCULPHI *patrocinia petimus, à cunctis malis eorum intercessionibus liberemur. Per Christum, etc.*

Divinum auxilium maneat semper nobiscum. Amen.

In fine faciat crucem super plagam (*vel plagas*) reliquiis dicendo :

Per intercessionem S. ELIGII *et* S. MARCULPHI *liberet te* (vel vos) *Jesus ab hoc malo secundum fidem tuam* (vel vestram) *quantum expedit animæ tuæ* (vel animabus vestris). *In nomine Patris † et filii † et Spiritûs sancti † Amen.*

Benedictio aquæ S. ELIGII *vel* S. MARCULPHI.

℣. *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

℟. *Qui fecit cœlum et terram.*

℣. *Sit nomen Domini benedictum.*

℟. *Ex hoc nunc et usque in sæculum.*

Dominus noster Jesus Christus filius Dei vivi, qui per suum sanctum Baptismum sanctificavit aquas Jordanis, nec non per suum Angelum moveri jussit aquas Piscinæ, ut quicumque prius post motionem aquæ in eam descenderet, sanaretur, de quacumque infirmitate teneretur. Ita per suam ineffabilem misericordiam, atque per merita sanctorum confessorum suorum ELIGII *et* MARCULPHI *benedicere et santificare † dignetur aquam istam, ut quicumque de ipsa biberit vel tactus fuerit, de quacumque infirmitate teneretur, recipiat plenam tam animæ quam corporis sanitatem. Per eumdem Christum, etc. Amen.*

Postea aspergatur aquâ benedictâ et signetur, et tangatur reliquiis sanctorum et adjungatur :

Bénédiction de saint Marcoul et de saint Eloy sur ceux qui ont les écrouelles.

Le prêtre impose la main sur les malades en disant :

Ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris : que Jésus, fils de Marie, Seigneur et Sauveur du monde qui t'a (ou qui vous a) amené à la foi catholique, te (ou vous) maintienne dans cette foi, et qu'il te rende bienheureux (ou bienheureuse) et qu'il daigne te (ou vous) délivrer de cette maladie par les mérites de la bienheureuse Vierge Marie, du bienheureux Dominique, notre père, des Bienheureux *Eloy* et *Marcoul*, et de tous les saints.

℣. Réjouissez-vous dans le Seigneur, et exultez, justes.

℟. Et glorifiez-vous, vous tous, droits de cœur.

PRIONS

Faites, nous vous en prions, Dieu tout-puissant que, Nous qui implorons la protection de vos saints confesseurs *Eloy* et *Marcoul*, nous soyions délivrés de tout mal par leur intercession. Par Jésus-Christ, etc.

Que la protection divine reste toujours sur nous. Ainsi soit-il.

Enfin qu'il fasse un signe de croix sur la (ou les) plaie en disant :

Par l'intercession de *saint Eloy* et de *saint Marcoul*, que Jésus te (ou vous) délivre de ce mal selon ta (ou votre) foi autant que cela est avantageux à ton âme (ou à vos âmes).

Au nom du Père † et du Fils † et du Saint-Esprit †. Ainsi soit-il.

Bénédiction de l'eau de saint Eloy ou de saint Marcoul.

℣. Notre secours est dans le nom du Seigneur.

℟. Qui a fait le ciel et la terre.

℣. Béni soit le nom du Seigneur.

℟. Dès maintenant et dans les siècles des siècles.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, a sanctifié les eaux du Jourdain par son saint baptême et a fait agiter les eaux de la Piscine par son ange, afin que quiconque, après l'agitation de l'eau, y descendrait fût guéri de toute infirmité dont il souffrait auparavant; qu'ainsi par son ineffable miséricorde et par les mérites de ses saints confesseurs *Eloy* et *Marcoul*, il daigne bénir et sanctifier † cette eau, afin que quiconque en aura bu ou en aura été touché, recouvre la santé parfaite, tant de l'âme que du corps, quelle que fût l'infirmité dont il souffrait auparavant. Par le même Christ, etc. Ainsi soit-il.

Ensuite que le Malade soit aspergé de cette Eau bénite, qu'il en soit marqué, qu'il soit touché par les reliques des Saints et que l'on ajoute :

℣. *Lætamini in Domino et exultate justi.*

℟. *Et gloriamini omnes, recti corde.*

OREMUS

Præsta, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui sanctorum confessorum tuorum ELIGII *et* MARCULPHI *patrocinia petimus à cunctis malis eorum intercessionibus liberemur. Per Christum, etc. Amen.*

℣. Réjouissez-vous dans le Seigneur, et exultez, justes.

℟. Et glorifiez-vous, vous tous, droits de cœur.

PRIONS

Faites, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, que Nous qui implorons la protection de vos saints confesseurs *Eloy* et *Marcoul*, nous soyions délivrés de tout mal par leur intercession. Par le Christ, etc. Ainsi soit-il.

Saint Eloy, en outre, menait la vie la plus austère. Il demeurait souvent trois jours sans manger, se contentait de pain sec et ne buvait que de l'eau. Il couchait sur la terre, prenait d'ailleurs peu de repos, employant la nuit à lire ou à composer et même à prier. Dagobert était résolu à faire la guerre à Judicaël, roi de Bretagne, et il députa *Eloy* auprès de lui pour lui faire connaître ses intentions; mais celui-ci agit avec tant de sagesse qu'il finit par réconcilier les deux rois.

Ce fut alors qu'il se mit à bâtir des Eglises, à fonder des Monastères, et entre autres celui de Solignac en Limousin; il fonda à Paris, dans la maison qu'il tenait de Dagobert, un couvent de religieuses où il réunit trois cents religieuses sous la conduite de sainte Aure.

Au milieu de toutes ces grâces, celle des miracles ne lui fit pas défaut. D'après le témoignage de saint Ouën, par le signe de la croix, il rendait la vie aux morts, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds; il guérissait également les boîteux, les paralytiques et les malades. Il déployait tout à la fois le zèle le plus ardent contre les hérétiques.

Au bruit de toutes ces merveilles, le nom de *saint Eloy* était dans toutes les bouches, et le siège de Noyon étant devenu vacant, *Eloy* fut élu évêque par le chapitre de cette Eglise. Ce fut en vain qu'il voulut décliner, par humilité, un si grand honneur; après avoir passé par tous les ordres mineurs, il fut sacré évêque à Rouen, en même temps que saint Ouën.

Son diocèse s'étendait jusque dans les Pays-Bas, où le paganisme florissait à cette époque. Le saint Evêque le combattit avec tant de zèle et tant de vigilance qu'il le déracina entièrement dans les villes et dans les campagnes, et un grand nombre de ses nouveaux diocésains vinrent demander le baptême. Les temples furent changés en églises, de beaux monastères furent fondés et se peuplèrent d'une multitude de religieux.

« Les Diables crevans de dépit, dit Ribadaneïra, excitaient souvent, « au milieu du sermon, un tel bruit par la bouche des possedez, qu'on « ne pouvait l'ouïr; mais aussitôt qu'il étendait la main, il les faisait « taire et les chassait quelquefois à la vue de tout le monde : les pay- « sans, sollicitez par eux, venaient pour l'assassiner; mais apercevant « la lumière brillante de son visage, ils se mettaient à pleurer et à lui « demander pardon. »

De retour dans son diocèse, il fit bâtir à Noyon le monastère de Saint-Martin, augmenta celui de Saint-Pierre de Gand, au Mont-Blandin; à deux lieues d'Arras, il réunit des ermites sur une montagne, que l'on a depuis nommée *le Mont-Saint-Eloy*. Il érigea divers oratoires à Aldembourg, Rothenbourg et à Bruges. Il consacra, en cette dernière ville,

l'église de Saint-Sauveur, et à Courtray celle du monastère de Saint-Martin. (Ces derniers détails sont puisés dans les *Petits Bollandistes.*)

Enfin, Dieu le rappela à lui pour le faire entrer dans sa gloire. De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau. Quelque temps après sa mort, on s'aperçut qu'il en découlait une rosée très abondante, avec laquelle on guérit beaucoup de malades. A cette époque, une maladie très violente ravageait un grand nombre de villes de la France (Ch. Barthélemy, VIIIe vol. p. 596, d'après saint Ouën.) Un comte de la ville de Thérouanne, appelé Ingomarus, homme très riche et très puissant, redoutant *la contagion*, demanda de cette liqueur miraculeuse et en fit oindre, avec foi et confiance, tous les habitants de sa ville qui furent tous épargnés, tandis que le fléau sévissait tout autour d'eux.

C'est probablement une des origines de l'invocation qui est adressée à *saint Eloy contre les Epidémies.*

Il nous reste à essayer d'expliquer l'invocation adressée au même saint *pour les chevaux*, *pour les mulets* et *contre les chevaux méchants*, en outre le patronage attribué, par extension, au saint évêque *pour ceux qui, à l'aide de chevaux, conduisent les voitures, par ceux qui fabriquent ces voitures, par ceux qui confectionnent les harnais, par ceux qui ferrent les chevaux et forgent les éperons, par ceux qui les soignent dans leurs maladies, par ceux qui en font le commerce* et enfin *par ceux qui s'en servent principalement pour cultiver la terre.*

M. Ch. Barthélemy, le traducteur de la vie de *saint Eloy*, écrite par son contemporain et son ami saint Ouën. s'appuyant surtout sur Montigny et Levasseur, ce dernier auteur des Annales de Noyon, conclut à ce que *saint Eloy*, encore laïque, réunissait le triple talent d'*orfèvre*, de *maréchal* et de *sellier.* On ne saurait formuler aucun doute sur la profession d'*orfèvre.* Quant à celle de *sellier*, M. Barthélemy la déduit du mot *sella*, qu'il interprète, avec Levasseur, d'après le latin de saint Ouën, comme signifiant *selle de cheval*, au lieu de *siège* ou *trône*, comme tous les historiens l'ont traduit pour caractériser les deux chefs-d'œuvre présentés à Dagobert. Pour établir la profession de *maréchal*, il ne produit d'ailleurs aucun document.

Saint Ouën, qui a parlé de l'*orfèvre* avec de grands détails, n'aurait pas passé sous silence les deux autres professions qui, quoique moins brillantes, honoraient également celui qui les exerçait, comme diverses autres professions, relativement à beaucoup d'autres saints.

Au chapitre XLIII, intitulé du cheval de *saint Eloy*, saint Ouën raconte que, pendant qu'il vivait, *saint Eloy* possédait un cheval très doux qu'il avait coutume de monter. Après sa mort, ce cheval était tombé au pouvoir de l'abbé ; mais l'évêque le revendiqua à son domaine et s'en empara. Ce cheval alors commença à avoir mal aux pieds et à sécher par la maladie. En outre, il était devenu si méchant qu'il était impossible de le monter. Après l'avoir donné à une autre personne, qui fut grièvement blessée en le montant et qui le lui rendit, de guerre lasse, l'évêque prit le parti de le restituer à l'abbé ; en peu de temps, le cheval recouvra la santé et redevint très doux.

Ces faits, sur la solution desquels le pouvoir de saint Eloy avait exercé une influence évidente, suffiraient seuls à expliquer le *patronage des chevaux* signalé plus haut; mais il existe en outre une légende (d'origine allemande, croyons-nous) qui est de nature à jeter quelque lu-

mière sur l'origine de cette invocation, surtout en ce qui concerne les *chevaux méchants*, nous en donnons le résumé.

Vers l'an 610, *Eloy* qui était *maréchal-ferrant* et était loin de présenter le type de l'humble ouvrier, décrit par saint Ouën, avait mis sur son enseigne : *Eloy, Maître sur Maître, Maître sur Tous. Maître sur Maître* était un défi à l'habileté humaine ; mais *Maître sur Tous*, était un défi à la puissance céleste. Jésus-Christ, pour lui donner une leçon d'humilité, revêtit le costume d'un compagnon du devoir et se présenta à sa boutique en lui demandant humblement de travailler sous sa direction. *Eloy*, le regardant dédaigneusement : — « Que sais-tu faire, lui dit-il? » — « Je sais forger et ferreraussi bien que qui que ce soit au monde, répondit Jésus-Christ. » — Que dis-tu de ce fer? reprit *Eloy*, en montrant complaisamment à Jésus celui qu'il venait d'achever. — Je dis que ce n'est pas mal ; mais je crois qu'on peut faire mieux. Eloi se mordit les lèvres. — En combien de chaudes ferais-tu un fer comme celui-là ? — En une chaude, dit Jésus. *Eloy* se mit à rire ; mais il ne rit plus, quand il vit l'habile compagnon exécuter immédiatement ce qu'il avait annoncé.

Eloy tomba dans une stupéfaction encore plus grande, quand son compagnon exécuta devant lui une nouvelle manière de ferrer les chevaux. Celui-ci tira un couteau de sa poche, alla au cheval qu'il s'agissait de ferrer, leva une de ses jambes de derrière, lui coupa le pied gauche à la première jointure, mit le pied dans l'étau, y cloua le fer avec une grande facilité, reprit le pied ferré, le rapprocha de la jambe et l'y fixa instantanément ; il employa le même procédé pour les trois autres jambes et cela sans que l'animal parût s'inquiéter le moins du monde.

Le lendemain, *Eloy* avait envoyé son nouveau compagnon faire quelques commissions dans le voisinage. Pendant ce temps-là, un cavalier armé de toutes pièces s'arrêta à sa porte. Son cheval s'était déferré d'un pied de derrière, à un quart de lieue de la ville. Tandis que le maître, qui était pressé, était entré dans un cabaret voisin pour se rafraîchir, *Eloy* résolut d'expérimenter le nouveau procédé pour ferrer, qui était beaucoup plus expéditif que l'ancien. Prenant son couteau le mieux effilé, il lui coupa le pied au-dessus du sabot ; mais l'animal poussa un hennissement si plaintif et si douloureux, que son maître accourut et vit sa monture pouvant à peine se tenir debout sur les trois pieds qui lui restaient et secouant sa quatrième jambe, d'où s'échappaient des flots de sang. *Eloy* qui avait prestement cloué le fer sur le sabot, se mit en devoir d'aller recoller le pied au moignon de la jambe, comme il avait vu faire la veille à son compagnon ; mais, ô déception terrible ! entre ses mains rien ne reprit, le pied était déjà mort et le reste du corps ne valait guère mieux. Une sueur froide couvrait le front du maître, il sentit qu'il était perdu de réputation et saisissant son couteau, il allait se l'enfoncer dans la poitrine, quand il sentit qu'on lui arrêtait le bras. Il se retourna, c'était Jésus-Christ qui ramassa le pied, le rapprocha de la jambe à laquelle il adhéra, et le cheval redevint aussi vif et aussi bien portant qu'il était avant. *Eloy* le regarda un instant, puis, saisissant son marteau, il brisa son enseigne et se rapprochant de Jésus-Christ, il lui dit humblement : « — C'est toi qui es le maître et c'est moi qui suis le compagnon. — Heureux celui qui s'humilie, répondit le

Christ d'une voix douce. Ensuite levant les yeux, il vit que son compagnon avait le front ceint d'une auréole : il reconnut Jésus et tomba à genoux.

— Je te pardonne, dit le Christ, car je te crois guéri de ton orgueil : reste *Maître sur Maître ;* mais souviens-toi que c'est moi seul qui suis *Maître sur Tous.*

A ces mots, il monta en croupe derrière le cavalier et disparut avec lui, le cavalier était saint Georges. *(Le Pèlerin*, n° 327 et 328.)

Dans une prose pour la fête de *saint Eloy* dans l'ancien missel d'Amiens, on lit :

Qui non negas opem BRUTIS *Auge nobis spem salutis.*	Toi qui ne refuses pas de secours aux *bêtes*, augmente en nous l'espoir du salut.

Saint Eloy, en sa qualité d'*argentier* (abbé Corblet, IV, 241, 242) travaillait l'or, l'argent et le fer ; aussi est-il le patron, non-seulement des *Orfèvres*, des *Serruriers*, des *Maréchaux-Ferrants* et des *Chaudronniers* ; mais aussi, par extension, de tous ceux dont l'industrie a quelque rapport avec les *Chevaux*, comme les *Selliers*. les *Carrossiers*, les *Laboureurs*, etc. La confrérie de Saint-Eloy d'Abbeville, comprenait dix-sept sortes de métiers. A Amiens, au XVe siècle, elle en comprenait quatorze.

« Anciennement, dit le P. Ignace (*hist. eccles.* p. 138), les gentilshommes du Ponthieu, *les laboureurs* tant des villes que des villages, qui avaient *des chevaux*, les conduisaient en la place de Saint-Pierre-d'Abbeville, le 1er décembre, qui est la fête de saint Eloy, ou le 25 du mois de juin, qui est le jour de sa translation, où ces bonnes gens arrivaient en foule pour honorer la fête de *saint Eloy* et le prier pour *la préservation* de ces animaux. Un prestre de la même église, revêtu de son surplis et estole faisait, sur ces animaux, le signe de la croix avec un petit marteau de *saint Eloy*, enchassé en argent, qu'on garde pour relique en cette église, et après leur donnait de l'eau bénite.

Dans quelques-unes des paroisses du diocèse d'Amiens (abbé Corblet, IV. 242), le jour de *saint Eloy*, on appliquait aux *chevaux* un fer rouge sur la cuisse pour les préserver de diverses maladies. Des différents points du Santerre, on conduisait les chevaux malades à l'abbaye de Saint-Eloy de Noyon. Pour montrer que ces animaux y étaient allés en pèlerinage, on leur mettait au cou des *Cacliques* ou *Caclittres*, espèce de colliers bruyants, formés de tubes de plumes et de petites fèves, dont la fabrication n'a pas varié depuis le VIIe siècle et s'est conservée jusqu'à la Révolution (abbé Corblet et *Magasin Pitt.* année 1866, p, 279).

Thiers, dans son livre *des Superstitions* (vol. II, 518), qui a été mis à l'index, raconte que pour guérir les *chevaux encloués*, ou pour empêcher qu'ils ne *s'enclouent*, on porte des clous dans les chapelles sous le vocable de *saint Eloy*, on les met sur un autel et on en prend ensuite une partie sans compter, on les offre à la messe et on remporte le reste pour ferrer les chevaux.

Aujourd'hui le culte de saint Eloy est encore très répandu dans le midi de la France. A Corsavy (Pyrénées-Orientales), la fête *des Mulets* se célèbre en grande pompe le 1er décembre ; il en est de même dans toute la France méridionale ; on en jugera par cet article du *Citoyen* de Marseille, reproduit par *La Croix* du 14 juin 1884 : « Nos lecteurs connaissent la fête si populaire qui se célèbre chaque année dans toutes les communes de la Provence, sous le vocable de *saint Eloy*. La plupart ont

vu nos chars de l'agriculture richement décorés, auxquels sont attelés 10, 50 et jusqu'à 80 chevaux ou mulets, brillamment caparaçonnés, parcourir nos rues et nos boulevards au milieu de l'allégresse générale. Jamais, au grand jamais, il n'était venu à la pensée d'aucune municipalité d'interdire cette fête. Cet honneur était réservé au farouche Clapier, maire d'Eyragues, à qui on fait commettre toutes les balourdises et toutes les sottises qu'on veut.

« Le Prieur de *Saint-Eloy* d'Eyragues étant allé le prévenir, comme le veut l'usage, que la fête serait célébrée le dimanche, 5 juillet prochain, ce vieux jacobin leur a répondu : « Tant que je serai maire, la fête de Saint-Eloy ne se célébrera pas. »

Saint Eloy est honoré aux diocèses d'Ajaccio, Albi, Amiens, Angers, Arras, Auch, Autun, Bayeux, Beauvais, Blois, Cambrai, Chalons, Chartres, Clermont, Coutances, Dijon, Laval, le Mans, Limoges, Meaux, Montpellier, Nantes, Nîmes, Paris, Perpignan, Rennes, Rodez, Rouen, Saint-Claude et Soissons.

Saint Eloy est ordinairement représenté en costume d'évêque crossé, mître, tenant un marteau avec la même main que la crosse, et portant un calice avec la gauche.

Dans les manuscrits et dans les livres des premiers temps de l'imprimerie, on le voit ferrant, sur son enclume, un pied de cheval qu'il a détaché de la jambe et à côté le cheval attendant patiemment qu'on rapproche les deux parties.

(RIBADANEIRA. — *Petits Bollandistes.*)

DICTONS SUR SAINT ELOY

A la Saint Eloy la nuit
L'emporte sur le jour qui luit.
Froid comme le marteau de saint Eloy.
(*Almanach spirituel*, p. 146.)
Ne pas laisser sortir les chevaux de l'écurie le jour de saint Eloy.

SAINTE FLORENCE, VIERGE AU DIOCÈSE DE POITIERS

IVe SIÈCLE. — 367.

Invoquée pour obtenir un Temps favorable aux récoltes.

Pendant que saint Hilaire était en exil et se rendait à Séleucie, ville de l'Isaurie, où les Ariens avaient indiqué un concile pour la fin de septembre, il passa, un dimanche, dans une petite ville dont on ignore le nom et entra dans l'église des catholiques où le peuple était rassemblé pour la prière. Tout à coup une jeune fille s'élance du milieu de la foule et s'écrie qu'un grand serviteur de l'Eglise est là ; aussitôt elle se prosterne à ses pieds en le conjurant de l'associer, par un signe de croix, au troupeau de Jésus-Christ. C'était *Florence*, jeune fille de Phrygie, issue de parents païens et païenne elle-même, qu'un mouvement du Saint-Esprit poussait vers le grand docteur dont le nom retentissait dans tout l'Orient. Hilaire lui donna sa bénédiction ; quelque temps après elle recevait le baptême avec toute sa famille.

Quand le saint docteur fut rappelé en Occident, *sainte Florence* le rejoignit en Poitou avec la permission de ses parents. Comme elle avait déjà atteint un haut degré de perfection, Hilaire lui donna à Comblé, près de sa terre de Celle-l'Evecaut, une étroite cellule et un petit jardin

où elle se renferma pour s'y livrer exclusivement aux saints exercices de la vie solitaire. Elle ne vécut que six ou sept ans depuis sa réclusion volontaire et rendit son âme à Dieu le 1er décembre 367. Avec ses reliques, elle laissa dans cette contrée le pieux arôme de toutes ses vertus et le souvenir d'une infinité de miracles qui se perpétuent même de nos jours. Au XIe siècle, ses reliques furent transportées dans la cathédrale de Poitiers. D'après l'abbé Aubert qui en témoigne en citant un vieil historien, « on recourait à la bonne sainte dans *les sécheresses et autres calamités publiques pour avoyr pluye ou sérénité de temps*, dès le jour ou le lendemain de la procession. » Mais en 1552, le 27 mai, les protestants arrivèrent et, après avoir brûlé les reliques de *sainte Florence*, pillèrent toutes les églises de Poitiers. Heureusement on retrouva, en 1698, une partie du saint corps qui avait été laissé dans la seconde sépulture, derrière le chœur de la cathédrale et on put constater leur authenticité reconnue. Les saints ossements furent déposés sous le grand autel où ils sont encore.

Si nous en croyons la lettre qui nous a été adressée par Dom Chomart, à la date du 5 septembre 1873, *sainte Florence* est, dans le Poitou, *la patronne des voyageurs*, peut-être à cause du *long voyage* qu'elle fit très heureusement pour retrouver saint Hilaire.

(Abbé Auber. — *Vie des saints de Poitiers.*)

DEUX DÉCEMBRE

SAINT CONSTANTIEN, ABBÉ

VERS 570

Invoqué contre les Maux de tête, les Possessions du démon et la Frénésie

Né en Auvergne, *Constantien*, dès ses premières années, mena une vie de mortifications et de prières, bien qu'il eût reçu, de ses ancêtres, un nom illustre et une fortune proportionnée à son rang. Lorsqu'il eut fait son apprentissage monastique dans son pays, il vint à l'abbaye de Micy, située près d'Orléans et y rencontra saint Frimbaud, son compatriote, avec lequel il s'unit par les liens de la plus étroite amitié. Voulant, tous les deux, atteindre un état plus parfait, après avoir vécu quelques années au monastère de Micy, ils gagnèrent un lieu solitaire du Maine, où ils firent revivre les vertus des premiers anachorètes. Frimbaud se bâtit une cabane près la rivière de Mayenne et *Constantien* en éleva une autre entre cette même rivière et la Sarthe, dans la forêt de Javron. Ce fut dans cette forêt, qu'à l'aide des libéralités de Clotaire, il fonda un monastère pour ceux de ses disciples que le Seigneur appelait à la vie religieuse. Il gouverna lui-même cette communauté avec autant d'humilité que de sagesse. Ayant désigné son successeur, il rendit son âme à Dieu, vers 570. Durant sa vie, il avait eu la grâce des miracles et entr'autres, il avait rendu la vue à un aveugle, pendant la célébration des divins mystères, en faisant, sur ce malheureux, le signe de la croix. Il avait également rappelé à la vie un homme qui, ayant précipité sa marche pour arriver plutôt à la sainte messe, s'était noyé en tombant dans un puits. Cette grâce lui fut continuée à son tombeau. Son corps reposa dans l'église du monastère de Javron, jusqu'à l'arrivée des Nor-

mands. Pour le soustraire à leur fureur, les religieux le transférèrent dans la cathédrale du Mans, d'où il fut extrait au milieu du XIe siècle, et cédé à l'abbaye de Breteuil.

Les habitants de Breteuil et des pays voisins ne tardèrent pas à ressentir les salutaires effets de la présence de ses reliques. Plusieurs miracles opérés en faveur des personnes atteintes *de maux de tête rebelles à tous les remèdes*, ou privées *de l'usage de la raison*, rendirent son nom célèbre dans toute la contrée ; aussi est-il invoqué *contre ces mêmes maux de tête, contre la frénésie* qui procède *de la folie* et a été confondue plus d'une fois *avec les possessions diaboliques*.

(*Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé SABATIER.)

SAINTE BIBIANE (1), VIERGE ET MARTYRE

IVe SIÈCLE. — 363.

Invoquée contre les Maux de tête, l'Epilepsie, les Accidents, le Spasme et pour les Buveurs.

Après avoir, en quelque sorte, assisté au martyr de son père, de sa mère et de sa sœur, *Bibiane* ne fut pas un seul instant ébranlée dans sa foi. Son persécuteur la plaça entre les mains d'une abominable femme, qui devait essayer de la corrompre par tous les moyens que son génie infernal pouvait lui susciter ; mais voyant que rien, ni promesses, ni menaces, ne pouvaient la faire dévier de la vraie foi, Apronien la fit dépouiller, attacher à une colonne, et fouetter avec des cordes plombées, jusqu'à ce qu'elle eut rendu l'âme. D'après Julius Memor, son corps fut jeté sur le Forum Boarium, dans le Velabre, pour être dévoré par les chiens ; mais il fut recueilli par un saint prêtre, nommé Jean, et il fut déposé, ainsi que celui de sa mère et de sa sœur, dans l'église qui fut construite plus tard sur l'emplacement du palais de son père. Ces corps reposent dans l'urne d'albâtre oriental qui est sous le maître autel. « Il est touchant de voir, le jour de la fête de sainte Bibiane (2), le chapitre entier de la grande et somptueuse basilique de Sainte-Marie-Majeure venir processionnellement à cette modeste église et célébrer de solennelles et pompeuses cérémonies en l'honneur de ces deux vierges et de leur mère.

Elle est représentée tenant, de chaque main, un sac rempli de balles de plomb.

Sainte Bibiane, pendant son martyre, avait éprouvé de violents *maux de tête*, qui néanmoins n'avaient pu ébranler sa foi. L'allemand Henri Alt prétend que c'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre cette affection. Les *buveurs allemands* l'invoquent spécialement contre *le mal de tête* (Crapula) qui est la suite de l'*ivresse*.

On s'adresse également à *sainte Bibiane* contre les *attaques d'épilepsie*. Ce même allemand raconte encore qu'on renferma la Sainte *avec des épileptiques* et *des aliénés*, pour l'exposer à leur fureur ; mais ceux-ci ne lui firent aucun mal, loin de là, ils la traitèrent avec la plus grande dou-

(1) *Alias*, VIVIENNE.
(2) *Petits Bollandistes*, vol. XIV, p. 23.

ceur : aussi furent-ils, en partie, guéris par elle de leur cruelle infirmité.

Un cantique castillan (Gozos) la qualifie de :

Especial abogada EN LAS AFLICCIONES DE PASMO E ALFERECIA.	Avocate spéciale contre *le spasme et l'épilepsie.*

Le calendrier de Sarragosse l'appelle l'avocate *contra accidentes*, contre les accidents.

TROIS DÉCEMBRE

SAINT LUCIUS, ROI DES BRETONS

ET SAINTE EMERITE, SA SŒUR

FIN DU IIe SIÈCLE.

Invoqués pour et contre la Pluie.

UCIUS ou Lever-Maur (c'est-à-dire *Grande Lumière*), était (1) le chef militaire d'un des petits états de la Grande-Bretagne. Quoique élevé dans le paganisme, il professait, pour le Dieu des chrétiens, une vénération traditionnelle et héréditaire. Il fut le premier de tous les rois de ce pays, qui embrassa la foi au temps du pape saint Eleuthère (170-185); il demanda à ce pape des prêtres zélés qui pussent instruire ses sujets dans la foi et leur procurer le bienfait de la lumière évangélique. D'après le *Liber Pontificalis*, Eleuthère lui envoya deux missionnaires apostoliques, Fugare et Damien ; en effet, il est parfaitement établi aujourd'hui par la tradition romaine et par des découvertes archéologiques récentes, que l'évangélisation de l'Angleterre commença au IIe siècle.

Lucius, s'étant converti, se fit lui-même apôtre, il alla en Bavière, dans la haute Rhétie, jusqu'à Augsbourg. Là, après avoir opéré de nombreux miracles et de nombreuses conversions, il aurait été appréhendé par les impies qui l'auraient frappé de verges, accablé de pierres, enfin précipité dans un puits, d'où les chrétiens eurent beaucoup de peine à le tirer encore vivant. D'après la *Chronique de Nuremberg*, il serait venu également en France et serait enfin mort en paix, à Coire, dans le pays des Grisons.

Les actes de *Lucius* et de sa sœur *Emerite*, sont très controversés et très obscurs. Celle-ci, d'après la même chronique, avait souffert le martyre par le feu et aurait ainsi mérité la couronne éternelle.

Dans l'*Helvetia sancta*, *Lucius* est représenté en costume de pèlerin, la couronne royale à ses pieds, prêchant la foi aux idolâtres. Sur une gravure en bois de la *Chronique de Nuremberg*, on voit le buste de *Lucius*, avec les insignes de la royauté, en face de celui d'*Emerite*, portant de la main droite un fagot enflammé, souvenir de son martyre.

Dans le diocèse de Poitiers, *pour obtenir la cessation de la pluie ou de la sécheresse*, le peuple des environs de Montmorillon, va prier devant les reliques de *saint Lucius* et *sainte Emerite*, que l'on vénère dans l'église de Saint-Martial de cette ville et que l'on expose dans ces circonstances (2).

(*Helvetia sancta.*)

(1) ABBÉ DARAS, *Histoire générale de l'Eglise*, tome VII, p. 401.
(2) *Simples notes* sur quelques pèlerinages, etc... par M. H. Beauchet-Filleau.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER, APOTRE DES INDES

DE LA COMPAGNIE DE JESUS

XVIe SIÈCLE. — 1506-1552

Invoqué contre la Peste et les Orages et dans les Voyages sur mer. — Patron de la Propagation de la foi.

Issu, au château de Xavier dans la Navarre, d'une famille noble et ancienne, il fut la gloire de sa maison et un enfant selon le cœur de Dieu, dit la mère de Blémur. Ses parents lui ayant donné le choix entre l'épée et la plume, il préféra les lettres au service militaire. A peine eut-il atteint sa dix-huitième année, il fut envoyé à l'Université de Paris.

Après avoir fait sa philosophie au collège de Sainte-Barbe, il fut jugé digne d'enseigner au collège de Beauvais. A Paris, il entra en relation avec saint Ignace de Loyola et, le 15 août 1524, dans la crypte de Saint-Pierre à Montmartre, il se consacra à Dieu, avec six autres jeunes gens, sous la conduite de ce grand Saint. Ce fut la naissance de la Société de Jésus ; par la volonté spéciale de Dieu, la France devait être le berceau de la célèbre compagnie. Deux ans plus tard, *Xavier*, avec neuf de ses compagnons traversait l'Allemagne, se rendant à Venise, où ils devaient s'embarquer pour la Terre-Sainte. Dans cette ville, il se logea à l'hôpital, et passa son temps à soigner les malades. Pour surmonter la répugnance qu'il éprouvait, il alla jusqu'à baiser les plaies les plus hideuses et les pansait avec amour.

Le pape ayant conseillé aux membres de la Société naissante de renoncer à leur voyage de Jérusalem, à cause de la guerre qui allait éclater entre l'Occident catholique et les Turcs, et leur ayant permis à tous de recevoir la prêtrise, *Xavier* fut ordonné le jour de saint Jean-Baptiste, en 1537.

A cette époque, sur la demande du roi de Portugal, saint Ignace de Loyola avait désigné deux religieux de la nouvelle compagnie pour porter l'Evangile dans les Indes ; mais l'un d'eux étant tombé malade, il choisit à sa place *François-Xavier*, qui accepta cette mission avec de véritables transports de joie. Il s'embarqua à Lisbonne, le 7 avril 1541, sur le vaisseau amiral de la flotte commandée par le vice-roi des Indes. Il était porteur d'un bref qui le nommait nonce de tout l'Orient. Arrivé à Goa, il trouva, parmi les Portugais, une grande corruption de mœurs, qui était un véritable obstacle à la conversion des idolâtres ; mais il ne se découragea pas : le matin, il servait les malades et visitait les prisonniers ; puis, une clochette à la main, il appelait autour de lui les enfants et les esclaves ; les pères de famille arrivèrent à leur tour et, au bout de quelque temps, la ville était changée.

Son arrivée dans ces contrées fut le signal de nombreux miracles. Un jour on lui amena un possédé, il le livra à de jeunes chrétiens qui se trouvaient là, leur mit entre les mains son crucifix et leur ordonna de le faire baiser de force à ce malheureux. Les démons furent immédiatement chassés. Le procès de sa canonisation fait mention de quatre morts auxquels il rendit la vie.

Il évangélisa ensuite l'autre côté de la péninsule des Indes ; là, parmi les Polawars (pêcheurs de perles) qui avaient reçu le baptême et étaient

retombés dans l'idolâtrie, il obtint des succès tels qu'il écrivait à saint Ignace ne pouvoir trouver de termes pour les exprimer. Il ajoutait qu'à force de baptiser, il ne pouvait plus lever le bras et que la voix lui manquait en redisant tant de fois le symbole des apôtres. Il baptisa ainsi plus de quarante mille idolâtres.

De retour de Goa, où il était venu chercher des coopérateurs, il prêchait souvent dans la plaine à cinq ou six mille personnes assemblées et, suivant la relation d'un jeune Portugais qui l'avait suivi, il parlait la langue du pays sans l'avoir jamais apprise.

Un jour, pendant qu'il évangélisait ainsi le royaume de Travancor, une armée de barbares envahit la contrée. Le Saint s'avança au devant d'eux, le crucifix à la main, et saisis de frayeur à son aspect, ils prirent la fuite.

De toutes parts, on réclamait sa présence ; c'est ainsi qu'il parcourait successivement l'île de Manar, Malacca et les Moluques ; pendant qu'il traversait la mer de cette dernière contrée, il perdit son crucifix, en le plongeant dans l'eau, pour apaiser une *violente tempête*. Le lendemain, il aperçut, du rivage, un crabe (1) qui s'avança vers lui, tenant dans ses pinces la précieuse image. Il la reçut à genoux, en remerciant Dieu.

C'est probablement à partir de cette époque que le pouvoir de *Xavier*, sur la mer, a été signalé.

Un petit livre composé par le R. P. F. Garcias (2), qualifie le Saint dans ses litanies, de :

> Secours dans les naufrages, priez pour nous.
> Ancre et port assuré des marins, priez pour nous.
> A la puissance duquel les vents et les mers obéissent, priez pour nous.
> Guide des voyageurs, priez pour nous.

Mgr Guillemin, vicaire apostolique de Canton (3), raconte également qu'en 1698, un navire français, l'*Amphitrite*, étant assailli *d'une violente tempête* dans les parages de Sancian, les passagers firent vœu, s'ils étaient sauvés, d'élever, en l'honneur de *saint François-Xavier*, une chapelle sur son tombeau. Aussitôt la tempête cessa et ils purent continuer leur route.

Après avoir mérité le nom d'apôtre des Indes, *Xavier* résolut d'aller conquérir le Japon à Jésus-Christ. Un noble japonais, qu'il avait rencontré à Malacca, qu'il avait converti et baptisé sous le nom de Paul de Sainte-Foi, l'accompagna dans ce voyage et le mit en relations avec le roi de Saxuma, qui lui donna l'autorisation d'annoncer la foi à ses sujets ; mais l'opposition des Bonzes lui permit seulement de confirmer l'église naissante de Cangoxima.

Il ne fut guère plus heureux à Minko, siège de l'empire du Japon. A Amanguchi, grâce à quelques présents qu'il distribua autour de lui, il

(1) J. M. S. Daurignac raconte dans son *histoire de saint François Xavier*, (2e vol. p. 267), que peu d'années avant 1670, des Indiens trouvèrent, en pleine mer, un crabe d'une espèce inconnue, portant une croix latine sur la carapace et ayant des nageoires à ses pattes de derrière. Il n'y eut qu'une voix pour lui donner le nom de *Crabe de saint François Xavier*.

(2) *Dévote pratique pour la neuvaine* en l'honneur de *saint François Xavier, apôtre des Indes*, traduite d'un petit livre composé en Espagnol, par le R. P. F. *Garcias*, imprimé à Madrid en 1676, avec les éloges de ce Saint en forme de Litanies, en français et en latin, nouvelle édition in-18, 45 pages. Epinal Pellerin.

(3) *L'île de Sancian et le tombeau de saint François Xavier*. (*Univers*, du 25 septembre 1867.)

obtint la permission d'enseigner sa religion. D'après *le Pèlerin* (n° 240), « il se vit entouré des lettrés du pays, qui vinrent lui soumettre leurs objections. Il les écoutait avec une patience admirable et par une seule réponse, il satisfaisait à dix ou douze questions faites sur des sujets différents. De même, quand il prêchait, il était également bien entendu des Japonais et des Chinois, dont il ignorait la langue. »

Rappelé dans les Indes pour les affaires de la compagnie, il s'embarqua au port de Figen et prit congé du roi de Bungo, qui lui avait fait une magnifique réception et l'avait traité comme son ami particulier. Pendant la traversée, il s'éleva une horrible tempête. La chaloupe où se trouvaient quinze hommes, fut emportée sur la mer bien loin du vaisseau qui, lui-même, se vit à deux doigts du naufrage ; mais, à la prière du Saint, la tempête s'apaisa et ceux qui voguaient dans la chaloupe, le virent assis près d'eux, tenant le gouvernail et la ramenant vers le vaisseau dont elle avait été si violemment séparée. C'est encore là une des origines de l'invocation adressée à *saint François-Xavier, contre les orages.*

Lorsqu'il eut réglé, à Goa, diverses affaires concernant la compagnie, poursuivant toujours le projet qu'il avait conçu d'aller évangéliser la Chine, il s'embarqua le 14 avril 1552. En passant à Malacca, il se mit au service des *pestiférés*, avec le même dévouement qu'il avait montré tant de fois dans les hôpitaux. « Les malades étaient sans secours, dit M. J. M. S. Daurignac (tome 2, p. 176), les morts sans sépulture, les Pères de la compagnie de Jésus se dévouaient sans pouvoir suffire à tant de besoins ; *Xavier* qui savait se multiplier en quelque sorte, transforma le collège en hôpital, remonta les courages, prodigua ses soins et ses consolations, ne prit plus un seul instant de repos, fit des prodiges et se fit bénir de tous comme toujours. Ni lui ni ses Frères ne furent atteints de la contagion. »

C'est là certainement une des origines de l'invocation qui lui est adressée *contre la peste*. Dans la même lettre, citée plus haut, datée du 25 janvier 1867, Mgr Guillemin mentionne que le 17 février 1553, soixante-dix-sept jours après la mort du Saint, on ouvrit son tombeau. Le corps fut trouvé intact et sans aucune corruption ; la chaux n'avait altéré ni le corps ni les linceuils, et l'odeur la plus suave s'en exhalait. Le corps fut transporté à bord du vaisseau *la Sainte-Foi* et dirigé vers Malacca. A peine eut-il touché terre au milieu des transports de la population qn'une maladie *pestilentielle* qui désolait la ville, *cessa immédiatement.*

Le pouvoir de *Xavier contre la peste* a été généralement reconnu ; nous donnons, à ce sujet, une prière allemande, qui se trouve sur le feuillet d'un livre dont nous avons déjà parlé :

O Heiliger Francisce Xaveri ! der du Die PESTILENTSISCHE *Souchen wie auch andere gefahrliche Kranckheiten aus oertern der welt vertrieben und eine unzahlbare menge des volcks die mit solcher Kranckheit behafft waren gesund gemacht hast. Siche an mein demüthiges bitten erlose mich von der pestilents und andeen gefahrlichen Kranckheiten. Amen.*

O saint *François Xavier,* qui avez délivré beaucoup de contrées de *maladies pestilentielles* et dangereuses, et avez guéri, de ces sortes de maux, une multitude innombrable de personnes, exaucez mon humble prière et délivrez-moi *de la peste* et de toute autre maladie dangereuse. Ainsi soit-il.

Le gouverneur de Malacca mit toute espèce d'entraves au voyage de *Xavier*, qui devait être conduit en Chine par l'ambassadeur de Portugal ; le saint fut contraint de le laisser à Malacca et de monter sur un autre navire où il ne trouva que des ennemis ; mais il ne se lassa pas en chemin de les combler de faveurs. Comme leur eau était épuisée, il changea celle de la mer et la rendit potable. Un enfant étant tombé au fond de la mer, il le retira, six jours après, et le rendit plein de vie à son père qui était musulman et qui se convertit.

Il arriva enfin à Sancian, dans une île qui n'est éloignée de Canton que de six lieues. Pendant qu'il songeait au moyen de pénétrer dans cette ville, qui était interdite aux étrangers, il fut saisi par une fièvre maligne et se retira d'abord sur le vaisseau ; mais l'agitation continuelle qu'il y ressentait, le força de se faire transporter sur le rivage, où il serait mort privé de tout secours si un Portugais du nom d'Alvarez ne l'avait fait abriter dans sa cabane, qui était ouverte à tous les vents ; là il n'eut point d'autre nourriture qu'un peu d'amandes que le capitaine du vaisseau lui donna par charité. Il passa treize jours ainsi, au milieu de la plus grande détresse et des souffrances les plus cruelles ; puis, il s'endormit dans le Seigneur, en 1552, à l'âge de 45 ans.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le corps de *Xavier* avait été mis dans une caisse remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plutôt consumées, disent les petits Bollandistes, on pût emporter les os à Goa ; mais lorsqu'on eut ôté la chaux de dessus le visage, on le trouva frais et vermeil, le corps fut également trouvé très entier et sans aucune corruption, le sang coula d'une incision pratiquée dans la chair près du genoux. Il fut transporté à Malacca et ensuite à Goa.

« En 1612, continuent les petits Bollandistes, lorsqu'on voulut détacher du corps, toujours frais, flexible et coloré, le bras droit pour l'envoyer à Rome, on rencontra de grandes difficultés ; enfin le Saint, cédant aux supplications des assistants, présenta lui-même ce bras au chirurgien et aussitôt, à la première incision, le sang coula avec autant d'abondance que si le corps eut été plein de vie, on en imbiba des linges que les Pères de Goa envoyèrent à Philippe IV, roi d'Espagne, et on en recueillit un flacon que l'on envoya, avec le bras, à la maison de Rome. »

En 1715, le nombre des résurrections obtenues par l'invocation du Saint, reconnues par la cour de Rome, s'élevait au chiffre de vingt-sept, dont quatorze avaient été obtenues depuis peu d'années.

Après avoir été proclamé apôtre des Indes, *Xavier* fut également désigné pour être *le protecteur spécial de la propagation de la foi*. Nous donnons ci-joint l'oraison qui se trouve dans les *Acta sanctorum* de Daniel Papebrock (in-32, p. 1555).

Deus qui Indiarum gentes, B. FRANCISCI XAVERII *prædicatione et miraculis Ecclesiæ tuæ aggregare voluisti ; concede propitius,* UT FIDES, *quam ipse apud illas plantavit, nullis persecutionibus eradicetur.*	Dieu qui avez voulu amener à votre Eglise les nations indiennes par les miracles et la prédication de *saint François Xavier*, accordez favorablement que *la foi*, qu'il a plantée chez elles, ne soit déracinée par aucune persécution.
Ora pro Indiis et Japonia.	Priez pour l'Inde et le Japon.

Saint François Xavier est représenté : 1° debout, la poitrine découverte sur laquelle brille une flamme, symbole de son ardent amour de Dieu

et du salut des hommes ; 2° étendu au bord de la mer, au moment de sa mort, les yeux dirigés vers le ciel, pressant, avec ses deux mains, son crucifix sur sa poitrine, dans une cabane délabrée, deux anges dans le ciel assistant à ses derniers moments.

(RIBADANEIRA. — *Les petits Bollandistes*. — DAURIGNAC.

QUATRE DÉCEMBRE

SAINT ANNON, ARCHEVÊQUE DE COLOGNE

XIe SIÈCLE. — 1075.

Invoqué contre la Goutte.

D'ORIGINE allemande, *Annon*, encore enfant, fut placé par son oncle, chanoine de la cathédrale, dans une école de Bamberg. Là il fit de tels progrès qu'il fut chargé d'enseigner, dans la même ville, les lettres sacrées et profanes, et bientôt la renommée de ses vertus et de sa science l'appela à la cour de l'empereur Henri III. En 1055, il fut élevé sur le siège archiépiscopal de Cologne. Revêtu de cette haute dignité, il consacrait les nuits à des exercices de piété, et les jours à l'accomplissement de ses devoirs pastoraux. Sa parole était d'autant plus puissante qu'elle alternait le plus souvent avec ses larmes; aussi avait-il le talent de grouper, autour de sa chaire, les pécheurs les plus endurcis. Il était si large dans l'aumône qu'il faisait aux pauvres, qu'il leur donnait même ses propres vêtements.

Toute sa vie se passa à élever des églises, à bâtir des maisons religieuses, et à en réformer un certain nombre. Quelque temps avant sa mort, il fut saisi par *les douleurs de Goutte les plus violentes*, et il rendit sa belle âme à Dieu le 4 décembre 1075.

Son corps fut déposé au monastère de Siegberg, où il repose encore aujourd'hui. Plusieurs miracles éclatèrent à son tombeau.

A cause des *douleurs atroces* qu'il ressentit pendant les neuf derniers jours de sa vie, on l'a invoqué contre *la Goutte*. Nous trouvons dans les *Acta sanctorum* de Daniel Papebrock (2 vol in-32), l'oraison qui suit :

RESIGNATIO AD DOLORES FERENDAS.

Deus, qui atrocibus PODAGRÆ *doloribus, dilectum tuum* S. ANNONEM *ultimum expurgari voluisti, ejus interventu nos ab eisdem libera, aut in iis tolerantiam cum patientiæ uberi fructu concede.*

Ora pro PODAGRITICIS *et* ARTHRITICIS.

Résignation pour supporter les Douleurs.

Dieu qui avez voulu sanctifier, en dernier lieu, votre ami *saint Annon* par les atroces souffrances de *la Goutte*, par son intercession, délivrez-nous de ces mêmes souffrances ou accordez-nous de les supporter avec les fruits abondants de la patience.

Priez pour *les Goutteux* et ceux qui souffrent dans les *Articulations*.

(PAPEBROCK, *Petis Bollandistes*.)

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE, ARCHEVÊQUE DE RAVENNE

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Ve SIÈCLE. — 450.

Invoqué contre la Rage, la Fièvre.

Pierre, surnommé *Chrysologue*, à cause de la suavité et de l'élégance de sa parole, qui coulait de sa bouche, *comme un fleuve d'or*, était né à Ymola, capitale de la Romagne. Son évêque, Corneille, l'avait pris pour

diacre, et comme Jean, archevêque de Ravenne, venait de mourir, le clergé et le peuple se réunirent, et ayant nommé pour son successeur, un ecclésiastique du nom de Jean, ils envoyèrent des députés au pape Sixte III, en le priant de confirmer la nomination qu'ils avaient faite; mais Sixte III eut une vision dans laquelle l'apôtre saint Pierre et saint Apollinaire, premier évêque de Ravenne, l'avertirent de ne point donner son adhésion à cette élection, parce qu'elle n'était pas agréable à Dieu qui désirait voir monter, sur le trône archiépiscopal de Ravenne, *Pierre*, le diacre de l'évêque d'Ymola.

Malgré quelques oppositions de la part des habitants de Ravenne, et surtout de la part de *Pierre*, dont l'humilité se refusait à accepter un fardeau aussi redoutable, le choix de Dieu fut pleinement ratifié par le pape.

A cette époque, l'hérésiarque Eutychès mettait tout en œuvre pour faire prévaloir ses détestables doctrines; à cet effet, il écrivait aux principaux évêques d'Occident, et ne manqua pas d'adresser une de ses lettres à *saint Pierre Chrysologue*, qui lui fit une réponse des plus énergiques, en l'invitant à souscrire à la doctrine du souverain Pontife. Cette pièce fut insérée au commencement des actes du concile de Chalcédoine. Sur ces entrefaites, saint Germain d'Auxerre, étant venu à Ravenne, tomba malade et mourut. *Saint Pierre* ensevelit son corps avec le plus grand soin, veilla à ce qu'il fût rapporté en France, dans sa propre église, et hérita de son camail et de son cilice.

Après avoir détruit, dans son diocèse, plusieurs superstitions païennes, et avoir été à Ymola demander à saint Cassien, martyr, pour lequel il avait une dévotion spéciale, la grâce de finir heureusement ses jours, il rendit tranquillement son âme à Dieu, le 2 décembre 450.

On conserve encore, à Ymola, une patène d'argent lui ayant appartenu. L'eau qu'on y verse rend la santé *aux Fiévreux* et *aux personnes mordues par des chiens enragés*, « *tum* RABIDI CANIS MORSUS, dit le Bréviaire romain (4 décembre, leçon VI), *tum* FEBRES *sanare sæpius expertum est, aqua indè demissa.*

(FERRARIUS.)

SAINTE BARBE (BARBARA), VIERGE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE. — 235

Patronne des Architectes, Ouvriers en bâtiments, Maçons, Couvreurs, Charpentiers, Carriers, Pompiers, Artilleurs, Canonniers, Armuriers, Artificiers, Salpêtriers, Fondeurs, Mineurs, Couleuvriniers, Arquebusiers, Mariniers, Paumiers, Carillonneurs, Sonneurs, Fossoyeurs, Peaussiers, Brossiers, Vergettiers, Marchands Fourreurs et Pelletiers, Chapeliers, Jeunes filles, Femmes mariées, Lingères, Tisserands, Orfèvres (à Rome), Drapiers, Bouchers, Cuisiniers. — Invoquée contre la Foudre, les Dégâts des orages, les Incendies, l'Impénitence finale, la Mort sans confession, la Mort subite. — Une des quatorze Auxiliateurs.

Les actes de cette Sainte appartiennent plutôt à la légende qu'à l'histoire. Le père de *Barbe*, Dioscore, était un riche et puissant seigneur, mais un homme très cruel et plongé tout entier dans l'idolâtrie. Malgré quelques dissentiments des historiens, *Barbe* paraît être née à Nicomé-

die; comme elle était fort belle et fort riche, Dioscore, craignant qu'elle ne fût recherchée par des personnes qui ne lui seraient pas agréables, l'enferma dans une tour. Là, Notre-Seigneur vint la visiter et ouvrit son cœur à la vie de la grâce. Aussi, c'est avec une grande justesse que *le Pèlerin* (n° 3 de la Vie des saints) fait remarquer que Jésus, exauçant sa prière, la gardait plus sûrement que toutes les barrières et toutes les tours les mieux fortifiées, et il ajoute : « *Ce que Dieu garde est bien gardé.* »

Bientôt la Providence, voulant compléter son œuvre, mit *Barbe* en relations avec Valentinien, un des disciples les plus instruits d'Origène, et quelque temps après, à la prière de la Sainte, une source d'eau vive jaillit devant elle, et saint Jean-Baptiste vint lui-même lui conférer le Baptême. *Barbe* se regarda désormais comme fiancée à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et son père lui ayant proposé un riche et brillant mariage, elle le refusa absolument.

Dioscore, convaincu qu'une absence prolongée de sa part modifierait les sentiments de sa fille, résolut de s'éloigner au plus tôt. Avant de partir, il avait ordonné d'éclairer, par deux fenêtres seulement, la salle de bain située au bas de la tour dans laquelle *Barbe* était emprisonnée. Aux deux fenêtres prescrites par son père, elle voulut en ajouter une troisième en l'honneur de la sainte Trinité. Cette modification au plan de Dioscore est probablement l'origine du patronage qui est réclamé auprès de *sainte Barbe* par *les Architectes*, *les Maçons, les Couvreurs*, *les Charpentiers,* et en général par tous *les ouvriers du bâtiment.*

De retour chez lui, Dioscore, à la vue de cette troisième fenêtre, pratiquée dans le mur de la tour, contrairement à ses instructions, demanda à sa fille des explications sur ce sujet. Celle-ci, dans sa réponse prit occasion de lui parler des trois personnes de la sainte Trinité. Après l'avoir entendue, et avoir acquis la certitude que *Barbe* était chrétienne, il entra dans une violente colère, et tirant son épée, il se précipita sur elle; mais elle parvint à s'enfuir. Dioscore la poursuivit, le glaive à la main; au moment où il allait l'atteindre, un grand rocher s'entr'ouvrit devant elle pour la laisser passer, et se referma immédiatement. Ce passage, effectué surnaturellement à travers un énorme bloc de pierre, a donné l'idée aux *Carriers* de se mettre sous la protection de *sainte Barbe.*

Dioscore, désespérant de pouvoir ressaisir sa fille, qui s'était réfugiée dans une grotte, se livrait au dernier paroxysme de la fureur, quand deux bergers lui indiquèrent le lieu de sa retraite; la saisissant immédiatement, puis la frappant du pied et du poing, il la traîna par les cheveux à travers les cailloux et la livra au président Marcien, pour la traiter avec toute la rigueur des ordonnances impériales.

Marcien espéra d'abord, par la douceur, amener la vierge à sacrifier aux idoles; mais il fut bientôt détrompé par son énergique résistance. Par ses ordres elle fut alors dépouillée et battue avec des nerfs de bœuf, puis on frotta ses plaies sanglantes avec un rude cilice, ce qui fit couler des torrents de sang de toutes les parties de son corps.

On la ramena en prison où Notre-Seigneur lui apparut dans une éclatante lumière et guérit toutes ses plaies.

Le lendemain, Marcien, en la voyant aussi saine de corps que d'esprit, dit à *Barbe* que ses dieux avaient eu pitié de sa jeunesse; elle, au con-

traire, avec la conviction la plus ferme, répondit : « Non, non, ce n'est « point à eux, mais c'est à mon Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu « vivant, que je dois cette grâce. » Alors, Marcien exaspéré, après avoir fait déchirer tout le corps de la vierge avec des peignes de fer et avoir fait brûler ses plaies avec des torches ardentes, ordonna en outre qu'on lui frappât la tête avec des marteaux. Bientôt, voulant lui infliger un supplice plus cruel encore, il lui fit couper les mamelles. Enfin, de guerre lasse, il commanda qu'on la trainât, à travers les rues, entièrement dépouillée de ses vêtements, en la chassant à coups de fouets; mais, à la prière de la Sainte, Notre-Seigneur la couvrit d'une merveilleuse splendeur, en forme d'une longue robe, qui la cachait entièrement à tous les regards. Alors Marcien la condamna à être décapitée.

Le cruel Dioscore, qui avait voulu assister à toutes les péripéties de cet affreux martyre, réclama le privilège d'être le bourreau de sa fille. *Barbe*, après avoir supplié son divin époux d'accorder leur requête à tous ceux qui le prieraient par son intercession, et après avoir reçu du ciel une réponse favorable conforme à son désir, s'inclina doucement devant son père qui lui trancha la tête.

Presque au même instant, dans un ciel sans nuages, *la Foudre* éclata tout à coup et frappa, à la fois, Dioscore sur le chemin de sa demeure, et Marcien sur son tribunal.

Nous relaterons ici un distique qui a trait à la double signification en latin du mot *Barbara (Barbe et Barbare)* :

BARBARA, *non video cur dici Barbara possis* *Sed qui te occidit, Barbarus iste fuit.*	*Barbe*, je ne vois pas comment vous pouvez être appelée *Barbare*, mais celui qui vous a tué, celui-là fut *Barbare*.

Sainte Barbe devait être naturellement invoquée contre *la Foudre* et par suite contre *les dégâts des orages* et *contre les incendies* que *la Foudre* provoque souvent.

L'abbé Vinas, de regrettée mémoire, nous écrivait à la date du 27 juillet 1874, que, dans le diocèse de Montpellier, on invoque *sainte Barbe* et sainte Hélène contre *le feu* et *le tonnerre*. « Quand ils voient un éclair, dit-il, nos paysans récitent la prière suivante :

Santa Barba, santa Helèna preserbas nous dai Fioc et dei Tonnerra.
Sainte Barbe, sainte Hélène, préservez-nous du Feu et du Tonnerre.

Santeuil s'exprime ainsi sur l'invocation contre *la foudre*, dans une de ses hymnes :

Dum nube rupta FULMINA *Terras nocentes territant* *Ad dulce nomen* BARBARÆ *Vanos tremores ponimus.*	Pendant qu'à travers la nue déchirée, la *Foudre* épouvante les criminels de la terre, au doux nom de *Barbe*, nous déposons toute vaine terreur.

A la suite sont venus *les pompiers* qui éteignent les *incendies* comme *sainte Barbe* et qui méritaient bien de l'avoir pour patronne, et aussi les *mariniers* qui sont souvent les victimes *des orages*.

Quant *aux artilleurs*, l'abbé Corblet (vol. IV, p. 169) dit, avec toute espèce de raison, que l'analogie qui existe entre les effets de la foudre et ceux de la poudre, a fait choisir *sainte Barbe* pour leur patronne. Didron (*Ann. Arch.* XIX, 281) en donne un autre motif. « La Sainte, dit-il, avait été enfermée dans une tour hérissée de créneaux, dans un donjon percé de meurtrières, d'où les *artilleurs*, avant et après l'invention de la poudre, envoyaient des projectiles de toute espèce. » Aussi *sainte Barbe*

veille sur les forteresses, sur les parcs d'artillerie et les magasins à poudre, que l'on appelle encore *la Sainte Barbe*.

Avant l'invasion de Rome par les barbares de nos jours (lisez les Piémontais), le 4 décembre au point du jour, *les artilleurs* tiraient le canon et arboraient les bannières pontificales au château Saint-Ange.

Une dépêche de l'Agence Havas, datée de Tunis, 5 décembre, soir, 1881, s'exprimait ainsi :

« A l'occasion de la *Sainte Barbe*, les officiers d'artillerie de la garnison se sont réunis hier soir, sous la présidence du colonel Ferré, et ont pris part à un banquet.

« Grâce aux mesures prises par les officiers, les artilleurs ont pu également fêter *la Sainte Barbe.* »

Les ouvriers qui manient la poudre, le feu et ceux dont la profession expose à la *mort subite : « les Canonniers, les Armuriers, les Artificiers, les Salpêtriers, les Fondeurs, les Mineurs, les Couleuvriniers, les Arquebusiers* sont venus à la suite *des artilleurs*. Les petits Bollandistes y ont joint *les Paumiers* et *les Raquettiers* parce que « disent-ils, le jeu de « paume est assez chanceux pour la vie humaine quand il est mené « vigoureusement. » Peut-être aussi parce qu'ils lancent des projectiles qui ont quelque analogie avec ceux lancés par les canons.

La grande invocation qui est adressée à sainte Barbe dans presque tout le monde catholique est celle contre *la mort subite*, qui avait frappé Dioscore et Marcien et qui implique ordinairement *l'impénitence finale, la mort sans confession et sans avoir reçu le saint viatique et l'extrême-onction.*

En 1448, dans la ville de Gorcum, en Hollande, un homme du nom de Henri, qui honorait *sainte Barbe,* fut tout à coup enveloppé de flammes dans un incendie, sans espoir de se sauver ; il s'adressa à la Sainte qui lui apparut et lui déclara que Dieu prolongeait sa vie jusqu'au lendemain. Le feu s'éteignit au même moment et cet homme, quoique à moitié calciné, eut le temps de recevoir les derniers sacrements de l'Eglise. Le père Croiset (t. II, p. 745, éd. 1742) dit que ce fut le prêtre même, nommé Théodoric Pauli, qui le confessa, qui a laissé à la postérité l'histoire de ce grand miracle.

Aussi dans le *sacrum gynecœum seu martyrologium amplissimum...par R. P. Arturi du Moustier ordinis fratrum minorum recollectorum provinciæ parisicœsis, Parisiis* 1656, in-folio, p. 483, n° 3098, (Bibliothèque de Montpellier) *Sainte Barbe* est ainsi caractérisée :

Vocatur Mater CONFESSIONIS, *nec abs re, quando quidem peccatoribus, ipsam pie et ex corde invocantibus, præsto adest, ut non sine* CONTRITIONE *et* SACRAMENTO CONFESSIONIS, *e vita excedant, quod et sæpe miraculis evasit comprobatum.*

Elle est appelée la mère de la *confession* ; ce n'est point sans raison, puisqu'elle vient promptement au secours des pécheurs qui l'invoquent pieusement et du fond du cœur ; afin qu'ils ne sortent pas de la vie *sans la contrition et le sacrement de pénitence*, ce qui a été souvent constaté par des miracles.

Nous donnons un certain nombre d'*oraisons* puisées à différentes sources, qui ont trait à cette invocation :

SECRETA

Deus qui beatæ BARBARÆ *virginis et martyris tuæ memoriam recolentibus suorum veniam peccatorum promisisti ; et de eorum negligentiis mundos ac nullam mentionem in die*

SECRÈTE

Dieu qui avez promis le pardon de leurs péchés, à ceux qui célèbrent la mémoire de *sainte Barbe,* votre vierge et martyre, et qui avez déclaré par la voix d'un ange, qu'ils se-

judicii angelica voce fieri nuntiasti : concede propitius, ut ejus meritis et intercessione a MORTE SUBITANEA *et eterna et à cunctis periculis misericorditer liberemur.*

raient purs de toutes leurs négligences et qu'il n'en serait fait aucune mention au jour du jugement, soyez-nous propice et accordez-nous par ses mérites et son intercession, d'être préservés de *la mort subite et éternelle* et d'être miséricordieusement délivrés de tout péril.

(*Missel romain*, Lyon, 1546). Bibliothèque de Lyon, n° 954.

COLLECTA

Beatæ BARBARÆ, *quæsumus, omnipotens Deus, intercessio gloriosa nos semper muniat et protegat et à* MORTE SUBITANEA ET IMPROVISA *nos custodiat, et ad vitam æternam* VIATICO DOMINICI CORPORIS *satiatos perducat, Per eumdem, etc.*

COLLECTE

Dieu tout-puissant, nous vous prions, que l'intercession de la glorieuse *sainte Barbe*, nous fortifie et nous protège toujours, qu'elle nous préserve de la *mort subite et imprévue*, enfin qu'elle nous conduise à la vie éternelle rassasiés par *le viatique du corps de Notre-Seigneur*. Par le même, etc.

(*Missel d'Autun*), 1556.

Ostende in nobis, Domine, tuæ pietatis virtutem et misericordiam quam in sanctâ BARBARA *virgine et martyre tuâ gloriose, pie, et misericorditer ostendisti et tribue nobis ut, ejus meritis et intercessionibus,* SUBITE NON MORIEMUR ; *sed ante diem exitus nostri,* SANCTISSIMI CORPORIS ET SANGUINIS TUI *atque* SANCTÆ UNCTIONIS *sacramentis salubriter perfruamur et te protegente, ab omni nostrorum hostium incursu liberemur et ad te pia devotione et lætitia gaudeamus.*

Montrez en nous, Seigneur, la puissance de votre bonté et la miséricorde que vous avez fait briller glorieusement, pieusement et charitablement dans *sainte Barbe*, votre vierge et martyre ; accordez-nous aussi par son intercession *de ne point mourir subitement* ; mais avant le jour de notre mort, *de recevoir*, pour notre salut, *votre très saint corps* et *votre précieux sang avec le sacrement de l'extrême onction* ; enfin par votre protection d'être délivré de toute attaque de nos ennemis et de nous réjouir auprès de vous dans l'allégresse et une pieuse dévotion.

Horæ Beatæ Mariæ, n° 27. Manuscrit du XVIe siècle (Bibliothèque de la ville de Montpellier).

Martyr sancta BARBARA *sponsi tui sponsione, et extremæ precis tuæ jam effectum impetra : ut det pacem et salutem* FINEM BONUM *et æternam vitam nobis cœlitus.*

Sainte *Barbe* martyre, suivant la promesse de votre Epoux, obtenez dès maintenant l'effet de votre dernière prière : qu'il nous donne la paix, le salut, *une bonne mort* et la vie éternelle dans les cieux.

(Bréviaire de Wurtzbourg (Cologne, 1575, in-8°). P. C., p. 176.)

OREMUS

Intercessio, quæsumus, Domine, Beatæ BARBARÆ *virginis et martyris tuæ, ab omni nos adversitate protegat ; ut per ejus interventum gloriosissimum, sacro sancti corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi* SACRAMENTUM ANTE DIEM EXITUS NOSTRI... *percipere mereamur.*

PRIONS

Que l'intercession de *sainte Barbe*, votre vierge et martyre, nous vous en prions, Seigneur, nous protège contre toute adversité, afin que nous méritions, par son intervention très glorieuse, de recevoir, avant le moment de notre mort, le sacrement du corps et du sang très saint de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(D'après *le P. Cahier*, offices propres de la Pologne.)

Cura EXTREMORUM SACRAMENTORUM.

Deus qui fidelibus tuis ad extremam luctam et iter æternitatis præparandis SACRI VIATICI UNCTIONISQUE MYSTERIA *instituisti, suffragante pro nobis* S. BARBARA, *concede, absque* ILLIS *ex hac vita non discedere. Ora pro Agonizantibus.*

Afin de recevoir les derniers sacrements.

Dieu qui avez institué les *mystères du saint viatique et de l'extrême onction* pour préparer vos fidèles à leur dernier combat et à leur passage dans l'éternité, accordez-nous, par les prières de *sainte Barbe*, de ne point quitter cette vie sans en être muni. Priez pour les *Agonisants*.

PAPEBROCK. (*Acta sanctorum*, 2e vol. Antverpiæ, 1694.)

ORAISON A SAINTE BARBE

O sainte et noble vierge, sainte Barbe, martyre très digne, très belle rose du paradis, lis de pureté, thresor de vertus, belle comme la pleine lune, perle reluisante en la couronne de Jésus ; quand, par ton païen père Dioscorus, tu fus maçonnée dedans une tour ; lors fust par Jésus-Christ merveilleusement illuminée en la foy, babtizée et à lui donnée pour une épouse eslente.

Très bien sçavois exposer à ton père les trois fenestres de la tour, quant aux trois personnes de la saincte Trinité, dont luy mesme par les cheveux t'a mené et tiré au juge et faict miserablement flageller : voire en la parfin il t'a de ses propres mains décollée. Je te prie vueille moy impetrer à Dieu qu'en ma dernière fin je puisse heureusement estre gardée et *muni du sacrement du très saint corps et sang de Jésus-Christ et de la sainte huyle* contre toutes tentations, et au royaume des cieux puisse parvenir. Ainsi soit-il.

(N° 1383, Bibliothèque de Lyon.)

Heures à l'usage de Rome... nouvellement reveues et corrigées par M. Nicolas de Leuze, licencié en Theologie et visitateur commis par nostre Saint Père Pie V et le Roy catholique.

Anvers, Vérulier, 1505.

La strophe qui suit est tirée d'un recueil de cantiques que chantaient les marins de la Méditerranée.

SAINTE BARBE

Prions humblement cette martyre
De secourir les *Mariniers*,
De *garder de feu* chaque navire,
Et d'avoir soin des *Canonniers*.
Demandons à Dieu, par son mérite,
De nous accorder la faveur
De *ne point mourir de mort subite*
Sans avoir reçu le Sauveur.

(*Cantiques de l'Ame dévote*, par M. Laurens Durand, prêtre du diocèse de Toulon, 1723. Marseille.)

Nous terminons par une prière qui se trouve sur un feuillet du livre allemand, dont il a été question plus d'une fois, et dont il nous a été impossible de découvrir le titre.

GŒBETT

O Gott ! ich bitte dich dasz die Furbitt deiner heil : Jung frauen und martyrin Barbara *mir allzeit zu Hulff Komme auff dass ich des gahen und* unversehenen Todts *nicht sterbe sondern vor meinem End mit allen heulsamen* sacramentem *versehen und fur allen meinen sichtbaren und unsichtbaren. Feinden bewahret werde und also zu der Gnad des ewigen Lebens gelangen moge. Durch Jesum Christum unsein herrn. Amen.*

PRIÈRE

O Dieu, je vous prie, par l'intercession de *sainte Barbe*, vierge et martyre, de me préserver, par votre assistance continue, *d'une mort subite et imprévue*; qu'avant ma fin, je sois muni des *saints sacrements*, et qu'après avoir été préservé contre tous mes ennemis visibles et invisibles, je parvienne, par votre grâce, à la vie éternelle. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Dans la Grande-Bretagne, les *Mineurs* sont convaincus que *sainte Barbe* leur apparaît au milieu des flammes du *Grisou* et leur apporte elle-même, à travers les débris de l'explosion, une mystique *communion*, qui leur donnera accès dans les régions éternelles. C'est pourquoi (Bulletin des comités historiques. tome IV, p. 95) l'abbé Barraud, correspondant en 1852, dit qu'on la trouve représentée tenant d'une main un calice, et de l'autre le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en mémoire

de plusieurs miracles opérés sur des personnes qui l'avaient invoquée pour obtenir la grâce de ne point *mourir* sans avoir reçu *les derniers sacrements*.

Stanislas Kostka, étant tombé très dangereusement malade, avait été abandonné des médecins ; comme il se trouvait logé chez des hérétiques, et ne pouvait pas avoir de prêtre pour lui donner la communion, il se recommanda à *sainte Barbe* et, la nuit suivante, il aperçut, près de son lit, la bienheureuse Sainte aocompagnée de deux anges, revêtus d'une splendeur céleste, apportant, avec grande révérence, le très saint sacrement, et l'un d'eux lui donna la *communion* de sa propre main. (Additions à l'édition de Ribadaneïra de 1687.)

D'après le *Gozos* suivant (cantique castillan), *sainte Barbe* est la patronne des *Sonneurs de cloches* et des *Carillonneurs* :

Patrona de los HOMBRES *unidos para tocar à Vallado en Cervera.*	Patronne des *Sonneurs* unis pour sonner les cloches en temps d'orage en la ville de Cervera (Catalogne).
A vos, pues, os suplicamos *Que nos libreis* DE LOS RAYOS *De* REPENTINOS DES MAYOS *Como de vos esperamos* *Y que* CONTRITOS *partamos* *A la Patria permanente :*	Nous vous supplions de nous délivrer de la *Foudre* et de la *mort subite*, comme nous l'espérons de vous, afin que nous partions avec la *contrition* pour la patrie éternelle.
Patrona de la regia y militar Religion del Gran Baptista.	Patronne de l'ordre religieux, royal et militaire du grand saint Jean-Baptiste.

Les *Fossoyeurs* se sont mis à la suite des sonneurs, qui sonnent le glas pour les morts.

Les Petits Bollandistes (tom. XIVe, p. 60) expliquent ainsi l'origine du patronage de certaines professions qui ont quelque analogie entre elles. « Un calembour, disent-ils, comme il en existe passablement dans nos « dévotions populaires, a fait prendre *sainte Barbe* comme patronne des « *Peaussiers*, des *Brossiers*, des *Vergeltiers*, des *Marchands Fourreurs et* « *Pelletiers*, des *Chapeliers* (parce que brosses et chapeaux se font avec « diverses espèces de poils; ce qui conduit naturellement à l'idée de « *Barbe*). »

Les *jeunes filles* et les *jeunes femmes* ne pouvaient choisir un modèle plus parfait que notre Sainte ; aussi est-il tout naturel qu'elles se soient mises sous sa protection.

Les nombreux miracles obtenus par l'intercession de *sainte Barbe* l'ont fait placer parmi les *quatorze saints Auxiliateurs*.

Sainte Barbe est la patronne du *Pays Messin*. Depuis nombre de siècles, elle est en grand honneur dans la Lorraine, où plusieurs de ses reliques furent apportées probablement à l'époque des croisades. Les Messins l'invoquaient *dans toutes les calamités* qui affligeaient la cité. Malheureusement, ils n'ont pas pensé à elle en 1870.

Sainte Barbe, outre la représentation que nous avons signalée plus haut, est montrée avec sa tour à côté d'elle. Dans un vitrail de la cathédrale de Moulins, fin du XVe siècle), ellela porte dans sa main droite. La tour est toujours percée de trois fenêtres. Cette tour est quelquefois suspendue à sa ceinture. Didron (*An. Arch.*, vol. XVI, p. 156) signale, sur une cloche de la cathédrale d'Anagni, une *sainte Barbe* ayant près d'elle sa tour avec ces mots : *Minas non timuit.*

L'école allemande, au lieu de la palme du martyre qu'elle tient dans

une de ses mains, lui fait tenir une plume d'autruche blanche, ou une plume de paon, comme la représente Quintin Matzys. D'après une vieille légende allemande, les anges avaient changé les verges en plumes, lorsque la Sainte fut fustigée par son père ou par les bourreaux. Palma Vecchio l'a représentée avec un canon, dans un tableau qui se trouve à Santa-Maria Formosa, de Venise.

(Les *Petits Bollandistes*. — *Le Pèlerin*.)

DICTONS SUR SAINTE BARBE

Si l'hyver commence la veille
De sainte Cécile, à SAINTE BARBE *il se rèveille,*
Ou bien au plus tard, s'il varie
Vous l'avez quand conçoit Marie.

En Bretagne, en Cornouailles surtout, on porte sur soi une amulette appelée *Couronne de sainte Barbe*, qui préservait, dit-on, *de la mort*. (DE LA VILLEMARQUÉ. *Chant populaire de la Bretagne*, 2e vol., p. 12).

Herbe de sainte Barbe (Erysimum Barbarea, Barbarea vulgaris.) Velar (crucifères) anti-scorbutique. On l'applique comme résolutif sur les contusions. Semences employées comme apéritive.

SAINT PIERRE (PETRUS), TERTIAIRE DE SAINT FRANÇOIS

A SIENNE

XIIIe SIÈCLE. — 1289.

Patron des Fabricants de Peignes.

D'une famille obscure, *Pierre* était *fabricant de Peignes* à Sienne. N'ayant pas eu d'enfants du mariage qu'il avait contracté, il s'adonna tout entier aux œuvres pieuses. Etant entré comme tertiaire dans l'ordre de Saint-François, il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait. Puis il demanda et obtint de servir les malades dans un hôpital; ce qu'il faisait avec un soin et une charité vraiment remarquables. Il cultivait principalement l'oraison, dans laquelle il passait la plus grande partie de la nuit. Il mérita même d'avoir parfois les anges pour portiers, quand il voulait entrer dans l'église par une nuit profonde. Il fut souvent favorisé de l'apparition de la très sainte Vierge, des anges, des apôtres et de saint François ; avec l'aide de Dieu, il mettait en fuite toute l'armée des démons. Pendant qu'il priait, il entrait dans les plus douces extases, au milieu desquelles sa figure, et quelquefois son corps tout entier, étincelait d'une lumière céleste.

Doué de l'esprit prophétique et du don des miracles, après avoir prié Dieu de tout son cœur, il ressuscita un enfant qu'il rendit à son père. Enfin, ayant fait rentrer un grand nombre de pécheurs dans la voie de la perfection chrétienne et ayant souffert d'une maladie très grave avec une patience admirable, il s'envola joyeux vers la céleste patrie, le 4 décembre 1289. De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau, que les Siennois entourent d'une grande vénération.

(*Hagiologium italicum*.)

SIX DÉCEMBRE

SAINT NICOLAS, ARCHEVÊQUE DE MIRE

IVe SIÈCLE. — 324.

Patron des Enfants, Ecoliers, Maîtres d'écriture et de calcul, Enfants de chœur, Jeunes filles à marier, Pompiers, Marins, Mariniers, Navigateurs, Voyageurs, Pèlerins, Bateliers, Pêcheurs, Poissonniers, Débardeurs, Passeurs, Plancheyeurs, Metteurs à port, Jaugeurs, Déchireurs de bateaux, Emballeurs, Porteurs de charbons, Rouleurs de vins, Tonneliers, Marchands Grainiers, Grainetiers, Mesureurs de grains, Marchands de blé, Meuniers, Parfumeurs, Bouchers, Gressiers, Merciers, Boutonniers, Filtiers, Galonniers, Dentellières, Tisserands, Toiliers, Marchands de lin, Tondeurs de drap, Drapiers, Avocats, Procureurs, Greffiers, Clercs, Notaires, Epiciers, Fabricants de chandelles, Pharmaciens, Marchands de vin, Brasseurs, Ciriers, Amoureux (en Bretagne). — Invoqué pour les Maljugés, la Délivrance des captifs. — Contre les Périls de la mer, les Désastres causés par l'eau, l'incendie, les Orages, les Puissances de l'Enfer, la Stérilité conjugale, les Rhumatismes.

UCUN saint, dans l'Eglise d'Orient, n'a atteint une aussi grande popularité que *saint Nicolas*, dont le nom en grec signifie *Vainqueur du Peuple* (Nicos Laos). Sa renommée s'est répandue même dans plusieurs contrées de l'Occident, où un grand nombre de sanctuaires lui a été consacré. Il naquit à Patare, ville de Lycie, et « l'une des raisons qui l'ont fait choisir pour *patron des enfants*, c'est qu'il fut un saint et fit des miracles dès son berceau par une merveille de la grâce ; il eut dès lors l'usage de sa raison. Le jour même de sa naissance, il se tint debout sur ses petits pieds, et, joignant les mains, il remercia son créateur. Il prit, dès ce jour, l'habitude de jeûner le mercredi et le vendredi (journal *La Croix*, 6 décembre 1883).

« Avec le temps, dit Ribadaneïra (p. 557), il fit voir des signes de sa vertu qui allait croissant selon l'âge. Ses parents l'envoyèrent à l'école, où il apprit beaucoup en peu de temps, par la vivacité de son esprit et par sa diligence, se rendant capable des sciences qu'on lui montrait. »

Bien qu'on ait mis en avant un autre fait de la vie de *saint Nicolas*, dont nous parlerons plus loin, pour expliquer le *patronage des écoliers*, néanmoins nous pensons qu'après avoir été le modèle des *enfants*, il fut *celui des écoliers*, et qu'à ce titre il mérita d'être choisi pour protecteur par les uns et par les autres.

En Russie, en Grèce et dans toute l'Europe catholique, on habitue *les enfants* à le vénérer, à se croire sous son patronage immédiat. S'ils se conduisent bien, s'ils se montrent obéissants et studieux, *saint Nicolas* remplit, la veille de sa fête, leur soulier, leur bonnet ou leur bas de friandises; mais il destine une verge aux paresseux et aux indociles. En Angleterre (*Revue Britannique*, Ve vol., p. 86). il n'y a pas une seule ville qui ne renferme une chapelle ou une église placée sous son invocation.

Voici un usage qui existe encore dans toute l'Alsace. Le 5 décembre, la veille de *Saint-Nicolas*, *les petits garçons* se réunissent vers huit heures

qu'une indication de l'invocation adressée à la Sainte contre les maladies de cet organe, invocation justifiée, comme nous venons de le dire, par la signification de son nom. C'est ainsi qu'on donne le nom de *sainte Luce* à une eau qui passe *pour guérir les maux d'yeux*.

Dans un *Goigs* (cantique catalan), on trouve cette qualification de *sainte Lucie :*

Advocada per mal DE LA VISTA.	Avocate contre *le mal d'yeux*

Dans un *Gozos* (cantique castillan), on lui adresse cette prière :

Alcanzad de vuestro esposo *Nos quiera* GUARDAR LA VISTA.	Obtenez-nous de votre époux Qu'il daigne nous *conserver la vue.*

Dans l'office de la Sainte, qui est chanté dans toute la catholicité et notamment à Syracuse, on trouve cette oraison à *Magnificat :*

Deus qui beatam LUCIAM *virginem tuam vera fidei claritate illuminare ac martyrii corona decorare dignatus es : concede nobis famulis tuis, ut ejus intercessione, ab omni mentis et* CORPORIS CÆCITATE *liberati facilius cœlestia suspicere mereamur. Per Dominum* (1).	Dieu qui avez daigné éclairer du flambeau de la vraie foi, et orner de la couronne du martyre, votre bienheureuse vierge *Lucie,* faites que nous vos serviteurs, par son intercession, délivrés de tout aveuglement de l'esprit et du corps nous méritions plus facilement de contempler les biens célestes. Par Notre-Seigneur.

Le Dante, dont la vue était épaissie par la lecture et par les larmes, après la mort de sa bien-aimée, avait obtenu la *guérison de ses yeux* par l'intercession de *sainte Lucie* (2).

Par la même intercession, en 1875, à Pietrabugno (diocèse d'Ajaccio), la guérison d'une ophtalmie, d'un caractère sérieux, a été opérée sur la personne d'un enfant de cinq ans, du nom de Lucie Prunata (3).

Sainte Lucie est invoquée *pour les yeux* dans le diocèse d'Amiens. (Ab. Corblet, V, IV, p. 413.)

En 1693, une *confrérie des Tailleurs* était établie dans la chapelle de *Sainte-Luce*, à l'église des Cordeliers de Beaucaire, diocèse d'Arles (4). A Pamiers, elle est considérée comme la patronne *des Tailleurs*. A partir du 13 décembre, on commence à sonner dans tout le pays et dans tous les clochers, ce que les paysans appellent, dans leur poétique langage, *les Laudettes de Noël. Sainte Lucie* est ainsi la première messagère de la grande fête. Le même usage existe dans le Périgord, et là, les paysans appellent cela *recueillir Noël* (5). La confrérie *des Tailleurs* et des *Couturières,* sous le patronage de *sainte Lucie*, est également établie dans l'église paroissiale de Lourdes (diocèse de Tarbes) (6).

A Rome, la *Confrérie des Cochers* existe depuis 1545 dans l'une des églises dédiées à *sainte Lucie* (7).

Plusieurs autres patronages sont attribués à notre Sainte, mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'en déterminer l'origine.

(*Vie de sainte Lucie*, par BEAUGRAND.)

DICTONS SUR SAINTE LUCIE

A la Sainte-Luce Le jour croît du saut d'une puce.	Les jours, après la Sainte-Luce, Diffèrent du saut d'une puce.

(1) A. BEAUGRAND, *Sainte Lucie de Syracuse*, p. 139. — (2) *Id.*, p. 179. — (3) *Id.*, p. 110. — (4) *Id.*, p. 103. — (5) *Id.*, p. 104 et 106. — (6) *Id.*, p. 136. — (7) *Id.*, p. 136.

DICTON PICARD

A la Sainte-Luche
Les jours s'avanc'tent du saut d'une puche,
A l' saint Thamas
Du pas d'un qu'va (cheval).

Le suivant a cours dans le Quercy :

Per sancto Lucio	A Sainte-Luce
D'un pé dé puço ;	D'un pied de puce ;
Per Nadal	A Noël
D'un pé dé gal ;	D'un pied de coq ;
Per Reys	Aux Rois
D'un pé dé Rey.	D'un pied de Roi.

Ces dictons ne sont plus vrais depuis la réformation du calendrier par Grégoire XIII. Quand on a introduit ce calendrier dans l'usage officiel, on a supprimé les fêtes de douze saints, ce qui a avancé de douze jours celle des autres saints. La fête de *Sainte Lucie*, qui tombe le 13 décembre, tombait autrefois le 25. C'est donc le 25 et non le 13 que l'accroissement des jours peut être observé, accroissement, d'ailleurs, presque insensible.

SAINTE ODILE (OTHILIA), VIERGE, PATRONNE DE L'ALSACE

VIIIe SIÈCLE.

Invoquée pour la Protection de la tête, contre les Maux de tête et les Maux d'yeux.

Odile, fille d'Adalvie, duc d'Alsace et de Bereswinde, était née aveugle. Son père, qui avait conçu l'espoir de voir naître un fils auquel il aurait pu transmettre son nom, entra dans une étrange colère et, dans sa première fureur, ordonna qu'on mît à mort cette pauvre enfant ; mais sa mère la confia aux soins d'une nourrice qui lui était très attachée. Plus tard, pour la dérober entièrement aux regards de son père, elle l'envoya au monastère de Baume-les-Dames, dont l'abbesse était sa parente.

Quand *Odile* eut atteint l'âge de douze ans, Erhard, évêque de Ratisbonne en Bavière, eut une vision dans laquelle Dieu lui disait de se rendre aussitôt au monastère de Baume, pour y baptiser une aveugle de naissance à laquelle il donnerait le nom d'*Odile*, c'est-à-dire *Fille de lumière*. Erhard passa par les Vosges et emmena avec lui son frère Hidulphe, ancien évêque de Trèves, qui s'était retiré à l'abbaye de Moyen-Moutier. Il baptisa la fille d'Adalric, ce fut Hidulphe qui la tint sur les Fonts et lui servit de parrain. Avec la grâce du baptême, l'enfant *reçut aussi la vue* (abbé Hunckler, p. 562). Ce prodige toucha son père qui finit par la reprendre auprès de lui ; mais quand elle fut en âge d'être mariée, son père voulut l'unir, contre son gré, à un noble prétendant. D'après une légende, *Odile* qui avait déclaré sa résolution qu'elle avait formée de se consacrer à Dieu, se sauva du palais paternel, passa le Rhin et, comme elle était fatiguée, elle s'était assise au pied d'un rocher près de Fribourg, quand elle vit venir Adalric qui la poursuivait. Sur sa prière, le rocher s'ouvrit et cacha la Sainte. Lorsqu'enfin le duc eut publié qu'il ne contrarierait plus ses vœux, elle revint et exécuta son projet. Son père, pressé par sa conscience, voulut réparer les injustices passées et céda à sa fille son château de Hohenbourg où *Odile* établit

du soir et parcourent les rues du village, avec une clochette, en criant : « LES PETITS ENFANTS *sont-ils couchés ?* SAINT NICOLAS va passer !..... » Avant de se coucher, *les enfants* ne manquent pas de placer, dans la cheminée, un sabot qu'ils retrouvent le lendemain plein de bonbons, de gâteaux, de jouets. (Nozot, *Rev. des soc. sav.* Juillet-Août 1872, p. 124.)

Si l'on en croit la *Revue Britannique* (12e vol., VIIe série, p. 422), *les Enfants de chœur* avaient *saint Nicolas* pour patron, et, le 6 décembre, les *Enfants de chœur* des cathédrales et des collégiales élisaient un d'entre eux pour évêque. L'élu, revêtu d'une riche chape, mître en tête, la crosse à la main, escorté de deux diacres du même âge, prenait solennellement possession de l'église où, excepté la messe, il accomplissait tous les offices et toutes les cérémonies épiscopales. Pendant un mois, jusqu'au jour des Rois, il était reconnu évêque. S'il venait à mourir dans cet intervalle, il était enseveli avec tous les honneurs dus à la prélature. D'après un des actes capitulaires de la cathédrale d'Yorck, l'enfant évêque devait être non seulement le plus sage, le plus pieux et le plus zélé, mais encore, autant que possible, le plus beau des enfants de chœur.

Un cantique castillan *(Gozos)* s'exprime ainsi sur le patronage *des Ecoliers :*

Protector de LAS ESCUELAS *Todo* NINO DE LA ESCUELA *Te ruega muy humillado.* *Santo Obispo* NICOLAS *Ved con Dios nuestro abogada.*	*Protecteur des Ecoles.* Tout *enfant de l'école* vous prie avec une profonde humiliation; saint évêque *Nicolas,* soyez auprès de Dieu notre avocat.

Le patronage des *Maîtres d'écriture et de calcul* suivit naturellement celui des *Ecoliers.*

Après la mort de ses parents, *Nicolas,* voulant se conformer au passage de l'Ecriture : « *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous possédez et donnez-en le prix aux pauvres,* » commença à distribuer tous les biens dont il avait hérité. Un de ses voisins, noble mais fort pauvre, allait être forcé de prostituer trois filles qu'il avait, afin de vivre du profit de leur infamie. En ayant été instruit, *Nicolas,* pendant la nuit, lui jeta une bourse pleine d'or, qui devait être la dot de l'aînée des jeunes filles, et après que celle-ci fut mariée, il agit de même pour les deux autres, et de cette manière, elles échappèrent à la honte qui leur était destinée. C'est là l'origine de l'invocation qui est adressée au *Saint* par les *jeunes filles à marier.*

L'archevêque de Myre était l'oncle de *Nicolas.* Ce saint prélat, admirant de plus en plus la vertu et la sainteté de son neveu, l'avait ordonné prêtre et le fit supérieur d'un monastère, appelé la Sainte-Sion, qu'il avait fait bâtir près de la ville métropolitaine.

Quelques années après, *Nicolas,* voulant visiter les lieux saints, s'embarqua sur un vaisseau qui allait en Egypte. Pendant la traversée, il avertit le pilote qu'une horrible tempête, excitée par le démon, ne tarderait pas à éclater; en effet, elle fut si furieuse que tous les passagers croyaient avoir atteint leur dernier jour; mais le Saint ayant prié, chassa le démon qui voulait les faire périr et rendit le calme à la mer. « Il l'a fait encore plusieurs fois, dit le Père Giry, tant durant sa vie qu'après sa mort, et c'est pour cela que les *Nautonniers* le prennent pour leur patron et leur protecteur, et qu'ils l'invoquent singulièrement dans

tous leurs voyages. » D'après l'Allemand Henri Alt, ce patronage viendrait de la ressemblance de son nom avec Nichus, dieu des eaux de la vieille Germanie, et le *patron de l'eau* et *de tous ceux qui naviguent*. Quelle qu'en soit l'origine, *le pouvoir de saint Nicolas sur la mer* est universellement reconnu. Aussi est-il invoqué *contre les périls de la mer*, *contre les désastres causés par l'eau*, *contre les orages*. Puis vient le patronage des *Marins*, *Mariniers*, *Navigateurs*, *Voyageurs*, *Pèlerins*, *Bateliers*, *Pêcheurs*, *Poissonniers*, *Débardeurs* (qui tirent du bois de dessus les bateaux), *Passeurs*, *Plancheyeurs* (officiers de ville chargés de veiller aux ponts de planches), *Metteurs à port* (qui débarquent les marchandises sur le port), *Jaugeurs* (qui mesurent avec la *jauge* la capacité d'un bateau ou d'un navire), *Déchireurs de bateaux* (qui achètent des bateaux pour les dépecer et les vendre), et enfin tous ceux qui embarquent, emballent sur l'eau et débarquent certaines marchandises, les *Emouleurs*, les *Porteurs de charbon*, les *Rouleurs de vin*, les *Tonneliers*.

Dans les anciens missels, on trouve la prose citée par le Père Cahier (p. 784) : *Congaudentes exultemus*, qui a trait au patronage des *Marins*.

O beate Nicolæ	O bienheureux *Nicolas*,
Nos ad maris portum trahe	*Des angoisses de la mort*
DE MORTIS ANGUSTIA	Conduisez-nous au port *de la mer*
. . . . .	. . . . .
Statim aura datur grata	Aussitôt s'élève un vent favorable,
Et TEMPESTAS *fit sedata*	La tempête est apaisée,
Quieverunt maria, etc.	La mer est devenue calme.

Après la mort de l'archevêque de Myre, les évêques de la région se réunirent pour lui nommer un successeur, et il en était un parmi eux sur qui le choix paraissait devoir se porter ; mais celui-ci prit la parole et engagea ses collègues à se livrer auparavant au jeûne et à la prière. La nuit suivante, il entendit une voix qui lui recommandait de se tenir à la porte de l'église à l'heure de Matines, et de sacrer évêque la première personne, du nom de Nicolas, qui se présenterait. Il fit part de cette révélation aux autres évêques et il les engagea à se mettre tous en oraison pendant qu'il garderait les portes. Poussé par un mouvement de Dieu, *Nicolas* arriva le premier et fut élevé sur le trône pontifical, bien qu'il se défendît d'accepter cette haute dignité.

A la sortie de la messe pontificale, une femme lui présenta son enfant qui était tombé *dans un brasier ardent*, où il avait trouvé la mort. *Nicolas* fit sur lui un signe de croix et le ressuscita. « Il a montré encore depuis, dit le Père Giry (vol. IV, p. 549), sa puissance *sur les flammes*, et c'est de là qu'est venue la dévotion particulière d'invoquer *saint Nicolas dans les accidents du feu*. » C'est également là qu'il faut chercher l'origine du patronage des *Pompiers*.

A cette époque, le blé vint à manquer dans la province de Lycie et dans la ville de Myre, à la suite de mauvaises récoltes ; *Nicolas* connut, par révélation, qu'un riche marchand en avait plusieurs vaisseaux chargés dans un port de Sicile. Il lui apparut en songe, l'avertit de faire voile à Myre, qu'à cause de l'extrême disette, il y vendrait son grain tout ce qu'il voudrait, et lui mit dans la main trois pièces d'or qu'il retrouva à son réveil. Convaincu de la réalité de cette vision, le marchand fit voile vers Myre, vendit son blé à très haut prix, et, de cette façon, délivra les habitants de la famine. *Nicolas* multiplia ensuite ce blé d'une façon si merveilleuse que ce qui aurait à peine suffi à la nourriture

de son peuple pendant quelques jours, put le nourrir pendant plus de deux années. Comme patron de l'*eau*, *Nicolas* était déjà patron des *Marchands* qui y conduisent leurs marchandises. Ce dernier miracle a été l'origine du patronage spécial des *Marchands de blé*, des *Grainiers*, des *Grainetiers*, des *Mesureurs de grains*, et par suite des *Meuniers*.

Jusqu'à l'arrivée de l'homme de Dieu, le pays était adonné au culte des idoles : les paysans, accomplissant les rites du paganisme, se réunissaient sous un arbre consacré à Diane, que *Nicolas* avait fait couper. Le diable furieux résolut de se venger. Sous la figure d'une vieille et pieuse dame, il alla dans une barque au-devant des pèlerins qui se rendaient auprès du saint évêque, et leur persuada de oindre sa demeure avec une certaine huile qu'il leur donna. En ce moment même, dans une embarcation où se trouvaient de pieuses personnes, ils crurent reconnaître *saint Nicolas*, et lui racontèrent ce qui venait de se passer. Le Saint leur dit de jeter cette huile dans la mer, et à l'instant ils virent des flammes ardentes sillonner les flots et brûler longtemps dans les eaux. Alors ils se pressèrent autour du Saint et le remercièrent de les avoir délivrés des *pièges du diable*. Le pouvoir de *saint Nicolas contre l'Esprit malin* éclata dans plusieurs autres circonstances ; aussi est-il invoqué *contre les puissances de l'enfer*.

Dans un livre d'*Heures manuscrites*, sous le numéro 83 de la Bibliothèque de Moulins (Allier) (p. 12), on trouve cette oraison :

Deus qui beatum NICOLAUM *pontificem tuum innumeris decorasti miraculis, tribue nobis, quæsumus, ut ejus meritis et precibus* A GEHENNÆ INCENDIIS *liberemur. Per, etc.*

Dieu qui avez illustré *saint Nicolas* votre pontife par d'innombrables miracles, faites, nous vous en prions, que par ses mérites et par ses prières, nous soyions délivrés *des feux de l'enfer*.

L'oraison du missel romain est dans les mêmes termes.

Trois mestres de camp, qui avaient très bien servi l'empereur romain en Phrygie, avaient été accusés faussement du crime de lèse-majesté par des personnes qui voulaient s'emparer de leurs biens. Le préfet de Rome avait été circonvenu par des calomnies et des présents auprès de l'empereur qui, entrant dans une violente colère, avait donné l'ordre d'incarcérer les trois accusés et, sans autre information, de les mettre à mort dans la nuit. Ceux-ci, dans ce péril extrême, eurent l'idée d'invoquer *saint Nicolas*. Le Saint apparut successivement à l'empereur et au préfet, et les terrifia de telle manière qu'après s'être communiqué leur vision, ils révoquèrent la sentence prononcée contre les trois mestres de camp. C'est à cause de ce miracle que *saint Nicolas* est invoqué *contre la calomnie et en faveur des Maljugés*.

L'oraison suivante, qui se trouve dans le deuxième volume in-32 de Daniel Papebrock, signale cette invocation en rappelant celle *pour les jeunes filles à marier*, ainsi que celle dirigée *contre les flammes de l'enfer*.

INNOCENTIUM PROTECTIO

Deus, qui B. NICOLAUM INNOCENTIÆ PERICLITANTIS, *dum viveret, vindicem, miraculis innumeris mortuum decorasti, tribue ut ejus meritis* A CALUMNIIS VIVI, *et mortui à* GEHENNÆ INCENDIIS *liberemur.*

Ora pro CALUMNIAM PATIENTIBUS.

PROTECTION DES INNOCENTS

Dieu qui avez illustré par de nombreux miracles, après sa mort, *saint Nicolas*, protecteur pendant sa vie de *l'innocence en danger*, faites que, par ses mérites, nous soyions délivrés de *la calomnie* pendant notre vie, et après notre mort des *flammes de l'enfer*.

Priez pour ceux qui souffrent de *la calomnie*.

Mais l'heure de *saint Nicolas* avait sonné ; ayant été saisi par une petite fièvre, il reçut les sacrements, puis il monta au ciel au milieu des archanges, des anges et des saints patriarches, qui se rendirent visibles dans sa chambre, selon le témoignage de saint Michel l'Archimandrite, abbé du même lieu. Son corps fut enterré dans l'église de son monastère, dans une sépulture de marbre, et il commença à en couler une *huile miraculeuse et odorante*, qui a donné lieu au *patronage des Parfumeurs*. D'après le témoignage du Père Cahier (p. 660), on trouve dans un vieux bréviaire d'Amiens (1554 in-16), cette strophe de l'hymne des premières vêpres :

Cujus tumba fert oleum *Matris olivæ nescium ;* *Quod natura non protulit,* *Marmor sudando parturit.*	De sa tombe sort une huile Qui ne connaît point l'olive pour mère, Que la nature n'a point produite, Que donne le marbre en suant.

Le corps de *saint Nicolas* demeura à Myre jusqu'à l'année 1087. A cette époque, comme la ville de Myre était tombée au pouvoir des Turcs, des marchands de Bari, port du royaume de Naples, dans l'Adriatique, furent assez heureux pour enlever les saintes reliques et les apportèrent à Bari, où les habitants leur firent bâtir une église magnifique. La liqueur miraculeuse (disent les petits Bollandistes, p. 91, 14e vol.) qui continue de couler des ossements du serviteur de Dieu, est distribuée par toute la terre pour le soulagement des malades et est appelée *la Manne de saint Nicolas*.

Saint Nicolas, d'après Dom Martenne (*de Antiquis ritibus ecclesiæ* (4 vol. in-folio), 2e vol., p. 334, ex Ms. monasterii S. Theodorici, propè Remos annorum circiter 800), était invoqué, *ad furtum reperiendum*, pour découvrir le vol et aussi le voleur.

« *Primo canenda missa de inventione* « *S. Crucis cum omni devotione cordis et* « *post Missa S. Nicolaï episcopi et confes-* « *soris.* »	On chante d'abord la messe de l'invention de la Sainte-Croix, avec toute la dévotion du cœur, et après, celle de *saint Nicolas*, évêque et confesseur.

La *Revue Britannique* (p. 94, Ve vol., VIIe série) explique ainsi l'origine de cette invocation :

Un juif, qui avait entendu parler du pouvoir surnaturel de *saint Nicolas*, s'était procuré une image du Saint, et lorsqu'il sortait, il laissait tout ce qu'il possédait sous sa protection, le menaçant de sa colère, s'il ne faisait pas bonne garde. Un jour, pendant son absence, des voleurs le dépouillèrent entièrement. A son retour, il s'emporta en injures contre *saint Nicolas* et lacéra son image. La même nuit, *saint Nicolas* apparut aux voleurs qui, terrifiés, coururent chez le juif et lui rendirent *les objets volés*. Touché par ce miracle, le juif demanda le baptême. « C'est là, continue la même revue, l'origine des *invocations* qui lui sont adressées pour *retrouver les objets dérobés*, et constitue *saint Nicolas* comme *le patron de la propriété*. Ce miracle, qui avait opéré la conversion du juif, avait dû également contribuer à l'amélioration *des voleurs* qui, en Angleterre, ont pris *saint Nicolas* pour patron. »

La légende qui va suivre, a trait en même temps à l'invocation *contre la stérilité conjugale* et à celle pour *la délivrance des captifs* : Un homme de race noble, qui n'avait pas d'enfant de son mariage, avait obtenu un fils de Notre-Seigneur par l'intercession de *saint Nicolas*, et avait consacré, en son château, une chapelle en l'honneur du Saint; quand il fut grand,

l'enfant tomba au pouvoir des païens, fut vendu comme esclave et devint échanson du roi. Un jour que ce pauvre enfant remplissait la coupe de son maître, il se ressouvint tout à coup que c'était le jour de la fête de *saint Nicolas*, et ses larmes coulaient en abondance. « Pourquoi « pleures-tu? lui dit le roi.— C'est aujourd'hui la *Saint-Nicolas*, répondit « le jeune homme; tous mes parents sont réunis pour sa fête, et moi je « suis captif. — Si puissant que soit *saint Nicolas*, il ne pourra jamais « te tirer de mes mains. » A peine eut-il proféré ces mots, qu'un grand vent ébranla le palais et *saint Nicolas*, saisissant le captif par les cheveux, l'enleva dans les airs avec la coupe et le déposa devant la porte de l'église où ses parents célébraient la fête du Saint.

Sans pouvoir en pénétrer le motif, *saint Nicolas* (Le *Pèlerin*, n° 106), était patron des *Grossiers*, *Merciers*, *Boutonniers*, *Filtiers*, *Galonniers*, *Dentellières*. On célébrait sa fête d'hiver le 6 décembre. Quant à celle d'été, elle avait lieu le 9 mai et s'appelait la fête du *Broquelet* (petite broche), en mémoire des broches qui servent, dans la fabrication, à enrouler le *fil*, le *coton* et la *laine*. Cette fête s'était amoindrie peu à peu. et on n'en avait plus conservé que le chômage des deux journées du *Broquelet*. En 1877, des ouvriers chrétiens des cercles catholiques de Lille, conçurent le projet de rétablir, en la solennité dite *du Broquelet*, la messe de *saint Nicolas*; ils la firent célébrer le 14 mai, dans l'église de Notre-Dame de la Treille. L'appel fut entendu au-delà de toute espérance, et la fête du Saint continue à être célébrée chaque année avec un empressement toujours croissant.

Autrefois, les *Avocats* faisaient partie d'une confrérie dite *de Saint-Nicolas*, qui est indiquée sur le *Calendrier de toutes les confréries de Paris* (1621). Comme le chef de cette confrérie portait, dans les cérémonies, le bâton du Saint, on a fini par lui donner le titre de *Bâtonnier*. Bien que dans tous les barreaux de France, *le nom de saint Nicolas* soit tombé en oubli, à travers toutes nos révolutions, néanmoins ce titre de *Bâtonnier* est resté à celui qui préside chacun d'eux.

Dans le recueil des chants populaires de la Bretagne, par DE LA VILLEMARQUÉ, *saint Nicolas* est indiqué comme le *patron des Amoureux*. « Ceux-« ci, dit l'auteur, lui font mille neuvaines pour qu'il les exauce ; ils lui « enfoncent aussi, par dévotion, des épingles sans nombre dans les « pieds, et ils ont l'habitude d'en remplir sa fontaine. »

A travers toutes les légendes sur lesquelles nous avons essayé d'établir l'origine des invocations et des patronages attribués à *saint Nicolas*, nous avons réservé, pour la dernière, celle de la *résurrection des trois enfants coupés en morceaux et cachés dans un saloir*.

Il est presque impossible de préciser à quelle époque a commencé de paraître ce récit, qui a été surtout célèbre en Occident, et dont la représentation se trouve encore dans un grand nombre de nos sanctuaires. Cette légende a surtout trait au patronage des *écoliers* et des *jeunes gens*, dont il a déjà été question. Saint Bonaventure parle seulement de deux jeunes écoliers ressuscités par le Saint dans les circonstances suivantes, au lieu de trois cités par tous les auteurs.

Trois jeunes gens, de bonne famille, qui se rendaient à Athènes pour achever leurs études, en passant par Myre, avaient demandé l'hospitalité à un vieillard. Celui-ci, pour s'approprier leur argent, de concert avec sa femme, les assassina pendant leur sommeil et, pour cacher son crime,

déposa leurs corps dans un saloir, après les avoir coupés en morceaux. Au milieu de la nuit, *saint Nicolas*, sous la figure d'un voyageur, se présenta demandant l'hospitalité et de la viande pour nourriture. Comme la femme, sous le coup du crime qu'elle venait de commettre avec son mari, essayait de balbutier quelques excuses, le Saint, d'une voix menaçante, leur dit qu'il y avait de la chair fraîche dans la maison, et en même temps leur dévoila leur crime. Ceux-ci, atterrés, se précipitèrent à genoux, implorant la miséricorde de *saint Nicolas*, et le Saint, conduit devant le saloir, rappela à la vie les trois jeunes gens, en faisant sur eux le signe de la croix.

Dans le récit populaire de cette légende, la scène se passe chez *un boucher*, et c'est là, suivant toute probabilité, l'origine du patronage de ce corps d'état.

Nous le reproduisons d'après Arthur Forgeais (p. 176, 4e série), qui l'avait lui-même emprunté au *Petit Journal*.

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs,
S'en vont un soir chez un boucher.
— Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Il y a d'la place assurément.

Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués ;
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas, au bout d' sept ans,
Saint Nicolas vint dans ce champ ;
Il s'en alla chez le boucher :
— Boucher, voudrais-tu me loger ?
— Entrez, entrez, saint Nicolas ;
Il y a d'la place, il n'en manqu' pas.
Il n'était pas sitôt entré
Qu'il a demandé à souper.
— Voulez-vous un morceau d'jambon ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon.
— Voulez-vous un morceau de veau ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau.

Du p'tit salé, je veux avoir
Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir.
Quand l'boucher entendit cela,
Hors de la porte il s'enfuya.

— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas ;
Repens-toi, Dieu t'pardonnera.
Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir.

Le premier dit : J'ai bien dormi !
Le second dit : et moi aussi ;
Et le troisième répondit :
Je croyais être en Paradis.

Avant de terminer, n'oublions pas les grands combats que cet évêque incomparable eut à soutenir contre les païens et les hérétiques. Avant que Licinius eût été vaincu par Constantin, il fut emprisonné, et il eût été mis à mort, si l'on n'avait pas appréhendé le soulèvement du peuple. Après la victoire de Constantin, il combattit énergiquement les doctrines d'Arius et fut un des trois cent dix-huit évêques qui condamnèrent cet impie, au premier concile de Nicée, en présence de Constantin le Grand.

Saint Nicolas est représenté ordinairement en costume épiscopal, devant le saloir, duquel surgissent les trois enfants qu'il vient de ressusciter. On le montre également jetant dans leurs chambres les dots des trois jeunes filles qui furent ainsi préservées de la prostitution. On le voit aussi avec trois boules, tantôt placées sur un livre, tantôt posées sur ses genoux, tantôt comme ornement de sa crosse. Ces trois boules sont diversement interprétées : les uns y voient les trois bourses des jeunes filles, les autres trois pains, souvenirs de la famine pendant laquelle il nourrit les habitants de Myre.

Le culte de *saint Nicolas* se répandit partout en Europe, particulièrement en Touraine, en Normandie, en Picardie, dans l'Ile-de-France, la Champagne, le Nivernais et toutes les provinces austrasiennes. Au

XIIe siècle, pendant les croisades, un chevalier qui habitait, près de Nancy, un bourg nommé le Pont, fut fait prisonnier par les Sarrazins. S'étant souvenu d'un oratoire dédié à *saint Nicolas*, près de son village, il lui adressa une prière fervente, et le lendemain il était transporté miraculeusement devant sa demeure. Les habitants, unissant leurs actions de grâces à celles du chevalier, ne tardèrent pas à donner le nom de *Saint-Nicolas* à leur commune.

Bientôt la Lorraine entière, s'associant à ce mouvement de piété, éleva, à Saint-Nicolas-du-Pont, une des plus belles églises qui aient été dédiées au saint évêque de Myre.

Nous terminons par une prière de la fin du XIIIe siècle, écrite sur les derniers feuillets du manuscrit 82 de Trinity Coll, Oxford, poésies anglo-normandes, publiées par P. Meyer, dans le volume de *Romania* (1875, p. 174).

Oracio de sancto Nicolao

Seint Nichòlas, serf Jhesu Crist,
Ki par sa grace vus eslist,
E a eveske sacrer vus fist,
Par voiz del cel qu'il tremist,
Pur moi priez nostre Seinur,
Ki à vus fist si graunt honnur,
Que il me doint la sue amur
Et me defende de deshonur.

Seint Nicholas, par cui aie,
Les treis clercs hunt reçu la vie,
Qu'uns mascecrers par felunie
Oscist nutantre en sa bailie
Deliveret moi de vain penser,
De males ovres, de fol parler,
Ke diable par uncumbrer
N'eint en moi que ellecier.

Seint Nicholas ki marias
Les treis puceles, kis relevas,
De graunt poverté tus jetas
Par peces de hor ke lur donas,
Nostre Senur priez pur moi
Qu'il me doint verraye fey,
E si garder la sue ley
Cum mester est e cum ge dei

Seint Nicholas ki a Getrum
Sun fiz rendis, que li larun
Menerent en autre regiun,
Dunt tull remenas sanz rançun,
Jhesu fiz Deu deinner requere,
Ki tut governe, Cel e terre,
K'il me doint sun pleysir fere,
Vices, fuir, a vertus trere.

E males overs me doint guerpir,
E tute ma vie lui servir,
Par ki je puse, al departir
De ceste vie, a li venir.

Oraison de saint Nicolas

Saint Nicolas, serviteur de Jésus-Christ,
Qui par sa grâce vous élit
Et vous fit sacrer évêque,
Par la voix du ciel qu'il transmit,
Pour moi priez Notre-Seigneur,
Qui vous fit si grand honneur,
Qu'il me donne son amour
Et me préserve du déshonneur.

Saint Nicolas, avec l'aide duquel
Les trois clercs ont été rappelés à la vie,
Qu'un boucher, par félonie,
Occit la nuit dans sa maison.
Préservez-moi de vaines pensées,
De mauvaises œuvres, de folles paroles ;
Que le diable par malencontre
N'ait pas en moi de quoi se réjouir.

Saint Nicolas, qui mariâtes
Les trois jeunes filles que vous relevâtes
De grande pauvreté en leur jetant
Des pièces d'or que vous leur donnâtes,
Priez pour moi Notre-Seigneur
Qu'il me donne la vraie foi,
Et que je garde sa loi
Comme il est nécessaire et comme je le dois.

Saint Nicolas, qui à Getrun
Rendit son fils que des voleurs
Avaient emmené dans une autre région,
D'où vous lo ramenâtes sans rançon,
Daignez supplier Jésus, le fils de Dieu,
Qui gouverne tout, ciel et terre, [plaisir]
Afin qu'il m'accorde d'agir selon son bon
De fuir le vico, do pratiquer la vertu.

D'éviter les mauvaises œuvres,
De le servir toute ma vie,
Et par lui de pouvoir, en quittant
Cette vie, aller à lui !

(*Légende Dorée.* — RIBADANEIRA. — LE P. GIRY. — *Les Petits Bollandistes.* — *Le Pèlerin.*)

DICTONS SUR SAINT NICOLAS

SAINT NICOLAS, qui marie les filles avec les gars.

(*Revue des Sociétés savantes*, nov. 1866, p. 560.)

Ah ! bon SAINT NICOLAS, donnez-moi un mari !

(*Sur une gravure datée de* 1813.)

Faire la SAINT-NICOLAS de village.
Il est des clergeons de SAINT NICOLAS.

(*Adages Français*, XVIe siècle.)

SAINT NICOLAS en haute mer est prié,
Au port, hélas ! est souvent oublié.

SAINT NICOLAS toujours la froidure nous ramène,
Si l'hiver était outre la mer,
Il viendrait à SAINT NICOLAS parler.

SAINT ÉMILIEN, MÉDECIN ET MARTYR

Ve SIÈCLE. — 484

Patron des Pharmaciens.

Emilien, médecin, et sa femme Denise, avec plusieurs autres, furent éprouvés par un grand nombre de supplices très cruels, durant les persécutions des Vandales, sous Huneric, roi arien ; ils méritèrent, par ces peines, d'être mis au nombre des confesseurs de Jésus-Christ.

Les *Pharmaciens*, à cause de sa profession, le choisirent pour patron.

(*Martyrologe romain.* — DOM RIVA. *Manuale di Filotea.*)

SEPT DÉCEMBRE

SAINTE FARE, ABBESSE, VIERGE

VIIe SIÈCLE. — 655

Invoquée pour les Aveugles et contre les Maux d'yeux.

FARE n'avait que cinq ans, quand saint Columban de Luxeuil voyant dans les mains de l'enfant quelques épis de blé déjà mûrs, quoique ce ne fût pas encore la saison, lui dit qu'elle avait choisi la meilleure part, et, comme elle paraissait ne pas comprendre, le Saint ajouta : « Sachez que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été jeté dans le monde comme un grain de blé, après avoir été torturé et comme moulu par les douleurs de la Passion, a produit, pour notre salut, des fruits admirables, auxquels vous avez déjà participé par le baptême ». Puis, il lui fit connaître les secrètes obligations qu'elle avait de se donner toute à lui. Pendant qu'il parlait, Dieu toucha tellement le cœur de notre Sainte, qu'elle tomba à genoux et se consacra corps et âme à Jésus-Christ pour le temps et l'éternité ; mais Agneric, son père, avait d'autres desseins ; il rêvait, avant tout, une alliance glorieuse pour sa fille. Vivement affligée de cette détermination, *Fare* pleurait nuit et jour, et ses larmes furent si abondantes qu'elle perdit la vue. Plus tard néanmoins, le Seigneur, touché de son amour, lui envoya le saint évêque Eustaise qui lui rendit l'usage de ses yeux. Agneric sollicita de nouveau sa fille pour lui faire contracter un mariage qu'il désirait ardemment ; mais *Fare* ne voulant à aucun prix obtempérer à ce désir, se réfugia à l'ombre des autels dans la basilique du prince des apôtres ; ce fut alors que son père barbare la fit saisir par ses satellites et ordonna qu'elle fût jetée au fond d'un cachot. Heureusement, saint Eustaise, de retour d'une mission que lui avait confiée le roi Lothaire, à force

d'instances et de prières, parvint à fléchir le cœur endurci d'Agneric et obtint que la bienheureuse vierge, rendue à la liberté, pût se consacrer à Dieu. Elle reçut l'habit virginal des mains de saint Hondoald, évêque de Meaux ; quelque temps après, on vit s'élever, sur les terres mêmes d'Agneric, un monastère dont la direction fut confiée à *sainte Fare* et qui prit le nom de Faremoutiers. La pieuse vierge persévéra jusqu'à la fin dans la chasteté et la sainteté vraiment admirables qui l'avaient toujours caractérisée ; enfin, elle s'endormit dans le Seigneur, le 7 décembre 755. Le souvenir de la vue qu'elle perdit et qu'elle recouvra miraculeusement, a donné lieu à l'invocation *pour les Aveugles et contre les Maux d'yeux*.

(Le père Giry, *les Petits Bollandistes*, *le Pélerin*.)

SAINT AMBROISE, ARCHEVÊQUE DE MILAN

DOCTEUR DE L'EGLISE

IVe SIÈCLE. — 340-397

Invoqué pour les Abeilles, les Oies et autres Animaux domestiques.

Dès le berceau, *Ambroise*, fils d'un noble chevalier romain, préfet des Gaules, éclatait déjà par des prodiges. Un jour qu'il dormait la bouche ouverte, un essaim d'abeilles vint se poser sur ses lèvres, entrant dans sa bouche les unes après les autres, comme si elles eussent voulu travailler leur miel ; puis elles s'envolèrent et se perdirent dans le ciel ; ce qui fit dire à son père que cet enfant serait un jour *quelque chose de grand (Père Giry)* si Dieu lui conservait la vie. C'est là, certainement, l'origine de l'invocation qui lui est adressée pour *les Abeilles*. *Ambroise* grandit et de nouveau éclate, à plusieurs reprises, le merveilleux qui avait signalé son enfance (1). Nommé gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie, qui comprenaient alors les provinces de l'archevêché de Milan, il se rendit à son poste et, sur ces entrefaites, mourut l'évêque Auxence, qui, pendant vingt ans, avait été grand fauteur de l'Arianisme. Quand il fut question de nommer son successeur, les catholiques et les ariens ne pouvaient s'entendre ; on craignait que ce dissentiment ne causât des désordres. *Ambroise*, comme gouverneur de la province, crut devoir venir dans l'assemblée, pour interposer son autorité le cas échéant. Il prit la parole avec une forte et suave éloquence, exhortant le peuple à procéder à l'élection dans le plus grand calme. Il n'avait pas encore fini de parler, qu'un enfant se mit à crier : « *Ambroise, évêque* ». Aussitôt, par une inspiration divine, l'assemblée, divisée auparavant en deux parts, répéta tout d'une voix « *Ambroise*, évêque ». *Ambroise* qui était seulement catéchumène, se regardant comme indigne d'une si haute fonction, opposa, à ce verdict, les dénégations les plus énergiques. Pour convaincre les électeurs de son indignité, il alla jusqu'à simuler des vices qui étaient les antipodes de sa nature et de son caractère ; puis, voyant que cette manière d'agir n'ébranlait pas leur conviction, il prit

(1) L'abbé Barraud, *Bulletin des Comités historiques*, 1852, vol. IV, p. 89.

le parti de s'enfuir ; mais après avoir marché toute la nuit dans la direction de Pavie, il se trouva, au point du jour, à une des portes de Milan. Les desseins de Dieu étaient évidents et il comprit qu'il fallait se soumettre à sa volonté.

Le premier acte d'Ambroise, lorsqu'il eut pris possession de son siège, fut de distribuer aux pauvres tout son or et tout son argent ; il apparut aux yeux de tous *comme un miroir de sainteté*, dit Ribadaneira.

Après avoir gouverné son église pendant quelques années, il crut devoir aller à Rome, puis revint à Milan où il rencontra l'opposition la plus vive de la part des ariens qui étaient très nombreux et qui s'appuyaient sur Valentinien II et sur sa mère Justine.

Ceux-ci, à la vue de la grande influence d'*Ambroise* sur le peuple, jugeant qu'ils ne pourraient jamais rien effectuer pour l'avancement de la secte, tant qu'il demeurerait à Milan, voulurent le faire enlever pour le conduire en exil ; leur projet échoua honteusement. Ils suscitèrent alors, contre lui, un misérable qui vint pour assassiner le saint évêque ; mais à peine fut-il devant lui, que tout à coup sa main se sécha, son bras s'engourdit et il se jeta aux pieds d'Ambroise en lui demandant pardon.

Après la victoire remportée par Théodose sur l'armée de Maxime, *Ambroise* retrouva un peu de calme ; le nouvel empereur, en effet, était merveilleusement disposé à respecter les droits de l'Eglise. Bientôt éclatèrent, simultanément à tous les yeux, et l'énergique fermeté de l'évêque et la religieuse soumission de l'empereur. Les habitants de Thessalonique, dans une sédition populaire, avaient tué un officier de Théodose qui, mal conseillé et sous le prétexte spécieux de maintenir son autorité, fit massacrer sept mille hommes en moins de trois heures. Quelques jours après, l'empereur étant venu à l'église, *Ambroise* se présenta à la porte et lui en défendit l'entrée jusqu'à ce qu'il eut confessé son crime et fait une pénitence publique. Théodose obéit, se retira dans son palais, où, dévoré par le remords, il pleura huit mois entiers. Le jour de Noël étant proche, il revint à la porte de l'Eglise, non pour y pénétrer par violence, mais pour demander pardon et miséricorde. *Saint Ambroise*, après avoir constaté la sincérité de son repentir et avoir été témoin de sa pénitence publique, lui donna enfin l'absolution.

Ambroise assista à divers conciles, entr'autres à Rome et à Aquilée, où il combattit les hérétiques avec la vigueur qui l'a toujours caractérisé dans tous ses actes. Ribadaneira mentionne la délivrance d'un possédé qu'il accomplit à Florence. Dom Martenne (*de Antiquis ecclesiæ Ritibus*, 2e vol. 353) cite une formule d'exorcisme composée par lui. La science du saint évêque était aussi profonde que son éloquence était admirable ; *les Petits Bollandistes* donnent la liste des nombreux écrits qu'il composa.

Saint Ambroise est ordinairement représenté crossé, mitré, avec un livre et près de lui *une ruche d'abeilles*, dont il a été question plus haut. Au lieu d'une crosse, il est quelquefois armé d'un fouet à nœuds ; ce qui signifie la pénitence infligée à Théodose, ou bien selon d'autres auteurs, les ariens expulsés d'Italie.

Saint Ambroise rendit son âme à Dieu en 397. Son corps fut porté dans sa cathédrale et l'on vit une étoile rayonnante au-dessus de son

cercueil. Tous les possédés que l'on y traînait, étaient aussitôt délivrés et, chose extraordinaire, les juifs et les païens pleurèrent amèrement la perte du grand docteur.

DICTONS SUR SAINT AMBROISE

Ma mère me disait :

J'ai entendu dire toujours
Quand SAINT AMBROISE fait neiger,
Que nous sommes en très grand danger
D'avoir du froid plus de huit jours.
Quand saint Ambroise voit neiger
De dix-huit jours de froid, nous sommes en danger.

(RIBADANEIRA. — *Petits Bollandistes.*)

NEUF DÉCEMBRE

SAINT BUDOC (1) ÉVÊQUE DE DOL

VIe OU VIIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Mariniers, contre les Tempêtes et les Parjures.

Les actes de *saint Budoc* sont très rares et très obscurs : aussi ne pourrons-nous que constater la tradition des invocations qui lui sont adressées, sans pouvoir discuter leur origine. D'après de La Villemarqué (2), son grand-père, mort vers l'an 464, était Andren, chef des Bretons armoricains, sa mère, sainte Azénor. L'ancien bréviaire de Léon, dans l'office qui lui est consacré, fait naître le Saint d'un comte de Goëlle. *Budoc*, dès son enfance, fut confié à saint Magloire, évêque de Dol, qui appréciant les grandes qualités de *Budoc*, le fit nommer à sa place, lorsqu'il voulut se décharger du fardeau de l'Episcopat.

« Il est très honoré en Basse-Bretagne, dit La Villemarqué, particu-
« lièrement sur les côtes : on y célèbre, tous les ans, sa fête avec une
« grande solennité. *Les Mariniers*, dont il est le patron, chantent sa
« poétique légende pour se préserver *de la Tempête* et en se rendant au
« Pardon. Cette hymne a la forme rythmique de certaines pièces d'un
« barde Gallois du VIe siècle. »

D'un autre côté (3), saint Ildut ou Hydulfus aurait gratifié l'église de Plourin de reliques de *saint Budoc*, qui sont exposées à la vénération des fidèles et qui, de même que la vraie croix de saint Laud d'Angers, punissaient de mort, dans l'année même, *ceux qui se parjuraient*, après un serment prêté sur elles.

(Les Petits Bollandistes.)

---

(1) Alias *Budok, Buzok, Devoch, Benzek.*

(2) *Chants populaires de la Bretagne*, 2e vol. 3e partie, ch. III. Paris, 1844.

(3) *Une excursion dans l'arrondissement de Brest*, par M. E. FLEURY. Voir *la revue des Sociétés savantes*, juin 1862, p. 471.

DIX DÉCEMBRE

SAINTE EULALIE DE MÉRIDA, VIERGE MARTYRE

IVe SIÈCLE. — 303.

Invoquée dans les Nécessités publiques.

EULALIE, fille de Libère, avait été pieusement élevée par son père. Non satisfaite d'avoir voué sa virginité au Seigneur, elle désirait ardemment le martyre. Libère, le sachant et voyant que la persécution allait sévir à Mérida, l'envoya au loin dans une campagne isolée. Vaine précaution! Eulalie trompa la vigilance de ses serviteurs, et revint à Mérida s'offrir au juge Calpurnien. Celui-ci tenta d'abord de la gagner par la douceur, les promesses et les menaces; puis il la fit fouetter de verges mouillées, plonger dans un bain de chaux en fusion, couvrir son corps de plomb fondu et d'huile bouillante. Comme, néanmoins, elle gardait toute sa vigueur, sa beauté même, et surtout sa présence d'esprit pour le menacer du jugement de Dieu, il ordonna de l'étendre sur le chevalet, de lui arracher les ongles, et de la brûler avec des torches ardentes, ce qui fut cruellement exécuté, et pour achever de la consumer, les bourreaux la mirent au milieu d'un affreux brasier. Là, Eulalie ouvrant la bouche, comme pour aspirer le feu, son âme virginale s'échappa et s'envola au ciel sous la figure d'une colombe.

Son corps fut exposé trois jours, nu, aux insultes des païens, mais Dieu la couvrit de neige, et les chrétiens l'ensevelirent honorablement à Mérida, d'où plus tard il fut transporté à Oviédo. Dans les calamités publiques, on le porte en procession et toujours avec fruit. Ce qui explique l'invocation signalée plus haut.

On la représente déchirée sur le chevalet, et brûlée avec des torches, en exhalant son âme sous la figure d'une colombe, ou bien le corps couvert de neige, comme il l'était, pendant les trois jours qu'il resta exposé aux insultes des païens.

ONZE DÉCEMBRE

SAINT GENTIEN (GENTIANUS) MARTYR

IVe SIÈCLE. — 303.

Patron des Hôteliers et Aubergistes.

AU moment où saint Fuscien et saint Victorie, allant à la recherche de leur compagnon saint Quentin, arrivaient à Amiens, ils rencontrèrent un vieillard, habitant de cette localité, qui venait au devant d'eux. C'était *Gentien*, un des plus riches personnages du pays, selon la meilleure tradition ; *simple cabaretier*, d'après la croyance populaire (1). Travaillé secrètement par la grâce, il avait entendu parler des miracles de nos deux saints, et, après les avoir interrogés, il apprit d'eux quel était le but de leur voyage, il leur donna des détails sur le martyre de

(1) Voir abbé CORBLET (*hagiologie du diocèse d'Amiens*) vol. II, p. 304.)

saint Quentin qui avait été décapité depuis quarante-deux jours à Auguste-de-Vermandois *(Saint-Quentin)*. Il les prévint aussi que des soldats avaient reçu l'ordre de les arrêter et leur offrit l'hospitalité dans sa propre maison. A cette époque, Rictiovare, venant d'arriver à Amiens, s'était mis à leur recherche, il arriva à Sains, avec une troupe de soldats, en face même de la maison de *Gentien*. Le farouche préfet donna l'ordre d'arrêter les deux saints et de les enchaîner ensemble. Justement indigné, *Gentien* s'élança l'épée à la main sur l'inique persécuteur, en lui interdisant l'entrée de sa maison : alors Rictiovare ordonna que *Gentien* fût décapité immédiatement en présence de ses deux hôtes. Qu'il fût réellement *Aubergiste* de profession, ou qu'étant riche, il eut offert l'hospitalité au péril de sa propre vie, il était également digne d'être choisi pour patron par les *Hôteliers* et les *Aubergistes*. Par les ordres de Rictiovare, Fuscien et Victoric furent livrés à diverses tortures, puis on leur trancha la tête.

(L'abbé Corblet. — Dom Riva.)

SAINT THRASON OU TRASON, MARTYR

VERS 293.

Patron des Baigneurs et Etuvistes.

A Rome, *saint Thrason* sustentait de ses biens les chrétiens enfermés dans les prisons, condamnés au travail *des bains* et des autres ouvrages publics ; il fut arrêté par l'ordre de Maximien et couronné du martyre avec deux autres, savoir : Pontien et Prétextat. Vers 293.

(*Martyrologe Romain* trad. par les Petits Bollandistes. — Dom Riva.)

SAINT DAMASE, PAPE

IVe SIÈCLE. — 384

Invoqué contre la Fièvre.

Damase, né à Rome en 306, d'un père Lusitanien (Portugal), fut élevé dans la piété chrétienne et fut admis de bonne heure dans le clergé romain. Il était diacre, lorsque Libère fut chassé de son siège par Constance. Ce jour-là même, *Damase*, avec tout le clergé, s'engagea par un serment solennel devant le peuple, de ne jamais reconnaître aucun autre pape tant que Libère vivrait. Il voulut même suivre le pontife dans son exil. Après la mort de Libère, il fut élu en sa place le 24 septembre 366. Un chisme troubla les premières années de son pontificat ; on lui opposa l'anti-pape Ursicin, mais le monde catholique resta dans la communion de *Damase*. Néanmoins, il eut à combattre les schismatiques pendant toute la durée de son pontificat et il fit condamner leurs erreurs par plusieurs conciles. *Damase*, profondément versé dans la science des Saintes Ecritures, est auteur lui-même d'excellents ouvrages. Il s'occupa avec zèle et succès de donner une puissante impulsion à l'étude de la science sacrée et surtout du chant ecclésiastique ; la confiance qu'il témoigna à saint Jérôme, valut à l'Eglise la traduction latine des Livres saints, connue sous le nom de *Vulgate*. Il régla la psalmodie et fit chanter en occident les psaumes de David qu'il ordonna de ter-

miner par : *Gloria patri et Filio*, etc.; il introduisit aussi la coutume de dire *Alleluia* dans l'Eglise hors le temps de Pâques.

Il bâtit deux églises dans la ville : l'une de Saint-Laurent, auprès du théâtre de Pompée ; l'autre sur la voie Ardéatine. Après sa mort, son corps fut d'abord déposé dans cette dernière basilique, près du tombeau de sa mère et de sa sœur. Plus tard, vers l'époque d'Adrien Ier (772-795), ses reliques furent transférées dans celle de Saint-Laurent *in Damaso*. Ferrarius (1) dit qu'après la mort de *saint Damase*, les personnes atteintes *de la Fièvre* étaient guéries devant son tombeau. C'est là l'origine de l'invocation signalée en Italie, par l'abbé Petin (p. 710) (2). Grâce aux travaux récents de M. de Rossi, la sollicitude et la dévotion de saint Damase pour les reliques des martyres, sont parfaitement constatées. « Les travaux du saint pape, dit le même auteur, ne furent pas seulement partiels et ne se localisèrent pas sur un point déterminé, ils s'étendirent à toute la Rome souterraine ; tous les fonds qui étaient mis à sa disposition par les matrones, il les consacrait à la décoration des lieux sanctifiés par la présence des martyrs... Les Archéologues ont déjà remarqué depuis longtemps que les poèmes de ce pape sont gravés sur le marbre de leurs tombes en caractères admirables, connus aujourd'hui sous la désignation spéciale de Damasiens.

(CHANTREL (3). — *Petits Bollandistes.)*

TREIZE DÉCEMBRE

SAINTE LUCIE OU LUCE, VIERGE ET MARTYRE

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — 303.

Patronne des Tisserands, Verriers, Huissiers, Notaires & Ecrivains, Cochers, Selliers-Harnacheurs, Paysans, Tailleurs, Couturières. — Invoquée pour les Laboureurs. — Contre les Hémorrhagies, le Flux de sang, la Dyssenterie, l'Incendie, les Maux de gorge, les Maux d'yeux, les Maladies contagieuses.

LUCIE naquit de parents nobles et riches dans la ville de Syracuse, en Sicile. Elevée, dès l'âge le plus tendre, dans la foi chrétienne, elle eut, de bonne heure, le projet bien arrêté de conserver sa virginité pour l'offrir au Seigneur son Dieu. Après la mort de son père, sa mère Eutychia promit, contre le gré de sa fille, de l'unir à un jeune homme qui était païen ; mais cette même Eutychia, ayant été frappée d'une *hémorrhagie* très grave, dont elle souffrait depuis quatre ans, se décida, sur les instances de sa fille, à invoquer sainte Agathe dont le nom, en Sicile, était dans toutes les bouches. Elles allèrent donc en pèlerinage à Catane et prièrent longtemps devant le tombeau de la Sainte. Pendant ce temps-là, *Lucie* s'étant endormie, *Agathe* lui apparut, richement vêtue, au milieu d'une multitude d'anges : « Ma sœur *Lucie*, lui dit-elle, « vierge consacrée à Dieu, pourquoi me demandez-vous ce que vous pou- « vez obtenir vous-même pour votre mère : si mon nom a illustré la

(1) *Catalogue sanctorum Italiæ*... Médiolan. 1613, p. 769.
(2) *Dictionnaire Hagiographique*, publié par l'abbé Migne.
(3) *Histoire populaire des papes* (3e vol. p. 192.)

« ville de Catane, le vôtre doit illustrer de même la ville de Syracuse ; « car vous avez préparé en vous une demeure digne du Seigneur, et « vous êtes le temple du Saint-Esprit. »

Lucie s'éveilla pleine de joie et dit à sa mère : « Mère, vous êtes maintenant guérie. »

L'invocation adressée à *sainte Lucie* contre *les Hémorrhagies, le flux de sang* et *la Dyssenterie* a pour point de départ cette guérison d'Eutychia. Dans le Limbourg belge et hollandais (1), *sainte Lucie* est honorée comme patronne spéciale *contre la Dyssenterie* et *les Maladies contagieuses* en général. Vers 1770 ou 1775, *une Dyssenterie* s'étant déclarée dans le village de Cirsbeck, le curé reçut, des dames nobles du couvent de Gerlach près de Fauquemont, une insigne relique de la Sainte. Il existe encore à Anvers (Belgique) (2), une confrérie antérieure d'un grand nombre d'années à 1804. Elle a pour but d'obtenir du Tout-Puissant, par l'intermédiaire de *sainte Lucie,* toutes sortes de faveurs spirituelles et corporelles. De nos jours même, le directeur de la confrérie bénit des ganses de soie rouge que l'on doit porter au cou pour être préservé des maladies contre lesquelles *sainte Lucie* est invoquée et dont elle obtient, le plus ordinairement, la guérison *(Maladies de la gorge, des yeux, Dyssenterie, Hémorrhagies).*

Le 1er décembre 1877 (3), à Malines, ont paru, revêtues de l'*imprimatur* du vicaire-général, J.-B. Lauvers, les Litanies suivantes, qui portent ce titre :

Litanie Der Heilige Maagd en Martelares LUCIA	*Litanies de la sainte vierge et martyre Lucie.*
Bijzondere Patrones tegen ROODEN, LOOP, BLOEDVLOED, KWODE KELEN *en Oogen* HEETE KOORTSEN *en andere* KWOODE ZIECHTEN.	Patronne particulière *contre la Dyssenterie, les Maux de gorge et les Maux d'yeux.*

Dans ces Litanies, la Sainte est ainsi qualifiée :

H. LUCIA *troosteres in den* ROODEN LOOP.	*Sainte Lucie,* consolatrice dans les *Dyssenteries.*

Après avoir obtenu la guérison de sa mère, *Lucie* revint avec elle à Syracuse. Son premier soin fut de lui réclamer sa dot pour l'employer au service de son fiancé du ciel. Eutychia fit d'abord quelque opposition à ce désir, puis elle finit par céder ; *Lucie*, aussitôt en possession de sa dot, s'empressa de la réaliser et de la distribuer aux pauvres.

Celui auquel elle avait été promise en mariage, et qui tenait au moins autant à la dot de sa fiancée qu'à la fiancée elle-même, entra en fureur à cette nouvelle, et, pour se venger, la dénonça comme chrétienne au gouverneur Paschase qui la fit comparaître devant son tribunal.

Le juge essaya vainement de la vaincre par des paroles doucereuses, puis, de guerre lasse, ordonna de la conduire dans une maison de débauche ; mais, ô prodige ! quand on voulut mettre la main sur elle pour l'y entraîner, il fut impossible de la mouvoir, ni à l'aide de la force humaine, ni à l'aide de corde, ni à l'aide de plusieurs attelages *de bœufs*. Dans l'église de Notre-Dame du Camp (diocèse de Pamiers), on voit effectivement, sur un tableau, plusieurs bœufs s'efforçant de traîner

(1) AUGUSTIN BEAUGRAND (*Sainte Lucie de Syracuse,* Paris, 1882), p. 113.
(2) Même auteur, p. 129.
(3) Même auteur, p. LVIII.

la sainte vierge. L'intervention de ces animaux pourrait bien être l'origine du patronage des *Laboureurs*.

Paschase, ne se tenant pas pour vaincu, ordonna d'entourer la vierge d'une grande quantité de bois, de poix et d'huile puis d'y mettre le feu ; mais Lucie était aussi tranquille au milieu de ce bûcher que si elle eût été au milieu d'un beau jardin. La flamme ne l'effleura même pas. Aussi c'est avec raison qu'on l'invoque *contre l'incendie*. Papebrock, dans sa petite Vie des saints, que nous avons citée plusieurs fois. donne cette oraison spéciale.

Deus, qui S. LUCIAM, *inter circumpositas flammas illesam conservasti; ipsius intercedentibus meritis,* INCENDIORUM DAMNA *averte à domibus et in cordibus nostris iracundiæ motus effervescentes compesce.*

Dieu, qui avez conservé saine et sauve *sainte Lucie* au milieu des flammes qui l'entouraient, par ses mérites et son intercession, éloignez de nos maisons les dommages *de l'incendie* et comprimez dans nos cœurs les mouvements tumultueux de la colère.

Enfin Paschase ordonna *qu'on lui transperçât la gorge* avec une épée. C'est là visiblement l'origine de l'invocation *contre les maux de gorge*.

Blessée à mort, *Lucie* annonça au peuple que l'Eglise allait jouir de la paix, que Dioclétien était renversé de son trône et que Maximien était déjà mort. Elle ajouta que, comme la ville de Catane avait sa sœur Agathe pour protectrice, de même elle protégerait la ville de Syracuse, si les habitants se convertissaient à la foi de Jésus-Christ.

Au même instant, des envoyés de l'empereur chargeant Paschase de chaînes, l'emmenèrent à Rome où il fut condamné à mort.

Les reliques de *Lucie* furent transportées plus tard de Syracuse à Constantinople, et de là enfin à Venise. Au Xe siècle, une église de Metz fut dotée d'une grande partie de ces précieuses dépouilles. Sainte *Lucie* était surtout invoquée *contre les Maladies d'yeux*, et les fidèles se lavaient les yeux avec la poussière recueillie des piliers qui soutenaient sa châsse, et qu'ils détrempaient dans un peu d'eau. Pendant notre première Révolution, les reliques de la Sainte furent sauvées par des mains pieuses, qui en ont fait don à l'église d'Ottange (Moselle) où, de nos jours, Mgr Du Pont des Loges en a constaté l'authenticité.

Depuis un temps immémorial, le nom de *sainte Lucie* est inscrit au canon de la messe, et c'est vainement que *Baillet* a essayé de jeter un doute sur la question de savoir si c'était bien de *Lucie* de Syracuse qu'il s'agissait ou d'une autre vierge.

On représente *sainte Lucie* avec deux yeux sur sa main, dans un plateau ou sur un livre. Le savant archéologue Didron affirme (*Ann. Arch.*, XIX, 121) que si elle est invoquée contre *les Maladies des yeux*, c'est, spécialement et avant tout, parce que les bourreaux lui ont arraché les yeux ; les biographes de la Sainte ne font aucune mention d'un pareil supplice. « *Sainte Lucie*, dit Théophile Raynaud (*Hag. Lugd.*, 515), est invoquée pour *la guérison des yeux*, parce que son nom vient de *lux*, *lumière*. Les peintres se trompent grossièrement et ils propagent leur erreur parmi le peuple, lorsqu'ils peignent cette Sainte avec des yeux placés sur un plat, comme si le tyran les lui avait fait arracher. Ils confondent *sainte Luce* de Syracuse avec une autre *sainte Luce* qui vécut plusieurs siècles après, et qui, pour éloigner d'elle un prétendant passionné, s'arracha elle-même les yeux et les lui envoya. »

Ces yeux, placés à côté de *sainte Lucie*, peuvent d'ailleurs n'être

une communauté de vierges nobles. Plus tard, Adalric se retira avec sa femme dans le monastère et y mourut vers 690.

Odile consacra une partie des biens laissés par son père à la fondation d'un nouveau monastère, placé au bas de la montagne, afin de permettre aux pauvres de pouvoir y monter. Il fut appelé Niedermunster et fut fondé vers l'an 700. Visitant un jour ce monastère, *Odile* rencontra, sur son chemin, un lépreux mourant de fatigue et de soif. Frappant de son bâton le rocher contre lequel était appuyé le malheureux, elle en fit jaillir une source abondante, qui porte encore aujourd'hui le nom de la Sainte, et dans les eaux de laquelle les fidèles cherchent un remède *contre les maux d'yeux*. Après avoir reçu la vue d'une façon si miraculeuse, *Odile*, tout naturellement, devait être invoquée *contre ces affections*.

Le père Cahier (p. 105) rapporte cette prière qu'il avait tirée du missel de Frisingue, in-fol. :

OREMUS

Deus illuminator omnium gentium, qui mira opera tua in virtute BEATÆ OTILIÆ *virginis demonstrasti, quæsumus clementiam tuam, ut sicut ab illa nativæ cæcitatis tenebras effugasti ; ita nobis, meritis et precibus ipsius, corporalis luminis gratiam et æternæ claritatis gloriam largiaris,* etc.

PRIONS

Dieu, lumière de toutes les nations, qui avez fait éclater les merveilles de vos œuvres dans la perfection de la vierge, *sainte Odille*, nous supplions votre clémence, comme vous l'avez délivrée des ténèbres de sa cécité native, de nous accorder de même par ses mérites et ses prières, la grâce de la lumière terrestre et la gloire de l'éternelle clarté, etc.

Après sa mort, la bienheureuse vierge fut enterrée à Hohenbourg, dans la chapelle de saint Jean-Baptiste. Son culte remonte presque au moment de son décès ; car l'auteur contemporain de sa vie lui donne déjà le titre de bienheureuse, et l'ancien martyrologe du VIIIe siècle place le jour de sa mort au nombre des fêtes solennelles qu'on célébrait à cette époque dans le diocèse de Strasbourg (A. Hunckler, p. 572). Le pèlerinage que l'on fait à la montagne de Hohenbourg, qui a pris le nom de Sainte-Odile, est l'un des plus anciens et des plus fréquentés de tout le monde catholique, et ceux qui *souffrent de la vue* trouvent en elle une *patronne spéciale* qui opère des cures merveilleuses.

La sainte patronne de l'Alsace est ordinairement représentée en abbesse, dans le costume noir de son ordre, un livre à la main, sur les feuillets duquel se voient *deux yeux*, en mémoire de la vue qu'elle avait recouvrée si miraculeusement.

(*Saints d'Alsace*, par l'Abbé HUNCKLER.)

SAINT JOSSE (JODOCUS) (1), ROI DE BRETAGNE

ERMITE EN PONTHIEU

VIIe SIÈCLE. — 669.

Invoqué pour l'abondance des Fruits de la terre et les Moissons, contre l'incendie des Récoltes, la Fièvre et les Tempêtes.

Après que Judicaël, roi de Bretagne, eut abdiqué pour rentrer dans son cloître, *Josse*, son frère, devait lui succéder ; pour échapper aux grandeurs, il s'enfuit avec onze pèlerins qui se dirigeaient vers

(1) *Alias*, Judoc, Jodoc, Judocq, Jodeo, Jouven, Juggoenoc, Jodoce, Joce, Jost, *Judocus*, *Judocius*.

Rome. Pendant qu'il traversait le pays du Ponthieu, le duc de la contrée, Haymon, le retint dans son palais, lui fit recevoir les ordres sacrés et le nomma prêtre de sa chapelle ; mais ne voulant pas rester dans cette cour, *Josse* obtint d'Haymon un ermitage situé sur la rivière d'Anthie. Là, commença la série de ses nombreux miracles. Les oiseaux et les poissons, se familiarisant avec lui, venaient prendre leur nourriture dans sa main. Sa charité envers les pauvres était si grande, qu'un jour il distribua, successivement à quatre d'entr'eux, les morceaux du seul pain qui lui restait pour lui et pour son disciple. Il en fut largement récompensé par l'arrivée, auprès de leur ermitage, de quatre barques chargées de toutes les choses nécessaires à la vie.

Après être resté huit ans dans cette solitude, se voyant extraordinairement tourmenté par les démons qui lui dressaient sans cesse des embûches, il demanda une autre retraite au duc Haymon. Un nouvel oratoire fut bâti sur la petite rivière de Canche où *Josse* passa encore treize années. Ce laps de temps écoulé, comme le malin esprit ne cessait point de le poursuivre, il eut encore recours au bon duc qui se mit en route avec lui pour lui venir en aide dans ses nouvelles recherches. Pendant ce voyage, *saint Josse* fit jaillir *une fontaine*, dans un lieu sec et aride, pour soulager la soif de son bienfaiteur. L'allemand Henri Alt attribue, à ce miracle, l'origine de l'invocation qui lui est adressée par les cultivateurs pour *l'abondance des fruits de la terre*, ils ne sauraient, en effet, se passer de l'eau indispensable pour le progrès de leur culture.

Le lieu choisi pour le nouvel ermitage, était situé dans une épaisse forêt entre Etaples et Montreuil. Quelque temps après, *Josse* voulut faire un pèlerinage à Rome et, à son retour, il trouva, auprès de sa cellule, une église de pierre qu'Haymond lui avait fait bâtir pendant son absence et dans laquelle il déposa les reliques qui lui avaient été données par le Pape.

Après la mort de *Josse*, son corps fut enseveli dans son propre ermitage.

Dans le livre des saints de la famille de Maximilien, *saint Josse* est représenté debout, en costume de pèlerin, tenant de la main droite un livre et de la main gauche un bâton terminé par un crucifix. La couronne qu'il avait refusée est placée à ses pieds.

De nombreux miracles éclatèrent à son tombeau.

Théophile Raynaud (*Hag. Lug.* p. 524) raconte que, dans un grand incendie, un père de famille, nommé Déodorus, laissa son enfant, encore dans les langes, près de la chapelle du *B. Josse* et, après l'avoir déposé là, partit en le confiant au Saint. Peu de temps après, le sanctuaire embrasé tombait en ruine et l'enfant restait sain et sauf sur un amas de charbons ; il en prenait quelques morceaux et les agitait dans ses petites mains, comme pour jouer. La couche, les bandelettes et les langes qui recouvraient l'enfant, furent réduits en cendres, seul l'enfant confié à la garde du Saint, fut sauvé. C'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre l'incendie* et principalement *contre l'incendie des récoltes*.

Le docte Agricola (*Rodolphe* ou mieux *Huesmann*), professeur de philosophie à Heidelberg, qui a vécu de 1444 à 1485, ayant été tourmenté par la fièvre et s'étant recommandé à *saint Josse*, fut guéri et le remercia par ces vers :

Maxime confessor, tibi nos debere fatemur
Quodcumque hoc vitæ est, quas cœli carpemus [*auras*
Tu varios interjactatum FRIGORA ET ÆSTUS
FEBRIBUS *et lacerum prœstas revalescere corpus*
Salve, iterum salve, et voti, vos optime, laudes
Accipias placidus majoraque ferre volentes,
Pauperis ingenii tenues ne despice rivos.

Très grand confesseur, nous déclarons vous devoir tout ce que nous avons de vie, tout ce que nous respirons d'air ; vous faites revivre notre corps ballotté entre le froid et le chaud et torturé par la fièvre. Salut ! mille fois salut ! accueillez avec bonté les louanges que je vous ai vouées et que je désirerais vous offrir plus éclatantes : ne méprisez pas les petits produits d'un esprit pauvre.

D'après l'abbé Berthoumieu, les personnes malades de *la fièvre* viendraient à la fontaine dont il a été question plus haut, boire de ses eaux et prier dévotement le Saint pour leur guérison.

L'abbé Corblet explique ainsi l'origine de l'invocation *contre les tempêtes* (vol. III, p. 133) : « Le nom du saint ermite est inscrit au 13 décembre dans le martyrologe romain, dans quelques martyrologes amplifiés de celui d'Usuard, dans ceux de Bède, de Vandalbert, etc.; ce dernier (IXe siècle), s'exprime ainsi :

...JUDOCH *pariter colerisque sacerdos*
Egregie, Oceani cedunt cui sœpé PROCELLÆ.

Judoch, vous êtes également honoré comme illustre prêtre, vous à qui les flots de l'Océan obéissent souvent.

Ce qui prouve qu'au IXe siècle, comme de nos jours, ajoute l'abbé Corblet, on invoquait notre Saint *pendant les tempêtes*.

(Le Père GIRY.)

SAINT AUBERT, ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

VII SIÈCLE. — 669

Invoqué contre les Maladies de langueur des enfants. — Patron des Boulangers.

Aubert, né sur la fin du VIe siècle, fut sacré évêque de Cambrai et d'Arras, le 21 mars 633. Dès qu'il eut pris possession de son troupeau, il s'appliqua à corriger les abus qui avaient pu s'y glisser. Il ouvrit particulièrement sa porte aux pauvres et aux affligés. Il surveillait avec soin, l'éducation des jeunes clercs, afin de former un clergé animé de son esprit et capable de le seconder dans l'exercice du saint ministère. Il avait un talent tout particulier pour ramener à Dieu les pécheurs, et la conversion de saint Landelin fut le prix de ses prières et de ses larmes. Il détermina plusieurs personnes de l'un et l'autre sexe à se consacrer à Dieu, entr'autres Mauger, si connu depuis sous le nom de saint Vincent, sainte Vaudru, l'épouse de ce seigneur, et sainte Aldegonde, la sœur de sainte Vaudru. Il fonda plusieurs monastères et bâtit plusieurs églises. En 666, il fit la translation des reliques de saint Woost, l'un de ses prédécesseurs, et concourut à la fondation du monastère qui porte le nom de ce Saint.

Il mourut en 669, après 36 ans d'épiscopat et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre de Cambrai, où l'on bâtit, dans la suite, une abbaye qui portait son nom.

Saint Aubert est ordinairement représenté en Belgique, ayant près de lui un âne chargé de deux paniers remplis *de pains* et portant à son cou une bourse destinée à recevoir le prix de la livraison. Si cette représentation est déjà ancienne, elle pourrait peut-être expliquer le *patronage*

des boulangers, exercé par *saint Aubert* en Belgique et dans les Pays-Bas français.

D'après l'abbé Corblet (IV, p. 160), à Apenancourt, il existe une fontaine de *Saint-Aubert*, pèlerinage célèbre, dans le Santerre, *pour les Maladies de langueur des enfants.*

(L'abbé Petin. Coll. Migne.)

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FREMYOT, BARONNE DE CHANTAL

XVIe ET XVIIe SIÈCLE. — 1572-1641

Invoquée pour les Accouchements heureux.

Née à Dijon, d'une mère qui la laissa de bonne heure orpheline, elle grandit sous les yeux de son père, magistrat de Dijon, le président Fremyot, qui lui imprima une éducation forte et virile. Il insistait surtout sur la nécessité de s'attacher du fond du cœur à la sainte Eglise romaine et au père commun des fidèles. Aussi *Jeanne*, dans toute la conduite de sa vie, montra-t-elle toujours une volonté ferme et un caractère vigoureusement trempé, contre les adversités de ce monde. A vingt ans, elle épousa un noble seigneur de vingt-sept ans, le baron de Chantal. Les deux époux offrirent le modèle du plus saint mariage qu'on puisse concevoir. Elle visitait les pauvres le jour, la nuit, à toute heure. Dieu récompensa cette héroïque charité par une heureuse fécondité ; tout semblait lui sourire, quand tout à coup son mari fut blessé mortellement à la chasse d'un coup d'arquebuse, qu'un de ses amis lui envoya par mégarde. Elle était veuve à vingt-huit ans. Des six enfants, dont Dieu, en huit années, avait béni son mariage, il lui restait trois filles et un fils qui était l'aîné. A peine revenue de la première stupeur d'un malheur aussi affreux, elle fit vœu de chasteté perpétuelle et voulut s'isoler perpétuellement du monde. Comme elle sentait le besoin d'avoir un directeur pour la conduire au milieu d'une vie nouvelle toute consacrée à Dieu, une vision du ciel lui montra l'homme qui devait la guider, sans toutefois lui faire connaître son nom.

L'an 1604, saint François de Sales étant venu prêcher le carême à Dijon, Madame de Chantal alla l'entendre et quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant l'homme que Dieu lui avait montré ? Elle eut depuis, chez son père, de saintes conférences avec lui ; puis, elle alla le trouver à Sales et reçut de sa bouche des instructions admirables qu'elle mit en œuvre immédiatement. Ses désirs d'abord vagues d'entrer dans la vie religieuse, devinrent de plus en plus vifs et ardents et, en 1607, après en avoir conféré à Annecy avec saint François de Sales, les bases de la fondation de l'ordre de la Visitation étaient arrêtées. Toute sa famille, son père, ses enfants, mirent une grande opposition à l'exécution de ce projet. Son fils même, Celse Benigne, au moment de son départ, se coucha en travers de la porte pour l'arrêter ; mais les yeux au ciel, elle passa sur son corps, tant sa résolution était ferme et inébranlable.

Le 6 juin 1610, elle reçut, à Annecy, le voile des mains de saint François de Sales qui le donna, en même temps, à deux jeunes filles recommandables par leur naissance et leur piété, Jacqueline Favre, fille du premier président de Savoie et Charlotte de Bréchard, d'une famille illustre de Bourgogne. Leur nombre se multiplia bientôt ; mais comme la pauvreté était leur premier trésor, une intervention miraculeuse leur

procura, plus d'une fois, le pain de la communauté. En 1612, les religieuses entrèrent dans une grande maison située dans la ville. Malgré les obstacles sans nombre que le diable oppose toujours à toutes les bonnes œuvres, *Jeanne* fonda successivement de nouveaux monastères à Lyon, Grenoble, Bourges, Paris, Orléans, Nevers, Belley, Chambéry, Moulins et plusieurs autres villes.

Avant de mourir, elle eut la douleur de perdre saint François de Sales, dont elle reçut le corps à Annecy avec tous les honneurs qu'il méritait. Elle travailla beaucoup à faire faire des informations pour la canonisation de ce grand Saint. Le 4 août 1632, des commissaires vinrent dans ce but à Annecy. Bien qu'enterré depuis dix ans, le corps fut trouvé parfaitement conservé. *Jeanne*, ayant obtenu la permission de voiler, d'un taffetas blanc, le visage du saint évêque et de lui baiser les mains, à la vue de tous, la main de *saint François* s'allongea d'elle-même et, s'appuyant sur la tête de *sainte Chantal*, la pressa fortement, comme pour lui témoigner une tendresse paternelle (1).

Le 2 décembre 1641, elle fut attaquée à Moulins d'une violente inflammation de poitrine. Le 13, vers huit heures du matin, elle avait reçu l'extrême onction et le soir, à sept heures, le père de Lingendes qui l'assistait (2), voyant le moment arriver, lui dit : « Or sus, ma chère mère, voici l'époux qui vient, voulez-vous aller au-devant de lui ? » — « Oui, oh ! oui, mon père... Je m'y en vais,.. Jésus ! Jésus ! Jésus ! » la belle âme de sainte Chantal s'envola en prononçant pour la troisième fois ce doux nom de Jésus.

Sainte Jeanne était venu à Moulins pour donner le voile à Madame de Montmorency. La pieuse duchesse se fit un devoir de rendre le saint corps au monastère d'Annecy ; mais elle conserva *le cœur* et *les yeux* qu'elle fit embaumer et enchasser dans un riche reliquaire. Le lit où mourut *sainte Chantal*, resta également dans le couvent de Moulins. Quand les sœurs en furent chassées à l'époque de la Révolution, elles emportèrent avec elles ces saintes reliques qui furent, plus tard, placées dans le monastère provisoire de la *Charité-sur-Loire* et définitivement le 6 juin 1854, à Nevers, dans celui élevé avec une belle église romane pour les dames de la Visitation.

D'après la communication, à la date du 8 août 1879, de sœur Jeanne-Françoise Ferrand, religieuse de ce monastère, c'est là que *les femmes enceintes* envoient quelques pièces de leur vêtement et la layette de leur enfant, pour être placées sur le lit où mourut sainte Jeanne. Elles les revêtent au *moment de leurs couches*, et en éprouvent les plus heureux effets.

Si l'on essaye d'expliquer l'origine de la protection demandée à notre Sainte pour obtenir *un heureux accouchement*, il faut se rappeler qu'on invoque le plus souvent les saints contre les maux dont ils ont eu à souffrir eux-mêmes sur cette terre : « *Sainte Jeanne*, dit Dom Pitra, perdit successivement son père, son beau-père, son gendre, sa fille, son petit-fils et après un instant de repos, son fils, sa belle-fille, son second gendre. Toute jeune encore, elle avait perdu deux premiers enfants au berceau ; son mari était mort sous ses yeux, et sa petite Charlotte dans ses bras.

(1) *Petits Bollandistes*, vol XIV, p. 282.
(2) *Petits Bollandistes*, vol. XIV, p. 282.

Douze tombes, en quelques années, s'étaient ouvertes et s'étaient fermées devant elle; mais la mort de sa fille, Marie-Aimée, lui fut particulièrement douloureuse. Cette jeune fille avait épousé le baron de Thorens, frère de saint François de Sales et colonel d'un régiment de Savoie. Comme il s'était rendu à Turin pour le service de son prince, on apprit tout à coup qu'il était mort après deux jours de maladie. La Mère de Chantal ne pouvant prendre sur elle d'annoncer ce malheur à sa fille qui avait dix-neuf ans et qui était *enceinte*, saint François de Sales s'en acquittapar ses larmes. Trois mois de deuil n'ayant fait qu'augmenter sa douleur, elle fut surprise, auprès de sa mère qu'elle ne quittait plus, d'un accouchement avant terme si violent qu'elle mit au monde dans d'atroces douleurs, un fils qui ne vécut qu'un instant. La jeune mère reçut, avec les derniers sacrements, l'habit de novice de la visitation et mourut en prononçant ses vœux. La mère de Chantal eut la force de lui fermer les yeux. Elle perdait à la fois sa fille, son gendre et son petit-fils. Bien que vigoureusement trempée contre la douleur, elle tomba évanouie. A peine relevée, elle fut saisie par la maladie et saint François de Sales, la voyant à toute extrémité, attendait sa mort, après l'avoir administrée ; quand il eut l'idée d'appliquer des reliques de saint Charles Borromée sur les lèvres de l'agonisante, la santé lui revint miraculeusement et elle reprit une nouvelle vie.

Sainte Jeanne avait rendu sa belle âme à Dieu dans une chambre qui était auparavant le noviciat du couvent de Moulins et que les religieuses avaient toujours tenue en la plus grande vénération. Croirait-on que, depuis que le monastère est passé aux mains de l'Université, on ne saurait désigner aujourd'hui la place que cette chambre occupait et qu'elle a peut-être disparu au milieu des bouleversements sans nombre opérés depuis? Tous les enfants de Moulins doivent regretter amèrement un pareil état de choses. A Rome, cette chambre eut été transformée en chapelle et serait devenue le centre d'un pèlerinage.

(*Petits Bollandistes*, Dom Pitra (1), *notice historique des reliques du monastère des Visitandines de Nevers* (2).

QUATORZE DÉCEMBRE

SAINT NICAISE, ARCHEVÊQUE DE REIMS, MARTYR

Ve SIÈCLE.

Invoqué contre la Peste, le Choléra, la Coqueluche

Suivant Ribadancira et André du Val, pendant les premières années de l'épiscopat de *Nicaise*, *une Peste* générale éclata dans toute la France et fit de nombreuses victimes. Grâce aux mérites et aux prières du saint prélat, la ville de Reims seule fut épargnée; à la suite de ce pardon, *Nicaise*, avec l'autorité de sa parole, mit tout en œuvre pour exhorter son peuple à s'amender; mais comme les habitants persistaient dans leurs errements et ne voulaient pas reconnaître leurs fautes, Dieu révéla au saint archevêque que la ville serait assiégée et prise par les Vandales.

(1) Compte-rendu dans le journal *le Monde*, du livre de l'abbé Bougaud, aumônier de la Visitation de Dijon, 1861.

(2) Nevers, Begat, 1863.

Il ne manqua pas de les avertir de nouveau en s'efforçant de leur persuader de détourner ce fléau par une sérieuse pénitence ; peine inutile ! ils ne voulurent tenir aucun compte de ses avertissements ; aussi, en l'an 407, la ville fut prise d'assaut, pillée, saccagée, et ses rues furent jonchées de cadavres et inondées de sang. *Nicaise* s'était retiré, avec sa sœur Eutropie, dans son église de Notre-Dame ; en voyant les barbares entrer, il s'avança au-devant d'eux avec son clergé. Puis, s'étant prosterné contre le pavé, il chantait ce verset du psaume CXVIII : « *Mon âme a été comme attachée à la terre ;* » à ce moment, un des barbares, en voulant lui faire sauter sa mitre de dessus sa tête avec son sabre, lui enleva aussi la moitié du crâne ; mais le Saint, se relevant, continua de marcher en chantant : « *Seigneur, vivifiez-moi, selon votre parole* » avant de tomber mort.

Sa sœur Eutropie fut également immolée avec un diacre nommé Florent et un lecteur nommé Jocond.

La peste, dont il a été question plus haut, a été l'origine de l'invocation qui est adressée à *saint Nicaise* contre ce fléau.

Les Catalans y ont ajouté le *choléra*, qui est une véritable peste.

CANTIQUE CATALAN (GOIGS) A SAINT NICAISE

Avocat contre LA PESTE	*Avocat contre la Peste*
De Febros y MALALTIA	Des Fièvres, des Maladies, du CHOLÉRA et de tout mal,
DE COLERA *y de tot mal*	Soyez le médecin céleste pour celui qui a confiance en vous.
Son lo metge celestial	
Per aquell que en vos confia.	

Un auteur du XVIIe siècle (1) s'exprime ainsi sur l'invocation contre la *Coqueluche :*

. . . . . « A un autre quart de lieue du dit *Moret* (peut-être Moret-sur-Loing), est la chapelle *sainct Nicaise* sur la croupe d'une montagne, auquel lieu ceux du pays tiennent, par tradition, *saint Nicaise* avoir demeuré et, par ses prières, avoir chassé un monstre qui estait en la rivière. Plusieurs personnes se voüent en ce lieu pour avoir guarison d'une maladie, qu'elles appellent *la Coqueluche*, qui est la toux (2). »

(RIBADANEIRA, ANDRÉ DU VAL.)

DICTON SUR SAINT NICAISE

On dit dans le Nord que *saint Nicaise* chasse les *souris* de la maison où son nom a été inscrit ce jour-là sur la porte d'entrée.

COLLIN DE PLANCY. *Légendes du Calendrier.*

SAINT SPIRIDION, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR

IVe SIÈCLE.

Patron des Orphelins. — Invoqué contre les Inondations

Avant d'avoir été appelé à prendre possession du siège épiscopal de Trémithonte, aujourd'hui Nicosie ou Leucosie, l'une des principales villes de l'île de Chypre, *Spiridion*, pour obéir à ses parents, s'était engagé dans les liens du mariage. Sa maison était ouverte aux pauvres et aux pèlerins ; il les servait à table, leur lavait les pieds et leur rendait les services les plus humiliants. « Notre-Seigneur eut la vie de *saint*

(1) *Histoire générale des Pays du Gatinois, Sénonois et Hurpois* par feu R. P. DOM GUILLAUME MORIN. MDCXXV, p. 550.

Spiridion si agréable, dit Ribadaneïra, même lorsqu'il était marié, qu'il l'honorait de plusieurs miracles, guérissant par ses prières ceux qui étaient frappés de diverses maladies. » L'éclat de ses vertus et de sa charité, le firent bientôt choisir par le peuple comme évêque de Trémithonte. « Il était humble, doux, charitable, dit la Mère de Blémur ; il était l'œil de l'aveugle, le pied du boîteux, le protecteur des veuves et le père des orphelins ; tous les affligés avaient en luy un refuge prompt et assuré. » Ce témoignage unanime de ses biographes a été probablement la cause déterminante qui l'a fait choisir pour *patron des Orphelins*. Tant de vertus ne devaient pas échapper à la persécution. Aussi l'empereur Maximin, après lui avoir fait crever l'œil droit et couper le jarret gauche, le condamna à travailler aux mines avec quantité d'autres serviteurs de Jésus-Christ, sur qui il avait exercé la même cruauté.

L'Eglise ayant recouvré la paix sous le règne de Constantin le Grand, *Spiridion* se rendit au concile général de Nicée, assemblé pour combattre les erreurs d'Arius. Là notre saint évêque confondit et convertit, par le simple sommaire de la foi chrétienne, un grand sophiste que les plus doctes évêques avaient combattu sans pouvoir jamais le convaincre.

Les miracles opérés par *saint Spiridion* ne sauraient être énumérés, tant le nombre en fut grand pendant sa vie et après sa mort. A son retour du concile de Nicée, pendant lequel il avait appris la mort de sa fille, une personne vint le trouver pour lui réclamer un joyau précieux qu'elle avait donné à garder à celle qui venait de mourir. *Spiridion* l'ayant cherché vainement par toute la maison, vint, accompagné de plusieurs personnes, au tombeau de sa fille ; il l'interrogea comme si elle eût été encore vivante, et en reçut une réponse qui lui permit de retrouver et de restituer l'objet réclamé.

Après la mort du Saint, un de ses fervents étant venu visiter son tombeau et solenniser sa fête, avait acheté un grand nombre d'habits pour distribuer aux pauvres. Au moment de son départ, comme le temps était très menaçant, il pria *saint Spiridion* de préserver de la pluie et de toute avarie les vêtements qu'il emportait pour les pauvres. Le Saint l'accompagnant obtint, par ses prières, que la pluie restât suspendue jusqu'à ce que le voyageur eût regagné son domicile ; puis elle tomba pendant trois jours consécutifs. Ce dernier miracle pourrait bien avoir été l'origine de l'invocation adressée contre *les Inondations*.

(Ribadaneira. Le Père Giry.)

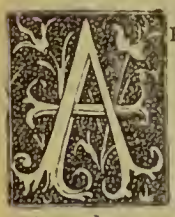
QUINZE DÉCEMBRE

SAINT MESMIN OU MAXIMIN, DE VERDUN

2e ABBÉ DE MICY AU DIOCÈSE D'ORLÉANS

VIe SIÈCLE. — VERS 520.

Invoqué contre les Orages



Après la mort de son oncle, saint Euspice, prêtre et archidiacre de l'Eglise de Verdun, qui avait obtenu de Clovis la fondation du monastère de Micy, au diocèse d'Orléans, *Mesmin* fut appelé à lui succéder. L'éclat de ses vertus attira bientôt un grand nombre de religieux qui s'empressaient de se mettre sous sa conduite. Les solitaires quittaient leurs déserts et les moines leurs abbayes pour venir se soumettre

à la direction du saint Abbé. Au point de vue matériel, le monastère de Micy s'était extrêmement enrichi par le soin que *Mesmin* prenait de cultiver les terres données par le roi ; comme sa charité n'avait point de bornes, il distribuait largement, aux pauvres et aux nécessiteux, les biens que Dieu lui avait octroyés libéralement. Il reçut, en même temps, le don des miracles. Il apaisa, par sa seule parole, *une tempête* qui allait faire périr des bateaux de blé qu'il avait sur la Loire. C'est là le point de départ de l'invocation qui lui est adressée.

Il fit mourir également un horrible dragon qui empestait par son haleine tout l'Orléanais, en le contraignant de venir se brûler sur un bûcher qu'il avait dressé lui-même.

Comme il fut bientôt mûr pour le ciel, Dieu ne tarda pas de l'appeler à lui. Il fut enterré au même endroit où il avait vaincu le monstre dont il avait délivré le pays. C'est le lieu où est aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Mesmin.

(Le Père Giry.)

SEIZE DÉCEMBRE

BIENHEUREUSE IDE DE NIVELLE, DE L'ORDRE DE CITEAUX

XIIe SIÈCLE.

Invoquée contre les Peines du Purgatoire, les Tentations, les Maux de Dents.

Ide, religieuse du monastère de Ramey, près Namur, en Brabant, illustre par ses vertus, ses miracles et son esprit prophétique, connaissait les pensées les plus intimes des cœurs et prédisait les choses de l'avenir. Par ses prières, elle préservait les âmes des vivants *des tentations* et délivrait celles des morts *des peines du Purgatoire.*

D'après Molanus (*Nat. SS. Belgii,* p. 270), une de ses dents, enfermée dans une capsule et conservée dans son couvent, offrait, par son contact, un remède souverain *contre les douleurs de Dents.*

(André du Saussaye.)

DIX-SEPT DÉCEMBRE

SAINT LAZARE, FRÈRE DES SAINTES MARTHE ET MADELEINE

PREMIER ÉVÊQUE DE MARSEILLE, MARTYR

Ier SIÈCLE.

Invoqué contre la Lèpre.

Nous avons vu, au 22 juillet, que *Lazare*, embarqué sur un vieux navire désemparé, sans voile et sans gouvernail, avec ses deux sœurs et beaucoup d'autres, n'en aborda pas moins sur la plage où se trouve le village des Trois-Maries, et de là se rendit à Marseille. « Le nouvel apôtre, disent les Petits Bollandistes, planta sur cette terre le drapeau de la foi, et, autour de cet étendard du Christ, il travailla, pendant trente années entières, à réunir une foule compacte de néophytes. » Dans l'intervalle, il avait été acclamé comme premier évêque de Marseille. Les

païens, effrayés des progrès de son apostolat pour la propagation de l'Evangile, l'appréhendèrent et l'enfermèrent dans une prison que l'on appelle encore *la prison de saint Lazare*. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, on lui fit subir plusieurs tortures; enfin sa tête roula sous le glaive du bourreau. D'après une tradition immémoriale, il fut décapité dans la prison même, ou au moins sur la place de Linche, tout près de la prison.

Pour le préserver des ravages des Sarrasins et autres barbares, son corps fut transporté de Marseille à Autun vers 1147. On bâtit dans cette ville, en l'honneur du Saint, l'église de *Saint-Lazare*, qui devint plus tard la cathédrale. Marseille garde néanmoins quelques-unes de ses reliques. C'est à Autun que *les Lépreux* allaient solliciter leur guérison, surtout à l'occasion de la fête du 1er septembre, jour où on célébrait, en Bourgogne, le martyre de *saint Lazare*. Le concours des pèlerins était si nombreux qu'il devint l'origine d'une foire qui, chaque année, se tient à Autun ce jour-là. On cite principalement la guérison d'un archidiacre de Reims, nommé Ursus, qui eut lieu au XIIe siècle au tombeau du Saint. *Les Lépreux* ont toujours regardé ce Saint comme leur protecteur. La raison qu'on en donne est, dit-on, que *saint Lazare* employait ses biens principalement à faire soigner ceux qui étaient atteints de *la Lèpre*.

Benoît XIV et quelques autres écrivains ont pensé que les maisons connues sous le nom de *Ladreries*, de celui de *Saint-Ladre*, ou de *Saint-Lazare*, ont été appelées de la sorte à cause du mendiant nommé *Lazare*, dont il est parlé dans saint Luc, et non de *saint Lazare* de Béthanie. On voit cependant, d'après d'anciens titres, qu'en 1301, 1326, 1398, 1400, les maisons de *Saint-Lazare* de Blois, d'Orléans, etc., avaient sur leurs sceaux la représentation de ce Saint. Le sceau de Saint-Lazare-lès-Paris, attaché encore à un acte de l'année 1264, l'indique également; son inscription est : LEPROSARIUM *capituli* SANCTI LAZARI *Parisiensis* : Léproserie du chapitre de *Saint-Lazare* à Paris. Dans le haut, on voit *la résurrection de Lazare* et, dans le bas, une barque, celle qui l'a amené à Marseille.

La croix de l'ordre de Saint-Lazare est d'or à huit pointes, d'un côté émaillée d'amaranthe, avec l'image de la sainte Vierge au milieu, couronnée de rayons d'or, et de l'autre côté émaillée de sinople, avec l'image de *saint Lazare*. Les angles de la croix cantonnés de fleurs de lis d'or.

D'après l'abbé Faillon (I, 1190), « les chevaliers de Saint-Lazare ont commencé d'abord à exercer leur charité envers les pauvres lépreux, à les recueillir dans les hôpitaux qui leur étaient destinés. Une partie de ces chevaliers suivit les princes chrétiens qui conquirent la Terre-Sainte et leur rendit des services signalés. Ils revinrent ensuite en France avec saint Louis qui les mit en possession de plusieurs commanderies et hôpitaux. Ils établirent leur ordre à Boignes, près d'Orléans, qui leur avait été donné dès l'an 1154 par Louis le Jeune. Le grand maître prit le titre de *Grand maître de l'ordre de Saint-Lazare, tant deçà que delà les mers*.

Comme il n'y avait plus de lépreux, Innocent VIII supprima leur ordre, en 1490, et l'unit à celui de Saint-Jean de Jérusalem. La bulle n'ayant pas été reçue en France, l'ordre persévéra comme auparavant;

mais Léon X l'ayant rétabli en Italie, il y eut deux ordres distincts de *Saint-Lazare*. Enfin l'ordre de *Saint-Lazare* de France fut réuni à celui de Notre-Dame du Mont-Carmel, institué par Henri IV en l'honneur de la sainte Vierge. »

(Abbé Faillon. — *Petits Bollandistes.*)

DIX-HUIT DÉCEMBRE

SAINT DÉSIRÉ, MOINE

VERS 700

Patron des Tisserands.

ÉSIRÉ était moine de l'ancienne abbaye bénédictine de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, au diocèse de Rouen. Il était fils de saint Waneng, fondateur de l'abbaye de Fécamp (ordre de Saint Benoît). Ce saint avait tout fait pour lui inspirer le goût de la vie religieuse. On croit que les reliques de *saint Désiré* furent transférées de Fontenelle à Gand, pendant les incursions des Danois et qu'elles sont restées dans cette dernière ville où *les Tisserands* l'ont choisi pour patron.

(Petits Bollandistes.)

SAINT GATIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE TOURS

Ier SIÈCLE.

Invoqué pour retrouver les Choses domestiques perdues ou enlevées.

Gatien fut envoyé à Tours, dans le même temps que saint Trophime à Arles, saint Martial à Limoges, saint Denis à Paris et plusieurs autres qui furent chargés d'évangéliser les diverses contrées de la France.

Il fut institué premier évêque de Tours qui alors était plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. Par son éloquence et par la sainteté de sa vie, il convertit un certain nombre de païens à la foi de Jésus-Christ ; mais bientôt la persécution le força à ne plus paraître en public ; il se retirait dans des caves où il célébrait secrètement la sainte messe et donnait la communion aux quelques chrétiens qui avaient le courage de le suivre. *Gatien* était favorisé du don des miracles. Il n'y avait point de maladie à laquelle il n'apportât quelque guérison, point de démons qu'il ne parvînt à chasser et cela par le seul signe de la croix.

Les conversions devinrent plus fréquentes avec le ralentissement de la persécution, et huit églises commencèrent à s'élever dans la ville de Tours et dans les bourgades d'alentour. *Gatien* fit, en outre, établir hors la ville un cimetière destiné à l'inhumation des fidèles.

Le saint prélat, après avoir rempli glorieusement tous les devoirs de sa mission, rendit sa belle âme à Dieu dans un âge très avancé.

Saint Gatien avait été inhumé dans le cimetière des pauvres. Plus tard saint Martin, troisième évêque de Tours, qui venait souvent prier sur son tombeau, se conforma à une révélation dont tout le peuple avait été témoin et transféra le corps de saint Gatien dans la grande église qui porte le nom de *Saint-Gatien*, depuis environ le milieu du XIVe siècle.

De nombreux miracles éclatèrent au tombeau de *saint Gatien*, qui est

invoqué spécialement *pour recouvrer promptement les choses domestiques qui ont été perdues ou dérobées.* La liturgie de sa fête dit : « La divine clémence a, entre autres grâces, honoré le bienheureux de ce privilège spécial que quiconque aura perdu quelque chose de la maison, et le recommandera en toute confiance de cœur au saint pontife, aura certainement la joie de le retrouver » (1).

(Le Père Giry.)

SAINT FLAVIT (2) (FLAVITUS), ANACHORÈTE

VIIe SIÈCLE. — 563-630.

Invoqué contre la Sécheresse et contre la Fièvre.

Italien de naissance, *Flavit*, pour fuir l'invasion des Lombards, vint en France ; mais il fut fait prisonnier par des soldats qui l'emmenèrent dans les environs de Troyes et le vendirent pour la somme de trente deniers à Montan, seigneur de Marcilly-le-Hayer. Il se montra si docile et si fidèle à l'égard de son seigneur, que celui-ci lui donna l'habit militaire et l'établit intendant et gardien de son château. La femme de Montan, captivée par ses attraits extérieurs, aurait désiré l'entraîner au mal ; mais il résista courageusement et la malheureuse exaspérée formula les accusations les plus graves près de son mari, qui dépouilla *Flavit* des insignes de ses fonctions et le condamna aux plus vils travaux, en le préposant à la garde des bestiaux.

Dans ses nouvelles fonctions, il multiplia les troupeaux de son maître d'une manière si prodigieuse que celui-ci reconnut l'innocence de son esclave et, pour le récompenser, lui fit épouser une jeune fille vertueuse du nom d'Apronie. *Flavit* lui parla, avec tant d'éloquence, des avantages de la virginité, qu'il lui persuada de garder la continence dans le mariage. Il fut de nouveau, à l'instigation de la femme de Montan, accusé de disposer du revenu des bois et du produit des troupeaux. L'irascible seigneur de Marcilly, n'écoutant que sa colère, étendit la main pour frapper son esclave du bâton qu'il portait ; mais, perdant l'équilibre, il tomba à la droite de sa monture et se blessa grièvement. *Flavit*, après l'avoir relevé, inspiré par le Saint-Esprit, frappa la terre de son bâton et, sur le champ, fit jaillir une *source d'eau vive* qui calma la soif ardente de Montan, excitée par la perte de son sang, et lui rendit la santé. Cette fontaine miraculeuse existe encore aujourd'hui dans les bois de Marcilly près de Chanteloup, sous le nom de *Fontaine d'abondance*. On vient encore en pèlerinage des pays voisins pour chercher de l'eau de la fontaine de *Saint-Flavit*. Cette eau a la propriété de guérir de *la fièvre*; de cette manière se trouvent justifiées les deux invocations qui lui sont adressées.

Montan, convaincu cette fois de l'injustice des accusations dirigées contre son esclave, lui remit l'acte de sa liberté signé de sa main et lui concéda un espace de terre suffisant pour bâtir une cellule sur les bords du ruisseau, dit l'abbé Defer, qu'il avait si merveilleusement fait sortir du sol.

Plus tard, l'archevêque de Sens, saint Leu, donna le voile à Apronie,

(1) *Journal le Pèlerin*, n° 97.
(2) Ou *Flavy*, ou *Flaive*.

qui se retira dans un monastère, et conféra la prêtrise à *Flavit*. Ce dernier termina ses jours dans l'ermitage qu'il s'était bâti. Après avoir éclaté par ses vertus, ses austérités et d'innombrables miracles en guérissant une foule de malades et d'infirmes, et en ressuscitant plusieurs morts, il rendit son âme à Dieu le 18 décembre 630.

(Abbé Defer, *Saints du diocèse de Troyes*.)

VINGT DÉCEMBRE

SAINT DOMINIQUE DE SILOS, ABBÉ

XIe SIÈCLE. — 1073.

Patron des Bergers. — Invoqué pour la délivrance des Prisonniers, les Accouchements heureux. — Contre les Insectes nuisibles aux personnes, la rage.

Dominique naquit à Canuas, dans le pays des Cantabres, au pied du mont Jubéda. Dès son enfance, il fut préposé à la garde du troupeau de son père, et c'est là l'origine du patronage réclamé *par les Bergers*. Plus tard, il entra dans le monastère de saint Emilien, que les anciens auteurs désignent sous le nom de saint Milan. Après avoir donné des preuves de sa capacité et de ses vertus, il fut chargé du gouvernement du prieuré de Notre-Dame de Canuas, le lieu de sa naissance. Ayant été rappelé ensuite au couvent de Saint-Emilien, il en fut fait prieur. Pour fuir les exigences injustes du roi des Cantabres, il alla demander un asile à Ferdinand Ier, roi des Castilles, qui lui confia la direction du monastère de Saint-Sébastien, à Silos, situé aux pieds de quelques monts stériles du Jubéda. Ce monastère était presque ruiné au temporel et au spirituel; mais grâce au nouveau mouvement que *saint Dominique* lui imprima par ses mérites et ses miracles, il devint rapidement le centre d'une population si nombreuse, que cette solitude acquit une grande célébrité et fut bientôt l'endroit le plus renommé de toute l'Espagne.

Par ses intercessions, le Saint guérissait presque toutes les infirmités et toutes les maladies; cependant sa renommée grandit surtout par la délivrance qu'il avait le pouvoir d'opérer *sur les Prisonniers captifs chez les Maures*. On en cite un grand nombre qui, se recommandant à ses prières dans leurs cachots, « se trouvaient, en un instant, transportés sur quelque terre des chrétiens, et quelquefois aux portes de son monastère où ils laissaient pour témoignage, dit Ribadaneïra, leurs chaînes et leurs menotes, reconnaissant Dieu pour l'auteur de leur liberté, et *saint Dominique de Silos* pour leur médiateur. »

Nous tirons du *Propre des saints de la cathédrale et du diocèse de Barcelonne*, la prière suivante; elle se trouve à la suite du Bréviaire romain (*Malines*, 1847) :

Deus qui ecclesiam tuam beati Dominici *confessoris tui præclaris vitæ meritis decorasti et in* liberandis captivis *gloriosis lætificasti miraculis, concede nobis famulis tuis, ut et ipsius instruamur exemplis et ab omni vitiorum servitute ejus patrocinio liberamur. Per Dominum, etc.*

Dieu qui avez décoré votre Eglise par les mérites éclatants de la vie du Bienheureux *Dominique*, votre confesseur, et qui l'avez réjoui par ses glorieux miracles pour la *délivrance des captifs*, faites que nous, vos serviteurs, nous soyions instruits par ses exemples et que, par son intercession, nous soyions délivrés de toute servitude du vice par le Seigneur, etc.

Un *Gozos* (cantique castillan), après avoir rappelé cette invocation *en faveur des Captifs*, en signale une autre qui lui est adressée *contre les insectes nuisibles* :

Con sentimientos muy vivos	Avec des regrets très vifs
Fué Llorada vuestra muerte	Votre mort fut pleurée,
Pues supo hallares la suerte	Ayant été destiné
Fiel amparo de CAUTIVOS.	Pour être le *protecteur des captifs* :
De LOS INSECTOS NOCIVOS	Des *insectes nuisibles*
Libertais al viador :	Vous délivrez le voyageur.

Saint Dominique rendit son âme à Dieu en l'an 1073. Le jour même de son trépas, quelques enfants le virent monter au ciel, la tête couronnée d'une triple couronne, au milieu d'une troupe d'anges et d'une éclatante lumière. Son corps fut enseveli dans le monastère de Saint-Sébastien qui, depuis, a pris le nom de *Saint-Dominique de Silos*.

Les miracles n'ont pas cessé d'éclater à son tombeau, principalement pour la protection accordée *aux Femmes enceintes*. Jeanne Dace, mère de saint Dominique Guzman, le fondateur de l'ordre des frères Prêcheurs, vint l'intercéder pour obtenir une heureuse couche. Le Saint lui apparut avec ses habits religieux et lui prédit les hautes destinées de l'enfant qu'elle portait. Cet enfant fut depuis nommé Dominique, en mémoire de son protecteur auprès de Dieu, *saint Dominique de Silos*.

« Le baston de ce grand Saint, dit l'*Année Bénédictine* (1666-1673, 7e vol. in-4°, tome VII, p. 320), est encore aujourd'hui l'instrument de plusieurs merveilles, spécialement *pour la délivrance des femmes enceintes*. celles qui le peuvent obtenir sont en seureté, les autres y font toucher des rubans dont elles se servent. Les connétables de Castille y portent tant de dévotion, que Dom Jnigo de Velasque, décédé depuis peu, le fit enchâsser dans de l'argent, et lorsque les duchesses du Frais sont sur le point de mettre leurs enfants au monde, elles envoient prier les religieux de Silos de leur prester ce baston miraculeux. »

De nos jours, ce bâton a conservé la même puissance. A la suite de l'exécution des décrets contre les congrégations de France, les bénédictins de Ligugé s'étaient réfugiés à Silos, dans l'ancien monastère de Saint-Dominique, et Dom F.-G. Bourigaud, abbé de St-Martin de Ligugé, écrivait de Silos même, à la date du 13 janvier 1881 : « ..... Je ne veux pas terminer cette lettre sans vous dire un mot d'une des plus importantes reliques de notre trésor. Je veux parler du bâton pastoral de *saint Dominique*. Sa partie supérieure a la forme d'un T; il est enveloppé d'un étui d'argent, qui en prend absolument la forme; de distance en distance sont pratiquées de petites ouvertures qui permettent de voir et de toucher ce bois vénérable et miraculeux. Ce bâton jouit du privilège accordé au Saint de son vivant. On peut dire aussi que sa spécialité est *l'heureuse délivrance des Femmes enceintes*. C'est pour cet effet que, de temps immémorial, on l'envoie à la cour de Madrid; cette année encore, il a présidé à la naissance de la petite infante des Asturies. » (*Univers*, 24 janvier 1881.)

Dans le *Firmament*, almanach de Sarragosse de 1876, *saint Dominique* est qualifié d'*Abogada contra hidrofobia*, avocat *contre la Rage*.

DICTON ESPAGNOL SUR SAINT DOMINIQUE

« *Les Fers de saint Dominique n'y suffiraient pas.* » Pour dire qu'il n'y a rien à faire dans le but d'obtenir une solution quelconque, tant le Saint avait délivré de prisonniers dont les fers étaient suspendus à la porte des églises sous son vocable !

(*Année bénéd. de* LA MÈRE DE BLÉMUR — *Grande vie des Saints* de PLANCY.)

SAINT PHILOGONE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE

IVe SIÈCLE. — 322.

Patron des Avocats.

Après avoir exercé la profession d'*Avocat*, pieusement et avec une grande supériorité, il fut jugé digne d'être élevé à la haute dignité d'évêque d'Antioche, vers 314. Il se montra défenseur zélé et intrépide de la foi catholique contre Arius; dans cette campagne, il fut secondé par saint Alexandre, évêque, et par d'autres fidèles ministres. Il termina une magnifique église que Vital, son prédécesseur, avait commencée, mais qui avait été ruinée par les hérétiques. Enfin, plein de mérites, il s'endormit paisiblement en Notre-Seigneur. Saint Jean Chrysostôme prononça un excellent panégyrique en son honneur, au jour de sa fête. Les *Avocats* ne pouvaient choisir un plus digne patron.

RIBADANEÏRA. — *Martyrologe romain.*)

VINGT-ET-UN DÉCEMBRE

SAINT THOMAS, APOTRE, MARTYR

Ier SIÈCLE.

Patron des Ouvriers de bâtiment, des Architectes, des Maçons et des Tailleurs de pierre.

GALILÉEN de naissance, *saint Thomas* était pêcheur de profession, il est aussi appelé Didyme. Ces deux noms, d'après Godescard, l'un hébreu, l'autre grec, ont la même signification et veulent dire jumeau. L'Evangile parle de lui en particulier dans quatre circonstances différentes : la première est qu'après la mort de Lazare, frère de Marthe et de Madeleine, quelques-uns des disciples voulant détourner leur maître d'aller en Judée, parce que les pontifes et les pharisiens complotaient contre lui, il ne partagea pas cet avis et s'écria vaillamment : *Allons-y aussi nous mêmes et mourons avec lui.* (*Eamus et nos, ut moriamur cum illo*). La seconde est lorsque Jésus leur parlant, la nuit de la Cène, des diverses demeures de la maison de son Père et du lieu où il allait, il ajouta : « Vous savez où je vais et vous en savez la voie. » *Saint Thomas* désireux d'apprendre ce chemin, lui dit : « Seigneur, nous ne savons où vous allez ; comment est-il possible que nous sachions le chemin.» Ce fut alors que Notre Seigneur fit cette réponse merveilleuse : « Je suis la « voie, la vérité et la vie ; personne ne vient à mon Père que par moi. Si « vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père, et vous le « connaîtrez bientôt et même vous l'avez déjà vu. »

La troisième circonstance et la plus célèbre, eut lieu après la résurrection du Sauveur. *Saint Thomas* était absent quand Jésus-Christ leur apparut dans le cénacle, les portes étant fermées. A son retour, les apôtres lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur » ; mais lui s'écria : « Si je ne vois dans ses mains les trous produits par les clous, si je ne mets le doigt et la main dans son côté, je n'y croirai pas ». Au bout de huit jours, Notre-Seigneur apparut de nouveau à ses apôtres et, après leur

avoir donné sa paix, s'adressant à saint Thomas : « Porte ton doigt ici, lui dit-il en lui montrant ses mains et mets ta main dans mon côté et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » C'est alors que l'apôtre sentant sa foi se réveiller, laissa échapper ce cri : « *Dominus meus et Deus meus* (mon Seigneur et mon Dieu) » et le maître lui dit : « Parce que tu m'as vu, *Thomas* tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru » (1).

Saint Thomas est encore cité une quatrième fois, lorsqu'il eut le bonheur d'être témoin d'une apparition de Notre Seigneur, en compagnie de saint Pierre, saint Jacques, saint Jean, Nathanaël et deux autres disciples.

Après la Pentecôte, il prêcha l'Evangile dans Jérusalem et dans la Judée ; il fut persécuté, saisi et fouetté par les Juifs. Dans le partage que firent les apôtres, entr'eux, pour évangéliser le monde, il fut dirigé vers l'Orient ; c'est là qu'il trouva les mages, auxquels il fit le récit de la passion, de la mort et de la résurrection de Notre-Seigneur. « Il les baptisa et les associa au ministère de l'Evangile, disent les Petits Bollandistes, afin qu'ils pussent travailler à la conversion des âmes. »

On croit qu'il alla porter la foi chez les Ethiopiens, les Abyssins, les Parthes, les Mèdes, les Perses, les Hircaniens, les Brahmanes, dans l'île de Ceylan et jusque dans la Chine. Il passa la plus grande partie de sa prédication dans les Indes orientales et aboutit, en dernier lieu, au royaume de Narsingue et en la ville de Méliapour. Comme il avait entrepris d'y bâtir une église en l'honneur du vrai Dieu, Sagame, roi du pays et les prêtres des idoles firent la plus vive opposition à ce projet. Sur ces entrefaites, la mer, quoique éloignée de dix lieues de la ville, jeta sur le rivage, une poutre énorme que le roi aurait voulu employer à une maison qu'il faisait bâtir ; mais elle ne put être mise en mouvement par de nombreux ouvriers auxquels avaient été adjoints des éléphants et des machines. Saint Thomas s'offrit pour la traîner seul jusqu'à la ville, si on voulait la lui donner pour bâtir son église. Le roi, persuadé qu'il n'en viendrait jamais à bout, la lui accorda immédiatement ; le saint apôtre, ayant attaché sa ceinture à un nœud de la poutre, l'emmena, à la stupéfaction de tous, avec la plus grande facilité, jusqu'au rempart de la ville.

A la vue de ce miracle, Sagame se convertit et entraîna avec lui les princes ses voisins. *Thomas* bâtit son église et l'éleva avec la plus grande magnificence. C'est à cette érection qu'il faut attribuer l'origine du

(1) Malgré cet acte de foi de saint Thomas, qui a tous les caractères de la sincérité la plus parfaite, une légende qui était très en vogue au moyen-âge et même au XVIe siècle, nous le montre comme le type incorrigible de l'incrédulité. On sait qu'au moment de la mort de la sainte Vierge, les apôtres, prévenus miraculeusement, accoururent de tous les coins du monde et se trouvèrent groupés à son tombeau au moment où eut lieu son Assomption vers le ciel. *Saint Thomas* qui n'était pas arrivé à temps, apprit de ses collègues la glorieuse ascension de la Mère de Dieu ; mais il refusa de les croire ; c'est alors que la sainte Vierge, apparaissant de nouveau dans le ciel, lui jeta sa ceinture qu'il tient entre ses mains. C'est ainsi que Raphaël l'a représenté sur une toile placée encore aujourd'hui dans la première salle de la galerie des tableaux du Vatican

Saint Thomas, tenant la ceinture entre ses mains, est au milieu entre saint Pierre et saint Paul, les autres apôtres à droite et à gauche, devant un tombeau vide, dans lequel ont poussé des lis et des roses. Dans le ciel, la sainte Vierge est couronnée par son fils.

patronage *des ouvriers du bâtiment, des maçons des tailleurs de pierre, et des architectes* (1).

Les succès obtenus par le saint apôtre, avaient tellement exaspéré les Brahmanes, que l'un de ces prêtres, pendant qu'il priait agenouillé, le tua d'un coup de lance. D'autres croient qu'il fut lapidé par des soldats.

Les attributs de *saint Thomas* sont *la lance*, instrument de son martyre, et *l'équerre*, comme *patron des architectes*. Parfois, il porte *une grosse pierre*, comme ayant été lapidé avant d'être percé de la lance. D'après *les Annales Archéologiques* (X, 5), il tient le verset du *Credo* : « *Inde venturus est judicare vivos et mortuos* », qui lui est attribué.

D'après le même ouvrage (V. 225), *le Béril* ou *Aigue Marine* a été assigné à l'apôtre *Thomas*. Cette pierre, couleur de l'eau, frappée des rayons du soleil, représente en effet la saine doctrine, la science, la force, le saint héroïsme, la longanimité ; mais, comme elle brille seulement à cause de l'éclat qu'elle tire des feux du soleil, elle caractérise les vicissitudes de la foi que l'apôtre avait subies.

Ordre de saint Jean et de saint Thomas. La marque de l'ordre est une croix pattée de gueules chargée des deux saints. Il fut institué en 1254, il s'est éteint en Syrie par la domination des infidèles et s'est continué en Portugal par les chevaliers qui y étaient demeurés.

(Ribadaneira. — *Les Petits Bollandistes.*)

DICTONS ET PROVERBES SUR SAINT THOMAS

Dans l'île anglo-normande de Guernesey, on cite cette recette mise en œuvre pour savoir quel est celui qu'on épousera : « Enfoncez dix-huit épingles neuves dans une pomme ; neuf autres autour de l'œil, neuf autour de la tige ; roulez votre jarretière gauche autour de la pomme et placez-la sous votre oreiller. Entrez dans votre lit le dos tourné, en disant :

Le jour de saint *Thomas*,
Le plus court, le plus bas,
Je prie Dieu journellement
Qu'il me fasse voir, en dormant,
Et le pays et la contrée
Où il fera sa demeurée,
Tel qu'il sera, je l'aimerai. Ainsi soit-il.

(*Revue Britannique*, XIIe vol. VIIe série.)

Saint *Thomas*, cuis ton pain, lave tes draps,
Tu n'auras pas sitôt fait ça
Que le jour de Noël reviendra.

(*Formulettes Picardes. Romania*, avril 1879, p. 257.)

Thomas, Thomas,
Cuis tin pain, bue tes draps,
Tu n'aros point sitôt bué
Qué Noé saro arrivé.

(Abbé Corblet. *Hag. du diocèse d'Amiens*, IV, 622.)

A la *Saint-Thomas*,
Les jours sont au plus bas.
A la *Saint-Thomas*,
Les jours croissent du saut d'un cheval.
A la *Saint-Thomas*,
Les jours s'agrandissent d'un pas.

Vous êtes confrères de saint *Thomas* et ne voulez croire les choses, si ne les voyez.

(Tournebu.)

(1) Une légende mentionne qu'un roi de l'Inde, du nom de Gondoforus, ayant ouï parler des magnificences de Rome, résolut de bâtir, dans sa capitale, de grands monuments et, à cet effet, il donna mission à son ministre Albanès d'aller chercher un habile architecte. Albanès ramena avec lui *saint Thomas*, qui lui avait été présenté par Jésus-Christ lui-même comme un constructeur hors ligne.

SAINT HONORÉ OU HONORAT, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

IIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Femmes enceintes et en travail d'enfant.

Né en Navare et disciple de saint Saturnin, il fut envoyé par lui à Pampelune pour y prendre soin de cette église naissante. Ce fut là qu'il apprit la mort de son bienheureux maître. Il avait opéré, dans ces contrées, des conversions si éclatantes et si nombreuses, que le clergé et les fidèles de Toulouse le choisirent pour succéder à Saturnin. Dans les premières années de son épiscopat, il entreprit, avec saint Honeste, disciple de saint Saturnin, le voyage d'Orient dans le désir de visiter les lieux saints. Puis il revint à Toulouse où l'appelait l'exercice de son ministère. Quelques années plus tard, saint Honeste lui envoya un habitant de Pampelune, du nom de Firmin, qui se fit son disciple et qui, ensuite, jeta les fondements de l'église d'Amiens dont il devint le premier évêque.

L'insigne basilique de Saint-Saturnin de Toulouse possède les reliques de saint Honoré. En 1794, le reliquaire en argent dut être envoyé à la monnaie. Les ossements, restés dans une caisse scellée, furent reconnus en 1807, et placés, en 1823, dans le buste en bois doré qui les renferme actuellement.

Dans les *antiennes* et *oraisons* à l'usage de Saint-Sernin de Toulouse (Toulouse, 1762), on trouve cette antienne qui a trait à l'invocation pour *les Femmes enceintes*.

ANTIENNE

O bienheureux Honoré, qui fûtes l'honneur du sacerdoce et le digne successeur du glorieux saint Sernin, vous fûtes vrayment admirable par la grandeur de vos œuvres; nous implorons donc votre protection, afin que vous nous soulagiez dans nos misères, que vous nous aidiez de votre main favorable dans nos tentations et que vous obteniez, *aux femmes qui sont en travail d'enfant, l'heureuse délivrance de leur fruit*, afin que nous puissions mériter, tous tant que nous sommes, la couronne du ciel. Ainsi soit-il.

(Petits Bollandistes.)

VINGT-TROIS DÉCEMBRE

SAINT HARTMAN (HARTEMANUS), ÉVÊQUE DE BRIXEN

XIIe SIÈCLE. — 1142.

Invoqué pour les Femmes en couches.

HARTMAN fut d'abord chanoine régulier et prévôt de Neubourg; il fut ensuite placé sur le trône épiscopal de Brixen, dans le Tyrol. D'après le *Chronicarum Liber*, page 204, par Hartman Schedel (Nuremberg, 1493), de nombreux miracles éclatèrent à son tombeau.

.... Sed postquam sanctissimus
Vir cœlo receptus, pluribus,
Miraculis floruit præcipue
MULIERIBUS GRAVIDIS IN PARTU,
Ejus meritis, mirum in modum,
Auxilium invocantibus
Uberrime præstat.

Mais après que le très saint homme eût été reçu dans les cieux, il brilla par plusieurs miracles. Par ses mérites principalement, il apporta un secours merveilleux, très efficace *aux femmes enceintes*, qui l'invoquent au moment de leurs couches.

Dans ce même livre, il est montré sous le costume d'évêque au moment où une jeune femme vient lui présenter un nouveau-né qu'elle tient dans ses bras.

(Petits Bollandistes.)

SAINT ASCLIPE OU ASCLEPE (ASCLEPIUS), ÉVÊQUE DE LIMOGES

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre l'Hémorrhagie, les Pensées impures, la Jalousie conjugale.

On ne possède aucun document sur la biographie de ce saint évêque. Jean Collin, chanoine théologal de Saint-Junien, a consigné, dans son *Histoire sacrée des saints du Limousin*, la tradition de la translation de ses reliques dans le couvent de Saint-Augustin. *Saint Asclipe*, après avoir rempli très dignement la chaire épiscopale, mourut au VIIIe siècle et fut enseveli dans l'église de l'abbaye de Saint-Paul, qui fut détruite au milieu des fréquentes incursions des Goths et des Vandales. Au XVIIe siècle, on en voyait encore les ruines, non loin de la petite église des Pénitents-Bleus. A cette époque, Gérald, prieur de l'abbaye de Saint-Augustin, pendant qu'il dormait dans sa cellule, vit tout à coup apparaître devant lui le Saint qui, lui indiquant la place où il avait été enseveli, lui enjoignit de transporter son corps dans son église. Gérald s'empressa d'obéir à cette injonction et, « par un miracle nouveau, dit « Jean Collin, quoique cette translation se fît pendant les plus aspres « froidures de l'hyver, les arbres qui se trouvaient le long du chemin « par où passait la procession, se trouvèrent tous chargés de fleurs et « couverts de verdure, comme si c'eût esté au milieu du plus agréable « printemps, et tout l'air du voisinage estait rempli d'une si agréable « odeur que tout le monde en demeura ravy. »

Saint Asclipe est invoqué *contre l'hémorrhagie, contre les pensées impures, contre la jalousie conjugale,* invocations qu'on ne saurait expliquer en l'absence de ses actes.

(J. COLLIN. — *Propre du diocèse de Limoges.*)

SAINT SERVULE, CONFESSEUR

VIe SIÈCLE. — 570.

Invoqué contre la Paralysie.

D'après saint Grégoire le Grand, *Servule* étant *paralytique* depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, demeurait couché sous un porche auprès de l'église de Saint-Clément à Rome. Enfin, invité par les anges qui accompagnèrent son décès d'une harmonie céleste, il s'en alla jouir de la gloire du Paradis. Dieu opère très souvent des miracles sur son tombeau. Il est invoqué *contre la Paralysie* dont il avait souffert pendant toute sa vie.

(*Martyrologe romain.*)

VINGT-CINQ DÉCEMBRE

SAINTE EUGÉNIE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE.

Invoquée contre les Possessions du démon.

A légende de cette sainte avait cours dès le cinquième siècle. D'après les *Actes des martyrs*, récemment publiés par les RR. PP. Bénédictins de Solesmes, sa rédaction et peut-être sa traduction doit être attribuée à Rufin, prêtre d'Aquilée, contemporain de saint Jérôme.

Eugénie naquit à Rome de parents païens, vers 183. Son père Philippe, noble romain, avait été nommé préfet d'Alexandrie, sous le règne de Gallien et Valérien et avait amené avec lui, dans cette résidence, sa femme Claudia, ses deux fils Avitus et Sergius et sa fille *Eugénie*. Dès l'âge le plus tendre, *Eugénie* avait étudié les arts libéraux avec deux jeunes eunuques Protus et Hyacinthus ; grâce à la lecture des épîtres du bienheureux apôtre Paul, non seulement elle s'était convertie à la foi chrétienne, mais bientôt elle avait gagné Protus et Hyacinthus par son exemple.

A l'âge de quinze ans, elle fut demandée pour épouse par le fils du consul Aquilius ; comme elle avait promis dans son cœur de se consacrer tout entière au Seigneur, elle s'enfuit avec les deux eunuques, après avoir pris des habits d'homme, et se réfugia dans un couvent de moines qui était près de la ville d'Alexandrie. L'abbé Helenus, bien qu'il connût par révélation le sexe d'*Eugénie*, la reçut parmi ses religieux sous le nom d'*Eugenius*. *Eugenius* se distingua par tant de vertus qu'après la mort d'Helenus, il fut appelé à la direction du monastère. Bientôt la sainteté qu'avait acquise le nouvel abbé, s'étendit au-delà des murs du couvent et Mélanthie, noble dame d'Alexandrie, entendant parler des prodiges opérés par lui, vint le consulter pour une fièvre quarte qui la tourmentait depuis plus d'une année. *Eugenius* fit sur elle une onction d'huile et aussitôt la malade fut guérie. Mélanthie, croyant d'abord ne céder qu'à un sentiment de reconnaissance, conçut bientôt une passion coupable pour *Eugenius*, dont elle ignorait le sexe ; elle lui fit des propositions qu'il repoussa avec indignation. Mélanthie, craignant qu'*Eugenius* ne prît les devants et ne révélât son crime, l'accusa devant le préfet d'Alexandrie ; *Eugénius* ne voulant pas laisser planer plus longtemps d'aussi indignes soupçons sur le nom chrétien, découvrit sa poitrine devant son père qui la reconnut et la reçut dans ses bras. Au même instant, la foudre écrasa Mélanthie avec tous ceux qui s'étaient faits complices de sa calomnie. Les parents et les frères d'Eugénie se convertirent immédiatement. Quelque temps après, Philippe abandonnant son commandement, fut élu évêque d'Alexandrie par les chrétiens. Perennus qui lui avait succédé dans le commandement de la province, irrité de l'affection que les habitants avaient conservée pour son prédécesseur, le fit assassiner pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe.

Après le martyre de Philippe, *Eugénie* revint à Rome avec sa mère Claudia vers l'an 204. Elle avait accompli sa vingtième année. Là, pendant cinquante-trois ans, comme à Alexandrie, elle convertit un grand

nombre de païens. Le bruit en vint aux oreilles de Gallien qui ordonna qu'*Eugénie* sacrifiât dans le temple de Diane ; mais, pendant qu'elle priait à genoux, le temple fut renversé avec son idole. Alors, Gallien prescrivit que l'on attachât la vierge à une grosse pierre et qu'on la précipitât dans le Tibre ; mais la bienheureuse martyre, soutenue par une main divine, restait assise sur les eaux qui l'emportaient doucement.

On la retira du fleuve, pour la jeter dans les fourneaux des Thermes de Sévère qui s'éteignirent à l'instant. Elle fut ensuite enfermée, pendant dix jours, dans un cachot obscur et privée entièrement de nourriture ; mais Jésus-Christ illuminant sa prison, lui apportait le pain qui devait la réconforter. Enfin, le jour de la naissance du Sauveur, un bourreau lui trancha la tête.

Une basilique, qui existait encore au VIIIe siècle, fut élevée à Rome, sur la voie latine, pour abriter les reliques de *sainte Eugénie*. Au Xe siècle, le pape Jean X en donna une grande partie à Gaudry, quarante-troisième évêque d'Auxerre qui, après en avoir réservé pour sa cathédrale et pour l'abbaye de Saint-Germain, en attribua une portion considérable à la ville de Varzy, où on peut encore les vénérer.

L'église d'Espagne revendique aussi pour elle des reliques de *sainte Eugénie*. Salazar parle d'une translation qui aurait été faite dans le milieu du XIe siècle. Des cantiques catalans (Goigs) en font mention et signalent l'invocation qui était adressée à la Sainte *contre les possessions du démon :*

..... *Vostres reliquias sagradas veneradas son* DELS DIMONIS *espant* ALS POCESSOS DES LLIURANT *aplicadas.*

..... *Fugiut ells estos deixant quant sa virtut poderosa sels oposa.*

..... Vos reliques sacrées et vénérées sont la terreur des *démons* et elles délivrent les *possédés* quand on les leur fait toucher.

..... Les *démons* fuient abandonnant les *possédés*, lorsque votre vertu puissante leur est opposée.

Le souvenir de *Mélanthie,* dont il a été question plus haut et qui était bien réellement *possédée du démon*, doit avoir présidé à l'origine de cette invocation.

Une mosaïque du sixième siècle montre *Eugénie* parmi les palmiers célestes, la couronne de l'épouse à la main.

La légende, rapportée plus haut, se trouve reproduite sur un tryptique très remarquable dans l'église de Varzy (Nièvre) du XVIe siècle, elle est complétée par des fresques qui datent de la fin du douzième siècle et qui, malgré leurs détériorations, s'aperçoivent encore dans la cathédrale de Nevers, sur le mur à droite, en entrant par la petite porte de Saint Jean.

(*Actes des Martyrs*, publiés par les Bénédictins de Solesme, 1856-1863.)

VINGT-SIX DÉCEMBRE

SAINT ÉTIENNE, DIACRE, PREMIER MARTYR

1er SIÈCLE. — 35.

Patron des Tailleurs de pierre, Frondeurs, Tailleurs d'habits, Tisserands, Tonneliers. — Invoqué pour la Bénédiction de la nourriture des animaux, la bonne mort. — Contre la Pierre (la maladie de la), le Point de côté, les Maux de Tête.

Il fut un des sept diacres désignés par les apôtres pour distribuer les aumônes et pour administrer les biens de la communauté. Si l'on en croit Ribadaneïra, le pape saint Clément, disciple de saint Pierre, dit que *pour le regard de l'amour envers Dieu, saint Etienne ne cédait en rien aux apôtres*. Beau, chaste, dévoré par le zèle de la maison du Seigneur, il s'exprimait avec un entraînement irrésistible. Les docteurs de la synagogue essayaient vainement de discuter avec lui, le Saint-Esprit répondait par sa bouche et les confondait tour à tour. Furieux, ils essayèrent de prouver par de faux témoins qu'il avait blasphémé ; mais, à la vue du visage d'*Etienne*, resplendissant d'une lumière surnaturelle, les témoins se rétractèrent. Accusé de nouveau, le diacre, malgré une défense triomphante, fut condamné à être lapidé.

Comme il leur reprochait d'avoir crucifié le juste dont les prophètes avaient annoncé la venue, ils frémissaient de dépit et grinçaient les dents contre lui, quand, tout à coup, *Etienne* s'écria à haute voix, les yeux levés vers le ciel : « *Je vois les cieux ouverts, et le fils de l'homme assis à la droite de Dieu.* » — Il blasphème ! il blasphème ! hurlèrent les juifs et, se jetant sur lui, ils le traînèrent avec violence hors de Jérusalem, à la porte Aquilonaire, dans une vallée destinée, d'après la loi de Moïse, à l'exécution des blasphémateurs. Pour avoir leurs mouvements plus libres, les témoins qui l'avaient accusé, donnèrent leurs habits à garder à un jeune garçon du nom de Saul, qui fut saint Paul. Ils amassèrent des pierres à la hâte et les jetèrent sur *Etienne* qui invoquait Notre-Seigneur en disant : « Mon Seigneur, recevez mon esprit. » Puis, accablé par une grêle de projectiles, il tomba à genoux en s'écriant: « Pardonnez-leur, Seigneur. » Et en expirant, il murmurait encore : « Pardonnez-leur. » Dieu exauça cette prière, et aussi on peut dire avec saint Augustin : *Si Stephanus non orasset, Ecclesia Paulum non haberet* : (Si Etienne n'avait pas prié, l'Eglise n'aurait jamais eu saint Paul.) D'après saint Jérôme, le premier martyr de l'ancienne loi, Abel, fut immolé par son frère, là même où fut lapidé le premier martyr de la nouvelle, c'est-à-dire à la porte de Saint-Etienne de Jérusalem, où Adam se retira et fixa sa demeure après l'expulsion du Paradis Terrestre.

Clicthoué Josse (1), théologal de Chartres, apprécie ainsi la mort du Saint dans la prose suivante :

(1) *Jodoci Clichtovei Neoportensis doctoris theologi elucidatorium ecclesiasticum*, 1520, page 19.

PROSA

Saxo cœsus, non mucrone,
Per saxorum cuspides
Corpus membri passione
Circumcidi prœvides.

Ad decorem sunt coronæ
Rubricati lapides.

Tu cœlorum primus stratam
Consternis lapideam.

Tu per Christum hebetatam
Primus transis rhompheam.

Primum granum trituratum
Christi ditans arcam.

PROSE

Frappé par la pierre, non par le glaive, tu pressens, à la douleur de tes membres, que ton corps est déchiré par les pointes de ces pierres.

Ces pierres rougies de ton sang sont la beauté de ta couronne.

Tu as tracé le premier un chemin de pierres pour arriver au ciel.

Le premier pour Jésus-Christ tu as passé à travers des glaives émoussés (les pierres).

Tu as été le premier grain broyé pour enrichir le grenier du Seigneur.

La principale invocation adressée à *saint Etienne* devait être naturellement *pour obtenir une bonne mort*. On la trouve dans la *Liturgie ambroisienne :*

ORAISON A SAINT ETIENNE POUR OBTENIR UNE BONNE MORT

Ministrantium tibi, Deus eruditor et rector, qui ecclesiæ tuæ primordia beati Lævitæ Stephani ministerio, et pretioso martyri sanguine decorasti, da, quæsumus, ut in EXCESSU NOSTRO *veniam consequentes, mereamur exemplis ejus imbui et intercessionibus adjuvari.*

O Dieu, qui instruisez et dirigez vos ministres, et qui avez honoré le commencement de votre Eglise par le ministère et le précieux sang du bienheureux *Etienne* dans son martyre ; faites, s'il vous plaît, que, au moment *de notre mort*, obtenant notre pardon, nous méritions d'être nourris par ses exemples et secourus par son intercession.

Les *Tailleurs de pierre*, à cause de la matière qui est l'objet de leurs travaux, et les *Frondeurs* qui, à l'aide d'un tissu de cordes, lancent des pierres contre un but déterminé, devaient également le choisir pour *patron*.

Quant au patronage des *Tailleurs d'habits*, on pourrait peut-être chercher son origine dans le récit mentionné plus haut de la déposition des habits des bourreaux entre les mains de saint Paul, déposition qui avait précédé le supplice du Saint.

En Catalogne, on a cru devoir invoquer le Saint contre *la maladie de la Pierre*, et aussi contre *le Point de côté*.

CANTIQUE CATALAN (GOIGS)

De mal de PEDRA *curàn al devot que en vos confia.*
Los malats DE MAL DE YLLADA *per vos son remediats.*

De la maladie *de la Pierre*, vous guérissez le dévot qui a confiance en vous.
Les *Points de côté* par vous sont guéris.

Dans le rituel romain de 1584 et dans les Manuels des Bénédictions... Kempten 1758 et Bernard Sannig, 1783, on trouve les oraisons pour la bénédiction *de la nourriture des animaux :*

Benedictio pabuli animalium, scilicet salis, hordei, avenæ et cæterorum, quæ in aliquibus regionibus fit in festo sancti STEPHANI *proto-martyris.*

OREMUS

Deus, qui temporibus Eliæ Prophetæ cœlum à nubibus restringendis clausisti et rursum aperiendo te mirabilem ostendisti, exaudi

Bénédiction de la nourriture des animaux, à savoir : le sel, l'orge, l'avoine et les autres, qui a lieu, dans quelques régions, le jour de la fête de Saint-Etienne proto-martyr.

PRIONS

Dieu qui, au temps du prophète Elie, avez fermé le ciel par des nuages très épais et vous êtes montré admirable, en l'ouvrant de nou-

preces plebis tuæ per unigenitum tuum, quem consubstantialem et coæqualem in divinitate credimus, et per spiritum sanctum paraclitum quem ab utroque procedere confitemur, et per merita beatissimi proto-martyris STEPHANI, *cujus hodie festum celebramus, ut benedicas* † *et sanctifices* † *hoc* SAL, AVENAM, HORDEUM *et* SILIGINEM, *ut quæcumque animalia ex eis gustaverint, adjutorium sanitatis et incolumitatis recipiant: per te Domine sancte Pater. qui cum filio et spiritu sancto vivis et regnas Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.*

Et benedictio Dei patris † *omnipotentis et Filii* † *et spiritus sancti descendat super hanc creaturam* AVENÆ, HORDEI, SILIGINIS *et* SALIS. *Amen.*

veau, écoutez les prières de votre peuple, par votre fils unique que nous croyons vous être consubstantiel et égal en divinité, et par le Saint-Esprit paraclet que nous confessons, procédant de l'un et l'autre, et par les mérites du bienheureux *Etienne* proto-martyr, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, afin que vous bénissiez et que vous sanctifiez *ce sel, cette avoine, cet orge, ce froment* et que tous les animaux qui en goûteront, reçoivent les bienfaits de la santé et d'un état satisfaisant. Par vous, Seigneur, Saint Père, qui étant Dieu avec le Fils et le Saint-Esprit, vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-tl.

Et que la bénédiction de Dieu le père tout puissant † et du Fils † et du Saint-Esprit descende sur cette créature de *l'avoine*, de *l'orge, du froment* et *du sel*. Ainsi soit-il.

(Rituel Romain 1584.)

Benedictio Fœni, Pabuli, Avenæ, Hordei, Siliginis, Salis in festo S. STEPHANI.

ORATIO

Domine Deus omnipotens, creator cœli et terræ, Rex Regum et Dominus Dominantium, exaudi nos, famulos tuos, clamantes et orantes ad te, qui omnia de nihilo creasti et hoc PABULUM, *cum cæteris creaturis ad usus animalium et ad eorum nutrimentum fecisti, quæ animalia in adjutorium vel sustentationem hominum creasti, te humiliter deprecamur, ut creaturas* FŒNI (*vel* SALIS, *vel* AVENÆ, HORDEI, *etc.*), *quas ad usus animalium et sanitatem eorum creasti, per invocationem SS. nominis tui et intercessionem Beatæ Mariæ semper virginis genitricis tuæ, et per intercessionem ac merita sancti proto-martyris tui* STEPHANI *et per merita omnium sanctorum tuorum, bene* † *dicere, et sancti* † *ficare digneris, ut animalia, quæ ex eis gustaverint, sanitatem integraliter recipiant. Per te, Jesu Christe, cujus soto verbo restaurantur omnia, salvator mundi, rex æternæ gloriæ, qui in Trinitate perfecta cum Patre et spiritu sancto vivis et regnas, per omnia sæcula sæculorum. Amen.*

Bénédiction du Foin, du Fourrage, de l'Avoine, de l'Orge, du Froment, du Sel, en la fête de SAINT ETIENNE.

ORAISON

Seigneur, Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, Roi des Rois, et Souverain des Souverains, écoutez-nous, vos serviteurs, vous suppliant à voix haute, vous qui avez tout fait de rien, avez créé ce *fourrage* avec les autres créatures, pour l'usage et l'alimentation des animaux et avez créé les animaux pour aider ou nourrir les hommes ; nous vous supplions humblement de daigner bénir † et sanctifier † ces créatures du *foin* (ou du *sel*, ou de l'*avoine*, ou de l'*orge*, etc.) que vous avez créées pour l'usage et la santé des animaux, par l'invocation de votre très saint nom, par l'intercession de la bienheureuse Marie, toujours vierge, votre mère, par les mérites et l'intercession de saint *Etienne* votre premier martyr, et enfin par les mérites de tous vos saints ; afin que les animaux qui en goûteront, en reçoivent une parfaite santé. Par vous, ô Jésus-Christ, qui restaurez tout par un seul mot, sauveur du monde, roi de l'éternelle gloire qui vivez et régnez dans la trinité parfaite avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Saint Etienne est représenté tenant des pierres dans ses mains ou dans les plis de sa dalmatique ; quelquefois il est représenté avec une pierre qui a l'air d'être implantée *sur sa tête*. C'est peut-être là le motif de l'invocation qui lui est adressée *contre les Maux de tête*.

L'ordre de *Saint-Etienne* fut institué en Toscane par Cosme Ier, grand duc de Toscane, en 1561. La marque de l'ordre est une croix à huit pointes de gueules, bordée d'or, suspendue à une chaîne d'or par trois chaînons de même, les statuts portent qu'il faut être personne noble et combattre sur mer les Turcs et les Maures. Les chevaliers pouvaient se marier, mais ils faisaient vœu de chasteté conjugale, d'obéissance et de charité envers le prochain.

(RIBADANEIRA, *les Petits Bollandistes*, *le Pélerin*, n° 155.)

USAGES ET DICTONS SUR SAINT ÉTIENNE

Dans quelques comtés d'Angleterre, on a conservé l'antique usage de saigner les chevaux le jour de *Saint Etienne*. L'antiquaire Douce prétend que cet usage avait été introduit par les anciens Danois.

(*Revue Britannique*, 12e vol. VII, p. 444.)

Quelques mauvais écrivains du seizième siècle ont employé cette expression : « *Les miches de saint Etienne* » pour désigner des pierres ou des cailloux.

VINGT-SEPT DÉCEMBRE

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

(VOIR SIX MAI : SAINT JEAN PORTE LATINE)

1er SIÈCLE.

Patron des Alchimistes, Libraires, Théologiens, Pannetiers, Vanniers. — Invoqué pour la bonne amitié, la fertilité des champs. — Contre l'épilepsie, les maux de pieds, le poison.

ILS de Zébédé et de Marie Salomé, Jean fut bien heureux lorsque Notre-Seigneur Jésus, venant à passer près du lac de Génézareth, saint Jean-Baptiste, dont il était le disciple, lui dit : *Celui qui passe près d'ici est l'Agneau de Dieu.* Jean ne douta point et suivit Jésus avec son compagnon André, entra dans son logis et ne le quitta plus. Son frère Jacques, appelé plus tard le Majeur, l'imita peu de jours après ; mais Jean devint l'apôtre *bien-aimé*. Il eut seul le privilège d'appuyer sa tête sur la poitrine du Sauveur la veille de sa Passion, grâce suprême que sa grande pureté lui mérita, dit saint Augustin.

Ce fut pour ce motif probablement aussi qu'il put assister, au pied de la croix, à la mort de son divin maître, tandis que les autres apôtres en furent empêchés ; il entendit le divin crucifié le présenter à sa mère comme son remplaçant.

Il vit le soldat ouvrir, avec une lance, le côté de Jésus mort pour les pécheurs, d'où il sortit du sang et de l'eau. Il comprit que la porte de la vie venait de s'ouvrir pour ceux que l'Eglise recevrait dans son sein, et que la Sainte Vierge était la personnification de cette Eglise naissante, tandis que lui venait d'être élu le soutien de cette maternité divine.

Saint Jean l'évangéliste, qui a écrit les actes et les paroles du Sauveur, en s'élevant à une haute spiritualité, nous apparaît escorté d'un aigle. Or, dans presque toutes les langues de l'antiquité, aigle veut dire esprit, et, étant originairement employé pour exprimer le souffle du vent, il devint le symbole de l'*Esprit de Dieu ;* voilà donc pourquoi on en fait une application au caractère mystique de l'Evangile de saint Jean ; cet Evangile, par sa doctrine du Verbe, le montrant évidemment, son plus clairvoyant disciple et le plus solide appui de l'Eglise catholique pour la défense du dogme de la Sainte-Trinité contre les Ariens, c'est pour cela qu'il appartenait à saint Jean d'être le patron des *Théologiens*.

Saint Jean l'évangéliste a un nimbe circulaire surmonté de deux tiges d'héliotrope (1), symbole du soleil ou de la lumière dont le soleil

(1) Il est ainsi représenté dans un vitrail du XIIe siècle, à Saint-Rémi de Reims.

est la source, parce qu'il a été favorisé de la haute inspiration qui lui a permis de s'élever jusqu'à la nature divine du Sauveur.

Les animaux évangéliques, dit le Père Cahier, page 392, sont assignés : l'homme à saint Mathieu, le lion à saint Marc, le bœuf à saint Luc, l'aigle à saint Jean. C'étaient des animaux mystérieux, incorporels dans le langage liturgique, auxquels on donnait un aspect étrange ; le moyen-âge plaçait les têtes de ces animaux sur des épaules d'hommes, et on retrouve çà et là, dans l'assemblage des quatre animaux évangéliques greffés sur un tronc commun, ce que les Grecs ont appelé *Tétramorphe* ; c'était par conséquent l'union des quatre attributs emblématiques embrassant Jésus-Christ dans son quadruple caractère comme homme, roi, prêtre et Dieu.

Christus homo, Christus vitulus, Christus leo, Christus est avis : in Christo, ea mente notare potes : est homo dum vivit, bos dum moritur, leo vero quando resurgit, avis quando superna petit.

Le Christ est tour à tour un homme, une génisse, un lion, puis un aigle après le sacrifice : homme pendant qu'il vit, génisse sur l'autel, lion ressussitant, aigle montant au ciel.

D'après la tradition, l'empereur Domitien, très irrité des prédications de Jean, le fit battre de verges en face la Porte Latine et le condamna à périr dans une cuve pleine d'huile bouillante. Il en sortit en parfaite santé, et le nom de *saint Jean Porte-Latine* lui resta, ce qui le rendit le patron des libraires, les vendeurs de livres latins ayant l'habitude de se tenir tous près de cette porte.

On lit dans Félibien qu'en 1342, il y avait vingt-huit libraires à Paris ; Sauval nous apprend aussi qu'il y avait dans l'église de Saint-André, avant 1467, une confrérie de Saint-Jean-l'Evangéliste érigée et fondée par les *Libraires* qui, dans ce temps, ne vendaient guère que des manuscrits, attendu que la découverte de l'imprimerie ne paraît pas avoir précédé le milieu du XVe siècle.

Les écrivains, les relieurs, les enlumineurs et les parcheminiers, relevant de l'Université comme suppôts, faisaient partie de cette confrérie, laquelle fut confirmée par Louis XI le 15 septembre 1467.

L'empereur Domitien, de plus en plus inquiet de voir l'apôtre saint Jean sortir triomphant de toutes les épreuves et faisant de nouveaux prosélytes, l'exila à Pathmos, île de la mer Egée, placée parmi celles qu'on appelle *Sporades* ou dispersées, pour les distinguer des Ciclades, qui sont réunies en forme de cercle.

Le séjour de Jean fut rempli de bénédictions pour les insulaires. Il les convertissait presque tous. Ce fut là qu'il fut ravi en esprit et qu'il vit de grandes merveilles, qui lui inspirèrent d'écrire son bel ouvrage de l'Apocalypse, empreint d'une si haute spiritualité qu'il reste encore très enveloppé de mystères, Cependant, tout en accomplissant son œuvre immatérielle, saint Jean travaillait dans les mines de fer et maniait ce minerai avec l'entendement de la science ; c'est à ce propos que les *Alchimistes* le prirent pour patron.

Saint Isidore raconte qu'à Rome on essaya de l'empoisonner à l'aide de la boisson consacrée du calice ; saint Jean fit le signe de la croix sur ce calice d'où s'échappa un serpent, et le vin recouvra sa pureté ordinaire, c'est en souvenir de ce miracle éclatant qu'on l'invoque contre le poison.

Saint Jean est représenté tenant à la main un calice dont la coupe est

couverte d'émeraudes et de pierres précieuses. L'émeraude, par sa couleur verte, rappelle la pompe des champs, dont rien ne ternit l'éclat, et symbolise la virginité de notre Saint, seul vierge parmi les apôtres. Effectivement, saint Jean est encore représenté toujours jeune, avec de longs cheveux, et à la main une branche de palmier en forme de croix, signe évident de sa pureté. Dans les tableaux du crucifiement de Jésus-Christ, il est debout d'un côté, la Sainte Vierge de l'autre ; dans la descente de croix, il aide à soutenir le corps ; dans les tableaux de l'ensevelissement, il aide à le porter.

Il guérit un homme très perclus qui se tenait à la porte du temple, c'est pourquoi il fut invoqué pour les maux de pieds ; quant à l'invocation pour la pluie, voilà comment elle se trouve expliquée :

L'impératrice Gallo Placidia avait été prise par un violent orage où sa vie fut en danger, lors de son retour de Constantinople en Italie ; elle en avait été sauvée par l'intercession de saint Jean. Or, pour satisfaire au vœu qu'elle avait fait alors, elle bâtit une église en l'honneur de ce Saint et le fit invoquer contre les tempêtes. Elle désirait beaucoup mettre une relique authentique du Saint dans cette église ; une seule existait à Saint-Jean de Latran, c'était sa tunique. Elle cherchait à s'en emparer, ce que blâma son confesseur, qui lui dit de consulter saint Jean par une prière. Pendant qu'elle priait, elle vit le Saint lui-même, et, comme elle se précipitait à ses pieds, il disparut laissant une de ses sandales. Cette apparition est représentée à Ravenne par deux bas-reliefs et une mosaïque. On dit aussi qu'il est à Ephèse un lieu où cet apôtre écrivit l'Evangile. Sur le sommet de la montagne voisine, se voient quatre murailles sans toit. C'est là qu'il se tenait, priant continuellement le Seigneur pour les péchés du peuple ; il obtint que la pluie n'y tomberait point jusqu'à ce qu'il eût achevé son Evangile. Encore aujourd'hui, le Seigneur ne permet pas que la pluie y tombe ni qu'un nuage menaçant s'y arrête. C'est là sans doute la cause de l'invocation pour la fertilité des champs, qui dépend beaucoup de la pluie qui leur vient à propos.— (*Saint Grégoire de Tours*, XXX.)

Les dictons populaires disent que s'il pleut à la Saint-Jean chaude, 6 mai, les biens de la terre dépérissent jusqu'à l'autre Saint-Jean, 24 juin.

A la grand SAINT-JEAN
L'oiseau sur le gant.
S'il pleut le jour de SAINT-JEAN,
Toute l'année s'en ressent.

Mgr de Ségur cite à ce propos ce dicton :

La lune de SAINT-JEAN gouverne le temps jusqu'à la Noël
La lune de Noël le gouverne jusqu'à la SAINT-JEAN.

Aucun auteur ne précise le temps que vécut saint Jean l'évangéliste ; presque tous croient généralement qu'il passa soixante-huit ans sur la terre après la Passion de Notre-Seigneur, et qu'il avait alors de vingt-deux à vingt-huit ans ; ce qui est certain, c'est qu'il résidait à Ephèse dans les dernières années connues de sa vie, et qu'il se faisait porter par ses disciples dans les réunions chrétiennes. Saint Jérôme rapporte que, sa faiblesse étant devenue extrême, il ne disait plus que ces mots : *Filioli, diligite alterutrum.* « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples, ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui

demandèrent pourquoi il ne changeait pas de discours. Il leur répondit : Parce que c'est le précepte du Seigneur ; si on le garde bien, il n'en faut pas davantage pour être sauvé !

On l'invoqua dès lors pour la bonne amitié ou l'affection mutuelle.

Dilectio mutua

Excita, quæsumus, Domine, in Ecclesia tua spiritum VERÆ DILECTIONIS, *quem dilectus filio tuo* JOANNES *jugiter commendabat, ut eodem nos repleti sincera invicem caritate complectamur.*

Affection mutuelle.

Excitez, Seigneur, nous vous en prions, dans votre Eglise la *véritable affection* que *Jean*, l'ami cher à votre fils, recommandait constamment, afin qu'étant remplis de ce même esprit, nous nous aimions mutuellement d'une sincère affection.

(PAPEBROCK.)

SAINT JEAN. — PROSE D'ADAM DE SAINT VICTOR

Sed JOANNES *Ala Bina*
Charitatis, aquilina
Forma, fertur in divina
Puriori lumine.

Mais *saint Jean* avec les deux ailes de la charité, sous la forme d'un aigle, est emporté par une lumière plus pure vers les choses divines.

Dans le *Manuale* de Kempten, se trouve une autre oraison pour la bénédiction (le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste) du vin qui était un préservatif *contre les Poisons* et *les Maladies contagieuses.*

OREMUS

Domine Jesu Christe, qui te vitem veram, et sanctos apostolos tuos palmites appellari voluisti, et de omnibus te diligentibus vineam electam plantasti, bene†dic hoc VINUM, *et ei virtutem tuæ bene†dictionis infunde ; ut quicumque ob honorem et memoriam dilecti tui discipuli* JOANNIS, *cujus hodierna festivitate lætamur, ex eo sumpserint vel biberint,* MORBIS *et* VENENIS PESTIFERIS *effugotis, sanitatem et salutem corporis et animæ consequantur. Qui vivis.*

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu qu'on vous appelât la vraie vigne et vos saints apôtres les branches, et avez fait votre vigne de choix de tous ceux qui vous aiment, bénissez † ce vin et donnez-lui la puissance de votre bénédiction †, afin que tous ceux qui, en honneur et en mémoire de *Jean*, votre disciple bien-aimé, dont nous nous réjouissons de célébrer aujourd'hui la fête, en auront pris ou bu, soient préservés des maladies et des *Poisons pestilentiels*, et qu'ils obtiennent la santé et le salut de l'âme et du corps. Vous qui vivez, etc.

BÉNÉDICTION DU VIN LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

Appendice du rituel romain, approuvée par la Sacrée Congrégation des Rites, et promulguée le 3 mai 1873 par l'archevêque de Malines.

CONTRE LES POISONS

OREMUS

Benedicere † et conservare † digneris, Domine Deus, dextera tua hunc calicem vini et cujuslibet potus : et præsta hunc per merita sancti JOANNIS, *apostoli et evangelistæ, omnes in te credentes et de calice isto bibentes, benedicantur et protegantur. Et sicut beatus* JOANNES *de calice bibens venenum, illæsus omnino permansit ; ita omnes hac die in honorem beati* JOANNIS *de calice isto bibentes, meritis ipsius* AB OMNI ÆGRITUDINE VENENI, *et noxiis quibusvis absolvantur, et corpore ac anima se offerentes ab omni culpa liberentur. Per, etc.*

PRIONS

Seigneur Dieu, daignez bénir † et consacrer † par votre droite ce calice de vin et de boisson quelconque ; faites que par les mérites de *saint Jean*, apôtre et évangéliste, tous ceux qui croient en vous et boient de ce calice, soient bénis et protégés, de même que *saint Jean*, buvant le poison d'un calice, est resté tout à fait sain et sauf, que de même tous ceux qui boiront aujourd'hui de ce calice en l'honneur de *saint Jean* soient, par ses mérites, préservés *de tout mal du poison* et de toute chose nuisible et que, s'offrant à lui de corps et d'âme, ils soient délivrés de toute faute. Par, etc.

AUTRE ORAISON POUR LA MÊME BÉNÉDICTION

Approuvée par l'archidiocèse de Cologne, contenue dans le même appendice du rituel romain.

Domine Jesu Christe, qui te vitem veram, et sanctos apostolos tuos palmites appellari, et de omnibus te diligentibus vineam electam plantare voluisti : benedic hoc vinum et virtutem in tuæ benedictionis infunde : ut quicumque ex eo sumpserit vel biberit, intercedente dilecto discipulo tuo JOANNE *apostolo et evangelisto singulis morbis et* VENENIS PESTIFERIS EFFUGATIS, *sanitatem inde corporis et animæ consequatur. Qui vivis, etc.*

Dans les œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, publiées par Léon Gauthier, 2e éd., p. 86, nous trouvons une prose où on célèbre son pouvoir contre le poison.

4	4
Vim VENENI *superavit* *Morti, morbis imperavit* *Necnon et dæmonibus.*	Il triomphe de la violence des poisons, il commande aux maladies, même à la mort, ainsi qu'aux démons.
. . . . .	. . . . . ,
Sed vir tantæ potestatis *Non minoris pietatis* *Erat tribulantibus.*	Et cet homme d'un si grand pouvoir n'avait pas moins de charité pour ceux qui étaient dans la tribulation.
5	5
Cum gemmarum partes fractas *Solidasset, has distractas* *Tribuit pauperibus.* *Inexhaustum fert thesaurum* *Qui de virgis fecit aurum* *Gemmas de lapidibus.*	Après avoir solidifié les parties divisées de pierres précieuses, il les partagea et les distribua aux pauvres. Il porte un trésor inépuisable, lui qui a changé les verges en or et les cailloux en pierres précieuses.

Sur le bénitier de la cathédrale de Milan :

Celsa petens AQUILÆ *vultum gerit astra Johannes.*

(*Jean* gagnant les astres élevés porte la figure d'un aigle.)

Sur le manuscrit n° 323 du IXe siècle, on lit :

Terrenum nil theologo par esse JOHANNI
Inventum est AQUILÆ *speciem. Magi symbolus implet*
Divinum penetrans qui mentis acumine solem
Defuso imbrificat suspectans flumine terras.

(On n'a rien trouvé sur la terre de comparable à *Jean* le théologien que la figure de l'aigle.

Ce symbole caractérise ce docteur qui, par la finesse de son esprit, pénétrant le soleil divin et le contemplant, inonde la terre des flots de lumière qu'il en fait descendre)

Sur le manuscrit n° 261, Xe siècle :

More volans AQUILÆ *verbum petit astra* JOHANNES.

(Volant à la manière de l'aigle, *Jean* monte aux nues par sa parole.)

Sur le manuscrit n° 275, XIe siècle :

JOHANNES *titulum ponens verbum caro factum*
Defixit radiis AQUILÆ *sua lumina solis.*

(*Jean* inscrivant le titre : *Verbe fait chair*, comme l'aigle a fixé ses regards aux rayons du soleil.)

Puis, sur la page en regard, quatre anges tiennent un cartouche portant cette inscription :

Virginitas superis placeat quia sancta ministris
Ostendunt tituli claro Theoremate fulti
Virginitate placens quos scripsit virgo JOHANNES.

(Parce que la virginité plaît à Dieu, elle est imposée à ses ministres. Ceci est démontré par les ouvrages appuyés sur une claire vision, que *Jean* vierge, agréable par sa virginité, a composés.)

VINGT-HUIT DÉCEMBRE

SAINTS INNOCENTS

Ier SIÈCLE.

Invoqués pour les Enfants en danger, pour la Conversion des jaloux et des ambitieux. — Patrons des Enfants de chœur et des Enfants trouvés.

OUT le monde connaît l'histoire émouvante du massacre ordonné par le roi Hérode, furieux de n'avoir pu trouver à Bethléem, l'enfant annoncé par les Ecritures et que les mages étaient venus adorer ; saint Joseph et la Vierge l'avaient transporté en Egypte, où sa présence seule portait des fruits de bénédiction et répandait la lumière.

Saint Augustin dit que ces pauvres petits êtres assassinés, à la place de Jésus-Christ, nous prouvent que l'innocence avait le bonheur de mourir pour la justice, et on peut en déduire la pensée que c'était la figure du sacrifice plus héroïque de Notre-Seigneur qui devait compléter, plus tard l'intercession déjà efficace de ces martyrs inconscients.

L'Eglise a toujours célébré *la fête des enfants*, le jour anniversaire du massacre des Innocents. Au moyen-âge, les enfants de chœur célébraient leur fête d'une singulière façon dans les cathédrales : c'est ce qu'on appelait *la fête des Innocents*. Aux vêpres de Saint-Jean, quand on chantait le verset du *magnificat : deposuit potentes de sede*, celui qui régissait l'office, cédait son bâton à un enfant de chœur ; ses jeunes collègues échangeaient leurs basses stalles avec les hautes stalles des chanoines. Plus tard, les enfants de chœur élisaient l'un d'entre eux qui prenait le titre d'évêque, portait la crosse et la mitre, conférait des dignités et donnait la bénédiction au peuple. En 1533, nous voyons un chapitre donner une somme de soixante sols pour subvenir aux frais de ces cérémonies. Des abus firent supprimer ces coutumes naïves : au XVIIIe siècle, on ne conservait plus aux enfants de chœur que le privilège de chanter seuls, à la messe des *SS. Innocents*, l'antienne : *Hi sunt qui cum mulieribus*, les plus jeunes d'entre eux battaient la mesure. *(Ordinarius Liber* du XIIIe siècle, manuscrit de Villemain, p. 310.) A. Corb. 4, 324.

A la Collégiale de Saint-Furzy, à Péronne, on a conservé la coutume de conduire le plus méritant des enfants de chœur au trône de l'évêque diocésain, tous ses confrères l'escortent, chantent et finissent par recevoir sa bénédiction.

A la collégiale de Moulins, d'après les faits consignés par Dom Turpin, dans les registres capitulaires de la dite Eglise, depuis 1397 jusqu'en 1699, on a recueilli la certitude que le jour de la fête des Innocents, le chapitre contribuait aux frais d'un dîner offert aux enfants de chœur en l'honneur du jour considéré comme leur fête. Ils faisaient entr'eux l'élection du plus méritant qu'ils saluaient, en l'appelant : *Venerabilis Dominus abbas* (Vénérable seigneur abbé.)

En 1602, le chapitre permit aux enfants de chœur d'occuper les chaises hautes ; les plus grands revêtirent la chape et récitèrent l'office. Il

leur fut ensuite accordé d'aller chez leurs parents, à condition qu'ils reviendraient coucher à la maîtrise.

Néanmoins, malgré ces témoignages de joie exprimés en l'honneur des martyrs, dont les cris vinrent apprendre au monde entier que le Christ était né, ce jour où leur sang ruissela pour sa gloire, demeura dans les souvenirs comme un jour néfaste où Dieu réclamait des victimes, et, sans réfléchir que cette immolation ouvrait l'immortalité bienheureuse, les fiancés refusèrent de se marier ce jour-là, personne ne voulait étrenner des habits neufs ; il en est même qui refusaient de se faire les ongles.

Le couronnement du roi Edouard V fut différé d'un jour et renvoyé du dimanche au lundi, parce que le dimanche était le *Childermasday*.

L'Evangile nous dit : « Alors s'accomplit cette parole du prophète Jérémie : On a entendu une voix dans Rama, des plaintes et des cris lamentables, c'est Rachel qui pleure ses enfants et qui ne veut pas se consoler, parce qu'ils ne sont plus. »

Rama signifie hauteur. Effectivement les cris s'élevaient et parvenaient vers Dieu, de même la voix de l'affligé pénètre jusqu'à lui.

Rachel figure l'Eglise pleurant les martyrs de Bethléem, dit saint Jean Chrysostome ; on immole tous les enfants qui, en mourant innocemment pour le Christ, deviennent ses premiers témoins et méritent le témoignage d'une louange parfaite.

Une chapelle a été élevée à Bethléem sur le terrain où la tradition fait connaître que l'on a renfermé dans une caverne les corps des petits innocents ; saint Jean, dans son Apocalypse, parlant des âmes innocentes qui suivent Jésus dans le ciel, en désigne cent quarante-quatre mille ; serait-ce le nombre des enfants massacrés à Béthléem ? on ne saurait l'affirmer : ce n'est pas présumable.

Le Polygonum hydropiper, appelé Persicaire, porte, parmi ses noms vulgaires, celui de Herbe des Innocents qui peut remplacer la moutarde dans la préparation des sinapismes. On appelle Tulipes des Innocents celles qui semblent figurer des os de morts.

Et les cris discordants des enfants ont fait dire :

La musique des Saints-Innocents
Fait pitié à qui l'entend.

La musique de Saint-Innocent, la plus grande pitié du monde, dit Cyrano de Bergerac.

Rien de gracieux comme l'hymne du bréviaire romain :

Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas,
Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palma et corona luditis.

(Salut, fleurs des martyrs, vous que le persécuteur dn Christ a moissonnées quand vous parûtes à la lumière, comme un tourbillon effeuille les roses naissantes.)

(Premières victimes offertes à Jésus-Christ, tendre troupeau égorgé pour lui, vous jouez innocemment sous l'autel même avec vos palmes et vos couronnes.)

Entre Bethléem et Ephrata, on voit le dôme construit par les Turcs à la place du monument élevé par Jacob sur la tombe de Rachel, une tradition rapporte que souvent on entendait dans l'air des gémissements plaintifs et on les interprêtait ainsi :

« C'est Rachel qui pleure ses enfants, et qui ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus. » (Prophète Jérémie.)

INVOCATION

O Dieu dont les Saints Innocents ont confessé la gloire, non par leurs paroles, mais par leur mort, faites mourir en nous, toutes les passions et tous les vices, afin que notre vie et le réglement de nos mœurs soient une confession continuelle de la foi dont nous faisons profession par nos paroles, par N. S. J. C. Ainsi soit-il.

(Saint François de Sales. — *Petits Bollandistes*)

VINGT-NEUF DÉCEMBRE

SAINT TROPHIME

IIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Goutte. — Patron des Enfants.

AINT Trophime était né à Ephèse de parents gentils ; quelques auteurs croient que le Christ, après son ascension, lui dévoila qu'il le destinait à devenir le collaborateur des apôtres. Raban-Maur suppose qu'il avait été appelé par N. S. de son vivant et qu'il faisait partie des soixante-douze disciples. Il se base sur la statue de saint Trophime, qui décore le portail de l'église métropolitaine d'Arles. On y lit :

Cernitur eximius *Vir, Christi discipulorum* *De numero, Trophimus* *Septuaginta duorum.*	Vous voyez Trophime, cet excellent homme, qui était du nombre des 72 disciples du Christ.

Saint Trophime s'attacha d'abord à saint Etienne, puis devint le disciple de saint Paul qu'il accompagna en Samarie, à Jérusalem. Saint Paul le fit prêcher, et saint Trophime, étant considéré encore comme idolâtre, saint Paul eut à ce sujet des reproches et des attaques, dont il dût se défendre devant le Sanhédrin et ensuite à Rome ; il laissa Trophime très malade à Millet, ville d'Ionie. Une lettre de saint Paul à Timothée le prouve : il dit, j'ai laissé Trophime très malade à Millet. Mais pendant que saint Paul allait évangéliser l'Orient, Trophime se guérissait et devenait le disciple de saint Pierre, près duquel saint Paul le retrouva plus tard.

Ce fut alors l'heure où saint Pierre voulut faire combattre l'idolâtrie dans les Gaules et il chargea saint Paul qu'il envoyait en Espagne d'établir, d'abord en passant, Trophime, Crescence, Paul, Sergius et Eutrope dans la Gaule méridionale.

Ici une contestation s'élève entre les auteurs. Saint Grégoire de Tours prétend que sous l'empereur Dèce, sept évêques furent envoyés dans les Gaules : Gatien à Tours, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Denis à Paris, Austremoisne en Auvergne et Martial à Limoges ; ceci concernerait le IIIe siècle.

Mais dans un ancien manuscrit de la bibliothèque du roi, découvert par M. l'abbé Faillon, on lit :

« Sous l'empire de Claude, l'apôtre Pierre envoya dans les Gaules, « pour prêcher la foi de la trinité aux gentils, quelques disciples aux- « quels il assigna des villes particulières, Trophime, Paul, Sergius.»

Dom Ruinard, savant bénédictin, et le père Sirmond affirment que saint Grégoire est dans l'erreur, que saint Trophime vint certainement dans les Gaules au IIe siècle et qu'il est facile de le prouver en voyant que, dans le IIIe siècle, saint Denis vint placer sur le siège d'Arles, *vacant depuis longtemps* par la mort de Trophime, son disciple Régulus.

Il paraît évident aussi, d'après M. l'abbé Faillon, que saint Trophime s'installait à Arles en même temps que saint Eutrope à Orange ; ce dernier était un égyptien converti, disciple de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il est dit qu'il vint dans les Gaules combattre l'idolâtrie, de concert avec *saint Trophime*, saint Maximin et sainte Marthe, et que c'est saint Trophime d'Arles et saint Maximin d'Aix qui dédièrent à Dieu l'oratoire de sainte Marthe, en Provence.

On raconte dans le Martyrologe français d'André du Saussaye que, Trophime en arrivant à Arles, trouva deux énormes colonnes reliées ensemble dans le haut par un arc que recouvrait une espèce d'autel sur lequel, chaque année au mois de mai, on renouvelait un ignoble sacrifice humain.

Trois beaux enfants étaient engraissés et réservés pour être immolés devant une foule considérable, les habitants d'Arles étaient avides de voir couler et de recueillir leur sang. Ils offraient cette purification à leurs dieux.

Trophime, rempli d'horreur, s'élança au milieu des groupes rassemblés. Il leur parla avec un accent hardi et convaincu pour leur expliquer la loi de Jésus-Christ, leur révéler ses promesses et leur faire comprendre que son sang avait seul le pouvoir de racheter l'humanité. Il eut le bonheur d'être entendu, de sauver ainsi ces pauvres enfants, ce qui explique son patronage, et même de convertir un grand nombre de païens. Le préfet de la ville, lui-même, donna l'exemple de la conversion. Il se fit baptiser et confessa ses erreurs passées ; il concéda à la suite un monument à saint Trophime où il put continuer ses exhortations, dire des prières et enfin où il fonda sa première église.

Saint Trophime ne trouva pas trop d'obstacles à Arles, puisqu'on ne parle dans aucun auteur de persécutions dont il ait dû souffrir, on croit généralement qu'il mourut à Arles et que ses reliques furent transférées dans la cathédrale en 1152 ; on donna alors son nom à ce monument, au lieu de celui de Saint-Etienne qu'il avait reçu primitivement à sa consécration.

M. Barbier de Montault affirme qu'on l'invoque pour la goutte ; mais nulle part on n'explique bien pourquoi les goutteux s'adressent à lui ; il est à croire qu'il avait guéri plusieurs personnes de cette maladie et qu'il en avait été guéri lui-même quand il était à Millet, comme nous l'avons dit plus haut et que c'est là l'origine de cette invocation.

On conserve des reliques de lui à Saint-Philippe-de-Néri — via Giulia — et on les expose en différentes circonstances.

TRENTE DÉCEMBRE

SAINT EVROULT (EBRULPHUS)

VIe SIÈCLE.

Patron des Bergers, des Infirmes et des Fous. — Invoqué contre la Folie, l'Epilepsie, l'Aliénation, la Fièvre, pour ou contre la Pluie.

VROULT, né en 517 à Bayeux, était riche, beau, intelligent ; il parlait avec facilité, le roi Childebert Ier en fit un procureur général, charge fort importante en ce temps-là ; il était d'une grande piété et, malgré les nombreuses affaires dont il s'occupait habituellement, il consacrait des heures entières à la lecture des saintes écritures et il menait dans le mariage une vie aussi parfaite qu'un religieux.

Un jour, assistant à l'office divin, il entendit prononcer ces paroles adressées par Jésus-Chrit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Ces paroles du divin maître le touchèrent jusqu'au fond du cœur, il persuada à sa femme de distribuer leurs biens aux pauvres, et de se retirer dans une maison religieuse. Pour lui, il entra dans un cloître, près de Lisieux ; dans ce cloître il devint, en peu de temps, si aimé, si estimé, si honoré par les autres religieux, que son humilité s'en effraya. Il songea dès lors à fuir et partit avec trois moines très pieux, pour la forêt d'Ousche : aux environs de Lisieux un ange lui désigna un lieu désert fertilisé par une source ; ils y bâtirent des cabanes et, ayant découvert des brigands qui vivaient de rapines et de meurtres, ils les convertirent, en firent des moines auxiliaires, auxquels tant d'hommes zélés vinrent se joindre que *saint Evroult* finit par élever quinze monastères dans différents pays.

Saint Evroult regardait la perte des biens temporels comme une occasion de bénir Dieu et il avait des paroles de paix si éloquentes, qu'il réconciliait tous les ennemis.

Une maladie contagieuse, très grave, vint ensuite jeter la consternation au milieu du troupeau de *saint Evroult*, soixante dix-huit religieux succombèrent ; l'un d'eux, pour lequel *saint Evroult* avait un attrait spécial, mourut si rapidement qu'on n'eut pas le temps de lui apporter le saint viatique. *Saint Evroult,* tout en larmes, pria près de son lit et le ressuscita juste le temps de recevoir la sainte communion ; un autre religieux, essentiel à la gestion du couvent, fut également ressuscité par le saint homme le jour de Noël. Le bruit s'en répandit et les malades accoururent à lui de toutes parts : une femme malade qui sollicitait au loin sa guérison reçut le bord de la robe de saint Evroult, il l'avait coupée à son intention, et elle fut guérie.

Tous les fiévreux étaient guéris également dès qu'ils l'approchaient ou lorsqu'ils touchaient sa corde ou une pièce de ses vêtements. Un homme en démence retrouva sa raison, un possédé fut délivré du démon et, après la mort de saint Evroult, il suffisait de l'invoquer pour être exaucé. Voilà qui explique les invocations indiquées plus haut.

Le roi Childebert III, qui gouvernait la Neustrie, désira voir saint Evroult ; il vint accompagné de la reine, de la famille royale et voulut lui offrir pour cadeau de saintes reliques ; la reine fit vœu de bâtir une

église à la sainte Vierge, dans cette forêt d'Ousche, à la place où saint Evroult les reçut et leur parla; plus tard elle fit bâtir, en outre, un monastère de religieuses près l'église Notre-Dame, où le corps de saint Evroult fut déposé après sa mort. Malheureusement, les Normands et les Neustriens devinrent en guerre les uns avec les autres et firent de grands ravages dans les diocèses de Chartres, de Séez et d'Avranches. Louis V, roi de France, envoya une armée sous la conduite du duc d'Orléans et ce dernier fit enlever le corps de saint Evroult, ainsi que ceux de saint Evremont et de saint Ansberg, enterrés près de lui. Ils bâtirent, dans l'Orléanais, une église pour les honorer et les conserver, qui prit le nom de *Saint-Evroult*. Les moines désolés cherchèrent à reprendre le corps de leur saint fondateur et, en 1130, Guérin, abbé de Saint-Evroult, obtint le bras droit du Saint et des parcelles d'ossements; les reliques qui restaient à Orléans furent brûlées par les protestants ; on assure que sa tête est cependant encore dans la paroisse de Saint-Evroult-de-Montfort, qu'on y fait des pèlerinages et qu'on y obtient des guérisons. On conserve aussi de ses reliques, à Alençon, à Mortagne, à Argenton, à Ancenis, etc.

A une demi-lieue du monastère qu'habitait *saint Evroult*, on trouve une fontaine qui porte son nom ; il s'y désaltérait souvent et beaucoup de pèlerins vont y boire ; l'épilepsie, la fièvre, la démence y trouvent souvent du soulagement ou la guérison complète ; on invoque *saint Evroult* pour la pluie parce que, dans un moment de grande sécheresse, on porta ses reliques en procession et on trempa l'extrémité de son bras dans la fontaine, la pluie tomba immédiatement en abondance sur toutes les terres qui étaient altérées.

On donne à *saint Evroult* pour attribut un morceau de pain, le seul qui restait dans son monastère de la forêt d'Ousche, lorsqu'un malheureux se présenta mourant d'inanition. Il en fut récompensé, puisqu'un étranger vint aussitôt après déposer de nombreuses provisions à la porte du monastère.

On voit aussi, dans le fond, un mulet chargé de provisions pour rappeler cette récompense divine :

OREMUS

Domine Jesu Christe, qui es salus et medecina vera, è quo omnis sanctitas et prosperitas dimanant : Qui instituisti ut languidos olei liquore in salutem ungamus, quæsumus clementiam tuam, ut diabolica vexatione laborantem sanare digneris ; fiatque hæc olei sancti perunctio morbi præsentis expulsio. Et sicut ego oleo sancto tuo creaturam tuam unxi, sic et tu divina medecina digneris eam ungere et ab infirmate sua liberare. Qui vivis et regnas, etc.

PRIONS

Seigneur J. C qui êtes le vrai salut et remède d'où découlent toute prospérité et sainteté, qui avez établi l'onction de l'huile pour le salut des malades, nous supplions votre clémence de daigner guérir ce malheureux affligé de vexations diaboliques. Que cette onction d'huile sainte fasse disparaître la maladie présente ! Et de même que je oins votre créature de votre huile sainte, de même daignez vous-même lui appliquer votre remède divin et la délivrer de son infirmité, vous qui vivez et régnez, etc.

(Père Giry. — *Petits Bollandistes.*)

TRENTE-ET-UN DÉCEMBRE

SAINTE COLOMBE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE. — 274

Patronne des Vierges, des Délaissés. — Invoquée pour la pluie, la conversion des âmes. — Contre les maux d'yeux, les dangers qui menacent la pureté.

OLOMBE naquit en Espagne d'une famille royale : on croit généralement qu'elle était fille d'un prince de Sarragosse; elle quitta ses parents pour se faire chrétienne, suivie d'une femme, nommée depuis sainte Béate. Elle pénétra dans les Gaules ; ce fut près de Vienne en Dauphiné qu'elle reçut le baptême. On voit encore, dans un ancien couvent de religieuses bénédictines, une chapelle en ruines où subsiste l'inscription suivante :

BAPTISTERIUM SANCTÆ COLOMBÆ
(Baptistère de sainte Colombe)

Le bourg où était cette abbaye, s'appelle aujourd'hui Sainte-Colombe.

Cette jeune fille, s'étant rendue à Sens, fut présentée à l'empereur Aurélien comme chrétienne. Il fit tous ses efforts pour ébranler sa foi ; il lui promit de magnifiques alliances avec des richesses qui ne l'ébranlèrent pas ; furieux d'échouer dans toutes ses propositions, il la fit jeter dans un cachot sur lequel on vit plus tard s'élever une église.

Dans ce cachot, Aurélien osa envoyer un jeune homme sans mœurs auquel il livrait cyniquement cette jeune fille. Elle n'eut pas le temps d'être effrayée, car une ourse femelle, de forte taille, apparut soudain, se plaça entre eux et terrassa le débauché qu'elle écrasait sous son étreinte ; sainte Colombe tendit une croix à ce séducteur opprimé, lui conseillant de l'invoquer. Le jeune homme, frappé du prodige dont il était l'objet, ayant promis de se convertir, fut laissé libre par l'ourse. A cette nouvelle, Aurélien, très exaspéré, envoya des soldats pour s'emparer de la Sainte et la faire périr sur un bûcher. Ils trouvèrent l'ourse couchée à ses pieds, prête à s'élancer sur ceux qui s'approcheraient; ils furent donc forcés de reculer. L'empereur s'indigna de leurs craintes et donna l'ordre de brûler toute la prison. Mais sainte Colombe parut belle et souriante dans son réduit enflammé ; elle seule, au milieu de l'incendie, restait debout, et quand les flammes s'approchèrent de l'ourse, elle lui ouvrit un passage au milieu des flammes pour lui permettre de s'éloigner, puis elle vit, aussitôt après, une pluie torrentielle éteindre tout autour d'elle le brasier ardent.

Ces miracles suffisaient assurément pour attester la protection du ciel ; Dieu voulant récompenser le dévouement et la foi de la jeune chrétienne, permit alors qu'elle tombât dans les mains des exécuteurs qu'Aurélien ne cessait d'exciter contre elle. Ils l'entraînèrent hors des murs de Sens, près d'une fontaine, ou plutôt on pense que la fontaine jaillit en ce lieu en souvenir du martyre de la Sainte ; elle fut étendue sur un chevalet et flagellée ; on lui déchira les chairs avec des ongles de fer, et, quand elle mourut, une voix se fit entendre disant : « Viens, ma colombe ! l'hiver a passé pour toi ; viens jouir près de moi du printemps éternel ! »

On représente sainte Colombe souvent avec sainte Béate qui l'accompagnait dans sa fuite en Gaule quand elle voulut se faire chrétienne.

On la représente encore lorsqu'elle voyageait et que, très altérée, elle fit jaillir une source d'eau limpide; ceci et la pluie qui éteignit le feu de la prison expliquent pourquoi on l'invoque pour avoir de l'eau quand on en a grand besoin.

On la voit aussi quelquefois recevant le baptême ou bien comparaissant devant Aurélien, escortée d'une colombe qui symbolyse son nom.

La manière la plus ordinaire de la voir représentée est : une jeune fille dans une prison, entourée de flammes : une ourse est à ses pieds ou quelquefois debout entre elle et un jeune homme. Sainte Colombe tend une croix au jeune homme que l'ourse veut écharper.

Aubertus, prince idolâtre et aveugle, eut la révélation que le corps de sainte Colombe avait été enterré près d'une fontaine où on obtenait de continuelles guérisons. Il voulut alors y être conduit; y ayant recouvré la vue, il fit chercher le corps de la Sainte et le trouva effectivement près de la fontaine. Il se convertit aussitôt et bâtit une église en ce lieu qui devait être celui où elle avait été martyrisée. Depuis cette époque, sainte Colombe fut invoquée pour les maux d'yeux et pour la conversion des âmes.

Les pèlerins accoururent si nombreux dans l'église fondée par Aubertus sur le tombeau de sainte Colombe, qu'elle devint insuffisante, et le roi des Francs, Clovis II, y joignit un monastère en 620. Les saintes reliques furent plus tard enlevées de la crypte qui les contenait; pendant plusieurs siècles, on se les disputa dans les églises et basiliques élevées en son honneur. Elles finirent par rester dans la cathédrale de Sens. Depuis la Révolution, quelques fragments ont été distribués à l'ancien monastère de Sainte-Colombe, et à l'église de Sainte-Colombe dans la ville de Saintes.

(*Petits Bollandistes.* — PÈRE GIRY.)

INVOCATION

O Dieu qui êtes le protecteur de ceux qui se confient en vous, et sans lequel il n'y a en personne rien de ferme ni de saint, accordez-nous, s'il vous plaît, la grâce, à l'imitation de sainte Colombe, vierge et martyre, que nous soyions fortifiés en l'amour de votre nom. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi soit-il.

SAINT SYLVESTRE, PAPE

IVe SIÈCLE.

Patron des Clercs qui débutent dans les ordres sacrés. — Invoqué contre la Lèpre.

Saint Sylvestre, pape, ne saurait être confondu avec saint Sylvestre, évêque de Châlons, encore moins avec saint Sylvestre, frère convers des Camaldules de Florence, au XIVe siècle et patron des cuisiniers, il en a été question le 9 juin.

Celui qui devint pape, avait été ordonné prêtre par saint Marcellin. Il dicta des actes très sages qui conservèrent son nom et son souvenir en le désignant comme le libérateur moral de l'Eglise.

L'empereur Constantin régnait alors à Rome; pendant une guerre entre ce prince, Maximin et Lucinius, les païens attaquèrent le pape Sylvestre et le forcèrent à résider hors de Rome; son départ fut fatal à

Constantin. Il rentra à Rome dévoré par la lèpre, ainsi que sa fille Constantia ; celle-ci fut guérie par sainte Agnès qu'elle invoqua ; mais son père, qui ne partageait pas sa confiance dans les saints, voulut prendre un bain dans le sang encore chaud d'enfants immolés, suivant les coutumes superstitieuses de l'époque.

Heureusement, la nuit qui précéda cet affreux sacrifice, il fit un rêve merveilleux ou plutôt il fut favorisé d'une apparition tout à fait divine ; les apôtres saint Pierre et saint Paul se présentèrent à lui et se nommèrent ; ils lui défendirent de faire ôter la vie à aucun enfant et lui promirent qu'en récompense, ils lui indiqueraient le moyen de guérir son corps et d'arracher son âme à la corruption ; pour atteindre ce double but, il fallait faire revenir le pape Sylvestre à Rome et se soumettre à ce qu'il indiquerait comme le meilleur préservatif pour obtenir une vie qui durerait toujours. L'empereur, très frappé par cette apparition, congédia, dès le jour suivant, le médecin païen qui le conseillait et envoya des gardes à saint Sylvestre pour protéger son retour à Rome ; le pape rentra donc et guérit l'empereur de la lèpre, puis il le convertit et le baptisa. Aussi, plus tard, le pape Adrien Ier le désigna *Magni Constantini Baptizatorem* (celui qui a baptisé Constantin le grand). On dit aussi que saint Sylvestre baptisa la fille de Calpurnius, préfet de Rome. Elle se retira dans les déserts de Tivoli et devint sainte Romaine, qui fit de nombreux miracles.

Le premier concile général, appelé concile de Nicée, eut lieu alors que saint Sylvestre était pape à Rome. Le sujet qui fit rassembler ce concile, fut l'hérésie d'Arius, contre laquelle le pape combattait énergiquement.

Ce fut saint Sylvestre qui établit des décrets pour que les évêques seuls aient le droit de consacrer le saint chrême ; il décida également que dans le baptême on oindrait le haut de la tête de la personne baptisée.

Il voulut que les diacres fussent revêtus de dalmatiques à l'autel et que le corps de Notre-Seigneur, au lieu d'être conservé sur des étoffes de laine ou de soie, ne reposât que sur des voiles de lin pour représenter les suaires de lin qui avaient enveloppé le saint corps dans son tombeau.

Il prescrivit à ceux qui seraient initiés aux ordres le temps durant lequel ils exerceraient chacun les fonctions de leur ordre avant de monter à un degré plus élevé (Dom Guéranger).

On représente saint Sylvestre parfois déposant le corps de saint Timothée dans les catacombes, escorté par un guerrier que l'on croit être Constantin.

On le représente encore baptisant Constantin ou le bénissant ; quelquefois il est représenté avec un taureau près de lui : on raconte, à ce propos, qu'ayant eu une discussion publique avec des docteurs juifs, en présence de sainte Hélène, un rabbin, pour prouver la divinité de sa doctrine, fit amener un taureau furieux et lui murmura quelque chose dans l'oreille qui le fit tomber expirant.

« Pressé de donner une contre-épreuve de son pouvoir en rendant la « vie à sa victime, le juif refusa et saint Sylvestre se chargea de ressus- « citer le taureau qui regagna son troupeau, sans donner aucun signe « de sa férocité première ». Ce miracle, dit-on, aurait amené la conversion d'un grand nombre de juifs.

On voit aussi, très souvent, saint Sylvestre liant la gueule d'un dragon placé au milieu des flammes, derrière lui, trois cardinaux considèrent deux anges qui soutiennent sa chape.

Le dragon signifie que saint Sylvestre vainquit et confina dans une caverne un dragon qui effrayait les populations ; mais saint Isidore prétend que ce dragon n'a jamais existé, que c'est une figure, attendu que le Tibre ayant débordé et fait de grands ravages, on le compara au dragon dévastateur et vaincu par saint Sylvestre, qui lui ordonna de rentrer dans son lit et de cesser ses ravages.

Enfin, saint Sylvestre est encore très souvent représenté à genoux, considérant un ange qui tient une croix, et cette croix rappelle, sans doute, que sainte Hélène, mère de Constantin, retrouva la vraie croix sous le pontificat de saint Sylvestre.

A Saint-Sylvestre *in capite*, à Rome, on expose la sainte face de Notre-Seigneur, mais cette sainte face envoyée, dit-on, par J. C. lui-même à Magare, roi d'Edesse, serait différente de celle de la Véronique. On y voit aussi la tête de saint Jean-Baptiste, celle de saint Sylvestre, un doigt de saint André, une partie du capuchon de saint François d'Assise, deux épines de la sainte couronne et un morceau de l'éponge qui servit à la passion de Notre-Seigneur.

A Saint-André-des-Monts, à Rome, on expose le voile de saint André Corsini, la mître et l'étole de saint Sylvestre.

A Saint-Sylvestre *in capite*, à deux heures et demie, le vendredi saint, un sermon entrecoupé de morceaux de musique, vient toujours rappeler les trois heures d'agonie de Notre-Seigneur.

Eloge de saint Sylvestre, tiré des *Menées* de l'Eglise grecque :

Pater hierarcha Silvester, sanctitatis lumine sancte illuminatus, fideles illuminatis luciferis documentis ad adorandam unitatem naturæ tripersonalem, et depulisti hæreseon tenebras; ideoque splendide tuam hodie fulgentem memoriam gaudentes hymnificamus.

Père hiérarque Sylvestre, saintement illuminé de la lumière de sainteté, tu as éclairé les fidèles par la lueur de tes enseignements; tu leur as fait adorer l'unité de nature en trois personnes et tu as chassé les ténèbres des hérésies ; c'est pourquoi aujourd'hui nous chantons avec joie dans des hymnes splendides, ta brillante mémoire.

Pater divineloquens, Silvester, fluminibus tuarum precum multiformem luto inclusisti draconem, sacer et mirabilis Ethnicorum ad Deum adduxisti multitudines, Hæbreorum humilicisti audaciam, miracula maxima operans ante illorum oculos sapienter. Ideo te honoramus et beatificamus.

Père aux paroles divines, Sylvestre, par le torrent de tes prières, tu as arrêté et emprisonné le dragon aux mille formes. Homme admirable et sacré, tu as conduit à Dieu des multitudes de païens, tu as humilié l'audace des juifs, opérant sous leurs yeux de grands miracles ; c'est pourquoi nous t'honorons et te proclamons bienheureux.

Immobilem et æternaliter conclusum fecisti, precibus tuis, malignum, invidiosa peste infestatem eos qui ad te accedebant, o beate, qui draconibus, velut portas et pessulos, crucis sigillum imposuisti.

Tu as rendu immobile par tes prières, tu as enfermé pour jamais le serpent de malice qui, dans son envie, infectait de son haleine ceux qui approchaient de toi. O bienheureux ! toi qui as imposé, à la demeure des dragons, le sceau de la croix plus inviolable pour eux que les portes et les verroux.

(GIRY. — *Petits Bollandistes.*)

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

	Tome	Page
SS. Abdon et Sennen, 30 juillet.	II	101
S. Abraham, 9 octobre	II	335
S. Abraham, ermite, 15 juin. .	I	469
S. Acaire, évêq., 27 novembre.	II	496
S. Achard ou Aichard, 15 sept.	II	254
S. Aciscle, mart., 17 novembre.	II	469
SS. Adam et Eve, 18 janvier. .	I	58
S. Adam, abbé, 16 mai	I	5
S. Adelard, 2 janvier	I	375
S. Adjuteur, ermite, 30 avril .	I	299
S. Adrien, mart., 8 septembre.	II	242
S. Afre, martyr, 5 août	II	123
S. Agapit, 18 août.	II	167
Sc Agathe, 5 février	I	110
Se Agathoclie, 17 septembre .	II	261
Se Agnès, 21 janvier.	I	65
S. Agricole, m., 4 novembre .	II	414
S. Agricole, év., 2 septembre.	II	222
Se Agrippine, 23 juin.	I	501
S. Aignan, évêq., 17 novembre.	II	468
Se Albane, 31 mars.	I	223
S. Alban, 21 juin.	I	496
B. Albert d'Ogna, 30 mai . . .	I	358
S. Albert, 7 août	II	132
S. Albertin, 31 août.	II	213
S. Aldegonde, 30 janvier . . .	I	93
S. Aldric, 7 janvier.	I	27
Se Alène, 16 juin	I	478
S. Alexandre, 10 juillet	II	25
S Alexandre, évêque, 11 août.	II	141
S. Alexis, 17 juillet	II	38
S. Amable de Riom, 11 juin . .	I	454
SS. Amand, Lucius, Alexandre et Andald, 5 juin	I	433
S. Amand, évêque, 4 novembre.	II	413
S. Ambroise, év., 7 décembre.	II	537
S. Ambroise, 20 mars	I	201
S. Amelberge, 10 juillet	II	23
S. Ammon, 18 janvier.	I	57
S. Amon, évêque, 23 octobre. .	II	378
S. Ampèle, 14 mai	I	362
S. Anastase, 22 janvier	I	73
S. Anatole, 21 octobre	II	369
S. André, 10 novembre	II	437
S. André, apôtre, 30 novembre.	II	500
S. Angadrême, 14 octobre . . .	II	347
S. Anien, 25 avril	I	283
Se Anne, 26 juillet	II	89
S. Annon, évêque, 4 décembre.	II	519
S. Annemond, 28 septembre. .	II	292
S. Ansbert, 9 février.	I	129
S. Antoine, 17 janvier. . . .	I	49
S. Antoine de Padoue, 13 juin.	I	457
S. Antonin, 14 février	I	141
S. Antonin, 2 mai	I	324
S. Aphrodise, 18 mars et 28 avril.	I	209 293
S. Apollinaire, 23 juillet . . .	II	70
Sc Apolline, 9 février	I	125
Se Apronie ou Evronie, 15 juil.	II	34
S. Aquila, en Asie, 8 juillet. .	II	17
S. Arbogaste, évêq., 21 juillet.	II	57
S. Ardalion, 14 avril	I	257
S. Armogaste, 29 mars.	I	217
S. Arnould, mart., 29 janvier.	I	87
S. Arnold, 18 juillet	II	42
S. Arnoulphe. évêque, 15 août.	II	152
S. Arsène, évêque, 19 juillet. .	II	48
S. Asclipe, 23 décembre. . . .	II	565
S. Aspren, évêque, 3 août . . .	II	117
Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, 15 août	II	151
S. Athanase, 3 janvier.	I	13
S. Athanase, évêque, 2 mai . .	I	322
S. Aubert, évêque, 13 décembre	II	549
Se Aubierge, 7 juillet.	II	15
S. Aubin, 1er mars.	I	157
S. Aubrin, 15 juillet	II	35
S. Audomare, 9 septembre. . .	II	244
S. Augustin, évêque, 28 août .	II	196
S. Aurélien, 8 mai.	I	342
Sc Austreberte, 10 février. . .	I	132
S. Austriclinien, 15 octobre. .	II	351
S. Avertan, 25 février	I	152
S Avertin, 5 mai	I	329
Sc Avoye, 6 mai	I	333
S. Aybert, 7 avril	I	243
Sc Aye du Hainaut, 18 avril. .	I	267

B

	Tome	Page
Se Balzamie, 14 novembre. . .	II	463
S. Bald ou Bon, 29 octobre. . .	II	393
Se Balbine, 31 mars.	I	222
Se Barbe, martyre, 4 décembre.	II	520
S. Barnabé, 11 juin.	I	451
S. Barthélemi, apôtre, 24 août.	II	181
Se Baudille, 20 mai.	I	384
S. Bavon, 1er octobre.	II	301

	Tome	Page
S. Beat ou Bié, 9 mai.	I	346
S. Bellin, mart., 26 novembre.	II	495
S Bénezet. 14 avril	I	255
S. Bennon, 16 juin.	I	476
S. Benoit, 12 janvier.	I	33
S. Benoit, 11 mars.	I	176
S. Benoit, 21 mars.	I	203
S. Benoit, le More, 3 avril. . .	I	237
S. Bernard de Rhodez, 9 octob.	II	335
S. Bernardin de Feltre, 29 sept.	II	296
S. Bernardin de Sienne, 20 mai	I	386
S. Bernulf, 19 juillet	II	48
S. Bernward, évêq., 26 octobre.	II	388
S. Bertaud, 16 juin.	I	479
Se Berthe, 1er mai	I	310
Se Berthe de Vallombreuse, 24 mars	I	212
S. Berthillon, abbé, 26 avril. .	I	290
S. Beuve ou Bove, 24 avril. . .	I	282
S. Beuvon, 23 mai	I	396
Se Bertille, 5 novembre. . . .	II	419
Se Bibiane, mart., 2 décembre.	II	513
S. Blaise, 3 février	I	103
Se Blandine, 2 juin.	I	423
S. Boëtian, 22 mai	I	394
S. Bond de Clermont, 15 janvier	I	43
S. Bonaventure, évêq. 14 juillet.	II	31
S. Bonavita, 1er mars	I	159
S. Boniface, 5 juin	I	432
S. Bonose, martyr, 15 juillet. .	II	34
S. Brice, évêq., 13 novembre .	II	455
S. Brieuc, 1er mai	I	311
Se Brigitte, 1er février.	I	98
Se Brigitte, 8 octobre	II	325
S. Bruno, 6 octobre	II	321
S. Burchard, évêq., 14 octobre.	II	348
S. Budoc, évêque, 9 décembre.	II	539

C

	Tome	Page
S. Cadoc, 21 septembre	II	271
Se Calamande, 5 février	I	115
S. Calmin, 19 août	II	170
S. Caloger, 18 juin	I	488
Se Camelle, 17 septembre . . .	II	258
S. Camille de Lellis, 18 juillet.	II	43
S. Candide, 22 octobre	II	370
S. Cant, 31 mai	I	417
S. Cantanille. 31 mai	I	417
S. Caprais, 1er juin.	I	422
S. Caralampe, 10 février. . . .	I	133
Se Casilde, princesse, 9 avril .	I	227
S. Casimir, 4 mars	I	162
S. Cassien, martyr, 13 août . .	II	147
S. Castreuse, 11 février	I	135
S. Catalde, 10 mai	I	347
Se Catherine Thomas, 1er avril.	I	228
Se Catherine, 22 mars.	I	210
Se Catherine, 30 avril	I	303
Se Catherine, 25 novembre . .	II	489
Se Cécile, mart., 22 novembre.	II	478
S. Ceran, évêque, 27 septemb.	II	292
Se Cérone, vierge, 16 novembre.	II	466
S. Césaire, 25 février	I	151
S. César de Bus, 15 avril . . .	I	260
S. Cessateur, 15 novembre . .	II	464
Se Charitine, 5 octobre	II	317
S. Charlemagne, emp., 28 janv.	I	84
S. Charles Borromée, 4 nov. .	II	411
S. Charles, comte, 2 mars. . .	I	159
S. Chrétien, à Dona, 7 avril. .	I	243
S. Christantien, 13 mai. . . .	I	361
Se Christine, 24 juillet.	II	72
Se Christine, mart., 24 juillet.	II	71
S. Christophe, 25 juillet . . .	II	77
S. Christophore, 25 septembre.	II	284
Se Chrysante, 25 octobre. . .	II	384
S. Chrysolien ou Chryseuil, 7 février.	I	122
S. Clair, 18 juillet.	II	41
S. Clair, 4 novembre	II	414
S. Clair de Lectoure, 1er juin .	I	419
S. Clair, évêque, 10 octobre .	II	339
Se Claire, 12 août.	II	143
S. Claude, 6 juin.	I	436
S. Claude, mart., 8 novembre.	II	430
S Clément, 23 novembre. . . .	II	484
Se Clotilde, 3 juin.	I	427
S. Cloud, prêtre, 7 septembre.	II	231
Se Colette, 6 mars.	I	166
S. Colomban, 21 novembre. . .	II	477
Se Colombe de Riéti, 20 mai. .	I	387
Se Colombe, 31 décembre. . .	II	582
SS. Come et Damien, 27 sept.	II	288
Se Concorde, martyre, 13 août.	II	147
S. Conrad, 19 février.	I	145
Se Consorce, 22 juin	I	499
Se Constance, 23 septembre. . .	II	282
Se Constance, 19 septembre. .	II	267
S. Constantien, 2 décembre. .	II	512
S. Corneille de Damas, 28 mai.	I	412
S. Corneille, 14 septembre. . .	II	252
SS. Crépin et Crépinien, 25 oct.	II	381
Se Crescence, 15 juin..	I	469
Se Cunéra, 12 juin	I	455
Se Cunégonde, 3 mars.	I	161
S. Cuthbert, 20 mars.	I	199
S. Cyprien, 16 septembre. . .	II	257
S. Cyr, 31 janvier.	I	95
S. Cyr, enfant, 16 juin.	I	475
Se Cyriaque, 21 août.	II	177
S. Cyriaque, 15 juillet.	II	35
S. Cyriaque, 8 août	II	134
S. Cyrille, 9 mars.	I	174

D

	Tome	Page
S. Dalmace Monier, 24 sept.	II	282
S. Damase, pape, 11 décembre.	II	541
S. Daniel, 3 janvier.	I	14
S Danio. 12 mai.	I	356
S. Défendant, 2 janvier	I	6
S. Démétrius, 8 octobre.	II	328
S. Denys, mart. 9 octobre. . . .	II	330

	Tome	Page
S. Désiré, 18 décembre. . . .	II	557
S. Didier, 23 mai	I	395
S. Dié, 19 juin.	I	490
S. Didier, 18 septembre. . . .	II	265
S. Dinault, 11 août.	II	141
S. Dismas, 25 mars.	I	213
S. Dizain, 25 juin.	I	516
S. Dizier, 23 mai	I	395
S. Dizier, prêtre, 30 avril . . .	I	301
S. Dodon, 29 octobre.	II	392
S. Dominique, 22 janvier. . . .	I	71
S. Dominique, prédicateur, 4 août	II	118
S. Dominique de Sylos, 20 déc.	II	559
S. Domitien, 7 mai	I	335
S. Domitius, 5 juillet.	II	9
S. Domnin, 16 juillet.	II	37
S. Donan, 17 avril	I	266
S. Donat, 31 juin.	I	537
Se Dorothée, 6 février	I	118
S. Doucis, 16 octobre	II	356
S. Drausin, évêque, 5 mars . .	I	163
S. Drogon, 16 avril.	I	261
S. Dunstan, 19 mai	I	379
S. Dymphe, 15 mai	I	363

E

	Tome	Page
S. Eberard, berger, 28 sept .	II	293
Se Ediltrude, 23 juin.	I	503
S. Edmond, roi, 20 novembre .	II	476
S. Edouard, 5 janvier.	I	19
S. Elie, prophète, 20 juillet . .	II	54
Se Elisabeth de Portugal, 8 juil.	II	18
Se Elisabeth de Hongrie, 19 nov.	II	474
S. Eloi, évêque, 1er décembre.	II	504
S. Elric, 6 février	I	121
Se Emérentienne, 23 janvier . .	I	76
S. Emilien, 25 juin	I	514
S. Emilien, médecin, 6 décemb	II	536
S. Emygde, évêque, 5 août. . .	II	124
B. Engelmar, 14 janvier	I	39
S. Engelmond, 21 juin	I	493
Se Engrace, 16 avril.	I	264
S. Ennode, 17 juillet.	II	39
Se Enimie, vierge, 5 octobre. .	II	318
S. Eptadé, 24 août	II	179
S. Erasme, 2 juin.	I	423
S. Erembert, 14 mai.	I	362
Se Ermelinde, 29 octobre. . . .	II	395
S. Etienne, 8 mars.	I	171
S. Etienne, mart. 26 décembre.	II	568
S. Etton, 10 juillet.	II	22
S. Eugène, 17 novembre. . . .	II	470
S. Eugénie, 25 décembre. . . .	II	566
Se Eulalie, 12 février.	I	135
Se Eulalie, 10 décembre. . . .	II	540
S. Euloge, 11 mars	I	177
S. Evroult, 30 décembre. . . .	II	580
S. Evrard, berger, 15 juillet. .	II	33
Se Eurosie, 25 juin	I	514
S. Eusée, 15 février	I	143
S. Eusitius ou Eusice, 27 nov.	II	497
S. Eustache, abbé, 7 septembre.	II	235
S. Eustache, m., 20 septembre	II	270
S. Eustase, 29 mars	I	218
Se Eustelle, 21 mai	I	388
S. Eutrope, 15 septembre . . .	II	256
S. Eutrope, évêque, 30 avril. .	I	307
S. Expeditus, 19 avril	I	270
S. Exupère, évêque, 1er août. .	II	116
S. Exupère, évêque, 28 septemb.	II	294

F

	Tome	Page
S. Faraise, 17 juin.	I	485
S. Fare, 7 décembre	II	536
Se Félicité, martyre, 10 juillet.	II	24
S. Félix, 14 janvier.	I	36
S. Félix, 18 mai.	I	379
S. Félix, évêque, 7 juillet . . .	II	13
S. Ferréol, mart., 18 septembre	II	262
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Fidèle de Spello, 25 avril . .	I	289
S. Firmin, évêque, 25 septembre	II	286
Se Flamine, 2 mai	I	323
S. Flavit, 18 décembre	II	558
Se Flore. martyre, 18 août. . .	II	169
Se Florence, vierge, 1er décemb.	II	511
S. Floret, évêque, 1er juillet .	II	3
S. Florent, martyr, 1er juin. .	I	421
S. Florent, prêtre, 22 septemb.	II	276
S. Florent, évêque, 7 novembre	II	426
S. Florentin, 24 octobre. . .	II	379
S. Florien, 4 mai	I	326
S. Forannan, évêque, 30 avril.	I	309
S. Fort, évêque, 16 mai. . . .	I	373
S. Fortunat, évêq., 14 octobre.	II	349
Se Foy, vierge, 6 octobre. . . .	II	319
Se Framechilde, 17 mai	I	376
S. Frambourg, 15 août.	II	162
Se Franche, 25 avril	I	289
S. François de Sales, 29 janvier.	I	91
S. François de Paule, 2 avril. .	I	230
S. François Régis, 16 juin. . .	I	479
S. François Solano, 24 juillet.	II	75
S. François d'Assise, 4 octobre.	II	310
S. François de Borgia, 10 octob.	II	336
S. François Xavier, 3 décemb.	II	515
Se Françoise, 9 mars	I	175
S. Fredegaud, 17 juillet. . . .	II	39
S. Frise, 24 juin	I	503
S. Friard, reclus, 1er août. . .	II	113
S. Front, évêque, 25 octobre. .	II	386
S. Fructueux, 21 janvier. . . .	I	67
S. Frumence, 23 mars	I	212
S. Fursy, 16 janvier	I	47

G

	Tome	Page
S. Gabriel, (l'ange), 18 mars. .	I	193
S. Gal, évêque, 1er juillet . . .	II	1
S. Gal, en Suisse, 16 octobre .	II	356
Se Galle, veuve, 5 octobre . .	II	317
S. Galmier, 27 février	I	155

	Tome	Page
S. Gan ou Gon, 27 mai	I	404
S. Gatien, évêque, 18 décembre	II	557
S. Gaugher, 9 avril	I	249
S. Gaudry, 16 octobre	II	359
S. Gauthier de Picardie, 8 avril	I	245
S. Gauthier de Poitiers, 22 janv.	I	75
S. Gébuin, 17 avril	I	266
S. Gemule, 4 février	I	110
S. Genès, martyr, 25 août	II	189
S. Genès, martyr, 28 octobre	II	391
Se Geneviève, 3 janvier	I	9
S. Gengout, 11 mai	I	353
S. Gens, 16 mai	I	374
S. Gentien, mart., 11 décembre	II	540
S. Génitour, 25 octobre	II	387
S. Georges, 23 avril	I	275
S. Geoffroy, évêque, 3 août	II	117
S. Gérard de Lunel, 24 mai	I	398
S. Gérard de Brogne, 3 octob.	II	308
S. Géréberne, 15 mai	I	363
S. Gerald, 13 mars	I	180
S. Gerlac, pénitent, 5 janvier	I	18
S. Géréon, martyr, 10 octobre	II	339
S. Germain, 2 mai	I	325
S. Germain, évêque, 28 mai	I	410
S. Germain, évêque, 31 juillet	II	105
S. Germain de Montfort, 29 oct.	II	396
Se Germaine Cousin, 15 juin	I	473
S. Germer, 24 septembre	II	283
Se Gertrude, 17 mars	I	190
S. Gervais, 19 juin	I	493
S. Gibrien, 7 mai	I	338
S. Gilbert, évêque, 13 février	I	138
S. Gilbert, abbé, 7 juin	I	440
S. Gilles ou Egidius, 1er sept.	II	214
S. Gildas, 29 janvier	I	90
S. Glossinde, 25 juillet	II	76
S. Gilles de St-Joseph, 17 fév.	I	145
S. Gislain, 9 octobre	II	333
S. Girard, 4 novembre	II	416
S. Goar ou Gouve, 6 juillet	II	10
S. Godart ou Godthard, 4 mai	I	328
Se Godeberthe, 11 avril	I	251
S. Godoleva ou Godolène, mart. 6 juillet	II	11
S. Gommer, 11 octobre	II	340
S. Gond, 26 mai	I	404
S. Gousseau, 5 novembre	II	417
S. Gorgon, mart., 9 septembre	II	245
S. Gratus, évêque, 7 septemb.	II	236
S. Grat, martyr, 16 octobre	II	358
S. Grégoire, 4 janvier	I	16
S. Grégoire-le-Grand, 12 mars	I	177
S. Grégoire d'Ostie, 9 mai	I	344
S. Grégoire de Nazianze, 9 mai	I	345
S. Grégoire VII, pape, 25 mai	I	402
S. Grégoire, 25 août	II	191
S. Grégoire Celli, 23 octobre	II	374
S. Grégoire, 16 mars	I	185
S. Grégoire le Thaumaturge, 17 novembre	II	467
Se Grimonie, veuve, 7 septemb.	II	234
S. Gualfard, 30 avril	I	300
S. Guenolé, 3 mars	I	161
S. Guébard, 27 août	II	195
S. Guerin, 7 janvier	I	25
S. Guillaume, 10 janvier	I	31
S. Guillaume, prêtre, 10 mai	I	348
S. Guillaume-le-Grand, 10 févr.	I	130
S. Guillaume, solitaire, 24 avril	I	281
S. Guillaume Gélonne, ou du désert, 31 mai	I	412
S. Guillaume-Tempier, 27 mars	I	217
S. Guillaume Norwich, 25 mars	I	215
S. Guillebaud, 7 juillet	II	14
S. Guimer, 15 mai	I	364
S. Gui, 12 septembre	II	248

H

	Tome	Page
S. Haberille, 30 janvier	I	92
S. Halloie, 2 février	I	102
S. Harteman, 23 décembre	II	564
Se Hélène, 18 août	II	168
S. Henri de Bolzano, 10 juin	I	449
S. Héribert, 16 mars	I	185
S. Hervé, 17 juin	I	483
S. Hilaire, 14 janvier	I	54
Se Hiltrude, 27 septembre	II	291
Se Hildegonde, 7 février	I	122
S. Hilier, solitaire, 16 juillet	II	35
S. Hildevert, 27 mai	I	409
S. Hilloine, 7 janvier	I	25
S. Hippolyte, martyr, 13 août	II	146
Se Hoïlde, 30 avril	I	302
S. Homobon, 13 novembre	II	457
S. Honorat, 16 janvier	I	46
S. Honorat, 22 décembre	II	564
S. Honoré, du Poitou, 9 janvier	I	30
S. Honoré, 16 mai	I	367
Se Honorine de Conflans, 27 févr.	I	154
S. Hormisdas, martyr, 8 août	II	135
S. Hubert, 3 novembre	II	402
S. Hubert de Brétigny, 30 mai	I	415
S. Hugues de Bonneveaux, premier avril	I	226
S. Hugues, 1er avril	I	225
S. Hugues, 29 avril	I	294
Se Huna, 3 juin	I	450
Se Hyacinthe, 16 août	II	163
S. Hydulphe, archev. 11 juillet	II	25

I

	Tome	Page
Se Ide de Nivelle, 16 décembre	II	555
S. Ignace, 31 juillet	II	106
SS. Innocents, mart 28 décemb.	II	576
Se Irène, 5 mai	I	331
Se Isbergue, 21 mai	I	389
S. Isidore, 10 mai	I	351
S. Israel, chanoine, 13 sept.	II	251

J

	Tome	Page
S. Jacques le Mineur, 1er mai.	I	318
S. Jacques le Majeur, 25 juillet.	II	84
S. Jacques d'Ulm, 11 octobre. .	II	343
S. Janvier, évêque, 19 septemb.	II	267
S. Jean Chrysostome, 27 janvier	I	82
S. Jean de Réomay, 28 janvier.	I	86
S. Jean de Dieu, 8 mars	I	172
S. Jean, Porte Latine, 6 mai. .	I	331
S. Jean, 24 mai.	I	397
S. Jean Grande, 3 juin	I	426
S. Jean de l'Ortic, 2 juin . . .	I	426
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . .	I	504
SS. Jean et Paul, 26 juin . . .	I	216
S. Jean, évêque, 11 juillet. . .	II	26
B. Jean d'Arras, évêque, 24 juin.	I	513
S. Jean Gualbert, 12 juillet .	II	27
S. Jean, 17 août	II	166
S. Jean Lobedan, 9 octobre . .	II	329
S. Jean, évangéliste, 27 décemb.	II	571
Se Jeanne de Chantal, 13 décemb.	II	550
S. Jeron, 17 août	II	167
S. Jérome Emiliani, 20 juillet. .	II	52
S. Jérome, Dr de l'Eglise, 30 sept.	II	297
S. Joachim, 20 mars	I	198
S. Joachim, Servite, 16 avril. .	I	263
S. Job, prophète, 10 mai . . .	I	348
S. Joseph d'Arimathie, 17 mars.	I	186
S. Joseph, 19 mars.	I	196
S. Joseph Casalans, 27 août. .	II	194
S. Joseph de Cupertino, 18 sept.	II	263
S. Josse, 13 décembre	II	547
S. Josias, 1er mai.	I	313
S. Jude, apôtre, 28 octobre . .	II	388
S. Jules, prêtre. 31 janvier . .	I	93
S. Jules, pape, 12 avril	I	252
Se Julie, veuve, 21 juillet . . .	II	58
S. Julien, évêque, 28 janvier .	I	87
S. Julien le pauvre, 29 janvier.	I	89
S. Julien, martyr, 27 février. .	I	154
S. Julien martyr, 28 août . . .	II	199
Be Julienne, camaldule, 17 juin.	I	483
Se Julienne, 16 février.	I	144
Se Julienne Falconieri, 19 juin.	I	492
Se Julienne, 7 septembre . . .	II	219
S. Junien, 13 août	II	145
S. Juste, martyre, 19 juillet . .	II	44
S. Juste de Vich, 28 mai	I	411
S. Justin, philosophe, 13 avril.	I	422

L

	Tome	Page
S. Lambert, év., 17 septembre.	II	259
S. Landon, martyr, 5 mai . . .	I	328
S. Landry, évêque, 10 juin . .	I	448
Se Laurence, 8 octobre.	II	327
S. Laurent, martyr, 10 août .	II	136
S. Lazare, moine. 23 février. .	I	147
S. Lazare. évêque, 17 décemb.	II	555
S. Léandre, 27 février	I	156
Se Lée, veuve, 22 mars.	I	210
S. Léger, évêque, 2 octobre. .	II	305
S. Léobon, 13 octobre	II	344
S. Léon, martyr, 1er mars . . .	I	158
S. Léon IX, pape, 19 avril. . .	I	270
S. Léonard, 15 octobre	II	350
S. Léonard, 6 novembre. . . .	II	421
S. Léopardin, 7 octobre	II	324
S. Léotade, 23 octobre.	II	375
S. Leuce, 11 janvier	I	32
S. Leudomir, 3 octobre.	II	309
S. Leufroi, 21 juin.	I	496
S. Lezin, 13 février.	I	137
S. Libière, vierge, 12 octobre.	II	344
Se Libérate, 29 janvier	I	87
S. Liboire, évêque, 23 juillet .	II	67
Se Lienne, 1er février.	I	97
S. Lié, prêtre, 5 novembre . .	II	418
S. Liphard, 3 juin	I	430
S. Livin, évêque, 12 novembre.	II	454
S. Longin, mart. 15 mars. . . .	I	182
S. Louis de Gonzague, 21 juin .	I	494
S. Louis, évêque, 19 août. . . .	II	173
S. Louis, roi, 25 août.	II	184
S. Loup, de Chalons, 19 février.	I	146
S. Loup, évêque, 25 septembre.	II	288
S. Loup, 1er septembre.	II	220
S. Loup, de Limoges, 22 mai .	I	390
S. Lubin, 14 mars	I	181
S. Luc, évangéliste, 18 octobre.	II	361
Se Luce ou Lucie, 13 décembre.	II	542
S. Lucien, 8 janvier	I	28
S. Lucius, roi, 3 décembre. . .	II	514
S. Ludans, 12 février.	I	136
SS. Lugle et luglien, 23 octob.	II	372
S. Ludre ou Lusor, 10 novemb.	II	435
Se Lutgarde, vierge, 16 juin . .	I	477

M

	Tome	Page
S. Macaire, évêque, 10 avril. .	I	250
S. Macaire, 2 janvier.	I	7
Se Macre, vierge, 11 juin	I	452
S. Magin, martyre, 25 août. . .	II	190
S. Magne des Orcades, 16 avril.	I	264
S. Magne, 6 septembre.	II	229
S. Magnobode, 16 octobre . . .	II	360
S. Malo, évêque, 15 novembre.	II	464
S. Mamert, 11 mai.	I	355
S. Mamès, martyr, 17 août . .	II	164
S. Mandé, 18 novembre.	II	472
S. Manuel, 17 juin.	I	486
S. Marc, évangéliste, 25 avril.	I	283
S. Marcel, martyre, 16 janvier.	I	46
S. Marcel, 4 septembre . . .	II	228
S. Marcel, évêque, 1er novemb.	II	401
S. Marcellin, évêque, 7 juin. .	I	439
S. Marcien, 4 janvier	I	15
S. Marcien, 10 janvier	I	30
Se Marcienne, 12 juillet	II	28
S. Marcou, 1er mai.	I	319
S. Mares, 26 janvier.	I	80

	Tome	Page
Se Marguerite, vierge, 20 juil.	II	49
Se Marguerite, veuve 27 nov. .	II	497
Se Marie, égyptienne, 2 avril. .	I	228
Se Marie, de l'Incarnat, 18 avril	I	268
Se Marie d'Oignies, 23 juin. . .	I	501
Se Marie-Madeleine, 22 juillet.	II	59
Se Marie de Cervellione, 19 sept.	II	266
S. Marien, 19 août.	II	171
S. Marin, 4 septembre.	II	226
S. Marius, 8 juin	I	447
Se Marine, vierge, 18 juillet. . .	II	41
Se Marthe, 29 juillet.	II	96
S. Martial, 30 juin	I	533
S. Martin, 8 avril.	I	246
S. Martin, évêque, 11 novemb.	II	439
S. Martin, de Porres, 6 novemb.	II	418
S Martory, 26 août.	II	192
Se Matrone, 15 mars.	I	183
Se Matrone de Barcel., 15 mars	I	184
S. Mathias, apôtre, 24 février. .	I	150
S. Mathieu, apôtre, 21 septemb.	II	273
S. Mathurin, 9 novembre . . .	II	432
S. Maur. 15 janvier.	I	40
SSes Maure et Brigide, 13 juillet.	II	30
S. Maure, martyre, 13 février.	I	137
S. Maure, de Troyes, 21 sept.	II	272
S. Maurice. 13 octobre.	II	346
S. Maurice, mart., 22 septemb.	II	277
S. Maurille, évêque, 13 sept.	II	250
S. Maxime d'Evreux, 25 mai. . .	I	399
S. Maximin de Besançon, 29 mai.	I	414
S. Maximin, évêque, 29 mai. .	I	413
S. Mazerand, 29 octobre. . . .	II	393
S. Médard, 8 juin.	I	442
S. Méen, 21 juin.	I	497
S. Ménigne, 15 mars.	I	183
Se Menehould, 14 octobre. . .	II	349
S. Ménas, martyr, 11 novembre.	I	451
S. Menou, 12 juillet.	II	29
S. Mériadec, 7 juin.	I	439
S. Mesmin, 15 décembre. . . .	II	554
S. Michel, Archange, 8 mai. .	I	337
S. Milefort, 5 novembre. . . .	II	419
S. Mire, 10 mai.	I	346
S. Mitre, martyr, 13 novemb.	II	458
S. Mochuan, 1er janvier	I	4
S. Mohin, 7 juin.	I	440
S. Momolin, 16 octobre	II	358
S. Molac, 21 janvier.	I	65
Se Monique, 4 mai.	I	327
S. Morand, 4 juin.	I	431
S. Muce, martyre, 13 mai. . .	I	362

N

	Tome	Page
S. Namphase, 16 novembre. . .	II	465
S. Narcisse, évêque, 18 mars .	I	192
S. Narne, évêque, 27 août. . .	II	194
S. Nazaire, mart., 12 juin . . .	I	456
S. Népotien, évêque, 22 octobre	II	370
S. Névolon, 27 juillet.	II	94
S. Nicaise, évêque, 14 décemb.	II	552
S. Nicolas, le Tolentin, 10 sept.	II	245
S. Nicolas, évêque, 6 décemb.	II	528
S. Nomadie, 14 janvier.	I	38
S. Noé, 10 novembre.	II	436
S. Norbert, évêque, 6 juin . .	I	435
Se Nothburge, 26 janvier. . . .	I	80

O

	Tome	Page
S. Octavien, 2 septembre. . .	II	224
Se Odile, vierge, 13 décembre.	II	546
S. Odilon, 1er janvier.	I	1
S. Odon, évêque, 7 juillet. .	II	15
S Odon, 18 novembre.	II	473
Se Olive, vierge, 3 juin.	I	450
S. Olympe, évêque, 12 juin . .	I	456
S. Omer, évêque, 9 septembre.	II	244
S. Onenne, 30 avril.	I	301
S. Onésime, évêque, 16 février.	I	143
Se Orane, vierge, 15 septembre.	II	256
S. Orens, évêque, 1er mai. . . .	I	315
S. Ortaire, 21 mai.	I	389
S. Oronte, 21 mai.	I	389
S. Oronce, 26 août	II	193
Se Osane de Mantoue, 18 juin .	I	489
S Othon, évêque, 2 juillet. . .	II	5
S. Ouen, évêque, 24 août. . . .	II	180
Se Ouine, 7 juin.	I	440
S. Ours, évêque, 28 juillet. . .	II	95
S. Ours, 17 juin.	I	486

P

	Tome	Page
S. Pacifique, 10 juillet.	II	24
S. Pancrace, 12 mai.	I	357
S. Pantaléon, mart., 27 juillet.	II	94
S. Pardoux, 6 octobre.	II	322
S. Parthène, évêque, 7 février.	I	123
S. Parthène, mart. 24 avril . .	I	384
S. Pascal, 17 mai.	I	376
S. Paterne, évêque, 15 avril. .	I	259
S. Patrice, apôtre, 17 mars. .	I	187
S. Patrocle, abbé, 18 novemb	II	470
S. Paul, 15 janvier.	I	44
S. Paul, évêque, 8 février. . .	I	124
S. Paul, évêque, 22 mars. . .	I	208
S. Paul, apôtre, 29 juin. . . .	I	528
S. Paulin, évêque, 22 juin. . .	I	500
S. Pélage, mart., 26 juin. . .	I	517
Se Pélagie, 8 octobre..	II	327
S. Pélerin, 16 mai.	I	365
S. Pérégrin, de Forti, 1er mai.	I	300
S. Perpétue, 4 août.	II	122
Se Pétronille, vierge, 31 mai.	I	416
S Phalier, 23 novembre. . . .	II	482
Se Pharaide, 4 janvier.	I	15
S. Philippe, de Néri, 26 mai. .	I	406
S. Philippe, 6 juin.	I	438
S. Phillipe Beniti, 23 août. .	II	178
S. Philogone, évêq. 20 décemb.	II	561
S. Phocas, mart., 5 mars. . . .	I	164
S. Piat, mart. 1er octobre. . . .	II	304
S. Pierius, 4 novembre.	II	414

	Tome	Page
S. Pierre Thomas, 6 janvier. .	I	24
S. Pierre Nolasque, 31 janvier.	I	94
S. Pierre Damien, 23 février. .	I	148
S. Pierre Gonzalès, 15 avril .	I	257
S. Pierre Armengol, 1er sept. .	II	218
S. Pierre, de Vérone, 29 avril.	I	296
S. Pierre Célestin, 19 mai . .	I	380
S. Pierre, apôtre, 29 juin. . .	I	519
S. Pierre-aux-liens, 1er août .	II	114
S. Pierre, 30 août.	II	206
S. Pierre d'Alcantara, 19 octob.	II	363
S. Pierre Pascal, 23 octobre. .	II	377
S. Pierre Chrysologue, 4 déc.	II	519
S. Pierre, de Sienne, 4 décemb.	II	527
S. Pipe, 8 octobre.	II	326
S. Pirmin, évêque, 3 novembre.	II	410
S. Placide, mart., 5 octobre . .	II	316
S. Placide, d'Ancône, 5 juin. .	I	434
S. Polycarpe, 26 janvier . . .	I	78
S. Pompée, 23 octobre.	II	377
S. Pont, d'Avignon, 26 mars.	I	216
S. Porcaire, 12 août.	II	145
S. Pourçain, 24 novembre. . .	II	487
S. Précor de Corbie, 1er février.	I	100
S. Principin, 12 novembre. . .	II	453
S. Prix, 26 mai.	I	405
S. Prix, de Clermont, 25 janvier	I	79
Se Procule, de Gannat, 9 juillet	II	21
S. Prosper, 25 juin.	I	515
S. Prote, mart, 31 mai.	I	418
Se Prothade, 10 février.	I	130
Se Psalmode, 15 juin.	I	472
Ses Puelles, 14 octobre.	II	349
S. Pusier, 21 avril	I	274

Q

	Tome	Page
Quatorze saints auxiliateurs, 14 novembre.	II	460
S. Quentin, mart. 31 octobre .	II	397
S. Quintien, 13 novembre. . .	II	456
S. Quinzanie, 16 janvier. . . .	I	45
S. Quirin, martyre, 30 mars. .	I	219
Se Quiterie, vierge, 22 mai. .	I	391

R

	Tome	Page
Se Radegonde, reine, 13 août. .	II	148
Se Radegonde, 18 juillet . . .	II	40
S. Raphael archange, 24 octob.	II	380
S. Raymond, 23 janvier.	I	76
S. Raymond, chanoine à Toulouse, 3 juillet	II	7
S. Raymond Nonnat, 31 août .	II	209
S. Raymond, de Hitéro, 1er fév.	I	101
S. Rasson, 19 juin.	I	491
S. Reinold, 7 janvier.	I	27
S. Reinofre. 14 juillet	II	32
Se Reinelde, 16 juillet.	II	37
Se Reine, vierge, 7 septembre.	II	233
S. Regnauld, 17 septembre. . .	II	261
S. Rémi, évêque, 1er octobre. .	II	302
S. Réparat, 21 octobre.	II	369
S. René, évêque, 12 novembre.	II	454
S. Restitut, évêque, 7 décemb.	II	429
Se Restitute, 17 mai.	I	377
S. Révérien, évêque, 1er juin.	I	419
S. Richard, 25 mars.	I	215
S. Richard, 3 avril, ...	I	236
S Richer, 26 avril.	I	290
S. Rieul, 30 mars.	I	220
S. Rigobert, évêque, 4 janvier	I	17
Se Rite, veuve, 22 mai.	I	393
S. Rivalin	I	393
S. Roch, 16 août.	II	154
SS. Rois mages, 6 janvier. . .	I	20
S. Roland, 15 septembre. . . .	II	254
Se Rollande, 13 mai.	I	359
S. Roland de Chézerie, 16 janv.	I	44
S. Romain, évêque, 23 octobre.	II	374
S. Romain, 24 novembre. . . .	II	486
Se Rosalie, vierge, 4 septemb.	II	227
Se Rose, vierge, 30 août. . . .	II	207
Se Roseline, 11 juin	I	453
S. Rouin, 17 septembre. . . .	II	260

S

	Tome	Page
Se Sabine, martyre, 29 août. .	II	201
S. Saintin, évêque, 11 octobre.	II	342
S. Sané, 6 mars.	I	167
S Saturnin, mart. 30 octobre.	II	396
S. Saturnin, évêque, 29 nov.	II	498
Se Saturnine, vierge, 4 juin. .	I	431
S. Sauveur de Horta, 18 mars.	I	194
S. Sauve, évêque, 26 juin. . .	I	518
S. Scholastique, 10 février. . .	I	133
S. Sébald, 19 août	II	171
S Sébastien, mart., 20 janvier.	I	59
Se Sérapie, vierge, 3 septemb.	II	225
S. Sérénie, 7 mai.	I	334
S. Sérénus, évêque, 9 août. . .	II	135
S. Serneu, 23 février.	I	147
S. Servais, évêque, 13 mai. .	I	359
S. Servule, 23 décembre. . .	II	565
S. Sévère, évêque, 1er février.	I	97
S. Sévère, 29 janvier.	I	89
S. Sévère, 21 août.	II	176
S. Sévérin, 8 janvier.	I	29
S. Sévérin, évêque, 23 octobre.	II	376
S. Sifrein, évêque, 27 novemb.	II	497
S. Sigebert, roi, 1er février. .	I	101
S. Sigismond, roi, 1er mai. . .	I	314
S. Sigoulène, 24 juillet . .	II	75
S. Silvestre, évêque 20 nov.	II	476
S. Silvin, 22 septembre. . . .	II	279
S. Siméon, 24 mars.	I	213
S. Simon, 7 août.	II	132
S. Simon, apôtre, 28 octobre. .	II	388
S. Simplicien, mart., 31 mai. .	I	418
S. Sixte II, pape, 6 août. . .	II	129
Se Solange, vierge, 10 mai. .	I	350
Se Soline, 17 octobre.	II	361
Se Sophie, veuve, 30 septembre.	II	300
S. Spiridion, 14 décembre. . .	II	553

	Tome	Page
S. Stanislas, évêque, 8 mai. .	I	335
S. Stanistas Kotska, 13 nov .	II	459
S. Stapin, ou Etienne ou Estève 6 août.	II	126
S. Sulpice, le Débonnaire, 17 janvier	I	56
Se Susanne, vierge, 11 août . .	II	142
B. Sylvestre de Florence, 9 juin	I	448
S. Sylvestre, pape, 31 décemb.	II	583
S. Symphorien, 22 août. . . .	II	177
Se Syre sœur de St-Fiacre 8 juin	I	441

T

Se Tanche, vierge, 10 octobre. .	II	338
Se Taraise, 3 septembre. . . .	II	224
Se Taraise et Se Tanche, 17 juin.	I	485
S. Taraque, 11 octobre. . . .	II	341
Se Thais, 3 mars	I	162
S. Thabeice, martyre, 15 août.	II	154
S. Théodar ou Audard, 1er mai.	I	310
S. Théodard, évêque, 10 sept.	II	248
S. Théodore, mart., 8 février .	I	124
S. Théodore, soldat, 9 novemb.	II	431
S. Théodote, martyr, 18 mai .	I	378
S. Théodule, 16 août.	II	162
S. Théodulphe, 1er mai. . . .	I	317
S. Théotime, évêque. 20 avril.	I	273
Se Thérèse, vierge, 15 octobre.	II	352
S. Thibaud, de Marly, 8 juillet.	II	16
S. Thibaud, cordonnier, 1er juin.	I	420
S. Thibault, ermite, 1er juillet.	II	2
S. Thierry, 1er juillet. . . .	II	4
S. Thomas, d'Aquin, 7 mars. .	I	168
S. Thomas, Bellacio, 31 octobre	II	400
S. Thomas, apôtre, 21 décemb.	II	561
S. Thrason, mart. 11 décemb.	II	541
S. Tibéry, mart., 10 novembre.	II	434
S. Tiburce, mart., 11 août. . .	II	142
S Timothée, 24 janvier	I	78
S. Tite, 4 janvier.	I	14
S. Tobie, 12 septembre.	II	249
S. Torpès, mart. 17 mai. . . .	I	378
S. Trophime, 29 décembre. . . .	II	578
S. Trouvé, 22 janvier	I	72
S. Tryphon, 10 novembre. . . .	II	436
S. Turibe, évêque, 16 avril . .	I	265

U

S. Ubald, évêque, 16 mai. . . .	I	369
S. Udant, 11 mai.	I	354
S. Uguzon, berger, 12 juillet. .	II	28
S. Ulric, évêque, 4 juillet. . .	II	8
S. Urbain, évêque, 2 avril. . .	I	235
S. Urbain, pape, 25 mai. . . .	I	400
S. Urbain, 2 juillet.	II	7
S Ursicin, mart., 19 juin. . .	I	491
S. Ursmar, évêque, 19 avril. . .	I	267
Se Ursule, vierge, 21 octobre.	II	366

V

	Tome	Page
S. Valburge, 25 février. . . .	I	152
S. Valentin, mart. 14 février. .	I	139
S. Valéri, 1er avril.	I	224
S. Valérien, mart., 14 avril . .	I	256
S. Valfroi, 7 juillet.	II	13
S Valry, ermite, 8 juillet. . .	II	19
S. Venant, 13 octobre.	II	345
S. Ventura, 7 septembre. . .	II	236
S. Veran ou Vrain, 11 novemb.	II	452
S. Véron, 30 mars.	I	222
Se Véronique, 4 février	I	109
S. Viance, 2 janvier.	I	8
S. Victor, 21 juillet.	II	56
S. Victor, 31 août.	II	212
S. Victurnien 30 septembre. .	II	296
S Vincent, 22 janvier	I	68
S. Vincent, 5 avril	I	238
S. Vincent-de-Paul, 19 juillet.	II	45
S Vinebaut, 1er avril.	I	227
S. Vital, 20 octobre.	II	365
S. Vite ou Guy, 15 juin. . . .	I	470
S. Vivien, évêque, 28 août. . .	II	200
S Vulgan, 2 novembre. . . .	II	402
S. Vulgis, 1er octobre.	II	305

W

S. Waast, 6 février.	I	116
S. Wasnon, 11 octobre.	II	342
S Walstan, 30 mai.	I	416
S. Wérenfride, 27 août. . . .	II	195
S. Werner, 19 avril.	I	272
S. Wendelin, 22 octobre. . . .	II	370
S. Willibald, évêque, 7 juillet.	II	14
S. Willibrod, évêque, 7 nov	II	427
S. Wiligise, 23 février. . . .	I	149
S. Winoc, 6 novembre.	II	425
S. Wolfgang, évêque, 31 octob	II	399
S. Wulfran, 20 mars.	I	200
S. Wulmer, 20 juillet.	II	53

Y

S. Yon, ou Ion, 5 août.	II	123
S. Ygnace, d'Antioche, 1er fév.	I	96
S. Yves, 19 mai.	I	381
S. Ynigo, 1er juin.	I	421

Z

S. Zachée, 20 août.	II	174
S. Zénobe, évêque, 25 mai. . .	I	399
S. Zénon, mart. 9 juillet. . . .	II	20
Se Zite, servante. 27 avril. . .	I	291
S. Zoïle, mart., 27 juin. . . .	I	519
S. Zozime, évêque, 30 mars. . .	I	221

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PATRONAGES ET DES INVOCATIONS

PROPRES A CHAQUE SAINT

A

	Tome	Page
Abcès dans la gorge.		
S. Quirin	I	219
S. Albert, carme	II	132
Abeilles (pour les)		
S. Ambroise	II	537
Abondance des fruits de la terre.		
S. Urbain de Langres	I	235
Acariâtres (contre les personnes)		
S. Acaire	II	496
S. Achard	II	254
Accidents (contre les)		
Se Bibiane	II	513
S. Christophe	II	77
Accouchées (pour les)		
S. Baudile	I	384
Se Rite de Cassia	I	393
S. Vital	II	365
Accouchements difficiles (dans les)		
S. Ours	I	486
S. Udaut	I	354
S. Hyacinthe de Pologne	II	163
Accouchements heureux (pour les)		
S. Alexandre	II	25
S. Antoine de Padoue	I	457
Se Apronie	II	34
Se Aubierge, abbesse	II	15
Se Balsamie	II	463
S. Benoit le More	I	237
Se Camelle	II	258
S. Chrétien, prêtre	I	243
S. Dominique de Silos	II	562
Se Eulalie	I	135
S. Gébard	II	195
Se Hildegonde	I	122
Se Jeanne de Chantal	II	550
Se Julienne	I	144
S. Léon de Bayonne, archevêque	I	158
S. Léonard, solitaire	II	421
S. Lézin, évêque d'Angers	I	137
Se Lutgarde	I	477
Se Marguerite	II	49
Se Marie d'Oignies	I	501
S. Marien (Berry)	II	171
B. Nicolas Factor	I	165
S. Norbert	I	435
Se Nothburge	I	80
Se Rose de Lima	II	207
S. Udalric	II	8
Acteurs (patron des)		
Ardallion	I	257
Affaires désespérées (dans les)		
S. Grégoire Thaumaturge	II	467
S. Jude Thadée	II	389
S. Joseph	I	196
S. Stanislas Kostka	II	459
Affaires difficiles et douteuses tant au spirituel qu'au temporel (dans les)		
Se Christine de Saint-Trond	II	72
Affaires (pour le bon succès des)		
S. Yves	I	381
Afflictions spirituelles et corporelles (dans les)		
S. François de Paule	I	230
SSes Maure et Brigide	II	30
Afflictions de la France (dans les)		
Se Geneviève	I	9
Agitations nerveuses (contre les)		
S. Vite ou Guy	I	470
Agneaux (pour les)		
S. Jean Baptiste	I	504
Agonisants (pour les)		
S. André Avellin	II	437
S. Benoît, abbé	I	203
S. Etton	II	22
S. Joseph	I	196
Se Libérate, 29 janvier	I	87
S. Liévin	II	454
S. Michel	I	337
S. Sebastien	I	59
S. Ulrich ou Udalric	II	8
Agriculteurs (patrons des)		
B. Engelmare, ermite	I	39
S. Isidore	I	351
Aiguilliers (patron des)		
S. Eloy	II	504
S. Fiacre	II	202
Aiguilletiers (patrons des)		
S. Clair	II	41

	Tome	Page
S. Louis	II	184
S. Sébastien	I	59
Aisne (contre les tumeurs à l')		
S. Rémy	II	302
Air (pour la sérénité de l')		
S. Agricol	II	222
S. Odon, évêque d'Urgel	II	15
S. Raymond de Hitero	I	101
Alchimistes (patron des)		
S. Jean l'évangéliste	II	571
Aliénés, voir **Folie**.		
Sᵉ Dymphne	I	363
S. Évroult	II	580
Amidonniers (patron des)		
S. Charles Borromée	II	411
Ambitieux (pour la conversion des)		
SS. Innocents	II	576
Amoureux (patron des)		
S. Nicolas	II	528
Anes (pour les)		
S. Antoine de Padoue	I	457
Angines (contre les)		
S. Blaise, évêque	I	103
Angoisses (contre les)		
Sᵉ Quiterie	I	391
S. Léothade	II	375
Animaux domestiques (pour les)		
S. Ambroise	II	537
S. Antoine	I	49
S. Beuvon	I	396
S. Bond ou Bald	II	393
S. Corneille, pape	II	252
S. Eberhard ou Evrard	II	293
S. Ferréol	II	262
S. Félix de Nole	I	36
S. Jean-Baptiste	I	504
Sᵉ Nomadie	I	38
Sᵉ Pharaïlde	I	15
S. Martin	II	439
S. Raymond Nonnat	II	209
S. Théodulphe de Reims	I	317
Animaux malades (pour les)		
S. Blaise	I	103
Animaux nuisibles à l'agriculture (contre les)		
S. Grat d'Aoste	II	236
S. Magne ou Magnoald	II	229
Animaux venimeux (contre les)		
S. Amable, de Riom	I	454
Apoplexie (contre l')		
S. André Avellin	II	437
S Wolfgang, évêque	II	399
Apothicaires, voyez **Pharmaciens**		
SS. Cosme et Damien	II	288
Apprêteurs de draps (patrons des)		
S. Maurice	II	277
S. Jean l'évangéliste	II	571
Arbalétriers ou Archers (Patrons des)		
S. Christophe	II	77
Sᵉ Catherine	II	489
S. Denis	II	330
S. Georges	I	275
S. Gilles	II	214
S. Sébastien	I	59
Sᵉ Christine	II	71
S. Jean-Baptiste	I	504
S. Wasnon	II	342
Architectes (patrons des)		
S. Aquila	II	17
Sᵉ Barbe	II	520
S. Thomas	II	559
Ardents (contre le mal des)		
S. Martin	II	439
Sᵉ Geneviève	I	9
S. Gilbert, évêque de Meaux	I	138
S. Israel	II	251
Armées chrétiennes (patrons des)		
S. Martin	II	439
S. Georges	I	275
S. Maurice	II	277
Argenteurs sur métaux (patron des)		
S. Pierre-ès-Liens	II	414
Armuriers (patrons des)		
Sᵉ Barbe	II	520
S. Eloy	II	504
S. Georges	I	275
S. Guillaume	I	130
S. Marcien	I	15
Arpenteurs (patron des)		
S Isidore	I	351
Arquebusiers (patrons des)		
S. Antoine	I	49
Sᵉ Barbe	II	520
S. Denis	II	330
S. Eloy	II	504
S. Jean-Baptiste	I	504
S. Sébastien	I	59
S. Louis	II	184
Arsenaux (patron des employés et ouvriers des)		
S. Noé, patriarche	II	436
Articulations (contre les maladies des)		
S. Gebuin	I	266
S. Philippe de Néri	I	406
Artificiers (patronne des)		
Sᵉ Barbe	II	520
Artilleurs et Canonniers (patrons des)		
Sᵉ Barbe	II	520
S. Quentin	II	397
Artistes (patron des)		
S. Luc	II	361

Tome Page

Asthme (contre l')
S. Goussault. . . . . II 417
S. Etric . . . . . I 126

Aubergistes, voyez **Hôtelliers**
S. Gentien. . . . . II 530
S. Théodote. . . . . I 378

Aumussiers (patron des)
S. Sévère de Ravenne . . . . . I 97

Auneurs de toile (patrons des)
S. André . . . . . II 500
S. Louis. . . . . II 184

Aveuglement (contre l')
S. Paul de Narbonne . . . . . I 208

Aveugles (pour les)
S. Clair, du Vexin. . . . . II 339
Sᵉ Fare . . . . . II 536
S. Guillaume, prêtre. . . . . I 348
S. Mucius . . . . . I 362

Avocats (patron des)
S. Nicolas. . . . . II 528
S. Yves . . . . . I 381
S. Philogone . . . . . II 561

Avortements (contre les)
Sᵉ Catherine de Suède. . . . . I 210

Avoués (patron des)
S. Yves . . . . . I 381

B

Bahutiers ou Malletiers (patron des)
S. Jean Porte-Latine. . . . . I 331

Baigneurs-Etuvistes (patron des)
S. Louis. . . . . II 184
S. Michel . . . . . I 337
S. Thrason . . . . . II 541

Balais (patronne des Faiseurs de)
Sᵉ Anne. . . . . II 89

Balances (patron des Fabricants de)
S. Michel . . . . . I 337

Balanciers (patron des vérificateurs des poids et mesures)
S. Eloy . . . . . II 504

Bandagistes (patron des)
SS. Cosme et Damien. . . . . II 288
S. Lambert, évêque. . . . . II 259

Banquiers (patron des)
S. Pierre . . . . . I 519

Baquetiers (patron des)
S. Barnabé . . . . . I 451

Barbiers (patron des)
Sᵉ Catherine . . . . . II 489
SS. Cosme et Damien. . . . . II 288
S. Louis. . . . . II 184
S. Patrice . . . . . I 187

Tome Page

Bas (patrons des fabricants de bas au métier)
S Clair, du Vexin. . . . . II 41
S. Jacques. . . . . I 318
S. Louis. . . . . II 184

Bas (patron des Raccoutreurs de)
S. Roch . . . . . II 154

Basaniers (patron des)
S. Martin . . . . . II 439

Bateaux (déchireurs de)
S. Nicolas. . . . . II 528

Bateaux (déchargeurs de)
S. Christophle. . . . . II 77

Bateliers (patrons des)
S. Christophe . . . . . II 77
S. Clément, pape . . . . . II 484
S. Nicolas . . . . . II 528

Bâtonniers (patronne des fabricants de bâtons)
Sᵉ Anne. . . . . II 89

Batteurs d'or (patron des)
S. Eloy . . . . . II 504

Baudriers (patron des fabricants de)
S. Léonard . . . . . II 421

Baudoyers (patron des)
S. Thibaud . . . . . II 2

Bâtiments (intendants)
S. Pusier . . . . . I 274

Beau temps (pour le)
Sᵉ Clair de Leetoure. . . . . I 419
S. Sigebert . . . . . I 101
S. Serénus . . . . . II 133

Bedeaux (patron des)
S. Constance d'Aneône . . . . . II 282

Bénédictions des raisins nouveaux
S. Sixte II. . . . . II 129

Bergers (patrons des)
S. Armogaste . . . . . I 217
S. Benezet. . . . . I 255
S. Cuthberg . . . . . I 199
S. Dominique, de Silos . . . . . II 555
S. Drogon ou Druon. . . . . I 261
S. Evroult. . . . . II 580
Sᵉ Germaine Cousin. . . . . I 473
S. Gilles. . . . . II 214
S. Julien l'Hospitalier. . . . . I 89
S. Loup. . . . . II 220
S. Mammès . . . . . II 164
Sᵉ Nomadie . . . . . I 38
S. Paschal Baylon. . . . . I 376
S. Wendelin . . . . . II 370

Bergères (patronnes des)
Sᵉ Agathe . . . . . I 110
Sᵉ Geneviève . . . . . I 9
Sᵉ Germaine-Cousin . . . . . I 473

	Tome	Page
Sᵉ Nomadie	I	38
Sᵉ Solange	I	350
Bestiaux (patrons des marchands de)		
S. Corneille, pape	II	252
S. Honoré de Buzençais	I	30
S. Théodart, évêque	II	248
Bétail (pour la santé du)		
S. Goussault	II	417
S. Blaise	I	103
Sᵉ Christine de S. Trond	II	72
S. Claude, martyr	II	430
S. Floret	II	3
S. Guérin	I	25
S. Guy d'Anderlecht	II	248
S. Gilles	II	214
S. Jean-Baptiste	I	504
S. Marius	I	447
S. Mathurin	II	432
Sᵉ Pharaïlde	I	15
S. Pompée	II	377
S. Roch	II	154
Sᵉ Saturnine	I	431
S. Sauve	I	518
S. Viance ou Vincentien	I	8
S. Vulgis	II	305
Bêtes à cornes (pour les)		
S. Beuvon	I	396
Sᵉ Brigitte d'Islande	I	98
S. Corneille, pape	II	252
S. Guy d'Anderlecht	II	248
S. Pelage de Cordoue	I	517
Bêtes féroces (contre les)		
S. Blaise	I	103
Bêtes venimeuses (contre les)		
S. Amable	I	454
S. Phocas	I	164
Beurre (pour la bonne confection du)		
Sᵉ Pharaïlde	I	15
Beurriers (patrons des marchands et fabricants de Beurre)		
S. Christophe	II	77
Bᵉ Julienne Camaldule	I	483
S. Léonard	II	421
Biens de la terre (pour les)		
Sᵉ Amelberge	II	23
Biens (pour obtenir toutes sortes de)		
Quatorze saints Auxiliateurs	II	460
Bière (contre l'acidification de la)		
S. Louis	II	184
Bimbelottiers (patron des)		
S. Claude de Besançon	I	436
Blanchisseurs (patron des)		
S. Maurice	II	277
Blanchisseuses (patrons des)		
S. Clair de Nantes	II	339
Sᵉ Claire	II	143
Sᵉ Hunna	I	430
S. Laurent	II	136
Blé (patrons des porteurs de blé)		
Sᵉ Avoye	I	333
S. Louis	II	184
Blé (patron des marchands de)		
S. Nicolas	II	528
Blessures graves (contre les)		
Sᵉ Aldegonde	I	93
Sᵉ Reinelde	II	37
Blessures mortelles (contre les)		
B. Nicolas Factor	I	165
Bois (patron des fendeurs de)		
S. Gomer	II	340
Bois (patron des mouleurs de)		
Sᵉ Geneviève	I	9
Boisseliers (patron des)		
S. Clair, martyr	II	41
Boissons (patron des Marchands de)		
S. Amand	I	119
Boiteux (pour les)		
S. Pourçain	II	487
S. Claude	I	436
S. Gibrien	I	336
S. Malo	II	464
Bonnes d'Enfants (patronnes des)		
Sᵉ Concorde	II	147
Sᵉ Maure	I	137
Sᵉ Laurence	II	327
Bonne amitié (pour la)		
S. Jean l'évangéliste	II	571
Bonnetiers (patrons des)		
S. Fiacre	II	202
S. Louis	II	184
S. Michel	I	337
S. Sévère de Ravenne	I	97
Bouchers (patrons des)		
S. Adrien	II	242
S. André	II	500
S. Antoine	I	49
S. Aurélien	I	342
Sᵉ Barbe	II	520
S. Barthélemy	II	181
B. Bellacio	II	400
S. Hubert	II	402
S. Nicolas	II	528
S. Pierre	I	519
Bouffons (patron des)		
S. Mathurin	II	432
Boulangers (patrons des)		
S. Aubert, évêque	II	549
S. Donat, soldat	I	537
S. Eusyces ou Ysses	II	497
S. Honoré, évêque	I	367
S. Michel	I	337
Paul, moine, évêque	I	124

	Tome	Page
Bouquetières (patron des)		
S. Fiacre	II	202
Bourreaux (patron des)		
S. Adrien, martyr	II	242
S. Cyriaque	II	35
Bourreliers (patron des)		
S. Eloy	II	504
S. Jean-Baptiste	I	504
Bourses (patrons des fabricants de)		
S. Brice	II	455
S. Brieuc	I	311
S. Gomer	II	340
Sᵉ Madeleine	II	59
S. Martin	II	439
Bouteilliers (patrons des)		
S. Clair, du Vexin	II	41
S. Eloy	II	504
S. Jean Porte-Latine	I	331
S. Pierre	I	519
S. Paul	I	520
Boutons et pustules (contre les)		
S. Laurent	II	136
S. Martin	II	439
Boutonniers (patrons des)		
S. Louis	II	184
S. Nicolas	II	528
Bouviers (patron des)		
S. Blaise	I	103
Boyaux (patron des retordeurs de) (pour faire des raquettes)		
S. Louis	II	184
Brasseurs (patrons des)		
S. Adrien	I	242
S. Amand	I	119
S. Arnoult, de Soissons	II	152
S. Barbe	II	520
Sᵉ Dorothée	I	118
S. Médard	I	442
S. Nicolas	II	528
Brayes (patron des faiseurs de)		
S. Brice	II	455
Brebis (pour les)		
S. Drogon	I	261
S. Loup	II	220
S. Wendelin	II	370
Briquetiers (patrons des)		
S. Pierre	I	519
S. Vincent	I	68
S. Vincent, fermier	I	238
Brocanteurs voyez **Fripiers**		
S. Roch	II	154
Brodeurs (patron des)		
S. Clair, du Vexin	II	41
Sᵉ Claire	II	143
S. Louis	II	184
S. Luc	II	561
Brossiers (patrons des)		
Sᵉ Barbe, vierge	II	520
S. Louis, roi de France	II	184
S. Roch	II	154
S. Martin de Tours	II	439
S. Sébastien	I	59
Brûlures (contre les)		
S. Jean Porte-Latine	I	331
S. Laurent, martyr	II	136
S. Lazare, moine	I	147
Bûcherons (patron des)		
S. Joseph	I	196
Buveurs (patrons des)		
Sᵉ Bibiane	II	513
S. Lubin	I	181
S. Martin de Tours	II	439
S. Mathias, apôtre	I	150

C

	Tome	Page
Cabaretiers (patrons des)		
S. Amand	I	119
S. Jean-Baptiste	I	504
S. Laurent	II	136
S. Théodote	I	378
Cadraniers (patron des)		
S. Hildevert	I	409
Cafetiers (patrons des)		
S. Amand	I	119
S. Vincent	I	68
Cages d'oiseaux (patron des faiseurs de)		
S. Michel, archange	I	337
Calamités ou Nécessités publiques (dans les)		
S. Agricole	II	222
S. Aignan	II	468
SS. Amand, Alexandre, Lucius, Andald	I	433
Sᵉ Anne	II	89
S. Antonin, évêque	I	324
S. Austrichinien	II	371
SS. Auxiliateurs (les quatorze)	II	469
Sᵉ Brigitte d'Irlande	I	98
S. Caloger	I	488
Sᵉ Casilde	I	227
S. Claude	I	436
S. Dié	I	490
S. Dizier de Langres	I	395
Sᵉ Eulalie	I	135
Sᵉ Eulalie de Mérida	II	549
S. Fiacre	II	202
Sᵉ Godeberte	I	251
Sᵉ Geneviève	I	9
Sᵉ Hoïlde	I	302
S. Honorat, évêque d'Arles	I	46
S. Jean de Bergame	II	25
Sᵉ Jules ou Julie	II	58
S. Lugle	II	372
S. Martial	I	533
S. Médard	I	442
S. Rieul	I	220

	Tome	Page
S. Roch	II	154
S. Sainctin, évêque de Meaux	II	342
S. Sévérin	II	376
S. Sigisbert, roi d'Austrasie	I	101
Sᵉ Solange	I	350
Sᵉ Soline	II	361
Sᵉ Suzanne	II	142
S. Théodard, évêque	I	311
S. Vincent Ferrier	I	238
S. Ynigo	I	421
Calculs, voyez **Pierre**.		
S. Benoît	I	203
S. Godard	I	328
Calomnies (contre les)		
B. Jean Lobedan	II	329
S. Marien	II	171
Captifs (délivrance des)		
S. Médard	I	442
S. Pierre Nolasque	I	94
S. Nicolas	II	528
Cancers (contre les)		
Sᵉ Aldegonde	I	93
S. Béat ou Bié	I	346
S. Fiacre	II	202
S. Gilles	II	214
Candidats qui doivent passer des examens (pour les)		
S. Joseph de Cupertino	II	263
Canonniers (patron des)		
S. Quentin	II	397
Cardeurs de laine (patrons des)		
S. Blaise	I	103
Sᵉ Madeleine	II	59
S. Roch	II	154
Cardiers (patron des fabricants de cardes)		
S. André	II	500
Carillonneurs (patrons des)		
Sᵉ Barbe	II	520
S. Joseph	I	196
Carreau (voyez enfants malades du)		
SS Nazaire, Nabar, etc.	I	456
S. Germain	II	105
Carriers (patrons des)		
Sᵉ Barbe	II	520
S. Blaise	I	103
S. Roch	II	154
Carrosses et voitures (patron des loueurs et fabricants de)		
S. Eloy	II	503
Cartes (patron des fabricants de)		
S. Balthazar, roi mage	I	20
Cartonniers (patron des)		
S. Jean Porte-Latine	I	331
Cas désespérés (dans les)		
S. Stanislas Kotska	II	459
S. Olympe	I	156
Cauchemar (contre les		
Sᵉ Franque ou Franche	I	289
Cavaliers et Cavalerie (patrons des et de la)		
S. Georges	I	275
S. Martin de Tours	II	439
Caudataires des Cardinaux (patr. des)		
Sᵉ Anne	II	89
Cécité (contre la)		
S. Christophore	II	284
Ceinturonniers (patron des)		
S. Jean-Baptiste	I	504
Chagrins (contre les grands)		
S. Job, patriarche	I	348
Chaînetiers (patrons des)		
S. Martin	II	439
S. Alexis	II	38
Chamoiseurs (patron des)		
S. Martin	II	439
Champions de la Foi, de l'Eglise ou de la Patrie (patron des)		
S. Drausin, évêque de Soissons	I	163
Chancres (contre les)		
S. Fiacre	II	202
Sᵉ Macre	I	452
Chandelles (patrons des fabricants de)		
S. Honoré	I	367
S. Jean-Baptiste	I	505
S. Lubin	I	181
S. Maur	I	40
S. Nicolas	II	528
Changeurs (patron des)		
S. Mathieu, apôtre	II	273
Chantres (patron des)		
S. Grégoire-le-Grand	I	177
Chapelains (patron des)		
S. Quentin	II	397
Chapeliers (patrons des)		
Sᵉ Barbe	II	520
S. Clément, pape	II	484
S. Christophe	II	77
Sᵉ Geneviève	I	9
S. Jacques Majeur	II	84
S. Martin	II	439
S. Maurice	II	277
S. Michel	I	337
SS. Pierre et Paul	I	519
S. Sévère de Ravenne	I	97
Charbons (patrons des porteurs de)		
S. Louis, évêque	II	173
S. Nicolas	II	528

	Tome	Page
Charbonniers (patrons des)		
S. Thibaud	II	2
S. Alexandre, évêque	II	141
Charcutiers (patrons des)		
S. Antoine	I	49
Sᵉ Rite de Caccia	I	393
Charpentiers (patrons des)		
Sᵉ Barbe	II	520
S. Blaise	I	103
S. Christophe	II	77
Sᵉ Colette	I	166
S. Euloge	I	177
S. Jean-Baptiste	I	504
S. Joseph	I	196
S. Louis	II	184
S. Mathias	I	150
Sᵉ Reine	II	233
S. Wolfgang, évêque	II	399
Charretiers (patrons des)		
S. Eloy	II	504
S. Richard, évêque de Chichester	I	235
S. Roch	II	154
Charrons (patrons des)		
Sᵉ Catherine d'Alexandrie	II	489
S. Eloy	II	504
S. Joseph	I	196
S. Wiligise, évêque de Mayence	I	149
Chartre (en) Voyez **Enfants.**		
Chasseurs (patrons des)		
B. Conrad de Plaisance	I	145
S. Eustache	II	270
S. Hubert	II	402
Chasteté (défenseur de la)		
S. Casimir	I	162
Chasubliers (patron des)		
S. Louis	II	184
Chats (pour les)		
Sᵉ Gertrude	I	190
Chaudronniers (patrons des)		
S. Eloy	II	504
S. Fiacre	II	202
S. Léonard	II	421
S. Maur	I	40
S. Pierre-ès-liens	II	114
S. Quentin	II	397
Chaussetières (patronne des)		
Sᵉ Anne	II	89
Chaussetiers (patrons des)		
S. Jacques	II	84
S. Eustache	II	270
S. Blaise	I	103
Chenilles (contre les)		
S. Magne	II	229
Chevaux (pour les)		
S. Antoine de Padoue	I	457
S. Martin	II	439
S. Eloy	II	504
Chevaux de bât (pour les)		
S. Blaise	I	103
Chevaux (contre les maladies des)		
S. Quirin	I	219
Sᵉ Bertille, abbesse	II	419
Chevaliers (patrons des)		
S. Longin	I	182
S. Georges	I	275
Chevaux méchants et dangereux (contre les)		
S. Eloy	II	504
Chevaux (patron des marchands de)		
S. Gilles	II	214
Chiens (contre la morsure des)		
S. Bellin, évêque et martyr	II	495
Chiens (pour les)		
S. Hubert, évêque de Liège	II	402
S. Vit (Guy)	I	470
Chiens et autres animaux enragés (contre les)		
S. Forannan	I	309
S. Hubert, évêque	II	402
S. Othon de Bamberg	II	5
S. Pierre Chrysologue	II	519
S. Vit (Guy)	I	470
Chirurgiens (patrons des)		
SS. Cosme et Damien	II	288
S. Lambert	II	259
S. Luc, apôtre	II	361
S. Quentin	II	397
S. Roch	II	154
Choix d'un état de vie (pour le)		
S. Louis de Gonzague	I	494
Choléra (contre le)		
S. Caralampe	I	133
S. Roch	II	154
S. Nicaise	II	552
Chutes (contre les)		
Sᵉ Quiterie	I	391
Cidres (patron des marchands de)		
S. Clément	II	484
Ciriers (patrons des)		
SS. Cosme et Damien	II	288
Sᵉ Geneviève	I	9
S. Jacques Majeur	II	84
S. Martin	II	439
S. Nicolas, archevêque de Mire	II	528
Clercs de notaires ou de **procureurs** (patron des)		
S. Nicolas, archevêque de Mire	II	528
Clous, voyez **Furoncles.**		

	Tome	Page
Clergé de Rome.		
S. Charles Borromée	II	411
Clercs (patron des jeunes)		
S. Sylvestre	II	583
Cloutiers (patrons des)		
S. Cloud	II	231
S. Eloy, évêque de Noyon	II	504
Cochers (patrons des)		
S. Eloy, évêque de Noyon	II	504
Sᵉ Lucie	II	542
S. Vulmer, abbé	II	53
Cochons (patron des tueurs de)		
S. Antoine	I	49
Cochons (pour les)		
S. Antoine	I	49
S. Blaise	I	103
Cœur (contre les angoisses du)		
Sᵉ Quiterie	I	391
Cœur (contre les maladies de)		
S. Doucis	II	356
S. Fursy	I	47
S. Stanislas Kotska	II	459
Coffretiers (patron des)		
S. Jean Porte Latine	I	331
Coiffeurs (patrons des)		
SS. Cosme et Damien	II	288
S. Louis, roi de France	II	184
Coliques (contre les)		
S. Brice de Tours	II	455
S. Cyr et Sᵉ Julitte	I	475
Sᵉ Emerentienne	I	76
S. Erasme	I	423
S. Fiacre	II	202
S. Fursy	I	47
S. Geins ou Gens	I	374
Sᵉ Sérénie	I	334
S. Vulgan (Artois)	II	402
Coliques des Enfants (contre les)		
S. Agapit	II	167
S. Bond ou Bald	II	393
S. Mammès	II	164
S. Psalmode	I	472
Coliques de Miserere (contre les)		
Sᵉ Amelberge	II	23
Coliques néphrétiques (contre les)		
S. Liboire	II	67
Sᵉ Rolande	I	359
Colletiers ou Fabricants de pourpoints sans manches (patron des)		
S. Brice, évêque de Tours	II	455
Combats (dans les)		
S. André	II	500
S. Casimir	I	162
S. Denis	II	330
S. Florian	I	326
S. Georges	I	275
S. Jacques Majeur	II	84
S. Maurice	II	277
S. Sébastien	I	59
S. Stanislas	I	335
S. Théodore	I	124
Comédiens (patrons des)		
S. Ardalion	I	257
S. Genest	II	189
S. Vit ou Guy	I	470
Comédiennes (pour les)		
Sᵉ Pélagie	II	327
Compagnons du devoir (patron des)		
S. Jacques Majeur	II	84
Complexion (contre la faiblesse de)		
S. Ulrich, évêque	II	8
Condamnés à mort (patron des)		
S. Dismas	I	213
Conférences charitables (patron des)		
S. Vincent de Paul	II	45
Confesseurs (patron des)		
S. Aybert, 7 avril	I	243
Confession à l'heure de la mort (pour obtenir la grâce de la)		
S. Marcellin du Puy en Velay	I	439
Confiseurs (patrons des)		
S. Antoine, 17 janvier	I	49
SS. Cosme et Damien, 27 sept	II	288
S. Mathias, apôtre, 24 février	I	150
Conservation des biens de la terre (pour la)		
S. Rolland, 15 septembre	I	44
S. Floret, 1ᵉʳ juillet	II	3
Consomption (contre la)		
S. Pantaléon, 27 juillet	II	94
Contagions (contre les)		
S. Adelard, 2 janvier	I	5
Sᵉ Christine de Saint-Trond	II	72
Sᵉ Godeberte, 11 avril	I	251
S. Hydulphe, 11 juillet	II	25
Sᵉ Julienne de Nicomédie, 16 fév.	I	144
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542
S. Léobon, 13 octobre	II	542
S. Roch, 16 août	II	154
Conversion des pécheurs (pour la)		
Sᵉ Avoye, 6 mai	I	333
Sᵉ Colombe, 31 décembre	II	582
Conversion d'un fils (pour la)		
Sᵉ Monique, 4 mai	I	327
Conversion d'un mari (pour la)		
Sᵉ Clotilde, 3 juin	I	427
Convulsions (contre les)		
S. Barthélemy, 24 août	II	181
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
S. Corneille, pape, 14 septemb.	II	252

	Tome	Page
Convulsions des Enfants, appelées quelquefois Mal violet (contre les)		
S. Barthélemy, 24 août.	II	181
S. Claude, 6 juin	I	436
S. Gilles, 1er septembre.	II	214
S. Leu ou Loup, 1er septembre.	II	220
S. Maurice, 1er octobre	II	346
S. Wilibrod, 7 novembro. . . .	II	427
S. Sylvin, 22 octobre	II	279
Contusions (contre les)		
Se Amelberge, vierge, 10 juillet.	II	23
Coqs (pour les)		
S. Gall, abbé, 16 octobre. . . .	II	356
Coqueluche (contre la)		
S. Bavon, 1er octobre.	II	301
S. Blaise, 3 février	I	103
S. Nicaise, 14 décembre	II	552
Coquetiers (patron des)		
S. Léonard, 6 novembre	II	421
Cordiers (patron des)		
S. André, apôtre, 30 novembre.	II	500
Se Catherine, 25 novembre. . .	II	489
S. Paul, apôtre, 29 juin	I	520
Cordons (patron des faiseurs de)		
S. Louis, 25 août	II	184
Cordonniers (patrons des)		
S. Barthélemy, 24 août.	II	181
S. Blaise, 3 février	I	103
Se Catherine, 25 novembre . . .	II	489
S. Anien, 25 avril.	I	283
SS. Crépin et Crépinien, 25 oct.	II	381
S. Gengoult, 11 mai	I	353
S. Maur, abbé, 15 janvier . . .	I	40
S. Névolon, 27 juillet.	II	94
Cornettiers (patronne des ouvriers en corne)		
Se Foy, vierge, 6 octobre	II	319
Corps (faiblesse du)		
S. Hippolyte, 13 août.	II	146
Corroiers ou **Courrayers** (patron des ouvriers fabriquant des ceintures de cuir)		
S. Jean Baptiste, 24 juin	I	504
Corroyeurs, voyez aussi **Tanneurs** (patrons des)		
S. Thibaud, 1er juillet	II	2
S. Barthélemy, 24 août	II	181
Se Catherine, 25 novembre . . .	II	489
Costumiers (patron des)		
S. Dominique, 4 août.	II	118
Côté (douleurs et points de) Voyez **Pleurésie**.		
S. Zoïle, 27 juin	I	519
Cottes de maille (patron des faiseurs de)		
S. Martin, 11 novembre.	II	439
Cou (contre les douleurs de)		
S. Arnoul, martyr, 29 janvier .	I	87
Couleuvriniers (patrons des)		
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
Se Barbe, 4 décembre	II	520
Coups et Blessures (contre les mauvais)		
Se Marcienne, 12 juillet.	II	28
Se Quiterie, 22 mai	I	391
Courriers (patron des)		
S. Adrien de Nicomédie, 8 sept.	II	242
Courtiers de vins (patron des)		
S. Martin, 11 novembre.	II	439
Courtisans (patron des)		
S. Laurent, 10 août.	II	136
Couteliers (patrons des)		
S. Eloy, 1er décembre.	II	504
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . .	I	504
Couturières (patrons des)		
Se Anne, 26 juillet	II	89
S. Dominique, 4 août.	II	118
Se Lucie, 13 décembre.	II	542
S. Louis, 25 août	II	184
Couverturiers (patrons des)		
S. Sébastien, 20 janvier.	I	59
S. Louis, 25 août	II	184
Couvreurs (patrons des)		
Se Barbe, 4 décembre.	II	520
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv.	I	89
S. Vincent, 22 janvier	I	68
S. Vincent Ferrier, 5 avril . . .	I	238
Crampes (contre les)		
S. Firmin, évêque, 25 septembre	II	286
Crieurs publics (patron des)		
S. Martin, 11 novembre.	II	439
Cris des Enfants (contre les)		
S. Abraham, 15 juin	I	469
Crocheteurs (patrons des)		
Se Barbe, 4 décembre.	II	520
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
Croup, voyez **Angine**.		
Cuirs (patrons des ouvriers en)		
SS. Crépin et Crépinien, 25 oct.	II	381
Cuisiniers et Cuisinières (patrons des)		
Se Barbe, 4 décembre	II	520
S. Jean de Prado, 24 mai. . . .	I	397
S. Laurent, 10 août.	II	136
S. Ouen, évêque, 24 août. . . .	II	180
S. Pascal Baylon, 17 mai	I	376
S. Sylvestre, 9 juin	I	448
Culottiers (patron des)		
S. Dominique, 4 août.	II	118
Cultivateurs (patron des)		
S. Roch, 16 août	II	154

Tome Page

Curés et Clergé de France (patr. des)
S. Vincent de Paul, 19 juillet. . II 45
S. Yves, 19 mai. . . . . I 381

Custodes (patron des)
S. Parthène, eunuque, 24 avril. I 384

D

Dangers sur l'eau (contre les)
S. Wulfran, 20 mars . . . . . I 200

Défenseurs de la **Foi**, de l'**Eglise** et de la **Patrie** (patron des)
S. Drausin, évêque, 5 mars . . . I 163

Danse ou **Danse de Saint-Guy** (contre la furie de la)
S. Guy ou Vite, 15 juin . . . . I 470
S. Jean-Baptiste, 24 juin . . . . I 504

Danseurs et **Maîtres de danse** (patrons des)
S. Vite ou Guy, 15 juin . . . . . I 470
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv. I 89

Dartres (contre les)
S Antoine, 17 janvier. . . . . I 49
S. Fursy, 16 janvier . . . . . I 47
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv. I 89
S. Psalmode, 15 juin . . . . . I 472

Débardeurs (patron des)
S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528

Délaissés (patronne des)
Sᵉ Colombe, 31 décembre . . . . II 582

Dégâts d'orage (contre les)
S. Dié, 19 juin. . . . . I 490

Démangeaisons ou Prurit (contre les)
S. Antoine, abbé, 17 janvier. . . I 49

Démons (contre les)
S. Christophe, 25 juillet. . . . . II 77
S. Patrocle, 18 novembre. . . . II 470

Dentellières (patrons des)
S. François Régis, 16 juin . . . I 479
Sᵉ Anne, 26 juillet. . . . . II 89
S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528
Sᵉ Elisabeth de Hongrie. . . . . II 474

Dentistes (patrons des)
SS. Cosme et Damien, 27 sept. II 288
S. Lambert, évêque, 17 sept. . . II 259

Dentition des Enfants (pour la bonne)
S. Agapit, 18 août . . . . . II 167

Dents (contre les maux de)
Sᵉ Alène, 16 juin . . . . . I 478
Sᵉ Apolline, 9 février . . . . . I 125
S. Blaise, 3 février . . . . . I 103
S. Bald ou Bond, 29 octobre. . II 393
S. Céran, 27 septembre. . . . . II 292
Sᵉ Charitine, 5 octobre. . . . . II 317
S. Christophe, 25 juillet. . . . . II 77
S. Crescence, 5 juin. . . . . I 469
S. Dalmase Monier, 24 septemb. II 282
S. Dirié ou Dizié, 23 mai . . . . I 301
Sᵉ Elisabeth de Hongrie, 19 nov. II 474
S. Engelmond, 21 juin . . . . . I 493
S Engrace, 16 avril . . . . . I 264
S. Forannan, 30 avril. . . . . I 309
S. Grégoire d'Arménie, 16 mars I 185
Sᵉ Ide de Nivelle, 16 décembre. II 555
S. Médard, 8 juin. . . . . I 442
S. Rigobert, 4 janvier. . . . . I 17
S. Ursmars, 19 avril . . . . . I 267

Désastres sur terre (contre les)
S. Romain, 24 novembre. . . . II 486

Descendance masculine (pour obtenir une)
Sᵉ Félicité de Rome, 10 juillet. II 24
S. François de Paule, 2 avril. . I 230

Diarrhée (contre la)
S. Germain d'Auxerre, 31 juil. II 105
S. Loup de Limoges, 22 mai . . I 390

Difformités (contre les)
Sᵉ Isbergue, 21 mai . . . . . I 389

Disette (contre la)
SSᵉˢ Maure et Brigide, 13 juil. II 30

Distillateurs (patrons des)
S. Amand, 6 février . . . . . I 119
S. Louis, roi, 25 août. . . . . II 184

Docteurs en Droit canon (patron des)
S. Raymond de Pennafort. . . . I 76

Domestiques (patron des)
S. Onésime, 16 février . . . . . I 143

Doreurs (patrons des)
S. Clair, 18 juillet . . . . . II 41
Sᵉ Claire, 12 août. . . . . II 143
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre. . . . . II 504
S. Michel, 8 mai . . . . . I 337

Doreurs sur cuir (patron des)
S. Jean-Baptiste, 24 juin . . . . I 504

Doreurs sur métaux (patron des)
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août . . . II 114

Dos (pour la protection du)
S. Dodon, 29 octobre. . . . . II 392
S. Laurent, 10 août. . . . . II 136

Doute (contre le)
S. Paul de Narbonne, 22 mars. I 208
SSᵉˢ Maure et Brigide, 13 juillet. II 30

Douleurs (contre les)
Sᵉ Marine, 18 juillet. . . . . II 41
S. Loup, 19 février . . . . . I 146
Sᵉ Amelberge, 10 juillet . . . . II 23
S. Arnovald, 29 janvier. . . . . I 87

Draps (patron des fabricants de)
S. Homobon, 13 novembre . . . II 457

	Tome	Page
Drapiers (patrons des)		
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
S. Blaise, 3 février	I	103
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
S. Eustache, 20 septembre	II	270
S. Homobon, 13 novembre	II	457
S. Marceau, 1er novembre	II	401
S. Louis, 25 août	II	184
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
SS. Pierre et Paul, 29 juin	I	519
S. Sévère de Ravenne, 1 février	I	97
Droguistes (patrons des)		
SS. Cosme et Damien	II	288
S. Jacques Majeur, 25 juillet	II	84
Dyssenterie (contre la)		
S. Fiacre, 30 août	II	202
S. Guy d'Anderlecht, 12 sept.	II	248
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542
S. Roch, 16 août	II	154
Dyssenterie des Enfants (contre la)		
Sᵉ Eulalie, 12 février	I	135
S. Loup de Sens, 1er septembre	II	220
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542

E

Eau (contre les désastres causés par l')		
S. Hildevert, 27 mai	I	409
S. Maurille, évêque 13 septembre	II	250
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Eau (patrons des porteur d')		
S. Léonard, 6 novembre	II	421
Eau-de-vie patron des Marchands d')		
S. Amand, 6 février	I	119
Ebénistes (patrons des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Pierre, 29 juin	I	519
Ecoliers (patrons des)		
S. Cassien, 13 août	II	147
S. Grégoire-le-Grand, 12 mars	I	177
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Symphorien, 22 août	II	177
S. Vincent, 22 janvier	I	68
Ecolières (patronne des)		
B. Osanne de Mantoue, 18 juin	I	489
Economes (patrons des)		
S. Laurent	II	136
S. Marcien, 10 janvier	I	30
Ecriture et Calcul (patron des maîtres d')		
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Ecrivains (patrons des)		
S. Cassien, 13 août	II	147
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542
Ecrivains copistes (patron des)		
S. Jean Porte-Latine, 6 mai	I	331
Ecrouelles ou Humeurs froides contre les)		
Sᵉ Balbine, 31 mars	I	222
S. Eloy, 1er décembre	II	504
S. Cadoc, 21 septembre	II	271
S. Cloud, 7 septembre	II	231
S. Donan, abbé, 17 avril	I	266
S. Gérard, abbé, 3 octobre	II	308
S. Lienine, 1er février	I	97
S. Marcoul, 1er mai	I	319
S. Méen, 21 juin	I	497
Eglise (pour la liberté de l')		
S. Grégoire VII, pape, 25 mai	I	402
Eglise (pour l')		
S. Drausin, évêque, 5 mars	I	163
Eguilletiers (patron des)		
S. Clair, 18 juillet	II	41
Emailleurs (patron des)		
S Clair, 18 juillet	II	41
Emballeurs (patrons des)		
S. Fiacre, 30 août	II	202
S. Louis, 25 août	II	184
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Emouleurs ou Gagne-petit (patron des)		
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
Energumènes (pour les) Voyez aussi **Possessions et obsessions.**		
S. Caloger, 18 juin	I	488
S. Eustase, 29 mars	I	218
S. Grégoire de Langres, 4 janv.	I	16
S. Hidulphe, 11 juillet	II	25
S. Jean de Réomay, 28 janvier	I	86
S. Patrocle, 18 novembre	II	470
S. Mathurin, 9 novembre	II	432
Enfants (pour avoir des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
Assomption de la Sᵉ Vierge	II	151
Enfants (pour les)		
S. Agapit, 18 août	II	167
SS. Cant, Cantien, Sᵉ Cantianella	I	417
S. Cloud, 7 septembre	II	231
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Sᵉ Camelle, 17 septembre	II	258
S. Christophore, 25 septembre	II	284
S. Siméon de Trente, 24 mars	I	213
S. Vital, 20 octobre	II	365
Sᵉ Trophime, 29 décembre	II	578
Petits enfants (pour les)		
S. Ghislain, évêque, 9 octobre	II	333
S. Ygnace de Loyola, 31 juillet	II	106
S. Martial, 30 juin	I	533
S. Raymond Nonnat, 31 août	II	209
Sᵉ Solange, 10 mai	I	350
Enfants (patrons des jeunes)		
S. Agapit, 18 août	II	167
S. Brice, 13 novembre	II	455
S. Gilles, 1er septembre	II	214
S. Joseph, 19 mars	I	196

	Tome	Page
S. Pierre Armengol, 1er septemb.	II	218
S. Joseph Gasalanz, 27 août . .	II	194
Enfants à la mammelle (contre les Maladie des)		
S. Marcel, 1er novembre.	II	401
Enfants de Lyon (patron des)		
S. Bonaventure, 14 juillet. . . .	II	31
Enfants malades (pour les)		
S. Agapit, 18 août.	II	163
S. Aignan, évêque. 17 novemb.	II	467
SS. Abdon et Sennen, 30 juillet.	II	101
Se Aldegonde, 30 janvier. . . .	I	94
S. Aubin d'Angers, 1er mars. .	I	157
S. Blaise, 3 février.	I	107
S. Boëtian, 22 mai.	I	394
S. Clément, 23 novembre. . . .	II	484
Se Clotilde, 3 juin.	I	427
S. Domnin, 16 juillet	II	37
S. Eustache, 7 septembre. . . .	II	235
Se Eutropie, 15 septembre . . .	II	256
S. Félix de Spello, 18 mai. . . .	I	379
S. Fidèle de Spello, 25 avril . .	I	239
S. Gengoult, 11 mai.	I	353
S. Gibrien, 7 mai	I	336
S. Germain de Montfort, 29 oct.	II	395
B. Haberille, 30 janvier.	I	92
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . .	I	504
S. Leufroy, abbé, 21 juin. . . .	I	496
S. Loup, évêque 25 septembre .	II	288
S. Maurice, 22 septembre. . . .	II	277
Se Pharaïlde, 4 janvier.	I	15
S. Prix, 26 mai.	I	405
S. Pompée, 23 octobre.	II	377
S. Ubald, 16 mai.	I	369
Se Ursule, 21 octobre.	II	366
S. Vaury, 8 juillet.	II	19
Enfants (cris des)		
S. Abraham, ermite, 15 juin. .	I	469
Enfants langoureux ou maladifs (pour les)		
S. Eutrope, 30 avril.	I	307
S. Phallier, 23 novembre. . . .	II	482
S. Christophe	II	77
S. Aubert, 13 décembre.	II	549
S. Dizaint, 25 juin.	I	516
S. Hélien ou Hillier, 16 juillet. .	II	35
S. Léonard, 6 novembre	II	421
S. Symphorien, 22 août.	II	177
Enfants en chartre (Rachitisme et amaigrissement) (pour les)		
B. Bernulphus ou Bernoul. . . .	II	48
S. Mandé, 18 novembre.	II	472
S. Méen, 21 juin.	I	497
S. Millefort, 5 novembre. . . .	II	419
Enfants en danger de mort (pour les)		
Se Cunégonde, 3 mars	I	161
SS. Innocents, 28 décembre. . .	II	576
Enfants atteints de la maladie dite : le **Gril de Saint-Laurent** (pour les)		
S. Laurent, 10 août.	II	136
Enfants (contre les douleurs d'estomac)		
S. Psalmode, 15 juin	I	472
Enfants (contre la transpiration trop abondante de la tête des)		
S. Baudile, 20 mai	I	384
S. Millefort, 5 novembre	II	419
Enfants (contre la lèpre de lait des)		
S. Lucien, 8 janvier	I	28
Enfants (contre la fièvre des)		
S Cyr, 16 juin	I	475
S. Millefort, 5 novembre	II	419
Se Valburge, 25 février.	I	152
Se Radegonde, 13 août	II	148
Enfants (contre le carreau ou enflure du ventre des)		
S. Germain d'Auxerre, 31 juillet	II	105
S. Loup ou S. Leu, 1er septemb.	II	220
S. Marcel, 1er novembre.	II	401
Enfants (contre les Hernies des)		
S. Danio, 12 mai.	I	356
S. Bertille, abbesse, 5 novembre.	II	419
S. Caloger, 18 juin.	I	488
Enfants morts-nés (pour la résurrection des)		
S. Gilbert, abbé, 7 juin	I	440
Enfants morts sans baptême (pour les rappeler à la vie)		
S. Marcellin, du Puy, 7 juin. . .	I	439
S. Ours, 17 juin.	I	486
Enfants (contre l'incontinence d'urine des)		
SS. Gervais et Protais, 19 juin. .	I	493
Enfants peureux (pour les)		
S. Cyr, et Se Julitte, 16 juin . .	I	475
S. Gilles, 1er septembre.	II	214
S. Leu, de Sens, 1er septembre.	II	220
Enfants teigneux (pour les)		
S. Genès d'Arles, 25 août. . . .	II	189
Enfants (pour donner des forces aux)		
S. Dizaint, 25 juin.	I	516
S. Fort, 16 mai.	I	373
S. Martin, 11 novembre.	II	439
Enfants tardant à marcher ou vulgairement **Noués** (pour les)		
Se Aldegonde, 30 janvier.	I	93
Se Avoye, 6 mai.	I	333
S. Boëtian, 22 mai.	I	394
S. Firmin, évêque 25 septemb.	II	286
S. Guillaume, 10 janvier.	I	31
S. Hilaire, 14 janvier	I	54
S. Hilloine, 7 janvier.	I	25
S. Lié, 5 novembre.	II	418
Se Marie-Madeleine, 22 juillet.	II	59
S. Millefort, 5 novembre. . . .	II	419
S. Nabor, 12 juin.	I	456
Se Sabine, 29 août.	II	201
Se Sulpice, 17 janvier.	I	56
S. Victor, 21 juillet	II	56
S. Waast, 6 février	I	116

Tome Page

Enfants ayant la langue embarrassée (pour les)
S. Mommolin, 16 octobre . . . II 358

Enfants (pour la souplesse des jambes des)
S. Julien l'Hospitalier. . . . . I 89

Enfants qui ont les jambes en croix (pour les)
SS. Gervais et Protais, 19 juin. I 493

Enfants (contre les vers des)
S. Hildevert, 27 mai. . . . . I 409
S. Millefort, 5 novembre. . . . II 419
S. Psalmode, 15 juin. . . . . I 472

Enfants (pour le développement de l'intelligence chez les)
S. Avertin, 25 février. . . . . I 329

Enfants de chœur (patron des)
SS. Innocents, 28 décembre. . . II 576
S. Nicolas, 6 décembre. . . . . II 528

Enfants trouvés (patron des)
SS. Innocents, 28 décembre. . . II 576

Enfantement (contre les douleurs de l')
S. Erasme, 2 juin. . . . . I 423
S. Ours, 17 juin. . . . . I 486
S. Psalmode, 15 juin. . . . . I 472
S. Raymond, 31 août. . . . . II 209

Enfer (contre les puissances de l')
S. Laurent, 10 août. . . . . II 136
S. Théodule, 16 août. . . . . II 162

Enfer (pour éviter les peines de l')
S. Eugène, 17 novembre . . . . II 470
S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528
S. Patrice, 17 mars. . . . . I 187

Enfer (contre les feux de l')
S. Antoine, 17 janvier . . . . . I 49

Enflures (contre les)
Sᵉ Bertille, 5 novembre. . . . . II 419
S. Eutrope, 30 avril. . . . . I 307

Engelures (contre les)
S. Genès, 25 août. . . . . II 189

Enlumineurs (patron des)
S. Luc, 18 octobre. . . . . II 361
S. Jean Porte-Latine, 6 mai. . . I 331

Ennemis de la religion et de la patrie (contre les)
S. Casimir, 4 mars. . . . . I 162

Enrouement de la voix (contre l')
S. Bernardin de Sienne. . . . . I 386

Ensevelisseurs (patrons des)
S. Joseph d'Arimathie, 17 mars. I 186
S. Tobie, 12 septembre. . . . . II 249
S. Roch, 16 août. . . . . II 154

Tome Page

Entrailles (contre les douleurs d')
S. Brice de Tours, 13 novembre. II 455
S. Erasme, 2 juin . . . . . I 423
Sᵉ Rolande, 13 mai. . . . . I 359
S. Vincent, 22 janvier . . . . . I 68

Entrepreneurs de bâtiments (patron des)
S. Sébastien, 20 janvier. . . . . I 59

Entreprises (pour le bon succès des)
S. Servais, 13 mai. . . . . I 359

Epaules (pour la protection des)
S. Laurent, 10 août. . . . . II 136

Epées (émouleurs d')
S. Michel, 8 mai. . . . . I 337

Eperonniers (patrons des)
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre. . . . . II 504
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre. . . . . II 214

Epiciers (patrons des)
SS. Cosme et Damien. . . . . II 288
S. Michel, 8 mai. . . . . I 337
S. Nicolas, 6 décembre. . . . . II 528

Epidémies (contre les)
S. Antoine, 17 janvier . . . . . I 49
SS. Cosme et Damien. . . . . II 288
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre. . . . . II 504
S. Julien, de Brioude, 28 août. II 199
S. Martial, 30 juin. . . . . I 533
S. Rémy, 1ᵉʳ octobre. . . . . II 302
S. Roch, 16 août. . . . . II 154
S. Sébastien 20 janvier . . . . . II 59

Epilepsie (contre l')
S. Aphroïde, 8 mars . . . . . I 209 293
S. Adam, 16 mai. . . . . I 375
S Balthasar, 6 janvier . . . . . I 20
Sᵉ Bibiane, 2 décembre. . . . . II 513
S. Albane, 31 mars . . . . . I 223
S. Annemond, 28 septembre. . II 292
S. Christophe, 25 juillet. . . . II 77
S. Corneille, 14 septembre. . . II 252
S. Défendant, 2 janvier. . . . . I 6
S. Dinault, 11 août . . . . . II 141
Sᵉ Dympne, 15 mai. . . . . I 363
S. Evroult, 30 décembre. . . . II 580
S. Frise, d'Auch, 24 juin. . . . I 503
S. Genès, 25 août. . . . . II 189
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre. . . . . II 214
S. Gerard, de Lunel, 24 mai. . . I 398
S. Gorgon, 9 septembre. . . . . II 245
S. Ghislain, 9 octobre. . . . . II 233
S. Hildevert, 27 mai. . . . . I 409
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . . I 504
S. Jean Chrysostôme, 27 janv. I 82
S. Jean évangéliste, 27 décemb. II 571
S. Jean Grande, 3 juin. . . . . I 426
B. Joachim, 16 avril . . . . . I 263
S. Léothade, 23 octobre . . . . II 375
S. Loup, de Sens, 1ᵉʳ septembre II 220
S. Martory, 26 août. . . . . II 192
S. Mathurin, 9 novembre. . . . II 432
S. Millefort, 5 novembre. . . . II 419
S. Namphase, 16 novembre. . . II 465
Sᵉ Nomadie, 14 janvier. . . . . I 38

	Tome	Page
S. Philippe Beniti, 23 août. . .	II	178
S. Quirin, 30 mars	I	219
Les Rois Mages, 6 janvier. . . .	I	20
S. Valentin, 14 février.	I	139
S. Vincent Ferrier, 5 avril . . .	I	238
S. Willibrod, 7 novembre. . . .	II	427
Epingliers à Liège (patrons des)		
S. Apollinaire, 23 juillet. . . .	II	70
S. Eloy, 1er décembre.	II	504
S. Fiacre, 30 août.	II	202
Epizooties (contre les)		
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
S. Antoine de Padoue.	I	457
S. Charalampe, 10 février. . . .	I	133
S. Etton, 10 juillet.	II	22
S. Erard ou Evrard, 15 juillet	II	33
S. Eberhard Opilion, 28 sept. .	II	293
S. Gerlac, 5 janvier.	I	18
S. Guy d'Anderlecht, 12 sept. .	II	248
S. Sébastien, 20 janvier.	I	59
S. Wendelin, 22 octobre	II	370
Epoux (pour les jeunes)		
Se Dorothée, 6 février.	I	118
Eruptions volcaniques (contre les)		
S. Janvier, 19 septembre. . . .	II	267
Erysipèle (contre l')		
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
S. Benoît, 21 mars.	I	203
S. Firmin, 25 septembre. . . .	II	286
S. Martin, 11 novembre.	II	439
B. Israël et Théobald	II	251
Esclaves de race nègre (patron des)		
S. Benoit le More, 3 avril. . .	I	237
Escrimeurs (patron des)		
S Michel Archange, 8 mai. . .	I	337
Esprits troublés (contre les)		
S. Hidulphe, 11 juillet.	II	25
Esprits immondes (contre les)		
S. Fortunat, 14 octobre	II	349
Esquinancie (contre l')		
S. Fortunat, 14 octobre.	II	349
Se Aldegonde, 30 janvier. . . .	I	93
S. Blaise, 3 février	I	103
Se Godelive, 6 juillet.	II	11
S. Goussault, 5 novembre. . . .	II	417
S. Michel, 8 mai.	I	337
Estomac (contre la faiblesse d')		
S. Timothée, 24 janvier.	I	78
Estomac (contre les maladies d')		
S. Grégoire le-Grand, 12 mars. .	I	177
S. Roland, 16 janvier.	I	44
S. Doucis, 16 octobre	II	356
S. Emérentienne, 23 janvier. .	I	76
Estropiés (pour les)		
S. Pourçain, 24 novembre. . . .	II	487
S. Claude, 6 juin.	I	436
S. Eutrope, 30 avril.	I	307
S. Gilles, 1er septembre.	II	214
S. Servais, 13 mai.	I	359
Etaimiers (patrons des)		
Se Catherine, 25 novembre. . . .	II	489
Se Madeleine, 22 juillet	II	59
S. Michel, 8 mai.	I	337
Etat (pour le choix d'un)		
Se Ursule, 21 octobre	II	366
Etudiants (patrons des)		
S. Ambroise de Sienne, 20 mars	I	201
Se Catherine d'Alexandrie . . .	II	489
S. Grégoire le Grand, 12 mars .	I	177
S. Jérôme, 30 septembre	II	297
S. Laurent, 10 août.	II	136
S. Louis de Gonzague, 21 juin .	I	494
Se Marie Madeleine, 22 juillet. .	II	59
S. Mathurin, 9 novembre. . . .	II	432
Etuvistes (patrons des)		
S. Michel, 8 mai	I	337
S. Trazon, 11 décembre.	II	541
Evanouissements (contre les)		
S. Valentin, 14 février	I	139
Eventaillistes (patron des)		
S. Louis, roi, 25 août.	II	184
Examens (pour les)		
S. Joseph Cupertino, 18 sept. .	II	263
Exilés (pour les)		
S. Joseph, 19 mars	I	196
Expédition des affaires et procès (pour la prompte)		
S. Expeditus, 19 avril	I	270

F

	Tome	Page
Fabricants de bourses (patron des)		
S. Brieuc, 1er mai.	I	311
Facteurs d'instruments de musique (patronne des)		
Se Cécile, 22 novembre	II	478
Faiblesse de complexion (contre la)		
S. Udalric ou Ulric, 4 juillet . .	II	8
Faïenciers de Nevers (patrons des)		
S. Antoine, abbé, 17 janvier. .	I	49
S. Martin, 11 novembre.	II	439
S. Antoine de Padoue, 13 juin.	I	457
Familles (pour ramener la paix dans les)		
S. Bond ou Bald, 29 octobre. .	II	393
Famine (contre la)		
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
S. Maurille d'Angers, 13 sept. .	II	250
Faneurs (patron des)		
S. Gervais, 19 juin	I	493

Tome Page

Farine (patron des marchands de)
S. Honoré, 16 mai. . . . . I 367

Fatigue (contre la)
S. Arbogaste, 21 juillet . . . . . II 57

Faucheurs (patron des)
S. Walstan, 30 mai. . . . . I 416

Femmes mariées (patronnes des)
Sᵉ Barbe, 4 décembre. . . . . II 520
Sᵉ Clotilde, 3 juin. . . . . I 427
Sᵉ Félicité, 10 juillet . . . . . II 24
Sᵉ Françoise, 9 mars . . . . . I 175
Sᵉ Geneviève, 3 janvier. . . . . I 9
Sᵉ Marguerite, veuve, 27 novemb. II 497
Sᵉ Marie Madeleine, 22 juillet. . II 59
Sᵉ Monique, 4 mai . . . . . I 327
Sᵉ Perpétue, 4 août . . . . . II 122

Femmes mariées qui désirent avoir des nouvelles de leur mari absent (patron des)
S. Daniel, 3 janvier. . . . . I 14

Femmes enceintes (pour les)
Sᵉ Anne, 26 juillet . . . . . II 89
S. Arnoulphe de Soissons. . . . II 152
S. Baudile, 20 mai . . . . . I 384
Sᵉ Balsamine, 14 novembre. . . II 463
S. Drogon, 16 avril . . . . . I 261
S. Bernard, 9 octobre. . . . . II 335
SSᵉˢ Beuve et Dode, 24 avril. . I 282
Sᵉ Camelle, 17 septembre. . . . II 258
Sᵉ Honorine de Conflans, 27 fév. I 154
S. Honorat de Toulouse, 22 déc. II 564
S. Ghislain, évêque, 9 octobre . II 333
B. Israel et Théobald, 13 sept. II 251
S. Jean-Baptiste, 24 juin . . . . I 504
Sᵉ Libérate, 28 janvier . . . . . I 87
S. Magin, 25 août . . . . . II 190
Sᵉ Marguerite, 27 novembre. . . II 497
Sᵉ Julienne de Cumes, 16 fév. . I 144
S. Pérégrin Latiosi, 1ᵉʳ mai . . I 300
S. Raimond Nonnat, 31 août. . II 209
Sᵉ Sévère, 29 janvier . . . . . I 89
S. Vital de Saltzbourg, 20 oct. II 365
S. Pirmin, 3 novembre. . . . . II 410

Femmes en couches (pour les)
Sᵉ Anne, 26 juillet . . . . . II 89
S. Agapit, 18 août. . . . . II 167
Sᵉ Cunégonde, 3 mars . . . . . I 161
S. Didier ou Dizier, 23 mai. . . I 395
S. Chrétien, 7 avril . . . . . I 243
Sᵉ Foy, 6 octobre . . . . . II 319
S. Magin, 25 août. . . . . II 190
S. Ignace de Loyola, 31 juillet. II 106
S. Marien, 19 août . . . . . II 171
Sᵉ Marguerite, 27 novembre . . II 497
S. Pérégrin Latiosi, 1ᵉʳ mai . . I 300
S. Pirmin, 3 novembre. . . . . II 410
Sᵉ Sévère, 29 janvier . . . . . I 89
S. René, 12 novembre. . . . . II 454

Femmes (pour l'abondance de lait des)
S. Gilbert, abbé, 7 juin . . . . I 440
S. Vital, 20 octobre. . . . . II 365

Tome Page

Femmes agonisantes dans les douleurs de l'**Enfantement** (pour les)
S. Raymond Nonnat, 31 août . II 209

Femmes méchantes (contre les)
S. Gomer, 11 octobre . . . . . II 340
S. Mathurin, 9 novembre. . . . II 432

Femmes de charge (patronne des)
Sᵉ Zite, 27 avril. . . . . I 291

Fendeurs de bois (patrons des)
S. Henri de Bolzano, 10 juin . . I 449
S. Gomer, 11 octobre . . . . . II 340

Fer (patron des tireurs de fil de)
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre. . . . . II 504

Ferblantiers (patrons des)
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre . . . . . II 504
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août. . . II 114

Fermiers (patrons des)
S. Antoine, abbé, 17 janvier . . I 49
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre. . . . . II 504

Ferronniers (patrons des)
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août. . . II 114
S. Lubin, 14 mars . . . . . I 181

Ferrailles (patron des marchands de)
S. Sébastien, 20 janvier. . . . . I 59

Fertilité des champs (pour la)
Sᵉ Agathe, 5 février . . . . . I 110
S. Jean l'évangéliste, 27 décemb. II 571
S. Médard, 8 juin . . . . . I 442
S. Paul, 29 juin. . . . . I 520

Feu (contre le)
Sᵉ Barbe, 4 décembre . . . . . II 520
Sᵉ Austreberte. 10 février. . . . I 132
S. Hildevert, 27 mai . . . . . I 409
Sᵉ Hélène, 18 août . . . . . II 168

Feu sacré ou **Feu de Saint-Antoine** (contre le)
S. Antoine, 17 janvier . . . . . I 49

Feu morbide (contre le)
S. Sylvin, 22 septembre. . . . . II 279

Feux du Vésuve (contre les)
S. Janvier, 19 septembre . . . . II 267

Fiancés (pour les)
Sᵉ Agnès, 21 janvier. . . . . I 65
S. Valentin de Rouen, 14 février I 139

Fièvre (contre la)
S. Abraham, 15 juin . . . . . I 469
S. Adelard, 2 janvier . . . . . I 5
S. Albert de Sicile, 7 août . . . II 132
Sᵉ Aldegonde, 30 janvier . . . . I 93
Sᵉ Amelberge, 10 juillet. . . . . II 23
S. Ansbert, 9 février . . . . . I 129
S. Antoine de Padoue, 13 juin . I 457
S. Antonin, 2 mai. . . . . I 324
S. Aubrin, 15 juillet . . . . . II 35
S. Arnould, 29 janvier . . . . . I 87

	Tome	Page
Sᵉ Aubierge, 7 juillet	II	15
S. Aybert, 7 avril	I	243
S. Aymon ou Amon, 23 octobre	II	378
S. Berthilon, 26 avril	I	290
S. Carmery, 19 août	II	170
Sᵉ Céronne, 16 novembre	II	466
S. Charles le Bon, 2 mars	I	159
S. Chrysole, 7 février	I	122
S. Claude, 8 novembre	II	430
Sᵉ Colette, 6 mars	I	166
S. Corneille, pape, 14 septembre	II	252
S. Damase, pape, 11 décembre	II	541
S. Didier, évêque, 23 mai	I	395
S. Dominique, 4 août	II	118
S. Dominique de Sora, 22 janv.	I	71
S. Evroult, 30 décembre	II	580
S. Donan, abbé, 17 avril	I	266
S. Donat, 31 juin	I	537
S. Domitien, évêque, 7 mai	I	335
S. Elie, prophète, 20 juillet	II	54
S. Elric, 6 février	I	126
S. Exupère d'Arreau, 28 sept.	II	294
S. Eustache, 7 septembre	II	235
S. Faraise, 17 juin	I	485
S. Firmin, évêque, 25 septemb.	II	286
S. Flavy, 18 décembre	II	558
S. Florent, 22 septembre	II	276
SS. Friard et Secondelle, 1ᵉʳ août	II	113
S. Fursy, 16 janvier	I	47
S. Gal, 1ᵉʳ juillet	II	1
S. Gaucher, 9 avril	I	249
S. Gautier, 8 avril	I	245
S. Geins ou Gens, 16 mai	I	374
Sᵉ Geneviève, 3 janvier	I	9
S. Geoffroy, 3 août	II	117
S. Gérard, abbé, 3 octobre	II	308
S. Germain d'Écosse, 2 mai	I	325
S. Germain de Paris, 28 mai	I	410
Sᵉ Gertrude, 17 mars	I	190
Sᵉ Godelièvе, 6 juillet	II	11
Sᵉ Halloie, 2 février	I	102
S. Hilaire, 14 janvier	I	54
Sᵉ Hiltrude, 27 septembre	II	291
S. Hogues, 29 avril	I	294
S. Ignace de Loyola, 31 juillet	II	106
Sᵉ Isbergue, 21 mai	I	389
S. Israel et Theobald, 13 sept.	II	251
S. Josse, 13 décembre	II	547
Sᵉ Julie, 21 juillet	II	58
S. Julien de Brioude, 28 août	II	199
S. Liboire, 23 juillet	II	67
Sᵉ Lienne, 1ᵉʳ février	I	97
S. Ludre, 10 novembre	II	435
SS. Lugle et Luglien, 23 octob.	II	372
S. Loup, 19 février	I	146
Sᵉ Marie égyptienne, 2 avril	I	228
Sᵉ Marie d'Oignies, 23 juin	I	501
S. Mazerand, 29 octobre	II	393
S. Médard, 8 juin	I	442
S. Millefort, 5 novembre	II	419
S. Nepotien, 22 octobre	II	370
S. Othon, 2 juillet	II	5
B. Pacifique, 10 juillet	II	24
Sᵉ Pétronille, 31 mai	I	416
S. Piat, 1ᵉʳ octobre	II	304
S. Pierre, 29 juin	I	519
S. Pierre Chrysologue, 4 déc.	II	519
S. Pipe, 8 octobre	II	326
S. Placide, 5 juin	I	434
S. Priest, 25 janvier	I	79
S. Patrocle, 18 novembre	II	470
S. Quinnien, 13 novembre	II	456
Sᵉ Radegonde, 13 août	II	148
S. Raymond Nonnat, 31 août	II	209
B. Reginald, 17 septembre	II	261
Sᵉ Reinofre, 14 juillet	II	32
S. Remy, 1ᵉʳ octobre	II	302
S. Richard, enfant, 25 mars	I	215
S. Ricquier ou Richer, 26 avril	I	290
S. Rieul, 30 mars	I	220
S. Rigobert, 4 janvier	I	17
S. Rouin, 17 septembre	II	260
S. Salvator de Horta, 18 mars	I	194
S. Sérénic, 7 mai	I	334
S. Sever d'Agde, 21 août	II	176
S. Sigismond, roi, 1ᵉʳ mai	I	314
S. Stanislas Kotska, 13 nov.	II	459
S. Sylvestre, évêque	II	476
SSᵉˢ Taraise et Sanche, 17 juin	I	485
S. Thibaut, 1ᵉʳ juillet	II	2
S. Thierry, 1ᵉʳ juillet	II	4
S. Udalric, 4 juillet	II	8
S. Ursmars, 19 avril	I	267
S. Venant, 13 octobre	II	345
S. Veron, 30 mars	I	222
S. Vincent, 5 avril	I	238
S. Vinebaut, 1ᵉʳ avril	I	227
S. Victor, 31 août	II	212
S. Walstan, 30 mai	I	416

Fièvres aiguës (contre les)

S. Léobon, 13 octobre	II	344

Fièvres chaudes (contre les)

S. Germer, 24 septembre	II	283

Fièvres intermittentes (contre les)

S. Julien 28 août	II	199

Fièvre jaune (contre la)

S. Albert, 7 août	II	132

Fièvres opiniâtres, persistantes (contre les)

Sᵉ Claire, 12 août	II	143
S. Chrétien, 7 avril	I	243

Fièvres pernicieuses (contre les)

Sᵉ Clotilde, 3 juin	I	427
S. Théodard, 1ᵉʳ mai	I	310

Fièvres quartes (contre les)

S. Gauthier, 22 janvier	I	75
B. Nicolas Factor, 6 mars	I	165
S. Réparat, 21 octobre	II	369
S. Sigismond, roi, 1ᵉʳ mai	I	314
S. Trouvé, 22 janvier	I	72

Fièvre rouge ou rougeolle (contre la)

S. Adelard, 2 janvier	I	5

Fileurs (patron des)

S. Sévère de Ravennes	I	97

Filassiers et Filassières (patrons des)

S. François d'Assise	II	310
Sᵉ Anne	II	89

Filatiers de laine (patron des)

S. Blaise, 3 février	I	103

	Tome	Page
Fileuses (patronne des)		
Sᵉ Catherine, 25 novembre . . .	II	489
Filets (patrons des faiseurs de)		
S. Pierre, apôtre.	I	519
Filles (patronnes des jeunes)		
Sᵉ Barbe, vierge.	II	520
Sᵉ Blandine, vierge	I	423
Sᵉ Catherine, 25 novembre. . .	II	489
Sᵉ Eustelle, 21 mai.	I	388
SSᵉˢ Puelles, 14 octobre.	II	349
Filles qui veulent entrer en religion ou qui veulent se marier (pour les jeunes)		
S. Ambroise de Sienne.	I	201
S. Nicolas, de Mire	II	528
Financiers (patron des)		
S. Mathieu, apôtre.	II	273
Fistules ou abcès purulents (contre les)		
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Quirin, martyr, 30 mars. . .	I	219
Fleur de farine (patrons des marchands de)		
S. Honoré, 16 mai.	I	367
Fleuristes (patrons des)		
Sᵉ Dorothée, 6 février	I	118
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
Fléaux contre les)		
SS. Bry et Cot.	I	405
S. Urbain, évêque.	I	235
Fleuves (contre le cours désordonné des)		
S. Romain, 24 novembre. . . .	II	486
Flux de sang (contre le)		
S. Aselpe, 23 décembre.	II	565
S. Bernardin	I	386
Sᵉ Casilde	I	227
Sᵉ Consorce, 22 juin.	I	499
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Gervais, 19 juin.	I	493
S. Guillaume Tempier	I	217
Sᵉ Lucie, 13 décembre.	II	542
Sᵉ Marthe, 20 juillet	II	96
Sᵉ Matrone de Mantoue.	I	183
Sᵉ Tanche, 10 octobre.	II	338
Flux de sang des femmes (contre le)		
S. Alexandre	II	25
Foi (patron de la **propagation** de la)		
S. François-Xavier, 3 décembre	II	515
Folie (contre la)		
Sᵉ Berthe, 1ᵉʳ mai.	I	311
S. Amable.	I	454
S. Bertaut, 16 juin	I	479
S. Colomban, 21 novembre. . .	II	477
S. Dizier, ou Didier.	II	265
S. Dympne, 15 mai.	I	363
S. Evroult, 30 décembre.	II	580
S. Florentin, 24 octobre	II	379
S. Germain d'Auxerre..	II	105
S. Gildas le Sage, 29 janvier. .	I	90
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre.	II	214
S. Grat, 16 octobre.	II	358
S. Hilaire, 14 janvier.	I	54
S. Hildevert, 27 mai.	I	409
S. Hubert, 3 novembre.	II	402
S. Jean Grande	I	426
S. Menou, 12 juillet.	II	29
S. Mathurin, 9 novembre. . . .	II	432
Sᵉ Quiterie, 22 mai.	I	391
S. Tibéry, 10 novembre. . . .	II	434
S. Valéry, 1ᵉʳ avril.	I	224
S. Victurnien, 30 septembre. .	II	296
Fondeurs de lettres (patron des)		
S. Jean Porte-Latine	I	331
Fondeurs (patrons des)		
Sᵉ Barbe, vierge.	II	520
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
S. Gildas, 29 janvier.	I	90
S. Hubert, 3 novembre	II	402
S. Pierre-ès-liens	II	114
Forestiers (patron des)		
S. Hubert, 3 novembre.	II	402
Forgerons (patrons des)		
S. Ampèle, 14 mai.	I	362
S. Dunstan, 19 mai.	I	379
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
S. Eptade, 24 août.	II	179
S. Galmier, 27 février.	I	155
S. Léonard, 6 novembre	II	421
S. Patrice, 17 mars.	I	189
Forts de la douane (patronne des)		
Sᵉ Barbe, vierge.	II	520
Forts de la halle (patrons des)		
S. Christophe, 25 juillet	II	77
S. Jacques Majeur, 25 juillet. .	II	84
Fossoyeurs (patrons des)		
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
Sᵉ Barbe, 4 décembre.	II	520
S. Joseph, 19 mars	I	196
S. Joseph d'Arimathie.	I	186
S. Tobie, 12 septembre.	II	249
Fous (pour les)		
S. Amable, de Riom, 11 juin. .	I	454
S. Evroult, 30 décembre. . . .	II	580
Foudre (contre la) ou les **Orages**		
S. Amans de Rodez.	II	413
S. Aurélien, évêque.	I	342
SS. Amand, Alexandre, etc. . .	I	433
Sᵉ Barbe, martyre.	II	520
S. Berthe de Vallombreuse. . .	I	212
Sᵉ Bertille, 5 novembre.	II	419
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
S. Donat, soldat, 31 juin	I	537
Sᵉ Eurosie, 25 juin	I	514
Sᵉ Hélène, 18 août.	II	168
Sᵉ Irène, 5 mai.	I	331
SS. Jean et Paul, 26 juin. . . .	I	516
SS. Lugle et Luglien, 23 oct . .	II	372
S. Michel, Archange, 8 mai . . .	I	337
S. Pierre, martyr, 30 avril. . . .	I	296

	Tome	Page
S. Pierre Pascal, évêque. . . .	II	377
S. Raymond de Itero.	I	101
Sᵉ Scholastique, 10 février . . .	I	133
S. Urbain de Langres, 2 avril. .	I	235
S. Urbain, pape, 25 mai.	I	400
S. Wasnulphe ou Wasnon . . .	II	342

Fouleurs des Raisins, des Chapeaux ou des Draps (patron des)

S. Michel, Archange, 8 mai. . .	I	337

Foulons (patrons des)

S. Christophe, 25 juillet	II	77
SS. Jacques et Philippe.	I	318
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
SS. Pierre et Paul, 29 juin . . .	I	519
S. Thibaut.	II	2
S. Waast, 6 février	I	116

Fourbisseurs d'armes (patrons des)

S. Eloi évêque, 1ᵉʳ décembre . .	II	504
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
S. Michel, 8 mai	I	337
S. Paul, apôtre, 30 juin.	I	520
S. Victor, 21 juillet	II	56

Fourmillière (maladie sous le nom de **Picotements**) (contre la)

S. Firmin, évêque.	II	286

Fourmis (contre les)

S. Saturnin.	II	498

Fourreurs (patronne des)

Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520

Fractures de membres (contre les)

S. Drogon, 16 avril.	I	261

Fraises (patron des marchands de)

S. Antoine de Padoue.	I	457

Frayeurs et terreurs paniques (contre les)

S. Mathurin, prêtre.	II	432

Frénésie (contre la) Voyez aussi **Folie**

S Constantien, 2 décembre. . .	II	512
S. Hildevert, 27 mai.	I	409
S. Mathurin, 9 novembre. . . .	II	432
Sᵉ Quitterie, vierge, 22 mai. . .	I	391
S. Victurnien, 30 septembre. . .	II	296

Frère des écoles chrétiennes (patron secondaire des)

S. Cassien, martyr, 13 août. . .	II	147

Frères Pontifes (patron des)

S. Bénezet, 14 avril	I	255

Fripiers et Brocanteurs (patrons des)

Sᵉ Anne, 26 juillet.	II	89
SS. Cosme et Damien, 27 sept. .	II	288
S. Homobon, 13 novembre. . .	II	457
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
S. Louis, 25 août	II	184
S. Maurice, 22 septembre	II	277
S. Roch, 16 août.	II	154

	Tome	Page

Froid (contre le)

S. Sebald, 19 août.	II	171

Fromagiers (patrons des marchands et fabricants de fromages)

B. Julienne Camaldule, 17 juin.	I	483
S. Luguzon ou Uguzon, berger.	II	28
S. Michel, 8 mai.	I	337

Frondeurs joueurs à la **Fronde** (patrons des)

S. Etienne, 26 décembre.	II	568

Fruitiers (patrons des)

S. Christophe, 25 juillet.	II	77
S. Léonard de Limoges	II	421

Fruits de la terre (pour l'abondance des ou la conservation des)

S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Floret, évêque, 1ᵉʳ juillet . .	II	3
S. Josse, 13 décembre.	II	547
S. Roland, abbé	I	44
S. Urbain de Langres.	I	235

Furie (contre la)

S. Vite ou Guy, 15 juin	I	470

Furoncles ou les Clous (contre les)

S. Antoine, 17 janvier	I	49
S. Cloud, prêtre, 7 septembre .	II	231
S. Firmin d'Amiens.	II	286
S. Silvain du Berry, 22 sept . .	II	279

G

Gainiers (patrons des)

S. Hubert, 3 novembre	II	402
Sᵉ Madeleine, 22 juillet	II	59

Gale (contre la)

Sᵉ Aldegonde, 30 janvier. . . .	I	93
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
S. Cessateur, 15 novembre . . .	II	461
S. Fursy, 16 janvier.	I	47
S. Julien l'hospitalier	I	89
S. Job, prophète, 10 mai	I	348
S. Marc, 25 avril	I	283
S. Marcel, évêque, 1ᵉʳ novembre	II	401
Sᵉ Madeleine, 22 juillet.	II	59
S. Magnobode ou Mainbœuf. . .	II	360
S. Meen, abbé, 21 juin	I	497
S. Ménas, 15 novembre	II	451
Sᵉ Radegonde, 18 juillet.	II	148
Sᵉ Reine, vierge, 7 septembre. .	II	233

Gangrène (contre la)

S. Fiacre, 30 août.	II	202

Galonniers (patrons des)

Sᵉ Thérèse, 15 octobre.	II	352
S. Nicolas, 6 décembre	II	528

Gantiers (patrons des)

Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
S. Barthélemy, 24 août.	II	181

	Tome	Page
SS. Crépin et Crépinien, 25 oct.	II	381
S. Gan ou Gond, abbé, 27 mai .	I	404
S. Gomer, 11 octobre	II	340
Sᵉ Madeleine, 22 juillet	II	59
S. Martin, 11 novembre.	II	439
Gardes de nuit (patron des)		
S. Pierre d'Alcantara	II	363
Gauffriers ou fabricants d'**Oublies** (patron des)		
S. Michel, Archange, 8 mai . .	I	337
Gelée (contre la)		
S. Urbain, pape, 25 mai.. . . .	I	400
S. Urbain de Langres, 2 avril. .	I	235
Genoux (contre les maux de)		
S. Roch, 16 août	II	154
Geôliers (patrons des)		
S. Adrien, 8 septembre	II	242
S. Athanase, 3 janvier.	I	13
S. Hippolyte, 13 août	II	146
S. Josias, 1ᵉʳ mai	I	313
Gîte en voyage (pour un bon)		
Sᵉ Gertrude, 17 mars	I	190
Glaces (patron des ouvriers en)		
S. Clair, martyr.	II	41
Glandes et **Humeurs** (contre les)		
SS. Cosme et Damien.	II	288
Goître (contre le)		
Sᵉ Bertille, 5 novembre. . . .	II	419
S. Blaise, 3 février	I	103
S. Goussault, 5 novembre . . .	II	417
Gorge (contre les maux de)		
S. André, apôtre, 30 novembre.	II	500
Sᵉ Bertille, 5 novembre	II	419
S. Blaise, 3 février	I	103
Sᵉ Cunera, 12 juin.	I	455
Sᵉ Godelièvе, 6 juillet.	II	11
S. Goussaut, 5 novembre	II	417
S. Ignace d'Antioche, 1ᵉʳ fév . .	I	96
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542
S. Rémy, évêque, 1ᵉʳ octobre . .	II	302
S. Sylvin, 22 septembre.	II	279
Gosier (contre les maux de)		
S. Blaise, 3 février.	I	103
Gourme (contre la)		
SS. Cosme et Damien.	II	288
Goutte (contre la)		
S. Austriclinien, 15 octobre. . .	II	351
S. Annon, 4 décembre.	II	519
S. Bond ou Bald, 29 octobre . .	II	393
S. Bond de Clermont, 15 janvier.	I	43
S. Grégoire-le-Grand, 12 mars .	I	177
S. Gebuin, 17 avril	I	266
S. Jubin, archevêque de Lyon .	I	266
S. Julien d'Alexandrie.	I	154
S. Lienne, 1ᵉʳ février	I	97
S. Mare, 26 janvier.	I	80
S. Maur, bénédictin 15 janvier	I	40
S. Maximin, évêque de Besançon	I	414
S. Maurice, 22 septembre. . . .	II	277
B. Nicolas Factor.	I	165
S. Ortaire, 21 mai	I	389
S. Quirin, 30 mars.	I	219
S. Stapin ou Estève, 6 août. . .	II	126
S. Sulpice, 17 janvier.	I	56
Sᵉ Trophime.	II	578
S. Valfroy ou Walfroy.	II	13
Sᵉ Werenfride, 27 août.	II	195
Goutte aux mains (contre la)		
S. Gerébern, 15 mai.	I	363
S. Mare, 26 janvier.	I	80
Gouverneurs (patron des)		
S. Prote, martyr, 31 mai. . . .	I	418
Grains (patron des porteurs de)		
S. Barthélemy, 24 août.	II	181
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
S. Wulgan, 2 novembre.	II	402
Grainiers et **Grenetiers** (patrons		
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
S. Adrien, martyr, 8 septembre	II	242
S. Marcel, évêque.	II	401
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
S. Roch, 16 août.	II	154
S. Sébastien, 20 janvier.	I	59
Gravelle (contre la)		
S. Benoît, 21 mars.	I	203
S. Burckhardt, 14 octobre. . . .	II	348
S. Drogon, 16 avril.	I	261
S. Emilien, évêque, 25 juin. . .	I	514
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Godard ou Godthard, évêque.	I	328
S. Liboire, 23 juillet.	II	67
B. Rasson, 19 juin.	I	491
Sᵉ Rolande, 13 mai.	I	359
Sᵉ Syrie, veuve, 8 juin.	I	441
S. Vulgan, 2 novembre.	II	402
Graveurs (patrons des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre.	II	504
S. Jean Porte-Latine, 6 mai. . .	I	331
Greffiers (patrons des)		
S. Marc, 25 avril.	I	283
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
Grêle (contre la)		
S. Christantien, 13 mai.	I	361
Sᵉ Amelberge, 10 juillet.	II	23
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
S. Dominique de Sora, 22 janv.	I	71
S. Donat, 31 juin	I	537
S. Barnabé. 11 juin.	I	451
S. Grat. évêque.	II	236
S. Jean-Baptiste, 24 juin.	I	504
S. Jean de Monte-Marano. . . .	II	166
SS. Jean et Paul, 26 juin. . . .	I	516
S. Paul, 30 juin.	I	528
SS. Rois Mages, 6 janvier. . . .	I	20
Grossesses dangereuses (dans les)		
Sᵉ Aubierge, 7 juillet.	II	15

	Tome	Page
Grossiers (patrons des)		
S. Jacques Majeur, 25 juillet. .	II	84
S. Louis, 25 août.	II	184
Guerre (contre la)		
S. Félix de Nantes, 7 juillet. . .	II	13
Guerre (pour apaiser les fureurs de la)		
Sᵉ Elisabeth	II	18
Guerres chrétiennes contre les infidèles (dans les)		
S. Jacques Majeur, 25 juillet. . .	II	84
S. Angadrème, 14 octobre. . . .	II	347
Guerriers (patrons des)		
S. Adrien, 8 septembre.	II	242
S. Georges, 23 avril.	I	275
S. Ignace de Loyola, 31 juillet.	II	106
S. Martin de Tours.	II	439
S. Maurice, 22 septembre. . . .	II	277

H

Hémorrhagie (contre l')		
S. Asclipe de Limoges, 23 déc.	II	565
Sᵉ Lucie, 13 décembre.	II	542
Sᵉ Marthe, 29 juillet.	II	96
Sᵉ Tanche, vierge.	II	338
Hémorrhoïdes (pour les)		
S. Alexandre, 10 juillet.	II	25
S. Fiacre, 30 août.	II	202
Hémorrhoïsses (contre les)		
S. Fiacre, 30 août.	II	202
Hérésie (contre les dangers de l')		
S. Sébastien, martyr, 20 janvier	I	59
Herniaires-Chirurgiens (patrons des)		
SS. Cosme et Damien	II	288
S. Lambert, 17 septembre. . . .	II	259
Hernies (contre les)		
B. Albertino, 31 août.	II	213
S. Baudile, 20 mai	I	384
S. Catalde, 10 mai.	I	347
S. Conrad, 19 février.	I	145
S. Caloger, 18 juin.	I	488
S. Danio, 12 mai	I	356
S. Drogon, 16 avril.	I	261
S. Elie, prophète, 20 juillet. . .	II	54
S. Emilien, évêque	I	514
S. Fursy, 16 janvier	I	47
S. Florent, de Strasbourg. . . .	II	426
S. Gomer, 11 octobre.	II	340
B. Jean, berger, 24 juin.	I	513
S. Rasson, 19 juin.	I	490
Sᵉ Sire, 8 juin.	I	441
S. Valéry, 1ᵉʳ avril	I	224
S. Tiburce, 11 août.	II	142
S. Ventura, 7 septembre.	II	236
S. Vulgan, 2 novembre.	II	402
Hommes de loi (patron des)		
S. Yves, 19 mai.	I	381
Hommes de peine (patron des)		
S. Albert d'Ogna, 30 mai. . . .	I	358
Horlogers (patron des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre.	II	504
Hospices (patrons des)		
S. Julien l'Hospitalier.	I	89
S. Job, 10 mai.	I	348
Hospitalières ou Servantes d'hôpitaux (patronnes des)		
Sᵉ Elisabeth de Thuringe. . . .	II	474
Sᵉ Marthe, 29 juillet.	II	96
Hôtelleries bonnes (pour le choix des)		
S. Julien l'Hospitalier.	I	89
Hôtelleries pour les morts (pour les)		
Sᵉ Gertrude, 17 mars.	I	190
Hôteliers (patrons des)		
S. Abraham, patriarche	II	335
S. Gentien, 11 décembre	II	540
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . .	I	504
S. Julien l'Hospitalier.	I	89
Sᵉ Marthe, 29 juillet.	II	96
S. Martin, 11 novembre.	II	439
S. Théodote, 18 mai.	I	378
S. Zachée, 20 août.	II	174
Houilleurs (patron des)		
S. Léonard de Limoges.	II	421
Houpiers (patron des)		
S. Blaise, 3 février.	I	103
Huchers (patron des)		
S. Pierre, 29 juin.	I	519
Huiliers (patrons des)		
S. Honoré, 16 mai.	I	367
S. Jean Porte-Latine.	I	331
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
Huissiers (patrons des)		
S. Yves	I	381
Sᵉ Lucie.	II	542
Humeurs (contre la décomposition intérieure des)		
S. Amable, 11 juin.	I	454
Humeurs froides voyez **Ecrouelles**		
S. Marcou, 1ᵉʳ mai.	I	319
S. Gérard, 3 octobre.	II	308
Humeurs noires (contre les)		
S. Arbogaste de Strasbourg. . .	II	57
Hydropisie (contre l')		
S. Albane, 31 mars.	I	223
S. Eutrope, évêque, 30 avril. .	I	307
S. Firmin, évêque	II	286
S. Fursy, 16 janvier	I	47
S. Gilbert, évêque de Meaux . .	I	138

Tome Page

S. Liboire, 23 juillet . . . . . II 67
S. Lubin, 14 mars . . . . . I 181
S. Malo, évêque, 15 novembre . II 464
Sᵉ Onenne, 30 avril. . . . . I 301
S. Quentin, 31 octobre . . . . . II 397
Sᵉ Reinofre, 14 juillet. . . . . II 32

Hydrophobie, voyez **Chiens enragés** et **Rage**.

I

Idiotisme (contre l')

S. Menou, 12 juillet. . . . . II 29

Imagiers (patron des)

S. Jean Porte Latine . . . . . I 331

Imaginiers (patrons des)

S. Lazare, moine, 23 février . . I 147
Sᵉ Marthe, 29 juillet. . . . . II 96

Imbéciles (pour les)

S. Colomban, 21 novembre. . . II 477

Impénitence finale (contre l')

Sᵉ Barbe, 4 décembre . . . . . II 520
S. Christophe, 25 juillet. . . . . II 77
S. Dismas, 25 mars. . . . . I 213
S. Marc, 25 avril . . . . . I 283

Impossible (avocate contre l')

Sᵉ Rite de Cascia, 22 mai. . . . I 393

Impôts (patron des receveurs d')

S. Matthieu, apôtre . . . . . II 273

Imprimeurs (patrons des)

S. Augustin, évêque, 28 août . II 196
S. Jean Porte Latine, 6 mai . . I 331

Incendie (contre l')

S. Amable, 11 juin . . . . . I 454
S. Agathe, 5 février. . . . . I 110
S. Anatole, évêque de Cahors. . II 369
S. Antoine, 17 janvier . . . . . I 49
Sᵉ Austreberte, 10 février. . . . I 132
Sᵉ Barbe, 4 décembre . . . . . II 520
S. Défendant, 2 janvier. . . . . I 6
S. Donat, 31 juin . . . . . I 537
S. Erembert, évêque de Toulouse I 362
S. Florian de Lorch, 4 mai. . . I 326
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre. . . . . II 214
Sᵉ Godeberte, 11 avril. . . . . I 251
S. Grat, évêque, 7 septembre . . II 236
S. Josse, 13 décembre. . . . . II 547
S. Landry, évêque de Paris . . I 448
S. Laurent, 10 août. . . . . II 136
Sᵉ Lucie, 13 décembre . . . . . II 542
SS. Lugle et Luglien, 23 octob. II 372
S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528
S. Thibauld, 8 juillet . . . . . II 16
S. Spire ou Exupère. . . . . II 116
S. Wasnulphe ou Wasnon . . . II 342

Incendie (contre les pertes et les accidents causés par l')

S. Nicolas, 6 décembre. . . . . II 528

Tome Page

Incendie des récoltes (contre l')

S. Josse, 13 décembre . . . . . II 547

Incendies allumés par les feux des volcans (contre les)

Sᵉ Agathe, 5 février. . . . . I 110
S. Janvier, évêque, 19 septemb. II 267

Infidèles (contre les)

S. Jacques Majeur, 25 juillet . . II 84

Infirmes (pour les)

S. Pourçain, 24 novembre . . . II 487
S. Evroult, 30 décembre . . . . II 580
S. Germain de Montfort. . . . . II 395
S. Claude, 6 juin . . . . . I 436

Infirmiers (patrons des)

S. Jean de Dieu, 8 mars . . . . I 172
S. Camille de Lellis, 18 juillet. II 43

Infirmités qui empêchent de marcher (contre les)

S. Front, évêque, 25 octobre. . II 386

Inflammations (contre les)

S. Benoît, 21 mars . . . . . I 203
S. Chrétien, 7 avril . . . . . I 243
S. Sylvain, martyr, 22 septemb. II 279

Influences malignes ou diaboliques (contre les)

S. Antoine de Padoue, 13 juin. I 457
Sᵉ Clotilde, 3 juin. . . . . I 427
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . . I 504

Ingénieurs (patron des)

S. Guillaume Gélone, 31 mai . . I 412

Innocence (protectrice de l')

Sᵉ Colombe, 31 décembre. . . . II 582

Innocents faussement accusés (pour la justification des)

S. Raimond Nonnat, 31 août. . II 209

Inondations (contre les)

Sᵉ Catherine de Suède, 22 mars I 210
S. Colomban, 21 novembre. . . II 477
S. Dié, 19 juin. . . . . I 490
S. Grégoire Thaumaturge. . . . II 467
S. Maurille, évêque, 13 sept . . II 250
S. Odon, évêque d'Urgel . . . . II 15
S. Ours, 17 juin. . . . . I 486
S. Prothade . . . . . I 130
S. Romain. . . . . II 486
S. Spire ou Exupère . . . . . II 116
S. Spiridion, 14 décembre . . . II 553

Inquiétudes de conscience (dans les)

S. Ignace de Loyola, 31 juillet . II 106

Insectes nuisibles aux récoltes (contre les)

S. Grat, évêque d'Aoste. . . . . II 236
S. Grégoire, évêque d'Ostie . . . I 344

Tome Page

Instituteurs ou **Maîtres d'école** (patrons des)

S. Arsène, 19 juillet . . . . . II 48
S. Cassien, martyr, 13 août. . . II 147
S. Charlemagne, 28 janvier. . . I 84
S. Grégoire-le-Grand . . . . . I 177
S. Jérôme, docteur, 30 septemb. II 297

Intendants des bâtiments (patron des)

S. Pusier, 21 avril . . . . . I 274

Institutrices (patrons des)

Sᵉ Anne, 26 juillet . . . . . II 89
Sᵉ Catherine, 25 novembre . . . II 489
Sᵉ Crescence, 15 juin . . . . . I 469
S. Mathurin, 9 novembre. . . . II 432
Sᵉ Ursule, 21 octobre . . . . . II 366

Instruments de mathématiques (patron des fabricants d')

S. Hubert, 3 novembre. . . . . II 402

Instruments de musique (patronne des fabricants d')

Sᵉ Cécile, 22 novembre . . . . . II 478

Insultes (contre les)

S. Georges, 23 avril. . . . . I 275

Intelligence (pour l')

S. Avertin, 5 mai . . . . . I 329

Intempéries de l'air (contre les)

S. Alexandre, 10 juillet. . . . . II 25
SS. Prix et Cot, 26 mai. . . . . I 405
S. Piat, 1ᵉʳ octobre . . . . . II 304
S. Urbain de Langres, 2 avril . I 235

Intestins (contre les maux d')

S. Loup, évêque de Limoges. . I 390

J

Jaloux (pour la conversion des)

SS. Innocents, 28 décembre. . . II 576

Jalousie conjugale (contre la)

S. Asclipe, 23 décembre. . . . . II 565

Jambes (contre la faiblesse des)

Sᵉ Ermelinde, 29 octobre. . . . II 395

Jambes (contre les tumeurs aux)

S. Hilaire de Poitiers, 14 janv . I 54

Jambes (contre les maux et les douleurs de)

S. Ludan, 12 février . . . . . I 136
S. Maximin, évêque de Besançon I 414
S. Quirin, 30 mars. . . . . I 219
S. Servais, 13 mai. . . . . I 359
S. Stapin ou Estève, 6 août . . II 126

Jambes (contre les plaies aux)

S. Pérégrin Latiosi, servite. . . I 300

Tome Page

Jambes (contre les ruptures de)

S. François Régis, 16 juin . . . I 479

Jardiniers (patrons des)

SS. Adam et Eve, 18 janvier . . I 58
S. Adélard, 2 janvier . . . . . I 5
Sᵉ Agnès, 21 janvier . . . . . I 65
S. Christophe, 25 juillet. . . . . II 77
S. Fiacre, 30 août. . . . . II 202
Sᵉ Madeleine, 22 juillet . . . . . II 59
S. Roch, 16 août . . . . . II 154
S. Serné (Serenus), 23 février . . I 147
S. Triphon, 10 novembre. . . . II 436
S. Sébastien, 20 janvier. . . . . I 59
S. Urbain de Langres . . . . . I 235

Jardiniers fleuristes (patrons des)

Sᵉ Dorothée, 6 février. . . . . I 118
S. Fiacre, 30 août. . . . . II 202
S. Sébastien, 20 janvier. . . . . I 59

Jaugeurs et Déchireurs de bateaux (patron des)

S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528

Jaunisse (contre la)

S. Albert de Trapani . . . . . II 132
S. Gérard, abbé de Brogne . . . II 308
S. Odilon, 1ᵉʳ janvier. . . . . I 1

Jeunesse (protecteur de la)

S. Stanislas Kostka . . . . . II 459

Jeunes filles (patronnes des)

Sᵉ Blandine, 2 juin . . . . . I 423
Sᵉ Barbe, 4 décembre . . . . . II 520
Sᵉ Marguerite, 20 juillet. . . . . II 49
Sᵉ Catherine, 25 novembre . . . II 489
SSᵉˢ Puelles, 14 octobre. . . . . II 349

Jeunes filles à marier (patrons des)

S. Nicolas, 6 décembre. . . . . II 528
S. Valentin de Rome . . . . . I 139

Jeunes garçons (patrons des)

S. Jean l'évangéliste, 27 déc. . . II 571
S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528

Jeunes gens et jeunes filles à marier (patrons des)

S. Avertin, 5 mai. . . . . I 329
S. Valentin de Rome . . . . . I 139

Jeunes époux (patronne des)

Sᵉ Dorothée, 6 février. . . . . I 118

Jeunesse des Collèges (patron de la)

S. Louis de Gonzague, 21 juin. I 494

Joailliers, voyez **Orfèvres** (patron des)

S. Louis, 25 août. . . . . II 184

Jongleurs (patron des)

S. Julien l'Hospitalier . . . . . I 89

Journaliers (patron des)

S. Julien l'Hospitalier. . . . . I 89

Juges (pour éclairer les)

Sᵉ Chrysanthe, 25 octobre . . . II 384

Tome Page

S. Brice, 13 novembre . . . . . II 455

Jugements injustes (contre les)

S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528

Jugements téméraires (contre les)

S. Marien, 19 août . . . . . II 171

Jurés-crieurs (patron des)

S. Martin, 11 novembre . . . . II 439

Jurisconsultes (patron des)

S. Yves, 19 mai. . . . . I 381

L

Laboureurs (patrons des)

Sᵉ Amelberge, 10 juillet. . . . . II 23
S. Beuvon, 23 mai . . . . . I 396
S. Antoine, abbé, 17 janvier . . I 49
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre. . . . . II 504
S. Friard, reclus, 1ᵉʳ août. . . . II 173
S. Guy d'Anderlecht . . . . . II 248
S. Isidore le laboureur . . . . . I 351
S. Jean-Baptiste, 24 juin . . . . I 504
S. Junien, abbé. . . . . II 145
S. Lambert de Liège . . . . . II 259
Sᵉ Lucie, 13 décembre. . . . . II 542
S. Médard, 8 juin. . . . . I 442
S. Valstan, 30 mai . . . . . I 416

Lacets (patron des faiseurs de)

S. Clair, 18 juillet. . . . . II 41

Ladrerie (contre la)

S. Job, 10 mai. . . . . I 348

Laine (patrons des **Cardeurs, Retordeurs, Tisseurs** et **Peigneurs** de)

S. Louis, 25 août . . . . . II 184
S. Blaise, 3 février. . . . . I 103

Lait (pour rendre le lait des femmes en couches)

S. Torpès, martyr, 17 mai. . . I 378
S. Blaise, 3 février. . . . . I 103
Sᵉ Catherine, 25 novembre. . . II 489

Lait (patron des marchands de)

S. Uguzon, berger, 12 juillet. . II 28

Lampistes (patrons des)

S. Eloy, 1ᵉʳ décembre. . . . . II 504
S. Jean Porte Latine . . . . . I 331

Langue (contre les maladies de la)

Sᵉ Catherine, 25 novembre . . . II 489

Langueurs (contre les maladies de) surtout pour les enfants.

S. Aubert, évêque, 13 décembre II 549
S. Léonard, 6 novembre. . . . . II 421
S. Mandé, 18 novembre. . . . . II 472
S. Phallier, 23 novembre. . . . II 482
Sᵉ Pharaïlde, 4 janvier . . . . . I 15
S. Vincent, 22 janvier . . . . . I 68

Langueyeurs (patron des)

S. Antoine, 17 janvier . . . . . I 49

Tome Page

Lanneurs et Tondeurs de draps (patron des)

S. Joseph, 19 mars. . . . . I 196

Lanterniers et Fabricants de falots (patrons des)

S. Clair, 18 juillet. . . . . II 41
S. Marc, évangéliste, 25 avril. I 283
S. Maur, 15 janvier. . . . . I 40
Sᵉ Menehould, 14 octobre. . . . II 349

Lapidaires (patron des)

S. Louis, 25 août. . . . . II 184

Laveuses ou **Lessiveuses** ou **Lavandières** (patronnes des)

Sᵉ Catherine, de Sienne. . . . . I 303
Sᵉ Hunna, 3 juin . . . . . I 430
Sᵉ Marthe, 20 juillet. . . . . II 96
Sᵉ Maure de Troyes. . . . . II 272

Layetiers (patron des)

S. Fiacre, 30 août. . . . . II 202

Lèpre (contre la)

Sᵉ Agrippine, 23 juin.. . . . . I 501
S. Cessateur, 15 novembre. . . II 464
Sᵉ Enimie, 5 octobre . . . . . II 318
Sᵉ Geneviève, 3 janvier. . . . . I 9
S. Job, 10 mai. . . . . I 348
S. Lucien, 8 janvier. . . . . I 28
S. Sylvestre, 31 décembre. . . . II 583
S. Mainbœuf, 16 octobre . . . . II 360
S. Laurent, 10 août. . . . . II 136
S. Lazare, 17 décembre. . . . . II 555
S. Méen, 21 juin. . . . . I 497
Sᵉ Radegonde, 13 août . . . . . II 148

Libéralisme (contre le)

S. Tite, 4 janvier . . . . . I 14

Libraires (patrons des)

S. Jean de Dieu . . . . . I 172
S. Jean Evangéliste, 27 décemb. II 571
S. Jean Porte Latine. . . . . I 331
S. Thomas d'Aquin, 7 mars. . I 168

Limonadiers (patrons des)

S. Amand, évêque, 6 février. . I 119
S. Louis, roi, 25 août. . . . . II 184

Lin (patron des marchands de)

S. Nicolas, 6 décembre. . . . . II 528

Lin (pour la récolte du)

S. Claude, 6 juin. . . . . I 436

Lingers (patron des)

S. Joachim, 20 mars. . . . . I 198

Lingères (patronnes des)

Sᵉ Anne, 26 juillet. . . . . II 89
Sᵉ Barbe, 4 décembre. . . . . II 520
Sᵉ Véronique, 4 février. . . . . I 109

Liniers (patronne des)

Sᵉ Catherine, 25 novembre. . . II

Liqueurs (patron des marc

S. Amand, évêque, 6 février.

Tome Page

Lithographes (patron des)
S. Jean Porte Latine . . . . . I 331

Loirs (contre les)
S. Ulric, 4 juillet. . . . . II 8

Loups (contre les)
Sᵉ Agathe, 5 février. . . . . I 110
S. Défendens, 2 janvier. . . . . I 6
S. Ignace de Loyola. . . . . II 106
S. Jules, prêtre . . . . . I 93
S. Léon de Bayonne, archev. . I 158
S. Leu ou Loup, 1ᵉʳ septembre. II 220
S. Pierre de Trevi. . . . . II 206
Sᵉ Radegonde, 18 juillet. . . . . II 40

Lumbago (contre le)
S. Laurent, 10 août. . . . . II 136

Lunatiques (contre les)
S. Mathurin, 9 novembre. . . . II 432

Lunetiers (patron des)
S. Clair, martyr. . . . . II 41

Luthiers ou fabricants d'instruments de musique (patrons des)
Sᵉ Cécile, 22 novembre . . . . . II 478
S. Julien l'Hospitalier. . . . . I 89

Lyon (patron des enfants de)
S. Bonaventure, 14 juillet. . . . II 31

M

Maçons et ouvriers du bâtiment (patrons des)
Sᵉ Barbe, 4 décembre. . . . . II 520
S. Blaise, 3 février . . . . . I 103
S. Grégoire-le-Grand, 12 mars. I 177
S. Louis, 25 août. . . . . II 184
S. Marc, évangéliste, 25 avril. . I 283
S. Pierre, 29 juin. . . . . I 519
SS. Simon et Jude, 28 octobre. . II 388
S. Thomas, apôtre, 21 décemb. II 559

Magistrats (patron des)
S. Yves, 19 mars . . . . . I 381

Maille, maladie des yeux, (contre la)
S. Symphorien, 22 août. . . . II 177

Maîtresses de maison (patronne des)
Sᵉ Sabine, 29 août. . . . . II 201

Maîtres d'armes (patron des)
S. Michel, 8 mai. . . . . I 337

Maîtres et patrons (patrons des)
SS. Agricole et Vital, 4 novemb. II 414

Majordomes (patron des)
S. Parthène, eunuque, 24 avril. I 384

Maison (pour ceux qui cherchent une)
S. Joseph, 19 mars . . . . . I 196

Maladie des enfants (contre la)
S. Blaise, 3 février . . . . . I 103

Tome Page

Mal de Saint-Gilles (contre le)
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre . . . . . II 214

Maladies articulaires ou nerveuses (contre les)
S. Ortaire, 21 mai. . . . . I 389
S. Philippe, 26 mai. . . . . I 406
Sᵉ Werenfride, 27 août . . . . . II 195
S. Barthélemy, 24 août. . . . . II 181
S. Caprais, 1ᵉʳ juin. . . . . I 422

Maladies honteuses (contre les)
Sᵉ Reine, 7 septembre. . . . . II 233
S. Job, 10 mai. . . . . I 348
S. Fiacre, 30 août. . . . . II 202

Maladies de poitrine (contre les)
S. Bernardin de Sienne, 20 mai. I 386

Maladies contagieuses (contre les)
Sᵉ Godeberthe, 11 avril. . . . . I 251
S. Léobon, 13 octobre. . . . . II 344
Sᵉ Christine, 24 juillet. . . . . II 72

Maladies incurables et désespérées (contre les)
Sᵉ Christine de S. Trond. . . . . II 72
S. Landry, évêque. . . . . I 448
S. Prix de Clermont. . . . . I 79

Maléfices (contre les)
S. Benoit, 21 mars. . . . . I 203
Bᵉ Colombe de Riéti. . . . . I 387
S. Ignace de Loyola. . . . . II 106
S. Philippe Benizzi . . . . . II 178

Maljugés (pour les)
S. Marien, 19 août. . . . . II 171
S. Nicolas, 6 décembre. . . . . II 528

Malheurs publics (dans les)
S. Sérénus, 9 août. . . . . II 135

Mal mariés (pour les)
S. Gengoult, 11 mai. . . . . I 353
S. Gomer, 11 octobre. . . . . II 340

Mammelles (contre les ulcères des)
Sᵉ Macre, 11 juin. . . . . I 452

Mannequiniers (patron des)
S. Paul apôtre, 30 juin. . . . . I 520

Maquignons et marchands de chevaux (patrons des)
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre. . . . . II 504
S. Louis, 25 août . . . . . II 184

Maraîchers (patron des)
S. Fiacre, 30 août. . . . . II 202

Marbriers (patrons des)
SS. Amand, Alexandre, Lucius Andald . . . . . I 433
S. Claude et ses compagnons. . II 430
S. Clément, pape.. . . . . II 484

Marchands en gros (patrons des)
S. Martin, 11 novembre. . . . . II 439

	Tome	Page
Marchands (patrons des)		
Sᵉ Barbe, 4 décembre.	II	520
S. François d'Assise, 4 octobre.	II	310
S. Homobon, 13 novembre. . .	II	457
S. Louis, 25 août.	II	184
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
S. Romain, 23 octobre.	II	374
Marchands-Jurés et Messagers de l'Université (patron des)		
S. Charlemagne, 28 janvier. . .	I	84
Maréchaux-Ferrants (patrons des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre.	II	504
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . .	I	504
S. Louis, 25 août.	II	184
Marée (patron des marchands de)		
S. Pierre, 29 juin.	I	519
Mariages à contracter (pour les)		
S. Honoré de Buzançais, 9 janv.	I	30
Mariées (patron des personnes)		
S. Joseph, 19 mars	I	196
Marins et Mariniers (patrons des)		
Sᵉ Amelberge, 10 juillet.	II	23
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Clément, pape, 23 novembre.	II	484
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
Sᵉ Barbe, 4 décembre.	II	520
S. Budoc, 9 décembre.	II	539
S. Castreuse, 11 février	I	135
Sᵉ Christine, martyre, 24 juillet.	II	71
S. Erasme, 2 juin.	I	423
Sᵉ Eulalie, 12 février.	I	135
S. Léon, de Bayonne, 1ᵉʳ mars	I	158
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
S. Valéry, 1ᵉʳ avril.	I	224
S. Vincent, 22 janvier.	I	68
Marins (patron des femmes des) implorant le retour de leur mari.		
S. Restitut, évêque, 7 décembre	II	429
Maroquiniers (patron des)		
S. Martin de Tours, 11 novemb.	II	439
Marquetiers (patron des)		
S. Hildevert, 27 mai.	I	409
Mauvais esprits (contre les)		
S. Brice, de Tours, 13 novemb.	II	455
S. Siffrain, évêque, 27 novemb.	II	497
S. Cyriaque, diacre, 8 août. . .	II	134
S. Dié, 19 juin.	I	490
Maux de bras ou de jambes (contre les)		
S. Patrocle, abbé, 18 novembre.	II	470
Maux incurables (contre les)		
S. Genitoux, 25 octobre.	II	387
Médecins (patrons des)		
S. Césaire, 25 février.	I	151
SS. Cosme et Damien, 27 sept. .	II	288
S. Cyr, 31 janvier.	I	95
S. Luc, évangéliste, 18 octobre.	II	361
S. Pantaléon, 27 juillet.	II	94
S. Roch, 16 août.	II	154
S. Ursicin, martyr, 19 juin. . .	I	491
Mégissiers (patrons des)		
S. Gan ou Gond, 27 mai.	I	404
S. Guimer, 15 mai.	I	364
Sᵉ Madeleine, 22 juillet.	II	59
S. Martin, de Tours, 11 novemb.	II	439
Mélancolie (contre la)		
S. Job, 10 mai.	I	348
Membres (contre la contraction des)		
S. Mare, évêque, 26 janvier. . .	I	80
Membres (contre la dislocation des)		
S. Félix, de Nantes, 7 juillet. .	II	13
S. Stanislas Kotska, 13 novemb.	II	459
Membres (contre la faiblesse des)		
S. Gebuin, 7 avril.	I	266
S. Hippolyte, 13 août.	II	146
Membres (contre les affections des)		
Sᵉ Ermelinde, 29 octobre.	II	395
Ménages (pour la bonne union des)		
S. Gengoult, 11 mai.	I	353
Ménagères (patronne des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet.	II	89
Mendiants (patrons des)		
S. Alexis, 17 juillet.	II	38
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv.	I	89
Ménétriers (patrons des)		
S. Genest	II	189
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv.	I	89
Menuisiers (patrons des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet.	II	89
S. Gomer, 11 octobre.	II	340
S. Joachim, 20 mars.	I	198
S. Joseph, 19 mars.	I	196
S. Pierre, 29 juin.	I	519
Mer (contre les périls de la)		
Bᵉ Catherine Thomas, 1ᵉʳ avril.	I	228
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
S. Erasme, 2 juin.	I	423
Sᵉ Marie Cervellon, 19 septemb.	II	266
S. Maximin, de Trèves.	I	413
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
S. Pierre Gonzalès, 15 avril. . .	I	257
S. Wulfrand, 20 mars.	I	200
Merciers (patrons des)		
S. Eustache, 20 septembre. . . .	II	270
S. Jacques Majeur, 25 juillet. . .	II	84
S. Louis, 25 août.	II	184
S. Marceau, évêque, 1ᵉʳ novemb.	II	401
S. Michel, Archange, 8 mai. . .	I	337
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
SS. Philippe et Jacques Mineur.	I	318
Mères de famille (patronne des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet.	II	89

	Tome	Page
Mères et de leurs enfants (conservation des)		
Sᵉ Brigitte, d'Irlande, 1ᵉʳ février.	I	98
Mesureurs de grain (patrons des)		
S. Jacques, 25 juillet	II	84
S. Michel, 8 mai	I	337
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Metteurs à port (patron des)		
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Metz (patronne de)		
Sᵉ Glossinde	II	76
Meuliers (patron des)		
S. Blaise, 3 février	I	103
Meuniers (patrons des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Arnould, de Soissons	II	152
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
S. Honoré, 16 mai	I	367
S. Jacques Majeur, 25 juillet	II	84
S. Léger, évêque, 2 octobre	II	305
S. Martin, de Tours, 11 novemb.	II	439
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Ours, 28 juillet	II	95
S. Victor, 21 juillet	II	56
S. Winoc, abbé, 6 novembre	II	425
Migraines (contre les)		
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
Sᵉ Apolline, 9 février	I	125
Bᵉ Julienne de Collalto, 7 sept.	II	219
S. Pierre Damien, 23 février	I	148
S. Sévère d'Agde, 21 août	II	176
S. Ubald, 16 mai	I	369
Militaires (patrons des)		
S. Martin de Tours, 11 nov.	II	439
S. Maurice, 22 septembre	II	277
Mineurs (patrons des)		
S. Ammon, 18 janvier	I	57
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
S. Mochuan ou Cronan, 1ᵉʳ janv.	I	4
S. Paulin, 22 juin	I	500
Miroitiers (patrons des)		
S. Clair, martyr en Vexin	II	41
S. Jean Porte Latine, 6 mai	I	331
Mitainiers (patron des)		
S. Sévère de Ravenne, 1ᵉʳ févr.	I	97
Moissonneurs (patron des)		
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août	II	114
Moissons (pour les)		
S. Josse, 13 décembre	II	547
Sᵉ Roseline, 11 juin	I	453
Monnoyeurs (patron des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
Moribonds (pour les) afin de leur donner le temps de régler leurs affaires et de recevoir les sacrements.		
S. Psalmode, 15 juin	I	472
Mortalité (contre la)		
Sᵉ Maure, 13 juillet	II	30
Mort (pour les condamnés à)		
S. Dismas, 25 mars	I	213
Mort (pour l'assistance à l'heure de la)		
S. Camille de Lellis, 18 juillet.	II	43
S. Saturnin, 29 novembre	II	498
Sᵉ Ursule, 21 octobre	II	366
Mort (pour la bonne)		
S. André Avellino, 10 novemb.	II	437
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
Sᵉ Christine de Saint-Trond	II	72
S. Etienne, 26 décembre	II	568
S. Joseph, 19 mars	I	196
S. Ignace de Loyola, 31 juillet	II	106
S. Michel, 8 mai	I	337
Sᵉ Ursule, 21 octobre	II	366
Mort sans confession (contre la)		
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
S. Léotade, archevêque d'Auch.	II	375
Mort (pour recevoir les sacrements à l'heure de la)		
Sᵉ Catherine de Sienne, 30 avr.	I	303
Sᵉ Ursule, 21 octobre	II	366
Mort (contre la crainte de la)		
S. Saturnin de Toulouse	II	498
S. Servais, 13 mai	I	359
Mort éternelle (contre la)		
Sᵉ Marthe, 29 juillet	II	96
Mort (pour avoir la connaissance du jour et de l'heure de la)		
Sᵉ Brigitte, 8 octobre	II	325
Mort subite (contre la)		
Sᵉ Aldegonde, 30 janvier	I	93
S. André Avellino, 10 novembre.	II	437
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
S. Christophe, 25 juillet	II	77
S. Léothade, 23 octobre	II	375
Sᵉ Marthe, 29 juillet	II	96
S. Michel, 8 mai	I	337
SS. Rois Mages, 6 janvier	I	20
Morts (confréries pour porter les)		
S. Roch, 16 août	II	154
S. Sébastien, 20 janvier	I	59
Moucherons et mouches de boucherie (contre les)		
S. Narcisse de Girone, 18 mars.	I	192
Moutardiers (patron des)		
S. Amand, 6 février	I	119
Morve (contre la)		
S. Quirin, 30 mars	I	219
Moutons (pour les)		
S. Wendelin, 22 octobre	II	370
Mulâtres (patron des)		
S. Martin de Porres, 6 novemb.	II	418

Tome Page

Moutons (contre le tournis des)
S. Saturnin de Toulouse, 29 nov. II 498

Muets (pour les)
S. Mucius, 13 mai. . . . . I 362

Mulets (pour les)
S. Eloy, 1er décembre . . . . . II 504

Musique, Musiciens et Organistes (pour la et pour les)
S. Aldric, 8 janvier . . . . . I 27
S. Arnould ou Arnold, 18 juillet II 42
Se Cécile, 22 novembre . . . . . II 478
S. Benoît-Biscop, 12 janvier . . I 33
S. Dunstan, 19 mai. . . . . I 379
S. Grégoire le Grand, 12 mars . I 177
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv. I 89
S. Léon, pape, 19 avril. . . . . I 270
S. Odon de Cluny, 18 novemb. II 473

N

Nageurs (patron des)
S. Adjuteur, 30 avril . . . . . I 299

Nattiers (patrons des)
S. Paul, 15 janvier . . . . . I 44
S. Pierre ès-liens, 1er août . . . II 114
S. Marc, 25 avril. . . . . I 283

Naufragés (patron d'une Confrérie pour ensevelir en terre sainte les corps des)
S. Pierre, 29 juin . . . . . I 509

Naufrages (contre les)
Se Amelberge, 10 juillet. . . . . II 23
S. Antoine de Padoue, 13 juin . I 457
S. Clément, pape, 23 novemb. II 484
S. Elme ou Pierre Gonzalez . . I 257
S. Léon, apôtre de Bayonne . . I 158
Se Marie de Cervellon, 19 sept. II 266
S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528
S. Romain, 23 novembre . . . . II 374
S. Sané, 6 mars . . . . . I 167

Navigateurs ou Marins (patrons des)
S. Baudile, 20 mai . . . . . I 384
S. Christophe, 25 juillet. . . . . II 77
S. Clair, évêque de Nantes. . . II 339
S. Cuthbert, 20 mars . . . . . I 199
S. Elme ou Pierre Gonzalez. . . I 257
S. Erasme, 2 juin . . . . . I 423
B. Jean Lobedan, 9 octobre. . . II 329
S. Léon, 1er mars. . . . . I 158
S. Nicolas, 6 décembre.. . . . . II 528
S. Raphaël, 24 octobre . . . . . II 380
S. Romain de Blaye, 24 novemb. II 486

Nécessités publiques, voyez **Calamités publiques.**

Négociants (patron des)
Se Frumence, 25 mars . . . . . I 212

Nerfs (contre les maladies et l'agitation des)
S. Vite ou Guy, 15 juin. . . . . I 470
S. Barthélemy, 24 août. . . . . II 181

Tome Page

Névralgies (contre les)
S. Ubald, 16 mai . . . . . I 369

Notaires (patrons des)
Se Catherine. 25 novembre . . . II 489
Se Clotilde, 3 juin. . . . . I 427
S. Genès d'Arles, 25 août. . . . II 189
S. Gorgon, 9 septembre. . . . . II 245
S. Jean Porte Latine . . . . . I 331
S. Luc, 18 octobre . . . . . II 361
Se Lucie, 13 décembre . . . . . II 542
S. Marc, 25 avril. . . . . I 283
S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528
S. Yves, 19 mai. . . . . I 381

Nourrices (pour les)
Se Agathe, 5 février . . . . . I 110
Se Concorde, 13 août . . . . . II 147
Se Laurence, 8 octobre . . . . . II 327
Se Marguerite, 20 juillet. . . . . II 49
Se Maure, 13 février . . . . . I 137

Nourrices manquant de lait (pour les)
Se Anne, 26 juillet. . . . . II 89
S. Mammès, 17 août. . . . . II 164

Noyer (pour ne pas se)
S. Jean de l'Ortie, 2 juin. . . . I 426

Noyés (pour découvrir les)
Se Catherine, 25 novembre . . . II 489
S. Hyacinthe, 16 août . . . . . II 163
S. Placide, 5 octobre. . . . . II 316
S. Romain, évêque de Rouen. . II 374

O

Objets perdus (pour retrouver les)
Se Anne, 26 juillet . . . . . II 89
S. Antoine de Padoue, 13 juin . I 457
S. Arnold, 18 juillet. . . . . II 42
S. Gatien de Tours, 18 décemb. II 557
S. Regnauld, 17 septembre. . . II 261
S. Jeron, 17 août . . . . . II 167
S. Marien, 19 août . . . . . II 171

Objets volés (pour retrouver les)
S. Gatien, 18 octobre . . . . . II 557
S. Nicolas, 6 décembre. . . . . II 528
S. Restitut, évêque, 7 décembre II 429
S Vincent, diacre, 22 janvier . I 68

Ophtalmie (contre l')
Se Colette, 6 mars. . . . . I 166

Oies et Animaux domestiques (pour les)
S. Ambroise, 7 décembre . . . . II 537
S. Ferréol, 18 septembre . . . . II 262
S. Martin de Tours, 11 novemb. II 439
Se Pharaïlde, 4 janvier . . . . . I 15

Oiseliers (patron des)
S. Jean Baptiste, 24 juin . . . . I 504

Olives (pour la récolte des)
Se Olive, 3 juin . . . . . I 450

	Tome	Page
Orages ou Tempêtes (contre les)		
SS. Aciscle et Victoire, 17 nov.	II	469
S. André Avellino, 10 novemb.	II	437
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
S. Amans, 4 novembre	II	413
Sᵉ Bertille, abbesse, 5 novemb.	II	419
S. Budoc, 9 décembre	II	539
Sᵉ Brigitte d'Irlande, 1ᵉʳ février.	I	98
S. Christantien, 13 mai	I	361
S. Christophe, 25 juillet	II	77
S. Clément, 23 novembre	II	484
S. Dié, 19 juin	I	490
S. Dominique, de Sora, 22 janv.	I	71
S. Donat, 30 juin	I	537
S. Eptade, 24 août	II	179
S. Erasme, 2 juin	I	423
Sᵉ Eurosie, 25 juin	I	514
S. François-Xavier, 3 decembre.	II	515
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre	II	214
S. Gaucher, 9 avril	I	249
S. Hidulphe, 11 juillet	II	25
S. Hildevert, 27 mai	I	409
S. Grat, 7 septembre	II	236
S. Josse, 13 décembre	II	547
SS. Jean et Paul, 26 juin	I	516
SS. Lugle et Luglien, 23 octob.	II	372
S. Mesmin, abbé, 15 décembre.	II	554
S. Mohin, Mohinus, 7 juin	I	440
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Odon, évêque, 7 juillet	II	15
S. Pierre, martyr, 29 avril	I	296
S. Pierre Armangol, 1ᵉʳ septemb.	II	218
SS. Rois Mages, 6 janvier	I	20
Sᵉ Scholastique, 10 février	I	133
S. Théodore, 9 novembre	II	431
S. Thomas d'Aquin, 7 mars	I	168
S. Urbain, pape, 25 mai	I	400
S. Valérien, de Rome, 14 avril.	I	256
S. Wasnon, 11 octobre	II	342
Or (patron des batteurs d')		
S. Yves, 19 mai	I	381
Or (patron des ouvriers en étoffes d')		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
S. Louis, roi, 25 août	II	184
Or (patron des tireurs d')		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
Oranges (patrons des marchands d')		
S. Christophe, 25 juillet	II	77
S. Léonard, 6 novembre	II	421
Orateurs (patronne des)		
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
Oraison (pour obtenir la grâce de l')		
Sᵉ Thérèse, 15 octobre	II	352
S. Rémy, 1ᵉʳ octobre	II	302
Oreilles (contre les maux d')		
B. Taraise, 3 septembre	II	224
S. Aurélien, évêque, 8 mai	I	342
S. Corneille, pape, 14 septemb.	II	252
S. Polycarpe, 26 janvier	I	78
S. Quirin, 30 mars	I	219
Sᵉ Oranne, vierge, 15 septemb.	II	256
Orfèvres (patrons des)		
S. Anastase, 22 janvier	I	73
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
SS. Berenwald ou Bernward	II	388
S. Dunstan, 19 mai	I	379
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
S. Jacques Majeur, 25 juillet	II	84
S. Janvier, 19 septembre	II	267
S. Louis, roi, 25 août	II	184
S. Luc, 18 octobre	II	361
Organistes voyez **Musiciens** et **Musique** (patrons des)		
S. Léon IX, pape, 19 avril	I	270
S. Arnold, 18 juillet	II	42
Orphelins (patrons des)		
S. Jérôme Emilien, 20 juillet	II	52
S. Yves, 19 mai	I	381
S. Spiridion, 14 décembre	II	553
S. Vincent de Paul, 19 juillet.	II	45
Oublies (patron des fabricants d')		
S. Honoré, 16 mai	I	367
S. Michel, 8 mai	I	337
Ouragans et vents (contre les)		
S. Blaise, 3 février	I	103
Ouvriers du bâtiment voyez **Maçons**		
Ouvriers tourmentés pour leur foi (patron des)		
S. Tarcisius, 15 août	II	154
Ouvriers travaillant en boutique (patron des)		
S. Eusée, 15 février	I	143
Ouvriers en métaux voyez **Serruriers**		
Ouvriers en étoffe d'or et d'argent		
S. Louis, 15 août	II	184
Ouvriers en cuir (patron des)		
S. Crépin, 25 octobre	II	381

P

	Tome	Page
Pain d'épices (patron des vendeurs de)		
S. Claude, 6 juin	I	436
Palefreniers (patrons des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Hormisdas, 8 août	II	135
S. Marcel, pape, 16 janvier	I	46
Palpitations de cœur (contre les)		
S. Piat, 1ᵉʳ octobre	II	304
Sᵉ Quiterie, 22 mai	I	391
Panetiers (patrons des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
S. Pierre, 29 juin	I	519
S. Vincent, 22 janvier	I	68

Tome Page

Papetiers (patrons des)

S. Jean Porte Latine . . . . . I 331
S. Pierre en Auvergne, 29 juin. I 519

Paralysie (contre la)

S. Bond, de Clermont, 15 janv. I 43
S. Christophore, 25 septembre. II 284
Sᵉ Clotilde, 3 juin. . . . . I 427
S. Fursy, 16 janvier.. . . . . I 47
S. Genest, martyr, 28 octobre. . II 391
S. Grégoire, évêque, 25 août. . II 191
S. Léopardin, 7 octobre. . . . . II 324
S. Mare, évêque, 26 janvier. . . I 80
S. Paul, de Narbonne, 22 mars. I 208
S. Ortaire, 21 mai. . . . . I 389
S. Philippe et ses filles, 6 juin. I 438
S. Quirin, 30 mars. . . . . I 219
S. Servule, 23 décembre. . . . II 565
S. Valfroy, 7 juillet. . . . . II 13
S. Walstan, 30 mai. . . . . I 416
S. Wolfgang, 31 octobre. . . . . II 399

Parcheminiers (patrons des)

S. Jean Porte Latine . . . . . I 331
S. Martin de Tours, 11 novemb. II 439
S. Michel, 8 mai. . . . . I 337

Pareurs de peaux (patron des)

S. Jean-Baptiste, 24 juin . . . . I 504

Paresse (contre la)

S. Cyr et Sᵉ Julitte, 16 juin . . I 475

Parfumeurs (patrons des)

Sᵉ Anne, 26 juillet . . . . . II 89
Sᵉ Madeleine, 22 juillet . . . . . II 59
S. Nicolas, 6 décembre. . . . . II 528

Parjure et **Faux témoignage** (contre le)

S. Amable, de Riom, 11 juin. . . I 454
S. Budoc, 9 décembre. . . . . II 539
Sᵉ Cunera, 12 juin. . . . . I 455
S. Didier, évêque de Langres. . I 395
S. Félix de Nole, 14 janvier. . . I 36
S. Germain d'Auxerre, 31 juillet. II 105
S. Hervé, 17 juin. . . . . I 483
S. Maximin, de Trèves, 29 mai. I 413
S. Pancrace, 12 mai. . . . . I 357

Parti (pour trouver un bon)

Sᵉ Ursule, vierge, 21 octobre. . II 366

Passages de rivières (pour la traversée heureuse des)

S. Julien l'Hospitalier. . . . . I 89

Passementiers (patrons des)

S. François, 4 octobre. . . . . II 310
S. Louis, roi, 25 août. . . . . II 184
S. Luc, 18 octobre . . . . . II 361

Passeurs en barque (patrons des)

S. Julien l'Hospitalier, 29 janv. I 89
S. Nicolas, 6 décembre . . . . . II 528

Patrie (pour la)

S. Drausin, 5 mars. . . . . I 163

Pâtissiers (patrons des)

S. Honoré, 16 mai. . . . . I 367

Tome Page

S. Laurent, 10 août. . . . . II 136
S. Louis, 25 août. . . . . II 184
S. Macaire, 2 janvier . . . . . I 7
S. Michel, 8 mai . . . . . I 337

Pâtres voyez **Bergers** (patrons des)

S. Armogaste, 29 mars . . . . . I 217

Paumiers (patron des)

Sᵉ Barbe, 4 décembre. . . . . II 520

Paussiers (patrons des)

Sᵉ Anne, 26 juillet. . . . . II 89
Sᵉ Barbe, 4 décembre. . . . . II 520
S. Barthélemy, 24 août. . . . . II 181
S. Jean-Baptiste, 24 juin . . . . I 504

Pauvreté (contre la)

S. François d'Assises, 4 octobre. II 310
Sᵉ Anne, 26 juillet . . . . . II 89

Pauvres (patron et avocat des)

S. Yves, 19 mai. . . . . I 381

Paveurs (patron des)

S. Roch, 16 août . . . . . II 154

Paveurs (patron des compagnons)

S. Sébastien, 20 janvier. . . . . I 59

Paysans (patrons des)

S. Alban, évêque, 21 juin. . . . I 496
Sᵉ Lucie, 13 décembre. . . . . II 542

Peau (contre les maladies de la)

S. Laurent, 10 août. . . . . II 136
S. Antoine, 17 janvier. . . . . I 49
Sᵉ Enimie, 5 octobre. . . . . II 318
Sᵉ Isbergue, 21 mai. . . . . I 389
S. Meen, 21 juin. . . . . I 497

Pêche abondante (pour une)

S. Vincent, diacre, 22 janvier. I 68

Pêcheurs (pour la conversion des)

Sᵉ Avoye, 6 mai. . . . . I 333
S. Christine, de S. Trond. . . II 72

Pêcheurs à la ligne (patron des)

S. Louis, 25 août. . . . . II 184

Pêcheurs et Poissonniers (patrons des)

S. André, apôtre, 30 novembre. II 500
Sᵉ Barbe, 4 decembre. . . . . II 520
S. Louis, 25 août. . . . . II 184
S. Nicolas, 6 decembre. . . . . II 528
S. Partenius, 7 fevrier. . . . . I 123
S. Pierre, 29 juin. . . . . I 519

Pédagogues (patron des)

S. Prote, 31 mai. . . . . I 418

Peignes (patrons des fabricants de)

Sᵉ Anne, 26 juillet. . . . . II 89
Sᵉ Foi, 6 octobre. . . . . II 319
S. Hildevert, 27 mai. . . . . I 409
S. Pierre, à Sienne, 4 décemb. II 527

Peigneurs de laine (patron des)

S. Blaise, 3 février. . . . . I 103

	Tome	Page
Peine (patron des hommes de)		
S. Albert d'Ogna, 30 mai. . . .	I	358
Peintres (patrons des)		
S. Jean Porte-Latine	I	331
S. Benoît Biscop, 2 janvier. . .	I	33
S. Lazare, 23 février.	I	147
S. Luc, 18 octobre.	II	361
Sᵉ Marthe, 29 juillet.	II	96
S. Michel, 8 mai.	I	337
Peintres verriers (patrons des)		
S. Jacques l'Allemand, 11 oct.	II	343
S. Luc, 18 octobre.	II	361
S. Marc, 25 avril	I	283
Pèlerins (patrons des)		
S. Alexis, 17 juillet.	II	38
S. Jacques Majeur, 25 juillet. .	II	84
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv.	I	89
S. Mathurin, 9 novembre. . . .	II	432
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
Pelletiers (patrons des)		
Sᵉ Barbe, 4 décembre.	II	520
S. Hubert, 3 novembre.	II	402
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . .	I	504
Pénitence (pour obtenir avant de mourir de faire)		
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
Pénitents (patron des)		
S. Aybert, 7 avril.	I	243
Pénitentes (patronne des)		
Sᵉ Madeleine, 22 juillet.	II	59
Pensées impures (contre les)		
S. Asclipe, 23 décembre.	II	565
Percepteurs et receveurs des impôts (patron des)		
S. Mathieu, 21 septembre. . . .	II	273
Perclus (pour les)		
S. Gebuin, 17 avril	I	266
Périls de la mer (contre les)		
Bᵉ Catherine Thomas.	I	228
S. Erasme, 2 juin.	I	423
S. Maximin, 29 mai.	I	413
Sᵉ Marie, 19 septembre..	II	266
Perruquiers (patrons des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
SS. Cosme et Damien, 27 sept. .	II	288
S. Louis, 25 août.	II	184
Personnes employées dans les couvents aux ministères extérieurs (patronne des)		
Sᵉ Marthe, 29 juillet.	II	96
Pertes et Larcins que l'on a soufferts (dans les)		
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Peste (contre la)		
S. Casimir, 4 mars.	I	162
S. Adrien, 8 septembre.	II	242
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
S. Avertan, de Limoges, 25 fév.	I	152
S. Bruno, 6 octobre.	II	321
S. Caloger, 18 juin.	I	488
S. Catalde, 10 mai.	I	347
Sᵉ Catherine, de Sienne.	I	303
S. Charalampe, 10 février . . .	I	133
S. Charles Borromée, 4 novemb.	II	411
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
S. Cuthbert, 20 mars.	I	199
S. Cyprien, évêque, 16 septemb.	II	257
S. Die, 19 juin.	I	490
S. Edmond, roi, 20 novembre.	II	476
S. Félix, de Nantes, 7 juillet . .	II	13
S. Florent, martyr, 1ᵉʳ juin. . .	I	421
S. François d'Assises, 4 octobre.	II	31[illegible]
S. François de Paule, 2 avril. .	I	230
S. François-Xavier, 3 décembre.	II	515
S. Fredegaud, 17 juillet.	II	39
S. Gérald, 13 mars.	I	180
S. Gon ou Gan, 27 mai.	I	404
S. Grégoire, pape, 12 mars. . . .	I	177
S. Hidulphe, 11 juillet.	II	25
S. Honoré, 16 mai.	I	367
S. Jean Grande, 3 juin	I	426
Sᵉ Julie, 21 juillet.	II	58
SS. Jean et Paul, 26 juin. . . .	I	516
S. Léobon, 13 octobre.	II	344
S. Louis, roi, 25 août.	II	184
S. Louis, de Gonzague, 21 juin.	I	494
SS. Lugle et Luglien, 23 octobre	II	372
S. Macaire, 10 avril.	I	250
Sᵉ Marie-Madeleine, 22 juillet. .	II	59
Sᵉ Marthe, 29 juillet.	II	96
S. Martial, 30 juin.	I	533
Sᵉ Menehould, 14 octobre. . . .	II	349
S. Molac, 21 janvier.	I	65
S. Pirmin, 3 novembre.	II	410
S. Nicaise, archevêque, 14 déc.	II	552
S. Pierre Thomas, 6 janvier. . .	I	24
Sᵉ Quiterie, 22 mai.	I	391
S. Raymond, de Toulouse. . . .	II	7
S. Rémy, 1ᵉʳ octobre.	II	302
S. Roch, 16 août.	II	154
Sᵉ Rosalie, 4 septembre.	II	227
S. Sané, 6 mars.	I	167
S. Sébastien, 20 janvier.	I	59
S. Saturnin, 29 novembre. . . .	II	498
S. Valentin, 14 février.	I	139
S. Véran, 11 novembre.	II	452
S. Zozime, évêque, 30 mars. . .	I	221
Petite vérole (contre la)		
Sᵉ Bonose, 15 juillet	II	34
S. Elie, 20 juillet.	II	54
S. Magin, 25 août.	II	190
S. Martin, 11 novembre.	II	439
S. Mathias, 24 février.	I	150
S. Saturnin, 29 novembre. . . .	II	498
Sᵉ Rite de Cascia, 22 mai. . . .	I	393
Peur (contre la)		
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . .	I	504
Sᵉ Nomadie, 14 janvier.	I	38
S. Orens, évêque, 1ᵉʳ mai. . . .	I	313
S. Paul, apôtre, 30 juin. . . .	I	520
S. Restitut, 17 mai.	I	377
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre.	II	214

	Tome	Page
Pharmaciens (patrons des)		
SS. Cosme et Damien, 27 sept.	II	288
S. Emilien, 6 décembre.	II	536
S. Jacques Majeur, 25 juillet. . .	II	84
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
S. Roch, 16 août.	II	154
Philosophes chrétiens et Elèves en philosophie (patrons des)		
Sᵉ Catherine, d'Alexandrie. . .	II	489
S. Justin, 13 avril.	I	422
S. Pierius, 4 novembre.	II	414
S. Théotime, 20 avril.	I	273
Phthysie (contre la)		
S. Maclou ou Malo, 15 nov. . .	II	464
Pieds (contre les maux de)		
S. Jean, évangéliste, 27 décemb.	II	571
S. Pierre, 29 juin	I	519
S. Valfroy ou Walfroy, 7 juillet	II	13
Pieds (contre la faiblesse des)		
S. Arbogaste, 21 juillet.	II	57
Pierre (contre la maladie de la)		
S. Apollinaire de Ravenne . . .	II	70
S. Benoît, 21 mars	I	203
S. Drogon, 16 avril.	I	261
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Florent de Strasbourg	II	426
S. Fursy, 16 janvier	I	47
S. Jubin ou Gébuin, 17 avril. .	I	266
S. Liboire, 23 juillet.	II	67
Sᵉ Syre, 8 juin	I	441
Plafonneurs (patron des)		
S. Michel, 8 mai	I	337
Plancheyeurs et Metteurs à port (patrons des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre.	II	504
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Pierre, 29 juin	I	519
Plâtriers (patrons des)		
S. Barthélemy, 24 août.	II	181
S. Blaise, 3 février	I	103
S. Louis, 25 août	II	184
S. Pierre, 29 juin	I	519
Pleurésies et Points de côté (contre les)		
S. Leucius, évêque, 11 janvier.	I	32
S. Manuel, 17 juin.	I	486
S. Zoile, 27 juin	I	519
Plombiers (patrons des)		
Sᵉ Catherine, 25 novembre. . .	II	489
Sᵉ Madeleine, 22 juillet.	II	59
S. Michel, 8 mai.	I	337
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août . . .	II	114
S. Vincent Ferrier, 5 avril . . .	I	238
Pluie (pour obtenir la)		
SS. Aciscle et Victoire, 17 nov.	II	469
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Agricole, 2 septembre	II	222
S. Aphrodise, 8 mars.	I 209	293
S. Bennon, évêque, 16 juin. . .	I	476
Sᵉ Calamande, 5 février	I	115
S. Carmery, 19 août	II	170
Sᵉ Colombe, 31 décembre . . .	II	582
Sᵉ Eurosie, 25 juin	I	514
S. Evroux, 30 décembre.	II	580
S. Gaucher, 9 avril	I	249
S. Gémule, 4 février	I	110
S. Grégoire Celli, 23 octobre . .	II	374
S. Héribert, évêque, 16 mars .	I	185
SS. Jean et Paul, 26 juin	I	516
S. Isidore, 10 mai	I	351
S. Julien de Cuença, 28 janvier	I	87
S. Marcel, 4 septembre	II	228
Sᵉ Matrone de Barcelonne . . .	I	184
S. Maxime d'Evreux, 25 mai . .	I	399
S. Médard, 8 juin	I	442
S. Mire, 10 mai	I	346
S. Narnus de Bergame, 27 août.	II	194
S. Octavien, 2 septembre	II	224
S. Oronce, 26 août.	II	193
S. Paul, apôtre	I	520
S. Oronte, 21 mai.	I	389
S. Paterne, 15 avril	I	250
S. Pierre Armengol, 1ᵉʳ sept . .	II	218
S. Pont, 26 mars	I	216
S. Précord de Corbie, 1ᵉʳ fév. .	I	100
S. Revérien, 1ᵉʳ juin.	I	419
Sᵉ Solange, 10 mai	I	350
Sᵉ Suzanne, 11 août	II	142
Pluie (pour arrêter la)		
S. Dominique de Sora, 22 janv.	I	71
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Godeberte, 11 avril	I	251
S. Juste de Vich, 28 mai	I	411
Pluie (pour et contre la, suivant l'opportunité)		
Sᵉ Agathe, 5 février	I	110
Sᵉ Austreberte, 10 février. . . .	I	132
Sᵉ Berthe de Vallombreuse. . .	I	212
Sᵉ Constance, 19 septembre. . .	II	267
S. Dié, 19 juin	I	490
Sᵉ Eulalie, 12 février	I	135
S. Evroult, 30 décembre	II	580
S. Fructueux, 21 janvier. . . .	I	67
S. Galdry, 16 octobre	II	359
S. Grat, 7 septembre	II	236
S. Hidulphe, 10 juillet	II	25
S. Honoré, 16 mai.	I	367
S. Honorat d'Arles, 16 janvier .	I	46
S. Juste de Vich.	I	411
S. Jean, 27 décembre.	II	571
S. Lucius et Sᵉ Emérite, 3 déc.	II	514
SS. Lugle et Luglien, 23 octob.	II	372
S. Luguzon ou Uguson, 12 juil.	II	28
S. Marius, 8 juin	I	447
S. Maximin, 29 mai.	I	413
S. Ours, 17 juin.	I	486
S. Serneu, 23 février	I	147
Sᵉ Sabine, 29 août	II	201
S. Sigebert, 1ᵉʳ février	I	101
S. Urbain de Langres, 2 avril. .	I	235
Plumassiers ou Vendeurs de panaches (patron des)		
S. Georges, 23 avril.	I	275
Poètes (patrons des)		
S. Grégoire de Nazianze, 9 mai	I	345

	Tome	Page
S. Prosper d'Aquitaine, 25 juin.	I	515
S. Ennode, 17 juillet	II	39
Poison (contre le)		
S. Benoît, 21 mars	I	203
S. Jean, 27 décembre	II	571
S. Pirmin, abbé, 3 novembre. .	II	410
Poison (contre les maladies qui ont pour cause le)		
S. Amable, 11 juin	I	454
Pompiers (patrons des Sapeurs)		
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
Sᵉ Barbe, 4 décembre.	II	520
S. Firmin, évêque d'Amiens . .	II	286
S. Laurent, 10 août	II	136
S. Mamert, 11 mai	I	355
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Pommes (pour les)		
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
Poissonniers (patron des)		
S. Magne, 16 avril	I	264
Porcs (patron des marchands de)		
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
Porcherons (patrons des)		
S. Antoine, 17 janvier.	I	49
S. Blaise, 3 février	I	103
S. Eberhard ou Evrard, 28 sept.	II	293
Portefaix (patrons des)		
S. Bonaventure, 14 juillet. . . .	II	31
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
S. Léonard de Limoges.	II	421
S. Quentin, 31 octobre	II	397
S. Maur, 15 janvier	I	40
Porteurs de blé (patronne des)		
Sᵉ Avoye, 6 mai.	I	333
Porteurs de charbon (patron des)		
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Porteurs d'eau (patrons des)		
S. André. 30 novembre.	II	500
S. Léonard, 6 novembre	II	421
Possessions et Obsessions du Démon (contre les)		
S. Albert, 7 août	II	132
Sᵉ Aldegonde, 30 janvier	I	93
S. Amable, 11 juin	I	454
S. Anastase, 22 janvier	I	73
S. Antonin, 14 février.	I	141
S. Bertaut, 16 juin	I	479
S. Caloger, 18 juin	I	488
S. Constantien, 2 décembre. . .	II	512
Sᵉ Dympne, 15 mai	I	363
Sᵉ Eugénie, 25 décembre	II	566
S. Jean Gualbert, 12 juillet. . .	II	27
S. Jean de Réomay, 28 janvier.	I	86
S. Léger, 2 octobre	II	305
S. Mathurin, 9 novembre. . . .	II	432
S. Maurice, 22 septembre. . . .	II	277
S. Morand, 4 juin.	I	431
S. Philippe et ses filles, 6 juin.	I	438
S. Pardoux, 6 octobre.	II	322
S. Piat, 1ᵉʳ octobre	II	304
S. Pierre, apôtre, 29 juin	I	519
S. Quiriace ou Cyriaque.	II	134
S. Romain, 23 octobre.	II	374
S. Saturnin, 30 octobre.	II	396
S. Ubald, évêque, 16 mai. . . .	I	369
S. Ursmars, 19 avril.	I	267
S. Vite ou Guy, 15 juin	I	470
Potiers de terre (patrons des)		
S. Bond, évêque, 15 janvier. . .	I	43
Sᵉ Catherine, 25 novembre . . .	II	489
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Goar, 6 juillet	II	10
SSᵉˢ Juste et Rufine, 19 juillet.	II	44
S. Pierre 29 juin.	I	519
Sᵉ Radegonde, 13 août.	II	148
Potiers d'étain (patrons des)		
S. Fiacre, 30 août.	II	202
S. Mathurin, 9 novembre. . . .	II	432
Poudriers-Parfumeurs (patronne des)		
Sᵉ Marie-Madeleine, 22 juillet.	II	59
Poules (pour les)		
S. Gall, 16 octobre	II	356
Poulets (pour les marchands de)		
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
Pourceaux voyez **Cochons**		
Pourpointiers (patronne des)		
Sᵉ Catherine, 25 novembre . . .	II	489
Presse catholique (patrons de la)		
S. François de Sales, 29 janv. .	I	91
S. Paul, 30 juin.	I	520
Prêteurs sur gages (patron des)		
S. Bernardin, 29 septembre. . .	II	296
Prisonniers (pour la délivrance des)		
S. Bernard de Tyron, 14 avril .	I	253
S. Dominique de Silos, 20 déc.	II	559
B. Etienne d'Obasine	I	171
S. Gauthier, 8 avril.	I	245
S. Germain de Paris, 28 mai . .	I	410
Sᵉ Honorine, 27 février	I	154
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
S. Léonard de Limoges, 6 nov.	II	421
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Procès (dans les)		
S. Expéditus, 19 avril.	I	270
Procès (contre les)		
Sᵉ Aye du Hainaut, 18 avril . .	I	267
Procès (contre la perte des)		
S. Benoît de Milan, 11 mars . .	I	176
Procureurs (patrons des)		
S. Nicolas, 6 décembre.	II	528
S. Yves, 19 mai	I	381
S. Laurent, 10 août	II	136

	Tome	Page
Prolongation des jours de nos parents (pour obtenir la)		
S. Pierre, 29 juin	I	519
Prospérité (pour obtenir la)		
S. Servais, 13 mai	I	359
Puits (patron des cureurs de)		
S. Clair en Vexin, 18 juillet	II	41
Pureté (pour la conservation de la)		
Sᵉ Colombe, 31 décembre	II	582
Sᵉ Agnès, 21 janvier	I	65
Purgatoire (pour la délivrance des peines du)		
Sᵉ Christine de S. Trond	II	72
S. Gérard, 4 novembre	II	416
S. Hugues de Bonnevaux	I	226
Sᵉ Ide de Nivelle, 16 décembre	II	555
S. Laurent, 10 août	II	136
S. Michel, 8 mai	I	337
S. Nicolas de Tolentino, 10 sept.	II	245
S. Odilon, 1ᵉʳ janvier	I	1
S. Ursule, 21 octobre	II	366
Pustules (contre les)		
S. Martin, 11 novembre	II	439

R

Raccommodeuses (patronne des)		
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
Rache (contre la)		
S. Roch, 16 août	II	154
Rage (contre la) voycz aussi **Chiens enragés**		
S. Denis, 9 octobre	II	330
S. Dominique de Sora, 22 janv.	I	71
S. Germain d'Auxerre, 31 juillet	II	405
S. Hubert, 3 novembre	II	402
S. Hubert de Brétigny, 30 mai	I	415
S. Othon de Bamberg	II	5
S. Pierre Chrysologue, 4 décemb.	II	519
S. Pierre, 29 juin	I	519
Sᵉ Quiterie, 22 mai	I	391
S. Ulrich ou Udalric, 4 juillet	II	8
S. Vite ou Guy, 15 juin	I	470
Sᵉ Walburge, 25 février	I	152
Rate (contre les maladies de la)		
S. Phallier, 23 novembre	II	482
Raisins (pour les)		
S. Laurent, 10 août	II	136
Ramoneurs de cheminée (patron des)		
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
Raquetiers (patrons des)		
S. Sébastien, 20 janvier	I	59
S. Roch, 16 août	II	154
Rats et Mulots (contre les)		
Sᵉ Gertrude, 17 mars	I	190
S. Martin de Porres, 6 novembre	II	418
S. Servais, 13 mai	I	359
S. Ursmars, 19 avril	I	267
Rats des champs (contre les)		
S. Urbain de Langres, 2 avril	I	235
Sᵉ Gertrude, 17 mars	I	190
Récoltes (pour les)		
S. Abdon, 30 juillet	II	101
S. Grégoire de Nazianze, 9 mai	I	345
S. Marc, 25 avril	I	283
S. Exupère, 28 septembre	II	294
Récolte du vin (pour la)		
S. Claude, 6 juin	I	436
Recommanderesses (patronne des)		
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
Régleurs (patron des)		
S. Jean Porte Latine, 6 mai	I	331
Reins (contre les maux de)		
S. Burckardt, 14 octobre	II	348
S. Dodon, 29 octobre	II	392
SS. Friard et Secondelle, 1ᵉʳ août	II	113
S. Lambert, évêque, 17 sept	II	259
S. Laurent, 10 août	II	136
S. Ours, 17 juin	I	486
S. Sulpice, 17 janvier	I	56
Reins (contre la faiblesse des) surtout pour les Enfants.		
S. Ursmars, 19 avril	I	267
Relieurs (pour les)		
S. Barthélemy, 24 août	II	181
S. Jean Porte Latine, 6 mai	I	331
S. Luc, 18 octobre	II	361
S. Pierre Célestin, 19 mai	I	380
Religion (contre les ennemis de la ou contre les infidèles)		
S. Georges, 23 avril	I	275
S. Maurice, 22 septembre	II	277
S. Sébastien, 20 janvier	I	59
Repasseuses (patrons des)		
Sᵉ Claire, 12 août	II	143
S. Laurent, 10 août	II	136
Repenties (patronnes des)		
Sᵉ Afre, 5 août	II	123
Sᵉ Marie, égyptienne, 2 avril	I	228
Sᵉ Marie-Madeleine, 22 juillet	II	59
Sᵉ Pélage, 8 octobre	II	327
Sᵉ Thaïs, 3 mars	I	162
Respect humain (contre le)		
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre	II	214
Restaurateurs (patron des)		
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
Revendeurs (patron des)		
S. Michel, 8 mai	I	337
Revendeuses (patronnes des)		
SSᵉˢ Juste et Rufine, 19 juilet	II	44

	Tome	Page
Rhumatismes et Sciatiques (contre les)		
Sᵉ Aubierge, 7 juillet	II	15
S. Burckardt, 14 octobre	II	348
S. Caprais, 1ᵉʳ juin	I	422
S. Domitius, 5 juillet	II	9
S. Ferréol, 18 septembre	II	262
S. Firmin, d'Amiens, 25 sept.	II	286
S. Gauthier, 8 avril	I	245
S. Léandre, évêque 27 février	I	156
S. Maur, 15 janvier	I	40
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Ours, 17 juin	I	486
S. Ortaire, 21 mai	I	389
S. Servais, 13 mai	I	359
S. Stapin, 6 août	II	126
S. Thierry, 1ᵉʳ juillet	II	4
Rhume de cerveau et de poitrine (contre le)		
S. Maur, 15 janvier	I	40
S. Quentin, 31 octobre	II	397
Rogne (contre la)		
Sᵉ Reine d'Alise, 7 septembre	II	233
Rotisseurs (patrons des)		
S. Laurent, 10 août	II	136
S. Ouën, 24 août	II	180
Rougeole (contre la)		
S. Magin, 25 août	II	190
S. Adélard, 2 janvier	I	5
S		
Sabotiers (patron des)		
S. René, 12 novembre	II	454
Sacrements à la mort (pour recevoir les)		
Sᵉ Catherine, de Sienne	I	303
Sacristains (patrons des)		
S. Constance, d'Ancone	II	282
S. Guy d'Anderlecht	II	248
Sages-Femmes (patrons des)		
SS. Cosme et Damien, 27 sept.	II	288
S. Lambert, 17 septembre	II	259
S. Raymond Nonnat, 31 août	II	209
Salpétriers (patronne des)		
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
Saltimbanques (patrons des)		
S. Corneille de Damas, 28 mai	I	412
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv.	I	89
Sapeurs-Pompiers (patrons des)		
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Sauterelles (contre les)		
Sᵉ Quiterie, 22 mai	I	391
Sᵉ Eurosie, 25 juin	I	514
S. Grégoire, 9 mai	I	344
S. Pantaléon, 27 juillet	II	94
S. Zénon, 9 juillet	II	20
Savants (patron des)		
S. Grégoire-le-Grand, 12 mars	I	177
Savetiers (patrons des)		
S. Anien, 25 avril	I	283
SS. Crépin et Crépinien, 25 oct.	II	381
S. Eusée, 15 février	I	143
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août	II	114
S. Théobald ou Thibaut, 1ᵉʳ juin	I	420
Sciatiques, voyez **Rhumatismes.**		
S. Domitius, 5 juillet	II	9
Scieurs de long (patron des)		
S. Christophe, 25 juillet	II	77
Scieurs de bois (patrons des)		
S. Balthasar, 6 janvier	I	20
S. Cyr et Sᵉ Julitte, 16 juin	I	475
SS. Simon et Jude, 28 octobre	II	388
Scorbut (contre le)		
S. Antoine, 17 janvier	I	49
S. Firmin, 25 septembre	II	286
Scrofules, voyez aussi **Ecrouelles** (contre les)		
Sᵉ Candide, 22 octobre	II	370
S. Edouard, 5 janvier	I	19
S. Quirin, 30 mars	I	219
S. Hildevert, 27 mai	I	409
S. Marcou, 1ᵉʳ mai	I	319
S. Maur, 15 janvier	I	40
Scrupules et Inquiétudes de conscience (contre les)		
S. Ignace de Loyola, 31 juillet	II	106
Sculpteurs (patrons des)		
S. Claude et ses 4 compagnons	II	430
S. Jean Porte Latine, 6 mai	I	331
S. Lazare, 23 février	I	147
S. Luc, 18 octobre	II	361
Sᵉ Marthe, 29 juillet	II	96
Sécheresse (contre la)		
Sᵉ Angadrême, 14 octobre	II	347
Sᵉ Calamande, 5 février	I	115
S. Fiacre, 30 août	II	202
S. Elie, prophète, 20 juillet	II	54
S. Firmin, 25 septembre	II	286
S. Flavy, 18 décembre	II	558
S. Geins ou Gens, 16 mai	I	374
Sᵉ Geneviève, 3 janvier	I	9
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre	II	214
Sᵉ Godeberte, 11 avril	I	251
S. Isidore le laboureur, 10 mai	I	351
S. Odon de Cluny, 18 novemb.	II	473
S. Pipe, 8 octobre	II	326
S. Mammert, 11 mai	I	355
S. Prothade, 10 février	I	130
S. Rémy, 1ᵉʳ octobre	II	302
S. Roland, 16 janvier	I	44
S. Sévérin, 23 octobre	II	376
S. Spire ou Exupère, 1ᵉʳ août	II	116
Sᵉ Soline, 17 octobre	II	361
S. Véran, 11 novembre	II	452
S. Yon, 5 août	II	123
S. Udant, 11 mai	I	354
Seins (contre les maux de)		
Sᵉ Agathe, 5 février	I	110

	Tome	Page
Sᵉ Aldegonde, 30 janvier	I	93
Sel (patrons des porteurs de)		
S. Barthélemy, 24 août	II	181
S. Vulgan, 2 novembre	II	402
Séminaires (patron des)		
S. Charles Borromée, 4 nov.	II	411
Selliers (patrons des)		
S. Claude, 6 juin	I	436
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
S. Gualfard, 30 avril	I	300
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
S. Jean Porte Latine, 6 mai	I	331
Sérénité de l'air voyez **Air**.		
Sergents du Guet (patron des)		
S. Georges, 23 avril	I	275
Sergents à verges (patrons des)		
S. Laurent, 10 août	II	136
S. Louis, 25 août	II	184
S. Martin, 11 novembre	II	439
Sergents à cheval (patron des)		
S. Martin, 11 novembre	II	439
Sergiers (patron des)		
S. Sevère de Ravenne, 1ᵉʳ février	I	97
Serpents (contre les)		
S. Amable, 11 juin	I	454
S. Dominique de Sora, 22 janv.	I	71
S. Florent de Glonne, 22 sept.	II	276
S. Front, 25 octobre	II	386
S. Hilaire de Poitiers, 14 janv.	I	54
S. Hubert, 3 novembre	II	402
S. Liphard, 3 juin	I	430
S. Magne, 6 septembre	II	229
S. Martin, 11 novembre	II	439
S. Mennas, 15 novembre	II	451
S. Paul, 30 juin	I	520
S. Pélerin, 16 mai	I	365
S. Phocas d'Antioche, 5 mars	I	164
S. Pirmin, 3 novembre	II	410
S. Rémy, 1ᵉʳ octobre	II	302
Serpents (contre la morsure des)		
S. Pierre, 29 juin	I	519
Serruriers et ouvriers en métaux (patrons des)		
B. Bonavita, 1ᵉʳ mars	I	159
S. Dunstan, 19 mai	I	379
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
S. Léonard, 6 novembre	II	421
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août	II	114
S. Quentin, 31 octobre	II	397
Servantes (patrons des)		
Sᵉ Agathoclie, 17 septembre	II	261
Sᵉ Blandine, 2 juin	I	423
Sᵉ Catherine, 25 novembre	II	489
Bᵉ Colette, 6 mars	I	166
Bᵉ Etiennette Quinziani, 16 janv.	I	45
Sᵉ Marthe, 29 juillet	II	96
S. Martin, 11 novembre	II	439
Sᵉ Sérapie, 3 septembre	II	225
Sᵉ Zite, 27 avril	I	291

	Tome	Page
Serviteurs et domestiques (patrons des)		
S. Onésime, 16 février	I	143
S. Vital, 4 novembre	II	414
Sifflets (patron des marchands de)		
S. Claude, 6 juin	I	436
Sociétés charitables pour la réhabilitation du mariage (patron des)		
S. François Régis, 16 juin	I	479
Sol (pour la fertilité du)		
Sᵉ Agathe, 5 février	I	110
Soldats (patrons des)		
S. Adrien, 8 septembre	II	242
S. Georges, 23 avril	I	275
Soldats du Christ (patron des)		
S. Démétrius, 8 octobre	II	328
Sommeil trop prolongé (contre le)		
SS. Vite ou Guy, 15 juin	I	470
Sonnettiers (patron des)		
S. Hubert, 3 novembre	II	402
Sonneurs (patrons des)		
S. Antoine, 17 janvier	I	49
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
S. Joseph, 19 mars	I	196
Sorbonne (patron du collège de la)		
S. Ursule, 21 octobre	II	366
Souris voyez **Rats**		
Spasmes (contre les)		
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
Sᵉ Bibiane, 2 décembre	II	513
S. Erasme, 2 juin	I	423
S. Paul, apôtre, 30 juin	I	520
S. Mare, évêque, 26 janvier	I	80
S. Maurice, 13 octobre	II	346
S. Fursy, 16 janvier	I	47
Stérilité des champs (contre la)		
Sᵉ Rolande, 13 mai	I	359
Sténographes (patron des)		
S. Cassien, 13 août	II	147
Stérilité conjugale (contre la)		
S. Adrien, 8 septembre	II	242
S. Albert de Trapani, 7 août	II	132
S. André, 10 novembre	II	500
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
Sᵉ Camelle, 17 septembre	II	258
S. Antoine de Padoue, 13 juin	I	457
B. Bernulphe, évêque, 19 juillet	II	48
Sᵉ Foy, 6 octobre	II	319
S. François Régis, 16 juin	I	479
S. François de Paule, 2 avril	I	230
S. Gabriel, archange, 18 mars	I	193
S. Gilbert, 7 juin	I	440
S. Gilles, 1ᵉʳ septembre	II	214
S. Guenolé, 3 mars	I	161
S. Hyacinthe, 16 août	II	163
S. Jean de l'Ortie, 2 juin	I	426

	Tome	Page
S. Léonard, 6 novembre. . . .	II	421
S. Magin, 25 août.	II	190
Sᵉ Marguerite, 20 juillet. . . .	II	49
S. Mathias, 24 février.	I	150
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Sᵉ Procule, 9 juillet.	II	21
S. Phallier, 23 novembre. . . .	II	482
S. Philippe de Néri, 26 mai . .	I	406
B. Réginald ou Regnauld. . . .	II	261
Sᵉ Sévère, 29 janvier.	I	89
S. Thibault, 8 juillet	II	16
Stérilité des champs (contre la)		
Sᵉ Rolande, 13 mai.	II	359
Strumes voyez **Scrofules**		
Suisses (patron des)		
S. Constance, d'Ancone.	II	282
Surdité-Mutité (contre la)		
S. Drogon, 16 avril.	I	261
Surdité (contre la)		
S. Christophore, 25 septembre.	II	284
S. Léonard, 15 octobre.	II	350
S. Cadoc, 21 septembre.	II	271
S. Aurélien, évêque, 8 mai. . .	I	342
S. Meriadec, 7 juin.	I	439
S. Ouen, évêque, 24 août	II	180
S. Oranne, 15 septembre	II	256
Sᵉ Ouine, 7 juin.	I	440
S. Paul, 30 juin.	I	520
Surintendants et employés des bâtiments (patron des)		
S. Pusier, 21 avril	I	274

T

	Tome	Page
Tablettiers (patrons des)		
Sᵉ Foy, 6 octobre	II	319
S. Hildevert, évêque, 27 mai. .	I	409
Taillandiers (patrons des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre.	II	504
S. Mathias, 24 février.	I	150
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août. . .	II	114
Tailleurs d'habits (patrons des)		
SS. Adam et Eve, 18 janvier. .	II	58
S. Barthélemy, 24 août.	II	181
S. Boniface, 5 juin.	I	432
S. Crépin, 25 octobre.	II	381
S. Dominique, 4 août.	II	118
S. Etienne, 26 décembre.	II	568
S. François d'Assise, 4 octobre .	II	310
S. Homobon, 13 novembre. . .	II	457
S Jean-Baptiste, 24 juin. . . .	I	504
S. Louis, 25 août	II	184
Sᵉ Lucie, 13 décembre.	II	542
S. Martin, 11 novembre.	II	439
B. Martin, ermite, 8 avril . . .	I	246
S. Mathias, 24 février.	I	156
S. Quentin, 31 octobre	II	397
S. Michel, 8 mai.	I	337
Tailleurs de pierre (patrons des)		
S. Blaise, 3 février	I	103
S. Claude et ses compagnons. .	II	430
S. Etienne, 26 décembre	II	568
S. Flore et son frère S. Maure. .	II	169
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542
S. Marin, 4 septembre.	II	226
S. Reinold, 7 janvier	I	27
S. Pierre, 29 juin	I	519
S. Roch, 16 août	II	154
S. Thomas, 21 décembre	II	561
Tanneurs (patrons des)		
S. Barthélemy, 24 août.	II	181
S. Blaise, 3 février	I	103
Sᵉ Catherine, 25 novembre. . .	II	489
SS. Crépin et Crépinien, 25 oct.	II	381
S. Gengoult, 11 mai.	I	353
S. Guillaume de Norwich	I	215
S. Martin, 11 novembre.	II	439
S. Sébastien, 20 janvier	I	59
S. Simon, apôtre, 28 octobre . .	II	388
Tapissiers (patron des)		
S. François d'Assise, 4 octobre .	II	310
Sᵉ Geneviève, 3 janvier	I	9
S. Louis, 25 août	II	184
S. Lubin, 14 mars.	I	181
S. Paul, apôtre, 30 juin.	I	520
S. Sébastien, 20 janvier.	I	59
Taureaux (contre la furie des)		
S. François Borgia, 10 octobre .	II	339
Teigne (contre la)		
Sᵉ Enimie, 5 octobre	II	318
S. Ignace d'Antioche, 1ᵉʳ février	I	96
Sᵉ Reine, 7 septembre.	II	233
Sᵉ Radegonde, 18 juillet	II	40
Teinturiers (patrons des)		
S. Christophe, 25 juillet.	II	77
Sᵉ Hélène, 18 août	II	168
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
Sᵉ Julitte et S. Cyr, 16 juin. . .	I	475
S. Maurice, 22 septembre. . . .	II	277
S. Menigne, 15 mars	I	183
Témoignages faux voyez **Parjures** (contre les)		
S. Félix de Nole, 14 janvier . .	I	36
S. Pancrace, 12 mai.	I	357
Tempêtes voyez **Orages** (contre les)		
S. Cyrille, 9 mars.	I	174
SS. Rois Mages, 6 janvier. . . .	I	20
S. Odon, 7 juillet.	II	15
Temps (pour le beau)		
S. Clair, évêque, 1ᵉʳ juin. . . .	I	419
S. Sernen, 23 février	I	147
Temps favorable aux récoltes et aux travaux des champs (pour les)		
S. Evrard, 15 juillet.	II	33
Sᵉ Florence, 1ᵉʳ décembre . . .	II	511
S. Urbain de Langres, 2 avril .	I	235

	Tome	Page
Tentations (contre les)		
Bᵉ Colombe de Rieti, 20 mai	I	387
S. Joseph, 19 mars	I	196
Sᵉ Yde de Nivelle	II	555
S. Rémy, 1ᵉʳ octobre	II	302
Terreurs paniques (contre les)		
S. Mathurin, 9 décembre	II	432
Tête (contre les maux de)		
Sᵉ Aldegonde, 30 janvier	I	93
S. Alexandre, 10 juillet	II	25
S. Antoine, 17 janvier	I	49
Sᵉ Apolline, 9 février	I	125
S. Aspren, évêque, 3 août	II	117
S. Athanase, 2 mai	I	322
S. Avertin, 5 mai	I	329
Sᵉ Bibiane, 2 décembre	II	513
Sᵉ Colette, 6 mars	I	166
S. Constantien, 2 décembre	II	512
S. Denis, 9 octobre	II	330
S. Emilien, évêque, 25 juin	I	514
Sᵉ Engrace, 16 avril	I	264
S. Etienne, 26 décembre	II	568
S. Eutrope, 30 avril	I	307
S. Fiacre, 30 août	II	202
S. François d'Assise, 4 octobre	II	310
S. Fraimbaud ou Frambourg	II	162
Sᵉ Framcuse ou Framechilde	I	376
S. Florent de Glonne, 22 sept.	II	276
S. Gérard de Lunel, 24 mai	I	398
S. Géréon, 10 octobre	II	339
S. Guillaume de Firmat	I	281
Bᵉ Hildegonde, 7 février	I	122
S. Hugues, évêque, 1ᵉʳ avril	I	225
S. Landon, 5 mai	I	328
S. Léonard, 6 novembre	II	421
S. Mériadec, 7 juin	I	439
S. Maur, 15 janvier	I	40
S. Pierre Damien, 23 février	I	148
S. Pancrace, 12 mai	I	357
S. Pierre, martyr, 29 avril	I	296
Sᵉ Odille, 13 décembre	II	546
S. Roland de Médicis, 15 sept.	II	254
S. Roland, abbé, 16 janvier	I	44
S. Saturnin, 29 novembre	II	498
S. Séverin, prêtre, 8 janvier	I	29
S. Simplicien, 31 mai	I	418
S. Taraque, 11 octobre	II	341
S. Verron, 30 mars	I	222
S. Urbain, martyr, 2 juillet	II	7
S. Vincent Ferrier, 5 avril	I	238
S. Zénobe, évêque, 25 mai	I	399
Tête (contre la crasse de la)		
S. Meen, 21 juin	I	497
Tête (pour la protection de la)		
Sᵉ Odille, 13 décembre	II	546
Théologiens (patrons des)		
S. Augustin, 28 août	II	196
S. Jean évangéliste, 27 décemb.	II	517
S. Thomas d'Aquin, 7 mars	I	168
Tireurs d'or (patron des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
Tisserands ou Toiliers (patrons des)		
Sᵉ Agathe, 5 février	I	110
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Antoine, 17 janvier	I	49
Sᵉ Barbe, 4 décembre	II	520
S. Blaise, 3 février	I	103
SS. Crépin et Crépinien, 25 oct.	II	381
S. Désiré, 18 décembre	II	557
S. François d'Assise, 4 octobre	II	310
S. Etienne, 26 décembre	II	568
S. Gilles de S. Joseph, 17 fév.	I	145
S. Lié, 5 novembre	II	418
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Sᵉ Radegonde, 13 août	II	148
S. Sévère de Ravenne, 1ᵉʳ fév	I	97
SS. Simon et Jude, 28 octobre	II	388
Tisseurs de draps (patrons des)		
S. Antoine, 17 janvier	I	49
S. Hildevert, 27 mai	I	409
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
S. Maurice, 22 septembre	II	277
S. Vivien, évêque, 28 août	II	200
Tisseurs d'or (patron des)		
S. Eloy, 1ᵉʳ décembre	II	504
Tisseurs en laine (patrons des)		
S. Bernardin de Sienne, 20 mai	I	386
S. Louis, 25 août	II	184
S. Blaise, 3 février	I	103
Tisseurs en soie (patron des)		
S. Sévère de Ravenne, 1ᵉʳ fév	I	97
Toilières (patronne des)		
Sᵉ Véronique, 4 février	I	109
Toiliers (patrons des)		
S. Bonaventure, 14 juillet	II	31
S. François d'Assise, 4 octobre	II	310
S. Mathurin, 9 novembre	II	432
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Tôliers (patron des)		
S. Pierre ès-liens, 1ᵉʳ août	II	114
Tondeurs de draps (patrons des)		
S. Antoine, 17 janvier	I	49
S. Francois d'Assise, 4 octobre	II	310
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
S. Joseph, 19 mars	I	196
S. Michel, 8 mai	I	337
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Pierre, 29 juin	I	519
Tonneliers (patrons des)		
S. Abdon et Sennen, 30 juillet	II	101
S. Albert, carme, 7 août	II	132
Sᵉ Anne, 26 juillet	II	89
S. Etienne, 26 décembre	II	568
S. Firmin, évêque, 25 septemb.	II	286
S. Jean-Baptiste, 24 juin	II	504
S. Jean Porte Latine, 6 mai	I	331
S. Léonard, 6 novembre	II	421
Sᵉ Madeleine, 22 juillet	II	59
S. Mathias, 24 février	I	150
S. Michel, 8 mai	I	337
S. Martin, 11 novembre	II	439
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Patrice, 17 mars	I	189
S. Urbain, de Langres, 2 avril	I	235

Tome Page

Tonnerre voyez **Foudre** (contre le)
Se Hélène, 18 août . . . . . II 168

Tonsurés (patrons des)
SS. Pierre et Paul, 29 juin. . . I 519

Torture (contre les douleurs de la)
S. Dismas, 25 mars. . . . . I 213

Tourbillons (contre les)
S. Romain, de Blaye, 24 novemb. II 486

Tourneurs (patrons des)
Se Anne, 26 juillet . . . . . II 89
S. Bernard, de Tyron, 14 avril. I 253
S. Clair, martyr, 18 juillet. . . II 41
S. Claude, de Besançon, 6 juin. I 436
S. Gomer, 11 octobre. . . . . II 340
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv. I 89
S. Michel, 8 mai. . . . . I 337
S. Yves, 19 mai. . . . . I 381

Toux (contre la)
S. Blaise, 3 février. . . . . I 103
S. Quentin, 31 octobre. . . . . II 397

Traiteurs (patron des)
S. Ouen, 24 août. . . . . II 180

Tranchées voyez **Coliques des enfants**

Transpiration de la tête (contre la)
S. Baudile, 20 mai . . . . . I 384

Treillageurs (patrons des)
S. Fiacre, 30 août. . . . . II 202
S. Willibald ou Guillebaud . . II 14

Tremblements nerveux (contre les)
S. Firmin, évêque, 25 septemb. II 286

Tremblements de terre (contre les)
S. Albert, de Trapani, 7 août. II 132
S. Emigdius, 5 août . . . . . II 124
S. François, de Borgia, 10 oct. II 336
S. François Solano, 24 juillet. II 75
S. Juste, de Vich, 28 mai. . . . I 411
S. Pierre Gonzalès, 15 avril. . I 257
S. Philippe, de Néri, 26 mai. . I 406
S. Pierre Pascal, 23 octobre. . II 377

Tripiers (patrons des)
S. Jean-Baptiste, 24 juin. . . . I 504

Tribulations (dans les)
Se Marie, de l'Incarnation. . . . I 268

Troupeaux (pour les)
S. Beuvon, 23 mai. . . . . I 396
S. Wendelin, 22 octobre . . . . II 370
S. Drogon, 16 avril. . . . . I 261

Tuiliers (patrons des)
S. Fiacre, 30 août. . . . . II 202
S. Vincent, 22 janvier. . . . . I 68
S. Vincent Ferrier, 5 avril. . . I 238

Typhus (contre le)
S. Adelard, 2 janvier . . . . . I 5

Tome Page

Typographes (patron des)
S. Jean Porte Latine, 6 mai . . I 331

U

Ulcères invétérés (contre les)
Se Aldegonde, 30 janvier. . . . I 93
S. Eloy, 1er décembre. . . . . II 504
S. Mainbœuf, 16 octobre. . . . II 360
S. Job, 10 mai . . . . . I 348
Se Macre, 11 juin. . . . . I 452
Se Reinelde, 16 juillet. . . . . II 37
Se Radegonde, 13 août. . . . . II 148

Université de Paris (patron de l')
S. Charlemagne, 28 janvier. . . I 84

Urine (contre l'incontinence d')
S. Gervais, 19 juin . . . . . I 493

Urine (contre la rétention d')
S. Benoît Biscop, 12 janvier. . . I 33

V

Vaches (pour avoir du lait de)
Se Blandine, 2 juin. . . . . I 423

Vaches (pour les)
SSes Maure et Brigide, 13 juillet II 30
Se Brigitte, d'Irlande, 1er février I 98
Se Cunera, 12 juin. . . . . I 455

Vaches (patron des éleveurs de)
S. Uguzon, berger, 12 juillet. . II 28

Valets de ferme (patron des)
S. Eloy, 1er décembre. . . . . II 504

Valets d'écurie (patron des)
S. Hormisdas, 8 août. . . . . II 135

Vanniers et **Fabricants de nattes** (patrons des)
S. Antoine, 17 janvier. . . . . I 49
S. Eloy, 1er décembre. . . . . II 504
S. Jean, 27 décembre. . . . . II 571
S. Marc, évangéliste, 25 avril. . I 283
S. Paul, apôtre, 30 juin. . . . I 520
S. Paul, ermite, 15 janvier. . . I 44
S. Pierre ès-liens, 1er août. . . II 114

Varices (contre les)
S. Antoine, 17 janvier. . . . . I 49

Veaux (patrons des inspecteurs sur les)
S. Louis, 25 août. . . . . II 184

Ventre (pour la protection du)
S. Erasme, 2 juin. . . . . I 423

Vents et Ouragans (contre les)
S. Blaise, 3 février . . . . . I 103

Vergettiers (patrons des)
Se Barbe, 4 décembre . . . . . II 52

	Tome	Page
S. Roch, 16 août	II	154
S. Sébastien, 20 janvier	I	59
Verriers (patrons des)		
S. Clair, martyr, 18 juillet	II	41
S. Eloy, 1er décembre	II	504
S. Jean Porte Latine, 6 mai	I	331
S. Laurent, 10 août	II	136
S. Luc, 18 octobre	II	361
Se Lucie, 13 décembre	II	542
S. Marc, 25 avril	I	283
S. Paul, 30 juin	I	520
S. Pierre, 29 juin	I	519
Vers à soie (pour les)		
S. Jacques Majeur, 25 juillet	II	84
Vers des enfants (contre les)		
S. Psalmode, 15 juin	I	472
S. Millefort, 5 novembre	II	419
S. Hildevert, 27 mai	I	409
Vertiges de la tête (contre les)		
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
Se Oranne, vierge	II	256
Vétérinaires (patrons des)		
S. Eloy, 1er décembre	II	504
Veuves (patronnes des)		
Se Cyriaque, 21 août	II	177
Se Galle, 5 octobre	II	317
Se Léa, veuve, 22 mars	II	210
Se Marguerite, de Savoie	II	497
Se Sophie et ses filles, 30 sept.	II	300
Se Sigoulène, 24 juillet	II	75
Vidangeurs (patrons des)		
S. Clair, martyr, 18 juillet	II	41
S. Jules, pape, 12 avril	I	252
Vielleurs (patron des)		
S. Genès, 25 août	II	189
Vierges (patrons des)		
Se Colombe, 31 décembre	II	582
S. Pierre, 29 juin	I	519
Vignes (pour les)		
S. Grat d'Aoste, 7 septembre	II	236
S. Maurice, 22 septembre	II	277
S. Médard, 8 juin	I	442
S. Mitre, 13 novembre	II	458
S. Séverin, 8 janvier	I	29
S. Urbain, pape, 25 mai	I	400
S. Urbain, de Langres, 2 avril	I	235
Vignerons (patrons des)		
S. Antonin, abbé, 14 février	I	141
S. Friard, 1er août	II	113
S. Gauthier, 8 avril	I	245
Se Geneviève, 3 janvier	I	9
S. Jean Porte Latine, 6 mai	I	331
Se Madeleine, 22 juillet	II	59
S. Morand, 4 juin	I	431
S. Urbain, pape, 25 mai	I	400
S. Urbain, évêque, 2 avril	I	235
S. Vincent, 22 janvier	I	68
S. Werner, 19 avril	I	272
Vinaigriers (patrons des)		
S. Amand, 6 février	I	119
S. Vincent, 22 janvier	I	68
Vins (patrons des rouleurs et de ceux qui transportent les)		
S. Eustache, 20 septembre	II	270
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Lubin, 14 mars	I	181
Vins (patron des déchargeurs de)		
S. Jean-Baptiste, 24 juin	I	504
Vins (patrons des marchands de)		
S. Amand, 6 février	I	119
Se Madeleine, 22 juillet	II	59
S. Martin, 11 novembre	II	439
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Vincent 22 janvier	I	68
Vins (patron des marchands en gros de)		
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
Vins (patron des inspecteurs de)		
S. Vincent, 22 janvier	I	68
Visage (contre les plaies, les croûtes et les maladies du)		
Se Marguerite, 20 juillet	II	49
Se Rose de Lima, 30 août	II	207
Vitriers (patrons des)		
S. Clair, 18 juillet	II	41
S. Jacques l'Allemand, 11 oct	II	343
S. Luc, 18 octobre	II	361
S. Marc, 25 avril	I	283
S. Michel, 8 mai	I	337
Voituriers (patron des)		
S. Eloy, 1er décembre	II	504
Voleurs (contre les)		
S. Dismas, 25 mars	I	213
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Marien, 19 août	II	171
Vomissements (contre les)		
Se Julienne de Falconiéri	I	492
Voyageurs (patrons des)		
S. Antoine de Padoue, 13 juin	I	457
Se Gertrude, 17 mars	I	190
S. Joseph, 19 mars	I	196
S. Julien l'Hospitalier, 29 janv.	I	89
S. Martin, 11 novembre	II	439
S. Nicolas, 6 décembre	II	528
S. Raphaël, 24 octobre	II	380
S. Valentin de Rome, 14 février	I	139
Voyageurs en mer (patrons des)		
Se Anne, 26 juillet	II	89
Se Eulalie, 12 février	I	135
S. François Xavier, 3 décembre	II	515
S. Wulfrand, 20 mars	I	200
Voyages dans les montagnes (protection pendant les)		
S. Christophe, 25 juillet	II	77
Se Pétronille, 31 mai	I	416
Voyages sur le continent (dans les)		
Les Rois Mages, 6 janvier	I	20

	Tome	Page
Vue (contre la faiblesse de la)		
S. Jérôme, 30 septembre	II	297
Vue (pour la conservation de la)		
S. Uguzon, 12 juillet	II	28
S. Principin, 12 novembre . . .	II	453

Y

	Tome	Page
Yeux (contre les affections des)		
SS. Abdon et Sennen, 30 juillet	II	101
Sᵉ Aldegonde, 30 janvier	I	93
Sᵉ Alène, 16 juin	I	478
S. Clair, évêque, 10 octobre. . .	II	339
S. Clair du Vexin, 18 juillet . .	II 41	414
S. Clair de Lectoure, 1ᵉʳ juin. .	I	419
Sᵉ Colombe, 31 décembre. . . .	II	582
Sᵉ Claire, 12 août.	II	143
Sᵉ Colette, 6 mars.	I	165
SSᵉˢ Ediltrude, Audry, Ethelrude	I	503
S. Eustache, 7 septembre. . . .	II	235
Sᵉ Fare, 7 décembre	II	536
S. Félix de Nole, 14 janvier . .	I	36
Sᵉ Flamine, 2 mai	I	323
Sᵉ Franche, 25 avril	I	289
S. Fursy, 16 janvier.	I	47
S. Gauthier, 8 avril.	I	243
Sᵉ Grimonie, 7 septembre . . .	II	234
S. Guimer, 15 mai	I	364
S. Genès, 28 octobre.	II	391
S. Joseph, 19 mars	I	196
S. Léger, 2 octobre	II	303
Sᵉ Libière, 12 octobre.	II	344
S. Louis de Gonzague, 21 juin .	I	494
Sᵉ Lucie, 13 décembre	II	542
S. Lumier, 3 octobre	II	309
S. Magne, 6 septembre	II	229
Sᵉ Odille, vierge, 13 décembre .	II	546
S. Omer, évêque, 9 septembre. .	II	244
S. Porcaire, 12 août	II	145
S. Principin, 12 novembre . . .	II	453
S. Pourçain, 24 novembre . . .	II	487
S. Raphaël, 24 octobre	II	380
S. Restitut, 7 décembre.	II	429
S. Stanislas Kotska, 13 novemb.	II	459
S. Roland, abbé, 16 janvier. .	I	44
S. Waast, 6 février.	I	116
S. Thuribe, évêque, 16 avril. .	I	265
Yeux (contre les catharres des)		
V. César de Bus, 15 avril	I	260
S. Genest, martyr, 28 octobre. .	II	391
Sᵉ Geneviève, 3 janvier.	I	9
S. Stanislas Kotska, 13 nov. .	II	459

Moulins. — Imprimerie Et. Auclaire, successeur de C. Desrosiers.